Claudius M. Roome

JÉSUS CHRIST

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

Henri
LE PÈRE DIDON (1840 – 1900)
DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS O.P.

JÉSUS CHRIST

Heri et hodie, ipse et in secula.

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10
—
1891
Tous droits réservés

69741

232.90
J562

Par ordre du R^me^ Père Joseph-Marie Larroca, Maître Général des Frères Prêcheurs, Nous, soussignés, avons lu attentivement le livre qui a pour titre Jésus Christ, *par le P. Didon, des Frères Prêcheurs, Lecteur en sacrée Théologie.*

Non seulement toute la partie dogmatique de ce livre est conforme aux enseignements de la Théologie, mais la partie historique, à son tour, y est noblement comprise et exposée.

L'auteur montre Jésus Christ dans le milieu où il a vécu, le dominant par la divinité du but qu'il se propose, et des moyens qu'il emploie. S'il parle quelquefois le langage des adversaires, on s'aperçoit bientôt qu'il veut surtout les combattre sur leur terrain, et il y réussit spécialement lorsqu'il invoque contre leurs théories d'impiété, à priori, *les arguments positifs de l'histoire.*

La forme elle-même, à la fois simple et noble, répond à la grandeur du sujet.

Pour ces motifs, nous croyons le présent livre digne d'être publié.

Rome, 20 *mars* 1890.

Fr. Albertus Lepidi S. Th. Mag. in Collegio
S^ti Thomæ de urbe, Stud. Regens.

Fr. Joachim Berthier, O. P.
S. Th. Lector.

Imprimatur
Fr. Joseph Marie Larroca

Rev. Padre,

Il S. Padre ha ricevuto coll' ossequioso foglio di V. P. R. del 15 corrente l'offertogli esemplare dell' opera da Lei publicata col titolo Jésus Christ. *Questo filiale omaggio è stato accolto da Sua Santità con particolare gradimento trattandosi di lavoro, che circa un argomento di tanto interesse ai nostri giorni ha già richiamato sopra di sè l'attenzione e gli elogi dei dotti, e che produrrà certo ubertosi frutti a vantaggio de' fedeli.*

L'Augusto Pontifice pertanto La ringrazia dell' offerta, Le rende il dovuto encomio per essersi Ella dedicata con la più lodevole cura a porre nella debita luce la persona santissima del Nostro Divin Redentore, e come pegno di paterna benevolenza Le invia dal fondo del cuore l'Apostolica Benedizione.

Nel portar tutto ciò a notizia della P. V. Le porgo i più vivi ringraziamenti per l'esemplare che ha voluto cortesemente inviarmi e con sensi di particolare stima mi dichiaro

Della P. V. Rev.

Affmō. nel Signore

M. Card. Rampolla.

Roma, 25 octobre 1890.

R. Padre Didon de' PP. Predicatori, Arcueil.

Révérend Père,

Le Saint Père a reçu, avec votre lettre pleine de déférence du 15 de ce mois, l'exemplaire que vous Lui avez offert de l'ouvrage publié par vous et intitulé : *Jésus Christ.* Cet hommage filial a été accueilli par Sa Sainteté avec une satisfaction particulière, car il s'agit d'un travail qui, traitant un sujet de tant d'intérêt à notre époque, a déjà attiré sur lui l'attention et les éloges des lettrés, et qui produira certainement des fruits abondants à l'avantage des fidèles.

C'est pourquoi l'Auguste Pontife vous remercie de l'hommage; Il vous rend un juste éloge pour vous être appliqué avec le soin le plus louable à mettre dans la lumière qui lui est due la personne très sainte de Notre Divin Rédempteur; et comme gage de bienveillance paternelle, Il vous envoie du fond du cœur la Bénédiction Apostolique.

En vous notifiant tout cela, je vous offre les plus vifs remerciements pour l'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer à moi-même; et, avec les sentiments d'une particulière estime, je me déclare,

de Votre Révérence,

le très affectionné dans le Seigneur,

M. Card. Rampolla.

Rome, le 25 octobre 1890.

JÉSUS CHRIST

INTRODUCTION

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE DANS UNE VIE DE JÉSUS CHRIST.

Jésus Christ est le grand nom de l'histoire. Il en est d'autres pour lesquels on meurt ; il est le seul qu'on adore à travers tous les peuples, toutes les races, tous les temps.

Celui qui le porte est connu de la terre entière. Jusque chez les sauvages, dans les tribus dégénérées de l'espèce humaine, des apôtres, sans se lasser jamais, viennent annoncer qu'il est mort sur une croix ; et le rebut de l'humanité peut être sauvé en l'aimant. Les indifférents, dans le monde moderne, reconnaissent que nul n'a été meilleur pour les petits et les misérables.

Les plus glorieux génies du passé seraient oubliés, si des monuments, — palais, obélisques ou tombeaux, — si des témoignages écrits, — papyrus ou parchemins, briques, stèles ou médailles, — ne nous en avaient gardé quelque souvenir. Jésus se survit dans la conscience de ses fidèles : voilà son témoignage, son monument indestructible.

L'Église, fondée par lui, remplit de son nom les temps et l'espace. Elle le connaît, elle l'aime, elle l'adore ; comme il vit en elle, elle vit en lui. Il est son dogme, sa loi morale, son culte. Elle enseigne à tous, sans distinction, sans exception, qu'il est le Fils unique de Dieu fait homme, conçu du Saint-Esprit dans les entrailles de la Vierge ; qu'il est venu en ce monde souffrir et mourir pour nous sauver, vaincre la

mort par sa résurrection ; qu'il est remonté à son Père, afin de nous préparer la place près de lui ; qu'il reviendra juger les vivants et les morts, donnant aux bons la vie éternelle, repoussant les mauvais dans les ténèbres et dans la mort de l'âme.

Ce « Credo » est tout à la fois un précis dogmatique et historique, le dogme et l'histoire populaire de Jésus. Le croyant peut en vivre. En quelques mots simples et profonds, il apprend que le plus grand événement de l'humanité est la venue du Christ ; que Dieu l'aime, puisque Dieu veut le sauver du mal et se donner à lui ; que la charité est le devoir suprême, puisque c'est par amour que son Maître est mort ; qu'il doit être vigilant dans le bien, puisque son Maître sera son juge ; qu'il n'a pas à redouter la mort, puisque son Maître l'a vaincue et qu'il est destiné lui-même à l'éternelle vie.

L'homme qui croit à cet enseignement et à ce Christ peut marcher dans la vie ; il est armé pour s'y défendre et pour y grandir. Rien n'arrêtera sa croissance. Le disciple de Jésus est devenu le souverain du monde, non pas au point de vue matériel et brutal, — la violence n'est pas dans l'esprit de son Maître crucifié, — mais au point de vue de la justice, de la bonté, de l'abnégation, du sacrifice et de la dignité morale. En semant ces vertus comme des germes de vie, il prépare et enrichit le sol humain, qui devient capable de toutes les cultures, de toutes les moissons.

Mais de même que la raison de ceux qui pensent cherche l'intelligence des dogmes élémentaires, demande qu'on les lui explique, dans la mesure de nos connaissances imparfaites et toujours limitées, exige qu'on repousse les attaques d'une philosophie, d'une science ou d'une littérature hostiles, de même elle aspire à connaître, dans le détail, la vie humaine et divine de Jésus, les paroles qu'il a dites, la loi qu'il a formulée, sa manière d'enseigner, d'évangéliser, de lutter, de souffrir et de mourir.

L'histoire de Jésus est le fondement de la foi. Doctrine évangélique, théologie, morale chrétienne, culte, hiérarchie ou Église, tout repose sur elle. Grâce au travail incessant des docteurs, la doctrine de Jésus, sa morale, son culte et son Église sont devenus peu à peu l'objet de sciences distinctes, parfaites, organisées, répondant aux aspirations légitimes des croyants qui veulent être des hommes de foi et des hommes

de science ; pareillement, il faut que la vie de Jésus Christ soit racontée suivant les exigences de l'histoire.

C'est à ce besoin profond qu'essaye de répondre le présent ouvrage.

Les partisans de ce qu'on appelle aujourd'hui l'école critique vont dire : Le Christ du dogme et de la tradition, le Christ des apôtres, et des Évangiles interprétés suivant la doctrine de l'Église, n'est pas et ne peut pas être le Christ de l'histoire. Ce Christ idéal, Dieu et homme, Verbe incarné, conçu par un miracle inouï, se disant le Fils unique de Dieu, au sens métaphysique et absolu, multipliant les prodiges, parlant comme le quatrième Évangile le fait parler, ressuscitant trois jours après sa mort, s'élevant au ciel à la face de ses disciples, après quarante jours, n'est pas un homme réel. Il n'existe que dans la fantaisie pieuse des croyants, qui l'a créé de toutes pièces.

Le vrai Jésus, le Jésus de l'histoire, est né comme tous les hommes, il a vécu comme eux, il n'a pas plus fait de miracles qu'eux, il a enseigné une morale plus pure, fondé une religion moins imparfaite que les autres, et comme tous les réformateurs, en général, succombent sous l'intransigeance de leur milieu, il a été la victime de l'intransigeance juive ; il est mort comme nous ; il n'est ni ressuscité, ni vivant en Dieu.

Je suis révolté, — qu'on me pardonne le mot, — non seulement dans ma foi de chrétien, mais dans mon impartialité d'homme, de cette contradiction entre le dogme et l'histoire, érigée en principe et opposée comme la question préalable à une vie de Jésus Dieu et homme. Convaincu que Jésus a été le Dieu invisible dans un être humain semblable à nous, comme historien je le regarde vivre, tel qu'il est, dans cette double nature.

La question de la Divinité divise les plus grands esprits, depuis la venue du Christ ; elle les divisera sans fin ; c'est déjà un phénomène étrange que Jésus seul ait soulevé un tel problème qui ne s'endort jamais dans la conscience de l'humanité, un problème avec lequel on est sûr de l'émouvoir toujours. Je ne me permettrai ici qu'une simple réflexion historique à l'adresse des hommes sans prévention, des vrais critiques, à l'esprit largement ouvert.

Cette contradiction violente dont Jésus est l'objet, a été prophétisée. Elle durera autant que le monde ; elle afflige le chrétien, mais il ne s'en étonne ni ne s'en trouble ; il y voit

le signe de son Maître. Elle s'est produite du vivant même du Christ. Tandis que ses disciples, répondant à sa question, lui disaient : « Vous, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », les hommes, les Juifs disaient : Il n'est qu'un prophète; d'autres plus aveugles en faisaient même un blasphémateur et un révolté.

Lorsqu'il eut quitté la terre, pendant que les apôtres prêchaient aux synagogues juives le Messie Dieu et homme, rempli de la sagesse et de la vertu de Dieu, les premiers sectaires, les Nazaréens et les Ébionites, ne voulaient voir en lui qu'un homme.

La lutte sur ce point se prolongea plusieurs siècles; un philosophe païen, Celse, sans nier pourtant les miracles de Jésus, persiflait sa doctrine qu'il appelait absurde, et sa croix qu'il trouvait infâme; Origène, le réfutant, proclamait de sa grande voix la divinité de son Maître.

Les temps ont marché depuis. Le Crucifié a grandi, détruisant le paganisme, absorbant la philosophie, détrônant l'Empire, conquérant la terre, civilisant la barbarie, créant un monde nouveau.

Qui donc avait raison, les Juifs anathématisant Jésus et le tuant, les païens, comme Tacite, Suétone et l'honnête proconsul de Bithynie, Pline le Jeune, le dédaignant, lui et ses disciples qui leur semblaient une secte méprisable, les philosophes, comme Celse, l'accablant de leur sotte sagesse, — ou les apôtres, adorant en Jésus le Fils de Dieu?

Si Jésus n'était en réalité que l'homme honni des Juifs et du paganisme, comment a-t-il creusé sur la terre un sillon pareil? comment a-t-il fondé une religion qui domine le monde?

L'œuvre est inexplicable; elle est la preuve populaire que Jésus était bien ce que l'Église affirme.

I

La première condition d'une histoire scientifique est d'être éclairée par une critique sage, clairvoyante, impartiale.

Il ne faut pas cependant confondre la critique avec l'histoire; bien qu'inséparables l'une de l'autre, elles doivent rester distinctes.

Dans son sens le plus général, la critique est l'exercice même de la faculté essentielle de tout être raisonnable, le jugement. Critiquer et juger sont deux termes synonymes ; car le jugement, comme la critique, a pour objet de discerner le vrai du faux. C'est le premier des droits, le plus nécessaire des devoirs de la raison. Quel que soit le domaine qu'elle explore : religion, philosophie, sciences, littérature, esthétique, mathématiques même, la raison doit être attentive, discerner la réalité des apparences, le vrai, souvent invraisemblable, et le faux, quelquefois si plausible.

La critique, dès lors, ne peut être une science spéciale ; elle est plutôt une condition de toute science, elle rentre dans la logique même qui fixe à l'homme les règles pour penser juste et pour juger sainement. Ces simples considérations démontrent la vanité de ceux qui s'attribuent le monopole de la critique. L'école critique est l'école de tout le monde. Chacun peut et doit y prétendre. La tentation la plus ordinaire de l'esprit cultivé est de critiquer au delà de la mesure, de vouloir tout juger, même ce qu'il ignore. Le sage modère cette volonté âpre, intempérante ; il apprend à ne juger que ce qu'il sait, n'oubliant jamais que son savoir est limité et son ignorance incommensurable.

On peut être un excellent critique en philosophie et un très mauvais juge en religion ou en histoire. Certaines connaissances humaines n'exigent pas seulement un esprit spéculatif, mais une longue expérience. Les doctrines morales seront bien mieux critiquées par l'ignorant qui a expérimenté la vertu que par le sceptique qui ne se doute pas des joies austères du sacrifice. Les saints, qui vivent de la parole de Jésus, l'entendront toujours mieux que l'exégète arabisant, hellénisant qui la repousse et n'en connaît pas la saveur. Un dégustateur délicat perçoit des nuances qui échappent au chimiste.

Appliquée à l'histoire, la critique a un rôle bien déterminé. L'histoire a pour objet de raconter les faits ; or les faits du passé ne nous étant connus que par les documents, et les documents étant rédigés par les témoins plus ou moins immédiats des faits eux-mêmes, la critique doit examiner, tout ensemble, les faits, les documents et les témoins.

Certains faits sont absurdes : la critique les écarte ; il y a des documents altérés ou suspects : la critique les signale et les réprouve ; et si des témoins sont indignes de foi, elle les démasque et les confond.

En ce qui concerne la vie de Jésus, la critique préliminaire a le devoir et le droit de rechercher les documents et les témoins qui nous renseignent sur cette vie, l'ancienneté et l'authenticité des uns, la valeur testimoniale des autres; elle doit examiner la nature des faits consignés dans les documents et rapportés par les témoins.

Ces problèmes ont soulevé, surtout depuis un siècle, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en France, de tels débats, que plusieurs volumes suffiraient à peine à les traiter. La réfutation des solutions erronées en demanderait un à elle seule. Nous ne pouvons que tracer ici les grandes lignes et résumer, en les motivant, quelques conclusions certaines.

II

Les ouvrages qui nous apprennent, en détail, les faits et les paroles de Jésus, sa naissance, sa vie et sa mort, sa doctrine, ses institutions et son œuvre, sont peu nombreux : quelques lettres écrites par les apôtres, quelques chapitres des Actes, et principalement les quatre livres connus sous le nom d'Évangiles canoniques.

Malgré leur petit volume, ces écrits sont d'une richesse inépuisable, pour l'abondance des faits et des paroles qu'ils rapportent. Leur premier mérite, comme documents, est leur ancienneté. Rédigés dans les années qui suivirent les événements, ils sont l'expression simple et véridique des souvenirs qu'avaient laissés dans l'âme des disciples l'enseignement, les préceptes, les exemples, la personne du Maître disparu. Deux années et demie d'un perpétuel contact avec lui les avaient peu à peu transformés. Une des œuvres essentielles de Jésus, celle qui primait toutes les autres, sans laquelle les autres ne pouvaient aboutir, était de graver dans la conscience de ses apôtres son image vivante et fidèle. Ne devaient-ils pas l'annoncer à toute créature? et, pour l'annoncer, ne devaient-ils pas le connaître? Lui seul pouvait les instruire.

Il ne leur a rien caché; il les a traités, comme il le leur disait, en amis. Il s'est ouvert à eux pleinement. Ils ont reconnu en lui le Fils unique du Père et le Fils de l'homme né de la femme, entendu ses paroles de sagesse et de sainteté, vu le ciel ouvert sur sa tête et les anges de Dieu monter et

descendre sur le Fils de l'homme; ils ont été les témoins de sa puissance irrésistible et divine; ils ont compris la raison cachée de ses souffrances, de ses douleurs, de sa faiblesse volontaire, de son insuccès auprès de la nation élue et de sa mort; ils ont vu aussi la gloire du Ressuscité, gloire dont l'éclat voilé au monde fut réservé aux seuls disciples; ils ont été envahis intérieurement et visiblement par son Esprit. Revêtus de cette force surhumaine, ils se sont sentis les mandataires du Christ, les propagateurs invincibles de sa foi, les continuateurs de son œuvre; et ces Galiléens incultes, ignorants, timides, dépouillant toute hésitation, toute crainte, cinquante jours après sa mort, dans cette même ville où avait été crucifié leur Maître, se mirent à publier son nom à la face du peuple qui avait demandé son supplice, et du Sanhédrin qui l'avait préparé. Ils l'appelaient « le Saint, le Juste, l'Auteur de la vie » ; ils leur reprochaient avec douleur de l'avoir tué; ils affirmaient que Dieu l'avait ressuscité; ils le disaient « l'Envoyé de Dieu, le Prophète annoncé par Moïse » ; ils déclaraient que les miracles dont ils étaient les instruments s'accomplissaient par la vertu de Jésus le Nazaréen; et, dans l'audace de leur foi, ils le montraient comme la pierre dédaignée par les architectes, devenue, aux mains de Dieu, la pierre angulaire, et comme le seul Sauveur donné aux hommes (1).

Leur parole, leur courage, leur conviction et leur zèle étaient irrésistibles. Ni défense, ni menace, ni fouet, ni chaînes, ni supplices ne les arrêtaient. Ils se disaient les témoins du Ressuscité; et, faisant un appel à la conscience de leurs ennemis, ils ajoutaient que l'Esprit-Saint, que Dieu donne à tous ceux qui lui obéissent, témoignerait aussi de la vérité de leur parole (2).

Cette prédication apostolique est le premier Évangile. Il a jailli de l'âme des disciples immédiats de Jésus, sous l'impulsion du Saint-Esprit. C'est une parole divine : la conscience humaine ne l'a point inventée, elle est l'écho de la parole de Jésus.

Nul n'en peut nier l'antiquité, l'authenticité.

L'historien, habitué à l'évocation des choses du passé, à l'aide des documents, voit les disciples de Jésus réunis dans le souvenir et le culte de leur Maître. Leur union est d'autant

(1) *Act.*, III, 14 et suiv.; IV, 11. — (2) *Act.*, V, 30 et suiv.

plus étroite et plus intime qu'ils sont plus isolés dans un milieu plus hostile. Ils ne sont rien par eux-mêmes et ils n'ont rien. Toute leur force est dans la vertu de Dieu. Toute leur science se résume en un être : Jésus Christ. Toute leur sagesse est en lui. Tout leur trésor est lui. Toute leur destinée se borne à lui; et comme de telles choses n'existent que par la foi, la foi est tout pour eux : elle est sans mesure. Leur vie n'est plus à eux; elle est au Christ (1). Ils se sentent ses propres membres, et ils ont conscience que nulle énergie, sur la terre ni dans le ciel, ne les séparera de son amour. Jamais on ne rencontrera un phénomène psychologique pareil. Quelque influence que peuvent exercer les hommes supérieurs sur ceux qui les approchent, ils ne parviennent pas à se les assimiler aussi pleinement, ils ne les façonnent que par le dehors, incapables d'infuser leur propre esprit, comme force nouvelle, vivante et personnelle. C'est dans ce cénacle que toute la vie de Jésus a été vécue à nouveau. Comme ceux qu'un grand amour absorbe, les disciples mettaient en commun leurs souvenirs, se racontaient les actes du Maître, se redisaient ses enseignements et les communiquaient à leurs néophytes. Les moindres détails des derniers jours si émouvants de sa carrière, l'arrestation, le jugement, le Calvaire, toutes ces scènes douloureuses, poignantes, apparaissaient de nouveau. Jamais Jésus n'avait été plus vivant dans leur conscience. C'est le propre de la séparation et de la mort de concentrer sur les absents et les disparus la puissance du souvenir. Ils renaissent en nous, et en regardant au fond de l'âme, on les retrouve, on les voit, on les entend. Jésus était vraiment au milieu d'eux. Ils vivaient avec lui dans la prière (2), dans la pratique des vertus qu'il leur avait enseignées par sa parole et son exemple. C'est là qu'il faut chercher l'origine première de l'Évangile oral qui constitue la première prédication des apôtres et la source des Évangiles écrits.

Les apôtres ont vite éprouvé le besoin de fixer l'enseignement du Maître et l'histoire de sa vie. Les premiers fidèles devaient souhaiter ardemment de conserver dans leur souvenir la bonne nouvelle que les envoyés de Jésus leur prêchaient; et les envoyés, en quittant les nouveaux convertis et les jeunes communautés organisées par eux, aimaient à leur laisser un témoignage plus durable que leur parole. L'Évangile écrit répondait à ces besoins, à ces nécessités.

(1) *Galat.*, II, 20. — (2) *Act.*, I, 14.

III

On ne peut préciser la durée exacte du temps écoulé entre le début de la prédication apostolique et l'apparition du premier Mémoire écrit. Ce temps dut être fort court. La tradition universelle de l'Église place la composition du premier Évangile entre l'an 33 et l'an 40 de l'ère chrétienne (1). Cet Évangile a pour auteur l'un des apôtres, Matthieu le publicain. Il fut écrit en lettres hébraïques pour les Juifs de Palestine et de Jérusalem (2), dans la langue qu'ils parlaient alors, le dialecte araméen, — un mélange de chaldéen et de syriaque, — qui fut la langue de Jésus.

L'idée fondamentale sur laquelle se concentrait toute la foi des apôtres, c'est que Jésus était avant tout le Messie d'Israël annoncé par les prophètes. Ils s'efforçaient de le persuader à tous les Juifs; leur prédication n'est que le témoignage public de cette vérité, comme le démontrent les fragments de discours que les Actes nous ont conservés (3). Ce que disait Pierre, tous ses compagnons, animés de la même foi, le disaient; et dès que Jésus les eut quittés, fidèles à ses ordres, ils remplirent Jérusalem et toutes les synagogues de la Palestine du témoignage de leur foi en sa messianité.

Cette idée inspira le premier Évangile; elle en est l'âme; elle en ramène à l'unité toutes les parties.

Il est facile de s'en convaincre en examinant les passages prophétiques que l'auteur rappelle et dont son propre récit n'est que le commentaire et la justification historique (4). Ce livre devait naturellement, forcément, avoir pour titre la généalogie même de Jésus, établissant sa descendance davidique, car le plus populaire des titres messianiques, aux yeux de tout Juif, était le titre de Fils de David.

Le grand discours sur la montagne convient au législateur des temps nouveaux; les nombreuses paraboles du Royaume

(1) Eusèbe, *Chronic.*; Irénée, *Adv. hæres.*, III, 1. — (2) Jérôme, *Adv. Pelag.*, III, 1; Irénée, *Adv. hæres.*, III, 1; Eusèbe, *Hist. eccles.*, III, 24; Jérôme, *De vir. illustr.*; *Fragm. Papias.* — (3) Cf. *Act.*, II, 14 et suiv.; IV, 8 et suiv.; V, 29-32, etc. — (4) Cf. Matth., I, 23; II, 6, 15, 18, 23; III, 3; IV, 15; VIII, 17; XI, 5, 10; XII, 18; XIII, 35; XXI, 5, 16, 42; XXII, 44; XXVI, 31; XXVII, 9, 35, 43, 46.

révèlent celui qui venait évangéliser les pauvres; les anathèmes contre les Pharisiens et les prophéties sur l'avenir de Jérusalem et du monde accusent le juge qui a le van dans la main et qui est le maître des hommes et des siècles.

Ce caractère tranché du livre explique, indépendamment de son origine apostolique et de sa priorité sur les autres Évangiles, l'autorité dont il jouit et l'action extraordinaire qu'il exerça dans l'évangélisation des Juifs. Jésus est-il, oui ou non, le Messie des prophètes? C'était le grand débat entre les croyants et les Juifs : l'Évangile de saint Matthieu y répondait avec une évidence triomphante.

Tous les titres messianiques signalés par les prophètes se vérifient en Jésus. L'Évangéliste le prouve par la vie même du Maître. Son livre est tout à la fois un tableau vivant de Jésus et une démonstration, une apologie populaire de sa messianité.

L'idiome original dans lequel il fut composé n'était guère compris en dehors de la Palestine; et cependant, la messianité de Jésus intéressait non seulement les Juifs de Jérusalem, de Judée, de l'Idumée et de la Galilée, mais tous ceux de la dispersion. Ces derniers parlant le grec, il fallut leur interpréter l'Évangile syro-chaldaïque. Un grand nombre, d'après les fragments de Papias (1), s'y appliquèrent. Une traduction grecque dont l'auteur est inconnu (2) suivit de très près l'original araméen. Elle s'imposa soit par l'autorité du traducteur, soit par le consentement de l'Église; elle éclipsa bientôt le texte primitif. Celui-ci disparut après la destruction de Jérusalem avec le groupe des chrétiens judéens qui en faisaient usage; s'il en resta entre les mains des Ébionites et des Nazaréens une version, elle s'altéra comme toutes celles que les sectes modifiaient, interpolaient, mutilaient, altéraient au gré de leurs doctrines.

Quelques années après, lorsque les apôtres, ayant accompli leur tâche en Judée et rendu témoignage à leur Maître dans la métropole, se dispersèrent pour porter au loin la bonne nouvelle, un des disciples de Pierre, son interprète, comme l'appelle Papias (3), ou son secrétaire, suivant le mot de saint Jérôme (4), accompagne le chef des apôtres dans ses missions. Il se nommait Marc et paraît être le Jean Marc des Actes (5).

Il se mit à la suite de Pierre, vers l'an 42, lorsque celui-ci,

(1) Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 39. — (2) Jérôme, *De vir. illustr.*, III. — (3) Eusèbe, *loc. cit.* — (4) *Epist.*, CXX, qu. 11. — (5) *Act.*, XII, 25.

persécuté par Hérode Agrippa, dut s'éloigner de Jérusalem. C'est à Rome même qu'il vint annoncer l'Évangile. Sa prédication y obtint un succès extraordinaire. Les frères voulurent avoir un souvenir écrit de la parole de l'apôtre; sur leur demande, Marc écrivit son Évangile. L'apôtre approuva l'œuvre, qui, revêtue de son autorité, fut lue désormais par toute l'Église, ainsi que l'atteste saint Clément, au sixième livre de ses Hypostases (1).

L'antiquité est unanime à affirmer ces faits (2).

En comparant ce second Évangile au premier, dans une vue d'ensemble, on voit qu'il s'en distingue d'abord par sa brièveté. Tout l'élément judaïque de saint Matthieu, tout ce qui, dans l'histoire de Jésus, avait été relevé à l'adresse des Juifs comme preuve qu'il était le Messie d'Israël, est écarté : la généalogie davidique, les faits de l'enfance, le discours sur la montagne dans lequel la loi nouvelle du Messie s'oppose aux imperfections de la loi ancienne et aux traditions, aux doctrines erronées des Rabbins, les nombreuses paraboles du Royaume de Dieu. On voit qu'il s'adresse à des lecteurs qui ignorent les usages des Juifs (3).

C'est la vie publique de Jésus Christ, Fils de Dieu, qu'il raconte. Ces retranchements considérables ont fait nommer cet Évangile, un abrégé, et saint Marc, l'abréviateur (4).

Il ne faudrait pas forcer l'expression jusqu'à méconnaître l'originalité réelle du second Évangile. Évidemment, il a été composé d'après le premier; sauf les retranchements que nous venons de signaler, la ressemblance pour le choix et l'ordre des faits est incontestable. Saint Marc a dû avoir sous les yeux l'Évangile araméen de saint Matthieu, et il s'en est servi pour rédiger le sien, en langue grecque. Mais dans le récit des faits, son originalité se montre. Une comparaison attentive dénote qu'il est renseigné par ailleurs, et qu'il a entendu son maître l'apôtre Pierre. C'est à cette source surtout qu'il a dû puiser les détails nouveaux qu'il relève, la connaissance plus complète des noms, des lieux, en un mot, tout ce qui caractérise son œuvre.

L'Évangile de saint Marc n'a pas, comme celui de saint Matthieu, une tendance apologétique. Il n'a point été conçu

(1) Jérôme, *De vir. illustr.*, viii. - (2) Cf. Papias, ap. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, iii, 39; Clément d'Alex., ap. Eusèbe, ii, 15; vi, 14; Irénée, *Adv. hær.*, iii, 1; Épiph., *Hæres.*, li, nº 6. — (3) Cf. Marc, vii, 1-4. — (4) Cf. Jérôme, *De vir. illustr.*, c. viii; August., *De cons. Evang.*, i, 4; Eusèbe, *Hist ecclés.*, ii, 15.

ni rédigé pour démontrer la messianité de Jésus. Il n'est que le récit populaire de sa vie publique en Galilée, du dénouement tragique de cette vie et de sa résurrection triomphante à Jérusalem.

Il est cependant la bonne nouvelle du Fils de Dieu, et il prouve implicitement la divinité de Jésus. Il contient aussi, dans sa forme historique, la prédication apostolique, telle que Pierre et tous ses collègues la pratiquaient, lorsqu'ils venaient annoncer aux populations païennes de l'Empire le nom du Sauveur, le seul qui, sous le ciel, eût été donné aux hommes (1). Les faits tiennent plus de place que les discours. La puissance de Jésus, auquel tout obéit, est plus en relief que ses enseignements. Cependant, ses souffrances, sa condamnation par les Juifs, l'ignominie de sa passion et de sa croix n'y sont point voilées. Les apôtres ne rougissent pas de leur Maître; ils savent que son sang versé au Calvaire est le moyen voulu pour régénérer l'homme et glorifier Dieu dans le Christ.

On se ferait une idée fausse et incomplète de l'activité ardente des chrétiens dans les premières années de l'Église, si on oubliait le zèle avec lequel ils cherchèrent à connaître la vie de celui à qui ils avaient donné leur foi et qu'ils adoraient comme le Messie, le Sauveur, le Fils de Dieu.

Enflammés par la prédication des apôtres, ils s'inspiraient des moindres paroles et des actes de Jésus. Beaucoup, parmi les disciples et les néophytes, s'efforçaient de fixer par écrit ce qu'ils avaient entendu de la bouche même des témoins. L'Évangile araméen de saint Matthieu semble avoir été plus particulièrement le centre de ce mouvement (2). On l'interprétait, on le traduisait, on essayait d'y apporter de nouveaux détails et de lier les faits dans un ordre plus conforme à la réalité de l'histoire. Les fruits de cette activité littéraire ne sont pas parvenus jusqu'à nous; tous ces livres auxquels fait allusion un des Évangiles (3), ont disparu comme tant d'œuvres imparfaites qui ne s'imposent pas à l'attention et qui sans doute n'ont pas la force de survivre au milieu dans lequel elles sont nées.

Lorsqu'un besoin réel, légitime, travaille un ensemble d'hommes, il trouve presque toujours un esprit plus vigoureux qui sait y répondre.

(1) *Act.*, IV, 12. — (2) Cf. *Fragm. Papias;* Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 39. — (3) Luc, I, 1.

L'Église naissante appelait un écrit qui lui donnât un tableau plus complet de l'histoire du Christ. Un païen d'Antioche, peut-être un Juif, un converti de l'apôtre Paul, à coup sûr, un homme qui n'était pas sans culture et qui passe pour avoir enseigné la médecine à Antioche même, entreprit de répondre à ce besoin des premiers fidèles. De là le nouvel Évangile qui vint s'ajouter à celui de l'apôtre Matthieu et de Marc, le disciple de Pierre. Saint Paul a loué cette œuvre dans une de ses lettres (1). Elle se répandit dans toutes les Églises, et elle fit connaître un grand nombre de faits et d'enseignements qui n'avaient pas été consignés dans les écrits antérieurs.

Saint Luc comble leurs lacunes. Le tiers de ses récits lui appartient en propre, et notamment cinq miracles et douze paraboles (2). Toute sa préoccupation est de se renseigner auprès des témoins qui ont tout vu dès l'origine et qui ont été établis les ministres de la parole. Disciple de Paul, compagnon de ses voyages (3), collègue de Barnabé, l'un des soixante-douze, il est venu à Jérusalem (4), il a interrogé les apôtres Pierre, Jacques le Mineur, qu'on appelait le frère du Seigneur, et Jean, le disciple aimé. Il a connu certainement la famille de Jésus et sa mère, et la parenté de Jean-Baptiste. Il a eu sous les yeux les divers écrits auxquels il fait allusion dans la préface de son œuvre, et sûrement les Évangiles de Matthieu et de Marc. Il est invraisemblable, en effet, que de tels documents, revêtus de l'autorité des apôtres et, à ce titre, vénérés par tous les fidèles, n'aient pas été dans ses mains. Il les a évidemment complétés par ses récits de la naissance de Jean et de l'enfance de Jésus, récits empruntés sans doute à une source plus ancienne, comme en témoigne leur style tout hébraïque.

Il les complète encore dans ces riches épisodes dont la vie errante de Jésus a été semée, pendant une période de quatre ou cinq mois, du jour où il quitte la Galilée, n'ayant plus où reposer sa tête, jusqu'à son entrée triomphale à Jérusalem.

Les deux premiers Évangiles sont muets sur cette phase importante. Il les enrichit encore dans son récit de la Résurrection et dans celui de l'Ascension par lequel il ouvre son livre des Actes.

(1) *II Cor.*, VIII, 18. — (2) Luc, I; II; VII, 11-18, 36-50; X, 1, 25-42; XII-XVI; XVIII, 1-14; XIX, 1-28; XXIII, 6-12; XXIV, 12-53. — (3) *II Cor.*, VIII, 18. — (4) *Act.*, XX.

Mais l'originalité du travail de saint Luc est dans le lien chronologique qu'il essaye d'établir entre les faits et surtout dans l'esprit qui préside au choix des faits.

Le lien chronologique, bien qu'imparfaitement renoué, nous permet cependant de fixer la date de la naissance de Jésus, sous Hérode, et l'inauguration de son ministère galiléen, à la quinzième année de Tibère, ce qui serait impossible avec saint Matthieu seul. L'esprit qui l'anime, on ne saurait le caractériser mieux qu'en l'appelant l'esprit même de Paul.

Au moment où saint Luc écrivait, un fait nouveau se produisait dans l'Église naissante. L'Évangile, combattu par les Juifs, rencontrait chez les païens une faveur prodigieuse. Le peuple accourait en foule à l'appel des envoyés et surtout de celui qui s'intitulait l'Apôtre des Gentils. C'était un entraînement. A côté du Juif défiant, toujours revêche et persécuteur, on voyait le païen docile et empressé. La prophétie de Jésus s'accomplissait visiblement : le Royaume allait être enlevé au peuple élu et transporté au peuple abandonné de Dieu. L'Évangéliste était témoin de cette nouveauté, et, sur les traces de son maître Paul, il travaillait à la conversion des Gentils. Au sein de l'Église, des dissensions s'étaient élevées, les Juifs convertis ne voyaient pas toujours d'un bon œil les nouveaux frères païens; ils se prévalaient contre eux de leur titre de fils d'Abraham, se défendant mal d'un orgueil secret contre ces incirconcis. Ils eussent voulu les asservir aux prescriptions de la Loi; mais les païens résistaient. La Loi était finie. Le Royaume de Jésus brisait ses vieilles attaches. Saint Paul défendait la liberté des enfants de Dieu, affranchis désormais de toute tutelle légale, de ce culte imparfait qu'il appelait les éléments de ce monde (1). La vie du Maître était pleine de faits où ce nouvel état de choses était prophétisé, justifié : il fallait les produire.

L'Esprit vivant qui veillait sur les apôtres inspira saint Luc, comme il avait inspiré saint Paul; et en lisant le troisième Évangile, on y trouve le Christ, Sauveur universel, tel que les païens devaient le voir, tel que Paul le prêchait et tel qu'il s'était montré lui-même dans sa vie publique. Il recueille avec soin un grand nombre de traits omis par le premier Évangile, et qui, tout en humiliant les Juifs, pouvaient inspirer confiance aux païens : le salut promis au publicain Zachée

(1) *Gal.*, IV, 3.

et au bon larron, le pardon accordé à la pécheresse publique et au prodigue, la préférence donnée au publicain sur le Pharisien; il vante le Samaritain, l'excommunié miséricordieux, en l'opposant au prêtre et au lévite sans entrailles; il fait l'éloge de plusieurs païens, il montre Jésus priant pour ses bourreaux, convertissant le bon larron et le centenier romain.

Saint Luc a ainsi écrit les scènes les plus touchantes de la vie de Jésus, qu'il se plaît, à l'exemple de son maître Paul, à nommer « le Seigneur ». Si Marc est l'Évangéliste de la puissance, Luc est l'Évangéliste de la miséricorde et de la bonté. L'antiquité, dans sa prédilection pour les symboles, a donné à Marc le lion comme emblème, et à Luc, la victime, le taureau qu'on égorge. A toutes les pages de son œuvre, on reconnaît Celui qui sauve et qui pardonne, ce « Fils de l'homme, venu non pour perdre, mais pour sauver, non pour juger, mais pour pardonner ».

L'ouvrage a été sûrement composé avant les Actes, qui en sont la continuation; et comme ces derniers s'arrêtent à la fin du second séjour de Paul à Rome, il faut placer la rédaction de l'Évangile avant l'année 64.

La persécution de Néron contre les chrétiens obligea Luc à fuir la capitale de l'Empire où Paul mourut; et l'Évangile qu'il y avait écrit fut emporté par lui en Achaïe et en Béotie, où il avait cherché refuge (1).

Vers la moitié du premier siècle, lorsque l'esprit qui animait l'Église la dilatait, emportant ses apôtres à la conquête de l'Empire, à travers les provinces d'Asie et de Grèce, la foi naissante n'y rencontra pas seulement l'hostilité des Juifs, elle se heurta aux doctrines païennes et à la kabale juive, à cet ensemble d'opinions qui formaient la sagesse des civilisés de ce temps. Cet obstacle était plus redoutable que les persécutions : celles-ci n'atteignaient que le corps, tandis que la philosophie humaine pouvait corrompre la foi et la parole de Jésus.

Parmi les convertis du paganisme, beaucoup étaient imbus de cette fausse sagesse. Tous les siècles et toutes les civilisations se ressemblent. L'homme n'échappe jamais aux influences de son milieu, il en subit les doctrines, comme il en subit les mœurs, même sans raisonner et, le plus souvent, sans les comprendre.

(1) JÉRÔME, *De vir. illustr.*, c. VII.

Les doctrines qui composaient alors l'atmosphère intellectuelle, religieuse et morale, ont pris un peu plus tard le nom de gnosticisme, mélange confus de monisme, de panthéisme, de dualisme, de fatalisme, de théurgie et d'ascétisme bizarre, amalgame de spéculations sur le principe des choses et sur l'univers.

Deux courants dominaient : l'un partait d'un monisme outré qui flattait la doctrine unitaire des Juifs ; l'autre s'inspirait d'un dualisme irréductible.

Ceux qui suivaient le premier concevaient Dieu comme une unité transcendante et abstraite, dégagé de toute relation avec le monde et impénétrable en lui-même.

L'univers était le produit de forces intermédiaires, impersonnelles, émanées du principe silencieux et inconnu. L'une de ces forces, l'un de ces *Éons*, comme on les appelait, était le Logos ou Christ supérieur. Il s'était uni, un instant, à Jésus. La Rédemption, d'après eux, se réduisait à ceci : Jésus avait annoncé la Vérité ou le Dieu inconnu, il avait vaincu les puissances cosmiques, souveraines de ce monde qui paralysaient l'effort de l'être pneumatique ou spirituel vers l'Être primitif. On n'était pas racheté par la foi en Jésus ni par les mérites du Rédempteur divin, mais par la Gnose, ou la connaissance de Dieu, des esprits ou Éons, de l'humanité et de leurs rapports. Il suffisait à l'homme d'être initié à la Gnose : cette initiation faisait de lui un être pneumatique.

D'après les dualistes, qui renouvelaient la doctrine des Perses, le monde est sous l'influence de deux forces opposées, émanées des profondeurs de l'Être : la lumière et les ténèbres. Le monde matériel est sorti des ténèbres, il est mauvais en soi ; mais la lumière triomphera et finalement délivrera les parcelles brumeuses captives dans les corps. Jésus, pour ces hérétiques, était vraiment le Christ, le Fils de Dieu en personne, mais ils niaient qu'il se fût véritablement incarné (1). Il est facile de concevoir quels dangers la parole des apôtres devait courir en présence d'esprits qui, au lieu de la recevoir comme des enfants, suivant la volonté de Jésus, ne songeaient qu'à l'interpréter selon leurs opinions. Saint Paul, le fondateur de presque toutes les Églises d'Asie Mineure, avait prophétisé le péril et mis en garde les chefs des communautés (2) contre ces maîtres qui viendraient corrompre la foi. De son

(1) Ignace, *Ad Smyrn.*, II. Cf. *II Timoth.*, II, 8-17. — (2) *Act.*, XX, 28-31.

vivant déjà, il les avait vus à l'œuvre; il signalait leur perversité (1), et dénonçait leur science mensongère (2).

Ce péril est de tous les siècles cultivés. La plus grande difficulté pour l'homme est de se soumettre simplement à l'Évangile, et sa plus grande tentation est de vouloir le transformer à son gré, suivant ses propres systèmes.

Les gnostiques nient la divinité du Christ, en le réduisant au rôle d'Éon ou de force inférieure à Dieu. Ils méconnaissent le rapport essentiel et véritable qui relie Jésus à son Père, ils s'offusquent de son humanité qui le met en contact avec la matière, le principe du mal selon eux; et ils la réduisent à une pure apparence. Ils refusent au Fils de Dieu et à celui qui s'est ainsi nommé une personnalité propre. Les Juifs convertis, connus sous le nom de Judaïsants, partagent quelques-unes de ces erreurs qui, en détruisant le Christ, ruinent par là même toute son œuvre. Ébionites et Docètes se liguent, niant les uns l'humanité réelle, les autres la divinité de Jésus, et menacent le Christianisme dans son berceau. L'un de ces hérétiques était Cérinthe; Irénée nous a conservé les grandes lignes de sa doctrine (3), c'est la doctrine même des Ébionites; il ne voit en Jésus qu'un homme, dans lequel, au moment du baptême, un démiurge, un Éon, appelé Christ, est descendu. Un autre de ces faux docteurs était le diacre Nicolas, dont les mœurs déréglées s'alliaient aux spéculations les plus insensées sur la nature de Dieu, sur la création et les rapports entre Dieu et l'univers (4).

C'est pour combattre ces erreurs que l'un des apôtres écrivit le quatrième Évangile (5). Cet apôtre est Jean, le disciple bien-aimé. Tous les chefs des Églises d'Asie, et l'apôtre André à leur tête, l'en prièrent (6).

Nul mieux que lui n'était capable d'attester la vérité.

Il n'oppose point une doctrine humaine, un système philosophique, à des doctrines humaines, à de vains systèmes de philosophie. Il n'est pas un philosophe, il est un témoin. Il ne connaît que la parole de son Maître, et il ne dit que ce qu'il a entendu. Tandis que saint Paul, dans ses épîtres, raisonne et discourt sur les faits évangéliques, sur la doctrine du Christ,

(1) *I Timoth.*, I, 5-7. — (2) *Id.*, I, 19 et suiv.; VI, 20, 21. — (3) IRÉNÉE, *Adv. hæres.*, I, XXVI, 1. — (4) AUGUST., *De hæres.*, in princ. — (5) IRÉNÉE, *Adv. hæres.*, III, I, 1; CLÉMENT D'ALEX., ap. EUSÈBE, *Hist. ecclés.*, VI, 14; TERTULL., *Contr. Marcion.*, IV, 2. — (6) *Canon de Muratori;* JÉRÔME, *De vir. illustr.*, CIX.

sur l'œuvre de la Rédemption, sur sa mort et sa résurrection, saint Jean, recueillant ses souvenirs, inspiré par l'Esprit dont il était éclairé et qui lui suggérait, comme Jésus l'avait promis à ses fidèles, tout ce qu'il fallait dire, saint Jean rend témoignage; tout ce qu'il rapporte a un but, un seul but, établir la foi en Jésus Christ, Fils unique de Dieu, source de la vie éternelle.

Il ne s'agit plus de démontrer par l'histoire, comme l'ont fait saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, que Jésus est le véritable Messie promis aux Juifs, et le Sauveur de toute créature par le repentir et la foi; il s'agit de déterminer la vraie nature divine de « Celui qui est apparu dans la chair ».

Qu'est-ce que le Fils de Dieu? Quels sont ses rapports avec l'Être divin qu'il nomme son Père? Qu'est-il venu accomplir en ce monde? En quoi consiste le salut dont il est l'auteur? La réponse à ces questions est tout le quatrième Évangile. Ce n'est pas Jean qui parle, c'est Jésus même; car lui seul pouvait nous renseigner sur sa vraie nature divine. Le mot par lequel l'Évangéliste ouvre son écrit et qui forme le résumé de tout ce qu'il va rapporter, est ce mot de Parole, de Verbe, de Logos. « Dans le Principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Oui, le Verbe était, dans le Principe, auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise (1). »

Cette expression qui traduit son Être divin, Jésus ne se l'est jamais donnée dans les discours que saint Jean lui-même rapporte. Elle n'a rien de commun avec le « νόος » des Grecs, le Verbe de Platon et de Philon l'Alexandrin; elle rappelle plutôt « la Parole » des Prophètes et la Sagesse personnelle des Proverbes et des Livres sapientiaux. Peut-être Jésus l'a-t-il révélée à ses apôtres, lorsqu'il leur ouvrit l'intelligence des Écritures (2). Aucune ne rend mieux ce qu'il est; elle implique son origine éternelle du sein du Père, où le « Logos » est toujours vivant, sa distinction du Père d'où il émane, dans l'égalité d'une même vie, et le rapport de Dieu avec ce monde créé par le « Logos », conduit par le « Logos » à travers le temps, et sauvé par le « Logos » fait chair. Toute la théodicée est

(1) JEAN, I, 1. — (2) LUC, XXIV, 45.

fondée sur cette idée, et il a suffi du mot divin qui l'exprime, pour mériter à saint Jean d'être appelé le Théologien et le Théosophe.

Comment le Verbe, Fils unique du Père, s'est-il révélé dans sa vie humaine? Les Évangélistes répondent à leur manière : les trois premiers nous l'apprennent par le récit de ses enseignements et de ses actes. Il enseignait, remarquent-ils, comme un Maître absolu, remettait les péchés, comme Dieu, commandait à la nature, comme Celui qui n'a pas de supérieur, par sa force propre. Le quatrième Évangile nous instruit par les discours directs dans lesquels Jésus atteste lui-même sa préexistence, son origine éternelle, sa communauté d'essence avec le Père, sa puissance d'éclairer, de créer, de sauver, de donner la vie, de juger comme le Père.

Et afin qu'il soit bien établi que ces discours ne sont point des compositions artificielles, ils ont été encadrés dans des faits précis, déterminés comme temps, comme lieu, avec un soin particulier, une intention marquée. La plus transcendante des révélations est ainsi présentée sous une forme sensible et populaire qui permet de lire la vérité divine dans des images saisissantes comme Jésus se plaisait à la montrer (1).

Les faits que l'Évangéliste rapporte sont tous, à l'exception de deux, — la multiplication des pains au désert de Bethsaïde et la marche de Jésus sur les eaux du lac, — empruntés à des périodes de la vie de Jésus omises par les trois premiers Évangélistes. Le miracle des eaux montre en Jésus la puissance de transformer les substances, égale à la puissance qui les crée. La guérison à distance du fils de l'officier de Capharnaüm prouve que la parole de Jésus est souveraine et qu'elle agit malgré l'espace. La multiplication des pains accuse sa force créatrice; sa marche sur les eaux et la tranquillité imposée à la tempête, son autorité absolue sur la nature; la guérison du paralytique de Béthesda révèle que le mal le plus invétéré ne lui résiste pas; l'aveugle-né atteste qu'il est le principe de la lumière, et la résurrection de Lazare démontre qu'il est le Maître de la mort et de la vie.

Ses discours, tels que Jean les rapporte, par fragments, ne sont que l'expression de sa nature divine, de sa vie intime, de ses rapports avec le Père, de son égalité absolue avec Lui, en essence, en pouvoir, en activité. Sans doute il tient tout

(1) Cf. ch. IV ; VI ; IX ; X ; XI.

du Père; mais cette origine, en établissant sa distinction personnelle du Père, est sans préjudice de son égalité absolue, puisque le Père lui a tout donné dès l'éternité, en l'engendrant comme son Fils unique. Et en révélant ces mystères intimes, on remarquera que Jésus n'émet aucune doctrine, il atteste seulement des faits intérieurs dont il a la conscience totale, des faits transcendants, puisqu'ils constituent la vie même de Dieu (1).

Il donne enfin la révélation la plus profonde de son œuvre, qui consiste à communiquer à tous ceux qui croient, l'Esprit de son Père et le sien. C'est l'idée qu'on retrouve au fond des paraboles que l'Évangéliste a rapportées. L'Eau vive dont il parle à la Samaritaine, le Souffle mystérieux dont il est question dans l'entretien avec Nicodème, la Source jaillissante du rocher, la Lumière qui éclaire le monde, le Berger qui conduit les brebis et qui les mène aux pâturages, tous ces symboles expriment l'Esprit mystérieux et divin de Jésus, la force par laquelle son œuvre s'accomplit dans le secret des âmes et dans l'humanité.

Il n'y a, dans ces discours prodigieux, aucune métaphysique abstraite. Jésus, tel que le révèle saint Jean, n'est pas plus un philosophe que le Jésus des trois premiers Évangiles. Il ne vient pas démontrer la vérité par des raisonnements ni exposer un système religieux. Sa parole est l'expression pleine, vivante, adéquate de ce qui est; la loi morale, c'est sa volonté et son esprit; Dieu, pour lui, c'est l'Être vivant, aimant, tout-puissant, le Père; il en traduit en langue humaine, non pas la conception intérieure qu'il s'en fait par une vue systématique, mais la réalité dont il a la perception immédiate.

Les trois premiers Évangiles racontent ce qui se voit en Jésus, le quatrième ce qui ne se voit pas. Mais comme le visible a toujours sa cause invisible, les faits des synoptiques ont leur cause cachée dans le Dieu invisible qui est en Jésus et que saint Jean révèle. Les uns nous montrent le Dieu vivant parmi les hommes, semblable à eux, l'autre nous parle de ce qu'il est en lui-même, dans le sein du Père.

Les premiers Évangiles montrent l'homme en Jésus, le quatrième révèle le Dieu. Tous, même les profanes, peuvent lire les uns, l'autre est réservé aux initiés que l'éternelle

(1) JEAN, V; X.

Lumière éclaire. Le génie, laissé à ses pauvres clartés humaines, ne le comprendra pas, mais les âmes simples l'entendront, malgré sa sublimité; et quiconque l'ouvre doit se souvenir de la parole du Maître : Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu.

L'authenticité du plus divin des Évangiles n'a jamais été niée parmi les anciens. Une seule secte obscure, les Aloges, l'a répudié, mais elle n'invoque aucun témoin, et ne s'appuie que sur des raisons dogmatiques. Ceux qui niaient le Verbe ne pouvaient accepter l'Évangile du Verbe.

Presque tous les Pères apostoliques en contiennent des citations très soigneusement relevées par le docteur Funk (1).

On ne peut rien opposer au témoignage d'Irénée, disciple de Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean, attestant l'existence de l'écrit johannique (2).

Il a été rédigé en grec, à Patmos, suivant les uns, à Éphèse, suivant d'autres. La tradition est incertaine sur ce point, de même que sur l'époque exacte de la rédaction. Il est vraisemblable que l'Apôtre l'écrivit dans sa vieillesse, alors que, seul survivant des témoins directs de la vie et de la doctrine de Jésus, il fut prié par tous les évêques des Églises d'Asie Mineure d'élever sa grande voix pour confondre les négations naissantes dont la nature de Jésus était l'objet, et qui se sont multipliées pendant six siècles, toujours vaincues par le témoignage du quatrième Évangile.

Quant au silence de Papias, il n'est plus possible d'en tirer un argument contre le quatrième Évangile. Un nouveau fragment de l'évêque d'Hiéropolis, cité par Thomasius (I, 344), et que j'emprunte au Dr Aberle (3), témoigne qu'il connaissait l'œuvre de l'Apôtre.

D'ailleurs, l'authenticité des quatre Évangiles canoniques est une question désormais tranchée.

Il est prouvé par le fragment du canon de Muratori que, sous le pontificat de Pie Ier, en 142, il existait quatre Évangiles, que l'Église romaine n'en reconnaissait pas d'autres, qu'elle les lisait dans l'ordre même où ils sont classés aujourd'hui, qu'elle les tenait pour inspirés de Dieu, écrits par un seul et même Esprit.

Il est prouvé, par une comparaison savante et détaillée, que tous les Évangiles peuvent être reconstitués, fragments

(1) *Opera Patr. apostol.*, tome I, p. 565 et suiv. — (2) IRÉNÉE, *Adv. hæres.*, III, I, 1. — (3) *Einleitung in das Neu Test.*, p. 112.

par fragments, mais intégralement, à l'aide des citations recueillies dans les ouvrages des Pères du premier et du troisième siècle, depuis l'auteur de l'Épître de Barnabé jusqu'à Tertullien et Irénée.

Il est prouvé que, non seulement dès le milieu du deuxième siècle, en 150, il existait déjà une version latine des Évangiles, la vieille Italique, mais qu'avant elle il y en avait deja deux, l'une faite en Afrique, l'autre en Italie. Il est prouvé, grâce à la découverte de M. Cureton, qu'avant la vieille Italique il existait une version syriaque, la *Peschito;* et que le traducteur de l'Italique avait sous les yeux une version grecque portant en marge des variantes syriaques auxquelles il s'est surtout référé. Il est prouvé ainsi que les traductions sont contemporaines des originaux.

Il est prouvé enfin, par la découverte du Codex Sinaiticus de M. C. Tischendorf, qu'à l'époque même où, selon Tertullien, le manuscrit autographe des Évangiles était encore conservé dans les Églises apostoliques, il existait une copie contemporaine. Cette copie nous est offerte dans le Codex Sinaiticus, antérieur aux corrections des manuscrits exigées officiellement par Constantin.

Ainsi on est en droit de conclure que les Évangiles existaient dès le premier siècle, et qu'ils existaient tels que nous les possédons. A défaut des manuscrits originaux, autographes, nous avons du moins des traductions contemporaines. La critique est satisfaite. Entre elle et la tradition de l'Église, sur ce point essentiel, l'harmonie est totale.

IV

Le premier caractère de ces documents, c'est d'être, avant tout, au sens le plus rigoureux et le plus précis, des témoignages. Ils ne discutent pas, ils n'exposent pas des idées, des théories; ils n'expliquent pas, ils racontent des faits, ils rapportent des paroles, ils les affirment. De là, leur impersonnalité. L'auteur disparaît devant les choses. S'il se révèle quelquefois, par exemple dans le prologue du troisième Évangile ou dans le quatrième, avec une réserve extrême, c'est pour déclarer qu'il n'est qu'un témoin, qui s'est renseigné sur tout et qui a vu ou entendu ce qu'il écrit.

On ne surprend pas l'expression des sentiments intimes dont ces écrivains débordaient en peignant la vie de leur Maître. Aucun enthousiasme, aucun cri d'admiration, aucune réflexion propre. Ils se souviennent : voilà tout; et ils écrivent leurs souvenirs selon que l'Esprit les leur suggère, ou que d'autres témoins peuvent leur permettre de les mieux préciser.

Certains événements ont plus frappé les uns que les autres; le récit en est plus détaillé, plus vivant, plus frais de couleur. Les circonstances dans lesquelles chacun d'eux a écrit, ont été aussi l'une des causes positives du triage et du choix des faits et des paroles sans nombre qu'ils avaient pu voir ou entendre dans la vie de leur Maître. Le cercle des lecteurs auxquels ils s'adressaient n'a pas peu contribué non plus à modifier leur œuvre. Ils ne pouvaient parler à des Juifs niant la messianité de Jésus comme à des païens sans préjugé juif, à des simples sans culture comme à des convertis, nourris dans la Gnose judaïque ou grecque, à des Églises où les Juifs prétendaient allier la liberté évangélique avec la servitude légale comme à des Églises affranchies de ces questions irritantes. Celui qui avait été admis, dès la première heure, à l'intimité du Maître, qui avait concentré dans son âme aimante les meilleures confidences de Jésus, qui, plus que tout autre, avait été frappé par les entretiens où il révélait sa nature divine, sa filiation éternelle, les profonds mystères de la foi et du salut par l'Esprit, devait évidemment laisser passer dans son témoignage une suavité, une tendresse, un charme, une vivacité de souvenir que nul autre n'égale. Mais toutes ces différences s'évanouissent dans un fait supérieur et dans une unité plus haute.

Tout, dans l'œuvre de chaque Évangéliste, vient de Jésus. C'est lui et lui seul qu'on voit vivre, lui seul qu'on entend. Le discours sur la montagne, les paraboles, les discussions avec les Pharisiens et les Sadducéens, les instructions aux douze apôtres et aux soixante-douze disciples, les anathèmes contre les faux docteurs, la prédiction de la ruine du Temple et de Jérusalem, les annonces répétées de sa passion future et de sa mort, ses entretiens avec la Samaritaine et avec Nicodème, les affirmations solennelles de sa messianité, à la face des grands de Jérusalem, sous le portique de Salomon, les déclarations prodigieuses de sa nature divine, de son égalité avec le Père, de sa fonction messianique symbolisée par le

rocher de l'Horeb, par les lumières de la fête des Tabernacles, par tous les grands faits de l'histoire juive et par le culte qui rappelait les faits : tout est la parole de Jésus. Prétendre que les Évangélistes, et notamment le quatrième, auraient prêté des discours à leur Maître, l'auraient fait parler, comme Tite-Live les généraux romains, c'est leur enlever le seul titre dont ils se réclament tous formellement, c'est méconnaître le respect infini qu'ils portaient à leur Maître, c'est ébranler et contredire, sans aucun motif positif, la tradition universelle, ininterrompue, c'est faire mentir celui qui a dit avec une insistance solennelle : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de la Vie; — oui, la Vie s'est manifestée, et nous avons vu, et nous attestons et nous annonçons la Vie éternelle, celle qui était auprès du Père, et elle nous est apparue, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons (1). »

On s'explique, ainsi, comment ces pêcheurs de Galilée, ces natures incultes, ont pu écrire un livre pareil aux Évangiles : ils n'ont eu qu'à se souvenir. S'ils avaient composé un dialogue à la Platon, ou quelque traité à la Philon d'Alexandrie, on aurait cru à leur génie; et leur génie eût paru suspect. Ils auraient mis de leurs idées et de leur création dans l'œuvre. Mais ils ne savaient rien. Tout ce qu'on peut remarquer en eux, c'est que, sous l'action constante de Jésus, ils ont dépouillé peu à peu les préjugés populaires de leur race, et accepté, dans une foi pleine, les exemples, la parole de leur Maître. Ils n'existent plus, à proprement dire, c'est leur Maître qui est tout en eux.

Dans bien des cas, je préfère, comme critique, le paysan simple à l'académicien subtil et avisé.

Le premier me dira bonnement ce qu'il a vu; l'autre voudra me l'expliquer. Ce qui intéresse l'historien, c'est d'abord le fait, l'explication du fait ne vient qu'après. En toute hypothèse, avant d'expliquer les phénomènes, il importe de les constater. Je me défie pour cette opération de l'esprit trop cultivé : il a toujours devant les yeux son système. Il appelle cela un instrument perfectionné. Ne se fait-il pas illusion ? C'est un instrument perfectionné pour voir ce qu'on veut et ne pas voir ce qui ne nous convient point.

(1) JEAN, I, 1-3.

Le caractère testimonial des Évangiles repose non seulement sur l'intention expresse des rédacteurs, solennellement formulée par eux, mais encore et principalement sur la volonté de leur Maître : — « Allez, leur a-t-il dit en les quittant, enseignez les nations et apprenez-leur tout ce que je vous ai confié. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). Vous êtes les témoins de ces choses (2). Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint survenant en vous, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée, en Samarie et jusqu'aux confins de la terre (3). »

Leur parole ne sera pas un simple souvenir humain, livré aux hasards de la mémoire et de la conscience fragile; elle sera gardée, sanctionnée par la vertu de l'Esprit de Jésus vivant en eux, et leur suggérant à l'heure même tout ce qu'il faudra dire (4).

C'est ainsi que l'Église, dans une tradition ininterrompue, a toujours considéré les Évangélistes.

Il suit de là qu'on ne peut distinguer dans leur œuvre un élément propre aux écrivains et un autre propre à celui dont ils écrivent. Tout ce qui est sorti de leur plume appartient à Jésus, soit comme acte de sa vie, soit comme enseignement de sa doctrine. L'acte est plus ou moins nettement, vivement décrit, l'enseignement est reproduit plus ou moins complet ou fragmenté, mais l'un comme l'autre est partie intégrante de la vie et de la doctrine du Maître.

Là est le secret de la beauté, de la simplicité, de la sainteté, de l'immortelle vertu des Évangiles. Ce n'est point l'âme, l'esprit, le génie des écrivains qui ont passé en eux, c'est l'âme, le génie, l'esprit de leur héros. Il vit en eux, agit, parle, émeut, éclaire et sanctifie. Sa douceur rayonne et enveloppe, son attrait charme et attire, ses exemples entraînent; sa bonté se communique toujours. On marche à sa suite, avec les pauvres gens qui lui faisaient cortège, avec les pécheurs et les malades dont il guérissait les plaies visibles et les blessures cachées; on peut écouter ses leçons, comme il les donnait à la foule, s'asseoir avec elle, pour les entendre, au sommet des collines de Galilée ou sur la grève de son lac, l'accompagner dans ses voyages, et le reconnaître avec ses fidèles comme le Fils de Dieu. Non, personne n'a parlé avec une telle puissance et répandu plus de bienfaits. Ses confidences intimes

(1) Matth. xxviii, 19, 20. — (2) Luc, xxiv, 48. — (3) *Act.*, i, 8. — (4) Jean, xiv, 16.

à ses disciples, ses adieux, ses derniers entretiens à la veille de mourir nous semblent adressés ; ses douleurs se laissent voir dans leur plénitude effrayante ; son supplice atroce nous fait pleurer comme ses amis au pied de la croix. Son triomphe miraculeux nous rassure ; et, en le voyant quitter la terre dans la gloire de son Ascension, nous nous sentons pleins d'espérance et de force, car il nous laisse, comme à ses disciples fidèles, l'Esprit qui a vaincu le monde et qui fait de nous des enfants de Dieu.

Ces documents gardent une vie, une jeunesse, une fraîcheur éternelles. Ils sont comme le Christ dont ils témoignent. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. Le ciel et la terre passeront : son être, sa parole, jamais. Tous ceux qui souffrent peuvent lire les Évangiles, ils y goûteront une consolation ; ceux qui aiment peuvent les méditer, ils y apprendront le sacrifice ; ceux qui veulent le bien peuvent les interroger, ils trouveront là le secret de toute vertu. Les désespérés y verront le salut, et tous ceux qui pensent, s'ils les scrutent d'un cœur droit et simple, seront vaincus par cette sagesse divine qui nous instruit du mystère de Dieu, en nous découvrant les misères de l'homme et le moyen de les soulager. Quelle autre science vaut la peine de vivre ?

Il y a, dans l'histoire, deux sortes de documents : les uns sont une lettre morte, les autres sont vivants ; les premiers, vrais débris des peuples, des sociétés, des civilisations, des races disparues, pierres et stèles gravées, parchemins ou bandes de papyrus couverts d'hiéroglyphes ou de caractères d'une langue inconnue, n'appartiennent plus à personne ; ils sont tombés dans le domaine de tous, et ils n'ont plus l'esprit vivant d'un peuple pour les interpréter ; les seconds restent la propriété d'un peuple, d'une société, d'une religion vivante. Ils sont écrits dans une langue qu'on parle et qu'on entend ; ils sont gardés intacts par ceux qui en vivent et qui en connaissent la valeur.

Tous les documents égyptiens, assyriens, phéniciens et autres sont de la première catégorie. Les Évangiles occupent le premier rang dans la seconde. Aucun livre ne mérite mieux le nom de vivant.

Ce qu'ils rapportent est la vie même de millions de consciences qui pensent comme eux, se dirigent d'après eux, se consolent en eux, espèrent par eux. Ils sont nés dans une

société religieuse qui les regarde à juste titre comme son bien, ses titres de famille, un de ses plus précieux trésors. Cette société qui, sous le nom d'Église, couvre le monde, présente à tous son Évangile : mais il n'appartient qu'à elle de l'interpréter. Elle en est l'auteur, puisqu'il est sorti d'elle. Qui connaît mieux la pensée d'un livre ? N'est-ce pas celui qui l'a conçu ?

S'il fallait prouver cette vérité trop simple et cependant méconnue, je dirais à ceux qui l'oublient, à tous les exégètes qui ne font aucun cas de l'Église et de sa doctrine traditionnelle pour arriver au sens des Évangiles : Lorsque vous voulez interpréter les documents morts, quelle méthode suivez-vous ? Vous essayez de reconstituer le peuple auquel ils appartenaient, vous l'évoquez en quelque sorte, vous le ranimez de ses cendres, et lorsque vous le voyez vivant devant vous, avec sa langue, ses mœurs, ses doctrines, avec toute son histoire, vous hasardez la lecture du document, et vous en donnez timidement l'interprétation, car la résurrection historique d'une civilisation finie, d'un peuple anéanti, est toujours imparfaite. Or, les documents évangéliques ne sont pas des documents morts, ils appartiennent à un peuple vivant, très vivant, qui grandit toujours, qui parle, qui enseigne, qui ne cesse de les interpréter, de les lire et de les raviver.

De quel droit les traiter comme un simple papyrus découvert dans le sarcophage de quelque momie, ou comme un vieux parchemin oublié dans les archives d'une ville dévastée ?

Si les Égyptiens de Ramsès revenaient aux bords du Nil, ils seraient, je pense, les meilleurs interprètes de leurs écritures : les égyptologues ne feront aucune difficulté de le reconnaître. En bonne critique, et sans invoquer pour l'Église catholique l'autorité infaillible qu'elle tient de son Maître dans la conservation et l'interprétation de la foi, je demande qu'on la traite comme toute société vivante et intelligente, et qu'on veuille bien admettre qu'elle est mieux que personne en mesure d'expliquer ses propres livres.

Ce droit reconnu, je ne fais aucune difficulté d'appliquer aux documents restés vivants malgré leur antiquité séculaire, la méthode qui consiste à replacer ces livres dans le milieu qui les vit se produire, et d'emprunter à la connaissance de ce milieu des éléments de grande valeur pour les mieux comprendre.

Qu'on me permette un exemple. Il y a, dans les auteurs

évangéliques, une expression significative dont l'interprétation est d'une importance majeure : c'est l'expression Fils de Dieu, appliquée à Jésus.

Les critiques modernes qui étudient les Évangiles comme un simple Hérodote ou un Tite-Live, disent justement que la locution a divers sens et qu'elle se prend quelquefois au sens métaphorique et moral, et qu'à ce point de vue, elle peut s'appliquer et s'applique de fait à des hommes.

Ils ajoutent : C'est dans ce sens qu'on doit l'appliquer à Jésus.

La question est de savoir comment Jésus voulait qu'on la lui appliquât et de quelle façon les apôtres la lui ont donnée.

C'est une question de fait et de témoignage. L'Église, gardienne de la tradition des apôtres, redisant avec eux et après eux, d'âge en âge, ce qu'ils ont enseigné, l'Église affirme que le titre de Fils de Dieu a toujours été, depuis saint Pierre qui le lui a donné le premier, jusqu'à aujourd'hui, un titre impliquant non pas une filiation métaphorique et morale, mais une filiation absolue, dans l'identité d'une même nature divine.

Que peut prouver l'exégèse en opposition avec un tel témoignage? Certes, la raison est libre de refuser sa foi à la parole de l'Église comme à celle des apôtres et à celle de Jésus; mais je ne comprends plus qu'elle vienne dire aux auteurs des livres eux-mêmes, ou, — ce qui est la même chose, — aux gardiens fidèles de ces ouvrages : Vous ne savez pas ce que vous écrivez et ce que vous lisez. — En vérité, qu'en peut-elle connaître?

Entendue au sens catholique, l'expression peut paraître étroite ou choquante à certains esprits; mais si Jésus l'a acceptée au sens catholique, l'historien n'a qu'à le consigner, et il fausse l'histoire, s'il s'y refuse.

V

Un autre caractère des documents évangéliques, c'est le nombre, la variété et l'indissoluble harmonie.

Le nombre est nécessaire à la valeur du témoignage, il la garantit, il la confirme. Quatre témoins ont plus de poids qu'un seul, lorsque leur parole, malgré les différences individuelles, reste concordante.

La variété n'importe pas moins; le nombre n'existerait pas

sans elle. Quatre témoins racontant la même chose en termes toujours identiques se confondraient en un. La validité du témoignage exige des dépositions qui s'accordent sur le fond et qui se diversifient dans le détail, sans pourtant se contredire. Les récits évangéliques, comparés, présentent ce caractère. L'histoire de Jésus, composée tout entière avec ces récits fondus, en donnera la preuve au lecteur; je ne puis mieux faire que de le renvoyer à l'ouvrage. Je dois le prévenir cependant que j'ai examiné avec une attention scrupuleuse les oppositions contradictoires que certains critiques ont prétendu voir dans la narration multiple des quatre Évangélistes; jamais je n'ai pu les découvrir. A la vérité, je me suis défendu de reconnaître un seul fait lorsque les détails me prouvaient qu'il y en avait deux, et ainsi, bien des contradictions se sont évanouies. Je citerai, comme exemple, la question des aveugles de Jéricho. J'admets deux miracles, l'un à l'entrée de la ville, l'autre à la sortie; mais je demanderai aux exégètes qui n'ont voulu en voir qu'un seul, sur quel motif ils appuient leur sentiment. Si, d'après saint Luc, certain aveugle fut guéri lorsque Jésus arrivait, pourquoi récuser son témoignage? et si, d'après saint Matthieu et saint Marc, deux autres, dont l'un est appelé Bartimée, furent guéris lorsque Jésus partait, pourquoi récuser leur récit? La tradition était confuse, répondent-ils : de là la confusion des narrateurs. Qu'en savent-ils? et comment peuvent-ils l'établir?

Je citerai encore les deux généalogies de Jésus, celle de saint Matthieu (I, 1-16) et celle de saint Luc (III, 23-38). Elles se contredisent, dit-on; si la première est vraie, la seconde ne l'est pas; et inversement, si la seconde est authentique, la première ne peut l'être.

La déduction serait incontestable, à la condition de ne pas s'appuyer sur une hypothèse erronée. Pourquoi les deux généalogies ne seraient-elles pas vraies l'une et l'autre? Il suffirait simplement qu'elles fussent différentes, que la première donnât les ascendants de Jésus par Héli dont Joseph est l'héritier légal : ce que fait saint Luc; et que la seconde énumérât les ascendants de Joseph par Jacob, selon la paternité naturelle : ce que fait saint Matthieu. On appelle cela un expédient. Pourquoi? J'ai autant et plus de droit de le considérer comme de l'histoire (1).

(1) Voir l'Appendice B : *Les deux généalogies de Jésus.*

Une condition essentielle pour comprendre l'harmonie des quatre documents évangéliques, est de se faire une idée exacte du rôle des écrivains qui les ont rédigés. Ils ne prétendent pas tout dire, en rapportant un fait ou un discours. Ils notent quelques traits, quelques fragments, et cela suffit à l'histoire.

Ce que l'un voit de profil, l'autre peut le voir de face. Tel détail a frappé celui-ci, tel autre celui-là. Il résulte de cette liberté laissée aux narrateurs, des omissions plus ou moins volontaires, des tableaux plus ou moins complets; on serait mal venu dès lors, en les comparant, d'arguer de l'omission d'un détail à la fausseté de ce détail dans le récit qui le contient. Le rôle vrai du critique impartial, dans la comparaison des documents, est de les compléter l'un par l'autre.

Les différences qui se remarquent entre les quatre Évangélistes ont des causes multiples et précises que je me bornerai à signaler sommairement : elles s'expliquent toutes, pour peu qu'on réfléchisse, par la personne même du rédacteur, par le but qu'il poursuivait, les lecteurs immédiats qu'il avait en vue, et les circonstances déterminées, historiques, du milieu dans lequel il vivait. Ces circonstances ont souvent mis en relief bien des actions et des paroles de Jésus, qui restait toujours pour eux le modèle à regarder et la règle doctrinale à suivre.

Ainsi, lorsque la lutte entre les judaïsants et les païens convertis déchirait les Églises naissantes, il est évident que les paroles du Maître prophétisant la conversion des païens, et les scènes touchantes où il vantait leur foi quand il la rencontrait, durent s'éveiller plus vives dans la mémoire des disciples. Ces circonstances déterminaient le but des écrivains qui, en rendant témoignage de ce que Jésus avait fait et enseigné, raffermissaient la foi et tranchaient tout litige. Le cercle des lecteurs était de la sorte circonscrit par le but, comme le but était déterminé par les circonstances; et l'Esprit vivant du Maître disparu donnait aux Évangélistes l'impulsion voulue pour discerner ce qu'il fallait dire, ou pour écarter ce qu'il convenait de garder encore sous le voile. Tout en eux était subordonné à cet esprit intérieur qui les assistait, mieux sans doute que le génie national n'inspire ceux qui racontent l'histoire de la patrie. Quel que soit leur travail, — qu'ils se recueillent pour retrouver leurs souvenirs, qu'ils interrogent les divers témoins de la vie du Maître, qu'ils consultent les écrits antérieurs, — l'Esprit est là pour les défendre contre l'inattention

et la fraude, pour les maintenir dans la pleine vérité du témoignage.

VI

L'indissoluble harmonie entre les quatre Évangiles a toujours été reconnue, en dépit de leurs différences, dès la plus haute antiquité. Elle est de tradition universelle dans l'Église. Chacun de ces livres contenant la parole même de Dieu, il était impossible d'admettre entre eux un désaccord. La parole de Dieu ne peut être en contradiction avec elle-même. Aussi, dès le milieu du second siècle, des concordances, des *diatessaron*, comme on les nommait, furent publiés pour ramener à l'unité les quatre récits inspirés. Cette unité *à priori* est justifiée par l'étude critique, par une comparaison attentive des documents. Non seulement les trois premiers Évangiles, qu'on a nommés *synoptiques* à cause de la similitude manifeste de leur plan, concordent entre eux, mais ils s'harmonisent avec le quatrième, malgré de profondes divergences apparentes.

Le premier coup d'œil jeté sur ce dernier ouvrage montre, en effet, qu'il ne rappelle en rien ses trois devanciers. Les faits, le cadre géographique et chronologique, les discours, tout diffère. Certains critiques se sont empressés de conclure de ces différences à une contradiction, et ils ont formulé ce dilemme : Si les synoptiques sont exacts dans la façon de retracer la vie de Jésus, saint Jean nous a donné une histoire fantaisiste, et si les discours rapportés par les trois premiers Évangiles sont les vrais discours de Jésus, ceux de saint Jean sont une composition artificielle; et inversement, si le quatrième Évangile est véridique dans ses récits et ses discours, les trois premiers ne peuvent l'être.

Non seulement les différences réelles, évidentes, que nous devons constater entre les Évangiles synoptiques et le quatrième, n'autorisent pas à conclure à une opposition irréductible, mais elles démontrent plutôt l'harmonie indissoluble des quatre documents. Saint Jean ne contredit pas ses devanciers, il les complète et les explique, au point de vue du cadre géographique et chronologique de la vie du Maître, des faits qui forment la trame de cette vie et des discours qui résument son enseignement.

Les trois premiers Évangiles n'ont donné pour théâtre à l'apostolat de Jésus que la Galilée et Jérusalem; le récit de saint Jean prouve qu'avant d'annoncer en Galilée le Royaume de Dieu, Jésus, pendant une année entière, prêcha en Judée et se révéla solennellement à la métropole par l'expulsion des vendeurs du Temple. Les synoptiques ne parlent expressément que du dernier voyage de Jésus à Jérusalem pour la Pâque où il devait mourir; saint Jean mentionne tous ses divers voyages à la ville sainte, sa retraite en Pérée, au delà du Jourdain et à Éphrem, sur les confins du désert. Les synoptiques ne commencent le récit de la vie publique qu'à l'époque de l'emprisonnement de Jean-Baptiste; le quatrième Évangile la fait commencer avec le baptême de Jésus et détermine sa durée totale par les trois Pâques qu'il mentionne (1). Les synoptiques ne nous donnent aucun point de repère pour le classement chronologique des faits de la vie publique; saint Jean les signale avec une précision extrême par les divers voyages de Jésus à Jérusalem (2), aux grandes fêtes juives. Les synoptiques, n'ayant pas raconté les divers séjours du Maître à la métropole, n'ont pu nous instruire de ce qu'il y a fait, ni des enseignements solennels qu'il y a donnés; mais saint Jean nous les rapporte avec une grande richesse de détails.

Tous ces renseignements précieux, on le voit, ne contredisent en rien les synoptiques, ils comblent leurs lacunes, et ils ont de plus le mérite d'expliquer leur récit. Impossible sans eux de reconstituer le drame émouvant de la vie de Jésus, de comprendre son mode particulier d'enseigner et d'instruire. Les grandes luttes, les enseignements les plus sublimes, ont dû avoir la métrople juive pour théâtre et les autorités nationales pour témoins. C'est là que devait se terminer la carrière du Messie, là qu'il devait se produire avec un éclat souverain. La Galilée, pour Jésus, n'a été qu'un lieu relativement tranquille où, loin du foyer de haine qui, depuis le premier jour, le menaçait, il a pu évangéliser le Royaume de Dieu aux pécheurs et aux humbles, former ses disciples et asseoir les bases de son œuvre dans les consciences fidèles destinées à la répandre. Mais s'il s'est retiré en Galilée, comme le disent les

(1) JEAN, II, 13; VI, 4; XII, 1; XIII. — (2) JEAN, V, 1; VII, 2; X, 22. Les synoptiques contiennent cependant des allusions certaines aux divers voyages de Jésus à Jérusalem; mais nous ne sommes renseignés sur ces voyages que par le quatrième Évangile. (MATTH., XXIII, 37; LUC, IX, 51; XIII, 22.)

synoptiques (1), Jean seul nous donne le motif historique de cette retraite (2).

D'après les trois premiers Évangiles, on remarquera que Jésus, comme Thaumaturge, Maître et Docteur, agit et parle avec une autorité personnelle absolue. Quand il guérit les malades, commande aux esprits mauvais, ressuscite les morts, on ne le voit point se réclamer d'un principe supérieur auquel il emprunte une force; il parle, il impose les mains, il ordonne; et les malades sont guéris, les démons se retirent, les morts revivent. Lorsqu'il enseigne, même allure : il remet les péchés, comme Dieu, il promulgue la loi morale en son nom propre, comme Dieu; ce n'est point au nom de Dieu qu'il l'impose, c'est en son nom. Il veut que ses disciples reconnaissent en lui le vrai Fils du Dieu vivant; et il les loue d'être arrivés enfin à cette foi suprême et totale.

Qu'est-ce qu'un tel être? Quelle est sa nature? Quelle est sa relation réelle avec celui qu'il nomme son Père? Quelle est dans les consciences son œuvre propre? Qu'est-ce que le héros messianique annoncé par les Prophètes et réalisé en lui? Quel est le secret du Royaume fondé par lui?

Les trois premiers Évangiles ne rapportent que la parole de Jésus où toutes ces choses ont été dites en paraboles et en signes. Il était réservé au quatrième Évangile de nous donner la pleine clarté, en nous rapportant les discours les plus solennels et les plus intimes où Jésus a exprimé, dans une langue que nulle créature ne peut parler, ces mystères inénarrables.

Jésus n'est pas un fils de Dieu, il est le Fils; c'est le nom qu'il se donne toujours. Il est un avec le Père (3), de même essence; avant qu'Abraham fût, avant que le monde fût (4), il était, et il était dans le Père (5). Il a tout reçu du Père : puissance, lumière et vie. Il juge, il éclaire, il vivifie. Il communique son Esprit, et avec son Esprit la vie éternelle. Il est la plus expressive, la seule et parfaite manifestation du Père. Qui le voit, voit le Père; qui l'aime, aime le Père. Il est dans le Père comme le Père est en lui (6).

Ces révélations transcendantes à toute conscience et à toute intelligence créées ne peuvent être acceptées que par celui qui donne sa foi à la parole de Jésus. Elles nous transportent

(1) Matth., IV, 12; Marc, I, 14; Luc, IV, 14. — (2) Jean, IV, 3. — (3) Jean, X, 30. — (4) Jean, VIII, 58. — (5) Jean, XVII, 5. — (6) Jean, XIV, 10.

dans une sphère divine, inaccessible au génie lui-même, mais ouverte à l'âme simple et au cœur droit.

Non seulement de tels discours ne contredisent point les enseignements moraux de Jésus et ses paraboles, mais ils leur apportent la seule explication qui les éclaire.

Si Jésus a parlé comme saint Jean le fait parler, je comprends le Thaumaturge, le Docteur des synoptiques, la souveraineté absolue avec laquelle il agit, et l'autorité propre avec laquelle il formule sa loi. C'est ainsi que le Fils de Dieu, — l'unique, le vrai, sans métaphore et sans réserve, — devait commander et légiférer; sinon, le Jésus des synoptiques devient une énigme indéchiffrable, et on se demande comment un simple envoyé de Dieu a osé assumer un mode d'être, d'agir et de parler qui ne convient qu'à Dieu.

L'unité des documents est indissoluble. On ne peut les opposer l'un à l'autre qu'en invoquant des motifs étrangers à l'histoire. Ceux qui partent de l'hypothèse que Jésus n'est qu'un homme, sont condamnés évidemment à sacrifier tout le quatrième Évangile, les faits comme les discours; on ne saurait admettre les uns et répudier les autres, ils forment un tout indivisible. L'écrivain qui atteste les faits garantit par son témoignage les discours. Son œuvre est d'une seule venue, elle se tient dans toutes ses parties et se fond avec l'œuvre des trois premiers Évangiles. Impossible d'écrire une Vie de Jésus conforme aux règles de toute histoire et de toute critique, sans les renseignements johanniques. La première condition pour retracer l'histoire d'une personnalité supérieure est de mettre en lumière la conscience intime qu'elle avait d'elle-même; or, c'est le but principal de saint Jean de nous révéler, en Jésus, cette conscience intime. L'historien n'a pas à rechercher si une telle révélation gêne ou contredit ses idées et sa philosophie; son rôle est plus important, plus désintéressé : il nous doit, dans sa pleine teneur, l'attestation de ceux qui ont vu et qui ont entendu.

Le premier, le grand tort de la critique moderne, protestante ou incrédule, dans le travail immense et opiniâtre qu'elle a consacré aux documents évangéliques, depuis le dix-huitième siècle, en France, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne surtout, a été de traiter ces documents comme une lettre morte. Elle a sciemment oublié qu'ils n'étaient point des livres tombés dans le domaine public, mais la propriété inaliénable de l'Église catholique. Alors même que pour elle,

l'Église n'était pas une institution divine, ayant reçu de son fondateur la garde infaillible de sa parole écrite ou orale, pouvait-elle méconnaître sa haute valeur comme société organisée? Et dès lors, où prenait-elle le droit de considérer ses propres livres comme un simple papyrus de la vieille Égypte, échappé à la ruine du peuple qui avait tracé là quelques signes, quelques pensées?

La tradition indéfectible d'une religion comme celle de Jésus, s'enchaînant sans interruption depuis dix-huit siècles, laissant à chaque siècle l'empreinte vigoureuse de sa foi, dans des ouvrages sans nombre, éminents par la doctrine qu'ils exposent, par les vertus qu'ils enseignent et par le génie qui les conçoit, — une telle tradition peut-elle être légèrement écartée? N'est-ce pas une force puissante? Et puisque cette tradition est la gardienne vivante des Évangiles, n'est-ce pas à elle qu'il faut avoir recours, en bonne, en impartiale critique, pour les comprendre, pour savoir leur origine véritable et leur teneur?

Tout livre séparé de la société à laquelle il appartient et dont il forme un élément précieux, est à la merci du premier venu.

Les Évangiles arrachés à la tradition religieuse dont ils sont le plus antique et le plus sacré monument, ont été la proie de tous.

Pour les faire parler, il fallait les ranimer; car l'âme d'un document est dans le milieu qui l'a inspiré, dans les idées qui dominaient ce milieu, dans les passions qui l'agitaient, dans les coutumes qui le caractérisaient. Ils ont essayé de reconstituer artificiellement ce milieu, et, naturellement, c'est à l'Église qu'ils ont emprunté, aux livres de ses docteurs, aux ouvrages même qu'ils avaient devant eux et cherchaient à comprendre. L'école de Tubingue, entraînée par Baur (1), s'est signalée particulièrement dans cette évocation difficile. Sa grande hypothèse a été convaincue d'arbitraire et d'exagération. Ne voir dans le christianisme primitif du premier et du second siècle que l'antagonisme des judéo-chrétiens, représentés par Pierre, Jacques et Jean, et du christianisme universaliste, représenté par Paul, c'est borner à plaisir l'horizon, donner à un détail la valeur de l'ensemble, prendre un trait qu'on force outre mesure pour en composer toute une

(1) *Vorlesungen über Neu. Test. Theologie.*

physionomie. Tous les écrits apostoliques, et les Évangiles en première ligne, ayant été interprétés à ce point de vue étroit et exclusif, on devine ce qu'ils sont devenus aux mains de la critique et de son école.

Qu'est-il résulté de ce travail acharné pour la solution du problème qu'on posait aux documents?

A-t-on expliqué leur mode de formation, trouvé le secret de leur ressemblance et de leur divergence? A-t-on pénétré la raison de l'unité indissoluble qui les rapproche comme les membres d'un même corps? A-t-on découvert l'ordre exact de leur origine?

Il suffit de parcourir les ouvrages sans nombre écrits sur ce sujet pour constater l'impuissance radicale de ceux qui ont soulevé ces divers problèmes.

Toutes les hypothèses ont été soutenues.

Les uns ont admis un Évangile source dans lequel les trois premiers Évangiles auraient puisé (1). Herder les combattit; nos Évangiles, selon lui, tirent leur origine d'un Évangile oral. Des conteurs ambulants, un vrai corps de rapsodes, s'en allaient, annonçant la bonne nouvelle; leurs récits, appris par cœur, embellis et enrichis, voilà la source de nos Évangiles écrits.

Il y eut aussi la théorie des petits livrets (2), rédigés par des anonymes, sorte de fragments historiques de la vie de Jésus, qui ont servi notamment à composer l'ouvrage de saint Luc.

On prétendit que l'Évangile de Matthieu avait été remanié; on crut à un Matthieu primitif qui aurait disparu et aurait servi à la rédaction du premier Évangile actuel et du second, attribué à saint Marc.

Mais quelques-uns donnaient à saint Marc la priorité, et le considéraient comme la source de saint Matthieu et de saint Luc (3).

Ces hypothèses indéfinies qui se succèdent les unes aux autres accusent leur fragilité, car, en se succédant, elles se détruisent, et il n'en est pas une qui puisse tenir quelques années. On les oublie avec ceux qui les ont inventées.

Lorsque la critique qui s'appelle indépendante aura mis d'accord ses représentants les plus autorisés, il sera temps

(1) Eichhorn, *Einleitung in d. N. Test.* — (2) Schleiermacher, *Kritisch. Versuch üb. der Schrift des Lukas.* — (3) Reuss, *Histoire évangélique.* Introd.

d'examiner ses conclusions. Jusqu'alors, le témoignage de l'Église sur les auteurs évangéliques et sur leurs ouvrages peut dédaigner ces voix discordantes qui dépassent à peine les murs d'une école ou le cercle d'un parti.

Un tort non moins grave de l'exégèse est de méconnaître le caractère testimonial des Évangiles.

Au lieu de ne voir en eux que le récit de faits attestés par des témoins renseignés et honnêtes, on a essayé de distinguer, dans leurs ouvrages, le fond de la forme; les plus modérés ont accepté l'un et discuté l'autre, ne se doutant pas peut-être qu'en attaquant la forme, ils détruisaient le fond.

Ainsi les premiers chapitres du troisième Évangile ont été, d'après eux, une poésie charmante dont la beauté les frappait d'admiration; mais tous ces détails si frais, si vivants, n'étaient qu'un voile poétique pour traduire la sainteté de Jean-Baptiste et embellir la conception et la naissance de Jésus. Ils ont pu nier de la sorte la conception virginale du Christ (1).

Tout l'Évangile johannique, d'après le même procédé, a été tenu pour une œuvre de théologie et non d'histoire, qui avait pour but d'expliquer dogmatiquement, dans des théories transcendantes, la doctrine de l'auteur sur la nature divine de Jésus (2).

Cette exégèse, qui présente un caractère de candeur et de modération parfaite, est la ruine de l'autorité des Évangiles. Du reste, elle est en opposition formelle avec les rédacteurs de ces documents. Deux d'entre eux attestent qu'ils ne sont que des historiens qui racontent fidèlement ce qu'ils ont entendu et vu, ou ce qu'ils ont appris de la bouche des témoins immédiats des événements. A moins de suspecter leur bonne foi et de leur attribuer un mensonge vulgaire, il convient de les recevoir comme ils se donnent. Depuis le dix-huitième siècle, aucune critique qui se respecte n'est admise à traiter les Évangélistes d'imposteurs et de fourbes, même en atténuant l'épithète et en réduisant la fourberie à un artifice littéraire, à la mode orientale. On peut leur refuser la science mondaine et la littérature des académies, mais non pas l'honnêteté et la sincérité.

Tous ces auteurs ont donné leur vie pour soutenir ce qu'ils disaient être la vérité. De toutes les preuves de bonne foi, il

(1) Reuss, *Hist. évang.*, Introd. — (2) Reuss, *Théologie johannique.* Introd.

n'en est pas de plus sacrée, de plus triomphante parmi les hommes. La simple parole peut être suspectée, la parole scellée par le martyre et le sang des témoins s'impose à la confiance des plus sceptiques.

VII

La critique historique ne doit pas examiner seulement les sources écrites et leurs auteurs, les témoignages et les témoins, elle doit apprécier le contenu des livres et des documents, les faits et les doctrines qui y sont rapportés.

Quels faits, quelles doctrines sont racontés, exposés dans les quatre Évangiles, et forment la substance des dépositions de chaque témoin ? — Les faits de la vie de Jésus, la doctrine religieuse qu'il a inculquée à ses disciples et par eux à la conscience humaine.

Or, tous les faits, — je ne dis pas quelques faits, je dis tous les faits importants, sans exception, depuis l'origine de Jésus jusqu'à sa sortie, son exode de ce monde, — sont des faits miraculeux. Toute sa doctrine relative à sa personne et à sa nature, sa loi morale aussi bien que les déclarations solennelles par lesquelles il révèle son œuvre et ses relations avec le Père qui l'envoie et l'humanité qu'il vient sauver, toute sa doctrine est transcendante à la raison ; elle est essentiellement prophétique, car elle exprime des vérités supérieures à l'expérience et aux déductions de l'homme. Elle ne peut être acceptée que par la foi, et sa crédibilité ne peut être vérifiée que par les miracles et les faits qu'elle engendre dans l'âme du croyant.

Les Évangiles ne sont qu'une trame ininterrompue de prophéties et de miracles. Il n'y a pas à chercher à l'atténuer, on doit le reconnaître absolument et sans détour.

Je suis assez de mon temps pour ne pas ignorer sa répulsion violente contre le miracle, le transcendant et l'invisible, et sa défiance envers les témoins qui les attestent. Cette répulsion et cette défiance invétérées forment un des traits de l'incrédulité moderne. Les causes dont elles dérivent sont multiples et profondes ; elles demanderaient une longue et pénétrante analyse qui n'entre pas dans le dessein de cette Introduction. Je remarquerai seulement que les grands progrès des sciences

expérimentales, leurs applications merveilleuses, n'ont pas été sans influence sur l'état intellectuel et psychologique de cette génération.

La culture exclusive des sciences exactes et naturelles a absorbé l'esprit dans la matière; on a demandé aux forces matérielles l'explication de tout; on a peu à peu tenu pour rien ce qui était en dehors d'elles; et si, pour obéir à ce besoin d'unité indestructible dans les intelligences supérieures, on a cherché le principe universel qui dominait la nature et l'humanité, au lieu de le voir au-dessus de la nature et de l'humanité, on l'a cherché aveuglément dans l'une et dans l'autre. De là, le positivisme, le matérialisme, le panthéisme; ils pèsent plus ou moins sur un grand nombre d'esprits parmi ceux qui enseignent les autres, et leur alliance secrète enchaîne inconsciemment la foule. Ces trois systèmes forment une espèce d'atmosphère diffuse dans laquelle se meut et respire la masse humaine dans notre siècle et notre pays.

Venir parler de miracle et de prophétie en un temps qui ploie sous le joug d'une telle opinion, c'est s'exposer à être éconduit, sans même être écouté jusqu'au bout. Si je n'hésite pas à le faire dans la force d'une conviction mûrie et dans la plénitude de ma foi, je n'hésite pas non plus à soumettre les miracles et les prophéties de la vie de Jésus à l'examen et à l'épreuve de la critique.

Mais il y a critique et critique, comme il y a balance et balance.

Quelle est donc la critique véritable et sûre, celle qui sauvegarde à la fois la légitime indépendance de l'historien, la vérité des faits qu'il examine, l'antiquité des documents et le respect dû aux témoins?

Il y a trois éléments dans l'esprit humain : les principes évidents, les systèmes, les croyances. Les principes sont indiscutables; ils se ramènent tous au principe de contradiction ou d'identité, de causalité ou de raison suffisante. En vertu de ces axiomes, les choses absurdes, contradictoires, les faits sans cause ne peuvent exister que dans l'imagination. Les principes ne se jugent pas, ils jugent tous les systèmes et les croyances, ils mesurent toute vérité.

Les systèmes sont un ensemble de propositions coordonnées à l'aide desquelles certains esprits cultivés essayent d'expliquer l'origine, la loi, la fin des êtres.

La masse des hommes est incapable de les construire; elle

ne peut que les accepter passivement avec une confiance plus ou moins aveugle. Ils déterminent souvent les croyances individuelles et l'opinion d'un siècle. Mais les principes premiers de la raison et les croyances sont à la portée de tous.

La critique ne peut donc s'appuyer que sur trois bases : les vérités premières, ou les systèmes et les croyances de chacun. Si elle invoque une croyance pour mesure, elle n'aura de valeur qu'auprès de ceux qui acceptent cette croyance; et si elle invoque un système particulier, elle n'aura d'autorité que pour les partisans de ce système. Si, au contraire, elle fait appel aux vérités essentielles et aux principes immuables de la raison, elle s'imposera à tous, car la raison ainsi comprise s'impose à tout être intelligent.

Celui qui juge les faits et les documents où ils se trouvent consignés, avec l'humeur de son siècle et l'opinion régnante, s'expose à l'erreur, car les siècles changent d'humeur, et l'opinion varie. Celui qui les juge d'après son système personnel et sa petite philosophie se trompera de même, car aucune philosophie, quelque large qu'elle prétende être, n'est à la mesure des choses et ne contient tout le réel.

Il faut avoir une raison plus large et plus sûre; or, la seule qui présente à ce double point de vue toute garantie, c'est la raison dans ses axiomes fondamentaux, invariables, éternels, absolus.

Je demande à la critique de juger à cette lumière tous les faits évangéliques et tous les miracles; j'attends avec confiance son verdict.

Cette critique n'appartient ni à un siècle ni à une école; universelle et nécessaire, elle domine tous les systèmes et tous les temps. Elle a été pratiquée par tous les hommes qui ont respecté leur propre raison et qui ne se sont pas suicidés dans le scepticisme. Nul ne peut la récuser, à moins de renoncer à sa nature intelligente et raisonnable.

Tout relève d'elle : croyances et religions, systèmes de philosophie et sciences positives, livres et documents.

Non seulement la religion chrétienne, la théologie et les livres sacrés de l'Église de Jésus ne la fuient ni ne la redoutent, mais ils l'appellent; et je n'hésite pas à affirmer que, seuls, entre toutes les croyances, les religions, les systèmes et les documents, ils sont capables de l'affronter. Ni la religion de Bouddha, ni celle de Zoroastre, ni celle de Mahomet, ni les livres sur lesquels ces trois religions s'appuient, ni le

panthéisme, ni le matérialisme, ni le positivisme ne résisteront à la critique de la raison ramenée à ses principes premiers de causalité et de contradiction. Son jugement inexorable ne laissera debout que le monothéisme des Juifs, la théologie des chrétiens, les documents sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. A mesure que l'homme moderne, désabusé des vains systèmes en vogue, renoncera à leur demander la mesure de ce qu'il doit tenir pour vrai, il ne consultera plus Kant, Spinoza, Hégel, Voltaire, ni aucun maître d'un jour; il se repliera sur la raison première, sur les vérités inattaquables qui en forment la base éternelle, et il rendra justice à Celui qui est venu lui enseigner l'origine et le but de la vie, la Loi sainte à laquelle il doit se conformer, la force de lui obéir, en un mot tout ce qui éclaire et console, enchante et réconforte.

L'esprit armé de la vraie critique est le gardien vigilant et incorruptible des frontières de l'histoire; il écarte impitoyablement ceux qui voudraient y introduire, comme des faits réels, les caprices, les rêves de leur fantaisie; il proscrit et démasque les *obstructionnistes* qui prétendent mutiler le domaine de la réalité, en supprimant des faits réels, parce qu'ils ne portent pas l'estampille de leur système ou la marque de leur maison. L'histoire est un terrain qu'on se dispute aujourd'hui. Il ne faut pas permettre que des usurpateurs le confisquent et s'y implantent. Certains voudraient la convertir en un fief réservé à l'athéisme, au panthéisme, au matérialisme; le devoir du critique est de les repousser. L'histoire ne doit appartenir qu'à la raison pure. Aucun rôle n'exige un esprit plus large et plus libre, plus désintéressé et plus intègre.

Or, voici ce que la critique doit se demander, au nom de la raison pure : les faits surnaturels de l'Évangile, l'origine et la naissance de Jésus, son éducation et sa croissance visible, sa nature humaine et divine, sa vocation, les actes de sa vie publique et leur enchaînement, son œuvre, son enseignement, ses lois, ses miracles, ses luttes, sa manière de vivre et d'agir, sa mort et sa résurrection, sont-ils des réalités historiques qu'il faut raconter et dépeindre en toute vérité? Il ne s'agit pas de chercher d'abord comment toutes ces choses ont pu se produire, si elles sont à la mesure de notre esprit, plus ou moins conformes à nos préjugés et à notre culture; il s'agit de savoir si elles sont. Une fois établies, l'intelligence pourra essayer de les comprendre, de les expliquer, d'en démontrer

la grandeur et la crédibilité; elle n'aura pas le droit de les atténuer, de les nier, de les mutiler, de les travestir. L'historien incorruptible ne s'inquiète pas des caprices de la raison; il enregistre avec une impassible conscience ce qu'il constate. Il ne se demande pas si un fait est miraculeux ou non, surnaturel ou naturel; il le décrit tel qu'il le voit.

Tout ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est d'être un témoin consciencieux, intègre et véridique, c'est de n'accepter que les dépositions de témoins consciencieux, intègres et véridiques. Il doit se tenir à égale distance de la crédulité qui accepte tout, même les absurdités, même les fables, et de la défiance superbe qui récuse le témoignage, dès que le témoignage choque son système, sa science et sa culture, — ce qu'on nomme à tort la raison.

L'homme prévenu est indigne d'écrire l'histoire. Il ne sera jamais qu'un faussaire.

VIII

En ce qui concerne la réalité de la prophétie, j'appellerai l'attention du lecteur sur ce fait prodigieux qui servira de justification préventive aux discours prophétiques de Jésus intégralement reproduits dans cet ouvrage. Le Christ est plus que prophète; il est le grand, l'unique prophétisé. Avant qu'il fût né, son histoire était écrite.

En parcourant le livre de l'Ancien Testament, dont nulle critique ne contestera l'antiquité et l'intégrité, voici en effet ce que tous les yeux y peuvent lire :

« Le Seigneur dit à Abraham : EN TA RACE toutes les nations seront bénies. (*Gen.*, XXI.)

« Un prophète, Balaam, fils de Béar, dit : UNE ÉTOILE sortira de Jacob, et UN SCEPTRE s'élèvera d'Israël. (*Nombr.*, XXIV, 15.)

« Jacob, mourant, s'écrie : Le sceptre ne se retirera point de Juda, ni le Législateur de sa postérité, jusqu'à ce que vienne CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ. Il sera l'attente des nations. (*Gen.*, XLIX, 10.)

« Il sortira UN REJETON du tronc coupé de Jessé, et UNE

Fleur naîtra de sa racine; l'Esprit du Seigneur se reposera sur Lui. En ce jour-là, le Rejeton de Jessé sera exposé comme un signe aux yeux de tous les peuples : les nations viendront lui offrir leurs prières. (Isaie, xi, 1 et suiv.)

« Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre comme une pluie Celui qui est la Justice même; que la terre s'ouvre, que Celui qui est le Salut soit produit, et que la Justice germe. (Isaie, xlv, 8.)

« Le Seigneur vous donnera lui-même un prodige : la Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera nommé Emmanuel. (Isaie, vii, 14.)

« Et toi, Bethléhem, Epphrata, tu n'es pas la moindre d'entre les villes de Juda, car c'est de toi que naîtra le Chef qui conduira mon peuple Israel. (Mich., v, 2.)

« Un petit Enfant nous est né; et un Fils nous a été donné : il portera sur son épaule la marque de sa principauté. Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père d'une famille éternelle, le Prince de la paix. (Isaie, ix, 6.)

« J'entends la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits, dans la solitude, les chemins pour notre Dieu. (Isaie, xl, 3.)

« Dites à la fille de Sion : Celui qui est ton salut vient. Il porte avec Lui la récompense qu'il veut donner, et le plan de son œuvre lui est présent. (Isaie, lxii, 11.)

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que Jéhovah m'a rempli de son onction. (Isaie, lxi, 1.)

« Ce sera Lui qui bâtira une maison à mon nom, et je rendrai son Royaume inébranlable, à jamais. Je serai son Père, et il sera mon Fils. (*II Rois*, vii, 13, 14.)

« Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. (*Ps.* ii, 7.)

« Il m'invoquera en disant : O mon Dieu, vous êtes mon Père, et l'asile où je trouve le salut. De mon côté, je le traiterai comme mon Fils aîné, je l'élèverai au-dessus des rois de la terre. (*Ps.* lxxxviii, 27, 28.)

« Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toute créature. (*Ecclés.*, xxiv, 5.)

« Dieu viendra lui-même et vous sauvera. Alors, les yeux des aveugles verront la lumière, et les oreilles des sourds s'ouvriront. Le boiteux bondira comme le cerf, et la langue du muet chantera des cantiques. (Isaie, xxxv, 4, 15.)

« Il engloutira la mort pour jamais; le Seigneur notre Dieu séchera les larmes de tous les yeux, il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple; car c'est Jéhovah qui a parlé. Son peuple dira : Voici, C'EST NOTRE DIEU; nous l'avons attendu et il nous sauvera, c'est lui qui est LE SAUVEUR, nous l'avons attendu et nous tressaillirons dans le salut qu'il nous donne. (ISAIE, XXVI, 6 et suiv.)

« C'est Lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes. (BARUCH, III, 36, 37, 38.)

« Le Seigneur notre Dieu, avait dit Moïse à son peuple, vous enverra UN PROPHÈTE COMME MOI, de votre nation et d'entre vos frères. C'est lui que vous écouterez, je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Que si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce Prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en ferai vengeance. (*Deut.*, XVIII, 15 et suiv.)

« C'est pourquoi mon peuple connaîtra mon nom; c'est pourquoi il saura, en ce jour, que C'EST MOI QUI PARLE : ME VOICI!

« Qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds de CELUI QUI APPORTE LA BONNE NOUVELLE, QUI PUBLIE LA PAIX, de Celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie le salut, de Celui qui dit à Sion : C'est le Règne de ton Dieu! (IS., LII, 6, 8.)

« Le temps vient dans lequel je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères au jour où je les pris par la main pour les faire sortir d'Égypte; car ils ont violé cette alliance, et je les ai traités en maître sévère. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël : j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. (JÉRÉM., XXXI, 31 et suiv.)

« Je leur donnerai à tous un même cœur, je répandrai dans leurs entrailles un esprit nouveau. J'ôterai de leur chair le cœur de pierre, je leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils marchent dans la voie de mes préceptes, qu'ils gardent mes ordonnances et les exécutent, qu'ils soient mon peuple et que je sois leur Dieu. (ÉZÉCH., XI, 19, et XXXVI, 26, 27.)

« Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront

instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions. (ISAIE, II, 12 et s.)

« J'ouvrirai ma bouche pour parler EN PARABOLES, je proposerai DES ÉNIGMES, en rappelant ce qui s'est fait dès le commencement. (*Ps.* LXXVII, 21.)

« Je ferai moi-même paître mes brebis ; je les ferai reposer, dit le Seigneur notre Dieu ; j'irai chercher celles qui sont perdues, je rétablirai celles que l'on aura chassées. Je banderai les plaies de celles qui sont blessées, je conserverai celles qui sont grasses et fortes. (ÉZÉCH., XXXIV, 15.)

« Voici mon SERVITEUR que je soutiendrai, mon ÉLU en qui je me complais. J'ai mis mon Esprit sur lui. Il annoncera la justice aux nations. Il ne criera point, il n'élèvera point la voix. On ne l'entendra point dans les rues. Il ne brisera point le roseau cassé ; il n'éteindra point la mèche qui brûle encore. Il annoncera la justice selon la vérité. Il ne se découragera point, il ne se relâchera point, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre. (ISAIE, XLII, 1 et s.)

« Fille de Sion, sois comblée de joie. Fille de Jérusalem, pousse des cris d'allégresse ; voici TON ROI qui vient à vous... Il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. (ZACH., IX, 9.)

« Voici le jour que le Seigneur a fait. Réjouissons-nous et tressaillons de joie. Donnez le salut, Seigneur, nous vous en supplions. Faites prospérer le règne de VOTRE CHRIST. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. (*Ps.* CXVII, 24 et s.)

« Il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleur et qui sait par expérience ce que c'est que souffrir. Nous nous détournions pour ne pas le voir ; nous l'avons méprisé, nous n'en avons fait aucun cas. (ISAIE, LIII, 3.)

« Vous êtes vraiment un Dieu attentif à vous cacher, ô Dieu d'Israël, unique Sauveur. (ISAIE, XLV, 15.)

« Mes frères m'ont traité comme un étranger, et les enfants de ma mère comme un inconnu, parce que le zèle de votre maison me brûle et que je m'intéresse à toutes les injures qui vous déshonorent. (*Ps.* LXVIII, 9.)

« Faisons tomber LE JUSTE dans nos pièges, parce qu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière de vivre, qu'il nous reproche la violation de la loi et nous déshonore, en décriant les fautes de notre conduite. Il assure qu'il a la

science de Dieu, et il s'appelle le FILS DE DIEU. Il est devenu le censeur de nos pensées mêmes. Sa seule vue nous est insupportable. Il s'abstient de notre manière de vivre comme d'une chose impure; il préfère ce que les justes attendent à la mort, et il se glorifie d'avoir Dieu pour Père. (*Sag.*, II, 12 et s.)

« Les rois de la terre se sont élevés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son CHRIST. (*Ps.* II, 2.)

« Celui même qui m'était très uni et à qui je me fiais et qui mangeait à ma table s'est élevé contre moi insolemment. (*Ps.* XL, 10.)

« L'opprobre me jette dans l'abattement, et l'affliction me consume. J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma douleur, et personne ne l'a fait. J'ai cherché des consolations, et je n'en ai pas trouvé. Pour nourriture, ils m'ont donné le fiel, et pour breuvage, dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre. (*Ps.* LVIII, 21 et s.)

« Je suis dans le trouble à cause des cris de l'ennemi... Les épouvantes de la mort m'ont saisi; la crainte et le tremblement m'ont surpris, et j'ai été couvert de l'horreur des ténèbres. (*Ps.* LIV, 4, 5.)

« Mes ennemis parlent contre moi; ceux qui cherchent à m'ôter la vie en concertent les moyens ensemble; ils disent : — Dieu l'a abandonné, poursuivez-le, saisissez-vous de lui; il n'y a personne pour le tirer de nos mains. (*Ps.* LXX, 10, 11.)

« Ils pesèrent alors trente pièces d'argent pour ma rançon. Et le Seigneur me dit : — Allez jeter à l'ouvrier en argile cette belle somme à laquelle ils m'ont estimé, lorsqu'ils m'ont mis à prix. (ZACH., XI, 12.)

« O épée, réveille-toi, dit le Seigneur des armées. Viens contre MON PASTEUR, contre l'homme qui m'est intimement lié. Frappe LE PASTEUR, et les brebis seront dispersées. (ZACH., XIII, 7.)

« Ne m'abandonnez pas à la mauvaise volonté de ceux qui m'oppriment. De faux témoins et des hommes qui ne respirent que violence se sont élevés contre moi. (*Ps.* XXVI, 12.)

« On lui a demandé ce qu'il ne devait pas, et il a été dans l'humiliation; mais il n'a pas ouvert la bouche. Il a été mené à la mort comme un agneau et comme une brebis qui est muette devant celui qui la tond; il n'a point ouvert la bouche. (ISAIE, LIII, 7.)

« J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui les arrachaient. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient de crachats. (ISAIE, L, 6.)

« Examinons-le par les outrages et les tourments, afin que nous éprouvions quelle est sa douceur et sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme. (*Sag.*, II, 19, 20.)

« Servons-nous du bois pour le faire mourir, exterminons-le de la terre des vivants, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. (JÉRÉM., XI, 20.)

« Ils ont percé mes mains et mes pieds. On compterait tous mes os. Ils prennent plaisir à me considérer dans cet état. Ils partagent mes vêtements, ils jettent ma robe au sort. (*Ps.* XXI, 17 et s.)

« Alors on lui dira : « D'où viennent ces plaies que vous ayez au milieu des mains ? » Et il répondra : « C'est que j'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient. » (ZACH., XIII, 6.)

« C'est pour nos iniquités qu'il a été percé de plaies ; c'est pour nos crimes qu'il a été brisé. Le châtiment qui devait nous donner la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses blessures. (ISAIE, LIII, 5.)

« Je lui donnerai en partage la multitude des nations. Il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme et qu'il a été mis au nombre des scélérats. (IS., LIII, 12.)

« Ils m'ont jeté dans une fosse, et ils ont roulé une pierre pour m'y renfermer. (*Lament.*, III, 53.)

« Ma chair reposera avec assurance, parce que vous ne laisserez point mon âme dans le Schéol, et que vous ne permettrez point que VOTRE SAINT éprouve la corruption dans le tombeau. Vous me découvrirez les sentiers de la vie; vous me rassasierez de joie par la vue de votre visage, et vous me ferez goûter à votre droite les délices éternelles. (*Ps.* XV, 9.)

« O mort, je serai ta mort. O enfer, je serai ta ruine. (OSÉE, XIII, 14.)

« En ce temps-là, le REJETON DE JESSÉ sera élevé comme un SIGNE aux yeux de tous les peuples. Les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. (*Ps.* XI, 10.)

« Demandez-moi les nations, et je vous les donnerai pour héritage ; vous posséderez toute l'étendue de la terre. (*Ps.* II, 8.)

« Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. (*Ps.* CIX, 1.)

« En ce temps-là, l'homme tournera ses regards vers Celui qui l'a créé, il jettera les yeux vers le SAINT D'ISRAEL, et il ne portera plus ses regards vers les autels qu'il avait faits de ses mains. (ISAIE, XVII, 7, 8.)

« L'élévation de l'homme sera abaissée, la superbe du grand sera humiliée. Le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là. IL DÉTRUIRA ENTIÈREMENT LES IDOLES... ses idoles d'argent et ses statues d'or qu'il s'était faites pour les adorer. (ISAIE, II, 17.)

« Oui, en ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure; et moi, dit le Seigneur, J'ABOLIRAI DE LA TERRE LE NOM DES IDOLES, et il n'en sera plus fait mention. (ZACH., XIII, 1-2.)

« Écoutez, îles, et vous, peuples lointains, prêtez l'oreille.

« Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère... Et maintenant, le Seigneur m'a répondu, lui qui m'a formé dès le sein de ma mère, pour être son serviteur, afin que je ramène Jacob vers lui; car Israël se réunira à lui : je serai glorifié aux yeux du Seigneur, et mon Dieu sera ma force.

« Le Seigneur m'a dit : C'est pour que tu me serves pour rétablir les restes de Jacob et pour réparer les ruines d'Israël. Je t'ai établi pour être la LUMIÈRE DES NATIONS et le SALUT que j'enverrai jusqu'aux extrémités de la terre. Levez les yeux, regardez autour de vous : toute cette grande multitude de peuples vient se rendre à vous. (IS., XLIX, 1 et s.)

« J'ai quitté ma propre maison, j'ai abandonné mon héritage, j'ai livré l'objet que mon âme aimait le plus entre les mains de ses ennemis.

« La nation que j'avais élue pour mon héritage est devenue à mon égard comme le lion de la forêt, elle a jeté de grands cris contre moi; c'est pourquoi elle est devenue l'objet de ma haine. (JÉRÉM., XII, 7, 8.)

« Je découvrirai sa folie aux yeux de ceux qui l'aiment, et il n'y aura point d'homme qui puisse la tirer de ma main. Je ferai cesser ses cantiques de joie, ses jours solennels, ses néoménies, son sabbat et toutes ses fêtes. (OSÉE, II, 10.)

« LE CHRIST SERA MIS A MORT, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un autre peuple, dépendant d'un chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire. (DANIEL, IX, 26, 27.)

« Si vous vous détournez de moi, vous et vos enfants...,

j'exterminerai leur génération de la terre que je leur ai donnée. Je rejetterai loin de moi ce Temple que j'ai consacré à mon nom. Israël deviendra la fable et l'objet des railleries de tous les peuples. CETTE MAISON SERA RENVERSÉE, comme un exemple de ma justice. Quiconque passera près du lieu où elle était, sera frappé d'étonnement et lui insultera. (*III Reg.*, IX, 6, 7.)

« Je regardais, la nuit, la vision, et j'aperçus comme le FILS DE L'HOMME qui venait sur les nuées du ciel; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et lui fut présenté. Et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son Royaume ne sera jamais détruit. » (DANIEL, VII, 13, 14.)

Je prie le lecteur de remarquer que ces extraits, dont j'aurais pu augmenter le nombre, sont empruntés à la Bible telle que les Juifs la conservent; les livres dont cette Bible se compose étaient tous rédigés plusieurs siècles avant Jésus, et leur recueil total embrasse une période de plus de quatorze siècles.

Ces passages fragmentaires forment un tableau détaillé et complet du Messie ; on le croirait tracé par les Évangélistes, après son apparition.

Tous les traits essentiels s'y retrouvent : sa race abrahamique, sa descendance de Jacob et de David, son origine virginale, l'attente universelle dont il était l'objet, sa naissance dans la petite ville de Bethléhem, son origine éternelle dans le sein de Dieu, sa filiation divine, son nom d'Emmanuel et de Sauveur, sa fuite en Égypte, sa retraite dans le pays méprisé de Nazareth, la venue de son précurseur, son onction divine par la plénitude de l'Esprit, sa fonction de prophète, d'évangéliste, de thaumaturge, son caractère d'une bonté sans bornes et d'une douceur infinie, le mystère dont sa nature divine reste enveloppée, l'insuccès de son apostolat au milieu de son peuple, les persécutions et la haine dont il est poursuivi, tous les détails de la mort qu'il doit subir, son agonie, sa trahison pour trente deniers par l'un des siens, son abandon de la part des disciples eux-mêmes, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, enfin son triomphe éblouissant proclamé à la face de la terre, au grand jour de l'histoire, par la destruction de l'idolâtrie, par l'épouvantable châtiment de ses persécuteurs, par

la conquête du monde païen, par l'établissement de son propre règne au milieu de ce monde qui, en l'attaquant, prouve sa puissance indestructible et son éternité.

IX

Tous ces documents disséminés, éparpillés le long des siècles, sont comme les pierres d'un édifice prodigieux, taillées et sculptées par des ouvriers qui ne se sont pas connus et sous l'inspiration d'un architecte invisible dont les desseins ne furent livrés pleinement à aucune créature.

Lorsque le Christ parut, il révéla dans sa personne, dans son œuvre, dans sa doctrine et dans sa vie le mystère voilé à toutes les générations (1). Il accomplit une à une toutes les prophéties; il réalisa jusqu'au moindre trait ce qu'elles avaient annoncé; il le disait à tous, il essaya de le persuader à son peuple.

Les docteurs refusèrent de le comprendre. Ils n'ont pas su pénétrer le sens spirituel du langage symbolique de leurs prophètes ni s'affranchir de leur orgueil de race et de religion. Choqués par l'élément de douleur, d'humiliation et de mort qui formait un des caractères essentiels du vrai Messie, ils n'ont pas su s'élever jusqu'à sa nature divine et allier dans une synthèse hardie ce double mystère de la divinité et de l'humanité souffrante qu'il portait en lui. Ils n'ont pu reconnaître l'imperfection de leur loi qui devait disparaître devant la loi vivante du Christ; et, bien que leur aveuglement opiniâtre devant le Messie eût été annoncé par leurs prophètes, ils ne se sont pas doutés de leur opiniâtreté ni de leur aveuglement; et ils se sont brisés contre la pierre de l'angle sur laquelle tout l'édifice de Dieu allait se construire.

Quelques hommes, quelques élus parmi les ignorants et les simples, — les plus dédaignés, — ont été seuls initiés à la vérité messianique. Ils ont appris, à l'école de Jésus, ce que les sages de la nation n'avaient pu voir. Leur foi a confessé, à la lumière de l'Esprit, la filiation divine et le mystère effrayant des douleurs du Fils de l'homme. Ils ont reconnu en lui le Lion invincible de Juda, et l'Agneau de Dieu qui se

(1) *Éphés.*, III, 9.

laisse égorger. C'est à eux, à ces pauvres gens sans culture, que nous devons de connaître Celui qui, tout en étant dans la forme de Dieu, s'est anéanti lui-même dans la forme d'une créature, obéissant à son Père jusqu'à la mort, et jusqu'à la croix, — ce supplice des esclaves.

En répudiant Jésus, en s'obstinant à le méconnaître, les Juifs ont perdu le sens vrai de leur Livre. Ils le gardent pourtant et ils le lisent; mais ils ne le comprennent plus. C'est pour eux un livre fermé et voilé. L'idée, le héros, l'œuvre messianique en forment le lien, l'unité, la vie; or, ces choses leur échappent : elles n'ont de sens que dans la doctrine, la personne et l'œuvre de Jésus.

Il y a là un phénomène unique dans l'histoire, nous le recommandons à tous ceux qui nient le prophétisme et les prophéties.

Toute la Bible est messianique. Étudiée dans son esprit, dans son sens le plus profond et le plus vrai, elle regarde le Christ, l'homme de l'avenir; elle le promet et l'appelle; elle le décrit, le figure et le prépare. Les plus grands docteurs, parmi les Juifs, les targumistes du premier et du second siècle, les Onkélos, les Jonathan et les Akiba, n'ont jamais hésité à interpréter ainsi le livre sacré. Les passages que nous avons cités ne faisaient aucun doute pour eux; et en les entendant comme nous, ils ne se doutaient pas qu'ils préparaient leur propre confusion; car c'est au Prophète anathématisé par le Sanhédrin, au seul Crucifié triomphant, que peuvent convenir les grandes paroles des voyants d'Israël.

Les exégètes modernes, témoins du triomphe persistant de Jésus, n'ont eu d'autre ressource, pour ébranler la prophétie, que d'attaquer la réalité de l'histoire évangélique, ou d'effacer, par une interprétation étroite, la prophétie de cette histoire. Ils ont repris la Bible, ayant soin, en l'interprétant, d'écarter le sens mystique et de dénaturer souvent le sens littéral. C'est une peine perdue. L'étude impartiale des documents bibliques amène à ce résultat : les paroles des voyants n'ont pas de justification plus parfaite que l'histoire même de Jésus; elles n'ont leur sens plein qu'en lui. Elles dépassent toujours le premier plan qu'elles dessinent, et elles atteignent, à l'arrière-plan qui domine tout, le Messie et son œuvre tels que Dieu, dans sa providence insondable, les préparait, depuis l'origine des temps et des choses.

La religion, enseignée par Jésus et réalisée en lui, embrasse dans sa vitalité puissante l'humanité entière. Elle est comme un grand livre d'histoire en deux volumes. L'un contient la prophétie de ce qui doit être; l'autre, le récit des événements prophétisés. L'Esprit de Dieu seul a pu écrire le premier; seul, il a pu réaliser ce que contient le second et permettre à des hommes de le comprendre et de le raconter. Les deux volumes sont ouverts à tous les yeux. Il n'est plus au pouvoir de personne de les falsifier. Si les chrétiens attentaient au premier, les Juifs élèveraient des quatre coins du monde une protestation; et si les hérétiques ou les païens modernes voulaient attenter au second, l'Église, qui remplit l'humanité, se soulèverait pour sauvegarder ses Évangiles.

Voilà les deux grands témoignages de Dieu. Il apparaît ainsi maître des temps, puisqu'il les annonce bien avant qu'ils soient, et puisqu'il les fait arriver, comme il les avait annoncés par la voix des prophètes.

Nulle critique, nulle exégèse, nul système, nulle incrédulité n'aura raison de cette œuvre colossale; mais Dieu se plaît, dans ses rapports avec l'homme, à confondre la vaine sagesse qui se prévaut contre lui, et à dédaigner cette culture qui, sous le nom de science et de philosophie, s'acharne à démolir son œuvre. L'œuvre subsiste, impassible et grandissante, étonnant ceux qui se brisent contre elle et ralliant à sa lumière les simples, les souffrants, les humbles, et même les grands esprits, pour peu qu'ils renoncent à mesurer Dieu et s'appliquent à l'aimer.

X

Si la prophétie existe, — et l'on a vu avec quelle puissance historique elle s'impose à l'esprit sans prévention, — pourquoi le miracle n'existerait-il pas? S'il existe un Jésus prophétisé, pourquoi pas un Jésus thaumaturge?

Je pose la question non au panthéiste, au matérialiste, au positiviste, au sceptique, à l'incroyant, au croyant; je l'adresse à l'homme. Avant d'être ralliés à un système ou à une croyance, avant d'appartenir à une école ou à un siècle, nous sommes tous de la même nature intelligente et libre, aspirant à la vérité et au bien. C'est à ce titre que nous nous

sentons unis à travers le temps et l'espace, les civilisations et les frontières.

Le miracle est-il ou n'est-il pas?

Il est impossible, me dira-t-on. Tous les miracles sont des légendes ou des mythes qui n'ont de réalité que dans l'imagination qui les forge, dans la crédulité ou l'imposture des narrateurs. Les Prophéties ne sont que des livres rédigés après l'événement. L'humanité ne connaît ni prédictions ni miracles.

Ceci est la réponse du panthéiste, du matérialiste ou du positiviste. Au point de vue de ces systèmes, elle est logique; mais ce n'est pas la réponse de l'homme. Le panthéisme est-il démontré? Le matérialisme est-il la vérité? Le positivisme est-il la règle infaillible? S'ils se trompent, s'ils sont dans l'erreur, comme il serait facile de l'établir, que vaut leur réponse? Et, pour celui qui ne les accepte pas, que représente leur dogme de l'impossibilité du miracle?

Il y a, d'ailleurs, une offense à la dignité humaine et une atteinte au respect qu'on doit à tout témoin, dans tous ces systèmes condamnés à traiter de fourbes et de niais ceux qui ont rapporté solennellement, sérieusement, les miracles qu'ils ont vus, les discours prophétiques qu'ils ont entendus.

La critique ainsi comprise n'est pas digne de ce nom. C'est une fausse balance qui trompera toujours ceux qui veulent s'en servir.

J'interroge la critique de la raison pure, impersonnelle.

Le miracle est un fait qui se produit en dehors des lois de la nature, par l'intervention des forces supérieures à la nature et de la force même qui, en créant la nature, en a déterminé les lois.

La raison peut-elle démontrer que cette force n'existe pas, qu'elle n'est ni intelligente ni libre? Et si cette force existe, la raison peut-elle prouver qu'elle n'est pas capable d'intervenir dans la trame des événements humains ou dans la succession des phénomènes de l'univers, et de communiquer à des intelligences créées la connaissance de l'avenir?

Jamais, qu'on le sache bien, dans aucun temps, dans aucune école, dans aucun système, de telles conclusions n'ont été prouvées. Cette preuve, nous l'attendons depuis des siècles. Comment et par qui serait-elle fournie? Elle n'existe pas. De grands génies révoltés contre Dieu la cherchent, et, ne la trouvant pas, ils sont condamnés à la négation systéma-

tique; mais ce qu'ils s'obstinent à nier au nom d'un système, nous l'affirmons tranquillement au nom de la raison pure; or, les systèmes changent, et la raison pure est immuable.

La philosophie scientifique parle de l'immutabilité des lois : elle confond la régularité avec l'immutabilité. — Si elles ne sont pas immuables, dit-elle, toute la science devient impossible, car elle est précisément fondée sur elles. — C'est un sophisme. La science est fondée sur le déterminisme; or, l'intervention passagère d'un être supérieur au déterminisme constaté par nos expériences, n'empêche point la régularité. Cette intervention n'est qu'un élément nouveau qui se ramène à une unité plus haute, englobant dans son cercle immense la nature, l'homme et le Dieu qui les régit.

La faiblesse de la thèse qui cherche à établir l'impossibilité du miracle et de la prophétie est tellement évidente, même pour ses adeptes, que, pressés trop vivement par l'inexorable logique, ils se rejettent aussitôt dans la non-existence des phénomènes surnaturels.

— Ils n'existent pas, disent-ils, on n'en a jamais vu.

— La preuve?

— Notre expérience scientifique n'en a jamais constaté.

Qu'est-ce que peut démontrer une expérience scientifique de quelques savants et de quelques années? Alors même qu'elle serait exacte, elle est sans valeur pour les siècles qui furent les témoins de choses qui ne se voient plus.

On ne voit plus apparaître la vie dans un monde non vivant : cette expérience peut-elle nous autoriser à contester ce phénomène prodigieux? On ne voit plus l'homme apparaître dans une faune qui ne parlait pas et qui ne pensait pas : notre défaut d'expérience nous autorise-t-il à nier la venue d'un premier couple humain?

On ne voit plus dans aucun peuple, sur aucun rivage, surgir un être pareil à Jésus; et cependant, le Christ a vécu et il s'est révélé.

Prétendre mesurer à une expérience d'un jour ou d'un siècle, — alors même qu'elle serait conduite par des académies impeccables, sans préjugé et sans hostilité, — les phénomènes qui ont rempli la durée antérieure de la nature et de l'humanité, semble si simple ou si superbe, qu'on est désarmé, pour répondre, par tant de naïveté ou de présomption.

On a essayé d'englober sous la même dénomination de

légendes, de fables ou de mythes, les miracles tels que les documents évangéliques les rapportent, avec ceux qu'on peut lire dans les livres sacrés des autres religions, ceux de l'Inde, les Védas, les Lalitavistara, le Lotus de la bonne Loi et autres, ceux de la Chine, les Kings, celui du Mahométisme, le Coran. Cette confusion est injuste et offensante.

Il faut la dissiper.

Une distinction essentielle doit être établie entre ce que j'appellerai le miracle et le merveilleux.

L'un est un fait essentiellement concevable, parce qu'en lui-même il n'implique aucune contradiction, parce qu'il a une raison d'être suffisante et une finalité morale. Le merveilleux, au contraire, est souvent absurde; lorsqu'on cherche la cause qui aurait pu le produire, on ne la trouve pas, et si l'on veut découvrir son but, il apparaît vain ou immoral.

Qu'on examine, un à un et en détail, les faits miraculeux dont la vie de Jésus est pleine, qu'on les compare avec ceux qui se retrouvent dans les livres consacrés à Bouddha ou à Mahomet, et même avec les récits des évangiles apocryphes, et l'on verra la différence entre le miracle que la raison peut et doit accepter, s'il est certifié par des témoins dignes de foi, et le merveilleux fantastique que la raison doit inexorablement répudier, fût-il attesté par des témoins prétendus. Il n'y a pas de témoin contre la vérité : elle domine tout. Celui qui dépose contre elle se trompe ou il nous trompe. Il n'y a pas à hésiter; son sang versé ne prouverait que la sincérité des illusions du martyr; il ne serait pas traité de fourbe, mais de visionnaire, d'illuminé et de fanatique.

Les miracles de Jésus, rapportés par les Évangiles, présentent tous un même caractère de force divine, de vérité, de simplicité, d'harmonie et de bonté. Ils n'ont rien de bizarre comme ceux que la légende a attribués à Bouddha et à Mahomet, rien qui sente l'ostentation, le dessein d'étonner la foule et d'inspirer la terreur. Ils restent toujours empreints de douceur et d'une infinie miséricorde; pareils à Celui qui les accomplit, ils dévoilent sa puissance sous les dehors d'une mansuétude inaltérable.

La cause qui les produit est dans le Dieu vivant caché sous l'humanité de Jésus, et leur raison finale est le bien des hommes. Tous ont pour but d'éclairer, de toucher, d'améliorer, de provoquer la confiance et d'inspirer la vertu. Ils sont ainsi consacrés par la moralité la plus pure et la sainteté la plus parfaite.

Les prodiges dont la légende de certains hommes a été émaillée ne font pas corps avec l'histoire de ces hommes; ils peuvent en être retranchés, sans que cette histoire soit atteinte dans le lien même des événements. Mahomet s'explique avec son œuvre, ses luttes, ses préceptes, ses succès, son ascendant sur les Arabes, — sans prodiges. Jésus ne s'explique pas sans ses miracles. Ils sont un élément essentiel dans sa mission : par eux il a conquis la foi de ses disciples, il les a convaincus de sa vocation messianique, par eux il a exercé une action puissante sur le peuple, il a pu affirmer et démontrer la vérité de sa doctrine. Jusqu'après sa mort, dans sa survivance au milieu du monde, il reste essentiellement miraculeux. Son œuvre est le plus grand des prodiges. Aucune philosophie de l'histoire n'expliquera, sans l'intervention constante de l'Esprit de Dieu, cette société immense, indéfectible, publiant à toute créature un Dieu crucifié, protestant contre toutes les passions humaines et tous les vices, contre toute puissance tyrannique et tout esclavage, enseignant le salut par la foi en ce Dieu crucifié, par l'humilité et la pénitence, par la charité et le sacrifice.

Une telle doctrine et de telles vertus ne peuvent prendre leur point d'appui dans la nature ni dans l'humanité, puisque la nature et l'humanité leur font une guerre sans merci. En dehors de la nature et de l'humanité, il n'y a que Dieu, et c'est Dieu révélé en Jésus qu'il faut reconnaître comme le soutien immuable de la foi et de la sainteté des croyants.

Je signalerai encore un caractère frappant et absolument original des miracles de Jésus. Ils sont tous symboliques et prophétiques; suivant l'expression soulignée par le quatrième Évangile, ils méritent le nom de *signes;* ils traduisent tous visiblement une des fonctions invisibles du pouvoir divin de Jésus pour sauver l'humanité et transformer les consciences; ils prophétisent tous ce que ce pouvoir divin devait accomplir dans la suite des siècles, au plus profond de l'âme et même au grand jour de l'Église (1).

(1) Je renvoie le lecteur à l'ouvrage même, pour la justification de ce point de vue que je me contente ici d'indiquer.

XI

Tous les critiques qui ont pris pour point d'appui un système particulier impliquant la négation du miracle, se sont vus dans la nécessité de procéder à l'élimination des faits miraculeux contenus dans les documents évangéliques. La méthode demande à être signalée.

Dès qu'on se trouve en présence d'une parole annonçant l'avenir, on crie à l'interpolation. — C'est ajouté après coup! dit-on. — A-t-on signalé l'interpolateur ou le faussaire? — Non, mais il est certain. La prophétie n'existe pas. Elle est impossible! — Impossible pour ceux qui n'admettent pas Dieu; mais ceux-là ont-ils démontré jusqu'à l'évidence leur système?

Le procédé d'élimination appliqué aux faits miraculeux est multiple. L'école mythique, née il y a cinquante ans et morte depuis, disait : Tous ces faits sont l'invention des premiers chrétiens. Ils avaient dans l'esprit un type convenu du héros messianique qu'ils attendaient, et un être supérieur appelé Jésus leur ayant persuadé qu'il était ce héros, ils lui ont attribué tous ces traits.

L'école mythique a-t-elle donné une preuve certaine, positive, de ce travail de création légendaire? A-t-elle expliqué par des documents certains comment l'ouvrier charpentier Jésus a exercé sans miracle un ascendant tel sur ses disciples, qu'il les a subjugués au point d'en faire ses apôtres, héroïques par leur fidélité et leur vertu? A-t-elle réfuté le témoignage des narrateurs affirmant, attestant la vérité de leurs récits? Ils mentaient donc en glorifiant leur Maître? L'histoire est donc une duperie?

Je ne réfuterai pas ces doctrines mortes.

La vieille école rationaliste allemande pratiqua le procédé littéraire pour se débarrasser du miracle évangélique. Toute la vie de Jésus était en réalité une vie comme nos vies humaines. Rien de prodigieux, rien de miraculeux. Les plus simples événements ont revêtu un caractère miraculeux par la façon dont les écrivains les racontent. Ils poétisent, ils embellissent; ils prennent une illusion d'optique pour la réalité; les morts n'étaient qu'endormis; les possédés n'étaient que des épilep-

tiques ou des maniaques. C'est l'ignorance, la crédulité, l'imagination orientale qui ont donné à la vie de Jésus cette apparence légendaire et surnaturelle dont la vraie science critique doit la dépouiller.

Cette méthode, dont les vieux Allemands Semler et Paulus ont lourdement abusé, a succombé bien vite sous le rire de l'école mythique elle-même.

Voilà les seuls outils de la critique antithaumaturgique au service des systèmes panthéistes, matérialistes et athées. Ils ont été forgés en Allemagne; en France, on les a imités, on a su les rendre plus fins, plus subtils, les manier d'une main plus légère et plus svelte. On n'a pas réussi à dissoudre le roc immuable de l'histoire de Jésus.

Il faut prendre cette histoire telle qu'elle est, ou la nier en bloc. Enlever ce qu'elle contient de transcendant et de miraculeux, c'est la détruire, non pas en elle-même, — elle défie tout, — mais dans l'esprit de ceux qui essayent de l'épurer, comme ils disent, de tout surnaturel.

En résumé, voici, au sujet d'une vie de Jésus traitée d'après les règles de l'histoire, les questions nécessaires et les réponses nettes de la critique impartiale, qui ne s'appuie que sur la raison pure.

Quels sont les documents où les faits de cette vie ont été consignés?

Les quatre Évangiles.

Ces écrits émanent-ils des témoins immédiats des événements, ou de ceux qui ont interrogé les témoins immédiats?

Oui.

Leur antiquité, et, par là même, leur authenticité, sont-elles certaines, appuyées par les preuves les plus convaincantes?

Oui. La critique incroyante elle-même le reconnaît.

Les faits racontés, bien que prodigieux et miraculeux, sont-ils concevables et n'impliquent-ils aucune contradiction, soit qu'on les examine dans le détail, soit qu'on les juge dans leur ensemble?

Ils sont concevables; leur harmonie est indissoluble et d'une parfaite unité; ils ont pour cause la force infinie de Dieu intervenant dans l'humanité de Jésus qui en est l'organe irrésistible; ils ont pour fin la vertu, l'instruction, la sainteté et le salut des hommes, la manifestation de la miséricorde ineffable de Dieu.

Les témoins de toutes ces choses transcendantes peuvent-ils être reniés ?

Non ; leur vie sainte et leur martyre attestent leur sincérité ; ils prouvent, dans l'espèce, non seulement qu'ils croient ce qu'ils affirment, mais que ce qu'ils affirment est réel ; car leur affirmation a pour objet des faits palpables, extérieurs, sensibles, publics, sur lesquels il n'y a pas d'erreur possible.

XII

Lorsque la critique a accompli son œuvre, éprouvé et choisi les matériaux, l'histoire peut commencer la sienne et construire l'édifice.

Les éléments essentiels de la vie de Jésus sont fournis par les Évangiles. Celui qui les examine avec impartialité, à la lumière d'une critique affranchie de toute idée philosophique, antérieure à toute croyance, d'une critique qui, seule, à ce titre, a le droit de se nommer la critique de la raison pure et impersonnelle, celui-là, — n'eût-il pas la foi, — devrait les accepter dans leur intégrité absolue, sans les altérer ou les atténuer, sans retrancher un seul fait, une seule parole.

Tout en eux est historique et réel, même et surtout les faits miraculeux, et les paroles de Jésus les plus transcendantes par leur mystère.

C'est ainsi que je les ai acceptés dans cet ouvrage : ils s'y retrouvent intégralement, harmonisés et fondus. Alors même que ma foi ne m'eût pas fait un devoir sacré de les accueillir sans réserve, ma seule raison d'historien impartial me l'eût commandé. Loin de chercher à ramener les événements prodigieux de cette vie sans pareille et la doctrine mêlée à ces événements aux proportions de ma pensée individuelle, je me suis efforcé de m'élever à la hauteur des choses que je raconte et de m'effacer moi-même devant la Sagesse infinie dont j'ai reproduit les enseignements. Une telle disposition d'esprit est une garantie de fidélité, car l'homme est naturellement incliné à substituer ses propres sentiments et ses propres idées aux sentiments et aux idées qu'il essaye de représenter. C'est en mêlant le moderne à l'antique qu'on altère presque toujours l'histoire du passé.

L'œuvre historique est d'abord descriptive, picturale. Elle doit peindre les faits exactement, les reproduire dans un récit animé et coloré qui les rende présents aux yeux du lecteur, malgré les siècles, et qui les fasse revivre, malgré la mort. Je ne crois pas qu'aucun livre, à ce point de vue, puisse être comparé aux Évangiles. Les scènes qu'ils racontent, les tableaux qu'ils dessinent sont des modèles d'esthétique. Ils ont la simplicité et la grandeur, la sobriété et les détails expressifs. Sans se soucier des règles de l'art, qu'ils ne connaissent guère, uniquement préoccupés de raconter fidèlement, dans une langue à peine correcte, la vie de leur Maître, tout remplis de leurs souvenirs, ils ont laissé un monument achevé, comme histoire descriptive. J'ai reproduit leur récit avec une fidélité scrupuleuse, et afin de le rendre exactement, j'ai respecté jusqu'aux incorrections parfois si expressives dans leur rudesse. Il m'eût semblé que je le profanerais en y ajoutant ou en y retranchant. Ce sont des tableaux de maîtres hors ligne. On ne touche pas aux chefs-d'œuvre.

Pourquoi, alors, entreprendre après eux d'écrire sur Jésus? Les Évangiles sont parfaits, et ils suffisent; tout ce qu'on peut tenter, c'est de les mettre en concordance et de les traduire dans nos langues modernes.

Mais l'histoire n'est pas seulement une narration de faits; si elle est d'abord et avant tout une œuvre picturale, elle a le devoir d'encadrer les faits et de les replacer dans leur milieu.

Tout événement est soumis à la loi du temps et de l'espace. La raison ne le conçoit qu'en le rapportant au point de l'espace où il s'est accompli, et au point du temps qui l'a vu se produire. Le point de l'espace nous est indiqué par la géographie; le point du temps, par l'histoire générale des peuples et de l'humanité. La description d'un fait n'est complète qu'à la condition de le montrer non seulement en lui-même, mais dans ce double milieu qui l'enveloppe. Il est même souvent incompréhensible et il reste inexpliqué, si nous l'isolons de son cadre.

Lorsqu'on écrit sur les événements contemporains, pour des contemporains, on suppose qu'ils connaissent le théâtre géographique et historique de ces événements, et on leur laisse, en racontant les faits, le soin de les y placer. Ainsi ont fait les Évangélistes en écrivant la vie de leur Maître pour les premiers chrétiens. D'ailleurs, le fait brut leur suf-

fisait ; il contenait toujours quelque élément éternel, supérieur au temps et à l'espace, et en négligeant à dessein peut-être les conditions de temps et de milieu, ils plaçaient le Fils de Dieu dans l'immensité des siècles et au-dessus de la terre, et leur personnage avait assez de grandeur pour répondre à tous les siècles et à toute la terre.

Cependant, nous qui n'avons pas vu comme eux le Christ vivre, agir et parler, nous qui ne le voyons que dans ce qu'il a d'éternel, ne nous est-il pas permis de le replacer dans son cadre terrestre et humain, dans cette terre de Palestine qui a gardé la trace de son passage et qui a été le témoin de sa vie? Nous sera-t-il interdit de le remettre dans ce milieu social juif, parmi les hommes qui furent ses concitoyens, parmi cette foule qui se pressait sur ses pas, en face de cette société judéenne dont il encourut la colère et dont il expérimenta l'opiniâtreté et l'aveuglement?

Non seulement je considère cette œuvre comme légitime, mais elle me paraît indispensable pour l'intelligence de la vie de Jésus, de ses faits et gestes, de ses douleurs, de la forme de ses discours.

Un fait s'altère, isolé de son milieu. Si parfaite que soit une toile, elle veut son cadre vrai et harmonique, pour que la gamme des couleurs et des tons ne soit pas faussée et qu'elle prenne toute sa force.

Je me suis appliqué avec soin à encadrer la vie de Jésus dans ce que j'appellerai son milieu pittoresque ou géographique et dans son milieu social et juif.

Deux voyages prolongés m'ont permis d'étudier de près la Palestine, la terre de Jésus. Je l'ai parcourue lentement, dans tous les sens, suivant les traces du Maître depuis Bethléhem et Hébron jusqu'aux confins de Tyr et de Sidon et aux sources du Jourdain (1). Je me suis arrêté longuement dans les lieux mêmes où Jésus avait le plus longuement vécu, le plus ardemment lutté et souffert, le plus enseigné, le plus aimé. J'ai essayé de revoir ces lieux tels qu'ils étaient, il y a dix-huit siècles; leur désolation présente, leurs ruines amoncelées, les constructions élevées par la piété des chrétiens n'ont guère laissé rien subsister de l'état primitif. J'ai consulté les traditions vénérables, interrogé les voyageurs les

(1) Je dois à mon excellent et brave drogman, Melhem Ouardy, de Beyrouth, une grande reconnaissance pour le dévouement et l'expérience qu'il a mis à mon service.

plus experts, étudié les Évangiles surtout, et je puis dire que je les ai vécus là-bas, sur cette terre où tout ce qu'ils racontent s'est accompli.

Ceux qui ont combattu la réalité de l'histoire de Jésus n'ont sûrement pas vu la Palestine; s'ils l'avaient étudiée, l'Évangile à la main, ils auraient compris que l'Évangile ne s'invente pas.

Aucune vie ne présente à l'égal de la vie du Christ une harmonie plus étroite avec la terre où elle s'est déroulée. Comme la Galilée, avec sa ville de Nazareth, son lac de Tibériade, son Thabor, ses collines et ses vallées toutes vertes, encadre bien la figure de Jésus vivant trente ans inconnu, de l'apôtre, du docteur populaire annonçant l'Évangile du Royaume, enseignant la foule en paraboles, l'entraînant au désert, et révélant sur une montagne à ses disciples sa gloire éternelle! Comme la Judée austère, aride, avec ses monts rocailleux, comme Jérusalem avec sa vallée du Cédron, assombrie par ses tombeaux, s'harmonisent bien avec le Prophète méconnu, repoussé, condamné ignominieusement et mourant sur un gibet!

Il me semble avoir pris, au contact de la Palestine, de ses ruines, des souvenirs sacrés dont elle est pleine, le sentiment profond des faits évangéliques et de leur vérité, de leur réalité, de leur beauté. Ces faits sont inséparables de cette terre. Elle peut devenir plus triste encore, plus désolée, plus morte; elle les encadre toujours dans sa lumière, dans ses vallées, dans ses collines ondulantes, dans ses chemins par où Jésus a passé et par où des générations sans fin passent et repassent encore après lui.

La reconstitution du milieu social où Jésus vécut est plus difficile que la peinture des lieux prédestinés à le voir agir. C'est peut-être le travail le plus complexe et le plus difficile de l'histoire (1). On peut tenter le portrait d'un homme, non celui d'un siècle, d'un temps, d'une civilisation, à un moment déterminé de son existence. Cependant, on ne comprendra jamais un homme, surtout un homme public, si on ne l'étudie pas dans la société à laquelle il appartient. Or, une société est

(1) Les ouvrages les plus précieux pour la connaissance de la société juive au temps de Jésus, et qu'on peut nommer les ouvrages sources, sont les livres du Nouveau Testament, les livres de l'Ancien Testament, les apocryphes de l'Ancien Testament, quelques traités de Philon, les Talmuds, le *Livre des antiquités* et la *Guerre de l'indépendance*, de Flav. Josèphe, les Livres sibyllins, la

faite de milliers d'éléments qu'il est impossible, malgré tous les efforts et avec les informations les plus multipliées et les plus exactes, de reproduire dans leur complexité, leur mobilité et leur activité. Tout ce que peut essayer l'historien sincère, c'est de décrire l'organisation religieuse et politique d'un peuple, de nommer et d'expliquer les partis qui s'agitaient dans cette organisation, de signaler les doctrines philosophiques, les croyances, les préjugés, les habitudes de vivre, les mœurs, les coutumes traditionnelles, les passions politiques et religieuses. Quelque imparfaite que soit cette restauration, elle jette une grande clarté sur la vie d'un homme. Beaucoup de paroles de Jésus, beaucoup de faits de sa vie s'expliquent d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de les commenter, par cela seul que les uns et les autres sont replacés dans leur milieu vrai.

Lorsqu'il a rétabli les faits d'une vie humaine dans leur cadre naturel, l'historien n'a réussi qu'à en achever la description. Une tâche non moins nécessaire s'impose à lui, il doit les grouper dans leur ordre chronologique.

La suite des événements, c'est l'histoire même. L'unité d'une vie n'est pas concevable sans cet enchaînement. Une des difficultés, un des problèmes de la vie de Jésus est de déterminer avec exactitude la succession des faits que les documents nous ont rapportés et qui constituent sa vie publique. Les données chronologiques fournies par le troisième et le quatrième Évangile et par quelques historiens profanes, éclairées d'ailleurs par l'astronomie et la numismatique attentivement étudiées et comparées, nous ont permis d'arriver à un résultat motivé. Le lecteur trouvera dans le premier Appendice, sous le titre de : *Chronologie générale de la vie de Jésus*, les motifs qui m'ont autorisé à fixer à l'an 747-749 la naissance de Jésus, à l'an 27-28 l'époque de son baptême, à l'an 28-29 son ministère galiléen, à l'an 30 sa mort. Je n'ignore pas les divergences nombreuses qui divisent, sur ces divers points, les chronologistes et les historiens de Jésus;

grande histoire classique de Rome, Suétone, Tacite, Pline le Jeune, Dion Cassius, etc.

Les travaux modernes, en Allemagne surtout, sont considérables, et l'on ne peut que reconnaître leur importance. Autant l'exégèse, en ce pays, a été stérile, parce qu'elle a été presque toujours au service d'une *tendance*, autant leur histoire proprement dite des *temps christiques* a été féconde.

mais je crois que ces divergences, qui ne dépassent pas sept années pour l'époque extrême de la naissance et de la mort, qui se réduisent à une seule année pour la durée de la vie publique, sont de peu d'importance au point de vue de la substance même de l'histoire. Elles autorisent, en tout cas, la liberté de l'écrivain, si, en adoptant une conclusion, il la motive.

Quelques auteurs ont avancé que la vie publique avait duré jusqu'à sept années. Pour être acceptable, un tel sentiment devrait s'appuyer sur les documents évangéliques et non sur des autorités postérieures. Or, on peut discuter, d'après les Évangiles, le point de savoir s'il y a eu trois ou quatre Pâques dans le ministère de Jésus; mais rien ne nous permet d'en découvrir une de plus ou de moins.

Quelque système qu'on adopte, l'histoire entière de Jésus se déroule entre deux dates fixes, incontestables. Il est né avant la mort d'Hérode, qui eut lieu au printemps de l'an 750 ou 751, et il est mort sûrement avant que Pilate quittât la Judée, c'est-à-dire avant l'an 36 de l'ère vulgaire.

Les faits d'une vie décrits et classés suivant une chronologie justifiée, il ne reste à l'historien qu'un devoir, le plus ardu et le plus délicat, celui de les expliquer, d'en montrer la nature, l'importance, le lien profond, les causes diverses et les conséquences, sans cependant les altérer, les amoindrir, les défigurer.

C'est avec un respect infini que, devant une vie comme celle de Jésus, j'ai essayé ce travail. Chacune de ses paroles, chacun de ses actes me semblait comme un diamant, une perle précieuse : je me suis contenté d'imiter l'art du joaillier, j'ai serti ces pierres taillées par une main divine, et je n'ai cherché, en les montant, qu'à leur donner plus de relief et plus d'éclat.

Pour comprendre les actions du Christ et sa doctrine, les sciences auxiliaires de l'histoire, psychologie, morale, philosophie, théodicée, sociologie, anthropologie, ne suffisent pas. Jésus les dépasse toutes. Aucune ne le contient tout entier. Sa vie, à tout instant, déroute ce que nous appelons notre psychologie, notre morale, notre philosophie, notre sociologie, notre anthropologie, notre faible et timide théodicée.

Aussi, en faisant appel à ces sciences, dans la mesure où elles m'étaient familières, je n'ai jamais hésité à les élever

à la hauteur de Jésus et jamais été tenté de l'y emprisonner. Quand il les domine, il ne les détruit pas, il les éclaire.

Le plus grand monument élevé par la théologie à la gloire de Jésus est le *Traité de l'Incarnation* de saint Thomas d'Aquin (1). Nul génie n'a expliqué dans une synthèse plus puissante, avec une raison plus ferme, une psychologie plus exacte, le mystère du Christ. Toute vie de Jésus devrait le contenir tout entier, pour être dans la pleine lumière de la doctrine. Je dois à ce maître le meilleur de ce que j'ai essayé pour atteindre à ce qu'on pourrait appeler la philosophie chrétienne de cette histoire.

XIII

En commençant ce travail, je ne me suis dissimulé ni sa grandeur ni ses difficultés. Je les ai senties s'accroître, à mesure que je le poursuivais. En le voyant terminé, je reconnais ses lacunes et son insuffisance. Il ne dépend pas de ma volonté qu'il soit moins indigne de Celui dont j'ai raconté l'histoire.

Une conviction profonde m'a soutenu : le Christ, vivant, agissant par son Esprit dans l'Église, est le salut de l'humanité et des peuples modernes. Rallier à lui les consciences d'un pays et d'un siècle, l'essayer seulement, c'est apporter à ce siècle et à ce pays le plus grand des bienfaits.

La civilisation moderne, avec ses aspirations ardentes vers la justice, vers l'affranchissement et le bien-être des plus petits, vers la charité et la paix, est née de Jésus. S'il lui a donné la vie, quel autre que lui pourrait la conserver, dompter l'égoïsme, museler la violence, asservir les folles passions qui nous dévorent? Il accomplit ces merveilles dans le secret des consciences; il ne tient qu'à nous de lui permettre de les accomplir dans notre pays.

La lutte qui nous déchire, au fond, c'est la lutte à mort entre le vieux paganisme persistant et le règne nouveau de l'Évangile. Apôtre, j'ai voulu travailler à ce règne nouveau qui est le règne de Dieu, le règne spirituel de l'Église, le règne de l'homme libre de tous les servages humains et du

(1) *Summa theolog.*, 3ª pars.

plus terrible de tous, parce qu'il les engendre tous, le servage intérieur du mal, de l'ignorance et du vice.

Comme Jésus faisait appel à la conscience plus qu'à la science, puisqu'il parlait à tous, ce livre, qui essaye de l'évoquer devant ce siècle, s'adresse à la conscience de mes contemporains, sans pourtant dédaigner la science.

Un préjugé vivace aujourd'hui prétend qu'entre la science et la foi le divorce est consommé, irrémédiable. Ce préjugé, je l'ai combattu toute ma vie avec une conviction que l'expérience ne fait que rendre intraitable; je le combattrai jusqu'à mon dernier souffle, et ne cesserai de mettre en harmonie ma foi éternelle et ma culture moderne. Ni en politique, ni en histoire, ni en science naturelle, ni en philosophie, on n'a jamais signalé un fait certain, une loi démontrée jusqu'à l'évidence, qui fût en contradiction avec la parole de Jésus, telle que l'Église la garde, immuable et incorruptible. L'épreuve dure depuis de longs siècles; et c'est parce qu'elle est triomphante que la race des hommes qui portent leur foi, je ne dis pas dans une conscience pure, mais dans une raison indépendante et virile, affamés de toute vérité neuve et inflexibles contre les préjugés du moment, — eussent-ils la faveur de l'opinion, — se perpétue et se perpétuera.

Je sais qu'entre le Christ de la foi et les esprits cultivés de ce temps on a multiplié les malentendus. Cet ouvrage en dissipera peut-être quelques-uns. Écrit dans la solitude et le silence, loin de ce qui divise les hommes, fruit d'un travail long et persévérant, je puis dire de toute ma vie, il n'est point une œuvre agitée de polémique, mais une œuvre tranquille d'histoire, une œuvre de foi. Il m'a semblé, en écrivant la vie du Maître, que sa beauté, sa douceur, sa sagesse, sa sainteté, sa charité, sa divinité rayonnant à travers ses paroles, ses actes, ses douleurs, le défendraient mieux que nos faibles arguments et nos vaines colères. Je voudrais que quelque chose de Lui, un souffle de son âme et de son esprit eût passé dans ces pages. Je voudrais communiquer à tous ce qu'il m'a donné.

Malgré tout, Jésus reste la grande figure dans le ciel des peuples chrétiens. La justice, vivifiée par la charité telle qu'il la voulait, est devenue la loi souveraine de ce monde, elle presse toutes les consciences, et ceux mêmes qui ont perdu la foi au Christ gardent sa morale, oubliant qu'elle est de lui. La puissance du sacrifice, ce levier que Jésus a mis aux mains

de ses disciples, est intarissable; les vrais croyants sont toujours prêts à donner leur vie, pour que l'humanité, dans le moindre de ses enfants, soit arrachée au mal, à l'ignorance, à la douleur, à la mort.

C'est vers le Christ, tel que l'Église le garde, que je voudrais attirer les yeux de cette génération. On la dit malade : il la guérira; vieillie et désabusée : il lui rendra ses vingt ans et ses grands rêves; car son disciple reste l'homme de l'éternelle espérance. On l'accuse d'être positive, de ne croire qu'au palpable et au visible, à l'utile et au délectable : il lui apprendra à voir l'invisible, à goûter l'immatériel, à comprendre que l'homme le plus utile à lui-même et aux autres, à la patrie et à l'humanité, c'est celui qui sait s'immoler, et que de tous les biens, le plus savoureux pour les raffinés, c'est le sacrifice de soi. On la dit folle de plaisir et d'argent; peut-être est-ce pour cela qu'elle décline, car le plaisir tue, et l'argent peut mener à tous les vices : le Christ lui apprendra à dédaigner le plaisir et à bien employer ces richesses qui débordent à mesure que la terre est plus savamment conquise.

Dans tous les cas, le monde reste en proie à mille douleurs, à mille angoisses, à mille tristesses. Ceux qui vantent la joie de vivre savent bien que cette joie est terriblement mélangée, et que la mort est d'autant plus cruelle qu'elle brise une vie plus heureuse. Le Christ est le seul qui enseigne la joie de souffrir, parce qu'il est le seul qui verse dans l'âme une vie divine que nulle douleur n'étouffe, que l'épreuve fortifie et qui méprise la mort, parce qu'elle nous permet de la regarder, pleins d'espérance.

Si j'osais emprunter la parole du plus grand des Évangélistes, je dirais : « Ces choses ont été écrites, pour que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu. » C'est la foi de l'Église. Je la confesse dans la plénitude de ma raison et de ma liberté. Je remets ce livre à son jugement infaillible, approuvant ce qu'elle approuve, rejetant ce qu'elle rejette, me souvenant des paroles de Jésus : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. »

Flavigny-sur-Ozerain, ce vendredi 6 décembre 1889.

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

LES TEMPS.

La vie du Christ ne forme pas seulement la dernière scène d'un drame national qui occupe un espace de près de vingt siècles, — depuis Abraham jusqu'à la destruction du peuple juif, — elle remplit l'histoire universelle dont elle est le centre et le faîte.

C'est à Jésus que tout se termine et de Lui que tout dérive. Après deux mille ans, il reste la personnalité la plus vivante et la plus nécessaire, la plus contredite et la plus invincible.

Avant de raconter sa vie, il faut examiner l'état de l'humanité, au moment où va naître Celui qui aimait à s'appeler le « Fils de l'homme (1) ».

Chaque siècle contient un certain nombre de faits généraux qui le caractérisent et en résument la vie complexe. De même qu'on ne pourrait juger les temps modernes, sans signaler, dans l'ordre social, la Démocratie et le Socialisme; dans l'ordre politique, le Militarisme et le Parlementarisme; dans l'ordre intellectuel, la Science expérimentale; dans l'ordre religieux, le Christianisme et l'Incrédulité; de même, en étudiant le siècle Messianique, il est impossible de ne pas relever quatre

(1) MATTH., VIII, 20; IX, 6; XI, 19; XII, 8, 32, 40; XIII, 37, 41; XVI, 27, 28, etc. — MARC, II, 10, 28; VIII, 31; XIII, 26; XIV, 21, 62. — LUC, V, 24; VI, 5, 22; IX, 22, 26, 44, 56, 58, etc. — JEAN, I, 51; III, 13, 14; VI, 27, 34, 53, etc.

grands faits : la Politique romaine, le Paganisme, la Philosophie grecque, le Judaïsme. Ils commandent et contiennent tout; profondément mêlés, ils réagissent les uns sur les autres, ils remuent, chacun à leur manière, les consciences et les peuples, et leur action providentielle explique seule le mouvement qui, depuis l'origine, emporte l'humanité vers sa destinée.

Qu'est-ce que l'Empire romain? Le rassemblement sous un seul sceptre de presque tous les peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, la plus grande force de conquête et d'organisation politique que le monde ait jamais vue.

La Grèce et l'Italie, les îles et les côtes de la Méditerranée, l'Asie Mineure et l'Asie intérieure, la Syrie et la Phénicie, l'Égypte et l'Afrique septentrionale, l'Espagne et les Gaules, la Germanie, du Danube au Rhin : Rome a tout vaincu et tout conquis. Ses légions, ses généraux et ses gouverneurs couvrent la terre. Les voies stratégiques partant du Forum rayonnent au nord jusqu'à l'Écosse, à l'ouest jusqu'à la Lusitanie et l'Océan, au midi jusque par delà la Thébaïde, à l'est jusqu'au désert de l'Arabie.

Partout l'autorité du peuple romain, son droit, sa langue, ses mœurs. Le reste du monde, la Germanie du Nord, l'Arménie, le royaume des Parthes, l'Inde et la Chine, l'Arabie et l'Éthiopie, voilà les frontières du colossal Empire.

Auguste règne. Il concentre dans sa main toutes les forces et tous les pouvoirs. Il est tribun et proconsul, préfet des mœurs et grand prêtre, « Imperator » enfin. Il porte un nom réservé aux dieux. Il envoie des géomètres pour mesurer le monde, des censeurs pour inventorier ses richesses et compter ses sujets. Il perce des routes, bâtit des aqueducs, des temples et des villes, donne à son peuple, à satiété, du pain, des jeux et des fêtes.

Après avoir tout abattu, brisé, dévoré, la bête prophétisée par Daniel repose. Autour d'elle, un moment, les nations non soumises se taisent. L'univers semble dormir sous l'aile de l'aigle romaine. La paix est universelle. Un grand historien raconte la gloire du plus puissant des peuples; deux grands poètes la célèbrent, l'un dans des odes immortelles, l'autre dans la plus harmonieuse des épopées.

Le temple de Janus est fermé; pendant douze ans, le dieu de la guerre ne sortira pas.

C'est dans cette heure de silence où les épées sommeillent que naîtra Celui auquel les prophètes ont donné le nom de « Père des temps nouveaux » et de « Pacifique (1) ».

Grande date pour l'histoire humaine. Jamais la puissance politique n'avait réalisé une œuvre aussi vaste. Cette unité toute matérielle et administrative, cette fusion de presque tous les peuples de l'univers connu est un travail de géant. Quel art de vaincre et d'annexer, de coloniser et d'assimiler, de temporiser et d'oser, d'organiser la victoire et d'exercer la tolérance pour mieux asservir! Quand Rome ne peut faire d'un État conquis une province, elle lui impose une sorte de vasselage; à défaut de gouverneurs, elle se contente de rois indigènes habilement choisis, et ces rois ne règnent par sa grâce que pour être dans sa main des instruments de servitude, « *ut haberet instrumenta servitutis et reges* », dit Tacite. Du reste, elle exige partout le tribut forcé ou volontaire; et les souverains auxquels elle permet le pouvoir ne gardent ce simulacre d'indépendance qu'à la condition de l'acheter au poids de l'or, à force de présents. L'Iduméen Hérode, entre autres, le petit roi de Judée, connaissait l'avidité romaine et savait l'apaiser.

Ce que Rome ne peut supprimer, elle le subit, en le modifiant. Ne se croit-elle pas assez forte pour proscrire une religion chez ses vaincus, comme le druidisme des Gaules? Elle « romanise » les dieux et leur dresse des autels qui portent un nom gallo-romain. Belen devient Belen-Apollon; Camul, Mars-Camul; Arduina, Diane-Arduina; et si elle-même se résout à sévir, si elle interdit les sacrifices humains, par exemple, elle dit à ceux qu'elle évite de froisser : A ce prix, vous pourrez devenir citoyens romains.

Grâce à ce génie politique et persévérant, au bout de sept siècles, elle parvient à édifier sa grandiose fortune devant laquelle tout pâlit : l'empire d'Alexandre, les monarchies de l'Orient, l'Égypte et ses Pharaons.

Une telle œuvre peut étonner l'esprit par ses résultats; elle inquiète et révolte la conscience par ses procédés.

A quoi répond-elle dans l'évolution humaine? A ce besoin d'unité qui est une des lois souveraines de tout être vivant, puisque rien, sans elle, ni dans l'humanité ni dans la nature, ne vit et ne grandit. Depuis des siècles, entraînés loin de leur

(1) Isaie, ix, 6.

berceau commun, les races et les peuples se cherchent et s'appellent; désormais, quelque asservis qu'ils soient sous un pouvoir qui a poussé la centralisation à l'excès, les voilà rapprochés. L'esclavage est odieux, comme la conquête et la violence, car il trahit l'égoïsme et la férocité de l'animal humain; mais l'unité est divine, car elle répond à des desseins providentiels. Celle que Rome, après sept siècles de lutte, a su réaliser, va devenir la condition même d'une unité plus haute, l'unité du Règne de Dieu.

Les routes stratégiques seront désormais les chemins des apôtres, ces conquérants sans glaive auxquels Jésus dira : « Allez, enseignez toutes les nations (1). » La loi romaine s'humiliera devant la loi de l'Évangile, et à la paix qui n'est que la lassitude de l'oppression, succédera la paix qui est l'équilibre de la liberté docile à Dieu.

Ainsi va le monde. L'homme travaille, à son insu, à l'œuvre éternelle; qu'il obéisse à son meilleur génie ou se laisse entraîner par ses plus violents et ses plus mauvais instincts, il reste l'instrument de Dieu, et il exécute, sans les comprendre, les plans dont la Providence garde le secret et dont il n'apercoit que bien après leur exécution, l'ordre puissant, la beauté et la sagesse profonde.

Au-dessus du fait politique, il faut signaler le fait religieux. La politique se rattache à la force qui lie les peuples matériellement et par le dehors, la religion est la force qui les enchaîne spirituellement et par la conscience. Les Barbares, dans leurs forêts; de grandes nations, les Hindous et les Chinois, derrière leurs montagnes; les Parthes et les Arabes, dans leurs vastes plaines et leurs déserts; les Éthiopiens, sous leur ciel de feu, se dérobaient encore à l'une; mais nulle race, nul pays, nul État, — le Juif excepté, — n'échappait aux égarements de l'autre. Égyptiens et Syriens, Phéniciens et Carthaginois, Arméniens et Parthes, Grecs et Romains, Germains et Celtes, civilisés et sauvages, Aryens, Sémites et Touraniens, tous, sans exception, sont emportés comme par un torrent aux mêmes aberrations religieuses que la conscience chrétienne, quatre siècles plus tard, enveloppait dans la même flétrissure, sous le nom de Paganisme.

Malgré la diversité apparente des théogonies et des cosmo-

(1) MATTH., XXVIII, 19.

gonies, des mythologies et des légendes, des symboles et des rites, des hiérarchies et des castes sacerdotales, les cultes païens, en effet, offrent à l'observateur une essence commune qui justifie une commune appellation. Un même sentiment confus, irréfléchi, du divin, un même fond de vérités à demi voilées, innées ou héréditaires : l'unité de Dieu, l'immortalité et la vie future, la loi et le besoin de l'expiation sanglante, les rattachent à l'éternelle religion ; mais partout les mêmes folies corrompent le sens divin, et partout les mêmes erreurs défigurent la vérité religieuse.

Tous, entraînés par un panthéisme plus ou moins conscient, identifient Dieu avec la nature et les confondent dans l'unité d'une même substance. Ils déifient la nature et matérialisent Dieu. Tous méconnaissent l'unité transcendante de Dieu, et, aveuglés par l'anthropomorphisme, ils personnifient les attributs divins comme les forces de l'univers. Tous ploient sous le même immuable fatalisme, ils oublient la loi morale et mettent le salut moins dans l'accomplissement du devoir que dans des rites mystérieux, bizarres, immondes ou cruels. Tous rêvent d'une même immortalité misérable et vaine, de transmigrations et de métempsycose, avec évanouissement final dans le sein de la marâtre nature avide de créer et de détruire. Tous divinisent l'homme par l'apothéose. Tous sanctionnent le principe des castes et l'esclavage, l'homicide et la dépravation.

Vit-on jamais et peut-on concevoir une perversion plus radicale de l'essence même de la Religion ?

En effet, quel est son rôle dans la conscience et dans l'humanité ? Révéler Dieu, relier l'homme à Dieu, l'arracher à l'étreinte des passions et des forces terrestres qui l'asservissent et le matérialisent, lui commander le devoir comme la loi même de Dieu, le soutenir dans la lutte contre le mal, le réconforter dans la douleur, l'abreuver d'espérance et de foi en l'éternelle justice ; et, — puisqu'il est coupable, — lui enseigner le repentir, l'expiation, et, — puisqu'il doit mourir, — le tenir en haleine devant l'immortalité, en lui apprenant à dominer la mort et à mourir en Dieu.

Or, tout le Paganisme, le fétichisme grossier des sauvages et les religions savantes de l'Égypte, les mythologies élégantes de la Grèce et le culte puissamment organisé de la Rome impériale, — tout le Paganisme n'est qu'un long outrage à ce rôle divin. Au lieu de révéler Dieu, il en obscurcit, altère et dégrade l'idée.

Cette puissance inexprimable, transcendante, supérieure à toute figure et à toute représentation, cette puissance qui seule pourrait, sans se rapetisser, se traduire elle-même, l'humanité, emportée par une imagination sans frein, en multiplie les signes. Enfiévrée par une sorte de sensuelle ivresse, elle l'identifie avec la nature, la décompose en mille personnalités, l'incarne dans la matière, la fait homme, mâle et femelle, lui donnant les symboles les plus étranges, les plus fantastiques, les plus grotesques et les plus cyniques, empruntés au ciel et à la terre, à la flore et à la faune et même à toutes nos passions et à tous nos vices. Pourquoi eût-elle reculé devant ce grossier réalisme ? Si l'univers est Dieu, tout dans l'univers n'est-il pas divin et sacré ? Au lieu de relever l'âme vers Dieu, le Paganisme la ploie sous le joug de la nature, il lui fait adorer ce qu'elle devrait dominer, et méconnaître ce qu'elle devrait adorer. Il anéantit son commerce avec le divin et tarit, par là même, la seule source où l'homme puise sans fin la vérité et la justice, la force et l'espérance, la consolation et la vie.

La conscience n'a rien à espérer du vain culte de cet univers et des divinités qui l'emplissent. Quelque nom qu'elle invoque, n'est-ce pas toujours la grande Nature inconsciente qui la presse de toutes parts sous le poids de ses énergies qu'on ne lui apprend pas à dompter ? A quoi bon les eaux lustrales, les aspersions sanglantes des tauroboles ou des crioboles, les hécatombes et le sang des taureaux de la grande Déesse et des béliers d'Attis ? A quoi bon ces initiations aux mystères, quel que fût leur nom ou leur provenance ? Ceux des Cabires, de Bacchus et de Cérès, d'Osiris ou de Mithra, à Philæ, à Éleusis, à Samothrace, à Lesbos, en Crète ou à Rome ? Quand les initiés revenaient de ces cérémonies secrètes, lorsque, conduits par l'hiérophante, la tête ceinte d'une couronne de myrte et purifiés par l'hydranus, ils avaient revêtu la nébride, regardé derrière le voile des temples et celui des mythologies, qu'avaient-ils vu, qu'avaient-ils senti dans ces nuits lumineuses ? Ils connaissaient l'énigme sacerdotale, ils avaient pénétré la ciste sacrée, ils savaient que les dieux n'étaient que la nature et ses forces, et que la destinée humaine n'était aussi que cette nature infinie, impersonnelle, au sein de laquelle l'homme n'avait à espérer que l'absorption ou des migrations éternelles. Quel élan vers le bien pouvait sortir de ces jeûnes préparatoires qui se terminaient en orgies, de ces danses

sacrées qui avaient toujours pour but de représenter cyniquement et de fêter les principes mâle et femelle de la vivante nature, ou des pratiques d'une sensuelle théurgie qui prétendait s'approprier les forces mêmes de la création, et qui, — on le voit aujourd'hui encore chez les musulmans et les bouddhistes, — confondait l'ivresse épileptique du système nerveux avec l'extase divine?

Toutes les trinités, celles de l'Inde et de l'Assyrie, de l'Égypte et de la Phénicie, celle de la Grèce et de Rome, Brahma, Vichnou et Siva, Ahura-Mazda, Mithra et Çrraoska, Atoum, Ra et Khéper, Amon, Bel et Ao, Jupiter, Neptune et Pluton; tous les couples divins Brahma et Maya, Kem et Mout, Baal et Astarté, Baal-Amon et Tanith, Isis et Osiris, Moloch et Mylitta, Dionysios et Vénus, Amour et Psyché; tous les génies, les démons et les héros; tous les mystères, les Orphiques, ceux de Bacchus et de Cérès, d'Isis et de Mythra, les Thesmophories d'Athènes, les Orgies de Samothrace, les Éleusinies et les Bacchanales; tous les olympes et tous les panthéons se valent : même fantaisie dans les spéculations théogoniques et cosmogoniques, même cruauté et même corruption dans les rites.

Quel ciel que celui qui pèse alors sur l'humanité! Il verse sur elle à flots les ténèbres et la mort; et elle, craintive et folâtre, l'adore avec passion. Nul cri de révolte ne s'élève de cette masse ignorante, opprimée, abattue. L'esclavage et le vice lui plaisent. Les dieux se multiplient sans fin; les cultes, comme autant de chaînes toujours plus pesantes, garrottent les âmes : on les aime. Ils demandent aux hommes de mourir et de tuer leurs enfants : les hommes meurent et immolent leurs enfants; ils exigent des femmes le sacrifice de la pudeur : les femmes se prostituent.

Les poètes chantent les dieux et racontent leurs odyssées fabuleuses. Les philosophes cherchent un sens caché sous les mythes et pactisent avec ces cultes révoltants. Les politiques font du polythéisme et de ses apothéoses un instrument de règne. La foule viciée applaudit. Entraînée par ses pontifes, elle se rue aux fêtes, consulte les oracles, s'accroupit devant ses idoles; et, fouettée par ses instincts, tantôt épouvantée, tantôt exaltée par ses dieux, elle reprend, haletante, sa course vers la mort.

Trente siècles, le Paganisme a régné sur la race humaine.

Ce joug terrible n'a fait que s'aggraver. Il est aussi lourd sous le grand pontife Auguste, à Rome, que sous les Pharaons de l'Égypte et les rois d'Assyrie ; son fatal génie empire avec le temps.

Le panthéisme se raffine, le nombre des divinités s'accroît sans fin. Rome, la dernière venue des nations païennes, les dépasse par la fécondité avec laquelle elle peuple son Panthéon ; elle compte ses dieux par milliers. Les symboles se voilent au fond des temples, réservés aux initiés ; mais ils restent obscènes. Les mythologies continuent à inspirer le génie des sculpteurs ou des poètes. Les dieux se groupent sous un Jupiter souverain. En cherchant l'unité dans cette foule toujours grossissante de divinités, les philosophes ne la retrouvent que dans le « Fatum » qui enveloppe, comme le serpent symbolique, dans un cercle inflexible, la nature entière, l'homme, l'univers et les dieux.

La superstition grandit, les astrologues interprètent la destinée, les devins de la Chaldée et de l'Orient envahissent Rome. Le cortège des pontifes se complète comme une caste dominante dont l'Empereur déifié est le chef. Les Saturnales et les Bacchanales sont plus immondes que jamais : la sécurité de l'État les fait proscrire. Si la cruauté des rites semble fléchir devant l'adoucissement des mœurs, si le sang humain coule à flots moins pressés, la corruption, en revanche, s'est empirée. Histoire lugubre : on dirait une marée qui oscille entre deux rivages maudits, l'homicide et la volupté, ballottant la pauvre race humaine au gré de Melkart et de Mylitta.

Et cependant, tel est l'attrait de l'âme humaine pour le Vrai et le Bien, qu'on voit surnager, jusque dans ce déluge, quelques vérités et quelques vertus. Le sentiment religieux, tout égaré qu'il est, subsiste. L'idée de Dieu, défigurée et travestie, n'est pas sans rayonnement. La conscience ne peut se défaire de la pensée ni échapper à l'action de cette force mystérieuse partout présente, au sein de laquelle tout l'univers est porté, qui épouvante et attire toute créature. La loi morale résiste, en certains points, à tous les débordements. Le serment, la justice, l'humanité, gouvernent plus d'une volonté et honorent plus d'une vie. Dans l'universelle perdition, Dieu se garde des élus. Il a ses prédestinés qui l'attendent : esprits sincères, cœurs blessés appelant et priant le Dieu inconnu. Le mal n'est qu'un accident : il ne saurait

détruire les essences ; or, l'essence de l'être humain est, toujours et partout, avide de Dieu.

Mais ces élus sont comme des perles dans la fange. Dieu seul les connaît. L'œil divin de Jésus a deviné de loin tous les élus de l'avenir. C'est à eux, à ces païens de bonne foi, qu'il songe, dans ces paroles profondes : « Beaucoup viendront d'Orient et d'Occident et s'assoiront comme convives à la même table avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les fils du royaume seront rejetés au dehors, dans la nuit, loin de la lumière et du festin (1). »

Que représente donc le Paganisme dans l'histoire de l'humanité ? La force politique, concentrée dans Rome, a réalisé l'unité matérielle des peuples ; mais la force religieuse qui s'est exprimée si désordonnément dans les cultes polythéistes et idolâtriques, qu'a-t-elle produit ? Un mouvement en avant ou en arrière, un progrès ou un déclin ?

Une science arbitraire et préconçue de l'histoire des religions a voulu y voir une phase régulière, tenant le milieu entre le fétichisme et le monothéisme : le fétichisme qui, d'après sa théorie, est le point de départ, et le monothéisme qui est le terme de l'évolution religieuse. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de distinguer, au point de vue religieux, entre le fétichisme ou l'animisme et les cultes polythéistes. Ils sont, au fond, de même essence, puisque tous, adorant et déifiant la nature, sont également physiolâtriques. Le fétichisme n'est pas une religion, c'est un des éléments universels et essentiels des religions païennes. Tout païen, le Grec et le Romain aussi bien que le nègre de Tombouctou, a ses fétiches. Le Palladium de Troie, les trente pierres carrées qui, au temps de Pausanias, entouraient la statue d'Hermès et que le peuple adorait, en donnant à chacune le nom d'un Dieu ; la lance de Mars à Rome, et toutes les amulettes chez tous les peuples que le venin du Paganisme travaille, même en plein monothéisme, n'étaient que des objets visibles et merveilleux dans lesquels on incarnait Dieu ou une vertu divine.

L'humanité ne se développe point sur le même plan que la nature intelligente, selon la loi de continuité, et sous l'impulsion de Dieu toujours obéi ; elle a ses écarts et ses crises qui tiennent à la liberté.

Si le Paganisme était une loi de notre évolution spécifique,

(1) MATTH., VIII, 12, et parall.

il serait aussi une loi de notre évolution individuelle, car l'individu, en se développant, reproduit les lois de l'espèce; et dès lors, à l'exemple de l'humanité, l'homme passerait par le fétichisme et le Paganisme; chaque individu commencerait par avoir ses manitous, puis il s'élèverait à la phase où l'on divinise la nature et multiplie les dieux. L'expérience démontre la fausseté d'une telle conclusion.

Le Paganisme n'est pas un âge normal de l'humanité, c'est une maladie, une crise mortelle, un vice de jeunesse, une contagion qui, pendant des siècles, a infesté toute la race, — la petite tribu sémite d'Abraham exceptée. Tous les peuples qui en ont été atteints en sont morts. Toutes les formes qu'il a revêtues se sont épuisées. Le passé humain n'est qu'une immense nécropole dans laquelle le Paganisme a couché les nations et s'est couché lui-même, avec ses victimes et la tourbe de ses faux dieux.

Pourquoi l'homme a-t-il été pris par l'ivresse de la nature? Pourquoi son imagination a-t-elle usurpé sur les droits de la raison et sur la révélation primitive? Pourquoi, au lieu de discerner l'Être infini, l'a-t-il méconnu? Pourquoi s'est-il asservi à ce qu'il fallait maîtriser, et révolté contre ce qu'il devait adorer? Pourquoi le mal a-t-il prévalu? Graves questions, aussi mystérieuses dans l'individu que dans l'humanité entière. Mais, quelque solution qu'on leur donne, le fait s'impose. Le monde en proie au Paganisme est un grand malade, condamné à mort; celui qui le guérira, en lui rendant avec le monothéisme l'idée vivifiante de Dieu, l'empire de la nature et de lui-même, celui-là, et celui-là seul, sera vraiment son libérateur.

Jésus l'a affranchi, et il s'est conquis par là une place hors de pair entre les plus grands des hommes.

Rien d'humain ne pouvait briser cette fatalité qui tenait l'humanité captive et dégradée, « peuple marchant dans les ténèbres », suivant l'expression d'un prophète (1), s'y égarant et s'y enfonçant. Que ceux qui en doutent, regardent à deux siècles plus tard : les idoles se brisent, les temples se lézardent, la foi aux dieux se meurt; poètes et philosophes, politiques et prêtres s'allient : que vont faire ces sages pour conjurer la victoire du Christ? Ils auront à peine un mot de blâme pour ces cultes dégradants, une protestation contre cette fureur

(1) Isaie, ix, 2.

mythologique qui, en multipliant les symboles, a voilé Dieu ; désespérément païens jusque dans leur syncrétique philosophie, leur pythagorisme, leur platonisme, leur évhémérisme, ils s'évertuent à chercher le sens caché des légendes et des symboles, et, courbés sous le vieux panthéisme, le vieux fatalisme, le vieux matérialisme, la vaine théurgie, ils s'obstinent en vain contre la Lumière qui se lève d'en haut pour éclairer et sauver, malgré eux, l'humanité perdue.

En dehors de la force politique et de la force religieuse, il y a la force rationnelle.

La première, d'ordre social et pratique, tend à la civilisation et au rapprochement matériel des hommes ; la seconde, appuyée sur le sentiment du divin et la tradition, cherche à unir l'homme à Dieu ; la troisième, d'ordre intime et personnel, n'est que l'effort de l'être intelligent et libre, pour expliquer le principe des choses et diriger la vie ; elle a son expression dans la science et la philosophie. Tout peuple, toute race, toute civilisation, arrivés à un certain degré de développement, ont une philosophie, une politique et une religion hiérarchisée.

Au temps où Rome maîtrisait le monde, et le Paganisme l'humanité, une philosophie régnait, la philosophie hellénique.

Dans l'immense évolution humaine, les peuples ont reçu de Dieu une destinée privilégiée qui répond à leur génie. L'Orient inspiré est le berceau ardent et ensoleillé des religions ; Rome éminemment pratique a la science du droit et du gouvernement, de la politique et de l'action ; la Grèce artiste et curieuse a le génie des formes, de l'esthétique et de la philosophie. Aussi, tous les cultes viennent de l'Orient, comme la science du droit sort de Rome, et la philosophie, de la Grèce.

Cette dernière puissance, — la philosophie, — qui, dans la vie humaine, le mouvement des opinions et la direction des esprits, tient un rôle si prépondérant, a pris naissance en plein monde hellénique, six ou sept siècles avant Jésus Christ, sur les rives et dans les îles de la Méditerranée, à Milet, à Smyrne, à Éphèse, à Lampsaque, à Clazomènes, à Syros, à Apollonie, à Samos, à Agrigente, à Élée, à Abdère, à Athènes, à Cyrène, à Stagyre, à Élis, à Citium, qui revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour à quelqu'un des maîtres des grandes écoles philosophiques.

Tous les systèmes que peut construire la raison de l'homme, dans sa recherche inquiète, laborieuse et souvent vaine, de la vérité, — le dogmatisme et le scepticisme, le matérialisme et l'idéalisme, le sensualisme et le spiritualisme, le panthéisme et le dualisme, le naturalisme et le fatalisme, l'optimisme et le pessimisme, le nihilisme lui-même, — tous ont trouvé dans cette terre de Grèce leur expression définitive.

La Grèce, en philosophie comme dans les lettres, la poésie et les arts, a donné les formes typiques et réalisé l'Idéal. On peut égaler ses maîtres, mais non les dépasser. Empédocle et Pythagore, Socrate, Aristote et Platon, Zénon et Épicure, en leur genre, sont aussi achevés que Praxitèle et Phidias, Homère ou Pindare, Euripide ou Sophocle, Eschyle ou Démosthène. Quiconque, après cet âge créateur, a voulu philosopher, c'est-à-dire résoudre le problème de la valeur de la raison, du principe des choses, de la destinée de l'homme et de la conduite de la vie, a dû reconnaître un aïeul et un maître chez les Ioniens ou les Italiques, chez les Éléates ou les Sophistes, dans le Portique ou l'Académie.

Durant cette période active, si tourmentée, mais si féconde, les systèmes succèdent aux systèmes, les écoles renversent les écoles; le dynamisme de Thalès et de Phérécyde fait place à l'atomisme de Démocrite; le positivisme de Parménide aux abstractions de Pythagore; le dogmatisme se voit battu en brèche par le nihilisme des sophistes tels que Protagoras et Gorgias; Socrate triomphe des sophistes et prépare le règne de Platon et d'Aristote; enfin, Pyrrhon renaît, et Épicure et Zénon se disputent l'empire des consciences. Pas une erreur qui n'ait ses apôtres, pas une vérité rationnelle qui n'ait ses fidèles.

Mais, en dépit de ses efforts, la raison s'est montrée toujours faible et hésitante devant certaines vérités essentielles : le pur théisme, la création de la matière, l'immortalité et la vie future.

Le génie grec n'a échappé au panthéisme que pour aboutir au dualisme de l'Intelligence et de la Matière éternelle; il n'a jamais su démontrer que l'anéantissement n'était pas le dernier mot de l'être humain, ni offrir à la conscience une sanction extérieure et inébranlable. La foi seule enseigne efficacement ces vérités nécessaires, et elles ne sont devenues le patrimoine de tous que par le témoignage de Jésus. La raison les démontre, quand la voix de Dieu les affirme; la raison

en a le pressentiment, mais elle ne les découvre que lentement, avec peine, et elle ne réussit pas à en donner la formule parfaite.

En émigrant à Rome, la philosophie hellénique subit, comme toutes choses, l'influence du milieu. Le génie positif de la race conquérante, fille de Cérès et de Mars, agricole et guerrière, ne se perd pas en vaines spéculations, il se contente de reproduire dans un langage éloquent et dans d'immortels poèmes les plus grands systèmes des maîtres. Cicéron, Lucrèce, Varron, Horace et Virgile n'inventent rien, ils répètent les doctrines des Grecs. Plus préoccupés de moraliser que de dogmatiser, de vivre et d'agir que de rêver et de contempler, ils s'attaquent au problème qui domine toute la vie : En quoi consiste le bonheur et le souverain bien? Quel chemin peut nous y conduire?

De telles questions ne se posaient guère au fond des temples, dans la célébration des mystères et la science ésotérique des castes sacerdotales. Le Paganisme se contentait de bercer l'âme des foules avec les rêveries d'une chimérique immortalité et de la courber devant ses dieux dont les légendes et les scandaleux symboles stimulaient au besoin et même divinisaient tous les vices.

La conscience philosophique a été plus haute que la conscience religieuse du Paganisme.

Ce sera l'honneur de la raison d'avoir du moins soulevé ces nobles problèmes, négligés par les cultes, et d'avoir parlé souvent à l'homme le fier langage du devoir et de la vertu. Elle est loin de toucher les solutions, elle mêle à des préceptes sublimes des erreurs graves et nombreuses; mais il serait injuste de méconnaître les efforts qu'elle a tentés et le succès qui a plus d'une fois récompensé sa persévérance.

Au temps d'Auguste, les philosophes moralistes qui écrivent sont rares. Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle ne viennent que plus tard; ces génies qui, entre tous les païens, ont le mieux enseigné les devoirs, semblaient attendre, pour s'épanouir, les premiers rayons de la lumière évangélique. Mais si les écrivains sont rares, les hommes faisant profession de philosophie morale et pratique sont nombreux. L'action vaut mieux que la parole; or, jamais, au témoignage des auteurs contemporains, la philosophie ne fut plus agissante, elle entre dans sa période de prosélytisme et d'organisation; la Grèce a eu la gloire de créer la philosophie, Rome aura celle de l'organiser et de l'appliquer à l'amélioration de la vie.

D'où vient, en ce siècle, à la philosophie ce caractère nouveau? Pourquoi, d'ordinaire si personnelle et intime, confinée dans des écoles, réservée aux disciples, à une élite triée, va-t-elle maintenant à la foule? Le génie de Rome peut expliquer sa tendance pratique, il ne suffit pas à rendre compte de cette allure conquérante, apostolique, presque religieuse; il y a là un indice profond de la décadence des religions païennes et de l'insuffisance morale de leurs prêtres. Les prêtres, en effet, sont muets; ils n'ont pas de réponse au grand problème de la vie, pas de baume à verser sur les plaies de ceux qui souffrent; ils vivent satisfaits dans les observances stériles de leurs cultes et leurs cérémonies pompeuses, exploitant la superstition du peuple, cachant mal leur scepticisme à l'égard de leurs prétendus mystères.

Les sages ont pris la place des pontifes, et la philosophie a essayé de tenir le rôle que la religion trahissait.

Les sages font profession de philosophie, comme les prêtres de religion, ils se séparent de la foule par le costume; on les voit se promener dans les rues, revêtus du manteau, la barbe longue, un bâton à la main. Un poète a écrit d'eux : « Il semble que leur tête domine de haut les vices et les lieux où s'agitent les hommes (1). »

Ils ont des entretiens quotidiens, des prédications familières; ils moralisent et consolent; ils exhortent et réprimandent. Les villes importantes ont des docteurs de philosophie, largement payés par le fisc, attachés comme chapelains à la maison des grands. Ceux qu'un malheur a frappés appellent la consolation d'un sage (2). Auguste a son philosophe, Aréos, auquel il remet Livie pour la consoler de la mort de Drusus.

Ils font des prosélytes à la façon des croyants. Le philosophe Stertinius rencontre, au bord de la rivière, un malheureux qui, poussé par le désespoir, va s'y jeter; il l'arrête, le touche par ses exhortations, le ranime et lui redonne le goût à la vie. Le converti laisse pousser sa barbe : le voilà philosophe, il suit son sauveur et son maître.

Ils ont leurs pratiques, leurs superstitions et leurs bigoteries. — Es-tu sous le coup d'un désir dangereux? Il y a, disent-ils, des paroles qui peuvent soulager ton mal et en grande partie t'en délivrer. — L'amour de la louange te

(1) Credibile est illos pariter vitiisque locisque
Altius humanis exeruisse caput.

(2) Senec., *De consolat. Ad Marciam.*

monte au cerveau? Telle pratique salutaire, tel livre lu par trois fois, suivant les rites, accomplira ta guérison.

A quelle doctrine obéissent ces sages, et quelle est leur philosophie?

Si on met de côté le scepticisme pyrrhonien qui, au déclin de toute civilisation, entraîne les découragés; les Cyniques, à l'exemple de Diogène, érigeant en loi la nature avec tous ses instincts et se vengeant, par le mépris, des vices qu'ils ne peuvent guérir; si on excepte la nouvelle Académie dont les rares disciples perpétuent la tradition de Pythagore, de Platon et d'Aristote, on ne voit plus que deux grandes écoles : celle d'Épicure et celle de Zénon. Toutes les deux cherchent le bonheur : l'une dans la jouissance, l'autre dans la vertu; l'une dans le « sentir », l'autre dans le « vouloir ».

Les Épicuriens disent : Toute la science d'être heureux consiste à se ménager des sensations agréables; tout excès implique ou cause de la douleur; il faut apprendre à se modérer en tout, même dans le plaisir.

Pour les vrais disciples d'Épicure, la vertu même ou la modération n'est plus la fin de l'homme, mais le moyen parfait de jouir; tout se termine au « moi », et au « moi » satisfait. C'est le raffinement dans la corruption et dans l'égoïsme.

Les Stoïciens prennent l'homme par ce qu'il a de plus grand. — Tu es libre, lui disent-ils, tu es donc ton maître, ton seul maître. Que ta volonté t'appartienne et apprenne à se dominer : le bonheur est dans la souveraineté de toi-même. — Mais la douleur? — Elle n'est pas. — Mais la persécution? Mais la mort? — Qu'importe! Tu es : personne ne peut te ravir à toi-même. Cela suffit au sage. — Et ils s'en allaient, ces stoïques, superbes et indomptés, dans ce monde pourri, défiant l'oppression et crachant leur langue aux tyrans qui ne parvenaient pas à les réduire.

A la clarté de l'Évangile, on voit ce qu'une telle doctrine, sous ses airs fastueux, recouvre de vanité, d'illusion et d'impuissance; mais, il faut le reconnaître, tant de fierté ne manque pas d'allure, et on aime à rencontrer, au sein de l'effroyable despotisme de Rome et de la corruption païenne, ces volontés d'airain, debout, inflexibles.

L'école d'Épicure n'a pas produit un héros, ni en Grèce, ni à Rome. L'héroïsme qui commande si impérieusement le sacrifice personnel de l'individu, jusqu'à la mort souvent, ne pouvait guère fleurir dans ces consciences pour lesquelles le « jouir »

était le souverain bien. Elles en tarissent d'ailleurs une des sources vives, en se désintéressant du mouvement de la chose publique, selon le précepte du maître : « Cache ta vie (1). » Elles ne le comprennent même pas, témoin ce jugement étrange de la secte épicurienne sur Épaminondas : « Qu'avait-il à s'aller promenant avec son armée par tout le Péloponèse, et pourquoi il ne se tenait plutôt quoy en sa maison, avec un petit chapellet en la tête, entendant à faire bonne chère et à se bien traiter (2) ? »

L'école de Zénon arme l'homme contre lui-même, le pousse à dédaigner la douleur et à sauvegarder, au mépris de tout et de la mort même, son indépendance et sa liberté, jetant ainsi dans les consciences le germe des mâles vertus. Les plus grands hommes d'action de l'antiquité, Caton, Brutus et Marc-Aurèle, sont des stoïques.

Qu'on cherche maintenant chez les Épicuriens et les Stoïciens, on y trouvera de belles maximes : de modération chez les premiers et de force chez les seconds; on en composerait un manuel édifiant de presque toutes les vertus privées et publiques : la conscience pure, la tempérance, la douceur, la justice, la prudence, le mépris des richesses, la sérénité, la paix, l'inflexibilité de caractère, l'amitié, le dévouement, la clémence. Tous ces préceptes ont été formulés dans un langage immortel; on dirait des diamants de la plus belle eau, taillés et ciselés : ce sont les joyaux de la philosophie.

Si les préceptes sauvaient la conscience, l'école d'Épicure et celle de Zénon auraient pu guérir l'humanité. Mais autre est le bien dire, autre le bien faire. La philosophie a souvent excellé dans l'un et toujours faibli dans l'autre. Cette impuissance, qui est un vice commun aux deux sectes rivales, explique la stérilité de leur prosélytisme.

Épicuriens et Stoïciens se confondent, après tout, dans le culte d'eux-mêmes. Le « moi », voilà le dernier mot des uns et des autres. La satisfaction du « moi », voilà la fin de tout. Mais, le « moi » ici-bas, — qu'on le place avec Épicure dans le « sentir », ou avec Zénon dans le « vouloir », — est en proie à la douleur. Comment vaincre la douleur, puisqu'on ne peut la supprimer?

Ils n'ont plus qu'une ressource : l'indifférence, la voluptueuse indifférence; c'est là, en effet, qu'ils trouvent, l'un par

(1) PLUTARQUE, *Œuvres morales. Si ce mot cache ta vie, est bien dit.*
(2) PLUTARQUE, *Hommes illustres.* (Traduct. d'Amyot.)

la « tension », τόνος, l'autre par le « relâchement », ἄνεσις, leur suprême refuge.

Une immense tristesse est au fond de toutes les âmes en quête de sagesse philosophique, on la sent inexorable sous l'indifférence dont elles s'enveloppent; les âmes succombent sous son étreinte, et restent seules avec leur « moi » qui, finalement, leur échappe.

A les entendre, l'homme s'appartient, il est son maître; sa vie est dans ses mains, et, s'il lui plaît de la supprimer, il n'a de compte à rendre à personne; le suicide est un droit, il est même un devoir, et il peut, en tous cas, être une nécessité. L'homme a un avantage sur les dieux, disaient les Stoïciens, il peut mourir. Le saint de la secte, Caton, est un suicidé.

Ils manquent de divin. Le dieu qu'ils appellent Nature ne vaut pas mieux que celui des religions et des mythologies. Ce n'est pas le Dieu vivant et personnel, c'est le « Fatum », aveugle, muet, inaccessible; il faut le subir, écrasé et vaincu, accablé et désespéré.

C'est de là pourtant qu'on a voulu tirer le Christianisme! Comme si la religion pouvait sortir de la philosophie, la béatitude évangélique de la béatitude d'Épicure ou de Zénon, la loi du sacrifice de la loi de l'égoïsme, le Dieu-Père du Fatum, la force de l'impuissance, l'inépuisable et divine espérance de l'indifférence et du désespoir; comme si Jésus, qui apportait ces biens, ces lumières, cette vie, n'était qu'un philosophe, un descendant de quelque secte romaine. Non, malgré la philosophie et ses perles, le monde avant Lui n'était qu'un fumier; et Lui, le grand semeur, y a jeté sa parole, comme un ferment qui devait tout transformer et dont l'intarissable vitalité travaille toujours dans le paganisme persistant de la pauvre humanité.

De quel peuple devait sortir Jésus Christ?

Du peuple juif. C'est la nation humble entre toutes; mais elle a produit le Christ, et elle prend place, à ce titre, malgré sa petitesse, à côté et au-dessus de l'Empire romain, des religions païennes, de la culture hellénique, et des plus grandes puissances de l'histoire. Les autres nations semblent livrées à l'initiative de leur propre génie et à la merci de leurs vices, Israël grandit sous la haute tutelle de Dieu. Séparé de tous et gardé par Lui, il paraît au milieu des flots humains comme l'arche qui tient en réserve le salut et l'avenir. Le développe-

ment du règne humain, ses transformations religieuses, ne s'expliquent pas sans le judaïsme. Jéhovah, son Dieu, est devenu le Dieu de l'humanité, et son Messie, toujours attendu et finalement méconnu par lui, le Sauveur et le régénérateur du monde.

Rien de plus prodigieux que cette petite tribu sémite. Elle part, sur un ordre divin, des plaines de la Chaldée, avec sa foi en un seul Dieu, avec l'espérance de devenir un peuple innombrable comme les étoiles, et de voir « bénies » en Abraham son chef « toutes les races de la terre (1) » ; elle campe sous la tente, en Chanaan, y dresse des autels à Jéhovah dont elle invoque le nom; elle émigre en Égypte, au pays de Goschen, pour y travailler et grandir. La dure hospitalité des Pharaons se change bientôt pour elle en servitude; elle brise, sous l'inspiration de Moïse, le joug qui l'écrase, se retire au désert, redevient nomade et pastorale. Loin de toute civilisation, elle reçoit sur le Sinaï la loi qui doit l'isoler du monde païen. A force de patience, de bravoure et de foi, elle conquiert la terre que Dieu lui a promise, se constitue en petit royaume indépendant, jusqu'au jour où, subissant sa destinée, elle sera jetée, à travers les peuples, comme une poussière.

A l'époque dont j'esquisse à grands traits le tableau, Israël touche au dernier âge de sa vie nationale, et va perdre pour jamais son indépendance politique.

Après avoir résisté aux plus mortelles divisions intestines, à l'exil, à la domination étrangère des Perses et des Grecs, après avoir su reconquérir avec une poignée de braves, au bout de quatre siècles d'asservissement, son ancienne autonomie, la Judée est aujourd'hui gouvernée par Hérode, un Iduméen, créature de César et du Sénat; elle n'est plus qu'une vassale de l'Empire, et ne tardera pas à être absorbée par lui. Alors, comme en nos temps, les petits États ne pouvaient se promettre un lendemain.

A part les Sadducéens, conservateurs étroits et courtisans du pouvoir antinational, amis de la paix avant tout et lui sacrifiant jusqu'à l'indépendance du pays, tous, parmi les docteurs, les scribes, les prêtres et la masse du peuple, comprennent la crise que traverse la nation; ils voient l'abîme, mais ils ne croient pas, ils ne peuvent croire à la catastrophe.

Cette race vigoureuse avait une telle volonté de vivre et de

(1) *Gen.*, XII, 3.

devenir un grand État, que ni les revers, ni les désastres, ni les siècles, n'ont abattu ses espérances et dissipé les illusions de son patriotisme.

N'est-elle pas le peuple élu? N'a-t-elle pas les promesses de son Dieu? Le trône de David n'est-il pas inébranlable? Le sang des Macchabées est-il donc tari? Plus l'horizon s'assombrit, plus l'image idéale de son Messie ressort lumineuse. La mauvaise fortune ne la réduit pas, elle l'exaspère. En approchant du gouffre où elle va disparaître, sa foi au triomphe final grandit et s'exalte. La masse de ses docteurs n'a cessé, par une fausse interprétation des Écritures et par les diverses apocalypses des derniers temps, celles d'Hénoch notamment, d'entretenir les aberrations les plus funestes sur l'avenir et la grandeur politique d'Israël. Ils matérialisent les prophéties relatives à l'ère messianique et à l'Envoyé de Dieu qui doit l'inaugurer; ils s'obstinent à ne voir dans cette ère que le rétablissement de leur royaume détruit; ils rêvent d'une restauration qui leur donnera l'empire universel et se fabriquent un Messie de fantaisie, sorte de César divin, étendant sur le monde vaincu un sceptre plus glorieux que celui de Salomon.

La fidélité à la loi religieuse trouvait, il est vrai, dans cette erreur un point d'appui énergique, car cette fidélité, d'après eux, était la condition même de la réalisation de leurs folles espérances. — Dieu est véridique, disaient les maîtres; sa parole ne peut tromper ni faillir : « Observe sa loi, et il accomplira ses promesses, que nos péchés et nos apostasies tiennent en suspens. »

Le plus grand péril pour un peuple est de se méprendre sur sa destinée. La déviation de la conscience nationale dans le peuple juif a été la première cause de sa ruine. Autre était sa destinée, comme race et religion, autre sa destinée, comme État. Il ne faut pas confondre le judaïsme avec la nation juive : l'un est une race et une religion, l'autre une forme politique, un mode d'être variable de la race et de la religion. Le judaïsme subsiste encore après cinq mille ans; la nation juive n'a vécu que quelques siècles, depuis Saül jusqu'à l'exil de Babylone, de l'an 1000, à peu près, à l'an 588. Exilée soixante-dix ans, asservie deux siècles sous les rois perses, un siècle et demi sous la domination gréco-macédonienne, elle recouvre le libre gouvernement sous les princes de la famille des Macchabées, mais cette résurrection ne dure qu'un siècle. Dès l'an 63,

Pompée s'empare de Jérusalem. Toujours circonspects, les Romains donnent à la Judée un roi iduméen; mais ils n'attendent que l'occasion pour en faire une simple province de l'Empire, et, afin d'anéantir plus sûrement toute velléité d'indépendance chez ce peuple incoercible, dans cette race au « cou raide comme une barre de fer », suivant le mot énergique d'un de ses prophètes (1), ils détruiront bientôt, pour jamais, sa capitale et son temple.

La nationalité n'est qu'une phase relativement courte dans les cinquante siècles de l'histoire d'Israël, elle n'a d'autre but que de donner une consistance plus ferme à la race, de permettre une organisation plus complète de la religion. Le résultat obtenu, Israël peut disparaître comme royaume; même dispersé, il vivra comme race et comme Église.

Chez les autres peuples de l'antiquité, l'État et la Religion confondus vivent, se développent, meurent ensemble; lorsque la nationalité tombe, les dieux s'en vont. Chez celui-là tout est étrange; la nationalité peut périr, la race et la religion grandiront encore, et, loin d'entraver leur destinée providentielle, cette destruction ne fera que la servir.

Le rôle du judaïsme n'est point la conquête du monde; tout est religieux, sacerdotal en lui. Il ne se distingue de ce qui l'entoure ni par ses arts, ni par ses armes, ni par le nombre, ni par la science; sa gloire est dans un dogme, dans une loi morale, dans une espérance.

Dieu l'a élevé au milieu des païens pour être son témoin, l'apôtre de son unité, le héraut de sa justice et de sa miséricorde, le gardien de son décalogue, le foyer des espérances messianiques. Partout à travers le monde, le Juif emportera le Livre qui renferme ses trésors divins, publiera ce dogme, pratiquera cette loi, affirmera cette espérance; il bâtira des synagogues comme un temple à son livre; il viendra s'asseoir devant l'armoire sainte où est déposé le rouleau sacré; il le lira, l'étudiera, le commentera.

Sa science théologique multiplie ses foyers; elle fleurit aussi bien à Babylone, en plein milieu persan, qu'à Alexandrie, en pleine philosophie hellénique, et à Jérusalem, où les docteurs parlent la langue maternelle et conservent sans mélange la tradition des aïeux. Tandis que les païens en

(1) Durus es tu, et nervus ferreus cervix tua. ISAIE, XLVIII, 4.

foule courent à leurs idoles, le Juif reste fidèle au seul Dieu qui gouverne le monde, à la loi qui régit les consciences et à son espoir indomptable dans le héros prédit par ses prophètes.

Ainsi, à l'heure même où la nation touche à sa fin, la race s'est propagée; sous le coup d'événements divers, conduits par la Providence, tels que la guerre et le mouvement colonial, l'exil et l'émigration spontanée, la faveur même de ses conquérants, elle est dispersée aux quatre coins du monde. Les colonies juives sont partout, au sud de l'Asie et de l'Arabie, sur toutes les côtes de l'Asie Mineure, en Égypte, en Europe, en Grèce, en Italie. Ce mouvement d'expansion qui a commencé, dès le sixième siècle avant Jésus Christ, par la déportation et qui a eu pour théâtre l'empire d'Assyrie, se continue, sous Alexandre, dans l'immense empire du Macédonien; il se développe sous ses successeurs, en Syrie, sous les Séleucides, et en Égypte, sous les Lagides; il reçoit de Rome une impulsion nouvelle : pas une ville importante désormais qui ne possède sa colonie et sa communauté juives.

« Il serait difficile, dit Strabon, de trouver un lieu, en toute la terre, qui n'ait reçu les Juifs, et où ils ne soient puissamment établis. » Ils sont sur tous les rivages de la Méditerranée, à l'embouchure de tous les grands fleuves : le Nil, le Danube, le Tigre et l'Euphrate, et, sans doute aussi, le Gange, car dans leurs émigrations vers l'Orient, ils ont dépassé les provinces de la haute Asie et atteint la Chine et le Petchili. Ce qu'ils occupent, ils ne le quittent plus, s'y enracinant avec opiniâtreté. Babylone reste le centre de la période d'exil assyrien, Alexandrie, celui de la colonisation grecque, Jérusalem, le foyer ardent qu'attise l'espoir de la résurrection nationale.

En s'établissant au milieu des peuples étrangers et païens, le Juif ne leur est pas incorporé; il vit isolé, conserve le libre exercice de son culte, et garde souvent une sorte de nationalité religieuse; il paye le tribut, mais il est exempt du service militaire; il a ses chefs propres pour le juger et le régir. Quelques-uns prennent part au gouvernement des villes, des armées ou des États; mais c'est une exception : les Juifs se confinent plus volontiers dans le trafic, le commerce, le négoce. Groupés dans des quartiers réservés, ils bâtissent des synagogues et des proseuques, à l'entrée des villes, près des ruisseaux où ils peuvent se livrer à leurs ablutions. Loin de gêner cet isolement, les Romains, à l'exemple des Lagides, le favorisent.

Auguste mande aux gouverneurs d'Asie de ne point appliquer aux Juifs les lois sévères de l'Empire sur les réunions et les associations. Il leur est permis de recueillir l'impôt du temple et de l'envoyer à Jérusalem, comme contribution volontaire. Ils ont la faculté de juger leurs débats devant un tribunal juif, plutôt que romain. Quant au service militaire, un moment exigé sous Tibère, il n'en est plus question pour eux dans l'Occident.

Cette large tolérance a beaucoup favorisé le développement et l'accroissement de cette race dont il est difficile de méconnaître l'intelligence pratique, la fermeté, la souplesse, la sobriété, et, au témoignage de Tacite, l'amour de donner la vie et le mépris de la mort (1). Nulle n'a mieux connu l'art de s'enrichir, car nulle n'a montré un sens pratique plus fin, une frugalité plus austère, un travail plus infatigable et une volonté plus persévérante.

Les préoccupations du gain qui, dans d'autres races, étouffent les idées supérieures et tarissent la source du divin, ne réussissent pas, dans celle-là, à dominer ou à détruire la religion.

Ces trafiquants et ces commerçants, depuis les plus infimes colporteurs et brocanteurs jusqu'aux banquiers et aux grands négociants, restent les membres de la communauté dont le centre est à Jérusalem, et les rayons partout où s'élève une synagogue; ils se sentent les fils d'Abraham et portent ce titre dans le monde des « goym » avec une morgue aristocratique, comme les musulmans portent le leur au milieu des chrétiens, des infidèles, des « giaour » ; ils gardent un attachement inviolable à la Loi et au Livre qui la contient; ils chôment le jour du sabbat, célèbrent leurs rites loin des regards païens, sous leurs proseuques, à l'ombre de leurs jardins consacrés. Ils n'acceptent pas de partager la table des gens du pays. Fiers de leur sang, ils se marient entre eux et n'épousent que des femmes de leur race. Ils ont coutume de visiter, chaque année, surtout aux grandes fêtes, à la Pâque, à la fête des Tabernacles et de la Dédicace, la Palestine et la ville sainte; tous doivent, au moins une fois dans la vie, sacrifier en personne à Jéhovah dans le seul lieu qui lui soit agréable, et ils envoient un tribut, appelé « prémices » ou offrandes, afin d'enrichir le trésor du Temple et de pourvoir aux besoins des frères nécessiteux.

(1) Huic generandi amor et moriendi contemptus. TACITE, *Hist.*, l. V.

Les autres races se fondent dans le milieu où elles émigrent, le Juif n'a qu'une patrie, la sainte Sion : le reste du monde n'est jamais pour lui que la terre étrangère; il va, il vient, il passe, il séjourne, mais sans s'attacher par des liens trop étroits à ce sol profané qu'il dédaigne; et s'il accepte ou achète le titre de citoyen romain, c'est pour donner une garantie plus haute à son indépendance, comme Juif.

Le Temple est son palladium sacré, et la sainte Salem, l'étoile vers laquelle il s'oriente pour prier, comme le musulman vers la Mecque et la Kaaba.

C'est ainsi que, par son Livre et ses synagogues, son culte et ses mœurs, son exclusivisme et son attachement indestructible à la patrie absente, sa fidélité aux traditions des aïeux, sa fraternité et son organisation puissante, à travers le mépris dont il est l'objet et les persécutions qui l'assaillent, en dépit d'un milieu qui aurait séduit et corrompu toute autre race moins bien trempée, le Juif dispersé reste une communauté religieuse, une Église; il défie le paganisme, méprise les dieux, résiste à la culture hellénique et aux mœurs romaines, et, toujours inébranlable dans sa foi, il persiste à se croire destiné à dominer le monde, dès que son Messie apparaîtra.

Cependant, bien qu'il dédaigne le monde païen et soit plus préoccupé de se défendre contre ses influences que de le convertir à son culte, le Juif n'exerce pas moins sur lui un vrai prosélytisme. Il s'y applique avec zèle, persévérance et habileté. On retrouve dans son apostolat toutes les qualités et les défauts de sa race : souplesse et art de s'insinuer, ruse et cupidité, orgueil du sang et intrigue (1). Par les esclaves et les affranchis, il se glisse chez les plus hauts personnages et jusque dans le palais des Césars. Sur les vaisseaux des trafiquants, il fait le tour des mers et du bassin méditerranéen. Par le brocanteur qui, avec son éventaire, parcourt les rues et les sentiers des faubourgs, il agit sur le menu peuple. « Nos lois, disait Philon, non sans quelque emphase, attirent à elles tout le monde, les barbares, les étrangers, les Grecs, ceux qui habitent les continents et ceux qui habitent les îles, en Orient, en Occident, en Europe. »

Les femmes se convertissent plus facilement que les hommes (2). Toutes celles de Damas, s'il faut en croire Josèphe (3), avaient

(1) MATTH., XXIII, 15. — (2) *Act.*, XIII, 50; XVI, 14. — (3) *Antiq.*, XVIII, 3, 5.

embrassé le judaïsme. Les hommes, et principalement les étrangers, cédaient aussi, entraînés par les avantages d'une conversion qui leur valait le droit de bourgeoisie, l'exemption du service militaire et la faculté de se marier avec les femmes du pays. Le besoin d'une foi positive, d'une doctrine élevée, a dû attirer ceux que le paganisme avait dégoûtés et le scepticisme découragés.

On distinguait deux classes de convertis : les « prosélytes de la porte » et ceux de « la justice ». Les premiers, — espèce de classe intermédiaire entre les païens et les Juifs, impure encore, mais dont le contact ne souillait pas le vrai fils d'Abraham, — n'étaient tenus qu'à adorer le vrai Dieu et à observer les sept préceptes noachides (1). Les seconds devenaient de vrais Juifs par la circoncision, le baptême d'immersion et le sacrifice ; soumis à tous les usages et à toutes les lois de l'alliance divine, ils étaient solennellement admis dans la théocratie ; ils s'appelaient les parfaits.

Malgré le zèle de son prosélytisme, le Juif ne réussit pas à entamer le monde païen. Paganisme et Judaïsme représentent deux forces hostiles, réfractaires l'une à l'autre.

Le pharisien dévot, intransigeant, a le Gentil en horreur, et le Gentil tient le Juif en mépris. L'un secoue la poussière de ses pieds, comme une souillure, quand il a foulé une terre païenne ; l'autre prodigue au circoncis le ridicule et l'avilissement. Cicéron déjà ne voyait dans le judaïsme qu' « un peuple né pour la servitude ». Sénèque le regarde comme « une nation misérable et criminelle ». Plus amer et plus âpre, Tacite juge « son culte insensé et méprisable », et il l'appelle « la lie de l'esclavage ». Entre Israël et le paganisme, il y a plus qu'une barrière, il y a un abîme béant, infranchissable. Depuis plus de six siècles, disséminé à travers les peuples, il n'en a rallié aucun à sa foi ; il l'a imposée seulement à deux peuplades voisines : aux Iduméens sous Jean Hyrcan (2), aux Ituréens sous Aristobule (3). Son Dieu effraye plus qu'il n'attire, et sa loi, avec ses rites minutieux, est un joug plus qu'un appui : elle enchaîne et accable la conscience, elle ne la soutient pas.

Évidemment, cette race religieuse est mieux douée pour la défensive que pour l'attaque et la conquête ; elle a plus de

(1) *Exod.*, XII, 19 ; *Lévit.*, XVII, 12 ; XXIV, 16 ; EZÉCH., XIV, 16. — (2) *Antiq.*, XIII, 9, 7 ; XV, 7, 9. — (3) *Ibid.*, XIII, 11, 3, 15, 4.

cohésion que d'expansion, de raideur que de souplesse; elle est plus résistante que pénétrante; elle a la force, elle n'a pas la sympathie; c'est un granit : elle en a la dureté; mais elle manque de l'énergie souveraine qui s'assimile et transforme un milieu. Sa stérilité, comme puissance conquérante, n'a d'égale que sa merveilleuse indestructibilité.

Rien, dans l'histoire, ne prouve mieux l'action divine que ce petit peuple, pressé de toutes parts par le paganisme universel et ne le subissant jamais. Au cours de ses pérégrinations à travers les civilisations les plus diverses, il fait parfois des emprunts aux traditions chaldéennes et assyriennes, aux doctrines et au culte de l'Égypte, à la théologie persane et à la philosophie grecque, mais il épure tout et il reste lui-même.

Tout est panthéiste, il ne l'est pas; tout est idolâtrique, il ne l'est pas; tout adore la nature, il ne l'adore pas; tout est fétichiste, il ne l'est pas. Autour de lui, on divinise les chefs et les rois, lui ne reconnaît en Abraham qu'un père, et cache avec soin le tombeau de Moïse qui reste simplement son suprême législateur. Il tue ses prophètes; mais leur parole le dompte, et la voix de ces morts n'en devient que plus éloquente sur ceux qui l'ont méconnue.

Il résiste à tout : à l'idolâtrie, à la philosophie, à la culture hellénique, aux persécutions, à la force plus terrible que les autres, le temps, et même à son propre Messie. On peut dire de lui que, s'il n'a été ni converti ni perverti, et s'il n'a rien transformé, il a du moins tout conservé.

C'était son rôle providentiel.

Au sein de cette lassitude, de ce dégoût qui énervait le monde antique, une immense espérance a toujours gonflé la poitrine de ce peuple; seul, il a cru à la rédemption humaine, seul, par un prodige rationnellement inexplicable, il a placé en avant l'âge d'or que tous les peuples rejetaient en arrière. Grâce au judaïsme, l'idée de Dieu a toujours lui sur la terre enténébrée, et son action a toujours été visible à travers les extravagances de l'homme. C'est d'un sang juif, fécondé par l'Esprit, qu'est né l'être dont le nom est Sauveur, l'être qui a réalisé l'idéal des prophètes et arraché l'âme humaine à l'abîme sans fond d'erreurs et de vices où, depuis des siècles, elle roulait vaincue, désespérée.

L'imperfection et les fautes de l'homme, ses illusions et son

étroitesse d'esprit, laissent toujours leur empreinte dans l'œuvre grandiose de Dieu.

Les Juifs, en masse, ont trahi leur destinée : ils mêlent à la grande idée du Dieu unique l'exclusivisme le plus farouche ; ils étouffent la haute morale mosaïque sous des observances et des rites tout matériels ; ils abaissent les espérances messianiques au niveau de leurs préjugés de race, de nationalité et de religion. Il semble que Jéhovah, le seul, le vrai Dieu, soit leur Dieu à eux ; la loi rituelle et cérémonielle, la condition nécessaire, universelle, du salut ; et leur Messie espéré, le grand conquérant qui va les venger enfin de leur longue oppression.

Ces préjugés avaient tellement aveuglé et endurci la conscience populaire, que le judaïsme, destiné par la Providence à préparer les voies au Messie, est devenu le plus grand obstacle à l'œuvre messianique. Mais, comme le paganisme a ses élus qui ont échappé à la contagion universelle, le judaïsme a ses fidèles, — petit troupeau inconnu, étranger aux aberrations des docteurs, des prêtres et du peuple, gardant en silence les espérances de Dieu.

Les documents évangéliques ouvrent un jour plein de lumière sur cette portion réservée de la nation, sur ces « vrais Israélites sans ruse (1) », parmi lesquels Dieu devait choisir les instruments de son œuvre. Plusieurs types empruntés à des groupes différents sont dessinés d'un trait sobre, mais précis, ferme et profond. Le vieux prêtre Zacharie, les bergers de Beit-Saour, le vieillard Siméon, Anne la prophétesse, nous laissent deviner que, dans le milieu sacerdotal, toutes les consciences n'étaient pas faussées et pétrifiées par la casuistique des scribes, que, dans la société élevée et instruite de Jérusalem, et même dans la classe populaire, chez les femmes surtout, la piété animait le culte et inspirait à plus d'un cœur des prières ardentes, implorant à grands cris la miséricorde de Dieu sur son peuple et la venue du vrai libérateur.

Tels étaient les éléments en fusion dans l'humanité, vers le huitième siècle de Rome, au milieu de la 192e Olympiade et, d'après les Juifs, à la fin du quatrième millénaire de la création.

(1) JEAN, I, 47.

C'était, suivant le premier mot tombé des lèvres de Jésus (1), « la plénitude des temps ». L'Empire, le Paganisme, la Philosophie, le Judaïsme officiel, toutes les forces humaines ont accompli leur évolution. Le monde se meurt, asservi par la politique romaine, dégradé et désespéré par les fausses religions, demandant vainement aux philosophes le secret de la vie et de la vertu; le Judaïsme, lui-même, agonise, infidèle à sa destinée.

Jamais il n'y eut un moment plus critique. Mais Dieu veille, et dans son peuple élu les humbles prient, ils espèrent.

En dehors du Judaïsme, une vague attente dont témoignent les poètes, les historiens, les livres sibyllins, palpite et tient le monde en haleine : c'est le pressentiment qui annonce tous les grands événements de l'histoire.

Jésus va naître.

(1) MARC, I, 15.

CHAPITRE II

LES ORIGINES DE JÉSUS. — SA CONCEPTION.

L'origine de Jésus n'est point semblable à la nôtre.

Il n'est pas né comme nous, « du mélange des sangs, ni d'un instinct charnel, ni d'une volonté d'homme (1) »; apportant à l'humanité le secret et le pouvoir de renaître dans l'Esprit, il est né de la femme et de l'Esprit de Dieu.

L'Esprit de Dieu est la force souveraine. Il commande l'évolution générale et préside au mouvement ordonné, progressif, de l'univers. Or, comme il est intervenu dans le chaos et la matière pour produire l'être qui sent, dans l'animalité pour produire l'être qui pense, il va intervenir dans l'être qui pense pour que « la Terre donne son fruit (2) » et que l'humanité voie « germer le Sauveur, le Saint, le Fils de Dieu (3) ».

Le résultat de l'intervention divine n'était qu'une créature; cette fois, le résultat est à la hauteur de l'Infini.

Dieu s'unit personnellement à son œuvre; et comme il avait incarné la vie dans la matière, la sensation dans la vie, la pensée dans la sensation, il s'incarne lui-même aujourd'hui dans l'humanité. Les règnes se superposent et s'enveloppent : le règne de la vie s'ajoute au règne de la matière; le règne animal au règne de la vie; le règne humain au règne de l'animalité; maintenant, c'est le Règne de Dieu, et des fils de Dieu dans l'humanité.

Toutes ces genèses successives constituent dans leur ensemble le drame grandiose de cette terre, elles sont toutes mystérieuses; plus l'être créé est parfait, plus le mystère est profond.

(1) JEAN, I, 13. — (2) *Ps.* LXVI. — (3) LUC, I, 35.

La vie est plus cachée que la matière, l'animal plus énigmatique que la vie organique, l'homme plus insondable que l'animal, Jésus plus impénétrable que tout. Celui qui cherche à scruter les origines peut saisir les conditions matérielles dans lesquelles les êtres se produisent, la cause première échappe à ses expériences. D'où vient la matière? D'où la vie? D'où l'être qui sent? D'où l'être qui pense? D'où vient le génie? D'où vient le Christ?

La science qui s'arrête aux phénomènes répond : Je ne sais. La raison qui perçoit les causes dit : De l'Esprit de Dieu.

Sous quelle forme sensible et historique l'action de l'Esprit s'est-elle manifestée dans la genèse de Jésus? Il faut le demander aux documents évangéliques (1), les seuls de l'antiquité qui nous renseignent avec détails sur cet événement caché, presque inaperçu, et qui doit pourtant changer la face du monde.

La première scène se passe dans un pays obscur de Galilée. Son nom inconnu jusqu'alors est Nazareth. Il signifie fleur et rejeton. En venant de Jérusalem, on aperçoit des dernières cimes de la Samarie la petite ville, au loin, comme un point blanc, sur les hauteurs escarpées qui dominent la plaine de Jisréel. Ses maisons grises, carrées, à toits plats, s'étagent sur le versant oriental de deux collines séparées par un ravin qui dessine la grande rue montante de Nazareth. Là sont les bassins d'ablution, les ateliers, les boutiques, le marché, la synagogue. A l'est de la ville, se creuse une vallée où jaillit la source qu'on appelle aujourd'hui la fontaine de Marie.

Le ravin et la vallée se rejoignent au delà des dernières habitations, dans une petite plaine qui fait le fond verdoyant de la coupe au dedans de laquelle Nazareth est assise. Gazonnée au printemps, cette plaine se dessèche en été, elle devient l'aire où les Nazaréens foulent aux pieds des bœufs le blé et l'orge, et vannent leur grain au vent du soir.

Oliviers et figuiers, nopals aux larges feuilles toujours vertes, grenadiers, amandiers et citronniers, parsemés de cyprès noirâtres, justifient le nom de la petite ville fertile et fleurie.

Les ruelles qui mènent à la source s'animent, le matin et le soir, par le va-et-vient des jeunes filles et des femmes. Elles marchent à pas lents, silencieuses et graves, l'urne penchée sur la tête, la main relevée pour la soutenir, le voile rejeté en

(1) Pour la valeur de ces documents, voir l'Introduction.

arrière et flottant : on dirait des statues grecques en mouvement.

Aux jours de fête et de sabbat, les sentiers des champs se remplissent. Des groupes d'hommes et de femmes, séparés, se voient au penchant des collines, sous les oliviers, auprès des tombeaux. On cause sans fin, assis à terre : les hommes revêtus de leurs manteaux, les femmes en robes bariolées, le front ceint du bandeau, enveloppées comme d'un linceul dans leurs grands châles de lin blanc.

Ce lieu est plein de douceur et de silence ; point d'âpreté dans ces collines dont les lignes ondulent, sans se briser. La chaîne du Djebel-es-Sikh s'arrondit en cercle et borne l'horizon. Aucun bruit ne trouble cette solitude fermée d'où le regard et la pensée montent d'eux-mêmes vers le ciel.

C'est là, dans une de ces maisons tranquilles, que vit, inconnue, la jeune fille qui va recevoir la plus haute révélation de Dieu.

Les espérances de la nation juive allaient donner leur fruit. Dieu n'a pas regardé les grands, les chefs religieux, les docteurs, les savants, ni les riches. Il a choisi dans la foule une humble créature. Il se garde comme une réserve, au cœur du peuple, des âmes qui en portent tout le génie, et il se plaît à tirer de ses rangs les élus qui doivent le sauver.

La jeune fille s'appelle Marie.

Elle n'a pas seize ans.

La tradition lui donne pour père Joachim et pour mère Anne. On croit que son père était mort quand elle était enfant. Elle est de descendance royale et du sang de David (1). Elle a été élevée dans le Temple. Chose étrange, chez un peuple où toutes les femmes pouvaient ambitionner d'être la mère du Messie, dans une race pour laquelle, à cause de cela, la stérilité est un opprobre, elle, obéissant à une inspiration divine, se voue à Dieu dans la virginité. Cependant, suivant la loi et la coutume juives, étant seule héritière, elle a été fiancée et promise depuis peu à un homme appelé Joseph, de sa propre tribu et de sa famille, à son plus proche parent qui devra recueillir son héritage (2). La cérémonie de l'entrée dans la maison de son mari n'est pas encore célébrée. Elle vit chez sa

(1) Voir l'Appendice C : *Les deux généalogies de Jésus.*
(2) Voir l'Appendice C : *Ibid.*

mère, préparant son trousseau, comme toutes les jeunes mariées de son pays (1).

Or, un jour, elle vit apparaître, sous forme humaine, et entrer dans sa maison, Gabriel, l'ange de Dieu.

L'ange lui dit : — Salut, pleine de grâce. Le Seigneur est avec toi. Tu es bénie entre les femmes.

Les fiancées juives vivent retirées et cachées avec leurs compagnes, loin du regard des hommes.

Aussi, à la vue de l'ange, et en entendant ses paroles, Marie se troubla. Elle cherchait ce que pouvait être un tel salut.

— Ne crains pas, Marie, lui dit l'ange, tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici : tu concevras et tu enfanteras un fils, et tu le nommeras du nom de Jésus. Il sera grand. On l'appellera Fils de Dieu. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; il régnera dans la maison de Jacob pour toujours; son règne sera sans fin (2).

La Vierge comprit alors qu'il s'agissait du Sauveur attendu, de Celui qui relèverait pour l'éternité le trône renversé de David, qui serait la gloire d'Israël, l'attente des nations, l'orgueil de sa mère. Comment était-elle appelée à ce rôle divin, elle qui avait résolu de ne devenir mère par aucun homme?

Dans sa surprise, elle demanda simplement : — De quelle manière cela s'accomplira-t-il? Je ne connais pas d'homme (3).

L'ange répondit :

— L'Esprit-Saint surviendra en toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre; et c'est pourquoi ce qui sera engendré saint sera appelé Fils de Dieu.

Et l'ange lui donna un signe : — Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est aujourd'hui le sixième mois de celle qu'on appelait stérile.

Rien n'est impossible à Dieu.

Alors, Marie s'écria :

— Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole.

L'ange s'éloigna (4).

Telle est la genèse de Jésus.

Il ne tient à l'humanité que par sa mère. Celui qui vient

(1) Voir l'Appendice B : *Le mariage chez les Hébreux.* — (2) Luc, I, 29-33. — (3) Luc, I, 34. — (4) Luc, I, 35-38.

inaugurer la race nouvelle des fils de Dieu, échappe au torrent des générations terrestres : ce n'est pas l'homme qui l'engendre, c'est l'Esprit qui l'évoque des chastes entrailles de la Vierge.

Ainsi, une des plus grandes, des plus prodigieuses paroles qui soient tombées de la bouche des voyants, en Israël, une des plus mystérieuses, est accomplie désormais : « Une vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous (1). »

Près d'un siècle plus tard, un vieillard, un apôtre, celui qui a été le plus profondément initié aux secrets de l'âme de son Maître, — saint Jean, donnera l'interprétation de ce fait ; il empruntera la langue même de Platon, et dans une page qui dépasse tout ce que la philosophie grecque a dit sur Dieu de plus sublime, il enseignera qu'en Jésus « le Verbe s'est fait chair, et a habité parmi nous (2) ».

La plus haute aspiration de l'humanité a trouvé dans le Fils de l'homme une réalisation qui la dépasse. Dieu s'est fait homme ; et la nature humaine, dans le Christ, est devenue la nature du Verbe de Dieu. Cet être sera le centre de tout le mouvement religieux. Quiconque voudra s'élever jusqu'à Dieu, viendra se rallier à Lui. Il est la pierre (3) dressée au milieu des temps. Ceux qui se heurtent contre elle seront brisés ; ceux qui s'appuient sur elle ne seront plus ébranlés, ils formeront peu à peu l'édifice, la cité, le Royaume de Dieu, but suprême de toute la création et dans l'attente duquel toute chose languit, souffre et gémit.

Lorsque l'Esprit de Dieu agit dans certaines âmes élues pour accomplir une même œuvre, il les pousse les unes vers les autres, et les rapproche par un mouvement irrésistible. Au lendemain du jour où Marie fut appelée à être la mère de Jésus, elle s'en alla en toute hâte vers une autre femme, sa parente, choisie pour être, malgré son âge et sa stérilité, la mère de Jean-Baptiste.

Élisabeth habitait avec le prêtre Zacharie, dans les montagnes de Juda, un petit pays, comme on les rencontre fréquemment en Palestine (4).

Le village appelé Karem, aujourd'hui Aïn-Karim (5), est

(1) Isaïe, vii, 14. — (2) Jean, i, 14. — (3) *Rom.*, ix, 32.
(4) Voir Appendice D : *Le lieu de naissance de Jean-Baptiste.*
(5) Source des vignobles, en hébreu.

assis sur un mamelon que domine et enferme un cirque de collines. Les vignobles entremêlés d'oliviers et de figuiers abondent; la source qui jaillit près du village leur a emprunté son nom. Sur la ligne uniforme de l'horizon, quelques tours de garde, des castels, de rares bouquets de térébinthes et d'arbousiers au feuillage luisant.

La rencontre de ces deux femmes, longuement racontée par saint Luc, met en pleine lumière tout ce qui agitait divinement ce petit cercle intime où commençaient à se réaliser les grandes espérances d'Israël et où Dieu préparait, à l'insu du monde, le salut de l'humanité.

Ceux qu'un même sentiment remplit se devinent, sans même échanger une parole. En se voyant, dès le premier mot, les deux mères se comprirent.

Au salut de Marie, Élisabeth sentit son enfant tressaillir dans ses entrailles, et sous le coup d'une inspiration divine :

— Tu es bénie, s'écria-t-elle, entre les femmes; et béni le fruit de ton sein. Comment se fait-il que la mère de mon Dieu vienne à moi? Oui, à ta voix, l'enfant que je porte dans mes entrailles a tressailli de joie. Combien tu es heureuse, toi qui as cru! Ce que le Seigneur t'a dit s'accomplira (1).

C'est alors que Marie livra à Élisabeth le mystère de sa vocation et de sa maternité.

« Mon âme », dit-elle, « glorifie le Seigneur;

« Et mon esprit tressaille de joie, en Dieu, mon Sauveur.

« Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, voilà que tous les siècles m'appelleront heureuse.

« Il m'a fait de grandes choses, le Tout-Puissant; et son nom est saint.

« Et sa miséricorde, de race en race, est sur ceux qui le craignent.

« Il a agi dans la vertu de son bras et dispersé ceux qui s'exaltent dans la pensée de leurs cœurs.

« Il a déposé les forts de leurs trônes et exalté les petits.

« Il a comblé de biens les affamés et renvoyé vides les riches.

« Il est venu en aide à Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde,

« Comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours (2). »

(1) Luc, I, 41-45. — (2) Luc, I, 46-55.

La poésie est le langage des impressions véhémentes et des idées sublimes. Chez les Juifs, comme chez tous les peuples d'Orient, elle jaillit d'inspiration. Toute âme est poète, la joie ou la douleur la fait chanter (1).

Si jamais un cœur a dû faire explosion dans quelque hymne inspirée, c'est bien celui de la jeune fille élue de Dieu pour être la mère du Messie.

Elle emprunte à l'histoire biblique des femmes qui, avant elle, ont tressailli dans leur maternité, comme Lia (2) et la mère de Samuel (3), des expressions qu'elle élargit et transfigure. Les hymnes nationaux qui célèbrent la gloire de son peuple, la miséricorde, la puissance, la sagesse et la fidélité de Dieu, reviennent sur ses lèvres habituées à les chanter.

Quelle créature eut jamais conscience d'une destinée plus haute et resta, dans sa grandeur, plus humble et plus effacée? L'homme s'exalte en lui-même, il se prévaut souvent contre Dieu de sa force et de son génie; la servante de Dieu ne se prévaut que de sa bassesse et ne s'exalte qu'en Dieu. Elle prophétise sa gloire future, elle entend déjà l'immense acclamation qui la saluera tout le long des siècles; mais elle ne voit là que le triomphe de Celui qui a fait en elle de grandes choses.

Ce n'est pas ainsi que parle une simple femme, une fille d'Ève. Ce cantique inspiré dépasse tous les horizons terrestres, et ferme le cycle des temps anciens; ce n'est plus l'espérance qui appelle Dieu, c'est la foi triomphante qui le voit et le possède; il est l'hymne des temps nouveaux, et le plus splendide cri d'allégresse qui soit sorti d'une poitrine humaine.

Le séjour de Marie à Karem, dans la maison de Zacharie, se prolongea près de trois mois. Il fut une longue prière, une confidence ininterrompue, une adoration des desseins de Dieu et l'attente religieuse de leur exécution. Les sentiments que trahit la grande hymne de la Vierge étaient trop profonds pour n'être pas exclusifs; elle en vivait comme ceux que l'amour absorbe, mais à la différence de l'amour humain qui se concentre et s'isole, l'amour divin s'épanche et nourrit les autres;

(1) Entre la poésie et la prose, chez les Juifs, la différence est tout entière dans le parallélisme rythmé qui met en opposition deux idées contraires, ou qui balance deux idées harmoniques.

(2) *Gen.*, xxx, 10-13. — (3) *I Rois*, II, 1-8.

Marie faisait rayonner Dieu dans la famille qui lui donnait l'hospitalité, dans l'âme de Zacharie, d'Élisabeth et de l'enfant qui allait venir.

Au jour attendu, Élisabeth mit au monde un fils, selon la promesse que Zacharie avait reçue, lorsqu'un matin, au temple de Jérusalem, au moment d'offrir l'encens, il aperçut, à droite de l'autel des parfums, l'ange de Dieu, et apprit de lui la haute et religieuse destinée de cet enfant (1).

Cette naissance fit grand bruit dans les villages voisins et dans la parenté de Zacharie. L'âge avancé d'Élisabeth était connu ; cet enfantement, qui dépassait les espérances humaines, prouvait que le doigt de Dieu était là. De tous les côtés on félicitait la mère.

Le huitième jour, il fallut circoncire l'enfant : ce fut l'occasion d'incidents nouveaux et extraordinaires. Les parents et les amis voulaient, selon la coutume, donner au premier-né le nom de son père, Zacharie. — Jamais ! s'écria la mère. C'était, chez les Juifs, un privilège réservé à la femme, d'imposer le nom à l'enfant (2). Qui le connaît mieux qu'elle ? Qui le devine mieux ? Si le nom doit peindre celui qui le porte, le génie maternel saura toujours trouver le plus expressif. Sachant bien qu'elle devait ce fils à Dieu, Élisabeth, n'écoutant que son cœur et sa foi, voulut que le nom de l'enfant exprimât la grâce faite à la mère. — Il s'appellera Jean (3), dit-elle. On objectait la coutume. — Mais personne dans ta famille, lui disait-on, n'a porté ce nom-là. On fit signe au père pour savoir sa volonté. Zacharie, resté muet depuis qu'il avait eu sa vision au Temple, demanda des tablettes et écrivit : Il s'appellera Jean.

A l'instant même, il recouvra la parole et se mit à louer Dieu. Tout le voisinage s'émut. On commentait ce qui s'était passé dans la maison du vieux prêtre, et, par toutes les montagnes de Judée où le bruit de ces événements s'était répandu, on s'émerveillait. Les espérances messianiques étaient vives, alors, dans le peuple, on attendait le grand Envoyé. Le fils de Zacharie ne serait-il pas cet envoyé ou quelque prophète ? On pronostiquait sur son avenir ; on s'abordait en se demandant : — Que sera cet enfant ? La main de Dieu est avec lui, disait-on, suivant la formule chère aux Hébreux (4).

(1) Luc, I, 1-23. — (2) Chez les anciens Hébreux, la mère donnait le nom à l'enfant, en le mettant au monde. *Gen.*, XXIX, 32 ; XXXV, 18 ; *I Rois*, I, 20.
(3) Johana, don de Dieu. — (4) Luc, I, 66.

Pendant que ces rumeurs confuses courent de village en village, l'œuvre de Dieu se continue autour du berceau de Jean. Son père est envahi aussi par l'antique esprit des prophètes : il entrevoit le mystère dont Marie de Nazareth portait dans ses entrailles le secret ineffable; il a la conscience précise de la vocation de son fils, il comprend que tout ce que Dieu avait annoncé par la bouche des saints et des prophètes, dès l'éternité, s'accomplit enfin, et, emporté par l'Esprit, il le chante dans une prophétie sublime :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël!

« Il a visité et racheté son peuple,

« Il a fait lever pour nous le Sauveur puissant dans la maison de David, son serviteur,

« Il nous délivre de nos ennemis et de la main de ceux qui nous haïssent.

« Il a été miséricordieux avec nos pères, et s'est souvenu de son alliance sainte,

« De la promesse qu'il avait jurée à Abraham, notre père, de se donner à nous,

« Afin que, sans crainte, libres de nos ennemis, nous le servions,

« Dans la sainteté et la justice, devant lui, tous les jours de notre vie. »

Et, regardant son fils, il s'écria :

« Et toi, enfant, tu seras prophète du Très-Haut.

« Tu marcheras devant la face du Seigneur, préparant ses voies.

« Tu donneras à son peuple la science du salut et de la rémission de ses péchés,

« Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu dans lesquelles nous a visités Celui qui se lève des hauteurs,

« Pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pieds dans la voie de la paix (1). »

La science des pharisiens de l'école d'Hillel ou de Schammaï, la piété toute rituelle du sacerdoce, ne connaissaient pas un tel langage. Un esprit nouveau tressaille dans l'humanité.

Avant même de naître, à peine conçu, et dès le sein de sa mère, Jésus déjà rayonne; il sanctifie et il inspire, il sanctifie

(1) Luc, I, 67-79.

Jean dans les entrailles d'Élisabeth, il inspire à Zacharie des accents qui rappellent et égalent les anciens prophètes. Ce vieux prêtre transfiguré par lui est aussi grand qu'eux.

Il ne suffit pas de relever les faits matériels et palpables, il faut signaler encore les faits psychologiques, les sentiments, les idées, les inspirations; l'intérêt de l'histoire est dans ces ressorts cachés qui impriment le mouvement et qui commandent à la réalité. Rien, ici-bas, ne s'accomplit visiblement qui n'ait dans l'âme et en Dieu sa cause invisible.

Ce petit coin silencieux des montagnes de Judée, où Marie, Élisabeth et le prêtre Zacharie se trouvent réunis, est comme un cénacle, une Église. Le Christianisme est déjà là tout entier. Dieu est présent, quoique invisible. Il exalte ces deux mères, il remplit ces consciences de sa parole et de son feu. Ces créatures, sans ressource humaine, dénuées de tout ce qui peut remuer le monde, à un point de vue terrestre, sont les agents de la force naissante qui va l'envahir, le bouleverser, le transformer. Elles annoncent que l'idéal entrevu de loin par les prophètes est à la veille de s'accomplir; les espérances nationales trouvent en elles un foyer ardent et épuré; la grande œuvre de Dieu, tout ce plan d'ineffable miséricorde, qui a pour objet le salut d'Israël et de l'humanité, pour condition l'abnégation et l'effacement de l'homme, est conçu par elles dans une clairvoyance absolue, et elles le publient.

A l'origine du Christianisme, avant le triomphe éclatant de l'Esprit de Jésus, on pouvait peut-être dédaigner ces êtres obscurs et leurs chants prophétiques; mais en face de l'œuvre adulte et toujours victorieuse, on doit reconnaître en eux un esprit supérieur à l'homme; ce sont des êtres de première grandeur, Dieu seul peut les produire, la fantaisie des poètes elle-même ne peut pas les rêver.

Marie a-t-elle assisté à la naissance de Jean et aux fêtes de sa circoncision? Les documents évangéliques insinuent plutôt le contraire. Ce n'est qu'après avoir mentionné son retour à Nazareth que saint Luc raconte la suite des événements dont la maison de Zacharie fut le théâtre et dans lesquels, d'ailleurs, rien ne trahit ou ne laisse soupçonner sa présence (1).

(1) Luc, I, 56.

La Vierge n'était que fiancée; la cérémonie de la réception dans la demeure de son mari n'avait pas encore été célébrée, le terme fixé pour cette fête de famille devait approcher; elle revint à Nazareth.

Après les jours tranquilles d'Aïn-Karim, une épreuve l'attendait.

Les signes de sa maternité devenaient visibles. Comment Dieu sauverait-il l'honneur de sa virginité devant les hommes et aux yeux du fiancé à qui elle était promise? Cette pensée dut traverser l'âme de Marie; mais ce qui eût été une angoisse pour une nature vulgaire, préoccupée d'elle-même, ne pouvait troubler la sérénité de celle qui avait dit : « Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon sa parole. »

Tous ceux qui se sentent, à quelque degré, les instruments de Dieu, se livrent à lui dans la plénitude de la foi; il saura écarter ou briser les obstacles. Marie, dit Bossuet, dans son grand langage, abandonna tout à Dieu, et elle demeura dans la paix.

Or, voici ce qui se passa à Nazareth.

Joseph, qui n'avait pas été initié au mystère dont Marie, par réserve et humilité, gardait le secret, s'aperçut de son état. Les apparences laissaient croire à l'infidélité de sa fiancée, et le respect de sa vertu lui défendait tout soupçon. Ne pouvant deviner les desseins impénétrables de Dieu, il hésitait. Dans sa justice humaine, il se résout à un parti qui semble tout sauver : au lieu de dénoncer sa fiancée publiquement, comme adultère, il la renverra sans bruit.

Les pensées de l'homme le plus modéré et le plus sage sont loin de la vérité et de la justice de Dieu. Si la résolution de Joseph eût été tenue, elle sauvait sa conscience, mais elle perdait l'honneur de la mère et celui de l'enfant.

Lorsque l'homme a tout fait pour connaître son devoir, il peut s'égarer encore; mais il mérite que Dieu l'assiste, et Dieu intervient pour le sauver. Joseph fut éclairé de la lumière divine et associé directement à l'œuvre qui s'accomplissait près de lui et qu'il ne soupçonnait pas.

Au milieu de ses doutes, de ses angoisses, au moment où il allait accomplir ce qu'il croyait être la justice, il eut, une nuit, un songe.

L'ange de Dieu lui apparut et lui dit : — Joseph, fils de David, ne crains pas de recevoir dans ta maison, Marie, ta femme. Ce qui est né d'elle est de l'Esprit-Saint. Elle enfantera

un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus (1), car il sauvera son peuple de ses péchés (2).

Les lumières de Dieu, quel que soit le chemin qu'elles prennent pour pénétrer dans la conscience, — qu'elles viennent par des visions extérieures ou des songes, dans la veille ou le sommeil, par des inspirations subites et directes, des voix intérieures ou des voix du dehors, par celles de la nature ou de l'homme, — les lumières de Dieu éclairent jusqu'au fond. L'esprit sait, la volonté se résout, et l'homme agit.

Joseph s'éveilla, se leva, et, sans hésiter, il obéit à la parole de Dieu qui commandait à sa conscience.

La réception de Marie dans la maison de son fiancé fut célébrée sans retard, suivant la loi de Moïse, selon les coutumes juives et galiléennes (3). Il y eut les sept jours de fête, les agneaux immolés, le cortège des jeunes filles avec les lampes allumées et les branches de myrte.

Le type de la Vierge est fait de pureté et de grâce, de douceur et de force, d'humilité et de majesté; il a inspiré les plus grands artistes et défié leur génie, la piété des chrétiens le contemple, et l'humble Nazaréenne plane au-dessus de ce monde, comme l'incarnation de la femme idéale.

Ce mariage n'eut rien, si ce n'est la perfection des deux époux, qui le distinguât des autres. En dehors de Joseph et de Marie, on ne se doutait pas que, dans les desseins de Dieu, il avait pour but de préparer le berceau du Messie, et de donner au Messie et à sa mère l'appui d'un homme qui serait, selon la loi, le mari de l'une et le père de l'autre.

Les époux réunis vécurent comme frère et sœur, selon le mot discret, mais formel, de l'Évangile, « et il ne la connaissait pas (4) ».

Joseph comprit quel rôle lui était réservé dans la genèse de Jésus; il se sentit le gardien de deux faiblesses sacrées, la virginité de sa femme et l'enfance de Celui qui allait naître d'elle.

Honnête et douce figure, ce simple ouvrier aura la gloire de passer parmi les Juifs pour le père du Nazaréen, il restera le modèle de l'abnégation, du dévouement et de la fidélité. Son

(1) Jeschouah, Jéhovah-Sauveur.
(2) MATTH., I, 20, 27.
(3) Voir l'Appendice B : *Le mariage chez les Hébreux.*
(4) MATTH., I, 25.

nom s'ajoutera aux deux noms les plus aimés de cette terre, le nom de Marie et le nom de Jésus. L'Église chrétienne ne les séparera pas dans son culte; au milieu de ses épreuves, à travers les âges, accablée par sa faiblesse humaine, — héritage des infirmités du Christ, dont Dieu lui laisse le poids, — elle lèvera les yeux vers ce prédestiné, et elle l'appellera son protecteur invisible.

Les jours s'écoulaient; l'attente était grande à Nazareth dans la maison de Joseph, le charpentier. La sobriété des Évangiles ne nous donne pas le moindre détail; mais ceux qui connaissent le cœur des mères soupçonnent les émotions divines de la Vierge, à la veille d'enfanter le Christ. Les mères terrestres s'agitent dans le vague de leurs rêves, interrogeant avec anxiété l'avenir mystérieux. La mère de Jésus avait des espérances infinies dont rien ne pouvait diminuer la plénitude ni troubler la sérénité.

CHAPITRE III

LES ORIGINES DE JÉSUS : DE SA NAISSANCE AU RETOUR D'ÉGYPTE.

Un fait nouveau dans l'histoire de la Judée, vers l'an 747-749 de Rome, mit en mouvement toute la population du petit royaume d'Hérode, des provinces orientales et des divers États alliés ou tributaires de l'Empire (1).

Auguste avait reçu du Sénat, pour dix ans, le renouvellement de son mandat impérial. Il venait de clore le lustre (746). Il avait dénombré les citoyens romains, même dans les villes ayant droit de cité, comme Antioche, Béryte en Syrie et Tarse en Cilicie. Pour la troisième fois, les portes du temple de Janus avaient été fermées. Jamais, dans l'Empire, la paix n'avait été plus complète et plus universelle. Le maître du monde la met à profit : il fait son inventaire, comme un simple propriétaire opulent; et, comme un fermier économe, avisé, il mesure ses terres; il énumère ses sujets et alliés, régularise le calendrier, note ses ressources dans un livre de comptes qui est venu jusqu'à nous, par fragments. Il a ordonné le dénombrement de tous les habitants des provinces et des royaumes alliés ou vassaux. La Judée, gouvernée par Hérode, est soumise à l'édit impérial.

On a voulu le nier. La critique n'a rien épargné pour surprendre en flagrant délit d'anachronisme saint Luc (2), le seul auteur qui ait mentionné ce recensement des provinces et de

(1) Voir l'Appendice A : *Chronologie générale de la vie de Jésus*, § 1. *Le recensement de Quirinus.*

(2) Luc, II, 12.

la Judée. L'histoire impartiale ne saurait suivre ceux qui contestent le témoignage du troisième Évangile (1).

Le royaume d'Hérode a été dénombré. Ce roi complaisant, dont la politique ne manquait jamais une occasion de flatter Auguste, se garda bien de désobéir à la volonté du maître : ordre fut donné à tous les Juifs de se faire inscrire, chacun à son lieu d'origine, et de prêter serment de fidélité à César et au Roi (2).

Ce fut l'occasion du voyage de Joseph et de Marie à Bethléhem. Joseph tirait son origine de la petite ville (3); légalement, il devait y être inscrit. L'un et l'autre virent sans doute le doigt de Dieu dans le fait imprévu qui les amenait au lieu même où, selon les prophètes, devait naître le Sauveur d'Israël. Malgré sa grossesse avancée, malgré l'hiver et les fatigues d'un long voyage, Marie suivit Joseph.

La distance de Nazareth à Bethléhem est de trois à quatre journées de marche, en prenant la route directe à travers la plaine de Jizréel, les montagnes de Samarie et de Judée, par Ginéa, Béthulie, Sichem, Letonah, Béthel, Tell-el-Fûl, Jérusalem et la plaine des Rephaïm. Les caravanes s'y succèdent sans interruption. Les gens du peuple vont à pied, mais il est rare, en Judée, qu'un âne ne suive pas chaque famille; l'infatigable et sobre animal vit de peu, il porte les provisions, les vêtements et son maître : c'est la monture du pauvre.

On fait halte auprès des sources, le long du chemin, à l'ombre de quelque arbre vert; le soir, au coucher du soleil, dans la saison des pluies, on s'arrête à l'entrée des villages, au caravansérail qui sert d'abri aux voyageurs et aux bêtes; le lendemain, à l'aube, on repart, en chantant les psaumes qui parlent de Jérusalem et de la maison de Jéhovah, et, d'étape en étape, on arrive au terme du voyage.

Ainsi cheminèrent Joseph et Marie, accompagnés de ceux que l'édit d'Auguste amenait, comme eux, à Bethléhem ou dans quelque autre ville de Juda.

Bethléhem (4) est située à deux lieues au sud de Jérusalem, par delà la plaine des Rephaïm, au cœur même des montagnes de Judée. Elle occupe le faîte de deux collines soudées l'une à l'autre en forme de croissant. Des vallées profondes

(1) Voir l'Appendice A, § 1.
(2) *Antiq.*, XVII, 2, 4. — (3) Luc, I, 27.
(4) En hébreu : Beth-Lehem, maison du pain.

l'isolent de toutes parts; celle du milieu, — la plus fertile, — l'Ouady-el-Karroubeh, enserrée par les deux pointes du croissant, descend en pente raide, et les murs étagés pour retenir la terre lui donnent l'aspect d'un vaste amphithéâtre verdoyant, couvert de vignes, d'oliviers, de figuiers, d'amandiers et de caroubiers. L'horizon, borné au nord et au couchant par les montagnes qui dominent Bethléhem, s'ouvre splendide au midi et à l'orient. Voici le champ d'épis où vint glaner Ruth la Moabite, et tout auprès, le petit monticule qui porte le village de Beit-Saour où Booz avait son aire. Plus loin, le désert de Juda avec ses monts stériles, sablonneux, pareils à des amas de cendres grises. Le soleil dore cette désolation, mais rien ne germe sur ce sol dévasté. Par derrière, — dans un gouffre au-dessus duquel se dresse, comme un rempart, la masse bleuâtre et violacée des rochers de Moab, — la mer Morte cache ses eaux bleues. Au midi, une montagne solitaire s'élève fièrement en cône : c'est l'Hérodion, où le vieux roi Hérode voulut être enseveli et dormir son dernier sommeil.

Tel est le petit pays qui vit naître David et où se pressent aujourd'hui ses descendants.

Les maisons regorgent de monde. Le khan du village, le « diversorium » dont parle saint Luc est encombré. Lorsque Marie et Joseph arrivèrent, il n'y avait plus de place pour eux; ils durent chercher un abri dans une grotte voisine, dans une de ces excavations qui se rencontrent fréquemment en Palestine, à mi-côte, sur le flanc des collines de calcaire. L'une d'elles s'appelait la crèche ou l'étable; elle était située à l'extrémité du pays, à la pointe qui regarde Hébron, et servait de refuge aux animaux. C'est là même que se retirent les deux voyageurs sans abri, c'est là, dans ce refuge misérable, que va naître le Fils de David, Celui que l'ange avait annoncé à sa mère comme le Saint, le Fils de Dieu, le Sauveur et l'héritier d'un trône éternel. Ce fait, le plus important de l'histoire, l'Évangile le raconte en deux mots sublimes de simplicité, comme s'il s'agissait du dernier des Bethléhémites : « Or, pendant qu'ils étaient là, les jours de la grossesse de Marie s'achevèrent. Elle mit au monde son fils premier-né. Elle l'enveloppa de langes. Elle le coucha dans la crèche, car il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie (1). »

(1) Luc, II, 6, 7.

Celle qui avait conçu dans la virginité enfanta dans la virginité. L'Évangile le laisse entendre : elle ne connut pas les faiblesses ni l'accablement de nos mères. C'est elle-même qui reçoit son enfant, elle-même qui le couche dans ce berceau improvisé. La foi chrétienne est restée à genoux devant cette femme et l'enfant qui repose sur son sein ; elle a appris, en les regardant, la douceur, la pauvreté, le sacrifice; elle s'est fait de cette scène ineffable des visions toujours nouvelles, sans se lasser jamais et sans pouvoir en épuiser la vertu, le charme et la beauté.

Ceci se passait dans une nuit de décembre, au mois de Tébeth, selon le calendrier juif, à l'insu de tous, sans autre témoin que Marie et Joseph. La petite ville endormie ne soupçonne pas la naissance de Celui qui, mieux que David, doit l'immortaliser. Mais l'Esprit de Dieu est en pleine effervescence sur cette grotte et ce berceau délaissé; il va y amener ses élus.

Toute l'initiative est en Lui. Ceux qu'il éclaire voient, ceux qu'il appelle entendent, ceux qu'il ne touche pas restent inertes dans leur inconscience et leurs ténèbres.

Au pied de Bethléhem, un peu au delà de Beit-Saour, dans la plaine même où Booz avait ses champs d'orge et de froment, où Ruth de Moab était venue glaner, des bergers gardaient leurs troupeaux.

Les bergers, en Orient, représentent la classe infime de la population agricole ; ce sont les serviteurs des serviteurs. Le maître du champ ne travaille pas; il a ses laboureurs, ses ouvriers et les gardiens de ses troupeaux. On les voit aujourd'hui encore, la tête couverte d'un long voile noir, une peau de mouton sur les épaules, les pieds nus ou chaussés de misérables sandales, une petite massue en chêne ou en sycomore à la main ; ils se relèvent de veille en veille, assis sous quelque rocher, autour de grands feux. Dès les premières pluies, la terre, où plus tard tombera la semence, se couvre d'herbe et de fleurs, et les troupeaux vivent de ces premières pousses.

Or, pendant que ces bergers de Beit-Saour veillaient, une clarté céleste les inonda ; effrayés, ils virent debout, auprès d'eux, un ange du Seigneur :

— Rassurez-vous, leur dit-il, je viens vous annoncer une joie qui sera grande pour tout le peuple. Il vous est né,

aujourd'hui, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville même de David. Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est enveloppé de langes, et posé dans l'étable (1).

A l'instant même, de grandes voix emplirent le ciel. La multitude des esprits, de concert avec l'ange, louait Dieu et disait : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (2). »

Le monde divin tressaille à la naissance de Jésus. Rien ne s'accomplit ici-bas qui n'ait été décrété là-haut; les phénomènes terrestres sont le contre-coup de causes célestes et impénétrables. Tout l'avenir, tout le mystère de ce berceau est dans ces deux mots qui rempliront l'espace et les temps : Gloire et paix, gloire à Dieu, paix à l'homme. Désormais, la terre, qui méconnaissait Dieu, a un fils qui va nous enseigner son nom et établir son règne; l'humanité, livrée à la loi brutale de la destruction dans la lutte pour l'existence, va connaître la loi de la paix, parce qu'elle sera régie par la loi de l'amour.

Les anges s'éloignèrent et disparurent dans le ciel; et les bergers se dirent : — Montons jusqu'à Bethléhem. Allons voir « cette parole qui vient de s'accomplir » et que le Seigneur nous a fait connaître.

Ils vinrent, pressant le pas, et trouvèrent Marie et Joseph et le nouveau-né posé dans la crèche.

En le voyant, ils comprirent ce qui leur avait été dit de l'enfant (3).

Les âmes simples éclairées de Dieu ont le regard pénétrant, elles devinent ce que les sages, avec toute leur philosophie, ne sauraient entendre. La foi seule connaît Dieu et ses desseins, la raison les discute de haut : ils lui échappent et l'aveuglent; elle veut les plier à ses exigences et à ses étroites formules : elle n'aboutit qu'à les nier, le plus souvent, à les défigurer ou à les amoindrir.

Les bergers revinrent à leurs troupeaux et racontèrent ce qu'ils avaient vu, on s'émerveilla de leur récit, et ils glorifiaient et louaient Dieu. Il ne semble pas cependant que le témoignage de ces pauvres gens ait ému Bethléhem ni troublé la paix et l'humilité du berceau de Jésus. Il resta inconnu, entre sa mère et Joseph. Mais Marie conservait en son cœur ce qu'elle entendait; comme toutes les mères, elle faisait de ses

(1) Luc, II, 9-12. — (2) Luc, II, 14. — (3) Luc, II, 15-17.

souvenirs un trésor, une sorte de livre intérieur qu'elle relisait avec tendresse.

Le champ des bergers subsiste encore; les troupeaux y paissent, à la saison d'hiver, comme au temps de Jésus, sous les oliviers, à travers les terres où reverdit le même gazon, où fleurissent les mêmes anémones. Le culte n'a jamais déserté ce lieu où resplendit le premier éclat de l'aube naissante du Christ. Le soir de Noël, les Bethléhémites accourent vers l'église d'Hélène, dont il ne reste que des débris, et dans la crypte à demi ruinée, ils prient les bergers de Beit-Saour leurs aïeux, qui furent les premiers apôtres.

Avec leur long voile blanc, assises en groupes sur les murs renversés, à l'ombre des oliviers plantés à l'entour, les femmes, vues de loin, rappellent les êtres mystérieux qui ont chanté l'avénement de Jésus. Cette foule a un air de gaieté et de sérénité qui s'harmonise bien avec les souvenirs dont ce champ est rempli, avec cette lumière d'Orient qui embellit tout et donne au rocher stérile lui-même une apparence de richesse et de vie.

Après huit jours, l'enfant, suivant la loi de Moïse, fut circoncis (1) dans la maison même qui abritait les humbles étrangers. Vraisemblablement, cette fête de famille fut une fête de pauvre. Tout se passa simplement, obscurément; il n'y eut d'extraordinaire que le nom prophétique donné à l'enfant; et encore ce nom de Jésus pouvait paraître un nom vulgaire : d'autres enfants le portaient. Il n'avait tout son sens divin en Jésus qu'aux yeux de la foi, dans l'âme du père et de la mère.

Le premier-né de toute créature vivante, chez les Juifs, était offert à Dieu (2); on payait, pour le racheter, cinq sicles de la monnaie sacrée ou cent oboles. Trente-trois jours après la circoncision, la femme accouchée se rendait au Temple pour se purifier; riche, elle offrait en sacrifice un agneau; pauvre, une paire de tourterelles (3).

Pour obéir à ces rites mosaïques, Marie et Joseph vinrent de Bethléhem à Jérusalem, au jour marqué, emmenant Jésus. Ils se présentèrent, suivant la coutume, dans la cour des

(1) *Lévit.*, XII, 3. — (2) *Exod.*, XIII, 2-12. — *Nombr.*, XVIII, 15, 16. — (3) *Lévit.*, XII, 15.

femmes, devant la porte de Nicanor, au pied des degrés, à l'entrée même de la cour des prêtres, en face de l'autel des oblations; ils donnèrent les cinq sicles, et Marie remit au prêtre les deux colombes.

Un incident plein d'intérêt, une manifestation inattendue est à relever ici.

Le Temple, ses portiques et ses cours, comme aujourd'hui les mosquées, étaient, aux heures du sacrifice et de la prière, remplis d'une foule de gens qui venaient sacrifier, apporter des offrandes, faire leurs ablutions et réciter le Geüllah (1), la prière de la Rédemption.

Parmi les Juifs qui demandaient à Dieu de se souvenir du jour du Messie et de la vie des générations futures, et qui voyaient, agenouillée devant l'autel des offrandes, Marie donnant son fils au prêtre, se trouvait un vieillard, nommé Siméon. L'Esprit de Dieu l'avait conduit au Temple, au moment même où Jésus y était présenté. Il habitait Jérusalem, il appartenait à cette classe pieuse qui vivait dans la fidélité, dans la crainte de Dieu, et avait adopté pour salutation ce cri : Que je voie la consolation d'Israël! Durant sa longue vie, il avait vu décliner la fortune terrestre de son pays; il était de ceux que le règne d'Hérode, avec son paganisme et ses impiétés, attristait; mais rien ne pouvait assoupir en lui l'espoir de la délivrance. C'est le type de la foi ardente et sereine. La vieillesse se lamente et se décourage; lui gardait sous ses cheveux blancs la confiance des âmes jeunes, il ne se lamentait pas, il attendait. Dieu parlait à son cœur. Une voix secrète lui disait que l'heure du salut d'Israël était proche, et qu'il ne mourrait pas sans avoir vu de ses yeux l'Oint du Seigneur (2).

Une illumination soudaine lui révéla que le Sauveur, c'était cet enfant même qu'une femme pauvre présentait au prêtre; il le prit dans ses bras, et, comme Zacharie, le vieillard aussi fut prophète.

— Maintenant, ô Seigneur, s'écria-t-il, laisse aller ton serviteur en paix, selon ta parole. Mes yeux ont vu le Sauveur que tu as préparé à la face de toutes les nations, lumière qui éclairera les païens, et gloire d'Israël, ton peuple (3).

Ce cri sublime est entré au plus profond de la conscience des chrétiens, comme l'expression immortelle de la joie des

(1) *Talm. Hieros., Chagiga.* — (2) Luc, II, 26 et suiv. — (3) Luc, II, 28 et suiv.

hommes d'espérance, qui voient enfin de leurs yeux le bien auquel ils ont cru dans la longanimité d'une foi indomptable.

Le père et la mère de Jésus étaient émerveillés d'entendre ainsi parler de leur enfant.

Siméon les bénit, et, tout rayonnant de l'esprit qui l'exaltait, il se tourna vers Marie, sa mère :

— Femme, lui dit-il, cet enfant est destiné à la ruine et à la résurrection de beaucoup en Israël. Il sera un signe de contradiction, — ce qui percera ton âme d'un glaive, — afin que les pensées secrètes des cœurs soient révélées (1).

Cette prophétie de la destinée douloureuse de Jésus et des souffrances de sa mère s'est cruellement vérifiée. La vie publique du Sauveur sera, en effet, une lutte sans trêve, et sa vie d'outre-tombe dans l'Église fondée par lui au milieu de ce monde tourmenté, est un long calvaire. Le Christ est aujourd'hui comme il était hier, comme il sera demain, le prodige de la contradiction. Il faut être pour lui ou contre lui, il attire ou il repousse; il force les consciences à se révéler.

Lorsque des paroles tombées d'une bouche humaine traversent ainsi les siècles, en y projetant une telle clarté, elles décèlent leur origine : ce n'est pas l'homme, c'est l'Esprit de Dieu qui parle.

La voix de Siméon trouva plus d'un écho parmi ceux qui allaient et venaient dans les cours du Temple; l'émotion du vieillard dut les impressionner (2).

Il y avait là aussi une femme de grande piété, appelée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Devenue veuve sept ans après son mariage, elle s'était consacrée au Temple, nuit et jour, vivant dans le jeûne et la prière. On lui donnait quatre-vingt-quatre ans. Elle fut témoin de l'oblation de Jésus, et elle entendit Siméon parler de l'austère avenir messianique de l'enfant. Son âme s'éclaira et subit l'action divine, elle ne tarissait pas dans sa prière, et elle racontait à tous ceux qui vivaient dans l'espérance du salut, que le Sauveur était enfin donné à Israël. Mais il ne semble pas que ces tressaillements aient franchi le cercle intime des rares initiés auxquels Dieu fit luire les premiers rayons de l'aurore du Christ.

Aucune rumeur ne circula dans le peuple de Jérusalem; rien n'émut le palais d'Hérode et n'alarma le tyran soupçon-

(1) Luc, II, 34 et suiv. — (2) Luc, II, 36 et suiv.

neux. Les chefs de la nation n'eurent pas même un regard pour ce qui s'était passé au Temple ; anciens et grands prêtres, pharisiens et patriotes, rêvaient d'un avenir bien différent de celui qu'un vieillard prophétisait sur la tête d'un enfant inconnu.

Tous les devoirs religieux accomplis, Joseph et Marie quittèrent Jérusalem et revinrent dans leur pays, en Galilée, à Nazareth, avec Jésus (1).

On était alors au mois de Schébat, dans les premiers jours de février. Un projet dont nous voyons nettement la trace (2), avait peu à peu mûri dans l'esprit de Joseph. Tout entier à sa mission de veiller sur l'enfant que Dieu lui confiait, il voulut le traiter comme il convenait à sa destinée messianique. Un prophète, le Sauveur attendu, le Messie, devait vivre et agir dans le royaume de Juda. C'est des Judéens que vient le salut, dira plus tard Jésus à la Samaritaine (3). L'opinion populaire, même parmi les Israélites pieux, n'admettait pas que l'Envoyé de Dieu, celui qui devait être la gloire et le salut du peuple, exerçât son action en dehors de la terre de Juda, loin du sanctuaire national vers lequel tous les Juifs accouraient des quatre coins du monde et où le Dieu d'Israël résidait comme dans sa propre demeure.

Pourquoi Joseph serait-il resté avec sa famille au milieu de cette Galilée païenne dont les meilleurs Juifs disaient : Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth (4) ? Rien ne l'y retenait.

Il se résolut à venir habiter en Judée, près de Bethléhem dont il tirait son origine, et qui devait lui paraître prédestinée à voir grandir le Messie, comme elle l'avait vu naître. L'accueil qu'il y avait reçu, après la naissance de Jésus, des bergers du pays et de leurs maîtres, l'encouragea dans son dessein ; ce fut ce qui motiva sans doute, fort peu de temps après son retour à Nazareth, un nouveau voyage à Bethléhem où il comptait établir sa demeure. Aussi, quand il ramène d'Égypte l'enfant et sa mère, ce n'est point à Nazareth qu'il songe à revenir, mais à Bethléhem, et il faut un ordre de Dieu pour changer sa résolution ; Nazareth était prédestinée à cacher le Christ jusqu'à sa vie publique.

(1) Luc, II, 39. — (2) Matth., II, 22. — (3) Jean, IV, 22. — (4) Jean, I, 46.

C'est dans ce second séjour, et probablement vers la fin d'Adar (février-mars), quelque temps avant la Pâque de l'année 750, que se passèrent plusieurs événements dont le premier Évangile seul nous a conservé le souvenir, et qui jettent sur l'enfance de Jésus un nouvel éclat, plein de mystère et de grandeur.

Les espérances religieuses des Juifs relatives à l'avenir de leur race et au Messie qui devait avoir l'empire du monde, n'étaient point confinées dans les limites de la petite nation; elles s'étaient infiltrées à travers le paganisme, elles couraient l'Orient, faisant luire un rayon d'espoir jusque dans les esprits découragés de la Rome impériale; elles étaient dans l'air, on peut dire : poètes, historiens, philosophes, prêtres et astrologues regardant l'avenir, tous comptaient avec elles.

Dans un pays que l'Évangile ne nomme pas, mais qui ne peut être que la Chaldée, la Mésopotamie, la Perse ou l'Arabie Pétrée, — car ce sont ces pays que désigne ordinairement l'Écriture par le nom vague d'Orient (1), — des hommes qui faisaient profession de sagesse et qui lisaient dans le livre des astres, pour y chercher les secrets de l'avenir, — des mages, comme on les appelait, — aperçurent un jour dans le ciel une étoile (2).

Était-ce un météore, un astre proprement dit, une comète? Frappés du phénomène, ils interrogèrent les traditions de leurs aïeux, de leurs maîtres, et, éclairés sans doute par une lumière divine, ils reconnurent le signe du grand dominateur promis à la Judée.

Le livre de Daniel, où était marquée la succession des empires et supputé le temps de la venue du Fils de l'homme, ne devait pas leur être étranger. Peut-être même descendaient-ils de Balaam, le prophète païen qui avait annoncé qu'une étoile se lèverait de Jacob, et qu'un sceptre surgirait d'Israël (3).

Trois d'entre eux quittent leurs pays et se mettent en route pour Jérusalem. Leur caravane riche et brillante fit du bruit dans la ville. Ils s'informaient de tous côtés, et, sans mettre en doute l'événement qui, selon eux, devait être accompli, ils s'en allaient, disant partout : — Le roi des Juifs est né, où

(1) Cf. *Nombr.*, XXIII, 7; ISAIE, XII, 2; JÉRÉMIE, XLIX, 28; ÉZÉCH., XXV, 10.
(2) Voir l'Appendice A : *Chronologie générale de la vie de Jésus*, § 2. *L'étoile des mages.*
(3) *Nombr.*, XXIV, 17.

donc est-il? Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous venons l'adorer (1).

Les paroles de ces étrangers vinrent aux oreilles d'Hérode. Le roi se troubla, et Jérusalem, où l'espérance du Libérateur trouvait toujours des âmes frémissantes, s'émut.

Hérode, inquiet, convoqua aussitôt les chefs religieux et les docteurs, et s'enquit auprès d'eux du lieu où le Christ devait naître. Tous lui répondirent : — A Bethléhem de Juda. Les Écritures étaient formelles, la tradition unanime; et un prophète avait dit, sans équivoque : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, non, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda, car de toi sortira le Chef qui gouvernera mon peuple Israël (2).

Le vieux tyran avisé fit appeler en secret les mages, et s'informa du temps précis où l'étoile leur était apparue. — Allez à Bethléhem, leur dit-il, c'est là qu'il est né. Recherchez l'enfant, et, quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en la nouvelle, afin que, moi aussi, je vienne l'adorer (3).

Il ne semble pas que les mages aient pénétré la ruse cachée sous les paroles empressées d'Hérode. Ils ignoraient sans doute l'histoire odieuse de cet ambitieux intrigant qui n'était pas sans prétention au rôle de Messie, et qui n'avait jamais reculé devant le crime pour supprimer tous ceux qui pouvaient porter ombrage à sa jalouse royauté.

Après avoir entendu le roi, ils partirent. A peine sortis de Jérusalem, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut. En revoyant sa lumière, ils eurent une grande joie. L'étoile les précédait, elle s'arrêta au-dessus du lieu même où était l'enfant. Ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent (4).

Suivant la coutume de leur pays, ils lui offrirent des présents, et mirent à ses pieds les choses précieuses qu'ils avaient apportées : de l'or, de l'encens, de la myrrhe.

Évidemment, il y a là autre chose qu'un fait d'hospitalité orientale. Ces sages venus de loin sont éclairés par une autre lumière que celle d'une vaine astrologie. L'étoile est un symbole de la clarté de Dieu qui luit dans la conscience, et de l'inspiration qui mène les âmes à l'éternelle vérité. Ce n'est pas un conquérant futur qu'adorent les mages dans cet enfant

(1) MATTH., II, 2. — (2) MICHÉE, V, 2. La citation n'est pas textuelle, mais elle rend exactement la pensée du prophète. — (3) MATTH., II, 8 et suiv. — (4) MATTH., II, 4.

né d'hier, ils voient en Lui l'Emmanuel, le vrai Christ couché dans un pauvre berceau; illuminés par l'Esprit, ils croient et ils adorent. Nulle parole n'est arrivée jusqu'à nous pour traduire leur foi; mais leurs présents ont un langage profond : ils offrent l'or au Roi de l'avenir, l'encens au prêtre, la myrrhe à l'immolé qui, par sa mort, fondera parmi les hommes le royaume et le sacerdoce éternels.

Les fils de Balaam ont mieux prophétisé que leur ancêtre, ils ont ouvert la voie par laquelle ont passé les païens; l'humanité, en foule, les a suivis, elle a mis aux pieds du Christ, à leur exemple, l'or, l'encens et la myrrhe; et, sans se lasser jamais, elle l'adore, le prie, souffre avec lui, et l'aime jusqu'au martyre.

Hérode attendait le retour des mages; et eux-mêmes, après avoir découvert celui qu'ils cherchaient, hésitaient à en informer le roi dont ils pressentaient les desseins perfides. Un songe où ils reconnurent la volonté d'en haut, les ayant décidés à ne point revenir vers lui, ils repartirent par un autre chemin, probablement par le sud de la mer Morte, vers leur pays.

La visite de ces cheikhs religieux, leur munificence, leurs hommages, leur foi, durent jeter quelque éclat dans la pauvre demeure de Joseph. Comment des étrangers, richement accompagnés, venaient-ils de si loin voir un enfant du peuple? Tout se passe en plein air, en Orient, et les rumeurs devaient courir de maison en maison par la petite ville de Bethléhem; on prononça sans doute le nom de Messie et de Libérateur; Joseph dut concevoir quelque crainte : la cruauté d'Hérode et sa ruse étaient connues à tous les Juifs.

En effet, un orage se préparait.

Surpris de ne point voir les mages revenir et sentant ses calculs déjoués, Hérode entra dans une irritation violente.

Il avait l'âme d'un courtisan; bas, vil, devant ses maîtres, les Romains, il était impérieux et dur à l'égard de ses sujets. La colère était un des vices de cette nature défiante, elle ne se calmait qu'assouvie, et elle n'était assouvie que dans le sang. Il n'exilait pas, il tuait. Dès qu'on attaquait ou menaçait son pouvoir, il répondait par la mort.

Le meurtre est son instrument de règne.

A peine monté sur le trône, il demande à Antoine l'exécution d'Antigone vaincu : Antigone est décapité (1). Il fait

(1) *Antiq.*, XV, 1.

massacrer tous les membres du Sanhédrin qui, pendant le siège de Jérusalem, avaient pris parti contre lui et ses alliés romains; il fait noyer Aristobule, son beau-frère, le fils d'Alexandra, dans un bain, à Jéricho, et livre au bourreau, sous un vain prétexte de trahison, l'octogénaire Hyrcan, le dernier des Asmonéens (1); il soupçonne injustement une de ses femmes, Mariamne : il faut qu'elle meure. Les intrigues de Phéroras et de Salomé éveillent sa défiance, à l'endroit de ses deux fils, Alexandre et Aristobule : il ordonne qu'on les étrangle (2). En vieillissant, il devient plus cruel et plus ombrageux. Les Pharisiens, exaspérés par sa politique anti-religieuse et antinationale, complotent et provoquent des soulèvements : il saisit les deux chefs, Judas et Matthias, et les fait brûler vifs (3).

Quand il vit Jérusalem entière s'émouvoir à la pensée d'un Libérateur qui venait de naître, le vieux despote eut bien vite arrêté sa résolution : Qu'on le saisisse et qu'il meure. Mais comment le découvrir? Ses satellites essayent vainement. Bethléhem fut l'objet de perquisitions dissimulées. La violence d'Hérode s'accrut avec l'insuccès de ses recherches; il n'hésita pas devant une mesure radicale et révoltante, et celui qui avait marqué par un meurtre presque toutes les années de son règne, celui qui, avant de mourir, faisait tuer un de ses fils, celui qui, voyant approcher sa fin, et craignant que nul ne pleurât à ses funérailles, avait ordonné le massacre, dans le cirque de Jéricho, des principaux chefs de son armée, commanda d'égorger tous les enfants à la mamelle, à Bethléhem et dans les environs.

On reconnaît là le tyran tout entier, colère et féroce.

La colline où repose Rachel fut pleine de sang et de larmes, les lamentations des mères remplirent les vallées. Il faut avoir vu les deuils, en Orient, entendu les cris, les sanglots, autour des tombes fraîches ouvertes, pour imaginer la détresse de ces femmes refusant d'être consolées, puisque leurs enfants ne sont plus. Hérode, après le meurtre des nourrissons de Bethléhem, put dormir content. Il crut avoir étouffé dans le sang les espérances toujours croissantes du peuple.

Il se trompait.

Hérode n'a réussi qu'à marquer d'une auréole sanglante le berceau de Jésus : le voilà escorté d'une phalange sans tache

(1) *Antiq.*, XV, 9. — (2) *Antiq.*, XVI, 18. — (3) *Antiq.*, XVII 6.

de martyrs; d'autres suivront par légions ces innocents égorgés; le chemin du Christ à travers l'humanité est un chemin de sang; tous ceux qui voudront suivre le Crucifié seront voués, comme lui, à la persécution homicide, dans ce monde où personne n'a été plus contredit que Dieu même.

Jésus échappa à la colère d'Hérode.

Après le départ des mages, Joseph fut averti de Dieu. La même voix qui lui avait parlé, en songe, à l'heure de son mariage, lui parla de nouveau :

« Lève-toi, lui dit-elle, prends l'enfant et sa mère, fuis en Égypte, Hérode va chercher l'enfant : il veut le perdre (1). »

Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, la nuit, et partit en Égypte.

Quels furent les incidents de ce long voyage? Où vinrent se fixer les fugitifs? L'Évangile ne nous en dit rien. Le seul détail qu'il fournisse est relatif à la durée du séjour : ils demeurèrent là jusqu'après la mort d'Hérode.

La légende, en revanche, ne s'est refusé aucune fantaisie, et les apocryphes ont entassé le merveilleux dans cette période de l'exil de Jésus enfant. Les bêtes fauves, les lions et les panthères, s'adoucissent comme des agneaux devant lui, les palmiers s'inclinent à son passage, les fleurs naissent sur son chemin, les sources jaillissent, en plein désert, pour le désaltérer, la route se raccourcit, les distances s'effacent, les idoles se brisent à son approche, les démons s'enfuient, les possédés sont délivrés, et l'Enfant-Dieu multiplie autour de Lui les merveilles qui trahissent sa divinité (2).

L'histoire ne saurait accepter ces récits étranges, et l'Église ne les a jamais sanctionnés. Des traditions d'une haute antiquité et qui sont vivantes dans l'Église cophte, en Égypte, nous apprennent que la sainte famille fit halte sous les sycomores d'Héliopolis, auprès de la source de Matarëa, et se fixa d'abord à l'entrée de Memphis, dans le vieux Caire. On voit encore là une église très ancienne, construite en souvenir du séjour de Jésus. Les chrétiens cophtes la desservent et ne manquent pas de montrer aux visiteurs, dans la crypte, les trois arcades consacrées à Jésus, à Marie et à Joseph.

L'exil d'Égypte ne sauva pas seulement la vie menacée de Jésus, il commença à faire autour de lui et sur lui le silence et la paix que rien ne troublera désormais, jusqu'au jour

(1) MATTH., II, 13. — (2) Cf. *Évang. arabe de l'Enfance.* — *Histoire de la nativité de Marie.* — *Hist. de Joseph le charpentier.*

des grandes luttes. L'étoile des mages disparaît, les voix prophétiques se taisent, le ciel se voile, l'humble famille se perd dans la foule, le père et la mère gardent, seuls, comme un trésor caché, le mystère de Jésus.

L'année suivante (750-751), Hérode mourut. Cependant, Joseph, établi avec les siens dans la colonie juive de Memphis, ne semblait pas avoir hâte de revenir en Judée. Une inspiration l'avertit de regagner la terre d'Israël, il repassa la frontière d'Égypte avec l'enfant et sa mère; mais en apprenant qu'Archélaüs, le nouveau roi de Judée, continuait la politique oppressive et impie de son père (1), il jugea prudent de n'y point habiter.

La Galilée et la Pérée étaient mieux partagées; elles avaient pour tétrarque un autre fils d'Hérode, Antipas (2); ce prince, ami du faste, et d'ailleurs d'un caractère bienveillant, avait entrepris de fonder deux villes, Tibériade et Julias, et il essayait, par la douceur et le libéralisme de son gouvernement, par le luxe des édifices publics et divers avantages matériels, d'attirer le plus possible à lui les habitants des provinces voisines.

Un songe révéla à Joseph qu'il devait se retirer en Galilée; il revint donc à Nazareth, où il établit sa demeure. C'est dans ce petit pays méprisé des Juifs au point d'être passé en proverbe comme incapable de rien produire de bon, que Jésus grandira, inconnu. Il sera surnommé le Nazaréen. Ce nom (3) rappelle une idée et une expression familières aux prophètes, quand ils parlent du Messie : — « Voilà l'homme », disait Zacharie, « CE QUI GERME, tel est son nom (4). » — « Je susciterai à David un GERME saint », avait déjà dit Jérémie (5). Et Isaïe, le premier, avait vu « UN REJETON sortir de la racine de David (6) ».

S'est-il jamais élevé, en effet, non seulement de la racine davidique, mais de la racine humaine, un rameau fleuri pareil à Jésus de Nazareth (7)?

(1) *Antiq.*, XVII, 13. — (2) *Antiq.*, XVII, 11.
(3) En hébreu : *Netzer*, rejeton, fleur.
(4) ZACHARIE, VI, 12. — (5) JÉRÉMIE, XXII, 5; XXXIII, 15. — (6) ISAIE, XI, 1.
(7) Le mot employé par Jérémie et Zacharie est, non pas *Netzer*, mais *Tzemach*; l'expression diffère, l'idée est identique.

CHAPITRE IV

HISTORICITÉ DES RÉCITS MIRACULEUX DE LA NAISSANCE ET DE L'ENFANCE DE JÉSUS.

Le récit des origines de Jésus a un caractère surnaturel qu'on ne doit ni affaiblir ni dissimuler. Un grand fait le domine et en forme la trame : l'intervention personnelle de Dieu. L'Esprit divin agit dans sa souveraine initiative, se révèle sous des modes divers à la conscience d'êtres choisis, les appelle, leur commande, les meut à son gré, et ils exécutent librement ses volontés.

Celui qui ne veut voir, en ce moment unique de l'histoire, que le jeu des forces de la nature et de l'humanité, ne pénétrera jamais le mystère du Christ; car il oublie Dieu, la force motrice suprême qui ploie la nature et l'humanité pour les associer à ses desseins.

Tous les adversaires du miracle, les partisans de la science exclusive, — rationalistes, panthéistes, matérialistes, positivistes ou sceptiques, — proscrivent de l'histoire et traitent de légende ou de récit poétique l'Évangile de l'enfance, tel que saint Matthieu et saint Luc nous l'ont rapporté; ils ne voient dans ces récits qu'un fait ordinaire, embelli, comme toutes les naissances des hommes illustres dans l'antiquité, par le sentiment et l'imagination.

Le fait ordinaire, le seul historique, d'après leur système, tient en une ligne : Jésus est né, sous Auguste, en Palestine.

L'examen le plus attentif et le plus consciencieux des ouvrages où cette critique s'est formulée, n'y découvrira pas le moindre argument « historique » contre les faits que j'ai racontés d'après les documents originaux. L'opposition qu'ils soulèvent est, au fond, purement dogmatique. Ils supposent

l'intervention personnelle et surnaturelle de Dieu, et, dès lors, ils ne sauraient trouver grâce devant les systèmes de philosophie qui suppriment cette intervention. Une telle critique a juste la valeur des systèmes qu'elle invoque; or, ces systèmes, malgré la faveur de l'opinion, n'ont aucun droit de se donner comme l'expression de la vérité, car ils peuvent être convaincus d'erreur par la raison même; et je me suis toujours demandé comment des historiens, dont le devoir est de rapporter les faits dûment attestés, se permettent de les plier violemment à leurs théories. N'est-ce pas renverser les rôles? Le fait documenté est indiscutable, la théorie est du domaine des choses douteuses. Ce n'est pas à notre philosophie de commander aux faits, c'est aux faits de commander à notre philosophie.

Le seul fait d'histoire contre lequel la raison pourrait être invoquée victorieusement est celui qui implique contradiction et qui choque le principe de causalité; un fait inconcevable et sans cause répugne, il n'est pas ni ne peut être. Les philosophes qui ont traité d'absurdes les faits évangéliques ne les ont jugés qu'au point de vue de leurs systèmes et non d'après les principes premiers, essentiels, évidents, de la raison humaine. C'est à la raison incorruptible qu'on doit en appeler contre la tyrannie de cette critique étroite, arbitraire et violente, qui mutile l'histoire.

Il suffit, pour que des faits miraculeux aient le droit de prendre place dans l'histoire, qu'ils soient concevables et qu'ils s'appuient sur des témoignages dignes de foi. Or, ces faits sont concevables, puisqu'ils ont dans la force, la sagesse et la bonté de Dieu une raison d'être suffisante. Sont-ils certifiés par des témoins compétents qui les attestent dans la sincérité de leur conscience? Voilà le grand point.

Nul ne récusera l'autorité historique du troisième Évangile (1) auquel nous devons tous les détails de la conception et de la naissance de Jésus. Saint Luc s'explique dans un prologue, en termes formels, sur son dessein (2). Il ne recueille pas, les yeux fermés, des traditions vagues ni des légendes, il consigne des faits; il a tout suivi, dès l'origine, avec exactitude et avec soin, afin de l'écrire avec ordre et d'enseigner à Théophile la vérité des choses sur lesquelles il a déjà été catéchisé. Comment supposer que cet écrivain soigneux et conscien-

(1) Voir l'Introduction, pages 22 et suiv.
(2) Luc, I, 3, 4.

cieux ait trompé ou surpris la bonne foi de Théophile et de tous ceux qui le liraient, en mêlant à l'histoire réelle des récits fantaisistes, poétiques, légendaires ? Quel critique impartial s'arrogerait le droit de repousser un tel témoignage et de récuser des faits par la seule raison qu'ils dépassent le cercle toujours étroit de ses propres pensées ? Un système de philosophie n'est pas la raison même, il est sujet à controverse et peut être erroné ; tandis que la raison, dans ses principes fondamentaux, est infaillible. L'histoire des origines de Jésus, d'après les Évangiles, peut choquer un système, elle n'a rien que la raison, dans ses principes essentiels, ne puisse recevoir.

Quelques critiques ont essayé de mettre en doute l'authenticité des deux premiers chapitres de saint Luc. Sur quoi s'appuient-ils ? Ces chapitres sont annoncés dans le prologue même : « J'ai suivi tout, avec soin, dès l'origine », écrit l'auteur (1) ; et ils se trouvent dans les premières versions, comme dans les plus anciens manuscrits. Au milieu du second siècle, il est vrai, Marcion les a rejetés : il ne voulait pour Christ qu'un pur « Éon », supérieur à toutes les vicissitudes de la naissance, de la douleur et de la mort, n'ayant de l'humanité que l'apparence ; aussi, saint Justin, Tertullien, Épiphane, reprochent-ils vivement à Marcion de mutiler saint Luc. Il est vrai encore que les cantiques de Marie (2), de Zacharie (3) et de Siméon (4) sont semés d'hébraïsmes et offrent certains traits d'un esprit judaïsant peu en harmonie avec le caractère paulinien de l'Évangile ; mais ces traits sont plutôt des preuves inattendues d'authenticité, car ils trahissent les sources privées où l'auteur a puisé pour rédiger des faits qui dataient déjà d'un demi-siècle et qui furent consignés sous l'émotion même des événements. Les Juifs contemporains de saint Luc ne parlaient et ne pensaient plus comme les pieuses familles du temps de Zacharie et de Siméon.

Du reste, saint Luc était bien placé pour se renseigner sur l'histoire évangélique. On connaît, d'après les « Actes », ses rapports intimes avec Paul, son séjour à Antioche, sa patrie, où il connut Barnabé, et à Césarée, où il reçut l'hospitalité du diacre Philippe ; et sans rappeler son voyage à Jérusalem, où il fréquenta les Apôtres, il est évident qu'il a dû se trouver en

(1) Luc, I. 3. — (2) Luc, I, 46 et suiv. — (3) Luc, I, 68 et suiv. — (4) Luc, II, 29 et suiv.

relation avec la mère de Jésus et la famille de Jean-Baptiste. Telle est la source où il a puisé les détails précieux qu'il nous raconte.

Parmi tous ces témoins, il en est un qui surpasse les autres, c'est Marie, la mère de Jésus. D'après saint Luc (1), elle a gardé dans son cœur les paroles qu'elle a entendues et les scènes où elle a joué le premier rôle. Cette femme aura-t-elle, pendant la vie ou après la mort de son fils, gardé ses lèvres scellées et refusé aux disciples, aux amis, la confidence des mystères auxquels elle avait été mêlée? Qui le croira? Dans sa discrétion, délicatement soulignée par saint Luc, elle a su attendre, à la vérité, l'heure de Dieu; mais, cette heure venue, elle a parlé, et nous avons dans le troisième Évangile son propre témoignage.

Si des légendes sans réalité historique, des récits inspirés par l'imagination et le sentiment des disciples, s'étaient formés autour des origines de Jésus, de son berceau et de son enfance, il n'est pas admissible qu'aucune protestation ne se soit élevée et que la mère du Christ soit devenue, par son silence, la complice de ces mythes et de ces poésies mensongères.

Il faut signaler cependant, au sein de l'Église primitive, la secte des Ébionites, ces judéo-chrétiens adversaires opiniâtres de l'esprit nouveau de l'Évangile, obstinément rivés aux observances juives, esclaves de la lettre qui tue, ennemis irréconciliables de saint Paul dont ils contestaient la mission et abominaient la doctrine antilégale. Les Ébionites ont nié la conception et la naissance miraculeuse du Christ; mais leur négation n'a fait que donner plus de poids au récit de saint Luc, dont l'intention expresse était d'affirmer contre les dissidents la vérité de ces faits divins.

En dehors d'eux, une seule contradiction s'est élevée, dans l'antiquité, contre l'histoire évangélique des origines de Jésus : c'est une injure sortie de la haine qui a poursuivi sans trêve l'œuvre du Christ (2), un outrage à la pureté du berceau de Jésus; l'injure et l'outrage ont été recueillis par Celse (3), ils ne méritent pas l'honneur d'une réfutation devant toute conscience honnête. La sainteté de l'Évangile proteste contre cette odieuse calomnie. On la voit reparaître en Allemagne, en ce siècle même, sous la plume de divers écrivains (4). Un Juif

(1) Luc, II, 19, 51. — (2) Cf. *Talmud.* — (3) Origène, *Contr. Cels.*, I, 30. — (4) Venturini; Barth, *Die natur. Geburt Jes. v. Naz. histor. bearbeitet.*

français (1) n'a pas craint de la reproduire, sans avoir réussi plus que les autres à lui donner quelque créance, tant elle se montre injurieuse et arbitraire, invraisemblable et choquante.

Le mythe et la légende, à la vérité, germent à l'envi autour des origines de Jésus, comme autour du berceau des génies qui ont frappé vivement la pensée et le cœur de l'homme; mais ces créations de la fantaisie et du sentiment attendent, pour se produire, que le temps et la distance aient enveloppé d'ombre les hommes et les choses; elles redoutent l'œil vigilant des témoins et ne croissent que sur leurs tombes. Si on veut les moissonner à pleines gerbes, ce n'est point dans les Évangiles canoniques qu'il faut les chercher, mais dans les nombreux apocryphes des deuxième, troisième, quatrième et cinquième siècles (2).

Que l'on compare ces livres anonymes avec le texte des Évangiles : les premiers sont souvent puérils et bizarres, remplis de merveilleux et de choses inconcevables; l'autre est écrit d'une plume nette, tranquille et vivante; tout y est grave et sobre, positif et précis : les personnages sont marqués d'un trait vigoureux, les situations n'ont rien de vague et d'incohérent, les discours concordent avec les personnages; le tableau ressort, en relief puissant, plein d'harmonie et d'originalité.

Rien qui rappelle les fables païennes de l'intervention suspecte des dieux et des déesses dans l'avénement des héros ou des grands hommes; rien qui dénote le génie juif, si peu ouvert à l'idéal de la virginité. Le récit de l'origine virginale de Jésus ne s'explique que par la réalité même; ce n'est pas ainsi que l'imagination rêve et invente.

On ne peut s'empêcher de sourire, en voyant la façon dont l'école mythique a envisagé la formation de toute cette histoire. Le procédé est simple et sommaire. Un fait présente-t-il un point de contact avec l'Ancien Testament? voilà le noyau autour duquel la légende se construit. Est-il question, dans Isaïe, d'une vierge qui concevra? ce mot a créé par « épigénèse » la légende de l'Annonciation. L'étoile de Balaam a créé de même l'étoile des mages, grâce à l'ingénieux rapprochement du verset du Livre des Nombres (3) avec le verset d'un psaume

(1) SALVADOR. — (2) Cf. dans le *Dictionnaire des apocryphes*, t. I, édition Migne : *l'Évangile de l'Enfance; le Protévangile de saint Jacques; l'Histoire de la nativité de Marie; l'Histoire de Joseph le charpentier*, etc. — (3) *Nombres*, XXIV, 17.

disant que des rois d'Arabie et de Saba viendraient offrir des présents au libérateur d'Israël (1). La mère de Samuel chante un cantique d'action de grâces (2) : la mère de Jésus devait chanter le sien. Et ainsi de suite. L'Ancien Testament et la mythologie sont la mine d'où sort la légende, la fantaisie pieuse des fidèles est l'artiste qui la façonne, l'Église crédule et complice est le milieu où elle se propage.

Quand les points de contact font défaut dans l'Ancien Testament, on fouille l'histoire profane. Pour expliquer la présence des bergers auprès de Jésus naissant, on rappelle les mythes gréco-romains d'un Rémus et d'un Romulus nourris parmi les gardiens de troupeaux.

Il est étrange que le monde ait attendu dix-huit siècles pour voir clair dans la narration évangélique des origines de Jésus.

Cette explication poétique et mythique n'inspire aucune confiance ; venue trop tard, elle a trop les airs d'un expédient destiné à tirer d'embarras ceux que le miracle offusque.

Si encore on surprenait ces récits dans leur éclosion et dans leur genèse, si on nommait les auteurs de ces fantaisies dont on admire la beauté, le sens divin et la fraîcheur idéale ; mais rien, aucun document, aucun fait, toujours des hypothèses arbitraires et souvent invraisemblables. Les figures de l'Ancien Testament, le sentiment chrétien mêlé aux espérances messianiques, le besoin de glorifier le Christ aimé et disparu, voilà ce qui a tout opéré magiquement dans la conscience populaire.

Les Évangiles affirment, à diverses reprises, que la mère de Jésus conservait dans sa mémoire et repassait dans son cœur les paroles entendues, les scènes accomplies sous ses yeux : on néglige cet élément ; il est essentiel pourtant, et pas un historien n'a le droit de le suspecter. Pourquoi, dès lors, ne pas voir dans les récits évangéliques la confidence de cette femme ? Mieux que personne les mères savent se souvenir ; leur tendresse n'oublie rien ; tout ce qui a trait à l'enfant conçu, nourri, élevé par elles, se grave dans leur âme, profondément.

L'école mythique a essayé aussi de déconsidérer cette sublime histoire en l'abaissant au niveau des fables grecques et des rêves hindous.

Elle a rappelé qu'on racontait de Platon qu'il était né du commerce du dieu Apolion avec Perictione, sa mère ; que Romu-

(1) *Ps.* LXXI. — (2) *I Rois*, I, 2.

lus passait pour être le fils de Mars, et César, de Vénus; si Dieu s'était fait homme dans le Christ, une secte bouddhiste n'enseignait-elle pas les sept incarnations de Krichna? Et Çakya-Mouni, le réformateur de la religion des brahmanes, n'était-il pas devenu dieu, d'après les livres sacrés du bouddhisme? Une déesse vierge n'avait-elle pas assisté à sa naissance terrestre? Aujourd'hui même, le chef de la hiérarchie bouddhiste, au Thibet, ne se donne-t-il pas comme une divinité incarnée?

Loin d'infirmer l'histoire évangélique, ces comparaisons la justifient; elles témoignent d'une aspiration universelle qui ne saurait être déçue, car elle a Dieu pour principe, et les désirs inspirés de Dieu sont la prophétie de ce qui doit être. La tendance générale de l'humanité à faire intervenir Dieu dans la genèse des grands génies n'a trouvé son objet parfait que dans la genèse de Jésus.

Les plus modérés parmi les adversaires de l'historicité de ces pages, visiblement gênés par le surnaturel dont elles sont remplies, — l'intervention de Dieu, l'apparition des anges, les songes révélateurs, les discours prophétiques, — ont affecté de distinguer le fond et la forme. La forme n'est qu'un voile poétique artistement tissé par les premiers chrétiens pour recouvrir l'idée de la nature divine du Christ Jésus. Ce dogme qui, dans l'enseignement et la conception de tous les écrivains apostoliques, occupe sans contredit la place la plus importante, a été formulé, selon ces critiques, au gré des milieux et du temps, d'une manière tour à tour vague ou précise, populaire ou savante, poétique ou théologique : nous avons ici la formule poétique et populaire. Le fond seul importe, la forme peut être considérée au point de vue esthétique, mais il faut se garder de la presser de trop près (1).

Ce système timide sacrifie sans motif l'historicité des faits, la réalité cachée sous la formule du dogme; il commet de plus l'erreur grave de voir dans cette formule une vérité qui n'y est pas contenue nécessairement et logiquement. En effet, ce n'est point la « nature divine » de Jésus qui est enseignée là, mais son « origine divine » : Jésus pouvait être Dieu et homme, sans être ainsi conçu; il pouvait être ainsi conçu, sans être Dieu et homme. En réalité, d'après la théologie catholique, il est né du Saint-Esprit, et il possède, dans l'unité d'une même personne, la nature de Dieu et la nature de l'homme; mais ces

(1) Reuss, *Histoire évangélique*; Sabatier, *Encyclop. des sciences religieuses*, art. *Jésus Christ*.

deux faits ne dérivent pas nécessairement l'un de l'autre; et dès lors, on ne saurait voir dans le récit du premier la formule qui indique ou exprime le second.

On chercherait vainement dans toutes les littératures sacrées et profanes une page où la poésie et l'histoire, l'idéal et le réel, l'humain et le divin, se soient élevés plus haut, dans un accord plus parfait.

Tout se tient dans ces récits; l'ensemble et les détails s'agencent avec ordre, dans une belle et forte unité; les traits fournis par saint Matthieu s'ajoutent à l'histoire de saint Luc et élargissent ses horizons. L'étoile mystérieuse semble indiquer que les révolutions astronomiques, en mesurant la vie de l'univers, s'accordent avec les transformations de notre petit monde, et ces chefs mystérieux venus de l'Orient, d'une terre païenne, laissent soupçonner que les espérances d'un Sauveur n'étaient pas le patrimoine exclusif d'une race, et que son action devait s'étendre à l'humanité entière.

Jésus est le Fils de Dieu, mais il naît dans une étable, comme un enfant pauvre; il n'a pour le reconnaître que des bergers juifs, mais le ciel tout entier est en fête sur son berceau, dans la nuit où il vient au monde. Un instant, à l'arrivée des Mages, la ville royale s'émeut; mais à peine cette gloire terrestre a-t-elle resplendi, que l'enfant menacé est condamné à fuir, et le sang de ceux qui sont nés au même temps que lui coule à flots sur cette terre où il est persécuté.

Tous ces contrastes se continueront dans la vie du Christ, et dans son œuvre à travers les siècles, au sein de l'Église fondée par lui : ils répercutent, ils prolongent l'antithèse prodigieuse et fondamentale qui est tout le mystère de Jésus et que saint Jean a exprimée d'un mot : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (1). »

La légende ne connaît pas de telles harmonies; ses rêves incohérents ne choquent pas seulement la vraisemblance, ils offensent la raison; elle se complaît dans l'arbitraire et l'allégorie, dans le merveilleux et l'excentrique. Aux beaux temps du paganisme, elle prêtait aux dieux les faiblesses et les passions de l'homme; dans les temps qui suivirent le christianisme, elle prête à Dieu même les fantaisies du cerveau humain. Qu'on mette sur le même rang les apocryphes et la mythologie

(1) JEAN, I, 14.

des Grecs, des Romains, des Hindous, et les faits merveilleux de l'histoire de Mahomet : soit; un critique indépendant ne saurait traiter ainsi les Évangiles canoniques et l'histoire de l'enfance de Jésus.

Les discours qui se mêlent à ces faits contribuent à les défendre et décèlent leur caractère divin.

L'esprit prophétique se réveille, il reprend la grande tradition des voyants disparus; brisant le cercle étroit où étouffait la piété juive, il franchit les barrières de ce formalisme aveugle où les docteurs et les chefs de la religion tenaient la pensée et le sentiment religieux asservis. Les promesses antiques de Dieu sont comprises dans leur grandeur; le trône de David sera relevé, mais c'est le Fils de Dieu qui l'occupera dans un règne sans fin; Israël sera consolé et sauvé, mais ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans la mort, les païens délaissés, ne seront pas oubliés; ce n'est pas Israël qui régnera, c'est Dieu, et les entrailles de sa bonté s'attendriront sur toute créature.

La conscience populaire n'était pas plus capable de s'ouvrir à ces inspirations que la conscience des docteurs et des prêtres. Il faut s'aveugler pour ne point voir là le signe éclatant de l'Esprit et de la parole de Dieu. Celle de l'homme, quelque grand qu'il soit, ne peut atteindre à cette sublimité et à cette clairvoyance, se frayer un chemin au cœur même de l'humanité, pénétrer l'avenir avec cette certitude et se graver dans la mémoire des hommes si profondément qu'après des siècles, on la retrouve encore frémissante et toujours vive sur les lèvres de ceux qui adorent, prient, souffrent, aiment et espèrent.

C'est là une marque intrinsèque d'historicité que l'Évangile seul possède, et qui garde inviolables, au-dessus de tout soupçon, ces pages de l'enfance de Jésus.

CHAPITRE V

ADOLESCENCE ET JEUNESSE DE JÉSUS. SON ÉDUCATION.

La vie de Jésus, enfant et adolescent, à Nazareth, se raconte en deux mots : il grandissait, il obéissait (1). Il obéissait à son père et à sa mère ; « il grandissait en sagesse, en grâce et en âge, devant Dieu et devant les hommes ». Rien d'extraordinaire, rien d'éclatant, rien qui sorte, en apparence, des lois de l'humanité. Il se développe physiquement comme tous les enfants, et il montre, d'année en année, l'intelligence et les vertus, la force et le charme qui conviennent à son âge. Aucun obstacle n'entrave cette croissance parfaite. Les passions, en s'éveillant, ont un tumulte, une effervescence qui troublent l'harmonie de l'être humain ; elles sont en équilibre dans l'âme de Jésus. Le mal, sous aucune forme, n'a même effleuré « Celui qui est né saint (2) », et dans lequel « habite substantiellement la plénitude de Dieu (3) ».

La matière en lui est pénétrée par l'âme qui la domine et la transfigure, et l'âme, par l'Esprit de Dieu qui l'emplit et la divinise. Nulle psychologie ne pourra saisir les irradiations de Dieu dans l'âme de Jésus, et nulle science ne comprendra jamais toute la beauté de ce corps vibrant et grandissant sous les rayons et les impulsions d'une âme que l'Infini enveloppe tout entière de son souffle et de sa vertu.

Il est l'enfant, l'adolescent idéal, comme il sera plus tard l'homme idéal. Entre lui et les fils de la terre, il y a cette différence : les meilleurs d'entre nous aspirent à la perfection qu'ils n'atteignent jamais, il en réalise le type absolu (4).

(1) Luc, II, 51, 52. — (2) Luc, I, 37. — (3) *Épître aux Coloss.*, II, 9. — (4) Cf. Thomas, *Sum.*, 3ª P., Qu. XV.

L'union totale, personnelle, de la nature humaine et de la nature divine lui donnait l'intuition de la vérité infinie, la possession de l'amour infini, la jouissance ininterrompue de la beauté infinie (1) ; mais elle n'empêchait point, dans sa raison, le développement de la connaissance expérimentale (2), l'exercice progressif des vertus, l'effort de la volonté, les fatigues du corps, le travail et la douleur. C'est l'apanage essentiel de l'homme terrestre, Jésus l'a voulu tout entier avec ses faiblesses, sa misère et sa mortalité; son union avec Dieu ne l'affranchit que du péché et de l'imperfection.

Les modes les plus divers peuvent exister simultanément dans l'âme, sans s'exclure et sans se détruire; l'intuition est compatible avec la connaissance expérimentale, les joies divines s'allient à des angoisses sans nom, et des combats violents à une inaltérable sérénité.

Jésus fut élevé comme tous les Galiléens de son âge, dans la petite ville de Nazareth.

Enfant, il a pris part à leurs jeux tranquilles. Jeune homme, il a dû se mêler à ses compagnons, s'asseoir au milieu d'eux, vivre de leur vie; il les étonnait par sa sagesse, mais il avait le rayonnement de la bonté, le charme des âmes douces et humbles.

Rien ne ressemblait moins à notre éducation moderne que l'éducation du jeune Israélite, en Judée, au temps d'Hérode. L'école publique joue un rôle prépondérant parmi nous, elle enlève l'enfant à la maison paternelle, depuis la dixième jusqu'à la vingtième année, pour le livrer au maître; elle n'existait pas encore chez les Juifs. Jérusalem seule possédait une école populaire qu'on appelait « Beth-Hassepher », la maison du Livre. Instituée, un siècle avant Jésus, par le pharisien Simon Ben Schetach (3), elle devint le modèle de celles qui, vers l'an 64, furent fondées dans toutes les villes et tous les villages, par ordre du grand prêtre Jésus Ben Gamala (4).

L'enfant juif s'élève à la maison paternelle, à la synagogue, à l'atelier. Dans la maison, il reçoit les conseils du père et de la mère; à la synagogue, il apprend à lire la Thora; à l'atelier, il se forme à un état.

L'éducation domestique, chez les Juifs, exclusivement reli-

(1) Cf. THOMAS, *Sum.*, 3ª P., Qu. XV, art. 10. — (2) Cf. *id.*, *id.*, 3ª P., Qu. XII. — (3) *Talmud Hierosol.*, *Ketouboth*, VIII, 11. — (4) *Talmud Babyl.*, *Bababathra*, 21, a.

gieuse et patriotique, se concentrait dans la Loi, la morale et l'histoire; son but était de former la conscience, d'y graver la Loi de Dieu, la fidélité à ses préceptes et l'amour de la nation; elle a été l'honneur et la force de ce peuple, le plus traditionnel qui soit au monde. C'est au foyer même que s'allume le patriotisme dans l'âme de l'enfant; c'est au cœur du père et de la mère qu'elle puise, avec la crainte de Dieu, la connaissance des commandements divins et s'initie au génie religieux d'Israël, à ses grandes destinées.

L'éducation s'imposait aux parents comme un devoir sacré. L'enfant, le premier-né, était pour eux les prémices de la vigueur du père (1) et le signe de la bénédiction de Dieu; une famille sans postérité leur semblait délaissée ou maudite : de là, entre les parents et les enfants, cet amour qui a donné aux familles israélites une consistance que les païens n'ont jamais connue. Le Romain avait le droit de tuer, de déshériter et d'abandonner ses enfants, le Juif était religieusement tenu à les surveiller pour le plus grand intérêt de la famille et de la nation, qui mettaient leur gloire dans le nombre et la piété de leurs descendants.

Le législateur hébreu ne cesse d'exhorter surtout le père à instruire son fils, chez lui, à table et en voyage, sur les commandements et les bienfaits de Dieu, et, par contre, il ordonne aux enfants d'honorer leurs parents. Ce précepte vient dans la Loi immédiatement après les devoirs envers Dieu.

L'obéissance sera bénie, la révolte punie de mort.

Il faut lire dans les Proverbes (2) les exhortations que la Sagesse de Dieu adresse à l'enfant pour qu'il écoute l'instruction du père et ne rejette pas l'enseignement de sa mère. Aucune morale domestique ne respire plus de tendresse et de respect.

La demeure où Jésus grandit ressemblait à celles qu'habitent aujourd'hui les Arabes de Palestine. Le type de la maison orientale n'a pas changé depuis des siècles; elle est de forme carrée, en terre ou en pierre; les murs ne sont souvent qu'un grossier clayonnage, revêtu d'argile pétrie, séchée au soleil et blanchie à la chaux. Sa toiture est une terrasse surmontée d'une balustrade; on y monte du dehors par une échelle mobile ou par un escalier fixé à la muraille.

(1) *Deutér.*, XXI, 17. — (2) *Proverb.*, I, 8 ; IV; X; et *passim.*

C'est là que se trouve la chambre haute, le lieu de la prière, et que l'on construit, pendant la saison chaude, une petite hutte en feuillage ou en roseau sous laquelle on dort, la nuit.

L'habitation n'a qu'une ou deux chambres, et souvent pas d'autre ouverture que la porte; une cour étroite la précède, entourée d'une clôture en pierre sans ciment ou en fagots desséchés. A l'un des angles de la cour, près de la porte, le four à cuire le pain, — petite rotonde en argile; — un couvercle mobile la ferme, et des cailloux sur lesquels on étend la pâte en tapissent le fond.

L'ameublement est primitif : quelques escabeaux, une table, des coussins étendus le long de la muraille, des matelas et des nattes, un chandelier, une lampe à huile dans un recoin du mur, un large coffre pour le linge et les habits, un boisseau, quelques urnes, la meule en basalte pour le grain. La cheminée ou plutôt le foyer est placé quelquefois au milieu de la chambre; à la porte de chaque demeure, une petite boîte allongée, la « mézuza », est suspendue, renfermant un rouleau de parchemin sur lequel sont écrits deux fragments de la Loi, empruntés au Deutéronome (1).

La maison du charpentier fut la première, la véritable école de Jésus; il grandit là entre son père et sa mère, apprit d'eux à lire les Écritures, entendit de leur bouche les préceptes de la Loi et l'histoire de son peuple. Cet enfant, qui se sentait et se savait le Fils du Père céleste, voulut recevoir d'un père et d'une mère terrestres les ordres, les enseignements de Dieu, et être initié, comme tous les enfants, à la vie et à la connaissance humaines (2).

Jésus était le premier-né, le fils unique de sa mère; ceux que l'Évangile nomme ses frères et ses sœurs n'étaient, en réalité, que ses cousins maternels, car ils avaient pour père Cléophas, et pour mère Marie, sœur de la mère de Jésus (3) : ils étaient de la même famille, de la même tribu, du même sang que lui, et il vécut au milieu d'eux. La parenté de Jésus ne paraît pas avoir été initiée aux espérances qui reposaient sur sa tête et qui luisaient discrètement au foyer de Joseph et de Marie. Après les grandes manifestations de Dieu, l'ombre et le mystère avaient couvert l'adolescent prédestiné. Soumis à la condition humaine, il en suivait toutes

(1) *Deut.*, VI, 5-19; XI, 13-20. — (2) Cf. *Summ.*, 3ª P., Qu. XII, art. 3, *ad tert.* — (3) MATTH., XIII, 55; XXVII, 56. — MARC, VI, 3; XV, 40.

les lois. La foi seule, éclairée par d'ineffables souvenirs et par le spectacle quotidien des plus exquises vertus, montrait aux parents de Jésus ce qu'il y avait en lui d'extraordinaire et de divin.

Ils récitaient ensemble les psaumes, priaient pour la rédemption d'Israël et le salut des nations, et souvent Joseph et Marie durent interroger le front de Jésus, pour y scruter les desseins de Dieu, les voies austères que suivrait sa sagesse dans l'accomplissement de sa grande œuvre. Ils les adoraient, sans les connaître encore : Dieu ne donne sa clarté qu'au moment voulu; les âmes qui vivent de lui s'abandonnent à sa providence, comprimant l'impatience du désir et attendant avec sérénité que se lève le jour de Dieu.

Mais, pour nous, cette vie de la famille la plus sainte, ce mystère de Nazareth, est resté voilé.

Le jeune Israélite complétait son éducation à la synagogue. Depuis Esdras, chaque village avait la sienne, — une simple chambre souvent, sans ornement ni architecture, orientée vers la sainte Salem. Dans une armoire masquée par un rideau de couleur éclatante, qui rappelle le voile du Temple, est déposée la Thora. Devant le rouleau de parchemin sur lequel elle est écrite, une lampe, pareille à celle de nos églises, brûle toujours. Au milieu de la salle est la chaire du haut de laquelle les sept lecteurs, trois fois chaque semaine, — le sabbat, le lundi et le jeudi, — viennent lire les passages de la Loi et un fragment des Prophètes. C'est de là que le lecteur interprète, en langue araméenne, les versets qui ont été lus, et que le président, ou celui qu'il a désigné, récite les bénédictions finales auxquelles le peuple, debout, tourné vers le Temple lointain, répond par des « Amen » répétés d'une voix forte. Sur des bancs recouverts de nattes ou de coussins, disposés le long des murs ou autour de la chaire, les assistants, coiffés du « taleth », avec les longues houppes aux quatre coins, sont assis, priant à voix basse, balançant en mesure le buste et la tête.

Les femmes, séparées des hommes, se tiennent souvent à la porte, debout, leurs petits enfants sur les bras, suivant en silence la prière de l'assemblée.

La synagogue de Nazareth a vu Jésus et les siens; ils y venaient, le sabbat et les autres jours prescrits; en Israélites

pieux, ils devaient y prier le matin, à midi et le soir. Ceux qui voulaient lire la Loi aimaient à s'asseoir devant l'armoire où les exemplaires étaient gardés, et le « Hasan » leur communiquait le rouleau sacré. Vraisemblablement, Jésus vint souvent, dans sa jeunesse, prier là et méditer cette parole de Dieu qui était toute pleine de lui et dont lui seul devait, un jour, révéler le mystère. Assis dans la synagogue, la tête voilée, les rouleaux sacrés sur les genoux, il a pu lire dans les Écritures sa propre destinée écrite à l'avance par les prophètes, suivre l'évolution du plan de Dieu dans l'humanité, admirer l'œuvre du salut, et se préparer en silence, à l'insu de tous, à l'accomplissement des volontés de son Père.

Mais aucun rabbi n'eut à le revendiquer pour disciple. « Celui en qui Dieu habitait (1) » n'avait que faire d'un maître : son seul, son vrai maître était le Dieu vivant. Nous n'entendons la parole de Dieu que de loin, comme un écho affaibli, par intermittences, à travers mille bruits qui souvent l'altèrent; Jésus l'entendait toujours, pleine, vibrante, claire, immédiate, sans effort; elle était la source constamment jaillissante des trésors de sagesse et de science cachés en lui (2); elle était son propre génie.

La langue maternelle de Jésus était le syro-chaldéen (3). Il ne semble pas qu'il ait parlé le grec : la culture hellénique n'avait pas pénétré la population juive, en Palestine; et, en tout cas, la classe populaire n'en subit que faiblement l'influence.

Dans les assemblées publiques à la synagogue, Jésus connut aussi, par expérience, les misères, les travers, les aberrations et la vaine science des docteurs de son temps; il vit là ces vaniteux qui recherchent les premières places (4), il entendit le Pharisien étroit et superbe. On le retrouve, après dix-huit siècles, dans les synagogues de la Jérusalem moderne, tel que

(1) *Coloss.*, II, 9. — (2) *Coloss.*, II, 3.

(3) Bien qu'au temps de Jésus l'hébreu classique fût langue morte, il était familier aux Juifs. Le peuple parlait le syro-chaldéen, dialecte qui était pour la vieille langue hébraïque ce que sont aujourd'hui le grec moderne pour l'ancien, et l'italien pour le latin.

Le dialecte populaire se divisait en trois rameaux : le *judaïque*, qui rappelait le mieux l'hébreu primitif; le *samaritain*, qui trahissait un mélange avec le chaldéen; et le *syriaque*.

Les Galiléens se reconnaissaient à leur dialecte propre; ils ne faisaient pas sentir les gutturales.

(4) MATTH., XXIII, 6.

Jésus l'a vu : même air arrogant, même œil dur et hautain ; il se sent un être à part ; il est le maître ; il croit avoir toute science ; on peut l'interroger, mais il n'a rien à apprendre ; il tient sa Bible, comme si sa Bible était son Dieu, et comme s'il avait le monopole de Dieu.

Les premières impressions de l'adolescence ne s'effacent pas ; en Jésus, comme en nous, elles aident à comprendre les volontés, les paroles, les actes de l'âge mûr.

Le Juif, dans l'éducation, ne négligeait pas le côté terrestre et pratique : tout Israélite, à quelque rang qu'il appartînt, devait apprendre un métier. « Au père incombe la tâche, disent les Talmuds, de circoncire son fils, de l'instruire dans la Loi et de lui enseigner un état (1). » En cela les Talmuds résument la tradition des mœurs juives. Ceux qui ne donnaient pas de profession à leurs enfants trahissaient un grand devoir ; c'est, dit un Targum, comme s'ils leur apprenaient le brigandage (2). Le génie positif et laborieux de la race se retrouve là tout entier. Le Juif n'a jamais connu l'indolence, l'oisiveté et cette molle résignation empreinte de fatalisme qui étonne l'Européen chez le fellah de Palestine. Le travail est sacré pour lui, et le métier en honneur, même parmi les rabbis les plus illustres : Hillel et Aquiba, deux des plus grands, étaient fendeurs de bois ; Rabbi-Johanan, cordonnier ; Rabbi Isaac Nanacha, forgeron. Jésus, fils d'ouvrier, fut charpentier (3), comme Joseph, son père ; il grandit à l'atelier, dans le travail. Il confectionnait, dit Justin, des ouvrages en bois, des charrues, des jougs et des balances ; il aidait son père et vivait de l'œuvre de ses mains, comme un simple artisan.

C'est d'une échoppe que sortira le vrai Maître des hommes. Il reste, en attendant son jour, le modèle des humbles, de ceux dont l'histoire ne sait pas le nom, qui vivent obscurs et ignorés, sous le regard de Dieu. Les années de leur vie se suivent, uniformes ; tout y est silencieux : la douleur et la joie, le travail et la vertu. L'immense multitude vit ainsi ; et ce

(1) *Tosaphot, in Kidduschin,* ch. I. — (2) *Talmud Babyl., in Kidduschin,* 29.

(3) Le mot τέκτων, appliqué à Joseph, ne laisse aucun doute sur sa profession d'ouvrier en bois. Le traducteur latin l'a rendu par *faber ;* et, de fait, employé tout court, sans épithète, il n'a jamais, dans les auteurs sacrés et profanes, d'autre sens que celui de charpentier. Les plus antiques traditions l'ont ainsi entendu. Cf. JUSTIN, *Dialog. avec Tryphon,* c. 88.

n'est pas une des moindres forces du Christianisme que de pouvoir présenter à l'imitation du peuple un Christ ouvrier voué, dans son adolescence et sa jeunesse, au labeur quotidien, comme la plupart des hommes.

L'atelier, chez les Juifs, ne faisait pas partie de la maison. Les marchands avaient, au bazar, leurs boutiques; l'artisan avait près de sa demeure son chantier.

La femme gardait le foyer où elle vivait retirée, pendant que le mari et l'enfant allaient au travail. Elle moulait le grain, préparait les repas, filait la laine, tissait les vêtements, allait puiser l'eau à la fontaine et faire les provisions au marché. On se réunissait aux heures de la prière et du repas; on se retrouvait, les jours de sabbat et de fête, à la synagogue.

Ces détails de mœurs sont toute la vie extérieure de la petite maison de Nazareth et de la famille de Jésus.

On ne comprendrait pas sa physionomie et son caractère, si, dans l'étude de son adolescence et de sa jeunesse, on négligeait le milieu extérieur, la nature au sein de laquelle il a grandi. L'homme tient par des attaches trop étroites au sol qui l'a vu naître, pour n'en pas recevoir l'empreinte.

Nous ressemblons à la terre qui nous porte. Notre imagination prend les teintes du ciel où nos yeux se perdent; les âmes les mieux douées sont celles en qui se retrouvent les harmonies les plus profondes avec la nature où elles se sont développées. Tel écrivain de génie garde, dans son style, la mélancolie des grèves sur lesquelles il est venu rêver, au bruit des vagues; tel homme d'action rappelle les âpres cimes où il est né, les torrents qu'il a vus bondir. Qui n'a pas longuement contemplé le ciel de l'Orient, la Palestine, les montagnes de Nazareth, le lac de Tibériade, ne comprendra jamais la forme extérieure de Jésus, la couleur qu'il a donnée à ses pensées, les images dont il aimait à les revêtir et l'originalité de ses paraboles.

Il a lu de longues années dans la nature nazaréenne comme dans le livre de Dieu. C'est là qu'il admirait les anémones, les lis et les touffes d'asphodèle (1), et le figuier qui jette au printemps ses premiers fruits (2); c'est là qu'il a vu blanchir

(1) MATTH., VI, 28; LUC, XII, 27. — (2) *Cant.*, II, 13.

les blés (1), couper les rameaux de la vigne pour qu'elle soit plus féconde (2), errer les brebis perdues (3), ramener les troupeaux au bercail. C'est là qu'il a vu le chacal défiant gagner sa tanière (4), les aigles et les vautours s'assembler pour dévorer leur proie (5); c'est là qu'il a vu rougir le soleil du matin et du soir, en signe de sérénité ou d'orage (6), déborder les torrents qui emportent la maison mal bâtie (7).

On chercherait vainement un coin de terre plus tranquille et plus doux, plus caché et plus lumineux, plus recueilli et plus ouvert. Quand on gravit l'une des collines qui entourent la petite ville, celle par exemple que domine aujourd'hui l'Ouady Nabi-Saïd, le spectacle est grandiose, illimité. Voici au nord les hautes montagnes de Galilée, et derrière elles, le grand Hermon toujours étincelant de neige, solitaire dans le ciel. A l'est, le Thabor dresse son fier piédestal, et la chaîne des monts d'Adjloun étale ses pentes verdoyantes. Au sud, le petit Hermon, les monts de Gelboé, ceux de Samarie, et au fond de l'horizon, les âpres cimes de Judée. Tout près, la plaine d'Esdrelon se déroule, bariolée de jaune, de gris, comme un tapis persan que les nuages plaquent de larges ombres violacées. A l'ouest, la chaîne bleue du Carmel et la mer plus bleue encore qui miroite au soleil couchant. Le monde entier se déploie sous le regard, et on aime à se représenter sur ce sommet, Jésus priant le Père céleste et contemplant la terre immense, comme le champ qu'il devait un jour conquérir et féconder.

Sur ces longues années de Jésus à Nazareth, les documents évangéliques se taisent. Saint Luc en a caractérisé la physionomie générale par quelques traits, mais le dessein de Dieu est que son Christ reste voilé.

Un seul fait nous permet de pressentir ce qui se passait dans l'âme et la conscience de Jésus adolescent.

La douzième année marque une période solennelle dans la vie du jeune Israélite. A dater de cet âge, il est traité en homme, il répond lui-même de ses actes et sort de tutelle, il devient membre de la communauté d'Israël et s'engage à remplir fidèlement les prescriptions de la Loi. Le Romain revêtait la toge virile; le jeune Israélite devient le fils de la

(1) JEAN, IV, 35. — (2) JEAN, XV, 2. — (3) LUC, XV, 46; JEAN, X, 1, etc. — (4) MATTH, VIII, 20; LUC, IX, 58. — (5) MATTH., XXIV, 28; LUC, XVII, 37. — (6) MATTH., XVI, 3. — (7) MATTH., VII, 47; LUC, VI, 49.

Thora. Il commence à porter au front et sur les bras, dans les cérémonies religieuses, les phylactères, selon le précepte de Moïse (1). Il doit jeûner, les jours de pénitence, et faire aux grandes solennités, — la Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles, — son pèlerinage de Jérusalem.

Jésus achevait ses douze ans. Il avait été présenté par son père à la synagogue de Nazareth, il était devenu membre de la communauté, et on lui avait remis, comme à tous ceux de son âge, au Sabbat-Tephilin, les courroies de la prière (2).

Ses parents, comme tous les Juifs pieux, faisaient chaque année, à la fête de la Pâque, le voyage de Jérusalem (3). Il les accompagna; ce fut son premier pas dans la vie, après les années d'enfance, et son premier acte public de soumission à la Loi.

Ces pèlerinages à la ville sainte et au Temple forment un des traits de la vie nationale et religieuse du peuple juif. Aux trois fêtes les plus solennelles, les quatre routes qui mènent à Jérusalem, — celle d'Égypte par le désert, Gaza et Hébron; celle de la Pérée par la vallée du Jourdain, Jéricho, Béthanie et le mont des Oliviers; celle qui vient de l'occident par Joppé, et celle du pays de Damas, du Hauran, du Liban et de la Syrie par Sichem, — étaient remplies de longues caravanes.

De toutes les villes de la Judée et de la Terre sainte, des moindres villages et des pays les plus lointains, par toutes les portes, des milliers de pèlerins arrivaient. Josèphe n'évalue pas à moins de deux millions la foule qui encombrait les rues et les faubourgs de Jérusalem pour la Pâque (4). Le chant des psaumes accompagnait la marche. Il y avait des stations préférées. Les Galiléens qui traversaient la Samarie s'arrêtaient volontiers, au delà de Sichem et du puits de Jacob, à Aïn-el-Aramieh, dernière étape avant Jérusalem. La vallée, en cet endroit, se resserre, décrivant un demi-cercle. Le sentier se confond avec le lit desséché d'un torrent qui ne s'emplit qu'aux jours d'orage. D'un côté, le rocher à pic d'où découle une source fraîche; de l'autre, la colline en amphithéâtre régulier

(1) *Deut.*, XI, 18.

(2) C'étaient de petites bandes de parchemin fixées par des courroies sur les bras et sur la tête, et renfermant les deux passages du Deutéronome (VI, 4-5; XI, 1-21) sur l'amour de Dieu et les bénédictions attachées à la fidélité aux commandements, et deux autres passages de l'Exode (XIII, 1-10 et 11-16) sur la Pâque et le rachat des premiers-nés.

(3) Luc, II, 41 et suiv. — (4) *Bell. Jud.*, VI, 9, 3.

comme les gradins d'un cirque : lieu solitaire et sauvage, plein de mélancolie. Bien des fois les Israélites pieux en ont éveillé les échos par leurs cantiques et leurs désirs impatients d'apercevoir enfin Jérusalem et la maison de Jéhovah. — « Comme la biche soupire après les courants d'eau vive », chantaient-ils, « ainsi, ô Dieu, mon âme soupire après toi! Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face du Seigneur (1)? »

Après deux heures de marche, ils arrivaient enfin sur le mont Scopus, à l'endroit nommé aujourd'hui « Naschevat ». La ville sainte apparaît alors, tout à coup, comme une vision radieuse; le Temple avec sa toiture dorée couvre le Moriah, le palais d'Hérode et ceux des grands prêtres se dressent sur le Sion, toutes les coupoles blanchissent au soleil levant, soixante tours dominent les murs, comme les sentinelles géantes qui gardent la cité du grand Roi. Le Scopus, dont le Nabi-Samuel couronne une cime, forme un hémicycle de rochers et de cailloux d'un aspect grisâtre, désolé, qui encadre sévèrement au nord la ville sainte; le mont des Oliviers s'élève, à l'est, couvert de cyprès, de cèdres et d'arbres tristes; à l'horizon du midi, au premier plan, ondulent les montagnes de Bethléhem, et, dans un lointain vaporeux, les monts de Moab se fondent dans la clarté.

La vue de Jérusalem remplissait d'une émotion indicible ces pèlerins, et ils chantaient, pour la traduire, le cantique des « Degrés » :

« Qu'ils sont aimés, ô Dieu des vertus, tes tabernacles! »

Jésus et la caravane de Nazareth ont passé par ce chemin, à la Pâque de 760 ou 762. La fête durait huit jours, du 14 au 21 de Nisan (avril). Les abords du Temple, les portiques et les cours étaient encombrés par la foule qui venait prier, sacrifier à Jéhovah. Les prêtres immolaient les victimes, les humbles du peuple appelaient à grands cris la rédemption d'Israël, les docteurs, les Pharisiens et les Scribes discutaient la Loi, commentaient ses préceptes, enseignaient leurs traditions.

Jérusalem, alors, n'était pas seulement la ville du culte, mais un des grands foyers de la science religieuse. Deux écoles adverses divisaient les esprits : celle d'Hillel et celle de Schammaï; l'une, plus tolérante et libérale, relevait la partie

(1) *Ps.* XLI.

morale de la Loi et la déclarait plus importante que le rite; l'autre, méticuleuse et étroite, s'attachait à la lettre et voulait imposer à tous, en l'aggravant de mille détails, l'écrasant fardeau des prescriptions mosaïques.

L'arrivée des rabbis étrangers devait accroître l'animation des docteurs rivaux et de leurs disciples; les discussions étaient ardentes et âpres, sous le portique des païens, au « Beth-Midrasch », où se réunissaient les maîtres.

C'est là même, à l'endroit où s'élève la basilique construite par Justinien en l'honneur de la Vierge Marie, qu'il faut placer peut-être le fait dont saint Luc nous a conservé le souvenir (1).

La fête était terminée. Les caravanes quittaient Jérusalem; celle des Nazaréens, dans laquelle se trouvaient les parents de Jésus, s'acheminait vers la Samarie. Elle était arrivée à la première étape, à Bireh, non loin de Béthel où Jacob eut la vision de l'échelle mystérieuse et où Samuel venait, tous les ans, rendre la justice au peuple. Le soir, Joseph et Marie s'aperçurent que Jésus n'était pas avec eux, dans la caravane. Ils revinrent à Jérusalem pour le chercher; et, après trois jours, ils le trouvèrent au Temple, précisément au « Beth-Midrasch », assis au milieu des maîtres, les écoutant, les interrogeant, leur répondant. Tous les auditeurs s'émerveillaient de sa sagesse et de ses réponses.

Ceux qui connaissent les mœurs de l'Orient, qui ont vu de près les synagogues juives ou les mosquées musulmanes, à l'heure où l'on y enseigne, ne seront pas surpris de cette scène. On fait cercle autour des maîtres, on s'assied sur les nattes, on écoute, on interroge, on répond tour à tour; l'adolescent et le vieillard se coudoient; les docteurs et les disciples sont accroupis, les jambes croisées, sur le même tapis; et la parole est à tous.

Quelles furent les questions de Jésus et ses réponses? Celui qui devait se proclamer le Fils de Dieu et le Messie attendu, prononcer le discours sur la montagne, montrer la vanité des observances juives, apporter à tous l'Esprit qui sauve, a-t-il laissé luire un rayon de la sagesse infinie dont il était rempli? L'histoire ne le dit pas; mais il n'est pas permis d'en douter. Si le génie humain a sa précocité qui le décèle, il convenait que la sagesse divine du Christ eût la sienne. Ce qui surprend

(1) Luc, II, 41 et suiv.

plutôt, c'est l'ombre dans laquelle Jésus reste longtemps et volontairement caché.

En le voyant ainsi admiré des maîtres les plus célèbres et de la foule, ses parents étaient frappés d'étonnement. Sa mère s'approcha et dit : — Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Voyez avec quelle douleur votre père et moi nous vous cherchions.

« — Pourquoi me cherchiez-vous ? » répondit Jésus; « ne savez-vous pas que je dois être occupé aux affaires de mon Père (1)? »

La conscience de Jésus, dans cette parole mystérieuse, s'entr'ouvre pour la première fois : il est là tout entier, avec son titre de filiation divine, son initiative souveraine, sa vocation céleste. Sa vie, dans les moindres détails, ne sera que l'accomplissement de ce mot de la douzième année.

Ni Marie ni Joseph n'en comprirent toute la profondeur.

Jésus descendit avec eux à Nazareth, où il reprit son existence humble et laborieuse, attendant, pour se produire, l'appel de Dieu.

L'homme est emporté par son propre génie, plus qu'il ne lui commande, il subit les circonstances plus qu'il ne les dirige, il se manifeste et se trahit malgré lui; en Jésus, tout obéit à la volonté du Père; pendant trente années, sauf l'éclat de la scène sous le portique des païens, il vivra inconnu, ses compatriotes le remarqueront à peine, et le Nazaréen n'attirera les regards peut-être que par ce rayonnement qui donnait à sa personne une grâce et un charme surhumains.

De la physionomie de Jésus, les documents contemporains ne nous ont laissé aucun portrait. Quelques docteurs, entendant trop à la lettre le passage d'Isaïe sur le serviteur de Jéhovah persécuté (2), lui ont même refusé la beauté. Si le visage de l'homme reflète l'âme invisible, Jésus a dû être le plus beau d'entre les fils des hommes. La lumière de Dieu, voilée par l'ombre de la douleur, éclairait son front d'une splendeur adoucie que l'art humain ne réussira jamais à peindre.

Les Grecs, ces maîtres de l'esthétique, ont donné à Jésus la majesté divine; les Latins, l'aspect émouvant de l'homme de douleur : il a ainsi l'auréole et le nimbe, l'auréole du martyr et le nimbe d'un Dieu.

(1) Luc, II, 48, 50. — (2) Isaïe, LI.

CHAPITRE VI

VOCATION DE JÉSUS.

La vie d'un être supérieur s'explique par sa destinée, et sa destinée par sa nature et son génie. Mais le dernier mot de tout est en Celui qui mène la vie, commande la destinée, crée la nature et inspire le génie.

Ces rapports entre Dieu et l'homme qu'il envoie ont toujours quelque mystère d'autant plus profond que le génie a plus d'ampleur, et l'action de Dieu plus de puissance et de plénitude. Ils résistent à l'analyse.

En révélant lui-même sa relation ineffable avec Dieu, sa vocation et sa nature, son œuvre et sa personne, Jésus a dessiné de lui un portrait vivant et fidèle, il a dit le mot de l'énigme de sa vie.

L'esprit défiant qui veut critiquer un tel témoignage et ramener ce qu'il a de transcendant à ses étroites formules, ne comprendra jamais Jésus, il ne peut que le défigurer et le travestir. Pour pénétrer les êtres qui nous dominent, il faut croire et aimer; la foi et l'amour ont des intuitions supérieures à la clairvoyance du génie. Parmi les disciples du Maître, lequel a laissé de lui l'image la plus divine? Celui qui nous a redit ses confidences les plus intimes, celui qui l'a le plus aimé.

L'âme de l'homme a trois foyers : Dieu, la nature et l'humanité. Le plus grand est Dieu. Plus la vie s'y concentre, plus elle est sainte et forte. La terre n'a été pour Jésus qu'un point d'appui qui lui a permis d'entrer en contact avec l'humanité, son champ d'action. Mais sa vie vraie n'était ni sur la terre ni dans l'humanité, elle était en Dieu.

L'homme s'unit à Dieu par l'acte de ses facultés supérieures, comme à l'objet suprême de son intelligence et de sa volonté. En le connaissant et en l'aimant, il adhère à lui; en obéissant à sa loi, il devient son serviteur. Cette union, remplie de douceur et de charme, n'en reste pas moins accidentelle et précaire, comme les liens qui la constituent : la connaissance est abstraite, l'amour fragile et combattu par l'égoïsme, l'obéissance mal assurée. Les plus parfaits défaillent et retombent lourdement sous l'esclavage de la nature et les misères de l'humanité.

La foi chrétienne caractérise d'un mot mystérieux l'union qui rattachait l'homme à Dieu, dans le Christ : elle l'appelle une union substantielle et personnelle. La nature humaine et la nature divine se rencontraient en lui, sans se confondre, unies hypostatiquement dans la personne du Verbe. Jésus était, sans métaphore, au sens le plus profond et le plus vrai, le Fils unique de Dieu; c'est ainsi qu'il est sans égal dans l'humanité.

Il sentait sa filiation divine.

Ce n'était pas, en lui, ce sentiment confus du divin qui caractérise les natures mystiques, et par lequel elles perçoivent vaguement le rapport caché qui relie toute créature à la cause infinie, c'était une conscience lumineuse, toujours éveillée, du Dieu personnel, vivant, immanent en lui. Entre Dieu et sa nature d'homme, nul intermédiaire; elle était l'instrument, et Dieu, le moteur immédiat. Chacun de ses actes avait un caractère humain et divin qu'un seul mot peut traduire : il était « théandrique ».

Rien en Jésus qui dénote ou trahisse l'exaltation de la sensibilité, le rêve d'une imagination hors d'elle-même. Toutes ses facultés se font équilibre; et, en nommant Dieu son père, il exprime un fait intérieur dont il a le sens intime. Il ne se le démontre pas, il le voit. Il est le seul qui soit un avec le Père (1). Moïse, le plus grand des serviteurs de Dieu, tremble devant son Seigneur, — Seigneur terrible dont nul ne verra la face sans mourir (2); Jésus le voit et l'aime. Les prophètes sont saisis par la parole de Jéhovah qui tombe sur eux comme la foudre, ils disent : « Le Seigneur m'a parlé » ; Jésus l'écoute toujours et il la transmet comme sienne. Les plus grandes

(1) JEAN, x, 20: — (2) *Ex.*, XXXIII, 20.

âmes religieuses cherchent Dieu dans l'ascétisme et dans l'effort douloureux, elles sentent par moments sa présence dans des extases rapides, d'où elles retombent bientôt; Jésus le possède en propre, sa nature n'a pas besoin d'être ravie, elle est en Dieu, avec lequel elle vit face à face.

Il avait en lui l'Esprit de Dieu même. Tout ce qu'une nature intelligente en pouvait recevoir, il le possédait. — « Nous l'avons vu, disait après sa mort son disciple préféré; c'était vraiment le Fils unique de Dieu, rempli de grâce et de vérité (1). »

Toutes ses facultés humaines empruntaient à cette union avec la nature divine une plénitude et une harmonie qui ont fait de lui le type achevé de l'homme. Il connaissait Dieu, comme un fils son père, et il gardait en lui sa parole (2). Tous les trésors de la sagesse et de la science étaient cachés en lui (3). Il avait l'intuition qui perçoit le Principe des choses, et il lisait dans les phénomènes dont les sens sont frappés, les vérités invisibles que l'intelligence humaine en doit abstraire. Aucun maître terrestre ne l'a instruit ni formé; il est le disciple de Dieu. Aussi, l'ignorance ne limite point sa pensée, et l'erreur ne l'a jamais troublée. L'inspiration est constante en lui; elle n'est pas, comme chez les prophètes, une lueur empruntée, intermittente, mais la clarté infinie, toujours rayonnante, de la Parole éternelle.

Il est rare que chez l'homme où dominent les puissances intellectuelles, la volonté et les forces affectives leur fassent équilibre. En Jésus, tout est à la même hauteur; comme la Vérité l'éclaire, la Bonté et la Beauté l'attirent; son amour est dans le bien total, et son esprit dans le vrai absolu. Entre la volonté de son Père et la sienne l'accord est constant, malgré la douleur, l'opposition des hommes, les répugnances instinctives de la nature, les obstacles de toutes sortes, malgré la mort elle-même. Il ne connaît que la volonté du Père, il s'en nourrit (4). Il n'agit en rien de lui-même (5); il ne cherche pas sa volonté à lui, mais ce qui plaît à son Père (6), et il l'accomplit toujours (7).

L'homme le mieux doué voit le bien, et ne l'exécute qu'à demi; des forces désordonnées le paralysent, le ralentissent ou l'égarent; l'égoïsme superbe, en le détournant de Dieu, le prive de son appui : Jésus voit le bien, et il le réalise sans

(1) JEAN, I, 14. — (2) JEAN, VIII. — (3) *Ép. aux Coloss.*, II. — (4) JEAN, IV, 34. — (5) JEAN, V, 30. — (6) JEAN, VI, 38. — (7) JEAN, VIII, 18.

emportement ni défaillance. Qui le convaincra de péché (1)? Rien ne résiste à sa force : la puissance de Dieu est en lui; et comme il est au service de son Père, n'agissant que sur l'ordre de sa volonté, il n'est jamais déçu. Sa prière est toujours écoutée; cette confiance lui donne la mansuétude de Celui qui peut tout. Il ne brise rien, car il ne connaît pas la violence; il fait ce qu'il veut, mais il ne veut que le bien et la vie. La bonté est sa loi, et la vie et le bien ruissellent de ses mains, toujours ouvertes pour bénir.

L'imagination, les instincts et les passions qui entraînent si violemment et enracinent l'âme dans la terre, qui troublent souvent la perception de la vérité, entravent ou emportent notre liberté, toutes ces forces inférieures obéissaient en Jésus à la volonté comme la volonté obéissait à Dieu. De là le calme, la sérénité, la douceur qui se dégagent de sa nature toute d'harmonie. La lumière, l'amour et la beauté de Dieu transpirent à travers tout son être; une vertu divine sort de lui (2). Sa sensibilité était exquise. C'est par elle qu'il entrait en communion avec le monde terrestre. Il aimait la nature : elle lui parlait de la bonté, de la munificence de son Père céleste (3). Il ne lui a demandé aucune autre joie. Au milieu des hommes, il a voulu connaître les tristesses, les fatigues, la compassion, les saintes colères contre le mal, les luttes sans trêve, les infidélités, la trahison, les tortures et les accablements d'une agonie sanglante, le supplice et les horreurs de la mort.

Il a souvent pleuré (4). Toutes les souffrances humaines l'ont ému; mais l'innocence des enfants le reposait, le charmait. Un prophète, le voyant de loin, l'avait appelé « l'Homme de douleur qui savait souffrir (5) ».

Il n'a tressailli que dans l'Esprit dont il débordait, et la seule allégresse sensible qu'il ait goûtée ici-bas, c'était la rencontre des âmes de foi, parce qu'il pouvait les sauver.

Le mal l'a attristé jusqu'à l'agonie.

Cette immense plainte qui fait le fond de toute la création haletante vers la gloire des enfants de Dieu, vers son renouvellement et sa transfiguration (6), emplissait l'âme de Jésus et n'a trouvé nulle part une expression plus émouvante et plus

(1) JEAN, VIII, 46. — (2) LUC, VI, 1, 9; VIII, 46. — (3) MATTH, VI, 28; XII, 27. — (4) LUC, XIX, 41; JEAN, XI, 35. — (5) ISAIE, LIII, 3. — (6) *Ép. aux Rom.*, VIII, 15.

pleine : il reste pour les hommes le Crucifié, le plus doux et le plus aimé des martyrs.

Étudiée dans son essence, en dehors de toutes les divisions accidentelles, artificielles, fondées sur la culture et la race, le climat et le temps, la civilisation et la religion, l'espèce humaine se partage en trois classes : la foule, les talents et les génies. C'est une pyramide géante ; la multitude en forme la base, les talents la partie moyenne, et les génies le faîte.

Au génie, l'originalité, l'invention et l'initiative ; il crée les formes nouvelles et donne le branle à tout, entraîne l'humanité dans des directions inconnues avant lui, la trouble ou l'apaise, l'égare ou la dirige, l'abaisse ou l'élève.

Le talent n'invente pas, il suit les inspirations du génie, les applique et les conserve, les interprète et les divulgue. On sent en lui l'effort douloureux et le travail patient qui honore tout être de bonne volonté.

Si le génie est le dieu, le talent est son prophète.

Livrée à ses instincts et à ses inspirations vagues, la foule, passive et sans initiative, obéit à l'impulsion de ses maîtres ; elle reçoit d'eux les idées toutes faites, les directions qui l'orientent ; elle est le troupeau qui va où le berger le conduit.

Quelque grand qu'il soit, nul génie humain n'est parfait ; il a ses limites et ses excès, ses faiblesses et ses violences, ses intuitions soudaines et ses éclipses, ses erreurs et ses aveuglements. Son inspiration intermittente s'épuise ; ses œuvres se dissolvent et vieillissent ; ses créations tôt ou tard sont dépassées.

Rien de pareil dans le Christ : sa parole, sa vie, son œuvre subsistent, dominant l'humanité comme un ciel de lumière, étonnant la raison, gouvernant les consciences, défiant la mobilité et l'effort des siècles.

Le génie humain a ses variétés qui résultent des facultés dans lesquelles il excelle. De là, les génies de l'idée, les génies de l'action et les génies esthétiques. Les premiers pensent et conçoivent ; philosophes, moralistes et savants, ils arrachent quelques secrets à l'énigme des choses, à Dieu, à l'âme humaine, à la nature. Les seconds agissent, ils ont la force qui subjugue ; politiques, conquérants, ouvriers sublimes, ils entraînent les hommes, remuant la terre et la transformant. Les autres, épris de l'idéal, ont l'art de le traduire ; orateurs,

écrivains, poètes et artistes, ils l'incarnent sous une forme sensible, dans la parole, la lumière ou l'harmonie, sur la toile, la pierre ou le métal.

Nul génie parmi les hommes n'a l'universalité; il n'a même toutes ses énergies que sur le point où il les concentre, et la faculté dominante se subordonne toujours les autres. Un seul génie fait exception : le génie religieux.

Envisagé en lui-même, il est essentiellement caractérisé par le développement et la prédominance du sens divin; il inonde, pénètre l'âme qui en est douée, et marque de son sceau toutes ses facultés; il la tient en communion avec Dieu, et tandis que les autres se répandent dans le monde humain et dans la nature, l'âme religieuse se concentre dans l'Infini. Elle sent partout sa présence, partout elle le regarde et l'appelle, le médite, le prie et l'adore, elle vit de lui : une telle âme est un temple que Dieu remplit.

De toutes les formes que peut revêtir la nature humaine, la forme religieuse est sans doute la plus accomplie, car elle recueille toutes les puissances dans la plus haute harmonie, en les concentrant sur l'objet le plus sublime que puissent atteindre l'intelligence, la volonté et l'activité libre. La vérité, le bien, l'idéal, n'ont-ils pas en Dieu leur foyer et leur perfection? Se nourrir de Dieu, c'est vivre de l'éternelle vérité, de l'éternel bien, de l'absolue beauté.

Lorsque le génie religieux arrive à se produire au dehors, il implique et doit contenir tous les autres : le génie de la pensée pour enseigner aux hommes les plus hautes vérités de Dieu, de la destinée et de la vie; le génie de l'action pour commander aux consciences et les discipliner; le génie esthétique pour incarner dans la parole ou dans les rites l'idéal divin qui charme les facultés sensibles de l'être humain.

En effet, tous les hommes supérieurs qui ont influencé l'humanité, religieusement, sont, par surcroît, de grands penseurs, de grands législateurs, de grands artistes; ils ont la science, le pouvoir, l'entraînement; ils savent, ils peuvent, ils fascinent. Au nom de Dieu dont ils se disent les mandataires, ils ne discutent pas, ils affirment, parlent en maîtres et exercent sur la foule une sorte d'enchantement : natures puissantes qui possèdent le secret d'inspirer la foi à leurs semblables et de creuser le lit dans lequel des milliers d'hommes et des générations entières, pendant des siècles, s'écoulent comme un fleuve endigué.

Jésus, à cause même de la plénitude harmonique de toutes ses facultés, à un degré sans égal, n'a jamais été classé dans une catégorie spéciale de génies humains. Cependant, si j'osais lui appliquer un nom trop petit pour sa gloire, je dirais qu'il est le génie religieux même, dans son essence et sa splendeur idéale.

La plupart des grands hommes qui ont fondé une religion n'ont été que des réformateurs, comme Zoroastre et Çakya-Mouni lui-même, mêlant à leur doctrine des erreurs que la conscience et la raison réprouvent. Le dualisme de l'un, l'ascétisme bizarre de l'autre, — pour ne nommer que ceux-là, — suffisent à les juger; et la plus sainte loi qui ait, avant l'Évangile, régi un peuple, — la loi mosaïque, — portait la marque indélébile de l'imperfection : œuvre transitoire, elle devait disparaître, dès que l'homme grandi serait prêt pour le Règne de Dieu.

Tout ce qui caractérise le génie religieux dans sa perfection absolue se vérifie dans le Christ, tel que les Évangiles le montrent, tel que la foi du chrétien l'adore, tel que lui-même se révèle. Avant lui, même en Moïse et dans les prophètes, on ne trouve qu'une ébauche; après lui, même dans les saints, on ne trouve qu'une copie de ce modèle divin.

Ce n'est pas seulement une idée de Dieu plus ou moins neuve et originale, mais toujours abstraite, qu'il apporte, c'est le Dieu vivant et personnel, le Père céleste. Il en est l'expression même, sensible, vivante, personnelle. Il ne fait qu'un avec lui (1). Celui qui le voit, voit le Père (2). Celui qui a foi en lui a foi au Père (3). Il ne montre pas seulement le ciel; il le porte en lui et il l'ouvre.

Il n'institue pas de vains rites, des pompes stériles qui parlent aux sens et à l'imagination des foules, il reste vivant sous les symboles et les sacrements du culte fondé par lui; c'est à son être divin que l'homme communie, en participant à ces rites religieux.

Tandis que les autres imposent des préceptes, rédigent des codes et asservissent leurs sectateurs sous un bras redoutable, il communique à ses fidèles l'Esprit de Dieu, son esprit; il se fait aimer. Les autres s'adressent à un peuple, à une race, à un temps; il parle à toute créature, sans distinction de peuple, de race, de temps. Moïse n'était qu'un serviteur : Jésus est le Fils de Dieu.

(1) JEAN, X, 30. — (2) JEAN, XII, 45. — (3) JEAN, XI, 41.

La vraie marque du génie religieux, celle qui en atteste la vérité et commande la vénération des hommes, c'est la sainteté. La vertu est la pierre de touche de sa mission. On peut être envoyé de Dieu sans faire des miracles; le vrai miracle est dans le rayonnement d'une conscience et d'une vie pures. Les prodiges trompent, l'héroïsme de la volonté docile à la loi de Dieu ne trompe pas; les soi-disant visions peuvent n'être qu'illusion, la pratique du bien trahit toujours la présence de l'Être parfait.

Pas un homme, parmi les plus grands génies religieux, qui ne porte les stigmates de la faiblesse morale et où l'on ne découvre quelque plaie cachée.

Quand on lit la vie de Mahomet, comment retenir le cri de la conscience froissée, en présence de cette polygamie qui déshonore ses dernières années, et qui laisse voir l'impuissance de ce grand homme, moins religieux que politique, à maîtriser ses instincts, à un âge où la modération semble une vertu naturelle? Et le sage Çakya-Mouni, comment l'absoudre de ce pessimisme qui est au fond de sa doctrine, et de ce violent ascétisme qui peut être un grand secret pour mourir, mais qui est la négation même de notre destinée terrestre?

L'homme n'est pas seulement fait pour conquérir le ciel, il est créé pour maîtriser la terre. Le véritable maître religieux doit lui donner la science de la mort, sans lui refuser la science de la vie.

Jésus seul fait exception à la loi fatale de la misère morale; on ne l'a jamais surpris, en dehors de la volonté de son Père, en contradiction avec le bien. Il est l'idéal humain de la sainteté, le type sans tache de la vertu; et ceux-là sont les meilleurs entre les fils des hommes qui se rapprochent le plus de lui. La sainteté a jailli de sa propre conscience sur l'humanité entière; il sanctifie tout ce qu'il touche; depuis qu'il a paru, la vertu s'est multipliée et lui fait cortège; elle semble le sillage du Christ à travers les flots de l'océan humain.

Le fait le plus important dans l'histoire intime des êtres supérieurs est la genèse de leur vocation. Ils n'existent, à vrai dire, qu'en prenant conscience de leur rôle providentiel. Tous ont une tendance à se révéler, à se produire, à agir; plus ils sont grands, plus la tendance est impérieuse; mais en se communiquant au dehors, ils doivent compter avec le milieu et le moment.

Le crime des génies est de trahir ou de fausser leur destinée, comme leur gloire est de l'accomplir jusqu'au bout. Infidèles, ils deviennent des fléaux; dociles, ils sont des guides et des initiateurs. Lorsqu'un génie conscient de lui-même se soumet à Dieu comme à sa loi souveraine, lorsqu'il a le don suprême de connaître les exigences du milieu et l'opportunité du moment, il peut agir; sa vocation est mûre. La plupart hésitent longtemps; ils ne prennent que laborieusement connaissance d'eux-mêmes et de leur rôle; ils n'acquièrent qu'avec peine la science du milieu et du temps; ils interrogent avec angoisse la volonté de Dieu dont ils n'ont pas le secret; ils mêlent leur égoïsme et leurs passions à l'œuvre qui exige le sacrifice d'eux-mêmes, reculent souvent devant les difficultés et les obstacles, ou s'y précipitent quelquefois aveuglément; c'est un drame dont l'histoire ne nous raconte que par fragments les phases cruelles, et que les consciences emportent, sans en livrer le mystère.

Mais Jésus répondit toujours à sa haute destinée qu'il connut de science divine, de toute éternité, et de science intuitive, dès qu'il fut conçu.

Toute sa vocation est dans le fait primordial de sa filiation divine. Fils de Dieu, il ne pouvait avoir d'autre fonction, en ce monde, que d'y faire régner son Père; c'est ce qu'il appellera plus tard le Règne de Dieu, le Royaume des Cieux. Ses paroles, ses enseignements, ses actes, sa vie entière, ses luttes et sa mort même, ne sont pas concevables sans ce but qui est leur unique raison d'être.

Au point de vue biblique, l'humanité est alors partagée en deux moitiés : judaïsme et paganisme. Dans le judaïsme, le Règne de Dieu est déjà commencé et son nom terrible est connu; sa loi, — une loi imparfaite, une loi d'esclave, — est promulguée : Jésus devra y apporter le complément et la perfection (1), c'est en cela que consistera son rôle messianique. Il substituera à l'œuvre de Moïse son Église, et il convoquera non seulement les Juifs fidèles, mais les païens délaissés, en proie à toutes les erreurs et à tous les vices.

L'humanité entière, malgré la loi mosaïque donnée à Israël, malgré la sagesse et la raison des grands hommes, ploie sous l'empire du mal, impuissante à le vaincre : Jésus a pour fonc-

(1) MATTH., v, 17.

tion de lui donner l'Esprit même de Dieu qui seul triomphe du mal, et de la baptiser dans cet Esprit; à ce titre, il ne sera pas seulement le Messie des Juifs, mais le Sauveur unique de tous les peuples (1).

L'humanité, sondée au plus profond de sa nature, aspire vers Dieu, vers Celui qui ne passe pas; elle a pour destinée de le connaître, de participer à sa vie et d'y assouvir la plénitude de ses aspirations : la tâche de Jésus est de l'y conduire, de lui communiquer cette vérité et cette vie (2); mais comme on ne les puise qu'en lui, il faut qu'il attire à lui l'humanité entière (3). La conscience universelle appelle, et l'éternelle justice exige une expiation : Jésus sera l'Agneau de Dieu, la victime qui lave le péché du monde (4); l'humanité ignore ce Dieu pour lequel elle est faite : il faudra que Jésus lui révèle son nom; il sera son Maître, son unique Maître (5); elle n'a pas compris que toute la loi du devoir était dans l'amour : il faudra que Jésus le lui enseigne, et il sera son législateur.

C'est ainsi que doit se constituer le Royaume de Dieu, — ce royaume destiné à souffrir la violence et que les vaillants seuls emportent (6); — Jésus en sera le fondateur.

Sous l'action du Dieu personnel et vivant qui emplit sa nature d'homme, connaissant la volonté de son Père, pénétrant l'âme du peuple dont il se sait le Messie, sondant l'être humain dans ses profondeurs, mesurant le double abîme de la douleur qui le torture et du mal qui le dévore, il a vu le drame universel de la grande vie de l'humanité, connu l'heure exacte de son histoire, et il s'est écrié d'une voix qui a tout ébranlé : « Je suis Celui qu'attend mon peuple, je suis le Désiré des nations. »

Telle est la vocation de Jésus.

Nulle destinée ne peut lui être comparée, car toutes portent l'empreinte de l'infirmité du génie, du particularisme de la race, des préjugés du temps; et toutes, comme la sagesse de l'homme, sont courtes par quelque endroit. On peut accorder à Mahomet l'honneur d'avoir arraché quelques tribus arabes à l'idolâtrie et d'être ainsi pour une race l'apôtre de l'unité de Dieu; on ne l'absoudra pas de s'être donné lui-même comme apportant le dernier mot des révélations divines : le Coran était dépassé, avant de naître, par la Bible et par l'Évangile dont il est le plagiat. Quelque admiration que l'on

(1) I^re *Ép. à Timoth.*, XVI, 5. — (2) JEAN, X, 10. — (3) JEAN, XII, 32. — (4) JEAN, I, 29, 36. — (5) MATTH., XXIII. — (6) MATTH., XI, 12.

ressente pour la mansuétude et le génie plein de bonté de Çakya-Mouni, se proclamant le maître destiné à enseigner aux hommes la voie du salut, qui ne reculera devant ce pessimisme pour lequel l'existence même est un mal, et le seul remède l'affranchissement de toute existence ou le Nirvâna? Son code moral et social est admirable en quelques points : quelle force donne le Bouddha pour l'accomplir? Impuissance radicale du génie humain : des paroles, des exemples, une loi morale qui éclaire; mais toujours la lettre morte qui tue, et jamais l'esprit qui vivifie.

La vocation de Jésus ne trahit aucune infirmité personnelle, aucune étroitesse de race, aucune erreur des temps. Originale, comme tout ce qui vient directement de Dieu, elle porte dans sa forme humaine les caractères de Dieu : l'universalité, l'efficacité créatrice, l'immutabilité.

Né Juif, en un siècle déterminé, Jésus ne ressemble à aucun des génies de son peuple; il n'est ni palestinien ni alexandrin, il domine également le docteur jérosolymite Hillel et l'helléniste Philon. Ses paroles, ses doctrines, ne rappellent rien ni de l'un ni de l'autre. Il est lui-même. Ce qu'il dit est de tous les temps, aussi actuel aujourd'hui qu'il y a dix-huit siècles; c'est l'homme-type qui agit en lui; son œuvre enveloppe l'humanité entière, dans ce qu'elle a d'éternel et d'essentiel; son Royaume ne passera pas plus que le ciel et Dieu dont il porte les noms; la Loi qu'il formule comme code de ce royaume ne sera pas dépassée, car elle exprime les rapports immuables entre la volonté de Dieu et les hommes qu'il doit sauver; et la force qu'il apporte avec sa Loi est la force de Dieu même, son Esprit vivant et personnel, prêt à embraser l'humanité entière.

Telle était la puissance de cette idée qu'elle s'est ouvert un chemin à travers tous les siècles et tous les peuples, vivante, indomptable comme au premier jour, malgré les résistances de l'homme. Le Christ disparu continue d'être tel qu'il s'est affirmé, à la face de l'univers; son esprit rayonne, son œuvre vit, le Royaume de Dieu poursuit son évolution grandiose. Le judaïsme, toujours impuissant comme religion, le regarde grandir, incapable de l'entraver et condamné à le subir. Les derniers restes du paganisme hindou se décomposent, et tandis que le mahométisme essaye d'arracher les sauvages à leur fétichisme grossier, Jésus domine le monde par son Esprit,

unique foyer où l'homme ne cesse de puiser la vérité de Dieu, la force et la paix.

Le propre des vocations puissantes est d'orienter la vie, de remplir l'activité intérieure, de concentrer les pensées, les résolutions, toutes les forces affectives; celle de Jésus a dû l'absorber tout entier; elle l'éclairait, le soutenait, le nourrissait dans les longues années de Nazareth. Pendant cette période de vie inconnue, l'Esprit de Dieu seul l'a fait grandir, le façonnant et le préparant pour son œuvre. Il a tout reçu de lui et rien des hommes. Quel maître eût pu l'initier à ce qui était au-dessus de l'homme? Tout ce qu'il a vu, senti, résolu, désiré, lui a été donné d'intuition et d'inspiration; c'est en lui-même qu'il regarde; tout ce qu'il dit est vivant dans sa conscience; sa parole n'en est que l'écho ardent et pénétrant. Il n'hésite pas, il ne doute pas; nul tâtonnement, nul effort.

Sous le coup de l'inspiration, le génie humain s'agite, emporté hors de lui, impuissant à se contenir; le calme de Jésus est comme son inspiration, il a la plénitude et la constance. Maître de lui-même, il n'agit qu'à son gré. L'heure venue, et elle va sonner, l'ouvrier, le fils du charpentier, quittera sa vie obscure, et, avec une décision, une fermeté, une plénitude, une énergie tranquille, il dira : « Les temps sont accomplis. Le Royaume des cieux est là; repentez-vous, et croyez (1). »

Ce sera son premier mot, le commentaire de la réponse mystérieuse qu'il faisait à douze ans : « Ne savez-vous pas que je dois être occupé aux affaires de mon Père? »

Ce mot contient toute sa vie publique et toute sa destinée.

Le rationalisme, dont les procédés critiques n'ont jamais pénétré le génie religieux de l'Orient, s'est lourdement mépris sur le rôle unique de Jésus comme sur sa nature. Il n'a rien vu dans ce rapport mystérieux qui soude le Christ à Dieu, et il n'a jamais pu donner qu'une interprétation insuffisante de sa filiation divine. De là ses aberrations sur la destinée du Maître. Il ne s'est point élevé jusqu'à l'idée qui lui est propre et qui le distingue de tout être humain. Il en a fait un réformateur, un moraliste, un révolutionnaire religieux et social, un législateur et un fondateur de la religion pure, ne disposant, comme tous les hommes, que de la puissance d'instruire, de formuler

(1) Marc, I, 15.

des dogmes nouveaux, des préceptes plus purs, d'établir une société nouvelle; il n'a pas reconnu en lui la puissance de communiquer à l'homme l'Esprit de Dieu, comme force vivante et personnelle.

Cette conception peut dépasser les systèmes d'une philosophie qui supprime la personnalité divine, mais elle s'impose à l'historien qui a le respect des documents évangéliques, et qui, au lieu de peindre Jésus selon ses propres idées, cherche à le représenter tel qu'il s'est affirmé lui-même, au témoignage irrécusable de l'histoire.

Lorsqu'un homme providentiel a atteint sa plénitude, le milieu où il doit agir l'invite à se produire, les circonstances vont au-devant de lui; de la même main qui crée les génies et les applique à son œuvre, Dieu conduit les événements où ils doivent prendre place; entre le cours des uns et l'évolution des autres, c'est une harmonie préétablie : la même heure marque leur maturité.

Au moment où Jésus approche de sa trentième année, — l'âge de la virilité parfaite chez les Juifs, — le même Esprit qui l'a produit et qui a fait converger vers lui tout le mouvement des siècles (1), prépare directement le théâtre où il va paraître; il lui fraye le chemin, il éveille l'âme de son peuple par une de ces voix qui passionnent la foule et ébranlent les consciences.

(1) Voir ci-dessus, chapitre I.

CARTE
DE LA
ALESTINE
AU TEMPS DE J.-C.
dressée par
LE PÈRE DIDON
Echelle de 1.525000
0 5 10 20 30 40 KIL.
L Sonnet, sc. Paris.
TYR
AKKA (ACRE)
KAIFA
ATHLIT (CASTEL)
NAZARETH
PLAINE D'ESDRELON
CÆSARÉE
JAFFA (JOPPE)
RAMLEH
JAMNIA
JERUSALEM
BETH-LEHEM
HEBRON (EL KALIL)
Ashdod
Medjel
Abud
Akrabeh
Beisan
Tibnah
Adjlun
Kefer-Jenin
Jezrael
Tabor
Endor
Naïm
Sunem
Nain
Nazareth
Thabor
Kaukab
Safed
Kedes
Hatsor
Meron
Jabin
Jebel
Kades
Hatsor
Meron
Jabin
Kedesh
Hatsor
Meron
Jabin
Kedesh
Hatsor
Meron
Jabin
Kedesh

LIVRE DEUXIÈME

JEAN LE PRÉCURSEUR ET L'AVÉNEMENT DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

LES JUIFS EN JUDÉE VERS L'AN 26. — AVÉNEMENT DE JEAN-BAPTISTE.

Avant de montrer la suite de l'histoire évangélique, regardons vivre en Palestine la société juive, vers l'an 26, à l'époque où Pilate, en qualité de Procurateur romain, vient administrer la Judée. Il y a là un concours d'événements, une organisation religieuse et sociale, un jeu, une lutte des partis, un ensemble de superstitions, de préjugés, de passions et d'espérances, des courants d'opinion, en un mot, un état de la conscience nationale, qu'il faut étudier de près et avec quelques détails, pour comprendre le milieu dans lequel Jésus a vécu et le mouvement qui, sous l'action de Jean-Baptiste, va préparer sa venue.

Au premier coup d'œil, on distingue dans ce petit monde remuant divers groupes très tranchés. Il y a d'abord les grandes familles patriciennes et sacerdotales, dans lesquelles se recrutent les souverains pontifes, les Boéthos, les Hanan, les Phabi, les Kanith. Le pontificat suprême est devenu pour elles une sorte de fief qu'elles se disputent auprès de l'autorité romaine, à force d'intrigues et d'argent. Opulente, pleine de morgue, détestée, cette aristocratie pressure le peuple de dîmes et d'impôts, et outrage sa pauvreté par une existence

fastueuse. On ne pardonnait pas aux patriciens ni aux chefs sacerdotaux leur attitude conciliante à l'égard du pouvoir païen abhorré. Les grands prêtres, arbitrairement nommés et destitués par les procurateurs, ont perdu tout prestige. La foule, qui les hait et les méprise, se venge d'eux par l'insulte, les railleries, les anathèmes. Rien n'arrête ce flot de haine, il monte et déborde. Vingt ans plus tard, on chantera dans les rues de Jérusalem :

« Quelle calamité, la famille de Boéthos! Maudites soient leurs lances!

« Calamité, la famille de Kantharos! Maudites soient leurs plumes diffamatoires!

« Calamité, la famille de Hanan! Maudits soient leurs sifflements de vipères!

« Calamité, la famille de Phabi! Maudite la lourdeur de leurs poings! »

Ils sont grands prêtres, leurs fils trésoriers, leurs gendres gardiens du Temple; et leurs serviteurs assomment le peuple à coups de bâton (1). Ces anathèmes de la foule exaspérée en disent long sur la brutalité de la tyrannie sacerdotale. On voyait de misérables valets, escortés de hardis compagnons, se ruer sur les aires et les greniers, enlever de force les dîmes pour leurs maîtres et maltraiter sans merci les récalcitrants (2). Les grands prêtres avaient souvent le droit exclusif de vendre les victimes. Les Hanan avaient établi sur le mont des Oliviers des bazars (Kaneioth) pour l'élevage et la vente des colombes. Ils excellaient à rendre lucratif ce pieux monopole. Abusant de leur autorité, ils multipliaient les cas où, suivant les rites, les sacrifices de pigeons étaient obligatoires; la cherté devenait excessive, à tel point qu'une seule paire de colombes se vendait jusqu'à un denier d'or. Et tandis que ces pontifes se gorgeaient de revenus, les prêtres de rang inférieur, réduits à la misère, mouraient de faim (3).

On comprend aisément quelle indifférence religieuse devait se cacher dans cette classe de repus. Ces fils dégénérés d'Aaron ou de Lévi ne brûlent guère de l'impatience de voir le Règne de Dieu; et cependant, nul n'est plus conservateur qu'eux. Ils forment le noyau du parti sadducéen (4); leur orthodoxie est

(1) *Talmud Hierosol., Pesachim,* 57 a. — (2) *Antiq.*, xx, 8, 8 ; 9, 2. — (3) *Antiq.*, xx, 8, 8; 9, 2.

(4) Le parti des Justes, de *Tsedakah,* justice. Ce nom semble avoir désigné tout d'abord, sous Jean Hyrcan, le parti composé surtout de prêtres, et qui, en

inflexible, surtout en ce qui touche aux rites, et leurs jugements inexorables. Les choses de l'autre monde ne les préoccupent guère : matérialistes, sensuels et sceptiques, ils n'y croient pas. Maintenir l'ordre établi, vivre en bonne intelligence avec les Romains, demeurer en charge, faire grande chère et jouir, voilà pour eux l'essentiel. La religion n'est pas un but, c'est un moyen; ils se gardent de le dire tout haut, mais cet axiome domine en secret toute leur vie.

A côté de l'aristocratie de la naissance, de la fortune et du sacerdoce, il y a celle de la science religieuse : lettrés, docteurs et scribes. Depuis que la « Thora » s'était conquis, dans la vie juive, une place si haute, et en était devenue, presque à l'égal du Temple, un des foyers, on vit apparaître à côté des hommes du culte les hommes de la « Thora ».

Le sacrifice absorbe les uns, l'étude les autres; les premiers sont engagés par leur naissance même dans les fonctions sacerdotales, mais les autres sortent de toutes les tribus et de toutes les classes; ils représentent la science religieuse, morale, rituelle, juridique; ils commentent le Livre, le copient, le propagent; ils ne tardent pas à s'élever au-dessus de la classe des prêtres et à devenir les maîtres de l'opinion. C'est une loi de toute société humaine arrivée à un certain degré de culture : la puissance est aux plus forts, et les plus forts sont ceux qui savent.

Les docteurs font plus qu'étudier et enseigner la « Thora », ils se signalent par une fidélité plus stricte à tout ce qu'elle impose, se défendant avec énergie contre toute influence païenne. Ce sont les « Hassidim », les pieux, du temps où l'hellénisme, depuis la conquête d'Alexandre, envahissait tout; après avoir tenu ferme contre la civilisation et les mœurs païennes des Grecs et des Syriens, ils résistent aujourd'hui à la corruption romaine. Le particularisme juif se retrouve en eux dans toute son âpreté; ils personnifient la conscience nationale, ils sont ceux qui se souviennent, ceux qui espèrent. Tous les faits de la grande histoire d'Israël vivent dans leur mémoire; toutes les promesses de Dieu au peuple dont ils sont membres luisent devant eux comme un

face des exagérations des Pharisiens, se contentait de la *justice*, telle que l'exigeait le texte de la loi. Peut-être aimait-il à se rattacher par ce nom au dernier des pontifes dont la mémoire était en vénération, à Siméon, surnommé *le Juste*. Cf. *Antiq.*, XIII, 9; XVII, 2, 4; XVIII, 1, 3. *Bell. Jud.*, II, 8.

splendide avenir. La « Thora » est tout pour eux, puisqu'elle contient leur passé et leur destinée, puisqu'elle leur enseigne la justice légale qui, en les rendant agréables à Dieu, garantit le triomphe de leur race et de leur foi.

Cette double aristocratie a donné naissance aux deux partis dont les luttes, les rivalités et les excès remplissent les deux derniers siècles de l'histoire du peuple juif : les Sadducéens (Tsaddikim) ou les Justes, et les Pharisiens (Perischim) ou les Séparés, les Distingués. Les premiers appartenaient presque tous à l'aristocratie de la fortune ou du sacerdoce, les seconds à celle de la science.

En devenant un parti, les Pharisiens (1) ont subi la loi de toute secte. Ils ont exagéré leurs principes, outré leurs tendances, mérité les anathèmes du plus doux et du plus sage des maîtres; aveugles volontaires, fermés à l'inspiration vivante, ils n'ont rien compris au mystère des événements, et ils sont devenus la force la plus hostile, la plus réfractaire à la fondation du Royaume de Dieu.

Absorbés dans l'étude de la « Thora », du Livre, ils n'en connaissent que la lettre; l'esprit leur échappe, et la lettre les tue. Ils négligent toujours davantage l'élément moral, et ils s'appliquent à ce qui est extérieur et cérémoniel; ils se préoccupent à peine de la sainteté de l'âme, mais ils se passionnent pour la sainteté légale. Le devoir pour eux n'est plus l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est avant tout la pratique stricte de la légalité. Emportés par ce zèle d'observances, ils ne songent pas à multiplier les vertus, mais plutôt les rites : le plus saint n'est pas celui qui se domine lui-même et qui aime Dieu et le prochain, c'est celui qui fait le plus de jeûnes et de vœux, le plus d'ablutions et de sacrifices, qui porte les plus larges phylactères et les houppes les plus longues, qui marche le dos plus voûté, les yeux plus baissés à terre, qui affecte, aux jours où il jeûne, des airs plus funèbres, s'interdisant d'oindre sa tête, de se laver le visage (2), et même de saluer ses amis (3), et qui emploie les plus interminables formules de prières. Sa piété n'est qu'un masque. L'hypo-

(1) « De *Paroüsch* », séparation, distinction. Les Pharisiens ou les Séparés, les Distingués, les Purs, se signalaient par le soin avec lequel ils se séparaient, se distinguaient de ce qui n'était pas juif. Tout commerce avec les païens, toute concession faite à leurs coutumes, de la part des Sadducéens, leur semblaient une profanation et une lâcheté. Cf. *Antiq.*, XIII, 9 ; XVII, 2, 4 ; XVIII, 1, 3. *Bell. Jud.*, II, 8.

(2) *Talmud Hierosol., Schabbat.*, f. 12, 1. — (3) *Id., Taanith*, I, 4-7.

crisie, — cet art de paraître et de mentir, de cacher le vide et les vices de l'âme sous les dehors de la sainteté, — devient presque universelle chez ces faux dévots.

Nulle grande idée ne s'agite autour des chaires et dans les synagogues. Les docteurs célèbres qui, sous Hérode le Grand, avaient surtout contribué au développement des traditions et des coutumes, à l'interprétation juridique de la loi, les Schemaïa et les Abtalion, les Hillel et les Schammaï, avaient disparu, et, comme il arrive toujours quand les hommes supérieurs manquent, les médiocres poussèrent aux excès et aux minuties. Le formalisme s'accrut, les questions devinrent plus subtiles, et la casuistique la plus bizarre, la plus déréglée, défraya tout l'enseignement (1).

Les discussions rituelles passionnaient les lettrés, elles formaient le terrain de combat entre les partis et les écoles rivales.

Le jour de la fête de l'Expiation, l'encens doit-il être brûlé devant le Saint des Saints ou plutôt dans le Saint des Saints même, aussitôt après l'entrée du grand prêtre? La question était jugée d'une telle importance, que les Pharisiens, la veille du grand jour, exigeaient du sacrificateur suprême le serment de fidélité au vrai rite. L'oblation qui accompagne l'holocauste, à qui appartient-elle? Aux prêtres ou à l'autel? La gerbe cueillie, comme prémices, au printemps, le lendemain de la Pâque, peut-elle être coupée un jour de sabbat? L'immolation de l'agneau pascal viole-t-elle le sabbat? A la fête des Tabernacles, la libation de l'eau doit-elle se faire sur l'autel même, et la procession avec les branches de saule doit-elle s'arrêter autour de l'autel? Doit-on prélever la dîme seulement sur les semences, le vin et l'huile, ou encore sur l'anis, le cumin et la menthe? Le serment par le ciel ou la terre, par Jérusalem ou par l'âme, est-il valable, ou seulement le serment par Dieu? Faut-il jurer par le Temple ou par l'or du Temple, par l'autel ou par la victime de l'autel?

Vaine et vile casuistique, sans moralité et sans élévation. Les plus exagérés sont naturellement les plus écoutés; les disciples d'Hillel, enclins à la douceur des interprétations, sont débordés par ceux de Schammaï, l'austère, l'intransigeant. La lettre fait loi; plus on donne à la lettre, plus on est sûr du succès. Lorsque la passion est déchaînée, en religion

(1) *Talmud Hierosol., Beracot,* fol. 13, 2; *Sotah,* fol. 20, 3; *Babyl., Sotah,* fol. 22, 2.

comme en politique, le secret de vaincre est l'art de la flatter.

On connaît la fameuse question débattue entre les deux écoles : Est-il permis de manger, un jour de sabbat ou de fête, un œuf pondu le jour du sabbat? Le doux Hillel répondait inexorablement non, avec une sévérité absolue; l'austère Schammaï, dans ce cas particulier, était moins difficile. On obéissait, dans la pratique, au maître le plus strict; mais en revanche, Schammaï interdisait, le jour du sabbat, l'instruction des enfants, le soin des malades; il défendait de s'embarquer sur mer et de commencer l'attaque d'une ville, trois jours avant le sabbat.

La question suprême, pour la piété des Pharisiens, était la pureté, non pas la pureté du cœur, que Dieu aime et que demandaient les prophètes, mais la pureté légale, celle qui se voit, et qui met le Juif en opposition extérieure et violente avec le paganisme.

Est-ce la chair du cadavre qui souille, ou sa peau et les os? Est-ce le contact des livres païens, ou plutôt celui des livres sacrés? L'eau qui coule d'un vase impur n'est-elle pas elle-même impure? — Malheur, disaient les fervents, à qui méprise l'ablution des mains! il sera exterminé de ce monde. Les Sadducéens se moquaient. — Vous verrez, disaient-ils, que les Pharisiens arriveront à purifier le globe du soleil.

Ce rigorisme puéril les absorbait. Leurs pratiques pieuses consistaient en sacrifices, en vœux, en prières réglées, multipliées, compliquées, qu'ils venaient dire, autant que possible, au Temple et quelquefois en pleine rue. Beaucoup d'ablutions avant d'assister au sacrifice, et même avant la lecture de la Loi. Ils se lavaient les mains avant les repas, suivant l'usage vraisemblablement établi par Hillel et Schammaï; ils s'abstenaient sévèrement du pain, de l'huile et du vin des païens; ils jeûnaient deux fois la semaine, jusqu'au soir, sévèrement et volontairement, surtout le lundi et le jeudi; ils faisaient l'aumône avec ostentation.

Toutes ces coutumes arbitraires s'introduisirent peu à peu, après l'exil, sous l'influence des Pharisiens, et devinrent un joug sévère qu'ils s'imposaient et imposaient au peuple. La direction morale était forcément compromise par le détail inextricable des œuvres et des pratiques extérieures. L'Évangile nous le laisse deviner dans les blâmes réitérés de Jésus

reprochant aux Pharisiens, entre mille aberrations, de se croire dispensés d'assister leurs parents pauvres, en consacrant tous leurs biens à Dieu (1).

A travers ce fouillis de subtilités légales et ces querelles de casuistique, la science morale jetait encore quelque lueur. Les docteurs aimaient à traduire leur sagesse, à la manière orientale, dans quelques sentences brèves et vives, quelques paraboles de forme originale et piquante. Les Talmuds nous en ont donné de nombreux échantillons. Le « Pirké Abot » en est un recueil édifiant. Mais comme les sublimes axiomes de la philosophie, les beaux préceptes des Pères de la synagogue, des « grands Couples », comme on les appelait, n'étaient qu'une lettre morte; ni les uns ni les autres n'ont réussi à devenir la loi vivante de ceux qui les redisaient et de ceux à qui ils étaient adressés. Les païens n'ont pas su briser le joug du fatalisme et du panthéisme, et les docteurs juifs ont succombé sous un misérable formalisme.

Cependant, il y aurait une erreur historique et une injustice à rendre tout le parti pharisien solidaire de ces aberrations religieuses, de ces travers, de ces exagérations et de ces vices. Le Nouveau Testament esquisse plusieurs figures, telles que Nicodème, Joseph d'Arimathie, Gamaliel, qui respirent un grand air de simplicité et de noblesse. On retrouve là les purs descendants d'Hillel, le vrai type des Juifs ouverts aux espérances de Dieu. Ils formaient une élite dont la sagesse n'était pas toujours écoutée dans les conseils des anciens et des chefs; ils n'ont pas réussi à arrêter le torrent de l'opinion, mais ils ont eu la gloire de voir juste; ils ont entendu l'appel du Christ; et ils ont encouru le sort de ces minorités écrasées aux heures de crise violente, où la défaite est quelquefois un honneur et le triomphe une flétrissure.

La masse du peuple, ce qu'on appellerait aujourd'hui la classe moyenne, ne s'intéressait guère à ces discussions vaines d'école, et ne s'embarrassait pas des pratiques innombrables de ce rigorisme. On pouvait admirer le Pharisien dévot, on ne l'imitait pas. Les Sadducéens se permettaient d'en rire : — « Regardez-le, disaient-ils, il se tourmente lui-même dans cette vie, pour trouver péniblement sa récompense dans une autre. » Mais lui n'en conservait pas moins sa

(1) Matth., v, 20 ; xv, 3.

morgue et son proverbial orgueil. On ne comptait à ses yeux que par la science de la Loi et la pratique des rites. Le peuple ignorant et infidèle, tous ceux qui n'observaient pas exactement les règles pharisiennes, lui inspiraient le plus profond mépris; il les traitait de pécheurs (1), d'abomination et d'animal immonde.

Les publicains (2) surtout, — les collecteurs d'impôts, les agents du fisc impérial, ceux qui visitaient les marchandises, percevaient les droits d'importation et d'exportation, touchaient les péages sur les ponts et les routes, — étaient l'objet de son dédain et de sa haine. En revanche, il était satisfait de lui : — N'ai-je pas tout accompli, disait-il, et en quoi ai-je failli?

C'était sa formule.

En général, la population était plutôt dans la tiédeur que dans l'indifférence. Aux jours de fête, tous se réveillaient; ceux-là mêmes qui, comme les publicains, se mêlaient au monde païen et acceptaient d'être les agents de l'administration, encombraient le parvis des Gentils et prenaient part de loin au sacrifice et aux cérémonies du culte.

Une seule classe faisait exception, les Esséniens (3). Ces ascètes sont un phénomène curieux de la vie juive à cette époque. Ils ne formaient pas un parti dans la nation, — puisqu'ils avaient fui le monde et renoncé à toute action publique, — mais plutôt un ordre religieux. On aurait tort de les rattacher aux Yoguis de l'Inde, aux Pythagoriciens de la Grèce, aux Théurges de l'école d'Alexandrie. Leurs vrais maîtres, ce sont les « Hassidim » (les Pieux), ces Juifs fervents et antihelléniques du sein desquels sortit le bouillant Judas Macchabée. A leurs yeux, la loi de Moïse est tout; ils ont quitté pour elle la vie active, la discussion, la politique militante, et se sont absorbés dans la retraite, dans un rigoureux ascétisme et dans la contemplation. Les Pharisiens leur semblent tièdes, et la synagogue dégénérée. Ne pouvant changer le monde, ils meu-

(1) Ce sont les αμαρτωλοί des Évangiles.

(2) Τελῶναι, ἀρχιτελῶναι. Cf. Luc, XIX, 2; *Bell. Jud.*, II, 14, 4.

(3) Ce nom d'Esséniens est la traduction du mot grec Ἐσσαιοι. Il rappelle le mot syriaque *hassa*, qui n'est lui-même que la traduction du mot hébreu *hassidim*, pieux. Cette étymologie nous paraît beaucoup plus vraisemblable que celle qui voudrait dériver le nom d'Essénien de *sahah*, baptiser; de *asah*, guérir, ou de *hachah*, se taire. Cf. Josèphe, aux passages indiqués plus haut pour les Sadducéens et les Pharisiens.

rent au monde. Ils s'associent entre eux et vivent en commun; ils sont pauvres. Pendant quelque temps, on les appela « Ebionim » (les Pauvres), parce qu'ils affectaient de ne rien posséder; finalement, ils se groupèrent en vraie congrégation et devinrent les « Esséniens ». Retirés sur le bord occidental de la mer Morte, ils construisirent, près du rivage, sous les palmiers de l'oasis d'Engaddi, de vrais couvents.

Ils renoncent au labeur de l'amélioration des hommes, abandonnant tout à Dieu, dans leur mysticisme fataliste. Ils croient l'âme immortelle, espèrent l'affranchissement de la matière, et attendent une vie heureuse; ils ne prêtent pas de serment; ils sont sobres, chastes, silencieux, mortifiés, abstinents. Ils ne veulent pas de serviteurs : tous sont égaux et frères. Ils ne se marient pas, dit Josèphe (1), mais ils acceptent les enfants des autres, à l'âge où ils sont susceptibles encore de discipline, les traitent comme s'ils étaient de leur famille et les forment à leur image. Leur grand rite consiste surtout en ablutions fréquentes : chaque matin, au lever du soleil, ils se baignent.

Ils se considèrent comme prêtres : n'est-il pas écrit : Vous êtes un peuple de prêtres (2)? et ils s'abstiennent de vin, parce que le vin est interdit au sacrificateur dans l'exercice de ses fonctions; ils ne vont pas dans les villes, parce que les portes sont ornées de statues; ils ne se servent pas de monnaie grecque ou romaine, car le Deutéronome défend de se tailler des images.

La loi de Moïse est le tombeau où ils sont ensevelis; ce ne sont plus des vivants, ce sont des ombres. Ils passent à travers le désert et les villages, comme des êtres d'un autre monde, revêtus de la tunique blanche et du « mehil », les reins ceints d'une longue ceinture, et à leur côté la dolabra, — petite hache, dont l'usage prescrit par le Deutéronome n'a rien que de pacifique. Les Pharisiens les dédaignent, ils les surnomment, en faisant allusion à leur bain matinal, les « Hémérobaptistes », et ils tournent en ridicule leurs pratiques; leur communisme leur semble une chose niaise, et ils les traitent de pieux imbéciles.

Les Esséniens apparaissent pour la première fois sous Aristobule Ier, un siècle avant Jésus Christ, et disparaissent sans retour vers l'an 70, à l'époque de la ruine de Jérusalem et du Temple.

(1) *Bell. Jud.*, II, 8, 2. — (2) *Exod.*, II.

En dehors des partis, de la classe des puissants et des lettrés, en dehors de la foule plus ou moins indifférente, ignorante et corrompue, il y a presque toujours dans un peuple un certain nombre d'esprits qui, par la médiocrité même de leur situation, échappent à la corruption et à l'orgueil des riches, aux vices de la multitude, et même aux préjugés qui, sous le nom de science et de culture, égarent souvent, rétrécissent et paralysent l'esprit des lettrés. Ils vivent sans bruit, sans éclat, ils accomplissent obscurément leur devoir; ils sont simples et droits : ils craignent Dieu; ils se contentent de peu, n'ayant ni la richesse ni l'ambition; ils portent sans murmure les épreuves de la vie, ils ont pitié de ceux qui souffrent; ils aiment la paix et se gardent du mal. Leur regard est simple et leur cœur est bon; ils voient juste, parce qu'ils veulent le bien; ils appellent les saines nouveautés, car ils ont faim et soif de la justice; ils sont le sel de la terre, et ils empêchent la corruption totale.

Lorsque Dieu veut faire avancer le monde et transformer un peuple, il envoie ses prophètes. Le prophète est le levier de Dieu, les humbles de ce monde en sont le point d'appui. La voix qui annonce les choses saintes trouve en eux un écho. Ils tressaillent, les premiers, aux rayons de ce printemps qui va tout rajeunir. Il serait difficile de les compter; mais Dieu les connaît, et son Esprit repose en eux.

Négliger cet élément dans la vie des peuples, c'est omettre une des forces les plus actives, quoique la plus silencieuse. Il faut regarder, aux temps de crise et d'angoisse, vers ces inconnus, ces oubliés, ces anonymes; ce sont eux que Dieu épargne; ils échappent au déluge, et ils sortent de l'arche, pour recommencer une ère nouvelle sur une terre purifiée et rajeunie.

Il est difficile d'évaluer avec quelque précision historique cet élément de la société judéenne. Il existait cependant, — on ne saurait le nier, — un peu partout, à la ville et aux champs, en Galilée et en Samarie, à l'ombre du Temple, aux bords du lac et jusque chez les publicains dédaignés.

Malgré leur asservissement et le naufrage de leur indépendance, les Juifs, en Judée, comme dans leurs colonies en plein monde païen, gardent encore une sorte de gouvernement propre. Cette autorité, à la fois religieuse et nationale, réside dans une assemblée de soixante et onze membres. La

tradition juive aimait à en rapporter l'institution à Moïse, et invoquait la Loi (1) pour lui donner un caractère sacré. Au fond, il n'y a rien de commun entre le Sanhédrin et les Anciens dont parle Moïse. Ces derniers ne sont que des représentants du peuple; ils délibèrent dans les conjonctures graves, mais ils ne sont pas l'autorité nationale. On aurait tort également de confondre le Sanhédrin avec la « Grande Assemblée » constituée par Esdras, qui n'était qu'un collège de scribes appelés à résoudre les questions d'ordre tout religieux.

Le Sanhédrin proprement dit n'apparaît que vers le milieu du troisième siècle avant Jésus Christ, sous Antiochus Épiphane. Josèphe l'appelle la γερουσία (2). Cette assemblée a dû être une concession des Ptolémées, qui, pour gagner la sympathie des Juifs, leur reconnurent le droit de se gouverner eux-mêmes. Ce tribunal, dont les attributions furent, à l'origine, sous les Séleucides, vraisemblablement fort restreintes, devint plus influent sous les Asmonéens. Il faut descendre jusqu'au règne du roi Hyrcan, vers l'an 130, pour voir le « Beth-Din » transformé en « Synédrion », et partager le gouvernement de la nation avec le grand prêtre qui, jusque-là, avait toute l'autorité. Les Romains, maîtres de la Judée, l'an 63, laissèrent subsister cette représentation nationale, en restreignant ses pouvoirs; et nous la retrouvons, sous les Hérodes et les procurateurs, avec l'organisation que lui donna Hyrcan.

Le grand prêtre préside le Sanhédrin, du moins depuis la mort d'Hillel (3). Il s'appelle « Nasi » (prince), et le vice-président, « Ab-beth-Din » (père du tribunal), parce qu'il siège dans les affaires judiciaires. L'assemblée recrute ses membres parmi les familles ayant droit au pontificat suprême, comme celles de Hanan et de Phabi : ce sont les grands prêtres; parmi celles qui occupent une grande situation de fortune et qui peuvent, à l'aide de leurs tables généalogiques, témoigner de la pureté de leur origine juive : ce sont les anciens, πρεσβύτεροι; enfin, parmi les docteurs, les chefs d'école, les rabbis, ceux qui copient la Thora, l'étudient, la commentent, l'enseignent : ce sont les scribes, γραμματεῖς, les maîtres, διδάσκαλοι, ἐπιστάτης.

Les attributions du Sanhédrin sont variées et nombreuses. Tout ce qui constitue la vie juive, dans ses moindres détails, ressortit à son autorité : il est à la fois un concile, une cour

(1) *Nombres*, XI, 16. — (2) *Antiq.*, XII, 3, 3. — (3) *Antiq.*, XX, 10; *Act.*, V, 17 et suiv.; VII, 1; IX, 1, 2, etc.

de justice, un parlement. Il juge les questions de doctrine, de droit et de rituel, veille à la pureté de la race, aux mariages des familles sacerdotales, fixe le calendrier et les néoménies, règle le contentieux entre Juifs. Il a la garde des traditions et de la Loi, cite devant lui les blasphémateurs et les faux prophètes, les condamne, même à la mort et à la lapidation, sauf à demander la ratification du procurateur romain.

Au temps de Jésus et dès le règne d'Hérode, il n'était plus qu'un corps avili (1). En donnant au grand prêtre la présidence du Sanhédrin, et en faisant du grand prêtre une créature à leur merci, Hérode et les Romains ont trouvé le moyen d'asservir le corps entier et de l'avoir à leur dévotion. Ce n'est plus dans ces représentants officiels qu'il faut chercher la vraie vie nationale. Lorsque les Pharisiens l'emportaient dans le Grand Conseil, leur zèle farouche pour la Loi ne redoutait rien, et ils n'hésitaient pas à sommer le roi Hérode à comparaître devant eux (2). Le parti sadducéen qui domine dans l'assemblée ne connaît plus cette fière indépendance, il n'a d'autre souci que de comprimer dans le peuple toute effervescence et d'éviter avec l'autorité romaine le moindre conflit. Pilate n'avait pas de meilleurs alliés que les grands prêtres pour tenir la nation vaincue immobile sous le joug. On les verra même, dans le procès de Jésus, se montrer plus zélés que le gouverneur pour la tranquillité de l'Empire et l'amitié de César.

Il est rare que les pouvoirs établis, les corps constitués, soient les instruments d'une rénovation; ils songent surtout à se maintenir et à se perpétuer; le présent les absorbe, les idées nouvelles les inquiètent, le lendemain les effraye, ils aiment mieux regarder le passé que l'avenir; leur fonction est plutôt de conserver que d'innover. Toute marche en avant veut le sacrifice des formes usées, elle se poursuit à travers les écroulements et sur les débris de ce qui a cessé de vivre. Le Sanhédrin a subi cette loi, et il eût entravé le Règne de Dieu, si quelque puissance humaine pouvait jamais tenir tête à la force irrésistible de l'Esprit.

Les événements politiques et religieux qui, depuis plus d'un siècle, se succédaient en Palestine, dans le petit État juif,

(1) *Antiq.*, XV, 2, 4 ; 3, 1. — (2) *Antiq.*, XVII, 2, 4.

rendaient sa situation toujours plus grave et l'acheminaient à sa ruine.

Les luttes fratricides des derniers Asmonéens, la prise de Jérusalem par Pompée, l'intronisation d'Hérode par Auguste comme roi de la Judée reconstituée, la politique païenne et tyrannique de cet Iduméen, ses attentats contre la religion, le morcellement de son royaume, les dix années de violence et de cruauté de l'ethnarque Archélaüs, la transformation de l'ethnarchie en province de l'Empire, le serment de fidélité à César, à une autorité païenne, le cens payé chaque année en signe d'asservissement définitif, la présence des procurateurs romains et leur administration despotique, — tous ces faits, qui composent la douloureuse histoire des Juifs depuis l'an 64, frappent comme autant de coups terribles la nation déchue.

Pas un patriote qui ne soit atteint dans son amour passionné pour sa religion et son pays; une immense tristesse envahit le peuple entier; tous portent le deuil de leur indépendance. Ce qui les blesse le plus cruellement, c'est moins de se sentir les vaincus d'une puissance païenne que de voir violer la liberté de leur culte. Le grand nombre se résignerait à vivre sous un pouvoir étranger; mais ce que nul ne peut souffrir, c'est l'oppression de la conscience, c'est un gouvernement outrageant la Loi sainte. Or, à tout instant, les procurateurs de Rome portaient contre elle une main brutale et sacrilège. Le peuple révolté préférait la mort au spectacle d'une telle abomination (1). De toutes les libertés, en effet, la liberté de servir son Dieu est la plus sainte; aucune autre n'a dans le cœur de l'homme des racines plus vivaces, plus indestructibles; et entre toutes les nations, on n'en trouvera pas qui ait montré plus d'attachement que la nation juive à son Dieu et à sa Loi.

Les temps sont loin où Israël courait aux idoles et méritait, par ses adultères envers Jéhovah, l'anathème des prophètes. La religion, bien que mal comprise, était devenue sa plus grande passion, elle se confondait avec le sang de la race, avec la patrie, et le peuple était toujours prêt à se lever pour la défendre; de tous les sentiments propres à l'émouvoir, il n'en est pas de plus tumultuaire et de plus excitable.

Rome ne l'ignorait pas. Les deux premiers empereurs, César et Auguste, ont toujours su en tenir compte; mais leur

(1) *Cont. App.*, I, 22.

modération ne pouvait prévenir tous les chocs; les nécessités administratives se heurtaient à chaque instant aux exigences juives; et le prélèvement annuel de l'impôt était, à lui seul, une occasion permanente de conflit.

Tibère continua, dans ses premières années, la politique de ses prédécesseurs. Un bon berger, disait-il, dans son égoïste sagesse, tond ses brebis, mais il évite de les écorcher (1). Il n'aimait pas à changer ses procurateurs; connaissant la profonde corruption de l'homme, il savait leur cupidité, et il disait d'eux avec mépris : Si l'on chasse les mouches qui dévorent le sang d'un blessé, au moment où elles sont rassasiées, celles qui les remplacent sucent la plaie avec une avidité nouvelle (2).

Cependant, vers la dixième année de son règne, un fait scandaleux mit en émoi l'aristocratie de Rome. Quelques Juifs ayant été surpris en flagrant délit d'escroquerie et de charlatanisme (3), la vieille haine qui dormait toujours au fond du cœur des païens éclata contre la nation entière. Le ministre Séjan se fit l'instrument officiel de la colère publique et jura d'exterminer cette race détestée. Le vieux Tibère, dans sa voluptueuse Caprée, laissa son ministre influent agir. Les colonies juives sentirent bien vite le contre-coup de ce qui se passait dans la métropole, et Pilate fut choisi pour remplacer en Judée, vers l'an 26, Valérius Gratus.

Les procurateurs qui, depuis vingt ans, administraient ce pays, avaient évité de blesser trop violemment le sentiment religieux. Ainsi ils n'apportèrent jamais, à Jérusalem, les étendards des légions sur lesquels se voyait l'image de l'Empereur. Ces égards parurent de la faiblesse à Pilate. Son premier acte, en prenant possession de sa charge, fut une violence et un outrage. Il donna ordre à la garnison d'entrer la nuit dans la ville avec les étendards. Le peuple, averti de l'événement, courut en foule de Jérusalem à Césarée, obsédant Pilate pendant cinq jours et cinq nuits, le conjurant d'enlever l'abomination de la Cité sainte. Au sixième jour, le procurateur invita le peuple à venir au cirque, où il avait donné en même temps rendez-vous à un détachement de soldats. Les

(1) Tacite, *Ann.*, xi, 42. — (2) Suét., *Néron*, 32.

(3) *Antiq.*, xviii, 4. Il s'agit de la conversion au judaïsme d'une grande dame romaine nommée Fulvie. Trois ou quatre Juifs l'exploitèrent avec une habileté et une audace sans pudeur : le mari, Saturninus, les surprit et les dénonça au préfet.

Juifs recommencent leurs supplications : sur un signe, les soldats de tous côtés cernent la multitude, l'épée au clair. Les Juifs restent inébranlables, ils présentent leurs poitrines, déclarant qu'ils aiment mieux mourir que survivre à la violation de leur Loi. Pilate eut peur : il ordonna de retirer les étendards de Jérusalem (1). Mais, comme s'il obéissait à un mot d'ordre venu de plus haut, il renouvela ses actes de violence, provoquant ainsi contre Rome un surcroît de répulsion et d'âpreté.

Lorsque la vie d'un peuple est menacée, tous les sentiments s'exaltent au paroxysme. Les païens ne sont pas seulement pour les Juifs des oppresseurs, ils sont des impies; ils ne sont pas seulement les ennemis d'Israël, ils sont les ennemis de Dieu : leur contact est une souillure. La plus terrible et la plus implacable des haines, la haine religieuse, les poursuit silencieusement et ne cesse d'appeler sur eux le châtiment et les vengeances de Jéhovah. C'est au cœur du peuple et dans le parti des Pharisiens exaltés que cette haine couve.

Toute autre nation, se voyant ainsi opprimée, eût cédé à la force et se fût résignée au joug : le Juif se laisse refouler, écraser, mais non réduire; et, sauf quelques Sadducéens qu'un vil intérêt rattache aux procurateurs, tous, au plus profond de la misère nationale, gardent la foi en des jours meilleurs. Avec l'oppression leur espérance grandit, se nourrissant des événements eux-mêmes, de tout ce qu'ils apportaient de triste, d'humiliant et de douloureux.

Certains livres, — Judith, les Macchabées, Daniel, Hénoch, le petit psautier de Salomon, le grand recueil des Psaumes, — étaient fort lus. Il y a toujours une littérature orale ou écrite qui, en harmonie avec les événements, soutient l'idéal d'un peuple. On se retrempait dans les souvenirs des vaillants Macchabées et de leur lutte glorieuse; on s'enthousiasmait, en cherchant l'énigme des livres apocalyptiques; on aimait à voir ces tableaux grandioses qui peignaient la chute successive des grands empires autour d'Israël immobile et indompté; on savait par cœur le petit psautier de Salomon, et les cantiques nationaux du grand recueil où l'âme du peuple palpite tout entière. On empruntait leur poésie divine pour gémir, pour pleurer, pour souffrir, pour anathématiser, pour patienter, pour fléchir la justice et hâter la vengeance, pour implorer, pour espérer, pour invoquer Dieu, pour vivre enfin.

(1) *Antiq.*, XVIII, 3, 1; *Bell. Jud.*, II, 9, 2, 3.

En dépit de tout, et à la face des Romains victorieux et maîtres, les Juifs voulaient vivre : ils croyaient à leur immense destinée.

Une idée, en effet, domine et résume les autres, dans ces années où commencent pour eux les convulsions de l'agonie : le Règne de Dieu est proche, le Messie, le Roi de l'avenir, va enfin paraître.

Cette espérance qui, pendant des siècles, semblait l'apanage, le lot des prophètes, ne se levant au cœur du peuple qu'aux heures de crise, comme l'arc-en-ciel dans l'orage, est désormais le patrimoine de tous. Jamais, ni sous la servitude d'Égypte, ni sous l'exil babylonien, ni sous Antiochus lui-même, le brutal Séleucide, elle n'a été plus vivace, plus impétueuse; c'est l'idée brûlante. A quelque parti qu'on appartienne, — les Sadducéens exceptés, — Pharisien ou Hérodien, à quelque école qu'on se rattache, à celle d'Hillel ou de Schammaï, à quelque rang social qu'on soit placé, prêtres et anciens, docteurs et scribes, Ébionites et publicains, tous sont remués et soulevés.

Lorsqu'une idée s'empare d'une nation, l'agite et la passionne, il est rare qu'elle soit uniformément comprise. Elle se modifie, se nuance, s'altère au gré des préjugés, des intérêts et des instincts du moment. L'idée du Messie chez les Juifs n'a point échappé à cette fortune; elle n'est pas dans l'esprit du tiède Sadducéen ce qu'elle est dans l'âme d'un Pharisien bouillant; elle est autrement conçue par le scribe ou le légiste absorbé dans la Thora, et par l'haggadiste irrité contre les impiétés romaines, par l'homme du peuple aveuglé de superstition, et par le Juif pieux qui vit doucement dans l'attente de la consolation d'Israël, par le Juif palestinien et par le Juif alexandrin.

Nul ne doutait que le Règne de Dieu n'allât s'établir. Mais comment? L'opinion publique était divisée. Les grands prêtres, les Pharisiens, les Sadducéens, et même les partisans découragés de Judas le Gaulonite, — pour des motifs divers, par prudence et par égoïsme, ou par une fausse interprétation des Écritures, — s'imaginaient que le Messie n'était autre qu'Israël, et le Règne de Dieu, l'obéissance à la Loi; ils ne voyaient pas d'incompatibilité entre ce règne et la soumission à un gouverneur romain résidant à Antioche, et à un procurateur établi à Césarée.

Ces doctrines traduisent exactement les espérances de la classe aristocratique, de tous ceux qui, préoccupés d'eux-mêmes, composent leurs idées de façon à ne pas gêner leur tranquillité égoïste, et rêvent dans l'avenir la continuation du passé. Que Jérusalem soit plus éblouissante, que le Temple ait un trésor plus riche, que le sang des victimes coule à flots dans la mer d'airain, que les portiques soient envahis par une foule plus pressée, que les anciens soient plus honorés, que les dîmes soient plus abondantes, que les chaires des synagogues aient plus d'auditeurs, que l'enseignement des maîtres s'étende jusqu'aux païens, que les prosélytes accourent, que le monde entier connaisse le Dieu d'Israël : voilà le vrai Royaume de Dieu.

Cette indifférence, cette facile résignation à l'asservissement politique, cette attente passive d'un lendemain glorieux, n'étaient point faites pour les esprits zélés, ardents et libres. Ils étaient nombreux chez les Juifs, et au sein même du parti pharisien, ceux qui à l'attachement à la Loi joignaient la passion de la grandeur nationale, confondant ces deux choses dans un même amour véhément. C'est de leurs rangs que sortaient les Macchabées, les six mille qui refusèrent, sous Hérode, le serment de fidélité, à l'occasion du dénombrement dont parle saint Luc, Judas le Gaulonite et le docteur Saddok, et enfin, plus tard, les Kanaïn, les Zélotes, — ce parti de la révolte à main armée, ces intransigeants dont le mot d'ordre était : Pas d'autre maître que Dieu! Pas d'impôt! L'impôt est le signe du servage (1).

Ils attendaient un Messie guerrier, un vrai Roi auquel Dieu donnerait la puissance de secouer le joug romain, de soumettre à Israël les infidèles, et d'établir la loi de Moïse sur le monde entier subjugué. L'élément politique absorbait l'élément religieux. Ils trouvaient dans le peuple et dans la jeunesse toujours ardente un écho fidèle et vibrant. A tout instant, ils menaçaient de soulever le pays; dès qu'une mesure contraire à la religion était prise par le gouverneur, ils frémissaient, fomentant partout les passions populaires avec une intrépidité qui ne redoutait rien, ni les supplices ni la mort.

Les superstitions relatives au Messie et à son royaume étaient en pleine floraison dans la masse illettrée. Les imagi-

(1) *Bell. Jud.*, VIII, 6; *Ant.*, XVIII, I, I.

nations s'exaltaient à la lecture des livres apocalyptiques. On attendait un être extraordinaire qui paraîtrait sur les nuées. Certains disaient qu'il était caché et qu'il brillerait tout à coup comme l'éclair. Il exercerait en souverain le jugement des peuples confondus par lui, et alors s'ouvrirait une ère prodigieuse de félicité. D'autres attendaient deux Messies : l'un qui combattrait, souffrirait, serait vaincu, l'autre qui recueillerait les gloires du triomphe. Cette idée n'a pas peu contribué à exciter l'ambition de ces Zélotes indomptables qui se croyaient appelés à être le Messie combattant et douloureux.

Cependant, il y aurait erreur à croire qu'au temps de Jésus les Juifs palestiniens n'aient vu dans le Messie qu'un héros terrestre, et dans son œuvre, une œuvre toute politique. Si puissante qu'ait pu être cette illusion dans les lettrés et dans la foule, il s'en faut qu'elle ait éclipsé l'élément divin et religieux de l'idée messianique.

Parmi les documents qui nous renseignent avec le plus d'exactitude sur l'idée que se faisaient du Messie et de son royaume les meilleurs des Juifs, il faut citer le livre d'Hénoch et le petit psautier de Salomon.

Dans le livre d'Hénoch (1), d'un si grand crédit dans l'opinion dont il exprime fidèlement les idées, le Messie est appelé « l'Élu, l'Oint, le Fils de l'Homme », et même « le Fils de Dieu ». Il est, d'après l'auteur, à l'égal des anges et, en tant que Fils de Dieu, il semble tenir près de lui la place que Philon assigne à son « Logos ». Le Fils de l'Homme habite auprès de Celui qui a le commencement des jours (2); il est assis sur le trône de la Majesté, auprès de Dieu (3); tous l'invoqueront, et il régnera sur tous (4).

Sa destinée sera celle d'un prophète, d'un docteur et d'un juge. En lui habitent l'esprit de sagesse et d'intelligence, la vérité, la force et l'esprit de ceux qui ne sont plus.

Il sera le dernier des prophètes; son action atteindra tous les peuples de la terre, il sera la lumière des prophètes et l'espoir des affligés (5), il jugera les choses cachées, au trône de la majesté de Dieu, et non seulement les hommes, mais les anges tombés, Azazel et toutes ses armées.

Après le jugement, le ciel et la terre seront renouvelés,

(1) *Das Buch Henoch*, übersetzt von DILLMANN. Leipzig, 1853. — (2) *Ibid.*, 46, 1 et suiv. — (3) *Ibid.*, 55, 4; 69, 29. — (4) *Ibid.*, 48, 5; 62, 6. — (5) *Ibid.*, 48, 4.

réservés au temps messianique, inaccessibles aux pécheurs.

Les Juifs palestiniens ne se doutent pas du douloureux avénement du Messie, ils n'ont pas l'idée de sa mort et de son retour glorieux. Le Messie ne meurt pas, disent-ils, il demeurera éternellement comme le trône de David qu'il doit restaurer (1).

Les mêmes idées, avec moins de grandeur et de pureté, se retrouvent chez les plus anciens Targums, celui d'Onkelos et de Jonathan; nous constatons là encore les mêmes causes d'effervescence politique et religieuse, toujours actives dans ces Juifs qui ne se résignaient pas à voir sortir le sceptre de leur race, et qui, en perdant leur indépendance, se souvenaient du grand mot d'un prophète, — le patriarche Jacob mourant, — leur criant à travers les siècles : « Il viendra, mais seulement à l'heure où le sceptre sera sorti de Juda (2). »

C'est parmi les pieux et les pacifiques, les humbles et les silencieux, que les espérances d'Israël gardaient leur pureté. Ceux-là ne limitent ni n'altèrent par les préjugés et les passions le mouvement de l'Esprit; ils ne maudissent pas les païens, ils laissent à Dieu la vengeance; ils savent que, suivant la parole des prophètes, ils seront délivrés de leurs ennemis, mais ils ne songent point à asservir leurs maîtres et ne se bercent point de folles ambitions terrestres; ils attendent la consolation de leur peuple, ils voient dans le Messie promis l'avénement de Dieu même, l'Emmanuel et le Fils de Dieu, — celui qui éclairera les ténèbres païennes, jugera dans la justice, et sera la gloire d'Israël.

Comment tout cela s'accomplira-t-il? Ils n'essayent pas de pénétrer cet inconnu. Les desseins de Dieu nous dépassent, on les comprend à mesure qu'ils se réalisent, car ils portent en eux et avec eux leur lumière. Les âmes sont frémissantes, elles éprouvent le tressaillement de ceux que d'impatientes aspirations dévorent.

Quel spectacle émouvant que cette poignée d'hommes debout en face de la toute-puissance romaine! Ils n'ont jamais été plus faibles, et jamais leurs ambitions n'ont été plus hautes. Ce que les Romains eux-mêmes croient tenir, — l'empire universel, — ils le veulent; tandis que les Romains n'aspirent qu'au règne de la force, ils veulent le règne de leur Dieu, et ils se pressent autour de son Temple comme autour de leur dernière forteresse.

(1) JEAN, XII, 22; LUC, XXIV, 19. — (2) *Gen.*, XX.

Ils interrogent leurs docteurs avec fièvre : — Quand viendra le Sauveur ? — Vos péchés, répondent les scribes, arrêtent le jour de la délivrance et de la consolation. Sommes-nous jamais dignes du secours de Dieu ?

Le libérateur ne se levait pas.

Au fond, les maîtres ne savaient rien; leur réponse n'était qu'une formule banale destinée à couvrir sous une apparence de religion et d'humilité le vide de leur pensée. Le peuple ne se calmait guère. A tout instant, il était prêt à la révolte, décidé à suivre celui qui l'entraînerait; il avait l'oreille tendue au moindre appel, à la moindre voix.

L'âme d'une nation est comme celle de l'individu, elle a ses accès d'abattement ou de tension violente, de calme ou d'effervescence. La Judée, depuis la déposition de son ethnarque Archélaüs, traversait une de ces crises.

Alors, parut en Israël un homme destiné à traduire à son pays troublé par les partis, courbé sous le joug païen, égaré par ses passions et ses préjugés, la pensée et les desseins de Dieu.

Il va faire revivre les prophètes, dont la voix se tait depuis plus de quatre siècles, et dont les Pharisiens ne songent qu'à embellir les tombeaux; il retrouvera leur accent pour parler de la vertu, de l'avenir et du devoir national; comme tous les êtres providentiels, il sera le génie et la conscience de tout un pays, le génie qui voit juste, la conscience qui ordonne le bien; il va répondre aux préoccupations les plus vives de tous : de là, sa puissance; de là, l'étendue et la rapidité de son action.

Les hommes qui n'entrent pas dans le vif de leur siècle sont incapables d'éveiller le moindre écho; la foule ne les entend ni ne les comprend, ils restent impuissants et stériles, comme la foule demeure indifférente et distraite. Mais ceux que Dieu envoie, viennent à propos; la terre s'ébranle sous leurs pas, leur parole émeut, et leurs œuvres vivent.

Jean était de la race des prophètes, et le plus grand de tous.

Il a été choisi dès le sein de sa mère. Fils d'un prêtre, et de famille sacerdotale, il n'a point grandi pour succéder à Zacharie dans le service du Temple. La coutume peut enchaîner les natures vulgaires; celles que Dieu prédestine vont au gré de l'Esprit. Jean connut évidemment sa parenté avec Jésus et

Marie; il ne paraît pas qu'il ait jamais vu celui dont il allait être le précurseur; mais il entendit de la bouche de sa mère tout ce qui avait marqué d'un signe divin sa propre naissance, et il sut d'elle quel avenir avait été prophétisé sur son berceau. Il vécut et grandit, comme un être consacré, un « Nazir ». Nulle influence terrestre ne devait effleurer cette âme vouée à la plus haute des missions.

Il habite le désert, écoutant la voix intérieure de l'Esprit, et se fortifiant par elle. La vigueur de son inspiration l'élève au-dessus de son temps et de son milieu. Il tranche sur tout ce qui l'entoure : on ne trouve en lui la marque d'aucune école, l'empreinte d'aucune caste, le signe d'aucun parti. Certains ont cru voir en lui, comme en Jésus du reste, un Essénien : il n'en a ni les dogmes, ni les coutumes, ni le vêtement, ni les tendances; ce n'est pas un cénobite, c'est un solitaire. Pour lui trouver des pareils, il faut remonter jusqu'à Élie le Thesbite, et jusqu'à Isaïe; tous les deux revivent en lui. Dans ses longues années de solitude, il s'est pénétré de leur grand souvenir. La figure d'Élie devait rayonner devant lui comme le type du prophétisme : même courage indomptable, même véhémence. Les oracles d'Isaïe ont dû être son livre préféré. Les trop rares paroles que l'histoire a gardées de lui rappellent le plus éloquent et le plus lucide des prophètes messianiques.

Le mal l'attriste et l'indigne, il en comprend la profondeur et l'horreur; il ne flatte pas, il réprimande; il ne console pas, il terrifie. D'un caractère inflexible, il ne craint rien : ni le peuple, ni les grands, ni les princes; sa sincérité est inexorable. Il a le don d'émouvoir et de pénétrer les consciences. Pénitent héroïque, il a l'austérité qui s'impose aux foules. Nul prophète n'a crié plus puissamment que lui le mot qui convient aux nations écrasées par la justice de Dieu : « Faites pénitence. » Et cependant, ce vengeur de la morale, ce héraut du repentir et du terrible jugement de Dieu, ne plie pas sous l'accablement des vices qu'il flagelle; ce n'est point un pessimiste découragé, c'est un homme d'espérance.

Il voit venir le Royaume de Dieu, et il annonce qu'il est là; mais, loin de flatter son pays par cette nouvelle qui résume toutes les ambitions d'Israël, il lui marque d'un ton sévère le moyen de l'accueillir. Peu importe le titre de fils d'Abraham, il faut en avoir les vertus. Rien de bon n'arrive sans la soumission de l'homme à Dieu.

Il a l'imagination vive et la parole entraînante, l'accent énergique et cette passion du bien qui donne l'éloquence irrésistible.

Toute sa vie est une prédication vivante. Il ne tient par rien au monde dégénéré qu'il évangélise; il ne quitte pas le désert, il ne connaît que la voix de Dieu parlant à sa conscience et celle de la nature désolée qui lui parle, elle aussi, le langage de Dieu. Son costume rappelle celui d'Élie, son maître : une tunique de poil de chameau, — un vrai cilice, — et, autour de ses reins, une ceinture de cuir. Sa nourriture, ce sont des sauterelles cuites sur la pierre, et du miel sauvage recueilli au creux des rochers. Il ne boit pas de vin, il se désaltère à l'eau des torrents. A l'exemple des prophètes de l'école d'Élie, il n'habite ni dans la ville, ni dans les villages, ni dans les maisons, mais dans les grottes de la montagne déserte.

On montre encore aujourd'hui, à l'ouest d'Aïn-Karim, une de ces grottes qui fut peut-être son premier refuge, dans sa vie errante. Elle est creusée en pleine roche vive, sur le flanc oriental de la vallée du Beit-Anina. Une source jaillit à deux mètres au-dessus de la grotte même; elle arrose tout autour d'elle : le gazon est vert, le citronnier en fleur, le caroubier étale ses rameaux noirs. Le torrent, gonflé aux jours d'orage, rugit au fond de la gorge. En face, sur le versant occidental, un petit village arabe. Une source y a attiré quelques pauvres fellahs Un peu à gauche, à mi-colline, un bouquet d'arbres verts, — lieu vénéré où, d'après la tradition du pays, les corps de deux vaillants Macchabées, tués au combat, furent un instant déposés. Solitude âpre et nue. Horizon muré. On se sent étreint par les flancs de la vallée qui semblent vouloir se rejoindre. On a besoin de regarder le ciel qui domine et élargit tout. Ces rochers, ce torrent, cette vallée triste, sont en pleine harmonie avec le personnage austère qui vécut là. L'écho de la voix puissante qui criait : « Dieu vient, préparez ses chemins, repentez-vous », remplit encore ce désert; on croit l'entendre à travers le bruit du vent qui passe et le murmure des eaux du Beit-Anina.

CHAPITRE II

ACTION RELIGIEUSE DE JEAN-BAPTISTE. LE BAPTÊME DE JÉSUS.

L'an 27 était une année sabbatique (1).

La vie agricole est suspendue, on ne laboure ni on ne sème; les champs sont en jachère; la terre, les bêtes, les hommes, tout se repose. Les fruits croissent d'eux-mêmes sans culture, ils appartiennent aux pauvres, qui ont ainsi une année de liberté, d'abondance et de joie. Les synagogues sont plus fréquentées aux jours de fête et à l'heure de la prière; les chemins de Sion voient passer des caravanes plus nombreuses; la chaire des docteurs est plus entourée. Moins absorbée par le travail, la foule, qui, en Orient, aime les causeries sans fin et la vie en plein air, se livre à toutes les préoccupations religieuses et politiques dont l'ardeur va croissant.

Ce fut alors que Jean se révéla au peuple.

Il ne paraissait pas sur les places publiques ni aux portes des villes, il ne se montrait pas à Jérusalem, dans les carrefours de la cité sainte ni sous les portiques du Temple. L'apôtre reste l'anachorète, enchaîné par l'Esprit dans son désert dont il aime à se dire la voix (2).

Qui n'a pas vu cette terre où Jean-Baptiste s'est levé en prophète, ne saurait s'expliquer la rudesse de sa parole, ses fortes images, ses cris puissants comme le rugissement du lion.

Elle se développe des bords de la mer Morte aux confins de la Samarie, sur une longueur de vingt lieues et une largeur

(1) Voir l'Appendice A. *La chronologie générale de la vie de Jésus.*
(2) ISAIE, XL, 3 ; MATTH., III, 3, et parall.; JEAN, I, 23.

moyenne de six kilomètres. Du sommet de la colline du Khan el-Ahmar (le caravansérail rouge), elle ressemble, dans sa grandeur sauvage, à une mer démontée dont les vagues auraient été d'un coup pétrifiées. Le sol se soulève en mamelons innombrables, séparés par de petits vallonnements. Çà et là, des ouady plus profonds servent de lit aux torrents qui se précipitent des montagnes de Judée. Le mont des Oliviers domine tout vers le couchant; à l'est, la vallée du Jourdain se creuse, comme un gouffre, entre les dernières ondulations des monts de Juda et les hauts escarpements de Moab. Pas un arbre dans cette solitude brûlante; à peine une herbe rare sur la roche effritée dont les couches crayeuses accusent un sol bouleversé par les volcans. Pas un village : au loin, seulement, à l'ouest, Aboudis, et au nord, Tayebeh. Une longue ligne blanche serpente vers le mont des Oliviers : c'est le chemin de Jéricho à Jérusalem suivi depuis des siècles par les caravanes; Jean a dû le traverser bien des fois. Le silence est morne; on se sent seul, et envahi par cette nature d'autant plus religieuse, qu'elle est plus muette et plus désolée.

Une teinte de flamme jette au flanc des collines sa note vibrante dans ce désert où la lumière est en fête; toutes les nuances les plus délicates se fondent dans cette clarté qui enveloppe, en Orient, l'immensité de la terre et du ciel, et qui donne aux horizons une netteté et une profondeur infinies.

Les lieux ont leur prédestination; celui-là convenait au génie du prophète. Jean le parcourt du nord au midi, du couchant à l'orient; il allait, errant par les chemins, depuis Engaddi et les bords de la mer Morte jusqu'à Tayebeh, depuis la grotte d'Aïn-Karim jusqu'au Jourdain. C'est aux passants, aux caravanes, qu'il adressait ses exhortations brûlantes. Il ne venait pas au-devant de la foule comme les anciens prophètes, il l'attirait à lui. Ceux qui l'avaient entendu étaient remués; ils retournaient à la ville ou au village, pénétrés des accents du solitaire; et, en redisant ce qui les avait émus, ils répandaient son nom et éveillaient la curiosité du peuple.

Bientôt, il ne fut bruit, en Judée, en Samarie, en Galilée et dans le pays au delà du Jourdain, que de Jean-Baptiste. Son rôle était très nettement accusé dans sa conscience; il se sentait, avec une certitude divine, l'envoyé de Dieu et le précurseur immédiat de son Christ : toutes ses paroles respirent cette conviction. La grande œuvre que Dieu préparait depuis tant de siècles, au secret de laquelle il avait d'âge en âge initié

ses prophètes, et dont Israël gardait l'espérance, appelant à grands cris sa réalisation, — « cette œuvre des entrailles de la miséricorde de Dieu, le salut du monde, l'illumination des païens et la gloire des vrais fils d'Abraham », — cette œuvre allait paraître. Jean le savait, le voyait, l'affirmait; il ne l'avait appris ni dans les livres, ni dans les écoles savantes, ni dans l'observation de l'état social, politique ou religieux de sa nation : ce fils du désert ne lisait, n'étudiait guère, il ne fréquentait pas les hommes; mais la parole de Dieu était sur lui, et l'inspiration l'éclairait. Tous les génies en relèvent, à des degrés divers, selon que Dieu veut les initier au mystère de sa création ou à celui de sa volonté impénétrable. La lumière divine ne demeure point captive dans la conscience qu'elle pénètre : elle n'est donnée que pour luire, pour s'épandre, et elle répond toujours aux besoins profonds, aux nécessités, aux angoisses du moment.

Le premier devoir de Jean était d'annoncer que le Règne de Dieu était proche. Nulle parole n'avait plus de chance de frapper et d'émouvoir, de forcer l'attention et d'ébranler les esprits. Au point de tension extrême où l'ardeur d'espérances toujours déçues et la tristesse d'une oppression toujours plus accablante avaient porté les Juifs, la voix du nouveau prophète retentissait comme le cri de la délivrance; elle marquait une phase nouvelle et décisive dans les destinées d'Israël, l'espérance finissait, la réalité se montrait. Les Pharisiens souvent abattus et découragés interrogeaient douloureusement l'avenir; et, voyant leurs espérances toujours trompées, ils essayaient d'expliquer les lenteurs de Dieu. Les ardents s'agitaient, ne songeant qu'à briser par la révolte armée le joug des païens. — Dieu ne viendra, son règne ne s'établira, disaient-ils au peuple, qu'au jour où vous aurez secoué la servitude impie.

Jean est affranchi de l'incertitude des uns et du fanatisme des autres. — Le Seigneur approche, disait-il, il s'achemine; il vient pour régner sur son peuple, il vient comme le juge, il a le van dans la main, il purifiera son aire, vannera son froment, séparera le grain de la paille. Le grain sera recueilli dans le grenier, la paille brûlée au feu inextinguible (1).

Sous ce langage imagé et populaire, il dévoilait les attri-

(1) MATTH., III, et parall.

buts divins du Messie avec des traits consolants et terribles, consolants pour ceux qui ressemblent au bon grain, terribles pour les âmes vaines et stériles qu'il comparait à la paille.

Sa voix, par moments, s'adoucissait; et il disait du Messie : Il est le Salut de Dieu; toute chair va le voir (1).

— Où est-il? demandait la foule. — Au milieu de vous, répondait Jean; mais vous ne le connaissez pas. Il vient après moi, mais il est supérieur à moi. Avant que je fusse, il était déjà, et je ne suis pas digne de porter sa chaussure, ni même, prosterné à ses pieds, de délier ses sandales (2).

A l'appel du nouveau prophète, saisi par la vigueur de sa parole et la fermeté de ses affirmations, le peuple entier se souleva. Le désert fut rempli de sa voix. Les chemins solitaires furent encombrés par la foule qui accourait de toutes parts à la recherche et à la suite de l'anachorète.

Étonner les hommes, commander leur attention, surexciter leur curiosité, mettre en mouvement leurs passions religieuses ou politiques, est facile; mais l'envoyé de Dieu a une ambition plus haute, il doit pénétrer l'âme jusqu'au fond, atteindre les volontés, frapper et entraîner les consciences.

Une telle œuvre ne va pas sans l'intervention de Dieu. En donnant à ses prophètes la sainteté, l'amour héroïque du bien, il leur communique aussi une voix toute vibrante de son souffle, la seule capable de réformer, d'inspirer la haine du mal et de pousser à la vertu.

La sainteté de Jean rayonnait par tout son être. On sentait en lui l'homme voué à Dieu. L'austérité de sa vie en faisait un personnage surhumain. Le chemin des consciences lui était ouvert : pas un prophète avant lui n'y entra plus triomphant. Le voyant se doubla du réformateur, et tandis que le voyant apaisait les espérances de la foule, le réformateur l'entraînait et lui enseignait la science du salut.

Cette science, qui consiste tout entière dans la préparation au Règne messianique, se résumait pour lui en deux éléments : une vertu, la pénitence; un rite, le baptême accompagné de la confession des péchés. Nous sommes loin des préjugés pharisaïques et des doctrines révolutionnaires de Judas le Gaulonite et des Zélotes.

(1) Luc, III, 6. — (2) Jean, I, 26, 27.

— Ne vous bercez pas d'illusions vaines, devait-il dire à tous ceux qui se pressaient vers lui ; ce n'est point par votre justice légale et par vos observances que vous vous rendrez dignes du Royaume de Dieu, ce n'est point par la révolte armée contre le joug païen que vous hâterez la venue du Sauveur. Il vient à son jour, et ce jour s'est levé ; aucune force n'empêche Dieu ; l'homme doit l'attendre, et lorsqu'il arrive, il n'a qu'à le recevoir.

Or, pour que l'œuvre de Dieu s'accomplisse, il faut que l'homme s'y prête, qu'il renonce à ses préjugés, à ses vices, à ses passions, au mal sous toutes ses formes : c'est ce que Jean appelait se repentir, confesser ses péchés et faire pénitence.

Sans pénitence, nulle évolution possible dans le bien, nulle transformation de l'âme ; c'est la loi universelle du progrès moral, elle devait être promulguée à l'heure même où le Christ allait opérer dans le monde la plus haute évolution et la suprême transformation de l'humanité. L'honneur de Jean est de l'avoir formulée avec une puissance que rien n'égale, à un moment sans pareil dans l'histoire.

A sa doctrine de pénitence, il joignait un rite qui en devait être le symbole et la profession publique.

En Orient, surtout, rien de religieux ne s'accomplit sans un signe visible qui parle aux sens et frappe l'imagination. En instituant son baptême, Jean était sûr de se trouver en harmonie avec le tempérament et les coutumes de son peuple, et de donner à son action une puissance nouvelle.

Toutefois, le rite ordonné par le Baptiste gardait son originalité, il ne se confondait point avec le baptême quotidien des Esséniens ni avec celui des Prosélytes : l'un ne donnait qu'une purification toute légale qui n'a jamais été l'objet des préoccupations religieuses de Jean, et l'autre était le signe de l'incorporation du païen au peuple de l'alliance. Le baptême johannique était une profession solennelle de pénitence, une image de l'ablution intérieure et de cette pureté de la conscience sans laquelle le Royaume de Dieu ne pouvait être ni accueilli ni fondé. Nul doute qu'il ne fût inspiré par la vocation même du prophète ; à ce titre, il venait de Dieu et s'imposait comme un devoir à tous ceux qui attendaient, dans la justice, la venue du Messie (1).

La confession des fautes exigée par le Baptiste, avant et

(1) Marc, xi, 30.

pendant l'immersion, était familière aux Juifs. La Loi en faisait dans certains cas une obligation solennelle. On sait qu'au jour de l'expiation, le grand prêtre, au nom du peuple, chargeait la tête du bouc maudit de tous les péchés d'Israël (1).

Moïse et les prophètes, dans leur zèle ardent pour le salut du peuple, aimaient à porter devant Dieu le poids de ses fautes; et Joël criait aux prêtres d'une voix véhémente : Pleurez entre le vestibule et l'autel sur les infidélités de la nation (2). C'était une conviction enracinée dans la conscience juive, et dont on retrouve la trace jusque dans Philon et les écrits des rabbins, que la pénitence jointe à la confession des fautes attirera la bénédiction de Dieu, et qu'elle est la condition de la venue du Messie.

Tandis qu'à cette époque les Pharisiens se prévalaient de leur justice, les Esséniens de leur pureté légale, oubliant les uns et les autres la loi de la pénitence, Jean la rappelle au peuple et se montre ainsi tout ensemble affranchi des aberrations de ses contemporains et fidèle à l'inspiration des prophètes, les vrais représentants de l'Esprit de Dieu.

Après avoir erré quelque temps dans le désert, semant sa doctrine, appelant la foule à son baptême, Jean descendit dans la plaine du Jourdain et se rapprocha du fleuve.

La plaine du Jourdain (3) se déroule à trois cents mètres au-dessous du niveau de la mer, au pied des montagnes du désert de Juda, — triste, inhabitée, presque inculte. Le lac de Tibériade la limite au nord, la mer Morte au sud, les montagnes de Moab et d'Adjloun à l'orient. Plus on se rapproche de la mer Morte, plus le sol est stérile. La verte Jéricho, arrosée par la source qu'on appelle aujourd'hui la fontaine d'Élisée, apparaît comme une oasis sous ses bananiers, ses palmiers et ses roses. Tout autour d'elle, une terre jaunâtre et grise. Çà et là seulement, quelques zakkoum, espèce d'olivier sauvage, et des bosquets d'un arbuste épineux que les Arabes nomment le sidr (4). Au milieu de la plaine, entre la Judée et la Pérée, une longue ligne blanchâtre marque la vallée au fond de laquelle le Jourdain creuse son lit, promenant ses eaux dans une terre marneuse, chargée de nitre, qu'il ronge depuis des milliers d'années. Ce sol fouillé, déchiqueté par l'érosion, a

(1) *Deut.*, v, 7; *Lévit.*, xvi, 21. — (2) Joel, ii, 17.
(3) *El-Gohr*, comme disent les Arabes.
(4) C'est le *Rhamnus Nabeca* des botanistes.

d'étranges aspects : on croit voir de vieux édifices détruits, pans de murs, tours ruinées, débris informes de quelque ville dévastée par la guerre, le feu du ciel et les siècles.

Les journées sont brûlantes; les nuits tièdes, lumineuses. Longtemps après que le soleil a disparu, une grande lueur semblable à la voie lactée envahit le ciel du couchant, et les étoiles se laissent voir, innombrables. A l'horizon, à fleur de terre, elles scintillent comme à leur zénith, pareilles à des phares sur le rivage d'une mer endormie. Le soir, des nuées d'oiseaux traversent la vallée, à grands bruits d'ailes; le silence n'est troublé que par eux et par la voix sourde du fleuve.

Tels étaient les lieux que parcourait Jean-Baptiste, en s'éloignant de son désert et en s'acheminant vers le Jourdain.

— Préparez-vous, répétait-il sans cesse, frayez la voie au Seigneur (1).

Il comparait l'âme au désert qu'il traversait, insinuant que c'était dans l'âme stérile, désolée, que Dieu allait venir. Ne fallait-il pas lui ouvrir des chemins? — Aplanissez-les, s'écriait-il, qu'ils ne soient pas tortueux, raboteux, comme ceux par lesquels nous passons. Que les vallées se comblent, que les montagnes et les collines s'abaissent (2). Découragés et abattus, relevez-vous; vaniteux et superbes, abaissez-vous. Que votre volonté soit droite et pure, votre âme unie et en plein équilibre. Alors, vous verrez « le Salut de Dieu (3) ». Ce mot, dans sa bouche, désignait le Messie.

Ses exhortations pénétrantes inspirent le repentir. On voyait des hommes, en foule, confesser publiquement leurs péchés et se plonger, en signe de pénitence, dans les eaux du Jourdain.

Des disciples se forment autour du Baptiste, redisent ses enseignements et l'assistent dans son ministère. A l'exemple de tous les maîtres religieux, il leur apprend à prier (4), les oblige aux jeûnes les plus sévères (5), les invite à la pénitence et au sacrifice. Ce sont des gens du peuple dont la vie, devenue austère à l'école du maître, présente un modèle de la piété juive la plus fervente.

On ne trouvera pas dans toute l'histoire d'Israël, et peut-être même d'aucun peuple, un mouvement pareil vers la vertu (6). Les classes inférieures et méprisées, — soldats, publicains, péagers, courtisanes, — se pressent vers le nouveau

(1) MATTH., III, et parall. — (2) MATTH., III, et parall. — (3) LUC, III. — (4) LUC, XI, 1; V, 33. — (5) MARC, II, 18. — (6) Cf. *Antiq.*, XVIII, p. 1-2.

prophète de la pénitence. La hiérarchie semble un instant voir son action d'un œil favorable (1); mais ni les Sadducéens, ni les Pharisiens, ni les docteurs, n'acceptent le baptême auquel Jean les convie (2). Les premiers, ennemis de toute nouveauté, dédaignent ce rite institué par un homme dont ils n'admettent pas la mission; les autres, confiants dans leur sainteté légale, ne sont pas de ceux qui se frappent la poitrine; toujours satisfaits d'eux-mêmes, comment seraient-ils venus confesser publiquement des fautes auxquelles ils se reconnaissaient étrangers (3) ? La rigueur inexorable de l'ascète les irritait; ils ne virent en lui, bientôt, qu'un fanatique en proie à l'esprit de Béelzébud (4). Mais l'opinion populaire, entraînée par Jean, accueillait mieux sa parole. C'est une loi de l'histoire de l'Évangile : lorsque Dieu veut agir, il dédaigne les grands et les sages, et s'incline vers les ignorants et les petits; il repousse ceux qui se croient justes et appelle les pécheurs dont la sincérité mérite le pardon.

L'austère réformateur s'adoucissait en prêchant aux humbles : ses conseils respiraient la bonté.

Il parlait de justice aux péagers et aux collecteurs d'impôts. — N'exigez rien de plus que ce qui vous a été prescrit, disait-il.

Il recommandait la douceur et le calme aux soldats, leur défendant la violence, et les invitant à se contenter de leur solde. — Soyez bons, répétait-il à tous. Avez-vous deux tuniques? Donnez-en une à celui qui n'en a pas; et si quelqu'un a de quoi manger, qu'il partage avec celui qui n'a rien (5).

Il avait le tact et le discernement des esprits, et cet art suprême qui, joignant la clairvoyance à la justice et à la charité, sait dire à tous la parole opportune. Son indignation contre l'hypocrisie et l'orgueil se traduisait avec une vigueur implacable.

Il vit un jour, mêlés à la foule, beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens qui venaient à son baptême. Il ne put se contenir, en pénétrant ce qui se cachait, dans les uns, de fausse piété, dans les autres, de scepticisme et de mollesse épicurienne. Il reconnut en eux ces langues envenimées qui distillaient au peuple le poison des fausses doctrines sur le Royaume de Dieu, le Messie attendu, la sainteté et la justice. Sa con-

(1) Jean, v, 35. — (2) Luc, vii, 30; Matth., xxi, 32. — (3) Jean, iii, 2. — (4) Matth., xi, 18. — (5) Luc, iii, 11 et suiv.

science se révolta. — Race de vipères, leur dit-il, comment échapperez-vous à la colère qui vient ? Vous n'avez plus qu'un refuge. Repentez-vous et faites de dignes fruits de pénitence.

En devinant l'orgueil religieux dont ils se prévalaient intérieurement contre Dieu même et contre sa justice, il ajoutait : Ne dites plus : Qu'avons-nous à craindre ? N'avons-nous pas les promesses de Dieu ? Ne sommes-nous pas les fils d'Abraham ? — Des fils d'Abraham ! Est-ce que Dieu n'en peut pas faire de ces pierres du chemin ?

Si l'arbre planté par Dieu ne donne pas de fruit, il sera sapé sans pitié. Et l'heure vient, arbre stérile, où « la hache est déjà à ta racine. Tu vas être coupé et jeté au feu (1). »

C'est ainsi que par la bouche de son prophète Dieu flagellait les préjugés des chefs du peuple, leur faisant entrevoir dans l'éclair d'une parole inspirée les sévérités de cette justice à laquelle personne n'échappe.

La cognée de Dieu, dans sa pensée, c'est Rome, menaçant Israël d'une destruction totale ; c'est aussi, pour le grand jour du jugement, le Messie lui-même, exécuteur souverain des dernières vengeances.

Doux pour les justes et les humbles, Jean était inexorable aux fourbes et aux superbes. La liberté de sa parole n'épargnait rien. Une force surnaturelle l'animait. Il gagna ainsi l'estime du peuple, et son prestige grandit ; car il y a un besoin inné de justice au fond de la conscience populaire ; elle paraît soulagée, lorsqu'une voix désintéressée relève sans peur et sans faiblesse les torts des puissants ; l'opinion s'incline devant ces hommes que la passion du bien dévore ; la sainteté leur fait une auréole ; et, malgré leur dénuement terrestre, ils apparaissent en face des pouvoirs établis comme investis de l'autorité de Dieu.

Du fond de son désert, ce pauvre anachorète domine son temps. Tout pâlit devant la figure sévère et rayonnante du prophète dont chaque parole flétrit le vice, demande la vertu, jette une menace, allume les espérances nationales, et dont l'héroïque sainteté appuie la parole.

Élie était vraiment ressuscité.

La foule, qui prend tout à la lettre, le croyait, le disait tout haut, dans son enthousiasme naïf. Une des superstitions populaires du temps était la foi au retour et à la reviviscence des

(1) Luc, III, *passim*.

grands prophètes, à l'époque messianique : on se demandait si Jean n'était pas l'un d'eux; certains, en secret, agitaient même la question de savoir s'il n'était pas le Christ (1).

Lorsqu'un homme se lève du milieu du peuple et, par l'initiative de son génie ou de son inspiration, se conquiert une autorité morale prépondérante, il inquiète toujours le pouvoir. La nouveauté de sa parole, l'indépendance de ses actions, donnent le branle aux esprits, et souvent les représentants officiels du bon ordre social et religieux en prennent ombrage : c'est le conflit inévitable entre la force progressive et la force de conservation qui prévalent tour à tour dans l'humanité.

Jean remuait trop violemment la société juive pour échapper aux suspicions du Sanhédrin.

La grande assemblée se considérait comme la gardienne de la Loi, et faisait comparaître devant son tribunal quiconque osait, sans son mandat, toucher aux questions religieuses; elle s'émut de l'influence extraordinaire du Baptiste. La rude éloquence avec laquelle il avait fustigé les docteurs et démasqué les vices de l'aristocratie, fut l'occasion déterminante de l'action ouverte contre lui. Si Jean eût prêché dans les villes, s'il fût venu à Jérusalem, on l'eût saisi et jugé; on se contenta de dépêcher une ambassade vers l'anachorète, avec mandat de l'interroger sur sa prétendue mission (2). Les envoyés étaient des prêtres et des lévites, du parti pharisien le plus rigide.

— Qui es-tu? Qui prétends-tu être? Es-tu Élie? demandèrent-ils à Jean.

Dans sa sincérité, sans se laisser exalter par la faveur de la foule, il répondit : Je ne suis point Élie. — Qui donc? reprirent les envoyés. Es-tu le prophète annoncé par Moïse? — Non. — Qui es-tu donc? Réponds, afin que nous rapportions ta parole à ceux qui nous ont envoyés. — Je suis, répondit Jean, la voix qui crie dans le désert : Rendez droit le chemin du Seigneur.

L'ambassade n'était pas satisfaite. L'esprit contentieux des Pharisiens souleva une question juridique : — Alors, pourquoi baptises-tu, si tu n'es ni Élie, ni le Christ, ni un prophète?

Les docteurs, dans leur science exégétique, reconnaissaient

(1) Luc, v, 15. — (2) Jean, i, 19-28.

le droit de baptiser au Christ, suivant le mot d'Ézéchiel (1) : Je répandrai sur vous l'eau pure, et vous serez lavés de toutes vos impuretés; et celui de Zacharie (2) : En ce jour messianique, une source jaillira dans la maison de David, pour tous les Jérosolymites, et le pécheur sera justifié; et celui de Joël (3) : Alors, tous les ruisseaux de Juda couleront à pleins bords; la source sortira de la maison du Seigneur et arrosera le lit épineux des torrents.

Élie, comme précurseur, avait aussi ce privilège; ils ne le refusaient pas non plus au prophète annoncé par Moïse; cette doctrine était consacrée.

Jean leur dit avec cette netteté qui dissipe toute équivoque et porte la lumière au cœur même des questions embrouillées par de vaines subtilités :

— Il y a deux baptêmes : celui de l'eau et celui de l'Esprit. Moi, je baptise dans l'eau, le Christ baptise dans l'Esprit. Et le Christ est au milieu de vous, et vous ne le connaissez point.

Puis, répétant solennellement ce qu'il avait déjà dit à la foule, il ajoutait : — Il vient après moi, lui qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure (4).

Quelle fut la suite de cette tentative du Sanhédrin contre Jean? On l'ignore. Le prophète continua son baptême de pénitence, sans être inquiété. La faveur populaire croissante le rendait inviolable. Il est difficile de toucher à ceux que Dieu et le peuple gardent et couvrent.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'entrée en scène de Jean. Établi sur la rive orientale du Jourdain, en un lieu désert appelé Béthanie, en face de Jéricho, près du gué que traversent les caravanes qui vont dans le sud de la Pérée, vers Hesbon et Macherous, il avait vu passer une foule innombrable. Quelque succès qu'ait eu sa mission parmi ses concitoyens, quelque puissant qu'ait été le mouvement religieux dont il était l'initiateur, le prophète comprenait que son œuvre n'atteindrait son point culminant qu'à la condition qu'il verrait, qu'il montrerait au peuple le Messie attendu, le fondateur du Royaume de Dieu. Pourquoi était-il venu, baptisant dans l'eau, si ce n'est pour le manifester à Israël? Ses yeux le

(1) Ézéch., xxxvi, 25. — (2) Zach., xiii, 1. — (3) Joel, iii, 18. — (4) Jean, i, 26, 27.

cherchaient, ses pressentiments l'appelaient. Mais comment le reconnaîtrait-il? Quel signe le lui révélerait? Une voix intérieure de l'Esprit, qui le possédait dès le sein de sa mère, qui vivait avec lui dans le désert et qui mettait dans sa bouche les paroles de feu dont Israël entier avait tressailli, une voix intérieure lui dit : « Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est Celui qui baptise dans l'Esprit-Saint (1). »

Et Jean attendait le divin inconnu.

On touchait à la fin de l'année 27, peut-être aux premiers jours de l'an 28. La Galilée, comme toutes les autres provinces, était remplie du nom de Jean-Baptiste; les Galiléens, suivant l'impulsion qui emportait vers lui tous les Juifs, venaient à leur tour demander le baptême.

Ce fut pour Jésus l'heure de Dieu. Le charpentier de Nazareth avait trente ans; il se mêla aux caravanes de son pays et descendit dans la vallée du Jourdain.

La route qui mène de Nazareth au gué du fleuve où Jean était fixé, est de vingt-cinq lieues; elle traverse une partie de la plaine de Jizréel, suit l'Ouady Djaloud, passe sous les murs de Scythopolis, longe les montagnes de Samarie et de Judée qui ferment au couchant la plaine du Jourdain; puis, s'infléchissant à l'est, elle laisse à droite Jéricho, descend en pente douce dans la vallée du fleuve, et aboutit au Jourdain, vers Béthanie, à l'endroit même choisi par Jean pour son baptême.

Ce lieu était plein de religieux souvenirs, il faisait penser au plus grand des juges et à l'un des plus grands prophètes; c'est là que les Israélites traversèrent le Jourdain à pied sec, et entrèrent avec Josué dans la Terre promise (2); c'est là que le prophète Élie, accompagné d'Élisée son disciple, frappa le fleuve avec son manteau, et s'ouvrit un passage à travers ses eaux rapides (3).

Le gué s'appelle aujourd'hui « Maktha » (lieu de passage), ce qui correspond bien à Béthanie (maison du vaisseau), ou au Beth'abara (maison de passage) de saint Jean (4). Il est situé à une lieue et demie de la mer Morte; il n'a que dix mètres de largeur. Le fleuve décrit un cercle brusque, rongeant de ses eaux les rochers à pic de la rive orientale. L'autre bord est uni, verdoyant, ombreux, couvert de saules, de roseaux et de

(1) JEAN, I, 33. — (2) JOSUÉ, III. — (3) *IV Rois*, II, 8. — (4) JEAN, I, 28.

hauts tamaris plantés en bosquets. A travers les branches de ces arbres au clair feuillage, on entrevoit les montagnes arides au pied desquelles furent Sodome, Gomorrhe et la verte Jéricho. On dirait des amas de cendres, des débris calcinés. En plein janvier, le ciel reste brûlant, l'atmosphère ardente. La solitude est remplie d'un silence à peine troublé par le cri de quelques oiseaux, le vol effaré et brusque des ramiers, et le murmure étouffé du fleuve.

C'est là qu'arriva Jésus, perdu dans la foule.

Jean ne le connaissait pas. Jésus s'approcha de lui. Une vision soudaine le lui révéla. « Au-dessus de la tête de Jésus, Jean vit les cieux ouverts; et l'Esprit, sous la forme corporelle d'une colombe, descendit et se reposa sur lui. »

C'était le signe attendu.

Jean comprit alors ce que nulle science humaine, nul génie, ne pouvait lui apprendre; il dut éprouver un de ces tressaillements indicibles qui font sentir que Dieu est là.

Il s'inclina vers Jésus de Nazareth, et il se défendait de lui donner le baptême.

— Comment, disait-il, c'est moi qui dois le recevoir de toi, et tu viens me le demander?

— « Laisse, répondit Jésus, c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice (1). »

La profondeur de cette parole en garantit l'authenticité; elle ouvre un jour inattendu sur l'âme de Jésus, elle montre qu'il a la science parfaite de sa vocation messianique, et qu'en venant se soumettre au rite institué par Jean, il commence déjà à la réaliser.

Jean obéit et le baptisa. Jésus fut plongé dans l'eau du Jourdain. A peine sorti de l'eau, comme il priait à l'écart de la foule, la vision qui avait ébloui le Baptiste se reproduisit pour Jésus lui-même. « Le ciel s'ouvrit, il vit du ciel ouvert l'Esprit descendre comme une colombe, se reposer sur lui et demeurer en lui. En même temps, une voix disait : Tu es mon Fils bien-aimé, je me suis complu en toi (2). »

Cet acte inaugure la vie publique de Jésus, révèle sa nature, son rôle divin, toute sa destinée et la force qui va la conduire.

Les adversaires de l'intervention personnelle de Dieu n'en

(1) MATTH., III, 13. — (2) MATTH., III, 13-17 et parall.

pénétreront jamais le sens profond; et l'histoire évangélique où cette intervention directe, personnelle, est constante, sera pour eux un livre fermé.

Désormais, Jésus n'est plus le charpentier de Galilée; le voile qui le dérobait à la multitude se déchire : il apparaît ce qu'il est, le Christ, le Fils de Dieu. Cependant il gardera, dans sa grandeur divine, une nature infirme, asservie à la douleur et à la mort. Pécheur, il ne pouvait l'être : né de l'Esprit, il est dans la sainteté absolue, comme le principe dans la vertu duquel il a été conçu; mais, humilié, sacrifié et anéanti, il doit l'être, et il le sera : son premier acte public est un acte d'abaissement, il vient demander, confondu dans la foule, le rite du pécheur, s'engageant par là même à subir la loi de la pénitence et du sacrifice dont le baptême de Jean était le symbole.

C'est ainsi qu'il accomplit toute justice; il obéit le premier à cette loi qu'il devait imposer à tous, comme la condition nécessaire de l'entrée dans son Royaume, et lui, qui par la mort doit sauver et régénérer l'humanité, commence déjà à entrer dans la mort. Que le pécheur souffre et se sacrifie, c'est la stricte justice; que le Saint de Dieu s'assujettisse à la douleur et au martyre, c'est la consommation de la justice par l'amour, c'est la justice de Jésus.

Au moment où cette soumission l'inaugure, et en vertu de cet acte, le ciel s'ouvre. La vie même de Dieu impénétrable et inénarrable, fermée à toute créature, — cette vie où l'humanité, écrasée par le mal, ne puisait plus, — se montre envahissant l'âme d'un de ses fils. L'inconnu prédestiné où elle descend visiblement n'est plus seulement ce qu'il paraissait être, — un fils de l'homme, — c'est le Fils de Dieu. L'Esprit qui habitait en lui et qu'on ne soupçonnait pas, se révèle solennellement et le consacre aux yeux de la foule : le Messie peut agir désormais.

Les hommes les plus grands n'ont que leur génie, leur volonté, leurs passions; chez les plus saints, à tous ces ressorts d'énergie personnelle s'ajoute l'inspiration de Dieu, inspiration souvent passagère, toujours limitée, qui laisse percer encore l'infirmité de l'homme; mais cette consécration publique découvre en Jésus la plénitude de l'Esprit; et cet Esprit est le principe souverain de toutes ses pensées, de toutes ses volontés, de tous ses discours, de tous ses actes, de toutes ses démarches.

Jésus nous le communiquera. La scène de son baptême, qui contient l'énigme de la régénération, se reproduira jusqu'à la fin des siècles; l'eau sanctifiée sera, un jour, par une institution spéciale, le sacrement de la renaissance de l'homme, et le baptême de l'eau deviendra le baptême de l'Esprit. Quiconque, à l'appel du Christ, sortira de ses vices, de son ignorance, de son égoïsme, par le repentir, le sacrifice et la foi, quiconque entrera dans la parole de Jésus, verra, comme lui, le ciel obstinément muré s'ouvrir; les fils de la terre et de l'humanité corrompue deviendront des fils de Dieu, ils entendront, au fond de leur conscience, l'Esprit murmurer ce titre ineffable, et apprendront de lui à nommer Dieu leur Père céleste.

Jusqu'à quel point les manifestations extraordinaires qui ont éclaté au baptême de Jésus furent-elles connues de la foule? Le récit évangélique ne permet guère de le déterminer. Elles semblent d'ailleurs directement adressées au Baptiste, à celui qui devait signaler le Messie, et qui se trouve par elles élevé au faîte de sa grande mission. Il ne manquera pas à sa tâche. Les occasions naîtront d'elles-mêmes; et on l'entendra, lui, si véhément, tempérer sa rude voix et trouver des accents d'une douceur infinie pour révéler son Seigneur et son Maître.

Le fait du baptême de Jésus resta profondément gravé dans le souvenir et dans la conscience de ses disciples; il était appelé « l'Onction de Jésus ». La prédication apostolique primitive, telle que les Actes nous l'ont conservée (1), y fait allusion comme à un signe éclatant où l'on devait reconnaître la justification divine du Messie.

Jésus s'éloigna presque aussitôt et disparut, fuyant la curiosité et l'empressement du peuple qui affluait aux bords du Jourdain.

L'Esprit, dont il est rempli, le conduit au désert.

(1) *Act.*, IV, 27 ; X, 38.

CHAPITRE III

JÉSUS AU DÉSERT. — LA TENTATION.

Quel est ce désert où l'Esprit entraîna Jésus ?

Les documents évangéliques ne le déterminent pas expressément. Il est certain cependant que le mot ἔρημος employé par eux avec l'article, au singulier et sans épithète, ne saurait convenir qu'au désert de Juda (1). La tradition la plus ancienne a toujours cherché et vénéré les traces de Jésus dans la région montagneuse et sauvage qui s'étend à l'ouest au-dessus de Jéricho jusque vers les hauteurs de Béthanie, limitée au sud par l'Ouady-el-Kelt, au nord par l'Ouady Neuahimeh.

Jésus, en quittant le Jourdain, a dû traverser la plaine de Jéricho, et, laissant la ville à gauche, gravir les pentes escarpées de la montagne, appelée aujourd'hui la « Quarantaine ».

Ce massif rocheux est un bloc immense de calcaire rougeâtre qui semble avoir été calciné par un incendie. D'une fière architecture, il se découpe en cinq crêtes qui ressemblent à des pyramides. De profonds ravins les séparent. Les vents et les pluies ont rongé la pierre et creusé, en maint endroit, dans ses flancs, des excavations que la main des solitaires a élargies. Au milieu de la plus haute cime, les croyants vénèrent une grotte où Jésus se serait abrité pendant son séjour au désert. Un chemin taillé dans le roc y conduit. Quelques moines grecs vivent là, au-dessus de terre, avec les oiseaux du ciel, les ramiers et les aigles.

L'œil s'arrête ébloui devant le panorama qui se déroule en cercle, à l'horizon, du haut de la montagne. A l'est, au delà

(1) MATTH., III, 1 ; IV, 1 ; XI, 7 ; XXIV, 26 ; MARC, I, 4, 12, 16 ; LUC, III, 2. — Cf. LUC, V, 76 ; VIII, 29 ; JEAN, XI, 54.

de la plaine du Jourdain, le mont Nébo et les plateaux de la Pérée; au nord, l'Hermon, la tête couverte de neiges dorées et perdue dans des profondeurs lumineuses; au sud, la mer Morte, luisante comme une plaque d'argent bruni; au couchant, la terre déserte de Juda soulevée en cônes innombrables, où les pluies d'hiver font pousser une herbe rare que brûlent les premiers soleils d'été. Jérusalem se cache derrière le mont des Oliviers qui arrête le regard et qu'une tour blanche domine, aujourd'hui, comme un signal élevé sur les écueils de cet océan de pierre immobile et tourmenté.

C'est tout à la fois le désert et la montagne : deux grandeurs réunies, pleines d'austérité et de majesté.

Telle fut vraisemblablement la retraite de Jésus.

Le rocher lui servait de refuge. Il vivait au milieu des bêtes sauvages. Le ciel, sur sa tête, était rempli de clartés et de voix divines. Dans cette nature morte, les souvenirs parlent seuls au voyageur qui s'y égare; ils emplissent tout de leurs murmures. L'image du Christ vivant semble flotter sur ces collines. On assiste au drame intime de ses pensées, et l'on regarde avec respect ces débris de roche où peut-être il s'est reposé.

Lorsque, du haut de ces sommets, Jésus regardait la plaine du Jourdain qu'il venait de quitter, il pouvait observer la foule accourant par tous les sentiers vers celui qui lui préparait les voies; au point opposé de l'horizon, il avait sous les yeux ce chemin de Jéricho à Jérusalem qu'il devait suivre, un jour, avec ses disciples, pour aller à la mort.

Le séjour de Jésus au désert fut d'abord une prière, une contemplation, une absorption de toutes ses facultés humaines en Dieu, son Père. Ceux qui ont expérimenté les ravissements et les extases, bu à longs traits au torrent des joies divines, entendu comme saint Paul « les paroles, les arcanes du ciel, que l'homme retombé sur terre ne saurait dire (1) », — les saints, pourraient seuls entrevoir quelques rayons de l'âme de Jésus priant, adorant, contemplant. Il vit, dans la volonté de son Père, la grandeur et la beauté de sa mission future; il en mesura les difficultés, pressentit les douleurs et les sacrifices; à la veille d'agir, il entra dans tous les conseils de la sagesse, de la justice et de la miséricorde infinies pour sauver le monde

(1) *II Cor.*, XII, 4.

perdu. L'agonie, le Calvaire et la mort se dévoilèrent devant ses yeux ouverts à l'éternelle lumière; il connut les tressaillements de l'âme débordante des joies de Dieu et les angoisses de l'âme accablée par la vue des luttes effrayantes qui l'attendaient.

Le désert a toujours eu pour les êtres religieux un attrait irrésistible, tous y ont passé, il est le seuil de la vie active.

Jésus conseillera souvent la solitude et la pratiquera lui-même comme une condition de la prière, un moyen de reposer l'esprit, d'échapper aux embûches et à la persécution (1).

En s'y retirant aujourd'hui, après son baptême, il veut traverser, à sa manière, cette phase de recueillement total qui, dans la vie des hommes d'action, précède l'exécution de leur œuvre. Celui qui a pris conscience d'une grande mission, accablé par le poids de sa responsabilité, effrayé de sa propre faiblesse, aime à se replier sur lui-même, loin du bruit. La solitude rapproche de Dieu, épure le cœur et les pensées, trempe les résolutions viriles, enhardit les courages et prépare les forts (2).

Moïse vint chercher Dieu sur la cime solitaire d'Horeb (3); Élie demanda au désert un asile contre les hommes (4); Jean-Baptiste y vécut, grandissant et se fortifiant au contact de l'Esprit (5); Paul s'isola dans les plaines inhabitées de l'Arabie pour y méditer la voix de celui qui l'avait terrassé sur le chemin de Damas (6); et les disciples du Crucifié, fuyant la corruption du monde, absorbés dans la contemplation, affamés de l'éternelle vie, s'enseveliront un jour en foule, dans les trous du rocher, au fond de la Thébaïde.

La destinée de Jésus ne l'appelait point à s'attarder longtemps au désert, il n'y fait qu'une halte. Il n'y vient pas comme nous chercher Dieu, car il le porte en lui; ni recueillir

(1) MARC, I, 35, 45; VI, 37; LUC, VI, 12; MATTH., XIV, 13.

(2) Çakya-Mouni y a fait de fréquentes stations dans les années de sa vie pénitente et dans son voyage à travers Mogadha. (Ryga, 364 ff. — Cf. RUDOLF SEYDEL, *Das Evangel. von Jesu*, etc.) Zoroastre a vécu longtemps retiré sur une montagne, se nourrissant de laitage, d'après Pline, Plutarque et Dion Chrysostome. Mohammed a cherché un refuge, dans ses luttes intérieures, sur la montagne d'Hirâ, non loin de la Mecque. (Cf. SPIEGEL, *Uber dem Leben Zorothastros*, Sprenger I, 997.)

(3) *Exod.*, III, 1. — (4) *II Rois*, XIX. — (5) MATTH., III et parall. — (6) *Épît. aux Galates*, I, 17.

sa parole : il l'entend partout et toujours, à Nazareth comme au Jourdain, au milieu de la foule comme dans la nature silencieuse ; ni mûrir son plan messianique : ce plan est tout entier dans l'Esprit qui est sa lumière, son conseil, sa force d'impulsion toujours et pleinement obéie.

Les plus grands parmi les hommes religieux vont au désert prendre de l'énergie, Jésus s'y retire pour en montrer ; ils recherchent la solitude et la paix, Jésus la lutte ; ils lui demandent un refuge contre le mal, Jésus vient y prier, recevoir les attaques de Satan et le vaincre.

Celui qui a été proclamé par Dieu même le Fils de Dieu ne se dérobera pas à la condition douloureuse de l'humanité : il a déjà fait, dans le baptême, profession publique d'expiation et de sacrifice, il va se soumettre à la loi de l'épreuve, sous une forme mystérieuse et hardie qui défie la raison humaine et dont l'historien doit chercher à pénétrer l'énigme.

Tenter et éprouver sont deux termes synonymes : appliqués aux êtres libres, ces actes ont pour effet d'en montrer la valeur et la vertu.

L'épreuve ou la tentation est un obstacle dressé devant eux entre leur volonté et le devoir : la volonté qui doit agir, le devoir qui est la règle et le but de l'action. L'obstacle peut venir tout d'abord de notre nature, qui répugne instinctivement à l'effort, à la douleur, au sacrifice et à la mort. Il n'est pas d'homme que le devoir ne condamne à souffrir et à s'immoler ; à un grand nombre, il impose de longues douleurs ; à quelques-uns, — les meilleurs et les plus vaillants, — il commande de mourir : voilà l'épreuve universelle de toute créature libre, elle cherche Dieu dans l'accomplissement de sa destinée, et pour atteindre Dieu, elle devra se sacrifier.

Quiconque a observé, analysé sa propre nature, y démêle aisément, au milieu de ses aspirations les plus nobles, de ses énergies les plus saines, des forces désordonnées qui constituent, pour lui et au dedans de lui, une tentation perpétuelle à s'écarter du devoir et de la destinée.

La sensualité et l'orgueil nous détournent de Dieu : l'une nous entraîne violemment à jouir sans mesure de tout ce qui flatte les passions terrestres ; l'autre nous replie sur nous-mêmes pour y chercher dans notre esprit et dans notre volonté la règle de nos pensées et la force de la vie.

Ce sont les deux formes de l'égoïsme qui fermente au plus

intime de notre double nature : l'une est l'égoïsme de la matière, refusant de se soumettre à l'esprit et à Dieu; l'autre, la sensualité de l'esprit, se complaisant en lui-même et résistant à Dieu, principe de la matière et de l'esprit.

Tout être humain que ces deux forces maîtrisent, devient, dans son milieu, ambitieux et oppresseur; il veut avidement le pouvoir, c'est-à-dire dominer et asservir, dominer pour asservir, et asservir pour dominer. Violence et ruse, homicide et mensonge, menace et flatterie : voilà son code et sa science pratique.

Tous les désordres des passions viennent de la sensualité; toutes les aberrations de l'esprit ont leur source dans l'orgueil; et la sensualité et l'orgueil tiennent à l'égoïsme ou à l'amour déréglé de soi qui pousse l'homme à se constituer le centre de tout : tel est le mal qui ronge l'humanité, entrave son développement et ne cesse de troubler sa paix.

L'ensemble des êtres vivant ainsi constitue l'empire du mal : ce que Jésus appelait le monde, le monde qui ne le connaît pas (1), dont il n'était pas (2), le monde qui le haïssait, lui et les siens (3), le monde qui devait être pour lui et pour eux l'agent de mille persécutions, mais dont il disait : « Ne le craignez pas, je l'ai vaincu (4). »

Ce milieu de corruption, en effet, ne supporte pas l'homme juste et saint dont la seule présence le condamne et l'irrite. Quiconque est envoyé de Dieu pour y accomplir son œuvre ameute toutes les forces de ce royaume où l'égoïsme fait loi et d'où s'élèvent les tentations qui, réservant leurs plus formidables assauts pour les parfaits et les forts, entravent les volontés les plus résolues.

On ne comprendrait pas l'étendue et la profondeur de l'épreuve humaine dont l'histoire de Jésus entr'ouvre le mystère douloureux, si l'on oubliait le monde des esprits supérieurs à l'homme et cependant mêlés à sa vie terrestre.

Rien n'est isolé dans l'univers. Comme la planète dans ses origines, ses évolutions et ses moindres transformations, se rattache au ciel qui l'enveloppe, l'homme touche par sa pensée, sa liberté, ses passions, ses instincts et par tout son être,

(1) JEAN, I, 10. — (2) JEAN, XVII, 16. — (3) JEAN, XV, 18. — (4) JEAN, XVI, 33.

aux esprits dont la hiérarchie s'élève entre lui et Dieu. Mille suggestions secrètes viennent d'eux ; la doctrine religieuse de l'Ancien Testament a toujours cherché la genèse du mal dans ces phalanges invisibles. L'être spirituel en qui la perversité a atteint son expression la plus haute, a semé, dans l'homme né droit et pur, l'orgueil et la sensualité, l'égoïsme et la mort. Les Évangiles le nomment le Diable; Jésus l'appellera le Mauvais (1), Satan (2), l'Ennemi (3), le prince de ce monde (4) et des démons (5), celui qui est homicide dès le principe (6). Tout homme en ressent avec plus ou moins de conscience les atteintes fatales ; l'action secrète du démon met en mouvement nos instincts et nos inclinations désordonnées ; il exerce dans le monde enclin à tous les vices une influence d'autant plus redoutable qu'elle est plus dissimulée ; et, à l'opposé du Règne de Dieu, il travaille, invisible, à constituer son propre règne.

De toutes les épreuves, de toutes les tentations auxquelles l'humanité, dans son ensemble et dans chacun de ses membres, est sujette, il en est une, une seule, que Jésus ne pouvait connaître, c'est celle qui suppose une nature bouleversée par le péché.

Nul désordre en lui, nulle sensualité, nul orgueil, nul égoïsme, nulle faute : le mal ne l'a pas atteint. Il échappe à la loi commune ; il l'a affirmé à plusieurs reprises, mais surtout dans ses derniers épanchements avec ses disciples, alors que, d'une voix pleine de tristesse et d'émotion, il leur dit : « Je ne vous parlerai plus beaucoup désormais, car le prince de ce monde vient... ; mais il n'a en moi quoi que ce soit (7). » C'est comme s'il disait : Il anime les Juifs, je les vois avancer par son instinct : il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché (8).

Cependant, si Jésus n'a pu subir la tentation qui implique le mal dans l'être éprouvé ; si, à cause même de sa sainteté absolue, il n'a point expérimenté les luttes intérieures de la chair et de l'esprit, les illusions, les incertitudes, les erreurs de la raison, les entraînements, les impuissances, les hésitations, les défaillances, les fautes de la volonté, il n'en reste pas moins un homme réel, vivant et éprouvé. La tentation n'a

(1) MATTH., XIII, 19. — (2) MATTH., IV, 10 et parall.; LUC, X, 18. — (3) MATTH., XIII, 39. — (4) JEAN, XII, 31 ; XIV, 30; XVI, 11. — (5) MATTH., IX, 34 ; XII, 24 et parall. — (6) JEAN, VIII, 44. — (7) JEAN, XIV, 30. — (8) BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile*, ad h. l.

pu être pour lui un attrait mauvais, elle n'a été qu'une souffrance et une lutte, car il échappe au mal qui, loin de tenir à notre nature, la diminue plutôt et la mutile, la trouble et l'enlaidit. En revanche, il contracte avec elle des affinités plus profondes, en se courbant plus bas que tout être humain sous les épreuves et les tentations qui assaillent l'homme par le dehors.

A mesure que l'âme s'élève, s'affranchit du mal intérieur, contient mieux ses passions et refoule l'égoïsme originel par l'amour de Dieu, l'orgueil par l'humilité, l'ambition par le désintéressement, elle voit les luttes du dedans peu à peu s'apaiser. Mais, pour avoir grandi à l'image du Christ, elle n'est pas plus que lui arrivée au repos. C'est l'heure des combats violents du dehors; et pour Jésus, comme pour nous, « la lutte n'est plus avec la chair et le sang, mais avec les princes et les pouvoirs et les gouverneurs de ce monde ténébreux, avec les esprits mauvais (1) », qui s'en vont, inspirant, soufflant, déchaînant les grandes tourmentes. Toutes les attaques fondront sur lui avec une véhémence qui le place hors de pair dans la race héroïque de ceux qui ont combattu, souffert, agonisé pour Dieu, résisté au monde, dompté sa corruption, refoulé le Mauvais, brisé en eux et autour d'eux son empire.

Une des plus grandes douleurs pour l'homme droit et bon, juste et saint, c'est la vue du mal, le contact avec l'esprit mauvais, — quelque forme qu'il revête; alors même que notre volonté lui reste fermée, sa seule présence est un supplice. Jésus a voulu la connaître, et en attendant que, pour obéir à son Père, il boive au torrent de toutes les douleurs et endure de la part des hommes la persécution jusqu'à la mort, le voilà qui livre son corps à la puissance de Satan et consent à être l'objet de ses suggestions.

Dès le début de sa carrière, il se trouve face à face avec le principe du mal; cette lutte extérieure ouvre sa vie. La tradition universelle des chrétiens l'appelle « la Tentation », par excellence; trois Évangélistes nous en ont conservé, l'un le récit sommaire, les deux autres le récit détaillé (2).

(1) *Éphés.*, VI, 12.

(2) MATTH., IV, 1-11; MARC, I, 12-13; LUC, IV, 1-13. Le silence du quatrième Évangile ne saurait infirmer l'autorité du témoignage des synoptiques, ni

Jésus, au désert, vécut dans le jeûne. Pendant quarante jours et quarante nuits, à l'exemple de Moïse et d'Élie, il ne but ni ne mangea; il ne sentit pas l'aiguillon de la faim. Les besoins, les nécessités de la vie se taisaient. Affranchi momentanément de cet esclavage, il ne tenait pas à la terre.

Qui peut dire à quel degré de liberté, d'indépendance et de spiritualité, une âme absorbée en Dieu ravit son propre corps? Le temps n'existe plus pour l'esprit que Dieu arrache à tout le terrestre, le changeant, le périssable, et recueille dans son immuable lumière.

Cependant, après les quarante jours et les quarante nuits, Jésus retomba sous la loi normale de l'humanité : le Fils de Dieu laissa reparaître le Fils de l'homme; il sentit le besoin de réparer ses forces, il eut faim.

Le Tentateur s'approcha.

Quel était le nouveau prophète sur la tête duquel l'Esprit était descendu et que la voix du ciel avait appelé le Fils bien-aimé du Père? Il l'ignore; il soupçonne peut-être le Messie dans cet inconnu dont l'apparence ne trahit pas et couvre plutôt la grandeur.

Nulle créature ne connaît, sans la foi ou une révélation directe, le rapport ineffable qui relie, en Jésus, la nature humaine et la nature divine. L'esprit du mal, de négation et de calomnie, de violence et de ruse, de corruption et d'erreur, est réfractaire à toute foi, fermé à toute révélation; les signes éveillent ses soupçons, ils ne l'éclairent pas; mais il demeure l'antagoniste radical de quiconque veut la vérité et le bien, le salut et la régénération de l'homme, et par conséquent l'ennemi-né de celui qu'il suppose destiné à apporter à l'humanité la force, la lumière et la paix de Dieu; son vrai nom est l'Antéchrist.

Il saisit insidieusement l'heure où Jésus éprouve l'infirmité humaine, et, comme pour le forcer à se révéler : — Si tu es le Fils de Dieu, lui dit-il en lui montrant les pierres dont le désert est rempli, commande-leur de se changer en pains.

La suggestion était perfide. Quoi de plus légitime que de

ébranler l'historicité de leur récit ; ce silence s'explique suffisamment par le caractère du fait. La nature humaine de Jésus s'y laisse voir dans sa douleur et son humiliation, et, à ce titre, la tentation ne pouvait convenir au portrait de Jésus tel que l'Évangéliste a voulu le peindre. Il est à remarquer encore que saint Jean omet tout ce qui a été raconté par ses devanciers, lorsqu'il n'a rien à ajouter de complémentaire à leur narration.

satisfaire ce premier besoin de l'être vivant? — Mais le désert est inculte. — Qu'importe! Si Jésus est le Fils de Dieu, Dieu n'a qu'à ordonner, les cailloux se transformeront, à sa voix; Dieu écoutera le désir de son prophète, et le rocher métamorphosé deviendra du pain.

Le Tentateur, pressentant le Messie en Jésus, lui suggère d'user de sa toute-puissance pour suspendre, à son avantage et à sa satisfaction personnelle, les lois sages de la création; il le pousse dans la voie du merveilleux arbitraire et fantastique. Ses paroles, d'une candeur parfaite en apparence, révèlent tout le génie du mal : l'égoïsme, la sensualité, le désir de mettre Dieu à son service, au lieu de se mettre au service de Dieu.

Les faux prophètes suivent le conseil satanique, ils subordonnent à leur intérêt propre la puissance divine dont ils se prévalent; au lieu d'être les serviteurs fidèles, ils aspirent, en secret, à commander à Dieu; et les miracles que leurs historiens leur attribuent portent tous le caractère magique.

Jésus, d'un mot souverain, repousse le Tentateur :

— « L'homme, s'écrie-t-il, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Il se nourrira comme il plaira à son Père; si sa volonté est qu'il endure la faim, il dominera les besoins de la vie inférieure; la parole vivifiante, créatrice, de Dieu ne peut-elle remplacer le pain et l'aliment créé pour entretenir la vie? S'il plaît à Dieu de le nourrir de sa parole, à quoi bon le pain et l'aliment créé? En vrai Fils de Dieu, Jésus ne prévient pas l'initiative du Père; malgré le besoin qui le presse, il demeure soumis à l'ordre, à la sagesse, et il s'abandonne à Dieu, qui suffit à tout.

Il semble que, maîtrisant ses appétits, ne prenant aucun appui sur la matière fragile, raffermi dans l'invincible volonté qui règle et mène toutes choses, l'homme soit à l'abri de la suggestion satanique.

Il n'en est rien. Le mal peut se glisser là encore. L'âme la plus soumise à Dieu retombe sur elle-même, et, dans son égoïsme, elle est susceptible de doute et de témérité, de défaillance ou de confiance excessive; c'est l'écueil ordinaire des faux prophètes : ils aiment l'ostentation, recherchent les œuvres éclatantes; ils tentent Dieu, le mettant en quelque sorte en demeure d'intervenir pour eux, afin que cette inter-

vention leur prouve à eux-mêmes que Dieu les soutient. On retrouve encore là cette prétention superbe de mettre Dieu au service de leurs vaines pensées et de leurs faibles volontés. Cet égoïsme mis à nu apparaît grossier; dissimulé dans le sentiment d'une confiance mal réglée, il semble une vertu, et affecte les airs d'une intimité, d'une familiarité plus grande avec Dieu : c'est un piège auquel n'échappent pas toujours les âmes les plus saintes.

Telle est la nouvelle agression de Satan contre Jésus.

Il va se servir contre lui de la puissance surhumaine des esprits. Dégagé des liens de la matérialité, maître de la pesanteur et de l'espace, il emporte Jésus au sommet du Temple, sur le faîte de quelque portique, peut-être au-dessus des parvis, d'où le regard plonge dans la vallée du Cédron, ou sur l'Hiéron, d'où les prêtres annoncent, chaque matin, le lever du soleil, dès que le ciel blanchit derrière les montagnes d'Hébron.

— Si tu es le Fils de Dieu, lui dit-il, jette-toi du haut en bas. Il est écrit : Dieu a ordonné à ses anges de te prendre en leurs mains, afin que ton pied ne heurte pas contre la pierre.

Cette sollicitation étrange eût pu avoir prise sur une volonté défiante ou téméraire, car il se cache toujours dans les derniers replis de l'âme un secret égoïsme qui, la trompant sur ses propres forces, la pousse à des démarches inconsidérées; mais la confiance de Jésus en son Père est absolue; il n'agit que sous son impulsion et il ne saurait poser un acte qui impliquerait un doute à l'égard de Dieu ou une confiance déréglée en ses énergies humaines.

A l'invitation perverse de Satan il répond d'un mot :

— « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. »

Peut-être aussi la suggestion de Satan s'accordait-elle avec les pensées de Jésus, relatives à l'œuvre messianique et aux difficultés de son exécution. Toute nature, même ordonnée, répugne d'instinct à l'obstacle, à la douleur, au sacrifice. Souvent, dans sa vie, Jésus a laissé voir l'accablement où le jetait la vue seule du calice qu'il devait boire. Comme sa mission serait allégée si, usant de sa puissance, il se révélait par un signe extraordinaire! Avec quelle joie le peuple ne saluerait-il pas le Messie, en le voyant tomber du haut du Temple, au milieu de la foule ébahie, tout à coup, comme s'il descendait du ciel, plein de force et de majesté! Satan l'insinuait. — La chose était facile, ajoutait-il : Dieu n'a-t-il

pas ordonné à ses anges de te porter dans leurs mains? Si tu es le Messie, n'hésite donc pas, facilite ton œuvre, éblouis le peuple par un signe éclatant.

La réponse de Jésus tranche le mal dans sa racine et démasque l'interprétation perfide de ce grand mot de l'Écriture qui traduit si bien la confiance absolue en Dieu.

Quelque rude, en effet, que soit le chemin où il ordonne de marcher, nous sommes sûrs d'y trouver ses anges pour nous soutenir et écarter les obstacles; mais compter sur son intervention pour nous sauver, dans les conjonctures où notre témérité nous engage, c'est tenter sa Providence. Un tel acte est mauvais, car il est inspiré toujours par un sentiment de défiance à l'égard de Dieu ou de confiance téméraire en soi.

La tentation du Christ se déroule comme un drame. Après la scène du désert et du Temple, c'est la montagne. Jésus se livre encore à la merci de la force spirituelle du Tentateur, et il est emporté sur une haute cime d'où le diable lui montre aux quatre coins de l'horizon les royaumes, les empires de ce monde, déroulant à ses yeux leur gloire terrestre.

Tout homme doué de quelque activité regarde le milieu humain où il doit agir, avec l'ambition d'y établir son règne. Le désir de la puissance est inné, il s'enfle et s'étend avec le génie; plus un être est fort, plus il est emporté par cette tendance impérieuse. Contenue et ordonnée, une telle aspiration est légitime; excessive et tyrannique, elle est un vice.

On méconnaîtrait la vocation du Messie, en lui refusant la volonté ferme et sage de conquérir le monde entier à sa foi, et de ramener l'humanité sous le joug de Dieu; mais ce n'est pas un glaive matériel qu'il tient en main, c'est le glaive de l'Esprit; ce n'est point un empire, comme ceux de la terre, — œuvre d'asservissement, de violence et de ruse, — qu'il doit fonder, c'est un royaume céleste, — œuvre d'affranchissement, de douceur et de droiture.

Lorsque Satan déploya devant Jésus ce qu'il appelait son empire, il essayait de le flatter et de le terroriser; il le flattait par l'ambition malsaine; il le terrorisait, en découvrant l'ensemble des forces que le Christ aurait contre lui, s'il ne les avait pour lui. Il agitait à ses yeux le rêve du faux messianisme qui obsédait l'imagination juive, et aux séductions duquel, alors, très peu d'esprits, même parmi les plus élevés, les plus cultivés, les plus actifs et les plus religieux, savaient

échapper. Satan régnait en eux par ce rêve, et il tentait de s'ouvrir accès par lui dans l'âme de Jésus.

— Regarde, lui dit-il, je suis le maître, « je donne tout cela à qui je veux ». Mais pour posséder un tel pouvoir, il faut avoir l'esprit du mal, de ruse, de violence, d'égoïsme. Faisons alliance, adore cet esprit; et « tout sera à toi ».

Jésus ne subit ni l'attrait de l'ambition ni la crainte de l'adversaire, il repoussa d'un mot véhément le conseil sacrilège :

— « Arrière, Satan! Il est écrit : Tu n'adoreras que Dieu seul. »

Il n'a qu'un maître, il n'est à genoux que devant un seul Seigneur, il ne connaît d'autre alliance que l'union avec son Père. Le moindre compromis avec l'esprit mauvais est la négation même de l'œuvre messianique, dont le but suprême est d'arracher toute créature libre à l'esclavage du mal, pour la soumettre, dans la sainteté, à la volonté de Dieu.

En dehors de Jésus et de ceux que son Esprit conduit et garde, pas un homme qui n'ait sacrifié au faux dieu de ce monde, à l'esprit de mensonge et de cruauté, d'égoïsme et de ruse. La conquête matérielle de cette terre est presque partout une œuvre homicide, marquée du signe de la Bête, de ce pouvoir ténébreux qui la mène et la tyrannise. Satan se donne ici comme Dieu, et il fait croire à ceux qui l'adorent que, comme lui, ils seront des Dieux.

Devenir Dieu est le grand rêve qui hante, et le mirage qui fascine l'humanité, depuis le premier homme. Étrange et misérable divinité que nous sommes, lorsque nous obéissons à l'esprit du mal, au lieu de lui répondre comme Jésus : « Tu n'adoreras que Dieu seul. » Notre « moi » superbe s'évanouit, notre sagesse n'est que démence, notre puissance que ruse et tyrannie, notre gloire que vanité; et notre règne est éphémère et décevant, car nous succombons bientôt sous la revendication terrible de tout ce que nous avions un moment, dans notre égoïsme et notre violence, subjugué et asservi.

Telle est l'histoire de l'humanité aux ordres de Satan; elle continue de se dérouler depuis des siècles, impuissante à ébranler l'œuvre de Jésus qui, seul, donne la divinité à ses fidèles, s'ils sacrifient le mal et n'adorent que Dieu.

Victorieux des trois tentations, Jésus apparaît dans la beauté morale qui enveloppera d'une auréole sa vie rapide et

sa mission. Les résolutions qu'il a opposées à l'esprit du mal sont immuables; ce qu'il a écarté d'une volonté absolue sera pour toujours écarté; les trois foyers de concupiscence qui ne sont jamais éteints dans les meilleures natures, ne jetteront pas en lui la moindre étincelle. Fils de Dieu, il ne subira jamais dans son humanité les désirs de la matière, et n'emploiera jamais sa vertu divine à les satisfaire; il saura endurer la faim, la fatigue, la douleur et la mort; il ne suppliera jamais son Père d'alléger le poids de sa destinée; il ne le tentera jamais; on ne remarquera jamais en lui aucun acte dont le but unique serait d'étaler aux yeux du peuple sa filiation divine. Le peuple demandera ce signe du ciel; il le lui refusera comme une inspiration de Satan, le renvoyant d'un mot plein de fermeté et de mystère au signe de sa mort et de sa résurrection future. Jusque-là, il acceptera plutôt la condition commune, et, s'il s'en affranchit, ce ne sera jamais pour se donner à lui-même la satisfaction de sentir sur lui la protection de son Père, mais pour amener les hommes à la foi, pour les instruire, les guérir et les sauver. Il ne risquera point sa vie dans la témérité, il la conduira suivant les lois d'une irréprochable sagesse; humble et doux, il ne s'exaltera pas dans la confiance, il fuira le danger et échappera par la fuite à ses ennemis, ne se livrant à eux qu'au jour où la volonté de son Père lui en imposera le devoir; il foulera aux pieds sans merci toute ambition terrestre, n'écoutant ni les préjugés de son peuple, ni les timidités de ses disciples, ni les conseils de la sagesse humaine, pour fonder son Royaume et accomplir son œuvre; et, puisqu'il travaille à établir le Règne de Dieu, il n'adorera que Dieu.

Toute la nature, tout le génie du mal, éclate dans cette page douloureuse de la vie de Jésus. L'homme peut y apprendre à quelle force redoutable il doit se mesurer pour remplir ici-bas son devoir et sa destinée.

Le mal est en lui, inhérent à son être même, à ses facultés, à ses instincts, à la matière dont il est pétri, à cette faim qui le dévore dès le premier souffle de sa vie, et dont les passions traduisent les appels tyranniques; il est dans cet orgueil indéracinable qui le sépare de Dieu, l'invite à la vanité, à l'ostentation, à tout ce qui peut nourrir son amour-propre; il est dans cette ambition de dominer et d'asservir, de se constituer le centre d'un royaume où il sera tout-puissant, dans cette

négation pratique de Dieu dont il veut usurper la place, dans cette idolâtrie qui a pour but la déification de lui-même, de ses erreurs, de ses passions et de ses vices.

Tous les procédés de l'esprit du mal se décèlent. Les assauts que Jésus a voulu soutenir se renouvellent dans la vie de chaque homme et dans l'humanité entière. L'homme est aux prises avec Satan dont les suggestions enveloppent la terre, — ce désert où nous avons été livrés à l'épreuve. La même ruse, la même fausse sagesse nous éblouit par ses sortilèges, caresse notre nature inférieure et cherche à l'asservir. Le Mauvais s'insinue jusque chez les plus parfaits, ceux qui vivent confiants dans la Providence du Père; il usurpe pour les séduire les paroles de Dieu dont il altère la vérité, il cherche à endormir leur courage, en leur persuadant que Dieu fera tout, et qu'ils peuvent affronter tout péril; il nous fascine par les rêves de l'ambition, nous exalte en nous-mêmes, comme il ravit le Christ sur le sommet de la montagne, et nous promet gloire et pouvoir, toujours à la même condition : lui obéir et l'adorer.

Ces trois tentations embrassent le cercle total de notre activité dans ses rapports avec la matière, avec Dieu, avec le milieu humain; Jésus a voulu les connaître toutes et les vaincre. C'est par là surtout qu'il nous ressemble, qu'il réalise, dans sa plénitude, notre véritable nature d'homme, et demeure le type éternel des éprouvés. « Nous avons désormais », dira, en parlant de lui, un des Apôtres qui ont le mieux pénétré son rôle messianique, « nous avons un Pontife suprême qui, pour être notre modèle, a connu, sans le péché, l'universelle tentation (1). »

L'esprit du mal n'a pas pénétré en lui, il se retire pour toujours. La lutte personnelle ne se renouvellera plus (2). Nulle puissance directe ne sera donnée désormais au diable sur Jésus (3). Il tremblera devant lui, et il s'écriera à son approche : — Fils de David, pourquoi es-tu venu, avant le temps, nous tourmenter (4), en nous arrachant le corps et l'âme des hommes ?

Jésus, après ces heures douloureuses, goûta sensiblement toutes les joies divines. Les anges vinrent auprès de lui, disent les Évangiles, et ils le servaient. Les esprits de Dieu étaient toujours à ses ordres. Au moment de la tentation, et sur la

(1) *Hébr.*, IV, 15. — (2) MATTH., IV, 11. — (3) LUC, IV, 13. — (4) MATTH., VIII, 29.

volonté de leur Maître, ils voilent leur présence; Satan repoussé, ils reparaissent. Intermédiaires entre l'homme et Dieu, ces messagers célestes nous apportent la force et la joie de Dieu, comme l'éther transmet dans l'espace la lumière et le feu des soleils.

Jésus vivait escorté de leur phalange invisible, il les voyait veillant d'en haut sur les enfants, sur les petits (1), les sentait prêts à le servir (2), exerçait par eux les œuvres de sa bonté et de sa puissance, guérissant les infirmes, chassant les démons, convertissant les pécheurs, rassasiant la foule; et cependant, alors même qu'il le pouvait, il n'a pas demandé à son Père d'envoyer à son secours leurs légions fidèles (3); il a vécu, s'oubliant lui-même, sans jamais alléger la charge de cette nature humaine dont il avait épousé les misères. Pour lui comme pour nous, la vie est faite d'afflictions et de jouissances, d'épreuves accablantes et de triomphes enivrants. La joie y est courte, — trêve rapide entre des guerres sans cesse renouvelées, — mais elle suffit à tenir la volonté en haleine. Née de l'épreuve, elle grandit avec l'épreuve; elle est le baume et l'huile; elle cicatrise les plaies de l'âme blessée et sert d'onction à l'athlète, pour préparer ses membres à de meilleurs combats. Ceux qui ont expérimenté ce que Dieu a mis de consolation, de sérénité et de saints tressaillements dans l'âme de ses serviteurs martyrisés, comprendront le sens profond du dénouement de la tentation de Jésus.

Ce fait, d'un caractère si mystérieux dans son ensemble et dans ses détails, a été profondément méconnu par tous les historiens modernes qui ont considéré la négation du surnaturel comme le principe fondamental de leur critique.

L'apparition du mal comme être personnel, la puissance magique dont il se sert, le caractère prodigieux des ravissements de Jésus par le Tentateur au sommet du Temple et sur la cime d'une montagne, les anges accourant pour l'entourer et le servir, après que le diable eut été vaincu : c'était trop pour une philosophie sans Dieu et une science matérialisée.

Et cependant, l'exégèse ne permet pas de donner au récit de la Tentation une autre explication que celle dont on vient de lire l'exposé fidèle. C'est le fausser à plaisir que de nier la réalité objective des scènes qui le composent, et de ne

(1) MATTH., VIII, 29. — (2) MATTH., XVIII, 10. — (3) Cf. CHRYSOST., *Homil. in opere imp. super Matth.*

voir en elles qu'une vision intérieure dont l'imagination de Jésus aurait été le théâtre (1). Il y aurait une invraisemblance puérile à supposer, comme l'a tenté le vieux rationalisme allemand, que le diable n'était qu'un envoyé perfide du Sanhédrin, quelque pharisien rusé et puissant, chargé de détourner Jésus de sa mission, et jouant avec lui le rôle de Satan (2).

D'autres n'ont vu là qu'une parabole destinée à enseigner à l'homme l'art de vaincre la tentation; Jésus l'aurait racontée aux disciples, qui, par méprise, l'ont transformée en histoire. Mais Jésus ne s'est en aucun cas donné lui-même en sujet de parabole; et, s'il ne s'est pas mis en scène, lorsqu'il en a fait le récit, on ne s'explique point comment ils ont substitué leur Maître au personnage fictif du récit original (3).

L'école mythique (4) n'a voulu reconnaître là qu'une légende; elle a multiplié vainement ses efforts et fouillé l'Ancien Testament pour montrer de quelle manière les premiers chrétiens avaient conçu et bâti cette histoire. Elle a évoqué la tentation du premier couple humain à l'Éden, celle d'Abraham, celle du peuple d'Israël au désert, afin d'y trouver le modèle de celle de Jésus. Elle a fait appel aux idées abstraites de l'opposition entre le Messie et son adversaire, opposition qui devait engendrer l'image d'une lutte entre les deux et d'une défaite du dernier. Elle n'a pas manqué de rappeler, afin d'expliquer le théâtre de la lutte, que le désert passait pour le séjour des démons. Mais il y a une impossibilité manifeste à construire, à l'aide du procédé mythique, le drame des trois tentations, avec ses hautes idées morales.

L'école critique française s'est donné moins de peine : elle a bien voulu reconnaître l'historicité du séjour de Jésus au désert et son jeûne rigoureux; mais l'imagination des disciples a seule inventé les épreuves qu'il endura dans cet affreux pays : c'est elle qui créa la légende (5).

Hypothèse arbitraire qu'aucun document n'appuie et qui n'a, dès lors, d'autre valeur que celle d'un expédient pour écarter des faits en opposition avec la philosophie de l'écrivain. L'histoire ainsi traitée n'est plus qu'un terrain mobile qui se dérobe; il ne restera des événements dont elle se compose,

(1) Saint Cyprien et Théod. de Mopsueste. — (2) Paulus, ad h. l.; Herder, *Christ. Schrift.* B. 2. — (3) Baumgarten-Curcius, *Bibl. théol.*, § 40. Schleiermacher, *Schrift. des Luk.*, p. 54. — (4) Strauss, *Das Leben Jesu*, t. I. — (5) Renan, *Vie de Jésus.*

que ceux qui auront trouvé grâce devant le caprice des jugements et des systèmes personnels.

Par quelle étrange aberration les Apôtres se seraient-ils permis de rêver ainsi de leur Maître ? N'était-il pas répugnant pour eux, et presque sacrilège, d'admettre que le Fils de Dieu eût été assujetti à la puissance du Tentateur ? La réalité seule a pu s'imposer à eux ; et si de telles scènes ont été crues, racontées et écrites, on ne l'expliquera jamais, à moins de dire que de telles scènes se sont vraiment passées. Tout ce qui forme, dans la vie de Jésus, le côté sombre et douloureux, n'a été que difficilement et lentement compris par ses disciples ; il a fallu l'éducation même de l'Esprit de Dieu pour leur donner l'intelligence du Messie souffrant ; or, le Messie tenté est une des premières, une des plus profondes manifestations du mystère de ses douleurs.

Les derniers représentants de l'école critique allemande (1) ont rejeté, eux aussi, la lettre de cette histoire, la jugeant indigne du Christ et inacceptable dans ses détails pour une raison éclairée, affranchie de la superstition. Ils l'ont traitée de fiction populaire, essayant gauchement et sous une forme grossière la peinture des luttes que Jésus a endurées soit au début, soit dans le cours de sa carrière. Deux questions, d'après eux, durent agiter l'âme de Jésus : le devoir de remplir le rôle de Messie, le choix des moyens nécessaires à ce rôle. Ils ont voulu voir dans ces deux questions le sujet des combats intérieurs par lesquels Jésus serait arrivé laborieusement à la connaissance totale et à l'accomplissement de sa destinée. Mais les documents évangéliques n'offrent pas la moindre trace de ces infirmités humaines. Le Christ qu'ils peignent ainsi n'est plus celui de l'histoire, il appartient aux fantaisies de la critique ; il peut ressembler à l'homme tel que nous le connaissons en nous-mêmes, fragile d'esprit et plus fragile encore de volonté, il n'est pas l'homme-type que l'Évangile a révélé et que Jésus a réalisé.

Le témoignage formel, détaillé, et au fond si concordant, de saint Matthieu et de saint Luc ne permet pas de récuser la réalité d'un récit dont l'origine ne peut être rapportée qu'à Jésus lui-même. A quel moment de sa vie a-t-il confié à ses disciples ce qu'il souffrit au désert, au début de sa carrière, dans la solitude qui fut pour lui sa première tentation ? Il est

(1) KEIM, *Geschichte Jesus von Nazara*. B. I, ad h. l. — SCHENKEL, *Das Charakterbild Jesu*, p. 50.

difficile de le dire, à défaut d'indications précises; peut-être à cette Pâque d'adieu où tant de tristesse et d'amour envahissait son âme et l'ouvrait à ses disciples dans de suprêmes confidences. — « Vous m'appelez Maître et Seigneur », leur disait-il, entre autres choses émouvantes; « je le suis en effet ». Et maintenant, si jamais je n'ai dévié de la voie qui m'était marquée, malgré la tentation et les épreuves, vous ne devez pas non plus en sortir. « Je vous ai donné l'exemple (1). » Et, à cette même heure, lorsque, songeant aux épreuves terribles qui allaient fondre sur ses disciples, il les rassurait et leur disait : « Ayez foi, j'ai vaincu le monde (2) », n'était-ce pas une allusion à son séjour au désert où il avait, en effet, vaincu le prince de ce monde, — celui qui met en branle toutes les haines dont l'homme mauvais persécutera sans trêve l'œuvre et les disciples de Jésus?

Le baptême et la tentation se succèdent l'un à l'autre dans la réalité de l'histoire, comme dans le récit des Évangélistes. Ces deux faits inséparables, qui s'éclairent en s'opposant dans un contraste vigoureux, sont le vrai prélude de la vie du Christ.

L'un est la manifestation de l'Esprit de Dieu, l'autre, celle de l'esprit du mal; l'un nous montre la filiation divine de Jésus, l'autre, sa nature humaine vouée à la lutte et à l'épreuve; l'un nous révèle la force infinie avec laquelle il agira, l'autre, l'obstacle qu'il saura renverser; l'un nous enseigne sa vie intime, l'autre, la loi de son action.

Ces deux esprits qui s'agitent dans chaque homme et dans l'humanité entière forment, par leurs luttes incessantes, le grand tumulte de l'histoire. Jésus possède l'un dans sa plénitude, il est l'ennemi absolu de l'autre. Tout son but est d'assurer dans l'homme le triomphe de l'un et la défaite de l'autre. Quiconque voudra obéir au premier devra le recevoir du Christ, et quiconque voudra vaincre le second devra lui en demander la force.

Telle est la grandeur de Jésus, d'après les témoins de sa vie, d'après ceux qui l'ont dessinée au seuil de sa carrière en ces deux tableaux d'un style hiératique.

Jésus est sans égal parmi les êtres humains; car nul n'est « le Fils de Dieu » et nul n'échappe sans lui aux atteintes du

(1) JEAN, XIII, 13. — (2) JEAN, XVI, 33.

mal. Il est le type et il est la force; il faut lutter comme lui, et on ne peut vaincre que par lui.

Sa filiation divine et sa sainteté absolue resplendissent ainsi à l'entrée de sa carrière, éclairant jusqu'au fond le mystère de son œuvre, profonde comme les desseins de Dieu, vaste comme l'humanité, austère, héroïque comme le sacrifice qu'elle exige de son auteur.

CHAPITRE IV

LES COMMENCEMENTS DE LA VIE PUBLIQUE.

Les commencements de la vie publique de Jésus embrassent une période de quatorze à quinze mois, depuis le jour où il quitta le désert, un peu avant la Pâque de l'an 28, jusqu'à l'emprisonnement de Jean-Baptiste (1), vers la fête des Purim de l'an 29. Les trois premiers Évangiles ont fait de ce dernier événement, qui achève la mission du Précurseur, le point de départ de l'apostolat de Jésus et de leur récit (2). Ils sont muets sur la phase initiale que leur narration suppose; elle nous serait totalement inconnue, si, complétant ses devanciers, l'auteur du quatrième Évangile ne nous avait raconté quelques faits saillants qui en marquent le caractère. Fidèle à sa méthode, il indique nettement les divers voyages de Jésus, précise l'heure et les jours, rappelle longuement des entretiens intimes dont il semble avoir seul reçu la confidence, puisque seul il les a rapportés. Tout, dans ces pages, trahit le témoin; l'âme de Jésus transpire à travers la sienne; ce n'est pas lui, — il s'efface toujours, évitant même de se nommer, — c'est le Maître qu'on entend.

Jean-Baptiste rappelait, par son énergie et sa rudesse, le vent violent qui, dans la vision d'Élie, sur l'Horeb, précédait le passage de Jéhovah, déchirant les montagnes et brisant les rochers : Jésus est le murmure suave et léger, le souffle même de Dieu (3). Ses premières manifestations sont pleines de calme et de sérénité, de douceur et de réserve; une seule scène exceptée, rien de bruyant dans ses actes, rien de véhément.

(1) Voir l'Appendice A. *Chronologie générale de la vie de Jésus.* II. *L'inauguration du ministère public en Galilée.*

(2) MATTH., IV, 12; MARC, I, 14; LUC, IV, 14. — (3) *III Rois*, XX, 11 et suiv.

Après son jeûne et sa tentation au désert, il revient seul sur les bords du Jourdain, aux environs de Beth-A'barah, où Jean, depuis qu'il l'avait baptisé, ne cessait de lui rendre témoignage.

La rencontre de Jésus, la vue du ciel ouvert, la voix du Père, l'apparition de l'Esprit descendant visiblement sur le Messie, ont grandi le prophète : il n'est plus seulement le prédicateur austère de la pénitence, l'envoyé menaçant de la justice de Dieu, le Baptiste zélé, il est le premier Évangéliste des temps nouveaux. Ce que les prophètes, ses aïeux, avaient aperçu de loin, il le voit, le touche, le publie; la lumière de Dieu lui en a révélé le mystère, et il ne se lasse pas de le proclamer à la foule.

Cette évolution progressive de l'action religieuse de Jean a été dénaturée, reléguée dans l'ombre ou supprimée par les historiens modernes qui ont récusé les documents si précieux du quatrième Évangile. Cette grande figure a perdu, sous leur plume, son trait le plus original : un mélange parfait de force et de douceur, de sévérité et d'onction, de sainte colère contre le mal et de tendresse émue, de justice indomptable et d'abnégation. Ce n'est pas Jésus, comme certains l'ont osé dire (1), qui a subi, au détriment de son propre génie, l'influence de Jean et de son ministère, c'est Jean qui a éprouvé l'influence de Jésus. La vue du Sauveur lui arrache des cris profonds qui ressemblent à des gémissements.

Un jour, au milieu de la foule qui passait, Jean l'aperçut venant vers lui. C'était après le jeûne au désert et la tentation; peut-être Jésus paraissait-il accablé par la tristesse de sa mission héroïque. Le prophète, tout rempli de lui, s'écria, en le montrant à ceux qui étaient là : — Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde (2).

Tel est le premier nom donné à Jésus, à son entrée dans la vie publique. Aucun n'exprimait mieux la forme extérieure et le caractère intime de celui qui, voué par Dieu à l'immolation, avait dit à Jean : « Il nous faut accomplir toute justice. »

La vocation d'un homme modèle son âme, se grave dans ses traits et sa démarche, s'imprime profondément dans tout

(1) Renan, *Vie de Jésus*, p. 119. — (2) Jean, I, 36.

son être; celle de Jésus, douloureuse et sainte entre toutes, l'enveloppe d'humilité et de mansuétude, elle fait de lui le plus doux parmi les fils des hommes : il était vraiment l'Agneau de Dieu.

En appelant de ce nom triste et mystérieux le Messie d'Israël, Jean s'élève bien au-dessus des idées de son temps. Le second Isaïe parle comme le premier; le prophète de la pénitence rappelle le prophète qui, depuis plus de six siècles, avait été l'Évangéliste du Messie souffrant. « Nous l'avons vu : il était sans beauté; son visage était voilé; il a pris sur lui nos infirmités. Il a porté nos douleurs. Dieu a mis sur lui l'iniquité de tous. Il s'est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a pas ouvert la bouche, pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie, muet devant celui qui le tond (1). »

La grande conscience de Jean, qui avait si fortement tonné contre la corruption du monde et invité au repentir d'une voix si pressante, comprenait maintenant où était la vraie justice; et le même homme qui, à la clarté de Dieu, avait entrevu les vérités terribles du jugement, voyait aujourd'hui, dans un surcroît de lumière, la victime innocente qui apaiserait et purifierait l'humanité.

Il détrompait les Pharisiens abusés sur les pratiques de leur loi et sur leur vaine justice. — Ce n'est pas le sang de votre agneau immolé deux fois par jour, au Temple, sur l'autel des holocaustes, devait-il leur dire; non, ce n'est pas lui qui purifiera le peuple : « l'Agneau vrai, le voici. »

Et, reprenant son thème favori, il répétait ses déclarations sur Jésus, sans se lasser jamais, comme ceux qu'absorbe une seule pensée, une conviction irrésistible. Il disait à la multitude, en montrant Jésus : — C'est celui sur lequel j'ai vu l'Esprit comme une colombe descendre du ciel et demeurer. Oui, je l'ai vu de mes yeux, et je suis son témoin : c'est lui, le Fils de Dieu (2).

Ces affirmations multipliées, pressantes, dévoilent toute l'âme du Précurseur et prouvent la résistance que rencontrait sa parole dans l'esprit endurci de son peuple.

Quel que fût l'ascendant de Jean-Baptiste, il ne semble pas que sa doctrine du Messie ait pénétré la conscience des masses juives, ni déraciné leurs préjugés messianiques; mais elle a du moins touché quelques âmes parmi les simples, et elle a fini

(1) ISAIE, LIII. — (2) JEAN, I, 32-34.

par attirer peu à peu l'attention de tous sur l'Élu de Dieu que rien, en apparence, ne désignait à l'admiration de la foule.

La scène du baptême et les grandes choses que disait de Jésus le prophète ne faisaient que rendre le mystère du Royaume plus impénétrable. Comment cet humble ouvrier de Galilée, ce Nazaréen, pouvait-il être le Messie, l'espérance et le salut d'Israël? Jésus ne le laissait pas voir encore, et la foule passait près de lui, étonnée ou distraite, curieuse et ignorante; elle regardait peut-être, mais elle ne comprenait pas.

En attendant, Jésus ne quittait pas les bords du Jourdain.

Un autre jour, il s'en allait le long du fleuve; le soleil se couchait. La multitude s'était retirée. Jean était là avec deux de ses disciples, il regarda le Sauveur qui marchait; la même impression qui l'avait saisi la veille l'émut et lui arracha le même cri : Voici l'Agneau de Dieu.

La parole de Jean fut entendue par les deux disciples. L'accent de leur maître les remua, la vue de Jésus les entraîna; ils quittèrent leur maître et suivirent Jésus.

Or, s'étant retourné, Jésus les vit qui le suivaient.

— « Qui cherchez-vous? leur dit-il. — Maître, où tu demeures? — Venez et voyez..... »

Ils vinrent et ils virent où il habitait; ils passèrent auprès de lui ce jour. C'était le soir, vers la dixième heure (1).

Celui qui a dessiné ce tableau d'une touche si fine, d'un trait si sobre et d'une merveilleuse fraîcheur de coloris, était l'un des disciples qui reçurent l'hospitalité de Jésus; elle fut pour lui une date inoubliable; il s'est rappelé l'heure de la rencontre, — cette heure du soir où la lumière pâlit, où le silence et le calme favorisent l'intimité des entretiens. Il ne se nomme pas, mais on le devine dans sa réserve même : c'est Jean, le disciple le plus aimé, le premier choisi par Jésus. Il était de Galilée, lui aussi, un fils de pêcheur et pêcheur lui-même. Ce qu'il entendit de la bouche du Maître, dans cette nuit et dans ce jour, est resté un mystère. Évidemment, il fut question du Royaume de Dieu, de l'attente d'Israel, du salut du peuple et de celui qui, apportant ce salut, répondrait à cette attente et fonderait ce royaume.

D'ailleurs, qu'importe la parole? Souvent, la seule présence en dit plus que de longs discours : un être supérieur,

(1) JEAN, I, 36 et suiv.

vivant, intelligent, aimant, ne peut-il pas, sans rien dire, exercer son prestige et captiver en silence ceux qui l'approchent ?

Un mot nous donne clairement à entendre que Jésus exerça un charme profond sur ses deux hôtes; sa parole les éclaira : ils crurent en sa personne et à sa mission. En effet, le matin venu, l'un d'eux, André, Galiléen lui aussi, et pêcheur du lac de Tibériade, courut à la recherche de son frère. Son enthousiasme débordait; il avait besoin de le communiquer. Dès qu'il eut rencontré Simon, — c'était le nom de son frère : — Nous avons trouvé le Messie, lui dit-il; et il l'amena à Jésus (1).

Or, Jésus jeta sur lui un regard pénétrant :

— « C'est toi, lui dit-il, Simon, fils de Jonas. Tu t'appelleras Céphas (Pierre). »

En donnant au nouveau venu ce nom qui présageait tant de choses, il voulut du premier coup se l'approprier, il le marqua d'un signe; il laissa voir au fils de Jonas à quelle profondeur il lisait dans sa conscience, mais sans lui révéler encore la destinée que couvrait cette appellation mystérieuse. Il suffisait à Pierre de se sentir lié à celui qui commençait à se montrer à eux comme le Christ (2).

La force de Dieu, obéissant aux lois qu'elle a posées et qui règlent dans l'ordre le mouvement de l'universelle création, ne brusque et ne violente rien. Tout est silencieux et voilé dans les premières manifestations d'un monde qui se forme, d'un être qui naît.

Nous assistons aux premiers tressaillements de l'esprit vivant de Jésus. Vivre, pour lui comme pour tout être, c'est

(1) JEAN, I, 40 et suiv.

(2) Les critiques allemands qui n'ont cessé d'opposer les synoptiques au quatrième Évangile, sacrifiant les premiers au second, ou le second aux premiers, selon leur préférence, ont commis, à notre avis, une grave méprise. Ils ont confondu le récit de la vocation des disciples, tel que le racontent saint Matthieu, IV, 18-22, saint Marc, I, 16 et suiv., et saint Luc, V, 2-11, avec le récit de saint Jean, et ils n'ont voulu y voir qu'un même fait diversement raconté. Naturellement, il leur a été facile d'en signaler les différences, les oppositions, l'incompatibilité. Une étude impartiale des deux textes ne permet pas de croire qu'ils se rapportent à un même fait. L'appel du premier disciple, tel que saint Jean le raconte, est absolument distinct, et par le temps, et par le lieu, et par les détails même, du second appel raconté par les synoptiques. Les deux faits se complètent et s'expliquent, ils ne se détruisent pas ; il ne faut pas sacrifier l'un à l'autre, il faut les rapprocher. Ici, comme en maintes circonstances, saint Jean complète les synoptiques.

attirer à soi et s'assimiler d'autres êtres. Le voilà qui exerce sa séduction et sa puissance attractive sur quelques âmes choisies, prédestinées; elles viennent se joindre à lui, l'une après l'autre, sans bruit : le grain de sénevé n'a pas une croissance plus tranquille.

C'est au fond de cette vallée du Jourdain, creusée comme un immense sillon, c'est là, sous ce ciel ardent, au point même où la parole de Jean-Baptiste a mis en fermentation la conscience d'Israël, que nous avons surpris la première lueur et la première éclosion de la force messianique de Jésus.

Il a maintenant trois néophytes.

Le lendemain du jour où il s'était attaché Pierre, il regarda vers la Galilée, qu'il n'avait pas revue depuis son baptême, et il voulut y revenir.

Il était en chemin, lorsqu'il rencontra un autre Galiléen, Philippe, un compatriote d'André et Pierre, habitant comme eux la petite bourgade de Bethsaïde, au bord du lac. Jésus l'attira par ce simple mot : « Suis-moi (1). » L'appel de Jésus a quelque chose de suave et d'irrésistible; il touche le cœur et il entraîne. Philippe partagea la foi naissante et l'enthousiasme de ses compagnons.

En effet, ayant rencontré lui-même un certain Nathanaël (2), le fils de Tolmée, il lui dit aussitôt : — Celui dont Moïse, dans le livre de la Loi, celui dont les Prophètes ont écrit, nous l'avons trouvé : c'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. Ce nom de Nazareth choqua Nathanaël. — Comment! s'écria-t-il, dans sa rude franchise, est-ce que de Nazareth peut sortir quelque chose de bon?

La Galilée, à cause de sa population mélangée de païens, était dédaignée par les Pharisiens ardents. Un prophète ne vient pas de Galilée (3), disaient-ils. Le mot avait passé en proverbe; et Nazareth, ville obscure, inconnue dans l'Écriture, était plus particulièrement l'objet de ce pieux mépris des orthodoxes.

(1) JEAN, I, 43 et suiv.

(2) La tradition universelle a toujours identifié Nathanaël et Barthélemy. Nathanaël est le nom propre, Barthélemy (Bar-Tolmai), le nom patronymique. Dans la nomenclature où les douze Apôtres (MATTH., X, 2, 3) sont nommés par couple, deux à deux, Philippe et Barthélemy sont toujours réunis. Les exégètes ont été presque unanimes à reconnaître le Nathanaël de saint Jean dans le Barthélemy de saint Matthieu et des synoptiques.

(3) JEAN, VII, 52.

Philippe, dans la première ardeur de sa foi et encore sous le charme de la parole de Jésus, n'essaya pas de réfuter Nathanaël. La réalité s'impose mieux que tous les discours : il se contenta de lui dire : — Viens et vois. Nathanaël vint à Jésus qui, le voyant, s'écria : « Voici un vrai Israélite, sans nul artifice. » — Comment me connaissez-vous ? répondit Nathanaël étonné. — « Avant que Philippe t'appelât, reprit Jésus, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu. »

Le récit donne nettement à entendre que la faculté de connaître de Jésus n'était point liée aux conditions normales de la présence et de l'extériorité. Jésus a vu Nathanaël de loin et deviné ses pensées intimes. Il lisait, il priait peut-être, assis sous le figuier, suivant la coutume juive. Le Prophète lui laisse voir, — bien que le récit ne le dise pas, — qu'il avait pénétré sa conscience. Dès lors, il ne discute plus; aussi grand dans la foi qu'il avait été sincère dans l'objection : — Rabbi, s'écria-t-il, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël (1).

Jésus fut touché de cette droiture : — « Tu crois parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier. Tu verras de plus grandes choses. » Puis, se tournant vers Nathanaël, mais s'adressant à tous, sa voix devint solennelle; et, usant d'une formule qu'il aimait à employer, quand il voulait s'ouvrir l'âme de ses disciples et les instruire des choses divines :

— « En vérité, en vérité (2) », s'écria-t-il, « je vous le dis, ayez confiance au Fils de l'homme. Vous verrez le ciel ouvert sur lui et les anges de Dieu monter et descendre sur sa tête (3). »

Paroles mystérieuses pleines d'une espérance infinie. Aucun être ne peut grandir sans l'espérance, Jésus le sait, et il la fait luire aux yeux de ses nouveaux disciples.

Qu'ils ne s'étonnent ni ne s'effrayent de la faiblesse du Fils

(1) JEAN, I, 47 et suiv.

(2) Cette locution est constante dans la bouche de Jésus. Il est le seul maître qui s'en soit servi au début d'un discours ; c'est sa formule préférée ; elle implique la double idée de vérité et de fermeté. En la redoublant, saint Jean paraît vouloir insinuer la plénitude de son sens. Aucune lèvre humaine n'a osé s'en servir. Les docteurs juifs, comme le remarque excellemment Lightfoot (*Horæ hebr. et talmud.*, p. 969), ces oracles de la tradition religieuse, disaient : Je dis, *en vérité*, mais je ne dis pas, *amen*. On sait que l'Apocalypse, III, 14, donne au Christ le nom d'*Amen*, comme Isaïe, LXV, 16, lui-même, appelait Dieu du même nom : *Eloï Amen*.

(3) JEAN, I, 51.

de l'homme, du charpentier de Nazareth : c'est lui le vrai patriarche; le ciel, fermé partout ailleurs, est ouvert sur sa tête; les anges lui apportent les forces et les lumières de Dieu. La communication est constante et totale; toute son humanité est en ascension vers Dieu, et la divinité en effusion sur lui. Cette formule énigmatique, ces termes voilés, traduisent aux disciples le rapport ineffable qui rattache leur Maître au monde divin; ils leur promettent qu'ils seront les témoins de cette vie dont la parole humaine, — fût-elle inspirée, — ne réussira jamais à sonder les profondeurs.

La foi de ces premiers néophytes en la messianité de Jésus était assurément, malgré sa sincérité et malgré son élan, bien éloignée de la perfection. Ces enfants du peuple n'étaient pas affranchis des préjugés de leur temps et de leur nation; en s'attachant à Jésus par un mouvement de sympathie et de joyeuse confiance, ils aimaient sans doute à voir en lui le Messie de leurs rêves. L'idéal de l'homme est loin des pensées de Dieu, mais les illusions se dissipent à mesure que l'âme grandit. Ces simples Galiléens comprendront un jour, à l'école du Maître, mieux que tous les sages et les docteurs d'Israël, le mystère du Christ, la nature de son Royaume, la nécessité de ses douleurs, le secret de ses abaissements, l'éternité de son triomphe.

Aujourd'hui, ils s'en vont radieux d'avoir trouvé le Messie, comme ils disent, et on ne peut se défendre d'admirer la jeunesse et l'intrépidité joyeuse de ces natures sans calcul qui ne se sont pas fermées à son attrait, et qui ont la gloire de se dire sa première conquête.

Depuis que Jésus avait quitté Nazareth pour aller recevoir le baptême de Jean, des événements graves s'étaient produits : Dieu même s'était manifesté sur lui, et l'avait consacré son élu à la face du peuple. Le nouveau prophète qui ébranlait le pays, et dont tous subissaient l'action, le désignait publiquement comme le Messie et le Fils de Dieu. Bien qu'il parût fuir, en se retirant au désert, les regards et l'empressement de la multitude, il n'est pas possible que son nom n'ait rempli la Palestine et volé de bouche en bouche dans cette société juive qui tressaillait à la seule idée de la venue du Messie.

Lorsque Jésus revint en Galilée, suivi de quelques disciples inconnus, sa réputation l'avait précédé; mais la petite ville

de Nazareth n'accueillit pas ces rumeurs populaires, si flatteuses pour le fils du charpentier, comme on l'appelait. Même plus tard, lorsque Jésus aura justifié sa mission par des signes éclatants, son obscure origine, sa profession d'ouvrier, sa condition d'illettré, resteront un scandale aux Nazaréens. L'envie, la jalousie, les mesquines passions, les petits préjugés de village, les aveugleront jusqu'au bout : tout ce qui rétrécit le cœur ferme l'esprit.

Mais si Jésus fut incompris dans ces lieux où s'étaient écoulées son enfance et son adolescence, avec quelle émotion ne dut-il pas être accueilli par sa mère, revoyant celui qu'elle avait engendré et nourri, au moment même où il allait enfin réaliser toutes les espérances maternelles, depuis de longues années ensevelies dans son cœur! Personne mieux qu'elle n'en pénétrait le mystère. A la vérité, elle n'aura d'autre rôle que de suivre son fils, avec les femmes qui doivent le servir et l'accompagner dans ses voyages; mais malgré l'ombre où elle s'effacera, les paroles, les œuvres, les desseins, la vie entière de Jésus, ses douleurs et ses triomphes, ne trouveront dans aucune créature un accueil plus ardent, un écho plus fidèle.

Par quel chemin Jésus, accompagné de ses premiers disciples, est-il remonté de la vallée du Jourdain en Galilée? Est-il venu d'abord à Nazareth par Scythopolis? Est-il allé directement à Cana? L'Évangile nous donne à ce sujet quelques indications. La distance entre Beth-A'barah et Cana est de plus de vingt-cinq lieues. Le voyage de Jésus dut être rapide, car le troisième jour qui suivit l'appel de Philippe (1), nous le voyons dans la petite ville de Cana. Sa mère l'y avait devancé. Elle était là, chez des parents ou des amis. Peut-être, après le départ de son fils pour le baptême, avait-elle quitté Nazareth et reçu chez eux l'hospitalité. On peut augurer du silence gardé sur Joseph, son mari, qu'elle était devenue veuve et qu'elle vivait, depuis ce deuil, seule avec Jésus (2). Elle avait, du côté de Joseph, une parenté nombreuse : il est très vraisemblable que, pour la soustraire à l'isolement, elle ait été recueillie par une famille alliée.

(1) JEAN, II, 1.

(2) La mort de Joseph et ses funérailles sont longuement racontées dans les Apocryphes (*Hist. de Joseph le charpentier*, c. XXVIII-XXIX). Cette légende pieuse, qui ne manque pas de grandeur, ne peut néanmoins s'imposer à une saine critique.

Le nom de la petite ville a été soigneusement indiqué par le quatrième Évangile, qui l'appelle Cana, en Galilée, pour la distinguer d'une autre Kana, appartenant au territoire de Tyr. On ne s'explique pas la méprise d'Eusèbe qui les a confondues (1). Elle était située à deux heures de Nazareth (2), sur le chemin de Tibériade, non loin de la grande voie qui mettait en communication Ptolémaïs et les cités du lac de Génézareth. Elle n'était pas sans importance, à en juger par l'étendue des ruines qui couvrent le mamelon sur la pente duquel elle s'élevait. Elle n'est aujourd'hui qu'un misérable village, un amas de pauvres maisons orientales; mais le passage de Jésus l'a immortalisée. Son souvenir a survécu à toutes les destructions. Là, comme ailleurs, une humble église, élevée sur les débris de la basilique d'Hélène, témoigne, après dix-neuf siècles, de la vitalité impérissable des paroles et des actes de Jésus.

Voici ce qui se passa dans l'une des maisons de Cana, le soir même où le Maître y arriva.

On y célébrait un mariage; et, suivant la coutume juive, même chez les gens du peuple, les festins duraient plusieurs jours. Jésus fut invité avec ses disciples; la maison était remplie de convives : l'hospitalité orientale ne connaît pas de limites. Il n'est point dans l'usage cependant que les femmes prennent place à la table des hôtes; elles restent séparées des hommes, préparant les mets, veillant au service, mais elles vont et viennent dans la salle du festin. Un incident troubla la fin du repas. Il n'y avait plus de vin, — le vin, dit Bossuet, que les délicats appellent l'âme des banquets. Peut-être Marie l'avait-elle offert elle-même, car c'était la coutume chez les Juifs d'offrir en cadeaux, lorsqu'on était invité à une fête

(1) Eusèbe, *Onomasticon*, *Kana*.

(2) On a essayé de mettre en doute l'authenticité de Kefr-Cana comme lieu de l'ancienne petite ville où Jésus changea l'eau en vin, et l'on a essayé de retrouver la vraie Cana dans Kana el-Djelil, située à neuf milles au nord de Nazareth, et à cinq milles et demi de Sephoris N. N. S. C'est l'opinion de Robinson, *Biblical Researches in Palest.*, t. II, p. 347. L'examen attentif des témoignages presque unanimes des anciens pèlerins, depuis le sixième jusqu'au quatorzième siècle, depuis Antonin de Plaisance jusqu'au Dominicain Ricold, du Mont-de-la-Croix, ne permet pas d'y souscrire. Et d'ailleurs, tandis que rien dans les ruines informes de Kana el-Djelil ne porte la trace du fait évangélique, les fouilles pratiquées à Kefr-Cana ont mis à nu les fondements d'une église du temps de Constantin, comme le prouvent les monnaies qu'on y a découvertes ; et tous les chrétiens de Palestine, schismatiques et catholiques, la vénèrent comme étant celle qu'Hélène construisit sur le lieu et en mémoire du miracle de Cana. Cf. V. Guérin, *Description de la Palestine*. — Galilée, t. I, p. 175. — De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II.

nuptiale, les viandes, la provision de vin et d'huile ou les fruits. Les convives étant nombreux, la provision s'épuisait. Marie vit l'embarras des époux, et, dans son empressement, dans son inquiétude, elle n'eut qu'une pensée : son fils. Elle s'approcha et lui dit : — Ils n'ont plus de vin.

D'autres sentiments agitaient-ils son cœur? Songeait-elle à tout ce qui se disait de glorieux sur Jésus? Désirait-elle qu'il saisît cette occasion pour manifester sa puissance? Laissa-t-elle voir toute son âme dans son regard et son attitude? La réponse de Jésus porte à le croire. Toujours maître de lui et d'un calme que rien d'humain ne trouble, il repoussa doucement sa mère, modéra l'impétuosité de sa charité, et, avec la gravité de celui qui, dans sa mission divine, ne saurait obéir à aucun mobile ou sentiment terrestre, mais à son Père seul :

— « Femme », s'écria-t-il, « qu'y a-t-il entre toi et moi? » Pourquoi me presses-tu? « Mon heure n'est pas venue encore (1). » Ces mots rappellent ceux de la douzième année, lorsqu'il disait à sa mère, attristée de l'avoir perdu et lui reprochant de l'avoir quittée : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père (2) ? »

Le cœur maternel est d'une pénétration exquise; malgré la plainte affectueuse de son fils, Marie ne perdit pas confiance, elle comprit que son désir serait exaucé, s'abandonna sans trouble à la bonté de celui qui ne pouvait rien lui refuser, et, sûre de lui comme d'elle, elle courut aux serviteurs : — Faites, leur dit-elle, tout ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six urnes de pierre pour servir aux ablutions, et qui contenaient chacune deux ou trois amphores. Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez les urnes d'eau. » Ils les remplirent jusqu'au bord. — « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin. » Ils en portèrent : l'eau était changée en vin.

(1) La locution usuelle *mah-li valeka* est un pur hébraïsme qui correspond à la locution grecque τί ἐμοὶ καὶ σοὶ. Elle revient fréquemment dans l'Écriture, dans l'Ancien Testament (*Jug.*, XI, 12; *II Rois*, XVI, 10; XVII, 18; XIX, 22), et quelquefois dans le Nouveau (JEAN, II, 14; MATTH., VIII, 29). Elle exprime toujours un certain déplaisir. C'est la formule consacrée pour traduire la peine qu'on éprouve d'une parole ou d'un fait. La traduction littérale latine ou française n'en rend pas le sens. Jésus s'est servi de cette formule de plainte affectueuse pour modérer l'empressement de sa mère. Saint Chrysostome (*Homil.*, 20. *In Joan.*) l'a traduite et l explique par ces mots : *Quid me molestas?*

Quant à l'expression : *femme*, elle est dans l'usage juif et oriental, même lorsqu'on parle à sa mère, et n'a rien que de respectueux et de noble.

(2) Luc, II, 49.

Le maître du festin (1) ignorait ce qui s'était passé, mais les serviteurs, ceux qui avaient puisé l'eau, le savaient. A peine en eut-il goûté qu'il appela l'époux et lui dit ce mot qui caractérise bien les mœurs orientales : — On sert toujours d'abord le bon vin, et quand les convives ont beaucoup bu, on verse celui qui vaut moins; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.

Les disciples de Jésus furent frappés de ce prodige. C'était la première fois que le Maître leur révélait sa puissance. Ils songèrent à la parole mystérieuse que peu de jours auparavant il leur disait, faisant allusion aux miracles dont sa vie serait pleine, et ils sentirent s'accroître leur foi en lui.

J'ai gardé à ce récit la simplicité, la vivacité et la richesse de détails que la plume fidèle de saint Jean lui a données. Rien de plus ordinaire en apparence que ce repas nuptial dans une petite ville galiléenne, mais la présence de Jésus l'a transfiguré, et il est resté dans la mémoire des chrétiens comme un symbole, un hiéroglyphe, qui traduit et laisse entrevoir aux croyants d'ineffables mystères. Jésus grandit et immortalise tout ce qu'il touche; ses moindres actes sont une parole vivante que les siècles gardent et répercutent.

Le Royaume de Dieu qu'il vient fonder est un festin nuptial entre Dieu et l'humanité; le Christ est l'époux éternel qui appelle toute âme humaine à ses fiançailles divines; l'eau changée en vin est l'image de cette transformation de notre nature par la vertu et la force enivrante de l'Esprit; cette femme, cette mère qui s'écrie : « Le vin manque », et qui se remet avec confiance à Jésus, est la voix de tous ceux qui ont senti les insuffisances de la vie, l'épuisement de l'humanité et de l'universelle création, de ceux qui ont gémi devant Dieu, et dont Dieu, à l'heure choisie, mais souvent trop lente au gré de leurs désirs, a toujours entendu la prière.

Ce fait extraordinaire s'est accompli dans la pénombre; celui qui préside le festin ne s'est pas même douté du prodige. Jésus, dans toute la période initiale de sa vie publique, évite

(1) L'ἀρχιτρίκλινος était celui qui, dans les banquets, veillait à l'ordonnance du festin et donnait les ordres aux serviteurs ; c'était un invité, un ami de l'époux. Dans les festins de mariage, il accueillait les convives, rendait grâces avant et après le repas, bénissait les mets divers; voilà pourquoi c'est à lui que Jésus ordonne d'apporter l'eau changée en vin ; ainsi s'explique encore ce ton d'égalité familière avec lequel il parle à l'époux.

l'éclat, se soustrait à la foule, reste réservé, dans le cercle intime des siens, de sa mère et de ses proches. Il a surtout en vue ses disciples, c'est pour eux, les premiers admis dans sa familiarité, qu'il agit, c'est à eux qu'il se révèle. Rien ne montre mieux à quel point il est en pleine possession de ses forces divines que cette suavité, ce calme infini avec lequel il exécute, sans hésitation comme sans précipitation, la volonté de son Père. A voir un tel début pareil à l'aube tranquille d'une journée orientale, on ne soupçonnerait jamais l'orage terrible qui en assombrira la fin. . .

Jésus ne s'arrêta que peu de temps à Cana, il ne revint pas à Nazareth, il descendit à Capharnaüm, accompagné de sa mère, de ses frères et de ses disciples. On aurait tort de confondre ce voyage avec celui qu'il fera plus tard, pour y fixer sa demeure (1). La distance de Cana à Capharnaüm est d'une journée de marche. Le chemin serpente à travers les collines, en s'abaissant toujours, et vient s'engager entre deux masses rocheuses dont les flancs escarpés, pareils à des murailles gigantesques, percées d'innombrables cavernes, forment l'Ouady el-Hamam. Ces cavernes inaccessibles, peuplées aujourd'hui d'une nuée de colombes, servaient, au temps d'Hérode, de refuge à des bandes de brigands (2). Cette gorge sauvage s'ouvre sur le lac et la riche plaine verdoyante de Gennesar. La petite caravane traversa la bourgade de Magdala, de Bethsaïde, et atteignit vers le soir Capharnaüm. Jésus se trouvait dans le pays de ses disciples; la famille de Jean, celle d'André et de Simon, celle de Philippe, habitaient Bethsaïde; mais Simon, déjà marié, avait une maison à Capharnaüm, qui paraît avoir été le lieu de naissance de sa belle-mère. Nul détail sur ce premier séjour de Jésus; il n'avait d'autre but que de resserrer les liens entre le Maître et ses jeunes disciples, et de préparer de loin son futur établissement; aucune rumeur ne s'éleva dans la ville, à l'occasion de sa présence.

Jésus avait une autre pensée : il regardait vers Jérusalem, vers le Temple. C'était là, au centre de la nation, dans la métropole, à la face du peuple et de la hiérarchie, qu'il allait se produire avec éclat. Un prophète parlant des temps messianiques avait dit : « Voici, j'enverrai mon messager, il préparera le chemin devant moi; et soudain, entrera dans son

(1) Voir livre III, ch. II. — (2) *Antiq.*, XII, II, 1.

Temple le Seigneur que vous cherchez, et le messager de l'alliance que vous désirez. Voici : il vient; qui pourra soutenir le jour de sa venue? Il sera comme le feu du fondeur (1). »

Jean, le messager, a ouvert les chemins : le Christ, le Seigneur, peut paraître. L'occasion s'offrait d'elle-même; la Pâque de l'an 28 était proche, et les pèlerins s'organisaient en caravanes sur tous les points de la Galilée.

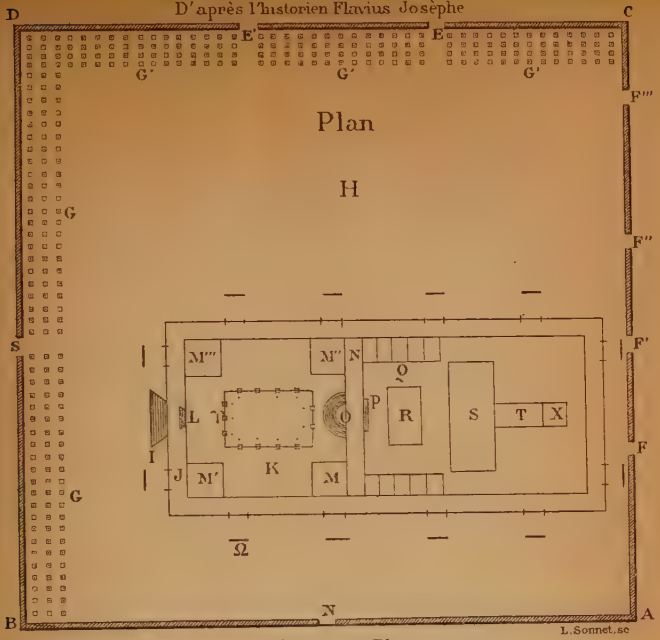
Jésus, suivant la route de la vallée du Jourdain (2), partit pour Jérusalem. Ses disciples l'accompagnèrent.

(1) MALACH., III.

(2) Trois routes principales conduisaient de Galilée à Jérusalem : l'une, à l'occident, venait rejoindre la grande voie de Ptolémaïs à Gaza, traversait la plaine de Saaron, qu'elle quittait à Lydda, et remontait dans les montagnes de Judée, en évitant la Samarie. L'autre, la plus directe, suivait sans détour la plaine de Jizréel, s'engageait à travers le pays samaritain et aboutissait à la métropole par Bethel, Ramah, Gibeah, aujourd'hui Tell el-Fûl. La troisième longeait le lac de Génésareth, entrait dans la vallée du Jourdain, passait devant Scythopolis, Archelaïs, contournait le mont Sartabah, descendait à Phasaëlis et à Jéricho, puis remontait à travers le désert, par Béthanie et Bethphagé, jusqu'au mont des Oliviers : c'était le chemin des caravanes qui partaient des rives occidentales du lac ; c'est celui qu'a dû suivre Jésus en quittant Capharnaüm.

PLAN DU TEMPLE DE JÉRUSALEM, AU TEMPS DE JÉSUS

D'après l'historien Flavius Josèphe

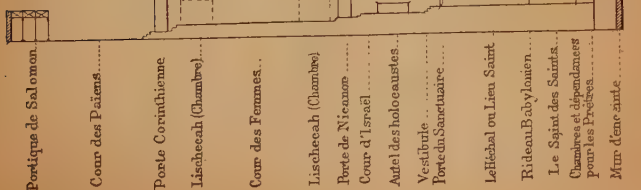


Légende du Plan

AB = 225 m
BD = id —
CD = id —
AC = id —
N *Porte du Nord (fermée)*
S *Porte de Suse*
EE' *Portes du Sud*
FF'F''F''' *Portes de l'Occident*
GG *Portique de Salomon*
G' G' G' *Portique Oriental*
H *Cour des Païens ou des Gentils*
I *Escalier de 14 marches, conduisant au Hel et Belle Porte*
J *Hel*
K *Cour des femmes*

L *Escalier de 12 marches*
MM'M''M''' *Lischecah*
N *Cour d'Israël*
O *Porte Nicanor*
P *3 marches et une estrade 1 marche*
Q *Cour des Prêtres*
R *Autel des holocaustes*
S *Vestibule*
T *Lieu Saint*
X *Lieu Très Saint*
Υ *Portique de la cour d'Israël*
Ψ *Tronos pour les offrandes*
Ω *Stèles portant défense aux profanes sous peine de mort d'entrer dans le Temple*

Coupe et profil



CHAPITRE V

JÉSUS A JÉRUSALEM, A LA PAQUE DE L'AN 781. PREMIER APOSTOLAT EN JUDÉE.

Le voyage de Capharnaüm à Jérusalem est de quatre ou cinq étapes. Nous ne savons rien des incidents qui l'ont marqué, des haltes diverses de Jésus, de ses entretiens, de ses pensées intimes, de ses prières. Il ne passait plus inaperçu, comme autrefois, dans les caravanes galiléennes auxquelles il se joignait, pour aller célébrer la Pâque. Sa renommée se répandait de proche en proche. En le voyant, suivi de ses disciples, on disait : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth (1). » L'attention de la foule s'éveillait sur son passage. De toutes les curiosités, celle qui tient au sentiment religieux est la plus vive, dans les pays d'Orient. Ainsi, avant même qu'il se fût révélé avec éclat, Jésus, signalé au peuple par la voix de Jean, marchait entouré d'une auréole.

L'affluence des pèlerins à Jérusalem pour la Pâque était telle que le plus grand nombre devait loger hors des murs, dans les faubourgs, les petits pays avoisinants, les villas, et jusque sous les tentes qui se dressaient innombrables pour recevoir les hôtes, les amis, les étrangers. Les Galiléens s'établissaient sur le mont des Oliviers, vers Bethphagé et Béthanie. On croit qu'ils avaient là un khan national. Ils venaient le matin au Temple, passaient la journée dans la ville, et rentraient le soir dans leur caravansérail ou dans les villages voisins. Il est probable que, suivant sa coutume, comme nous le verrons par le récit détaillé que les quatre Évangiles nous ont conservé de sa dernière Pâque, Jésus reçut l'hospitalité de

(1) MATTH., XXI, 11.

son ami Lazare, à Béthanie, et qu'il partit de là pour faire son entrée à la ville.

En suivant ce chemin qui traverse la montagne des Oliviers, dès qu'on arrive au sommet, Jérusalem apparaît tout à coup dans le ciel du couchant, par delà la vallée du Cédron, couvrant cinq collines de ses coupoles et de ses terrasses, de ses palais et de ses tours, les enveloppant de ses hautes murailles. A l'arrière-plan, l'Ophel et le Sion, l'Acra et le Bethzeta s'arrondissent en amphithéâtre autour du Moriah aplani que couronnent les immenses constructions du Temple (1).

L'ensemble des édifices sacrés dessine un quadrilatère régulier de cinq cents coudées de côté (2), investi de murs épais comme des remparts. Huit portes monumentales, surmontées de tours de défense, y donnent accès. Dans l'angle nord-ouest du quadrilatère, une masse de forme carrée, tout en marbre blanc, revêtue de plaques d'or, se détache du milieu des terrasses et des colonnades, et se dresse à cent coudées : c'est l'Hiéron, éblouissant comme la flamme et parfois étincelant comme la neige. Cet amas prodigieux d'édifices, vu de loin, était superbe; il avait l'aspect terrible d'une forteresse, l'air somptueux d'un palais.

Toute l'âme, tout le génie religieux et national d'Israël, était là. Rien pour lui n'était plus saint que ces murs et ce sol choisi par Dieu même, pour habiter avec son peuple; leur seule vue le transportait; il ne se résignait pas à mourir sans y avoir prié et sacrifié. Aujourd'hui même, où il n'en reste que des débris, on voit, après deux mille ans, les Israélites accourir des quatre coins du monde pour les toucher et les baiser, pour gémir devant eux, pour les baigner de leurs larmes et retremper, à leur contact, l'ardeur inextinguible de leurs espérances.

En franchissant le seuil de l'une des huit portes extérieures, on entre dans le parvis et la vaste cour des païens. Deux portiques longent les murs d'enceinte à l'orient et au midi : le premier, à l'orient, appelé portique de Salomon; l'autre, au midi, portique royal. Celui de Salomon avait trois rangées de colonnes, en marbre blanc, de vingt-cinq coudées, qui reposaient sur un sol pavé de pierres multicolores et soutenaient une toiture en bois de cèdre sculpté.

(1) Voir le plan du Temple.
(2) La coudée, chez les Juifs, valait 0,45 centimètres.

Le parvis était ouvert à tous, aux païens comme aux Juifs, aux excommuniés et aux hérétiques comme aux orthodoxes, aux impurs comme aux purifiés.

Une balustrade en pierre richement travaillée, et, par derrière, à dix coudées, un grand mur, séparaient la cour des païens de celle réservée aux Juifs. La balustrade était percée de treize portes devant lesquelles on voyait treize stèles avec des inscriptions interdisant le seuil sous peine de mort à ceux que leur religion ou quelque impureté légale rendaient indignes de le franchir. Le mur en arrière de la balustrade avait vingt-cinq coudées, il était percé de neuf portes : quatre au nord, quatre au midi, une au levant qu'on appelait la Belle ou la Corinthienne. Chacune avait un perron de quatorze marches qu'il fallait gravir pour entrer dans le parvis des femmes. Un simple portique de plusieurs rangs de colonnes en faisait le tour; entre les colonnes, de distance en distance, étaient placés les treize troncs destinés à recevoir les offrandes des pieux Israélites (1).

En avant du parvis des femmes, séparée de lui par une balustrade, était la cour d'Israël, réservée aux hommes; elle n'avait que cinq mètres de profondeur; une porte de bronze monumentale, appelée la porte de Nicanor, couronnée d'une tour puissante, y donnait accès. On y montait par un perron de quinze marches sur lesquelles, à certains jours, les prêtres chantaient, au son des instruments, les fameux psaumes des « Degrés ».

Au delà de la cour d'Israël, et séparée par une nouvelle balustrade, s'élevait la cour des prêtres. Le grand autel des holocaustes en occupait le milieu; on y voyait la mer d'airain et les tables de marbre qui servaient à l'immolation des victimes.

Derrière l'autel se dresse l'Hiéron, la demeure de Jéhovah. Une porte à deux battants incrustés d'or et surmontés d'une vigne colossale en or en ferme l'entrée. L'intérieur se compose de deux grandes cellules carrées, divisées l'une de l'autre

(1) Les Talmuds les nomment *Schouperot*, en grec Γαζοφυλάκια. L'expression talmudique signifie littéralement *trompettes*, et c'est évidemment parce que les troncs en avaient la forme qu'ils furent ainsi appelés. Chacun d'eux portait une inscription désignant son usage. Le premier était destiné aux sicles de l'année, le deuxième aux sicles anciens, le troisième aux offrandes des colombes et des pigeons, le quatrième à l'holocauste, le cinquième au bois du sacrifice, le sixième à l'encens, le septième à l'or; les six autres étaient réservés aux sacrifices volontaires. Cf. LIGHTFOOT, *Horæ hebraicæ et talmud.*, *in* 4 *Evang.*, Leipzig, 1684.

par un large rideau babylonien sur lequel se dessinent des chérubins aux grandes ailes : c'est le voile du Temple. La cellule qui le précède se nomme le Lieu saint : elle contient, près du mur septentrional, la table des pains de proposition; au sud, le chandelier d'or à sept branches; au milieu, un peu vers l'est, l'autel des parfums sur lequel, deux fois par jour, le matin et le soir, l'encens est brûlé en l'honneur de Jéhovah.

Derrière le voile, rien. Le Saint des Saints est vide. Depuis que l'arche d'alliance a disparu, la cellule ne renferme qu'une pierre appelée fondement (Schethiya), austère symbole de Celui qui porte tout (1).

Le Temple des Juifs rappelle ceux d'Égypte et de toute l'antiquité; une même idée inspire leur architecture : ils sont essentiellement la demeure de la divinité. Dans les temples chrétiens, l'homme et Dieu habitent ensemble; les temples antiques sont réservés à Dieu : il y est seul. Le sanctuaire est sa cellule, « cella » : il est inaccessible à tous, sauf au grand prêtre, qui, à de rares intervalles, y peut entrer. Il est entouré partout de vestibules et de portiques ou de vastes salles hypostyles, dans lesquelles les diverses classes de la nation se réunissent, approchant de plus près, suivant leur dignité, le Dieu résidant au fond du sanctuaire mystérieux.

La classe sacerdotale entoure l'Hiéron.

Les Égyptiens avaient, de plus que les autres peuples, leur colossal pylône, muraille géante, dressée en plan incliné, comme un voile de pierre à l'entrée des salles, opposant aux profanes une infranchissable barrière.

Les Juifs avaient une barrière plus haute encore : la mort, dont la menace était gravée sur les colonnes, tout autour du parvis. Ainsi s'affirmait chez eux la majesté terrible de Jéhovah. Dans le sanctuaire, le grand sacrificateur pénètre, seul, une fois l'an; les prêtres et les lévites ne peuvent qu'en toucher les murs; le peuple saint, lui-même, ne le regarde que de loin; et les profanes, les païens, du pied de la porte Corinthienne, devaient se résigner à l'entrevoir à peine à travers les nuages d'encens, la fumée et le feu de l'autel des holocaustes.

C'est là, dans la cour des païens et dans celle d'Israël, que se passeront un grand nombre des scènes de la vie publique de Jésus; il y va paraître aujourd'hui, provoquer l'attention

(1) Cf. *Bell. Jud.*, v, 5; *Antiq.*, ii, 8; i, 22.

du peuple, troubler le Sanhédrin et l'autorité religieuse par une initiative pleine d'énergie et de véhémence.

En arrivant à Jérusalem, il va droit au Temple (1). Il dut entrer par la porte de Suze, qui s'ouvrait sur la vallée du Cédron et s'offrait la première aux pèlerins venant du mont des Oliviers; elle introduisait dans le portique de Salomon et la cour des païens qu'on appelait le premier Temple.

Aux approches des grandes fêtes et de la Pâque surtout, la foule se presse sous les vastes galeries : c'est un va-et-vient bruyant, tumultueux. Les changeurs ont installé là leur comptoir. Tout ce qui sert aux ablutions et aux sacrifices ne pouvant être acheté qu'avec la monnaie sacrée, ils échangent contre elle les monnaies profanes, et, au mépris de la loi, transforment cette opération en trafic. Les marchands occupent une partie de la cour où ils amènent, parqués comme dans un abattoir, de vrais troupeaux, des bœufs, des taureaux, des génisses, des brebis et des agneaux. Les vendeurs de colombes, de pigeons et de passereaux, ont leurs sièges élevés à côté des boutiques où l'on débite le sel, l'huile, l'encens et tout ce qui est nécessaire au service de l'autel. Le cri des animaux se mêle aux murmures de la foule, la voix des marchands aux discussions aigres des Pharisiens et des Sadducéens. L'intérêt, la vénalité, l'âpre désir du gain, corrompent les plus saintes choses, engendrent des abus révoltants, scandaleux, et trouvent souvent des complices dans ceux-là mêmes qui devraient en être les juges incorruptibles, les inexorables censeurs. Les maîtres, les Rabbis, avaient de belles paroles sur le respect dû au Temple : Que nul n'y pénètre, enseignaient-ils, avec ses bêtes et ses chaussures et sa bourse, et sans secouer la poussière de ses pieds. Que nul n'en fasse un chemin ni un lieu où l'on crache (2). En attendant, le change des monnaies, le choix et l'achat des bêtes destinées au sacrifice, qui devaient se faire aux portes, se pratiquaient dans l'enceinte sacrée, au lieu même de la prière.

Ce n'était plus un temple, mais un marché et un bazar.

Ce spectacle avait dû bien des fois indigner Jésus; il avait souffert en silence, mais aujourd'hui, l'heure d'agir a sonné. Il donna libre cours à son zèle, à son indignation, à sa sainte colère, et ramassant les cordes qui servaient à lier ou à par-

(1) JEAN, II, 14 et suiv. — (2) *Talmud Babyl., Jevamoth*, fol. VI, 2.

quer les bêtes, il en fit un fouet et se mit à chasser hors du Temple tous les marchands avec leurs brebis et leurs bœufs; puis, il répandit l'argent des changeurs, renversa leurs tables, et dit à ceux qui vendaient des colombes au nom de la famille des grands prêtres : « Emportez-les d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic (1). »

Sa puissance était irrésistible, tous la subissaient; ses disciples, en le voyant, se rappelèrent le mot d'un psaume populaire qui disait du Messie : « Le zèle de ta maison me dévore (2). » Il y a du divin, en effet, dans cet acte de sainte vigueur. Un homme seul, à peine connu, un fouet à la main, sans autorité officielle, qui chasse ainsi tous les marchands avec leurs bêtes, sans que nul ne résiste, ni la foule, ni les magistrats du Temple, ni leurs soldats, — un tel homme laisse éclater une grandeur, une énergie digne de Dieu; il n'accomplit pas un simple acte de police, il se pose en prophète, en réformateur et en Messie; il n'agit pas seulement en envoyé de Dieu, il agit en maître; il traite comme sienne la demeure de Jéhovah : c'est l'habitation de son Père; il a le droit d'en chasser ce qui la trouble et la déshonore.

La conscience humaine a applaudi et applaudit encore à la religieuse colère de Jésus. Il est probable que la foule ne vit pas sans sympathie le nouveau prophète sévir contre ceux qui trafiquaient des choses saintes, à l'ombre du Temple, et à son détriment. La justice et le courage de l'homme qui s'insurge contre les abus plaisent toujours à l'âme du peuple.

Le premier moment passé, Jésus fut signalé à ceux qui avaient la garde du Temple. On vint à lui et on lui dit : — De quel droit défends-tu ce que les chefs autorisent? Quels signes peux-tu montrer pour légitimer ta violence (3)? Jésus répondit une de ces paroles mystérieuses que ses interlocuteurs ne comprenaient pas toujours, mais qui révélaient son intuition prophétique et que l'avenir se chargeait de vérifier.

— « Détruisez ce Temple », leur dit-il, en désignant de la main sa poitrine, « et en trois jours je le relèverai. »

Saint Jean, témoin oculaire de la scène, dut remarquer le geste de Jésus, et il a soin d'ajouter, en la racontant, que le Maître parlait de son corps, — vrai temple où la Divinité en personnne habitait, — que les Juifs, en effet, devaient détruire, et lui-même réveiller de la mort. Les Juifs, se méprenant sur

(1) JEAN, II, 16. — (2) *Ps.* LXVIII, 10. — (3) JEAN, II, 18 et suiv.

la réponse de Jésus, s'écrièrent : — Quoi, voilà quarante-six ans qu'on travaille à ce temple, et toi, en trois jours, tu le relèverais (1)?

Les abus contre lesquels Jésus venait de sévir au nom du droit souverain de sa messianité et de sa filiation divine, se perpétuèrent sous la connivence du pouvoir; au lieu de les proscrire, on les exploita. Deux ans plus tard, à la veille d'être livré, agissant encore en maître, dans la maison de son Père, il en chassera de nouveau les mêmes marchands, avec leurs bœufs et leurs brebis, il renversera les tables des changeurs avec leurs bourses et leurs sicles empilés. Mais si cet acte de zèle indigné ne réussissait pas, comme réforme matérielle, il avait obtenu un résultat supérieur et son effet voulu : le Christ s'était affirmé, à la face de la multitude et des autorités juives, Maître du Temple et Fils de Dieu. La scène ne put manquer d'avoir un grand retentissement. L'attention publique se porta vivement vers le nouveau prophète; il fut approuvé par le peuple, mais il choqua, heurta, blessa les chefs et les anciens, les prêtres et leurs fidèles, les indifférents et les satisfaits, toute cette classe que l'autorité ou le bien-être affadit, les partisans des usages en vigueur et de la tranquillité à tout prix, tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient au pouvoir.

Les sociétés et les hommes se ressemblent toujours et partout.

Cette scène marque dans la vie publique de Jésus la date de la première opposition qu'il souleva. Entre lui et l'autorité nationale et religieuse, le conflit est désormais ouvert, il était inévitable, il sera poussé jusqu'à la dernière violence. L'expulsion des vendeurs laissa une impression telle, que la parole énigmatique de Jésus, dite à cette occasion, servira à sa condamnation; ses ennemis la fausseront et essayeront d'en faire un grief digne de la mort; on l'accusera d'avoir voulu détruire le Temple, lui qui se donnait comme ayant la puissance de le rebâtir en trois jours.

Cependant, la présence de Jésus à Jérusalem ne fut pas autrement inquiétée. Il s'y trouvait pour la Pâque, au jour même de la solennité, il fit de nombreux miracles, mais

(1) Voir, pour la valeur chronologique de cette parole, l'Appendice A. *Chronologie générale de la vie de Jésus.*

l'historien de cette époque de sa vie ne nous en donne pas le détail. C'étaient, comme nous le verrons plus tard, des guérisons de toute nature, car Jésus aimait à révéler sa mission par ses bienfaits. La multitude se pressait autour de lui, et un grand nombre, témoin de ses prodiges, le regardaient comme le Messie; mais il se tenait en réserve à leur égard (1), suivant la remarque expresse de l'Évangéliste.

L'homme est ordinairement emporté par l'opinion qu'il a soulevée et qui l'acclame. La faveur publique l'entraîne plus loin qu'il ne veut; au lieu de la maîtriser, il la subit et il la suit; il se prétend le maître de la foule, il n'en est que l'esclave; il la croit subjuguée, elle n'est qu'éblouie; convaincue, elle n'est que curieuse; dévouée à sa personne, à sa cause, elle n'obéit qu'à ses intérêts, à son égoïsme. Dès qu'il lui demande le sacrifice, elle recule, elle trahit, elle se révolte et, dans sa colère, elle brise celui qui s'en croyait l'idole.

Jamais Jésus ne l'a subie un instant; il connaissait l'homme dans son essence, il n'avait nul besoin qu'on lui apprît ce qu'il était (2). Dès la première rencontre, il juge cette multitude : il la sait inconstante et légère, avide de nouveauté et de bien-être, facile à intimider et à séduire, toujours prête à s'émouvoir, quand on l'étonne ou qu'on flatte ses préjugés, plus prompte à se retourner, lorsqu'on veut lui imposer les leçons de la vérité et le frein de la justice; il prévoit qu'elle sera le jouet des maîtres auxquels elle est asservie. Ce n'était pas là le terrain approprié pour la semence divine; Jérusalem, malgré l'amour qu'il avait pour elle, lui inspirait de la défiance.

L'action de Jésus, dans ce premier voyage, ne fut pas limitée à la classe populaire, elle fit son chemin parmi les riches, les docteurs et les prêtres; son nom, sa conduite, ses paroles durent être l'objet de discussions vives et d'ardents commentaires.

Rarement ceux qui passionnent la multitude laissent indifférents ses maîtres. Dieu a ses élus partout; mais ceux que la vérité éclaire dans le monde officiel n'ont pas toujours la même franchise ni le même élan que les âmes simples du peuple : leur situation les enchaîne, ils ont mille intérêts à ménager, et ils ne répondent qu'avec circonspection à l'appel de leur conscience.

(1) JEAN, II, 24. — (2) JEAN, II, 25.

De ce nombre était un certain Nicodème.

Pharisien influent, il paraît avoir appartenu au grand Conseil (1). D'après le Talmud (2), son nom vrai était Bonaï. Il était prêtre, exerçait une fonction publique et était chargé de la surveillance des eaux et des puits, afin de pourvoir aux besoins des étrangers qui affluaient à la ville, aux grands jours de fête. Il vivait encore lors du siège de Jérusalem par Titus, et il appartenait à l'une des trois familles juives les plus opulentes de la métropole. Lorsque la persécution sévit contre les disciples de Jésus, ses biens auraient été confisqués, et sa famille réduite à l'indigence.

Nicodème avait été frappé par l'enseignement et surtout par les miracles de Jésus. Dans la sincérité de sa foi naissante, il voulut s'éclairer et s'instruire de la bouche même du Maître. Il lui fit demander un entretien secret (3) et vint le trouver, la nuit, remarque l'historien, sans doute afin de ne point éveiller contre lui les soupçons. Approcher Jésus, dès ce moment, c'était se compromettre. Malgré sa réserve, une telle démarche dénote un cœur droit. Chercher la lumière, même avec timidité, est toujours digne d'éloge et de respect.

Ce qui étonna les Pharisiens et tous les lettrés de bonne foi, dès la première manifestation de Jésus, c'était le retour, le réveil de l'esprit prophétique. Jésus ne leur faisait l'impression ni d'un scribe, ni d'un docteur, ni d'un haggadiste, mais d'un prophète; sa parole ne s'appuyait point, comme celle de tous les maîtres qui, depuis quatre siècles, enseignaient le peuple, sur la lettre de la Loi et sur des traditions humaines, elle était d'inspiration directe. Prophète : nul nom, dans la bouche d'un Pharisien, n'était plus flatteur ni plus grand.

Nicodème le donna à Jésus, et c'est par lui qu'il ouvrit l'entretien :

— Nous savons, dit-il, que vous êtes un Maître envoyé de Dieu; car nul ne peut faire les signes que vous accomplissez, si Dieu n'est avec lui.

Jésus, dont le regard lisait jusqu'au fond dans cette âme indécise, alla droit à la question qui l'agitait et qui préoccupait tous les esprits religieux, tous les contemporains de Nicodème :

(1) JEAN, VII, 47. — (2) *Taanith*, fol. 20, 1; *Sanhédrin*, fol. 43, 1. — Cf. LIGHTFOOT, *Horæ hebraicæ et talmud., in Evangel. Joan.* — (3) JEAN, III, 1 et suiv.

— « En vérité, en vérité », lui dit-il, « personne, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le Royaume de Dieu. »

Renaître, ce mot profond, qui cache toute la doctrine de Jésus sur le Royaume spirituel et la fonction du Messie, déconcerta Nicodème, heurta de front tous ses préjugés. Il était de ceux qui croyaient qu'on peut parler de renaissance à un païen, à un pécheur; mais un vrai fils d'Abraham, un Israélite de race pure, un Pharisien zélé, qu'a-t-il besoin d'une transformation? N'est-il pas digne, par son sang même et sa fidélité, du Royaume des cieux? Affectant alors de donner au mot de Jésus un sens tout matériel, il répondit, non sans quelque artifice et une pointe d'ironie qui couvrait mal son embarras : — Comment un homme déjà vieux peut-il naître? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître de nouveau?

Jésus renouvela son affirmation, en l'expliquant :

— « En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. » Le baptême de l'eau, tel que Jean le donne, prépare la régénération, mais l'effusion de l'Esprit promise au temps messianique peut seule l'accomplir.

Pour renverser d'un coup ses préjugés de race, Jésus enveloppe et confond sous la même infériorité, dans la même indignité et la même impuissance, tout ce qui n'est pas Dieu et son Royaume :

— « Ce qui est né de la chair », dit-il, « est chair », quels que soient le nom, le privilège et la race. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit. »

Entre la chair et l'Esprit, il y a un abîme. L'Esprit peut être répandu sur la chair, la chair ne saurait d'elle-même s'élever vers l'Esprit. Quiconque veut entrer dans le Royaume de l'Esprit doit naître de l'Esprit.

— « Ne t'étonne donc pas », ajouta Jésus, « de ce que je t'ai dit : qu'il vous faut naître de nouveau. » L'Esprit est mystérieux et libre comme le vent. « Il souffle où il veut. Tu entends sa voix, et tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit. » Il est impénétrable comme Dieu d'où il vient, comme Dieu où il retourne.

Nicodème étonné, ébloui, cherchait à comprendre ce mystère dont la science pharisaïque ne lui donnait pas la clef.

— Comment, répondit-il, cela peut-il se faire?

— « Tu es maître en Israël », répliqua Jésus, « et tu ignores ces choses? »

Les prophètes, en effet, ont partout annoncé l'effusion de l'Esprit pour l'époque messianique, effusion qui ferait d'Israël un peuple saint et créerait en lui cette vie nouvelle dont Jésus parlait à Nicodème : c'était l'âme de leur doctrine et de leurs espérances. Mais une condition s'imposait : l'obéissance de la foi en la parole des envoyés de Dieu. Cette docilité, Jésus la demande à son interlocuteur; celui qui croit comprend, celui qui se retranche derrière sa science humaine et littérale reste dans les ténèbres.

Alors, s'unissant à tout le corps des prophètes dont Nicodème ne pouvait méconnaître l'autorité :

— « En vérité, en vérité », s'écria Jésus, « je te le dis, croyez en notre parole, ce que nous avons vu, nous le disons; ce que nous avons entendu, nous l'attestons. Mais, en dépit de nos titres, vous n'acceptez pas notre témoignage. Même, si je vous parle des choses terrestres », c'est-à-dire des conditions qui s'imposent à l'homme pour entrer dans le Royaume, « vous ne croyez pas : comment donc croirez-vous, lorsque je vous dirai les choses du ciel » et les mystères du Royaume de Dieu?

Nicodème était devenu silencieux.

Jésus sentit que le reproche l'avait amené à la confiance; il lui entr'ouvrit alors ce monde divin que nul ne saurait connaître en dehors du Fils de l'homme, car « personne n'a pénétré le ciel » et la volonté de Dieu, « si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme ».

— Tu sais que « Moïse », dit-il, « a élevé le serpent dans le désert (1), à la face du peuple, et que ceux qui le regardaient étaient guéris; ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé à la face du monde, afin qu'on le regarde et qu'on croie en lui. Celui qui croira ne périra point : il aura la vie éternelle, la vie même de Dieu. »

Jésus laisse entrevoir dans un même rayon où la gloire et le supplice du Fils de l'homme se confondent, et où le supplice se dissimule sous la gloire, l'immense destinée du Messie. Tout le mystère de cette destinée a sa source insondable dans l'amour de Dieu. C'est par amour que « Dieu a envoyé son Fils dans le monde; il ne veut pas juger le monde par lui,

(1) *Nombres*, XXI, 9.

il veut le sauver par lui. Quiconque croit en lui est sauvé, quiconque ne croit pas est jugé » : il se condamne lui-même. Aujourd'hui, c'est l'heure du salut et de « la crise » ; il faut qu'elle ait son cours.

Une question surgit à la vue de ce triage de l'humanité autour du Fils de l'homme. Les uns croient et viennent, les autres ne croient pas et sont repoussés ; pourquoi ?

— « La Lumière est venue dans le monde », dit Jésus. « Si les hommes ont préféré les ténèbres, c'est que leurs cœurs étaient mauvais. Quiconque fait le mal hait la lumière, et de peur que ses œuvres ne soient arguées, il ne vient pas à la lumière. Celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, car elles sont faites en Dieu. » Ce qui vient de Dieu retourne à Dieu.

Cet entretien de Jésus et du Pharisien Nicodème est la première révélation écrite de l'enseignement du Maître ; elle nous a été conservée par le quatrième Évangile, dans quelques sentences qui la résument et en font ressortir les grandes lignes et la profondeur.

On voit ce qu'est le Royaume de Dieu : la participation de l'homme à la vie même de Dieu ; on voit comment on y arrive : par une seconde naissance qui fait de l'homme un être nouveau, non plus charnel, mais spirituel ; on apprend quelle est la condition de cette naissance : le baptême de l'eau et de l'Esprit ; et on sait désormais que, pour entendre ce mystère, il faut la foi à la parole des envoyés de Dieu et de celui qui les domine tous, le Fils de Dieu. Jésus se dessine lui-même dans une pénombre que les événements ultérieurs transformeront en clarté : il est le grand signe dressé au milieu des siècles et des peuples, — signe douloureux et éclatant, comme la croix par laquelle il triomphe et sur laquelle il mourra supplicié.

Ce qu'il a dit à l'oreille de quelques Juifs dans cette nuit mémorable d'avril, entre les murs d'un petit cénacle, a éclairé le monde entier. L'Esprit souffle toujours où il veut. Les âmes touchées par lui renaissent, et ce qui était chair devient Esprit : c'est le grand fait de la vie des consciences. Le Fils de l'homme, alors inconnu, est élevé désormais dans le ciel ouvert qui éclaire l'humanité ; tous les yeux le voient et le verront. Ceux qui le regardent avec foi sont incorporés à lui dans l'éternelle vie, les autres roulent dans la chair et le sang,

abîmés dans les ténèbres et la mortalité. Chaque mot de Jésus a un rayonnement sans fin, ses paroles ne passent pas. Les vérités qu'il a dites restent immuables comme le firmament, le temps les commente au lieu de les effacer, elles nous emportent dans un monde nouveau. Nul maître, avant lui ni après lui, n'a parlé une telle langue : ni les moralistes grecs ou romains, ni les rabbis de la Judée, aucun philosophe, aucun réformateur. Ce ne sont pas là des abstractions vides et de rigides préceptes, mais des paroles vivifiantes qui traduisent les faits les plus profonds de la conscience et que la conscience seule peut vérifier, — si elle a le courage d'expérimenter Dieu dans la foi et dans le sacrifice.

Quel en a été l'effet sur Nicodème? L'Évangéliste ne le dit pas. On peut soupçonner que de telles révélations, sorties d'une telle bouche, portèrent la lumière au fond de l'âme du Pharisien. Il devint le disciple du Maître, un de ses disciples cachés, mais toujours prêts à le défendre. Nous l'entendrons plus tard, dans une scène tumultueuse du Sanhédrin et des docteurs, ses collègues, résolus à se saisir de Jésus, élever la voix de la justice et s'écrier : Est-ce que notre loi permet de condamner un homme sans l'avoir entendu (1)? Et, lorsque la haine juive aura réussi à se défaire du Christ, sa fidélité suivra le Maître jusque dans la mort; il se joindra à Joseph d'Arimathie et aux autres disciples pour rendre au Crucifié honni les devoirs de la sépulture, et il viendra embaumer son corps, portant une riche provision d'aromates, « un mélange de myrrhe et d'aloès, environ cent livres (2) ».

Jésus ne prolongea pas son séjour à Jérusalem. Les fêtes finies, il quitta la ville avec ses disciples, et vint se fixer dans la campagne de Judée (3). Cette expression vague ne nous permet pas de déterminer le lieu choisi. Il parcourut en divers sens cette terre qui reçut ainsi, avant la Samarie et la Galilée, les prémices de son apostolat. Nul souvenir n'est resté de son passage; on n'en retrouve aucune trace ni à Bethléhem, ni à Karim, ni à Hébron, ni à Engaddi, ni sur les confins de l'Idumée. Saint Jean rapporte seulement que la Judée entière fut remplie de sa voix, et que de tous les villages et de toutes les villes, la foule accourait pour le suivre et l'entendre.

(1) JEAN, VII, 51. — (2) JEAN, XIX, 39. — (3) JEAN, III, 22.

En évangélisant la Judée, il obéissait aux exigences de son rôle, car la Judée était le centre obligé de toute action prophétique et messianique. Un envoyé de Dieu pouvait-il ne pas se fixer dans ce sol sacré entre tous, qui portait le Temple, nourrissait la tribu la plus illustre, et conservait plus ardente, plus pure, la vie nationale et religieuse? La Providence y avait fait naître Jésus; la terre de Juda était à ce titre sa vraie patrie; c'est dans son désert que Jean avait annoncé sa venue; c'est à son peuple que Jésus devait se montrer.

Ce séjour en Judée dura plusieurs mois. Il la quitta pour revenir en Galilée par la Samarie, quatre mois avant la moisson, c'est-à-dire en décembre de l'année 781 de Rome (1). Un mot du quatrième Évangile nous fournit une indication précieuse, malgré son laconisme, pour caractériser cette période de l'évangélisation judéenne. « Il baptisait, non pas lui, mais ses disciples (2); il faisait des prosélytes, et tous allaient à lui (3). » Il paraît évident que Jésus a voulu consacrer les premiers temps de sa vie publique à préparer lui-même le peuple à recevoir sa parole et à subir son action. Ce que Jean-Baptiste avait si péniblement tenté, il ne le recommence pas, il le complète, il le confirme. Toute sa prédication semble avoir été résumée en deux lignes que l'Évangile de saint Marc nous a gardées fidèlement (4); il ne dit plus comme Jean : « Les temps sont proches »; il dit : « Les temps sont accomplis. » S'il proclame, comme son Précurseur, la loi nécessaire de la transformation et de la pénitence, il ajoute que « le Royaume des cieux vient », et il demande la « Foi à l'Évangile », à la nouvelle dont il est le porteur et la réalisation; il laisse ses disciples baptiser comme Jean, et il prélude à l'institution du baptême chrétien qui sera le signe efficace de la régénération spirituelle de l'humanité. L'attrait de sa parole et de sa personne est puissant; toute la campagne de Judée est remuée de nouveau, et la foule accourt vers lui, attirée par le prestige de sa vertu et de ses miracles.

Une des idées dominantes qui, à ce moment, passionnent la multitude et ses docteurs, les nombreux disciples de Jean et ceux de Jésus, c'est la purification nécessaire pour être digne du Royaume.

(1) JEAN, IV, 35. — (2) JEAN, III, 22, 26. — (3) JEAN, IV, 12. — (4) MARC, I, 15.

Un fait significatif révèle cet état de l'opinion publique (1) : il s'agit d'une controverse entre un ou plusieurs Juifs et les disciples du Baptiste, précisément au sujet de la purification.

Quel était le fond du litige? S'agissait-il de la valeur relative des ablutions prescrites par la loi, du rite nouveau institué par Jean, du baptême tel que le pratiquaient les disciples de Jésus? Rien dans le récit du quatrième Évangile n'autorise à trancher ces doutes. Le détail saillant relevé par l'historien, et qui seul importe, c'est l'ombrage que prennent les sectateurs du Baptiste du succès croissant de Jésus.

A la suite du débat qu'ils avaient soulevé, ils vinrent trouver leur maître, qui continuait de baptiser la foule et dont le rôle ne devait prendre fin qu'un peu plus tard. Il était alors à Énon, petite localité renommée par l'abondance de ses sources et dont le nom et la trace se sont perdus. Saint Jérôme, suivant Eusèbe, la place près de Salem, dans la vallée du Jourdain, sur la rive droite, à huit milles au sud de Scythopolis. Peut-être, alors, appartenait-elle au territoire de la province de Judée. — Maître, dirent à Jean ses disciples, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, celui à qui tu as rendu témoignage, le voilà qui baptise; et tous viennent à lui.

Le dépit et l'humeur jalouse transpirent dans ces paroles. Le succès de Jésus affectait ceux qui s'étaient ralliés au Baptiste; il leur semblait que la gloire de leur maître était en déclin, qu'il allait être éclipsé par un autre, un nouveau venu; ils ne se résignaient pas à cette défaite dans laquelle ils se voyaient entraînés.

L'abnégation est une vertu rare, l'une des plus difficiles; l'individu la pratique quelquefois; les partis, les écoles, jamais. On voit des chefs s'honorer par elle, mais ils ne réussissent pas à l'inspirer en masse à leurs disciples. La grande âme de Jean en fit l'épreuve. Malgré son ascendant, son héroïque oubli de lui-même devant le Christ, ses efforts répétés pour lui rallier les esprits, il ne parviendra pas à donner à Jésus tous ceux qui l'appelaient maître, et les Johannites deviendront, sous le nom de Mendaïtes, une secte qui se perpétuera de longs siècles.

La plainte de ses disciples provoqua de la part de Jean un témoignage nouveau sur le Messie. Le renoncement personnel

(1) JEAN, III, 25 et suiv.

a rarement tenu un langage plus sincère et plus digne, plus humble et plus délicat; jamais, à coup sûr, il n'a inspiré un pareil éloge de celui-là même devant qui il était accompli.

— Pourquoi ce trouble et ces vaines discussions? dit Jean-Baptiste. « L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel (1). » Si j'ai été la voix du désert, c'est Dieu qui l'a mise en moi. Je ne suis que ce que Dieu m'a fait. Du reste, « vous êtes vous-mêmes témoins que j'ai dit et répété : Je ne suis point le Christ, mais envoyé devant Lui ».

« L'époux est celui qui a l'épouse; mais l'ami de l'époux qui se tient debout et l'écoute, se réjouit d'une grande joie, à la voix de l'époux. Cette joie a été pleinement mienne. »

Il comprenait que sa destinée s'achevait, et s'y résignant d'une âme douce et ferme : — Il faut, ajouta-t-il, qu'il croisse et que je diminue.

La pensée du Messie dans lequel il vit absorbé, depuis sa première rencontre avec Jésus, au delà du Jourdain, l'enveloppe tout entier; il le regarde, il le contemple. Nos vulgaires distinctions humaines ne suffisent plus à le peindre, comme il le voit; et, pour en parler, il invente un langage nouveau.

— « Il est celui qui vient d'en haut », dit-il, rappelant les paroles de Zacharie, son père, qui nommait le Christ : « Celui qui se lève ou qui germe dans les hauteurs (2). Il est au-dessus de tous », car tous les autres procèdent de la terre; or, « quiconque sort de la terre est fait de terre et parle de terre ». L'origine détermine la nature, et la nature détermine et limite nos paroles et notre activité. Mais lui, « il vient du ciel; ce qu'il dit, c'est ce qu'il a vu et entendu » dans le ciel, où la Vérité est comme la lumière, immuable, infinie. Il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu; mais, ajouta-t-il en regardant ses disciples, « on ne reçoit pas son témoignage »; et pourtant, recevoir son témoignage, « c'est attester que Dieu est véritable ».

« Ses paroles sont des paroles de Dieu »; il ne peut errer, « Dieu lui a donné l'Esprit sans mesure ».

La vision du Baptême repasse devant ses yeux.

— « Le Père », dit-il, « aime le Fils, il a tout remis entre ses mains. Croyez en lui. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, celui qui ne croit pas ne verra pas la vie, mais l'ire de Dieu demeure sur lui. »

(1) JEAN, III, 27. — (2) LUC, I, 78.

Ce mot, — le dernier par lequel il adjure ses disciples de se rallier à Jésus, — est le testament du grand prophète.

La colère de Dieu revient sur les lèvres de Jean comme au début de son ministère; alors, c'était la colère de la justice dont il menaçait les obstinés réfractaires au repentir; aujourd'hui, il épouvante les aveugles qui résistent à l'appel du Messie, par la colère de l'amour méconnu.

Il se taira désormais.

Il n'a plus rien à dire de son Maître. Mais nous le verrons plus tard tenter un effort suprême, du fond de sa prison, pour obliger le Maître lui-même à parler et à convaincre ses disciples récalcitrants.

Le bruit des succès de Jésus dans les campagnes de Judée vint aux oreilles des Pharisiens, qui s'en émurent. La rivalité jalouse des Johannites dut renforcer l'opposition naissante qui s'était déjà révélée à la métropole. Jésus en fut averti; ses disciples, dont plusieurs avaient été les disciples de Jean et qui formaient entre Jean et lui un lien constant, lui transmettaient les incidents qui se produisaient; il ne voulut point donner une impulsion trop forte à l'hostilité de ses ennemis. Son œuvre commençait à peine, il était sage de se retirer de la lutte : l'éloignement apaise les conflits.

Jésus quitta la Judée, emmenant ses disciples, et se mit en marche pour la Galilée, en prenant la route de la Samarie.

CHAPITRE VI

JÉSUS CHEZ LES SAMARITAINS.

La Samarie doit son nom à sa métropole, qui l'a empruntée à la colline « Chaméron », sur laquelle un roi d'Israël, Omri, neuf siècles avant Jésus, l'avait bâtie; la colline même fut ainsi appelée de « Chamor », l'un des fils de Chanaan (1).

On retrouve là un exemple de la perpétuité des noms et des traditions dans cet Orient immuable où l'homme, après avoir tant espéré, ne sait plus que se souvenir.

La Samarie, depuis la déposition et le bannissement d'Archélaüs, faisait partie de la province de Judée et relevait directement des procurateurs romains. Pays charmant, entrecoupé de vallées et de montagnes, formant une enclave entre la Judée et la Galilée, il s'étend de la plaine de Saaron à celle du Jourdain, a pour limites au nord la plaine de Jizréel, et au sud l'Ouady Lubban. Josèphe (2) vante sa fertilité, ses fruits, ses pâturages, le lait de ses troupeaux, l'abondance de ses sources exquises.

Aujourd'hui encore, malgré la désolation de toute la terre palestinienne, la Samarie garde un aspect moins sombre qui contraste avec la Judée, austère et dure comme son sol rocailleux. La ligne des montagnes est molle, les mamelons sont arrondis, les vallées larges, les eaux murmurantes. L'olivier, dont l'air souffreteux ajoute à la tristesse de la Judée, se transforme en Samarie, le tronc et les rameaux se redressent, le feuillage prend une teinte claire, argentée.

Les Samaritains étaient, de la part de tous les habitants de la Palestine, Galiléens et Judéens, l'objet d'une haine pro-

(1) *Gen.*, x, 18. — (2) *Antiq.*, VIII, 12, 5.

fonde qui remontait à plusieurs siècles; le temps, au lieu de l'assoupir, n'avait fait que l'envenimer. La première origine de cette haine fut le schisme des dix tribus, qui brisa l'unité du royaume de David; puis vinrent l'exil et la chute du royaume d'Israël. La Samarie, que la déportation avait désolée, fut envahie par des colons étrangers venus des provinces de Babel, de Cuthra, d'Ava, de Hamat, de Sapharvaïm, pour repeupler le pays, par ordre de Salmanazar. Le sang d'Éphraïm se mêla au sang de ces païens, et, bien que la religion de Moïse restât souveraine chez les Samaritains, les Israélites, refusant de les reconnaître pour frères, ajoutèrent à leur vieille haine le mépris : ils les appelaient « Cuthéens », du nom d'une des tribus païennes avec lesquelles ils s'étaient mésalliés (1). Lorsque les colons judéens arrivèrent de Babylone, conduits par Zorobabel, et songèrent à reconstruire Jérusalem et le Temple, sous l'inspiration d'Esdras et de Néhémie, ils repoussèrent avec indignation le concours des Samaritains. L'injure fut cruelle; on s'en souvint en Samarie deux siècles plus tard. Manassé, le frère du grand prêtre Jaddua, exploita cette rancune et bâtit, avec la permission d'Alexandre, sur le Garizim, un temple rival de celui de Jérusalem (2). Cet attentat sacrilège redoubla l'animosité des vrais Juifs contre les hérétiques et les schismatiques. Le temple de Garizim fut détruit par l'Asmonéen Jean Hyrcan, l'an 129 avant Jésus Christ. Les ruines subsistent encore, et la montagne, découronnée de son sanctuaire, reste pour les vaincus un lieu d'adoration. Les rares survivants de la secte juive l'appellent, aujourd'hui même, du nom de sainte, de bénie; et comme les Juifs regardent vers Sion, à l'heure de la prière, les Samaritains tournent le visage vers le Garizim.

Au premier siècle, à l'époque de Jésus, les rapports entre les Juifs et les Samaritains n'avaient rien perdu de leur hostilité haineuse. Tout dure et se renforce dans cette race opiniâtre. Il n'était pas sans péril de traverser la Samarie en allant à Jérusalem; beaucoup de Galiléens se détournaient pour l'éviter, et s'engageaient dans la vallée du Jourdain ou à travers la plaine de Saaron. Les Samaritains se vengeaient du mépris par la violence; ils refusaient l'hospitalité.

L'ostracisme dont ils étaient frappés, depuis plusieurs siècles, les avait tenus absolument étrangers à tout le déve-

(1) *Act.*, IX, 14. — (2) *Antiq.*, XI, 8, 2.

loppement religieux d'Israël. Ils se contentaient du Pentateuque et peut-être des anciens prophètes; mais rien de la doctrine pharisienne n'avait accès chez eux. Le seul point de contact avec les Juifs, en ces temps, c'est qu'ils attendaient, comme eux, le Messie, le grand prophète annoncé par Moïse (1).

Cette espérance était exclusivement religieuse; aucune ambition politique, aucun rêve terrestre, n'en altérait la pureté. Leur grand prophète n'était point, comme chez les Juifs, le Dominateur universel, mais un envoyé semblable à Moïse, un législateur, un réformateur, dont le rôle serait tout moral et spirituel.

Ils ne repoussaient pas seulement la tradition et les observances des docteurs, ils les ignoraient. Rien ne peut traduire le dédain que les maîtres, les orthodoxes rigides, avaient pour cette peuplade, abominable à leurs yeux; ils évitaient de la nommer; la dernière injure dans leur bouche n'était pas l'épithète de païen ou de publicain, c'était celle de Samaritain. Elle ne fut pas épargnée à Jésus (2).

Loin de partager les sentiments et les préjugés de ses contemporains, Jésus aimait ces excommuniés de Samarie (3); et s'il voulut, en quittant la Judée, traverser leur territoire, c'est qu'il savait trouver là, dans ce milieu fermé à l'influence de ses ennemis, un sol préparé à recevoir sa parole.

Son attente ne fut point déçue.

Toute cette vieille terre de Kanaan est peuplée de souvenirs. Les plus sacrés se groupent autour de l'antique Sichem. Cette ville, qui tenait son nom d'un chef de la tribu des Hévéens, était située entre l'Ébal et le Garizim, au croisement des deux routes dont l'une mettait en communication la « grande mer (4) » avec le Jourdain et les pays d'au delà, l'autre, la Mésopotamie et les plaines de la Chaldée avec l'Égypte et l'Occident. Non loin se trouvait la forêt de chênes de Moreh où Abraham avait campé et où Dieu lui avait dit : « Je donnerai cette terre à ta race. » En mémoire de sa vision, le Père des croyants avait élevé en cet endroit une pierre à Jéhovah (5).

(1) *Deut.*, XVIII, 25. — (2) JEAN, VII, 42. — (3) LUC, X, XVII.
(4) Expression usitée chez les écrivains hébreux pour désigner la Méditerranée.
(5) *Genèse*, XII, 7.

Jacob, à son retour de Mésopotamie, où il avait servi deux fois sept ans son oncle Laban, avait dressé là ses tentes, et lui aussi y avait élevé une pierre pour sacrifier au Tout-Puissant d'Israël. Le patriarche acheta un champ près de Moreh et y creusa, pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux, un puits profond (1). C'est là que Joseph, mourant en Égypte, demanda d'être enseveli un jour. Moïse, fuyant la terre des Pharaons, se souvint des dernières volontés du grand homme; il emporta ses ossements jusqu'au seuil de Kanaan (2), et c'est Josué qui vint les déposer dans le champ acheté par Jacob aux fils de Chamor, l'Hévéen (3). Là encore, sur les pentes de l'Ébal et du Garizim, Josué disposa les douze tribus et fit proclamer les bénédictions et les malédictions qu'on lit dans le Deutéronome (4).

Sichem, grandie, était devenue la capitale du royaume d'Israël, mais sa splendeur s'évanouit bientôt.

Au temps de Jésus, la province de Samarie avait pour métropole une ville nouvelle, construite par Hérode à l'ouest de l'ancienne capitale, sur la colline qui domine la plaine de Saaron, et nommée par lui Sébaste, du nom d'Auguste, son suzerain tout-puissant. Mais Sichem restait vénérable par ses souvenirs; sa situation privilégiée près des deux voies qui forment les principales lignes de communication entre l'orient et l'occident, le nord et le midi, lui valut une grande importance commerciale; les Juifs l'appelaient dédaigneusement Sichar (5).

Lorsque Jésus, suivant la route même qui avait vu passer Abraham et Jacob, revenait de Judée en Galilée, il fit halte justement près de Sichem, la ville dédaignée, dans le champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils, et au bord du puits creusé par le patriarche (6). Fatigué du voyage, il s'assit sur la margelle. C'était pendant la saison d'hiver, au milieu de décembre. Il était midi, la sixième heure du jour, suivant les

(1) *Genèse*, XXIII, 1 — (2) *Exod.*, XIII, 19. — (3) JOSUÉ, XXIV, 32. — (4) *Deut.*, XXVII-XXX.

(5) Le nom de Sichar ou Sycar paraît être en effet un sobriquet injurieux donné par les Juifs, à une certaine époque, à la ville de Sichem. On peut le dériver de l'hébreu *seqer*, mensonge, ou *sicor*, ivrogne. Dans le premier cas, les Juifs auraient fait allusion au culte, mêlé de paganisme, des Samaritains; dans le second, ils auraient relevé un vice commun, semble-t-il, chez les habitants de la montagne d'Éphraïm. Plusieurs passages de l'histoire parlent des ivrognes d'Éphraïm. (ISAIE, XXVIII, 1, 3.)

(6) JEAN, IV, 1 et suiv.

Orientaux. Les disciples étaient allés jusqu'à la ville acheter des vivres, le laissant seul.

Il paraissait attendre.

Une femme de Samarie vint puiser de l'eau.

Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. »

Mais elle, à son langage, reconnaissant un Juif, s'en défendit. — Comment, lui dit-elle, étonnée, vous, Juif, me demandez-vous à boire, à moi, une Samaritaine? Les Juifs dédaignent de rien demander aux Samaritains.

Jésus lui répondit : « Si tu connaissais le Don de Dieu, et quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire, peut-être lui aurais-tu demandé toi-même, et il t'eût donné de l'eau vive. »

Cette parole énigmatique surprit la Samaritaine et éveilla sa curiosité. — Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond. D'où auriez-vous donc de l'eau vive? Y a-t-il une eau meilleure que celle-ci? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui a donné ce puits et en a bu lui-même, et ses enfants et ses troupeaux?

Jésus, suivant sa pensée et voulant élever celle de la femme, lui répondit : « Celui qui boit de cette eau aura soif encore; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante jusqu'à la vie éternelle. »

La femme, plus curieuse encore qu'éclairée, lui dit avec vivacité : — Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici.

Jésus vit bien que la Samaritaine ne saisissait pas le sens de ses paroles; afin d'ouvrir ses yeux à la vérité, il voulut pénétrer sa conscience : c'est là qu'il faut frapper pour que l'âme s'ouvre et comprenne Dieu.

— « Va », lui dit-il, « appelle ton mari et venez ici. »

Le mot avait porté; elle essaya de se dérober par une réponse ambiguë, ne voulant ni se livrer ni mentir : — Je n'ai pas de mari, dit-elle. Jésus reprit : « Tu as bien dit que tu n'as pas de mari. Tu as eu cinq hommes, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. Tu as dit vrai en cela. »

— Seigneur, s'écria la femme, se sentant devinée, je vois que vous êtes un prophète.

Aussitôt sa pensée s'éleva. — Nos pères, ajouta-t-elle, en montrant le Garizim, ont adoré sur cette montagne, et vous, Juifs, vous dites que le lieu où il faut adorer, c'est Jérusalem.

— « Femme, crois-moi, voici l'heure où, désormais, vous

n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous autres, Samaritains, vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous, Juifs, nous adorons ce que nous savons, car le salut promis par Dieu vient des Juifs.

« Mais voici l'heure, — et elle est maintenant venue, — où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité, car ce sont là ceux que cherche le Père. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent le doivent adorer en Esprit et en Vérité. »

— Je sais, dit la femme, répétant une idée devenue populaire, je sais que le Messie va venir.

Et, toute prête, dans la simplicité de sa foi, à l'écouter : — Quand il sera venu, ajouta-t-elle, il nous annoncera toutes choses.

Jésus, voyant cette âme ouverte, se dévoila.

— « Le Messie », lui dit-il, « c'est moi, moi qui te parle. »

Cette rencontre d'une femme au puits de Jacob, cette demande d'un verre d'eau, ce colloque, ces incidents si ordinaires de la vie, ont donné à Jésus l'occasion d'une manifestation de lui-même touchante et sublime dans son intimité.

Il est le Christ, celui qui vient et qu'on attend chez les Samaritains et chez les Juifs et dans l'humanité entière, il le dit à une pécheresse que sa présence a transformée, que sa parole a initiée à la vie éternelle; il se nomme le Don de Dieu; à quiconque le demande, il communique l'Esprit qu'il appelle l'eau vive, empruntant ce symbole à l'eau même qu'il demandait à la Samaritaine.

Qu'est-ce que cet Esprit? D'où vient-il? Où va-t-il? Impénétrable en lui-même, il n'est connu que par ses effets, car il devient dans l'âme des croyants une source jaillissante qui, seule, apaise la soif de leurs aspirations infinies. Comme les sources terrestres dont le point d'arrivée est à la hauteur de l'origine, l'eau vive de l'Esprit sort des profondeurs de Dieu, jaillit dans la conscience et va se perdre en Dieu. Donner cette eau vive, voilà la fonction propre du Messie : il est le vrai puits de Jacob, creusé par Dieu même à l'entre-croisement des routes par lesquelles passe la caravane humaine; il fonde ainsi la Religion éternelle, le culte en esprit et en vérité. Désormais, plus de Jérusalem, plus de Garizim; il est le seul Temple, et ce Temple est dans toute âme où l'Esprit habite et qui adore Dieu dans cet Esprit d'amour et de vérité : c'est son Église et son Royaume.

Pendant que Jésus évangélisait la Samaritaine, ses disciples revinrent de la ville. Ils s'étonnèrent de voir le Maître converser ainsi. La coutume juive traitait la femme avec un certain mépris, on ne la saluait pas, on ne causait pas en public même avec sa propre femme. Les rabbins, exagérant encore ces usages sévères (1), dédaignaient de l'instruire. — Jetez les paroles de la Loi au feu, disaient-ils avec un âpre orgueil, plutôt que de les lui communiquer. Les disciples de Jésus devaient être imbus de ces préjugés : de là leur étonnement. Mais tel était leur respect religieux pour le Maître, qu'aucun d'eux n'osa lui manifester sa surprise et ne se permit la moindre réflexion; ils n'eurent pas même la curiosité de lui demander ce qu'il disait avec cette femme de Samarie.

Jésus obéit à une loi plus haute; au grand scandale des Pharisiens, il n'a aucun souci des traditions humaines et n'hésite jamais à les fouler aux pieds, toutes les fois qu'il les trouve en travers de son œuvre. D'une initiative souveraine, soit qu'il parle, soit qu'il agisse, dans les circonstances les plus simples de la vie, il n'échappe pas seulement à son milieu, il domine les temps. Jamais on ne surprend en lui le Juif, avec ses étroitesses et son particularisme; c'est le Fils de l'homme qui se montre dans l'éternelle beauté et vérité; ses actes commandent des mœurs nouvelles, ses paroles enrichissent la raison de clartés surhumaines et l'initient aux secrets impénétrables de Dieu.

Cet entretien au bord du puits de Jacob avec une femme, et une femme déchue, reste un des témoignages les plus touchants de la bonté et de la miséricorde du Christ; il se montre déjà le bon berger qui ramène les brebis perdues. Tout ce qui est faible, errant, égaré, est destiné à être de son troupeau; pour lui appartenir, la misère est un titre. Qui dira ce que la femme doit d'élévation et d'honneur à cette Samaritaine à laquelle le Maître n'a pas dédaigné de demander à boire, et avec laquelle il a causé de cette eau mystérieuse qui désaltère ceux qui, comme la femme, ont senti dans la douleur une soif plus ardente de l'éternelle consolation !

A l'arrivée des disciples, la Samaritaine s'éloigna, laissant, pour le repas des voyageurs, son urne remplie; tout émue de ce qu'elle venait d'apprendre, elle s'en alla dans la ville. La femme a besoin de communiquer ce qui l'agite et de le dire à

(1) *Ioma*, fol. 240, 2.

tous. Jésus savait bien que ses paroles seraient répétées à Sichem.

— Venez et voyez, dit-elle à tous ceux qu'elle rencontra, j'ai trouvé au puits de Jacob un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; c'est peut-être le Messie.

L'idée que le grand Prophète pouvait être là mit la ville en émoi ; qui connaît l'Orient, toujours si mobile, si curieux de nouveautés et de religion, ne s'étonnera pas de l'effet produit par la simple parole d'une femme. Les habitants de Sichem sortirent et s'acheminèrent vers le puits du patriarche.

Pendant ce temps-là, Jésus, toujours assis, paraissait absorbé, moins par la fatigue du voyage que par la pensée de l'œuvre qui allait s'accomplir et que la providence de son Père venait d'inaugurer en Samarie.

Il ne mangeait pas.

— Maître, lui dirent ses disciples, mangez, nous vous en prions.

Il refusa.

— « Pour moi, dit-il, j'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. »

Ils n'osèrent insister, et, ne soupçonnant pas la pensée intime de Jésus, ils se disaient silencieusement l'un à l'autre : — Est-ce que quelqu'un lui a apporté à manger ?

Jésus les détrompa.

— « Ma nourriture, ajouta-t-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. »

Plus l'homme s'élève, plus il échappe à la tyrannie des besoins. Le corps vit de la terre, mais l'âme se nourrit de Dieu ; rassasiée de lui, elle soutient et relève le corps défaillant. Le sentiment du devoir, sous sa forme la plus haute et la plus pure, était en Jésus dans toute son énergie. La voix de son Père parlant au dedans, c'était sa conscience ; lui obéir, c'était sa vie. L'homme défaille à toute heure, distrait, incertain, inconstant, cédant à la pente de ses instincts et ployant sous le sacrifice ; la volonté de Dieu en a demandé à Jésus d'héroïques, il en a fait sa nourriture. Mais, en ce moment, la volonté du Père est pleine de douceur ; après les premières difficultés contre lesquelles il s'est heurté à Jérusalem et en Judée, voilà, dans la Samarie, une terre délaissée, toute une ville qui s'émeut et qui vient à lui.

En effet, comme il parlait de ce qui le faisait vivre, il se tourna vers Sichem. Les habitants s'approchaient.

Il interpella ses disciples :

— « Ne dites-vous pas que, dans quatre mois, ce sera la moisson? Eh bien, moi, je vous dis : Levez les yeux et voyez les champs qui blanchissent déjà pour la moisson. »

Cette foule de Samaritains lui paraissait comme un champ mûr; il eut, en les voyant venir, un tressaillement de joie.

— « Le moissonneur est heureux », ajouta-t-il. Les épis sont sa récompense, « il les recueille pour la vie éternelle. Ainsi, le semeur et le moissonneur peuvent se réjouir ensemble. » Car, il faut le reconnaître, « autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne ». Le Père a divisé la tâche. « Je vous envoie moissonner ce que vous n'avez pas semé. D'autres ont travaillé, et vous, vous entrez dans leurs travaux. »

Jésus faisait allusion aux patriarches et aux prophètes, dont la parole, jetée en terre comme une semence divine, avait dormi là de longs siècles, et qui, tout à coup, à sa voix et sous son action, devenait une moisson mûre prête à tomber sous la faucille des disciples.

Les Sichémites lui firent un accueil enthousiaste et le prièrent de demeurer auprès d'eux. Leurs préjugés hostiles ne tardèrent pas à s'évanouir. Jésus céda à leurs instances, il vint à Sichem et y demeura deux jours.

Le récit sommaire de saint Jean ne nous donne aucun détail sur cette évangélisation de la ville de Sichem. Le succès fut extraordinaire. Au seul témoignage de la femme, beaucoup croyaient déjà en Jésus; mais lorsqu'ils l'eurent entendu lui-même, un plus grand nombre encore reconnut en lui le Messie attendu. Il n'est pas question de signes et de miracles, comme à Jérusalem et en Judée. Cette race méprisée, ces excommuniés des Juifs, semblent n'avoir eu besoin, pour adhérer à Jésus, que de l'entendre. Il est probable qu'il leur révéla, comme à la Samaritaine, le mystère de sa messianité et de son royaume où tout homme est appelé, sans distinction de race, à la seule condition de croire en sa parole. Il les releva du dédain séculaire dont les Juifs les accablaient; comme ils croyaient en Moïse, ils crurent au Prophète dont Moïse avait annoncé la venue, et ils virent en lui le Sauveur du monde.

Cet apostolat en Samarie remplit Jésus d'une joie sainte. Il ne rencontra aucune opposition, ne se heurta à aucune barrière de préjugés ou de vaines doctrines, de curiosité humaine ou de légalité; nulle autorité ombrageuse pour lui demander

les titres de sa mission; nul Pharisien pour opposer à sa parole les arguties de sa science superbe; nulle foule exaltée et exigeante pour réclamer des miracles.

Il dut y voir un présage de l'avenir réservé à sa doctrine, lorsqu'un jour, franchissant les étroites limites de la Judée, elle envahirait le monde païen tout entier. Cette petite moisson était le prélude de la grande, car il savait que son royaume était le royaume des humbles et des déshérités, des petits et des pauvres, des affamés et des altérés. Plus on souffre, plus son accès est facile.

Il en fera l'épreuve dans sa courte carrière. La Samarie le reçoit mieux que la Galilée, la Galilée mieux que la Judée, la campagne judéenne mieux que la métropole, le peuple mieux que les docteurs, les docteurs mieux que la hiérarchie, les ignorants mieux que les lettrés, les pécheurs mieux que les soi-disant justes, les païens mieux que les Juifs. C'est une loi dans la grande œuvre du salut par le Christ, elle se perpétue et se vérifie toujours, à travers l'histoire : à mesure que l'homme grandi se complaît en lui-même, dans sa force, dans sa science, dans ses fausses vertus, il devient plus réfractaire à l'action de Jésus; il faut qu'il soit brisé par la douleur, accablé du sentiment de sa misère, pour qu'il la subisse et reconnaisse en lui, comme les Samaritains, le vrai Sauveur du monde.

De la ville évangélisée par Jésus, il ne reste qu'un misérable village du nom de Balata. Dès Vespasien, Sichem s'était portée plus à l'ouest et était devenue la ville « Flavia », aujourd'hui « Naplous ». Mais une tradition ininterrompue et universelle a conservé le souvenir du tombeau de Joseph, du champ de Jacob. Le puits auquel l'entretien de Jésus a donné plus de célébrité que le patriarche, existe toujours profond, et à la saison d'hiver, à demi rempli d'eau. Une voûte presque effondrée le recouvre et en laisse voir l'orifice primitif; un monceau de ruines l'entoure; cinq colonnes de granit mutilées, éparses, ensevelies sous les décombres, masquées par les hautes herbes, attestent seules la foi et la piété des premiers chrétiens qui ont voulu honorer le lieu où Jésus dit : « Le temps vient : on n'adorera plus à Garizim ni à Jérusalem, mais en Esprit et en Vérité. »

Le coin de terre où ces paroles furent prononcées ne les a point gardées. Le Garizim ni l'Ébal n'en renvoient plus l'écho

dans cette nature morte et inondée de lumière; les musulmanes qui passent près du puits desséché ne connaissent pas celui qui s'assit là un jour et qui a relevé leurs aïeules d'Orient et leurs compagnes d'Occident de la servitude où elles-mêmes gémissent encore. Pour retrouver là les paroles de Jésus, il faut les y rapporter dans une âme croyante, de l'Occident où elles se sont envolées.

Les paroles du Maître sont Esprit et Vie, elles ne peuvent être limitées ni par le temps ni par l'espace; l'univers les a entendues et les entend encore, mieux que la Samaritaine et les Sichémites; elles ont franchi l'étroite vallée resserrée entre l'Ébal et le Garizim et envahi la terre; c'est par millions qu'elles ont suscité les adorateurs du Père en Esprit et en Vérité, tels que le Père les veut.

Après cette halte de deux jours, Jésus continua son voyage vers la Galilée. L'accueil si plein de foi qu'il avait reçu de ces étrangers, de ces demi-païens, ne laissait pas que de l'attendrir et de l'émouvoir; en revenant dans son pays, parmi les siens, où sa destinée messianique lui commandait d'agir, il songeait naturellement aux difficultés qui l'attendaient, aux répulsions qu'il provoquerait et dont il avait déjà expérimenté, à Jérusalem, la dureté et la violence. Dans sa tristesse, il comparait les Samaritains aux Juifs, ceux qu'il quittait à ceux qu'il allait chercher, et il disait à ses disciples un mot qui revenait souvent sur ses lèvres : « Ce n'est que dans son pays qu'un prophète est sans honneur (1). »

Cependant, la Galilée n'était pas restée étrangère ni indifférente à la renommée croissante de Jésus. L'éclat de sa manifestation à la métropole, le succès de son apostolat dans les campagnes de Judée auprès du peuple, les signes extraordinaires qui appuyaient son influence et son action, tout contribuait à le rendre célèbre chez ses compatriotes. Un grand nombre, du reste, avaient pu voir de leurs yeux, à Jérusalem même et sur les bords du Jourdain, sa puissance de thaumaturge (2) : c'était là surtout ce qui frappait ces esprits avides de merveilleux. Jésus souffrait de cette disposition d'âme, il réprouvait ce penchant, cet attrait véhément pour le miracle, il y voyait un secret égoïsme, une exigence déplacée, un manque de confiance, une curiosité coupable.

(1) JEAN, IV, 44 ; cf. MATTH., XIII, 57 ; MARC, VI, 4 ; LUC, III, 24. — (2) JEAN, IV, 45.

— « Si vous ne voyez pas », leur disait-il d'un ton de reproche, « des signes et des prodiges, vous ne croyez pas (1). »

Cependant, à cause de la renommée qui le précédait, il fut accueilli avec faveur par les Galiléens.

La petite caravane se sépara. Les disciples revinrent chacun dans leur pays, les uns à Cana, les autres à Bethsaïde et à Capharnaüm. Pour lui, il ne paraît pas être rentré à Nazareth ; il l'évita comme à son premier retour et pour des motifs que nous ignorons, et il se retira à Cana, où sa mère devait habiter encore, chez des parents ou des amis.

Grâce à la dispersion des disciples, le bruit de la venue de Jésus ne tarda pas à se répandre dans toutes les provinces et dans la ville de Capharnaüm en particulier, où Pierre demeurait. Un fait éclatant accrut la gloire du prophète de Galilée, et porta son nom jusqu'à la cour d'Hérode Antipas (2).

Un des officiers du tétrarque avait son fils malade, à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus était de retour en Galilée, à Cana, il vint chez lui et le pria de descendre à Capharnaüm, afin de guérir son fils qui agonisait.

Les messages, les visites, les ambassades, en Orient, ont toujours une certaine solennité, le haut personnage qui se présentait à Jésus dut avoir son escorte, et c'est avec elle qu'il entra dans la demeure du Prophète.

Jésus ne parut pas d'abord accueillir sa prière. Il sentait bien que ce n'était pas le Messie qu'on venait chercher en lui, mais l'homme aux miracles et le guérisseur des misères matérielles. Cette foi ne le touchait guère. Sans regarder d'abord à la douleur du père suppliant, mais en vrai Sauveur toujours plus préoccupé de guérir l'âme que le corps :

— Quelle foi est la vôtre ! s'écria-t-il, « il vous faut toujours des signes et des prodiges, sinon, vous ne croyez pas en ma mission ».

Ce ton de reproche accrut la douleur du père. — Maître, lui dit-il avec instance, descendez avec moi avant que mon fils meure.

Jésus se laissa émouvoir.

— « Va, dit-il, retourne en ta maison, ton fils est guéri. »

La parole de Jésus finissait toujours par pénétrer l'âme.

On constate ici, d'une manière frappante, avec quel art il

(1) Jean, iv, 48. — (2) Jean, iv, 47 et suiv.

sait provoquer la confiance totale. Il aime les simples qui, même avant d'avoir vu ses signes, vont à lui d'un mouvement spontané et lui font crédit d'une foi naissante; c'est à cette condition qu'il laisse agir ses vertus divines. Afin d'amener à la confiance le conseiller d'Hérode, il lui affirma que son fils était guéri, et celui-ci, avant même de l'avoir constaté, sans hésitation et sans réserve, crut à ce que Jésus disait, il eut foi, une foi pleine, et s'en alla.

Or, comme il était en chemin vers Capharnaüm, il vit venir au-devant de lui ses serviteurs, impatients de lui annoncer l'heureuse nouvelle : son fils vivait. Il voulut savoir à quelle heure il avait été guéri.

— La fièvre l'a quitté à la septième heure, lui répondirent ses gens.

Le père remarqua la coïncidence; c'était précisément l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : « Va, ton fils est vivant. »

La famille entière de l'officier du tétrarque crut au nouveau prophète. Le miracle ne put manquer d'avoir beaucoup de retentissement; ce qui se passe dans la foule n'arrive pas toujours chez les grands et se perd dans l'obscurité du peuple, ce qui touche les grands participe à la considération et au respect qui les environnent.

Cette guérison à distance est une impossibilité humaine, mais un fait divin (1). L'homme qui juge l'histoire à la mesure des énergies constatées, la repousse; celui qui la juge ce qu'elle est, à la mesure de Dieu, la reçoit comme un témoignage de sa vertu infinie; le premier la restreint et la mutile, le second,

(1) Ce miracle, qui suppose dans le thaumaturge une connaissance et un pouvoir surhumains, a été, naturellement, rejeté comme tous les faits de ce genre par l'école rationaliste. La négation est facile ; mais la négation n'explique point le récit que les documents nous ont conservé. La théorie mythique de Strauss n'a rien su trouver de vraisemblable pour donner corps à cette légende par quelque récit analogue de l'Ancien Testament. Elle a rappelé à ce propos qu'Élie avait guéri, à distance et sans quitter sa demeure, un certain Naaman, un lépreux, en lui ordonnant d'aller se plonger sept fois dans le Jourdain. C'est abuser de la simplicité du lecteur et lui demander plus de foi que n'en exige le miracle.

Weisse a voulu voir dans ce récit une parabole. Les documents s'y opposent. Rien ne peut légitimer une pareille interprétation. Ce qui est vrai, c'est que le fait raconté a un caractère typique comme tous les faits évangéliques. Ce païen de Capharnaüm est l'image du monde des gentils qui, n'ayant point vu le Christ comme les Juifs, a pourtant senti l'action souveraine de sa vertu divine.

en s'effaçant lui-même devant la toute-puissance qui règle tout, la grandit. Ce prodige n'est que le premier de ceux que Jésus multipliera dans cette terre de Galilée, lorsqu'il y viendra fixer sa demeure; autant celui de Cana avait été accompli avec réserve et mystère, autant celui de la guérison du fils de cet officier d'Antipas est accompli avec éclat. Il importe, en effet, que l'opinion soit préparée peu à peu à l'action que Jésus va exercer sur elle. Rien n'y contribuait plus efficacement que ces œuvres divines dans lesquelles apparaissait l'union étroite, absolue, de Jésus et de son Père. Il promet l'impossible, au sens humain du mot, et il réalise l'impossible pour ceux qui, à l'exemple du Capharnaïte, ajoutent foi à sa parole.

Le séjour de Jésus en Galilée, dans ce second voyage, se prolongea du mois de décembre 781 jusqu'à une fête dont le quatrième Évangile ne donne pas le nom, mais que nous supposons avoir été celle des Purim ou des Sorts (1); elle se célébrait au mois d'Adar, qui correspond à notre mois de février, deux mois avant la Pâque. Jésus, dont le centre d'activité était encore à Jérusalem et en Judée, se rendit à l'occasion de cette solennité à la métropole. Nous ignorons absolument le détail de ses œuvres avant ce voyage. Il est vraisemblable qu'alors il visita plus d'une fois ses disciples de Bethsaïde et de Capharnaüm, et se révéla par plus d'un signe; mais il y a là une page blanche qu'à défaut de documents nous ne devons point remplir avec des hypothèses. Nous ne savons pas non plus qui l'accompagna à Jérusalem. Tout ce qu'on peut dire, d'après le témoignage de saint Jean (2), c'est que la nouvelle venue de Jésus dans la ville sainte eut une importance décisive dans le développement de sa mission.

(1) Voir Appendice A. *Chronologie générale de la vie de Jésus*, II. *L'inauguration du ministère public en Galilée.*

(2) JEAN, V.

CHAPITRE VII

JÉSUS FILS DE DIEU.

Le premier séjour de Jésus à Jérusalem et son apostolat en Judée avaient produit des résultats considérables.

Ils l'avaient signalé à la nation entière, au peuple et à la hiérarchie, aux indifférents et aux fanatiques de la Loi, aux illettrés et aux savants. La multitude, en général, frappée par ses miracles, le tient pour un prophète; beaucoup même, parmi ceux qui étudient les Écritures, à l'exemple de Nicodème, ne peuvent se refuser à voir en lui un envoyé de Dieu et un Maître.

Il est à remarquer cependant que, dans le tumulte de la foule, le nom de Messie n'est pas prononcé. L'aspect de l'ouvrier galiléen ne répond guère aux rêves de l'imagination populaire ni aux préjugés de la science pharisaïque; Jésus, d'ailleurs, évite avec une circonspection extrême toute parole, tout acte, qui pourrait surexciter les uns et flatter les autres.

L'offensive vigoureuse qu'il a prise au Temple par l'expulsion des vendeurs, révèle le Réformateur spirituel que le zèle de Dieu dévore; il n'est pas seulement, comme le Baptiste, une voix qui parle dans le désert aux consciences, c'est une autorité qui intervient dans l'organisation même de la théocratie. Les pouvoirs publics l'ont senti du premier coup, et avec cet instinct qui ne trompe guère ceux qui se savent menacés, ils pressentent en Jésus une force qu'il faudra soumettre, briser ou supprimer. Mais les ruses et les violences de l'homme, sa courte science et son pouvoir d'un jour, ses machinations et ses destructions, n'ont jamais réussi à empêcher ce qui doit être.

Dans cette première rencontre avec les chefs religieux, Jésus

ne s'est pas encore révélé lui-même; il a pris une attitude dont la fermeté les a surpris et dont la sainte audace les a stupéfiés; fort de son droit dans un acte qui se recommandait du plus pur sentiment de religion et de justice, il a dédaigné de décliner ses titres, et s'est retiré fuyant la foule dont il se défie, éclairant les âmes de bonne volonté, laissant la hiérarchie étonnée, intriguée et déjà menaçante.

Dix mois plus tard, il reparaît à Jérusalem.

Bien que contenue encore et réservée dans son action publique, sa force a rayonné au loin. Si jamais ses ennemis eussent conçu la pensée de le dédaigner, son ascendant croissant aurait vite dissipé cette illusion. Le moment de dire ce qu'il était, d'expliquer à ses adversaires eux-mêmes sa mission divine, de prouver son droit devant l'autorité religieuse, était venu; Jésus va déclarer la pleine grandeur de son rôle religieux.

L'occasion fut un miracle dont il importe de connaître le récit détaillé (1), car ce sont ces détails, relevés avec aigreur par les Pharisiens, qui amenèrent la nouvelle rencontre de Jésus et des chefs de la nation.

Il y avait, à Jérusalem, près de la porte Probatique, une piscine (2), environnée de cinq portiques, appelée par les Juifs Bethesda (3), — sorte d'hôpital qui servait, pendant le jour, de refuge aux malades contre le vent, le soleil et la pluie. On y voyait, gisant, une foule d'infirmes, d'aveugles, de boiteux et d'hommes dont les membres étaient desséchés. On attribuait une vertu surnaturelle à l'eau du bassin. Par moments, ébranlée par une force mystérieuse, elle s'agitait, et celui qui, le premier, se jetait dans la piscine bouillante, en sortait sain et sauf, quelle que fût sa maladie.

Or, au milieu de ces malheureux, se trouvait un homme paralysé depuis trente-huit ans.

Jésus vint à lui, et sachant que, depuis longtemps, il était malade :

— « Veux-tu être guéri? » lui demanda-t-il.

— Seigneur, répondit l'infirme, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, lorsque l'eau s'agite; tandis que je viens, un autre me devance et descend avant moi.

(1) JEAN, ch. V.
(2) Voir Appendice E. *La Piscine de Bethesda.*
(3) *Beth-Hesda,* Maison de bienfaisance.

— « Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton grabat et marche. »

A l'instant même, cet homme fut guéri, et prenant son grabat, il marchait.

Ce jour-là était un sabbat.

Les Pharisiens, voyant le malade emporter son lit, s'écrièrent, scandalisés : — C'est le jour du sabbat, il ne t'est pas permis d'emporter ton lit.

Mais il leur répondit sans se déconcerter : — Celui qui vient de me guérir m'a dit : « Prends ton grabat et marche. » Ils lui demandèrent : — Quel est donc cet homme qui t'a parlé ainsi?

Il ne le savait pas; car Jésus s'était retiré de la foule qui était en ce lieu.

Quelque temps après, Jésus rencontra dans le Temple le malade qu'il avait guéri.

— « Te voilà redevenu bien portant, lui dit-il, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

Le désordre organique est plus qu'un symbole, il peut être un effet du désordre moral, car les maladies ont souvent leur cause dans le péché. Le vice qui trouble l'âme engendre mille infirmités qui atteignent les fonctions de la vie, les bouleversent, les ralentissent, les exaspèrent, les paralysent. La douleur physique devient ainsi le châtiment de Dieu. « Celui qui défaille devant lui, dans sa conscience, disaient les sages inspirés d'Israël, tombe aux mains du médecin (1). » Le malade guéri par Jésus était sans doute un de ces coupables, Jésus le lui rappela. Après lui avoir rendu la santé, il voulait éveiller, relever et purifier sa conscience; car sa vertu divine ne touchait aux corps que pour atteindre et sauver l'âme.

Dès qu'il eut connu son bienfaiteur, le paralytique, emporté par la reconnaissance, s'en alla, publiant partout le nom de Jésus, sans se douter qu'en révélant aux Pharisiens celui dont il tenait la santé, il pouvait exaspérer leur envie et leur haine. Il fut, en effet, l'occasion des persécutions nouvelles qui marquèrent la seconde apparition du Prophète à Jérusalem.

On le rechercha, on le poursuivit; il ne se dérobait pas alors, car il entrait dans sa destinée de lutter jusqu'au moment fatal contre ses ennemis, d'essayer de les convaincre, et, s'il

(1) *Ecclésiast.*, XXVIII, 10.

ne devait pas y réussir, de finir par les confondre. Il passait ses journées au Temple, conversant, enseignant, et multipliant ses bienfaits. Son nom n'était plus un mystère; sa présence remuait de plus en plus le peuple, qui ne discute pas, ne raisonne pas, et qui subit spontanément le charme de toute personnalité assez puissante pour étonner son imagination. Aucun homme ne l'a aussi profondément impressionnée que Jésus; c'est là qu'il faut chercher la première cause de l'antipathie naturelle qu'il rencontra dans l'aristocratie juive. On l'eût laissé passer avec indifférence, lui et sa doctrine, on l'eût confondu dans la tourbe des publicains et des pécheurs, sous le même insolent mépris; mais il agissait, il attirait à lui : là était son crime.

Dans un être supérieur, ce que l'autorité menacée attaque et combat, c'est son action; le reste n'est que le prétexte. Tout, d'ailleurs, en Jésus, irritait les représentants de l'autorité et les maitres, déroutait leurs préjugés, choquait les prétentions de l'orgueil national ou de la piété intolérante : son origine galiléenne, l'infériorité de sa condition, la hardiesse de son initiative, son dédain pour toutes les traditions des Pharisiens, l'originalité d'un enseignement et d'une parole qui ne relevaient d'aucun maître et ne s'appuyaient sur aucune autorité humaine. Par un dessein secret, la Providence a dépouillé Jésus de toute apparence capable de flatter, à un point de vue terrestre, l'opinion publique. Même quand il se manifeste par ses paroles ou par ses actes, il est rare que, dans les uns ou dans les autres, quelque détail ne blesse la coutume ou les doctrines sectaires des partis; c'est ainsi qu'il éclaire et qu'il aveugle, qu'il édifie et scandalise. Les cœurs droits le reconnaissent, les esprits prévenus le repoussent.

Il est, par excellence, — toute sa vie le prouve, — l'être voilé.

Il est de sang royal et davidique, mais sa famille est déchue; il est né à Bethléhem, mais il passe pour un Nazaréen; il parle comme nul maître n'a parlé, mais il n'a aucun titre d'école; il multiplie les signes de sa puissance, mais ce ne sont pas ceux que les Juifs réclament; il guérit, mais c'est souvent le jour du sabbat; il se dit le Messie, mais sans en prendre le rôle terrestre que les docteurs exigent; il insiste avec une force d'affirmation croissante sur sa filiation divine, s'égalant à Dieu, mais c'est justement cette filiation divine qui offense les chefs religieux et qui, pour eux, est le plus grand des blasphèmes;

il fonde le Royaume de Dieu et en promulgue la loi, mais ce royaume et cette loi sont la fin de la puissance et de la loi juives; Moïse est dépassé, Israël doit se transformer ou mourir.

En apprenant la guérison du paralytique à la piscine de Bethesda, les autorités juives ne songent pas même à admirer ce qu'elle a de prodigieux. Comme tous les esprits prévenus, étroits, malveillants, elles relèvent le détail qui les choque, et s'en irritent, froissées dans leur vaine religion. Que Jésus guérisse d'un mot le paralytique, ce n'est rien pour elles; il a guéri un jour de sabbat, ordonné à un homme d'emporter son lit, au mépris de la loi du repos sabbatique; c'est un scandale. Leurs règlements arbitraires, leurs traditions humaines, leurs décisions d'école, leur casuistique misérable : voilà l'essentiel; quiconque ne se courbe pas sous ce joug est un coupable, un pécheur, un révolté; il faut le réprimander et le poursuivre. Rien de plus inexorable et de plus irritable que les esprits livrés à ces sortes d'aberrations religieuses; l'homme qui aime Dieu et qui l'adore en vérité est doux, mais celui qui s'aime lui-même sous le couvert de la religion est toujours âpre et violent. La vraie dévotion est faite de mansuétude; la fausse, d'hypocrisie et d'aigreur. La grande majorité des membres de la hiérarchie, Sadducéens et Pharisiens, avaient étrangement perverti la loi mosaïque; cette perversion invétérée, en les aveuglant et en les abaissant, devait les fermer à la vérité, leur inspirer contre Jésus une répulsion et une violence que rien n'a pu vaincre.

Jésus fut donc accusé par les Pharisiens de violer le sabbat (1). Cette accusation était-elle un acte juridique? Dut-il comparaître devant le tribunal chargé de juger les délits religieux? C'est possible. Peut-être l'intervention du Sanhédrin n'alla-t-elle pas jusque-là, et quelques membres furent-ils seulement députés vers Jésus pour lui reprocher de méconnaître la Loi. En toute hypothèse, la réponse de Jésus doit être étudiée de près, dans le résumé que le quatrième Évangile en a conservé; elle a été pour lui l'occasion providentielle de déclarer nettement, solennellement, ce qu'il était, de montrer au Sanhédrin ou à ses émissaires en quoi consistait son œuvre religieuse, et d'invoquer les titres indéniables sur lesquels se fondait son action publique.

(1) Le terme ἐδίωκον, que la Vulgate a traduit par l'expression *persequebantur*, peut s'interpréter dans le sens de poursuivre en justice.

Le reproche adressé à Jésus ne s'appuyait en rien sur la loi de Moïse, il ne pouvait se légitimer que par les règlements arbitraires et d'une puérile subtilité, dont les scribes et les docteurs la surchargeaient. Mais ces prescriptions méticuleuses les préoccupaient plus que la Loi même : l'accessoire, un vain accessoire, leur faisait oublier l'essentiel; leurs idées mesquines prenaient la place de la parole de Dieu. Aveuglés par la lettre, étrangers à l'esprit, ils étouffaient cette parole, au lieu de la pénétrer. Une de ces règles bizarres interdisait précisément de transporter le plus petit objet d'un endroit à un autre, le jour du sabbat, à moins d'une nécessité urgente (1).

Jésus, pour se justifier, dédaigne, dans cette circonstance, de montrer à ses accusateurs la vanité et le néant de leurs coutumes et de leurs ordonnances, il a un droit supérieur à revendiquer; il n'en appelle point des subtilités pharisaïques à la pure Loi de Moïse, il ne se réclame pas de la liberté inaliénable de bien faire qu'aucune disposition humaine ne saurait entraver; il ne discute pas, il affirme, invoquant, comme sien, le droit même de Dieu et l'exemple de son Père, et dans la pleine conscience de sa filiation divine, il leur dit :

— « Mon Père agit sans cesse, et moi j'agis aussi. »

Dieu ne connaît pas de repos, il est l'activité même; sa vertu ne se lasse jamais, c'est par son action que les choses sont et vivent, c'est par elle qu'elles durent et se meuvent. La cessation de son influx serait l'anéantissement de toute créature que sa parole toujours vibrante porte (2), nourrit, développe et ramène vers lui haletante.

L'homme est régi dans son mouvement libre par sa conscience et par sa raison incertaine qui lui dicte des préceptes et compose des codes, Jésus n'est régi dans sa vie que par la volonté et l'exemple de son Père. Il l'entend et il le voit; les actes de son humanité ne sont que l'exécution de cette volonté ineffable et l'imitation de cet exemple éternel; ce que son Père veut, il le veut; ce que son Père fait, il le fait; comme nulle autorité humaine ne saurait infirmer l'autorité de Dieu, nulle ne saurait infirmer la sienne; son droit d'agir est égal à celui de Dieu. Le Père travaille sans cesse au salut de l'humanité; cette œuvre est constante, progressive comme son amour, elle n'éprouve ni arrêt ni trêve.

— « Et moi, dit Jésus, j'y travaille de même avec lui. »

(1) *Talmud, Schabbat,* fol. 6, 1. — (2) *Hébr.*, I, 3.

Quel sabbat peut suspendre le ralliement en Dieu de toute créature?

Une telle réponse affirmait nettement la divinité du Messie et la messianité de Jésus.

Ces deux vérités, qui résument tout l'Évangile, sont à la base même de l'œuvre du Maître, elles percent à travers tous ses discours, elles expliquent sa vie entière, les hostilités et les haines qu'elle allume, le dénouement tragique qui l'a terminée, et l'action prodigieuse qu'il a exercée surtout après sa mort.

Les docteurs juifs et les membres de la hiérarchie ont mis autant d'opiniâtreté à nier l'une que l'autre.

Oubliant la doctrine constante des prophètes, délaissant leurs plus sublimes enseignements, absorbés par les questions cérémoniales, juridiques, de la Loi, égarés par leurs préjugés politiques et nationaux, reléguant Dieu dans son unité dont ils méconnaissent le mystère, ils n'ont jamais voulu, pour la plupart, reconnaître le droit primordial du personnage messianique, le droit qui seul en pouvait expliquer la fonction. Ils lui accordaient tous les privilèges : le jugement universel, le salut, la régénération du monde, la fondation du Royaume de Dieu, la victoire sur tous ses ennemis, le siège éternel à la droite de Dieu, l'association à sa puissance et à sa gloire; mais ils lui refusaient opiniâtrément la divinité, et, dans leurs prières quotidiennes, ils ne cessaient de dire : « Écoute, Israël, Jéhovah est notre Dieu, et Jéhovah est un », interprétant cette formule dans un sens unitaire qui excluait en Dieu une vraie filiation.

Cependant, plus d'un maître échappait à cette aberration des idées messianiques, et se gardait d'opposer la sainte unité de Jéhovah à la divinité du Messie. Les auteurs des apocryphes et des livres sibyllins n'ont certainement pas partagé ces erreurs d'école; les témoignages si formels de Jean-Baptiste sur la filiation divine du Christ ne sont pas non plus restés sans écho.

Or, le titre de Fils de Dieu est précisément le seul que Jésus revendique comme Messie; et telle était la violence des préjugés de ces scribes, de ces docteurs, de ces prêtres, de ces chefs, qu'en le prenant, il devait les scandaliser et amasser contre lui toute la haine de leur foi religieuse.

Jésus ne transigera pas, il attestera ce qu'il est sans équi-

voque, sans déguisement, et, chaque fois qu'il aura devant lui les représentants de la science et de l'autorité, il leur parlera sans paraboles, en termes d'une clarté que nul sophisme ne saurait couvrir; il n'attendra même pas l'occasion, il la fera naître. C'est ainsi qu'à propos de l'observance pharisaïque du sabbat, il affirme sa filiation divine, et se donne explicitement comme l'égal de Dieu.

C'est la première déclaration solennelle que nous rencontrons dans sa vie.

Les envoyés du Sanhédrin en furent révoltés, scandalisés : — Non seulement il viole le sabbat, s'écrièrent-ils, mais il ose appeler Dieu son Père, en se faisant l'égal de Dieu (1).

Dès ce moment, Jésus leur parut un blasphémateur qu'il fallait chercher à tuer; et il put entendre murmurer autour de lui des menaces de mort.

Mais celui qui ne craignait point de heurter de front les préjugés, ne se laissa pas intimider par la haine que ses enseignements pouvaient déchaîner. La volonté de son Père dominait tout en lui. Que lui importait la mort, si cette volonté l'appelait à mourir? Pourquoi était-il en ce monde, si ce n'est pour rendre témoignage à la Vérité?

Il prit un accent plus solennel et plus affirmatif; et loin d'atténuer cette égalité avec Dieu qu'on lui reprochait comme un blasphème, il l'expliqua, il la montra dans toute sa force.

Le type, la loi dirigeante de ses actions n'est rien de créé, rien d'humain, c'est Dieu même, c'est l'action du Père.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il a vu faire à son Père. Tout ce que le Père aura fait, le Fils pareillement l'accomplit. »

L'homme ne voit pas Dieu, il ne peut par lui-même s'élever jusqu'à prendre en Dieu le modèle de sa vie; mais le Père aime le Fils, un même Esprit d'amour constitue le lien ineffable de l'un à l'autre, et le Père révèle au Fils tout ce qu'il fait; entre eux, c'est une même lumière, un même pouvoir infini; l'égalité est parfaite, l'union absolue : là est tout le secret de la nature et des fonctions du Messie.

— « Les œuvres que le Fils a accomplies avec le Père »,

(1) JEAN, v, 18.

dit-il, « sont peu, il en accomplira d'autres plus grandes dont vous serez frappés d'admiration. »

Jésus révèle ici sa destinée messianique; ce n'est point une dogmatique qu'il enseigne, ce sont des faits d'ordre divin qu'il affirme; il ne parle point comme un docteur le langage des abstractions, il ouvre sa conscience et témoigne de ce qu'il voit et de ce qui est.

— « Le Père, ajoute-t-il, ressuscite les morts, il est le principe de la vie; de même le Fils donne la vie à qui il veut. Ce n'est pas le Père qui les choisit, il a donné au Fils d'appeler celui-ci ou celui-là, de prendre l'un, de laisser l'autre, de faire le choix, le grand partage, en tant que Fils de l'homme, afin que l'honneur du Père et du Fils soit égal. Aussi, refuser l'honneur au Fils, c'est le refuser au Père qui l'a envoyé.

« Le moyen d'avoir la vie, et la vie éternelle, de n'être pas rejeté dans le triage, de passer de la mort à la vie, c'est d'écouter ma parole et d'avoir la foi à Celui qui m'a envoyé. »

Tout le rôle messianique est dans cette œuvre de vie. Les prophètes en avaient déjà parlé, à mots couverts que les docteurs ne pouvaient ignorer. Le champ d'ossements arides entrevu par Ézéchiel, n'était-ce pas l'humanité morte (1)? La voix de Dieu disant à ces os desséchés : « J'enverrai en vous l'Esprit, et vous vivrez », — n'était-ce pas la voix du Fils de l'homme, du Messie? Lorsque Isaïe s'écriait : « Que tes morts revivent; que mes cadavres se relèvent! Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière, car ta rosée, ô Dieu, est une rosée vivifiante, et la terre redonnera le jour aux ombres (2) », — Isaïe — ne voyait-il pas la grande ère du Christ? Les rabbins eux-mêmes ne s'y sont pas mépris. Les peuples des terres païennes, enseignaient-ils, n'ont pas la vie (3), et les os arides sont les fils des hommes qui n'ont pas reçu la rosée de la Loi.

En affirmant ainsi sa mission devant les maîtres de Jérusalem, Jésus ne leur parlait pas un langage inouï; il ne faisait qu'ouvrir le Livre dont ils croyaient avoir la clef, et dont leur science aveugle ne savait deviner le sens profond.

Ses affirmations se fortifient et deviennent plus pressantes, à mesure qu'il parle; mais les auditeurs toujours plus obstinés se raidissent.

— Vous attendez cette résurrection des morts prédite par

(1) Ézéch., xxxvii, 1-13. — (2) Isaïe, xxvi, 19 et suiv. — (3) *Ketubb.*, fol. 3, 2.

les prophètes, à l'avénement du Messie. Eh bien, « en vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure est venue où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui entendront vivront.

« Ne vous scandalisez pas. »

Ce n'est là que la première heure et la première résurrection, celle des âmes mortes, et de l'humanité pareille aux os desséchés; il y aura celle où « tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui ont fait le bien s'en iront dans la résurrection de la vie, et ceux qui ont fait le mal dans la résurrection du jugement ».

En distinguant ces deux points extrêmes de son œuvre, Jésus lui donnait toute son ampleur, il laissait voir qu'elle embrassait tout ce qui est en deçà et au delà du tombeau, et il dissipait la confusion faite par un grand nombre entre les deux résurrections, l'une morale, mystérieuse, cachée au fond de la conscience, l'autre matérielle, éclatante, décisive, au plein jour de l'univers. La première s'exécutait déjà à la parole de Jésus, du Fils de Dieu caché dans le Fils de l'homme méconnu; la seconde restait en perspective, pleine d'espérance et d'épouvante, réjouissant ceux qui n'auraient pas repoussé la voix du Messie, terrible à ceux qui se seraient obstinés contre son appel.

Pour mieux comprendre ces entretiens, on doit se défaire du préjugé que les documents qui les rapportent sont des sténographies et s'accoutumer à les traiter comme des souvenirs épars et sommaires.

La pensée de Jésus sur la divinité du Messie, sur son rôle universel et son œuvre, est toujours et partout concordante; la forme varie suivant les circonstances, le fond est identique. Qu'il formule sa doctrine dans l'intimité d'une conversation avec un Pharisien lettré comme Nicodème, avec une femme sans culture de Samarie; ou qu'il l'expose à un cercle hostile comme celui qui l'accuse ici, on la retrouve toujours avec son trait essentiel : la divinité du personnage et la divinité de la fonction. L'homme est impuissant à tenir ce rôle, il ne peut convenir qu'à Dieu.

Le Christ est la source de la vie, non de la vie matérielle et passagère, terrestre et rationnelle, — une telle vie est comparée à l'ombre de la mort, — mais de la vie spirituelle et éternelle, céleste et divine; elle jaillira de lui comme un torrent, comme un fleuve, inondant l'humanité; pour la recevoir, il

faudra écouter sa parole; quiconque croira au Fils de Dieu passera de la mort à la vie, et quiconque se fermera à l'appel restera dans la mort.

Ainsi dépouillée de tout élément judaïque, l'œuvre messianique répond à tout ce qu'avaient annoncé les prophètes, et apparaît dans sa beauté pure, dans sa grandeur éternelle; elle ne flatte pas les préjugés d'une nation aveugle et dévoyée, mais elle trouve un écho dans la conscience de l'homme et ses plus hautes aspirations.

L'homme sait qu'il est dans la misère morale et dans la mort, mais il garde, au plus profond de sa nature accablée par le mal, l'instinct d'une destinée divine, il a faim et soif d'une vie qui remplira ses désirs immenses de vérité, de perfection, d'éternité, et c'est à lui que le Fils de Dieu parle pour le relever, le ressusciter, le vivifier.

En dépit de leur superstition unitaire, de leur malveillance et de leur opposition haineuse, de l'orgueil du pouvoir et de leurs prétentions hautaines, Jésus s'est fait écouter des Juifs; il a dû forcer, je ne dis pas l'admiration peut-être, mais le silence et l'attention.

Les plus obstinés sont subjugués par le prestige de la parole humaine, quand elle est au service de la vérité et de la vertu; la parole divine de Jésus avait un ascendant irrésistible; elle imposait et elle charmait, terrassait et relevait, suspendait la colère et la haine, dominant la foule et étonnant ceux qui croyaient savoir; elle allait au-devant de l'objection cachée, devinait la pensée intime des interlocuteurs; elle était le glaive à deux tranchants qui pénètre jusqu'à la suture de l'âme et de l'esprit, jusque dans les articulations et dans les moelles (1).

Le Juif ne pouvait sans tressaillir entendre parler de son Messie. Et quel docteur, quel prophète en avait jamais parlé comme Jésus? Il relève tous les voiles, écarte toutes les figures, montre la vérité sans ombre et sans réticence, simple et nue, ne gardant que le mystère de sa profondeur.

Lorsque Jésus exposa aux Juifs, venus pour l'accuser, la divinité du Fils de Dieu, son égalité avec le Père et la grandeur de l'œuvre messianique, il sentit bien que, même en acceptant cette doctrine, — abstraction faite de l'homme en qui elle trouvait son application, — ils se révolteraient à la

(1) *Hébr.*, IV, 12.

pensée que lui-même fût cet homme. Sa doctrine pouvait choquer leurs idées étroites, offenser leurs préjugés; mais sa personne leur était un scandale. L'une heurtait leurs opinions; mais l'autre humiliait, froissait leur amour-propre. Quoi! un Galiléen, un inconnu, un homme du peuple, un pécheur, ce serait là le Messie de la nation! Rien n'est plus difficile à affronter que l'orgueil blessé d'une classe ou d'un peuple. Les opinions se modifient et transigent souvent; mais l'orgueil blessé aveugle l'esprit et ferme le cœur, il s'opiniâtre et ne pardonne pas.

Jésus, pendant sa vie entière, a eu cet obstacle dressé sur sa route : il le rencontre ici dans toute sa violence hautaine, et c'est pour l'écarter qu'il affirme ses titres.

La seule affirmation pouvait suffire à des âmes simples qui se laissent attirer à la lumière et qui, s'ouvrant à la vérité, ne tardent pas à en savourer les fruits dans leur conscience; mais pour des esprits prévenus qui résistent, discutent, se confinent dans leurs idées propres, elle soulevait une objection dédaigneuse : Quiconque rend témoignage de lui-même n'a pas le droit d'être cru; la justice veut le témoignage d'un tiers, et la raison des preuves.

Jésus, impassible devant l'hostilité et la malveillance de ses adversaires, répond qu'en se jugeant lui-même, il n'est point de ceux que l'ambition personnelle, ou la volonté propre, entraîne à jouer un rôle et à assumer une mission.

— « Je ne juge, dit-il, que suivant la voix que j'entends; ce n'est point ma volonté que je poursuis, c'est la volonté de Celui qui m'a envoyé.

« Je le reconnais, si je rends témoignage de moi, ce témoignage n'est pas juridique. Aussi ai-je un témoin autre que moi », pour garantir ma parole, « et je sais que sa déposition est véridique; ce témoin est Jean. Vous avez envoyé vers lui une ambassade; il a rendu témoignage à la vérité », il a reconnu devant vous ma dignité et ma fonction. « Si je l'invoque, ce n'est pas que j'aie besoin de l'attestation d'aucun homme », c'est par condescendance pour vous, « afin que, croyant en lui » et en son rôle de prophète, « vous croyiez à ce qu'il dit de moi et soyez sauvés. C'était une lampe ardente et luisante. Mais, comme des enfants qui s'amusent avec la flamme, vous n'avez voulu que vous réjouir un instant à sa lumière.

« D'ailleurs, j'ai un témoignage supérieur à Jean, ce sont

les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir. » Oui, ces œuvres attestent de moi que le Père m'a envoyé; et le Père lui-même rend ainsi témoignage de moi. « Vous n'avez jamais entendu sa voix ni vu son image », dites-vous; et cependant, ne m'a-t-il pas proclamé à la face de Jean et du peuple, au baptême, son Fils bien-aimé? « Mais la parole de Dieu ne demeure pas en vous; vous vous fermez à sa lumière, car vous ne croyez pas à Celui qu'il a envoyé. »

« Et les Écritures » : vous enseignez qu'on trouve en elles la vie éternelle que le Messie doit apporter, « scrutez-les », lisez plus avant que la lettre, pénétrez le sens et l'esprit; « ce sont elles-mêmes qui rendent témoignage de moi, et vous ne voulez pas venir à moi, pour avoir la vie qu'elles vous prophétisent ».

L'argumentation était rigoureuse et sans réplique. Tout ce qui pouvait convaincre le Juif le plus fidèle et le plus éclairé, le plus tenace et le plus exigeant, était invoqué et rappelé : l'autorité prophétique de Jean qui vivait encore et dont nul ne pouvait récuser l'indépendance et la vertu, les signes éclatants par lesquels Jésus affirmait et justifiait que la puissance de Dieu était en lui, les Écritures enfin, ce Livre qui faisait loi, qui commandait la pensée et la vie, qui était pour tout Israël la parole éternelle et infaillible.

Armé de tous ces témoignages, Jésus n'a pas réussi à vaincre et à persuader ces docteurs obstinés. Ils ont repoussé Jean, dont la parole sévère les avait flagellés; ils n'ont pas nié les miracles de Jésus, mais ils les ont attribués à la puissance du mal; ils n'ont pas rejeté les Écritures, mais ils se sont refusés à les comprendre, ne leur demandant que de sanctifier leurs travers et de consacrer leur religion toute matérielle. Rien ne dompte l'être libre replié sur lui-même, il a le privilège terrible de défier la vérité, la raison, l'évidence, les appels de la bonté, les conjurations de l'amour, le charme de la beauté, tout, jusqu'à Dieu lui-même.

Cette obstination invincible à laquelle se heurtait Jésus était dans les desseins du Père et dans sa propre destinée. Il la constate cette fois, dans son amère réalité; et quiconque, à quelque degré, fait cette expérience, apprend qu'une des plus grandes amertumes de la vie est la vue de l'homme endurci, repoussant la vérité et se murant dans le cercle de ses erreurs et de ses misères.

Avec une tristesse mêlée de douceur et de menace, Jésus jeta aux envoyés du Sanhédrin ces derniers mots : « Ne croyez pas » qu'en me donnant comme le Fils de Dieu et qu'en vous pressant de vous rallier à ma parole, « je cherche une gloire humaine. Mais je vous connais : vous n'aimez pas Dieu, vous n'aimez que vous. Et comme je viens au nom de mon Père, vous me repoussez; mais si un autre, sans appel et sans mandat, vient en son nom », caressant vos préjugés, « vous le recevrez. Comment pourriez-vous croire, vous qui vous glorifiez, qui vous flattez les uns les autres, au lieu de chercher la gloire qui vient de Dieu seul?

« Je sais bien qu'à vous entendre, c'est Moïse que vous prétendez glorifier. Ce n'est pas moi qui vous accuserai auprès du Père, c'est Moïse lui-même. Si votre foi en Moïse était vraie, comme vous croyez en lui, vous croiriez aussi en moi, car il a écrit de moi; mais si vous ne croyez pas à ce qu'il a écrit, comment croiriez-vous à ce que je vous dis? »

Jésus fait luire à ces yeux fermés un dernier rayon de lumière; il rappelle évidemment les deux passages messianiques de Moïse, la prophétie de Jacob marquant le temps où le Messie apparaîtra, le temps du sceptre arraché de Juda (1) et la prophétie de Moïse même, concernant la venue lointaine du grand prophète semblable à lui, et menaçant ceux qui ne l'écouteraient pas d'être exterminés du peuple (2).

Jésus, sans être inquiété, s'éloigna de ses juges et les abandonna à leur aveuglement, sachant qu'il avait tout à redouter de leur haine.

Le mystère de l'incrédulité humaine est dévoilé dans la fin de ce discours, et se prolonge à travers l'humanité le long des âges, tel qu'il se montre, ici, sous le portique de Salomon. L'histoire évangélique n'a pas, comme l'histoire humaine, des recommencements, elle se perpétue, toujours identique avec elle-même, immuable dans ce monde mortel et changeant. Le Fils de Dieu apparaît au-dessus de tout, acclamé par le témoignage des grands esprits qui le confessent, des grandes vertus qui l'adorent; ses œuvres de vie l'escortent, attestant la puissance dont il est rempli; et les Écritures, qui ont parlé de lui avant qu'il fût, restent un livre ouvert où seul, parmi les hommes, il se montre le Désiré de tous les siècles. Les grands, les chefs, les maîtres de la pensée, se ferment, comme

(1) *Genèse*, XLIX, 10. — (2) *Deut.*, XVIII, 15-18.

les Pharisiens juifs, à ces titres lumineux; ils dédaignent et ils accusent le seul être envoyé pour donner la vie éternelle dont l'âme humaine est avide.

Pourquoi? Ils n'aiment pas Dieu, ils n'aiment ni la Vérité ni le Bien, ils s'aiment eux-mêmes. L'obstination de l'esprit a sa racine dans l'amour de soi; celui qui s'aime ne voit que lui et ce qui le flatte, il se préfère à Dieu, il est à lui-même son dieu; il repousse tout ce qui n'est pas lui, il n'accepte que ce qui est conforme à ses théories et à ses intérêts.

Chose étrange, tous ces égoïstes se tiennent par les liens d'une flatterie mutuelle, ils s'appellent les uns les autres, hypocritement, le premier et le maître, mais chacun se croit seul le premier et le maître. Ils ont tous leur Moïse, — c'est ce qu'ils appellent aujourd'hui la science ou la raison pure, — mais, à l'exemple des partis juifs, chacun l'interprète à son gré, et nul ne veut voir que la science et la raison pure, comme Moïse, à leur manière, rendent témoignage au Fils de Dieu, qui seul donne le dernier mot des origines que la science est impuissante à pénétrer, et le dernier mot de la destinée sur laquelle la raison pure a toujours été si incertaine.

Cette première phase de la vie de Jésus, entre le premier appel de quelques-uns de ses disciples et ce second voyage à Jérusalem, manifeste le héros et engage toute l'action évangélique; la manifestation est éclatante, l'engagement décisif.

Jésus s'est déclaré le Fils de Dieu, et il a inauguré son ministère à Jérusalem même, à la face du peuple et du pouvoir; or, Jérusalem, c'est la nation tout entière, le centre d'où émanent les deux puissances auxquelles tout obéit : l'opinion publique et l'autorité. On sait ce qu'il est, on sait ce qu'il veut; partout où il portera ses pas désormais, les regards du peuple et l'œil des chefs seront sur lui.

L'effet est obtenu. Du nord au midi, de l'Hermon aux confins de l'Idumée, de l'occident à l'orient, de la « grande mer », comme on appelait la Méditerranée, aux vastes plaines du royaume arabe d'Arétas, la Palestine est avertie qu'un grand prophète s'est levé, se disant le Fils de Dieu, prouvant sa mission par des prodiges et demandant la foi à sa parole. Elle n'ignore pas que les esprits se divisent à son sujet, qu'il attire la foule, mais que les chefs du peuple, à très peu d'exceptions près, les docteurs et les anciens, l'aristocratie de la fortune,

du sacerdoce et de la science, les grands prêtres et le Sanhédrin, lui font une opposition déclarée.

Ils ne voient en lui qu'un faux prophète, un impie, un blasphémateur; ils le surveillent, ils l'épient; et, craignant que la foule, séduite, échappe à leur autorité, ils sont résolus à sévir et à traiter Jésus avec toute la rigueur dont leur loi frappe ceux qui séduisent le peuple et blasphèment Jéhovah.

Ainsi, à Jérusalem, Jésus n'avait réussi qu'à rallier dans la multitude quelques âmes simples et droites, à se créer dans la classe supérieure quelques amis inconnus, réservés, tels que Nicodème et Joseph d'Arimathie, à provoquer dans le monde officiel, gardien des traditions et des lois, une répulsion invincible et menaçante.

L'antagonisme de la hiérarchie contre Jésus aurait pu, dès la première heure, empêcher, paralyser et même anéantir son action. Mais Dieu contient la puissance du mal et maîtrise l'impétuosité de ses haines. D'autre part, Jésus connaît la mesure exacte de l'opposition qu'il peut déchaîner, sans préjudice pour son œuvre; et tant que son heure n'est pas venue, il a la sagesse de fuir le danger, lorsque le danger devient trop pressant.

C'est dans cette sagesse qu'il faut chercher le motif historique pour lequel il abandonne maintenant la Judée et sa métropole et va chercher, en Galilée, un milieu plus tranquille, plus hospitalier, qui lui permette de fonder l'œuvre de son Royaume. C'était la terre prédestinée. Puisque la Judée le repousse, il se retire d'elle, réalisant une des paroles prophétiques qui, six siècles avant lui, avaient déjà raconté sa vie. — « Les ténèbres, disait le Voyant, ne régneront pas toujours sur la terre où il y a maintenant des angoisses. Si les temps passés ont couvert d'opprobre le pays de Zabulon et le pays de Nephtali, les temps à venir couvriront de gloire la contrée voisine de la mer (1), au delà du Jourdain, le territoire des Gentils. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lumière resplendit (2). »

Un grave événement religieux, qui avait produit une émotion profonde dans la nation juive, avertissait Jésus que le temps de donner à son action tout essor était arrivé. Dieu

(1) La mer de Galilée. — (2) ISAIE, VIII, 12.

mène ceux qu'il envoie. Les faits de leur vie, les incidents du milieu, le rôle qu'ils doivent tenir, s'harmonisent; les conjonctures se forment d'elles-mêmes sous la main invisible qui conduit tout; et l'œuvre voulue s'accomplit souvent à l'encontre et à l'insu de ceux qui voudraient l'étouffer.

Jean venait d'être incarcéré (1). Le courageux, l'indomptable prophète, le pénitent affamé de justice et plein de menaces contre les vices de ses contemporains, celui qui démasquait toute hypocrisie et n'épargnait personne dans ses saintes colères, n'hésita pas à flétrir un scandale princier. Sa voix, que la présence de Jésus avait adoucie, retrouva toute sa véhémence pour blâmer et condamner la conduite d'Hérode Antipas. Le tétrarque, imitant les exemples impies de son père, avait répudié sa femme, la fille d'Arétas, roi d'Arabie, pour épouser une princesse de son sang, Hérodiade, la femme de son frère Hérode Philippe. Cette union adultère révolta tous les vrais Juifs. Jean fut le vengeur de la conscience nationale outragée : au nom de Dieu, il reprocha à Hérode ce crime.

Le tétrarque eût peut-être dévoré en silence l'humiliation que lui infligeait le prophète; c'était un esprit timide, un caractère indécis. Hérodiade ne put la souffrir. L'impérieuse créature n'eut pas de peine à faire de l'homme à qui elle avait su inspirer une passion aveugle, l'instrument de sa haine.

On prétexta, comme toujours, la nécessité de veiller à l'ordre public, on feignit de voir un danger dans la foule attirée par Jean : son arrestation fut décidée. Il fallait étouffer cette voix importune. Les soldats d'Hérode reçurent l'ordre de se saisir de Jean et de l'emmener à la frontière de la Pérée et de l'Arabie, dans la forteresse de Macherous, sur les monts solitaires et escarpés de Moab.

Sa tâche achevée, l'homme de Dieu disparaît, laissant à ceux qui doivent venir le champ libre; celle de Jean est accomplie : les chemins sont ouverts, les âmes attentives; le Précurseur peut se taire, le Christ va parler et créer.

(1) *Antiq.*, XVIII, 5, 2; MATTH., XIV, 2; MARC, VI, 14; LUC, III, 19.

LIVRE TROISIÈME

L'APOSTOLAT GALILÉEN. — LE ROYAUME DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER

LA GALILÉE ET LE ROYAUME DE DIEU.

A la nouvelle de l'emprisonnement du Baptiste, Jésus quitta la Judée et se retira en Galilée (1), dans la puissance de l'Esprit, afin d'y prêcher l'Évangile du Royaume de Dieu (2).

La tradition juive, depuis l'exil de Babylone, divisait la terre d'Israël en trois régions : la Judée, la Transjourdaine ou la Pérée, et la Galilée (3). La Samarie en est exclue; les docteurs orthodoxes lui refusent les privilèges attachés au sol sacré. Cependant, ils ne la confondent pas avec les territoires païens. Ses eaux, ses demeures, ses sentiers, disent-ils dans leur science formaliste, ne souillent point le Juif fidèle et rigide (4).

Au temps de Jésus, cette division était consacrée par le langage et l'opinion populaires (5).

La terre de Juda éclipsait toutes les autres. Tandis que la Galilée portait le nom humiliant de « district des païens », la Judée restait la terre sainte par excellence et privilégiée, le siège de la métropole, du Temple et du gouvernement, le centre politique, national et religieux.

La Galilée et la Pérée, les pays en deçà et au delà du Jourdain, formaient, depuis la mort d'Hérode, une tétrarchie

(1) Voir l'Appendice A. *Chronologie générale de la vie de Jésus.* II. *Inauguration du ministère public en Galilée.*

(2) MATTH., IV, 12; MARC, I, 14; LUC, IV, 14. — (3) *Shevuith.*, C. 9, 2. — (4) *Talmud Hierosol., Avoda Zara,* f. 44. — (5) MATTH., X, 5; MARC, III, 7.

gouvernée par l'un de ses fils, Antipas. La Galilée proprement dite était la partie la plus renommée de la Palestine pour la fertilité de son sol et la variété des sites. Le territoire de Tyr et de Sidon, la chaîne bleue du Carmel, forment sa limite au couchant, la Samarie au sud; elle s'étend au nord jusqu'au fleuve Léontès et à l'Anti-Liban; à l'est, elle a pour confins le haut Jourdain, le lac de Génézareth et les territoires de Gadara, d'Hippos et de Scythopolis. Toutes les beautés de la nature sont réunies dans ce petit coin de terre d'une superficie de quatre-vingt-dix à cent milles carrés; il a ses plateaux élevés, ses plaines, ses collines et ses hautes montagnes, ses gorges sauvages et ses fraîches vallées, des sources sans nombre, un fleuve sacré et une petite mer intérieure.

Josèphe l'appelle un grand jardin de blé (1). Des forêts de chênes et de pins couvraient ses montagnes; des bois d'oliviers alternaient avec de vastes prairies et des champs cultivés; de nombreuses villas s'épanouissaient aux environs du lac, sous les palmiers et jusque sur les collines, au milieu des figuiers, des oliviers et des vignes. Les grandes routes commerciales, reliant les principales villes du littoral, Ptolémaïs, Tyr et Sidon, à Damas et à la Mésopotamie, traversaient la Galilée et lui donnaient une grande animation.

Le voyageur qui l'explore aujourd'hui ne peut se défendre d'une tristesse profonde à la vue de son dépeuplement et de ses ruines.

La forte race galiléenne a disparu. L'ancienne Pérée au delà du Jourdain, depuis Macherous jusqu'à Pella et Gadara, n'est qu'une immense solitude où les Arabes, campés sous la tente, promènent leurs troupeaux, récoltent le blé et l'orge. La Galilée intérieure et la Galilée supérieure sont habitées par les fellahs indolents, qui labourent, ensemencent le fond des vallées et le flanc des collines que les pluies et les torrents n'ont pas stérilisés. Plus de forêts sur les montagnes, plus de villes, plus de forteresses, plus de monuments, plus de palais. Les bourgades ne sont que des amas de maisons carrées misérables, élevées d'ordinaire sur quelque cime ou sur un monticule, et groupées autour de la mosquée et de son minaret.

Les sources et les ruisseaux, au lieu de féconder la terre, l'inondent en marécages ou la dévastent. Le lac de Génézareth est désolé, les villes qui l'enserraient sont des monceaux de

(1) Cf. *Antiq.*, XIII, 2, 3; *Bell. Jud.*, III, 3, 1.

décombres, ensevelis sous terre : Tibériade, Tarichée, Hippos, Gadara, Gérasa, Julias, Capharnaüm, Bethsaïda, Magdala, dorment sur ses rives depuis des siècles. A voir leurs débris, cachés sous les hautes herbes, — murs écroulés, colonnes mutilées, linteaux, portes brisées, briques et vases en poussière, — on dirait les ossements et la cendre de tout un peuple anéanti par quelque catastrophe et laissé là sans sépulture. Cette nature féconde garde, malgré l'abandon, une étonnante énergie qui laisse voir ce que la volonté et le génie de l'homme en pourraient obtenir. Le sol, au printemps, se recouvre d'un gazon vigoureux. Les sources jaillissent de tous côtés et font pousser dans des gorges qu'elles arrosent, le long des ruisseaux où elles s'écoulent, de grands lauriers-roses, des touffes d'agnus-castus, des doûms, des platanes et des térébinthes gigantesques.

A peine quelques caravanes traversent-elles ce pays mort. Elles se composent de marchands allant de Damas à Saint-Jean d'Acre ou à Jaffa, échanger les produits de l'Occident contre ceux de l'Asie, ou de Bédouins venant vendre le blé et l'orge des plateaux du Hauran et de la Pérée. On les voit passer, avec leurs longues files de chameaux, à travers les collines et les plaines, troublant à peine le silence de cette terre muette et dévastée.

Parmi les ruines qui la couvrent et qu'on heurte à chaque pas, au milieu des pauvres villages de fellahs, quatre villes seulement absorbent et concentrent toute la vie : Saint-Jean d'Acre, Safed, Tibériade et Nazareth; Saint-Jean d'Acre, où les Arabes viennent vendre leurs céréales; Safed et Tibériade, où les Juifs attendent leur Messie; Nazareth, relevée de son mépris séculaire, et tout illuminée, pour les chrétiens, des souvenirs de la Vierge Marie et de Jésus enfant. Voilà ce qui reste de la vitalité de cette province dans laquelle Josèphe comptait, au premier siècle, quinze villes fortifiées, plus de deux cents villages ou bourgades, et deux ou trois millions d'habitants (1).

Les Galiléens étaient une race vigoureuse et brave, agricole et guerrière, turbulente même, et jalouse de liberté. Leurs aïeux de Zabulon et de Nephtali avaient une belle page dans l'histoire de la conquête du pays de Chanaan (2).

(1) *Vita Joseph.*, 5, 45. — (2) *Juges*, IV, 5 et suiv.

Dix mille, à la voix de Débora, s'étaient levés contre le roi Jabin; entraînés par elle, ils avaient exterminé son armée au pied du Thabor et rougi du sang de ses cadavres les eaux du Kison. Leur bravoure chantée par la prophétesse avait passé dans les veines des Galiléens.

C'est parmi eux que Judas le Gaulonite (1) recruta ses premiers partisans. Le cri de ce révolutionnaire mystique trouva écho dans le cœur de ces fiers montagnards. Il n'eut pas de peine à leur persuader qu'ils ne devaient connaître qu'un seul Seigneur : Dieu, et supporter tous les supplices plutôt que de se courber sous le joug païen. C'était un crime, aux yeux de ces sectaires intraitables, d'immoler les victimes offertes par le Sénat romain pour le salut de César et de l'Empire; ils regardaient comme un sacrilège de prier pour les princes infidèles. Le zèle impétueux avec lequel ils poursuivaient l'affranchissement national leur valut plus tard, — quelques années après la mort de Jésus, et dans les dernières luttes contre Rome, — le nom de « Zélotes ».

Malgré ses grands souvenirs et son énergique patriotisme, la Galilée, qui n'a ni docteurs ni écoles célèbres, n'obtient aucune considération, en ces temps de formalisme et de légalité religieuse où les scribes et les maîtres ont tout crédit. Les habitants de la métropole et les Judéens purs la dédaignent. Le Galiléen leur semble inculte, ignorant, simple et rude; ils tournent en dérision son dialecte et son accent (2).

Ce petit peuple valait mieux que sa réputation. Le voisinage du Gentil, qui altéra si vite la croyance et la race des Samaritains, n'avait pas entamé sa robuste fidélité. La Galilée et la Pérée, malgré les nombreux païens romains et syro-phéniciens qui l'habitaient, étaient restées foncièrement juives. Cela seul eût dû inspirer le respect aux Judéens. La reconnaissance, d'ailleurs, devait leur commander la justice. Depuis le règne des Asmonéens, les persécutés de Juda avaient toujours trouvé un refuge dans les montagnes et les cavernes inaccessibles de Galilée, et d'intrépides défenseurs dans les fils de cette race belliqueuse.

La Providence venge les dédaignés et choisit ceux que l'orgueil humain repousse. C'est la Galilée et non la Judée qui verra l'inauguration du Royaume de Dieu; ce sont ses paysans,

(1) *Act.*, v, 37; *Antiq.*, xviii, 1, 6; xx, 5, 2. *Bell. Jud.*, ii, 8, 1. — (2) Cf. Ligthfoot, *Horæ hebraicæ et talmud.*, p. 151.

les pêcheurs de son lac, les douaniers de ses ports et de ses routes, qui seront les instruments de la grande œuvre.

Lorsque Jésus, se dérobant à la haine et aux menaces de l'autorité juive, quitta Jérusalem et résolut d'aller porter l'Évangile en Galilée, sa renommée était éclatante. Son éloquence et sa doctrine, ses miracles surtout, faisaient de lui un être extraordinaire : il attirait la foule, frappait l'imagination, éveillait la curiosité et l'enthousiasme.

Il se mit à parcourir tout le pays, les villes et les villages, à fréquenter les moindres synagogues, à l'heure et au jour où le peuple s'y rassemblait. La réputation qui le précédait lui valait partout un accueil chaleureux. On accourait en foule pour le voir et l'entendre. Après la lecture de la Loi et des Prophètes, le chef de l'assemblée lui donnait le livre, et, suivant l'usage, après avoir lu, debout, le passage indiqué, il s'asseyait et le commentait.

L'évangélisation de la Galilée tient, dans sa vie publique, une place considérable; elle a duré de huit à neuf mois, depuis la fête des Purim de l'an 29 jusqu'à la fête des Tabernacles de la même année. Toute l'œuvre de Jésus, — ce qu'il appelait son Royaume, — cette œuvre qui devait remplir le monde, sous le nom d'Église, a été fondée, organisée dans ces jours rapides.

L'homme de génie trouve la vie trop courte pour instruire des disciples, affermir ses institutions, élever un État, réformer une religion, il a besoin de longues années pour réaliser ses plans; Jésus s'est contenté de quelques mois. Dans cette petite tétrarchie d'Hérode, la partie la plus dédaignée de la terre d'Israël, il a révélé ce qu'il était, s'est emparé de la conscience humaine dans la personne de quelques pauvres Galiléens dont il a fait ses Apôtres, et il a inauguré avec eux et en eux son Royaume, qui ne devait connaître aucune limite, ni celle de l'espace, ni celle du temps.

La pauvreté apparente des moyens est hors de proportion avec l'immensité des résultats, et ce contraste forme la plus grande énigme de l'histoire. C'est le signe de Jésus. La critique indépendante s'arrête devant lui, et n'hésite pas à y reconnaître le signe de Dieu.

Le prophète de Galilée lui apparaît avec une force divine et créatrice. Tous les noms humains de philosophe, de docteur, de législateur, de réformateur, et même celui de prophète,

dont la foule l'a salué, sont insuffisants; sous l'apparence du Fils de l'homme, il y a vraiment, dans cet être, le Fils de Dieu.

Pour comprendre la puissance de son action sur ce nouveau milieu et les incidents qui signalèrent son aspostolat, il faut connaître l'état précis de l'opinion et de la conscience de ceux qu'il venait évangéliser.

Le parti pharisien rigide dominait dans la classe lettrée. Il affectait, dans son enseignement et ses pratiques, une sévérité d'autant plus grande que la population inférieure, mêlée aux nombreux païens du pays, avait moins de zèle pour les observances et moins de fanatisme contre les coutumes et la religion de l'étranger; il partageait la répulsion des masses pour la domination romaine et ne se résignait qu'avec peine à payer le tribut annuel à César.

L'aristocratie était sadducéenne; elle formait ce parti des Hérodiens qui avait accepté comme légitime le règne des Hérodes, malgré leur origine iduméenne; elle avait à la fois la fortune et les honneurs, occupait les grandes fonctions administratives, et, en Galilée comme en Judée, elle vivait dans l'opulence, dédaigneuse du peuple, amie des tétrarques, hostile à toute initiative qui menaçait d'agiter la conscience religieuse ou le patriotisme. L'une des fonctions les plus impopulaires était celle des collecteurs généraux. Ils avaient pour agents subalternes les receveurs et les publicains ou péagers, chargés de recueillir l'argent de l'impôt. Dans cette classe détestée, les déprédations et les injustices étaient un vice régnant. Le peuple, pressuré par le fisc, les haïssait; le Pharisien, scandalisé dans son patriotisme, ne leur pardonnait pas de s'allier aux païens et de se faire les instruments de la servitude nationale; il les traitait de parias, les assimilait aux voleurs et aux sicaires, et n'acceptait pas leur témoignage en justice (1). Ils étaient plus nombreux qu'ailleurs, en Galilée, où le sol était fertile, la population très dense, les routes plus fréquentées, et le trafic autour du lac, — entre les villes de la Galilée, de la Décapole, de la Trachonitide, de l'Iturée et le pays de Damas, — en pleine activité.

Ils se recrutaient dans la classe inférieure, parmi ceux qui

(1) *Sanhédr.*, fol. 25, 2.

ne vivaient pas suivant la rigueur des usages pharisaïques, et que le parti dévot, dans l'orgueil de sa piété rituelle, traitait avec le dernier mépris, les appelant du nom d'impies et de pécheurs, comme les usuriers, les voleurs, les joueurs, les petits bergers, les vendeurs de fruits cueillis pendant l'année sabbatique, et les amuseurs publics qui égayaient la foule par des combats d'oiseaux (1).

Le grand nombre, dans les villages et dans les villes, tombait sous le dédain des Pharisiens, qui composaient une petite aristocratie provinciale dont l'ascendant était incontesté, parce qu'elle personnifiait le patriotisme et, — ce que l'Oriental et le Juif mettent au-dessus de tout, — la science du Livre sacré et des rites.

Les doctrines pharisaïques et sadducéennes, qui exerçaient une action prépondérante, à Jérusalem, sur la classe moyenne, ne pénétraient pas dans la masse. Le peuple, en tous pays, reste réfractaire aux arguties de la science et aux subtilités de la casuistique. Ce qui dominait la foule dans ces provinces, c'était l'amour ardent de la patrie, l'idée du Messie libérateur, et, comme pratique religieuse, les grands pèlerinages à Jérusalem.

Depuis quelques mois, l'agitation messianique provoquée par Jean-Baptiste était extrême. Les Galiléens s'étaient portés vers celui qui annonçait l'approche de Dieu ; beaucoup s'étaient affiliés à lui, comme disciples. L'emprisonnement du prophète, loin de calmer le mouvement, lui avait communiqué un surcroît d'énergie. Le prisonnier d'Hérode ceignait, aux yeux du peuple, l'auréole du martyr. La persécution n'étouffe pas la parole du prophète, elle la grandit et la consacre. Tout ce peuple qu'elle avait fait tressaillir regardait, attendait. Ces publicains et ces pécheurs, qui avaient reçu le baptême, en confessant leurs péchés, se demandaient plus que jamais quand viendrait le Seigneur, et par quels chemins on allait le voir apparaître.

Un mot résume ces espérances et cette agitation : « Le Royaume de Dieu est proche (2). »

L'expression, empruntée à Daniel, désigne le règne du Messie, succédant aux grands royaumes de la terre, les éclipsant par sa splendeur et ses bienfaits.

L'idée qu'elle traduit, sans trop la préciser, est tout le génie

(1) *Sanhédr.*, fol. 25, 2. — (2) MATTH., III, 2.

du peuple juif, elle le fait vivre, elle est le ressort de son évolution. Elle inspire aux prophètes leurs plus grands oracles; pas un qui ne la chante; depuis Joël jusqu'à Zacharie et Malachie, — Osée, Isaïe, Michée, Sophonie, Jérémie, Ézéchiel, Aggée, Daniel (1), — tous, pendant plus de cinq siècles, entretiennent dans l'âme de la nation cette espérance du Règne de Dieu et de l'âge messianique, tous dépeignent en traits éblouissants et toujours plus marqués cette ère vers laquelle Jéhovah amène peu à peu son peuple et l'humanité.

Les Apocalypses (2) des deux siècles qui précèdent l'avénement de Jésus en sont remplies. C'était un axiome dans les écoles juives que toute prière où ne se trouvait pas le souvenir du Royaume de Dieu n'était pas une prière (3). Dans le rituel du Temple, le peuple répondait aux oraisons des prêtres en s'écriant : « Béni soit le nom de la gloire du Règne de Dieu, à jamais (4). »

En passant par les lèvres de Jésus, cette expression se propage et s'enflamme. Nulle n'est plus populaire. Chaque nation a de ces mots qui, par moments, exercent une puissance magique. Diversement compris et interprétés, ils servent de cri de ralliement; la pensée qu'ils traduisent est toujours sûre d'éveiller l'attention, de commander la sympathie et d'enfiévrer les passions. A quoi tient ce charme irrésistible? Évidemment, à ce qu'ils expriment plus ou moins l'idéal qui, dans une époque, attire ou passionne un pays, un siècle, toute une civilisation.

Chez un grand nombre, ce mot restait dans un certain vague. La multitude ne précise et n'analyse rien; lorsqu'elle essaye de comprendre, elle amoindrit et matérialise tout.

Les meilleurs, parmi les Juifs, vivaient confiants dans les grandes promesses de Dieu, dans sa miséricorde et sa fidélité; ils attendaient l'œuvre, mais sans la déterminer, de peur de la méconnaître.

En dehors d'eux, il est facile de voir que deux grands courants entraînent et égarent les esprits : l'un terrestre et politique, l'autre légal et religieux. Ceux qu'emporte le premier, rêvent, sous le nom de Règne de Dieu, le rétablissement du

(1) Cf. Joel, II, III ; Osée, XIV ; Michée, V ; Jérémie, XXIII, 4 ; XXX, XXXI, 31-40 ; Ézéch., XXXIV, 10-23 ; Isaie, XXXV, XLII, XLIX, L, LI, LIII, LXI, etc. ; Aggée, II, 1-9, 18-20 ; Zach., II, III ; Malach., III ; Daniel, VII. — (2) Cf. le *Livre d'Hénoch* et le *Petit Psautier de Salomon*. — (3) *Babyl., Beracoth*, fol. 40, 2. — (4) *Babyl., Taanith*, fol. 16, 2.

royaume d'Israël, l'affranchissement du joug des Romains et un Messie qui sera le chef terrestre de ce royaume. Dans la simplicité et l'impétuosité de leur foi, ils voient déjà Jérusalem devenue le centre et la métropole de tous les peuples, ils contemplent la maison de Jéhovah ouverte aux païens accourus, en foule, pour y adorer leur Dieu et acclamer, dans leur Messie, le Roi universel.

Enfiévrés d'espérances, ils tressaillent à la pensée d'un monde nouveau, débordant de joie et de félicité, — véritable âge d'or de l'humanité messianique. C'est le propre de la foi naïve de se bercer d'illusions et de n'avoir pas conscience de l'obstacle. Les Galiléens s'abandonnaient d'autant plus à ces rêves qu'ils répondaient mieux à leur nature indépendante et guerrière.

Ceux qu'emportait le courant légal et religieux ambitionnaient surtout le triomphe de la loi mosaïque, telle que les Scribes et les Hassidim, depuis Esdras, l'avaient interprétée. Ils se résignaient au joug étranger, pourvu que le Dieu d'Israël devînt le Dieu de l'univers, et la Thora, le code universel. Ce courant prévalait dans les écoles et chez les chefs du peuple, — Sadducéens, amis du pouvoir, et Pharisiens modérés de l'école de Hillel.

A mesure que les désastres accumulés décourageront leur patriotisme, cette tendance ne fera que grandir; et elle se formulera en doctrine toujours plus nette et plus expresse, sous la plume des docteurs talmudistes (1). Le Règne de Dieu, pour les Juifs égarés par les préjugés politiques et religieux, n'est que leur propre règne. Tous mettent leurs idées à la place de la pensée de Dieu, les uns en voulant asservir le monde à une nation, les autres en prétendant enchaîner les consciences à une loi imparfaite; or, la nation juive était destinée à périr et la loi mosaïque à être complétée. Un seul être a compris et révélé dans sa plénitude la pensée divine résumée dans ce mot : « le Règne de Dieu »; c'est Jésus.

Il adopta cette expression populaire dans son apostolat galiléen. Nulle ne répondait mieux à ses desseins et à son œuvre, car elle contenait toute sa doctrine, tout son plan; elle est sa gloire, sa raison d'être, tout son génie.

Pas une parole, pas un acte de sa vie qui ne s'y rapporte.

(1) Cf. *Beracoth*, c. 2; *Gemara Babyl.*, fol. 13, 2, f. 15, 1; *Zohar, Lévit.*, f. 53.

S'il prêche, c'est pour publier la bonne nouvelle du Royaume et traduire ce qu'il est; s'il enseigne la foule sur la montagne, c'est pour en promulguer les lois; s'il parle au peuple en paraboles, au bord du lac, c'est pour lui peindre en images les mystères du Royaume, son origine, son évolution, ses luttes et ses victoires; s'il prie, s'il nous apprend à prier, c'est pour demander qu'il advienne; s'il multiplie les miracles, c'est pour établir qu'il en est le fondateur et le maître; s'il choisit des apôtres, c'est pour le perpétuer après lui et en assurer la propagation au sein de l'humanité; s'il meurt, c'est pour vaincre par sa mort les obstacles qui en empêchaient l'établissement; s'il verse l'Esprit de Dieu dans la conscience de ceux qui croient en lui, c'est que l'effusion de l'Esprit en est l'essence même; s'il veut qu'on ait foi en lui, c'est qu'il est le centre unique où l'homme peut puiser cet Esprit qui seul fait régner Dieu; s'il se transfigure devant quelques-uns de ses disciples, c'est pour leur montrer ce que devient l'être humain dans ce Royaume; s'il leur dévoile, dans des discours prophétiques, les perspectives de l'avenir, la fin et l'au delà des temps, c'est pour montrer la splendeur de l'univers réservée à la race nouvelle des fils de Dieu.

La pensée du Maître ne porte pas la moindre trace des préjugés de son peuple et de son siècle; il est également affranchi de l'élément national et politique des futurs Zélotes et de l'élément légal et mosaïque du Pharisaïsme. On ne trouvera pas dans l'histoire un seul génie qui n'ait, à quelque degré, pactisé avec les erreurs régnantes et le particularisme de son milieu. Jésus échappe à cette infériorité des plus grands hommes. Sa pensée est pure, elle a les caractères du Vrai : l'universalité, l'éternité, l'immutabilité. Pour l'avoir méconnue et faussée, presque tous les historiens modernes se sont mépris sur sa personne, sur son œuvre et sur sa vocation. De toutes les idées que l'intelligence humaine a jamais conçues, nulle ne l'égale en hauteur et en profondeur, en largeur et en durée; toujours actuelle et toujours nécessaire, elle est, à la fois, la plus humaine et la plus divine.

Dieu ne régnait donc pas dans l'humanité, puisqu'on parlait de l'approche de ce Règne comme d'une bonne nouvelle? Le règne de la matière et de ses lois, le règne de l'animal et de ses instincts, le règne de l'homme intelligent et libre, asservi à la nature qu'il ne connaît pas, aux forces instinc-

tives qu'il ne maîtrise pas, confondant Dieu avec la créature, adorant la créature et oubliant Dieu, se multipliant sur la terre, livré à ses erreurs et à ses vices, à ses passions et à ses misères, à l'esclavage et à la mort : voilà le monde. Dans cette nuit pleine de ténèbres et d'affolements, au milieu de toutes les races et de tous les peuples, de toutes les civilisations et de toutes les religions, un peuple, une race, une civilisation, une religion conserve, à la vérité, depuis vingt siècles, le culte sans tache du vrai Dieu ; mais le Dieu terrible qui a dicté au Juif sa loi de justice et d'esclave, n'avait là qu'ébauché son Règne. L'Esprit de crainte par lequel il courba les volontés, n'avait pas réussi à envahir la terre pervertie. Une grande espérance luisait seule dans quelques âmes, interprétant le vœu de l'universelle misère : c'était cette espérance que Jésus allait combler.

Il a la conscience pleine de cette œuvre, et c'est pourquoi il dit : « Les temps sont accomplis. » Les plus grands prophètes ne peuvent qu'espérer ; l'un d'eux a marqué l'heure attendue ; mais Jésus seul, — parce qu'il le possède en lui, — est maître de donner tout ce que l'humanité appelle par ses aspirations confuses.

Pour que ce Règne céleste soit réalisé, il faut d'abord que Dieu même intervienne personnellement dans son œuvre : or cette intervention personnelle, si clairement annoncée par les prophètes, s'accomplit en Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, possédant à la fois la force de Dieu et la force de l'homme, dans leur plénitude ; il est nécessaire que le Dieu inconnu et méconnu se révèle dans sa vérité et dans sa volonté : or Jésus seul, par son union absolue avec Dieu, Jésus, qui seul connaît le Père et tous les secrets de sa sagesse infinie, nous apporte cette double révélation ; il faut que l'Esprit même de Dieu, dont le Christ a reçu l'onction totale, soit communiqué à l'homme libre : or Jésus est la source unique de cet Esprit. L'homme animal devra se prêter à cette communication, renoncer à lui-même, se transformer et croire : Jésus le lui demande et lui donne la puissance de l'accomplir. Mais le Règne de Dieu étant destiné à tous les siècles, à tous les peuples, à toutes les civilisations, Jésus se choisira des ouvriers chargés de continuer son action visiblement et indéfectiblement, de propager et d'étendre le Règne divin : c'est ce qu'il nomme son Église.

Envisagé dans ses éléments essentiels, le Royaume de Dieu

implique un chef, une loi, des sujets. Le chef est Jésus; la Loi, l'Esprit vivant de Dieu ou la volonté du Père; les sujets, l'ensemble des hommes qui, par la foi, reconnaissent le chef, s'ouvrent à cet Esprit par le repentir et acceptent cette volonté par l'amour.

Considéré dans son évolution, à l'exemple de tout ce qui grandit, il embrasse trois phases : le début, la croissance laborieuse et la consommation. Dans sa phase initiale, il se concentre en Jésus et ses premiers fidèles; dans sa croissance, il comprend la hiérarchie apostolique et tous les croyants qui lui obéissent comme dépositaire des pouvoirs du Christ invisible; dans sa consommation, il représente le terme glorieux de l'humanité régénérée dans la gloire réservée aux élus. Ces trois états, liés l'un à l'autre, procèdent l'un de l'autre : du germe divin qui est le Christ sort l'Église, grandissante comme les rameaux de l'arbre gigantesque qui doit couvrir le monde; et l'humanité, pleinement transfigurée par le Christ, sort de l'humanité souffrante avec lui, livrée comme lui aux persécutions et à la lutte, jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu la glorifie dans la plénitude de la vie, à l'exemple de Jésus.

Le Règne de Dieu embrasse ainsi la totalité des temps et des mondes; il se prépare sur la terre, où il souffre violence, mais il remplira le ciel, à l'époque marquée par Celui qui conduit tout et qui seul a le secret de son œuvre et des temps.

On voit, dès lors, comment ce règne de Dieu est le règne de l'Esprit, puisque c'est l'Esprit de Dieu même qui le fonde, et que pour y participer l'homme doit renoncer à la chair et renaître dans l'Esprit; comment il ne détruit rien, mais consomme tout, puisqu'il communique à l'homme la force et la lumière de Dieu qui achèvent tout; comment il n'est pas de ce monde, puisque ce monde ne contient que la matière, l'animalité et la raison, — toutes choses inférieures à l'Esprit de Dieu; comment il souffre violence et n'est conquis que par la volonté, car l'homme, asservi à la matière, à ses instincts et à ses vices, est obligé de se transformer douloureusement et de renoncer à la matière, à ses passions et à ses misères pour y entrer; comment il est au dedans de l'homme, car c'est dans son âme et sa conscience que l'Esprit de Dieu vient habiter; comment il est éternel, car l'Esprit de Dieu qui le constitue est au-dessus du temps et des siècles, de tout ce qui passe, de tout ce qui meurt; comment nulle puissance ne prévaudra contre lui, car où est la force qui prévaudra contre Dieu?

comment il sera pacifique, car l'Esprit de Dieu est charité, et là où règne la charité, règnent aussi l'ordre et la paix. On voit enfin comment le Royaume invisible se réalise socialement et visiblement par l'Église édifiée sur Jésus pour rallier, peu à peu, au milieu du monde et des siècles, les âmes prédestinées, en perpétuant son Esprit, sa parole et sa vertu.

L'avénement du Règne de Dieu, tel que Jésus le concevait, n'est plus une question juive, c'est une question humaine. L'Évangile qui contient cette nouvelle est, dès lors, le livre de tous; et celui qui la réalise n'est plus seulement le Messie des Juifs, il est le Médiateur universel. Ce Règne est plus que la transformation divine et définitive de la religion d'Israël, il est la Religion même, dans sa perfection absolue.

Avec Jésus un Règne nouveau, dans le sens le plus rigoureux, est véritablement inauguré sur la terre, — règne infini, éternel, qui dominera, perfectionnera les règnes antérieurs de la matière, de l'animalité et de l'humanité. Au-dessus de la matière, des forces animales et de la raison, il y aura désormais, en activité incessante, l'Esprit vivant et personnel de Dieu. Il a pris possession de l'humanité dans le Christ; il débordera de lui, pour conquérir toutes les âmes de bonne volonté, toutes les races, toutes les civilisations; il sera le refuge suprême des pauvres, des attristés, des humbles de ce monde, de ceux que la réalité présente accable, qui attendent un progrès nouveau dans la vérité et dans le bien, qui ont faim et soif de la justice, qui veulent vaincre le mal et ne trouvent pas en eux la force de le dompter. Ils sont le grand nombre, ils sont la foule, ils sont l'humanité. Aux autres, — les satisfaits, les heureux, les violents qui oppriment les faibles, les superbes qui se complaisent dans leur science bornée, leur légalité et leur vaine sagesse, les corrompus qui se flattent eux-mêmes et qui ne connaissent pas le tourment de l'Infini, — à tous ceux-là, le Règne de Dieu reste inaccessible et incompréhensible, ils rouleront dans les ténèbres et la douleur, sans fin et sans espoir.

Cette période galiléenne de la vie de Jésus est d'un intérêt supérieur à ces pauvres Juifs de la tétrarchie d'Antipas. Ce qui va se passer là retentira dans tout l'univers; les paroles dites là seront redites aux quatre coins de la terre; l'œuvre fondée là, autour du lac de Génézareth, s'étendra sur tous les rivages; la loi promulguée sur la montagne sera, non pas un code

passager et particulariste, mais le code éternel et universel destiné à régir toute conscience; les miracles accomplis là seront plus que de simples cures de malades et de misérables, ils seront des signes de la guérison invisible des cœurs blessés, des âmes paralytiques, des esprits aveugles dont le monde est rempli; les apôtres choisis là deviendront la grande Église, ils se perpétueront avec les siècles, envahiront la terre et la conquerront au Christ.

Pour accomplir son œuvre, Jésus avait la vertu de Dieu qui se traduisait, humainement, en lui, par la sagesse, la puissance et la bonté. Sa sagesse éclairait, sa puissance commandait à la matière et aux esprits, sa bonté attirait tout.

Rien de ce qui peut donner à la parole l'efficacité et le prestige ne manquait à celle de Jésus.

Les Évangiles, qui ne songent pas un instant à l'apologie de leur héros, relèvent l'action extraordinaire qu'elle exerçait. Un mot revient sans cesse dans leur récit : « La foule », racontent-ils, « était dans l'admiration (1). » Ceux mêmes qu'on envoyait pour l'épier revenaient éblouis : — On n'a jamais parlé comme cet homme, disaient-ils à leurs chefs (2).

Ce que nous appelons l'éloquence, — le génie de la parole publique, — est en lui non pas un art, mais un don merveilleux de l'Esprit. Nul apôtre, nul prophète ne l'a égalé. Aucun n'a eu, comme lui, le secret de persuader et d'émouvoir; aucun n'a fait entrer plus avant dans l'âme des convictions plus fortes et plus sublimes, des vertus plus héroïques, plus d'énergie et plus d'amour. Sa parole a été un des leviers avec lesquels il a soulevé le monde. Il savait dire à tous la vérité opportune. Pendant sept mois, il tient tout ce peuple de Galilée sous le charme, l'entraînant sur ses pas, loin de ses villages et de ses villes, dans la solitude, au bord du lac de Tibériade et sur ses collines.

La parole humaine est souvent vide, elle n'exprime qu'une vérité banale, imparfaite, que l'ignorance rétrécit, que l'erreur parfois défigure et que la passion exagère. Rarement, elle s'anime du feu de l'esprit : de là, son impuissance et sa stérilité. Le peu de vie qu'elle contient s'épuise vite, comme la pensée haletante et la vertu timide dont elle s'inspire. Les plus pleines, les plus vibrantes, ne franchissent pas les limites

(1) MATTH., VII, 28; MARC, VI, 2; LUC, IV, 22, 32, etc. — (2) JEAN, VII, 46.

d'un peuple ou d'un siècle; au delà, elles meurent, pareilles à ces graines délicates qui ne germent que dans quelques sillons.

Celle de Jésus, en traduisant toute son âme, incarne la pensée et la vertu de Dieu. Elle est Esprit et Vie. Elle a l'originalité suprême, le relief et l'éclat, la force et l'à-propos; elle taille et frappe droit comme le glaive, elle en a la pointe et le double tranchant. Alors même qu'elle emprunte quelquefois les expressions des Prophètes, elle ne répète pas, elle rajeunit les anciennes formules, en leur donnant un sens nouveau; elle les achève et les remplit. Elle jaillit d'inspiration de la plénitude du Dieu vivant, et emporte avec elle le Dieu vivant. « Le ciel et la terre passeront », a osé dire Jésus, « mes paroles ne passeront point (1). » Elles demeurent, en effet, dans la conscience humaine, comme des étoiles dans la nuit.

Le genre humain admire les aphorismes recueillis de sa bouche comme l'expression parfaite, idéale, de la vérité. Quelle prière remplacera la sienne et osera tenir à Dieu un autre langage que le « Notre Père, qui êtes aux cieux »? Il nous a donné la formule de toutes les vertus héroïques; de la charité : « Aimez jusqu'à vos ennemis, et faites le bien à ceux mêmes qui vous haïssent (2) »; de l'humilité : « Hypocrite, tu vois le fétu dans l'œil de ton frère et tu ne vois pas la poutre dans ton œil (3) »; de la bonté envers le coupable : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre (4) »; du pardon des bourreaux : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font (5) »; de la consolation et de la force dans les douleurs : « Venez à moi, vous qui souffrez, et je vous relèverai (6). » Il a créé la science d'être heureux, dans ces maximes qui semblent un défi à la sagesse humaine et qui n'ont jamais déçu personne : « Heureux les pauvres, les doux, les affligés, les affamés de justice, les pacifiques, les persécutés; c'est dans ceux-là qu'arrive le Règne de Dieu (7). »

La parole de Jésus a l'énergie créatrice.

En exprimant la vérité, l'homme ne peut que souhaiter le bien, il n'a pas la vertu de le produire. Jésus faisait le bien qu'il disait; il parlait comme ayant puissance souveraine et

(1) MARC, XIII, 30. — (2) MATTH., V, 44 et suiv. — (3) MATTH., VII, 3; LUC, VI, 41. — (4) JEAN, VIII, 7. — (5) LUC, XXIII, 34. — (6) MATTH., XI, 28. — (7) MATTH., V, 1 et suiv.

irrésistible. D'un mot, il chassait et subjuguait les esprits mauvais, guérissait les malades, calmait toute douleur, donnait le mouvement aux paralytiques, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts. Il avait le don de transformer l'âme. En s'approchant du Prophète, en le suppliant avec foi, on était sûr d'être écouté. Les bienfaits ruisselaient de ses lèvres et de ses mains. Ce n'est pas quelque miracle isolé qui fait ressortir l'Esprit dont il a reçu l'onction (1), ce sont des flots de miracles. Les témoignages sont formels. Le miracle n'est pas un phénomène exceptionnel dans la vie de Jésus, c'est l'état normal, le signe constant de sa bonté intarissable : il se produit dès qu'on l'aborde avec la confiance et le sentiment de sa misère.

Le Thaumaturge entraînait et subjuguait plus encore que l'Évangéliste. Le peuple est le même partout, en Orient comme en Occident; la puissance le captive plus que l'intelligence, les faits éclatants plus que les paroles éloquentes, les prodiges plus que les discours. Mais lorsque ces deux éléments se réunissent, l'action est irrésistible. Personne avant Jésus, personne après lui, n'a paru sur la terre, ainsi armé de la double force de Dieu. Les prophètes n'ont eu que des rayons intermittents de sa lumière, et une puissance d'emprunt pour des œuvres exceptionnelles; Jésus possède, comme son bien propre, la Vérité éternelle qui éclaire, la puissance infinie à laquelle la vie et la mort, la nature et l'humanité, obéissent.

Un autre élément d'action populaire en Jésus, c'est son caractère, la mansuétude et la bonté. Il ne flatte pas le peuple, comme les séducteurs; il l'aime. Tout en lui est au service de cet amour. Il regarde les pauvres, les petits, les malheureux, les pécheurs méprisés. Quel contraste violent avec les Pharisiens, les docteurs, les chefs de tout ordre, prêtres, anciens, scribes, qui font du mépris de la populace un précepte, et presque une vertu! Ce caractère de Jésus ressortait de toute sa manière d'être, de parler et d'agir. En le voyant, le passage si connu d'Isaïe sur le serviteur de Jéhovah revenait à la mémoire : — « Le voilà », dit le Seigneur, « je mettrai mon Esprit sur lui, et il annoncera la justice aux païens. Il ne disputera point ni ne criera. On

(1) *Act.*, IV, 27 ; X, 38.

n'entendra pas sa voix sur les places. Il ne brisera pas le roseau cassé, il n'éteindra pas la mèche qui fume; il fera triompher la justice; et son nom sera l'espoir des païens (1). »

L'homme, doué de quelque génie supérieur, intimide par sa supériorité même; il dégage, malgré lui, je ne sais quel effroi. La puissance produit l'isolement; on la redoute, et, pour ne pas la subir, on s'éloigne. Elle effarouche ceux mêmes vers lesquels elle daigne s'incliner. Incapables d'inspirer la confiance et l'affection, les forts se résignent à régner par la crainte.

Jésus échappe à cette loi commune. L'harmonie et la puissance de ses facultés, sa douceur infinie, charment et attirent tous les êtres faibles, souffrants, accablés, malheureux, et, par conséquent, le peuple. Né lui-même au milieu des pauvres, destiné à une vie de martyr, il exerce la séduction réservée aux hommes qui portent l'auréole de la souffrance.

Sa vocation douloureuse était sans cesse devant ses yeux : il se savait et se sentait voué au supplice, cette pensée étendait sur tout son être un voile de tristesse, mais l'amour de Dieu et des hommes dominait tout en lui, et la tristesse, en se mêlant à sa bonté, rendait celle-ci plus expressive encore et plus séduisante.

L'évangélisation de la Galilée a un caractère franchement populaire. Jésus, en prenant d'abord pour théâtre de sa prédication les synagogues où la foule se réunissait chaque sabbat, était sûr d'atteindre la population entière. Il ne procède pas comme Jean, le prophète du désert, qui appelait à lui le peuple, il prend les devants, il s'affirme, il se porte où il est : c'est un signe de force et de bonté.

Si Jean, à la seule annonce de la venue du Règne de Dieu, avait ébranlé la conscience juive, quelle action ne dut pas exercer Jésus, publiant à la foule des Galiléens que le Règne de Dieu était arrivé? Toutefois, cette nouvelle émouvante ne devait pas tarder à soulever les plus graves difficultés. La première tenait à l'idée même du Royaume annoncé, la seconde au Messie, fondateur de ce Royaume. Tout, dans la doctrine et la personne de Jésus, heurtait de front les préjugés du peuple et des docteurs galiléens.

On attend un règne politique : Jésus annonce un Règne

(1) Isaie, xlii, 1 et suiv.

spirituel et intérieur; on espère que la Loi va régner : Jésus prophétise le règne de l'Esprit; on veut un Messie armé de la puissance terrestre : Jésus se présente, sans prétention humaine, sans autre force que celle de son Père, la sagesse qui enseigne l'éternelle Vérité, la puissance qui guérit l'âme et le corps; on rêve le triomphe du peuple et de la race charnelle d'Abraham sur toutes les nations : Jésus vient inaugurer le peuple et la race des hommes régénérés par l'Esprit; on se persuade que le titre de fils d'Abraham et la fidélité à la loi de Moïse suffisent pour être incorporé à ce nouveau peuple de Dieu : Jésus ne commande que la transformation morale et la foi en sa parole.

Tout était contre lui. Ce n'est pas en Jésus qu'on surprendra jamais cet art familier aux politiques de flatter l'opinion afin de mieux s'en emparer. Il ne ménage que la faiblesse, voilant les vérités trop hautes que le peuple ne pouvait entendre; il apprivoise les esprits pour les amener doucement à la lumière. Mais la force de Dieu même ne saurait échapper ici-bas aux résistances de l'homme; Jésus les a rencontrées, et c'est par un insuccès que s'inaugure son apostolat galiléen.

Les documents évangéliques ne précisent pas les villages, les bourgades et les villes de Galilée, où il vint annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu. Saint Luc, cependant, raconte en détail le voyage qu'il fit à Nazareth, à cette époque (1) : récit animé qui fait revivre une scène de synagogue juive, et nous donne le premier commentaire de Jésus sur la nature de son Royaume.

Jésus n'avait pas reparu dans son pays, semble-t-il, depuis le jour où il l'avait quitté, s'en allant au Jourdain recevoir le baptême de Jean. Il voulut revoir, évangéliser la ville où il avait grandi ignoré, et lui consacrer les prémices de son apostolat galiléen.

Le jour du sabbat, il vint, suivant sa coutume, à la synagogue, dans celle même qui l'avait vu tant de fois, assis en silence, aux dernières places, confondu parmi ses compatriotes, écoutant la lecture de la Loi, les commentaires des docteurs et des anciens. L'ouvrier inconnu y reparaissait aujourd'hui avec le renom de prophète; la curiosité attirait

(1) Luc, IV, 16 et suiv.

sur lui tous les yeux. On devait être impatient dans la petite ville de vérifier tout ce qui se racontait de lui. Les chefs de la synagogue devaient le regarder avec une certaine arrogance. La demi-science de ces docteurs de province les disposait mal à goûter la parole d'un artisan sans lettres qui, n'ayant jamais fréquenté les écoles, n'avait aucun titre, et qui rompait ouvertement avec leurs usages.

Après la récitation des prières accoutumées et la lecture des passages de la Loi, on fit à Jésus l'honneur de lire le morceau des prophètes. Sur l'ordre du président, le « Hasan » vint lui offrir le rouleau sacré; il le déploya, et il trouva le passage suivant du prophète Isaïe :

« L'Esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi;

« Car l'Éternel m'a oint pour porter la bonne nouvelle aux malheureux.

« Il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé,

« Proclamer aux captifs la liberté, et aux prisonniers la délivrance,

« Publier l'année de grâce de l'Éternel, et le jour de vengeance de notre Dieu,

« Consoler les affligés, annoncer à ceux de Sion qui pleurent, qu'un diadème leur sera donné au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu du deuil, un manteau de louange au lieu d'un esprit abattu. On les appellera les térébinthes de la justice, une plantation à la gloire de l'Éternel (1). »

Il replia le rouleau, le rendit au « Hasan », et s'assit.

Tous le regardaient en silence. Alors, il commença par leur dire : « Ce que vous venez d'entendre s'est accompli, aujourd'hui même. »

Jésus explique aux Nazaréens qu'il est celui sur qui l'Esprit du Seigneur est descendu, qu'en vertu de cette onction divine, il est l'envoyé messianique, le chef du Royaume de Dieu; et il enseigne la nature de ce royaume, tel qu'Isaïe l'avait prophétisé.

Une telle peinture n'avait rien qui pût flatter les idées en faveur auprès des Pharisiens et dans les écoles. Les patriotes fanatiques et les zélés de la Loi n'y trouvaient pas leur idéal de convention. Sous son langage figuré, on cherche vainement une allusion à la future restauration du royaume d'Israël, à

(1) Isaïe, LXI, 1 et suiv.

son affranchissement du joug romain, à l'extension triomphante de la Loi dans laquelle se drapait l'orgueil de ce peuple; il ne s'agit que de l'amour et de la miséricorde infinis de l'Éternel : voilà ce qui crée, en effet, le Règne attendu; il n'est question que des pauvres, des humbles, des enchaînés, des prisonniers, des affligés, de ceux qui pleurent : voilà les élus du nouveau Règne. Ceux-là sont partout, dans la terre entière, comme en Israël; car partout l'âme humaine souffre, attend et succombe sous les chaînes dont le mal l'accable, partout elle appelle Celui qui seul éclaire et console, affranchit et apaise.

Ce porteur du bon message à toute conscience, ce consolateur, ce libérateur, quel est-il? Il n'existe pas parmi les hommes; il faut que Dieu l'envoie, et, pour qu'il puisse accomplir son œuvre, il est nécessaire que l'Esprit de Dieu soit en lui. C'est par cet Esprit qu'il fera régner Dieu et constituera le Royaume destiné à achever et à couronner l'évolution des choses.

Avec quel accent ému, quelle onction, quelle éloquence, Jésus parla de l'amour de Dieu, des souffrances de l'âme privée de lui; avec quel tressaillement il montra la joie réservée à ceux qui accueilleraient la bonne nouvelle, ceindraient le diadème, seraient parfumés de l'huile de la paix, revêtiraient le manteau d'allégresse et s'élèveraient dans la justice, comme les térébinthes de Dieu! On peut le juger par l'effet produit; l'approbation et l'admiration furent unanimes.

Cependant, le premier mouvement calmé, une objection se souleva d'elle-même dans un grand nombre. Jésus se donnant clairement comme le Messie, on se demandait de quel droit il osait s'attribuer ce titre, et on rappelait avec dédain sa naissance pauvre : — N'est-ce pas, disait-on, le fils de Joseph?

L'opposition s'accentua; on dut le presser d'un ton scandalisé pour savoir sur quels signes il appuyait une prétention si haute. La raison impartiale reste calme; mais les esprits froissés dans leurs idées préconçues ne se possèdent pas. Le fanatisme régnait presque partout chez les Juifs, à cette époque; il leur fallait des signes, et ils les exigent de Jésus comme justification de sa messianité. Jésus les refuse aux Nazaréens, comme il les a toujours refusés à ceux qui les lui demandent dans ce même esprit d'incrédulité. Il ne les accorde qu'à ceux qui ont foi, jamais à ceux qui discutent aigrement,

superbement. C'est un fait saillant dans toute sa vie, un trait caractéristique de sa conduite.

Des signes, n'en avait-il pas accompli déjà à Jérusalem, en Judée et à Capharnaüm ? Et n'avait-il pas le droit de se recommander d'eux, en face de ses concitoyens scandalisés que le fils de Joseph se donnât comme l'envoyé de Dieu ?

— « Vous m'objectez évidemment », leur dit-il, « le proverbe : « Médecin, guéris-toi toi-même. Ce que tu as fait « ailleurs, fais-le chez les tiens. Tout ce que tu as accompli « à Capharnaüm, montre-le ici même, dans ton pays. »

Jésus reste inexorable. Rien n'a prise sur lui, si ce n'est la confiance et l'amour; aucun défi ne le trouble, aucune exigence ne le fait plier. Il est comme son Père : il résiste aux superbes et aux violents, il aime les humbles et les doux.

— « En vérité, je vous le dis », répond-il aux Nazaréens, « vous justifiez un autre proverbe : « Nul prophète ne trouve « accueil dans sa patrie. » Dieu les envoie à qui il lui plaît. Et, reprenant l'histoire, il ajouta : « Voyez Élie, au jour où il prophétisait, dans ces trois années et demie où le ciel resta fermé et où la terre fut en proie à la famine, il y avait bien des veuves en Israël : Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais en Sarepta, pays de Sidon, à une pauvre femme veuve (1). Et, au temps d'Élie le prophète, il y avait bien des lépreux en Israël : aucun ne fut purifié, aucun, si ce n'est un Syrien, Naaman (2). »

Jésus laisse entrevoir à ses contradicteurs une vérité dure. Il insinue par ces exemples que le Royaume de Dieu n'est point enchaîné au peuple des prophètes, que ce peuple obstiné ne le recevra point, que le Messie sera envoyé aux païens, à ces affamés et à ces lépreux dont la pauvre femme de Sarepta et le Syrien sont le symbole. Rien ne pouvait blesser plus cruellement l'orgueil religieux des Pharisiens et leur faux patriotisme.

L'enseignement de Jésus n'était pourtant que celui des prophètes sur le Royaume de Dieu et sur le Messie lui-même; mais ceux que l'erreur captive et que la passion conduit, ne veulent rien voir en dehors de ce qui caresse la passion et flatte l'erreur. La vérité ne les éclaire plus, elle les irrite; ils ne regardent plus, ils s'aveuglent; emportés de colère, ils n'ont plus d'autre inspiration que la violence; ils anathématisent, ils excommunient, ils lapident et ils tuent.

(1) *III Rois*, XVII, 9-24. — (2) *IV Rois*, V, 9-14.

Exaspérés par les paroles du Prophète qui les jugeait indignes d'être témoins de ses signes, outrés par son langage sur les païens et le peuple saint, les Nazaréens se levèrent. Au mépris de leur loi, sans jugement préalable, sans conseil, ils le chassent de la synagogue, le poussent loin de leur ville comme un excommunié; et, dans leur fanatisme, ils veulent le précipiter du haut d'un rocher de la montagne.

Comment Jésus a-t-il échappé à cette émeute? Une force divine le gardait. L'Évangile le montre au milieu de ces énergumènes, calme et doux. Aucun n'étend la main sur lui, tous s'écartent, et il passe (1). Nul n'a pouvoir sur Jésus. L'Esprit qui le remplit le préserve. Il va où il l'entraîne, à travers l'humanité souvent conjurée, mais toujours impuissante, s'il ne se livre lui-même à ses coups.

Il quitta Nazareth, et dut pleurer sur elle, car si rien ne lui donnait plus de joie que la confiance, rien ne l'attristait plus que l'incrédulité.

C'est le sort des doux et des humbles d'être méconnus et persécutés. Il prit, à travers la montagne, le chemin du lac, par Cana et la plaine d'El-Batouf, et se dirigea vers Capharnaüm.

(1) Luc, IV, 30.

CHAPITRE II

JÉSUS A CAPHARNAÜM.

Le lac de Génézareth est le joyau de la Galilée. Ce n'est pas un saphir toujours bleu; ses eaux ressemblent à l'opale aux reflets changeants. Les montagnes lui font un sertissement de belle ciselure. A l'occident, les hauteurs grises de Safed, les roches escarpées de l'ouady Hammar, Koroun-Hattin, la cime d'Arbel, les monts de Tibériade; à l'orient, les dernières pentes toutes vertes qui descendent, en ondulant, du haut pays de Gaulan, et qui se redressent parfois pour retomber à pic; au nord, les collines de Korazin, et, par delà, le grand Hermon, étincelant de neige, — ferment l'horizon de tous côtés. Ce cercle immense ne s'entr'ouvre qu'au sud pour former la vallée du Jourdain et donner passage au fleuve. Le ciel du midi, encadré par les masses bleuâtres et vaporeuses des monts de Besçan et d'Adjloun, est d'une blancheur d'argent.

Les volcans ont tourmenté ces montagnes et ces collines, comme ils ont secoué les régions sauvages de la mer Morte. Les blocs noirs de basalte qu'ils ont vomis se voient de toutes parts. Et cependant, quel contraste entre la mer Morte et la mer de Tibériade! L'une est un gouffre, l'autre une coupe; la colère de Dieu semble planer sur l'une, et l'amour de Dieu sur l'autre. Ici, une morne, une effrayante désolation; là, une tranquille sérénité.

Le lac s'allonge en pointe du nord au sud, mesurant plus de vingt kilomètres; il se renfle vers la rive occidentale qui décrit un vaste demi-cercle depuis le monticule de Medjdel jusqu'au promontoire du Khan el-Minieh; sa plus grande

longueur est de trois ou quatre lieues; il dessine un ovale irrégulier.

Lorsque le ciel s'y reflète, éclatant de blanche lumière, il apparaît tout blanc lui-même, pareil à la neige de l'Hermon.

L'œil ne distingue plus où le lac finit et où le ciel commence. Les collines des deux rives adoucissent, en s'éloignant, leurs arêtes et leur teinte. Les plus proches se colorent d'un violet sombre, les plus lointaines d'un bleu pâle. Le soir, après le coucher du soleil, le lac semble assoupi; ses eaux sans rides, figées, prennent des teintes métalliques. Vu dans sa largeur, il se confond avec la terre : une ligne brillante comme une lame d'acier marque le rivage. Les collines se reflètent vaguement en larges bandes violacées, moirées, sur un fond vert. Par instants, un souffle descend de la montagne et fronce, sans la troubler, la belle nappe immobile; c'est comme un frémissement. A mesure que le jour décroît, les couleurs du lac s'effacent peu à peu et se perdent dans un gris violet, comme le ciel. Au lever des étoiles, la brise fraîchit, la vague clapote sur les galets, caresse les touffes de lauriers-roses et agite les grands roseaux. Le lac s'éveille et parle; son murmure est d'une douceur infinie. Les anciens, dit-on, l'avaient nommé Kinnerot, parce qu'il avait la forme d'une harpe, le « kinnor » des Hébreux. Il en a l'harmonie.

Vingt villes, autrefois, quand Jésus naviguait sur ses eaux, s'y baignaient, — Capharnaüm, Bethsaïde, Medjdel, Julias, Kersa, Gamala, Tarichée, Hippos, Kufeir. Les caravanes remplissaient les chemins autour du lac, et descendaient par les ouady Hammar, El-Armud, El-Nashi, de Saïda, de Tyr et d'Akra, et par les ouady Zukeif et Zemmak, de Damas, de la Gaulonitide, de l'Iturée, de la Trachonitide et du Hauran.

Aujourd'hui, Tibériade est la seule ville debout, avec deux ou trois misérables villages de fellahs. Partout des ruines, amas informes de pierres brutes ou taillées qui n'ont gardé du passé que le nom.

La nuit venue, sur la rive occidentale, des feux scintillent, ce sont les feux des Bédouins campés dans les bosquets de sidr, au milieu des hautes herbes. Plus de caravanes : on ne voit défiler que les chameaux de la tribu nomade, emmenant à travers champs des familles entières, avec les femmes et les enfants accroupis sur les tentes enroulées.

C'est là, au bord de cette mer prédestinée (1), que Jésus, chassé de Nazareth, venait demander un refuge.

Une des villes les plus animées par le passage des caravanes était Capharnaüm. Elle était située à la pointe nord du lac, un peu plus près de la rive occidentale que de l'embouchure du Jourdain, à l'entrée de l'ouady Nasif, le long de la route qui menait à Damas par la Gaulonitide, et sur les pentes adoucies qui descendent vers le lac des hauteurs de Safed. Ses maisons s'avançaient jusque sur la plage. De petites criques servaient de port aux barques des pêcheurs. L'industrie de la pêche y était très active. Jérusalem avait un marché spécial où les bateliers du lac venaient vendre leur poisson desséché. Il est difficile de dire quel était le chiffre de la population de Capharnaüm. Comme elle était ville frontière de la tétrarchie, elle avait une enceinte de murs, une centurie, un bureau de péage et de douanes. Les habitants vantaient leur synagogue, construite par la munificence d'un centurion.

De la ville de Jésus il ne reste que des débris informes, amoncelés, ensevelis sous terre. Les ruines couvrent une surface d'un kilomètre de long sur quatre ou cinq cents mètres de large : ce qui dénote une petite cité. Le nom lui-même a disparu à demi. Capharnaüm n'est plus que Tell-Houm (2).

Quand on parcourt ces tertres qui ressemblent à des tombes, quand on suit ces murs arasant le sol, il est impossible de reconstituer l'antique ville. La synagogue seule est reconnaissable à de superbes débris. Ses grandes assises en calcaire poli sont restées en place. On peut mesurer les dimensions de l'édifice, compter les quatre rangées de colonnes qui le partageaient intérieurement en cinq nefs. Voici le seuil de la grande porte, la marque des gonds, les entablements, les fûts des colonnes, les morceaux de la frise, les feuilles d'acanthe des chapiteaux.

Vraisemblablement, c'est là même où Jésus parut, où il parla, chaque sabbat, pendant plusieurs mois. Tout près et adossé au mur oriental de ce monument, on reconnaît un autre édifice de date plus récente ; c'est sans doute l'église

(1) Isaie, LX, 2 et suiv.
(2) Voir l'Appendice D : *Authenticité de l'emplacement de Capharnaüm.*

élevée par le Juif converti Josèphe, au temps de Constantin, sur l'emplacement de la maison de Pierre qui fut la demeure de Jésus.

Les siècles et les révolutions ont passé sur Capharnaüm, accomplissant l'anathème que le Prophète de Galilée lui jeta pour n'avoir pas reconnu le salut qu'il lui apportait dans la douceur de son avénement. La ville infidèle a disparu; le lac, la nature, le ciel, n'ont pas changé. Ce sont bien les mêmes collines que Jésus a gravies, seul ou avec les siens, pour prier et pour parler au peuple; les mêmes sentiers qu'il a suivis; les mêmes pierres blanchies par la vague où il s'est reposé; les mêmes rives couvertes de lauriers-roses et d'agnus-castus qu'il a parcourues. C'est le même horizon : au couchant, vers la plaine verte de Gennesar, voilà la vallée des Ramiers, aux roches abruptes et rougeâtres, par laquelle il est venu de Nazareth, et le monticule de Medjdel avec sa tour ruinée, l'ancienne demeure peut-être de Marie-Magdeleine; plus près, à côté de Capharnaüm, Bethsaïde, la patrie de ses plus chers apôtres; à l'orient, Julias et les monts solitaires où, pour la première fois, il multiplia les pains; le pays des Géraséniens, et Kersa où il chassa les démons; au sud, le lac sans rives, le ciel inondé de lumière.

Dans quelles conditions s'effectua la fuite de Jésus à Capharnaüm? Fut-il accompagné par sa mère et par les membres de sa famille? S'arrêta-t-il à Cana? Emmena-t-il avec lui quelques disciples? Le silence des Évangiles ne permet pas de rien affirmer. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que, chassé, répudié par les Nazaréens, Jésus continua résolument sa grande œuvre.

Dans cette fuite même, il commence à s'attacher par des liens plus étroits les disciples qui doivent travailler avec lui. Jusqu'à ce moment, ils n'étaient pas toujours à sa suite. Après l'avoir accompagné dans ses voyages à Jérusalem, ils revenaient dans leur famille et à leurs travaux. Au retour de la fête des Purim, tandis que Jésus se dirigeait vers Nazareth, ses disciples s'étaient séparés, chacun avait pris le chemin de son pays.

En arrivant aux bords du lac, vers Bethsaïde, Jésus vit la foule grossir sur ses pas; elle se ruait, dit un Évangile (1),

(1) Luc, v, 1.

pour entendre la parole de Dieu. Comme il longeait le rivage, il aperçut deux barques d'où les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. L'une était à Pierre; il y monta, lui disant de s'éloigner un peu de terre; puis, il s'assit, et, de dessus la barque, il enseignait le peuple resté sur la grève.

Quand il eut fini : — « Avance en mer, dit-il à Simon, et jette les filets pour pêcher. » — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet.

Il le jeta, et ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent, et remplirent les deux barques, au point qu'elles menaçaient de couler.

En voyant cela, Simon tomba aux pieds de Jésus. — Retirez-vous de moi, Seigneur, lui dit-il, parce que je suis un homme pécheur.

Toute l'âme de Pierre est dans ce mot : spontanée et franche, ardente et désintéressée. Ils sont dans la stupeur, lui et tous ses compagnons, à la vue d'une telle pêche. Jacques et Jean, fils de Zébédée, étaient là. Jésus dit alors à Simon : — « Ne crains pas; désormais, ce sont des hommes que tu prendras. »

Le cri de Pierre l'avait ému. L'homme qui reconnaît son indignité grandit devant Dieu. En s'avouant pécheur, Pierre confessait la sainteté de son Maître. Ce sentiment de son néant et de la grandeur de Jésus lui mérita d'être initié à sa haute destinée. Ne plus croire en soi, voilà la première condition pour être un apôtre.

« Il s'avança un peu plus loin et vit Jacques et Jean, son frère, qui raccommodaient leurs filets, dans une barque. Il les appela, et, laissant les filets et leur père Zébédée dans la barque, avec les mercenaires, ils le suivirent (1). »

On voit apparaître les premiers linéaments de l'œuvre publique de Jésus.

Dans cet organisme vivant qui sera son Église visible, ce qui se montre tout d'abord, c'est l'apostolat. Ce ralliement des hommes à sa doctrine, à sa loi, à sa personne : voilà l'œuvre à laquelle il convie ses disciples. Dans un premier appel, aux bords du Jourdain, il les avait attirés près de lui, sans leur dire où il les emmenait; aujourd'hui, il leur donne

(1) Matth., xiii, 18-22 ; Marc, i, 16-20.

conscience de leur grande destinée dans ce mot d'un symbolisme saisissant, comme Jésus les aimait : « Pêcheurs d'hommes. »

La petite mer de Galilée, c'est le monde; les quatre pêcheurs de Bethsaïde, voilà les primeurs de cette légion d'apôtres qui jetteront le filet dans l'humanité. Le dessein est immense; les ouvriers ne sont rien, mais Jésus les appelle, et comme Dieu, qu'il nomme son Père, a créé le monde de rien, lui le sauvera aussi avec rien. Il faut que le néant de l'homme atteste la force de Dieu.

Jésus, entouré de ses quatre disciples, arriva à Capharnaüm (1).

Il n'y était pas un inconnu; il y avait fait une courte apparition, avant son premier voyage à Jérusalem pour la première Pâque de sa vie publique (2). Quelques mois plus tard, la guérison du fils de l'intendant du tétrarque Hérode l'avait rendu célèbre (3). Les prophètes avaient annoncé que la lumière de Dieu luirait sur les bords de cette mer où Capharnaüm était assise, aux confins de Zabulon et de Nephtali (4).

C'était un jour de sabbat. Jésus, avec ses disciples, se rendit à la synagogue et il y prêcha. L'impression fut extraordinaire. Il tranchait sur tous les maîtres, les Pharisiens et les Scribes. Il n'invoquait pas, à leur façon, l'autorité des anciens, il ne se réclamait ni de Hillel ni de Schammaï, il s'affirmait lui-même et s'appliquait, avec une autorité souveraine, la parole des prophètes; telles étaient sa force et sa persuasion qu'en dépit de la nouveauté, tous ces esclaves de la formule ne résistaient pas au charme qui se dégageait de sa personne.

Un incident inattendu vint provoquer en Jésus l'activité d'une puissance nouvelle et augmenter encore l'admiration de la foule.

Il se trouvait dans l'assemblée un homme possédé d'un esprit immonde qui s'écria tout à coup, à grande voix et en interpellant Jésus : — Qu'y a-t-il de commun entre toi et nous? Jésus de Nazareth, laisse-nous. Es-tu venu pour nous perdre? Je sais qui tu es, le Saint de Dieu.

Jésus le menaça.

(1) MATTH., IV, 14; VIII, 14-17; MARC, I, 21-39; LUC, IV, 31-44. — (2) Voir liv. II, chap. V. — (3) Voir liv. II, chap. VI. — (4) ISAIE, IX, 2.

— « Tais-toi », lui dit-il, « sors de cet homme. »

Le démon l'agita violemment, le jeta à terre, au milieu du peuple, et sortit de lui, en jetant un grand cri, sans lui faire aucun mal.

Un frisson d'épouvante mêlé de stupeur courut dans l'assemblée. Tous se demandaient : Qu'est ceci? Il commande avec puissance, même aux esprits immondes, et ils sortent (1).

Cette scène est la première rapportée par les documents évangéliques où se manifeste l'autorité souveraine de Jésus sur l'esprit mauvais qui tyrannise invisiblement l'humanité et qui possède visiblement certains hommes.

Dans sa tentation, il l'avait vaincu pour lui-même; par ses exorcismes, il va le dompter dans les autres. De tels faits ne doivent être ni supprimés ni atténués, ils demandent à être expliqués; car ils se rattachent à la grande question du mal, et on ne saurait les comprendre, au sens évangélique, sans écouter sur ce point les enseignements de Jésus.

Aucun être n'est isolé dans l'immensité des choses; tous sont liés par d'invisibles chaînes. Ces rapports secrets, profonds, constants, établissent l'unité organique et vivante de l'univers. La matière est sous l'empire de la force inconnue qui préside aux transformations, aux métamorphoses, aux groupements et aux évolutions; les esprits s'agitent autour de Celui qui est la source et le foyer de leur activité intellectuelle et libre : les uns, enchaînés par l'amour et la volonté souveraine dont ils exécutent la loi; les autres, entraînés loin d'elle par la révolte, dans le désordre et la haine. Entre l'univers physique et l'univers spirituel sont les âmes; elles forment une région intermédiaire qui touche à la matière, puisqu'elles l'animent, et à l'Esprit, puisqu'elles reçoivent ses impulsions directes. Ce règne est celui de l'homme : il est le point de convergence universel. Tout ce qui est vient retentir en lui. L'âme est sous la pression de la matière et de l'esprit; elle est capable de s'unir à l'une, qu'elle transforme, organise, vivifie, et dont elle reçoit tous les rayonnements; elle est, en même temps, ouverte à l'action mystérieuse de l'autre, car l'Esprit de Dieu peut descendre en elle, lui communiquer son impulsion, sa vérité, son attrait; et les esprits créés, bons ou mauvais, peuvent contracter avec elle des affinités secrètes,

(1) Marc, I, 23-27; Luc, IV, 33-37.

suivant qu'elle laisse prévaloir le mal ou le bien, dans sa conscience.

De même que les corps attirés par un centre commun qui régit et soutient leurs mouvements, forment un système, une sorte de famille et de monde, de même les esprits libres, subissant un attrait commun, s'apparentent et deviennent une sorte d'organisme mystique. On appelle attraction la puissance physique qui règne sur la matière; la puissance d'attraction des esprits, c'est l'amour et la volonté.

Toute philosophie qui perd de vue ce vaste ensemble mutile notre nature, méconnaît le jeu de sa vie, la grandeur des phénomènes dont elle est le théâtre, et sa prodigieuse destinée.

D'après la doctrine de Jésus, le mal n'est pas seulement un fait humain qui a son origine dans la volonté mauvaise et dans l'hérédité, son occasion dans la fragilité de la chair, son châtiment dans les infirmités et les douleurs physiques; c'est un fait transcendant à l'espèce qui se rattache en dernière analyse au monde supérieur des esprits. Le mal auquel est en proie l'humanité a sa cause première dans leurs suggestions, il est une résultante de ce qui s'est accompli dans leurs sphères invisibles. L'homme n'est pas seulement une nature terrestre, asservie à des passions, une volonté égoïste et superbe qui tend à se préférer à tout, l'homme est un esprit d'ordre inférieur, livré aux influences perfides et perverses d'esprits plus grands que lui.

Jésus et ses apôtres ont clairement enseigné l'existence de Satan et des démons, et leur influence sur l'homme. Jésus parle souvent du Tentateur. Il le nomme ὁ Διάβολος (le Calomniateur), ὁ Πονηρός (le Mauvais), ὁ Ἄρχων τῶν δαιμόνιων (le chef des démons), ὁ Ἐχθρός (l'Ennemi), et Βεελζεβουδ, Baal-Zebud, nom de la divinité philistine que les Juifs donnaient au chef des démons, et Σατᾶν ou Σατανᾶς (Satan), et Ἄρχων τοῦ κόσμου τοῦτου (le Maître de ce monde). Il y fait allusion dans le discours sur la montagne (1), dans la prière dominicale (2), dans ses paraboles (3), dans ses discussions avec les Pharisiens (4). C'est le fort armé qu'il vient lier et chasser; il lui attribue les grands crimes, l'incrédulité des Juifs, la trahison de Judas,

(1) Matth., v, 37. — (2) Matth., vi, 13. — (3) Matth., xiii, 19. — (4) Matth., xii, 24.

l'aveuglement des païens, les maladies cruelles, les obsessions et les possessions.

L'existence des esprits mauvais, leur intervention historique dans la chaîne des événements est une vérité traditionnelle qui se retrouve partout, dans toutes les races primitives, sémite, aryenne, touranienne, à tous les états de leurs civilisations. Elle fait partie du patrimoine et de la conscience même de l'humanité; il y a légèreté et naïve outrecuidance à n'y voir que le produit de l'ignorance ou de la sottise, de la fourberie ou de la crédulité.

A l'encontre de ce témoignage universel qui comprend l'humanité entière, — toutes ses religions et toutes ses philosophies, toutes ses traditions et toutes ses doctrines, les plus grands noms dans la poésie, la science et la piété, — on ne voit que trois sectes : chez les païens, les Épicuriens et les Cyniques; chez les Juifs, les Sadducéens. C'est à eux que se rattache la critique matérialiste et panthéiste moderne, et cette philosophie qui, tout en reconnaissant un Dieu personnel, l'a isolé de ce monde, traitant l'évolution de l'humanité livrée à ses seules forces, comme si Dieu n'existait pas : athéisme euphémique qui rassure les simples, en évitant des négations brutales, et qui arrive au même résultat que le scepticisme ou l'athéisme le plus tranchant.

Cette dernière négation, qui ne date que d'un siècle et demi, ne repose sur aucun fondement sérieux. Elle s'est produite avec l'art des affirmations audacieuses, flattant notre horreur secrète de l'invisible et notre dédain du témoignage d'autrui. A-t-on jamais prouvé que les esprits n'existent pas? et s'ils existent, qu'ils n'interviennent pas dans le monde de nos sensations, de nos inclinations, de nos imaginations, de nos passions, de nos rêves? La science sans Dieu, matérialiste et panthéiste, a décrété fièrement que tous les phénomènes extraordinaires dont le récit remplit l'histoire : charmes, divination, enchantements, évocations, fascination, maléfices, sortilèges, possessions, n'étaient qu'un délire de l'ignorance, de l'imagination, ou des phénomènes de névrose, d'hystérie, de somnambulisme ou de magnétisme naturel (1); elle ne l'a jamais prouvé. Aucune névrose n'explique les corps suspendus

(1) « Entre Dieu et les hommes, enseignait Platon, il faut reconnaître le monde invisible des esprits. Ils entretiennent l'harmonie de ces deux sphères. Ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute science divinatoire, et tout l'art des prêtres, relativement aux sacrifices, aux initiations, aux

en l'air contre la loi de la pesanteur, la vue des choses cachées, la prédiction d'événements futurs, la connaissance des langues étrangères sans que le sujet les ait apprises. Nulle négation ne prévaut contre ces faits. Ils existent, documentés, patents; et ils défient la science qui se refuse à reconnaître l'intervention d'êtres intelligents, supérieurs à l'homme. Le charlatanisme, la crédulité, la superstition ont certainement eu dans ces phénomènes une grande part; mais en la faisant aussi large qu'une critique sensée le doit, il en reste d'indéniables que de telles causes ne suffisent point à expliquer, et que le parti pris seul se permettra de récuser.

La négation, tranchante sous des airs tranquilles, couvre mal la timidité de ceux qui la prodiguent.

L'histoire du paganisme n'est que la lugubre manifestation des œuvres sataniques. Les erreurs et les ténèbres qui égarent les intelligences et souillent les consciences, les vices effrayants qui dévorent des civilisations entières, les passions qui matérialisent l'être humain et l'enfouissent dans cette terre où il ne trouve que la douleur et la mort, décèlent l'action incessante de l'esprit du mal, du prince de ce monde; de lui et de ses légions relèvent les cultes dégradants, voluptueux et homicides, qui sont les instruments de la décrépitude païenne. Le séducteur mystérieux, après avoir entraîné à la révolte le premier couple humain, continue son œuvre à travers les âges; et cette œuvre d'homicide et d'égoïsme, d'orgueil et de volupté, de violence et de ruse, de servitude et de mort, grandit et couvre la terre, enchaînant dans un cercle fatal la multitude des peuples, des civilisations et des races. C'est comme un déluge; où sera l'arche?

Il ne suffit pas, pour délivrer l'humanité, de lui communiquer une force curative qui apaise ses passions, ranime et rectifie sa volonté; il faut la prémunir et l'affranchir, la prémunir contre les séductions du Mauvais, et l'affranchir du joug dont il l'accable. Qui sera cette force?

Certes, il est au pouvoir de tout être intelligent et libre de communiquer son âme avec sa parole, et d'imprimer par sa vie tout entière en ceux qui l'approchent l'impulsion de son esprit :

enchantements, aux prophéties, à la magie. Car Dieu ne se manifeste pas immédiatement à l'homme, mais bien par l'intermédiaire des démons. Celui qui est savant dans toutes ces choses est véritablement un homme inspiré. » (PLATON, *le Banquet.*)

c'est le plus grand don et la plus haute puissance qui aient été départis à une créature; mais qu'est-ce que cet esprit? Une énergie limitée, une lumière mêlée de ténèbres, une volonté courte et fragile, des passions mal contenues et désordonnées.

De là, l'impuissance de l'homme à régénérer l'homme : en se communiquant, il transmet le mal dont il est lui-même infesté. L'Esprit de Dieu, seul, étant supérieur au mal, peut opérer la rédemption humaine; il était pleinement en Jésus, et Jésus a été le vrai, le seul Sauveur.

C'était une des fonctions les plus populaires du Messie. Les préjugés, à la vérité, l'avaient diminuée et restreinte, comme ils avaient amoindri et défiguré le héros messianique. Dans cette œuvre, il ne s'agissait jamais que de la nation et de la race élues. Il était question du Juif, jamais de l'homme, du peuple plus que de l'individu. Tel était l'exclusivisme de cette race extraordinaire, que tout le reste de l'humanité disparaissait devant elle, et que l'individu lui-même semblait absorbé par l'unité supérieure de la nation. Les mots de salut et de délivrance messianiques n'avaient de sens qu'au point de vue de l'autonomie nationale et religieuse du peuple. Une nation indépendante et victorieuse; un culte libre, respecté, universellement reconnu : tout s'arrêtait là pour elle.

Rien n'était plus éloigné de la pensée de Jésus. Bien qu'envoyé d'abord aux Juifs, il se savait le Messie de l'humanité. C'est l'homme et non le Juif qu'il veut sauver et libérer; et même en se révélant aux Juifs, c'est à l'homme qu'il parle, à l'être libre et conscient, à l'individu, à l'âme, à ce qui fait tous les humains égaux devant Dieu, sous le ciel. Là est sa grandeur et son universalité.

L'œuvre du salut de l'homme implique ainsi deux éléments : l'un négatif, l'affranchissement de l'esprit du mal, dont les manifestations ordinaires et les instruments se trouvent dans le monde livré à son empire, dans notre volonté affaiblie, désorientée, et dans nos passions déréglées; l'autre, positif, la communication effective de l'Esprit de Dieu ou du bien. En pénétrant dans l'être humain, au plus profond de son âme, cet esprit l'éclaire et l'attire, raffermit la volonté, apaise les instincts, établit l'homme tout entier dans la vérité et la vertu, dans le calme et l'équilibre de l'ordre. Voilé aujourd'hui sous une chair qui doit souffrir et mourir, il se révélera, un jour, quand nous apparaîtrons immortels, transfigurés, glorieux,

absorbés mais non confondus dans la vie de Dieu même, dans sa lumière, son amour et sa beauté.

Cette fonction de libérateur et de sauveur, au sens le plus profond, le plus spirituel, le plus mystique du mot, est restée incomprise et naturellement négligée par les historiens qui ont voulu interpréter la vie de Jésus, en altérant les documents, au gré d'une critique matérialiste, panthéiste, sceptique et rationaliste.

Les démoniaques guéris par Jésus, les démons, le chef des démons, Satan, — dont le rôle est essentiel dans l'histoire du Christ, et qu'on ne peut supprimer sans la dénaturer, — ont été l'objet de grandes discussions critiques. L'Évangile est rempli de choses qui déconcertent la raison, la défient, et parfois l'irritent. Les faits diaboliques ne sont pas les plus choquants, mais ils gênent certaine philosophie moderne qui ne voit dans la croyance au démon qu'une superstition vaine, dans les démoniaques que des malades; et comme Jésus croyait au démon et le chassait du corps des possédés, les derniers critiques n'ont pas craint d'accuser Jésus d'avoir partagé les superstitions de son temps et de son pays. Il a cru, disent-ils, chasser les esprits dont se prétendaient tourmentés de pauvres fous; il n'a fait que les charmer.

Conclusion offensante pour celui qui, en rien, n'a subi ni accepté les idées fausses qui égaraient l'opinion; théorie arbitraire, d'ailleurs, car la philosophie n'a jamais prouvé que les esprits n'existaient pas, et la science jamais établi que la possession n'était qu'une aliénation mentale. Avant d'accuser le Christ de superstition, il conviendrait de démontrer que les démons, dont il a admis l'existence et qu'il a exorcisés, n'étaient qu'un rêve de la fantaisie juive.

La tranquille et parfois injurieuse affirmation de quelques critiques en face de la croyance universelle, peut être dédaignée.

Certains, voulant sauver la sagesse du Christ du naufrage où la théorie qui nie les démons la faisait sombrer, ont imaginé le système de l'accommodation. Jésus ne croyait pas à Satan ni aux légions d'anges mauvais; s'il en a parlé, s'il a eu l'air de les chasser, c'est pour s'accommoder aux idées et au langage du peuple. Expédient malhabile : on prétend garder intacte la sagesse de Jésus, et l'on sacrifie sa droiture, la simplicité, la loyauté de son caractère; rien n'est en désaccord plus

violent avec la manière de Jésus. Impossible de méconnaître, de rabaisser, de ravaler davantage et de mieux travestir un phénomène d'une plus grande portée.

Nier le démon, c'est nier l'origine surhumaine du mal; nier son intervention constante dans l'humanité, c'est nier la cause la plus puissante de notre corruption; nier la possession, c'est nier la manifestation la plus énergique du Tentateur qui nous asservit; nier les cures de ces êtres enchaînés par le Mauvais dans leurs mouvements et leurs facultés sensibles, c'est nier un des pouvoirs divins du Christ.

Ces erreurs sont fatales; elles conduisent à la négation de Jésus et de l'œuvre messianique.

Quand on pénètre au plus intime de la conscience des saints, lorsqu'on observe la vie de ces âmes héroïques qui ont marché sur les traces du Christ et hérité de son esprit, on les voit en lutte constante, non pas seulement contre les sens et contre l'égoïsme, mais contre les esprits mauvais dont les assauts furieux ne cessent de les ébranler, sans pouvoir les réduire.

La masse des hommes ne connaît que les œuvres de Satan. L'esprit du mal, pour les séduire, n'a qu'à déchaîner les tempêtes de la passion, les convoitises de l'égoïsme et les tourbillons de l'orgueil ambitieux; il est réservé aux saints de lutter, à l'exemple de Jésus, contre les puissances ténébreuses du mal, — ces forces malicieuses, spirituelles (1), auxquelles, dès l'origine, le monde a été livré.

Il y a là toute une psychologie supérieure qui est le commentaire vivant de l'Évangile, et qu'il n'est pas donné à la critique épaisse de comprendre. Ce domaine lui est fermé : qu'elle le nie avec des airs superbes, ses négations importent peu; les saints vivent, et emplissent l'histoire : c'est en eux qu'il faut regarder pour découvrir ce que ne soupçonne même pas la science bornée de l'homme animal.

Tous ces systèmes d'athéisme et de fatalisme faussent ou détruisent la vraie notion du mal; et dès lors, ils sont impuissants à pénétrer celui qui se disait sans péché et seul capable de vaincre le mal. Quiconque les subit ne connaît plus la grande commisération pour l'homme accablé par ses vices, il n'entend plus l'immense gémissement qui sort de la poitrine haletante de l'humanité, il n'espère plus dans la rédemption universelle. L'âme du Rédempteur demeure pour lui impénétrable. Il

(1) *Éph.*, VI, 12.

relèvera dans sa vie, avec complaisance, ses enseignements, ses préceptes moraux; c'est le seul élément auquel il lui soit donné d'atteindre, — celui par lequel les moralistes peuvent lui ressembler de loin, mais non celui par lequel Jésus tranche sur tous les maîtres et les domine tous. Promulguer le bien est au pouvoir du sage; commander aux esprits n'appartient plus à l'homme; or, c'est à ce prix qu'on peut vraiment sauver et affranchir l'homme. Jésus avait cette puissance : il relève l'âme, sa parole écarte l'esprit mauvais qui la tyrannise, elle triomphe de ses suggestions, repousse ses assauts, et communique au croyant, avec la lumière, l'esprit de force qui entraîne la volonté dans celle même de Dieu.

Voilà les faits dont l'Évangile rend témoignage. Les négliger, c'est enlever à Jésus son trait le plus original, c'est le rabaisser au niveau des simples philosophes de la Grèce ou de Rome, ou des rabbis de Judée. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la démonologie des Juifs au premier siècle et sur les pratiques superstitieuses de leurs exorcistes, pour repousser une telle offense à sa grandeur, et pour mesurer combien il dépasse, en ce point comme en tout, le niveau de son temps.

L'existence des esprits, anges et démons, — créatures supérieures à l'homme, intermédiaires entre Dieu et lui, — est une des idées familières à la religion juive. On a prétendu que cette doctrine avait pour origine la Chaldée et la Perse, et qu'elle datait de l'exil de Babylone.

L'histoire prouve la fausseté d'une telle assertion. Les plus anciens documents de la religion d'Israël mentionnent les anges. C'est un ange qui console Agar au désert (1), un ange qui anéantit Sodome et sauve Loth (2); ce sont des anges que Jacob endormi voit monter et descendre par l'échelle mystérieuse (3).

La plupart des livres postérieurs à la Genèse sont remplis de passages analogues où il est question de ces esprits supérieurs à la terre, et de leurs légions innombrables. Quelque développement qu'elle ait pu recevoir, au cours de l'histoire, la foi des anciens est restée pure; la croyance aux esprits n'a jamais subi d'atteinte; et, tout en se couvrant d'un voile poétique, le dogme primitif, à travers les superstitions populaires, ne s'est jamais transformé en légende et en fable.

(1) *Gen.*, XVI, 7. — (2) *Gen.*, XVIII. — (3) *Gen.*, XXVIII, 12.

Les livres antérieurs à l'exil eux-mêmes ont, souvent et en maintes façons, représenté les anges sous les couleurs les plus chaudes de la poésie : le chérubin à l'épée de feu qui garde l'entrée du paradis (1); l'armée des cieux qui, dans la vision de Michée, entoure le trône de Dieu (2); Satan qui intervient dans le conseil des fils de Dieu et qui traite avec Jéhovah de la tentation de Job (3).

La croyance aux démons, aux anges, aux esprits, était populaire chez les Juifs. Les Sadducéens seuls ne la partageaient pas; c'étaient les Épicuriens de ce peuple. Non seulement l'existence des démons était admise, mais on croyait à leur influence et à leur intervention dans la vie. Beaucoup de maladies et d'infirmités venaient d'eux. On les appelait esprits mauvais ou impurs, réservant ce dernier nom aux démons qui entraînaient le malade dans les tombeaux et les lieux immondes (4). On disait de certains hommes qu'ils avaient un démon mauvais ou impur.

La possession ne saurait être confondue avec aucune maladie physique. Elle n'est pas un désordre organique, matériel, une sorte d'hallucination ou d'aliénation mentale, une des formes de la névrose, comme l'ont prétendu les critiques rationalistes, au mépris des documents qui la mentionnent, elle est un état particulier de l'âme, un désordre psychologique. La présence du démon dans certains hommes n'absorbe pas, ne détruit pas leur personnalité : le moi est indestructible et inviolable. Dieu lui-même, qui pourrait tout détruire, comme il a tout créé, ne détruit rien, et il s'est refusé à l'anéantir. L'action satanique la plus violente ne s'exerce dans les malheureux qui en sont victimes que sur les facultés organiques, inférieures, sur l'imagination et les sens; la liberté peut être momentanément enchaînée, mais elle n'appartient au démon qu'en se livrant elle-même.

Le possédé est sous l'empire d'un esprit qui le maîtrise, suspend ou paralyse sa liberté, lui enlève la domination normale de son corps et de ses membres, parle par sa bouche et bouleverse sa sensibilité. Les désordres que ses facultés manifestent n'ont point pour principe un état maladif du cerveau ou des organes, ils dérivent de l'action violente et perturbatrice d'une volonté supérieure. Ils sont un résultat, ils ne sont

(1) *Gen.*, II. — (2) *I Rois*, XXII, 19 et suiv. — (3) JOB, I, 6. — (4) *Talmud Hieros.*, *Errubin*, fol. 42, 2.

pas une cause; et, dès lors, la guérison du possédé ne relève point de la médecine, elle ne peut s'opérer que par l'action morale d'un esprit sur un esprit.

De vraies maladies accompagnaient, il est vrai, d'ordinaire, la possession (1). Certains sens étaient paralysés souvent; le démoniaque ne voyait pas, ne parlait pas; il était sujet à des convulsions, à des crises d'épilepsie (2). Mais rien n'autorise à confondre ces maladies avec la possession elle-même. Tout ce qu'on peut dire, en interrogeant de plus près les textes, c'est que le trouble apporté dans la vie organique du possédé tenait peut-être à l'action violente de l'esprit qui le tourmentait. Telle est l'unité qui resserre l'âme et le corps, que les perturbations de l'organisme amènent les troubles psychiques, comme les troubles de l'âme engendrent les désordres organiques.

La superstition et la magie se mêlaient à ces croyances; elles ont toujours exercé un grand empire chez les Juifs. Ils attachaient beaucoup d'importance aux songes; il y avait un art pour les provoquer, et une science pour les interpréter. Certains faisaient métier de cette science qui était considérée comme l'une des plus nobles, et qui, d'après le Talmud de Babylone (3), comptait vingt-quatre interprètes à Jérusalem. Aucun peuple n'a tenu en aussi grand crédit peut-être les amulettes, les formules magiques, les exorcismes et les incantations.

Les malades portaient suspendues au cou ces amulettes; ils se faisaient réciter, pour calmer leurs douleurs ou pour s'endormir, diverses formules magiques. Ils en avaient de plusieurs sortes, suivant les maladies : les unes étaient efficaces contre les chiens enragés, les autres contre le démon de la cécité. Ils pratiquaient les maléfices, les sortilèges, l'art des devins; ils exigeaient du Sanhédrite qu'il fût versé dans l'astrologie, la divination, la magie, afin qu'il pût juger de toutes ces choses; ils racontaient une foule de prodiges de leurs magiciens, et malgré l'exagération qui se mêle toujours à ces sortes de récits merveilleux, il est difficile de ne pas voir dans ces témoignages une lueur de vérité.

L'exorcisme proprement dit était en honneur. Les rabbis les plus pieux s'occupaient de chasser les démons, et quelques-uns arrivaient à une grande célébrité.

(1) MATTH., IX, 32. Cf. MARC, IX, 17-25; MATTH., XII, 22. — (2) MATTH., XVII, 14. — (3) *Beracoth*, fol. 55, 2.

Leur prière la plus ordinaire était l'incantation, dont le Talmud nous a gardé plusieurs formules (1). Avant de la prononcer, le rabbi devait verser un peu d'huile sur la tête des malades. Il y avait même, au témoignage de Josèphe (2), un livre magique, le « Sepher Refuot », dont la légende attribuait la composition à Salomon lui-même. Un des talismans les plus efficaces, raconte l'historien, était une racine sacrée appelée « Baaras ». Elle était couleur de feu, difficile à trouver; mais son contact était toujours efficace : le démon n'y résistait pas. Les exorcismes étaient fréquents, comme les cas de possession diabolique.

A quel signe, en ces temps, reconnaissait-on le démoniaque? Rien ne permet de trancher cette question avec documents à l'appui. Pourquoi les possédés s'étaient-ils multipliés, en Palestine, à l'époque de Jésus? Pourquoi ont-ils cessé ou diminué ensuite? Questions plus mystérieuses encore. L'effervescence des esprits, l'état d'exaspération d'un peuple qui voyait sombrer son indépendance, la tension extrême de ses espérances religieuses, cette heure de crise où les passions les plus véhémentes prenaient feu : voilà sans doute les conditions matérielles et psychologiques. Mais les causes véritables sont plus haut que nous; il faudrait, pour les saisir, connaître les lois qui relient le monde des âmes au monde des esprits, et pénétrer les desseins mêmes de Dieu.

Lorsque l'Esprit de Dieu se manifeste sur la terre, dans un point de l'humanité, l'esprit du mal s'insurge et multiplie ses attaques, pour en entraver l'action. C'est une loi de l'histoire; les plus saints parmi les hommes, en combattant le mal, provoquent indirectement ses manifestations violentes. Or, la venue de Jésus, c'était la venue du Saint de Dieu, l'intervention personnelle de l'Esprit dans sa plénitude divine : elle devait susciter les agressions les plus terribles de l'esprit mauvais et de ses légions.

Il est à remarquer, en effet, que tous les démoniaques dont l'Évangile raconte la cure merveilleuse sont entraînés vers Jésus par une force irrésistible. L'esprit qui parle par leur bouche ne manque jamais de proclamer la messianité de celui dont ils redoutent la puissance souveraine. On s'est demandé

(1) *Sabbat.*, col. 6, 2; *Talm. Babyl., Ioma*, fol. 84; *Avodat Zarah*, fol. 12.
(2) *Antiq.*, VIII, 2.

pourquoi : c'est une manière de combattre le Prophète; en appelant Jésus : Saint de Dieu, Fils de David, Messie enfin, ils réveillent dans la foule les idées fausses qu'elle attache à ce titre, et nous savons que rien n'était plus propre à entraver l'action du vrai messianisme. Jésus imposait silence à ces voix indignes, obéissant en cela moins encore à la répulsion que ce témoignage hypocrite et perfide lui inspirait, qu'à la sagesse et à la réserve nécessaires à son œuvre.

Maître souverain des esprits, il les exorcise; de l'âme, il la transforme; des corps, il leur rend l'équilibre et la santé; il ne guérit le corps que pour sauver l'âme, il ne sauve l'âme qu'en l'affranchissant du Mauvais, et il ne l'affranchit qu'en lui communiquant l'Esprit de Dieu. La cure des possédés n'est qu'un cas particulier de la thérapeutique divine de Jésus, un des phénomènes les plus expressifs de sa grande œuvre de délivrance.

Ce qui frappa d'étonnement les Juifs de la synagogue de Capharnaüm, dans la guérison du démoniaque, c'était moins le fait lui-même que la manière dont il fut accompli. De telles guérisons se voyaient, paraît-il, au milieu d'eux, mais elles tenaient à la vertu des prières, des formules sacrées, des invocations, des incantations, des pratiques de leurs exorcistes, et, sans doute aussi, le plus souvent, à la complaisance des esprits. Jésus ne fait appel à aucune force étrangère, il n'a qu'un mot à dire; il ordonne, et l'esprit immonde se retire, dompté, chassé par une volonté supérieure.

La rumeur fut grande dans tout le pays. Les villes du lac et de la montagne s'émurent au récit de l'événement.

Jésus sortit de la synagogue accompagné de ses quatre disciples, et vint dans la maison de Simon et d'André, qui était tout proche. La belle-mère de Simon était au lit, malade d'une grosse fièvre. Ses disciples le prièrent pour elle. Il s'approcha, la fit lever, la prit par la main; sur-le-champ la fièvre la quitta, et elle les servait (1).

L'événement du matin avait mis en émoi toute la petite ville. Sur le soir, le soleil couché, et le sabbat fini, on lui amena tous les malades et tous ceux que le démon possédait. La population s'était assemblée devant sa porte. Jésus guérit plusieurs malades, en leur imposant les mains; il chassa

(1) MATTH., VIII, 14-17; MARC, I, 29-39; LUC, IV, 38-44

encore plusieurs démons qui criaient : « Tu es le Fils de Dieu » ; et en les gourmandant, il ne leur permettait pas de dire qu'il était le Christ.

Lorsqu'il fit jour, il se leva de grand matin, et s'en alla seul, prier en un lieu désert. Pierre et ceux qui étaient avec lui le suivirent de loin. La foule était revenue pour le chercher. Ses disciples l'ayant rejoint, lui dirent : — Maître, tout le monde vous cherche.

— « Allons dans les villages et les villes voisines, leur répondit-il, afin que je prêche là aussi. C'est pour cela que je suis venu. »

Ce récit plein de vie, dont j'emprunte le texte si sobre, si simple, à deux Évangélistes (1), est le tableau vrai d'une journée de Jésus, en Galilée. Il nous fait assister à l'apostolat du Maître, heure par heure. Nous pouvons le suivre du matin au soir, le voir agir et vivre.

La prière était son premier acte. Avant le soleil, lorsque tous étaient endormis, il quittait la maison et la ville, se retirait à l'écart, loin du bruit, loin des hommes, recherchant la solitude et le silence pour parler à son Père, dans le secret.

La nature palestinienne est d'un grand recueillement. Le village et la ville sont bruyants, mais la campagne est muette; dès qu'on s'éloigne des dernières maisons, c'est le calme du désert. Pas de bruit confus comme celui qui s'élève de la mer ou celui qu'on entend sous les bois. Quelques cris perdus : gazouillement d'oiseaux, hennissement des bêtes, chant du coq, aboiement des chiens; dans la nuit, plainte du chacal, et, par moments, appel de voix humaines. Mais tout cela reste isolé, discret, et se perd dans le silence qui plane au loin dans les vallées et les montagnes de Palestine, et ajoute à son immense mélancolie.

Les disciples venaient rejoindre leur Maître, ils le trouvaient en prière. Alors, commençait l'œuvre du jour. Ils s'en allaient dans les villages et les synagogues à l'heure de l'assemblée. Jésus évangélisait le Royaume de Dieu et enchantait la foule accourue pour l'entendre.

La maison où il recevait l'hospitalité ne tardait pas à être envahie. Tous les malades du pays étaient amenés au Prophète : il les guérissait d'un mot, d'un regard, ou d'une

(1) Marc, I, 29-39. Cf. Matth., VIII, 14-17 ; Luc, IV, 42-44.

imposition de ses mains bénies. On le pressait : l'affluence était telle qu'il n'avait pas le temps de manger.

Quelquefois, il revenait au bord du lac, en deçà ou au delà de la ville, et il montait sur une des barques de Pierre. La foule s'asseyait le long du rivage, silencieuse, et lui, de la barque un peu éloignée, il parlait.

Au coucher du soleil, il rentrait dans sa demeure, et jusqu'à la nuit, il y était de nouveau assailli par la multitude. Les aveugles, les estropiés, les sourds et muets, les aliénés, les épileptiques, ceux qui avaient un esprit mauvais, toutes les douleurs et les infirmités humaines accouraient. Jamais homme ne vit réunies autour de lui plus de misères. Personne n'en a plus guéri, et n'a mieux connu la joie du bienfait. Sa bonté et sa compassion étaient inépuisables; il disait souvent : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir (1). » Ses journées ployaient sous le poids des œuvres saintes, comme l'arbre chargé de fruits mûrs. On l'invitait pour lui faire honneur et l'entendre de plus près. Sa conversation, toujours religieuse, était pleine d'images vives, de traits inattendus. Les âmes sincères se sentaient transformées à sa voix; les perfides étaient démasqués et confondus.

A la nuit, lorsque tous se retirent et dorment, il veillait longtemps encore, donnant parfois toutes les heures à la prière. Les fatigues de son apostolat le faisaient vivre; son corps se reposait comme son âme sur le sein du Père céleste.

Telle était la vie de Jésus, dans ces jours de Galilée qui furent comme le printemps du Royaume de Dieu.

(1) *Act.*, xx, 35.

CHAPITRE III

GUÉRISON DU LÉPREUX. OPPOSITION DES PHARISIENS EN GALILÉE.

Le voyage de Jésus aux environs de Capharnaüm fut de courte durée (1). Quelques jours après, nous le retrouvons dans la ville. Son activité est extrême; en sept mois, il évangélisera toute la Galilée et la Décapole, il ira même jusqu'aux confins du territoire de Tyr et de Sidon, et Césarée de Philippe le verra dans ses murs. Dans cette première excursion, il visita certainement Korazim et Bethsaïde.

L'une, — Bethsaïde, — simple bourgade habitée par des pêcheurs, était la patrie de Pierre. Située au bord du lac, à la pointe nord-ouest, près d'une petite anse, à l'entrée de la plaine de Gennesar, elle avait, à l'abri des vents du sud, un mouillage excellent. Une belle source, l'Aïn-Tine, jaillissait à ses portes. La route de la Méditerranée à Damas la traversait dans sa longueur et se bifurquait, après l'avoir dépassée. L'un des chemins longeait le lac et menait à Capharnaüm en trois quarts d'heure de marche; l'autre s'engageait dans les gorges des montagnes de Safed. Un vieux khan subsiste encore au point de bifurcation, élevé là pour protéger les caravanes contre le brigandage, à l'entrée de ces défilés où l'attaque était facile. De l'ancienne Bethsaïde, il ne reste que des débris informes, quelques pans de murs d'un ciment indestructible. La charrue a passé au milieu de ces ruines, à travers les pierres que le fellah indolent ne songe même pas à écarter.

Korazim était au nord de Capharnaüm, à deux milles de

(1) Marc, II, 1.

distance de la ville et du lac, dominant un ouady au fond duquel gronde, à la saison des pluies, un torrent impétueux. Aujourd'hui, toutes les collines sont déboisées. Des blocs de basalte apparaissent de toutes parts et donnent à la terre l'aspect sombre d'un sol volcanisé. L'horizon est fermé. Une échancrure laisse voir un coin du lac bleu : c'est un rayon de sérénité dans cette nature maudite.

Les débris de la ville ruinée depuis plus de quinze ou seize siècles ressemblent à un chaos. Korazim devait avoir une garnison militaire, à en juger par les vestiges d'une tour qui paraît avoir été une forteresse; elle avait aussi une synagogue dont on peut admirer les ruines et mesurer les belles proportions. Linteaux gisants à terre, blocs creusés en forme de conques marines, tronçons et chapiteaux de colonnes, pieds-droits monolithes, toutes ces pierres basaltiques forment un pêle-mêle effrayant; c'est évidemment là que Jésus vint souvent prêcher.

A quelques pas, un vieil arbre, un doûm aux rameaux touffus, pouvant abriter sous son ombre une tribu entière, oppose sa vitalité puissante à la mort d'alentour. Des fleurs croissent au milieu des ruines; l'herbe, engraissée par les troupeaux, verdit; quelques Bédouins campent dans la ville frappée par l'anathème du Christ; on y respire la désolation.

De tout ce voyage dans les villes voisines de Capharnaüm, les documents ne rapportent qu'un fait. Ils le signalent, sans aucun doute, parce qu'il contribua à répandre au loin la renommée de Jésus et dut frapper vivement l'imagination de la foule : il s'agit de la guérison d'un lépreux.

La lèpre était, chez les Juifs, une des maladies les plus redoutées; ils la regardaient comme envoyée de Dieu (1), et dans leurs imprécations, ils ne la souhaitaient qu'à un ennemi mortel (2).

Dès le début de la maladie, le prêtre déclare le lépreux impur, l'exclut du commerce des hommes et le relègue à la campagne, dans la société d'autres lépreux (3). On lui déchire les vêtements en signe de deuil. La solitude à laquelle il est condamné n'est cependant pas un emprisonnement; dans les villes non ceintes de murailles, il peut entrer à la synago-

(1) *Nombr.*, XII, 10; *II Chron.*, XXVI, 19. — (2) *II Rois*, III, 29; *IV Rois*, V, 27. — (3) *IV Rois*, VII, 3; LUC, XVII, 12.

gue (1). Il y est parqué derrière une balustrade qui l'isole de l'assemblée; il doit entrer le premier et sortir le dernier (2).

La lèpre passait pour incurable, même la lèpre blanche, la plus commune et la moins repoussante. Lorsqu'elle avait envahi tout le corps et que, les écailles tombées, la peau devenait blanche et luisante, on la considérait comme ayant perdu toute puissance de contagion : les prêtres alors pouvaient déclarer « pur » le lépreux et lui rendre la liberté (3).

Il devait offrir trois sacrifices, l'un d'expiation, l'autre de culpabilité, le troisième en holocauste. Les pauvres offraient des oiseaux; les riches, des agneaux. La cérémonie se célébrait dans une des salles du Temple, au coin septentrional de la cour des femmes. Le lépreux, conduit devant la porte de Nicanor dont il ne pouvait franchir le seuil, tendait la tête d'abord, puis la main, puis le pied, vers la cour des hommes; le sacrificateur lui touchait avec du sang le lobe de l'oreille, le pouce et l'orteil, tandis qu'un autre prêtre l'oignait d'huile : il sortait purifié.

Ce fléau, endémique en Égypte et dans la partie méridionale de l'Asie Mineure, n'a pas totalement disparu de la Palestine. Jérusalem, Naplouse, Ramleh, ont encore leurs lépreux. On les voit, comme au temps de Jésus, aux abords de ces villes, — la peau d'un blanc luisant, couverte d'écailles, les oreilles et le nez rongés d'ulcères, les yeux fixes, vitreux, enflammés, les phalanges des doigts à demi détachées, — tendant leurs mains enveloppées de bandelettes, vers les passants, et demandant l'aumône, en étalant leur misère, avec des cris déchirants.

C'est un de ces malades repoussants que Jésus a touché et guéri.

Le Maître, regagnant Capharnaüm, descendait de la montagne (4), suivi d'une multitude; il s'arrêta en chemin, dans une ville, et, le soir venu, la foule s'étant retirée, un lépreux vint à lui, se jeta à genoux, la face contre terre, en le suppliant. — Seigneur, lui disait-il, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Il fut ému de compassion : la foi et le malheur réunis l'attendrissaient; il étendit la main, toucha le lépreux :

— « Je le veux, lui dit-il, sois guéri. »

(1) *Kelim*, cap. 1; *ibid.*, 7. — (2) *Negaim*, XIII; *Hal.*, 12. — (3) *Lévit.*, XIII, XIV. — (4) MATTH., VIII, 1-4; MARC, I, 40-45; LUC, V, 12-16.

A peine eut-il parlé, qu'à l'instant même la lèpre quitta cet homme.

Jésus le congédia aussitôt, et lui dit d'un ton d'autorité : — « Garde-toi de rien dire de ceci à personne; mais va, montre-toi au prince des prêtres, et offre pour ta guérison ce que Moïse a ordonné, afin que tu sois pour eux un témoignage. »

L'évidence du mal, la soudaineté de la cure, au seul contact et à la seule volonté de Jésus, donnent à ce fait un caractère surnaturel et miraculeux. De tels actes sont fréquents, habituels, dans la vie publique du Maître.

Le mal était considéré comme incurable; et, quand il ne le serait pas, sa disparition instantanée révélait en Jésus une puissance divine égale à sa bonté. Maître de la loi, il voulut, malgré la défense du Lévitique (1), toucher le lépreux; un tel contact ne pouvait souiller celui qui, d'un mot, effaçait toute impureté. Il ne se contenta pas de guérir le malheureux qui l'implorait, il en fit un témoin, son témoin. Tout en lui recommandant de ne point le dire à la foule, dont il craignait toujours l'effervescence et qu'il s'efforçait de modérer, Jésus l'envoya aux prêtres, à Jérusalem, essayant encore d'éclairer de loin ces aveugles et avertissant les Sanhédrites que celui qu'ils avaient menacé de mort comme blasphémateur, continuait son œuvre, et que l'Esprit de Dieu était avec lui. Un homme guéri de la lèpre était un des plus grands signes que pût présenter un prophète; il rappelait Moïse et Élisée (2), l'un qui avait guéri sa sœur Miriam et l'autre le Syrien Naaman.

Rien ne put contenir l'élan et la joie du lépreux; il s'en alla, publiant partout ce qui s'était passé. Jésus ne pouvait plus paraître dans la ville; il était obligé de se dérober dans la campagne déserte, à l'écart des habitations. La solitude lui donnait le calme, et il y priait.

L'action messianique s'étend en Galilée et dans la Palestine entière avec rapidité. Tout contribue à sa diffusion : la supériorité même de Jésus, la nouveauté de son enseignement, sa puissance thaumaturgique, l'éloquence de sa parole, l'éclat de ses œuvres, la nature expansive, l'état de surexcitation

(1) *Lévit.*, ch. XIII. — (2) *Nombr.*, XI. Cf. *Deut.*, XXIV, 9.

politique et religieuse des Galiléens. A toutes ces causes, il faut ajouter les rapports fréquents, intimes, de toutes les villes, de tous les villages des diverses tétrarchies et de la Judée avec la métropole. La centralisation autour de Jérusalem, du Temple et du Sanhédrin, était excessive. Les devoirs du culte, pèlerinages et sacrifices, amenaient en Judée et à Jérusalem, plusieurs fois chaque année, presque toutes les familles juives; l'impôt du Temple mettait en mouvement toute une classe de collecteurs qui parcouraient le pays; l'autorité doctrinale du Sanhédrin rayonnait dans toutes les synagogues, et les membres de la grande assemblée exerçaient partout une véritable inquisition.

Trois catégories se forment autour de Jésus : les disciples, la foule et la haute classe dirigeante, anciens et docteurs.

Les disciples suivent le Maître, vivant de sa vie, s'imprégnant de sa doctrine et de sa vertu. Ils sont la terre élue qu'il travaille et féconde; il les aime avec prédilection, leur parle sans figures, les initie peu à peu à ses desseins, les pénètre de son Esprit et se les incorpore.

La foule, en Orient comme en Occident, est toujours la même : spontanée, passive, ne résistant pas à l'attrait de la nouveauté, de la puissance et surtout des bienfaits palpables, matériels; c'est là que Jésus recherche et recrute ses disciples, parce que là se trouvent les cœurs simples, les âmes droites. Le peuple galiléen, plus indépendant des pouvoirs établis, et plus accessible à une action que ces pouvoirs suspectaient, lui inspirait plus de confiance que celui de Jérusalem. Jésus, du premier coup, provoqua son enthousiasme; il le laissait venir à lui, avait pitié de ses misères et le comblait de ses bienfaits; il lui parlait en paraboles pour ménager sa faiblesse à comprendre la vérité divine, et pour ne point exposer à l'injure de l'ignorance populaire la sainteté de son enseignement; il l'attirait sur ses pas, aux synagogues, dans les villages, à travers les champs, au bord du lac et sur les collines écartées. On vit rarement pareille effervescence autour d'un prophète : c'était une sorte de magnétisme divin.

Lorsqu'un homme remue si puissamment tout un pays et frappe au cœur même du peuple, l'opposition ne tarde pas à se produire. Nous la voyons naître autour de Jésus, en Galilée comme à Jérusalem; et naturellement, c'est dans la classe

élevée, gardienne des traditions, dans celle qui a le pouvoir et qui représente les doctrines en vogue, qu'elle éclate. Elle revêt toutes les formes : provocante et insidieuse, elle flatte et intimide; elle est aux aguets pour épier et pour surprendre, elle s'attache à celui qu'elle veut perdre et grandit avec lui, elle sait déchaîner les passions, elle connaît l'art de toutes les hypocrisies et de la haine; elle ne recule devant rien pour nuire, et elle poursuivra Jésus jusqu'à la mort.

Quiconque apporte une idée, une forme, une force nouvelles, a contre lui les idées, les formes, les forces anciennes. Bien que né pour le progrès, l'homme se refuse au progrès. Toute innovation est un enfantement laborieux. Jésus, le seul novateur divin, a été la plus sainte des victimes. Vouloir perfectionner l'humanité, c'est aller au-devant du supplice. Avant de renoncer à un état, même inférieur, et à tous les intérêts que cet état engendre, l'homme résistera souvent jusqu'au sang; et il essayera d'anéantir celui qui voudra le réveiller de son inertie.

Prudent et réservé, plein de fermeté et de force, quelquefois triste et indigné, Jésus luttera sans trêve contre les Pharisiens, il les réfutera, les confondra, les menacera, les rejettera, les accablera d'anathèmes.

Le récit évangélique met en vive lumière cet antagonisme et les circonstances diverses qui, au jour le jour, l'enveniment et l'exaspèrent.

Jésus rentrait à peine à Capharnaüm (1), qu'il se vit de nouveau assailli par le peuple. Son absence avait accru plutôt que calmé l'entraînement général. Le bruit de son retour ne tarda pas à se répandre, et, dès qu'on le sut dans la maison, la foule accourut, si pressée, que ni la maison ni la cour antérieure ne pouvaient la contenir.

Il était assis dans la chambre haute (2) et prêchait la parole. Près de lui, on voyait des Pharisiens et des docteurs de la Loi, attirés par sa renommée grandissante. Tous n'étaient pas de Galilée, plusieurs venaient de Judée et même de Jérusalem; ils écoutaient, moins pour s'instruire que pour juger.

(1) Marc, II. — (2) La maison juive comprenait ordinairement un rez-de-chaussée et un étage supérieur. C'était là que se trouvait la chambre haute, le *cœnaculum*. On s'y retirait pour prier et traiter des choses saintes, de la religion et de la loi. Cf. Lightfoot, *Horæ hebraicæ et talmudicæ*, ad h. l.

Un incident imprévu fit éclater tout à coup la vertu de Dieu (1).

Pendant que Jésus parlait, des hommes amenaient du dehors un paralytique, pour le lui présenter. En voyant la foule si compacte et ne sachant par où le faire entrer, ils gravirent l'échelle extérieure, montèrent sur la terrasse, la découvrirent au-dessus du lieu même où était Jésus, et, par l'ouverture agrandie, ils firent descendre le lit sur lequel gisait le paralytique. L'ardeur de cette foi intrépide le toucha :

— « Mon fils », dit-il au paralytique, « tes péchés te sont remis. »

Cette parole inouïe causa, chez les Scribes et les Pharisiens, une vraie stupeur. Ce n'était pas de l'étonnement, c'était du scandale. Ils se taisaient, mais leur silence cachait mal la colère de leur conscience. — Quel blasphème! se disaient-ils en eux-mêmes. Qui peut remettre les péchés, que Dieu seul?

Jésus, qui lisait dans les âmes comme en un livre ouvert, vit le trouble de leurs pensées. Pour justifier à leurs yeux cette parole, la plus extraordinaire, en effet, qui jamais soit tombée des lèvres humaines, et qui supposait en celui qui osait la prononcer la personnalité même de Dieu, il fit appel à sa vocation, à sa dignité messianique qu'il se plaisait souvent à désigner par l'expression discrète de « Fils de l'homme (2). »

Remettre le péché est un acte de juridiction divine. Si Jésus s'arroge un tel droit, c'est que Dieu est en lui, c'est qu'il est égal à Dieu. Loin de repousser cette conclusion comme un blasphème, il la prouve par un miracle.

— « Pourquoi pensez-vous ces choses? dit-il en regardant les Scribes et les Pharisiens. Quel est le plus facile de dire à ce paralytique : « Tes péchés te sont remis », ou de lui dire : « Lève-toi, prends ton lit et va-t'en? »

Ses interlocuteurs, interdits, se taisaient.

— « Il faut que vous sachiez, ajoute-t-il, que le Fils de

(1) MATTH., IX, 2-8; MARC, II, 2-12; LUC, V, 17-26.

(2) Ce mot, que Jésus s'approprie, n'a rien qui éveille dans la pensée de ses auditeurs les erreurs que celui de Messie excitait toujours. Il implique seulement son origine adamique ; il rappelle que, dans cette descendance, il est le rejeton promis au premier homme, et que sa fonction suprême, toute spirituelle, se borne à écraser la tête du séducteur et à affranchir ainsi l'humanité de la tyrannie du mal *.

* *Gen.*, III, 15.

l'homme a puissance sur la terre pour remettre les péchés. » Et, se tournant vers le paralytique, il lui dit : « Je te le commande, lève-toi, prends ton lit et retourne en ta maison. »

A ces mots, devant eux, le paralysé se leva, prit le lit où il était couché et s'en alla, glorifiant Dieu.

Il y eut dans la foule un saisissement de crainte, comme il arrive au spectacle des choses puissantes. Ce ne fut qu'un long cri de louange à Dieu. — Jamais, disait-on, nous n'avons rien vu de pareil.

La guérison du paralytique frappa plus les esprits que la divinité de Jésus dont elle était la manifestation éclatante. Jésus, pour la masse et probablement pour les lettrés qui avaient été admis à voir sa puissance, n'était qu'un thaumaturge, un prophète; et encore, les Pharisiens restaient-ils défiants.

Il sortit (1), et s'en alla le long du lac, suivi de la foule qu'il enseignait, chemin faisant. Or, comme il passait devant un bureau de péage, il vit assis un des receveurs de l'impôt, un publicain, un nommé Lévi, le fils d'Alphée.

— « Suis-moi », lui dit-il.

Ce seul mot suffit. La parole qui venait de guérir le lépreux, de rendre au paralysé le mouvement et de remettre les péchés, transforma soudainement un publicain en disciple.

Le péager se leva, et, laissant tout, il suivit Jésus.

A côté des quatre pêcheurs, voilà maintenant auprès de lui un de ces hommes les plus méprisés des Juifs, un péager. Le nouveau disciple, peu après, donna dans sa maison (2) à son maître un grand banquet auquel il invita ses collègues et ses amis, en sorte que Jésus se trouva au milieu des publicains et de tous ceux que les Pharisiens appelaient des pécheurs. Un certain nombre de ces gens, d'ailleurs, marchaient déjà à sa suite (3). C'était dans cette classe, traitée de pécheresse et d'impure, que la bonne nouvelle du Royaume de Dieu rencontrait le plus d'adhérents : Jésus l'aimait.

Il n'y a pour lui, dans l'humanité, ni riche, ni pauvre; ni lettré, ni ignorant; ni pur, ni impur; ni école, ni parti. A ses yeux, toute différence s'efface dans l'uniformité d'une même misère, dans l'austérité des mêmes devoirs et la grandeur d'une même vocation. Il ne voit que deux sortes d'hommes :

(1) MATTH., IX, 9; MARC, II, 13; LUC, V, 27. — (2) MATTH., IX, 10 et suiv.; MARC, 14 et suiv.; LUC, V, 28 et suiv. — (3) MARC, II, 15.

ceux qui s'ouvrent à l'appel de Dieu et ceux qui s'y ferment, ceux qui croient à sa parole et ceux qui la repoussent, ceux qui entrent dans la voie étroite et ceux qui s'égarent dans le chemin large de la perdition.

Ce qu'il fut en ces temps lointains, au petit pays de Galilée, il l'est encore et il le sera toujours dans la terre entière qu'il évangélise par sa parole et qu'il remue par son Esprit. Là est le secret de cette égalité vraie qui domine les inégalités nécessaires, inévitables, de ce monde. Dans ce royaume accessible à tous, si un privilège subsiste encore, il est en faveur des pauvres, des infirmes, des pécheurs, des humbles, des petits; car ils ont sur les autres un avantage : leur misère. Elle les dispose à mieux écouter le Christ. Il est plus facile, pour le suivre, de quitter un bureau de péage ou des filets que de renoncer à un royaume. L'esprit simple qui sait son ignorance écoutera mieux la parole du Maître que le docteur enflé qui se croit infaillible; le pécheur qui se frappe la poitrine n'hésite pas à confesser son indignité, tandis que le faux dévot s'irrite contre celui qui lui reproche la vanité de ses petites pratiques.

L'entourage de Jésus scandalisait, en Galilée, les Scribes et les Pharisiens. Rigides et inexorables, ils ne frayaient pas avec les gens sans piété dont le commerce les eût souillés; ils se regardaient comme les purs, et ils fuyaient les autres, religieusement.

Aussi, voyant Jésus manger avec les publicains et les pécheurs, quelques-uns d'entre eux ne purent contenir leur zèle indigné et leurs murmures. Peut-être n'étaient-ils pas les plus hostiles à Jésus, et même le considéraient-ils comme un prophète qui leur inspirait quelque admiration et quelque crainte. En effet, nous les voyons mêlés aux disciples de Jean et s'adresser avec timidité non pas à Jésus, mais à ses propres disciples.

— Pourquoi, leur dirent-ils, votre Maître mange-t-il avec des publicains et des pécheurs?

Cette question trahit leur jalousie et leur dépit de voir le Prophète manifester sa préférence pour de pauvres gens sans dévotion.

Le Maître, toujours en éveil, répondit lui-même à la question faite à ses disciples.

— « Ce ne sont pas les sains qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez, méditez ces mots du prophète : « Je

« veux la miséricorde et non le sacrifice (1). » La vertu me plaît plus que le rite, et la bonté est supérieure à l'holocauste.

D'ailleurs, ajouta-t-il, pour expliquer sa sympathie envers les pécheurs, et pour flétrir ces faux justes dont l'orgueil l'irritait, « je ne suis point venu appeler les justes, mais au contraire les pécheurs ».

Tout le génie de l'Évangile est dans ces mots où se révèle « celui qui a germé d'en haut et qui est sorti des entrailles de la miséricorde de Dieu ».

Les Pharisiens et les disciples de Jean profitèrent du festin de Lévi pour attaquer Jésus et déprécier ceux qui le suivaient. — Nous jeûnons, dirent-ils d'un air satisfait, nous jeûnons souvent et nous multiplions les prières, tandis que les vôtres mangent et boivent.

L'esprit de cette religion mal entendue qui égarait, depuis longtemps, la piété juive, perce dans ce reproche pharisaïque. Le jeûne était fréquent chez les Pharisiens ; le moins zélé le pratiquait deux fois par semaine ; d'autres l'exagéraient encore, et pour les motifs les plus futiles. La pénitence vraie était parfois bien étrangère à ces jeûneurs qui, à force d'abstinences, n'avaient souvent d'autre but que d'obtenir de beaux rêves, de conjurer les sorts et de mériter la réussite de leurs affaires (2).

— « Laissez-les, répondit Jésus aux Pharisiens, ce sont les fils de l'époux. » L'expression était de Jean lui-même, et elle devait frapper tous les disciples du Baptiste. « Tandis que l'époux est avec eux, comment peuvent-ils être dans la tristesse et dans le jeûne? » C'est le festin nuptial ; mais attendez, « un jour viendra où l'époux leur sera enlevé ; alors ils jeûneront ».

« On ne coud pas une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, sinon, le vieux vêtement se déchire et la rupture est plus grande. On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres, autrement, le vin nouveau les rompra, et il se répandra, et les outres seront perdues ; on met le vin nouveau dans les outres neuves, et tous deux se conservent. »

Les observances légales, tout le rituel du mosaïsme, voilà pour Jésus le vêtement usé et les vieilles outres ; l'Esprit dont

(1) Os., VI, 6.
(2) *Talmud Hierosol., in Megillah,* fol. 75, 1 ; *Kilaim,* fol. 32-2.

il déborde, la doctrine qu'il enseigne, voilà le drap neuf et le vin nouveau. L'ancienne Loi est finie, elle sera transformée ; elle ne peut contenir la Loi de l'Évangile ; il faut à l'homme grandi par l'Esprit un vêtement plus large. On sent poindre la doctrine de la liberté des enfants de Dieu dont saint Paul sera l'apôtre.

Les Pharisiens ne saisirent pas toute la portée de la réponse du Maître, car sa parole avait des profondeurs qui échappaient toujours à ses auditeurs immédiats ; mais ils durent comprendre que Jésus se mettait au-dessus de ce qu'ils regardaient comme le dernier mot de la religion. Ces intelligences limitées et fermées se refusaient à la lumière, ces cœurs endurcis et pétrifiés se raidissaient.

L'antagonisme est sans répit ; il ne fait que grandir à mesure que de nouveaux incidents se présentent.

Malgré sa préférence pour le peuple, Jésus se donnait à tous, aux grands comme aux petits et aux Pharisiens eux-mêmes, dès qu'ils lui faisaient appel.

Il achevait à peine de parler (1), qu'un nommé Jaïre vint vers lui. Ce devait être un Pharisien considéré dans Capharnaüm, puisqu'il était un des chefs de la synagogue. Un grand malheur l'avait frappé ; sa fille, âgée de douze ans, se mourait. L'épreuve fut plus forte que ses préjugés ; il vint aux pieds de Jésus, le suppliant avec instance : — Maître, ma fille est à l'extrémité, venez dans ma maison, imposez-lui les mains, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive.

Jésus se leva et le suivit, accompagné de ses disciples.

La foule se pressait sur leurs pas. Une femme qu'affligeait un flux de sang depuis douze années et qui avait dépensé tout son bien en médecins, sans qu'aucun pût la guérir, ayant entendu parler du Prophète, se mêla à la foule, par derrière lui. Elle était convaincue que, si elle pouvait toucher le bord de sa tunique, elle serait guérie. Elle le toucha et se sentit guérie à l'instant même.

Jésus, connaissant qu'une vertu était sortie de lui, se retourna vers la foule et demanda qui avait touché ses vêtements. — La foule vous presse, lui dirent ses disciples, et vous demandez qui vous a touché ?

Il regardait tout autour. La pauvre femme, tremblante, sachant ce qui était arrivé en elle, se prosterna devant lui et

(1) Matth., ix, 18-34 ; Marc, v, 21-43 ; Luc, viii, 40-56.

lui avoua tout. — « Ma fille, lui dit Jésus, c'est ta foi qui t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton infirmité. »

A ce même moment, on vint dire au chef de la synagogue que sa fille était morte, et qu'il était inutile de fatiguer davantage le Maître. Jésus dit à Jaïre : « Ne crains pas, aie foi seulement. » Puis, il écarta la foule et ses disciples eux-mêmes, ne permettant à personne de le suivre plus loin, si ce n'est à Pierre, Jacques et Jean.

Arrivé devant la maison, il vit un grand tumulte. Les pleureuses s'agitaient, levaient les bras, se lamentaient, les cheveux en désordre, battant des mains, poussant des cris qui se mêlaient aux notes aiguës des joueurs de flûte.

Jésus entra et dit aux gens : Pourquoi ce trouble et ces pleurs ? « La jeune fille n'est pas morte, elle dort. »

On se riait de lui, sachant qu'elle était morte.

Il renvoya tout ce monde, prit le père et la mère de la jeune fille avec ses trois disciples et entra dans la chambre où elle était couchée. Il saisit la main de la morte, en lui disant : — « Jeune fille, lève-toi ! »

La jeune fille se leva et marcha. Jésus ordonna de lui donner à manger. Les parents étaient hors d'eux-mêmes. Il leur commanda de ne rien dire de ce qui s'était passé.

En s'en allant, il guérit encore deux aveugles qui s'étaient approchés (1). — « Croyez-vous, leur dit-il, que je puisse faire ce que vous me demandez ? » — Oui, Maître.

Le malheur rend la foi facile. Jésus toucha leurs yeux, et ajouta : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Leurs yeux s'ouvrirent. — « Prenez garde, leur dit-il en les renvoyant, que personne le sache. »

Comme ils venaient de partir, un muet, un démoniaque, lui fut présenté ; il chassa le démon et rendit la parole au muet.

Tous ces miracles produisaient sur la foule une action irrésistible. Le peuple, dans son admiration croissante et dans la sincérité de son enthousiasme, s'écriait : « On n'a jamais rien vu de pareil. » Mais les Pharisiens, témoins eux aussi de tant de merveilles, ne pouvant les nier, les dénaturaient, traitant Jésus de magicien, et disant partout : « C'est au nom du démon même qu'il chasse les démons. » Ce blasphème, qu'ils

(1) MATTH., IX, 27-34.

profèrent encore avec timidité, sera jeté à la face de Jésus. Aucun ne lui sera plus sensible; il arrachera à son âme indignée les plus accablants anathèmes que l'amour outragé ait jamais fulminés.

Un ou deux jours après, c'était le sabbat (1), — celui qu'on appelait second-premier, c'est-à-dire le premier de la seconde année qui suivait l'année sabbatique (2). Jésus cheminait le long des blés; ses disciples l'accompagnaient, et, tout en marchant, ils arrachaient des épis, les froissaient dans leurs mains et les mangeaient. Des Pharisiens qui passaient furent scandalisés. On connaît leur rigidité à l'égard du repos sabbatique.

— Pourquoi, leur dirent-ils, faites-vous ce qu'il est défendu de faire durant le sabbat?

Jésus leur répondit : — « N'avez-vous jamais lu ce que fit David lorsqu'il eut faim, lui et ses compagnons (3)? Il entra dans la maison de Dieu, prit les pains de proposition que les prêtres seuls ont le droit de manger, il en mangea et en donna à ceux qui étaient avec lui. Blâmez-vous David et les siens? Blâmez-vous le grand prêtre Abimelech qui lui donna les pains sacrés? Pourquoi, alors, condamnez-vous des innocents? »

La nécessité et le besoin sont au-dessus de la loi rituelle; s'ils excusent les uns, ils excusent aussi les autres.

Vous invoquez votre loi qui interdit tout travail; mais « les prêtres dans le temple n'immolent-ils pas les victimes, le jour du sabbat? et pourtant, ils sont sans crime ». Sachez que « l'homme n'est pas fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme ». D'ailleurs, « le Fils de l'homme est le maître du sabbat ».

Jésus se sert des moindres incidents pour éclairer ses adversaires et élever leurs pensées; il en appelle de la lettre à l'esprit, des observances extérieures à la vertu, et il paraît d'autant plus grand, d'autant plus vrai, que les hommes qui le combattent sont plus étroits, plus mesquins et d'une science plus vaine.

Devant ses adversaires confondus, il s'affirme dans sa dignité souveraine et dans sa prétention messianique la plus

(1) MATTH., XII, 1-8; MARC, II, 23-28; LUC, VI, 1-5. — (2) Cf. WIESELER, *Chronologische Synopse*, p. 225, 353. Hambourg, 1843. — (3) *I Rois*, XXI.

ferme. — « Si saint que soit le sabbat », ajoute-t-il, en les laissant à leurs ténèbres, « le Fils de l'homme en est le maître. »

Se placer au-dessus du sabbat, et par là même au-dessus de la Loi et au-dessus de Moïse : on ne peut rien imaginer de plus choquant pour les Pharisiens. Cette prétention, sacrilège à leurs yeux, faisait fermenter leur haine; ils sont condamnés à haïr celui qu'ils ne veulent pas reconnaître et dont ils s'obstinent à récuser les signes.

Tous les faits répétés dont les documents évangéliques nous donnent le récit, expliquent seuls les causes vraies de l'antagonisme qui se forme et grandit jour par jour dans le parti pharisien contre le nouveau prophète. On s'attache à ses pas; on le surveille; on veut à tout prix le compromettre.

Le sabbat suivant (1), il était entré dans la synagogue pour y enseigner. Or, là, se trouvait un homme dont la main droite était desséchée. Les Pharisiens et les Scribes, voyant cet infirme, soulevèrent, devant Jésus, la question du repos sabbatique. C'était une manière insidieuse de le provoquer et de trouver le prétexte d'une accusation.

Dans leur casuistique misérable, ces docteurs sans entrailles enseignaient qu'il n'était pas permis de guérir, le jour du sabbat : ils défendaient toute application de remèdes, les frictions et les onctions (2). Un axiome favori dans cette race qui n'oublie jamais ses intérêts, avait cependant adouci la rigidité outrée de leur formule. — « Agis », disent les sages, « avec miséricorde envers les biens de l'Israélite (3). » Les maîtres, s'appuyant sur ce principe, autorisaient certains actes, le jour du sabbat, pour conserver un animal en péril.

Ces légistes interrogèrent Jésus : — Est-il permis de guérir, le jour du sabbat? Ils savaient d'avance sa réponse; mais ils voulaient le déconsidérer devant l'assemblée où leur doctrine passait pour inviolable.

Jésus les confondit par leurs propres principes.

— « Quel est celui d'entre vous », leur répondit-il, « qui, ayant une brebis, — si cette brebis vient à tomber, un jour de sabbat, dans la fosse, — ne la prenne pour la retirer? Est-ce que l'homme n'est pas au-dessus d'une brebis? »

(1) MATTH., XII, 9 et suiv.; MARC, III, 1, 6; LUC, VI, 6-11. — (2) MAIMON., *in Schabbat*, 6, 21. — (3) *Talmud Hierosol., Ioma*, fol. 62, 11.

Puis, il dit à l'homme qui avait une main desséchée : « Lève-toi, tiens-toi là, debout, au milieu. » Il se leva et se tint debout.

Jésus, alors, dit aux Pharisiens : « Est-il permis de faire du bien ou du mal, le jour du sabbat, de sauver la vie ou de l'ôter ? Répondez-moi. »

Ils se turent.

Jésus, contristé de cet aveuglement, les regarda avec colère. — « Étends ta main », dit-il à l'infirme. Il l'étendit, et aussitôt sa main desséchée redevint saine.

Le miracle n'éclaira pas ces obstinés, il ne fit que les confondre, et leur confusion se tourna en dépit. Rien ne peut dompter la volonté qui se détourne de la lumière. Le fanatisme est aveugle. Ces aberrations religieuses des Juifs du temps de Jésus nous font sourire, et cependant elles étaient pour eux le code de la piété la plus parfaite; y toucher, c'était un sacrilège. La sagesse si humaine de Jésus, ses miracles prodigieux, loin de dissiper ces préjugés, les exaspèrent.

A la suite de cette scène qui les peint au vif, les Pharisiens, plus irrités que jamais, se rassemblent en conseil et avisent au moyen de perdre Jésus.

CHAPITRE IV

LE DISCOURS SUR LA MONTAGNE.

En même temps que l'opposition se dessine et s'élève autour de Jésus, dans la classe des lettrés et des maîtres, les disciples augmentent, la foule grossit, elle arrive à Capharnaüm, de la Galilée et de la Pérée, des villes de la Décapole et de Jérusalem, de la Judée et de l'Idumée, de Tyr et de Sidon, de la Phénicie et de la Syrie. C'est un ébranlement général. On ne veut pas seulement le voir et l'entendre, les malades se précipitent vers lui pour le toucher. Il les guérissait par le seul contact; sa puissance rayonnait en bonté. Il était obligé de se dérober, tant la multitude le pressait. Afin de lui échapper, il dit à ses disciples de tenir une barque toujours prête, lorsqu'il cheminait le long du lac (1).

A la vue de ce peuple, las, errant, abandonné comme un troupeau sans pasteur, son âme était émue de pitié. Il le comparait à un champ plein d'épis.

— « La moisson est grande », disait-il à ses disciples, « mais les ouvriers en petit nombre. Priez donc le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers en sa moisson (2). »

Pour trouver un plus grand calme, il s'en allait sur les montagnes; il se retira sur une d'elles, en ces jours mêmes, un soir, en secret (3).

Les Évangiles ne la nomment pas; mais une tradition fort ancienne désigne le Djebel Koroun-Hattin (4). C'est une colline

(1) Marc, III, 9. — (2) Matth., IX, 36-38. — (3) Matth., V, 1; Luc, VI, 12.

(4) Robinson, qui semble avoir pris à tâche de bouleverser toutes les traditions locales, place le mont des Béatitudes dans les hauteurs qui dominent la

solitaire, située à l'occident et à trois heures de marche de Capharnaüm. Elle domine le large plateau qui traverse la route d'Akra au lac de Tibériade, et elle commande l'entrée des gorges de l'ouady El-Hamam. Les deux pics qui la couronnent et lui ont donné son nom (1), sont séparés par un col étroit. Entre leurs pentes raides, couvertes de cailloux brisés, s'étend une petite prairie gazonnée qui semble ménagée à dessein pour une multitude qu'on voudrait isoler et rassembler. Elles ferment l'horizon au nord et au sud, ne laissant voir que le ciel. Sur les sommets, on est noyé dans la lumière. Tout autour, la plaine verdoyante, ensemencée, qui devient, à l'époque de la moisson, un océan d'épis au milieu duquel Koroun-Hattin se dresse comme un îlot. Au nord, l'Hermon neigeux trône dans l'infini du ciel; à l'orient, à l'arrière-plan, les hauts plateaux du Djaulan, le vieux pays de Galaad, et la belle chaîne du Hauran, dont la crête blanche semble un fin nuage flottant. Au premier plan, le lac de Génézareth, moiré comme un métal poli et coloré de toutes les teintes, suivant les caprices de la lumière. La colline se couvre, au printemps, des mêmes anémones, des mêmes asphodèles, de ces lis dont Jésus admirait le blanc vêtement; et l'on voit passer encore dans le ciel les mêmes oiseaux insouciants et gais que le Père céleste nourrit, sans qu'ils sèment, labourent, récoltent.

Jésus passa la nuit sur la montagne, en prière, méditant pour le lendemain un des actes les plus nécessaires au développement de son œuvre.

Les disciples et la foule s'étaient dirigés vers le Maître sur ses traces. Dès le point du jour, il convoqua un certain nombre de ses disciples : ils vinrent à lui, et il choisit ceux qu'il voulut.

Ils sont douze, groupés deux à deux; voici leurs noms soigneusement conservés par les trois premiers Évangiles (2). En tête, Simon, que Jésus surnomma Pierre, et, avec lui, son frère André; Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean, qu'il appela « Boanergès », les fils du tonnerre; Philippe et Barthélemy, Thomas et Matthieu le publicain, Jacques, fils d'Alphée,

plaine de Gennesar. Il a été suivi par Tolück. (*Anlegung der Bergpred. nach Matth.*)

(1) Cornes de Hattin.

(2) MATTH., X, 2-4; MARC, III, 16-19; LUC, VI, 14-16. Cf. *Act.*, I, 13.

et Thadée, Simon le Cananéen et Judas Iscariote, qui le trahit.

Pas un riche, pas un scribe ou un docteur, pas un ancien, pas un chef de synagogue. Ce sont des gens obscurs, inconnus, même dans leur petite province. Aucun d'eux n'a étudié; le plus lettré est le publicain Lévi, le seul peut-être qui sait écrire; les autres sont des bateliers ou des artisans comme leur Maître. Ni fortune, ni science, ni pouvoir : ils n'ont rien, ces enfants du peuple; et Jésus les constitue ses apôtres.

— « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes », avait-il dit à Simon; il tient sa promesse. Il avait demandé à ses disciples de prier le Père céleste pour qu'il envoyât des ouvriers en sa moisson; lui-même avait prié toute la nuit; le Père céleste a écouté son Fils : voilà les moissonneurs de la première heure.

Les Douze, désormais, ne quitteront plus Jésus. Son Esprit sera en eux et sur eux, il sera leur force, leur science, leur pouvoir; ils annonceront la parole du Royaume, et, pour donner crédit à leur apostolat, ils auront le don de guérir les infirmités et les maladies, et de chasser les démons, au nom de leur Maître.

Les moyens humains, sagesse politique et force brutale, éloquence et richesse, tout est dédaigné. L'histoire ne connaît rien de plus audacieux; pour sauver le monde, Jésus n'a que son Esprit; et pour créer des apôtres, il n'a qu'à le donner. Dès que le choix fut fait, il descendit du sommet de la montagne avec les Douze et s'arrêta dans la plaine située un peu au-dessous (1); la troupe de ses disciples et une grande multitude l'attendaient; on l'entoura. Son âme rayonnait; l'œuvre du Royaume était entrée dans une phase plus haute. Les nouveaux élus tressaillaient des joies de l'Esprit; les dons de Dieu émeuvent et enivrent.

Jésus s'assit; son cœur et sa bouche s'ouvrirent, il se mit à enseigner (2), et, levant les yeux sur ses disciples :

(1) La contradiction apparente au récit de saint Matthieu et de saint Luc s'évanouit d'elle-même. Le discours de Jésus a eu lieu, en effet, sur la montagne, comme le dit saint Matthieu, mais au-dessous des cimes du Koroun-Hattin, sur le plateau, ἐπὶ τόπου πεδινοῦ, dans une plaine qui les sépare, comme le dit saint Luc, et qui fait partie de la colline.

(2) La plupart des critiques ont envisagé le discours sur la montagne comme une composition artificielle dans laquelle saint Matthieu aurait réuni les enseignements épars du Maître.

L'idée peut être exacte et ne porte aucune atteinte à la vérité doctrinale. Cependant, l'hypothèse d'une scène solennelle entre toutes, telle que le premier

— « Heureux », s'écria-t-il, « les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux.

« Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le Royaume des cieux est à eux (1). »

Jamais l'idéal et la science du bonheur dont le cœur de l'homme est altéré ne s'étaient traduits sous cette forme, avec un accent plus pénétrant.

Le bonheur n'existe que dans la participation au Règne de Dieu. Quiconque le cherche ailleurs, — dans la richesse, la joie et le rassasiement terrestres, dans l'approbation et la gloire humaines, — s'abuse : il se prépare d'amères désillusions, la faim de l'âme, les pleurs et les sanglots. Dieu, le Père céleste : voilà la terre à posséder ; être consolé par lui, rassasié de lui, pardonné par lui, le voir, devenir son fils, le sentir régner en soi : voilà l'éternelle, l'infinie béatitude.

Mais, pour entrer dans le Royaume, quel chemin ! Renoncer à tout le créé, être pauvre, et pauvre en esprit, ne tenir à rien. Nul ne possédera la terre du ciel, à moins d'être humble et doux, de n'avoir d'autre volonté que la volonté du Père.

Les consolations divines sont réservées à ceux qui ont pleuré, et le rassasiement de l'âme à ceux qui auront senti la faim et la soif de la justice. On ne méritera le pardon de Dieu qu'en prodiguant soi-même la miséricorde ; on ne verra Dieu qu'à la condition d'être un cœur pur ; et, pour s'entendre appeler par Dieu même l'enfant du Père céleste, il faudra être un pacifique, répudier la violence, apaiser les haines, calmer les conflits, faire régner la fraternité entre les hommes comme entre les fils du même Père au ciel.

Ce qui paraissait la négation de la vie en devient la con-

Évangile combiné avec le troisième la dépeignent, scène où Jésus aurait, pendant une journée, promulgué sur la montagne à ses disciples, devenus ses Apôtres, l'ensemble de sa doctrine, me paraît absolument vraisemblable.

(1) MATTH., v, 2 et suiv. ; LUC, VI, 20 et suiv.

dition même et le gage. La pauvreté, l'humilité, les larmes, le tourment de la justice, l'abandon généreux de ses droits, le renoncement à tout ce qui trouble la pureté du cœur, l'amour de la paix, la douceur qui s'interdit toute résistance violente, la persécution dans ce monde où les puissants sont toujours prêts à écraser les faibles et à outrager la justice : voilà la route qui mène au Royaume.

Les disciples ont déjà fait les premiers pas; pour suivre le Maître, ils ont tout quitté, ils apprennent de lui la douceur et la bonté; leur cœur s'épure; ils sentent, à son contact, la faim et la soif de la vraie justice, et ils oublient la violence, en regardant celui que les prophètes ont appelé le Prince de la paix; la persécution les a déjà touchés; et le parti pharisien, à cause de lui, les poursuit de sa haine.

Aussi, Jésus insiste sur le bonheur des persécutés pour la justice.

— « Oui, vous serez heureux », leur dit-il, « lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.

« Réjouissez-vous, tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux. »

Ce n'est plus l'homme qui parle, c'est le Fils de Dieu. Sa personne est identique avec la justice : souffrir à cause de lui, c'est souffrir à cause d'elle, c'est conquérir Dieu.

— « D'ailleurs », ajouta-t-il, « la persécution est le lot des prophètes. Vous êtes traités comme eux. »

Il leur parla de leur grande mission d'apôtre et de leurs devoirs

— « Vous êtes le sel de la terre », disait-il, « mais prenez garde de vous affadir. Le sel affadi n'est bon qu'à être jeté sur le chemin, pour être foulé aux pieds par les passants. Vous êtes la lumière du monde. On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. »

En songeant à l'avenir de son œuvre, à ses disciples devenus innombrables, il les comparait à une ville bâtie sur une montagne, pareille à celle qu'on aperçoit de Koroun-Hattin, au sommet des monts de Safed. La montagne, c'est lui. Une ville ainsi bâtie peut-elle être cachée?

— « Que votre lumière luise devant les hommes, comme le flambeau dans la maison; et qu'en voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

Jésus, dans son enseignement comme dans sa conduite, a toujours distingué la Loi et les prophètes, des traditions humaines que les docteurs et les écoles y avaient ajoutées, surtout depuis Esdras. Il s'est soumis à la Loi, mais il garde une liberté pleine à l'égard des traditions, qu'il juge, condamne souvent et repousse comme un joug arbitraire.

Les Pharisiens, qui confondaient ces deux éléments, ne lui pardonnaient pas son indépendance. Ils l'accusaient de renverser la Loi, propageaient insidieusement cette calomnie dans le peuple, et s'efforçaient de déconsidérer son œuvre et d'entraver son action, en opposant le nouveau Maître à Moïse.

Jésus, pour prémunir ses disciples, proclame devant eux la sainteté de la Loi et des prophètes ; il ne vient pas la détruire, il vient l'accomplir ; il n'est pas un révolutionnaire, il est le Novateur divin ; la Loi qu'il formule doit achever ce qui est commencé, et parfaire ce qui est imparfait.

— « Non », dit-il avec un accent d'autorité, « je ne suis point venu abolir la Loi ou les prophètes, je suis venu les accomplir. Car, je vous le dis en vérité : le ciel et la terre ne passeront pas que toute la Loi ne soit accomplie, jusqu'à la dernière lettre, jusqu'au dernier iota ; et même celui qui violera un de ces moindres commandements et enseignera ainsi les hommes, sera traité de rien dans le Royaume des cieux, tandis que celui qui la gardera et enseignera ainsi les hommes, celui-là sera grand dans le Royaume des cieux. »

Toute sa conduite appuyait ses paroles. Sa vie entière, cachée et publique, n'avait d'autre but que de réaliser la Loi et les prophètes jusqu'au plus petit iota. Ce n'est qu'après les avoir accomplis dans la plénitude qu'il formulera la Loi nouvelle du Royaume.

L'ancienne est une lettre morte, gravée sur la pierre ; la nouvelle est l'Esprit vivant, son propre souffle. L'une enchaîne par le dehors, l'autre par le dedans ; l'une fait des esclaves, l'autre des cœurs libres ; l'une terrorise, l'autre inspire l'amour ; l'une est sans énergie, l'autre communique la force même de Dieu ; l'une est toute en figure et en symbole, l'autre apporte la substance et la réalité ; l'une promet, l'autre réalise les promesses ; l'ancienne enfin ne demande qu'une perfection relative, la nouvelle exige la perfection absolue.

— « Aussi », ajoute Jésus, en s'adressant à ses disciples, « si votre justice ne surpasse pas celle dont se vantent les Scribes et les Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. »

Et il se mit à leur expliquer, par divers exemples, et à propos de certains commandements de la Loi, tout ce qu'il y avait d'imperfection et d'erreur, de formalisme et d'obstination, d'aveuglement et d'égoïsme, dans les traditions de ces docteurs hypocrites qui affectaient un zèle si ardent et ne parlaient que de justice.

— « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point : celui qui tuera sera condamné par le jugement; et il mourra de mort (1). » Les Scribes ont discuté sur l'homicide, sur les divers cas où il peut être commis, sur les peines diverses qui doivent le punir; ils se sont arrêtés au crime, sans songer à la cause secrète qui l'engendre. « Et moi, je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère, sera condamné au jugement de Dieu; quiconque lui dira : « Raca (2) », sera condamné par le Sanhédrin; et celui qui lui dira : « Fou », sera condamné au feu de la géhenne. »

Dans la casuistique des Pharisiens, l'homicide indirect était laissé au jugement de Dieu; l'homicide direct relevait du Sanhédrin, qui le punissait de mort et, dans certains cas, ajoutait les gémonies à la peine capitale. Le supplicié était brûlé dans la vallée de Gihon (la géhenne), restée en horreur aux Juifs, parce que leurs pères, autrefois, avaient sacrifié là et immolé leurs enfants à Moloch (3).

En appliquant ces pénalités diverses à la colère intérieure, à l'expression du dédain et à l'injure grave, Jésus donne à entendre qu'il ne réprouve pas seulement l'acte extérieur et brutal, mais la parole elle-même et le sentiment caché qui inspire la parole et mène au crime. Tout mal appelle un châtiment, et la justice veut que le châtiment soit à la mesure de la faute; le péché ne sera pas seulement puni devant les hommes, il sera vengé par Dieu même, car il souille l'âme dont Dieu seul est le juge.

— Aussi, « lorsque venant offrir votre don à l'autel, vous vous souviendrez que votre frère a quelque chose contre vous,

(1) *Exod.*, xx, 13; *Deut.*, v, 23.

(2) *Raca*, en hébreu *Reck*, locution populaire, très usitée d'ailleurs chez les écrivains hébreux, et qui implique un certain mépris. Elle a le sens de Κενὸν, et désigne un homme de rien.

Μωρέ. Grave injure, que rendent mal l'expression latine *stulte*, et la française *insensé, fou*. Elle revient souvent dans les Proverbes et signifie toujours une âme mauvaise, dénuée du sens spirituel et presque réprouvée.

(3) Cf. *Talm. Hierosol., Bava Kama*, fol. 5, 2.

laissez là votre don, réconciliez-vous d'abord avec votre frère, et ensuite vous viendrez accomplir votre offrande ».

Oui, « pendant que vous cheminerez avec votre adversaire, hâtez-vous de vous réconcilier, de peur qu'il ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre à l'appariteur et que vous ne soyez jeté en prison. Je vous le dis, en vérité, vous n'en sortirez pas que vous n'ayez rendu jusqu'au dernier quadrant (1). »

De même que, dans les passions irascibles, le péché a pour principe la colère et pour fruit l'homicide, de même dans la concupiscence, il débute par le désir coupable et se consomme dans l'adultère. Les Scribes et les Pharisiens ne s'occupaient que du mal visible, Jésus le tranche dans la racine.

— « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne forniqueras pas. Et moi, je vous dis : Quiconque regarde une femme avec concupiscence, l'a déjà souillée dans son cœur. »

Le désir mauvais est provoqué par les occasions, Jésus commande de les fuir et de les proscrire, dans ces paroles d'une inexorable sévérité :

— « Votre œil droit vous scandalise? Arrachez-le et jetez-le loin de vous. Il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse, plutôt que tout votre corps soit jeté dans la géhenne du feu.

« Votre main droite vous scandalise? Coupez-la, jetez-la loin de vous; il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse, que tout votre corps soit jeté dans la géhenne. »

Le Maître ne cède rien aux passions inférieures; il veut la pureté absolue. L'attrait féminin doit être dompté jusque dans le moindre désir secret. C'est par là que Jésus fonde la sainteté des mœurs et assure la liberté de l'esprit. Le mariage est rétabli par lui dans la saine rigueur de l'indissolubilité. Sans blâmer directement la répudiation que tolérait Moïse, il condamne l'abus qui s'était introduit dans les coutumes avec la

(1) Les petites monnaies qui avaient cours au premier siècle, chez les Juifs, étaient : le denier, d'une valeur de 0 fr. 88 ; le méah, ou sixième de denier ; le pondion, ou demi-méah ; l'as, ou demi-pondion ; le semisse, ou demi-as ; le quadrant, ou demi-semisse ; le prutah, en grec lepte, ou demi-quadrant. Il fallait quatre-vingt-seize quadrants pour un denier.

Talmud Hierosol., Kidduschin, fol. 58, 4; Maimon., *Schekolin,* ch. 1.

connivence des Scribes, et qui faisait du mariage une polygamie déguisée (1).

— « Il a été dit aussi », ajoutait-il, « Quiconque renvoie sa femme, qu'il lui donne un acte de répudiation », comme si tel acte dûment libellé légitimait tout renvoi. « Et moi, je vous dis : Quiconque renvoie sa femme, hors le cas d'adultère », — en dépit de l'acte de répudiation, — « la rend adultère; et quiconque épouse la femme renvoyée, commet un adultère. »

Jésus, on le voit, n'autorise pas le divorce, mais seulement la séparation. Le contrat conjugal sera régi désormais par la justice; et la femme, protégée par la justice, échappera à la tyrannie, à la violence, au caprice de l'homme.

Une des aberrations religieuses des Juifs, c'était leur doctrine sur le serment. La loi disait : « Tu ne parjureras pas (2). » Les docteurs s'y tenaient avec rigueur, se souciant peu du serment téméraire ou vain, et ne regardant qu'à la vérité de la chose jurée. Ils mettaient même une fausse piété à multiplier, à tout propos, les serments (3). Ils juraient par Dieu et par les créatures, mais le serment par la créature ne leur semblait pas valable. Leur casuistique avait des bizarreries commandées par l'intérêt : jurer par le Temple et par l'autel n'obligeait pas, d'après eux; mais jurer par l'or du Temple et par le don de l'autel liait la conscience.

Ces docteurs trouvaient sans doute que l'or jeté dans les « schouperot », et les viandes offertes en sacrifice, étant la propriété des prêtres, acquéraient par ce fait un caractère plus sacré et plus inviolable.

Jésus écarte d'un mot tous ces travers, et redresse la conscience vers la perfection idéale. Ce n'est pas seulement le parjure qu'il faut éviter, c'est le serment inutile.

— « Ne jurez pas; ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu; ni par la terre, car c'est l'escabeau de ses pieds; ni par Jérusalem, c'est la cité du grand Roi. Vous ne jurerez pas non

(1) L'école du sage Hillel était d'un laxisme déplorable; elle enseignait ceci : La femme qui sale trop les aliments de son mari ou qui les laisse brûler, doit être répudiée. Les disciples de Schammai, plus rigides, limitaient la répudiation au cas d'adultère de la femme. Cf. *Talm. Hierosol., Gittin.*

(2) *Lévit.*, XIX, 12 et suiv.

(3) Il est juste de remarquer que quelques rabbis se sont élevés contre cette coutume, mais dans un autre esprit que celui de Jésus. Ils y voyaient seulement un péril, une occasion de parjure. « Ne sois excessif, disaient-ils, ni dans le serment ni dans le rire. » (*Tract. Demai*, cap. 2.)

plus par votre tête; car vous ne pouvez faire un seul cheveu blanc ou noir. Dites seulement : Cela est, cela n'est pas (1). Tout ce qui est de plus vient du Mauvais. »

Le serment implique un manque de confiance entre les hommes; il suppose qu'on se défie de celui qui le formule, ou que celui qui le formule se défie des autres. Si l'on croit à la parole, pourquoi prendre Dieu à témoin, dans le commerce ordinaire de la vie? Ceux qui s'aiment ont foi; les disciples de Jésus s'aiment; ils n'ont pas à jurer. Le serment, pour eux, ne sera que l'affirmation solennelle du vrai, un témoignage rendu à la véracité de Dieu qui ne peut tromper, et à la fragilité, au néant de l'homme, dont la parole est toujours, même chez les plus saints, sujette à l'erreur.

Une loi dure, terrible, pesait sur tout le monde ancien, sur les Égyptiens, les Assyriens, les Grecs et les Romains comme sur les Juifs, — la loi du talion. Tous les codes la mentionnent. Çakya-Mouni seul, avant Jésus, a parlé de mansuétude.

Dans l'esprit du législateur, cette loi de fer avait pour but de limiter, de modérer la juste vengeance; c'était le frein de la bête humaine; mais si elle terrorisait le méchant, elle flattait et fomentait, dans les rapports individuels, l'instinct des représailles, si naturel et si véhément dans l'offensé. Les traditions des docteurs, pour adoucir cette législation impitoyable, avaient remplacé les supplices par l'amende pécuniaire, laissant subsister le principe qui l'avait engendrée. Jésus tempère la justice par la miséricorde, et, dans le commerce individuel des hommes, il supprime toute vindicte, même légitime.

— « Il a été dit aux anciens : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi, je vous dis : Ne résistez pas au méchant. Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche.

« A celui qui vient vous appeler en justice pour vous enlever votre tunique, abandonnez encore votre manteau; et si quelqu'un veut vous contraindre de faire avec lui mille pas, faites-en deux autres mille. Donnez à qui vous demande, et ne vous détournez pas de celui qui veut emprunter de vous. »

C'est ainsi que Jésus change le tigre en agneau; il ne condamne pas la légitime défense, ni le droit correctionnel, mais

(1) On trouve dans Maimonide (*Peah*, cap. 5) un timide emprunt à l'enseignement sublime de Jésus. « Toute transaction, dit le rabbin, entre les disciples des sages, doit être régie par la vérité et la confiance. Sa formule est : Oui, oui; non, non. »

il s'élève plus haut et montre à ses disciples l'idéal de la mansuétude.

Au-dessus de la loi naturelle des hommes terrestres, il établit la loi des enfants de Dieu. Il veut qu'on cède au méchant et non pas qu'on lui résiste : la résistance ne peut que le dompter, la mansuétude peut le convertir, car elle fait les martyrs, et les martyrs ont souvent touché le cœur des bourreaux. N'est-ce pas la vraie victoire et la force suprême? A ce signe divin, on reconnaîtra les disciples de celui qui a livré son corps à ceux qui le frappaient, ses joues à ceux qui les arrachaient, qui n'a point détourné son front des soufflets et des crachats, qui s'est offert sans résistance et sans ouvrir la bouche, comme la brebis muette sous la main du tondeur (1). Doctrine surhumaine qui a engendré et engendre tous les jours les martyrs chrétiens, — ces héros de la douceur absolue; — partout où elle pénètre, elle change les glaives en croix; l'homme cesse de se venger et de tuer, il apprend à pardonner et à mourir.

Celui qui n'aime pas, celui qui n'a pas été transformé par l'Esprit de Dieu, admirera peut-être la sublimité d'un tel enseignement, il ne le comprendra pas, car il n'a sa raison d'être que dans la charité totale. Jésus va formuler cette loi qui contient tout. Ni les païens ni les Juifs n'en ont pénétré la profondeur, puisque non seulement ni les uns ni les autres n'ont su aimer le prochain, mais ils n'ont pas même entendu ce qu'était le prochain.

Pour les païens, l'étranger, le barbare, était l'ennemi; pour les Juifs, le païen était haïssable; plus étroits encore que les Gentils, — les Scribes, les docteurs rigides n'appelaient prochain que l'Israélite et l'Israélite pieux; l'hérétique, le pécheur, le Samaritain, leur étaient en abomination; ils les méprisaient, les haïssaient. Leur piété n'allait pas sans haine; haïr était un devoir.

Jésus va dissiper ces erreurs fatales.

— « Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi.

« Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre

(1) Isaïe, xlix, liii.

Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sur les justes et les injustes.

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, que vous doit-on pour cela? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, que vous doit-on pour cela? Les pécheurs aussi le font. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, que vous doit-on pour cela? Les pécheurs aussi prêtent, afin qu'on leur prête également. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que tous? Les païens ne le font-ils pas?

« Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez, sans en espérer rien.

« Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. »

La charité a trouvé sur les lèvres de Jésus ses formules idéales. Les meilleurs d'entre les sages disaient à l'homme : Écoute ta conscience; Moïse : Sois fidèle aux enseignements de Jéhovah, ton Dieu, car il est terrible; les docteurs juifs : Respecte les traditions des Pères et la « haie » élevée par eux autour des commandements saints; Jésus dit à ses disciples : La conscience s'égare, la loi est un joug pour les esclaves, les traditions des anciens sont pleines d'erreurs. « Vous, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Son exemple : voilà votre loi; son Esprit : voilà votre force. Votre Père est bon : soyez bons; il aime les méchants, — ses ennemis : — faites comme lui, aimez vos ennemis.

Tous ces maîtres qui ne parlent que de justice et se donnent superbement comme les guides du peuple ne sont pour Jésus que des aveugles; c'est à eux qu'il fait allusion dans cette courte et significative parabole, où il les déclare incapables de diriger les autres.

— « Un aveugle peut-il conduire un aveugle? Ne tomberaient-ils pas, tous les deux, dans la fosse? Un disciple n'est pas au-dessus du maître. Toute son ambition est de l'égaler (1). »

Un des éléments essentiels de la vraie justice, c'est l'intention, car elle est l'âme de tous nos actes; mauvaise, elle les

(1) Luc, VII, 39-40.

corrompt; pure, elle les élève. Les meilleurs actes, sans elle, ne sont plus que des vices, ils ne gardent du bien que l'apparence. L'homme qui les accomplit a les dehors de la vertu, mais il n'est devant Dieu qu'un hypocrite. Jésus exige de ses disciples une intention aussi pure, aussi sublime, que les actes qu'il leur commande.

Le plus grand défaut, le vice le plus indéracinable, est un orgueil secret.

L'homme s'aime plus qu'il n'aime Dieu, il cherche partout sa propre gloire, et, dans son incurable vanité, il la poursuit jusque dans les œuvres de religion et de piété; il veut qu'on le voie, qu'on l'applaudisse, qu'on le vante. Ceux mêmes qui font profession de sainteté n'échappent pas à ce poison subtil de l'amour-propre; c'est chez eux que se rencontre l'orgueil raffiné. Les Pharisiens les plus austères en sont un exemple. Être vus de la foule, être appelés maîtres et justes, voilà le vice que Jésus n'a cessé de démasquer et de flétrir, et contre lequel il prémunit ses disciples.

— « Prenez garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes afin d'être vus d'eux; autrement, vous ne recevrez pas de récompense de votre Père qui est dans le ciel. »

Il voulait qu'en faisant le bien, on oubliât tout, et les hommes et soi-même, pour ne regarder que le Père. « Cachez-vous, dira un de ses disciples, restez ignorés de tous, afin d'être mieux connus de Dieu (1). »

— « Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme les hypocrites dans les rues et les synagogues, afin d'être honorés des hommes. Je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense. » Ils cherchent leur gloire, ils l'ont trouvée; qu'ils restent dans leur vanité.

« Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait la droite. Que votre aumône soit dans le secret », uniquement pour votre Père, « et votre Père qui voit dans le secret, vous le rendra dans la clarté. »

Les Pharisiens rigides mettaient de l'ostentation jusque dans leurs prières. On les voyait debout, dans les synagogues, murmurant à voix haute leurs phylactères, et quelquefois s'arrêter en plein chemin, au coin des rues, sur les places, à

(1) Cf. *II Cor.*, VI, 9.

l'heure prescrite, pour dire leurs longues formules. Ils aimaient à se donner en spectacle.

Jésus défend ce vain étalage de piété.

— « Lorsque vous priez, vous ne ferez point comme les hypocrites qui aiment à prier, debout, dans les synagogues et dans les carrefours, afin d'être vus des hommes. Je vous le dis, en vérité, ils ont déjà reçu leur récompense.

« Pour vous, quand vous prierez, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et, en secret, priez votre Père. Votre Père qui voit dans le secret vous le rendra.

« Ne multipliez pas les paroles, en priant, comme font les païens, car ils s'imaginent être exaucés à force de paroles.

« Ne leur ressemblez point, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le demandiez.

« Vous prierez donc ainsi :

« Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié. »

« Que votre Règne advienne. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain pour vivre (1). »

« Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent. »

« Et ne nous induisez pas en tentation; mais délivrez-nous du Mauvais. Ainsi soit-il. »

Voilà la prière dans sa forme idéale, nécessaire, absolue. Ainsi parlent les enfants de Dieu à leur Père : c'est la voix de la charité pleine qui aime Dieu, qui veut son règne et sa gloire, l'appel de la confiance en Celui qui nourrit toute créature; le cri de la mansuétude qui pardonne et qui espère en retour la miséricorde du Père; l'aspiration ardente de ceux que le mal menace et tyrannise, et qui ont foi en la délivrance.

Que tout cela soit, et tout sera parfait. Plus de mal, plus de haine, plus d'affamés qui meurent, plus de désordre sur la terre. Le bien, l'amour, le rayonnement, la vie, la paix, l'harmonie, le ciel enfin; Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu.

Tel est l'enseignement de Jésus. Son âme a passé dans ces

(1) L'adjectif ἐπιούσιον, dérivant de ἐπὶ-οὐσία, pour la substance, pour la vie, indique nettement le pain nécessaire pour vivre, et non pas le pain *de demain*, comme le prétendent à tort, selon nous, certains exégètes.

Cf. LIGHTFOOT, *Horæ hebraic.*, ad h loc.

paroles qui nous traduisent en langue humaine le gémissement inénarrable de l'Esprit (1) dans toutes les consciences où il a soufflé.

La vanité s'insinuait aussi dans les jeûnes fréquents qui étaient en grande vogue chez les Pharisiens. Non seulement ils les avaient multipliés, mais encore ils les avaient aggravés; ils s'interdisaient toute ablution et toute onction; ils se couvraient la tête et le front de cendres (2); ils faisaient parade de l'austérité, recherchant toujours l'admiration du peuple.

— « Ne les imitez pas, disait Jésus à ses disciples. Ne soyez point tristes comme ces hypocrites; car ils exténuent leur visage afin que leur jeûne apparaisse aux hommes. Je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense.

« Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête, lavez votre face, afin qu'il n'apparaisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père présent dans le secret; et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra. »

Jésus insiste sur l'intention toute céleste qui doit présider à nos actes et consacrer nos devoirs. Son disciple ne doit pas s'arrêter à la terre, ni à l'homme, ni à rien de créé. Plus d'égoïsme ni d'amour-propre, plus de joie ni de gloire vaine; le Père uniquement et toujours : c'est lui seul qu'il faut regarder, et pour lui seul qu'il faut agir; il est caché dans le secret de la conscience et de notre être; mais il voit, il écoute, il récompense, il bénit. Ceux qu'il voit sont dans la lumière, ceux qu'il écoute sont dans la force, ceux qu'il récompense et bénit ont déjà l'avant-goût de son royaume et de sa gloire.

C'est vers ce monde divin, vers le ciel où habite le Père, que Jésus veut élever et orienter le cœur de ses disciples; car de même que l'intention est l'âme de tous nos actes, de même l'amour inspire et commande toutes nos intentions. L'homme est terrestre, cupide, âpre au gain, insatiable de richesse, affamé de ce qui passe; jouir, posséder, amasser : voilà cette avarice qui le perd et l'asservit à la créature; Jésus le veut pauvre en esprit de tous ces biens, libre de ce néant, tout à

(1) Quid oremus, sicut oportet, nescimus ; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (*Rom.*, VIII, 26.)

(2) *Taanith.*, c. 2.

son Père, source intarissable et secrète de l'être et de la vie, de la force et de la joie.

— « Ne vous amassez point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les rongent, où les voleurs fouillent et les dérobent. Amassez-vous des trésors au ciel, où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent.

« Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. »

Il comparait l'amour et l'intention dirigée par l'amour à l'œil qui nous éclaire (1). L'œil est la lumière du corps; l'intention, l'œil de l'âme.

— « L'œil, disait-il, est la lampe du corps. Si l'œil est clair, tout votre corps sera dans la lumière; s'il est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres. De même, si la lumière qui est en votre âme est ténèbres, combien grandes ne seront pas les ténèbres mêmes! »

Il n'y a pas deux amours souverains. « Nul ne peut servir deux maîtres. Ou il aimera l'un et haïra l'autre; ou il sera docile à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et Mammon (2). »

On aurait tort de voir dans les paroles de Jésus la réprobation de l'activité terrestre, source de la richesse publique et privée; il ne condamne que l'amour désordonné des faux biens de ce monde, qui énerve le travail et la liberté dans la jouissance égoïste. En rappelant l'homme à l'amour du Père, il le retrempe au contraire au foyer de toute énergie; il l'affranchit et exalte toutes ses forces.

Plus de vains soucis désormais; en devenant enfant de Dieu, l'homme s'ouvre à la confiance filiale. Pourquoi s'agiterait-il? N'a-t-il pas un Père qui veille, et qui veille dans le secret? Cette confiance débordait de l'âme de Jésus.

— « Je vous le dis, ne vous inquiétez pas de votre vie, de ce que vous mangerez, ni de votre corps, comment vous vous vêtirez.

« La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps

(1) Locution très usitée chez les Juifs. L'œil bon, c'était l'âme généreuse; l'œil mauvais, l'âme cupide. « Que celui qui donne, disent les Talmuds, donne d'un bon œil; que celui qui fait une offrande, la fasse d'un bon œil. » *Talmud Hierosol., Bava Bathra*, fol. 14, 4.

(2) Expression d'origine syro-chaldaïque qui signifie richesse, peut-être richesse entassée, cachée, en hébreu Matmôn. Cf. REUSS, *Hist. évangél.*, ad h. l.

plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent pas dans les greniers; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?

« Quel est celui de vous qui peut songer à ajouter à sa taille une coudée?

« Et pourquoi vous inquiétez-vous du vêtement? Voyez les lis des champs, comme ils croissent. Ils ne travaillent ni ne filent; or, je vous le dis, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

« Si donc la fleur des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, est ainsi vêtue par Dieu, combien plus vous autres, hommes de peu de foi?

« Soyez donc sans inquiétude, et ne dites pas : Que mangerons-nous? Que boirons-nous? De quoi nous vêtirons-nous?

« Voilà tout ce que recherchent les païens », ceux qui ne croient pas, ceux qui n'aiment pas le Père céleste; mais vous, vous avez votre Père, et « il sait que vous avez besoin de toutes ces choses.

« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice; et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

« N'ayez pas de souci du lendemain, demain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine (1). »

Cet amour du Père céleste que Jésus inspirait à ses disciples est la source intarissable de la mansuétude et de l'onction. L'homme qui se sent aimé de Dieu s'adoucit, il aime comme il est aimé, il devient humble et bon, il est bienveillant, il ne juge pas; il voit sa propre misère morale plutôt que celle de son frère.

— « Ne jugez point, disait Jésus, vous ne serez point jugés.

« Comme vous avez jugé, vous serez jugés; et on vous mesurera suivant la mesure dont vous aurez usé envers les autres.

« Pourquoi voyez-vous la paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas la poutre dans votre œil?

« Comment dites-vous à votre frère : Laisse-moi enlever la paille qui est dans ton œil, tandis que dans le vôtre est la poutre?

(1) On lit dans le Talmud (*Babyl. Erachin*, fol. 25) une sentence d'un sage rabbin, Éliézer, qui a une saveur évangélique : « Celui qui a dans sa corbeille, ne fût-ce qu'une bouchée de pain, et qui dit : « Demain, que mangerai-je ? » celui-là est un homme de peu de foi. »

« Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et ensuite tu ôteras la paille qui est dans l'œil de ton frère. »

La bonté ne doit pas cependant être aveugle; elle a le tact et le discernement des esprits, le respect de Dieu qui la soutient et qui l'éclaire; elle connaît la prudence et la réserve; elle ménage les dons divins. C'est sa douce défense contre l'homme animal, dénué de vénération et sans frein, agressif et immonde comme les chiens et les pourceaux. C'est par ces fortes images que Jésus peignait l'âme emportée à la violence de ses instincts, méprisant la vérité, insultant l'amour, résistant à son Esprit.

— « Gardez-vous, dit-il à ses disciples, de jeter aux chiens ce qui est saint, ne répandez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, qu'ils ne se retournent contre vous et ne vous déchirent. »

Toutefois, Jésus ne veut pas d'une confiance béate et passive. L'amour du Père ne supprime pas, il stimule plutôt la spontanéité et l'initiative, et en agrandit le domaine ; il souffle dans l'âme les grands désirs qui provoquent les prières ardentes. L'homme compte sur lui-même pour réaliser ses petites combinaisons; les enfants de Dieu qui travaillent à l'œuvre du Père, espèrent en lui, car ils savent que toute force est vaine sans la sienne, et que rien n'arrive sans sa volonté.

C'est pour avoir cette force et pour entrer dans les desseins de Dieu que Jésus disait encore à ses disciples :

— « Demandez, on vous donnera; cherchez, vous trouverez; frappez, on vous ouvrira.

« Qui demande, reçoit; qui cherche, trouve; et on ouvre à celui qui frappe.

« Si un enfant demande du pain à son père, quel est celui d'entre vous qui lui donnera une pierre? Ou s'il demande un poisson, quel est celui qui lui donnera un serpent?

« Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est dans les cieux, vous donnera-t-il ce qui est bon, quand vous le lui demanderez? »

Le Père ne refuse rien à la prière inspirée par l'Esprit et soutenue par la confiance. L'appel filial met en mouvement l'amour et la volonté même de Dieu.

Une simple et divine formule résume tous nos devoirs envers les hommes, dans la doctrine de Jésus. La société humaine tout entière y est renfermée.

— « Tout ce que vous voudrez qu'ils vous fassent, disait-il, faites-le-leur donc; c'est toute la Loi et les prophètes.

« Ne condamnez point, et vous ne serez pas condamnés; remettez, et on vous remettra. Donnez, et on vous donnera; et on versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, remuée et débordante (1). »

Après avoir expliqué tous ces grands devoirs, Jésus exhorta ses disciples à la fidélité, les mit en garde contre les faux maîtres, les prémunit contre l'inanité du sentiment qui ne se traduit pas en vertu et en sacrifice, et leur révéla la fermeté invincible de celui qui s'appuierait sur sa parole comme sur un rocher.

— « Entrez, disait-il, par la porte étroite, car la porte large et la voie spacieuse conduit à la perdition, et ils sont nombreux, ceux qui s'y engagent. Mais combien étroite est la porte, combien resserrée la voie qui mène à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent!

« Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des peaux de brebis, et, au dedans, ce sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces?

« Le bon arbre porte de bons fruits, le mauvais arbre de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut donner de mauvais fruits, ni un arbre mauvais de bons fruits.

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Ainsi, « c'est à leurs fruits », c'est-à-dire à leurs œuvres, « que vous reconnaîtrez les faux prophètes ». La vertu est le signe de l'arbre que Dieu a planté, et du prophète qu'il envoie.

« Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le Royaume des cieux; mais quiconque fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là entrera dans le Royaume du ciel.

« Plusieurs me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, exorcisé les démons en votre nom et fait, en votre nom, beaucoup de

(1) Luc, xi, 13.

prodiges? Et moi, je leur dirai : Je ne vous connais pas; retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité. »

Jésus est le seul maître, le seul juge; il le déclare solennellement; il ne faut écouter que lui, et toute créature sera jugée par lui. Il est l'arbre de vie; les faux prophètes sont l'arbre fatal dont les fruits tuent. Sa doctrine est éternelle, immuable; c'est le rocher sur lequel il faut bâtir.

— « Quiconque écoute mes paroles et les pratique, celui-là est l'homme sage, il bâtit sa maison sur le roc.

« La pluie tombe, les torrents débordent, les vents soufflent déchaînés sur cette maison : elle résiste inébranlable, car elle est fondée sur la pierre. Mais quiconque écoute mes paroles et ne les pratique pas, celui-là est l'homme insensé, il bâtit sur le sable. La pluie tombe, les torrents débordent, les vents soufflent et ébranlent cette maison, et elle s'écroule, et la ruine en est grande. »

La sagesse païenne et la morale juive sont dépassées. Ce que l'une avait entrevu, Jésus le montre; ce que l'autre avait ébauché, il l'achève. Pas un sage, avant lui, qui n'eût fait à la faiblesse de l'homme et au mal quelque concession habile; Jésus n'a besoin d'aucun compromis, il donne le mot suprême de la justice et de la sainteté, et il a seul le droit d'exiger la perfection, de commander l'héroïsme, parce que, seul, il communique à la conscience fragile l'énergie de Dieu. Il arrache l'humanité aux passions qui la tyrannisent, à la colère et à la volupté, à la vengeance et à la haine; il lui apprend la douceur et l'austérité, la bonté et l'amour; il la déracine de la terre où elle s'épuise et meurt; il la ramène purifiée au Père qui est dans le ciel et qui seul peut lui donner la félicité et la vie sans bornes.

La douleur n'est plus un obstacle, elle est un moyen. Ceux qui renoncent à tout possèdent Dieu; ceux qui souffrent sont les heureux; les doux et les humbles sont les plus forts; les persécutés sont les triomphants; les affamés de justice, les rassasiés; et les cœurs purs de tout égoïsme et de toute volupté voient Dieu. Le sacrifice est le levier qui doit soulever le monde. La sagesse humaine est renversée.

Voilà l'œuvre législative de Jésus, dans son absolue beauté.

La critique désarmée s'incline devant ce monument d'une harmonie et d'une hardiesse divines qui domine tout et qui élève Jésus au-dessus de tous les maîtres; le monument a

grandi avec les siècles; comme la foule des Galiléens l'admirait, l'homme le regarde encore et l'admire; il l'oriente et le rassure, lui marquant la voie et lui montrant le but; il est la pyramide dressée au milieu des sables mouvants du désert où l'humanité passe.

CHAPITRE V

LE VOYAGE A NAÏM.

Le discours sur la montagne est, dans la vie publique de Jésus et dans l'accomplissement de son rôle messianique, un acte d'autorité absolue. En Législateur et en Maître qui ne relève de personne, il a dicté à toute conscience sa loi, formulé ses préceptes, inculqué son Esprit. Il ne commande pas au nom de Dieu comme un simple prophète, il parle en son nom propre; il ne répudie pas Moïse, il le complète et le domine; mais il repousse l'enseignement traditionnel des docteurs et dresse contre lui l'acte d'accusation le plus énergique; il se dit le seul Maître, et c'est lui seul qu'on doit écouter.

Cette attitude va soulever l'animosité du monde officiel pour lequel le nouveau Prophète ne sera qu'un perturbateur. A mesure que son œuvre se développera, hostilité, embûches et menaces iront croissant : il est dans les desseins de Dieu qu'elle grandisse au milieu de la lutte et par la lutte.

Cependant, le Père céleste ménage à Jésus quelques jours tranquilles; il amène sur ses pas des âmes douces et confiantes qui le consolent de l'opposition de ses ennemis, car elles mettent en jeu sa vertu divine et lui donnent la seule joie qu'il ait jamais cherchée parmi les hommes : guérir les infirmes, consoler les affligés, sauver les pécheurs.

Jésus descendit de la montagne, suivi de la foule qui l'avait rejoint à Koroun-Hattin et que sa parole avait enthousiasmée; il revint à Capharnaüm, où il ne fit qu'un séjour rapide.

Il y avait dans la ville un centurion, probablement un soldat

romain, au service d'Hérode Antipas (1). Ce païen avait conquis par sa générosité la sympathie des Juifs, et manifestait, d'ailleurs, pour leur religion un zèle ardent; c'était un cœur droit et bon.

Un de ses serviteurs, qu'il aimait beaucoup, se mourait, frappé de paralysie. Il avait entendu parler de Jésus. La guérison du fils d'un autre centurion, la résurrection de la fille de Jaïre, d'un paralytique, de l'homme à la main desséchée, et tant d'autres miracles, lui inspiraient confiance. Il envoya vers Jésus une députation d'anciens, — les chefs de la synagogue sans doute, — pour le prier de venir et de guérir son serviteur. Ceux-ci conjurèrent avec insistance le Maître : — Ne refusez pas, lui disaient-ils, il mérite que vous fassiez cela pour lui; il aime notre nation, et il nous a même bâti une synagogue.

Jésus s'en alla avec eux; et, comme il s'avançait vers la maison, le centurion l'aperçut au milieu du cortège. La vue du Prophète lui fit éprouver un sentiment de vénération mêlé de crainte. Il redoutait de le recevoir dans sa demeure, et il envoya quelques-uns de ses amis lui dire : — Seigneur, ne prenez point tant de peine, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, et ne me suis pas jugé digne de venir moi-même à vous; mais dites un mot, et mon serviteur sera guéri. Car, bien que sous la puissance d'un autre, j'ai des soldats à mes ordres; et je dis à l'un : Va, et il va; à l'autre : Viens, et il vient; à mon esclave : Fais cela, et il le fait.

Jésus s'arrêta, étonné.

L'humilité, la réserve, la confiance de ce païen l'émurent.

— « En vérité, je vous le dis », s'écria-t-il, en se tournant vers la foule qui le suivait, « je n'ai pas trouvé en Israël même une si grande foi. »

Sa pensée, qui pénétrait toujours plus haut et plus loin que la réalité immédiate, vit dans cet homme le monde païen tout entier qui devait accueillir celui que les Juifs auraient repoussé.

— « Beaucoup, ajouta-t-il, viendront de l'Orient et de l'Occident s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux, tandis que les fils du Royaume seront jetés dehors, dans les ténèbres. Là, seront les pleurs et les grincements de dents (2). »

(1) MATTH., VIII, 5-15; LUC, VII, 1-10.

(2) Loin du Royaume de Dieu, l'homme est dans la nuit de l'erreur et dans les

Puis, répondant aux amis du centurion :

— « Allez, et dites au centurion qu'il lui soit fait comme il a cru. »

De retour à la maison, les envoyés trouvèrent le serviteur guéri.

Le lendemain devait encore apporter à Jésus une grande joie. Il quitta Capharnaüm, prit la route de Damas à Jaffa par le Thabor et la plaine de Jizréel, et après une ou deux journées de marche, il arriva près d'une petite ville appelée Naïm, au pied du Djebel-Dahy. Ses disciples l'accompagnaient, et la multitude, comme toujours, accourait sur ses pas.

Il approchait de la porte de Naïm (1), lorsqu'un cortège funèbre s'avança. Celui qu'on allait ensevelir était un fils unique, et la mère était veuve. Une foule nombreuse l'entourait.

La vue de cette femme affligea Jésus. Ses larmes l'émurent de pitié.

— « Ne pleure pas », lui dit-il.

Puis, il s'approcha de la civière où le mort, visage découvert, reposait, et il le toucha. Les porteurs aussitôt s'arrêtèrent. Jésus éleva la voix :

— « Jeune homme, je te le dis, lève-toi! »

Le mort se leva sur son séant et se mit à parler.

Et Jésus, dit l'Évangile, le donna à sa mère. Mot profond, d'une délicatesse exquise. Le mort appartenait bien à celui qui l'avait ressuscité et qui ne l'avait fait sien que pour le rendre à sa mère. Il y eut dans la foule un frisson de crainte, puis un éclat de joie et de louange. On se mit à crier : — Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple!

La multitude a le don de ces cris puissants que lui arrache la vérité. Les lettrés, aveuglés par leur science, obstinés dans

angoisses du mal. Le festin éternel avec Abraham, Isaac et Jacob, était chez les Juifs une image populaire de la félicité céleste. Jésus aimait ce symbole. Il y a fait des allusions nombreuses dans ses discours à la foule comme dans ses entretiens intimes. « Je ne boirai plus du fruit de la vigne », dira-t-il, un peu avant de mourir, « jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le Royaume de mon Père *. » Être jeté hors de la salle illuminée et ornée du banquet, dans la nuit froide et glacée, symbolisait la réprobation et le malheur suprêmes.

(1) Luc, VII, 11 et suiv.

* Matth., XXVI, 29; Marc, XIV, 25.

leurs doctes préjugés, laissent passer l'éclair de Dieu, sans voir ni comprendre; mais le peuple, sensible à l'excès et simple de cœur, est subjugué par le miracle; il s'arrête terrifié devant la toute-puissance, et il acclame la bonté.

C'est la seconde résurrection opérée par Jésus.

Comme le Père vivifie, le Fils a le même pouvoir. Les prophètes ont commandé quelquefois à la mort, au nom de Dieu et au nom de Jésus; ils sont l'occasion plutôt que l'instrument du miracle, ils demandent à Dieu d'intervenir et de se montrer; mais Jésus est le maître de la vie et de la mort; il parle en Maître, et la mort lui obéit comme à Dieu.

Sa puissance est toujours au service de sa bonté, et sa bonté, sans limites, toujours au service de l'homme. Tout ce qui meurt peut revivre à son appel; et dans ce champ funèbre de l'humanité où le péché a semé la mort, Jésus, en détruisant le péché, fait germer la vie. Cet adolescent de Naïm n'est qu'un symbole des âmes innombrables que l'Église pleure et que la voix du Sauveur rend tous les jours à la vie de Dieu.

Naïm n'est plus qu'un village misérable de pauvres fellahs sales, déguenillés, qui vivent dans des gourbis plus sordides qu'eux. Parmi les ruines de la ville primitive, on peut reconnaître les débris de deux mosquées qui furent d'anciennes chapelles chrétiennes (1); des nopals entourent les maisons grises de leurs larges buissons verts, du milieu desquels s'élève, toute blanche, une petite église, comme une apparition divine. C'est le lieu même où Jésus ressuscita le fils de la veuve.

Le miracle de Naïm fit grand bruit dans tous les pays d'alentour et dans la Judée entière; aucun n'avait eu plus d'éclat. L'opinion paraissait subjuguée et convaincue; évidemment, Dieu se montrait enfin, il était avec son peuple, et le Prophète de Galilée était son envoyé.

L'écho de ces rumeurs ne tarda pas à arriver aux oreilles de Jean-Baptiste. Les nouvelles se répandent, en Orient, à travers ces populations expansives et curieuses, avec une célérité extrême. Si quelqu'un, dans la nation, devait suivre avec un intérêt palpitant l'action de Jésus, c'était le prisonnier d'Hérode. Nul n'attendait avec plus d'impatience la venue du

(1) Cf. Victor Guérin, *Descript. de la Palestine.* — Galilée, t. I, p. 179.

Royaume qu'il avait annoncée comme prochaine. Du fond de sa captivité, dans la forteresse de Machérous, il vivait en esprit avec celui qu'il avait désigné comme l'Élu, il le suivait, le regardait grandir. Les prisonniers n'étaient pas sevrés de toutes communications avec le dehors; les plus sévèrement traités, ceux qu'on enchaînait même, recevaient leur famille et leurs amis. Les disciples de Jean allaient et venaient, lui rapportant en détail les œuvres de Jésus, et le renseignant sur l'état de l'opinion.

Rien n'accable une âme que le zèle dévore comme de se voir réduite à l'impuissance. Jean l'expérimentait dans sa prison.

Il n'ignorait pas que la destinée du Messie était laborieuse, qu'elle rencontrait déjà une opposition violente du côté des Pharisiens, des prêtres, des anciens; et il ne pouvait plus rien pour l'aider dans son œuvre. A cette souffrance s'ajoutait une angoisse intime, plus cruelle encore que son inaction forcée et le pressentiment de sa fin prochaine, c'était le doute de ses propres disciples à l'égard de Jésus, leur jalousie, leur défiance persistante. Ces sentiments, qui s'étaient traduits déjà avant sa captivité, n'avaient fait que grandir. Les plus hautes révélations de Dieu, son amour pour Jésus, l'intelligence de son rôle messianique et du Royaume nouveau, — le plus pur de son génie, — n'avaient pas pénétré leur conscience. Malgré tous ses efforts, il les retrouvait étroits, revêches, jaloux, faisant cause commune souvent avec les ennemis de son Maître. Non seulement ils reprochaient aux disciples de Jésus leur peu de rigidité et de piété, mais ils ne voulaient pas reconnaître en Jésus le Messie des prophètes. Les miracles éclatants qu'ils avaient vus ne les persuadaient pas. Après tout, la situation restait la même, le Royaume du peuple de Dieu n'apparaissait pas; et rien en Jésus ne laissait voir qu'il songeât à cette restauration nécessaire, qu'il semblait négliger plutôt et condamner; s'il était un envoyé de Dieu, il n'était peut-être pas le Messie triomphant : les disciples de Jean se heurtaient à ces difficultés, sans que les exhortations du prisonnier parvinssent à les calmer, à les désabuser.

Pour lui, sa foi ne connut pas d'éclipse; il n'était pas de la race des indécis et des versatiles. L'Esprit qui le choisit dès le sein de sa mère ne l'abandonna jamais; il ne connut point les hésitations ni les contradictions. La voix divine qu'il avait entendue lui redisait le nom du Fils bien-aimé, le nom de

l'Agneau qui enlève le péché du monde. Il savait que la victime deviendrait, au jour de Dieu, le grand juge, et, sous l'humble apparence de l'homme, il voyait en Jésus celui qui tient le van dans sa main. La prison n'avait point ébranlé les convictions du prophète. Les persécutés pour la justice ne s'éloignent pas de Dieu, ils sont relevés par lui et raffermis dans sa force.

Fidèle, héroïque jusqu'au bout, Jean a trouvé dans l'angoisse que lui causaient ses disciples, une inspiration digne de sa grande âme. Il convoqua deux des siens :

— Allez à Jésus, leur dit-il, et portez-lui ce message : Êtes-vous Celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre (1)?

Jean s'efface dans son impuissance. Ce qu'il est incapable d'accomplir, Jésus saura le faire; il lui donne par ce message un témoignage suprême de confiance et le met en demeure de déclarer sa messianité (2).

Les documents ne nous disent pas le lieu où se trouvait le Seigneur, lorsque les envoyés du Baptiste arrivèrent.

Au moment où ceux-ci le rejoignirent, Jésus, entouré par la multitude, guérissait les malades, chassait les démons et rendait la vue à des aveugles. Les envoyés s'approchèrent à travers la foule, en disant :

— Jean-Baptiste nous a envoyés vers vous avec ce message : Êtes-vous Celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre?

La réponse fut ferme et décisive :

— « Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux

(1) MATTH., XI, 2-19; LUC, VII, 18 et suiv.

(2) Cette interprétation du message de Jean est conforme à la tradition à peu près unanime des Pères et des docteurs, Tertullien et Justin exceptés* ; la critique rationaliste, naturellement, la combat, elle veut que Jean ait faibli et douté de Jésus dans sa prison.

Une telle idée soulève deux objections irréfutables : l'une tirée du caractère même de Jean, l'autre du témoignage formel de Jésus. Un des traits saillants de la nature du Baptiste est la fermeté : or, de telles natures ne faiblissent pas dans l'épreuve, l'épreuve les confirme plutôt; et si le prisonnier d'Hérode eût vacillé dans ses convictions messianiques, comment Jésus choisit-il le moment même où il défaille, pour l'exalter au-dessus de tous les prophètes, pour l'appeler le véritable Élie?

* TERTULL., *De baptism.*, ch. X, l. IV, *Cont. Marcion*, c. XVIII; JUST., *Quæst.* XXXVIII; *Ad Orthodox.*

sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. » Puis, il ajouta un mot d'une tristesse menaçante, à l'adresse de ceux qui résistaient à ces signes : « Heureux celui qui ne sera point scandalisé de moi (1). »

La question posée par Jean à Jésus appelait une déclaration formelle de sa messianité. Tout l'effort du Précurseur, pendant sa vie, s'était concentré sur ce point; il n'avait voulu et ambitionné qu'une chose : amener le peuple à reconnaître Jésus comme l'Envoyé. A la veille de mourir, il se retrouve avec la pensée qui était sa gloire, et il sollicite de Jésus même le témoignage qui doit consacrer sa carrière, persuader ses propres disciples récalcitrants et les rallier définitivement au Maître.

La réponse de Jésus, dans sa réserve et son laconisme, est d'une clarté victorieuse; elle donne en quelques mots les signes irrécusables et la nature du vrai messianisme, et elle contient, sous une forme douce, un avertissement suprême.

Les signes du messianisme sont les miracles; Isaïe l'a dit en termes formels que Jésus lui emprunte : « Dieu lui-même viendra et nous sauvera; alors, les yeux des aveugles et les oreilles des sourds s'ouvriront; alors, le boiteux sautera comme le cerf, et la langue des muets sera déliée (2). L'Esprit du Seigneur est sur moi, il est pour moi l'onction de Dieu. Il m'a envoyé annoncer l'Évangile aux pauvres (3). »

Rien de terrestre, rien de national et de politique dans cette œuvre; il ne s'agit pas de l'affranchissement ni de la gloire humaine d'un peuple, mais du salut et de la délivrance de l'homme. Aucune puissance mondaine n'est appelée. Dieu seul, dans sa bonté infinie, voilà la force cachée qui opère; les pauvres en esprit, — ceux qui ne se croient rien, et ceux qui n'ont rien, — voilà les élus dans lesquels s'exerce sa bonté et qui accueillent la bonne nouvelle.

Ce simple mot : « Les pauvres sont évangélisés », traduit toute l'audace de l'entreprise. La sagesse humaine, avec sa prétention de parler à l'élite et son incapacité d'atteindre les simples, est confondue. Ce que la raison n'a pu faire, Dieu l'accomplira. Sa lumière qui révèle tout, — la misère de l'homme et les secrets de Dieu, — luira sur toute conscience; et ses rayons seront d'autant plus perçants que l'âme sera plus

(1) Luc, VII; Matth., XI. — (2) Is., XXXV. — (3) Is., XVI, LXI.

pauvre et plus humble. Le génie ne sert de rien, le cœur est tout. Sublime égalité du Royaume : c'est dans le néant de notre misère que Dieu nous visite; et les plus petits, les plus convaincus de ce néant, sont les premiers, les seuls grands, et les plus saints.

Le dénuement extérieur, la faiblesse apparente de Jésus, son humble condition, son attitude à l'égard des observances pharisaïques, sa répudiation de tout élément politique et terrestre dans l'œuvre messianique, sa sympathie et sa bonté envers les pauvres, les publicains et les pécheurs, l'affirmation de son droit au titre et à toutes les fonctions d'un Messie purement spirituel : voilà ce qui scandalisait tant de Juifs parmi les lettrés, les plus influents, les plus rigides, les plus patriotes. Les disciples de Jean l'éprouvèrent; ce scandale croîtra de jour en jour; la mort et la croix y mettront le sceau, et il se prolongera dans la suite des siècles. Tous ceux qui ne croiront qu'à leur propre sagesse, tous les esprits enivrés de leurs systèmes, enchaînés à leurs idées préconçues, avides de jouir et passionnés pour ce qui passe, méconnaîtront les signes du Sauveur et se détourneront de lui, appelant folie la sagesse de Dieu, et infirmité cette force cachée qui n'attire que les humbles.

A tous ces scandalisés Jésus adresse ce mot comme un avis et une plainte : « Heureux celui qui ne sera pas scandalisé de moi (1). »

Les disciples de Jean se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, Jésus se mit à parler de leur maître au peuple qui l'entourait. Il y avait, dans la foule, des Pharisiens et des Scribes. Peut-être donnait-on au message du prophète une interprétation offensante pour Jésus même et pour Jean. Il défendit son précurseur dans un discours populaire plein d'énergie, il vanta sa fermeté, son austérité, sa grandeur prophétique.

— « Qu'êtes-vous allés voir au désert? » demanda-t-il à la foule. « Un roseau agité par le vent? » Non, certes, Jean n'était pas un roseau. La foule n'en pouvait douter; sa force, sa véhémence, son courage inflexible, son caractère inébranlable, son amour pour la justice, rappelaient plutôt le chêne qui ne plie pas.

(1) Matth., xi, 7-19; Luc, vii, 24-35.

— « Alors », reprenait Jésus, « qu'êtes-vous allés voir au désert? Un homme vêtu mollement? » L'austérité du Baptiste avait plus vivement impressionné le peuple que son énergie. Il restait, dans l'imagination populaire, — avec son vêtement de poil de chameau et sa ceinture de cuir, — le type de l'ascète; il n'avait rien de ces Pharisiens ni de ces Sadducéens courtisans qui se revêtent d'habits somptueux pour aller flatter les princes.

« Ceux-là ne sont pas au désert, il faut les chercher sous les lambris et dans les palais.

— « Alors », s'écriait Jésus, insistant avec une force croissante, « qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. » Il n'a pas seulement prédit, comme tous les croyants, il a été prédit; son avénement est un fait signalé par les prophètes. « C'est de lui qu'il est écrit: Voilà que j'envoie mon ange devant ta face pour préparer ton chemin devant toi.

« Aussi, je vous le dis en vérité, nul d'entre les enfants des femmes, aucun prophète n'est plus grand que Jean-Baptiste. » Les autres n'ont aperçu le Messie que de loin, il l'a vu de ses yeux, il l'a montré au peuple et lui a frayé la voie. Mais, quelle que soit sa grandeur, « le moindre dans le Royaume des cieux est supérieur à lui », car, incorporé au Messie, il participe à la plénitude de l'Esprit, il entre dans les biens du Royaume dont Jean n'a fait que certifier la venue. « La Loi » avec ses figures, tous « les prophètes » avec leurs oracles, « jusqu'à Jean » qui les couronne, préparent, annoncent, présagent le Royaume attendu; et « depuis que Jean a parlé jusqu'à ce jour, la foule se presse pour entrer dans le Royaume, et les courageux le ravissent; la porte est étroite, il faut la forcer (1).

« Et ne dites pas que le Règne de Dieu ne peut venir avant qu'Élie, comme le prédit Malachie, ait apparu; car si vous voulez comprendre le sens caché, l'Élie qui doit venir, c'est Jean.

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

L'écho de la voix de Jésus dut arriver jusqu'aux oreilles du

(1) L'expression βιάζεται marque l'effort violent dont le Royaume des cieux est l'objet de la part de ceux qui se précipitent pour le saisir et l'emporter comme un butin. Le ἁρπάζουσιν αὐτὴν βιασταὶ fait allusion à ces âmes généreuses de publicains et de pécheurs qui le ravissaient par la véhémence de leur repentir et de leur foi.

prisonnier, et l'on devine sa joie inénarrable, en apprenant ce qu'une telle bouche disait de lui.

Tout le peuple, les pécheurs et les publicains, recevant le baptême du Précurseur, avaient rendu justice à Dieu et compris ses desseins, tandis que les Pharisiens, se croyant irréprochables, avaient repoussé le baptême de Jean et méprisé en eux-mêmes les desseins de Dieu.

Le même phénomène se reproduisait à l'égard de Jésus : les pauvres, les gens de rien, les misérables, accouraient à lui, acceptant sa doctrine et réclamant ses bienfaits ; mais les lettrés, les anciens, les chefs, se scandalisaient, résistaient, discutaient, fermés à toute confiance, endurcis dans leur formalisme, immobilisés dans leurs traditions. Cet orgueil qui veut toujours avoir raison contre Dieu, qui n'est jamais satisfait que de soi, apparaissait à ses yeux comme le grand obstacle du Royaume ; c'est pour le démasquer et le confondre dans la personne des Pharisiens, les adversaires de Jean et les siens, qu'il dit encore :

— « Savez-vous à qui ressemblent les hommes de ce temps ? A des enfants assis dans la place, simulant des noces ou des funérailles, et qui se parlent les uns aux autres : « Nous avons joué de la flûte, disent-ils, et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des chants lugubres, et vous n'avez pas pleuré. » Jean est venu, ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme vient, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère et qui aime le vin, ami des publicains et des pécheurs. »

Tout vous est à scandale : l'austérité et la simplicité de la vie.

« Mais les fils de la sagesse, ses élus, la comprennent et la glorifient. »

Une scène touchante allait le montrer, car toutes les paroles de Jésus se vérifient ; les enseignements et les actes, dans sa vie, s'éclairent les uns les autres, entremêlés avec un art divin.

Un certain Simon pria Jésus de manger chez lui (1). Il était du nombre de ces Pharisiens qui, ne reconnaissant point dans le Prophète l'idéal messianique de leur piété formaliste, restaient, à son égard, dans une curiosité défiante. Jésus fut reçu

(1) Luc, VII, 36-50.

sans aucune marque d'honneur ; on ne lui apporta point d'eau pour laver ses pieds, on ne lui donna pas le baiser, on ne versa pas le parfum sur sa tête. Il entra comme un hôte ordinaire et se mit à table, couché, suivant la coutume, sur les lits destinés aux convives.

« Et voilà qu'une femme de la ville, une pécheresse, ayant su qu'il était à table dans la maison de Simon, entra dans la salle, au milieu des invités (1).

« Elle portait un vase d'albâtre, plein de parfums. Elle vint vers Jésus, et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et, les essuyant avec ses cheveux, elle les baisait et les oignait de parfums.

« Ce que voyant, le Pharisien qui l'avait invité se mit à dire en lui-même : Si celui-ci était vraiment prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche, que c'est une pécheresse.

« Alors, répondant à sa pensée, Jésus lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Maître, reprit Simon, dites.

— « Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous les deux. Lequel l'aimera le plus ?

— « Celui, je pense, répondit Simon, à qui il a le plus remis. Jésus lui dit : Tu as bien jugé.

« Alors, se tournant vers la femme agenouillée à ses pieds, il ajouta : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point versé le parfum sur ma tête ; mais elle, elle l'a répandu sur mes pieds.

« C'est pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins, aime moins.

« Alors Jésus dit à la femme : Tes péchés te sont remis.

« Les convives couchés à table avec lui, étonnés, scandalisés, murmurèrent : — Quel est celui-ci, disaient-ils en eux-mêmes, qui remet les péchés ?

« Mais Jésus dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée, va en paix. »

(1) Voir l'Appendice R. *Les deux onctions.*

Cette pécheresse, dont l'Évangile a voulu, par un sentiment délicat de réserve, taire le nom, la tradition presque unanime l'a reconnue : c'est Marie-Magdeleine.

Elle appartenait à une famille riche et avait un frère appelé Lazare qui possédait de grands biens à Jérusalem ; sa sœur, appelée Marthe, habitait Béthanie ; elle-même avait des terres en Galilée et demeurait sur la rive occidentale du lac, à Magdala, ce qui lui a valu le surnom de Magdeleine. On ne sait si elle était libre, mariée ou veuve. L'histoire n'a gardé de sa jeunesse que le souvenir de ses égarements. Elle était de celles que le cœur et la passion entraînent, et qui leur sacrifient tout, même l'honneur. Ses adultères étaient publics.

Deux femmes, en ce temps-là, deux princesses, l'une païenne, l'autre juive, — Julie, la fille d'Auguste, et Hérodiade, — scandalisaient le monde, la première par ses désordres effrénés, la seconde par son inceste.

La femme tombée que nul frein n'arrête brave l'opinion pour se venger de ses mépris. Les vices alors se multiplient et naissent les uns des autres : les folles amours engendrent la vanité et l'orgueil, la jalousie et la colère, la volupté et ses raffinements, la mollesse et ses langueurs. L'Évangile révèle d'un mot mystérieux l'abîme au fond duquel était tombée Marie-Magdeleine : « C'était d'elle que sept démons étaient sortis. »

Elle ployait sous le joug invisible des puissances du mal dont nul désordre apparent ne trahit la présence, — sorte de possession invisible, non moins redoutable que la possession corporelle, car elle livre nos sens aux suggestions violentes et impérieuses de l'esprit mauvais.

Le nombre de ces asservis est grand ; pour les affranchir, nulle volonté humaine ne suffit, elle vient se briser contre des énergies qui la dominent. L'Esprit de Dieu a le privilège de ces délivrances prodigieuses auprès desquelles le miracle physique n'est rien.

Les passions, même satisfaites, n'apaisent pas, elles dévorent sans assouvir. L'âme, toujours affamée de Dieu, gémit et languit. La pécheresse a connu cette angoisse et ce vide ; elle a dû se trouver sur le chemin du Prophète qui ébranlait la Galilée. Peut-être l'a-t-elle entendu parler à la foule. Peut-être même Jésus avait-il déjà pour ami son frère Lazare, et reçu de Marthe, à Béthanie, l'hospitalité, pendant que Marie-Magdeleine courait à ses plaisirs.

L'écho des paroles de Jésus arriva sûrement jusqu'à sa misère. L'enseignement du Maître semblait fait pour elle ; quelques-uns de ses mots devaient aller droit à sa conscience et à son cœur. Il se disait envoyé non pour les justes, mais pour les pécheurs ; il parlait souvent « de la brebis perdue et de la joie de la retrouver » ; n'était-ce pas lui qui disait encore : « Les publicains et les courtisanes devanceront les Pharisiens dans le Royaume de Dieu » ? Elle connut les larmes et les douleurs de la vie des passions ; et cette autre parole de Jésus : « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés », ne lui était-elle pas adressée ?

Rien n'est plus puissant sur une âme accablée du poids de ses fautes, que la mansuétude qui compatit et la voix qui pardonne. La douceur du Maître, sa bonté et sa miséricorde, étaient populaires. Jamais Dieu ne s'était montré sous des traits plus suaves ; jamais sa beauté ne s'était dévoilée plus attrayante.

Que se passa-t-il dans l'âme de Marie-Magdeleine ? Comment le rayon divin qui devait la sauver pénétra-t-il dans sa conscience ? Quelles ont été ses luttes intérieures ? Nous l'ignorons. Un jour vint où ses yeux s'ouvrirent : elle reconnut en Jésus le Sauveur qui pardonne. Ce jour-là, elle n'hésita plus. De telles natures ne s'arrêtent pas à mi-chemin ; leur grandeur est d'aller toujours, dans le bien comme dans le mal, au bout d'elles-mêmes. La pécheresse publique voulut être la pénitente publique. Celui qui aime ne raisonne pas ; il obéit en esclave au sentiment qui le subjugue ; et celle qui bravait l'opinion pour suivre ses passions terrestres, la dédaigna pour aller se jeter aux pieds de Jésus.

Ayant appris qu'il était invité chez Simon le Pharisien, elle se sentit poussée par une force supérieure : elle voulait confesser devant lui sa misère, elle avait besoin d'exprimer son repentir et sa douleur, son amour et sa foi, d'entendre une parole de miséricorde et de pardon. Personne ne savait le drame qui bouleversait sa vie ; elle était encore pour tous la femme égarée et perdue.

Elle entra, silencieuse et voilée, ne voyant même pas les regards dédaigneux des convives, alarmés, offensés, dans leur piété superbe, de sa présence ; elle vint se placer derrière Jésus, tenant à la main un vase d'albâtre rempli de parfum.

Le plus grand honneur qu'on pût faire à un homme, à un prophète, en Orient, c'était de briser ces vases fragiles et de

répandre sur sa tête et sur ses pieds la liqueur embaumée. Marie ne dit rien : les sentiments qui débordent sont muets. Pas un mot ne peut sortir des lèvres de cette femme que la douleur et l'amour de Dieu envahissent. Mais son attitude humiliée, ses larmes, ses baisers, sa chevelure dénouée, ont une éloquence que nulle parole ne peut égaler.

Ce n'est pas seulement le prophète qu'elle voit en Jésus et qu'elle vénère, c'est le Fils de Dieu qu'elle adore. Elle ne vient pas, comme la foule, demander un bienfait matériel ; elle vient implorer Celui qui guérit l'âme, la purifie et la transforme. Jamais le repentir n'a pleuré ainsi, jamais l'amour pénitent n'a eu de tendresse plus délicate et plus ardente pour se faire pardonner, jamais larmes et parfums n'ont symbolisé une foi plus vive, une adoration plus pleine.

Marie-Magdeleine est le type achevé des convertis; et l'homme qui a inspiré et accueilli de tels sentiments n'est pas seulement un homme, il est, sous une forme humaine, l'expression même de la beauté et de la bonté infinies.

Il le donne clairement à entendre; ses paroles supposent qu'il s'identifie avec le Bien, qu'il est le Dieu qu'on offense et le Dieu qui pardonne, le Dieu qui accueille le repentir d'un cœur brisé et le Dieu qui régénère. Sa divinité resplendit. L'amour qu'il inspire est l'amour de Dieu même, il couvre la multitude des péchés.

L'homme s'efface, et Dieu se montre dans sa miséricorde ineffable; c'est lui qu'adore en Jésus la pécheresse déjà transfigurée.

— « Tes péchés te sont remis », lui dit-il, « ta foi t'a sauvée. Va dans la paix. »

Remettre les péchés n'appartient qu'à Dieu. La foi en Dieu sauve seule les âmes perdues, et il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de donner le pardon que la paix. Jésus dit ces choses et les accomplit.

Ceux qui les ont entendues et expérimentées, comme Marie-Magdeleine, dans le secret de la conscience, les comprennent; les autres qui ne croient pas et qui n'aiment pas, à l'exemple des Pharisiens, se scandalisent, aveuglés, et murmurent. Mais Jésus est justifié par ses élus.

Désormais, le pécheur peut avoir confiance; sa misère n'est plus sans espoir. Le mal a trouvé un maître; pour le vaincre, il suffit à l'homme de croire et de se repentir, de pleurer et

d'aimer. Si bas qu'il soit tombé, il lui reste toujours les larmes et la foi. Qu'il imite la pécheresse et qu'il vienne pleurer aux pieds de Jésus.

Des légions d'âmes se sont levées de l'ignominie suivant la pécheresse de Magdala. Elle ouvre la voie et conduit le cortège des converties et des réhabilitées; elle personnifie l'humanité perdue de vices qui a trouvé aux pieds de Jésus le Dieu qu'elle devait aimer et dont l'amour la transfigure, en lui donnant la miséricorde et la paix.

La scène du festin de la maison de Simon se reproduit invisiblement, comme tous les faits de l'Évangile. Le Pharisien, défiant jusque dans sa bienveillance, n'a pas changé; il est là toujours, incapable de comprendre le Dieu qui pardonne et l'âme qui se repent, qui expie et qui l'adore. Mais à côté de cette race obstinée, au cœur dur et à l'esprit revêche, on voit et l'on admire les âmes sauvées par l'amour et la foi.

Les pleurs de Magdeleine coulent intarissables; les parfums sont toujours versés sur la chair du Fils de l'homme; il est aimé de siècle en siècle; et il ne cesse de dire à l'homme le mot du pardon qui encourage et qui console : Beaucoup de péchés sont remis à ceux qui ont beaucoup aimé. Votre foi vous a sauvés; vous qui pleurez, vous qui croyez, vous qui aimez, allez en paix.

CHAPITRE VI

LES PARABOLES DU ROYAUME DE DIEU.

Les journées qui suivent le voyage de Naïm et la conversion éclatante de Marie-Magdeleine, sont consacrées à l'évangélisation populaire.

L'activité apostolique de Jésus est infatigable. Il s'en va, dit un Évangile (1), de ville en ville, de village en village, prêchant partout et annonçant le Royaume de Dieu. Il voyage sans repos, sans trêve, avec les Douze. Jésus ne possède rien, ni trésor, ni terre, ni maison ; tout entier à l'œuvre divine, il ne s'occupe pas de ce qui doit le vêtir ou le nourrir. Mais le Père pourvoit à tout ; c'est lui qui appelle à l'honneur de le servir quelques femmes (2) d'un dévouement absolu, transfiguré par la foi et centuplé par l'amour. Plusieurs ont été guéries par Jésus de leurs infirmités, et la reconnaissance, naturelle à la femme, en a fait ses servantes fidèles. Après la Mère de Jésus, à leur tête, on voit Marie-Magdeleine, la convertie. On cite encore Jeanne, dont le mari, appelé Chusa, était intendant du tétrarque Hérode, et une certaine Suzanne dont le nom seul est connu. Elles veillent avec une tendre sollicitude sur le Maître et ses disciples ; elles sont la providence de la petite communauté ; riches et généreuses, elles mettent leurs biens à son service, se chargeant des dépenses du voyage, préparant les repas, choisissant la demeure où Jésus et les siens doivent recevoir l'hospitalité.

Capharnaüm et son lac restent le centre de ses voyages. C'est de là qu'il part et c'est là qu'il revient, ramenant avec lui, des divers pays où il passe, une foule plus nombreuse et

(1) Luc, VIII, 1. — (2) Luc, VIII, 2, 3.

plus enthousiaste. Pour lui parler, Jésus aimait la montagne élevée et déserte, ou le lac lumineux et tranquille. L'Évangile du Royaume a été annoncé du haut de quelques collines, et d'une barque de pêcheur. Les murs d'une synagogue étaient trop étroits pour la plus grande parole que la terre ait jamais entendue; il lui fallait le ciel libre, la solitude pleine d'échos, la mer avec le murmure des vagues.

En quittant Naïm, Jésus revint à Capharnaüm; suivant sa coutume, il s'en alla au bord de la mer, et la foule ne tarda pas à se rassembler autour de lui. Alors, il monta dans la barque que ses disciples tenaient toujours prête; et tandis que la foule restait le long du rivage, il se mit à l'enseigner (1).

— « Écoutez », leur dit-il : « Celui qui sème est sorti pour semer; et pendant qu'il semait, une partie de la semence tomba sur le chemin : les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent.

« Une autre partie tomba sur un endroit pierreux, et elle leva bientôt, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de terre. Mais, quand le soleil monta, la semence fut brûlée par ses rayons; n'ayant point de racines, elle se dessécha.

« Une autre tomba au milieu des épines, et les épines, en croissant, l'étouffèrent; elle ne donna pas de fruit.

« Une autre enfin tomba en bonne terre, et, montant et croissant, elle fructifia : chaque grain rendit, l'un trente pour un, l'autre soixante, et l'autre cent. »

Puis, il avertit ses auditeurs de ne point s'arrêter au sens matériel, mais d'essayer de comprendre la doctrine cachée, et il ajouta : « Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.»

Jésus respecte l'initiative de la conscience; il ne la violente pas, il l'appelle d'une voix discrète. A elle, aidée par le secours de Dieu, de répondre; à elle de s'ouvrir dans un premier effort qui prouve sa bonne volonté. Cette fidélité est, de la part de l'homme, le commencement du salut; il mérite ainsi la justice de Dieu. Les disciples, avides de comprendre, ne réussissaient pas toujours à pénétrer la doctrine du Maître; et tandis que la foule se retirait sans chercher la lumière, ils venaient en secret interroger le Seigneur.

— « Vous ne comprenez point cette parabole », leur disait

(1) MATTH., XIII, 1-25; MARC, IV, 1-20; LUC, VIII, 4-15.

Jésus, en leur reprochant doucement leur peu d'intelligence, celle-ci est transparente; si elle vous échappe, « comment comprendrez-vous les autres? »

Jésus ne dit pas qu'il est le Semeur, mais on le devine. Aucune métaphore n'exprime sa fonction avec plus de justesse et de profondeur. Seul, il possède les germes et il les a dans sa main, — non pas les germes d'une vie destinée à mourir, mais les germes de la vie éternelle. Les plus grands, parmi les hommes, n'ensemencent que pour la mort; Jésus sème pour l'éternité. Rien de plus vivant que le germe : il concentre et commande la vie. La parole de Dieu, dans l'âme, est le principe de toute sa vie spirituelle. De même que la semence est à la fois matière et force, la parole est un signe sensible, une incarnation de l'Esprit de Dieu.

— « La parole tombée sur le chemin », dit Jésus, « et que les oiseaux emportent, représente ceux qui l'entendent d'un cœur aride et superficiel; le Mauvais vient et l'enlève. La parole semée en des endroits pierreux, ce sont ceux qui, l'ayant entendue, la reçoivent d'abord avec joie; mais, n'ayant point de racines en eux, ils n'ont qu'un temps; la tribulation et la persécution surviennent à cause de la parole, et ils se scandalisent aussitôt. »

La racine de l'âme, c'est Dieu; la profondeur de l'âme vient de lui, sa sève découle de son Esprit. L'âme qui ne tient pas à Dieu n'a qu'une surface. Tout ce qu'on y sème « y est brûlé dès le premier rayon de soleil, par le feu de la tribulation. Et ce qui est semé dans les épines, ce sont ceux que les soucis du siècle, la déception des richesses et toutes les autres convoitises ont maîtrisés, étouffant la parole et la rendant stérile. Et ce qui est semé en bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la parole, la comprennent, la conservent dans un cœur bon et excellent et la pratiquent dans la patience. »

La vertu est le fruit de la doctrine; chez les uns, elle produit trente, chez l'autre soixante, chez l'autre cent.

Rien n'est plus caché, plus mystérieux, que la semence; rien de plus humble et de plus voilé que la parole divine. Le fruit révèle l'une, la vertu est la splendeur de l'autre. L'âme s'illumine des œuvres de l'Esprit : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté (1).

(1) *Galates*, v, 22, 23.

En songeant aux vertus de ses disciples, Jésus leur disait : Vous serez la lampe de Dieu. « Apporte-t-on la lampe pour la mettre sous le boisseau ou sous le lit? N'est-ce pas pour la mettre sur le candélabre? »

Le Père amène toutes choses à la perfection et à la lumière. — « Rien de caché qui ne soit révélé, rien de fait en secret qui ne vienne au grand jour. »

Cette loi universelle a trouvé en Jésus et en son œuvre l'application la plus pleine. L'Esprit voilé en lui, la vérité cachée sous les paraboles, le Royaume de Dieu si humble et si peu connu, — concentré d'abord dans l'âme de quelques hommes dédaignés, — ont rempli la terre de leur éclat, de leur puissance, de leur vertu.

Cette vitalité incoercible du Royaume, Jésus l'exprimait dans une autre parabole :

— « Il ressemble », disait-il, « à la graine que l'homme jette en terre. Qu'il dorme, qu'il se lève de nuit et de jour, la graine germe et croît, sans qu'il sache comment, car la terre produit d'elle-même du fruit; d'abord de l'herbe, puis un épi; et l'épi ensuite s'emplit de froment (1). »

La vertu de Dieu agit mystérieusement au fond de toute créature, elle lui donne la croissance et la force; et il n'est pas au pouvoir de l'homme d'entraver ce que Dieu sème et nourrit.

Jésus aimait à parler de la semence; elle lui rappelait son œuvre. Aucune n'a été plus humble à son origine, et ne s'est élevée plus haut.

— « A quoi comparerons-nous encore le Royaume? Au grain de sénevé. Lorsqu'on le sème, il est la plus petite de toutes les semences qui sont dans la terre; mais après qu'on l'a semé, il monte et devient plus grand que toutes les plantes, et il étend si loin ses rameaux que les oiseaux du ciel peuvent se reposer sous son ombre (2). »

C'est bien là le symbole de l'Église du Christ, — ce grain de sénevé devenu l'arbre gigantesque dont les rameaux couvrent la terre et dominent tout. Les plus grands génies, — ces oiseaux du ciel, aux ailes puissantes, fatigués de leur vol et lassés de leur sagesse, — sont venus, de siècle en siècle, se reposer à l'ombre de la doctrine de Jésus, qui seule apaise, réconforte et éclaire. Ce que Jésus voyait et prophétisait, ses

(1) MARC, IV, 26-29. — (2) MATTH., XIII, 31-32; MARC, IV, 30-32.

premiers disciples ne pouvaient que le croire et l'espérer; et nous, les derniers-nés, plus heureux, nous le voyons. L'œuvre de Jésus est le prolongement de sa personne; le temps nous sépare de l'une, mais il nous fait toucher l'autre.

Il exprimait la même idée par une autre image, comparant « le Royaume de Dieu au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout fermente (1) ».

Le vrai levain, c'est l'Esprit de Dieu; la femme, c'est l'Église; et la farine, la masse humaine. Insipide par elle-même, l'humanité prend de la saveur au contact de l'Esprit qui peu à peu l'envahit et la transforme.

Le Royaume de Dieu ici-bas n'est point encore arrivé à sa perfection. Le bien et le mal se disputent la terre, et, à côté du grand semeur qui jette la bonne graine, l'ennemi sème l'ivraie, et les deux graines se mêlent dans le même champ.

— « Le Royaume des cieux, disait-il, est semblable à un homme qui avait semé de bonnes semences dans son champ. Mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla.

« Lorsque l'herbe eut poussé et produit son fruit, l'ivraie parut. Alors, les serviteurs du Père de famille lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé la bonne semence dans votre champ? D'où vient donc l'ivraie? — C'est l'homme ennemi qui a fait cela. — Voulez-vous que nous allions l'arracher? — Non, de peur que peut-être, en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et alors, je dirai aux moissonneurs : Cueillez l'ivraie d'abord et liez-la en gerbes pour la brûler; et le froment, ramassez-le dans mon grenier. »

Les disciples n'avaient pas deviné le sens caché de l'ivraie semée dans le champ. Le Maître le leur expliqua, quand ils furent seuls :

— « Celui qui sème la bonne semence est le Fils de l'homme.

« Le champ est le monde.

« La bonne semence, les enfants du Royaume; l'ivraie, les enfants du Mauvais.

« L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon; la moisson, la fin des siècles; les moissonneurs, les anges.

(1) MATTH., XIII, 33.

« De même que l'on cueille l'ivraie pour la brûler dans le feu, de même, à la fin des temps, le Fils de l'homme enverra ses anges : ils ramasseront tout ce qui, dans son royaume, a été un sujet de scandale, ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là, seront les pleurs et les grincements de dents.

« Alors, les justes resplendiront dans le Royaume de leur Père, comme le soleil. »

Chacun de ces mots de Jésus est immense, splendide, dans sa simplicité; ils embrassent tout, et peignent en traits profonds sa grande œuvre, depuis son origine jusqu'à sa consommation éternelle. La lutte du bien et du mal est voulue de Dieu, les serviteurs du Père de famille doivent s'y résigner. La violence, si naturelle à l'homme, pousse les meilleurs à arracher l'ivraie; Jésus nous apprend à tolérer le mal, de peur qu'en l'extirpant d'une main brutale, on ne détruise le bien. Il faut imiter le Père céleste dans la patience de son éternité.

L'heure viendra où le froment et l'ivraie seront séparés par la force de Dieu; heure à la fois terrible et consolante, terrible aux mauvais, consolante aux enfants du Royaume.

L'œil fixé sur le dénouement de son œuvre, Jésus voyait de loin sa propre gloire, la gloire de ses disciples et la justice effrayante de son Père sur ceux qui l'auraient méconnu. Il ouvrait souvent au peuple, sous des couleurs sombres ou éblouissantes, ces perspectives du monde à venir; elles lui sont saines, car elles le remplissent de terreur et d'espérance; or, la terreur est le frein qui l'arrête devant le mal, et l'espérance l'aiguillon qui le soulève vers Dieu.

Cette idée lui a inspiré la parabole du filet (1) :

— « Le Royaume des cieux est semblable à un filet jeté dans la mer, et qui recueille des poissons de toutes sortes. Lorsqu'il est rempli, les pêcheurs le retirent; et, assis près du rivage, ils choisissent les bons, les mettent dans des vases, et jettent les mauvais dehors. Ainsi en sera-t-il à la fin des temps; les anges viendront, sépareront les mauvais des justes et les jetteront dans la fournaise du feu. Là, seront les pleurs et les grincements de dents. »

On ne saurait mesurer le zèle de Jésus pour éclairer ce

(1) MATTH., XIII, 47-50.

peuple galiléen et lui inculquer sa doctrine. Les vives images abondaient dans ses discours.

— « Savez-vous ce qu'est le Royaume des cieux? » leur disait-il. « Un trésor enfoui dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il cache. Plein de joie, il va, vend tout ce qu'il a et achète ce champ (1). »

— « Le Royaume du ciel, disait-il encore, est semblable à un marchand qui cherchait de bonnes perles. Il trouva une perle précieuse; il s'en alla, vendit tout ce qu'il avait et l'acheta (2). »

Il faut, en effet, que l'homme immole tout, s'il veut posséder Dieu. Le sacrifice universel est le prix qui seul peut payer la perle et le champ où le trésor est caché. Les timides, les égoïstes reculent, ne sachant pas s'appauvrir pour obtenir les richesses du Royaume; celui-ci ne veut pas renoncer à ses plaisirs, et il n'a pas les joies de Dieu; celui-là tient à sa science bornée, et il n'entre pas dans la vérité infinie; un autre veut l'ambition humaine, et il se prive de la grandeur éternelle réservée aux fils de Dieu.

Toute la doctrine de Jésus, avec ses traits essentiels, est renfermée dans ses paraboles.

La fonction divine et la dignité du Maître, sa destinée douloureuse et son triomphe final, la nature intime de son œuvre avec son universalité, ses humbles débuts, sa secrète énergie, ses luttes incessantes et ses immenses résultats, les devoirs et les dispositions de l'homme qui veut y entrer, l'hostilité du monde, le rôle de Satan, — le semeur de zizanie, — le rôle des anges, — ces invisibles moissonneurs, — la Providence du Père qui veille sur le grand drame et qui en prépare le dénouement : voilà ce qui se laisse entrevoir.

Le Royaume de Dieu était l'idée mère de tout l'enseignement de Jésus, celle qui remuait les masses toujours plus violemment. Le peuple était loin d'en saisir le sens profond; il n'en voyait que l'écorce, les signes extérieurs et tout ce qui pouvait flatter ses préjugés, caresser son intérêt; les miracles surtout l'éblouissaient; mais la doctrine ne l'éclairait pas. Le peuple tient de l'enfant : la force lui impose plus que la sagesse; et alors même qu'il admire la doctrine de Jésus, — les documents le remarquent avec soin, — c'est sa puissance qui l'étonne et le subjugue.

(1) Matth., xiii, 44. — (2) Matth., xiii, 45-46.

— « Voyez », disait-il, « il n'enseigne pas comme les Scribes et les Pharisiens, il parle avec autorité, il commande (1). »

Jésus n'en a pas moins entrepris la tâche difficile de l'évangéliser et d'ouvrir sa conscience à la vérité.

Aucun orateur populaire ne lui sera jamais comparé, même au point de vue de l'éloquence. Il est à la tête de cette élite sainte qui a reçu de Dieu le secret de remuer un peuple, sans mettre en jeu ses passions terrestres. Jamais, sur ses lèvres, le moindre sophisme, la moindre altération de la vérité. Il sait condescendre, mais sans flatterie, à l'infirmité de ceux qui l'écoutent. Sa parole est toujours appropriée à son auditoire. Autre est le langage qu'il tient à ses disciples dans l'intimité, autre celui qu'il emploie envers les Pharisiens et les lettrés, autre celui qu'il parle à la foule.

A ses disciples, il ouvre son âme d'où la vérité déborde pleine de tendresse et d'onction; devant les lettrés habiles, il fait appel à l'Écriture, il les confond par ses discussions d'une logique irrésistible et les accable, dans leur mauvaise foi, du poids de ses anathèmes; au peuple, il expose sa doctrine sous le voile de ses paraboles.

La rhétorique juive affectionnait ce genre imagé. Les rabbins célèbres étaient renommés par leurs paraboles et leurs sentences. Chaque peuple a son génie littéraire : les Hindous ont leurs contes et leurs récits fantastiques; les Grecs et les Romains, leurs dialogues et leurs fables; les Juifs, leurs paraboles et leurs proverbes.

En adoptant ce mode d'enseignement populaire, Jésus lui a donné une simplicité, une vérité, une sobriété, un charme, inconnus avant lui. La plupart de ses paraboles sont restées gravées dans le souvenir; elles réalisent le beau absolu, l'humanité entière les connaît et les admire; l'enfant les épelle et l'homme les médite; l'ignorant les comprend et le penseur y trouve une lumière infinie.

L'essence même de la parabole est une comparaison qui a pour but de faciliter l'intelligence des choses invisibles, immatérielles, délicates à dire ou ardues à comprendre, en les assimilant à des objets sensibles, matériels, aisément perceptibles.

Elle est fondée sur le symbolisme, l'harmonie, la hiérarchie universelle.

(1) MATTH., VII, 29; MARC, I, 22; LUC, IV, 32.

Tous les êtres se ressemblent à quelque degré et se fondent dans une parenté, une affinité plus ou moins étroite. L'univers entier porte l'empreinte et la figure de Dieu, source unique d'où il dérive; et, dans l'univers, les moindres êtres portent l'empreinte et la figure des plus grands dont ils ne sont qu'une ébauche. Le corps est à l'image de l'âme; l'instinct fait présager la liberté. La nature matérielle est le symbole du monde spirituel : le ciel annonce la gloire de Dieu, l'espace son immensité, le vent son Esprit, la lumière sa beauté, et le temps, toujours mobile, l'immobile éternité.

Plus un esprit a d'envergure et embrasse mieux l'ensemble des choses, plus il pénètre l'unité sous la diversité apparente, et plus il excelle dans la comparaison.

La nature humaine, qui résume dans sa complexité tous les éléments, tous les règnes et tous les mondes, est particulièrement douée de la faculté de saisir les analogies et les ressemblances. Dieu voit tout dans l'unité de son Verbe qui a tout produit; l'esprit immatériel contemple tout dans des idées d'autant plus simples et plus rares, qu'il est lui-même plus élevé; l'homme imaginatif et sensible ne comprend le divin, le spirituel, l'invisible, qu'à travers le symbole de la réalité matérielle. Il entrevoit Dieu par la création où Dieu se reflète, les esprits par son âme, et son âme par la matière qu'elle vivifie et où elle grave son image.

Étudié ainsi, l'art de la parabole n'est plus une spécialité juive, il est la mise en œuvre de l'intelligence humaine et son procédé normal.

Le plus vaste champ ouvert à l'allégorie, c'est le rapport entre Dieu et la création, entre l'âme et Dieu. Certains peuples, comme les Hindous et les Grecs, sont restés inférieurs en ce point aux Sémites et aux Juifs, parce que les uns, confondant par leur panthéisme la création et Dieu, ont supprimé leurs rapports, tandis que les autres, en les maintenant sévèrement distincts, ont gardé intact le trésor inépuisable de leurs analogies. La poésie des uns a tourné aux légendes colossales et absurdes, celle des autres s'est maintenue dans la saine et robuste vigueur de la vérité. Ils n'ont pas donné au monde les attributs de Dieu; ils ont compris la petitesse du grand univers, ils ont lu dans son néant les grandeurs insondables de l'Infini.

En adoptant la forme de la parabole, Jésus entrait dans la

loi même de l'intelligence humaine, dans la loi qui répond le mieux à la nature du Maître comme à celle des disciples. Or, les lois étant immuables, elles communiquent leur immutabilité aux formes qu'elles consacrent.

De là, entre autres causes, l'éternelle jeunesse des paraboles évangéliques.

La parabole étudiée en elle-même est d'autant plus parfaite qu'elle est plus juste et plus profonde. La justesse résulte du signe choisi; la profondeur, de la vérité cachée sous le signe. Plus le signe s'adapte à la réalité, plus la parabole est juste; plus la vérité est profonde, plus la parabole est sublime. Jésus, dans ses discours au peuple, a dédaigné la vaine poésie, la recherche des grandes images; il est resté simple et uni, choisissant les objets les plus ordinaires comme symbole de la vérité. La sublimité de la doctrine contraste ainsi avec l'humilité du symbole. Nulle pompe, nul faux éclat. La simplicité, toujours : c'est le seul vêtement dont il veuille revêtir la sainte nudité de l'Esprit. Il ne veut pas qu'on s'arrête à la forme extérieure, au signe; il écarte tout ce qui pourrait captiver et distraire. Les plus merveilleux génies cachent la vérité et quelquefois l'offensent, en la chargeant de parures empruntées; Jésus la découvre, en paraissant la cacher, car le voile dont il l'enveloppe laisse apparaître, dans leur pureté, les lignes de ce corps virginal. Aussi, les immortelles paroles de l'homme de génie ne flattent souvent que notre esthétique; la simplicité voulue de Jésus rebute les profanes et engendre dans les cœurs droits la lumière et la vertu.

Un des plus grands dons de l'orateur, surtout de l'orateur populaire, est le tact, sans lequel la puissance, la véhémence de l'action, reste stérile. Il ne suffit pas de traduire à un peuple la vérité, il faut l'approprier à la conscience de ce peuple. Trop de lumière éblouit; celui qui ne sait pas en tempérer l'éclat aveugle au lieu d'éclairer. Le tact de l'éloquence est inspiré par l'amour de la vérité et par l'amour des hommes. Celui qui aime la vérité plus que lui-même en cherche le triomphe, et ne l'expose pas, en la révélant sans discrétion, à l'indifférence ou au mépris; et celui qui aime les hommes devine leur faiblesse, il la ménage avec respect, ne leur communiquant que ce qu'ils peuvent entendre.

La méthode de Jésus, dans son enseignement populaire, témoigne de sa prudence exquise. Lui qui venait en ce monde

rendre témoignage à la Vérité, l'a aimée jusqu'à la mort. Pas une de ses paroles qui ne respire la réserve et la mesure. Il ne jeta jamais la perle aux pourceaux et ne donna jamais la chose sainte aux chiens. Son amour pour son peuple, pour son pays, pour les hommes qu'il voulait sauver, éclate à toutes les pages de sa vie. Il connaît leur faiblesse, leurs préjugés, leur ignorance, leur dureté, leur incapacité; et il en a pitié. Il est patient, car il sait que son Évangile et sa doctrine, destinés à éclairer les siècles, auront besoin des siècles pour pénétrer les esprits et renouveler le monde.

Cependant, quelque infirme que soit l'homme, et quelque sublime que soit la vérité, il existe entre elle et lui des affinités indestructibles. Ils s'appellent l'un l'autre, et si l'homme ne peut s'élever jusqu'à la vérité, la vérité descendra jusqu'à l'homme. Comme Dieu s'est incarné dans l'Homme-Jésus, la Vérité éternelle s'incarne dans les paraboles sorties de sa bouche. Mais, de même que le Dieu incarné se fait mieux aimer et comprendre, la Vérité divine dans les paraboles se laisse entrevoir plus douce et plus accessible. Les ignorants les peuvent lire, et Jésus a trouvé par elles le secret d'enseigner les mystères de Dieu au dernier des enfants du peuple.

Cet art de tempérer l'éclat du Vrai est une des dispositions du gouvernement divin : Dieu ne veut pas terrasser l'homme par l'évidence brutale; il rayonne discrètement, en demi-jour, pour lui inspirer la foi, en ménageant sa liberté. Le Christ, — son grand œuvre, — apparaît avec ce caractère mystérieux : l'Esprit dont il est plein se cache sous le voile de l'humanité.

Les disciples s'étonnaient du mystère dans lequel le Maître, en s'adressant au peuple, enveloppait toujours sa doctrine. La cause de cette réserve leur échappait. Il est rare que la sagesse de Dieu ne choque pas la raison de l'homme qui ose la juger à sa propre lumière.

— « Pourquoi, disaient-ils à Jésus, lorsqu'ils étaient seuls, parlez-vous en paraboles, tandis que vous nous parlez, à nous, sans figure (1)? »

Le zèle inspirait-il cette question? Peut-être. Les disciples devaient désirer la gloire du Seigneur, et, dans leur impatience, ils eussent voulu le voir éblouir et subjuguer la foule par la splendeur de son enseignement.

(1) Matth., xiii, 10-17.

Jésus leur répondit : « A vous » qui croyez, à vous qui m'aimez, « il est donné de connaître le mystère du Royaume des cieux » ; aux autres, qui ne veulent pas croire, à ceux du dehors, « cela n'est pas donné ». Ils s'arrêtent au signe, et « tout se fait pour eux en paraboles ». Croire est le principe de l'intelligence; ne pas croire est la cause des ténèbres de l'esprit.

« A celui qui possède » ce principe de la lumière, « on donnera, et il sera dans l'abondance; à celui qui ne l'a pas, même ce qu'il paraît avoir lui sera ôté ».

La foi appelle les dons de Dieu, mais l'incroyance en tarit la source. Abandonné à lui-même, privé des forces divines qui centuplent la vie, font germer les vertus et exaltent notre nature, l'homme s'enfonce peu à peu dans l'erreur qui est la mort de la raison, et dans le vice qui est la mort de l'âme; l'esprit s'aveugle, le cœur s'appesantit, la volonté s'énerve, la conscience s'obstine.

— « C'est pour cela », ajoutait Jésus, « que je parle en figures, — afin que ceux qui sont indignes, tout en voyant, ne voient pas, et en entendant, n'entendent ni ne comprennent. J'accomplis ainsi le mot d'Isaïe, prophétisant à ce peuple : Vous écouterez de toute votre ouïe et ne comprendrez point, vous regarderez de toute votre vue, et vous ne verrez point, car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs oreilles se sont endurcies, et leurs yeux se sont fermés, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que, se convertissant, je les guérisse (1). »

Ce dernier mot est terrifiant.

Ce n'est plus la vengeance, c'est l'amour de Dieu que ce peuple redoute : il a peur de voir, peur d'entendre, peur de comprendre, peur de se convertir, peur d'être guéri de Dieu; c'est pourquoi il ferme les yeux et il se détourne.

Il faut que le mal atteigne ses conséquences fatales. Parvenu à certain degré d'abaissement, l'homme obstiné semble indigne de la conversion; Dieu, après de longs outrages, le livre à lui-même, et le châtiment le plus épouvantable de celui qui a lassé sa miséricorde est le raidissement inflexible de la conscience contre les appels suprêmes qui sauvent les prédestinés.

(1) Isaïe, VI, 9-10.

Cependant, les endurcis et les obstinés eux-mêmes sont quelquefois domptés, à leur tour, par la bonté. Tel qui aura crucifié le Christ ou égorgé ses disciples peut tomber vaincu à leurs pieds et être régénéré par la vertu de leur sang, car l'amour de Dieu est un feu qui rend l'âme malléable, — eût-elle la dureté du granit. Quelque pesante que soit la justice divine sur la race humaine, le dernier mot du gouvernement divin n'est pas à la justice, mais à la miséricorde.

C'est dans ce sentiment que Jésus ajoutait :

— « Pour vous, heureux vos yeux, parce qu'ils voient, et vos oreilles, parce qu'elles entendent.

« Je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. »

Inexplicables dans la bouche de l'homme, ces paroles sont naturelles sur les lèvres de Jésus; elles expriment la conscience qu'il avait de sa divinité. Ceux qui le voient sont dans la félicité; ceux qui l'entendent, dans la lumière.

On pressent quelle devait être l'intimité des Douze, réunis autour du Maître, dans la chambre haute, lorsque le soir, la foule ayant disparu, Jésus, se reposant, leur livrait les trésors de sagesse et de sainteté dont le monde ne se doutait pas.

Il réservait pour cette heure tranquille les épanchements et les confidences. Nul profane, nul inconnu, nul indifférent ne gênait l'expansion. Les disciples pouvaient tout demander, et Jésus pouvait tout dire; il initiait à son esprit ces âmes encore simples et neuves, et, comme le dit un Évangile (1), il leur expliquait tout; sa condescendance était comme sa tendresse, sans limites, elle avait quelque chose de paternel.

Lorsqu'il avait parlé : — « Avez-vous compris tout ceci? » demandait-il à ses disciples. Et eux, ravis, répondaient : — Oui, Seigneur (2).

Un jour, faisant allusion à son rôle de maître, il leur dit :

— « Le vrai Scribe qui a la science du Royaume des cieux est comme le père de famille qui tire de son trésor des choses neuves et des choses anciennes. »

Il connaît les besoins de ses enfants et sait y répondre. La science humaine est pauvre, impuissante, quelquefois dure; elle n'a la clef ni de notre passé ni de notre avenir; aux intelligences affamées d'éternelle vérité, elle n'a rien à donner

(1) MARC, IV, 20. — (2) MATTH., XIII, 51-52.

pour les nourrir; et, si elle peut distraire un moment les cœurs en proie à la souffrance, elle ne les a jamais consolés. Elle s'absorbe dans la recherche des phénomènes qui sont la figure changeante de ce monde; et, si elle soupçonne la cause première, elle ne peut élever jusqu'à elle notre nature inquiète et tourmentée.

L'homme initié à la science de Dieu apprend de lui le principe, la loi et la fin des choses, il juge tout du point de vue de l'éternité, il sait que Dieu prépare dans l'humanité son Règne, et que, depuis le premier couple humain, à travers l'espace, de siècle en siècle, au fond de toutes les agitations des familles, des peuples, des civilisations, des races, dans le chaos sanglant des intérêts, des passions, des doctrines, des religions, l'Esprit vivant et aimant accomplit et poursuit son œuvre de salut, de vérité et de bonté, de justice et de miséricorde, d'amour et de paix; il sait que cet Esprit a eu sa manifestation pleine, absolue, en Jésus, et que Jésus, l'espérance du passé, le grand signe contredit du présent, est la force réservée de l'avenir, l'achèvement de tout l'ouvrage de Dieu.

Le Christ est le trésor divin où l'humanité peut puiser sans cesse; comme tout ce qui est éternel, il a l'ancienneté et la nouveauté; il répond à ce qui a été, à ce qui est, à ce qui doit être; il a le mot du passé, du présent et de l'avenir. A quiconque lui demande la vérité, il l'enseigne; la force de vivre, il la communique; la consolation, il la verse à flots; l'espérance, il la fait luire; la béatitude, il en donne aux plus déshérités l'ineffable avant-goût.

L'homme n'a plus le droit de se plaindre : son sort est beau. Qu'importent ses misères et ses besoins? Il est doux d'en sentir l'aiguillon, puisqu'on peut les guérir et les apaiser. Ce qu'il cherchait avec le plus d'ardeur et d'angoisse, ce qui lui échappait toujours, — la vie et le bonheur, la vie qui ne craint plus la mort, le bonheur vrai que l'épreuve même augmente, — ces biens sont à sa portée, il ne tient qu'à lui de les demander à Jésus, de vivre et d'être heureux.

CHAPITRE VII

LA SUPRÊME INJURE DES PHARISIENS.

Les prédications populaires, autour du lac, marquent le point culminant de l'apostolat galiléen.

En quelques semaines, la masse entière du pays s'est agitée. Rien ne peut neutraliser le magnétisme divin du nouveau Prophète. Devant la puissance de sa parole, le nombre et l'éclat de ses cures et de ses miracles, la foule, en dépit de ses préjugés, ne résistait pas. Vaincue par l'évidence, elle acclamait en Jésus le Fils de David, saluant sous ce titre le Messie attendu. Capharnaüm vit accourir de partout ceux qui cherchaient le Prophète, elle devint illustre entre les petites villes de Zabulon et de Nephtali.

Mais, à mesure que l'agitation s'étendait, le dépit, la jalousie, l'inquiétude, le scandale, la menace, l'injure et la haine, toutes les passions mauvaises qui s'ameutent contre l'homme de Dieu, grandissaient chez les chefs, les anciens, les lettrés, les Pharisiens. Jérusalem, qui en restait le foyer, ne perdait de vue ni le mouvement ni l'agitateur. Des émissaires du Sanhédrin furent envoyés avec le mandat de surveiller Jésus et de désabuser la foule.

On n'arrête pas un mouvement populaire avec quelques docteurs; la force même n'y réussit pas toujours. Mais ceux qui, ayant le pouvoir, le mettent au service d'une tradition épuisée, n'ont jamais le sentiment exact des forces qu'ils combattent ni des forces qu'ils emploient. Leur illusion est la cause de leur chute.

Il semble que le mot d'ordre fût de décrier Jésus et de le compromettre dans l'opinion. La calomnie est l'arme préférée de la haine, qui se plaît à injurier, en attendant qu'elle détruise.

Les Pharisiens de Galilée, comme ceux de Jérusalem, ne pouvaient contester la puissance extraordinaire de la parole de Jésus, ni mettre en doute les signes prodigieux qui éclataient de toutes parts : guérisons d'infirmes, résurrections de morts, exorcismes des démons; ils n'y songèrent même pas. S'ils eussent été sincères, ils eussent imité le peuple et ajouté leurs acclamations aux siennes; mais reconnaître Jésus, c'était se condamner eux-mêmes; saluer en lui l'Envoyé de Dieu, c'était abdiquer.

Aucun pouvoir religieux n'a donné l'exemple de ce renoncement généreux, spontané. Il faut que Dieu déchaîne contre lui le torrent des événements qui l'emporte.

C'est alors que les Pharisiens jetèrent contre Jésus, dans la foule, l'injure la plus cruelle et le blasphème le plus odieux (1). — « Ce n'est pas Dieu qui est en lui, disaient-ils, c'est le diable. C'est l'esprit mauvais qui le conduit, c'est au nom de Béelzébud qu'il chasse les démons. »

Ils l'avaient appelé déjà un impie qui s'affranchissait de leurs observances, un homme de bonne chère et qui aime le vin, un violateur du sabbat, un contempteur des anciens maîtres, un blasphémateur; ils disent aujourd'hui : C'est un magicien, un possédé.

Jésus resta calme, il affirma la vérité dans la pleine lumière; mais il releva l'injure avec une sévérité terrible. Jamais parole plus inexorable ne tomba de ses lèvres, pour repousser l'outrage et anathématiser l'hypocrisie.

Il les convoqua et leur dit :

— « Comment Satan peut-il chasser Satan? Il se détruit donc lui-même? Un royaume divisé sera dévasté. Toute ville ou toute maison en lutte contre elle-même est condamnée. Si Satan s'élève contre lui-même, il est divisé, il ne pourra subsister; ce sera sa fin.

« D'après vous, je chasse les démons par Béelzébud; mais vos enfants, par qui les chassent-ils? » Vous dites que c'est au nom de Dieu : pourquoi ne le dites-vous pas de moi? « Ils seront vos juges. »

« Je chasse les démons par l'Esprit de Dieu : c'est la preuve que le Règne de Dieu est venu au milieu de vous, car nul ne peut entrer dans la maison de l'homme fort et piller ses meu-

(1) MATTH., XII, 24-45; MARC, III, 22-30.

bles, s'il ne l'a lié auparavant; et ensuite, il pillera sa maison. Qui n'est pas avec moi est contre moi. Qui ne rassemble pas avec moi disperse. » Et si j'agis par l'Esprit de Dieu, semblait-il dire, celui qui n'est pas avec moi est contre l'Esprit de Dieu, et « qui ne recueille pas dans cet Esprit, ne peut que disperser ». L'Esprit est le lien de toute chose.

Alors, élevant la voix avec force, il ajouta ce mot effrayant :

— « En vérité, je vous l'affirme, tous les péchés des enfants des hommes, tous leurs blasphèmes, leur seront remis. Quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais celui qui aura blasphémé contre l'Esprit-Saint n'en obtiendra jamais la rémission, ni en ce siècle ni dans le siècle futur; il est coupable d'un crime éternel. »

Il y a des fautes irrémissibles, un crime éternel (1), suivant l'expression de Jésus. Méconnaître, injurier, calomnier, persécuter le Fils de l'homme, l'appeler par dédain le fils du charpentier, lui reprocher d'aimer le vin et la bonne chère, de violer le sabbat, de vivre en dehors des saints usages et de négliger les observances des maîtres, le traiter d'impie, de Samaritain et de séducteur, — tous ces blasphèmes sont pardonnables; mais outrager l'Esprit-Saint dont le Fils de l'homme est rempli, attribuer ses œuvres divines, — l'expulsion des démons, la résurrection des morts et tant d'autres prodiges, — à l'esprit mauvais, l'insulter au point de le confondre avec le mal : c'est là le blasphème sans excuse et sans pardon.

Dans la doctrine de Jésus et dans la vérité absolue, le péché n'est remis que par Dieu, par son Esprit de miséricorde, d'amour et de bonté. Tout homme qui ne repousse pas cet Esprit, quels que soient sa faiblesse, son égarement, ses erreurs, quiconque ne dit pas de Dieu : C'est le mal, et de l'œuvre de Jésus : Elle est l'œuvre du mal, des ténèbres et de l'oppression, — celui-là est susceptible d'être recueilli et sauvé; mais l'homme qui, par un mouvement de volonté sacrilège, s'est mis en opposition contre cet Esprit, qui le repousse par le blasphème et la haine obstinée, se ferme librement les seules voies par lesquelles le pardon pourrait entrer jusqu'à lui; il se mure en quelque sorte dans sa conscience, interdisant tout accès au Dieu qui pardonne. L'Esprit outragé se retire, laissant le blasphémateur à son « crime éternel ». La mort qui le

(1) Cf. *Summa theolog.*, 2ª 2æ, q. XIII et XIV.

frappe et qui sépare le temps de l'éternité ne change rien, car elle consacre la vertu comme le crime ; à l'une comme à l'autre, elle appose le sceau de l'éternité.

Que les faibles se rassurent, que les égarés espèrent ; il y a toujours un dernier mot de miséricorde, s'ils l'appellent. Quant à ceux qui, loin de l'invoquer, en outragent le principe même, qu'attendre, sinon la justice vengeresse de Dieu ? Elle pèsera sur eux, sans que la bonté infinie, répudiée, puisse la fléchir, en arrêter le courroux et la malédiction éternelle.

Jésus rappelle ses insulteurs aux lois les plus simples de la sagesse et de la raison, et, pénétrant comme toujours le secret de leur conscience, il leur montre pourquoi ils violent ces lois, et met à nu la source cachée de leur blasphème.

— Comme « l'arbre se connaît par son fruit », s'écrie-t-il, le principe se révèle à ses œuvres. « N'attribuez donc pas des fruits mauvais à un arbre bon, ni de bons fruits à un arbre mauvais. » Mes œuvres sont bonnes : comment pourraient-elles avoir Béelzébud pour principe ? Le diable est mauvais : comment peut-il produire des actes bons ?

— « Et vous, race de vipères, comment pourriez-vous dire des choses bonnes ? » L'évidence des faits se brise contre votre cœur opiniâtre ; et « la bouche parle de l'abondance du cœur ». Mais toute parole humaine, — même le mot oiseux, — sera jugée au jour de la justice. « Vos paroles vous justifieront ou elles vous condamneront. »

Certaines paroles ne sont pas moins criminelles que des actes, car elles offensent et scandalisent, elles corrompent et elles tuent ; celles des Pharisiens, que Jésus relève ici, sont comme le coup de dent de la vipère.

Nul doute qu'elles n'aient eu quelque action sur la foule qui les entendit et où les ennemis de Jésus les colportèrent. Des esprits indifférents ou réfractaires à l'enthousiasme général ont dû les accueillir : c'est là que la calomnie chemine et fait son œuvre de mort.

Pour un certain nombre, le zèle du Maître paraissait de l'exaltation, et son œuvre, une folie. La sublimité de sa doctrine les dépassait. Cette vie d'apôtre toujours en mouvement, cette agitation de la foule autour de lui, ces nuits passées en prière, ces journées absorbées par la guérison des malades, la maison assaillie, la difficulté même de prendre quelque nourriture, toute cette existence animée par l'Esprit,

et si en dehors des conditions vulgaires, n'était guère comprise.

On le blâmait jusque dans sa famille. Quelques-uns des siens le traitaient hautement d'insensé, d'énergumène et d'exalté (1). Ils voulaient l'arracher à la foule et l'emmener avec eux loin du tumulte où il perdait l'esprit, disaient-ils.

C'était un peu après la scène violente où Jésus avait traité les émissaires du Sanhédrin avec l'indignation de l'homme outragé dans ce qu'il a de plus saint; le peuple avait pénétré dans la maison d'où les envoyés venaient de sortir. On s'était assis autour de lui. La foi empressée des simples reposait son âme du blasphème des grands et de leur science superbe. C'est une loi de la vie de Jésus à travers les siècles : l'insulte qu'il subit de la part des hommes égarés par leur raison et par la haine, provoque souvent dans le peuple un surcroît de confiance et d'amour.

La joie du Maître était de voir rayonner son Esprit; il la goûtait sans mélange, lorsqu'on vint lui dire : — Maître, voilà dehors votre mère et vos frères qui vous cherchent.

La mère de Jésus n'était point assurément de ceux qui, parmi les siens, le jugeaient avec leur misérable sagesse; on peut penser que sa sollicitude pour son fils l'amenait près de lui, afin de le consoler dans les luttes de son apostolat.

— « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » répondit Jésus; et, laissant tomber ses regards sur ceux qui étaient assis autour de lui : — « Ma mère et mes frères », dit-il, « les voilà. Oui, quiconque écoute la parole de Dieu et fait sa volonté, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »

La chair et le sang ne sont rien pour le Fils de l'homme. La parenté charnelle lui importe peu. Si la famille terrestre est constituée par l'unité d'un même sang coulant dans nos veines, la famille céleste est constituée par l'unité du même Esprit répandu dans les âmes. Jésus n'appartient pas à la terre; né de l'Esprit, rempli de lui, il est le créateur de la grande famille des fils de Dieu, et, alors même qu'on serait du même sang que lui, on ne devient sa mère, son frère et sa sœur, qu'en participant à la plénitude de son Esprit.

Tous ceux qui ont été saisis d'une inspiration supérieure et qui, subjugués par l'appel de Dieu, ont voué leur vie entière à

(1) MATTH., XII, 46-50; MARC, III, 31-35; LUC, VIII, 19-20.

son service, entendront sans peine la parole de Jésus. Toute conviction forte finit par s'emparer de nous. Envahissante, exclusive, elle nous arrache sans merci à toute autre chose et devient l'objet unique en dehors duquel rien ne nous touche plus; ceux qui ne la comprennent pas sont des étrangers; ceux qui l'attaquent, l'ennemi; ceux qui l'aiment et la servent avec nous, notre unique, notre vraie famille.

Le soir d'un des jours où il avait, au bord du lac, enseigné le peuple en paraboles (1), Jésus dit tout à coup à ses disciples :

— « Passons à l'autre bord (2). »

Les événements qui allaient se produire semblaient ménagés par la Providence pour confirmer la foi des disciples, en faisant éclater la puissance souveraine de Jésus. Plus il est attaqué par les hommes, plus le Père rehausse la gloire de son Fils et rassure ceux qui partagent sa destinée.

Les disciples obéirent; ils renvoyèrent la foule assise sur la grève, et mirent à la voile, emmenant Jésus dans la barque même où il était. D'autres barques naviguaient avec eux. Et il s'éleva une grande tempête. Le vent poussait les vagues dans le bateau qui s'emplissait.

Lui, cependant, couché à la poupe, la tête appuyée sur un oreiller, dormait. Les disciples, effrayés par l'orage, le réveillèrent : — Maître, sauvez-nous! Nous périssons.

— « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? » leur dit Jésus.

Alors, il se leva, et comme si cette nature eût été animée de quelque esprit mystérieux, il menaça le vent, et dit à la mer :

— « Cesse de gronder. Tais-toi. »

A sa parole, le vent et les flots s'apaisèrent, il se fit un grand calme.

— « N'avez-vous point encore la foi? » dit Jésus à ses disciples.

Ils furent saisis de crainte; et, se regardant les uns les autres, ils se disaient dans leur admiration mêlée d'effroi : — Qui est-il? Il commande au vent et à la mer, et ils lui obéissent.

Jésus, dans ce fait miraculeux, révèle sa divinité par sa puissance. Sa parole a l'efficacité et l'autorité souveraines,

(1) Marc, IV, 35. — (2) Marc, IV, 35 et suiv.; Matth., VIII, 18-27; Luc, VIII, 22-25.

n'empruntant rien à personne, accomplissant tout ce qu'elle dit. La nature, dans ses énergies les plus tumultueuses, lui obéit comme un serviteur intelligent et docile. Il dit au vent de se taire, le vent se tait; à la vague furieuse de ne plus gronder, la vague s'apaise. L'homme armé de ce pouvoir n'est plus un homme, il a en lui la force de Dieu. Ceux qui ont peur de la conclusion nient le fait; mais la négation se heurte contre le témoignage irrécusable des documents. Le personnage que nous regardons vivre n'a rien de nos petitesses : qu'il commande à la mer ou qu'il enseigne les béatitudes, il est partout d'une grandeur divine, car il manifeste toujours la puissance ou la sagesse de Dieu.

De tels actes exerçaient sur les disciples, on le comprend, une action prodigieuse. Leur foi s'enracinait, l'idée qu'ils se faisaient de leur Maître s'élevait peu à peu, et, avec la foi, ils sentaient croître leur admiration et leur dévouement. Il ne fallait rien moins pour arracher ces natures au milieu si réfractaire d'où elles étaient sorties.

Les miracles font partie de l'éducation des premiers fidèles de Jésus, ils sont une des forces qui expliquent leur métamorphose rapide; ils s'imposent à la raison, et forment un élément essentiel dans la trame de cette histoire.

La barque montée par Jésus et ses disciples, assaillie par les vents et les flots, Jésus endormi à la poupe, les disciples effrayés, criant à leur Maître : Sauvez-nous, nous périssons ! lui, toujours calme, au milieu de la tempête, leur reprochant d'avoir peur, comme si près de lui on pouvait jamais craindre; sa parole plus forte que l'orage et la mer déchaînés, commandant au vent de se taire, et aux flots de se calmer; cette tranquillité parfaite, soudaine, absolue; l'admiration mêlée de crainte jetant le cri de la foi en Celui qui est plus fort que la nature, — toute cette scène, dans ses détails si vivants, est devenue un symbole populaire de l'œuvre de Jésus.

L'Église est la barque de Pierre, qui porte le Christ et les siens. Elle s'en va, le soir du jour de l'humanité, à la rive éternelle, traversant ce monde où la tempête fait rage. Invisible, Jésus semble dormir. La prière le réveille et l'évoque; il paraît, il se plaint qu'on soit épouvanté; sa présence est le gage de toute paix. Il commande aux événements comme à la tempête des flots, il sait les enchaîner, quand il lui plaît, d'un mot tout-puissant. Un cri d'adoration s'élève sur la mer apaisée

par lui, et, dans le calme de ce monde, on entend la barque poursuivre sa route, toute pleine de ce cri. Jésus a la force de Dieu, il est le maître des passions humaines et de leurs vagues courroucées qui ne peuvent rien contre l'Église insubmersible.

La barque, après la tempête, aborda sans encombre à la rive orientale où Jésus voulait accoster (1). Il descendit sur le territoire des Géraséniens, un peu au delà de l'ancienne Gérasa (2). La petite ville, située à l'extrémité de l'ouady Zemmach, faisait partie de la Décapole. Les montagnes de la vallée s'écartent à droite et à gauche et s'élèvent brusquement au-dessus du lac, à la hauteur des plateaux de la Gaulonitide. Elles sont percées de grottes qui servent de tombeaux. Les ruines de Gérasa subsistent sous le nom de Kersa. On distingue encore à fleur du sol les vieux murs de basalte des maisons renversées. Les débris d'un château, protégeant la route au bord de la mer, forment en avant de Kersa un petit monticule qu'un robuste térébinthe couvre de ses rameaux touffus. Des Bédouins campent alentour; leurs tentes noires s'étendent au milieu du gazon vert; leurs troupeaux errent dans la vallée et au flanc de la montagne.

Au moment même où Jésus débarqua, tout à coup, du milieu des tombeaux qui couvraient la colline, vint à lui un homme d'un aspect effrayant (3). Il habitait dans les sépulcres; on ne pouvait le lier, même avec des chaînes; il était la terreur de la contrée. Souvent serré de chaînes et les pieds dans les fers, il avait rompu les chaînes et brisé ses fers; et sans repos, le jour et la nuit, il errait dans la montagne déserte et parmi les tombes, criant, s'arrachant les vêtements et se meurtrissant avec des pierres.

Cette folie furieuse était aggravée par la possession; tout le récit, sans elle, est inexplicable. Voyant venir Jésus de loin, il accourut et se prosterna devant lui, et jetant un grand cri, il disait : — Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très Haut? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente point.

Ce n'est pas l'aliéné qui parle, c'est l'esprit mauvais dont il est possédé qui se révèle.

Son attitude envers Jésus est toujours la même. Une force supérieure semble le pousser vers lui, il devine le Fils de Dieu

(1) Matth., VIII, 28 et suiv.; Marc, V, 1-10; Luc, VIII, 26 et suiv.
(2) Voir l'Appendice L. *Kersa et Gadara.*
(3) Voir l'Appendice K. *Le possédé de Kersa.*

dans cet homme extraordinaire; il se voit vaincu d'avance et enchaîné; il ne blasphème pas, il demande grâce.

Ces paroles entr'ouvrent le mystère de la damnation des esprits. Leur joie satanique est dans le mal qu'ils peuvent faire. Le néant de leur nature d'où ils ont chassé Dieu est leur tourment. Sortir d'eux-mêmes pour asservir l'homme et troubler la terre serait un soulagement et une diversion au vide effrayant qui est leur supplice; être ramenés à eux-mêmes, à ce moi qui, sans Dieu, n'est que ténèbres, laideur, impuissance, inanité, c'est leur enchaînement dans l'abîme.

Jésus ne parle pas à cet homme misérable, il répond à l'esprit. Il veut d'abord délivrer l'âme; l'âme affranchie, il sauvera le corps.

— « Esprit immonde », lui dit-il, « sors de cet homme. Quel est ton nom? »

— Légion, dit l'esprit (1). Et, renouvelant ses supplications, il implorait Jésus pour ne point être chassé hors du pays.

Jésus ne répondit pas.

Or, il y avait là, le long de la montagne, un grand troupeau de porcs qui paissaient. — Envoyez-nous dans ces pourceaux, crièrent les esprits par la bouche du possédé, de sorte que nous entrions en eux.

Jésus le leur permit. Comme il avait, la nuit même, maîtrisé la nature, le vent et les flots, il apparaît, dans cet exorcisme, plus que jamais dompteur des esprits; il leur parle d'une voix irrésistible : ils vont où il veut.

Au signe de Jésus, les esprits immondes, sortant du possédé, entrèrent dans les porcs, et le troupeau, d'environ deux mille, d'une course impétueuse, se précipita dans la mer et s'y noya.

On s'est demandé de quel droit Jésus avait infligé cette perte aux Géraséniens. Est-ce que tout n'appartient pas à Dieu et à celui qui en exerce l'empire? La même main qui, sur la terre épouvantée, déchaîne les fléaux et les puissances de la mort, déchaîne aussi les esprits mauvais qui ravagent le monde humain. Mais, en nous éprouvant et en nous châtiant, elle nous élève, car elle nous fait sentir, avec sa puissance, notre néant et la souveraineté de Dieu.

Le monde animal, avec ses formes variées et mystérieuses

(1) Ce nom, qui rappelait la conquête et la domination du peuple juif par les armées romaines, exprimait énergiquement la tyrannie exercée sur l'homme par les esprits mauvais, dont la puissance est incommensurable.

dans leur variété, n'est qu'un vaste hiéroglyphe où se peuvent déchiffrer les réalités du monde invisible, de l'âme et de l'esprit. Entre les formes, les instincts de la bête et les individualités psychiques, que d'affinités! Certains êtres rampent, tortueux, immondes, et trouvent dans la faune leur symbole parfait. Ces porcs envahis par les démons dévoilent ces puissances ténébreuses et corrompues dont les suggestions, pendant des siècles, ont réussi à transformer la masse humaine en un troupeau d'Épicure.

Les gardiens de ces animaux s'enfuirent, épouvantés, et annoncèrent dans la ville et aux champs ce qu'ils avaient vu.

A cette nouvelle, plusieurs accoururent. Ils virent Jésus, et à ses pieds, assis, vêtu, tranquille et sain d'esprit, le possédé.

Les Géraséniens, à ce spectacle émouvant, n'eurent qu'un sentiment, la crainte; une seule pensée, la perte de leurs pourceaux. Natures intéressées et grossières, ils ne comprirent pas celui qui venait de débarquer sur leur territoire. Étaient-ce des païens ou des Juifs? On ne sait. La Décapole était fort mélangée comme population. Ils ne trouvèrent rien à dire à l'hôte mystérieux qui avait guéri le démoniaque; ils eurent peur de lui. L'homme de Dieu effraye souvent ceux qu'il visite. Ils ne veulent pas être troublés dans leur vie terrestre, dans la fausse paix de leurs passions; au lieu d'offrir à Jésus l'hospitalité, ils l'éconduisent, en le priant timidement de s'éloigner d'eux.

Jésus, qui respectait l'homme jusque dans son aveuglement et sa misère, ne s'imposait jamais. Il revint au rivage et se retira.

Comme il s'embarquait, celui qu'il avait guéri le pria de lui permettre de le suivre. Il se sentait enchaîné à son libérateur, il lui semblait que sa vie devait lui appartenir : la reconnaissance est capable de ces inspirations. Le Maître ne le lui permit point; mais, touché de sa foi, il fit du possédé furieux un apôtre.

— « Va », lui dit-il, « dans ta maison et chez les tiens. Annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et raconte-leur comment il t'a pris en pitié. »

En Galilée, où Jésus se gardait toujours avec tant de réserve d'exciter l'effervescence populaire, il défendait aux malades de publier leur guérison; mais dans ce pays où il ne fait qu'une excursion rapide et qu'il va quitter brusquement, il veut que son nom demeure après lui, et que ces déshérités de

Gérasa ne restent pas tout à fait étrangers à l'œuvre messianique que Dieu accomplissait pour son peuple (1).

Ceux que la miséricorde de Dieu a sauvés entendent au fond de leur conscience cette même parole de Jésus. Rien de plus touchant pour les autres que le récit même des bienfaits de Dieu. La reconnaissance ouvre le cœur, et le cœur a le secret d'émouvoir et de persuader. Le pauvre Gérasénien s'en alla, publiant dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui, et le nom du Prophète fut l'objet de l'admiration universelle (2).

Ce récit de la guérison du possédé de Kersa, où le second Évangile n'a ménagé ni la couleur ni les détails extraordinaires, n'embarrasse pas celui qui admet la réalité de la possession et le pouvoir souverain de Jésus sur les esprits; c'est un fait précieux, au contraire, à ce double point de vue; car il révèle, avec une clarté saisissante, la nature de la possession satanique et l'autorité invincible de Jésus.

L'école soi-disant rationnelle, de la théologie allemande, qui n'a d'autre souci que d'atténuer la vérité pour la rendre acceptable, et de torturer les textes pour les adapter à ses théories, n'a vu, dans le démoniaque de Kersa, qu'un lycanthrope furieux; dans la course impétueuse des porcs, qu'un troupeau effrayé par le démoniaque et les cris des bergers; dans la guérison de l'énergumène, qu'un magnétisme de Jésus dont le charme et la noblesse s'imposaient même à des aliénés. L'histoire sérieusement traitée n'autorise point ces fantaisies dont l'audace apparente déguise mal une pensée timide. Ceux qui ne croient point au Dieu personnel, aux esprits, à leur action sur l'homme, à la mission divine de Jésus, n'ont d'autre ressource que de traiter l'Évangile comme une légende, et les Évangélistes comme des ignorants; mais ils se heurtent à la grandeur même de Jésus.

Le Maître qui a donné sur la morale le dernier mot, qui a étonné et étonne encore le monde le plus civilisé par une sagesse divine, qui a dominé tous les étroits préjugés et la grossière ignorance de son milieu, ne peut être éconduit par quelques philosophes. S'il a enseigné l'existence des démons, c'est que les démons existent; s'il les a expulsés, c'est qu'il

(1) Cf. GODET, *Comment. de l'Évang. de saint Luc*, ad h. l. — (2) LUC, VIII, 39.

possédait la force de Dieu pour les lier et les chasser; il ne s'est jamais fait le complice de l'erreur et du mal, et on l'outrage dans sa droiture, en lui prêtant le procédé d'accommodation par lequel il aurait adopté, en apparence, les doctrines erronées et la crédulité enfantine de la foule. La personnalité de Jésus défend l'infirmité de ceux qui ont écrit d'elle; les récuser, c'est le récuser; les attaquer, c'est l'attaquer; sa sainteté et sa sagesse le rendent, lui et ses disciples, invulnérable.

Ce n'est pas une négation critique, appuyée d'une philosophie panthéiste ou d'une science toute matérielle, qui atteindra jamais celui qui a vaincu le monde, et dont la doctrine, après deux mille ans, reste la loi de la vertu et de l'héroïsme.

En quittant le pays des Géraséniens, le matin même où il y avait abordé, Jésus rentra à Capharnaüm. On vit venir de loin la barque partie la veille, et la foule s'assembla pour le recevoir. Tous l'attendaient, dit un Évangile (1). Le récit de la tempête, apaisée la nuit même, et de la guérison du possédé, dut se répandre dans le peuple. Mais on ne comptait plus les prodiges qui se multipliaient sous les pas du Prophète. Jésus ne fit que traverser la ville, et partit aussitôt, suivi de ses disciples, pour Nazareth (2). Il voulait revoir ce pays qui était le sien, qu'il avait essayé d'évangéliser quelques semaines auparavant, au début de son ministère galiléen, et dont il était sorti excommunié, menacé de mort (3). Les Nazaréens avaient blasphémé en lui le Fils de l'homme : il oubliait l'injure, et, dans sa mansuétude, il faisait, pour les éclairer, une nouvelle et généreuse tentative. Les préjugés contre lesquels il s'était heurté allaient peut-être s'évanouir devant sa gloire devenue populaire.

Il parut à la synagogue, le jour du sabbat. L'âpreté des sentiments et la violence de la haine semblaient s'être calmées. Plusieurs même, en l'entendant, s'étonnaient et admiraient; ils ne niaient point sa sagesse ni ses miracles, mais la pauvreté de son origine restait la pierre d'achoppement de leur foi. On en faisait une objection contre sa mission divine. — Quoi! répétait-on, n'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques et de Joseph, de Judas et de Simon? Ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous?

(1) Luc, VIII, 40. — (2) Matth., XIII, 53-58; Marc, VI, 1-6. Cf. Luc, IV, 16 et suiv.

(3) Voir l'Appendice N. *Les deux visites à Nazareth.*

Comme l'humanité varie dans ses impressions et ses jugements! Aujourd'hui, l'humilité, l'obscurité de la naissance fait ressortir et accroît le mérite du grand homme; chez les Galiléens de Nazareth, elle le voile. Peut-être eussent-ils accepté Jésus comme un simple docteur, confondu avec les autres, mais le reconnaître pour l'Envoyé de Dieu, pour le Messie, voilà ce qu'ils repoussent. L'envie les aveugle et se couvre du sophisme que les Pharisiens opposent à Jésus : Est-ce que le Messie vient de si bas? Est-ce un charpentier qui va délivrer le peuple et relever le trône de David?

La propre famille de Jésus n'échappait pas à ce scandale : la supériorité d'un homme extraordinaire est presque toujours incomprise de ceux qui ont vécu avec lui dans la familiarité.

Jésus s'étonna, non sans douleur, de l'incrédulité opiniâtre de son pays. Sa bonté, que la foi seule faisait agir, resta pour eux une source scellée; il ne guérit là que quelques rares suppliants auxquels il imposa les mains. Il quitta Nazareth qu'il ne devait plus revoir, et, en prenant congé de ses compatriotes, dont la froideur contrastait avec l'accueil enthousiaste qu'il recevait ailleurs du peuple, il leur dit avec tristesse ce mot qui peint toute sa destinée : « Un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie, et dans sa maison, et dans sa famille. »

Nazaréen, les Nazaréens le dédaignent; Judéen, les Juifs le repoussent; mais les Samaritains et les païens l'accueillent et l'adorent.

CHAPITRE VIII.

INSTRUCTIONS AUX DOUZE. — MORT DE JEAN-BAPTISTE.

Pendant que Jésus, acclamé du peuple et maudit par les Pharisiens, évangélise la Galilée, ses disciples demeurent l'objet constant de sa sollicitude; ils forment son Église et son Royaume.

Leur nombre s'est accru; il a fait entre eux une sélection, en a choisi douze qu'il a nommés apôtres; il leur a montré, comme il l'avait promis dans un langage mystérieux, les anges du ciel qui montent et descendent sur sa tête; il les a emmenés dans ses voyages apostoliques; aujourd'hui, les sentant dignes d'une confiance plus haute, il veut qu'ils aillent annoncer l'Évangile, et que, sous ses yeux, ils fassent l'apprentissage de l'apostolat.

L'envoi des Douze au milieu des villes juives devait aussi, dans la pensée de Jésus, étendre son propre apostolat. Ses jours étaient comptés, il fallait que, malgré la rapidité de sa carrière, le peuple entier entendît la bonne nouvelle de son nom et de son Royaume. La moisson est mûre, les ouvriers sont augmentés.

Jésus convoqua autour de lui les Douze (1). Les documents ne marquent pas nettement le lieu de la réunion. Ce fut vraisemblablement Capharnaüm et la maison de Pierre, et cette même chambre haute où le Maître et ses disciples se retrouvaient, le soir, après la fatigue de ses journées toutes remplies de l'œuvre de Dieu.

Il commença, en stratégiste prudent, par délimiter le champ du combat.

(1) MATTH., X; MARC, VI; LUC, IX.

— « N'allez point vers les païens; n'entrez point dans les villes de Samarie; allez aux brebis perdues de la maison d'Israël. »

En restreignant leur apostolat, le Maître facilite la tâche et la proportionne aux ouvriers. C'est, d'ailleurs, le plan de Dieu : Israël a les promesses du salut, il doit en avoir les primeurs, plus tard, l'heure sonnera pour les Samaritains et les païens.

Puis, il ajouta :

— « Allez, enseignez-les, dites-leur : Le Royaume des cieux approche. »

Voilà, en un seul mot, toute la science des apôtres. Il n'en est pas de plus sublime et de plus nécessaire. Elle suffit à tout; les autres, sans elle, ne servent de rien. C'est la science propre de Jésus. Il la leur avait déjà communiquée dans ses discours aux synagogues, dans ses paraboles au peuple, et surtout dans les entretiens intimes; et, bien qu'ils fussent loin d'en mesurer la profondeur, ils en savaient assez pour dire que le Règne de Dieu était le Règne du Messie, que le Messie était là, qu'ils le connaissaient, qu'ils étaient ses disciples, et qu'on était de son royaume à la condition de se repentir et de croire.

L'action apostolique est restée ce que Jésus l'a faite, en ce jour même où, pour la première fois, il envoya quelques hommes choisis l'exercer en son nom.

Le Règne de Dieu est toujours proche; le devoir suprême, la plus haute destinée de l'homme, est toujours de recevoir, dans sa conscience, l'Esprit vivant et personnel de Dieu dont Jésus est la source unique; la condition d'une telle libéralité est toujours la foi en la parole de Jésus, le renoncement à soi-même, à ses idées, à ses passions, à ses intérêts, à ses vices et même à sa propre vertu, en un mot, le repentir et le sacrifice total.

A ces combattants nouveaux, Jésus devait une armure nouvelle.

— « Je vous donne », leur dit-il, « force et puissance pour chasser les esprits immondes, guérir toute langueur et toute infirmité. »

Cette parole est manifestement divine. Il est au pouvoir de l'homme de communiquer ses idées, ses instructions, ses plans, ses ambitions, et d'allumer dans l'âme des siens le feu sacré de l'enthousiasme, il ne saurait transmettre ni son génie ni sa vertu; l'histoire ne mentionne même pas, dans les

plus puissants génies philosophiques, politiques ou religieux, une telle prétention. Or, Jésus transmet à ses disciples l'Esprit de Dieu qui est en lui, qui est à lui, et il les envoie ainsi armés :

— « Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. »

Les apôtres n'auront d'autre force que la puissance même de Dieu, et cette puissance ne leur sera donnée que pour le bien des hommes. Les hommes souffrent : elle calmera leur douleur; ils languissent : elle les relèvera; ils meurent : elle les rendra à la vie; ils sont sous le joug de l'esprit mauvais : elle les en affranchira. Les miracles de la bonté seront le signe de leur mission et les œuvres de leur pouvoir. Ils imiteront leur Maître. C'est son Esprit qui agira en eux et par eux. Leur foi les incorporera à lui et restera la condition de leur activité surhumaine. La puissance de guérir les maux physiques et de commander à la mort pourra être suspendue; l'influence sur les âmes et l'autorité sur les esprits mauvais ne le seront jamais. Qu'importe, après tout, que le corps souffre et meure, si l'âme vit saine, libre, consolée?

Jésus continue sa fonction messianique par l'apostolat, — œuvre d'affranchissement, de justice, de miséricorde infinie, qui arrache aux doctrines impures les esprits tyrannisés et avilis par elles, réveille les consciences mortes, donne aux désespérés la consolation de Dieu, et guérit les misères, les langueurs qui entravent la marche du monde.

En même temps qu'il munit ses apôtres de la force de l'Esprit, Jésus leur montra quelles vertus il exigeait d'eux : la bonté qui se donne; le désintéressement qui s'oublie; la pauvreté qui se dégage de tout; la confiance qui se remet à Dieu sans réserve; la persévérance et le courage que rien ne déconcerte.

— « Vous avez reçu gratuitement, vous donnerez pour rien. N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie, dans vos ceintures; ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussure, mais seulement des sandales; ni verge, mais seulement le bâton du voyage (1); car à l'ouvrier est due sa nourriture. »

Voilà l'apôtre tel que Jésus le veut. Être bon qui a tout

(1) D'après saint Matthieu, Jésus défend le bâton et les chaussures; d'après

reçu de Dieu, il doit donner sans calcul et imiter la générosité de Dieu. Ses mérites ne sont que néant sans la munificence divine dont il a été l'objet; ce qu'il a reçu pour rien, il le donnera pour rien. L'Esprit ne s'achète ni ne se vend; celui qui le reçoit est heureux, celui qui le communique, plus heureux encore; ce surcroît de joie sera son trésor et suffira à sa récompense.

L'expansion est en raison de la bonté. Les meilleurs sont les plus expansifs. De toutes les forces l'Esprit de Dieu est la plus communicative. Les âmes rayonnantes se font aimer; en s'ouvrant elles-mêmes, elles provoquent l'ouverture. C'est la première vertu de l'apôtre.

Comme il est généreux, il sera désintéressé. Il ne doit avoir aucun souci terrestre. Qu'a-t-il à faire de la richesse de ce monde? Il possède les incorruptibles trésors de Dieu. En le voyant ainsi affranchi de l'amour des choses qui passent, les hommes comprendront qu'il vit de ce qui ne passe pas; et sa pauvreté effective leur fera soupçonner la réalité des biens impérissables du Royaume qui leur est annoncé. Pourquoi s'inquiéterait-il des nécessités de la vie? Dieu a ordonné toutes choses de sorte que l'ouvrier qui mérite sa nourriture, la trouve toujours. L'être stérile disparaît; mais celui qui fait œuvre utile est digne de vivre, et il vivra de la Providence du père. L'âme de Jésus était débordante de cette confiance filiale; il veut que ses apôtres en soient remplis, car elle est l'expression même de l'amour pour le Père céleste dont il leur révélait le nom et la bonté.

L'apôtre vivra des dons de ceux qu'il aura évangélisés; c'est tout ce qu'il en recevra, tout ce qu'il leur demandera. La reconnaissance de ceux qu'il aura guéris et sauvés ne lui manquera pas. Les bienfaits terrestres peuvent faire des ingrats; les dons de Dieu, jamais. Les premiers n'améliorent pas; les seconds sanctifient.

Quelle sera la tactique de ces envoyés militants?

Jésus la leur enseigne jusqu'aux moindres détails. Dans ce

saint Marc, il les permet et les tolère. La conciliation des deux textes contradictoires en apparence est facile. Le bâton défendu est évidemment le *matah*, qui indique un objet qui peut servir à l'attaque ou à la protection; celui qui est autorisé est le bâton de voyage, le *maschan*. Les deux sens sont impliqués dans le ῥάβδον des Grecs.

Quant aux chaussures, celle qui est permise est la sandale que portent les pauvres. Cf. LIGHTFOOT, *Horæ hebraicæ*, ad h. l.

premier essai d'évangélisation, il ne veut pas qu'ils aillent seuls, mais deux à deux, afin de se soutenir l'un l'autre (1).

Il ne les envoie pas non plus aux assemblées publiques des synagogues ni à la foule. Il craint pour eux, timides encore et mal éprouvés, le péril d'un apostolat éclatant et bruyant; il sait la véhémence des passions populaires promptes à se soulever, difficiles à apaiser; il connaît la subtilité et la ruse des docteurs; il veut épargner aux siens des luttes trop fortes; et, en attendant qu'il leur donne, avec la plénitude de son Esprit, la terre immense à évangéliser, il leur recommande une action plus humble, plus tranquille, une sorte d'apostolat individuel et domestique dont la famille sera le centre et le point d'appui.

— « En quelque ville ou village que vous entriez, enquérez-vous du plus digne, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. Et, en franchissant le seuil de sa maison, dites : Que la paix soit sur elle! La maison en est-elle digne? Votre paix viendra sur elle, sinon, votre paix reviendra sur vous. Que si nul ne vous reçoit et n'écoute votre parole, sortez de cette maison et de cette ville, en secouant la poussière de vos pieds. Elles ne sont plus pour vous qu'une maison et une ville profanes; entre vous et elles, il n'y a plus rien de commun, traitez-les en païennes.

« Je vous le dis en vérité, au jour du jugement, il y aura moins de rigueur pour Sodome et Gomorrhe que pour cette maison et cette ville-là. »

L'envoyé de Jésus est un messager de paix. Comme son Maître, il ne connaît ni la violence ni l'oppression : il est de la race des enfants de Dieu, des débonnaires et des pacifiques. Son « schelam » n'est point une vaine formule polie, il a une vertu sacramentelle, étant l'expression vivante et effective de l'Esprit de Dieu dont il est le porteur. Cet Esprit déborde de ceux qu'il anime, et il se plaît à agir par eux, autour d'eux; en se communiquant, il enrichit non seulement ceux qui le reçoivent, mais ceux qui le donnent; et, s'il est repoussé, il revient en bénédiction à celui qui l'a offert. Mais le sort des âmes réfractaires à l'appel divin est effrayant. Le désastre des villes maudites est moins terrible que l'état de l'homme, lorsque l'amour de Dieu offensé se retire de lui, l'aban-

(1) C'est au choix de Jésus évidemment qu'il convient de rapporter l'appariement des Douze dans la nomenclature des Evangiles*.

* MATTH., X; MARC, III; LUC, IV; *Act.*, XIII et suiv.

donnant, le laissant choir dans cet abîme que creuse en lui l'absence définitive de Dieu.

Alors, Jésus se mit à peindre, en quelques traits énergiques, les difficultés et les obstacles du prosélytisme au milieu du monde et à exhorter ses disciples aux vertus de combat sans lesquelles leur action serait vaine. Sa pensée n'est point limitée au moment présent: elle domine les temps, éclaire l'avenir et embrasse l'œuvre totale de l'apostolat. En montrant à ses disciples ce que leur mission a de redoutable, il agit avec la sagesse de l'éducateur qui centuple le courage, en donnant à ceux qu'il forme une conscience plus haute du danger.

— « Voici, s'écria-t-il, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Les brebis sont sans défense; les loups armés pour l'attaque et dévorants.

« Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Gardez-vous des hommes : ils vous livreront à leurs tribunaux et vous condamneront à être flagellés dans leurs synagogues. Ils vous conduiront, à cause de moi, devant leurs gouverneurs et leurs rois, pour leur être en témoignage, à eux et aux païens.

« Une fois livrés, ne vous inquiétez ni de ce que vous devez dire, ni de la manière de le dire : cela vous sera donné sur l'heure. Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.

« Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils; et les enfants s'élèveront contre leurs parents et les mettront à mort, et vous serez en haine à tous, à cause de mon nom; mais qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

« Lorsqu'on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre. Hâtez-vous. En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas évangélisé toutes les villes d'Israël, avant que le Fils de l'homme vienne. »

Voilà le lot des apôtres, prophétisé par le Maître : l'hostilité des hommes, l'attaque violente, la persécution, les jugements, les supplices, la haine, la mort. C'est le premier éclair sur la destinée douloureuse du Messie. Avant de la dévoiler à ses disciples, Jésus leur a annoncé ce qu'ils devront souffrir eux-mêmes, — révélation austère qui les préparera à comprendre, lorsque le moment sera venu, le mystère de la croix.

Ce sombre tableau dut effrayer la petite phalange, ou du moins l'étonner. Jésus fit alors une allusion aux difficultés, à l'opposition, à la violence dont il était l'objet lui-même, et qui grandissait chaque jour :

— Notre sort est commun, ajouta-t-il, « ne m'appelez-vous pas Maître et Seigneur ? » Vous êtes, et vous serez traités comme moi. « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple d'être comme son maître, au serviteur d'être comme son seigneur. » Puis, leur rappelant l'injure horrible qui lui avait été faite, la veille même, par les Pharisiens, il leur dit : « S'ils ont appelé Béelzébud le Père de famille, combien plus ceux de la maison ! »

Et eux, les persécutés, que feront-ils dans ces luttes ?

Jésus leur demanda la prudence et la simplicité : deux vertus pacifiques qui se complètent, car la prudence, sans la simplicité, tourne à la ruse, et la simplicité sans la prudence, à la naïveté ; la ruse trompe, et la naïveté aveugle nous perd.

Il ne veut pas qu'on résiste violemment au mal ; il faut le vaincre par la douceur ou s'en garder et le fuir. L'apôtre est désarmé de toute force terrestre d'attaque ; il n'est pas le loup qui déchire, mais la brebis qu'on égorge. Toujours victime, jamais bourreau.

Mais aucun obstacle, aucun péril, aucune violence n'aura prise sur lui ; il devra persévérer jusqu'au bout dans sa tâche, et ne connaître ni défaillance ni crainte.

— « Allez, dit Jésus, ce qui est caché doit être révélé, ce qui est secret doit être su. » L'œuvre de Dieu, obscure, inconnue, doit arriver à la lumière et au grand jour. « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la clarté ; et ce que je souffle à votre oreille (1), prêchez-le sur les toits (2).

« Allez, persévérez et ne craignez rien. »

Celui que Jésus envoie dans un monde ennemi, sans argent, sans provision, sans bâton, sans épée, sans force humaine, humble, pauvre, doux, pacifique, est plus fort que toute puissance humaine : celle-ci peut tuer le corps, mais l'âme lui

(1) Allusion à une coutume en vigueur dans les synagogues et dans les écoles. Le lecteur de la Loi, dans les premières, et le Rabbi dans les autres, avait devant lui un assesseur ou interprète. Ils lui parlaient à voix basse et à l'oreille, et il redisait à voix haute à l'assemblée ce qu'il avait entendu. LIGHTFOOT, *Horæ hebraicæ*, p. 253.

(2) Autre allusion aux coutumes religieuses des Juifs. La veille du sabbat, le

échappe, et l'âme est tout pour l'apôtre, puisque c'est en elle qu'habite l'Esprit de Dieu par lequel il vit. Il n'a personne à craindre, si ce n'est celui qui a le pouvoir de jeter l'âme et le corps dans la géhenne. Invincible, Dieu garde ceux qui le craignent; il veille sur toute créature, la plus petite comme la plus grande; mais ceux qui l'aiment sont ses enfants, il a pour eux une providence paternelle.

— « Deux passereaux ne se vendent-ils pas une obole? Pas un d'eux ne tombe sur la terre, sans que votre Père le permette. Pour vous, les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point; vous valez bien mieux que plusieurs passereaux. »

Afin d'enhardir leur courage, il élevait leurs espérances. La pensée de Jésus embrasse toujours la totalité des choses, la terre et le ciel, le temps et l'éternité, les créatures et le Père.

— Quelque difficile que soit votre œuvre, semble-t-il dire à ses disciples, « allez », portez mon témoignage à la face des hommes; « celui qui m'aura reconnu devant eux, je le reconnaîtrai devant mon Père qui est au ciel; et celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renie aussi devant mon Père qui est au ciel ».

Être reconnu de Jésus devant le Père, principe et fin de tout, lui appartenir éternellement, être avec lui et en lui dans la plénitude de la lumière, de l'amour et de la vie, c'est l'espérance qui doit réjouir l'apôtre, à travers ses tribulations. Il peut avec elle affronter tous les supplices. Être renié par Jésus, séparé de lui, c'est la mort effrayante, la seule à redouter.

Il faut d'ailleurs que les disciples le sachent, l'œuvre à laquelle ils se consacrent par l'apostolat est une œuvre de lutte, de combat à outrance. Le Maître qui leur ordonnait de dire : « Paix à cette maison et à cette ville »; qui leur avait enseigné sur la montagne le bonheur des pacifiques; lui, — la douceur même et la paix, — qui en donne le germe fécond, en apportant la vérité et en faisant régner la justice, il est destiné à soulever dans le monde une tempête effroyable, la tempête des violents, des ennemis de toute justice et de toute vérité, de tout sacrifice et de tout amour.

Hasan annonçait du haut de la terrasse d'une maison élevée l'ouverture du sabbat au son de dix trompettes ou à grande voix, comme le muezzin, chez les musulmans, invite à la prière du haut des minarets.

— Ne vous y trompez pas, « j'apporte sur terre non la paix, mais le glaive. Je viens séparer le fils de son père, la fille de sa mère, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa maison. » Pour venir à moi, il faudra tout quitter, et « qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ». Le chemin qui mène à moi est comme la route du supplice; « qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi ».

Il veut que ses apôtres ne reculent pas devant la mort, et il leur enseigne ce secret divin en un mot qui a engendré des légions de martyrs.

— « Ne craignez pas de livrer votre vie à cause de moi, dans ce monde qui tue : celui qui cherche à la conserver la perdra; qui la perd à cause de moi la trouvera. »

Immoler une vie d'un jour, c'est acquérir la vie éternelle dans le sein du Père; vouloir garder la vie qui passe, c'est se rendre indigne de celle qui ne passe pas. Le corps doit être sacrifié à l'âme, l'âme et le corps à l'Esprit de Dieu. Le corps qui veut vivre pour lui-même perd son activité la plus haute; il cesse d'être l'instrument glorieux de la pensée, et il se déshonore dans la matière qui l'étouffe. L'âme qui reste en elle-même, en refusant de s'unir à Dieu, renonce à la plénitude de l'être et s'agite dans son propre néant.

Le sacrifice, — la loi universelle de la vie, — sera la loi de l'apostolat.

L'entretien de Jésus avec les Douze se termina dans une douceur réconfortante. Comme il se sentait en communion absolue et filiale avec le Père, il se sentait par son Esprit en communion avec ses disciples. Ce dernier lien se resserrait toujours, et Jésus aimait à se voir vivant en eux.

— « Celui qui vous reçoit, leur dit-il, me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit le Père qui m'a envoyé. Bien plus, celui qui accueille le prophète, comme tel, aura la récompense du prophète; et celui qui accueille le juste, comme tel, aura la récompense du juste. Et quiconque donne au moindre de ceux-ci un verre d'eau, parce qu'il est mon disciple, celui-là, je vous le dis en vérité, ne perdra pas sa récompense. »

Recevoir Jésus, c'est le comprendre; c'est entrer dans le même Esprit de vérité, de justice et de paix, c'est devenir participant de lui. Recevoir son disciple, le prophète ou le juste, c'est les assister dans l'œuvre qu'ils accomplissent et se

rendre digne de la même récompense. Le moindre acte ne sera pas oublié, l'obole de la veuve sera connue, et le verre d'eau compté.

Ce discours, cet entretien intime, résumé par l'un des témoins en quelques sentences brèves qui, toutes, portent la marque de Jésus, peut être considéré comme le monument de sa sagesse pédagogique.

Quel homme supérieur, quel chef d'école, proposa jamais à ses sectateurs un idéal plus sublime? Les grands génies sont presque toujours des éducateurs impuissants; leur élévation même et leur originalité sont un obstacle; ils ne peuvent se survivre : Dieu leur a refusé l'hérédité. Ils emportent avec eux dans la tombe leur secret, laissant ceux qu'ils ont charmés et un moment éclairés, à leur faiblesse et à leur médiocrité. Les généraux qui voient disparaître le conquérant ne savent que partager ses dépouilles et briser l'unité de son empire; les disciples du philosophe exagèrent son système et altèrent sa doctrine; les lois du législateur tombent lettre morte; et l'artiste inspiré, en livrant à son école ses procédés, — sans l'art de les appliquer, — est bientôt travesti par ceux mêmes qui en gardent le culte.

L'impuissance de l'homme à se perpétuer dans des disciples dignes de lui tient à deux causes invincibles : l'infériorité des disciples et l'impossibilité, pour le maître, de leur laisser son esprit vivant. Jésus seul a écarté ces deux obstacles; il a communiqué l'Esprit même de Dieu à des natures simples et sans culture, et cette force immanente en elles les a peu à peu façonnées à sa propre image; elles sont devenues telles qu'il les voulait, réalisant, dans sa fierté, le type austère et doux, humble et irrésistible, généreux et persécuté, de l'apôtre.

L'impulsion donnée par le Maître ne s'épuise pas; comme l'Esprit avec lequel elle se confond, sa vitalité est incoercible; jeune au milieu de ce monde caduc, victorieuse au milieu de l'humanité hostile, elle s'affirme de siècle en siècle par des créations toujours renouvelées. Jésus, dans sa puissance divine d'hérédité, se reproduit sans cesse; lorsque tout paraît épuisé et inerte, on voit tout à coup surgir des hommes nouveaux à son image, qui sont l'incarnation de son type. Leur vie est sa parole même en action. Pas un temps qui n'ait connu de ces apôtres, âmes généreuses et expansives, dont on pourrait écrire l'histoire avec ce discours de Jésus.

Forts des instructions du Maître, les Douze partirent, à sa parole, deux à deux, évangélisant les villes et les villages de Galilée.

Jésus, accompagné d'autres disciples, continua son œuvre. Son zèle apostolique ne se ralentissait jamais; il ne connut pas la défaillance et ne se donna aucun repos : le jour était à l'action, les nuits à la prière.

C'est vers ce temps, peu après le message qu'il avait envoyé à Jésus, et quelques jours avant la Pâque de l'an 29, qu'eut lieu la mort de Jean-Baptiste (1).

Les Évangiles seuls en rapportent les détails; ils remontent aux disciples de Jean qui en furent certainement instruits et vinrent de Machérous annoncer à Jésus ce qui s'était passé. Josèphe, mentionnant la mort violente du Baptiste (2), l'attribue vaguement à la politique ombrageuse d'Hérode Antipas, qui, sachant son autorité sur le peuple, redoutait qu'il ne provoquât un mouvement de révolte. Les données évangéliques jettent une grande lumière sur le récit de l'historien juif, difficile à expliquer sans elles. Rien, en effet, dans l'attitude du Précurseur, ne sentait le révolutionnaire politique; mais les craintes du tétrarque, qui paraissent absolument dénuées de fondement, deviennent très plausibles, si l'on songe qu'en reprochant sévèrement à Hérode son alliance adultère et incestueuse avec Hérodiade, Jean ait pu soulever contre lui les passions populaires. Le rôle joué par la princesse est tout naturel, dans la circonstance, et l'on s'étonne de voir quelques critiques suspecter de pareils faits (3).

Le prisonnier d'Hérode n'avait pas d'illusion sur son sort. Hérodiade ne pardonnait pas au prophète. Sa haine était implacable. L'incarcération de celui qui l'a publiquement condamnée ne calme pas ses ressentiments et ne suffit pas à sa vengeance : c'est sa vie qu'elle veut. Elle intrigue avec les courtisans, Pharisiens et Hérodiens, que l'anachorète a aussi flagellés de sa rude parole. Elle épie l'occasion pour en finir avec son ennemi.

Malgré son influence sur le tétrarque, elle ne réussissait pas cependant à lui arracher ce nouveau crime. Hérode avait

(1) MATTH., XIV, 1-12; MARC, VI, 14-29. Cf. LUC, IX, 7-9. — (2) *Antiq.*, XVIII, 5, 2. — (3) T. KEIM, *Jesus von Nazara*, II *Band*.

peur du prophète; il n'osait affronter la colère du peuple, qui ne manquerait pas d'éclater à la nouvelle de sa mort. La justice, la sainteté de Jean, imposaient à sa conscience; il avait des égards pour lui, prenait même ses conseils et l'écoutait volontiers. Mais rien ne lasse l'esprit vindicatif de la femme blessée : elle a une opiniâtreté et des ruses qui triomphent de toutes les résistances.

L'occasion attendue et cherchée se présenta enfin. C'était la fête d'Hérode, non pas, croyons-nous, le jour de sa naissance, mais l'anniversaire de son couronnement. Le tétrarque se trouvait avec sa cour à Machérous, où il donna un festin somptueux aux grands et aux tribuns de la Galilée.

Au milieu du repas, la fille d'Hérodiade, inspirée par sa mère, entra dans la salle du banquet; et, suivant la coutume juive, pour exprimer la joie et la gloire d'une telle fête, elle dansa. La jeune fille oubliait que celui devant qui elle dansait avait déshonoré le foyer de son père.

Le tétrarque fut flatté et ému.

— Demande ce que tu voudras, lui dit-il, je te le donnerai. Et il lui fit serment sur sa tête. Oui, quoi que ce soit, demande, je te le donnerai, — fût-ce la moitié de mon royaume.

Elle sortit et vint dire à sa mère : — Que demanderai-je?

— La tête de Jean-Baptiste, lui dit Hérodiade, sans hésiter.

La jeune fille rentra aussitôt dans la salle du festin, et s'approchant du Roi : — Je veux, lui dit-elle, que vous me donniez, tout à l'heure, ici, sur un plateau, la tête de Jean-Baptiste.

Devant cette parole inattendue et effroyable, tout le caractère du prince se montra, mélange de bonté molle, de timidité et de fausse religion. Il fut contristé à la pensée de verser le sang. Mais comment reculer? Il avait juré. Ses convives, témoins de son serment, et peut-être ennemis de Jean-Baptiste, l'intimidaient. Il n'osa pas refuser le crime. Il envoya un de ses gardes, et lui commanda d'apporter la tête de Jean-Baptiste sur un plateau. Le garde le décapita au fond de sa prison. Il apporta sa tête sur un plateau, la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère.

Hérodiade était vengée.

Telle fut la fin tragique du Précurseur de Jésus.

De tels hommes ne peuvent achever leur carrière dans la

paix, comblés de jours, comme les patriarches. La mort violente convient mieux aux prophètes, ces héros de la vérité et de la justice, du droit et de la vertu. Ils ont combattu pour leur triomphe, ils ont flétri les vices, ils ont crié, dans leur faiblesse, à la face des puissants et des mauvais, le « non licet » de la conscience qui ne fléchit pas : ils ont besoin de sceller de leur sang leur vie, leur parole, leur courage, leur amour, leur mission. Dieu les traite en préférés, selon leur désir.

Le monde les hait, le monde les tue; il croit étouffer leur voix de justice, il lui donne l'immortalité. La suprême éloquence est dans le sang versé pour Dieu.

Le « non licet », — le mot du droit inflexible devant la force, la ruse et la haine, — ne trouvera pas une expression humaine plus émouvante que cette tête de Jean, présentée sur un plateau à Hérodiade, l'adultère, l'incestueuse et l'homicide.

Jean devance Jésus dans le supplice et meurt pour lui avoir préparé les voies. Son sang se mêle à celui des prophètes, ses aïeux, et à celui de l'Agneau, comme il appelait Jésus, qui sera bientôt lui-même immolé. Le chemin du Royaume, depuis l'origine du monde jusqu'à la fin des siècles, est une longue traînée de sang.

La mort de Jean-Baptiste émut profondément le peuple, en Judée comme en Galilée, mais le peuple ne se souleva pas; le peuple n'a l'initiative de rien, pas même des révolutions. Aucun chef n'exploita sa colère. Les chefs religieux, en Judée, tremblaient sous la dure main de Pilate; les grands de Galilée et les Sadducéens, courtisans d'Hérode, ne furent pas mécontents, peut-être, de cet acte de rigueur politique; — les courtisans légitiment tout, même le crime; — le prophète leur parut bientôt comme à leur souverain un danger public; les Pharisiens eux-mêmes ne virent pas sans une satisfaction secrète disparaître celui qui ne leur avait pas ménagé les fortes vérités, et qui s'obstinait à rendre témoignage à l'homme devenu l'objet de leur haine.

La mémoire de Jean resta vénérée dans le peuple; six ans après, le crime d'Hérode était vivant dans son souvenir. Une guerre ayant éclaté, à propos de frontière, entre le tétrarque et le roi Arétas d'Arabie, père de la femme répudiée, les troupes d'Hérode furent taillées en pièces. Ce désastre

arracha un cri à la conscience de la foule : — C'est Dieu qui se venge, cria-t-on, du meurtre de Jean-Baptiste.

Une tradition recueillie par saint Jérôme raconte que la vindicative Hérodiade, recevant des mains de sa fille la tête ensanglantée de sa victime, perça d'aiguilles la langue qui avait protesté contre son crime, et ordonna que son corps fût jeté dans les ravins de Machérous aux chiens et aux vautours. Les disciples du prophète vinrent le prendre pour l'ensevelir, et ils s'en allèrent raconter à Jésus ce qui était arrivé.

Si Hérodiade se complaisait dans sa haine assouvie, le tétrarque restait triste, inquiet, obsédé de son meurtre. La pensée de Jean le hantait. Nature superstitieuse et molle, incapable de résolution, il était rusé comme tous les caractères faibles. Il avait l'épouvante, mais non le remords de son crime. La renommée de Jésus, qui jusqu'alors l'avait trouvé indifférent, lui devint un effroi. Les apôtres, disséminés à travers les villes et les villages, avaient sûrement avivé les préoccupations ardentes de l'opinion au sujet de leur Maître. Les commentaires et les discussions ne tarissaient pas, et comme toujours, les préjugés égaraient les esprits.

Que Jésus fût un prophète, cela s'imposait. Mais lequel ? On croyait alors, dans le peuple et même dans les écoles, au retour de l'âme des morts chez les vivants. Cette croyance bizarre s'exerça à propos de Jésus : — C'est Élie, disaient les uns. — Non, c'est quelque ancien prophète, répondaient les autres. Et ceux qui avaient admiré Jean affirmaient que c'était Jean lui-même, ressuscité d'entre les morts.

Tous ces bruits populaires arrivaient jusqu'à la cour du tétrarque, où, sans doute aussi, la personne de Jésus était discutée. Le nom de Jean, associé à celui de Jésus, troubla l'âme d'Hérode, il devint perplexe. Il ne savait que penser, et, subissant lui-même la superstition de la foule, il dit : — Ce Jean que j'ai fait décapiter, le voilà; il est ressuscité des morts; c'est pour cela qu'il opère des prodiges. Et Hérode tremblait. Il aurait voulu voir Jésus.

Les Douze revinrent de leur premier voyage. Ils retrouvèrent leur Maître à Capharnaüm et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Mais la foule était accourue. On allait, on venait; la maison était encombrée; Jésus et les

siens, remarque un des Évangiles (1), n'avaient même pas le temps de manger. Il éprouva le besoin de s'entretenir avec ses disciples dans l'intimité, et il voulut leur procurer quelques jours de silence et de calme. La nouvelle de la mort de Jean l'avertissait douloureusement de la sienne. Le moment approchait de les initier au mystère de ses souffrances. Il se leva.

— « Venez à l'écart », leur dit-il, « dans un lieu solitaire, pour vous y reposer un peu. »

Il monta dans une barque avec ses disciples, leur donna ordre de traverser le lac et de ramer vers la rive orientale, du côté de Bethsaïde.

(1) Marc, VI, 31.

CHAPITRE IX

LA CRISE MESSIANIQUE EN GALILÉE.

La rive nord-est du lac de Génézareth, entre l'embouchure du Jourdain et l'ouady Djebarieh, est une plaine connue aujourd'hui sous le nom d'El-Batyheh, fertile, arrosée, toujours verte. Elle dessine un vaste triangle dont le lac forme la base, le Jourdain et les montagnes du Gaulan les deux côtés. Bethsaïda-Julias, qu'il ne faut pas confondre avec Bethsaïde en Galilée, était située au sommet du triangle, à peu de distance du fleuve, à une demi-lieue du lac, sur un monticule qui se rattache aux collines plus élevées de la chaîne du Gaulan (1). Tout ce district de la basse Gaulonitide formait, — avec l'Auranitide, la Batanée, l'Iturée et la Trachonitide, — la tétrarchie de Philippe, frère d'Antipas. Ce prince n'avait rien du mauvais génie de sa famille. D'un caractère doux, juste et pacifique, il ne rappelait son père que par l'amour des arts. Dès son couronnement, il s'occupa de fonder deux villes : l'une aux sources du Jourdain, sur l'emplacement même de l'ancienne Panias, qu'il nomma Césarée, en l'honneur de César; et l'autre, près du lac, non loin du petit village de Bethsaïde, qu'il nomma Julias, en l'honneur de Julie, la fille d'Auguste (2).

Il ne reste plus de l'ancienne ville que le monticule El-Tell où elle fut bâtie, et des débris informes; elle a disparu comme tant d'autres cités palestiniennes du temps de Jésus;

(1) L'emplacement de Bethsaïda-Julias, au lieu même que nous indiquons, paraît incontestable. Il est nettement indiqué par Josèphe, *Bell. Jud.*, III, 10, 7, et par Pline, *Hist. nat.*, l. V, c. XV, § 15. — Cf. Victor Guérin, *Description de la Palestine*, 3e partie. *La Galilée*, I.

(2) *Antiq.*, XVIII, 2, 1; *Bell. Jud.*, II, 9, 1; *Antiq.*, XVIII, 4, 6.

ses monuments de basalte sont ruinés de fond en comble; les pierres brisées ont servi à construire les huttes des Bédouins. On retrouve encore des fragments de linteaux et de colonnes dans les murailles sèches de leurs misérables celliers. On cherche en vain la trace du mausolée de Philippe, qui voulut être enseveli dans Julias; le nom du tétrarque est oublié; mais les indigènes connaissent celui de Jésus, ils montrent, près de la source d'El-Tell, un arbre gigantesque, et ils disent que le Messie s'est reposé à l'ombre de sa puissante ramure.

C'est vers la plaine et les collines désertes qui avoisinent Bethsaïde que Jésus avec les siens voulait se retirer. De Capharnaüm à la rive de la basse Gaulonitide, la traversée du lac se fait en une heure. Il est vraisemblable que la barque qui emportait Jésus vint aborder non loin de l'emplacement actuel de Douka.

Son départ précipité fut bientôt connu dans la ville. La foule, ayant vu la barque naviguer vers l'embouchure du Jourdain, s'était portée sur le chemin qui longe le lac, pour rejoindre le Prophète. Jésus, qui, en descendant de la barque, s'était dirigé vers la montagne, ne tarda pas à la voir arriver. On accourait à lui de toutes les villes voisines; il était venu chercher la solitude, et son Père lui envoyait tout un peuple. Cet empressement l'émut, et il les accueillit tous avec bonté.

La faveur populaire, si enivrante pour l'homme public, le laissait calme, il n'en éprouvait ni exaltation ni contrariété. Si, par une sage réserve, il s'en défiait quelquefois, il ne voyait dans la foule que des malheureux à sauver. Il jetait sur elle un regard plein de compassion, il en devinait les misères morales; elle lui semblait comme un troupeau sans berger; alors, il guérissait ses malades et l'enseignait.

Cette région solitaire parut propice à Jésus pour continuer son apostolat. Il se mit à parler du Royaume de Dieu, du haut d'une colline où il s'était retiré, entraînant derrière lui la multitude. On oublia les heures à l'entendre. Le jour baissait, le soleil avait disparu derrière les montagnes de Galilée, et Jésus parlait encore. Le crépuscule, en Orient, est de courte durée, la nuit tombe brusquement.

Les apôtres, inquiets, vinrent à leur Maître et lui dirent : — Ce lieu est désert, et il est déjà tard; renvoyez-les; qu'ils aillent dans les villages et les hameaux voisins; ils y trouveront un abri et des vivres.

Jésus leur dit : « J'ai pitié de cette foule de gens. Voilà

trois jours qu'ils me suivent; ils n'ont pas de quoi manger. Si je les renvoie à jeun, ils défailleront en route; plusieurs d'entre eux sont venus de loin. »

— « Donnez-leur vous-mêmes à manger », ajouta-t-il sans se troubler.

Cette réponse les étonna. — Comment, nous irions acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger!

Évidemment, les disciples ne pensaient pas à la puissance de leur Maître. Aucun d'eux ne songea à lui dire qu'il saurait pourvoir à tout. Il parut cependant les provoquer à cette confiance :

— « Philippe, s'écria-t-il, où achèterons-nous du pain pour que cette multitude mange? »

Mais Philippe répondit comme tous les autres : — Ce qu'on aurait de pain pour deux cents deniers ne suffirait pas pour que chacun en reçût quelque peu.

Alors, s'adressant à tous, Jésus leur dit : « Combien de pains avez-vous? Allez et voyez. »

L'un des disciples, André, frère de Simon, s'informa et vint lui dire : — Nous n'avons plus que cinq pains et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? — Il y avait plus de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Les questions répétées de Jésus ne font que confirmer les apôtres dans le sentiment de leur impuissance. Mais il a son dessein, et l'œuvre qu'il médite apparaîtra d'autant plus éclatante aux yeux des siens que leur impuissance aura été mieux établie.

— « Apportez-moi, dit-il, les cinq pains et les deux poissons, et faites asseoir la foule sur le gazon, par groupes de cinquante. »

Les apôtres obéirent.

La multitude se déroula en deux rangées, par cinquantaines, sur la colline, dans l'herbe verdoyante.

La Pâque était proche.

Jésus, cette année, ne pouvant la célébrer à Jérusalem, à cause du Sanhédrin qui l'avait déjà condamné à mort, voulut la fêter, à sa manière, dans le désert.

Il prit les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, et, après avoir rendu grâces, il bénit, rompit les pains et en donna les morceaux à ses disciples, afin qu'ils les dépo-

sassent devant le peuple; puis, il partagea les deux poissons, et il en donna autant qu'on en voulait. Les pains et les poissons se multipliaient dans ses mains.

Tous mangèrent et furent rassasiés.

— « Recueillez ce qui reste », dit-il à ses disciples, « pour que rien ne se perde. »

Des fragments de pain et des poissons ils remplirent douze corbeilles.

A la vue de ce prodige, la foule fut étonnée et ravie.

— Voilà vraiment, criait-on, le Prophète qui doit venir.

Cette puissance qui multiplie et transforme les choses est la même qui les a créées et qui les conserve. Dieu appelant d'un mot les êtres pour qu'ils soient et qu'ils vivent, et Jésus nourrissant cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, ne font qu'un. C'est la même force, la même sagesse, la même bonté. Chaque fois que le Fils de l'homme laisse éclater sa puissance infinie, — qu'il guérisse les infirmes, ressuscite les morts ou rassasie ceux qui ont faim, — il obéit à un sentiment de compassion.

C'est par bonté que Dieu agit au dehors, c'est par bonté que Jésus opère.

La vue de cette multitude accourue de tous côtés pour le joindre, le suivant où il l'entraîne, en plein désert, sans songer à se munir de vivres, son enthousiasme à l'écouter, l'ont ému; il ne veut pas qu'elle souffre à cause de lui, qu'elle endure la faim. Lui qui a repoussé comme une tentation du Mauvais l'idée de changer les pierres en pain, afin de se nourrir, il n'hésite pas à faire appel à son Père en faveur du peuple qui l'entoure.

On mesurerait mal la puissance dont ce miracle témoigne, si on la restreignait à ce prodige isolé. Jésus a fait plus que rassasier cinq mille hommes dans un désert; il reste, dans sa survivance, le nourricier de l'humanité, toujours menacée de mourir d'inanition sur cette terre. Elle a besoin du pain matériel, et elle ne peut l'avoir sans le travail qui féconde le sol, l'austérité qui ménage le fruit du labeur, la justice qui en garantit la possession, la charité qui en distribue à tous les réserves. Le grand, l'universel miracle du Sauveur est de lui avoir donné, avec son Esprit, ces vertus divines. On ne meurt plus de faim dans le Royaume fondé par lui. Les misérables eux-mêmes y sont recueillis et y trouvent l'abondance dans des agapes fraternelles.

C'est le miracle le plus populaire que Jésus ait jamais fait. Il ne s'adresse pas, comme les autres, à un seul individu, mais à toute une multitude; il a une signification prophétique, car il révèle avec un éclat nouveau l'une des plus hautes fonctions du Messie.

Les milliers d'hommes sans vivres, voilà bien l'humanité affamée : quel aliment peut la nourrir et la rassasier? Un seul être, Dieu; c'est lui qu'il faut voir dans le symbole de ces pains et de ces poissons. Jésus attire à lui l'humanité dans le désert de ce monde, il la réunit, la groupe en phalanges ordonnées, lui donne l'ordre et la paix, et, debout au milieu d'elle, il apaise sa faim; la nourriture céleste se multiplie dans ses mains, et il se choisit des apôtres pour la distribuer avec une générosité et une puissance intarissables.

Cette scène du rassasiement miraculeux de la foule au désert, à Bethsaïde, est restée vivante, avec les moindres particularités, dans la mémoire de ceux qui en furent les témoins. Les quatre Évangiles la racontent (1), et malgré les variantes de leur récit, loin de se contredire, ils se complètent.

La critique qui nie le surnaturel est condamnée à supprimer ce fait de l'histoire; car il est essentiellement miraculeux, et aucune exégèse rationaliste ne lui enlèvera ce caractère. Il faut le prendre tel qu'il est ou le supprimer. Expliquer le rassasiement de la foule par le contentement intérieur ou le ravissement dans lequel l'avait jetée l'éloquence de Jésus, prétendre que chacun tira les provisions de son sac et qu'on vécut de frugalité, ces expédients puérils font sourire et ne méritent pas d'être discutés.

La doctrine mythique s'est heurtée à des difficultés insurmontables pour démontrer la formation de ce récit. Elle a rappelé la manne du désert et les cailles (2), la provision de farine et d'huile de la veuve de Sarepta, — provision qui, à la prière d'Élie, ne s'épuisa pas, pendant la durée de la famine (3); — le fait d'Élisée nourrissant, en temps de disette, cent hommes avec vingt pains et un peu de froment écrasé (4).

Mais il y a loin de ces analogies vagues au récit miraculeux, plein de détails circonstanciés que le mythe n'explique pas. Pourquoi cinq pains, et cinq pains d'orge?

(1) MATTH., XIV, 13-21; MARC, VIII, 1-9; LUC, IX, 11-18; JEAN, IV, 1-13. — (2) *Exod.*, XVI; *Deut.*, XI. — (3) *I Rois*, XVII. — (4) *II Rois*, IV.

Pourquoi des poissons, et pourquoi deux? Pourquoi cinq mille personnes? Pourquoi des groupes de cinquante? Pourquoi deux rangées de cent? Pourquoi douze corbeilles? Entre l'hypothèse d'une invention détaillée à dessein et d'un fait réel, l'historien qui ne dédaigne pas le témoignage formel des documents et qui ne place pas une philosophie entre la réalité et sa raison, n'hésitera jamais. Si prodigieuse que soit cette scène, elle nous met en plein domaine historique. La ressemblance entre plusieurs faits séparés par des siècles dans la vie d'un même peuple, ne peut autoriser à voir dans les derniers, au mépris de l'affirmation des témoins, une légende imaginée à plaisir; quelle histoire résisterait à une pareille théorie?

D'ailleurs, l'historicité de la multiplication miraculeuse des pains est garantie contre l'école mythique qui la nie, et contre l'école rationaliste qui essaye de l'atténuer, par la place même qu'elle occupe dans la vie de Jésus. Il ne s'agit point d'un événement quelconque, d'un miracle de plus ou de moins dans la multitude incalculable de prodiges dont cette vie est pleine; il s'agit d'une œuvre qui va marquer la fin de son apostolat en Galilée, en provoquer le dénouement, en faire ressortir le résultat.

L'évangélisation de Jésus avait pour but de montrer à tous que le temps du Règne messianique était arrivé, de manifester la nature de ce royaume et de prouver qu'il en était lui-même le fondateur et le chef. C'est dans ce dessein qu'il prêche, de ville en ville, de village en village, guérit les malades, promulgue ses préceptes nouveaux, attire à lui toutes les âmes de bonne volonté, combat les préjugés du peuple et des docteurs, passe ses nuits en prière, s'attache des disciples et s'entoure de ses apôtres. Après deux mois d'une activité incessante, malgré l'opposition perfide et sans trêve des Pharisiens et des lettrés, malgré les insuccès partiels, comme les deux tentatives sur Nazareth, le peuple entier a été mis en branle. La multitude est dans la main de Jésus, il en est le maître; charmée par son éloquence et sa doctrine, exaltée par ses prodiges, elle le suit partout où il va. Dans les premiers jours, il pouvait lui échapper, en montant sur la barque et en disant à Pierre : « Allons au large », ou se dérober à sa recherche en fuyant au désert; maintenant, le désert lui-même ne le défend plus, elle accourt l'y rejoindre. Jésus n'est plus seulement pour elle un prophète, un envoyé de Dieu, comme l'appelait Nicodème et comme le peuple lui-même

l'avait appelé plus d'une fois; il est le Messie. La solitude de Bethsaïde, après le miracle de la multiplication des pains, retentit d'un long cri : — Voilà le prophète attendu, celui qui vient, celui qu'a annoncé Moïse, voilà le Fils de David!

Cette acclamation populaire, qui semble le triomphe de Jésus, constitue en réalité le péril le plus redoutable de son œuvre. Il va déployer, pour le conjurer, toute sa force, tout son calme, toutes les ressources d'une sagesse divine.

Sans doute, il est l'Envoyé attendu et le Messie promis, mais non le Messie rêvé par la conscience abusée de ce peuple. Il n'est pas le Messie charnel, terrestre, national, politique; il est le Messie spirituel, céleste, humain, religieux. Son Royaume n'a rien de commun avec les royaumes de ce monde. Toute sa prédication a été consacrée à en dévoiler la nature, tantôt à mots discrets, en figures et en paraboles, tantôt en termes exprès et énergiques. Il ne s'est réclamé de rien, si ce n'est de l'Esprit de Dieu, il n'a voulu que sauver et guérir, proclamer la vérité, verser la vie dans les âmes mortes; jamais, dans aucun cas, il n'a dit un mot, accompli un acte, qui pût flatter l'ambition du peuple ou les idées fausses des docteurs. Mais les docteurs n'ont pas voulu comprendre, et la conscience épaisse de la masse n'a pas pu voir. Quelques élus ont seuls entendu et compris.

En dehors des disciples et des apôtres, la foule, malgré son enthousiasme, reste aveugle, et comme elle ne s'élève pas à la hauteur de la doctrine de Jésus, relative au vrai règne messianique, elle ne s'affranchit pas non plus de ses propres préjugés, relatifs au vrai Messie.

Ces Galiléens ardents et belliqueux sont toujours obsédés du rêve de Judas le Gaulonite. Ce qu'ils veulent, c'est un chef armé, un conquérant, un libérateur. La passion politique les enflamme et les exalte, et leur enthousiasme pour Jésus est au paroxysme; ils s'excitent les uns les autres et forment le complot d'enlever Jésus, de l'entraîner à Jérusalem peut-être et de le proclamer Roi, à la face du peuple (1).

Le moment était critique.

Les mouvements populaires sont terribles, entraînant les plus forts et déconcertant les plus habiles; mais nul péril n'a jamais trouvé la sagesse du Maître en défaut.

(1) Le terme ἁρπάζειν : enlever, ne permet pas de douter du sens que nous donnons à ce passage.

Si Jésus, pour se dérober, était reparti immédiatement avec ses disciples, l'agitation, au lieu de s'apaiser, menaçait de s'étendre et d'éclater en Galilée; s'il fût demeuré avec les siens au milieu de la foule, il les exposait à la contagion de l'émeute. L'effervescence populaire est comme l'incendie : on ne résiste guère à ses flammes dévorantes. Galiléens eux-mêmes, les disciples n'échappaient point aux ardeurs de la foule. Tout ce qui glorifiait leur Maître devait les flatter. Ils étaient bien loin encore de pénétrer les desseins de Dieu dans l'œuvre messianique, et s'ils croyaient au triomphe, ils ne le concevaient pas sans puissance terrestre. Jésus proclamé Roi par le peuple galiléen, ce devait être le signal de la venue éclatante de son Royaume.

Jésus vit le péril, et, avec une décision qui ne connaissait ni lenteur ni incertitude, il sauva d'abord ses disciples.

On s'était rapproché du rivage, après le repas miraculeux; le Maître ordonna aux siens de monter dans la barque et d'aller devant lui à l'autre bord, à Bethsaïde, en Galilée, pendant qu'il renverrait le peuple. Les disciples acceptèrent avec une certaine résistance l'ordre du Maître, qui dut, pour les contraindre, user de toute son autorité.

La barque s'éloigna, et Jésus congédia la foule. Il la domptait, la charmait, il ne la subissait jamais. De tous les hommes qu'elle a acclamés comme libérateurs, en ces temps agités où les émeutes étaient faciles, il est le seul qui n'ait point cédé à ses entraînements. Il suit la volonté de son Père, et c'est vers son Père qu'il s'élève pour échapper aux hommes qui se mettent en travers de sa vocation.

Tandis que la multitude se dispersait, il remonta vers la colline, seul, pour prier, et il disparut dans la nuit.

Pendant que Jésus était là, sur la montagne, la barque était au milieu du lac. Le vent d'ouest soufflait en tempête; la barque était agitée par les vagues, et les disciples se fatiguaient à ramer. Ceux qui connaissent la petite mer de Tibériade savent la véhémence des vents qui la bouleversent tout à coup : les plus intrépides rameurs ont peine à s'en défendre.

Jésus n'oubliait pas les siens, il les voyait en esprit, et son esprit, à leur insu, était avec eux. Vers la quatrième veille, il vint à eux, marchant sur la mer et les flots.

Comme notre volonté, dans le domaine étroit où elle exerce

son empire, triomphe à tout instant de la loi de la pesanteur et en affranchit notre corps qu'elle meut, élève, transporte, la volonté de Jésus dont le domaine ne connaît pas de limites, parce que Dieu est pleinement en elle, affranchit son corps, en cette circonstance, des lois de l'espace et de la gravité, elle le tient au-dessus des vagues; et il paraît tout à coup devant la barque, aux yeux de ses disciples.

Cette apparition soudaine les épouvanta : ils crurent à un fantôme et jetèrent des cris de frayeur.

Mais aussitôt, Jésus leur parla :

— « Rassurez-vous, c'est moi; ne craignez point. »

— Maître, dit Pierre, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux.

— « Viens », lui dit Jésus.

A l'instant, Simon descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller à son maître. Mais la violence du vent lui fit peur, et comme il enfonçait : — Maître, cria-t-il, sauvez-moi!

Jésus, étendant la main, le saisit :

— « Homme de peu de foi », lui dit-il avec reproche, « pourquoi as-tu douté? »

Alors, les disciples voulurent le prendre dans la barque. Comme il y montait, le vent cessa tout à coup, et la barque se trouva au lieu même où ils devaient aborder.

Le miracle de la multiplication des pains les avait laissés insensibles : comme la foule rassasiée, ils étaient préoccupés sans doute de pensées terrestres et de projets de gloire mondaine. L'homme aveuglé par sa propre vanité ne voit pas l'œuvre de Dieu. Mais que le danger le presse et l'arrache à lui-même, en l'obligeant à regarder plus haut, son œil s'ouvre aussitôt avec son cœur; il comprend et il adore.

La venue de Jésus sur la mer agitée et le calme soudain apporté par sa présence jetèrent les disciples dans la stupeur; en descendant à terre, ils se prosternèrent aux pieds de Jésus et lui dirent : — Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

Au lieu de la royauté terrestre que Jésus fuit, dédaigne et sacrifie à sa vocation messianique, le Père céleste lui donne une souveraineté divine, et afin d'arracher ses disciples aux séductions de l'une, il les rend témoins de la gloire éblouissante de l'autre; c'est par de telles révélations qu'il les dompte et les transforme.

En descendant de la montagne, après sa longue prière, il

laisse rayonner sa puissance jusque dans son corps mortel. Il commande à la nature et à ses forces, il ne connaît pas la pesanteur, les vagues le soutiennent, dociles, et il marche sur elles.

Cette barque agitée par la tempête, qui porte ses disciples et doit, malgré les vents contraires, aller d'une rive à l'autre, est l'image de l'Église, son Royaume, au milieu du monde. Elle lutte, en pleine nuit, contre toutes ses forces déchaînées, pour atteindre à la rive éternelle où elle a reçu l'ordre d'aborder. Pendant qu'elle résiste à l'orage, Jésus prie, seul, sur la montagne de Dieu; il vient au secours de sa faiblesse, il se montre, tout à coup, lumineux et tranquille, au devant des rameurs et leur dit le mot de la confiance et de la paix. Quiconque a foi en lui peut comme lui marcher sur les flots, dominer tous les éléments en révolte, les ténèbres, le vent, la mer. Quiconque s'effraye et perd confiance est vaincu; mais il suffit d'un cri vers le Maître pour être relevé et sauvé. Il entre dans la barque, et, dès qu'il y met le pied, à sa seule présence, le calme se fait et l'on aborde; il est le rivage, il est l'éternité.

Pendant que sur la rive occidentale, à l'entrée de la plaine de Gennésar, les disciples adoraient le Fils de Dieu, voici ce qui se passait sur la rive orientale de Bethsaïde, que Jésus venait de quitter.

La foule, congédiée par lui la veille, était revenue le matin. Ayant observé qu'une seule barque se trouvait au rivage, que Jésus n'y était pas entré, et que ses disciples étaient partis sans lui, elle espérait le retrouver. Cependant, le complot pour le proclamer Roi ne s'était pas dissipé avec la nuit; les meneurs cherchaient Jésus, et, ne le trouvant pas, ils partirent pour Capharnaüm sur des bateaux venus de Tibériade, avec l'espoir de rejoindre plus tôt le Prophète.

La rencontre eut lieu, en effet, de l'autre côté du lac, au moment où Jésus revenait avec ses disciples de Bethsaïde à Capharnaüm, et elle l'obligea à brusquer le dénouement de la crise.

Lorsque l'homme de Dieu, en lutte avec les passions et les préjugés de la foule, voit l'indépendance et la sainteté de son ministère menacées, l'heure n'est plus aux réticences, il faut déchirer les voiles et affirmer la vérité dans sa plénitude; les cœurs faux et hypocrites en mourront; mais les âmes droites et fidèles en vivront, et la vérité triomphera.

C'est ce qui explique l'enseignement de Jésus et les entretiens qu'on va lire, d'après le récit du quatrième Évangile. Ils sont, par la grandeur des affirmations, l'audace des formules, l'énergie des symboles, l'intensité de la lumière, d'une puissance irrésistible. Au point de vue de l'action, ils représentent, dans cette conjoncture si grave, le plus grand effort de Jésus pour désabuser les Galiléens des vains rêves de leur messianisme politique, et les initier à la vérité de son rôle spirituel et divin.

— Maître, dirent à Jésus, en l'abordant, ceux qui le cherchaient, quand donc êtes-vous venu ici (1)?

Question curieuse à laquelle Jésus ne répond même pas; il va droit au sentiment intime de ses interlocuteurs, et démasque d'un coup ce qu'il y a de faux, d'intéressé, de perfide, peut-être, dans l'empressement qu'on lui témoigne.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés. »

Cette parole sévère est la condamnation, la répudiation absolue, du messianisme charnel qui hantait l'imagination des Galiléens et de la gloire misérable qu'ils offraient à Jésus.

Ses miracles sont des symboles et des signes qu'il faut déchiffrer et comprendre. En apparence, ils ne prouvent que sa puissance sur la matière et sur les corps; en réalité, ils traduisent sa puissance sur l'âme et les esprits. Ceux dont il guérit les infirmités corporelles doivent lui demander le salut de l'âme; ceux qu'il rassasie d'un pain terrestre doivent songer à l'aliment céleste. Il ne vient pas fonder un royaume où, suivant la rêverie juive, il dressera un festin pour la joie grossière du peuple de Dieu, il vient inaugurer le Royaume où les pauvres en esprit se rassasieront et s'enivreront de l'Esprit. La foule accourue à Bethsaïde ne voyait que le miracle, elle ne comprenait pas le signe. Rassasiée par lui, elle ne lui demandait que la matière, il la repousse, indigné et offensé.

Mais son accent s'adoucit après cette rude leçon.

— Il y a deux nourritures, s'écrie-t-il, l'une qui périt, l'autre qui demeure pour la vie éternelle. « Travaillez » non pour celle qui périt, mais pour celle qui demeure éternelle-

(1) JEAN, VI, 25 et suiv.

ment. « Celle-là, le Fils de l'homme vous la donnera, car c'est lui qu'a marqué de son signe le Père, Dieu. »

La lumière éclate.

Jésus se montre dans sa divinité même; sa marque et son signe, c'est l'Esprit dont il est rempli : il faut le lui demander, car il est la nourriture éternelle dont l'âme immortelle doit vivre.

Aucun maître religieux n'a pénétré aussi avant que Jésus dans la profondeur de la nature humaine, senti comme lui ses aspirations sans bornes, gémi avec plus de douleur sur ses misères; il la savait accablée, affamée et vide; tous ses efforts avaient pour but de l'attirer à lui qui seul peut la relever, l'éclairer, la rassasier. L'accent avec lequel il en parlait et dont nous retrouvons ici l'écho, était émouvant. On ne résistait pas à cette force persuasive qui s'ouvrait la conscience et arrachait à sa sincérité des cris profonds et poignants.

Son invitation à rechercher la nourriture de l'Esprit fut si pressante, qu'oubliant un moment leurs préoccupations terrestres, les Juifs s'écrièrent : — Que ferons-nous donc pour accomplir l'œuvre que Dieu demande et avoir la vie qui ne périt pas?

— « L'œuvre que Dieu demande », répondit Jésus, « est de croire en celui qu'il a envoyé. »

Croire : toute la religion de Jésus, tout le secret de la vie éternelle est dans ce simple mot. Pour vivre de la terre, l'homme doit y appliquer son énergie et son activité, car elle n'est féconde qu'à ce prix; mais pour vivre de Dieu, l'homme n'a qu'à s'ouvrir à lui et à le recevoir; or cette ouverture de l'âme, c'est la foi. Œuvre suprême de l'homme dans ses rapports avec Dieu, la foi implique l'oubli de soi-même, le renoncement total et l'abandon plein à la parole, à la volonté, à l'Esprit de Dieu; et puisque Jésus se dit l'Être marqué du signe divin, c'est à lui qu'il faut croire, comme à Dieu.

Une telle doctrine était loin de l'enseignement traditionnel des maîtres en Israël. Que deviennent toutes ces œuvres légales commandées par Moïse et tenues par les Juifs comme la vraie justice et la condition de la vie? Elles sont périmées. On sent poindre toute la religion de liberté évangélique dont saint Paul sera l'apôtre.

Jésus, qui, la veille, a refusé la royauté terrestre, se déclare maintenant l'unique envoyé de Dieu; et, au nom de son Père, il presse le peuple de croire en lui.

Le peuple hésite et résiste.

La dernière chose que l'homme accorde est la foi totale. Même en prodiguant l'admiration, le dévouement, les services, l'enthousiasme, et jusqu'à sa confiance, il garde ses idées, ses volontés, ses intérêts, et il se réserve, prêt à se reprendre, dès qu'il se sentira choqué dans ses idées, contrarié dans ses volontés et menacé dans ses intérêts. Personne, d'ailleurs, n'a le droit de demander la foi absolue. En la réclamant pour lui-même, Jésus s'est élevé au-dessus de l'humanité, il s'est placé plus haut que Moïse, il s'est fait l'égal de Dieu.

— Quel est ton signe, lui dirent alors les Juifs, afin que nous voyions et que nous croyions en toi? Moïse a eu le sien : nos pères ont mangé la manne dans le désert, comme il est écrit : Il leur a donné à manger un pain venu du ciel.

La multiplication des pains ne leur suffit pas; un tel prodige n'élève pas Jésus à la hauteur de Moïse et ne justifie point, à leurs yeux, ses prétentions. Qu'est-ce que le rassasiement de quelques milliers d'hommes comparé à la puissance de celui qui, pendant quarante ans, a miraculeusement nourri tout un peuple, au désert?

Les Rabbis enseignaient que le premier rédempteur, Moïse, avait fait tomber la manne, et que le second rédempteur, le Messie, renouvellerait le prodige. On retrouve un écho de ces rêveries dans les exigences de la foule galiléenne (1).

Jésus ne s'arrête même pas à la demande de ses interlocuteurs. Jamais, dans toute sa carrière où les miracles ne se comptent plus, il n'a rien concédé à cette soif du merveilleux qui dévorait ce peuple. Toutes ses œuvres de puissance n'ont eu d'autre principe que sa bonté, et d'autre condition que la foi. Quiconque croit en lui éprouve sa bonté, et elle s'ouvre alors sans limites; mais quiconque doute et discute avec âpreté, le laisse indifférent; il passe, sans se communiquer, abandonnant le sceptique à sa misère et à son obstination.

Ici, avec une grandeur surhumaine, il affirme que le signe de Dieu, c'est lui.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel. » Quelque céleste que fût la manne, par son origine, elle était d'essence matérielle, — figure périssable de l'aliment éternel; — mais « mon Père vous donne le

(1) *Midrasch Cohelet*, fol. 86, 4.

pain du ciel, le véritable, car le vrai pain de Dieu, c'est celui qui descend de Dieu et qui donne la vraie vie au monde ».

Il y eut, à ce moment, dans l'assemblée quelques âmes touchées et éclairées :

— Maître, s'écria-t-on, donne-nous toujours ce pain-là.

C'est alors que Jésus se mit à expliquer, sans réticence, ce qu'il était.

— « Le pain de la vie, c'est moi. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif. » Et, faisant allusion à l'exigence opiniâtre avec laquelle on réclamait de lui des signes pour venir à lui et pour croire, il insinua qu'il était, lui-même, le vrai signe.

— Or, ajouta-t-il, « vous m'avez vu, et cependant vous ne venez pas et vous ne croyez pas ».

Jésus est, en effet, le grand signe de Dieu. Jamais, dans aucun des phénomènes de l'histoire religieuse, la puissance, la sagesse, la bonté et la vertu de Dieu ne se sont manifestées plus pleinement que dans la vie, la parole, la sainteté et les œuvres du Fils de l'homme. Celui qui, en les contemplant, ne reconnaît pas l'Envoyé du Père, ne sera éclairé et convaincu par rien. Demander encore des miracles pareils à ceux de Moïse faisant pleuvoir la manne, de Josué arrêtant le soleil, ou d'Élie fermant le ciel, à sa prière, pour qu'il ne verse ni pluie ni rosée, c'est faire preuve d'un aveuglement incurable. Dieu se détourne de ces obstinés ; s'il aime à se manifester aux pauvres et aux humbles, il reste inaccessible aux esprits qui se retranchent derrière leurs instincts grossiers, leur science hautaine et leur égoïsme.

Cette incrédulité persistante affligeait et accablait Jésus. Il en sentait, à cette heure même, tout le poids.

Il avait, dans la joie de son cœur et au signal de son Père, donné une fête à tout ce peuple de Galilée, célébré en plein désert avec lui une Pâque miraculeuse : le peuple n'y avait rien compris ; au lieu de lui demander le pain de la vie, il voulait le pain matériel ; au lieu de s'élever par ce symbole, il s'enfermait dans ses idées et ses préjugés étroits. Un tel insuccès fut pour Jésus l'avant-goût amer du sort qui l'attendait à Jérusalem même, lorsqu'il y paraîtrait pour se manifester, une dernière fois, à la face des représentants de la nation.

Mais la pensée de son Père le consolait de tous les échecs qu'il avait à subir de la part des hommes. L'opiniâtreté des

incroyants n'empêchera pas l'œuvre du Père ; elle s'accomplira avec ses élus ; les réprouvés ne perdront qu'eux-mêmes, et ils feront éclater la justice de Dieu.

Aussi, ce fut avec un calme plein d'assurance que Jésus leur dit :

— « Tout ce que me donne le Père viendra à moi ; et celui qui vient à moi, je ne le rejetterai point dehors, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Et voici la volonté du Père : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. »

— Oui, reprit-il en insistant, « telle est la volonté du Père : quiconque voit le Fils et croit en lui, aura la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour ».

Venir à Jésus, croire à sa parole, est un don de Dieu. L'homme qui se renferme en lui, dans sa propre raison, dans ses erreurs, dans ses vices, dans ses instincts, dans son égoïsme, ne peut le recevoir. Celui qui, à l'appel du Père, c'est-à-dire du bien, de la vérité et de la vie, prend conscience de sa misère et de son néant, celui-là viendra et croira ; Jésus ne le repoussera pas ; il n'aura ni refus ni déception ; tout ce qu'il espère sera réalisé, car la volonté de Jésus et ses pouvoirs sont à la hauteur de toutes les aspirations de l'homme ; il trouvera en lui la vie éternelle qui résume toutes ses aspirations, la force de la conserver et de la développer dans ce monde où tout lui est contraire et où tout meurt ; et telle est la puissance de vie concentrée par le Père dans le Fils de l'homme, qu'elle vaincra la mort physique elle-même ; et au dernier jour, le Fils de l'homme ressuscitera tout ce que le Père lui a donné.

Jésus, en affirmant ces pouvoirs, revendiquait l'un des attributs les plus populaires du Messie, et il rappelait l'heure de son triomphe final, où tous les morts entendront sa voix et ressusciteront corporellement. Au lieu du misérable empire terrestre que les Galiléens ambitionnaient pour lui, voilà la royauté vraie qu'il réclame. Celle-là ne le trompera pas ; il en a la certitude divine, et les insuccès qu'il essuiera en ce monde, loin de la diminuer, ne pourront qu'en augmenter la gloire.

Toutes ces déclarations, d'une force et d'une clarté grandissantes, sont la profession de foi du vrai messianisme. Jamais,

depuis le premier jour de sa vie publique, ni en Judée ni en Galilée, ni dans ses discours au peuple ni dans ses entretiens privés, tels que nous les connaissons, Jésus n'avait tenu un langage aussi expressif. Il est vrai que nulle circonstance ne l'avait plus impérieusement commandé. En présence des entreprises de la foule égarée par ses préjugés sur le rôle du Messie, il devait se dégager de toute solidarité compromettante; c'est ce qui explique la teneur d'un tel discours, dont l'authenticité acquiert ainsi une valeur irréfutable.

En déclarant aux Galiléens la nature et l'œuvre du héros messianique, il se montre lui-même dans la divinité de son être et de ses fonctions; il fait voir son origine divine, ses rapports ineffables avec le Père, son pouvoir égal à Dieu; il dévoile par là l'étonnante destinée de l'homme; et, — ce qu'il y a de plus merveilleux, — ce n'est pas que, devant un tel personnage et une telle action, la masse juive soit demeurée incroyante et obstinée, c'est que de pauvres gens aient reçu sa doctrine, se soient ouverts à son esprit, aient obéi à son influence, malgré tous les obstacles capables d'entraver toute force autre que celle de Dieu.

La vérité révolte ceux qui se détournent d'elle et la repoussent; les paroles de Jésus arrachent des murmures :

— Il a osé dire, chuchotent-ils : Je suis le pain de vie descendu du ciel. Quoi! n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph? ne connaissons-nous pas nous-mêmes son père et sa mère? Comment donc peut-il dire : Je suis descendu du ciel?

C'était la grande objection des Juifs contre la messianité de Jésus, on la retrouve à chaque pas; les Nazaréens l'avaient déjà formulée; elle se renouvelle, ici, en opposition directe avec l'origine divine dont Jésus se prévalait (1).

Jésus ne s'arrête point à réfuter ses adversaires. Ce n'est pas l'objection qui empêche de croire, c'est la disposition intérieure, il va la démasquer.

— « Ne murmurez point », ne discutez point. « Celui qui

(1) La critique a cru y voir une objection décisive contre la réalité de sa naissance et de sa conception miraculeuses. Elle oublie deux choses : l'obscurité et le mystère qui, depuis trente années, avaient enveloppé ce fait divin, l'inconvenance de le rappeler devant une foule hostile où il n'eût rencontré qu'incrédulité et mépris.

Le miracle de l'origine de Jésus n'est pas un motif de crédibilité pour les incroyants, il est de ceux qui confirment la foi dans l'âme des croyants et que les croyants seuls ont la force d'accepter.

n'est pas attiré par le Père ne viendra pas à moi »; il ne verra pas le signe, il ne comprendra pas, il ne croira pas. « Mais, je le répète, ce que le Père m'envoie, je le ressusciterai au dernier jour, je l'amènerai à la perfection absolue. »

Les objections contre Jésus tiennent toujours à l'aveuglement des sens, à l'étroitesse de la raison, à la résistance de la volonté. Or, ceux que le Père attire, — le Père, source cachée, infinie, de la vérité, du bien et de la vie, — échappent à ces obstacles, ils renoncent à tout ce particularisme qui nous resserre et dans lequel notre sensualité et nos volontés inconstantes nous emprisonnent, ils suivent l'impulsion secrète et profonde qui les entraîne vers la vertu absolue, le bien total, l'éternelle vie, et le Père les mène à Jésus qui a été choisi pour leur donner la vérité, la bonté et la vie. C'est ainsi qu'il les perfectionne, et telle est la plénitude de vie dont Jésus les inonde, que le corps lui-même en subira le contre-coup; un moment vaincu par la mort, il vaincra la mort, au dernier jour, à la voix de celui qui le ressuscitera.

Les Juifs, s'obstinant dans leur particularisme, dans leur légalité, leur fausse religion, leur messianisme terrestre, se ferment à l'attrait du Père; ils ne sont pas des disciples, mais les esclaves de leur Loi, et c'est la raison pour laquelle ils ne peuvent croire à Jésus. En la leur révélant, il met à nu le mystère de l'incrédulité de tous les siècles à venir. Les mêmes causes persistantes dans l'humanité y produisent les mêmes résultats.

Ce que le Maître enseigne, ici, n'est que la doctrine des prophètes. Il est écrit, en effet, que tous les membres de la communauté messianique seront enseignés de Dieu.

— « Oui », dit Jésus, insistant sur ce fait primordial de la vie divine dans l'homme, « quiconque a entendu le Père et appris de Lui, vient à moi. Non que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu; celui-là seul a vu le Père. »

Sentir l'attrait du principe de tout être, de toute vérité, de toute vertu, de toute vie, ce n'est pas le voir; c'est attester au contraire qu'on est loin de lui, mais qu'on peut y arriver, puisqu'il nous attire. Jésus seul ne connaît pas cette soif, car il est à la source même; et seul il peut y conduire les âmes que cette soif dévore; il est celui qui vient de Dieu, et il n'est descendu de Dieu que pour remonter à Dieu et y amener tous ceux qui viennent à lui.

Reprenant alors l'idée qui avait choqué les Juifs et provoqué leurs murmures, il s'affirma de nouveau avec une solennité plus haute:

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle, car c'est moi qui suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. C'est moi le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra de la vie éternelle. »

En s'appelant le pain vivant, Jésus, par cette expression plus énergique, déclare avec une clarté plus intense qu'il n'est pas seulement le pain qui fait vivre, mais qu'il est lui-même la vie de Dieu, réalisée dans une nature humaine.

Il va multiplier ses paradoxes divins et porter au paroxysme le scandale des Juifs charnels, en montrant quel doit être le rôle de cette humanité qui les rebute en lui et par laquelle il sauvera le monde.

— « Le pain que je donnerai », dit-il, « c'est ma chair; je la donnerai pour le salut du monde. »

La pensée du Maître, dans cet entretien, se déploie et grandit avec l'opposition qu'elle soulève. A chaque murmure, elle éclate et s'entr'ouvre plus profonde.

Comme il avait, quelques mois auparavant, en instruisant Nicodème, comparé le Fils de l'homme au serpent élevé par Moïse, à la face du peuple, il semble aujourd'hui songer au repas pascal; il laisse entendre qu'il sera l'agneau immolé, la vraie victime, la Pâque nouvelle qui devra être mangée, non plus par le peuple, mais par l'humanité entière.

A cette parole, « le pain, c'est ma chair », un débat violent s'engage entre les Juifs.

— Comment, s'écrient-ils, peut-il nous donner sa chair à manger?

La répulsion est au comble.

Loin d'atténuer sa pensée pour calmer les esprits, Jésus, décidé à rompre avec cette foule qui ne veut pas entrer dans son Royaume et qui devient un obstacle à sa réalisation, renforce ses affirmations et augmente la tempête.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car

ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. »

Voilà le rôle de l'humanité de Jésus dans le salut du monde, dans le Royaume messianique, et l'un des plus profonds mystères de la doctrine du Maître. Ce n'est pas seulement son Esprit divin qui agit, c'est son âme et son corps mortel, sa chair et son sang, tout son être, en un mot. Il ne suffit pas de communier à son Esprit, il faut communier à son âme, à son corps, à sa chair et à son sang, à sa personne, à tout son être. L'Eucharistie apparaît nettement, ici, dans ce langage plein de défi à la sagesse juive et à toute raison d'homme. Jésus ne se contente pas de mourir, de livrer sa chair comme une victime, il veut qu'on la mange et qu'on boive son sang. Sa sagesse infinie saura réaliser et permettre à l'homme cette incorporation totale. Le croyant qui mangera sa chair et boira son sang, y trouvera la vie éternelle; car il y trouvera l'Esprit de Jésus, inséparable de l'une et de l'autre; et c'est par cet Esprit que l'une sera nourriture et que l'autre sera breuvage.

— « Il demeurera en moi », dit Jésus, « et moi en lui. » L'union sera pleine, et l'union à Jésus vivant produira la vie dans l'humanité morte.

— « Comme le Père, — le Vivant par essence, — m'a envoyé et que je vis par mon Père, celui qui me mange, vivra de même par moi. »

La langue humaine ne connaît pas de parole plus étonnante par sa profondeur. Il y a deux vies : l'une matérielle, l'autre divine; l'une dans la nature, l'autre en Dieu. La première n'est saisissable pour l'homme que dans un aliment terrestre et matériel qui sert à la nourrir; le seconde n'est accessible que dans l'humanité de Jésus. L'homme qui refuse de s'assimiler la première dans la nourriture, meurt; pareillement, l'homme qui refuse de s'assimiler la seconde dans la chair et le sang du Christ, meurt. Elle est le pain et le breuvage.

Et concluant cette scène, une des plus extraordinaires de sa vie, Jésus affirma de nouveau ce qu'il était, dans ces mots qui le traduisent tout entier :

— « Voilà le pain descendu du ciel. » Il vous est offert. Vous êtes plus privilégiés que vos pères. « Ils ont mangé la manne, et ils sont morts; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

C'est son appel suprême à ce peuple : le rejeter, c'est mourir ; l'accepter, c'est vivre.

Le peuple le rejeta ; il en mourut.

Ces choses furent dites, en assemblée solennelle, en pleine synagogue, à Capharnaüm même.

La crise du faux messianisme est conjurée. Comme il avait repoussé, lors de sa tentation au désert, les offres de Satan lui proposant le royaume de la terre, à la condition qu'il se soumît à lui, Jésus, au moment de sa plus haute influence sur le peuple galiléen, repousse toute royauté terrestre et tout compromis avec les passions populaires.

L'idée de Messie, pendant plus d'un siècle et demi, à partir des derniers temps d'Hérode jusqu'au règne d'Adrien, n'a cessé de tenter des ambitieux. Judas le Gaulonite, Theudas l'Égyptien, Barkochéba, tous ces faux héros ont subi ou exploité la foule et provoqué avec elle des révolutions sanglantes, tous ont trouvé, pour applaudir à leurs rêves insensés, des docteurs qui légitimaient par la loi et les prophètes leurs plans et leur mission de violence. Les Pharisiens consentaient à être la peau de brebis qui recouvrait ces loups dévorants. Jésus seul reste pur de ces misères ; et lui seul réalise le type du Messie spirituel.

Les discours qu'il tint au peuple pendant plusieurs jours, et que le quatrième Évangile a résumés en traits si puissants, ont suscité une vraie tempête. Il a pris dans sa main le van, et il a séparé, au souffle véhément de la vérité, la paille stérile du bon grain. La masse a été rejetée, une élite a été conservée. Tous ceux qui n'ont pas su renoncer à leur sagesse prétendue, à leurs ambitions nationales, à leur religion formaliste, à leurs espérances terrestres, l'ont quitté peu à peu, offusqués, déçus, choqués, scandalisés. L'ébranlement produit par la parole du Maître, l'orage déchaîné, eut une telle véhémence que plusieurs des disciples eux-mêmes, ceux qui vivaient avec lui, en furent bouleversés.

— Cette parole est dure, s'écriaient-ils, qui peut l'écouter ?

Jésus veillait sur les siens ; il entendit leur murmure.

— « Cette parole vous scandalise », leur dit-il, « et si, un jour, vous venez à voir le Fils de l'homme remontant où il était auparavant, le croirez-vous alors ? »

Il fait allusion à son triomphe futur, dont l'ascension au ciel serait la preuve éclatante ; car elle démontrerait que si

l'homme a puissance momentanée sur l'humanité de Jésus, il ne peut rien sur son Esprit, force incoercible et souveraine.

— « C'est l'Esprit », leur dit-il, « qui vivifie; la chair par elle-même est sans efficacité. Les paroles que je dis sont Esprit et Vie. » Elles réalisent et opèrent ce qu'elles expriment.

Toute la puissance vivifiante de Jésus tient à l'Esprit dont son humanité terrestre déborde; et si sa chair et son sang peuvent nourrir l'homme qui se les incorpore par la foi, c'est que l'Esprit divin est en eux.

Mais pour participer à cet Esprit, il faut croire. — « Et il en est parmi vous », ajouta Jésus, « qui ne croient point. »

Nul doute que le Maître ne discernât avec une pleine clarté les sentiments intimes de ceux qui venaient à lui. S'il permettait à des natures malintentionnées de s'attacher à sa personne, c'était évidemment pour leur donner un moyen plus efficace de se transformer. En les signalant ici, sans les nommer, il les sollicitait au repentir et à la foi. Puis, toujours ramené à la pensée de son Père, dont la volonté remplit la sienne et mène toutes choses, il répétait son mot favori : — « Après tout, nul ne peut venir à moi, à moins que cela ne lui soit donné par le Père. »

Dès ce moment, plusieurs d'entre les disciples, cédant au mouvement qui éloignait de Jésus la masse du peuple, se retirèrent, et ne marchèrent plus à sa suite. Cet abandon dut l'attrister. Il y avait là comme une trahison. Cependant, une pensée le consolait : il voyait dans cette rupture l'épuration nécessaire à son œuvre; il aurait voulu agir ainsi à l'égard des Douze, car, là aussi, sa clairvoyance divine découvrait un mauvais alliage.

Il se tourna vers eux, en disant :

— « Voulez-vous vous retirer, vous aussi? »

Pierre, dans son ardeur et son élan, répondit au nom de tous : — Maître, à qui donc irions-nous? Vous avez des paroles de vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Saint de Dieu.

En parlant ainsi, l'âme expansive de Pierre ne faisait que traduire tout ce qu'il avait éprouvé déjà, lui et ses collègues, au contact de Jésus.

Le Maître, bien que touché de ce cri, ne l'accepta pas sans réserve. Il savait que, parmi les Douze, il y avait un traître. Il le dit manifestement, dans un mot qui fit éclater à la fois

tout son amour pour ceux qu'il avait choisis et l'ingratitude de l'un d'eux :

— « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis? Et l'un de vous est un démon ! »

Judas ne se reconnut pas dans l'allusion sévère de Jésus. L'hypocrite accepta comme sienne la généreuse profession de foi de Pierre, et il resta parmi les Douze.

La volonté du Père est que l'ivraie, ici-bas, soit toujours mêlée au bon grain.

CHAPITRE X

VOYAGE DE JÉSUS AUX CONFINS DE TYR ET DE SIDON ET A TRAVERS LA DÉCAPOLE.

Après la crise dont je viens de raconter les péripéties, la situation de Jésus, en Galilée, se dessine. Le peuple, en masse, aveuglé par ses préjugés religieux et politiques, refuse de le suivre et d'entrer dans ce Royaume dont la spiritualité le rebute. Beaucoup parmi ses disciples l'abandonnent, scandalisés. Les Pharisiens et les lettrés continuent de l'épier, de le poursuivre et de le déconsidérer dans l'opinion; le tétrarque le surveille et le menace : il y a tout à craindre de celui qui a décapité Jean et qui, dans le trouble de sa conscience, s'imagine le voir revivre en Jésus. Il ne reste autour du Maître que les Douze et un certain nombre de disciples.

Humainement, la cause est perdue.

L'éloquence, la sagesse, les prodiges, la bonté, les manifestations incessantes de l'Esprit dont Jésus surabonde, rien n'a pu vaincre l'obstination de ce peuple endurci. Il admire et applaudit la doctrine, il est curieux et insatiable de miracles; mais il reste impénitent et incroyant. Lorsqu'il faut se prononcer et choisir entre l'Évangile et ses vieux préjugés, entre la loi nouvelle du Messie et ses traditions nationales, il résiste, se détourne, et demeure l'esclave de ses préjugés et de ses traditions. Au lieu de suivre Jésus, il veut que Jésus le suive.

Trois villes galiléennes avaient été l'objet du zèle ardent du Prophète : Korazim, Bethsaïde et Capharnaüm. Il semble qu'elles, au moins, devaient donner l'exemple et étonner les autres par l'éclat de leur conversion; elles n'ont pas changé, elles continuent à vivre dans la routine de leurs observances et de leurs vices. Un tel endurcissement arracha à Jésus un cri

de douleur et d'indignation; il les jugea pires que les villes païennes, pires que les villes maudites, comme Sodome.

— « Malheur à toi, Korazim! Malheur à toi, Bethsaïde! Si les prodiges accomplis dans vos murs avaient été opérés à Tyr et Sidon, elles eussent autrefois fait pénitence dans le cilice et la cendre. C'est pourquoi, je vous le dis, au jour du jugement, il y aura moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous.

« Et toi, Capharnaüm », qui as été la patrie de Celui qu'appelaient les prophètes et que désiraient les nations, « est-ce que tu seras exaltée jusqu'au ciel? Non, tu descendras jusqu'aux enfers; car si les vertus qui ont éclaté en toi avaient été accomplies à Sodome, Sodome subsisterait encore. C'est pourquoi, je vous le dis, au jour du jugement, il y aura moins de rigueur pour la terre de Sodome que pour toi (1). »

Les jugements de Dieu n'attendent pas toujours l'éternité. Les trois villes qui portent le poids de ces anathèmes sont anéanties depuis de longs siècles. La gloire de Jésus s'est levée sur leurs débris, et son Esprit de vie, qui a créé des peuples et un monde nouveaux, les a laissées dans leur mort et leur ensevelissement.

Les Douze furent les confidents de la tristesse et de l'indignation du Maître. Dans ces moments d'angoisse où il expérimentait l'ingratitude et l'infidélité, buvant à longs traits ce qu'il nommait son calice, il ne lui échappait jamais un mot de découragement ou d'amertume. Il n'avait aucune des misères du génie; de même qu'il ne subissait point la foule, il ne s'irritait pas contre elle; le doute ne l'ébranla jamais, il se savait plus fort que le mal, il cherchait dans la volonté de son Père, par laquelle tout arrive, un refuge contre les hommes, et les souffrances de sa destinée lui paraissaient douces.

En ce moment même, répondant à l'Esprit qui lui parlait toujours et qui fondait sa volonté humaine avec celle de son Père dans une union ineffable, il tressaillit de joie :

— « O Père, ô Maître du ciel et de la terre, je vous rends gloire! Vous avez caché ces choses aux savants et aux sages, et vous les avez révélées aux petits. Que cela soit, ô Père, puisqu'il vous a plu ainsi (2). »

(1) MATTH., XI, 20 et suiv. — (2) MATTH., XI, 25 et suiv. — Cf. LUC, XI, 25 et suiv.

Telle est la loi fondamentale, universelle, du salut, en Galilée et en Judée, comme dans la terre entière, au temps où Jésus parlait à son peuple, comme au temps où ses apôtres, de siècle en siècle, redisent à l'univers ses enseignements.

La science et la sagesse humaines sont incapables de pénétrer la volonté de Dieu : ceux qui se réclament d'elles superbement ne trouvent dans ses desseins que scandale et folie. La lumière divine seule nous éclaire ; or, elle n'est donnée qu'aux petits et aux humbles, à ceux qui traitent de rien leur sagesse et leur science, et qui acceptent avec foi, sans les comprendre, de la bouche de Jésus, les impénétrables mystères de Dieu.

Au milieu de la défection et de la résistance des hommes, Jésus gardait le sentiment imperturbable de sa toute-puissance, il se montrait à ses disciples l'égal de son Père, et le seul Maître, le seul révélateur.

— « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père. » La source infinie de l'Être, de la force, de la vérité, de la beauté, de l'amour et de la vie, m'a tout donné. « Tout ce qui est en Lui est en moi ; et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler (1). »

La conscience de sa divinité avait rarement inspiré à Jésus des paroles plus nettes et plus énergiques ; jamais son zèle ardent, son amour pour les hommes, ne lui avaient arraché un cri plus émouvant. La vue intérieure de leur inquiétude, de leur misère, de leur agitation et de leur angoisse, l'attendrit ; il songe à tous les misérables, en leur jetant cet appel que l'humanité entend toujours :

— « Venez à moi, vous tous, les épuisés, les accablés, et je vous réconforterai. Prenez sur vous mon joug. Apprenez de moi : je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger (2). »

Le joug de Jésus est l'Esprit de Dieu même ; il n'accable point ceux qui l'acceptent, il les porte. En le subissant, on doit renoncer à soi-même, à ses instincts, à ses passions, à ses intérêts, à sa vie propre : c'est là le fardeau ; mais en sacrifiant tout ce qu'il est, l'homme ne renonce qu'à son néant ; il expérimente bientôt, par le sacrifice, la douceur, l'énergie

(1) MATTH., XI, 27. — (2) MATTH., XI, 28.

et la sérénité de Dieu ; il sort du temps et de ses orages, pour entrer dans le calme de Celui qui est éternel.

A ce peuple incapable encore des dons de l'Esprit, Jésus prodigue les dons matériels. En ce temps même où la foule se montrait si réfractaire à son action, il ne se lasse pas de guérir les malades et les infirmes, de plaindre ces obstinés, de pleurer sur eux et de répondre à l'infidélité, à la dureté de leur cœur, par un surcroît de compassion.

La plaine de Gennésar, aux environs de Bethsaïde, fut inondée de ses bienfaits. Les hameaux, les villages et les villes que traversait le Prophète, étaient encombrés de malheureux. On les apportait couchés sur des grabats, ils remplissaient les places publiques, on le suppliait de laisser toucher seulement la frange de son vêtement, et quiconque le touchait avec foi était guéri (1). Il marchait entouré de toutes les misères : c'est ainsi qu'il comprend sa royauté.

Cette explosion de bonté est le couronnement de l'apostolat galiléen.

Depuis la fin de la crise, — quelques jours après la Pâque de l'an 29, — jusqu'au mois de septembre, où il se mettra résolument en marche vers Jérusalem, Jésus ne fait plus en Galilée et à Capharnaüm que des apparitions rapides.

Les documents ne nous le montrent plus, comme dans les premiers mois, attirant la foule, exposant en paraboles les mystères du Royaume. Il s'en va, silencieux, à la frontière du pays galiléen, dans le voisinage des terres de Tyr et de Sidon ; il visite la Décapole, touche terre à Magdala et repart pour la tétrarchie d'Hérode Philippe, en passant par Bethsaïda-Julias. Ce n'est qu'après ces divers voyages qu'il traverse la Galilée, et rentre un instant à Carphanaüm, à la veille de la quitter pour toujours (2).

Ce mouvement de retraite est commandé par la situation. Jésus doit se défier d'Hérode et de ses courtisans ; les Pharisiens, plus irrités que jamais, le poursuivent de leurs embûches et de leurs menaces : il ne faut pas s'exposer prématurément à leur haine. Le peuple, toujours obsédé de ses rêves belliqueux, peut renouveler son complot pour

(1) MATTH., XIV, 34 et suiv.; MARC, VI, 54 et suiv.

(2) Ces excursions loin du foyer de l'agitation galiléenne, omises par saint Luc, sont nettement marquées dans le récit de saint Matthieu et surtout de saint Marc, qui nous ont conservé seulement quelques traits, quelques incidents de la vie du

enlever Jésus et le faire roi malgré lui : il est sage de fuir cette multitude affolée. D'ailleurs, ce n'est point en Galilée, mais en Judée et à Jérusalem que doit se dénouer la destinée du Messie. En se recueillant avec ses disciples, Jésus va achever leur éducation, les amener peu à peu à l'intelligence de son œuvre et se préparer lui-même à la crise sanglante.

Au moment de quitter Capharnaüm pour s'en aller vers les pays voisins de Tyr et de Sidon, Jésus se rencontra avec des Pharisiens et des Scribes qui revenaient de Jérusalem, où ils avaient célébré la Pâque (1). Ceux-ci aperçurent quelques-uns de ses disciples à table, rompant le pain sans avoir purifié leurs mains par les ablutions d'usage : ce fut la cause d'un conflit. On connaît la rigueur de ces dévots formalistes pour les observances minutieuses qui, d'après leurs traditions, constituaient le code de la justice parfaite et de la piété. L'ablution était le grand rite de la pureté; pour la rendre vénérable, on la faisait remonter à Salomon; en réalité elle datait d'Hillel et de Schammaï; sa vogue avait été rapide; au temps de Jésus, elle avait acquis une grande faveur. Ceux qui la méprisaient tombaient sous le coup de l'excommunication du Sanhédrin (2). On l'appliquait aux personnes et même aux objets, tels que calices, coupes, vases, lits, à tout ce qui servait aux besoins de la vie domestique.

Les fervents distinguaient la lotion de l'aspersion et de l'immersion, la première eau de la seconde; ils obligeaient à faire quatre mille pas pour se procurer l'eau nécessaire, et l'un des plus saints Rabbis enseignait qu'il fallait mourir de soif plutôt que de transgresser sur ce point la tradition des anciens (3). Ces détails, qui peignent au vif les travers du pharisaïsme et montrent à quelles puérilités des esprits, d'ailleurs éclairés, peuvent descendre, font ressortir aussi la sainte audace de Jésus : il ne transigera jamais avec ces coutumes d'invention humaine qui, loin de servir à la religion, la diminuent et la faussent.

Les disciples, naturellement, suivaient l'exemple du Maître, et négligeaient l'ablution avant le repas. Cette conduite scandalisa les Pharisiens.

Maître ; mais on y retrouve Jésus tout entier, inexorable envers les Pharisiens, plein de mansuétude envers le peuple.

(1) MATTH., XV; MARC, VII. — (2) *Babyl., Beracoth*, fol. 46. — (3) *Erubbin*, fol. 21.

. — Pourquoi, dirent-ils à Jésus, d'un ton offensé, vos disciples n'observent-ils pas les commandements des anciens? Pourquoi mangent-ils le pain avec des mains impures?

— « Hypocrites », répondit Jésus, « Isaïe (1) a bien prophétisé de vous : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. Le culte dont ils m'honorent est vain; ils enseignent des doctrines et des ordonnances humaines. »

« Vous négligez le commandement de Dieu pour garder vos traditions. En effet, Moïse n'a-t-il pas dit : Honore ton père et ta mère? Celui qui maudira son père et sa mère, qu'il meure de mort!

« Et vous, que dites-vous? Si un homme dit à son père et à sa mère : Tout ce qui pourrait vous être utile, je l'ai consacré à Dieu (2), vous le tenez quitte, et vous n'exigez pas qu'il fasse rien de plus pour son père et pour sa mère. C'est ainsi que, en ce cas et en beaucoup d'autres, vous abolissez le commandement de Dieu, pour obéir à une tradition que vous-mêmes avez établie. »

Le travers le plus ordinaire de la vaine religion et de la piété hypocrite est l'abus du rite extérieur, il constitue le pharisaïsme contre lequel Jésus n'a cessé de combattre. L'homme s'en fait un masque pour cacher ses vices, et telle est l'aberration de l'orgueil chez les faux dévots qui sacrifient la loi sainte de Dieu aux misérables pratiques de leur fantaisie pieuse. Le Pharisien consacre par un vœu tout son superflu au Temple, à l'achat des victimes, du sel et du bois, et il laisse mourir de faim son père et sa mère.

La leçon sévère de Jésus était sans réplique. Il appela aussitôt la foule, afin de l'instruire et de démasquer l'hypocrisie de ses indignes maîtres (3).

— « Écoutez-moi, tous, et comprenez : il n'est rien au dehors de l'homme qui, entrant en lui, le puisse souiller; mais

(1) ISAIE, XXIX, 13.

(2) *Korban* : formule abrégée en usage chez les Juifs pour traduire leurs vœux. La piété distinguait les vœux par lesquels on consacrait une chose à Dieu, et ceux par lesquels on s'interdisait ou l'on s'obligeait à faire tel ou tel acte. Le mot *Korban* appliqué à un objet le consacrait. L'objet voué devenait inviolable. Le dévot pharisien consacrait à Dieu et au service de l'autel et du Temple ses biens ou le superflu de ses biens ; ses maîtres lui interdisaient de les employer à subvenir aux besoins de son père et de sa mère.

Cf. LIGHTFOOT, *Horæ hebraicæ et talmud.*, ad h. l.

(3) MATTH., XV, 10 et suiv.; MARC, VII, 14 et suiv.

ce qui sort de l'homme, voilà ce qui souille l'homme. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

Les disciples, à ce moment, s'approchèrent de Jésus.

— Savez-vous, Maître, qu'en vous entendant, les Pharisiens se sont scandalisés?

Jésus n'avait plus à ménager ses adversaires; sa parole devint véhémente, inflexible.

— « Toute plante », répondit-il, « que mon Père céleste n'a point plantée, sera arrachée. Laissez-les : ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles; si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux dans le fossé du chemin. »

Toute religion fondée sur l'erreur est destinée à périr; elle n'a pas de racine en Dieu, elle doit disparaître comme l'homme qui l'a plantée et fondée. C'est le sort de tous les faux cultes; ils ont tous prétendu conduire l'humanité, et ils n'ont réussi qu'à la précipiter dans la fosse où ils dorment avec leurs victimes pour jamais ensevelies.

Jésus, laissant la foule, rentra dans la maison avec ses disciples. La parabole sur la vraie pureté, qui ruinait tout l'enseignement pharisaïque et mettait à néant la justice légale avec ses rites compliqués et inutiles, semble les avoir troublés. Pierre se fit leur interprète :

— Expliquez-nous, dit-il au Maître, cette parabole.

— « Comment », dit Jésus, « vous aussi, vous avez si peu d'intelligence et vous ne comprenez pas? Non, tout ce qui du dehors entre dans l'homme ne peut le souiller, parce qu'il n'entre pas dans le cœur, mais dans les entrailles qui séparent ce que les aliments ont d'impur et le rejettent. Au contraire, ce qui vient de l'homme, voilà ce qui peut le souiller. Au dedans de l'homme est le cœur d'où sortent les pensées mauvaises, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fraude, les impudicités, l'œil malin ou l'intention perverse, les blasphèmes, la superbe, la folie. Tous ces maux sortent du dedans et souillent l'homme. »

Cette doctrine si saine et si simple avait été souvent rappelée en termes énergiques par les prophètes; depuis plusieurs siècles, les Juifs l'avaient toujours méconnue davantage, et au temps de Jésus, l'aberration des Rabbis et des écoles était universelle. Le rite matériel, extérieur, était devenu pour ces formalistes toute la justice, la vertu intérieure ne comptait

pour rien. Pas une voix ne s'élevait du milieu des prêtres, des docteurs et des Scribes contre cet abus; les maîtres, aveuglés, égaraient la foule qui les suivait, passive, inconsciente.

Jésus parle enfin à ces consciences faussées, il renchérit avec une vigueur irrésistible sur son Précurseur et proclame à la face des Pharisiens la vanité de leurs coutumes, l'hypocrisie de leur formalisme; il distingue le corps de l'âme : le corps n'est rien, l'âme est tout, les souillures de l'un ne comptent pas devant Dieu, car la pureté est toute dans l'âme et dans le cœur; il brise ainsi pour jamais ce joug des pratiques méticuleuses dont la religion païenne et le pharisaïsme juif accablaient l'homme, et il fonde dans la conscience affranchie le culte en esprit et en vérité.

A la suite de cette rencontre qui montrait une fois de plus l'aveuglement et l'opiniâtreté de ses adversaires, leur promptitude à se scandaliser sans motif, Jésus se leva et partit avec ses disciples vers la frontière de Phénicie (1).

Nous ne savons par quels chemins il passa, dans quelles villes ou bourgades il fit halte. Un seul détail, relevé par saint Marc (2), prouve que l'intention du Maître, dans les derniers mois de son apostolat galiléen, était d'éviter le tumulte de la foule et d'en apaiser l'effervescence. En entrant dans la maison qui lui donnait l'hospitalité, il ordonna qu'on fît le silence sur sa venue; mais il ne put rester caché; les païens du voisinage surent bientôt qu'il était là.

Une Cananéenne du pays syro-phénicien, l'ayant ouï dire, s'approcha de sa demeure, attirée vers lui par la douleur et l'épreuve; elle suppliait le Maître avec de grands cris :

— Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est tourmentée du démon.

Jésus ne répondit pas.

Ses disciples le priaient et lui disaient : — Renvoyez-la, elle nous poursuit de ses cris.

— « Je n'ai été envoyé », reprit Jésus, « qu'aux brebis perdues d'Israël. »

La femme entra, et, se jetant à ses pieds : — Maître, cria-t-elle, secourez-moi!

Jésus retint sa compassion; on eût dit qu'il voulait, par

(1) MATTH., XV, 21 et suiv.; MARC, VII, 24 et suiv. — (2) MARC, VII, 24.

une dureté apparente, mettre à l'épreuve la foi de cette mère infortunée et provoquer l'expression de sa confiance.

— « Laisse », lui dit-il, « les enfants se rassasier, il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. »

La femme accepta, sans murmurer, cette allusion sévère à son état de païenne. — C'est vrai, Maître; et cependant les petits chiens mangent sous la table les miettes des enfants.

Jésus fut vaincu par tant d'humilité et de mansuétude : — « O femme », lui dit-il, « ta foi est grande. A cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille. »

La Cananéenne retourna en sa maison : sa fille était couchée sur le lit, le démon l'avait quittée à l'heure même où Jésus le lui avait dit.

Ce simple fait laisse pressentir l'universalité de l'œuvre messianique. Dans les desseins de Dieu et dans la conduite de Jésus, Israël, le peuple élu, reçoit le premier la bonne nouvelle, la lumière et les bienfaits du Royaume; mais les païens, dont la Cananéenne est la figure, auront leur tour; le nom de Jésus sera porté jusqu'à eux; ils entendront dire qu'il vient pour les guérir et les sauver, ils ne seront plus l'homme animal recueillant les miettes tombées de la table où les enfants du Père se rassasient; la foi leur donnera la filiation divine; dans l'univers entier, entre Juifs et païens, il y aura l'égalité dans la foi, et, fût-on d'une race maudite, il suffira de croire pour être incorporé au vrai peuple de Dieu.

Quelle fut la durée de ce voyage de Jésus aux confins de la Phénicie? Rien, dans les Évangiles, ne nous autorise à le préciser. L'épisode si touchant de la Cananéenne éclaire seul cette période obscure de sa vie. La tradition, qui souvent complète les récits évangéliques, est muette, elle n'a gardé aucun souvenir du passage de Jésus dans ces villages habités aujourd'hui par les musulmans. De ses haltes diverses, de ses entretiens, de ses bienfaits, rien n'est demeuré. Cependant, vers le Djebel es-Scheikh, on montre une source où Jésus se serait désaltéré : c'est la limite extrême de son excursion dans la Galilée septentrionale.

En quittant les confins de Tyr et de Sidon, il revint sur les bords du lac de Génézareth, à travers la Décapole (1). Ce

(1) MATTH., XV, 29; MARC, VII, 31.

voyage est absolument inintelligible, si l'on ne peut déterminer cette région.

La Décapole, comme son nom grec l'indique, était sûrement une confédération de dix villes principales; mais on ignore le nom de plusieurs et leur situation exacte. Les Évangiles, qui souvent mentionnent la Décapole, la supposent connue et ne nous donnent aucun détail précis.

Pline, dans son Histoire (1), et Josèphe (2), dans sa Biographie, sont les plus anciens auteurs où l'on trouve, à ce sujet, quelques renseignements. D'après le premier, on ne peut nier que plusieurs villes de la confédération fussent voisines de la Syrie, et, d'après les deux historiens, on est sûr que la plupart d'entre elles, comme Gadara, Hippos et Pella, étaient à l'orient du lac; l'une, Scythopolis, enclavée entre la Galilée inférieure et la Samarie, sur la limite des deux pays, était en deçà du Jourdain. Il résulte de ces simples données que si Jésus, en s'éloignant du pays de Tyr et de Sidon, revint au lac de Tibériade par la Décapole, il a dû se diriger vers l'est, franchir d'abord le Léontès, descendre vers la vallée du Jourdain, passer le fleuve, — peut-être au pont des Filles de Jacob, — et suivre la rive orientale du lac par Gadara, Hippos et jusqu'au territoire de Scythopolis.

La population de ces villes était, en majorité, syro-grecque ou phénicienne; l'élément juif y était rare. Cependant, bien qu'occupée par des païens, la Décapole appartenait, d'après l'enseignement des Rabbis, à la terre d'Israël; en venant s'y fixer au milieu des infidèles, le Juif se sentait encore chez lui et participait aux privilèges religieux attachés au sol sacré. — Celui qui l'habite, disaient les docteurs a Dieu en lui; celui qui y est enseveli est absous de ses péchés; c'est comme s'il reposait sous l'autel (3).

Quelle route suivit Jésus? quelle ville de la Décapole a-t-il visitée? On l'ignore.

Malgré le soin qu'il mit à éviter la foule, il la voyait accourir et grossir en chemin; le thaumaturge l'attirait. La curiosité, le désir des guérisons matérielles, la soif du miracle, mettent toujours le peuple en mouvement. On lui amenait des aveugles, des muets, des boiteux, des infirmes de toutes sortes; on les jetait à ses pieds, il les guérissait, et ces païens émerveillés glorifiaient le Dieu d'Israël (4).

(1) L. V, ch. XVIII. — (2) *Vita*, 71, 73. — (3) *Babyl.*, *Chetub.*, fol. 110 et 111. — (4) MATTH., XV, 35.

Saint Marc raconte en détail un de ces prodiges, la guérison d'un sourd-muet, suppliant Jésus de lui imposer les mains (1). Il le prit à part et se retira loin de la foule; il mit ses doigts dans ses oreilles, et avec de la salive il toucha sa langue; puis il leva les yeux au ciel et il soupira, en disant : « Ephpheta. » Ouvrez-vous!

A l'instant même, les oreilles du sourd-muet s'ouvrirent; sa langue se délia, et il parlait distinctement.

Jésus défendit à tous de rien dire; mais comment arrêter l'enthousiasme de la multitude, toujours emportée par le sentiment? Plus Jésus demandait le silence, plus on l'acclamait. Il y eut un grand cri d'admiration dans le peuple : — Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets.

C'est ainsi que la voix du peuple est la voix de Dieu. Laissé à lui-même, à sa droiture native, à la spontanéité de ses impressions, il tressaille au contact de la vérité, de la justice et du bien; et c'est pourquoi Jésus l'aimait. L'empressement de la foule autour de lui le consolait de l'attitude hostile et superbe des Pharisiens.

Quelques jours après, poursuivant son voyage, il se vit encore entouré par la multitude; il exerçait sur elle un attrait irrésistible, elle se levait sur son passage, et comme un troupeau suit le berger, elle le suivait, sans souci du lendemain, subjuguée et charmée. Elle était depuis trois jours avec lui, enchaînée à ses pas (2); les vivres manquaient; Jésus monta sur une colline et s'assit, puis il appela ses disciples.

— « J'ai pitié de ces gens », leur dit-il, « voilà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont pas de quoi manger. Si je les renvoie à jeun dans leur maison, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin. »

Les disciples surpris répondirent, en rappelant l'impossibilité de rassasier tout un peuple, dans le désert.

— « Combien de pains avez-vous? » demanda Jésus. — Sept, avec quelques petits poissons.

Il commanda à la multitude de s'asseoir à terre; puis, il prit les sept pains et les poissons, et, rendant grâces à Dieu, il les rompit et les donna à ses disciples qui les distribuèrent au peuple.

(1) Marc, vii, 32-37. — (2) Matth., xv, 32 et suiv.; Marc, viii, 1-9.

Tous mangèrent et furent rassasiés. De ce qui resta de fragments, on remporta sept corbeilles pleines. Or ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille, sans compter les petits enfants et les femmes (1).

Jésus se hâta de congédier la foule et se déroba brusquement. Le lac était proche; il monta avec ses disciples dans une barque et vint aborder dans le pays de Dalmanutha, sur les confins de Magdala (2).

La durée de son séjour en Décapole, sa vie au milieu de ces populations demi-païennes, sont restées ignorées. La guérison du sourd-muet et la multiplication des pains sont les seuls actes que les Évangiles nous aient conservés. Jésus ne fit que traverser cette terre, sans se fixer nulle part; mais partout où il passait, malgré ses efforts pour ne point éveiller la curiosité et l'empressement du peuple, on le voyait environné par la foule, et son voyage était un triomphe populaire. Sa présence au pays de Magdala, non loin de Bethsaïde et de Capharnaüm, fut bientôt signalée.

L'absence de Jésus, depuis qu'il avait affirmé, dans la synagogue de Capharnaüm, avec tant de clarté et de fermeté, son messianisme spirituel, n'avait point calmé l'irritation et la haine de ses ennemis. Si le peuple l'abandonnait, les chefs des diverses écoles et des divers partis, les Pharisiens et les Sadducéens, le surveillaient toujours, cherchant à le contredire, à le surprendre, à lui arracher quelque parole qui leur permît de le dénoncer et de le perdre; ils durent connaître les derniers miracles de Jésus dans les villes de la Décapole, et ne manquèrent pas de les déprécier, en les attribuant à l'esprit mauvais; c'était leur tactique habituelle.

Plusieurs d'entre eux se réunirent (3) et vinrent à Jésus, dissimulant sous une apparente sincérité leurs intentions perfides; ils le prièrent de leur montrer un signe dans le ciel, l'assurant sans doute que, s'il écoutait leur demande, ils croiraient en lui.

— Tes miracles, semblent-ils dire, sont des miracles de la terre où Satan règne, il nous faut des miracles dans le ciel où Dieu habite; les premiers peuvent être l'œuvre de Satan : montre-nous ceux qui ne peuvent venir que de Dieu ; fais

(1) Voir Appendice H. *Les deux multiplications des pains.*
(2) Voir Appendice I. *Le pays de Dalmanutha.*
(3) MATTH., XVI et suiv.; MARC, XIII, 2 et suiv.

comme Élie, comme Samuel, comme Josué, comme Moïse : donne-nous un signe du ciel, et nous croirons en toi.

Ce sophisme était l'argument favori des Pharisiens; ils espéraient, par cette étrange doctrine, infirmer la valeur des témoignages miraculeux de Jésus et endormir leur conscience, à tout instant secouée par la parole et les prodiges de celui qui se disait l'Envoyé de Dieu.

On se rappelle avec quelle rigueur, quelle précision et quelle éloquence indignée, Jésus avait déjà réfuté ces erreurs et démasqué cette hypocrisie. En revoyant ces mêmes Pharisiens, toujours plus obstinés, renouveler leurs attaques et ajouter la fausseté à la haine, il ne put retenir un cri de douleur ; son cœur eut un gémissement, dit un Évangile (1).

Toujours maître de lui, il répondit à ses adversaires :

— « Le soir, vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est rouge; et le matin : Il y aura de l'orage, car le ciel est comme un feu sombre. Hypocrites, vous qui jugez la face du ciel, comment ne savez-vous pas reconnaître les signes des temps? »

Les temps, — ce grand ciel de l'histoire, dont le ciel visible n'est qu'une image, — étaient remplis de signes qui devaient frapper tous les yeux. Les semaines de Daniel n'étaient-elles pas expirées? Le sceptre n'était-il pas sorti de Juda? La patrie n'était-elle pas au fond de l'abîme, attendant le salut? Les oracles des prophètes ne s'accomplissaient-ils pas? Élie, dans la personne de Jean, n'était-il pas venu, comme l'avant-coureur du Royaume? Les miracles de Jésus, son Esprit et sa doctrine, ne répondaient-ils pas à tout ce que les prophètes avaient annoncé du Messie? Et devant ces signes, les maîtres d'Israël osent en demander d'autres! Quelle clarté pourra donc dessiller ces yeux qui se refusent à voir?

— « Comment », s'écrie Jésus d'un accent plein de véhémence, « cette race demande-t-elle un signe? C'est une race mauvaise et adultère. » Au lieu d'obéir à Dieu, elle n'écoute que les suggestions du mal; au lieu d'être l'épouse fidèle, elle est en adultère avec Satan. « Elle demande un signe, il ne lui en sera pas donné, si ce n'est le signe de Jonas, le prophète. »

Jésus fait allusion à sa mort et à sa sortie du tombeau. Ce

(1) MARC, VIII, 12.

sera là, en effet, la grande preuve de sa mission, — preuve dernière que fourniront ceux-là mêmes qui n'ont pas voulu, dans leur aveuglement, comprendre les autres et qui leur sera le suprême scandale.

Sur ce mot mystérieux, Jésus renvoya ses interlocuteurs; il n'avait que faire avec ces sophistes, il les laissa et partit. Une barque l'emmena avec ses disciples au delà du lac, à Bethsaïde (1).

Dans la précipitation du départ, les disciples avaient oublié de prendre des pains. Jésus, encore attristé et indigné de l'attitude des Pharisiens, des ténèbres dans lesquelles ils s'enfonçaient volontairement, de leur invincible opiniâtreté à repousser l'appel de Dieu, dit tout à coup à ceux qu'il avait choisis :

— « Défiez-vous du levain des Pharisiens et des Hérodiens. »

Les disciples ne comprirent pas la pensée cachée sous cette image du levain; ils ne songeaient qu'aux provisions oubliées, se reprochant l'un à l'autre leur négligence et se demandant comment ils vivraient, si le Maître, selon sa coutume, les emmenait en quelque lieu désert.

Jésus pénétrant leurs pensées qu'ils n'osaient traduire tout haut : « Pourquoi vous inquiétez-vous les uns les autres de n'avoir pas de pain », leur dit-il, « hommes de peu de foi? N'avez-vous donc encore ni sens ni intelligence? Votre cœur est donc toujours aveuglé? Ayant des yeux, vous ne voyez donc point? Ayant des oreilles, vous n'entendez donc point? N'avez-vous point de souvenir?

« Lorsque j'ai rompu cinq pains entre cinq mille hommes, combien de corbeilles avez-vous remportées, pleines de fragments? » — Douze, répondirent les disciples. — « Et lorsque j'ai rompu sept pains entre quatre mille hommes, combien de paniers pleins de restes avez-vous remportés? » — Sept, dirent-ils.

Alors, il ajouta : Pourquoi ces préoccupations? Ne saurai-je pas vous nourrir? Ce n'est pas du pain que j'ai parlé, en vous disant : « Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens. »

Ils comprirent enfin l'allusion.

En toute circonstance, Jésus élevait la pensée des disciples,

(1) MATTH., VIII, 22 et suiv.

s'appliquant à leur traduire la vérité sous le voile des symboles que lui offraient les divers incidents de la vie, et les mettant en garde contre les périls de ce milieu pharisaïque où tout conspirait pour étouffer le bon grain de sa parole.

Comme ils avaient traversé le lac, ils débarquèrent et vinrent à Bethsaïde (1). On amena un aveugle, en suppliant Jésus de le toucher. La confiance de ces gens était si grande, qu'ils étaient persuadés qu'une imposition des mains suffirait à le guérir.

Jésus prit la main de l'aveugle, et, pour éviter le tumulte de la foule, il le conduisit hors de la ville. Là, il enduisit ses yeux de salive, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose.

— Je vois, dit l'aveugle, comme des arbres, les hommes marcher.

Alors, Jésus mit de nouveau la main sur ses yeux, et l'aveugle commença à voir. Peu à peu, il apercevait clairement toutes choses : il était guéri.

— « Va dans ta maison », lui dit Jésus en le renvoyant, « et si tu entres dans la ville, ne dis à personne ce qui vient de t'arriver. »

Ce récit animé et plein de détails décèle le témoin oculaire. Saint Marc qui le rapporte est évidemment l'écho de Pierre, l'un des trois apôtres que Jésus aimait à prendre avec lui, même quand il écartait la foule et ses autres disciples.

On ne comprendrait pas la portée des actes miraculeux de la vie du Sauveur, si, à l'exemple de la foule, on n'en admirait que l'élément extérieur et matériel. Ce n'est pas assez d'y reconnaître les preuves divines de sa mission, il faut y voir encore des « signes », selon le mot expressif de saint Jean. Tout acte de Jésus est une parole d'un sens profond. Cette guérison de l'aveugle de Bethsaïde est le vivant symbole de l'action progressive de Jésus amenant à la lumière ceux qui ne voient pas la vérité de Dieu. De même qu'en rassasiant le peuple d'un pain surnaturellement multiplié, il se révélait comme la nourriture de l'humanité; de même en rendant la vue aux aveugles, il se montre comme la lumière des âmes.

(1) MATTH., IX, 32 et suiv.; MARC, VII, 32 et suiv.; LUC, XII, 14 et suiv.

L'homme a perdu l'intelligence du monde divin, il erre dans les ténèbres, incapable de comprendre Dieu; Jésus vient à lui, le prend par la main, le tire à l'écart, et accomplit envers lui une des fonctions les plus nécessaires du Messie, en ouvrant peu à peu ses yeux à la vérité éternelle.

Cette œuvre de thérapeutique divine ne se montre nulle part avec plus de beauté que dans ces Galiléens choisis pour être ses apôtres; les derniers mois de Galilée lui sont réservés. En s'isolant davantage de la foule et des villes, Jésus se procure une intimité plus grande avec les siens, et il les prépare à recevoir des communications plus hautes, plus difficiles à entendre, plus imprévues. Le travail secret du Maître, dans son essence intime, échappe à l'histoire, car il est l'œuvre invisible de l'Esprit invisible, dans les profondeurs insondables de la conscience, mais les résultats nous sont connus. Nous voyons le point de départ et le point d'arrivée, et nous pouvons suivre dans les récits évangéliques les phases successives, les étapes croissantes de cette transformation. Sortis de la masse juive, lentement affranchis des ténèbres où elle s'agite et s'égare, les disciples subissent, au contact de Jésus, l'action souveraine de son Esprit; initiés peu à peu à la vérité et à la vertu, ils prennent insensiblement conscience de ce qu'il est, de sa force divine, de son enseignement, de ses préceptes et de ses desseins. En moins de trois années, ces pêcheurs du lac, ces péagers, ces enfants du peuple, dépouillent leur nature primitive et revêtent la nature de leur Maître. Il devient leur sagesse et leur force, leur âme et leur génie; ils pensent par lui et agissent par lui. — Je ne vis plus, dira l'un d'eux, c'est lui qui vit en moi (1). On ne trouvera pas dans l'histoire humaine un seul exemple d'une telle métamorphose.

Après avoir été, à toute heure, témoins de ses miracles, les voilà subjugués par sa grandeur et sa divinité. Mais ils ne se doutent pas du mystère de ses faiblesses, de ses douleurs, de ses abaissements, de sa mort; et pourtant, ce mystère sanglant est à la veille de s'accomplir; le Maître va leur en livrer le secret.

(1) *Rom.*, v.

CHAPITRE XI

LA MORT FUTURE DU MESSIE. — LA TRANSFIGURATION.

Jésus ne fit à Bethsaïde qu'une courte halte. Depuis la rupture définitive avec le peuple de Galilée, sa vie est un voyage sans trêve, loin de Capharnaüm et du lac, dans des villes et des villages où il s'efforce de passer inconnu. Il a parcouru la frontière du pays de Tyr et de Sidon et toute la Décapole, il s'en va aujourd'hui, avec ses disciples, aux environs de Césarée, cherchant une solitude plus profonde.

Le territoire compris entre Julias et Césarée, à l'orient du Jourdain, est désert, montagneux et sauvage; les ruines mêmes y sont rares; au temps d'Hérode, il devait être peu habité. La grande voie romaine de Damas à Jérusalem le coupait dans sa largeur. Jésus, s'acheminant vers les hameaux voisins de la ville embellie par le tétrarque Philippe (1), dut traverser cette voie, près du pont des Filles de Jacob. Nous n'avons aucun détail sur son action apostolique et populaire dans ce pays qu'il visitait pour la première fois; là, comme ailleurs, les souffrances, les misères ont crié vers lui, et il les a soulagées et guéries. Cependant, son vrai dessein n'est pas d'évangéliser la tétrarchie de Philippe, mais de préparer ses disciples à la fin tragique qui l'attend.

Les scènes intimes qui se passèrent entre eux et lui ont éclipsé tous les autres faits dans le souvenir des témoins; elles remplissent la période intermédiaire entre le ministère galiléen et le dénouement suprême dont la Judée et Jérusalem doivent être le théâtre.

(1) MATTH., XVI, 1 et suiv.; MARC, VIII, 27 et suiv.

Deux sentiments contraires débordent, en ce moment, de l'âme de Jésus; l'abandon du peuple qu'il avait essayé, en vain, de rallier à la foi, le remplissait de tristesse, et la vue de ses disciples, fidèles et croyants, lui donnait des tressaillements de joie. Pour eux, ils ne paraissent avoir éprouvé ni trouble ni angoisse, à la suite de la défection qui affligea leur Maître; plus ils le voyaient abandonné, plus ils se serraient autour de lui; une force invisible les gardait contre l'entraînement populaire; inébranlables dans leur confiance, ils se livraient, tranquilles, aux rêves glorieux du futur Royaume, et aux illusions que la sagesse de Jésus allait bientôt dissiper.

Un jour, la petite caravane cheminait de village en village autour de Césarée. Jésus voulut provoquer chez les siens une expression nouvelle et décisive de leur foi (1). C'était le soir. Il avait prié, à l'écart, selon sa coutume. La prière, pour lui, n'était pas seulement le recueillement total de son esprit, de sa volonté, de toutes ses facultés humaines, en Dieu, son Père, elle était encore son moyen d'action tout-puissant, quoique invisible, sur l'âme de ceux qu'il voulait sauver, élever et raffermir.

Étant seul avec ses disciples, il leur fit cette question :

— « Qui dit-on que je suis? »

Jésus connaissait les rumeurs populaires qui couraient à son sujet; s'il interroge ses fidèles, ce n'est pas pour se renseigner, mais pour les amener eux-mêmes à proclamer, en opposition avec les erreurs de la foule, la vérité sur sa personne; cette opposition marquera l'abîme qui les sépare d'elle, désormais.

Les disciples répondirent :

— Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; les autres, Élie; et d'autres, Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes ressuscité.

Ce témoignage reflète exactement l'état de l'opinion. Le peuple ne voit plus en Jésus le Messie rêvé; il n'est, à ses yeux, qu'un de ses prophètes avant-coureurs.

— « Et vous », répondit Jésus, « que dites-vous que je suis? »

Pierre, qui avait déjà, au moment de la crise de Caphar-

(1) MATTH., XVI, 13 et suiv.; MARC, XIII, 27 et suiv.; LUC, IX, 13 et suiv.

naüm (1), protesté de la fidélité des Douze envers le Maître, confessa, au nom de tous, leur foi en sa divinité :

— Vous êtes le Christ, s'écria-t-il, le Fils du Dieu vivant.

Les paroles de Pierre ne sont pas inspirées par une vague confiance en la grandeur surhumaine de Jésus, mais par une foi lumineuse, précise, clairvoyante; dans leur brièveté elles contiennent tout, car elles expriment la messianité de Jésus et sa filiation divine.

L'essence de la foi est de nous livrer tout entiers à celui qui en est l'objet. Le croyant ne s'appartient plus, il renonce à ses pensées propres, à ses intérêts, à son initiative personnelle, à tout, et il appartient sans réserve à celui à qui il croit. Il meurt à lui pour vivre moralement dans un autre, il échange sa vie contre la vie d'un autre. Nul, si ce n'est Dieu, n'a le droit de demander la foi absolue; car tout homme a ses erreurs, ses fautes, ses imperfections, et en abdiquant devant un homme, on se ferait l'esclave des misères de cet homme. Jésus a réclamé la foi totale : c'est un signe qu'il s'attribuait le privilège de Dieu.

Or, après avoir, pour l'obtenir, évangélisé la Galilée pendant plus de sept mois, quelques hommes seulement, parmi les plus ignorants et les plus pauvres, sont conquis. Ce que les savants, — Scribes, lettrés et maîtres, — n'ont pas su ou n'ont pas voulu voir, ils le voient et ils le publient; ce que leur peuple a repoussé, ils l'acceptent. Cette poignée de croyants suffit à Jésus pour fonder son Royaume, pour ébranler et conquérir le monde.

La confession de Pierre l'émut.

— « Tu es heureux », s'écria-t-il, « Simon, fils de Jonas; ce n'est pas la chair et le sang (2) qui t'ont révélé qui j'étais, mais mon Père qui est dans les cieux. »

Reconnaître par la foi la messianité de Jésus et sa filiation divine n'est pas, en effet, au pouvoir de l'homme : le génie, la science, les traditions humaines, ne sauraient nous élever jusque-là. Il faut que Dieu même nous révèle le Christ, et que l'homme accepte cette révélation. Le Père a multiplié et multiplie encore les témoignages autour de son Envoyé et de son Fils; mais l'homme qui ne croit qu'à son génie, à sa

(1) JEAN, VI, 69 et suiv.

(2) Locution hébraïque d'un usage constant dans la littérature religieuse et dans le Talmud, en particulier, pour exprimer l'homme terrestre, charnel, animal, par opposition à Dieu.

science et à ses traditions, s'aveugle, repousse les témoignages, conteste les miracles, oppose à la parole des prophètes sa vaine raison, et il reste dans ses ténèbres. Jésus ne lui semble qu'un sage ou un prophète, et non pas le seul Envoyé, le Fils du Dieu vivant. Ce n'est ni un sage ni un prophète qui sauve le monde, c'est Dieu seul; et ne pas proclamer la divinité de Jésus, c'est le méconnaître. Pour vaincre le mal, il faut avoir Dieu en soi, et pour avoir Dieu en soi, il faut croire à Dieu.

Le Royaume de Jésus a vraiment commencé en ce jour où, environné de ses disciples, il fut reconnu et proclamé par eux Messie et Fils de Dieu. Il le déclara solennellement, en s'adressant à Pierre, et en lui expliquant l'énigme du nom nouveau dont il l'avait baptisé, quand il le vit, sur les bords du Jourdain, pour la première fois.

— Tu reconnais en moi le Fils du Dieu vivant, « et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du Royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

La foi en Jésus-Dieu apparaît ici dans toute sa grandeur; elle a valu à Pierre, le premier des croyants, d'être le fondement humain, inébranlable, de l'Église. Sur lui viendront s'appuyer tous les élus de l'avenir, tous ceux qui, à son exemple, croiront que Jésus est le Fils de Dieu. La foi de Pierre et de ses successeurs sera indéfectible. Les autres pourront être ébranlés, Pierre et ses successeurs ne le seront pas. Le grand dessein du Royaume de Dieu commence à paraître; le plan de Jésus se découvre aux yeux des disciples, dans ce nom d'Église qu'il n'avait pas encore employé. Il veut appeler à lui et rassembler en lui les élus disséminés sur la terre, à travers les peuples : ce rassemblement dans une même foi constitue l'Église. Jésus la crée indestructible, invincible. Aucune puissance, en ce monde, — même celle de l'enfer qui les résume toutes et représente le génie du mal, — ne prévaudra contre elle. Elle résistera à tout, à la science superbe, à la fausse religion, à la culture matérielle, à la politique rusée ou brutale, à la corruption qui détruit tout, à l'inconstance humaine et au temps; l'Esprit est sa force, et rien de terrestre, d'humain, ni d'infernal, ne vaincra l'Esprit.

Jésus veut un pouvoir dans cette multitude, une autorité dans son Église, c'est à Pierre qu'il les confère, en lui remettant ce qu'il nomme symboliquement les clefs du Royaume. Pierre gouvernera les croyants; organe de l'Esprit de Dieu, il le donnera à ceux qui en sont dignes, le refusera à ceux qui sont indignes; ceux qui le recevront seront introduits dans le Royaume, ceux qui ne le recevront pas seront rejetés. Jésus restera le chef invisible; Pierre, le chef visible, et il ne défaillira pas dans sa mission : Jésus le lui promet.

La raison humaine est déconcertée. Un ouvrier de Galilée proclamé Fils de Dieu par un pêcheur de Bethsaïde, annonçant qu'il édifiera une œuvre contre laquelle les puissances de la mort n'auront aucune prise dans une terre où tout croule, où le temps seul se charge de tout ensevelir, où aucune création du génie, — religion, État, conquête, civilisation, race, écoles, législation, système, — rien ne dure; promettant à cette œuvre qui est son Église l'immortalité, et lui donnant pour base inébranlable un homme fragile et mortel qu'il revêt d'une autorité divine, c'est un des faits les plus extraordinaires de l'histoire : Védisme, Bouddhisme, Parsisme, Mahométisme, Philosophisme, tout s'éclipse devant cette œuvre qui n'a rien d'analogue dans les œuvres humaines.

Jésus se constitue le centre unique et la force absolue. C'est en lui seul qu'il faut croire, à lui seul qu'il faut se rattacher par la foi. Il ne fait appel à aucune race particulière, à aucun peuple; il embrasse tout ce qui vit et tout ce qui pense, tout ce qui gémit et tout ce qui espère. Point de système, aucun code de loi écrite, l'Esprit même de Dieu, son Esprit, et un pouvoir chargé de le répandre en son nom dans l'humanité. La raison pervertie ronge tout, la volonté égoïste démolit tout, la corruption gangrène tout : aux vaines théories de la raison, ce pouvoir opposera la doctrine éternelle; à l'égoïsme, à la violence et à la volupté il opposera la justice, la charité et la sainteté; aux superstitions des religions fausses, les rites sacrés sanctifiants; et aux pouvoirs changeants et tyranniques de cette terre, une autorité immuable et désarmée.

Lorsqu'après dix-huit siècles, on voit la réalisation triomphale de ce plan esquissé par Jésus dans la solitude des montagnes de Césarée, l'audace de l'œuvre, la grandeur des obstacles, l'infirmité, le néant des moyens, ne permettent pas de songer à un grand homme : ils forcent à reconnaître dans l'ouvrier la vertu et la sagesse de Dieu.

Jésus agit avec une indépendance et une autorité absolues, il n'a besoin de rien de créé, sa force commande à tout. Les insuccès apparents qui déconcertent les plus fermes génies ne l'arrêtent pas, ils vont hâter l'exécution de ses desseins.

Après la défection du peuple de Galilée, il imprime à son œuvre une impulsion nouvelle. Il avait commencé par attirer ses disciples, puis, dans le nombre, il en avait discerné et choisi douze dont il fit ses apôtres; aujourd'hui, il donne à l'un d'eux la primauté, lui promettant, sous le symbole des clefs, la plénitude du pouvoir pour le gouvernement de son Royaume.

La foi est expressive et expansive, elle a besoin de se communiquer. A la suite de cette scène, les disciples, enhardis par les paroles de Jésus, ont dû songer à publier partout et à tous ce qu'était leur Maître. Il les contint. L'heure n'était pas encore venue pour eux. Si Jésus même n'avait pas réussi à rallier le peuple à sa divinité, comment y parviendraient-ils? Qu'ils gardent au fond de la conscience leur foi et leur espérance; elles se fortifieront en se concentrant. Le Maître leur commanda avec force et menace de ne dire à personne qu'il était le Christ. Ce titre prêtait à l'équivoque dans l'esprit de la foule. Publier que Jésus était le Messie, ce serait s'exposer à renouveler la crise de Galilée, que sa sagesse, sa décision et sa fermeté venaient de conjurer. Du reste, les disciples eux-mêmes avaient plus d'une illusion sur la grandeur terrestre de celui qu'ils proclamaient le Fils de Dieu. Ils vivaient près de lui dans l'éblouissement de sa sainteté et de sa puissance : les miracles sans nombre dont ils étaient les témoins développaient en eux une confiance sans bornes en celui à qui tout obéissait, la nature, les hommes et les esprits.

Jésus, les sentant plus raffermis dans la foi, leur découvrit enfin le secret de sa destinée, — secret douloureux auquel il n'avait fait jusqu'alors que des allusions voilées (1).

— « Il faut que le Fils de l'homme aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup de choses, qu'il soit rejeté par les Anciens, les Scribes et les Princes des prêtres; qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite, le troisième jour (2). »

Tandis que l'homme marche, en aveugle, vers sa destinée, Jésus voit la sienne jusqu'aux moindres détails, dans la volonté de son Père dont rien ne lui est caché, dans les prophéties qui

(1) MATTH., III, 15, et parall.; JEAN, II, 20; III, 14; VI, 52. — (2) MATTH., XVI, 21 et suiv.; MARC, VIII, 31 et suiv.; LUC, IX, 22 et suiv.

ont prédit ses souffrances, dans la force même des événements qui se déroulent, et dans la haine de ses ennemis qui ne s'assouvira que par sa mort. En ouvrant à ses disciples l'avenir, il dut laisser paraître la tristesse dont son âme, par moments, était envahie jusqu'à en mourir.

Quel fut l'effet de cette déclaration solennelle? Les disciples semblent l'avoir repoussée. L'idée que leur Maître eût une fin si cruelle ne pouvait entrer dans leur esprit. Leur foi en sa puissance divine, leur affection pour sa personne, leurs illusions sur le Messie, tout la leur rendait incompréhensible.

Pierre, dans cette circonstance, se fit encore l'interprète du sentiment de tous. Il prit Jésus à part, et, n'écoutant que sa tendresse ardente et son culte, il lui reprocha de songer à un si sombre destin.

— Maître, lui dit-il, qu'il n'en soit pas ainsi. Non, cela ne vous arrivera pas.

Jésus se tourna vers lui, et d'un ton sévère le repoussa, en lui disant :

— « Arrière, Satan, tu m'es à scandale, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses humaines. »

Le Christ de Dieu n'est point tel que la sagesse humaine le souhaite, il est tel que la Sagesse éternelle l'a conçu. Celui qui, pour le connaître, écoute la première, s'abuse et ne comprendra jamais le double mystère de sa divinité et de son humanité; il niera l'une ou l'autre, la divinité parce qu'elle lui semble trop haute, l'humanité parce qu'elle lui paraît indigne; il ne pénétrera jamais le contraste divin d'un Fils de Dieu voué à la mort. C'est un Dieu souffrant qui sauve l'humanité : s'il n'était qu'un Dieu, il resterait étranger à nos misères; s'il n'était qu'un homme, il ne pourrait les consoler; il faut que le Dieu aille à la mort et soit martyr; la raison, en le voyant passer, se scandalisera comme Pierre; Jésus la repoussera, et il ordonnera au croyant de le suivre dans son chemin ensanglanté.

Après le reproche véhément adressé à Pierre, il voulut marquer à ses disciples et à tous ce qu'il exigeait de ses fidèles. Aucun maître n'a plus demandé que lui. Il réclame l'abnégation totale, l'acceptation généreuse de toutes les douleurs, et jusqu'au sacrifice de la vie. Ce n'est pas assez de le proclamer Fils de Dieu, il faut partager la destinée douloureuse du Fils de l'homme. Il voyait la croix où il devait mourir, lorsqu'il

formula ce code abrégé de l'héroïsme qui reste la loi suprême du vrai sectateur de Jésus.

— « Si quelqu'un veut venir après moi », s'écria-t-il, en faisant signe au peuple d'approcher, « qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Jésus ne craint pas de heurter cet indestructible instinct de conservation qui se refuse à la souffrance et à la mort; il veut qu'on marche derrière lui, dût-on souffrir, dût-on mourir. La vraie vie, achetée par la souffrance et par la mort, n'est pas trop chèrement payée.

— « Qui voudra sauver son âme plutôt que de me suivre », dit-il encore, « perdra la vie que je lui donnerai; et qui ne craindra pas de perdre sa vie d'un jour, à cause de moi et de l'Évangile, sauvera son âme et vivra par moi de la vie qui ne passe plus. »

C'est l'âme qu'il faut sauver, car elle est tout l'homme. « A quoi sert de gagner le monde entier, si l'on perd son âme? Et qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme? »

Cette doctrine, si dédaigneuse de tout ce que les hommes terrestres ambitionnent et convoitent, ce messianisme spirituel dont Jésus se donnait comme le représentant divin, devait naturellement, dans les Sadducéens sceptiques, dans les Pharisiens enflés de l'orgueil de leur race et jusque chez le peuple abusé par eux, provoquer quelque sourire et quelque mépris. Le futur Crucifié n'ignorait pas à quel opprobre seraient exposés ceux qui voudraient le suivre; il prévoyait les timides et les lâches qui rougiraient de lui, et, sachant que pour l'homme la honte est plus terrible à affronter que la mort, il disait :

— « On rougira de moi et de mes paroles, au milieu de cette race adultère et pécheresse; mais quiconque aura rougi, le Fils de l'homme aussi rougira de lui, lorsqu'il viendra dans sa majesté, dans celle du Père et de ses anges saints (1). »

La pensée de Jésus embrasse tout dans son envergure. On sent qu'il vit à la fois sur cette terre et dans le ciel, au milieu des hommes et dans son Père; il voit le but glorieux, pendant qu'il marche encore dans la douleur, et comme il veut qu'on sacrifie tout à la vie éternelle, il veut qu'on tremble devant les terreurs du jour où il paraîtra dans la majesté de son triomphe et la toute-puissance de sa justice.

(1) MARC, VIII, 38; IX, 1.

Les sombres prophéties du Maître pesaient sur l'âme des disciples; la pensée de ce qu'il devait souffrir à Jérusalem, ces devoirs sévères qu'il imposait à ceux qui le voudraient suivre, les jetaient dans l'abattement et un secret effroi. Si celui qu'ils confessaient le Fils de Dieu était destiné à mourir, que deviendrait son Royaume glorieux? Cette mort déconcertait leurs espérances, ils essayaient d'en détourner leur esprit, n'osant y penser ni même interroger leur Maître.

L'homme faible croit échapper aux douleurs qui l'attendent, en fermant les yeux. Jésus respectait cette faiblesse dans les siens, et, pour ranimer leur courage, il se taisait sur ses souffrances et leur parlait de sa gloire future. Un jour même, les sentant plus accablés, il leur affirma d'un ton solennel que quelques-uns d'entre eux la verraient bientôt.

— « En vérité, je vous le dis, plusieurs, parmi vous, ici présents, ne goûteront pas la mort, qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme, venant dans sa puissance et dans son Règne (1). » Ces mots mystérieux se rapportent à un fait extraordinaire qui allait bientôt se produire et les justifier.

Six jours après, en effet, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit seuls, à l'écart, pour prier, sur une haute montagne. Aucun des Évangiles ne la nomme; le seul des témoins qui, dans ses écrits, y fasse allusion, Pierre, l'appelle « la Sainte » (2). La tradition a désigné le Thabor, et elle n'a jamais été, pendant des siècles, interrompue ni contredite (3). Il est à remarquer, au contraire, que, jusqu'au huitième siècle, les indigènes appelaient le mont Thabor l' « Age-Mons », dénomination qui ne peut avoir pour origine que l' « Agion Oros » de Pierre. Il se dresse solitaire, en pyramide, comme un gigantesque piédestal, à plus de six cents mètres, à l'extrémité nord-est de la plaine de Jizréel. Un col peu élevé le sépare des montagnes de Nazareth; ses flancs sont couverts de beaux chênes entre lesquels serpente le chemin; la cime est un ovale aplani dont la moitié sud est encombrée de ruines, — débris d'antiques forteresses de l'époque des rois d'Israël et de la conquête arabe, restes vénérables de trois églises élevées, au temps d'Hélène, à Jésus, à Moïse et à Élie.

Du haut des murs démantelés des vieilles tours croulantes,

(1) Luc, IX, 27, 28; Matth., XVI, 28; XVII, 1. — (2) Pierre, I, 18.
(3) Voir l'Appendice L. *Authenticité du Thabor.*

on voit se dérouler la Galilée entière, avec ses chaînes de montagnes, ses vallées, ses plaines et un coin bleu de son lac. La terre est presque nue, aujourd'hui ; à quelques points noirs et gris, on devine les arbres rares, épargnés par la hache humaine. Partout le gazon vert, entrecoupé de champs labourés qui s'allongent en bandes noirâtres comme les tentes de poil des Bédouins. Çà et là, des villages dont les maisons carrées, pressées les unes contre les autres, ressemblent à de grandes ruches. La vue se perd sur cette terre ondulée, d'une nudité triste et d'un coloris qui repose. Au fond de l'horizon, au nord, derrière les monts de Safed, la crête blanche du Liban et la cime de l'Hermon, pareille à la tête neigeuse d'un vieillard. A l'est, les monts du Djaulan, grande ligne immobile dont quelques cimes tourmentent le niveau. Plus loin, à l'est encore, les montagnes d'un bleu gris de l'Arabie Pétrée et du grand désert. La vallée du Jourdain se creuse profonde, laissant voir du côté de l'orient les gorges sauvages par lesquelles se précipitent l'Hyéromax, le Zerka et l'Arnon, et, du côté de l'ouest, les grands ouady Birey, Adjloun, qui descendent de la haute plaine de Jizréel. Au sud, une grande masse de la même teinte que les monts d'Arabie ; ce sont les plateaux de Moab qui dominent la mer Morte. Vers l'occident, les chaînes âpres de la Judée, les hauteurs monotones de la Samarie, et le long rempart du Carmel qui borne la plaine de Meggido.

L'œil cherche la Méditerranée : à travers une échancrure du Carmel et par un col des monts de Nazareth, il la découvre comme une tache bleue sur le fond clair du ciel. Cette grandeur pressentie complète l'immensité de l'horizon.

C'est là, au centre même de cette Galilée qui a vu rayonner dans sa douceur la beauté du Fils de l'homme, c'est là, sur un sommet perdu, noyé dans la lumière, par une nuit d'août toute pleine d'étoiles, que Jésus amena trois disciples choisis, préférés, et leur fit voir, dans une clarté qui éclipsait le ciel d'Orient, sa gloire éternelle.

Pendant qu'il priait, il fut transfiguré devant eux.

L'aspect de sa face devint tout autre ; elle resplendit comme le soleil ; et ses vêtements devinrent blancs comme la neige, d'une blancheur telle qu'aucun foulon ne pourrait l'égaler.

Et voilà que deux hommes leur apparurent, conversant avec

lui : c'étaient Moïse et Élie, environnés de gloire; ils parlaient de sa sortie du monde.

Cependant, Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient appesantis de sommeil. En se réveillant, ils le virent dans sa gloire, et les deux hommes avec lui. Et lorsqu'ils le quittèrent, Pierre dit à Jésus : Maître, il nous est bon d'être ici; si vous le voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie.

A l'instant même, une nuée lumineuse se forma et les couvrit de son ombre; et de la nuée sortit une voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu, écoutez-le. »

En entendant cette voix, les disciples tombèrent sur leur face, épouvantés.

Jésus s'approcha d'eux et les toucha :

— « Levez-vous, leur dit-il, et ne craignez point. »

Ils levèrent les yeux, regardèrent tout autour, et ne virent plus personne. Jésus était seul avec eux (1).

Le mur impénétrable qui sépare le monde terrestre du monde divin est un instant renversé. L'humanité apparaît dans ses divers états.

Au-dessus des trois disciples qui portent encore le poids de la vie et qu'alourdit le sommeil, image de la mort, on voit Élie et Moïse, — les âmes entrées dans l'éternité; elles conversent avec Jésus qui les domine et qui, dans l'unité de sa personne, réunit tous les mondes glorifiés. Ses vêtements d'une blancheur de neige sont le symbole de ce que deviendra la matière, au temps de sa rénovation divine; son corps lumineux laisse voir ce que nous serons nous-mêmes, un jour; son âme, dans laquelle l'Infini habite, révèle la destinée de tous les esprits appelés à la vie même de Dieu. La nuée lumineuse qui enveloppe tout représente l'Être ineffable dans le sein duquel tous les élus seront recueillis, jouissant à jamais de la joie et de la gloire du Fils de Dieu.

Voilà le Christ dans la majesté de son Royaume, dans celle de son Père et des anges saints.

Ce prodige tranche sur tous les autres. Lorsque Jésus parle en maître aux esprits, remet les péchés, convertit d'un mot les âmes, guérit les malades, commande à la nature, au vent et à la tempête, c'est sur des êtres extérieurs qu'il exerce visiblement son action; en se transfigurant lui-même, il devient

(1) Matth., xvii; Marc, ix; Luc, ix.

l'objet du miracle. La Divinité à laquelle il était uni et qui se dérobe sous le voile d'une chair semblable à la nôtre, pénètre un moment cette chair humiliée, l'arrache à l'obscurité, à la faiblesse, à la passibilité, à la mortalité, pour la revêtir de clarté et de gloire. Lorsque Dieu inondera de sa splendeur les esprits et les âmes, lorsque les âmes, pleines de Dieu, envelopperont de leur beauté les corps qu'elles animent, lorsque la matière, spiritualisée dans tout son règne, subira la transformation lumineuse qui la rendra digne de servir d'habitacle aux fils de Dieu glorifiés à l'image de Jésus, — le Royaume du Ciel sera achevé.

Il apparaît en Jésus transfiguré tel qu'il sera pour tous, à la consommation des siècles.

Par cette révélation à trois de ses disciples, Jésus a voulu montrer à l'humanité entière le but glorieux où il atteindrait, en allant souffrir et mourir. La douleur et le supplice ne sont qu'un chemin; le terme, pour lui comme pour nous, est la transfiguration de tout notre être dans la splendeur de Dieu.

Ce n'est pas seulement sa figure et son corps qui brillent avec éclat, ses vêtements ont la blancheur de la neige : tout ce qui touche à Jésus est transformé dans la lumière.

Deux personnages mystérieux sont auprès de lui : Moïse, le grand législateur, Élie, le grand prophète; ils s'entretiennent de sa sortie du monde, de son « Exode », qui doit avoir lieu à Jérusalem. En allant mourir là, Jésus accomplit la Loi représentée par Moïse et réalise la parole des prophètes personnifiés dans Élie. Il finira plus grandement qu'eux; il ne mourra pas, comme Moïse, du baiser de l'Éternel; il ne sera point ravi, comme Élie, sur le char de feu, il se livrera par amour, dans une mort ignominieuse, à la colère de Dieu.

Les disciples présents à cette scène que la prière de Jésus avait évoquée des profondeurs du ciel, s'étaient endormis. En s'éveillant, ils furent envahis d'une joie intérieure : ils voulaient se fixer avec leur Maître sur le Thabor. La présence intime de Dieu dans la conscience pure est toujours accompagnée de ce tressaillement ineffable auquel se mêle une sorte de saisissement : dans la proximité de l'Être infini, l'homme s'évanouit dans son néant.

Dieu va révéler qu'il est là sous l'image d'une nuée lumineuse enveloppant Jésus, Élie et Moïse, et les trois apôtres.

Cette même nuée qui s'était montrée dans le désert (1) au peuple de Dieu et à l'inauguration du temple de Salomon (2), apparaîtra encore dans le triomphe de l'Ascension de Jésus. Et une voix en sortit, la voix de Dieu même, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, mon élu : écoutez-le. »

Il a fallu une nouvelle et solennelle intervention du Père pour persuader et commander aux disciples de suivre et d'écouter son Fils dans l'accomplissement de sa destinée douloureuse.

Pierre qui avait dit à Jésus : « A Dieu ne plaise! cela ne vous arrivera point », Pierre entend aujourd'hui la voix de Dieu même disant : « Écoute mon élu, quoi qu'il te dise; suis-le partout où il te mène, quel que soit le chemin. » Et pour mettre en relief cette autorité unique, souveraine, de Jésus, le seul maître des hommes, à l'instant même le grand législateur et le grand prophète disparaissent; Jésus reste seul.

La loi, c'est lui; la lumière, c'est lui; tout ce qui l'a précédé n'a qu'à s'évanouir en sa présence; il montre, seul, à l'humanité, le terme auquel elle aspire, et il ouvre, seul, la voie par laquelle elle doit marcher; si cette voie est héroïque, le but dépasse encore nos espérances. Il pourra tout demander, car il peut tout promettre; et si la mort est un chemin, on marchera avec lui à la mort pour entrer dans la vie.

La critique rationaliste qui, par système, exclut tout élément miraculeux dans la vie de Jésus, a nié le fait de la Transfiguration, où tout est prodige, l'analysant jusque dans les moindres détails pour en montrer l'impossibilité et l'invraisemblance. Elle n'a pu accepter que le corps de Jésus fût transformé en corps lumineux et que ses vêtements eux-mêmes fussent devenus plus éclatants que la neige; l'expérience prouve cependant que le génie et la vertu peuvent donner au visage de l'homme une sorte de splendeur immatérielle. Elle s'est choquée de la présence de deux morts, d'Élie et de Moïse, comme si les morts étaient des anéantis, comme si les rapports entre le ciel et la terre, entre le royaume des trépassés et celui des vivants, n'étaient qu'un rêve. Elle s'est demandé comment les apôtres avaient pu reconnaître les deux interlocuteurs de Jésus, qui, dans le récit, ne sont pas

(1) *Exod.*, XIII, 21 et suiv.; XVI, 10; XIX, 9; XXXIII; XXXIV; XL, *passim*.
(2) *Chron.*, V, 13, 14.

nommés, comme si leur langage ou l'image traditionnelle et populaire que s'en faisaient les Juifs n'avait pu les signaler. Elle n'a pas voulu comprendre le but moral de cette scène divine, bien qu'il soit une garantie de plus de son historicité.

Elle a essayé de l'expliquer; ses tentatives sont plus faibles que ses objections.

L'école mythique (1) y a vu l'invention des disciples de Jésus voulant glorifier leur maître et l'élever au-dessus de Moïse et des prophètes; mais on ne voit nulle part naître cette fantaisie; l'hypothèse d'une légende n'explique en rien les détails historiques aussi précis que ceux qui, dans les trois Évangiles, encadrent le fait; elle ne rend pas raison de la défense sévère de Jésus à ses apôtres de publier un fait qui, d'après elle, n'aurait jamais existé; elle est d'ailleurs contre le témoignage de Pierre, l'un des témoins, écrivant, quelques années plus tard : « Ce n'est pas d'après de vaines légendes que nous vous avons révélé la puissance et la réalité de Notre-Seigneur Jésus Christ, c'est comme témoins de sa grandeur. Il a reçu, en effet, de Dieu le Père, honneur et gloire. Une voix est descendue sur lui du sein de cette gloire éblouissante : Celui-ci est mon fils bien-aimé, je me suis complu en lui. Et cette voix apportée du ciel, nous l'avons entendue, nous-même, étant avec lui sur la montagne, la Sainte (2). »

L'explication mythique ne prévaudra jamais contre un témoignage aussi formel, qui exclut du même coup la théorie qui a essayé de changer la scène réelle en une simple vision subjective. On ne comprendra jamais d'ailleurs que Jésus ait attaché quelque importance à un rêve de ses disciples, et qu'il ait interdit de le raconter jusqu'après sa résurrection d'entre les morts (3).

Un esprit impartial et affranchi de tout système étroit, ayant à choisir entre la lettre des récits évangéliques et les explications soi-disant critiques, n'hésitera jamais. Les récits nous dominent, à la vérité, par leur grandeur divine; mais ils n'ont contre eux que cette grandeur même, et ils s'expli-

(1) Cf. STRAUSS, *Das Leben Jesu*, 2 Band. — WEISS, *Evang. Geschichte*, 1 Band.

(2) PIERRE, I, 16. La critique, il est vrai, a essayé de combattre l'authenticité de l'Épître; elle n'a produit contre elle aucun argument décisif. Tout le contenu de la lettre témoigne en faveur de l'opinion traditionnelle, et dès le premier siècle, l'ouvrage est cité par saint Clément (*Ep. ad Corinth.*, II), par saint Polycarpe (*ad Thil.*, n. 1, 2, 5, etc.) et Papias (EUSÈB., *Hist. eccles.*, III, 39).

(3) MATTH., XVII, 9; MARC, IX, 8, 9; LUC, IX, 36.

quent par la puissance de Dieu; les hypothèses rationalistes sont à notre taille, il est vrai, mais elles se heurtent contre l'affirmation des témoins, et elles ne sauraient s'appuyer sur rien de positif, pour se justifier du reproche de l'arbitraire. Aux inventions fantaisistes de l'homme l'histoire de l'Évangile oppose les manifestations positives de Dieu.

La Transfiguration n'est point un fait accidentel dans la vie de Jésus, elle répond aux lois qui en régissent le développement; or, une des plus constantes, c'est que l'humilité de l'homme fait toujours éclater en Jésus le Dieu caché : plus il s'abaisse dans l'acceptation volontaire du sacrifice, de la douleur et de la mort, plus la divinité rayonne en lui et l'exalte.

Lorsqu'il va demander le baptême de Jean, comme un pécheur, le ciel s'ouvre sur sa tête; au moment où il se résout à accomplir toute la justice, il s'entend appeler le Fils bien-aimé du Père; en plein triomphe galiléen, il renonce à toute gloire terrestre, répudie l'intervention d'un peuple prêt à le proclamer roi, et, dans la nuit même, il marche sur les eaux, calme la tempête, et apparaît le souverain de la nature; il vient de déclarer à ses disciples qu'il doit aller à Jérusalem, souffrir et mourir; six jours après, le voilà dans la gloire de son Royaume, supérieur à Moïse et à Élie, maître universel et unique, éblouissant de clarté et d'immortalité, transfiguré dans la lumière de son Père; quelques mois plus tard, accablé à la pensée de ses souffrances, il criera vers son Père : « Sauvez-moi... Mais je suis venu pour souffrir, ô Père, glorifiez votre nom! » Une voix puissante comme le tonnerre lui répondra : « Je le glorifierai. »

L'heure venue, il se livrera à l'insulte, à la mort, il descendra dans le tombeau; l'Esprit vivant l'arrachera à la mort et au tombeau pour le ravir dans la gloire.

CHAPITRE XII

DERNIERS ENTRETIENS A CAPHARNAÜM.

Le grand moyen de raffermir le courage et la volonté défaillante, de calmer les hésitations de l'esprit devant l'obstacle et les dangers, c'est de montrer, ne fût-ce qu'un instant, la vérité, la beauté, la sainteté et la gloire qui résultera de l'obstacle vaincu. L'espérance, à cette vue, se relève, les convictions s'enhardissent; et l'âme, éblouie, devient capable de tout. En agissant ainsi à l'égard de trois de ses disciples, Jésus a mis en eux un levain d'énergie, et s'est réservé un point d'appui pour les soulever tous; l'accablement, le découragement, les angoisses, viendront se briser contre le courage et la foi des trois privilégiés.

Jésus, le jour suivant, descendit avec eux du Thabor. Chemin faisant, il leur dit :

— « Ne racontez à personne la vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts (1). »

Les dons divins exaltent l'âme et la rendent expansive, mais il n'est pas bon toujours de les publier; à cause de leur grandeur même, ils ne trouvent souvent que des incrédules; on les profane en les dévoilant. Ensevelis dans la conscience qui en a été témoin, ils la raffermissent et l'éclairent; prématurément divulgués, leur vertu s'évapore.

Les trois apôtres, sur le commandement du Maître, gardèrent entre eux ce secret, cherchant à comprendre et ne s'expliquant pas ce qu'il voulait dire par ces mots : « Jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts. »

(1) MATTH., XVII, 9 et suiv.; MARC, IX, 8 et suiv.

De quelle résurrection s'agissait-il ? Jésus parlait-il en figure ? Devait-il ressusciter matériellement, ou faisait-il allusion au rétablissement du royaume d'Israël après sa mort ? Cette dernière hypothèse les préoccupait.

— Que disent donc les Pharisiens et les Scribes, demandèrent-ils, qu'Élie doit venir avant la restitution du royaume d'Israël ?

— « Oui, répondit Jésus, Élie doit venir avant l'avénement du Fils de l'homme, et rétablir toutes choses pour lui frayer la voie; et, comme il est écrit du Fils de l'homme, il faut qu'il souffre beaucoup et qu'il soit méprisé. Mais, je vous le dis, Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et, comme il est écrit de lui, ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. Le Fils de l'homme, pareillement, devra souffrir par eux. »

Les apôtres comprirent qu'il parlait de Jean-Baptiste. La douleur s'impose comme une nécessité à tous les envoyés de Dieu; Jean-Baptiste l'a subie déjà, et Jésus marche au-devant d'elle.

En rejoignant les disciples, au pied de la montagne (1), il vit autour d'eux une foule nombreuse et des docteurs disputant avec eux; son arrivée inattendue causa un grand émoi; il avait encore autour du front un reflet de clarté céleste; on accourut; on le saluait.

— « De quoi disputez-vous ensemble ? » demanda-t-il.

— Maître, lui répondit un homme du peuple, prosterné à ses genoux, je vous ai amené mon fils. Ayez pitié de lui; c'est un lunatique, et il souffre beaucoup, il est possédé d'un esprit muet. Chaque fois que l'esprit s'empare de lui, il le jette à terre et il écume, grince des dents et se dessèche. J'ai dit à vos disciples de le chasser; mais ils n'ont pu.

Cette impuissance des disciples dut provoquer les railleries et les attaques des Pharisiens mêlés à la foule. Jésus fut frappé surtout de l'incrédulité générale. Tout le monde manquait de foi : le père du lunatique, les Scribes, le peuple, les disciples même.

Il eut un cri d'indignation :

— « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je au milieu de vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ? »

Mais, à la seule vue d'une douleur à guérir ou à consoler, la compassion l'emportait en lui sur tout autre sentiment.

(1) MATTH., XVII, 14 et suiv.; MARC, IX, 17 et suiv.; LUC, IX, 37 et suiv.

— « Amenez-le-moi », dit-il.

Sitôt que l'enfant eut vu Jésus, l'esprit le tourmenta, le jeta violemment à terre; et il s'y roulait en écumant.

— « Depuis combien de temps est-il en cet état? » demanda Jésus au père.

— Depuis son enfance. Souvent l'esprit le jette dans le feu et dans l'eau pour le faire mourir. Si vous pouvez quelque chose, par pitié, sauvez-nous.

Ce mot du père : « Si vous pouvez », ne trahissait guère la foi.

— « Si tu peux croire », dit alors Jésus, « tout est possible au croyant. »

A l'instant, le père s'écria avec larmes : — Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité!

La foule grossissait autour de Jésus. Alors, il menaça l'esprit impur :

— « Esprit sourd et muet, je te commande, sors de cet enfant et n'y rentre plus jamais. »

L'esprit poussa un grand cri, l'agita avec violence et sortit. L'enfant tomba inerte.

— Il est mort, disait-on.

Mais Jésus le prit par la main et le souleva; il se tint debout. Il était guéri.

La peinture si vive et si détaillée que le second Évangile nous donne de l'enfant malade, fait penser à l'épilepsie. On aurait tort de conclure que cette infirmité physique excluait la possession, et qu'en ce cas comme dans tous les autres, l'ignorance et la superstition seules ont pu y voir une action de l'esprit mauvais. Jésus ne s'occupe même pas de la maladie corporelle. Les désordres violents que présente le pauvre épileptique ne sont pour lui que la manifestation d'une puissance satanique sous laquelle il est asservi.

C'est à cet agent mystérieux qu'il commande; en le chassant, il guérit.

Tout le secret de son action sur l'humanité, asservie aux puissances du mal, se montre dans ce fait; c'est par elle que l'humanité affranchie écoute les voix de Dieu, apprend à le louer, et retrouve avec la liberté le calme que nulle vicissitude ne trouble plus.

Aussitôt après, Jésus laissant le peuple à l'admiration de la puissance de Dieu, et les Scribes à leur confusion, se réfugia dans une maison avec ses disciples.

Cette guérison leur paraissait d'autant plus miraculeuse qu'ils avaient mieux constaté leur impuissance. Ils s'approchèrent de leur Maître, et, en secret, ils lui dirent : — Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon ?

— « A cause de votre peu de foi, leur répondit-il. Oui, je vous l'affirme, si vous aviez la foi, comme le grain de sénevé », humble comme lui, mais forte comme lui, « vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et la montagne y passerait. Rien ne vous serait impossible. »

Dans la doctrine de Jésus, la foi, en effet, nous rend participants de la vie même de Dieu et de sa puissance. Ce n'est plus l'homme qui agit dans le croyant, c'est Dieu même.

Puis, il ajouta : « Ce genre de démon » charnel et invétéré « ne se peut chasser que par le jeûne et la prière ».

Ces deux mots expriment ce que doit être la foi : par le jeûne, elle nous arrache à tout ce qui est matière et force créée; par la prière, elle nous unit à l'Être, à la lumière, à la bonté, à la puissance de Dieu. L'être humain est renversé; il n'a plus de racine dans le monde terrestre auquel il meurt, il a sa source de vie dans le monde divin, dont il devient l'instrument irrésistible.

Lorsqu'on suit à travers les siècles l'action de Jésus sur les consciences, on voit qu'elles ne sont sauvées que par la double force qu'il a révélée à ses disciples. Si l'homme de Dieu ne sacrifie pas dans une abstention généreuse tout ce qui est humain, terrestre et créé, s'il ne s'ouvre pas dans la prière à l'amour de Dieu, source de toutes les énergies célestes, il est impuissant à soulever les âmes au-dessus de terre, à les entraîner à la vie de l'Esprit, et il faut que le Christ invisible intervienne pour suppléer à la faiblesse de ses envoyés.

Cet entretien se passait dans le voisinage du Thabor. Jésus partit de là avec ses disciples dans la direction de Capharnaüm, traversant la Galilée; il ne voulut pas éveiller l'attention du peuple dans ce voyage qui s'accomplit en secret; chemin faisant, il enseignait ses disciples.

La pensée de sa mort prochaine ne le quittait plus, il la leur rappelait.

Pendant qu'ils marchaient, il leur dit tout à coup :

— « Mettez ces paroles dans votre cœur : le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes; ils le tueront; et le troisième jour après sa mort, il ressuscitera. »

Mais ils n'entendaient pas ce mystère, toujours voilé pour eux ; non seulement ils ne le comprenaient point, ils craignaient même d'interroger le Maître à ce sujet (1).

L'homme fuit la vérité qui offense sa raison et qui souvent l'humilie. Rien n'était plus choquant pour les Juifs que l'idée d'un Messie souffrant et victime. Les apôtres sont bien de leur race ; même après avoir confessé dans une foi sincère la filiation divine de leur Maître, on les voit réfractaires à croire à son supplice et à sa défaite momentanée ; et, tandis que Jésus ramène leur pensée à cette idée, pour les familiariser peu à peu avec ce qu'elle a de triste et de terrible, ils songent, eux, à la gloire de son Royaume, et disputent les uns les autres, à l'insu du Maître, au sujet de leur primauté dans le Règne messianique.

La petite caravane arriva à Capharnaüm.

Un incident marqua le retour (2). C'était justement l'époque où les receveurs du fisc recueillaient l'impôt ; ils s'approchèrent de Pierre, en lui demandant : — Est-ce que ton Maître ne paye pas la didrachme (3) ? — Mon Maître la paye, répondit Pierre.

Or, comme il entrait dans la maison pour prévenir Jésus, c'est Jésus qui le prévint.

— « Que t'en semble, Simon ? lui dit-il ; de qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ou le cens ? de leurs enfants ou des étrangers ? »

— Des étrangers, dit Pierre.

— Donc, repartit Jésus, « les enfants sont affranchis. Cependant, pour ne point les scandaliser, va à la mer, jette l'hameçon, prends le premier poisson qui montera, ouvre sa bouche, tu y trouveras un statère ; donne-le pour moi et pour toi. »

Ce fait, que le premier Évangile a seul consigné dans son récit, contient une allusion à la filiation divine de Jésus. S'il

(1) Luc, IX, 45.

(2) Matth., XVII, 23 et suiv.

(3) Certains auteurs ont vu dans l'impôt réclamé à Jésus l'impôt sacré du Temple. L'interprétation peut être admise ; elle ne change rien à la signification du fait. Cf. Lightfoot, *Horæ hebr. et talmud.*, ad h. l. L'impôt du Temple, comme celui des Romains, était de deux drachmes par tête (1 fr. 75 de notre monnaie). Le premier était perçu dans le mois d'Adar (février), un peu avant le commencement de l'année religieuse ; le second avec la fête des Tabernacles, au mois de Tischri (septembre-octobre), avant le renouvellement de l'année civile.

repousse toute royauté terrestre, il laisse entendre qu'il est le fils du Roi éternel; à ce titre, il se déclare affranchi, lui et tous ceux qui participent à son Royaume. Mais le Fils de Dieu qui a pris la forme d'esclave, pour sauver les hommes, sait aussi, pour les ménager, renoncer à ses droits. La charité est plus haute que la justice : revendiquer ses droits est un acte de justice; les sacrifier, un acte de charité; Jésus obéit à la charité, et donne un exemple nouveau d'abnégation à l'homme si âpre, si exigeant, lorsqu'on touche à ses droits ou à ses intérêts : il payera l'impôt, mais en faisant éclater sa puissance divine, et en envoyant Pierre chercher les deux drachmes dans la bouche d'un poisson.

Au même moment, les disciples entraient dans la maison de Céphas. Lorsque tous furent réunis, Jésus leur demanda :

— « De quoi donc parliez-vous en chemin? »

Ils se turent, un instant, n'osant répondre. Enfin, ils avouèrent qu'ils avaient discuté ensemble sur la primauté dans le Royaume des cieux.

On devine, à ce détail caractéristique, les petites passions qui se remuaient dans le cercle intime du Maître. Pierre avait été désigné comme le chef; Jacques et Jean semblaient jouir d'une certaine prédilection. Or, ces préférences marquées n'étaient pas sans éveiller chez les autres quelque jalousie et quelque envie. Dieu est le maître de ses dons; au lieu d'en jouir pour le bien de tous, l'homme égoïste, vaniteux, intéressé, s'en prévaut, et, jusque dans le voisinage de Jésus, il s'agite, se recherche, vante ses mérites, méconnaît ceux des autres et aspire à la primauté. De là, les disputes aigres, les compétitions, les offenses, les blessures de l'amour-propre.

Jésus connaissait ces misères qui troublaient la paix et l'union entre ses disciples; et c'est à les guérir qu'il consacra le dernier jour, peut-être les dernières heures à Capharnaüm.

Il voulut avoir avec eux un entretien intime (1), et il se retira sans doute dans la chambre haute. S'étant assis, il appela les Douze.

— « Celui qui veut être le premier », leur dit-il, « sera le dernier et le serviteur de tous. »

Puis, il fit venir un petit enfant et le plaça au milieu d'eux :

(1) MATTH., XVIII, 1 et suiv.; MARC, IX, 34 et suiv.; LUC, IX, 46.

— « Je vous le dis, en vérité, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez même pas dans le Royaume des cieux. Qui donc se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le Royaume. »

Être le dernier, le serviteur de tous, se faire petit, reconnaître la vanité de sa raison et de sa science, de sa force et de sa volonté, de sa vertu et de son génie, de son activité et de ses ambitions, de ses intérêts, de ses plaisirs et de sa gloire, en un mot, confesser son propre néant : voilà la condition pour entrer et pour être grand dans le Royaume du ciel. Dieu ne se communique qu'aux humbles et aux pauvres, aux affamés qui crient vers lui dans le sentiment vrai de leur misère. C'est la doctrine réservée de Jésus; il la rappelle aux Douze, en leur montrant cet enfant, comme le symbole de la faiblesse, de la candeur et de l'humilité.

La vue de cet être innocent et doux l'émut; tout ce qui était faible et pur l'attirait; il l'embrassa.

— « Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-là », dit-il, « me reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit encore, non pas seulement moi, mais Celui qui m'a envoyé. »

Jésus, dans sa bonté, s'identifie avec tout ce qui est pauvre, impuissant, malheureux. Aider la faiblesse, la recueillir à cause de lui, suivant son expression, c'est l'aider et le recueillir; c'est recueillir Dieu même.

Cette exhortation semble avoir troublé la conscience de l'un des Douze.

— Maître, dit Jean, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom, et nous l'avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous.

— « Ne l'empêchez pas », répondit Jésus; « quiconque n'est pas contre vous est pour vous. »

Faire le bien au nom de Jésus, c'est être en communion d'esprit avec lui; et, alors même qu'on n'est pas visiblement associé à la communauté des disciples, on reste, isolé, un auxiliaire utile.

— « Quand on ne vous donnerait », ajouta-t-il, « qu'un verre d'eau en mon nom, je vous le dis, en vérité, on ne perdra point sa récompense. »

Nul bienfait n'est oublié dans le Royaume; mais malheur à ceux qui feront le mal aux petits et aux faibles!

— « Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi », ajouta-t-il d'un ton menaçant, « il vaudrait mieux

pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer.

« Malheur au monde à cause des scandales! Il est nécessaire qu'ils arrivent; cependant, malheur à celui par qui le scandale vient! »

Jésus voulait qu'on fût inexorable dans la fuite et le retranchement de tout ce qui porte au mal.

— « Si votre main vous scandalise », disait-il dans un langage sévère, « coupez-la et la jetez loin de vous; il vaut mieux pour vous entrer mutilé dans la vie, qu'ayant deux mains, aller dans la géhenne. Si votre pied vous scandalise, coupez-le; il vaut mieux pour vous entrer boiteux dans la vie, qu'ayant deux pieds, être jeté dans la géhenne du feu qui brûle toujours, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint jamais.

« Que si votre œil vous scandalise, arrachez-le; il vaut mieux pour vous entrer avec un œil dans le Royaume de Dieu, qu'ayant deux yeux, être jeté dans la géhenne du feu, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint jamais.

« Car comme toute victime est salée par le sel qui la rend incorruptible, ils seront salés par le feu et conservés par lui. »

On sent dans les paroles de Jésus la colère de la bonté. La justice est moins terrible que les saintes représailles de l'amour. Pousser au mal les faibles, les petits sans défense, c'est l'œuvre satanique. Le monde où Satan règne, vit de ces scandales, de ces oppressions, de cette tyrannie. L'enfant qui sert de parabole vivante à Jésus, représente l'humanité tout entière, avec ses ignorances et ses préjugés qui sont la faiblesse de la raison, ses instincts qui sont la faiblesse de la volonté, son dénuement qui est la faiblesse de la vie. Exploiter une telle misère, la mépriser, la détourner de Dieu surtout qui en est le vrai, le seul remède : voilà le scandale suprême. Jésus l'avait sous les yeux, ce crime qui l'indigne; le peuple de Galilée n'était-il pas la victime des grands, des docteurs et des Scribes dont l'autorité, la fausse science, les menaces et la ruse s'évertuaient à le détourner de lui? Ce spectacle faisait déborder sa colère divine.

— « Prenez garde », ajouta-t-il, « de mépriser un de ces petits! Il y a en eux une force céleste qui les protège contre leurs oppresseurs. Leurs anges voient sans cesse dans le ciel la face de mon Père qui est aux cieux. »

Jamais le caractère sacré, le droit de l'être faible, n'ont été

plus vivement et plus tendrement exaltés. Jésus ne tarissait pas sur ce sujet; tout ce qu'il y avait en lui de compassion et de tendresse, de pitié et d'amour, jaillissait comme une source vive, inépuisable.

— « Le Fils de l'homme », disait-il encore, « n'a qu'une destinée : sauver ce qui est perdu. » L'humanité entière lui apparaissait comme l'être faible et égaré qu'il devait soutenir et ramener.

— « Que vous en semble? » disait-il à ses disciples. « Un homme a cent brebis, et une d'elles s'égare. Ne laisse-t-il pas dans la montagne les quatre-vingt-dix-neuf autres et ne va-t-il pas chercher celle qui est perdue? Et s'il la trouve, je vous le dis en vérité, elle lui donne plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne s'étaient point égarées. »

L'immense bonté de Dieu se traduisait ainsi dans la pensée de Jésus. Le Père est le bon berger, il ne veut pas qu'une seule de ses créatures périsse, et c'est pour les retrouver qu'il a envoyé son Fils sur terre.

La vraie marque de la bonté est dans le pardon, Jésus y invitait ses apôtres.

— « Si l'un de vos frères a péché contre vous, allez, et reprenez-le seul à seul. S'il vous écoute, vous aurez ramené votre frère; s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que, par la parole de deux ou trois témoins, tout soit tranché. S'il ne vous écoute pas, dites-le à l'assemblée des frères, à l'Église, et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

Le devoir de la charité est de rechercher le frère égaré, sans se lasser jamais, jusqu'à ce qu'elle se heurte à l'obstination déclarée, invincible. Celui qui se raidit dans la haine et l'injure n'appartient plus à l'Église, car il n'a plus en lui l'Esprit de Dieu.

— « Mais, au contraire », disait Jésus, « lorsque deux d'entre vous seulement s'accordent sur la terre, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux; oui, là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Ces simples mots résument dans son essence même l'œuvre de Jésus. Il est le lien de ceux qui sont unis en son nom, et il est au milieu d'eux; son Esprit vivant gémit en eux, appelle

le Père et obtient tout de sa miséricorde. Jésus travaille à ce groupement des hommes, à cette assemblée universelle; les disciples qui l'entourent et auxquels il prodigue sa sagesse, sa puissance, son amour, réalisent déjà l'unité de son Église qui apparaît, en ce jour même, avec le pouvoir de pardonner sans compter. L'Esprit dont elle vit est miséricorde et pitié; c'est en lui obéissant qu'elle continuera l'œuvre de son Maître dans cette humanité qui, péchant toujours, a toujours besoin de pardon.

Une question de Pierre provoqua cette déclaration de Jésus sur le devoir et le pouvoir de son Église.

— Combien de fois, demanda-t-il, pardonnerai-je à mon frère, péchant contre moi? Jusqu'à sept fois?

A la miséricorde toujours parcimonieuse de l'homme, le Maître oppose sa miséricorde infinie.

— « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, je te dis jusqu'à septante fois sept fois. »

Tout le génie du Royaume est là. Jésus l'exprime dans une parabole saisissante :

— « Le Royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. On commença par lui en amener un qui devait six mille talents; mais il n'avait pas de quoi les rendre. Le maître ordonna de le vendre, lui, sa femme et ses enfants, afin de payer sa dette.

« Le serviteur tomba à genoux, en suppliant son maître :

— « Je vous en conjure, disait-il, prenez patience, et je vous rendrai tout.

« Le maître eut pitié de lui et le renvoya en lui remettant sa dette; mais lui, comme il sortait de chez son maître, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il le prit à la gorge et l'étouffait, en disant : Rends-moi ce que tu me dois.

« Le débiteur tomba à ses genoux : — Sois patient, lui disait-il, et je rendrai tout.

« Il fut inflexible et fit mettre son compagnon en prison, jusqu'à ce que sa dette fût payée. Les autres serviteurs, voyant cela, furent indignés, et vinrent raconter à leur maître ce qui se passait.

« Celui-ci fit rappeler le premier serviteur : — Mauvais serviteur, lui dit-il, je t'ai remis toute ta dette, parce que

tu m'en avais prié. Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi ?

« Et, n'écoutant que sa colère, le maître le livra jusqu'à ce qu'il eût tout payé.

« Ainsi vous traitera mon Père céleste, si vous ne vous pardonnez les uns les autres. »

Le Royaume de Jésus est le royaume de la charité, sous sa forme la plus nécessaire, le pardon. Quiconque est incorporé à lui, a été pardonné de Dieu, et dès lors, notre devoir est de pardonner à nos frères. La miséricorde de Dieu est sans limites, la nôtre doit être comme la sienne, sans mesure. Malheur à l'homme qui se refuse à la pitié ! L'être inexorable se heurtera à la justice inexorable de Dieu.

Aucune vertu ne demande plus d'héroïsme. L'homme semble né implacable; s'il ne peut se venger, il garde au fond du cœur le ressentiment amer, et en ne pardonnant pas, il se nourrit du désir des représailles; Jésus exige l'héroïsme, et, en l'imposant à l'homme, il lui rappelle que l'homme doit agir comme Dieu.

On voit avec quelle familiarité confiante les disciples l'interrogeaient, avec quelle douceur il les instruisait, les corrigeait, les élevait. Jamais la conscience humaine n'a entendu de telles leçons et n'a été conviée à de telles vertus. C'est ainsi qu'au milieu de ce monde livré à tous les orgueils, à toutes les divisions, à toutes les haines, à toutes les oppressions et les violences, Jésus traçait dans l'âme de ses apôtres les premiers linéaments d'un règne nouveau, fondé sur l'humilité et la mansuétude, la miséricorde et le pardon, le respect et le salut de toutes les faiblesses et de toutes les misères.

Un tel dessein suppose un autre esprit que l'esprit corrompu de l'homme et explique ce mot mystérieux qui termine l'entretien :

— « Le sel est bon », il préserve, il empêche la corruption. Ayez en vous l'Esprit qui est le sel de l'âme : « Ne le laissez pas s'affadir. » Il vous donnera la paix. « Ayez la paix entre vous (1). »

Ce fut le dernier entretien de Jésus à Capharnaüm, à la veille de partir pour Jérusalem et de quitter la Galilée.

(1) MARC, IX, 49.

ENVIRONS
DE
JÉRUSALEM
au Temps de J-C.
Echelle au 1: 200.000
0 1 2 3 4 5 6 kil.
L. Sonnet, sc. Paris
Taiybeh
Cîmes d'Hasur
Armuteh
Bethel
Rammon
Chateau de Beitin
Montagnes du Désert de Jéricho
Diwan Ruines
Bireh
Burka
Ram Allah
Kudeirah
Ruines
Ruines
Ruines
Ruines
Bethoron Infre
Beit-Unia
Rafat
Michmash
Geba
Kulundia
Eben-Nada
Jedireh
Ramat
Gibeon
Bir-Nebala
Beit-Jiza
Hizmeh
Chefirah
Beit-Enan
Biddu
Neby Samouil
Kubbeibeh (Emmaus)
Mt de Néby Samouil
Beit-Hanina
Tell-el-Foul
Beit-Surik
Shâfat
Anatoth
Chaîne du Scopus
Beit-Iksa
Ouady Farah
Kariatiarim
Ruines Koraieh
Tomb des Juges
Tomb des Rois
Kustul
Kulonieh
Lifta
Route de Joppe
JÉRUSALEM
Soba
Couvent de Yassen
Ain-Karim
Sataf
Hanina
Source de la Vierge
St Zacharie
Couv. Ste Croix
Bethanie
Abudis
Matilah
Mauvais conseil
Sahour-el-Atika
Ain-Yalo
Esh-Scherafat
Puits
Monastère d'Elie
Sahour-Baher
Um-Tuba
Cédron
Montagnes de Judée
BETHLÉHEM
Beit-Saour
Beit-Tamr
Etang de Salomon
Mukâltn
Herodion (Fareidis)
Mt Fareidis

LIVRE QUATRIÈME

LES GRANDES LUTTES A JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART DE LA GALILÉE.

Le départ de la Galilée marque le point culminant de la vie de Jésus et la partage en deux phases distinctes. La Galilée et la Judée, voilà ses deux champs d'action.

En Galilée, il a évangélisé le peuple, annoncé la bonne nouvelle du Royaume, promulgué sa loi, rallié autour de lui des partisans fidèles et des disciples, il a constitué ses apôtres et jeté les bases de son Église; il en a désigné le chef, et lui a conféré ses pouvoirs; il s'est révélé lui-même dans la divinité de sa fonction messianique, comme celui dont la chair et le sang seront le pain de vie et le breuvage de l'humanité. En dépit de la défection du peuple, qui n'a pas su ni voulu le comprendre, son œuvre est faite : Jésus peut disparaître. S'il eût quitté la terre au Thabor, dans la majesté de sa transfiguration, rien d'essentiel n'eût manqué à ses desseins. Mais la volonté du Père céleste était que son Fils affrontât la mort. L'Agneau de Dieu, qui enlève les péchés de ce monde où sévissent la violence et la haine, l'égoïsme et l'orgueil, devait être immolé. La Galilée avait eu la gloire de le voir agir et vivre, la Judée et sa métropole le verront mourir.

Quitter la Galilée et revenir en Judée, c'était pour Jésus aller au-devant des grandes luttes; il s'y détermina avec une

héroïque fermeté. « Les jours », dit saint Luc, « où il devait être enlevé de ce monde étant accomplis, il tourna son visage résolument vers Jérusalem (1). »

Six mois le séparaient de la mort; elle est désormais sa pensée unique, il consacre à la préparer le reste de sa vie, et il porte seul le secret de cet avenir accablant. A plusieurs reprises, il l'a prophétisé à ses disciples qui ne peuvent y croire. S'ils entrevoient quelque lutte ardente à soutenir, la foi en la puissance de leur Maître les rassure, et leur nature belliqueuse de Galiléens les enhardit; la défection du peuple n'a point ébranlé leur confiance, et ils vivent dans la pensée de la gloire que leur promet leur situation privilégiée auprès du Messie.

Le voyage de Jésus à Jérusalem fut marqué d'incidents divers qui mettent en relief son calme, sa sagesse et sa douceur inaltérable.

La fête des Tabernacles, une des plus grandes solennités juives, approchait (2). Elle tombait, en l'année 29, le 12 octobre.

Des caravanes se formaient déjà dans les villes et les villages de la Galilée pour Jérusalem; les parents, les amis et les voisins se réunissaient et préparaient leur départ. Les cousins de Jésus, — ceux que l'Évangile appelle ses frères, les fils de Marie, sœur de sa mère, et ceux du frère de Joseph le charpentier, — vinrent l'engager à se mettre en voyage. Depuis la fête des Purim, il n'avait pas revu Jérusalem (3), où il avait laissé quelques disciples cachés. — Va donc en Judée, lui dirent ses parents, afin que tes partisans soient témoins de tes prodiges. Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire lui-même paraître. Montre-toi au monde.

Lorsque Jésus soulevait le peuple galiléen, ces mêmes parents le traitaient d'énergumène et voulaient l'arracher à son œuvre; aujourd'hui, le voyant abandonné, ils lui apportent les conseils d'une vulgaire sagesse. S'il est le Messie, comme il le prétend, ce n'est pas dans la Galilée ignorante qui ne le comprend pas, mais à la métropole, devant les chefs et les maîtres, qu'il doit se montrer. Ils auraient voulu de lui, évidemment, une manifestation conforme à leurs préjugés nationaux, — quelques signes du ciel, comme les réclamaient, obstinément et avec aigreur, ses pires ennemis. Ils ne croyaient

(1) Luc, IX, 51. — (2) Jean, VII, 2-10. — (3) Voir livre II, ch. VII.

pas en lui. Sa sécurité leur importait peu. Ils devaient savoir, cependant, qu'à Jérusalem on avait déjà parlé de le mettre à mort.

— « Mon temps n'est pas venu encore », leur dit Jésus; « mais le vôtre est toujours prêt. » Et il leur rappela les haines qui grondaient autour de lui, menaçantes.

— « Le monde ne saurait vous haïr, vous; mais il me hait, moi, car je le condamne et je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. »

Presque toute sa parenté, jugeant sa mission à un point de vue terrestre, la considérait comme une œuvre avortée en Galilée, parce que le peuple le délaissait, parce que les Pharisiens le détestaient et le repoussaient; il leur insinue que la haine dont on le persécute et qui les scandalise est liée à l'accomplissement de sa tâche. Il ne saurait être acclamé par le monde, car il est la condamnation de ses vices; sa parole et sa vie même soulèveront contre lui ses fureurs. Toujours vivant, toujours aimé, toujours haï : voilà sa destinée. Il s'avance, escorté par l'amour des petits et par l'hostilité déclarée des puissants; mais il sait le temps et la manière d'affronter cette hostilité ou de la fuir, et il ne prend conseil que de la volonté de son Père pour déterminer le moment et le mode de son action.

— « Allez, vous, à cette fête », dit-il aux siens; « pour moi, je n'y vais pas encore (1), car mon temps n'est pas encore venu. »

La réponse est manifestement évasive; Jésus reste réservé à l'égard de sa famille, qui ne saurait comprendre et ne peut qu'entraver ses desseins.

Les caravanes partirent; Jésus demeura. Son intention était de monter à Jérusalem un peu plus tard, à l'insu de la foule. Ses disciples seuls furent instruits de ses projets. Il quitta la Galilée avec eux et prit le chemin direct de Judée, à travers la Samarie (2). Il avait envoyé devant lui des gens pour l'annoncer. Ils entrèrent dans un village samaritain, afin de lui préparer le logement; mais il n'y fut point reçu, parce qu'il paraissait aller à Jérusalem. Il avait, au début de sa vie publique, trouvé un accueil empressé dans cette même

(1) Nous ajoutons au texte de la Vulgate le mot *encore*, οὔπω, sur la foi du *Codex Vaticanus;* il fait disparaître la contradiction apparente entre la réponse de Jésus et sa conduite ultérieure.

(2) Luc, IX, 52 et suiv.

Samarie (1), mais les jours heureux deviennent rares : il entre dans la période douloureuse et amère.

Le refus d'hospitalité irrita les disciples. Deux d'entre eux, Jacques et Jean, les préférés du Maître, sentirent plus violemment l'injure. — Seigneur, le voulez-vous? Commandons au feu du ciel de descendre et de les consumer.

Cette parole, d'un zèle intempérant, prouve à quel point les apôtres avaient foi en la toute-puissance de Jésus. La vue de sa gloire au Thabor l'avait enracinée en eux et exaltée; l'exemple d'Élie, son ardeur impétueuse, leur revenaient en mémoire.

Jésus se retourna vers eux et leur fit cette réprimande sévère :

— « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes; le Fils de l'homme n'est pas venu perdre la vie des hommes, mais la sauver. »

En effet, à cette heure même, il n'allait point combattre et tuer, il allait mourir et donner sa vie. L'homme s'irrite et se venge; égoïste et violent jusque dans sa religion, il ne craint pas d'invoquer Dieu au service de sa colère ou de sa vengeance; Jésus ne connaît que l'amour qui supporte l'injure; il pardonne, et, au lieu de tuer ses ennemis, il meurt pour les sauver.

La petite caravane s'en alla vers un autre village, mais il est probable que, voulant éviter la Samarie inhospitalière, elle descendit dans la vallée du Jourdain, pour suivre la route ordinaire qui passe par Jéricho et monte à Jérusalem, à travers le désert de Juda.

Pendant qu'ils cheminaient (2), un homme, un Scribe, vint à Jésus, et lui dit : — Je vous suivrai partout où vous irez, Maître. — « Les renards, répondit Jésus, ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête. »

Jésus n'a rien, pas même une demeure. A Capharnaüm, il recevait l'hospitalité de Pierre; il s'en va, aujourd'hui, n'ayant plus de retraite assurée, et celui qui veut être son disciple doit partager son sort. Le Scribe comprit-il la nécessité de ce désintéressement absolu? S'éloigna-t-il rebuté, déconcerté? On ne sait.

(1) Voir livre III, ch. VI. — (2) Luc, IX, 57 et suiv.

Alors, Jésus dit à un autre : « Suis-moi. »

— Maître, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon père.

— « Laisse les morts ensevelir les morts; pour toi, va et annonce le Règne de Dieu. »

Ce que la loi imposait au Nazir (1), Jésus le demande à ses apôtres, mais dans un autre esprit. L'apôtre est le vrai Nazir, tout entier consacré à l'œuvre divine du Royaume. Lorsque les devoirs sont en conflit, les plus élevés l'emportent. Suivre Jésus prime tout. Rien d'humain, — aucune convention sociale, même la plus légitime, — ne saurait entraver un instant celui qui est appelé; il est régi par une loi plus haute qui ne souffre aucun retard. A chacun sa tâche : ceux qui restent, parmi les morts, suffiront à ensevelir les morts; les vivants n'ont qu'à répandre la vie, à éclairer, consoler et sauver les vivants.

— Maître, lui dit un autre, je vous suivrai; mais laissez-moi disposer auparavant de ce que j'ai en ma maison.

— « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière », répondit Jésus, « n'est pas apte au Royaume de Dieu. »

Les choses de la terre, les intérêts mondains, tout ce qui passe, en un mot, ne doit plus préoccuper l'ouvrier que Jésus convie à son œuvre; il appartient tout entier au Royaume de Dieu. C'est le laboureur du Père, il n'a plus qu'à regarder droit dans le champ du Père pour y creuser son sillon.

Ces trois faits si caractéristiques ne nous enseignent pas seulement la fermeté et l'héroïque désintéressement exigés par le Maître, ils font revivre et animent tout ce voyage qu'il avait voulu entourer de mystère (2).

Jésus n'était accompagné que de ses disciples, et méditait de les envoyer en mission, deux à deux, comme il avait déjà envoyé ses apôtres. Il en choisit soixante-douze, leur ordonna d'aller dans les villes et les villages de la Judée orientale et de la Pérée, pendant qu'il poursuivrait sa route jusqu'à Jérusalem; et il leur fixa dans la région d'au delà du Jourdain un lieu de rendez-vous que les documents n'ont pas mentionné. Prévoyant que son séjour à la métropole soulèverait une opposition devant laquelle il serait encore obligé de fuir,

(1) Cf. *Lévit.*, XXI, 2 ; *Nombr.*, VI, 6, 7 ; *Exod.*, XIX, 14 ; Os., IX, 4.
(2) JEAN, VII, 10.

il projetait de revenir vers ses disciples, pour continuer avec eux son œuvre d'évangélisation, à travers les pays qui n'avaient pas entendu de sa bouche la bonne nouvelle.

Avant de les quitter, il leur parla de la moisson à faire, suivant une expression qu'il aimait.

— « Elle est grande, disait-il, et les ouvriers sont en petit nombre. Priez le maître de la maison d'envoyer des ouvriers dans le champ à moissonner. » Puis, renouvelant les instructions qu'il avait déjà données, une première fois (1), aux Douze, il les congédia.

— « Je vous envoie, comme des agneaux au milieu des loups. »

La tâche est la même. La tactique sera la même. Les pouvoirs conférés sont les mêmes. Mêmes périls à courir. Même pauvreté, même zèle. Même esprit de douceur et de paix. Aucune vengeance contre les infidèles qui fermeront leur porte aux envoyés. Secouer la poussière des pieds sur la maison ou la ville ingrate et la laisser au jugement de Dieu.

Les villes de Galilée revinrent à la mémoire de Jésus. Il eut un cri émouvant de malheur contre elles, contre Bethsaïde, Korazim, Capharnaüm, qui l'avaient méconnu. Puis, il se retourna vers ses disciples, et mit en eux, avec sa parole, son âme et son Esprit.

— « Allez, celui qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise; et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé (2). »

Jésus continua sa route vers Jéricho et Jérusalem.

(1) Voir livre III, ch. VIII.

(2) On ne s'explique guère que certains critiques aient cru pouvoir mettre en doute l'authenticité de cette mission des soixante-douze disciples, et se soient permis d'y voir une invention de l'Évangéliste qui seul la raconte et qui aurait voulu, d'après eux, exalter le ministère de saint Paul et de ses aides dont les soixante-douze doivent être les précurseurs. L'histoire ne s'écrit pas avec de pareilles hypothèses : elle veut des témoignages positifs. Or, saint Luc affirme nettement la mission des Douze et celle des soixante-douze disciples. Aucun *à priori* ne peut ébranler cette affirmation. S'il est seul à raconter le fait, c'est qu'il a seul décrit en détail cette période de la vie de Jésus. D'ailleurs, on est d'autant moins autorisé à traiter ce récit d'invention paulinienne, qu'un ouvrage dont la provenance judéo-chrétienne est incontestable, met dans la bouche de saint Pierre ces paroles décisives sur la question : « Il nous a élus d'abord, nous, les Douze, qu'il a appelés Apôtres; puis il a élu encore soixante-douze autres disciples parmi les plus fidèles*. »

* CLÉMENT, *Recognit.*, I, 24.

Déserte et muette aujourd'hui, elle était remplie alors par les groupes de pèlerins et les riches caravanes de la Gaulonitide, de l'Auranitide, du pays de Damas et de Galilée. Le paysage est pittoresque et grandiose, plein de variété, d'austérité et de lumière. En se dirigeant au sud, on longe à droite la montagne nue, aride, tantôt dressée en cône, comme le Korn-Zartaba, tantôt mamelonnée et arrondie. La roche effritée, ravinée par les pluies, laisse voir son calcaire grisâtre dont les stratifications tourmentées par les volcans dessinent aux flancs abrupts des ouady des festonnements gigantesques. En face, on voit le ciel, ouvert sur la plaine du Jourdain et la mer Morte, encadré par les deux chaînes des monts de Moab et de Judée, d'un bleu violacé.

Un silence infini ajoute à la majesté et à l'immensité de cette solitude.

Jésus a passé là plus d'une fois, suivi de quelques disciples. Dans ce désert, il enseignait le monde en leur personne, semant sa parole qui couvre aujourd'hui l'humanité comme une moisson mûre.

En approchant de Jéricho, la nature devient plus sauvage, la désolation grandit, le gazon rare disparaît : c'est le désert avec son sable, ses cailloux, sa nudité. Dès qu'on a franchi l'ouady Newmaïmeh, et contourné la pointe du Djebel Herbet-Samar, la plaine de Jéricho apparaît, tout à coup, verdoyante comme une oasis. Au temps de Jésus, Jéricho était la ville des roses et des palmiers; aujourd'hui, la verdure est stérile. Les palmiers et les roses ont fait place aux buissons épineux; des monceaux de ruines, au cirque, aux thermes, aux palais de la ville hérodienne; et les belles eaux d'Aïn es-Sultan se perdent à travers les champs délaissés.

Après avoir dépassé la ville, le chemin tourne à l'ouest et s'engage dans la montagne, remontant l'ouady el-Kelt. Pas un arbre le long de la route. Toujours la montagne aride et grise comme la cendre; toujours des fonds de vallée pareils au lit pierreux, desséché, du torrent.

L'âpreté de cette nature ne s'adoucit que dans le voisinage du Khan el-Achmar. La ligne des montagnes s'arrondit, le gazon verdoie, les vallées se couvrent d'épis, les troupeaux reparaissent sur les collines, les villages se montrent dans le lointain, la vie renaît.

Le Khan el-Achmar a été, de temps immémorial, une halte pour les caravanes. Jésus dut s'y reposer. Une ancienne tra-

dition a placé là même un épisode du voyage raconté avec détails par saint Luc. Le récit évangélique semble confirmer cette tradition; il y est question, en effet, du chemin de Jérusalem à Jéricho, et l'on sait que l'enseignement du Maître porte presque toujours l'empreinte du temps et du lieu, des moindres circonstances dans lesquelles il fut donné.

Jésus était assis, entouré de ses disciples et d'autres personnes parmi lesquelles était un Scribe (1). Le Scribe se leva pour mettre à l'épreuve la sagesse de Jésus. — Que ferai-je, lui dit-il, pour entrer en héritage de la vie éternelle?

— « Dans la Loi », répondit Jésus, en lui montrant ses phylactères et les passages qui y étaient tracés, « dans la Loi, qu'est-il écrit? Comment lis-tu? »

— Ceci : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit; et ton prochain, comme toi-même.

La réponse était parfaite. Jésus l'approuva : — « Fais cela, et tu vivras. »

Telle est la formule éternelle de la vie. La Loi comme l'Évangile, Moïse comme Jésus, la proclament. Toute conscience la révèle, si elle écoute ce que Dieu enseigne à toute créature intelligente. Pour tous, l'égoïsme est la mort et l'instrument de la mort; l'amour est la vie et la source de la vie. L'Évangile ne surpasse la Loi et la conscience laissée à elle-même, qu'en apprenant comment on aime et en donnant la force d'aimer. Seul, il nous instruit sur le mot « prochain »; seul, il nous montre le Dieu qui ravit le cœur, envahit l'âme, commande nos forces et éclaire notre esprit; seul, il crée en nous cet amour souverain de Dieu sans lequel l'amour du prochain n'est qu'un mot.

Le Scribe, au lieu de confesser son impuissance devant un idéal si parfait, et de demander comment il pourrait aimer ainsi, ne songe qu'à soulever une nouvelle question, souvent débattue dans les écoles juives et rabbiniques, et dont la solution ne servait qu'à légitimer leur haine nationale et religieuse. Il savait, sans doute, que Jésus était l'ami des païens, des publicains et des pécheurs, et afin de paraître juste et de confondre le Maître : — Quel est mon prochain? lui demanda-t-il, insidieusement.

Jésus lui répliqua en parabole :

(1) Luc, x, 25 et suiv.

— « Un homme descendait par ce chemin même, de Jérusalem à Jéricho. Il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent, et qui, après l'avoir blessé, le laissèrent demi-mort.

« Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin. Le prêtre le vit et passa outre. Un lévite, étant venu là, le vit, et pareillement il passa outre.

« Mais un Samaritain qui était en voyage vint près de lui, et en le voyant, il en eut pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versa de l'huile et du vin; puis il le mit sur son cheval, le conduisit dans une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, tirant deux deniers, il les donna à l'hôte : — Ayez soin de lui, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour.

— « De ces trois, du prêtre, du lévite et du Samaritain », dit alors Jésus, regardant le Scribe, « lequel te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé parmi les voleurs? »

Le Scribe n'osa pas dire : C'est le Samaritain : ses préjugés l'enchaînaient; mais il lui échappa un mot profond que la parabole de Jésus lui inspira : — Le prochain, répondit-il, c'est celui qui a eu pitié.

— « Va », dit Jésus, « et fais de même. Aie pitié. Et tu vivras. »

Amener ce Scribe à reconnaître le vrai prochain sous les traits d'un Samaritain, — l'être dédaigné et méprisé entre tous, — est un triomphe de la douceur persuasive, de l'art exquis, du sens plein de finesse, avec lequel Jésus éclairait et touchait les âmes les plus déformées par la fausse culture et par la vaine science.

Plus de catégorie, plus de barrière entre les hommes. Ils sont tous, quels que soient leur religion, leur race, leur état social, courbés sous la même loi de douleur. Ils souffrent et ils peuvent souffrir; ils doivent, les uns les autres, s'aimer et se servir : le prochain est tout à la fois le malheureux qui a besoin de pitié, et le débonnaire qui sait avoir pitié. Aucune philosophie, aucune religion, ne l'a enseigné comme Jésus. La nature le pressent, mais il faut que le Christ, d'un rayon de lumière et d'un souffle de son Esprit, l'affranchisse de son égoïsme et de ses préjugés, pour qu'elle puisse le dire, et qu'elle ait le courage de le pratiquer.

En suivant le chemin de Jéricho à Jérusalem, Jésus arriva à

Béthanie (1), ce village que saint Luc ne nomme pas et dans lequel une femme, appelée Marthe, avait sa demeure. Elle vivait là, avec Lazare, son frère; sa sœur Marie-Magdeleine, à cette époque, s'y était retirée. La pécheresse convertie, devenue l'une des suivantes les plus zélées du Maître, s'était consacrée à le servir dans les fatigues et les voyages de son apostolat. Lorsque Jésus résolut de venir à Jérusalem et en Judée, elle en dut être avertie, et elle se fixa à Béthanie, chez Marthe, afin de se trouver encore sur les pas du Sauveur.

Autrefois, Béthanie avec ses oliviers, ses figuiers, ses amandiers, ses jardins en terrasse, était un village charmant dont la vue reposait, après les régions désolées qu'on traverse en venant de Jéricho. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'un hameau misérable de vingt ou trente huttes construites avec les pierres arrachées aux vieux édifices. Étagées les unes sur les autres, ces huttes s'adossent à la colline. La petite coupole d'une mosquée désigne à peu près le lieu du tombeau de Lazare. Une tour carrée, en beaux blocs, démantelée, domine le village, et semble garder ces ruines. Où était la maison de Lazare et de Marthe dans laquelle Jésus s'arrêta ? De l'église élevée pour en conserver la mémoire, il ne reste que des pierres éparses, fragments de colonnes, fûts et chapiteaux brisés. Les plus doux souvenirs évangéliques enveloppent ce coin de terre; on ne voit plus la maison de Simon, mais on respire encore en esprit l'odeur des parfums que Magdeleine y versa sur la tête de Jésus.

Jésus arrive aujourd'hui dans la demeure de Marthe. La tradition n'a point oublié l'hospitalité qu'il y reçut.

Selon sa coutume, il avait pris place pour le repas sur le lit d'honneur. La sœur de Marthe, Marie, était venue s'asseoir, elle aussi, près du Maître, à ses pieds, écoutant sa parole. Marthe, au contraire, s'empressait, distraite et absorbée par divers soins. Elle s'arrêta devant Jésus et lui dit : — Seigneur, vous ne voyez pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide.

— « Marthe, Marthe », répondit Jésus, « tu t'inquiètes et te troubles de beaucoup de choses : or, une seule est nécessaire. » Puis, faisant allusion à la part de choix réservée à l'hôte qu'on accueillait, il ajouta : « Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point enlevée. »

(1) Luc, x, 38 et suiv.

Ce tableau d'un sentiment si vrai, d'un trait si vif, restera voilé aux yeux de ceux qui ne reconnaissent pas en Jésus l'hôte divin que voyaient Marthe et Magdeleine.

C'est peu de le servir, de l'entourer de soins et d'honneur; l'écouter, le regarder et l'aimer, boire à longs traits la vie dans sa parole, voilà l'essentiel, le nécessaire. Le cœur profond de Magdeleine l'avait compris; aucun hommage ne vaut celui-là : Jésus préfère l'âme avide de l'entendre, à l'âme trop zélée qui lui prodigue tous les devoirs de l'hospitalité.

Ces deux femmes sont les deux types dominants de l'humanité régénérée. Le festin se continue dans l'Église; Jésus y parle. A côté des natures empressées et distraites, agitées et troublées, comme Marthe, on voit, à ses pieds, immobiles et charmées, celles qui ont choisi, comme Magdeleine, la meilleure part, que rien, pas même la mort, ne leur ravira.

En quittant ses hôtes de Béthanie, Jésus prit le chemin de Jérusalem et gravit le mont des Oliviers. Le pèlerin qui venait de Jéricho aimait à faire halte sur ce sommet, avant d'entrer dans sa chère Sion. En la voyant apparaître tout à coup devant lui, au delà de la vallée de Josaphat, il était saisi d'une religieuse émotion et d'un tressaillement patriotique.

Jésus s'arrêta pour prier (1).

Une tradition vénérable a placé en ce lieu la scène racontée d'après saint Luc et qui forme le dernier épisode de ce voyage où l'on suit le Maître pas à pas depuis Capharnaüm.

Sa prière avait toujours pour ceux qui l'entouraient quelque chose de solennel. Il s'isolait; ses disciples attendaient en silence qu'il vînt les rejoindre. Ce jour-là même, lorsqu'il eut fini, l'un d'eux lui dit : — Seigneur, enseignez-nous à prier, comme Jean l'enseignait à ses disciples.

C'était la coutume des maîtres religieux, chez les Juifs, de donner à leurs disciples des formules à réciter constamment et sans y changer un mot. Le grand Prophète tout rempli de la nécessité de la pénitence, de la régénération, de la foi au Messie, de la sainteté de l'Esprit, de la spiritualité du Royaume de Dieu, a dû résumer ces vérités dans une prière qui est restée inconnue. Jésus, dans son discours sur la montagne, ayant déjà enseigné à ses disciples comment ils devaient prier, on s'étonne que l'un d'eux lui pose aujourd'hui cette ques-

(1) Luc, xi, 1 et suiv.

tion. Il est probable qu'il ne s'agit plus, comme autrefois, d'une formule commune à tous, mais d'une formule réservée à ceux qui approchent le Maître de plus près. Une telle demande trahit en celui qui l'exprime un désir secret de se voir l'objet des préférences de Jésus. Rien de plus vraisemblable; ce désir perce à tout instant dans son entourage intime. Peut-être aussi, celui qui adresse la question est-il un des anciens disciples de Jean, et se souvenant d'une des prières qu'il avait reçues de la bouche du Baptiste, en demande-t-il une semblable à son nouveau maître.

— « Lorsque vous priez », répondit Jésus, « dites :

« Père, que votre nom soit sanctifié.

« Que votre règne advienne.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

« Remettez-nous nos péchés, comme nous-mêmes nous remettons à quiconque nous doit.

« Et ne nous livrez pas à la tentation (1). »

Ce que le Maître avait enseigné sur la montagne, il l'enseigne encore ici. Il n'y a pas deux prières, l'une pour la foule, l'autre pour les individus, l'une pour le vulgaire, l'autre pour les préférés; le même Esprit est en tous les membres du Royaume, parlant à tous et en tous le même langage. Tous appellent Dieu leur Père : n'ont-ils pas les mêmes aspirations, les mêmes espérances, les mêmes besoins, les mêmes misères, les mêmes périls? Tous veulent que le Père soit connu dans sa vérité, dans sa puissance, dans sa sainteté. Il est au-dessus de tout le créé; mais sa volonté gouverne tout, son amour est répandu sur toute créature, et toute créature demande que son règne arrive par l'acceptation de cette volonté et de cet amour.

Plus d'athéisme, plus d'idolâtrie, plus de vaine religion où l'homme prend la place de Dieu.

Tous ont besoin du nécessaire pour vivre, ils demandent au Père le pain du jour. Tous sont coupables, ils appellent le pardon du Père, et afin de l'obtenir, ils disent : Pardonne, comme nous pardonnons. Tous sont aux prises avec le Mauvais qui les pousse au mal, et ils crient vers le Père de ne pas les livrer.

On peut retrouver dans les livres religieux les mêmes mots, épars çà et là; on ne retrouvera nulle part le même accent. Le

(1) Voir Appendice M. *Les deux textes du Pater.*

devoir et le besoin de parler à Dieu comme à notre Père, voilà ce que Jésus a créé.

Il supprime toutes les vaines demandes que l'égoïsme et l'âpreté terrestre multipliaient dans les fausses prières des religions. L'homme ne songe plus à lui d'abord, il songe à son Père, à sa gloire, à son règne. Pour lui, tout entier à la conscience de sa misère, de ses fautes et de la tyrannie dont le mal l'écrase, il n'a besoin que de pain, de pardon et de sainte liberté.

Que l'homme ne cesse d'implorer ces dons divins : le Père est vivant, il est présent, il a la force et la bonté; et il écoute l'homme qui le prie.

C'est dans ces sentiments, dont son âme était pleine, que Jésus dit encore à ses disciples :

— « Si l'un de vous a un ami et qu'il l'aille trouver pendant la nuit, pour lui dire : Mon ami, prêtez-moi trois pains : un de mes amis en voyage est venu chez moi, et je n'ai rien à lui donner; et que de l'intérieur de la maison, l'autre réponde : Ne n'importunez point; la porte est close, mes serviteurs sont au lit comme moi, je ne puis me lever et vous rien donner; si le premier continue à frapper, je vous le dis, alors même qu'il ne se lèverait pas et ne lui donnerait point; parce qu'il est son ami, à cause de son importunité, il se lèvera et lui donnera tout ce dont il a besoin.

« Et moi, je vous dis : Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit; et qui cherche, trouve; et à qui frappe, on ouvre.

« Est-il parmi vous un père qui n'écoute la prière de son enfant? S'il lui demande du pain, lui donnera-t-il une pierre? S'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Et s'il lui demande un œuf, lui présentera-t-il un scorpion?

« Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez donner à vos fils de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'Esprit bon à qui le lui demandera! »

Jésus aimait ces images populaires, empruntées aux plus simples faits de la vie. Les provisions du voyage, les pains, les œufs, le poisson, l'arrivée imprévue de l'ami, la porte de l'hôte déjà fermée, tous ces détails deviennent pour lui des occasions d'instruire et d'élever l'âme des siens. Avec ce qui

passe, il rappelle les vérités qui demeurent, il se sert des riens qui nous absorbent pour nous tourner vers les réalités divines que nous oublions.

Lorsque Jésus, après sa prière et cet entretien avec ses disciples, descendit la colline et s'achemina vers Jérusalem, il put apercevoir la ville dans tout l'éclat bruyant de la fête des Tentes (1).

La solennité durait une semaine, depuis le quinzième jusqu'au vingt-troisième jour du mois de Tischri (octobre). Elle rappelait aux Juifs, par ses rites sacrés, de grands souvenirs : le voyage de leurs pères dans le désert et les bienfaits dont Dieu les avait comblés. Pendant ces jours, en mémoire du pèlerinage à travers cette terre aride, ils quittaient leurs demeures et habitaient sous des tentes de feuillage, qui se dressaient de tous côtés, à l'entour de Jérusalem, dans les rues et les places, et jusque sur les terrasses des maisons. On eût dit un camp de nomades.

Une libation qui avait lieu, chaque matin, au Temple, faisait penser à l'eau vive jaillissant du rocher frappé par Moïse. Deux candélabres allumés, le soir, dans le parvis, symbolisaient la nuée de feu qui guidait la marche des voyageurs, la nuit. Le sang des taureaux, des béliers, des agneaux, ruisselait sans trêve. Les offrandes et les libations affluaient. En signe d'allégresse, les fidèles portant à la main des branches de citronnier et de saule, enlacées par une feuille de palmier, venaient en procession autour de l'autel (2). Aucune fête, chez les Juifs, n'était plus joyeuse. Comme elle coïncidait avec la fin des récoltes, on se livrait à des réjouissances qui n'avaient plus rien de religieux et qui rappelaient les solennités païennes. Ce n'était plus la simplicité première du temps d'Esdras. Au milieu de ce tumulte et de ces excès, il n'y avait guère place pour la piété, la religion de la conscience, le culte en esprit et en vérité.

C'est là pourtant, dans cette foule agitée, dans ce Temple où il n'est question que de ventes et d'achats de victimes, d'immolation et de rites extérieurs, au milieu des docteurs qui ne songent qu'à leurs purifications et à leurs discussions formalistes, sous les yeux du Sanhédrin et des grands prêtres

(1) Cf. *Exod.*, XXIII, 16 ; *Lévit.*, XXIII ; *Deut.*, XVI. — (2) Cf. *Antiq.*, III, 10, 4 ; *Succah*, c. V ; *hal.*, 2.

enivrés de leur pouvoir et inexorables contre ceux qui les défient, c'est là que Jésus revint pour livrer le combat suprême.

Le voyage qu'il achève marque la fin de ses jours tranquilles. Il entre dans la lutte décisive. A mesure qu'il affirmera plus fortement, plus nettement, ce qu'il est et ce qu'il veut, sa filiation divine et ses droits, son rôle messianique et son œuvre, l'opposition va se raidir, la discussion s'envenimer, les passions s'embraser, les complots s'ourdir, les menaces s'agiter, jusqu'à ce que la plus terrible, la plus inexorable de toutes les haines, la haine religieuse, entraîne l'autorité à frapper le coup de mort.

Jésus garde un calme divin.

Tous ces épisodes ont un caractère de douceur et de paix qui reflète la sérénité du Maître.

Lorsqu'il arriva, on était au milieu de la fête (1). Les Juifs le cherchaient dans la foule des pèlerins. Son souvenir, à Jérusalem, était resté vivant, non seulement dans le Sanhédrin qui suivait d'un œil inquiet sa doctrine, sa conduite, son action, mais dans le peuple dont il avait si puissamment ébranlé la conscience et enflammé les espérances messianiques. L'opinion publique était pleine de son nom. Partout, dans les groupes, on le discutait. Les uns disaient : Il est bon; les autres le combattaient : — Non, s'écriaient-ils, c'est un séducteur et un faux prophète.

Mais, dans cette masse habituée à subir la tyrannie du pouvoir si hostile à Jésus, on craignait de s'exprimer ouvertement et avec franchise. Les flatteurs de l'autorité exagéraient, par complaisance, leurs sentiments contre lui; et les timides, les lâches, avaient peur de le défendre.

Jésus monta droit au Temple et se mit à enseigner sous les portiques.

(1) Jean, vii, 14 et suiv.

CHAPITRE II

JÉSUS A LA FÊTE DES TENTES, L'AN 29.

Les hommes d'action qui prétendent à un rôle public cherchent à s'emparer du pouvoir, par la force, l'habileté ou la ruse. Une fois les maîtres, ils s'appliquent à réaliser leur plan, et le succès les juge. Vaincus, on les dédaigne; victorieux, on les acclame.

Jésus n'agit pas à la manière des hommes; il ne peut et il ne veut régner que par la foi; il ne s'impose point, il se propose; sa seule arme est la parole, et sa grande œuvre, la manifestation de ce qu'il est.

Cette œuvre se développe progressivement au milieu des contradictions violentes. A Jérusalem, sous les yeux et à la face des représentants officiels de la nation, elle prend un caractère plus solennel et déchaîne la lutte où il succombera.

L'action de Jésus à la métropole, pendant la fête des Tentes et les jours qui suivirent, ne nous est connue que par les récits du quatrième Évangile (1). Les épisodes sont brièvement racontés, les discours résumés en un mot, une phrase; malgré cette sobriété, ces pages font revivre cette période agitée et mémorable où Jésus revendiquait si fortement le titre et les fonctions de Messie.

On est témoin de l'effet puissant de sa parole, on voit les mouvements et les courants de l'opinion, divisée à son sujet, souvent scandalisée et quelquefois vaincue par la vérité; on entend ses murmures et ses ironies, ses approbations et ses cris de foi; on assiste aux premières tentatives de la hiérarchie

(1) JEAN, ch. VII, X, 21.

contre Jésus; elle le surveille, envoie pour l'épier des émissaires, et le jalouse; elle s'inquiète, s'irrite de ses succès et cherche déjà, insidieusement, à se saisir de lui.

Toutes les scènes se déroulent dans le Temple, sous le portique de Salomon ou dans la galerie de la cour d'Israël, près des troncs destinés aux offrandes. C'est là que s'écoulent les journées du Prophète. Il arrive à la première heure, enseigne la foule, discute avec les Pharisiens et les Scribes; et, le soir venu, il retourne au mont des Oliviers, avec ses disciples, pour y passer la nuit.

La multitude qui se presse pour l'écouter ne ressemble point à celle qu'il entraînait à sa suite, en Galilée, au bord du lac, sur la montagne, au désert. A côté du bas peuple, des gens simples et sans culture venus de la province, que saint Jean désigne par l'expression ὄχλος, on voit les Hiérosolymites, les habitants de la métropole, les Judéens, comme il les nomme. Ils se distinguent de la masse par une connaissance moins imparfaite des Écritures, une dévotion plus raffinée et surtout une obéissance plus docile à l'autorité; ils ont toujours l'œil sur elle, prêts à recevoir le mot d'ordre, apprenant d'elle ce qu'ils doivent penser et ce qu'ils doivent faire.

Les chefs se mêlent à la foule pour la surveiller et pour juger le Prophète. En se rendant à la cour des prêtres ou à la grande salle du conseil, les Anciens, les membres du Sanhédrin, les Sadducéens sceptiques et les Pharisiens intolérants, infatués de leur science, ont pu eux-mêmes entendre ses paroles; quelques-uns certainement ont été éblouis et subjugués par cette doctrine qui en scandalisait tant d'autres.

C'est faute d'avoir suffisamment distingué ces éléments que la critique s'est méprise sur le mode de l'enseignement de Jésus à Jérusalem. Il est là, au centre des écoles et au foyer de la science orthodoxe et traditionnelle, aux portes mêmes du Sanhédrin où se discutent et se tranchent tous les problèmes de casuistique religieuse, où se jugent toutes les nouveautés, où comparaissent les faux prophètes. En Galilée, il parlait le plus souvent à la masse populaire; à Jérusalem, dans le Temple, il parle à tous, au peuple de la province et aux habitants de la métropole, aux personnages influents de la hiérarchie et aux docteurs les plus célèbres et les plus écoutés.

Partout identique avec elle-même, sa doctrine, dont la forme seule varie, se résume en deux points essentiels : sa

filiation divine et la divinité de sa fonction messianique. Il ne s'exprime pas en paraboles, il fait appel aux Écritures devant ces esprits habitués à ne jurer que par elles. Les Galiléens admiraient la force et l'originalité de sa doctrine ; les Judéens sont émerveillés de sa science des Écritures.

— Comment, disaient-ils, peut-il les connaître, puisqu'il n'a pas étudié ?

Jésus, pour ces doctes, était un illettré ; on savait que le charpentier de Nazareth n'avait fréquenté aucune école, et cependant il montrait une connaissance de la Loi et des prophètes supérieure à tous les maîtres. Il tirait des Écritures des vérités nouvelles et anciennes ; il embarrassait ses adversaires, les réduisant au silence. Aucun docteur n'avait parlé comme lui du Royaume de Dieu, ni montré la vanité des observances traditionnelles ; aucun n'avait conçu, comme lui, le personnage messianique et son rôle, affirmé avec une autorité, une conscience plus inébranlable, et prouvé par des signes plus éclatants qu'il était lui-même ce personnage.

La foule étonnée l'admirait ; mais les chefs, les gardiens de l'enseignement officiel, les lettrés, s'irritaient, affectant le dédain envers une doctrine qu'ils traitaient de personnelle, et à laquelle ils ne reconnaissaient aucune valeur, puisqu'elle ne s'appuyait sur l'autorité d'aucun maître.

On sait qu'à cette époque la tradition des pères de la synagogue était toute-puissante ; rien ne se décidait en dehors d'elle. Pour qu'une solution doctrinale, juridique ou rituelle eût crédit, il fallait la mettre sous le patronage de l'un des grands couples. Jésus, — qui condamnait les aberrations des derniers siècles, qui dépassait les prophètes eux-mêmes et ne craignait pas de se donner comme l'Envoyé destiné à compléter la Loi, — Jésus ne pouvait invoquer qu'une autorité, celle de Dieu.

— « C'est lui qui m'envoie », disait-il ; « ma doctrine n'est pas de moi, elle est de Dieu. »

En signalant l'origine divine de son enseignement et en le rattachant à sa mission, il répondait à la fois à la foule étonnée et aux chefs scandalisés ou dédaigneux. Celui que Dieu envoie, reçoit de lui, directement, la lumière ; il n'a nul besoin que les hommes l'approuvent. Les hommes n'ont pas à juger la parole de Dieu, car elle les domine ; ils doivent l'accueillir, parce qu'elle les sauve.

Or, comment reconnaître que Dieu parle en Jésus ? que sa

doctrine n'est point humaine, mais divine? Il ne fait point ici appel à son œuvre ni à ses titres extérieurs de créance. Les miracles qui prouvent que Dieu est avec lui et en lui ne frappent que l'esprit; et l'esprit, dans les hommes prévenus, échappe à l'évidence même, en dénaturant les faits ou en se méprenant sur leur cause. C'est à la conscience qu'il s'adresse. L'usage de la raison n'est pas donné à tous; il y a des simples et des ignorants qui ne savent pas s'en servir; mais la conscience est la lumière universelle.

— « Vous vous demandez », dit Jésus, « si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. Eh bien, si vous voulez faire la volonté de Dieu, vous le connaîtrez. »

Vouloir faire la volonté de Dieu, c'est être dans la droiture du cœur et dans la bonne volonté de l'homme. Plus d'attache à nos préjugés, aux doctrines qui nous aveuglent; plus d'intérêt personnel, plus de folles passions. Le désir, l'amour de la vérité et du bien, voilà ce que Jésus demande. L'homme, ainsi disposé, n'hésitera pas à croire en lui, dès qu'il le verra, dès qu'il l'entendra. La foi lui fera goûter la certitude et l'espérance, l'amour et la paix, — toutes choses que rien d'humain, rien de créé, ne procure, et qui portent en elles-mêmes la marque de leur origine divine. Jésus est le seul Maître qui ait enseigné que la science du divin avait son foyer dans le cœur pur. — « Heureux ceux-là », disait-il, « car ils verront Dieu. » En expérimentant que Dieu est le bien dont l'âme est avide, et la force sans laquelle elle dépérit, ils comprendront comment la doctrine de Jésus, qui seule le révèle, est esprit et vie.

Cette méthode intime, à la fois simple et sublime, est à la portée de tous, elle est la voie sûre qui mène à la vérité que le Christ enseigne; en l'ouvrant à ses adversaires, il tentait le seul effort qui pût les sauver. Le chemin reste tel qu'il l'a tracé; pas un être libre n'arrive à croire, si, retranché dans sa raison comme dans une place forte, il se refuse obstinément à vouloir faire la volonté de Dieu et à vérifier dans sa conscience la parole de Jésus.

Les autorités juives ont gardé envers lui cette attitude revêche; elles n'ont vu, dans le Prophète que Dieu envoyait pour sauver leur nation et l'humanité entière, qu'un adversaire réprouvé d'avance.

La doctrine de Jésus impliquait sa propre glorification. On

était outré de ce qu'il disait de lui-même, offensé de sa prétention messianique; on le lui reprochait avec un amer dédain. — « Si je parlais de moi-même », répondait-il, « vos accusations seraient légitimes. Quiconque parle de lui-même, cherche, en effet, sa propre gloire; mais celui qui ne cherche que la gloire de Dieu qui l'envoie, celui-là est dans la vérité et dans la justice (1) » ; il ne dit que ce que Dieu lui inspire; il ne fait que ce que Dieu lui commande.

— « Vous m'accusez, je le sais, de transgresser la Loi. Et cependant, cette loi que Moïse vous a donnée, il n'est pas un de vous qui l'accomplisse. Pourquoi donc cherchez-vous à me tuer? » Jésus rappelait la guérison du paralytique de la piscine de Bethesda, lors de son dernier séjour à Jérusalem, et les menaces de mort qu'il avait entendues, à cette occasion, de la bouche des émissaires du Sanhédrin (2). La foule qui le pressait ignorait sans doute ce fait et ces menaces; à ce mot de mort, elle crut que Jésus lui reprochait d'attenter à sa vie. — Tu délires, cria-t-elle, et l'esprit mauvais t'égare. Qui donc cherche à te tuer?

Jésus reprit sa justification.

— « Je n'ai fait qu'une œuvre, en guérissant le paralytique, et tous, vous vous étonnez de ce que j'aie violé le sabbat. Est-ce que vous ne le violez pas vous-mêmes? Moïse vous a ordonné la circoncision (bien qu'elle ne soit pas de lui, mais des patriarches), et vous circoncisez l'homme un jour de sabbat.

« Or, si l'homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, vous ne croyez point violer la loi de Moïse; comment donc vous indignez-vous contre moi, parce qu'un jour de sabbat, j'ai rendu un homme sain tout entier? »

A la circoncision, — le grand rite des Juifs qui avait pour effet religieux l'incorporation du circoncis au peuple de l'alliance, — Jésus compare son œuvre, qui guérit l'être humain tout entier, corps et âme.

— Si la loi du sabbat, conclut-il, fléchit devant l'une, à plus forte raison doit-elle fléchir devant l'autre. « Et si vous circoncisez, sans crainte de la violer, à plus forte raison ai-je le droit d'accomplir mon œuvre et de guérir. » Il en appelle de la légalité à la moralité, de l'observance extérieure à la

(1) JEAN, VII, 18 et suiv.
(2) Voir plus haut, livre II, ch. VII.

vertu, de la lettre à l'esprit, de la loi à la conscience. — « Ne jugez pas », dit-il, « selon l'apparence, prononcez le jugement conforme à la justice (1). »

Il ne peut y avoir d'ordonnance contre le bien. La sainteté et la bonté sont de tous les jours et de toutes les heures; il n'y a pas de sabbat pour elles, car elles priment tout.

Cette justification publique devant la foule assemblée sous les portiques du Temple, et en présence des docteurs qui l'avaient si aigrement accusé, montre avec quel à-propos Jésus savait se servir des Écritures, de l'autorité de Moïse, des usages, pour confondre ses adversaires, avec quelle sagesse vigoureuse il en appelait à la conscience et à la justice, dont les seuls noms éveillent toujours un écho dans l'âme du peuple.

En l'entendant parler avec une si grande liberté et une telle force, quelques-uns des habitants de Jérusalem s'étonnaient. Ils avaient reconnu Jésus, et ils savaient que l'autorité sacerdotale le traitait de blasphémateur et cherchait, depuis la fête des Purim, à le mettre à mort.

— C'est bien lui, disaient-ils. Et voyez, il parle librement, et on ne lui dit rien.

Ils ne semblent pas se préoccuper de l'enseignement de Jésus. Tout entiers à leurs habitudes de servilisme : — Que pensent les chefs? se demandent-ils; auraient-ils reconnu qu'il est le Christ?

Si les maîtres parlaient, ils les écouteraient volontiers, peut-être. On voit, à ce trait, que leur conscience n'est ni frappée ni persuadée.

Lorsque la Vérité luit, il n'est plus question de savoir si elle est acceptée au dehors de nous; l'être libre, éclairé, lui obéit envers et contre tous. Mais ces Hiérosolymites ne connaissent point cette spontanéité et cette indépendance; comme ils subissent leurs docteurs, ils sont sous le joug de leurs préjugés; c'est avec leurs préjugés qu'ils mesurent Jésus et sa doctrine.

— Non, disent-ils, il ne peut être le Christ, car nous savons d'où il est, lui; tandis que le Messie, lorsqu'il viendra, personne ne saura d'où il est.

Tous ces menus détails, rapportés par saint Jean, témoi-

(1) JEAN, VIII, 25.

gnent de la véracité de son récit. D'après l'opinion générale, à cette époque, l'origine du Messie devait être entièrement inconnue. — Trois choses, dit un proverbe des Rabbis, arrivent inopinément : le Messie, l'Envoyé précurseur et le Scorpion (1). Ils enseignaient qu'il naîtrait à Bethléhem, disparaîtrait inconnu et se révélerait à l'improviste, sans qu'on sût d'où ni comment. Le second Rédempteur sera comme le premier, Moïse; il sera montré d'abord, puis révélé tout à coup (2).

Les Pharisiens ne manquaient pas d'opposer à Jésus ce sophisme populaire, rappelant avec dédain son origine nazaréenne, nommant ses parents pauvres et sa ville méprisée, scandalisant la foule avec les aberrations de leur doctrine. Toute la sagesse de Jésus, ses miracles et sa puissance venaient échouer contre ces rêveries.

Il s'indigna, et, pour combattre les erreurs du peuple si habilement exploitées par ses ennemis, il se mit à expliquer la divine origine de sa mission et de sa personne. Comme il avait affirmé que sa doctrine venait directement de Dieu, il affirma avec une force plus grande que sa mission et son être même en procédaient.

Il éleva la voix; il cria, dit l'Évangile (3), comme pour traduire mieux la plénitude de l'Esprit qui l'animait.

— « Vous me connaissez, dites-vous, et vous savez d'où je suis. En réalité, vous ne connaissez ni ma mission ni mon origine. Et pourtant, je ne suis pas venu de mon chef, et il est seul compétent, Celui qui m'a envoyé. Or, Celui-là, vous ne le connaissez pas; mais moi, je le connais, car je procède de lui », et c'est de lui que je tiens ma mission.

Que Jésus fût envoyé de Dieu et qu'ainsi sa mission fût divine, qu'il procédât de Dieu et qu'ainsi son être même et sa personne fussent à l'égal de Dieu, c'était la question fondamentale, la question de vie ou de mort. Résolue affirmativement, il devenait le seul chef à suivre, le seul maître à écouter, le vrai sauveur et l'unique libérateur; la hiérarchie elle-même n'avait qu'à s'incliner devant lui et à se soumettre à lui dans la foi. Au contraire, résolue négativement, il passait, aux yeux du pouvoir religieux, comme un faux prophète, il était justiciable des rigueurs du Sanhédrin, et menacé, suivant la loi, d'être exterminé du peuple.

(1) *Sanhédr.*, fol. 97. — (2) *Midr. Sohar*, fol. 16. — (3) JEAN, VII, 28.

Avec quelle fermeté et quelle autorité, avec quelle puissance d'affirmation et quelle éloquence persuasive, avec quel désir véhément de sauver ces esprits obstinés et ces âmes endurcies, n'a-t-il pas rendu témoignage à la vérité? On le devine. Il ne repoussa pas ce qu'on lui objectait de sa pauvre origine apparente; il semble même avoir accepté volontiers devant la foule sa condition méprisée. Oui, il était bien le Nazaréen, le Galiléen, le fils du charpentier, comme on l'appelait. — Et pourtant, ajouta-t-il, si j'ai quitté Nazareth, et la Galilée, et la vie obscure de l'artisan, ce n'est point, comme tant d'autres, de mon propre chef. « Dieu même », le Dieu vrai, qui ne trompe pas, « m'a envoyé. » A ce titre, mon origine est mystérieuse; elle échappe à toute créature, et elle vous est inconnue. « Vous ne savez pas d'où je viens, car vous ne connaissez pas Celui qui m'envoie. »

Ce dernier mot dut blesser au vif tous ces Pharisiens qui se considéraient comme les préférés de Dieu, les gardiens de sa parole, les fidèles observateurs de ses commandements; mais rien n'arrête l'expression de la vérité sur les lèvres de Jésus. Il doit démasquer la fausse religion qui fait obstacle à la foi en sa personne, la mort même ne l'empêchera pas.

En même temps qu'il reprochait aux Juifs leur ignorance de Dieu, il ouvrit son âme entière et laissa parler sa conscience divine.

— « Celui que vous ignorez, moi, je le connais, car je suis de Lui, et envoyé par Lui. »

C'est ainsi que Jésus, dans un langage dont on ne trouve l'équivalent chez aucun prophète, révélait, affirmait sa messianité.

Derrière le Fils de l'homme humble et dédaigné, il montre le Fils de Dieu, en communauté d'essence avec son Père, coexistant avec lui, et envoyé par lui dans le temps. S'il connaît son Père, c'est qu'il ne fait qu'un avec Lui; et s'il est son Envoyé, il a été initié par lui à toutes ses volontés, à tous ses desseins. Le Messie apparaît dans sa vraie nature, bien au-dessus de tout ce que les Juifs en rêvaient, tel que les prophètes l'avaient entrevu, tel que Jésus l'a réalisé.

Enfin, la multitude s'ébranle. Un grand nombre se rallient à la foi; on les entend dire : — Le Messie, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci?

Ces propos dénotaient un mouvement en faveur de Jésus.

Les Pharisiens, mêlés à la foule, s'en inquiétèrent; et dans leur zèle haineux, ils convinrent d'avertir aussitôt les grands sacrificateurs qui, comme membres des familles sacerdotales, formaient le parti dirigeant du Sanhédrin.

On se mit d'accord pour envoyer quelques émissaires qui surveilleraient Jésus de plus près et profiteraient d'un moment favorable, afin de le saisir et de l'amener devant le grand Conseil. Si choqués et scandalisés qu'ils fussent par son enseignement, ce qu'ils redoutaient, ce qui les effrayait, c'était moins l'enseignement que son action sur le peuple.

Jésus vit, dans la mesure hostile dont il était l'objet, le début de la persécution, et sa mort prochaine; cette vision l'émut, et lui arracha des paroles émouvantes et solennelles, calmes et tristes.

— « Je suis encore avec vous un peu de temps », dit-il, « puis je m'en irai à Celui qui m'a envoyé. » Et il les invitait tous à profiter de ces jours près de finir. L'appel divin n'a qu'une heure; Jésus était l'appel suprême de Dieu.

— « Quand j'aurai disparu », disait-il, « vous me chercherez et vous ne me trouverez point; et là où je serai vous ne pourrez venir. » Sous ce langage voilé, il indiquait l'exaltation de son humanité dans la gloire du Père, et le terme bienheureux où il conduirait ceux qui auraient eu foi en lui.

C'est dans le Père qu'Israël doit être recueilli par son libérateur, mais à la condition qu'il saura le suivre.

Ces exhortations émues et menaçantes, loin de fléchir l'opiniâtreté des Juifs, provoquèrent par leur caractère énigmatique le persiflage des Sadducéens.

— Où va-t-il se rendre, disaient-ils, que nous ne le trouverons point? Repoussé par nous, les vrais fils d'Abraham, veut-il s'en aller vers ceux qui sont dispersés parmi les Grecs et enseigner les païens?

Et ils s'en allaient, répétant la parole de Jésus où leur esprit aveugle ne découvrait aucun sens.

Un demi-siècle plus tard, au moment même où Jean décrivait cette scène, il voyait celui que Jérusalem et les chefs de la nation avaient répudié, envahir par son esprit le monde hellénique, — ces Grecs dédaignés, ces païens dont les Juifs fanatiques ne parlaient qu'avec mépris, — et la doctrine de Jésus retentissait dans toutes les synagogues d'Israël dispersé.

Les événements menés par Dieu ont leur ironie vengeresse.

Le dernier jour de la fête, les Juifs, d'après les rites, quittaient les tentes de feuillage, se rendaient en procession au Temple et de là regagnaient leurs demeures (1), pour rappeler l'entrée de leurs pères dans la Terre promise. Ce jour avait un caractère plus religieux et plus calme. On le sanctifiait par le repos sabbatique. Tous les grands souvenirs de l'histoire nationale revivaient dans l'âme du peuple, à la lecture du livre de la Loi et à la vue des rites destinés à les symboliser.

L'eau qui jaillit par torrents du rocher, au commandement de Moïse, et qui désaltéra Israël dans une terre aride, était l'un de ces souvenirs chers à la foule. Chaque matin de la semaine sacrée, après le sacrifice de l'agneau, tout le peuple conduit par un prêtre descendait du Temple, au pied de l'Ophel, à la source de Siloé. Le prêtre remplissait une cruche d'or et la rapportait dans le parvis, aux cris de joie de la multitude, et au son des trompettes et des cymbales. Il montait sur l'autel des holocaustes. — Élève la main, criait le peuple; — et il versait à l'occident la cruche d'or. Pendant la libation, le peuple chantait : « Vous puiserez des eaux avec joie à la source du salut (2). » Paroles prophétiques qui annonçaient le Règne du Messie.

Jésus prit occasion du grand miracle mosaïque si solennellement rappelé, pour enseigner ce qu'il était. Il se tenait debout, au milieu de la foule, et il parla à grande voix. Le peuple dévoré par la soif au désert était pour lui le symbole de l'humanité consumée d'aspirations inassouvies vers la vérité, la justice et le salut.

— « Si quelqu'un a soif », s'écria-t-il, « qu'il vienne à moi et qu'il boive.

« Celui qui croit en moi » sera lui-même comme le rocher dont parle l'Écriture, « de son sein jailliront des torrents d'eau vive. »

Jésus est le vrai rocher : de lui jaillit à flots l'eau vive qui désaltère l'âme, l'Esprit de vérité, de justice et d'amour.

Comment développa-t-il ce thème, avec quelle force fit-il sentir à ceux qui l'entouraient la faim et la soif de la justice, avec quelle énergie persuasive se révéla-t-il comme la pierre mystérieuse de l'Horeb dont les flancs s'étaient ouverts pour désaltérer tout un peuple, ceux-là peuvent le pressentir qui entendent en eux-mêmes sa voix toujours vibrante et qui,

(1) Maimon., *Succah.*, fol. 48, 55. — (2) Is., XII.

selon sa promesse, ont vu sortir de leur sein des fleuves d'eau vive.

Les paroles du Maître avaient agité la foule.

Les uns, touchés, entraînés, éclairés, disaient : — Voilà le Prophète. D'autres : — C'est le Messie. Quelques-uns, retranchés derrière leurs idées et leur prétendue orthodoxie, résistaient. — Non, répondaient-ils. Est-ce que le Christ vient de Galilée? L'Écriture est formelle : le Christ est de la race de David, et du village de Bethléhem où est né David.

Les opinions les plus contraires divisaient les esprits. Certains même, emportés par leur fanatisme, voulaient l'arrêter comme un blasphémateur; mais personne ne mit la main sur lui.

A ce moment, se tenait dans la salle du grand Conseil une séance orageuse.

Les membres influents délibéraient au sujet de Jésus, de son enseignement et de l'action qu'il exerçait sur le peuple, lorsque les émissaires qu'ils avaient envoyés contre lui, la veille, vinrent rendre compte de leur mission.

— Pourquoi ne l'avez-vous point amené? leur disaient les chefs. Ils répondirent : — Jamais homme n'a parlé comme cet homme.

Évidemment, les gardes avaient subi, comme la foule, l'ascendant de Jésus; ils s'étaient sentis désarmés devant lui; son éloquence, sa douceur et son charme avaient été plus forts dans leur conscience que l'autorité de leurs maîtres.

Les Pharisiens indignés reprochèrent à ces serviteurs leur indiscipline et leur infidélité. — Est-ce que vous aussi, s'écriaient-ils, vous vous êtes laissé séduire? Voyez vos chefs et vos maîtres dans la Loi : en est-il un seul qui croie en lui?

Ces despotes n'admettaient pas qu'on pût penser ou agir autrement qu'eux. Toute velléité d'indépendance leur paraissait impie. L'entraînement de la foule vers Jésus les exaspérait. — Cette tourbe, disaient-ils avec mépris, ne connaît pas la Loi; elle est maudite.

Rien n'égale l'orgueil insolent, l'aveuglement et la tyrannie des autocrates qui abusent de l'autorité religieuse pour imposer leurs propres erreurs et leur haine.

Pendant qu'ils s'agitaient, condamnant Jésus, le réprouvant et l'anathématisant au nom de leur science prétendue sainte

et infaillible, un défenseur se leva au milieu de ces fanatiques : c'était Nicodème, ce membre du Sanhédrin, ce docteur qui était venu vers Jésus, la nuit, pour l'interroger (1). L'entretien avait porté ses fruits dans cette âme sincère. La foi à l'Envoyé de Dieu avait vaincu sa timidité et sa réserve, elle lui inspira en plein conseil la parole honnête et ferme de la justice. Il rappela ses collègues au respect de la Loi : — Est-ce que notre Loi, s'écria-t-il, juge un homme sans l'avoir auparavant entendu lui-même et sans connaître juridiquement ce qu'il a fait ?

Ce cri de l'honnêteté ne fit qu'ajouter à l'exaspération de l'assemblée. On injuria Nicodème, on le traita de Galiléen; on lui objecta l'Écriture.

— Est-ce que tu es de Galilée, toi aussi? disaient les plus exaltés. Scrute le Livre, et tu verras que de Galilée aucun prophète ne vient.

Les Pharisiens se trompaient, sciemment peut-être. Dans leur emportement, ils oubliaient que Jonas était d'origine galiléenne; mais, en dépit de Jonas, la Galilée restait une terre méprisée, à leurs yeux. Et cependant, au témoignage d'Isaïe (2), c'était la terre prédestinée à recevoir la prédication du Messie.

La passion est toujours la même; au lieu de répondre avec calme, elle s'emporte jusqu'à l'outrage, et, dans son aveuglement, elle ne voit plus l'évidence même.

L'assemblée se sépara sans conclure. Les entreprises de la haine ont besoin du temps pour arriver à maturité. Jésus profita de ces lenteurs voulues de Dieu, continuant avec une force croissante, à la face de ses ennemis, son apostolat de jour en jour plus périlleux.

Le dernier soir de la fête, pendant que tous rentraient dans leurs demeures, il prit le chemin du mont des Oliviers. Il aimait ce lieu tranquille, où il se reposait, dans la prière, du labeur de ses journées. La ville s'étendait devant lui, à ses pieds, et il devait souvent pleurer sur elle.

Dès l'aube, il revint au Temple. Bien que les solennités de la fête des Tentes fussent finies, le peuple accourait en foule vers lui, sous le Portique; et il s'assit pour enseigner.

Il était dans la galerie du Trésor, qui entoure la cour des

(1) Voir livre II, ch. v.
(2) Isaïe, VIII, 23; IX, 1.

femmes (1), lorsque des Scribes et des Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère (2).

Elle fut placée au milieu du cercle qui s'était formé devant Jésus (3), et les Pharisiens posèrent au Maître cette question insidieuse : — Cette femme vient d'être surprise en flagrant délit d'adultère; or Moïse, dans la Loi, nous a ordonné de lapider de tels coupables. Et vous, que dites-vous?

Le piège était habile. Si Jésus répondait : Lapidez, on pouvait l'accuser, auprès de Pilate, d'empiéter sur l'autorité romaine qui, dans les provinces conquises, s'était réservé le droit de vie ou de mort; et l'on soulevait le peuple contre sa doctrine inexorable. S'il répondait : Ne lapidez pas, on lui opposait Moïse, on le décriait dans l'opinion, et on l'accusait auprès du Sanhédrin, comme faux Messie. La désuétude de la loi ne le préservait pas; car le Messie devait en maintenir et en rétablir le règne.

Jésus se montra indifférent; il s'inclina, et du doigt se mit à tracer des lettres sur la terre.

Ceux qui l'avaient interrogé renouvelèrent leur demande. Il se releva :

— « Que celui d'entre vous », dit-il, « qui est sans péché, lui jette le premier la pierre. »

Il se baissa de nouveau et il écrivit encore sur la terre.

Jésus déjoue la ruse de ses adversaires; du domaine légal où ils l'ont placé, il s'élève au domaine supérieur de la moralité. Il ne s'érige point en juge de la Loi, il assume une fonction plus haute; en vrai Maître et vrai guide de la conscience, il rappelle à ces fourbes que, si un juge en fonction peut, malgré ses fautes personnelles, condamner et juger, un pécheur n'a pas le droit de se faire l'exécuteur de la justice de Dieu.

La parole : « Que celui qui est sans péché, jette la première pierre », est restée la formule qui condamne tous les faux zélateurs de justice, inexorables envers les pécheurs et toujours

(1) Voir le plan du Temple.

(2) JEAN, VIII, 1 et suiv.

(3) Au temps de Jésus, la loi qui punissait de mort les coupables était tombée en désuétude ; on ne faisait plus boire les eaux amères à ceux qui étaient accusés de ce crime. Le relâchement des mœurs expliquait cette tolérance. Il faut lire dans Josèphe, peu suspect de sévérité envers ses coreligionnaires, la peinture qu'il fait des mœurs à Jérusalem, sous les Hérodes, pour comprendre le degré d'abaissement et de corruption où la nation était descendue, chez ceux mêmes qui s'appelaient les Zélateurs, les Fervents (*).

(*) *Bell. Jud.*, IV, 10.

prêts à lapider les autres, alors qu'ils devraient se condamner eux-mêmes. Jésus met ses adversaires dans l'alternative de s'avouer coupables, et, par conséquent, indignes de sévir, ou, s'ils ne sévissent pas, — eux qui se targuent de justice, — de révéler leur peu de zèle pour la Loi.

Les Scribes et les Pharisiens, se voyant démasqués et pris au piège, se dérobèrent prudemment, lâchement, l'un après l'autre, du premier jusqu'au dernier, à commencer par les anciens.

Jésus demeura seul avec la femme debout devant lui.

C'étaient la misère et la bonté face à face.

Jésus, incliné, évitant de regarder la coupable comme pour ménager sa honte, se redressa :

— « Femme », lui dit-il, « où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a condamnée ? »

— Non, Seigneur.

— « Moi non plus, je ne te condamnerai pas. Va, et désormais ne pèche plus. »

Le seul qui aurait eu le droit de punir et de jeter la pierre, épargne et pardonne, laissant à la pécheresse le temps de se repentir et de croire. La mansuétude sera la loi du Règne nouveau. La justice est désormais vaincue par la miséricorde. Aucun maître n'a été plus inexorable que Jésus envers le mal, et plus doux envers le pécheur. Grâce à lui, l'homme oublie son âpreté à juger et à condamner ses frères ; avant de sévir contre eux, il songe à ses propres fautes, et au lieu de les accabler, il se frappe la poitrine.

Cette histoire, dont les critiques plus ou moins prévenus contre le quatrième Évangile ont suspecté à tort l'authenticité (1), aide à comprendre cette période si agitée du ministère de Jésus à Jérusalem. Elle montre avec quelle opiniâtreté ses adversaires le poursuivaient et quelles manœuvres perfides le parti des Docteurs imaginait pour le compromettre.

La faveur populaire dont Jésus était entouré les irritait et les offusquait. Ils cherchaient par tous les moyens à la lui ravir. Leur question au sujet de la femme adultère tendait à ce but ; mais la ruse est impuissante devant l'inébranlable fermeté et l'infaillible sagesse du Maître.

Aussitôt après, il continua d'enseigner, donnant à sa parole

(1) Voir l'Appendice O. *La femme adultère.*

toujours plus de clarté et de force; elle atteignit à Jérusalem, en présence des maîtres religieux, qui se croyaient initiés à tous les mystères de la Loi et des prophètes, à tous les secrets du Livre, sa plus haute puissance. Ce n'était plus à la nature et à la vie de tous les jours qu'il empruntait ses images, c'était sur l'Écriture même, sur la science juridique et l'histoire nationale, qu'il s'appuyait, pour déclarer ce qu'il était, ce qu'il devait accomplir.

Les Rabbis enseignaient que le Messie était Lumière, que la Splendeur habitait en lui (1). Jésus fait allusion à cette doctrine, dans ses nouveaux discours; il affirme qu'il est la vraie colonne de feu et la Lumière du monde. Israël symbolise l'humanité entière, la nuée lumineuse est l'emblème du Messie.

— « Je suis », dit-il, « la Lumière du monde (2). Qui me suit, ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la Lumière de vie. »

La colonne de feu guidait Israël, la nuit, dans le désert et l'amenait à la Terre promise; Jésus guidera l'humanité à travers les ténèbres où elle s'égare, il lui montrera que le Père l'attend dans son Royaume et lui tracera la voie. Elle n'aura qu'à le suivre, si elle veut échapper aux erreurs qui voilent la raison, et aux orages que les passions amoncellent. Cette Lumière de vie, qu'il promet à ceux qui le suivent, n'est point une science morte, abstraite, stérile, c'est une clarté vivante, féconde, inondant l'âme que la foi a mise en communion avec Dieu. Elle n'est pas réservée à une race privilégiée, elle est le patrimoine de tous ceux qui croient et qui aiment; elle ne nous éclaire pas sur ce qui se passe, elle nous initie à ce qui est éternel, au mystère de Dieu, à sa vie ineffable, voilée à tout regard humain; elle nous apprend le nom du Père, et nous montre que, malgré notre néant et notre corruption, nous sommes appelés à devenir ses enfants; elle nous fait connaître la force infinie de l'Esprit répandu en nous pour nous transformer à l'image du Père, et nous élever jusqu'à Lui. Toute autre lumière, auprès de celle-là, n'est que ténèbres; qui la possède est dans la clarté et la vie; qui ne la possède pas, dans le néant et l'ombre de la mort.

Celui qui, en Galilée, avait prononcé le discours sur la montagne, évangélisé les mystères du Royaume de Dieu, éclipsé

(1) *Echarabb.*, fol. 68, 4; *Beresch. rabb.*, fol. 3, 4. — (2) JEAN, VIII, 12.

par sa doctrine tous les maîtres et les prophètes, pouvait dire, à Jérusalem, à la face du peuple et de la hiérarchie : « Je suis la Lumière du monde. »

Nul n'a possédé à l'égal de Jésus la puissance de l'affirmation. Son enseignement dépasse nos misérables formules, et la pauvre logique humaine ne saurait le mesurer à nos premiers principes d'évidence. Mais ce que l'homme ne peut voir, il peut le croire ; et l'autorité morale de Jésus est digne de toute confiance. Dès qu'on s'est soumis à lui, on ne tarde pas à expérimenter la vérité de sa parole. L'âme en vit, et nulle preuve rationnelle ne donnera jamais la certitude qu'apporte le sentiment intérieur. La science humaine s'adresse à l'esprit, la science religieuse de Jésus fait appel à la conscience ; la première se justifie par des arguments logiques, la seconde, essentiellement agissante, atteste sa vérité par les vertus et la paix qu'elle engendre. Aussi, Jésus ne démontre pas, ne discute pas ; s'il le fait, c'est par condescendance, moins pour révéler sa doctrine que pour écarter ses adversaires, découvrir leur hypocrisie, dissiper leurs erreurs, et quelquefois confondre leur opiniâtreté.

Dans la pleine conscience de sa personnalité divine, de son union substantielle avec le Père, il apparaît comme le Témoin de la vérité (1) ; il l'énonce, il l'affirme, en la présentant sous mille formes appropriées. De là, le calme, la beauté, la transcendance de son témoignage. Rien n'égalera jamais l'expression tranquille, véridique, de l'homme qui voit et qui sait, qui est sincère et bon, qui ne veut ni se tromper ni tromper ; or, qu'est-ce qu'un tel homme comparé à celui qui voyait le Père et qui le connaissait, qui l'entendait et lui obéissait, qui n'avait ni exaltation, ni défaillance, et qui venait donner à tous la lumière vive et la paix de l'Esprit ?

Cependant, les Pharisiens ne supportaient pas qu'il s'arrogeât le titre et la gloire du Messie. En l'entendant parler ainsi de lui-même, ils ne purent se contenir ; et, croyant ruiner par la base même l'enseignement de Jésus, ils lui dirent : — Vous vous rendez témoignage à vous-même ; votre témoignage n'est pas digne de foi (2).

(1) JEAN, VIII, 13.

(2) C'était un axiome juridique chez les Rabbis : Nul n'est témoin dans sa propre cause.

Jésus, dans une première et décisive rencontre avec les mêmes docteurs, envoyés par le Sanhédrin, avait déjà démontré ses titres de crédibilité et légitimé sa mission par l'autorité de Jean, universellement reconnu comme prophète, par ses œuvres divines, par la voix de son Père et par les Écritures; aussi ne renouvelle-t-il plus sa défense. A l'opiniâtreté aveugle de ses ennemis, il oppose la fermeté croissante de ses affirmations; et, formulant la vérité avec la puissance que lui donne la conscience de ce qu'il est, il prend l'offensive.

— Détrompez-vous, leur dit-il, « alors même que je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage est vrai; car je sais d'où je viens et je sais où je vais (1) ».

Puis, rappelant un de leurs usages juridiques (2), en vertu desquels ils ne reçoivent pas le témoignage de personnes inconnues, il leur montra la cause cachée qui ne leur permettait point de croire à ses affirmations.

— « Pour vous, vous ne savez ni d'où je viens ni où je vais; car vous jugez selon la chair. »

Les Juifs n'écoutent que leurs traditions d'école, leur fausse science, leurs préjugés politiques et religieux; ils ne voient en Jésus que l'ennemi de ces traditions, le destructeur de cette fausse science, de ces préjugés; comment, dès lors, peuvent-ils le connaître? Plutôt que de renoncer à ce qui fait leur sagesse et leur gloire, ils dénigrent le Prophète, nient sa mission, et, attribuant à l'esprit mauvais sa puissance et ses miracles, ils s'enfoncent dans les ténèbres et dans la haine.

C'est l'éternelle histoire de la critique et de la philosophie en présence de Jésus : elle s'obstine à le vouloir mesurer au niveau de ce qu'elle nomme ses principes, et elle passe impuissante devant lui, condamnée à le méconnaître, à le rabaisser, toujours âpre à critiquer et toujours incapable de comprendre.

A cette fureur superbe de l'homme charnel qui juge ce qui le domine et rabaisse ce qui le dépasse, Jésus répond par un mot d'une douceur infinie.

— « Pour moi », dit-il, « je ne juge personne. »

Il en avait, le matin même, donné la preuve, par son attitude à l'égard de la femme adultère. Dans son premier avénement, la fonction de Messie n'est point de juger et de condamner, il offre à tous le salut et le pardon : ceux qui le repous-

(1) Jean, viii, 14. — (2) *Sanhédr. C.*, 5, *hal.* 3, 4.

sent se jugent et se condamnent eux-mêmes, en se montrant indignes du don divin.

— « Et cependant », ajouta-t-il, « si je juge, si je témoigne, mon jugement est vrai, mon témoignage est valable. »

Au jugement de l'homme sujet à l'erreur, incompétent sur tant de choses, superficiel et vain, entaché d'ignorance et de passion, toujours personnel et fragile, Jésus oppose le sien. Il le proclame vrai, dans la plénitude du mot; il s'élève au-dessus de l'humanité faillible et misérable; et il explique pourquoi :

— « Je ne suis pas seul, mais nous sommes là, moi et le Père, qui m'a envoyé. »

Affirmation prodigieuse qui dévoile la vie intime de Jésus. Toute créature intelligente est, par elle-même, loin du Père; elle sait qu'il existe, elle est ou elle peut être en mouvement vers lui, elle aspire à le connaître et à l'aimer; mais elle ne le voit pas, et elle n'est pas en lui. Jésus est dans le Père, avec le Père, dans l'unité d'une même essence; le Père et lui sont deux personnes égales.

Ne voir en Jésus que l'homme extérieur, c'est le juger sur l'apparence; il faut reconnaître encore ce que recouvre cette apparence. Nul regard profane n'y peut lire; le témoignage de Jésus seul nous en instruit, et c'est la grandeur de la foi de nous abandonner à ce témoignage extraordinaire par lequel le Fils de Dieu se révèle lui-même à nous. Qu'on l'accepte ou qu'on le repousse, il n'en demeure pas moins inébranlable dans son attestation. Toujours uni au Père, dont il reçoit éternellement tout ce qu'il est : la vérité, la puissance, la beauté, la perfection et la vie, il le traduit à l'humanité dans une parole qui affranchit et dans des actes qui restent le type de la vertu.

Alors Jésus s'appuyant, pour les mieux convaincre, sur la doctrine juridique de ses contradicteurs, doctrine consacrée d'ailleurs par la Loi (1), leur dit :

— « N'est-il pas écrit que le témoignage de deux hommes est tenu pour vrai ? Or, si je témoigne de moi-même, le Père, qui m'a envoyé, témoigne aussi de moi » : voilà les deux témoins (2).

En invoquant ici le témoignage de son Père, il ne rappelait

(1) *Deut.*, XVII, 6 ; XIX, 15. — (2) JEAN, VIII, 17-18.

pas seulement la voix qui l'avait publiquement, a son baptême, proclamé le Fils bien-aimé, ni les miracles qui prouvaient l'intervention constante de la puissance du Père dans sa vie; il attestait le fait intime de sa vie, il affirmait à nouveau qu'il se connaissait lui-même, qu'il connaissait sa mission dans la Lumière du Père vivant et parlant en lui.

Toutes ces déclarations solennelles sont sans analogues dans l'histoire de l'humanité. Parmi ceux qui, à titre de prophètes, d'envoyés, d'inspirés, ont étonné leurs contemporains, entraîné la foule, ébranlé les consciences, fondé des empires ou des religions, on n'en trouvera aucun qui ait ainsi parlé. L'illuminisme lui-même n'a jamais eu l'audace d'un tel langage, qui reste un des insondables mystères de Jésus. La foi seule peut le pénétrer, et il n'a de sens que pour elle. Si Jésus est le Fils de Dieu, tout est lumineux dans ce qu'il dit; s'il ne l'est pas, tout est folie. Qui osera le traiter d'aliéné? Les Juifs lui ont jeté cette injure; mais l'histoire a gardé Jésus à la hauteur de Dieu même où il s'était placé. En ébranlant le Temple et ses parvis, cette révélation a provoqué chez ceux qui l'entendirent les murmures, le scandale et l'ironie; mais elle a été plus forte que ces murmures, ce scandale et cette ironie; elle a créé une humanité nouvelle.

— Où donc est ton Père? lui dirent grossièrement les Pharisiens; un témoin doit être vu et entendu.

— « Si vous me connaissiez », répondit Jésus, « vous connaîtriez mon Père; mais vous ne connaissez ni moi ni mon Père (1). »

Jésus est le seul révélateur de Dieu; ce qu'il a enseigné, c'est la parole du Père; ce qu'il a fait, c'est l'œuvre de sa bonté; ses vertus, c'est la sainteté du Père; sa mission, telle qu'il la comprend, c'est la volonté du Père. Mais les Pharisiens aveugles ne voulaient rien voir en lui de tout ce qu'il manifestait, et ils se raidissaient dans l'opiniâtreté.

Il est facile d'entrevoir la véhémence de l'opposition que durent soulever de tels discours dans la portion du peuple qui obéissait en esclave à l'autorité, dans les chefs de parti et d'école et surtout dans la hiérarchie. Le pouvoir se sentait menacé, les docteurs supplantés, leurs partisans frustrés dans leurs vains rêves de grandeur nationale : tous étaient scan-

(1) JEAN, VIII.

dalisés. Ce messianisme si pur ne pouvait être vu que par les consciences droites et les esprits sincères. La haine jalouse couvait et grondait, éclatant seulement en paroles injurieuses et violentes. Cependant, elle n'inspira encore aucune mesure de répression. Personne, dit l'Évangéliste (1), ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. On espérait que le mouvement s'épuiserait de lui-même ; il devait grandir, au contraire, et l'opposition allait être réduite à ce dilemme : accepter l'Envoyé de Dieu ou le mettre à mort.

(1) JEAN, VIII, 20.

CHAPITRE III

NOUVEAUX TÉMOIGNAGES MESSIANIQUES DE JÉSUS.

La vie des peuples a des crises qui les sauvent ou les perdent. La fête des Tentes de l'an 29 marquait pour le peuple juif une de ces crises.

Le Messie qu'il attend depuis de longs siècles est là, dans sa métropole, et dans son Temple : il parle au peuple, il l'appelle, il s'affirme. Va-t-il être accepté ou méconnu, repoussé ou acclamé ? L'avenir d'Israël est suspendu à cette alternative. S'il accepte son Messie, il ne sauvera pas sa nationalité qui n'a plus de raison d'être, mais il accomplira la plus glorieuse des destinées; après avoir été le prophète de Dieu et de son unité, il sera l'apôtre de l'Évangile ; sinon, replié obstinément dans le particularisme de sa race et de sa Loi, il sera rejeté, à son tour, par celui qu'il aura répudié ; il traînera dans ce monde une vie sans gloire, perdu au milieu des peuples ralliés à l'unité du Royaume de Dieu, suspect à tous, inquiet, toujours déçu dans ses espérances de salut désormais sans objet, et incapable d'être sauvé, puisqu'il aura méconnu le seul Sauveur.

Jésus a la pleine conscience de cette crise émouvante. Il en voit une autre plus universelle et plus profonde, celle de l'âme humaine. En se manifestant à son peuple, il parle à l'humanité. Israël et le Temple sont au premier plan, l'âme et l'humanité à l'arrière-plan; ses discours ont une portée sans limites.

Son zèle pour convertir la nation se multiplie et grandit, comme l'opposition qu'il rencontre. Rien ne le ralentit, rien ne le décourage; mais il se heurte contre l'aveuglement de la masse, contre l'incrédulité haineuse des Pharisiens et de la hiérarchie.

En voyant s'accentuer cette opposition, Jésus, avec une tristesse menaçante, fit entrevoir à ces obstinés les conséquences de leur infidélité. L'appel qu'il adresse va finir. Il se retire, il disparaît. Sa venue n'est qu'un passage; comme il sort du Père, il retourne au Père. Malheur à ceux qui n'auront pas compris!

— « Je m'en vais », dit-il, « et lorsque je ne serai plus, vous me chercherez », vous appellerez vainement le Sauveur, il ne répondra pas; « et vous mourrez dans votre péché (1) ».

Le grand crime est de résister à Dieu; ceux qui le commettent en meurent. En s'en allant, le Christ emporte la vie; son absence fait la nuit et la mort. Si, du moins, on pouvait le ressaisir et le retrouver!

— Mais, non, ajouta-t-il, « là où je vais, vous ne pouvez venir (2) ». Il va à son Père, et nul ne peut s'élever vers le Père, si Jésus ne l'attire. L'Esprit vivant de Dieu est la seule force qui exalte notre nature dans l'Infini; or, cet Esprit n'est donné qu'à ceux qui ont foi au Fils de l'homme.

L'histoire du peuple juif est la plus effrayante justification des paroles de Jésus. L'heure messianique passée, Israël cherche vainement ce qui pourrait répondre à son immense besoin de salut. Le mal victorieux l'accable, l'asservit et le tue; il erre dans la mort, sans trouver jamais le chemin de la vie.

Ce départ mystérieux de Jésus, l'impossibilité de le rejoindre où il allait, provoqua l'ironie des Juifs, des Sadducéens surtout. Ils affectaient de ne point comprendre.

— Est-ce qu'il va se tuer? demandaient-ils. Que veut-il dire avec ces mots : Où je vais, vous ne pourrez pas venir (3) ?

Jésus, dédaignant ces moqueries, pénètre au plus profond de ces consciences fermées, et met à nu la cause secrète de leur opposition intraitable.

— « Vous êtes d'en bas », leur dit-il, « et moi, je suis d'en haut; vous êtes de ce monde, et moi, je ne suis pas de ce monde. Et, je vous le répète, vous mourrez dans vos péchés; car si vous ne croyez pas que c'est moi... oui, vous mourrez dans votre péché (4). »

En bas, il y a le néant et la créature; en haut, l'Être, le

(1) JEAN, VIII, 22. — (2) JEAN, VIII, 22. — (3) JEAN, VIII, 22. — (4) JEAN, VIII, 23-24.

Père, Dieu. Placé entre ces deux pôles contraires, l'homme peut se tourner vers l'un ou vers l'autre, s'élever à Dieu ou s'agiter dans son propre néant. S'il se détourne de Dieu, il devient un être d'en bas, emporté au tourbillon qui s'appelle le monde. Sa science n'est que ténèbres, car elle ne lui apprend ni d'où il vient ni où il va; sa sagesse et sa prudence ne sont que folie, car elles l'égarent loin de sa destinée. Il est la proie de toutes les illusions, de toutes les vanités, de tous les aveuglements, de toutes les douleurs, de toutes les tyrannies de l'égoïsme et du plaisir. En révolte contre la volonté de Dieu, il s'efforce de l'oublier, de le fuir; il voudrait que Dieu ne fût pas, et ne pouvant l'anéantir, il le nie, le supprime de sa vie et de ses pensées.

Jésus, sorti du Père, est l'Être d'en haut. En venant en ce monde, il ne perd rien de son essence divine, il remplit de Dieu l'humanité dans laquelle il s'incarne. Tout ce que son intelligence humaine voit et conçoit est de Dieu, tout ce que sa volonté demande et impose est de Dieu, tout ce que ses lèvres expriment est de Dieu; présent au monde, il n'est pas du monde, et, s'il y rencontre l'inintelligence, la répulsion et la haine, c'est auprès de ceux qui, au lieu de céder à l'attrait divin, se renferment dans leurs idées bornées, leur volonté propre et leur égoïsme.

Là est le motif de cette lutte ardente qu'il soutient aujourd'hui contre sa nation. Il fait appel à la conscience de tous : la fausse religion, la vaine légalité, la tradition des anciens et l'égoïsme national ou privé, lui répondent. Entre l'homme d'en bas, charnel, esclave du monde, et lui, — l'homme d'en haut, — toute entente est impossible; la répulsion est absolue, fatale.

La menace du châtiment, quelque terrible qu'elle soit, sera elle-même sans effet; Jésus l'agite encore, et se donne comme ayant, seul (1), pouvoir contre le mal et contre la mort. Qui le repousse n'échappera ni à l'un ni à l'autre; obstiné dans la résistance à la volonté de Dieu, — ce qui est l'essence même du péché, — il ne participera point à l'Esprit vivant de Dieu, — ce qui est la vraie mort, la mort de l'âme, la mort éternelle.

— « Oui », s'écria-t-il, avec un accent qui traduisait toute l'ardeur de son zèle, « si vous ne croyez pas que je suis, vous mourrez dans votre péché. »

(1) JEAN, VIII, 24.

A ces mots : Si vous ne croyez pas que je suis..., les Pharisiens l'interrompent. L'expression de Jésus rappelait celle même par laquelle Jéhovah se définit dans l'Ancien Testament, résumant dans le mot : « Je suis (1) », tout son être.

— Toi, s'écrient-ils, qui es-tu (2) ?

Ils veulent, ce semble, arracher à Jésus le mot de Christ qu'il a toujours évité jusqu'à présent, et dont on pourrait abuser contre lui. Il le prononcera au moment voulu, mais il n'a pas à subir la pression de ses ennemis ; on ne lui arrache pas plus sa parole avec des objurgations, qu'on ne met en jeu sa puissance par des provocations aigres et perfides.

— « Ce que je suis ? » répond Jésus, « absolument tout ce que je vous déclare (3). »

L'homme se trompe sur lui-même ; timide ou inconscient, il ne dit pas tout ce qu'il est ; ambitieux de paraître, il dit plus qu'il n'est ; souvent trompé ou perfide, il dit ce qu'il n'est pas. La parole de Jésus est adéquate à son être. Il est seul et vraiment tout ce qu'il affirme de lui-même. Les consciences où cette parole trouve la foi, ne tardent pas à sentir et à goûter que Jésus est le vrai Temple, la Source vive qui désaltère, la Lumière, le Pain céleste et la Vie. Cette expérience subjective de sa divinité éclipse toutes les certitudes de l'esprit. On n'est enraciné dans la parole du Sauveur qu'après l'avoir vérifiée dans des faits intimes qui ne trompent pas.

Jésus reprit alors le cours de ses reproches aux Juifs obstinés.

— « J'ai beaucoup de choses », ajouta-t-il, « à dire de vous, et à juger en vous ; et en cela, j'obéis à Celui qui me dicte mon message : mais il est véridique, Celui qui m'a envoyé, et ce que j'ai entendu de Lui, je le dis au monde (4). »

On remarquera l'insistance avec laquelle, dans ces enseignements solennels, il appuie sur sa communion intime, constante, totale, absolue, avec le Père ; il vient de lui, il retourne à lui ; le Père lui a tout donné ; c'est lui qui l'envoie et l'inspire, qui dicte sa parole et commande sa vie. Cette relation ineffable constitue le mystère même de Jésus, car elle implique sa filiation divine, et elle est la source de la

(1) *Deut.*, XXXII, 39 ; ISAIE, XLIII, 10. — (2) JEAN, VIII, 25. — (3) Voir Appendice P. *Exégèse* du « τὴν ἀρχήν ». — (4) JEAN, VIII, 26.

vérité, de la bonté, de la puissance, de la sainteté dont sa nature humaine déborde.

Ce rapport n'était guère entendu par les Juifs. La nouveauté et la sublimité d'un tel langage prêtaient même à de fréquentes méprises dans ces esprits qui l'écoutaient avec une raison remplie de sophismes et un cœur endurci, fermé à la confiance. Beaucoup, dans la masse, se demandaient quel était ce personnage dont le nouveau Prophète se disait l'envoyé, et qu'il désignait vaguement, sans le nommer. Ils rêvaient peut-être, suivant l'opinion du temps, de quelque être mystérieux qui devait précéder le Messie et avec lequel Jésus entretenait une relation cachée; ils ne comprirent pas qu'il leur parlait du Père (1).

L'inintelligence et l'obstination ne le rebutaient ni ne le lassaient. La vue de son supplice futur ne l'abattait pas; il y fait même allusion à mots couverts; il sait que, loin d'entraver sa mission, ce sera le point de départ de son triomphe, et il ne craint pas d'annoncer à ceux qui le combattent et le repoussent aujourd'hui, qu'ils le reconnaîtront demain.

L'avenir impénétrable épouvante les hommes; ils y voient le tombeau de leur gloire et le néant de leurs œuvres; Jésus le regarde avec confiance, car l'avenir doit le venger des défaites du présent.

— « Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi, que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle comme le Père m'a enseigné, et que Celui qui m'a envoyé est avec moi; et il ne m'a point laissé seul, parce que je fais ce qui lui plaît (2). »

L'histoire a justifié pleinement ces paroles prophétiques. La mort du Fils de l'homme a été son « exaltation », comme il se plaisait à l'appeler, en comparant sa croix à un trône. Lorsque les hommes, ayant épuisé contre Jésus leur colère, leur mépris et leur haine, croiront l'avoir vaincu, ils n'auront réussi qu'à préparer sa gloire. Affranchi désormais des infirmités de cette vie humiliée et douloureuse à laquelle il s'était volontairement asservi, il rayonnera dans sa puissance incoercible. C'est alors qu'éclatera la lumière; tous les yeux verront le Crucifié exalté de terre, et les Juifs eux-mêmes reconnaîtront un jour, à la fin des temps, ce qu'ils repoussent aujourd'hui, — la divinité du Fils de l'homme, la vérité de ses enseignements, et son absolue sainteté.

(1) JEAN, VIII, 27. — (2) JEAN, VIII, 28-29.

Malgré l'hostilité de ce milieu, la parole de Jésus ne se brisait pas toujours contre l'incrédulité opiniâtre; si elle déchaînait la tempête, elle apaisait plus d'une âme dans cette foule agitée. Plusieurs, dit l'Évangile, en l'entendant, crurent en lui; et, touchés par son enseignement, ils le reconnurent comme le Messie (1). Quelques-uns des chefs eux-mêmes étaient ébranlés (2). La puissance d'affirmation, la sincérité d'accent, le rayonnement de l'âme de Jésus, finissaient par dompter leurs préjugés; ils sentaient que les déclarations du grand Prophète n'étaient pas une vaine jactance.

Il voulut éprouver la foi de ces nouveaux croyants, car il la sentait superficielle et fragile.

— « Vous ne serez réellement mes disciples », leur dit-il, « que si vous demeurez fermes dans ma parole »; et si vous demeurez dans ma parole, « vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres (3) ».

Ce dernier mot souleva un orage; il prouve avec quelle sagacité Jésus se gardait contre les Judéens, si ancrés dans leurs vaines opinions et leur faux messianisme.

— La vérité nous affranchira? répliquent-ils; mais nous sommes la postérité d'Abraham, et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment donc oses-tu dire : Vous serez libres (4)?

Le vieux levain judaïque fermente dans ces consciences qui paraissaient s'ouvrir à la foi. La seule supposition de l'esclavage les offense; et ils retrouvent, pour la repousser, tout l'orgueil de leur sang.

Le malentendu va être dissipé : il ne s'agit point d'esclavage politique ni de servitude civile et personnelle, mais de l'asservissement de l'âme. L'accent de Jésus devint plus solennel : — « En vérité, en vérité », répondit-il, « celui qui fait le péché est esclave du péché (5). » Les Juifs savent maintenant en quoi consiste cette libération dont l'opinion populaire faisait une des gloires du Messie.

L'explication dut choquer plus violemment encore ces esprits infatués de leur propre justice. Qu'ils se vantent d'être les fils d'Abraham, ils n'en ont pas moins pour tyran le péché, et, devant le Père de famille, ils ne sont que des esclaves. Or, autre est la condition de l'esclave, autre celle du Fils. Le

(1) JEAN, VIII, 30. — (2) JEAN, XII, 42. — (3) JEAN, VIII, 31-32. — (4) JEAN, VIII, 33. — (5) JEAN, VIII, 34.

premier ne demeure pas toujours dans la maison : il n'y reste qu'au gré du maître, il peut en être expulsé et vendu; le second y demeure toujours.

On voit, sous un trait nouveau, quelle conscience Jésus avait de lui-même. L'homme est partout asservi au mal; quelle que soit la pureté de son sang et la loi religieuse à laquelle il obéit, c'est un esclave. Un seul être est le Fils, c'est Jésus. Il remplit la maison. L'honneur et la dignité de l'homme né esclave est seulement de pouvoir être libéré; mais il faut, pour cela, qu'il accepte, avec la parole du Fils, l'Esprit dont cette parole est l'organe.

Voilà les vérités sévères et consolantes qu'il enseigne à ce peuple. — « Si donc », conclut-il, « le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres (1). » Sinon, non. Loin de se prêter à cette œuvre et de se raffermir dans la parole qui délivre, les Juifs se laissaient ressaisir par leurs préjugés; ils eussent accepté un Messie qui les flattât, ils se révoltent contre celui qui les brise; sa parole ne s'enracine pas en eux; ils retournent à leurs préventions et à leur haine invétérée.

— « C'est pour cela », leur dit Jésus, « que vous cherchez à me faire mourir (2). »

Alors, portant le fer dans la plaie, il tranche dans sa racine cet orgueil indomptable des fils d'Abraham; et il leur montre quel est leur vrai père.

— Vous vous dites la race d'Abraham. « Pour moi, ce que j'ai vu dans mon Père, je le dis; et vous, ce que vous avez vu dans votre père, vous le faites aussi. » Il semble leur poser la question : Abraham est-il vraiment votre père?

— Oui, répondent-ils, notre père, c'est Abraham.

— « Si vous êtes les fils d'Abraham, faites donc les œuvres d'Abraham (3). » Soyez, comme lui, dociles à la vérité de Dieu (4); respectez comme lui ses envoyés (5).

L'hostilité des interlocuteurs se déchaîne; pressés par la parole de Jésus, ils n'essayent pas de se justifier, leur orgueil offensé se courrouce, ils ne veulent rien entendre, et ils répètent avec force : Abraham est notre père.

— « Si vous étiez les enfants d'Abraham », leur dit alors Jésus avec calme, et en les pressant toujours, « vous feriez les œuvres d'Abraham. Or, vous cherchez à me faire mourir,

(1) JEAN, VIII, 36. — (2) JEAN, VIII, 37. — (3) JEAN, VIII, 39. — (4) *Gen.*, XII, XXII. — (5) *Gen.*, XVI, XVII.

moi, un homme qui vous ai dit la vérité, la vérité que j'ai entendue de Dieu. Abraham n'a point fait cela. Mais vous descendez d'un autre, et vous faites les œuvres de celui qui est votre vrai père. »

Les Juifs, comprenant que Jésus parlait d'une filiation morale, s'écrient : — Nous ne sommes pas des enfants de fornication, nous sommes de la même foi qu'Abraham; et, comme lui, nous n'avons qu'un Père : Dieu.

— « Si Dieu était votre Père », répliqua Jésus, « vous m'aimeriez, car je suis sorti et je viens de Dieu; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est Lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage? Parce que vous ne pouvez comprendre ma parole (1). »

Les membres d'une même famille ont un accent, un mode de parler, auquel ils se reconnaissent, parce qu'un même sentiment, une même pensée, les inspire. L'étranger s'étonne de leur langage, et il ne les comprend pas, parce qu'il est d'un autre esprit. Jésus va révéler enfin à ceux qui ne peuvent recevoir sa doctrine, de quel esprit ils dérivent, et la cause profonde de leur inintelligence, de leur incrédulité et de leur invincible opposition. C'est un de ses mots les plus sévères à l'adresse de son peuple.

— « Ne dites pas que vous êtes la postérité d'Abraham; non, n'appelez pas Dieu votre Père. Le Père dont vous êtes issus, c'est le diable : il vous pousse, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Or, il a été homicide dès le commencement, et il n'est point dans la vérité, parce qu'il n'y a point de vérité en lui. S'il parle de son propre fond, il dit le mensonge, car il est menteur et le père du mensonge (2). »

C'est tout le génie du mal résumé dans la haine de l'homme et de la vérité.

Les deux traits sataniques : la haine et le mensonge, — la haine qui tue l'homme, et le mensonge qui tue la vérité dans l'homme, — se retrouvent dans ces Juifs au cœur endurci. Aveuglés par les suggestions de Satan, l'homicide et le menteur, ils méditent déjà la mort de Jésus, et se révoltent contre la doctrine de Dieu qu'il leur apporte.

Il le leur reproche avec sévérité : — « Et moi », s'écrie-t-il, « parce que je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Si

(1) Jean, VIII, 40-43. — (2) Jean, VIII, 44.

encore vous pouviez m'accuser de quelque faute; mais qui de vous peut me convaincre de péché (1)? »

La sainteté est une des plus hautes garanties de la vérité. L'homme ne possède ni la vérité ni la sainteté absolues; il est sujet à l'erreur, et sa raison se trompe; il est enclin au mal, et sa volonté défaille. Jésus n'a rien de ces deux faiblesses inhérentes à notre nature. Tandis que les plus saints, en devenant plus parfaits, se convainquent toujours mieux de la fragilité de l'esprit et des défaillances de la volonté, lui, le Fils de l'homme, affirme qu'il est dans la vérité et la sainteté absolues. Il déclare solennellement que toute parole sortie de sa bouche vient directement de Dieu; par conséquent, elle est l'expression pure de la vérité totale; et, à la face de ses adversaires, il ne craint pas de jeter ce défi : « Qui de vous me convaincra de péché? »

Le défi ne fut point relevé.

— « Alors », ajouta-t-il, « si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? »

Ce pourquoi, Jésus va le leur apprendre en deux mots qui démasquent l'universelle incrédulité.

— « Celui qui est de Dieu écoute et comprend les paroles de Dieu : vous n'écoutez ni ne comprenez, parce que vous n'êtes pas de Dieu (2). »

Être de Dieu, c'est obéir à l'attrait du Père qui nous pousse vers la plénitude de l'Être, de la vérité et du bien. Quiconque accueille cet attrait dérive de Dieu et appartient à Dieu. Il trouvera en Jésus la paix de ses désirs infinis; il entendra sa parole et comprendra qu'elle est de Dieu. Quiconque se dérobe à cet attrait pour se replier en soi, imite Satan : il ne se rattache plus à Dieu, il s'aime lui-même et sort de la vérité; il n'obéit qu'à ses propres désirs égoïstes et se complaît dans ses erreurs; et, comme Dieu est amour et vérité, en s'opposant à Dieu, il entre dans la haine et le mensonge. Tout ce qui lui parle de Dieu le trouble et l'irrite, toute vérité l'offusque. Il opprime et il trompe, tandis que Jésus affranchit et éclaire.

Les actes de la vie s'expliquent par cette orientation première de l'âme. Suivant que l'âme aspire vers Dieu ou se renferme dans son néant, elle croit ou ne croit pas, elle aime ou elle hait; elle va à la vérité ou au mensonge, au sacrifice

(1) JEAN, VIII, 45-46. — (2) JEAN, VIII, 47.

ou à la jouissance; elle se dévoue ou elle tue; elle suit l'Envoyé, le Fils de Dieu, ou elle le crucifie.

Ces reproches sanglants, qui soufflétaient l'orgueil des Juifs dans ce qu'il avait de plus sensible, leur arrachèrent des cris d'injure et de mépris. Ils jetèrent à Jésus cette insulte : — N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu as le démon?

— « Non », leur répondit Jésus, « je n'ai pas le démon; mais j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire; mais il en est un autre qui la cherchera et qui jugera (1). »

Lorqu'on lui disait des injures, dit un des témoins, il n'en rendait point, mais se remettait à Celui qui juge dans la justice (2). Il restait dans la vérité et dans l'amour, et il en appelait, avec la douceur des martyrs, à la justice de son Père. Dans son calme et sa force, au lieu de s'irriter, il rappelait à ses insulteurs les bienfaits divins qu'il réserve à ses disciples : — « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort (3). »

En communion avec l'Esprit de Dieu même, il puisera dans cette source intarissable la vie divine, la vérité et l'amour infinis; cette vie divine inondera le corps mortel lui-même et le ressuscitera pour l'éternité.

Mais Jésus ne peut dompter ces énergumènes; leur esprit mauvais les aveugle, sa mansuétude les exaspère, et ses promesses leur semblent une folie. Ils affectent de défigurer tout ce qu'il dit, en lui donnant un sens matériel et grossier.

— Nous voyons bien maintenant, s'écrient-ils, que le démon t'inspire. Abraham est mort, et aussi les prophètes; et tu oses dire : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra pas à jamais. Es-tu donc plus grand que notre père Abraham qui est mort? Et les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être (4)?

— Je ne suis que ce que Dieu a voulu. « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; celui qui me glorifie, c'est mon Père (5). »

Devant ces provocations violentes, Jésus ne se trouble pas. Qu'est-ce que les colères de l'homme en face de celui qui possède la lumière et la force de Dieu? Il répond par une des

(1) JEAN, VIII, 50. — (2) I PIERRE, II, 23. — (3) JEAN, VIII, 52. — (4) JEAN, VIII, 53-54. — (5) JEAN, VIII, 54.

déclarations les plus sublimes qui soient sorties de sa bouche, s'effaçant lui-même dans la gloire dont son Père l'a enveloppé.

La gloire du Fils de l'homme est dans son union totale, substantielle, personnelle, avec Dieu. Mystérieuse en elle-même, ineffable, elle se traduit par sa parole, sa sainteté et ses miracles; elle a fait de Jésus le centre religieux de l'humanité, le foyer universel de la lumière, de la vie et du salut. Elle est l'œuvre du Père, auquel Jésus rapporte tout, et qui est ainsi le principe éternel de sa glorification.

— « Vous dites qu'il est votre Dieu », ajoute-t-il, « et cependant, vous ne le connaissez pas; mais moi, je le connais. Et si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous qui prétendez le connaître, menteur. Mais je le connais et je garde sa parole (1). »

A l'aveuglement superbe de ses ennemis, Jésus oppose avec une certitude absolue et tranquille la connaissance qu'il a de son Père; et à leur question : — Es-tu plus grand que notre père Abraham? il répond en tranchant le mot :

— « Oui, car Abraham, votre père, a tressailli dans l'espoir de voir mon jour, et il l'a vu, et il s'est réjoui (2). »

L'allusion à sa dignité messianique était formelle. Il se donne pour Celui en qui les nations de la terre devront être bénies, selon la promesse faite au Père des croyants; cette promesse est aujourd'hui réalisée, et, dans la gloire de Dieu où il habite, Abraham le voit, et s'en réjouit.

Toujours grossiers et vulgaires, les Juifs surpris l'interrompent avec une indignation méprisante : — Tu n'as pas cinquante ans, l'âge extrême de la virilité, et tu as vu Abraham!

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham devînt, je suis (3). »

Abraham est devenu; Jésus est. Au commencement historique du Père des croyants il oppose son existence personnelle, éternelle, sans commencement et sans fin. C'est l'immuable présent. Cette parole rappelle le cri d'un psaume : « Avant que les montagnes fussent nées et que la terre fût fondée, d'éternité en éternité, tu es, ô Dieu (4)! » Elle a inspiré le prologue de l'Évangile auquel nous empruntons ces récits et ces fragments de discours; elle est de celles qu'on n'invente pas et qui ne s'expliquent que par la folie ou la divinité; elle

(1) JEAN, VIII, 55. — (2) JEAN, VIII, 56. — (3) JEAN, VIII, 57-58. — (4) *Ps.* XC, 9.

appartient à ce « parler » de Jésus qui tranche sur toute langue humaine, et que comprennent seuls les croyants. Aucune subtilité de l'exégèse ne peut la diminuer et la rendre plausible pour la critique qui nie la filiation divine de Jésus. Les interlocuteurs ne se sont pas mépris; ils l'ont jugée comme un blasphème; ils ne pouvaient que tomber à genoux ou lapider le Prophète. Dans la fureur de leur faux zèle, ils ont levé des pierres contre lui.

Jésus se déroba, et, suivi par ses disciples, il sortit du Temple (1).

(1) JEAN, VIII, 59.

CHAPITRE IV

LE MIRACLE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Les chemins et les portes des villes, en Orient, sont encombrés d'aveugles, d'estropiés, d'infirmes de toutes sortes, implorant la pitié des passants et demandant l'aumône d'une voix plaintive. La coutume n'a pas changé depuis des siècles.

Comme Jésus quittait le Temple (1), il aperçut, à l'une des portes, un de ces malheureux, aveugle de naissance : — Maître, demandèrent les disciples, en quoi a-t-il péché, lui ou ses parents, pour qu'il naquît aveugle?

Dans la doctrine religieuse, l'infirmité physique, comme la mort, a ses origines secrètes dans le péché. Ce serait une erreur de croire cependant que la souffrance d'un individu ait toujours sa cause immédiate dans une faute personnelle ou dans celle de ses parents. Jésus rectifie ce préjugé; et, élevant l'âme de ses disciples à une pensée plus saine, il leur indique ce que devient la douleur dans les desseins de Dieu.

— « Si cet homme est aveugle », leur dit-il, « ce n'est pas que lui ni ses parents aient péché; c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Toute douleur humaine, en effet, à la présence et sous l'action de Jésus, se transforme; elle l'émeut de pitié, il la guérit quelquefois, il la console toujours, et l'homme ne tarde pas à reconnaître dans ce bienfait le Dieu qui sauve. La vie du Maître n'est qu'un tissu des œuvres de sa bonté. Il s'y consumait, ne laissant échapper aucune occasion, car il savait que son passage sur la terre était rapide; il le comparait au jour, et sa mort lui semblait la nuit.

(1) JEAN, IX.

— « Tandis qu'il fait jour », disait-il, « il me faut accomplir les œuvres de Celui qui m'a envoyé. La nuit venue, personne ne peut plus agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Il allait en donner une preuve sensible à cet aveugle.

Il crache à terre, fait de la boue avec sa salive et étend cette boue sur les yeux de l'infirme.

— « Va », lui dit-il, « lave-toi dans la piscine de Siloé. »

Il s'en alla, se lava, et il revint voyant. C'était un jour de sabbat.

La piscine de Siloé (1) était située au pied et à la pointe sud-ouest de l'Ophel, à la rencontre des vallées du Cédron et du Gihon; elle recevait ses eaux d'une source appelée aujourd'hui Sitti-Mariam, par un canal souterrain creusé dans le rocher de la colline. Au temps d'Hérode, les murailles de Jérusalem s'étendaient jusqu'à la piscine, couvrant aussi une grande partie de l'Ophel, maintenant désert. La piscine est en ruine, à ciel ouvert. De rares débris de colonnes sont les seules reliques de la vieille église élevée là, dès les premiers siècles, au « Sauveur-Illuminateur ».

La guérison subite de l'aveugle-né fut bientôt connue. Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant mendier, assis au bord des chemins et au seuil des portes, se disaient : — N'est-ce pas celui qui était assis et mendiait? Quelques-uns répondaient : Oui; d'autres : Non, mais il lui ressemble. Et lui affirmait : C'est moi.

On l'interrogeait avec curiosité. — Comment donc tes yeux se sont-ils ouverts? — Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il en a enduit mes yeux et il m'a dit : Va à la piscine de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. — Où est cet homme? lui demandait-on. — Je ne sais pas.

On conduisit alors l'aveugle aux Pharisiens, qui lui demandèrent à leur tour comment il avait recouvré la vue. Il leur dit : — Il m'a mis de la boue sur les yeux; je me suis lavé, et je vois.

En présence du prodige, les Pharisiens se divisèrent au sujet de Jésus. Les uns disaient : — Cet homme n'est point de Dieu; il ne garde pas le sabbat. — Mais d'autres répondaient : — Comment un pécheur peut-il faire « ces signes »?

(1) Cf. *De bello Jud.*, VI.

Dans leur embarras, ils s'adressaient à l'aveugle : — Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? — C'est un prophète.

Ce mot les troubla.

Pressentant l'effet qu'un tel miracle allait produire dans la foule, ils mirent en doute le miracle. Afin de se confirmer dans leur négation, ils firent venir les parents de l'aveugle-né et ils les interrogèrent : — Est-ce là votre fils, celui que vous dites aveugle de naissance? Comment donc voit-il maintenant? — Oui, c'est là notre fils, aveugle de naissance, nous l'attestons. Mais, comment voit-il maintenant? nous ne savons. Qui lui a ouvert les yeux? Nous ne savons. Interrogez-le, il a l'âge; qu'il parle lui-même de lui-même.

La réserve des parents, dans leur réponse, était inspirée par la crainte, car les Juifs avaient déjà arrêté en conseil secret d'expulser de la synagogue quiconque aurait proclamé que Jésus était le Messie (1).

N'ayant rien pu obtenir des parents, les Pharisiens pensèrent à intimider celui qui avait été aveugle. On le rappela.

— Rends gloire à Dieu, lui dit-on, nous savons que cet homme est un pécheur.

Évidemment, leur but était d'amener cette âme simple à dire comme eux et à outrager, au nom de la piété orthodoxe et de l'obéissance aveugle à une autorité tyrannique, celui qui l'avait guéri. Mais une force invisible garde les faibles et les cœurs droits.

— Si cet homme est pécheur, je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle, et maintenant je vois.

Cette netteté, cette sincérité dans l'affirmation, les déconcerta. — Qu'est-ce qu'il t'a donc fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux?

L'aveugle, animé par l'esprit de Jésus, prit conscience de sa force.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit-il, et vous n'entendez pas. Pourquoi voulez-vous que je le répète?

Et il ajouta avec une pointe d'ironie :

— Est-ce que vous voulez, vous aussi, devenir ses disciples?

— Sois son disciple, toi, s'écrièrent les Pharisiens, en le maudissant; nous, nous sommes les disciples de Moïse, car

(1) JEAN, IX, 22.

nous savons que Dieu a parlé à Moïse; quant à celui-là, nous ne savons d'où il est.

— Voilà qui est surprenant, répliqua cet homme, vous ne savez d'où il est, et il a ouvert mes yeux. Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs; mais celui qui l'honore et fait sa volonté, il l'exauce. On n'a jamais ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né; si donc celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.

La réponse était sans réplique; mais l'orgueil blessé et la mauvaise foi ont toujours pour dernière ressource la violence et l'injure. Les Juifs se montrèrent injurieux et violents.

— Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes!

Il fut excommunié, et ils le jetèrent dehors.

Jésus l'apprit, et l'ayant rencontré, il acheva dans cet homme l'œuvre de son Père, et celui que les hommes repoussaient injustement fut recueilli par sa justice et sa bonté. — « Crois-tu, lui dit-il, au Fils de Dieu? » — Qui est-il, Seigneur? afin que je croie en lui. — « Tu l'as vu », lui dit Jésus; « celui qui te parle, c'est lui. » Il répondit : — Je crois, Seigneur; et se prosternant, il l'adora.

L'Évangéliste s'est visiblement complu à relater avec les détails les plus circonstanciés ce fait instructif. On peut lire entre les lignes de son récit l'histoire des âmes qui arrivent à la foi et de celles qui s'obstinent dans l'incrédulité. L'aveugle-né est le modèle des unes, les Pharisiens sont le type des autres.

Les miracles de Jésus sont éclatants comme le soleil. Sa force thaumaturgique a ébloui l'humanité par d'innombrables bienfaits : il a relevé les infirmes, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Ceux qui ont éprouvé cette force le disent; les parents et les voisins, le peuple entier, la constatent. Le témoignage est public, universel, populaire. Les esprits sincères l'acceptent; dans leur droiture, ils finissent par reconnaître, dans le thaumaturge, l'Envoyé de Dieu, et lorsque l'Envoyé de Dieu leur dit : Le Messie, le Sauveur, c'est moi, ils croient et tombent à genoux, en l'adorant.

Les Pharisiens, les juges, les éclairés, surpris d'abord par le prodige que le témoignage public leur signale, surpris par la vue même de ceux en qui le prodige s'est accompli, commencent par opposer au miracle et aux témoins l'*à priori* de leur sagesse, de leur prétendue science ou de leur infaillible

critique : — C'est impossible, s'écrient-ils, cet homme agit contrairement à nos lois, aux lois de notre religion ou aux lois reconnues de notre science et de notre sagesse. Il n'y a pas de fait contre de telles lois.

Mais les témoins insistent : les faits sont évidents, et l'évidence des faits l'emporte sur tout. La conscience du peuple, spontanée et sincère, va au fait et méprise la doctrine qui le nie. C'est alors que commence l'embarras de la fausse science, de la fausse raison, de la fausse religion. A tout prix, il faut ébranler le témoignage. On essaye de suborner les témoins, on tente, par une perfide exégèse, de dénaturer les documents. Si les témoins restent fidèles et si les documents muets ne se laissent pas falsifier, il n'y a d'autre recours que l'injure et l'anathème. Au nom d'une religion faussée, le témoin est traité d'impie; au nom d'une science superbe, il est méprisé comme un ignorant; au nom d'une politique violente et inexorable, frappé d'ostracisme et excommunié. Mais ces victimes de la persécution, réprouvées du monde, sont connues du Christ. Il aime leur simplicité, leur sincérité et leur courage, il les mène à la foi; il leur dit ce qu'il est, et elles le croient : ce sont les élus de son Royaume.

D'un côté, l'aveugle, le mendiant, le déshérité du monde, l'excommunié pour la cause de Jésus, confessant la divinité de celui qui ouvrit ses yeux à la lumière et son âme à la foi; de l'autre, les Pharisiens, les maîtres de la science, initiés à la Loi et à la doctrine des prophètes, les juges qui condamnent sans équité, qui anathématisent ce qu'ils devraient respecter, qui résistent à l'évidence et s'opiniâtrent dans l'incrédulité : voilà le contraste perpétuel qui caractérise l'œuvre de Jésus. Le Maître ne s'en étonne ni ne s'en émeut. Il en parlait souvent à ses disciples, n'y voyant que la volonté sage de son Père, la loi même de sa vocation messianique (1).

Aujourd'hui, il s'en explique à la face des Pharisiens :

— « Je suis venu en ce monde », dit-il, « pour exercer un jugement, pour que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles (2). »

Les ignorants, les simples, les pauvres en esprit qui ne savent pas et qui ne prétendent point savoir : voilà ceux que Jésus éclaire. Les soi-disant sages, infatués de leur science, de

(1) MATTH., XI, 25; LUC, X, 21; JEAN, VI, 37 et *pass.* — (2) JEAN, IX, 39.

leur culture, de leur système, convaincus qu'ils n'ont rien à apprendre, pas même de Dieu qu'ils croient représenter et de ses envoyés qu'ils dédaignent et éconduisent au nom de leurs axiomes : voilà ceux que le Fils de Dieu aveugle.

En entendant Jésus parler ainsi, quelques Pharisiens qui se trouvaient avec lui se récrièrent d'un ton ironique : — Est-ce que nous aussi, nous sommes des aveugles?

La réponse de Jésus fut écrasante dans sa douceur :

— « Ah! que n'êtes-vous aveugles? » vous chercheriez la lumière et vous n'auriez pas de péché. « Mais vous dites : Nous voyons, et vous repoussez la lumière que je vous apporte; et votre péché demeure (1). »

Malgré tous les obstacles, malgré les passions, la science hautaine des docteurs, les menaces et les mesures violentes de la hiérarchie, l'œuvre de Jésus se faisait et progressait dans la métropole. Là, comme ailleurs, les pauvres gens étaient ses prédestinés; il voyait son troupeau grandir, et il se regardait comme le berger; il admirait ces natures simples qui ne craignaient pas de se compromettre pour lui et de le suivre en dépit des injures, des anathèmes de leurs chefs. La vue de ses fidèles l'attendrissait, et elle lui inspira une de ses paraboles les plus touchantes.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais y monte par ailleurs, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte, c'est le pasteur des brebis.

« Le portier lui ouvre. Les brebis entendent sa voix. Il les appelle par leur nom, et les fait sortir. Lorsqu'il les a fait sortir, il marche devant elles; et les brebis le suivent; elles connaissent sa voix; elles ne suivent pas l'étranger, elles le fuient, ne connaissant pas la voix des étrangers (2). »

Les Pharisiens ne comprirent pas l'allusion; ils ne reconnurent point Jésus dans le berger, et ne comprirent pas qu'ils étaient eux-mêmes ces étrangers qui s'introduisent furtivement comme des voleurs dans le troupeau.

Jésus expliqua la parabole.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons : les brebis ne les ont pas écoutés.

(1) JEAN, IX, 40-41. — (2) JEAN, X, 1-5.

« Je suis la porte. Quiconque entre par moi sera sauvé. Il entrera, il sortira, il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler et égorger et perdre. Moi, je viens afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient surabondamment.

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, celui à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit ; et le loup ravit et disperse le troupeau. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'étant mercenaire, il ne se soucie pas des brebis.

« Moi, je suis le bon pasteur. Je connais les miennes, et les miennes me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père; et je donne ma vie pour mes brebis. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie. Il faut que je les amène. Elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'une bergerie et qu'un berger.

« Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie. Nul ne me la prend, je la donne de moi-même. Comme j'ai le pouvoir de la donner, j'ai le pouvoir de la reprendre. J'ai reçu de mon Père ce commandement (1). »

Cette parabole, empruntée, dans ses moindres détails, à la vie pastorale de l'Orient, est une de celles qui traduisent avec le plus de suavité le mystère ineffable de l'œuvre et de la personne de Jésus. Peu de noms le désignent mieux dans sa douceur que le nom de berger. La bergerie est le peuple de Dieu parqué et rassemblé, comme un troupeau choisi, dans l'enceinte, dans la barrière de la Loi. La porte de cette enceinte est le Messie. L'entrée n'était possible, en effet, qu'à la condition de croire et d'espérer en lui. La foi au Sauveur futur était l'âme de l'ancienne loi; on ne vivait que par elle, car on n'appartenait au peuple saint que par elle. Tous ceux qui, parmi les chefs, l'ont méconnue, — rois prévaricateurs, faux prophètes, faux messies, docteurs abusés par leurs vaines traditions et leur culte matérialiste, — ne sont que des voleurs et des larrons qui escaladent la loi sainte; ils ne nourrissent pas les brebis, ils s'en nourrissent; ils ne les font pas vivre, ils les égorgent; ils ne les conduisent pas, ils les perdent. Ceux que le Messie attendu inspirait déjà et qui sont entrés par lui dans la bergerie, les vrais envoyés et les vrais croyants, ont trouvé des pâturages et ont été sauvés.

Pour Jésus, il n'est pas seulement la porte, il est le berger.

(1) JEAN, X, 7-17.

Il a emmené loin de l'enceinte de l'ancienne bergerie, devenue trop étroite, les brebis qui sont siennes ; il les appelle, elles entendent et reconnaissent sa voix; il les conduit, marchant devant elles, dans des pâturages nouveaux où elles trouvent la plénitude de la vie; il meurt pour elles, afin de les sauver. Sa bergerie, à lui, c'est l'Église, elle est vaste comme le monde, éternelle comme Dieu ; et pour la remplir, il ira dans l'humanité perdue, où tant de brebis ignorées l'attendent, les appeler, les ramener. Ce sont elles qu'il désigne en disant : « J'ai d'autres brebis qui ne sont point du troupeau du peuple de Dieu, il faut que j'aille les chercher. » C'est son Esprit qui les recueillera par le ministère de ses apôtres.

Il sera le pâturage, son troupeau vivra de lui; à ce prix, Jésus sera vraiment le berger. La pensée de sa mort, toujours vive en lui, s'exprime aujourd'hui avec un trait particulier : il veut qu'on sache qu'il meurt librement, que si ses ennemis, — les loups de son troupeau, — le tuent, c'est qu'il se livre à eux, et qu'en se livrant, il accomplit la volonté de son Père.

L'amour déborde dans ce dernier discours tout rempli de mystère, qui termine la série des enseignements de Jésus, à Jérusalem, pendant la fête des Tentes de l'an 29 et les jours suivants.

Le résultat de cet apostolat a été fortement marqué par le quatrième Évangile. L'opinion ébranlée, agitée, se divise; quelques-uns ne voient dans la parole du Prophète qu'un délire, une folie, une inspiration de Satan, et ils cherchent à le persuader au peuple. — Pourquoi l'écoutez-vous ? disent-ils, il est possédé du démon et il déraisonne.

D'autres le défendent; la sagesse de ses discours les frappe, et ses miracles leur semblent la preuve de sa mission. — Non, répondent-ils, « ce ne sont pas les paroles d'un possédé. Le démon peut-il ouvrir les yeux aux aveugles (1) ? »

Dans le passé comme dans le présent, hier comme aujourd'hui, il faut que Jésus soit contredit; et, en avançant dans son œuvre, il apparaît toujours davantage le grand signe de division.

(1) JEAN, X, 19-21.

CHAPITRE V

PREMIÈRE RETRAITE DE JÉSUS EN PÉRÉE.

Jésus, en se déclarant le Fils du Dieu vivant, à la face du pouvoir et de la nation entière, en plein Temple, avec clarté et avec force, sans équivoque et sans figure, venait d'accomplir un des actes les plus nécessaires et les plus périlleux de sa mission. Pour qu'on crût en lui et en son messianisme, il devait s'affirmer; mais en s'affirmant lui-même, il allait au-devant de la mort.

Repoussé et méconnu par la hiérarchie, il n'était plus pour elle qu'un faux prophète et un blasphémateur; or, la loi punissait de mort les faux prophètes (1).

Il ne voulut pas brusquer le dénouement. Il s'éloigna de Jérusalem, laissant la ville toute remplie de son nom, et l'opinion aux prises avec ses enseignements qui la bouleversaient, éclairant les uns, aveuglant les autres et les scandalisant.

On se rappelle qu'en venant à la fête des Tentes (2), il avait, en chemin, envoyé soixante-douze disciples en mission dans des villes et des villages qu'il se proposait lui-même de visiter (3). Cette contrée doit être la Pérée méridionale; elle était la seule, de toute la terre judéenne, qui n'eût pas encore entendu la bonne nouvelle.

La Pérée occupait la rive orientale du Jourdain. Elle avait pour limites le fleuve à l'occident, la ville de Pella au nord, la forteresse de Macherous au midi, et l'Arabie à l'orient (4). Les tribus de Ruben et de Gad, et une partie de celle de

(1) *Deut.*, XIII, 5.
(2) Voir plus haut : livre II, ch. II.
(3) Luc, X, 1 et suiv. — (4) *Bell. Jud.*, III, 2.

Manassé, s'y étaient fixées autrefois, attirées par la fertilité de ses pâturages. Au temps d'Hérode, elle n'était guère peuplée ; les villages et les villes ne se voyaient que sur les plateaux ou près des rives du Jourdain ; les gorges sauvages et les flancs escarpés de la montagne étaient déserts. Après la mort d'Hérode, elle formait, avec la Galilée, la tétrarchie d'Antipas. Elle devint, sous la domination romaine, très prospère. Elle comptait plusieurs villes importantes : Pella, Gadara, Ammon-Galaad, Philadelphie, Gerasa, Hesbon. Toutes avaient leurs théâtres, leurs thermes, leurs cirques et leurs naumachies, leurs péribоles et leurs forteresses ; des voies stratégiques les reliaient entre elles ; mais depuis des siècles, tout est ruiné et dépeuplé. Quelques tribus de Bédouins, les Beni-Adouan, les Amaïdés et les Aziza, occupent seuls cette solitude où les vieux chênes meurent, laissant la terre nue et triste. Au printemps seulement, elle se couvre çà et là de belles moissons qui font la richesse de ses habitants, — race superbe et indépendante, moitié agricole, moitié pastorale, promenant ses tentes et ses troupeaux dans ce domaine tranquille.

C'est en Pérée que Jésus se retira et que les soixante-douze disciples vinrent le rejoindre ; la rencontre fut une joie pour le Maître et les ouvriers (1). Le succès des envoyés avait été complet, éclatant ; ils paraissaient étonnés et fiers du résultat de leur mission.

— Seigneur, dirent-ils à Jésus, les démons eux-mêmes nous sont soumis, en votre nom.

Pour lui, se sachant le maître souverain de tous les esprits mauvais, et le libérateur du mal, il leur répondit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. » Le triomphe de ses disciples n'est que le prélude de sa grande victoire future. Le règne satanique sera détruit ; et dès maintenant, en Jésus, le Règne de Dieu commence sur les ruines du règne de Satan.

— « Ne craignez pas, ajouta-t-il, dans un langage symbolique, je vous ai donné puissance de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute vertu de l'ennemi. » Ni la force ni la ruse n'auront prise contre vous : « rien ne vous nuira. Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. »

Quelque glorieuse que soit la fonction de ceux qui travail-

(1) Luc, x, 17 et suiv.

lent à l'œuvre du Royaume, à quoi sert-elle à l'ouvrier, s'il n'est lui-même incorporé au Royaume, et si son nom doit être effacé du Livre de Dieu ?

La pensée de ses triomphes à venir, la vue de ses disciples fidèles, au lendemain des jours qu'il venait de passer, à Jérusalem, en butte à l'hostilité, au mépris, à l'ironie, à l'aveuglement, à la haine, firent tressaillir Jésus; il éprouva, dit l'Évangile, un transport d'esprit.

— « Je vous rends grâces, ô Père », s'écria-t-il, « Seigneur du ciel et de la terre, vous avez caché ces choses aux sages et aux intelligents et vous les avez révélées aux petits. Oui, ô Père, il vous a plu ainsi. »

La volonté de son Père est tout pour lui. C'est en elle qu'il souffre et se résigne, se repose et s'appuie, se réjouit et tressaille, en elle qu'il vit et qu'il meurt. Elle domine toute l'œuvre du salut, et il en est l'exécuteur fidèle; or, la volonté du Père est que les mystères du Royaume se dérobent aux sages, aux maîtres de ce monde, et apparaissent aux petits. Depuis la première heure où Jésus s'est montré, cette volonté s'accuse toujours plus nette. En Galilée, il l'a constaté déjà; en Judée, à Jérusalem, il vient de l'éprouver à nouveau. Cette double expérience lui a toujours arraché le même cri (1). Il en sera ainsi dans la suite des temps; toute grandeur humaine qui se prévaudra contre Dieu et contre le Christ sera rejetée, toute humilité qui s'anéantira devant eux sera accueillie. Génie, puissance, culture, gloire mondaine, ne sont rien; le Père ne connaît que les humbles, les misérables en esprit, et, dans ce néant, tous les élus sont égaux; mais que les élus se rassurent, ils seront exaltés de la misère où ils gémissent, l'Esprit de Jésus les envahira, et ils trouveront en lui la vérité sans ombre, la vertu sans défaillance, l'amour sans mélange, la vie sans déclin.

L'œuvre du Royaume est l'œuvre des petits, elle ne grandit que par eux, et dans son origine comme dans son évolution, elle porte ce contraste éclatant : le néant de l'homme et la force de Dieu. Ce n'est pas le génie humain qui la fait avancer, — il l'entrave plutôt et la combat, — c'est la sainteté et la vertu; or, la vertu implique toujours le renoncement à soi et l'abandon à la volonté de Dieu, force souveraine du Royaume.

(1) Cf. MATTH., XI, 25 et suiv.

Jésus se savait le dépositaire de cette puissance, et il le disait aux siens :

— « Toutes choses m'ont été données par mon Père; et personne ne connaît le Fils que le Père, et le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils le veut révéler (1). »

En voyant ses disciples groupés autour de lui, initiés à sa parole et à son œuvre, il aimait, dans l'intimité, à leur redire la gloire et la joie de leur prédestination.

— « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Je vous l'affirme, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous contemplez, et ils n'ont pas vu; entendre ce que vous entendez, et ils n'ont pas entendu (2). » Ces quelques mots font revivre les heures douces où Jésus enveloppait ses fidèles du rayonnement de son âme, les remplissait de sa propre allégresse et leur apprenait à estimer leur vocation. Alors même que les Pharisiens les dédaignent et les méprisent, ils peuvent se réjouir, car ils sont les privilégiés de Dieu, et mieux traités que des prophètes et des rois.

Les documents sont muets sur les localités que Jésus parcourut avec ses disciples, en Pérée. Cette période nouvelle de voyages ne nous est racontée que par le troisième Évangile, qui s'est contenté du simple récit des faits. Mais, à ce détail près, tout se dessine avec netteté et précision; la foule apparaît empressée et enthousiaste, les Pharisiens hostiles ou défiants, insidieux, arrogants, opiniâtres; l'opposition et les violences dont Jésus a été l'objet, à Jérusalem, ont accru leur malveillance. Sa parole devient plus sévère à leur endroit; n'ayant plus à les ménager, il les flagelle impitoyablement. Ils sont le grand obstacle à son œuvre, le scandale des petits; son amour lui inspire des anathèmes accablants. Le voilà en pleine renommée; ce n'est plus le prophète inconnu, c'est le Messie qui parle.

La lutte ne tarda pas à éclater.

A l'occasion d'un exorcisme qui avait jeté le peuple dans l'admiration, les Pharisiens accoururent et renouvelèrent leurs attaques comme en Judée, comme en Galilée. Les uns disaient : — C'est au nom de Béelzébud qu'il chasse les démons; les autres : — Qu'il nous montre donc un signe dans le ciel (3).

Il semble qu'il y eût un mot d'ordre dans le parti pharisien

(1) Luc, x, 22; Matth., xi, 25. — (2) Luc, x, 23-24; Matth., xiii, 16-17.
(3) Luc, xi, 14 et suiv.

de traiter Jésus de possédé; on lui jette à la face, sur tous les chemins, en Galilée, en Judée, en plein Temple, en Pérée, cette injure et ce blasphème. Les sectaires sont toujours et partout les mêmes; ils se regardent comme les représentants uniques, exclusifs, de la vérité et du bien; qui les combat est nécessairement pour eux un suppôt de Satan, de l'erreur et du mal. Tout ce que Jésus dira sera tenu pour mensonge, tout ce qu'il fera sera mauvais. Nul n'a été poursuivi par eux d'une haine plus implacable. D'un mot, il chassait les démons, affranchissait de leur tyrannie les âmes opprimées : on ne voyait dans cette œuvre sainte qu'une action satanique. Il n'a cessé de relever avec indignation cet outrage qu'il appelait le blasphème contre l'Esprit-Saint et le crime irrémissible, éternel; il le repousse, aujourd'hui encore, avec la même logique véhémente, et il confond ses ennemis par leur propre doctrine.

— « Si c'est par Béelzébud que je chasse le démon, Satan est donc divisé contre lui-même? Tout royaume divisé est dévasté, les maisons s'écrouleront l'une sur l'autre. Le royaume de Satan est détruit. » Or, c'est cela même que je viens accomplir.

Et, faisant allusion aux exorcistes juifs (1) dont le métier était de chasser les démons pour de l'argent et qui trouvaient néanmoins un accueil plein d'honneur, il ajouta ironiquement :

— « Si moi je chasse les démons par Béelzébud, vos fils, par qui les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. »

Après avoir ainsi réfuté par un argument « ad hominem » l'hypothèse sacrilège de ses adversaires, Jésus leur explique, dans une parabole saisissante, la nature des guérisons qu'il opère et la vanité de leurs propres exorcismes.

— « C'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, donc le Royaume de Dieu est au milieu de vous. » Satan est vaincu; Dieu règne à sa place.

« Lorsque le fort armé garde l'entrée de sa maison, ce qu'il possède est en sûreté; mais si un plus fort survenant le subjugue, il emportera toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribuera ses dépouilles. »

Jésus s'affirme comme le seul victorieux de celui qu'il

(1) Cf. *Antiq.*, VIII, 2.

nomme mystérieusement le fort armé, le tyran de l'humanité.

— « Qui n'est pas pour moi, dans cette lutte, est contre moi; et qui ne recueille pas avec moi » les victimes arrachées au servage, « disperse ».

« Lorsque l'esprit immonde sort d'un homme, il erre en des lieux arides, cherchant le repos. Ne le trouvant point, il se dit : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Il revient, la trouve nettoyée de ses ordures, et ornée. Alors, il s'en va, il prend sept autres esprits pires que lui; ils entrent dans cette maison, ils y demeurent; et le dernier état de cet homme est pire que le premier (1). »

Jésus laisse entrevoir le drame caché qui se déroule entre l'âme humaine et les forces sataniques; il montre la stérilité et l'impuissance de tout ce qui, en dehors de lui, prétend nous affranchir. Ni les efforts de la volonté personnelle, laissée à elle-même, ni les pratiques plus ou moins superstitieuses de la philosophie, des vaines religions et de la piété pharisaïque, ne peuvent y réussir. Il ne suffit pas que le démon se retire, il faut que sa puissance soit liée par le seul esprit qui lui commande, l'Esprit de Dieu, et que l'Esprit de Dieu occupe la place d'où le Mauvais a été chassé; sinon, les puissances du mal resteront maîtresses; un moment assoupies, elles se réveilleront plus actives; un moment écartées, elles reparaîtront plus impérieuses; le servage ne fera que s'aggraver, et la corruption grandira avec le servage. Or, un seul être s'est révélé au monde avec la plénitude de l'Esprit de Dieu, c'est Jésus; et il est le seul qui, par le véritable exorcisme, réalise le Règne de Dieu dans la conscience et dans l'humanité.

Comme il parlait, un cri s'éleva de la foule. Une femme du peuple, une de celles peut-être que le Prophète avait guéries, dit à haute voix : — Bienheureux le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées (2).

Que de fois Jésus a été ainsi acclamé! Ce suffrage d'une femme, d'une inconnue, lui était plus doux que le blasphème des Pharisiens ne lui était odieux; il releva le cri, en exaltant celle qui l'avait poussé :

— « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent! »

Être la mère de Jésus n'implique directement qu'un rapport

(1) Luc, xi, 18-26. — (2) Luc, xi, 27-28.

avec son humanité; mais écouter et garder la parole de Dieu implique la communion avec son Esprit divin. Une seule créature a été appelée à la gloire de la maternité; mais toute âme est appelée à recevoir l'Esprit, et il y a plus de bonheur à recevoir le Dieu vivant qu'à donner le jour au Christ.

La multitude était accourue autour du Prophète; et après avoir confondu les Pharisiens qui le traitaient d'allié de Satan, il se mit à démasquer publiquement la perfidie de ceux qui s'obstinaient à lui demander un signe dans le ciel, comme preuve de sa mission.

Tous les signes messianiques annoncés par les prophètes, Jésus les avait multipliés; ils éclataient à l'envi, sous ses pas, à toute heure, resplendissant à tous les yeux, tels qu'Isaïe les avait décrits, depuis six siècles. Mais la sophistique des Pharisiens, aveugle et méprisante, les dédaignait ou les faussait, en les attribuant à la puissance de Satan. Convaincus que le ciel était à Dieu, et se persuadant que Jésus était un blasphémateur, ils le poursuivaient de ce défi : Donne-nous donc un signe du ciel, où Dieu seul est maître, et qui prouvera que Dieu est bien avec toi (1)!

Cette exigence, inspirée par la soif du merveilleux, par le préjugé, l'incrédulité et le dépit, indignait Jésus; il l'a rejetée avec une fermeté inflexible :

— « Cette race est perverse », disait-il à la foule, « elle demande un signe; eh bien, il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas. Oui, comme Jonas fut un signe pour les Ninivites, le Fils de l'homme en sera un pour cette génération (2). »

Évidemment, il s'agit de la mort et de la résurrection du Messie. Voilà le miracle terrestre et céleste tout à la fois, dont Jonas enseveli dans le ventre de la baleine et rejeté, après trois jours, sur le rivage, — a été la figure. Aucun ne peut lui être comparé. Mais il ne se produira qu'au temps marqué de Dieu; il aura pour principe l'ineffable amour de Jésus pour l'humanité, car cet amour le fera mourir, et l'ineffable amour du Père pour son Fils, car cet amour le ressuscitera. Le défi des Pharisiens sera relevé alors, Jésus l'annonce avec la confiance de celui pour qui l'avenir n'a pas de secret, parce qu'il est le maître de l'avenir. Il va plus loin, il laisse entendre que ce signe

(1) Luc, xi, 29-33. — (2) Luc, xi, 29-33.

obstinément réclamé n'aura pas raison de l'aveuglement et de la haine.

— « La Reine du midi se lèvera au jugement avec les hommes de ce temps et elle les condamnera; car elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; or, il y a plus que Salomon, ici. Et les Ninivites se lèveront au jugement avec cette race, et ils la condamneront; car à la prédication de Jonas, ils ont fait pénitence; or, il y a plus que Jonas, ici (1). »

Jésus, d'ailleurs, n'était-il pas, par lui-même, par sa parole, sa sagesse, sa vertu, par le rayonnement de tout son être, le plus éclatant des signes? Ni Jonas avec son zèle, ni Salomon avec sa prudence, ne l'égalaient. Pourquoi donc ces Pharisiens ne le reconnaissaient-ils pas? Ce n'est pas que la lumière manque à leurs yeux, mais c'est que leurs yeux n'en peuvent recevoir les rayons.

— « Personne, après avoir allumé une lampe », dit-il, « ne la place en un lieu caché ou sous le boisseau. On la met plutôt sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. »

La lampe, c'est lui; le Père l'a allumée pour que l'humanité entière en voie la clarté.

Mais il faut que les yeux s'ouvrent et reçoivent ses rayons.

— « La lampe de votre corps », ajoutait-il, « c'est votre œil. Si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière, et s'il est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres.

« Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténèbres. Mais si votre corps est lumineux tout entier, sans mélange de ténèbres, tout sera lumineux, et la lampe vous éclairera de sa splendeur (2). »

Jésus aimait cette image, et l'a plus d'une fois rappelée; elle traduisait, sous une forme nette et douce, un des devoirs les plus nécessaires : la droiture du cœur, la simplicité de l'intention, la pureté de la conscience.

Tous les témoignages qui révèlent Dieu et qui éclatent autour de Jésus seront vains pour l'homme dont le cœur est faux, l'intention hypocrite, la conscience coupable. Les signes resteront ténébreux, et les plus étonnants miracles ne prouveront rien. Le génie le plus perspicace sera frappé de cécité,

(1) Luc, xi, 29-33. — (2) Luc, xi, 33-36.

car la lumière de Dieu ne pénètre dans l'homme que par le cœur et la conscience; c'est le cœur et la conscience qui font taire les préjugés, rejettent les vains systèmes et tout cet égoïsme du génie, si habile et si opiniâtre à répudier les faits par lesquels Dieu se témoigne.

En réalité, et quoi qu'on puisse penser de l'influence des erreurs régnantes, des travers religieux chez les Juifs, le grand obstacle que rencontrait Jésus, c'était moins leurs préjugés que leurs vices, la vanité, l'importance qu'ils se donnaient, leur avarice, leur hypocrisie, leur indifférence et leur mépris des autres.

Lui, dont la miséricorde était sans fond pour les petits, les humbles et les pécheurs, avait contre ces hypocrites et ces coupables, si retors à masquer leurs vices, d'inexorables sévérités. La douceur n'avait plus de prise sur ces endurcis; mais les saintes colères de Jésus, en les flagellant, vengeaient du moins la vérité qu'ils outrageaient et la justice à laquelle ils ne pouvaient échapper.

Un Pharisien l'avait prié de prendre chez lui le repas du matin (1). L'invitation cachait, — la suite du récit l'indique, — un sentiment de malveillance. Jésus entra sans faire d'ablution et vint prendre place sur le lit destiné aux convives.

Le Pharisien, scandalisé, se demandait pourquoi il ne s'était point purifié avant le repas. Le Seigneur, devinant la pensée de son hôte et des convives, se mit à leur dire d'un ton sévère, avec l'autorité du juge qui lit dans la conscience :

— « Vous autres, Pharisiens, vous nettoyez l'extérieur de la coupe et du plat; mais votre intérieur est tout plein de rapine et de méchanceté. Insensés que vous êtes! celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans ? »

Le dehors, c'est la matière; le dedans, c'est l'âme. Dieu a créé l'une et l'autre : la purification du corps ne peut tenir lieu de la purification de l'âme; c'est l'âme plutôt qui sanctifie le corps et qu'il faut purifier; or, l'âme n'est pure que par la charité et l'amour.

— « Faites donc l'aumône », ajoutait-il, « avec ce qui est au dedans des coupes et des plats, et tout sera pur pour vous. »

Après avoir ainsi mis à nu et stigmatisé le grand travers des Pharisiens, il les couvrit d'anathèmes.

(1) Luc, xi, 37 et suiv.

— « Malheur à vous, Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe et de la rue et de toutes les herbes, et qui négligez la justice et la charité de Dieu! Ces choses, il les fallait faire et ne point omettre les autres.

« Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous aimez les premiers sièges dans les synagogues, et qu'on vous salue sur la place publique!

« Malheur à vous, parce que vous ressemblez à des tombeaux qui n'apparaissent point et sur lesquels on marche, sans le savoir! »

La véhémence de ces reproches était telle, qu'un docteur de la loi, un Scribe, un de ces sages de profession qui avaient la garde des Écritures et des traditions pharisaïques, l'interrompit, indigné : — Maître, s'écria-t-il, en parlant de la sorte, vous nous outragez aussi.

Jésus, pour toute réponse, multiplia et aggrava ses anathèmes.

— « Oui, à vous aussi, docteurs de la loi, malheur! Car vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter et que vous ne touchez pas même du doigt. Malheur à vous, qui bâtissez des tombes aux prophètes... et vos pères les ont tués! » Et, avec une ironie sanglante, démasquant la vanité de ces honneurs qu'ils croyaient rendre à ces victimes saintes, il ajouta : « Vous montrez bien que vous consentez aux œuvres de vos pères, car eux les ont tués, et vous les ensevelissez dans des sépulcres. »

La mort des prophètes rappelle à Jésus la sienne et les persécutions de ses disciples; il sera, lui aussi, victime du même fanatisme homicide, et il le prophétise à ses auditeurs bouleversés, irrités.

— « La sagesse de Dieu, s'écria-t-il, a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres : ils tueront les uns et ils poursuivront les autres. Mais la justice de Dieu veille. Le sang de tous les prophètes versé dès le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, égorgé entre le temple et l'autel, oui, je vous le dis, ce sang-là sera redemandé à cette génération (1). »

Le plus grand crime des docteurs, celui qui arrachait à Jésus le dernier de ses anathèmes, c'était leur prévarication, comme pouvoir enseignant; car ils entravaient par là l'œuvre messianique et en détournaient le peuple.

(1) Luc, XI, 49-51. Cf. *Gen.*, IV, 8 ; *II Paral.*, XXIV, 22.

— « Malheur à vous, Scribes, parce que vous avez pris la clef de la science et vous n'y êtes point entrés, et vous avez repoussé ceux qui entraient ! »

Les Écritures auraient dû les instruire de la science du Royaume, et, puisqu'ils s'en étaient réservé le monopole, puisqu'ils en avaient la clef, ils devaient entrer eux-mêmes les premiers et introduire ceux qu'ils dirigeaient. Ils ont failli à leur mission ; si le Sauveur a été méconnu, rejeté, si la nation a menti à sa destinée, la faute en est à eux ; ils eussent perdu non seulement leur peuple, mais l'humanité entière, si l'aveuglement et l'opiniâtreté de l'homme pouvaient jamais empêcher Dieu et tromper ses desseins.

Pas une conscience droite qui ne tressaille à cette voix divine condamnant, sans appel et pour jamais, la vertu hypocrite, la tyrannie et le scandale de ces êtres faux et malfaisants pour lesquels la religion est un masque, et le plus saint des pouvoirs, — le pouvoir religieux, — un moyen de tromper, d'asservir et d'aveugler les hommes.

Les Pharisiens se relevèrent sous le fouet de la justice qui les fustigeait ; ils se mirent à presser Jésus, à l'accabler de toutes sortes de questions, lui tendant des pièges, tâchant de le surprendre et de lui arracher quelque parole pour l'accuser.

La scène devenait violente. La multitude était accourue. On se foulait autour de lui. Jésus dut sortir avec ses disciples. En les voyant, il les rassura et leur apprit à tenir tête à l'orage (1). Il leur recommanda la prudence.

— « Défiez-vous de ce mauvais levain des Pharisiens », disait-il. « C'est de l'hypocrisie. » Puis, sa voix redevenant douce, il les appela ses amis.

— « Ne craignez pas, vous autres, ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ne craignez que celui qui tue l'âme, et qui, après avoir tué le corps, peut vous jeter dans la géhenne du feu. Oui, ne craignez que celui-là. » Il leur rappelait que le Père veillait sur eux ; et le Père n'oublie aucune créature, pas même les passereaux qui se vendent deux deniers. Il leur disait encore que leurs cheveux étaient comptés ; que, s'ils confessaient le Fils de l'homme devant les hommes, lui, le Fils de l'homme, les reconnaîtrait devant les anges de Dieu. Son Esprit n'était-il pas avec eux ? On les conduira dans la synagogue, devant les magistats et les gens du pouvoir ;

(1) Luc, xii, 1 et suiv.

qu'ils ne s'inquiètent de rien, ni de ce qu'ils doivent dire ou répondre : l'Esprit-Saint le leur suggérera, à l'heure même.

On sent que sa situation s'aggrave et se tend. A mesure que le dénouement approche, Jésus attire plus près de lui ses disciples, et cherche à les pénétrer de sa force et de sa tendresse.

La foule ne le quitte pas; en dépit de la haine dont ses maîtres poursuivent le Prophète, elle subit sa parole et son attrait. Il l'instruit, chemin faisant, l'arrache à sa misère, lui montre la voie et les approches du Royaume nouveau. Rien ne le distrait de sa grande œuvre et de sa mission. Le temps presse, il faut se hâter.

Un homme du peuple s'étant approché de lui pour lui dire d'ordonner à son frère de partager avec lui l'héritage paternel (1), il lui répondit :

— « O homme, qui donc m'a constitué juge ou arbitre entre vous? »

Est-ce que l'Envoyé de Dieu est venu en ce monde pour s'occuper des intérêts terrestres? Sa destinée est divine; ce n'est point la vie d'un jour et ses biens misérables qu'il apporte, c'est la vie éternelle et le Royaume du Père. Mais il sait que l'homme est âpre à jouir, et, au lieu de régler les différends que cette âpreté provoque, il enseigne le détachement de tout et le secret de l'éternité.

— « Veillez, prenez garde à l'avarice. Ce n'est point dans l'abondance des choses d'ici-bas qu'est la vie », car tout ici-bas nous échappe au moment même où l'on croit le tenir.

A ce propos, il dit cette parabole (2) :

— « Il y avait un homme riche dont le champ avait rapporté beaucoup de fruits. — Que ferai-je? pensait-il en lui-même, je n'ai rien où serrer mes fruits. Voici ce que je ferai : Je détruirai mes greniers, j'en élèverai de plus grands, j'y rassemblerai tout ce qui m'est né et tous mes biens; je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens amassés pour plusieurs années, repose, mange, bois, réjouis-toi.

« Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même, on te redemandera ton âme; et tout ce que tu as amassé, à qui sera-t-il?

« Ainsi en est-il de celui qui thésaurise pour soi et qui n'est pas riche devant Dieu. »

(1) Luc, XII, 13-16. — (2) Luc, XII, 16 et suiv.

Dans l'intimité, il parle à ses disciples comme aux enfants bien-aimés du Père céleste, leur inspirant une filiale et absolue confiance en sa bonté, en sa Providence, toujours en éveil, en sa munificence infinie; il ne veut pas qu'ils ressemblent aux païens, aux gens de la terre, inquiets, affairés, qui n'ont pas de Père veillant sur eux. Il ne proscrit pas l'activité tranquille, mais il défend le trouble, l'inquiétude et l'angoisse, et il les rassure, en leur dépeignant l'action de Dieu si visible et si paternelle dans la nature.

— « Voyez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent. Ils n'ont pas de cellier ni de grenier, et Dieu les nourrit. N'êtes-vous pas de plus de prix qu'eux?

« Voyez les lis : ils ne travaillent ni ne filent, et ils grandissent, et Salomon, dans sa splendeur, n'est pas vêtu comme l'un d'eux. C'est Dieu qui tisse leur vêtement. Et cependant, ils seront jetés demain au four.

« Ne craignez donc pas, hommes de peu de foi. Non, ne vous inquiétez ni de ce que vous mangerez ni de ce que vous boirez; ne vous perdez pas dans une vaine prévoyance. Votre Père veille, et il sait ce dont vous avez besoin. »

Il leur montrait aussi le but éternel vers lequel doivent tendre les âmes affranchies de la tyrannie des besoins.

— « Cherchez le Royaume de Dieu et sa justice; les autres choses vous seront données par surcroît (1). »

Que peut redouter celui qui, malgré le dénuement terrestre, est appelé à régner en Dieu? — « Ne craignez pas, petit troupeau, puisqu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » Agrandissez plutôt votre dénuement. « Vendez ce que vous avez et distribuez-le en aumônes. Faites-vous des bourses que le temps n'use point, un trésor qui subsiste dans les cieux, où les voleurs ne pénètrent point et où les vers ne rongent point.

« C'est là qu'est votre trésor; là aussi doit être votre cœur (2). »

L'homme ne peut chercher son trésor que dans le créé ou l'incréé, dans ce qui passe ou dans ce qui demeure, dans la terre où tout meurt, ou dans le ciel que Dieu remplit. Laissé à lui-même, à sa lourde misère, il va de tout son poids vers la matière, et il n'y trouve que vanité et mort; Jésus seul l'a relevé vers Dieu; depuis qu'il a paru dans l'humanité, il

(1) Luc, xii, 16-32. — (2) Luc, xii, 34.

s'est formé en elle une race nouvelle qui, tout en dédaignant cette vie d'un jour, l'honore de son travail et la transfigure de ses vertus, — race héroïque, dont le cœur se nourrit de Dieu, et fait, dès ici-bas, l'apprentissage de l'éternité.

Le petit troupeau a grandi depuis l'époque où Jésus l'a formé et initié à cette gloire divine, la lutte ne lui a pas manqué et ne lui manquera aucun jour; c'est pourquoi il disait aux siens :

— « Ceignez vos reins, ayez dans vos mains la lampe allumée, comme ceux qui attendent que le Maître retourne des noces, afin, lorsqu'il viendra et frappera à la porte, qu'ils lui ouvrent sans retard.

« Heureux ces serviteurs que le Maître, à son retour, trouvera veillant! Je vous le dis, en vérité, il se ceindra, les fera mettre à table, et allant de l'un à l'autre, il les servira. Qu'il vienne à la seconde veille ou à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux ces serviteurs! »

La venue du Maître est incertaine; il faut être prêt toujours.

— « Si le père de famille savait à quelle heure le voleur viendra, il veillerait et ne laisserait point percer sa maison. Vous donc, aussi, tenez-vous prêts; car, à l'heure inattendue, le Fils de l'homme viendra (1). »

La magnificence de ce que Jésus promettait dans ce symbole du festin royal où Dieu même servirait les convives du Royaume, avait frappé Pierre : — Seigneur, dit-il au Maître, est-ce à nous que vous dites cette parabole ou à tous?

Jésus laisse entendre que la récompense sera donnée à tous, selon le degré de fidélité; mais les Apôtres auront un sort privilégié.

— « Quel est le dispensateur fidèle et prudent que le Maître a établi sur ses serviteurs pour donner à chacun, au temps fixé, sa mesure de froment? »

N'est-ce pas vous, les disciples? semble dire Jésus.

— « Heureux celui que le Maître, lorsqu'il viendra, trouvera agissant ainsi. Je vous le dis, en vérité, il l'établira sur tous ses biens.

« Si, au contraire, le serviteur se disait : Mon maître tarde à venir, et s'il commence à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire, à s'enivrer, le maître de ce servi-

(1) Luc, XII, 35 et suiv.

teur arrivera au jour où il ne l'attend pas, à l'heure qu'il ignore, et il le déchirera de verges et lui fera partager le sort des infidèles. Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, n'aura rien préparé, rien fait selon sa volonté, recevra plus de coups. Celui qui, ne l'ayant pas connue, aura fait cependant des choses dignes de châtiment, sera moins durement traité. Car à celui qui a beaucoup reçu on demande beaucoup, et on exige davantage de celui à qui on a donné plus de confiance (1). »

Nous surprenons ici, dans les entretiens de Jésus avec ses disciples, la première allusion à son retour sur cette terre qu'il va bientôt quitter et où il laissera ses Apôtres comme ses dispensateurs fidèles et prudents. Ce sont eux qui devront nourrir du froment de la vérité les serviteurs et les servantes de Dieu : fonction sublime qui sera leur gloire, s'ils l'accomplissent, et leur condamnation, s'ils viennent à la trahir.

Il est difficile de reconstituer, sans documents positifs, les scènes intimes où, réuni avec les siens, le Maître se livrait à eux dans des confidences d'autant plus émues que la situation devenait plus douloureuse et plus menacée. On les devine cependant à quelques mots profonds qui traduisent avec énergie ses sentiments, ses préoccupations et ses tristesses.

L'âpreté de la lutte dont il était l'objet devait intimider parfois le petit troupeau; alors, plein de résolution, Jésus se comparait au brandon enflammé et disait :

— « Je suis venu répandre le feu sur la terre. Qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume (2)? »

Sa parole véhémente contre les Pharisiens et contre tous ses ennemis acharnés attisait la flamme; et il était résolu à l'attiser encore. Son esprit était vraiment un feu dévorant, et qu'avait-il voulu depuis qu'il s'était déclaré l'Envoyé du Père, sinon le répandre?

Il parlait aussi en figure de sa mort prochaine; il la voyait devant lui, sanglante, et l'appelait un baptême. — « Je dois être baptisé d'un baptême », disait-il, et malgré l'effroi dont une telle pensée le saisissait, il ajoutait : « Qu'il me tarde que ce baptême s'accomplisse (3)! »

S'il relevait leur courage et leur espérance, en leur pro-

(1) Luc, XII, 42-48. — (2) Luc, XII, 49. — (3) Luc, XII, 50.

mettant les joies du festin de Dieu dans l'éternité, il dissipait les illusions sur sa grande œuvre en ce monde, qu'il appelait une œuvre de déchirement et de séparation. Leurs yeux ne le voyaient-ils pas déjà dans l'accueil fait à leur Maître, dans les polémiques soulevées par sa parole, dans la haine et l'amour dont sa personne était l'objet? Ce caractère allait devenir plus aigu, et il resterait à jamais la marque de l'œuvre.

Les hommes confiants ou perfides ne manquent jamais de se promettre la paix triomphante et de bercer leurs prosélytes de ces vains rêves sitôt démentis; Jésus a la clairvoyance et le courage, il veut qu'on sache ce qu'il vient accomplir; c'est à travers la cruelle réalité qu'on doit aller à lui.

— « Ne pensez pas, dit-il aux disciples, que je suis venu apporter la paix sur la terre. Non, je vous le dis, c'est la discorde; car désormais, de cinq qui sont dans une maison, trois seront divisés contre deux, et deux contre trois. Le père contre le fils et le fils contre le père; la mère contre la fille et la fille contre la mère; la belle-mère contre la bru et la bru contre la belle-mère (1). »

Ainsi, celui que le prophète appelait le Prince de la paix déchaîne la guerre universelle et sans trêve dans ce monde qui le hait. Ses élus seront comme lui, soulevant autour d'eux mille oppositions, mille conflits sanglants. Le Royaume qu'il aura fondé n'échappera pas à la loi : il devra grandir sous le coup des persécutions de tous les royaumes de la terre. Dans cette lutte pour l'existence qui s'impose à toute créature, les disciples de Jésus se reconnaîtront à un signe : à l'exemple de leur Maître, ils se livreront à leurs bourreaux; ils se feront tuer, mais ne tueront pas; leur mansuétude sera leur force; à la haine ils opposeront l'amour; à la vengeance, le pardon et la charité; au glaive homicide, la croix. Le Maître a sauvé le monde, en donnant sa vie; ils continueront de le sauver, en prodiguant la leur; et, afin qu'ils restent fidèles à ce rôle de victimes, Dieu leur refusera presque toujours la puissance matérielle, il les gardera faibles et désarmés, sans autre force que son Esprit, sa parole et son amour.

Au peuple qui affluait autour de lui, il renouvelait ses appels avec un accent plus entraînant. Le voyant avide de

(1) Luc, XII, 51-53.

miracles, curieux de l'entendre, mais indécis et si lent à se repentir et à croire, il le gourmandait, il le pressait.

— « Lorsque vous voyez un nuage se former au couchant, aussitôt vous dites : La pluie vient, et il arrive ainsi. Lorsque le vent du midi souffle, vous dites : Il fera chaud, et il arrive ainsi. Hypocrites! vous savez juger l'aspect du ciel et de la terre, comment ne reconnaissez-vous pas ce temps-ci (1)? »

L'état politique de la nation, l'avénement du grand précurseur Jean-Baptiste, les miracles prodigieux de Jésus, sa sainteté aussi prodigieuse que ses miracles, sa sagesse et son enseignement aussi prodigieux que sa sainteté : quels signes populaires pour émouvoir la conscience de tous et l'avertir de la venue du Royaume de Dieu! Rien n'éclaire ces indifférents et ces aveugles.

La lumière éclate : ils ne veulent pas voir. Ils se laissent entraîner par les sophismes religieux de leurs maîtres.

— « Pourquoi, leur dit Jésus, ne jugez-vous pas par vous-mêmes ce qui est juste (2)? »

Il les menaçait de la justice inexorable de Dieu. — « Lorsque vous allez devant le gouverneur avec votre adversaire, tâchez de vous dégager de lui, en chemin, de peur qu'il ne vous traîne devant le juge, que le juge ne vous livre à l'exécuteur, et que l'exécuteur ne vous jette en prison. Je vous le dis, vous n'en sortirez point que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. »

En ce temps même, on vint lui annoncer que des Galiléens, sans doute des partisans de Judas le Gaulonite, avaient été massacrés, par ordre de Pilate, au moment où ils offraient leurs sacrifices. Ce fait n'est mentionné nulle part dans les auteurs contemporains; Josèphe lui-même ne le rapporte pas; mais tout ce que l'on sait de la politique sévère du gouverneur, du caractère remuant et si exalté des Galiléens, le rend plausible. Le peuple dut éprouver, à la nouvelle de ce carnage, un surcroît d'irritation et de haine contre la tyrannie païenne. La piété pharisaïque ne manqua pas de voir là un coup de la justice de Dieu sur les coupables; Jésus ne connaît ni la vaine pitié, ni la colère stérile, sa pensée regarde plus loin et son cœur est plus haut. Cet égorgement est pour lui le prélude de la catastrophe qui ensanglantera tout le peuple.

(1) Luc, XII, 54-56. — (2) Luc, XII, 57 et suiv.

— « Ne pensez pas, dit-il, que ces Galiléens fussent plus pécheurs que les autres. Non, mais sachez que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également.

« Comme ces dix-huit sur qui s'écroula la tour de Siloé, croyez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les autres habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également (1). »

Il est probable que les sages d'alors, les Sadducéens, courtisans du pouvoir étranger, les Pharisiens, qui croyaient au triomphe d'Israël, dans l'orgueil aveugle de leur piété sans vertu, souriaient des menaces du Prophète; le peuple lui-même, toujours plus ému du présent que de l'avenir lointain, ne paraît pas avoir été ébranlé par elles.

La prophétie cependant n'a pas tardé à se vérifier : quarante ans plus tard, les soldats de Titus égorgeaient dans le Temple les derniers partisans exaspérés de l'indépendance nationale; et les maisons de Jérusalem, incendiées, s'écroulaient, comme la tour de Siloé, sur les habitants de la ville impénitente.

Cet avenir terrible au-devant duquel la nation se précipite, ne quitte plus la pensée du Prophète; il l'émeut et l'attriste plus que sa propre mort; il voudrait le prévenir, en ébranlant les consciences et en les ouvrant à l'appel de Dieu. Si elles comprenaient le devoir du moment, elles renonceraient aux rêves terrestres qui les abusent, elles accueilleraient la bonne nouvelle du Royaume, et Israël transformé, laissant les Romains poursuivre leur œuvre, deviendrait le vrai peuple spirituel de Dieu. Jamais destinée plus sublime ne fut offerte à une nation; jamais exemple d'aveuglement plus incurable ne fut donné. Jésus essayait en vain de la désabuser.

— « Un homme », disait-il en parabole, « ayant planté un figuier dans sa vigne, vint pour y chercher des fruits. Il n'en trouva pas. Alors, il dit à celui qui cultivait la vigne : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit dans ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupez-le; à quoi bon occupe-t-il la terre? — Seigneur, répondit le vigneron, laissez-le encore cette année, je creuserai tout autour, j'y mettrai du fumier, et il portera peut-être du fruit; sinon, vous le couperez (2). »

On devine, sous cette allégorie transparente, comment Jésus

(1) Luc, XIII, 1-5. — (2) Luc, XIII, 6-9.

envisageait la situation religieuse de son peuple et les derniers jours de son apostolat. Le fruit que Dieu attendait et réclamait de sa nation choisie, c'était la pénitence et la foi, la pénitence qui pleure les infidélités et les fautes, la foi qui accepte la parole de vie et donne accès au Royaume messianique.

Depuis la première heure de sa vie publique, Jésus n'a cessé de rappeler ces grands devoirs. Mais, à part quelques élus, nul ne répond; au lieu de se frapper la poitrine, les chefs religieux ne parlent que de leur justice; au lieu de croire à l'Envoyé, ils le combattent, le poursuivent, le dénigrent, le menacent et l'anathématisent. La vengeance de Dieu s'approche, prête à éclater, si l'Envoyé méconnu n'en suspend l'explosion; cette race aveugle ne s'en doute pas, elle se berce d'illusions fatales que la parole de Jésus ne parvient pas à dissiper, elle s'endort dans les promesses de Dieu, sans songer que son endurcissement frappe ces promesses de stérilité et provoque la colère céleste. Les miracles n'ont pas plus de prise sur elle que la parole. Ils arrachent à la foule quelques cris d'admiration, mais ils scandalisent la classe dirigeante, qui ne cesse d'opposer au Prophète les vaines observances de son culte. Tout est là pour les chefs; il faut subir leur joug arbitraire et leurs bizarres règlements, ou encourir les reproches amers de leur fanatisme; ils élèvent leur casuistique à la hauteur de la Loi de Dieu. S'affranchir de leur tyrannie humaine est impie.

Cet esprit sectaire n'a pas désarmé, un instant, devant Jésus.

Le troisième Évangile signale, à ce propos, une scène caractéristique (1).

Pendant les jours où il parcourait la Pérée, un sabbat, il enseignait dans une synagogue. Or, il vint dans l'assemblée une femme, infirme depuis dix-huit ans. Elle était courbée et ne pouvait pas regarder en haut.

Jésus, la voyant, l'appela : — « Femme, tu es délivrée de ton infirmité. » Il lui imposa les mains; et, à l'instant, elle se redressa et elle rendait gloire à Dieu.

Le chef de la synagogue indigné que Jésus eût guéri cette infirme le jour du sabbat : — Il y a six jours pour le travail,

(1) Luc, XIII, 11-17.

dit-il au peuple, venez en ces jours vous faire guérir, et non pas le jour du sabbat.

Les Pharisiens durent approuver la sagesse et la fermeté du chef de la synagogue, et ce zèle superstitieux qui plaçait le repos sabbatique au-dessus de tout, même de l'œuvre sainte de la miséricorde.

— « Hypocrites, répondit Jésus avec indignation, est-ce que vous ne déliez pas, tous, de la crèche votre bœuf ou votre âne, le jour du sabbat, pour les mener boire? Et cette fille d'Abraham que Satan a liée pendant dix-huit ans, on n'a pas le droit de rompre son lien le jour du sabbat? »

Il n'y a pas de prescription contre le bien et contre la vertu. Toute religion qui, pour honorer Dieu, oserait l'édicter, serait impie. Le pharisaïsme fourmillait de ces impiétés masquées; en l'attaquant au nom de la conscience par des traits qui frappaient si juste, Jésus accomplit son grand rôle de libérateur.

Ses ennemis demeurent confondus, mais ils ne se rendent pas; le peuple seul l'acclame, émerveillé, dans sa bonne foi, par les miracles, et ébloui, dans sa raison simple, par la vérité.

Malgré la tristesse où le plongeait le spectacle douloureux de l'impénitence et de l'incrédulité générales, Jésus poursuit sans hésitation et sans défaillance ce qu'il aime à appeler l'œuvre du Royaume de Dieu. Il connaît les desseins du Père, il a la vue pleine des lois qui mènent tout. Il sait que les débuts de l'œuvre doivent être humbles. — « Elle est le grain de sénevé », disait-il, « qu'un homme a semé dans son jardin; il croîtra, il deviendra un grand arbre, il abritera dans ses rameaux les oiseaux du ciel. » Il sait aussi que sa force est irrésistible, et il disait d'elle souvent : « Elle est comme un levain qu'une femme mêle dans trois mesures de farine; toute la pâte fermentera. »

Aucun être humain n'a été de son vivant plus méconnu, plus repoussé, plus incompris, plus méprisé que Jésus; aucun n'a témoigné une certitude plus calme, une confiance plus ferme dans le succès final, au delà du tombeau.

Le temps l'a justifié dans sa confiance absolue, l'avenir l'a grandement et saintement vengé.

CHAPITRE VI

DERNIÈRE TENTATIVE SUR JÉRUSALEM.

Depuis que Jésus a quitté la Galilée, Jérusalem est sa pensée fixe; et la Pérée, où il se retire à plusieurs reprises, n'est pour lui qu'un lieu de refuge contre la violence et la haine qu'il soulève dans la métropole. Après plusieurs semaines, il voulut revoir Jérusalem et tenter sur elle un suprême effort. Il se mit donc en marche, à petites journées, s'arrêtant dans les villes et les villages qui se trouvaient sur son chemin (1). Un des Évangélistes, saint Luc, fait allusion à ce voyage dont il n'indique, d'ailleurs, ni les haltes ni les particularités. Deux épisodes seulement sont demeurés dans le souvenir des disciples et ont été recueillis par le même écrivain; ils reflètent l'un et l'autre tout ce que le moment présent a pour Jésus de grave et de triste. Il se voit repoussé et méconnu; ses fidèles ne sont qu'une poignée; tout ce qui est pouvoir, science et fortune, se ferme à son action. La faveur qu'il rencontre dans le peuple ne va pas jusqu'à transformer cette foule en une légion de disciples. On l'entendait souvent gémir du petit nombre de ceux qui se rattachaient à sa parole. Ses plaintes choquaient l'amour-propre national; la plupart, voyant dans la félicité de l'ère messianique un apanage de la race élue, se figuraient volontiers que tout Israël, sans exception, devait entrer dans la gloire du Règne nouveau (2).

Quelqu'un se fit l'écho de ces vaines espérances auxquelles la vie et la doctrine de Jésus donnaient un formel démenti. — Maître, lui dit-il, est-ce que les sauvés sont en petit

(1) Luc, XIII, 22 et suiv. — (2) *Sanhédr.*, fol. 90, 1.

nombre (1)? Il ne répondit pas directement à la question de cet anonyme. Ce qui importait, ce n'était point de savoir si peu ou beaucoup seraient élus, mais de travailler à être un élu.

— « Efforcez-vous », s'écria-t-il, en se tournant vers la foule, « combattez, pour entrer par la porte étroite; car un grand nombre, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront pas.

« Lorsque le Père de famille sera entré et aura fermé la porte, vous qui serez dehors, vous commencerez à frapper à la porte, vous direz : Seigneur, ouvrez-nous. Et lui vous répondra : Je ne vous connais pas. D'où êtes-vous? Vous direz : Nous avons mangé et bu devant vous, vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira : Je ne vous connais pas. D'où êtes-vous? Retirez-vous de moi, tous, ouvriers d'iniquité.

« Là, sera le gémissement et le grincement des dents. Alors, vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le Royaume de Dieu, et vous, chassés dehors. Mais il en viendra de l'orient et de l'occident et de l'aquilon et du midi; et ils prendront place au festin dans le Royaume de Dieu. Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. »

L'unique question pour l'homme est d'être incorporé au Royaume. S'il entre, il trouvera la vie dans la joie de l'éternel festin, à la table du Père, avec Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes et tous les élus des quatre coins du monde. S'il reste dehors, chassé au loin, il aura en partage la douleur sans fin et le désespoir. Mais que l'homme prenne garde : l'entrée dans la maison paternelle et dans le palais du Royaume est difficile, car la porte est étroite. Cette porte est la foi en Jésus, — le Messie pauvre et inconnu, humilié et souffrant. Pour que l'homme pénètre par cette porte, il faut qu'il se réduise à rien, qu'il s'anéantisse dans la parole de Jésus et lui sacrifie tout. S'il se refuse au renoncement total, il n'entrera pas. Les contemporains du Maître l'ont prouvé; le grand nombre a reculé devant le sacrifice de la foi, préférant, à la doctrine du Sauveur, ses rites, sa science et ses vices; il n'a point été admis à la gloire du Royaume.

Cette exclusion est définitive, absolue, éternelle; il n'y aura

(1) Luc, XIII, 23 et suiv.

plus ni pénitence ni miséricorde; la conversion n'est possible qu'ici-bas, car la bonté de Dieu ne fait fléchir qu'ici-bas sa justice. Au delà, il ne servira de rien d'avoir été de la race élue et privilégiée; ce vain titre n'ouvrira pas la porte close pour jamais. Le Maître, répudié sur la terre, répudiera, à son tour, ceux qui l'auront méconnu; il ne les connaîtra même pas; ils ne seront pour lui que des ouvriers d'injustice, indignes des joies du festin messianique.

On voit quelle conscience avait Jésus de son autorité et de son œuvre. Il domine le temps et l'éternité; mais s'il est, dans l'un, l'expression de la mansuétude et de la bonté infinies, il n'est plus, dans l'autre, à l'égard de ses adversaires aveugles, qu'un inexorable justicier.

D'ailleurs, l'insuccès de sa mission au milieu d'Israël peut bien l'attrister, mais il ne saurait l'abattre. Malgré les difficultés de l'entrée du Royaume, malgré le refus des premiers invités, l'œuvre messianique s'accomplira, et la salle du festin ne restera point vide. Il voit déjà ses élus accourir des quatre points cardinaux, et s'asseoir à côté des patriarches et des prophètes. Le monde païen délaissé est recueilli, la race privilégiée est rejetée, et ainsi, comme il aimait souvent à le dire, sans craindre de froisser le sentiment national, « les premiers vont être les derniers, et les derniers les premiers ».

En ce même jour (1), des Pharisiens s'approchèrent de Jésus et lui dirent : — Pars, éloigne-toi d'ici, Hérode veut te tuer. Cette démarche n'était qu'une feinte de la part d'Hérode et des Pharisiens. Il n'est pas vraisemblable que le tétrarque ait nourri des pensées de meurtre contre Jésus : sa nature n'était pas cruelle. La mort de Jean-Baptiste arrachée à sa faiblesse le troublait toujours. Mais la présence du Prophète dans ses États lui donnait de l'effroi; il redoutait Jésus. Il s'imaginait que c'était Jean ressuscité. Les Pharisiens courtisans ont dû exploiter ces frayeurs superstitieuses; et, pour attirer Jésus en Judée où il relevait directement du pouvoir du Sanhédrin, ils sont venus le menacer de la colère du prince.

Jésus devina la perfidie.

— « Allez », dit-il à ces émissaires rusés, « et dites à ce renard : Je chasse les démons, je guéris les malades, aujourd'hui et demain, et le troisième jour, j'achève ma vie. »

(1) Luc, XIII, 31 et suiv.

Ses jours sont comptés, il n'est au pouvoir de personne d'en diminuer le nombre, de précipiter ou d'entraver sa marche; il ne redoute rien; la crainte de la mort ne l'atteint pas; il va au-devant de sa destinée, calme, irrésistible, tout-puissant comme le Dieu qui l'envoie.

Il continua son chemin vers Jérusalem, où il arriva bientôt après. On était en plein hiver, on célébrait la fête de la Dédicace, qui tombait, en l'année 29, le 20 décembre.

Cette solennité, d'institution macchabéenne, rappelait au peuple la purification du Temple profané par Antiochus Épiphane (1). On l'appelait « les Lumières », τὰ Φῶτα; sans doute, dit Josèphe, parce que la liberté du culte brilla de nouveau sur nous contre toute espérance. Les Rabbis ont une interprétation plus singulière, d'une saveur toute judaïque. Lorsque Judas Macchabée eut vaincu les Grecs, et que le Temple fut rouvert, on chercha de l'huile qui eût échappé à la souillure des païens. On n'en trouva qu'une fiole, placée sous le sceau du grand prêtre; c'était la provision d'un jour, elle se multiplia par miracle, et l'on s'en servit pendant toute une semaine.

Pour rappeler ce prodige, dit Maimonide, huit jours de fête furent institués, et on allumait pendant huit nuits des lumières aux portes de toutes les maisons (2).

Le séjour de Jésus à Jérusalem fut de courte durée. Il avait laissé la ville dans une agitation que son absence n'avait point calmée; l'idée messianique, réveillée par ses discours, enflammait les esprits. Personne ne pouvait ignorer que le temps du Libérateur ne fût venu; mais, au lieu de suivre les enseignements du Prophète, l'opinion abusée s'égarait de plus en plus dans les rêves d'affranchissement national, de restauration politique et de domination religieuse, universelle. De tels rêves, on le comprend, ne trouvaient rien en Jésus, ni dans ses déclarations, ni dans sa doctrine, ni même dans ses miracles, qui pût les flatter et les encourager. Cela exaspérait les patriotes; plus d'un devait regretter que cet homme si puissant sur le peuple ne prît pas en main la cause d'Israël et ne se donnât point comme le Libérateur attendu.

A quoi bon agiter la foule, s'il ne voulait être ce personnage? Et s'il consentait à l'être, pourquoi ne le déclarait-il pas, sans équivoque?

(1) *I Macchab.*, IV; *Antiq.*, XII, 7, 6. — (2) *Schabbat*, fol. 21; *Chemic.*, III.

Cet état de l'opinion ressort nettement du récit du quatrième Évangile (1), et jette un plein jour sur la scène qui se passa entre Jésus et les Juifs de la métropole.

Suivant sa coutume, il était monté au Temple et se promenait dans la galerie orientale, sous le portique de Salomon. Les Juifs, l'ayant reconnu, l'entourèrent, l'enfermant au milieu d'eux comme dans un cercle. — Jusqu'à quand, demandèrent-ils avec force, tiendras-tu notre âme en suspens? Si tu es le Christ, dis-le-nous ouvertement.

Cette sommation violente prouve que les Judéens n'ont ni accueilli ni compris le messianisme de Jésus, le caractère hautement spirituel de son œuvre et la divinité de sa personne; ils ne cherchent pas à être éclairés, ils somment Jésus de se prononcer nettement, et de dire, oui ou non, s'il est le Messie, tel qu'ils le comprennent; ils ne se rallient point au Prophète, ils prétendent le rallier à eux. C'est toujours la même lutte qui éclata en Galilée, une première fois (2), entre le messianisme dont Jésus est la réalisation, et le messianisme qui égare l'opinion juive. Les Galiléens, du moins, étaient sincères, quand ils voulaient enlever Jésus de force et le proclamer roi; les Judéens sont peut-être perfides. S'ils réclament une déclaration formelle, on peut soupçonner en eux l'arrière-pensée de s'en servir contre Jésus et de le dénoncer à l'autorité romaine. Quelle idée se faisaient-ils donc de ce personnage mystérieux? On l'a déjà vu, — et les documents contemporains ne nous laissent pas de doute sur ce point, — la fraction la plus bouillante du parti pharisien le rêvait guerrier, conquérant, libérateur et armé pour donner à la nation la liberté, la suprématie universelle et la gloire. Les plus dévots, dans leur culte fanatique pour une loi qu'ils considéraient comme l'expression suprême de la sainteté, le rêvaient à leur image, et attendaient de lui qu'il amenât toutes les nations païennes à leur culte et à leurs observances. Quant aux Sadducéens, résignés au joug étranger, indifférents et sceptiques, ils se désintéressaient de ces préoccupations d'avenir, ne demandant qu'à vivre tranquilles, à jouir et à régner. Ce ne sont pas leurs partisans qui pressent Jésus de leur déclarer s'il est le Messie, ce sont les Pharisiens. On voit, dès lors, à quelle

(1) JEAN, X, 22 et suiv.
(2) Voir plus haut, livre III, ch. IX : *La crise messianique en Galilée.*

équivoque prêtait cette expression de Christ. Le sens qu'y attachait Jésus était en opposition directe, absolue, avec celui de ses adversaires. Rien de politique, rien de mosaïque et de légal, rien de particulariste, rien de terrestre. En résumé, le Messie est le Fils de Dieu, il est Dieu même dans l'homme, mais dans l'homme dépouillé de toute gloire mondaine, évitant les manifestations éclatantes, refusant ces signes du ciel que les Docteurs, dans leurs exigences perfides, ne cessaient de réclamer; il est le Fils de Dieu caché, ne se révélant qu'aux humbles, fondant avec eux le vrai Règne de Dieu dont le règne davidique était la figure, rassemblant en lui non plus seulement les fils dispersés d'Israël, mais tous les fils de la race humaine, les nourrissant de la vérité et les conduisant, à la clarté de sa parole, dans l'éternelle Vie.

La réponse du Maître fut telle qu'on devait l'attendre de sa ferme sagesse. Que pouvait-il ajouter aux témoignages solennels déjà donnés avec tant d'insistance à la fête des Tentes (1)? N'avait-il pas affirmé avec une clarté irrésistible sa nature, son origine et sa mission divines? N'avait-il pas nettement expliqué sa grande œuvre de salut? S'il avait avec soin évité devant la foule le mot de Messie, ce n'est pas qu'il renonçât au titre, mais il craignait une expression dont les préjugés avaient altéré le sens. Non, il n'est point le Messie qu'appelle la fantaisie religieuse et nationale, il est le Messie tel que le Père l'envoie.

— « Je vous l'ai dit », répondit-il à ses interlocuteurs, « et vous ne croyez pas. »

Il essaye encore de les arracher à leurs illusions, à leur fausse doctrine, et de les amener à la vérité; il les trouve toujours récalcitrants et fermés. Les prodiges mêmes n'ont pu vaincre leur obstination. Jésus la leur reproche avec tristesse.

— « Les œuvres que j'accomplis au nom de mon Père », leur dit-il, « rendent cependant témoignage de moi et attestent la vérité de mes paroles. Pourquoi donc ne croyez-vous pas? »

Il va leur redire la raison secrète de leur incrédulité; elle est la même toujours et partout, car elle a ses racines dans l'égoïsme profond de la volonté et de l'esprit. Rien n'a prise sur l'homme qui tient pour infaillibles ses propres idées religieuses, pour indiscutable sa philosophie, et qui, dominé,

(1) Voir plus haut : livre II, ch. VII, et livre IV, ch. II.

aveuglé par son amour-propre ou son fanatisme de race, refuse d'écouter ce qui pourrait l'élever au-dessus de lui-même et du cercle étroit où il s'enferme. Les faits, les arguments, les miracles, tout vient se briser contre sa volonté endurcie; il mesure tout à la norme de ses théories ou de ses passions; ce qui les choque est faux, ce qui les dépasse est condamné.

Tel est l'obstacle que la vérité de Dieu rencontre toujours dans sa marche à travers l'humanité, et contre lequel Jésus s'est heurté, dans ses efforts pour conquérir les consciences. A ce peuple courbé sous la loi mosaïque, — loi imparfaite, matérialisée et faussée par les traditions pharisaïques, immobilisée par l'école sadducéenne, — il apportait la Loi vivante de l'Esprit; à cette nation asservie, et pourtant frémissante d'espoir en un Sauveur promis, il montrait, dans la beauté divine entrevue par le prophète, ce Libérateur dépouillé de tous les traits faux dont l'imagination populaire et la science des docteurs l'avaient surchargé; à cette race fière de son sang, il annonçait une race nouvelle née de l'Esprit, et lui offrait d'y entrer par une renaissance mystérieuse dont il avait seul le secret. Or, pour entendre de telles vérités qui, loin de détruire le mosaïsme et le peuple saint, les amenaient à leur perfection totale, il eût fallu sacrifier les doctrines régnantes, le formalisme religieux, l'orgueil de race et les ambitions grossières d'un faux patriotisme; croire aux Prophètes et aux Écritures plus qu'aux docteurs aveugles qui en méconnaissent l'esprit, se repentir, se frapper la poitrine, comme le demandaient avec une éloquence divine le Précurseur et Jésus lui-même; et ouvrir son âme au désir du bien, à l'attrait du Père qui sollicite toute créature intelligente vers la vérité et vers la perfection.

Tous ceux en qui cet attrait a triomphé ont entendu la voix de Jésus, ils ont eu foi en sa parole, suivi son appel et formé son troupeau.

Il les nommait ses brebis.

— « Vous n'en êtes point », disait-il à ses adversaires obstinés. « C'est pour cela que vous ne croyez pas. Mes brebis écoutent ma voix; je les connais et elles me suivent. » Et, résumant d'un mot toutes les fonctions divines du vrai messianisme, il ajoutait : « Je leur donne la vie éternelle. »

Apporter aux hommes la vie de Dieu, les élever jusqu'à lui par son Esprit de vérité et d'amour, voilà, en effet, l'œuvre réservée au Messie. Jésus s'affirme lui-même comme le héros

qui l'accomplit, exprimant ainsi, sous une forme nouvelle, sa propre divinité, car il n'est pas au pouvoir de l'être humain, quel qu'il soit, de promettre la vie éternelle, encore moins de la donner; toutes ces déclarations nous transportent en dehors et au-dessus de l'humanité, et forcent l'historien à choisir entre le délire d'un illuminé et la parole de Dieu même.

Le calme de Jésus est aussi grand que sa force, et il a de cette force une conscience absolue.

— « Ceux à qui j'ai donné la vie éternelle », dit-il, « ne périront jamais. Nul ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a donnés, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. »

Il se déclare de même puissance que son Père, et il relève ainsi le courage de ses disciples, intimidés peut-être à la vue du péril qui grandit toujours.

Enfin, il prononce le mot suprême de ses révélations prodigieuses sur lui-même, et il dit sans équivoque :

« Le Père et moi nous sommes un. »

De toutes les notions messianiques, c'est la plus profonde et la plus haute. Entre le Messie et Dieu, il n'y a pas seulement communauté de volonté, d'intelligence, de pouvoir, il y a communauté d'essence; il n'y a pas seulement union morale, il y a union métaphysique par une participation à la même nature. Le Père et le Fils sont deux personnes distinctes, mais leur être est identique.

Jamais parole plus étonnante, plus inouïe, plus insondable, n'est tombée d'une lèvre humaine; jamais, jusqu'à présent, Jésus n'avait exprimé plus ouvertement ce qu'il était. Si les Juifs qui l'entendirent avaient gardé la science profonde des Écritures et étaient restés fidèles à l'enseignement des prophètes; si, dégagés de leurs vains rites, de leurs aberrations religieuses et politiques, ils s'étaient laissé éclairer par la doctrine de Jésus et subjuguer par la force éblouissante de son témoignage et de ses miracles, ils eussent reconnu la divinité de leur Messie et la messianité de Jésus, ils eussent compris qu'un Messie-Dieu ne pouvait avoir d'autre fonction que de communiquer l'Esprit divin, que le Royaume fondé par lui ne pouvait être l'apanage d'une race, mais de l'humanité; que toute loi écrite devait disparaître devant la Loi vivante de l'Esprit, seule capable de pénétrer les consciences. Aveugles, superbes, endurcis, murés dans leur fausse orthodoxie, ils ont traité la parole de Jésus comme un blasphème, et Jésus

lui-même comme un criminel qu'il fallait sur-le-champ exterminer.

Leur fanatisme fit explosion, ils saisirent des pierres pour le lapider.

Impassible devant ces menaces, Jésus ne se déroba point. Son calme et sa fermeté firent tomber les pierres des mains de ces énergumènes.

— « Comment? » leur dit-il avec une ironie mêlée d'indignation, « je vous ai fait voir par la vertu de mon Père de belles et bonnes œuvres sans nombre : pour laquelle me lapidez-vous? »

Telle était, en effet, la perversité de ces consciences, que, loin de les éclairer, les œuvres saintes de Jésus les exaspéraient, attisaient leur haine et en provoquaient les fureurs. — Ce n'est pas pour une bonne œuvre, s'écrièrent-ils, déconcertés, c'est pour un blasphème, et parce qu'étant homme, tu te fais Dieu.

Ils se trompaient, ces fanatiques; ce n'était pas un homme qui se faisait Dieu; c'était Dieu même qui se révélait personnellement dans l'Homme-Jésus.

Le blasphème, pour les Juifs, consistait, d'après leur formule même, à s'attaquer « au fondement (1) ». Or, le fondement sacré, c'est Dieu, le Temple et la Loi. Nier l'unité de Dieu, l'éternité du Temple et de la Loi, voilà le grand crime religieux. En entendant Jésus s'égaler à Dieu, s'identifier avec lui, se proclamer un même être que lui, ils crièrent au blasphème.

Évidemment, ces docteurs dégénérés avaient méconnu la notion vraie de leur Messie. Dans les temps de décadence, les vérités les plus hautes se voilent, les questions les plus nécessaires sont écartées, et les esprits diminués et languissants s'agitent dans les subtilités vaines et les détails accessoires, donnant l'importance à des puérilités, oubliant ce qui est vital, essentiel. Les écoles juives et leurs maîtres, le sacerdoce et ses chefs, présentent ce spectacle. La divinité du héros messianique, nettement enseignée par les Prophètes et solennellement proclamée par Jésus, ne leur paraît qu'un blasphème; ils ferment les yeux et se détournent de lui, parce qu'il ne répond point à leurs préjugés et à leur vanité nationale.

(1) LIGHTFOOT, *Horæ hebr. et talmud.*, p. 10, 66.

Celui qui sait toute la dureté de cette race, son obstination invétérée, l'esprit inexorable de sa religion, se fera une idée de la fermeté de Jésus, venant témoigner de son propre messianisme, à la face des représentants de son peuple.

En affirmant sa divinité, il paraissait le plus coupable des blasphémateurs; et alors même qu'en principe les docteurs eussent reconnu la divinité de leur Messie, l'opposition contre la personne de Jésus était telle qu'en le voyant s'arroger le titre saint et la dignité divine de l'Envoyé suprême, ils l'eussent encore anathématisé et lapidé comme un faux prophète.

Mais Jésus ne fléchit pas.

La colère des hommes le trouvait toujours dans l'équilibre que donnent la sainteté et la vérité; il fit appel à l'Écriture, à cette lettre sacrée dont ses interlocuteurs avaient le culte superstitieux; et, au nom de cette lettre même qui pour eux tranchait tout, il repoussa victorieusement leur accusation.

— « N'est-il pas écrit dans votre Loi : J'ai dit : Vous êtes des Dieux? Si donc elle a appelé Dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, — et l'Écriture ne peut être anéantie, — celui que le Père a sanctifié, qu'il a envoyé dans le monde, comment dites-vous de lui : Il a blasphémé, parce qu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu! »

En invoquant devant ces docteurs scandalisés l'appellation hardie dont Dieu même, dans l'Écriture, nomme ses représentants humains, Jésus éveillait une des idées les plus enracinées dans la conscience juive. Pour Israël, Dieu est un Être personnel et vivant dont la parole et l'action ne cessent de se manifester à son peuple; ceux à qui elle s'adresse empruntent d'elle un caractère divin : roi, juge ou prophète, ils deviennent des organes de Dieu, ils sont élevés en quelque sorte jusqu'à Lui. Si donc, à raison même de cette union partielle, ils sont à juste titre nommés des Dieux, comment celui que le Père a sanctifié, en qui il a mis la plénitude de son Esprit et qu'il a envoyé dans le monde, serait-il accusé de blasphème, en disant qu'il est le Fils de Dieu?

L'argument était sans réplique.

On a cru voir dans la réponse de Jésus une atténuation de la formule par laquelle il avait si nettement déclaré sa divinité. C'est une erreur. Cette réponse la confirme plutôt. Mais la pensée directe du Maître est, sans aucun doute, de se disculper de l'accusation de blasphème et de prouver à ses interlocuteurs, par leur loi même, qu'il est inattaquable.

Il tenta ensuite un dernier effort pour amener ces esprits prévenus à reconnaître en lui cette union avec le Père qui était la source de son messianisme; et, puisque sa parole ne les pouvait persuader ni s'imposer à leur conscience, il leur dit :

— « Voyez donc mon œuvre. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les accomplis, croyez en elles et reconnaissez que le Père est en moi et que je suis en Lui. »

Ils ne voulurent ni voir ni entendre. Ils se retirèrent exaspérés, complotant de se saisir de lui et de l'amener devant le Sanhédrin; mais Jésus leur échappa. Entouré de ses disciples, il quitta le Temple et la ville, se dirigeant par le chemin de Jéricho vers la terre au delà du Jourdain.

En s'éloignant de Jérusalem, il se retourna vers elle, l'âme remplie d'une tristesse inénarrable. Cette tentative suprême lui montrait son invincible entêtement. La douleur lui arracha une plainte, un cri poignant :

— « Jérusalem! Jérusalem! toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

« Voilà, votre maison sera laissée déserte. Je vous le dis : Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vienne le jour où vous direz : Béni soit qui vient au nom du Seigneur! »

C'était, en effet, la dernière fois qu'il paraissait dans ses murs et dans son Temple. Il n'y reviendra que pour y mourir. La ville aimée et ingrate a entendu ses plus sublimes enseignements : elle les a dédaignés; ses appels les plus ardents : elle les a repoussés. Elle connaîtra les représailles terribles de l'amour méconnu; en attendant le jour de la colère, elle prépare, dans l'aveuglement et la haine, sa lugubre destinée.

CHAPITRE VII

NOUVELLE RETRAITE DE JÉSUS AU DELA DU JOURDAIN.

Jésus, en quittant Jérusalem, vint se fixer au delà du Jourdain, sur les limites de la Judée. Le lieu a été nettement indiqué par le quatrième Évangile, c'est Beth'Abara, là même où Jean, deux années plus tôt, avait inauguré son baptême (1). Le nom du prophète était resté vivant dans le peuple; on se rappelait ce qu'il avait prophétisé du Royaume de Dieu, de la venue du Messie et du Messie lui-même. La foule accourait vers Jésus. Lorsqu'elle le vit et l'entendit, elle fut frappée de la vérité des prédictions et du témoignage du Précurseur. Il n'opérait pas de miracles, disait-on, mais tout ce qu'il avait annoncé était véritable. Jésus fit là beaucoup de prosélytes; il recueillit ce que Jean avait semé. Sur le point d'achever sa carrière, il se retrouvait sur ces mêmes bords du Jourdain qui avaient été les témoins de sa consécration publique. Avant trois mois, sa tâche sera finie, et deux années pleines auront suffi à la tâche.

Un grand homme, se voyant répudié par son pays et sa nation, ne ralliant à sa doctrine et à sa personne que les gens sans autorité, plus ou moins méprisés et suspects, n'eût pas tari en anathèmes désespérés. Ceux que le succès trahit n'échappent guère à l'abattement et au pessimisme.

On ne surprend pas en Jésus le moindre signe de ces faiblesses. En voyant grandir les obstacles, les périls, les insuccès, il gémit sur ceux qui le méconnaissent, épouvante des

(1) JEAN, x, 40.

menaces de Dieu ses adversaires ironiques; mais il ouvre plus grande sa pitié sur les faibles et les humbles, et poursuit son œuvre, sans dévier.

Les Pharisiens ne se lassaient pas de lui tendre des embûches et de le circonvenir de questions captieuses; ils l'invitaient souvent à leur table pour le surprendre, l'épier de plus près. Jésus se prêtait à ces invitations d'une bienveillance hypocrite. Saint Luc nous a conservé le récit détaillé d'un de ces festins (1). La sagesse du Maître étincelait, et elle eût dessillé leurs yeux, s'ils avaient voulu seulement les entr'ouvrir.

Un des chefs du parti avait prié Jésus de venir manger le pain dans sa maison. Il avait, à dessein et dans un but perfide, choisi le jour du sabbat. C'était un piège. On amena tout à coup devant le Maître un malade, un hydropique, convaincu que, dans sa pitié, il ne manquerait pas de le guérir. Jésus comprit l'intention de ces fourbes. Il prit l'offensive par une question brusquement posée aux Scribes et aux Pharisiens présents : — « Est-il permis de guérir le jour du sabbat? » Les docteurs se turent. Mais lui, saisissant le malade par la main, le guérit et le renvoya.

Ce fut un scandale pour ces formalistes. Jésus répondit à leur pensée par un mot décisif :

— « Si votre âne ou votre bœuf tombe dans un puits, quel est celui de vous qui ne l'en tire aussitôt, même le jour du sabbat? »

Les docteurs ne pouvaient répliquer. Il n'y a pas d'arguties contre ces vérités qui frappent la conscience comme un trait de feu.

Les invités étaient en grand nombre, et Jésus remarquant qu'ils choisissaient les premières places, releva cette vanité maladroite, en voilant la leçon sous une parabole.

— « Lorsque vous serez convié à des noces, ne vous asseyez pas à la première place, car si un autre plus considérable a été invité aussi, le maître du festin viendra et vous dira : Donnez-lui cette place; et alors, vous descendrez, en rougissant, à la dernière.

« Non, lorsque vous serez convié, allez plutôt vous asseoir à la dernière place, afin que le maître de la maison vous dise : Ami, montez plus haut. Alors, vous serez honoré devant tous les convives. »

(1) Luc, XIV, 1-24.

Il ne s'agissait point là d'une leçon de savoir-vivre ; la parole du Maître traduisait toujours quelque vérité éternelle, quelque grande loi du gouvernement de Dieu, et emportait la pensée hors du cercle étroit des horizons terrestres.

— « Quiconque s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé. » Ces mots caractérisent la vie de Jésus, son être même, sa destinée et son œuvre, au milieu de ce monde livré à toutes les exaltations et les infatuations de l'orgueil. L'humilité est la condition absolue de l'entrée dans son Royaume. Celui qui se prévaut de lui-même, de sa propre sagesse, de sa vertu, de sa force, restera dans sa misère et s'enfoncera dans son néant : c'est l'histoire de l'humanité révoltée contre Dieu. Celui qui reconnaît sa misère et son néant sera relevé par Dieu même et participera à la gloire inénarrable de sa vie : c'est l'histoire des humbles incorporés au Christ.

Lorsque Jésus enseignait ainsi l'humilité comme le secret de la vraie grandeur à ces Pharisiens superbes, sa parole tenait de la prophétie. En ce moment même, il descendait un à un les degrés de l'abaissement de sa vie humiliée et douloureuse, il approchait du moment où, livré sans défense à ses ennemis, il allait, comme un esclave, être réduit à rien et s'anéantir lui-même, obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

Ces enseignements d'une moralité si haute avaient été souvent rappelés par les prophètes ; et il n'était pas permis aux docteurs de les ignorer ou de les méconnaître. L'histoire en a consacré, depuis des siècles, la vérité puissante. Le chemin ouvert par Jésus est rempli d'une foule digne de lui qui s'avance vers Dieu, à son exemple, à travers les humiliations et les souffrances, et dans laquelle se recrutent les élus héroïques de son Royaume éternel.

Après cette leçon, le Maître, tout entier à son œuvre, semble avoir voulu attirer sur ce point la pensée de son hôte. Il se tourna vers lui et lui donna ce conseil dont l'étrangeté apparente devait piquer son attention :

— « Lorsque vous offrirez à dîner ou à souper, n'appelez ni vos amis, ni vos pères, ni vos parents, ni vos voisins riches, de peur que, peut-être, ils ne vous convient à leur tour et ne vous rendent ce qu'ils auront reçu de vous. Lorsque vous faites un festin, appelez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles.

« Et vous serez heureux de ce qu'ils n'ont rien à vous rendre, car cela vous sera rendu dans la résurrection des justes. »

L'accent du Maître émut ceux qui étaient à table. — Oui, s'écria l'un des convives, heureux qui mangera le pain dans le Royaume de Dieu!

Ils ne se doutaient pas, ces Pharisiens dévots, que le Royaume de Dieu était au milieu d'eux, dans la personne même de Jésus, que le festin messianique était déjà servi, les invitations faites à toute conscience attentive, et qu'il dépendait d'eux de s'asseoir à la table du banquet. C'est alors que Jésus, dans une nouvelle parabole, essaya d'ouvrir leurs yeux sur le grand devoir du temps présent, sur le phénomène divin qui s'accomplissait en Israël, et qu'ils ne voulaient ni voir ni comprendre.

— « Un homme fit un grand souper et y convia une multitude de gens. A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités de venir. Tout était prêt. Mais ils commencèrent, tous, à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir. Je vous prie de m'excuser. — J'ai acheté, dit le second, cinq paires de bœufs, je vais les essayer. Je vous prie de m'excuser. — Et moi, dit un autre, j'ai épousé une femme, je ne puis venir.

« Le serviteur rapporta tout à son maître.

« Alors, le père de famille, irrité, lui dit : Allez vite dans les places et les rues de la ville, amenez ici les pauvres et les infirmes, et les aveugles et les boiteux. — Maître, dit le serviteur, il a été fait comme vous l'avez commandé, il y a encore de la place. — Allez, reprit le maître, dans les chemins et le long des haies, et contraignez d'entrer, afin que ma maison soit remplie; car, je vous le dis, aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera de mon souper. »

Il était difficile d'exprimer par une allégorie plus transparente la crise que traversait le Royaume de Dieu.

Toute la pensée de Jésus est concentrée dans la réalisation de ce Règne; toute sa raison d'être est là. Il juge le monde et les temps, à ce point de vue supérieur, en effet, au monde et aux siècles. L'avénement du Royaume est plus que le faîte de l'histoire de son peuple, il est le couronnement de toute la création. Ce qui caractérise le moment présent, c'est l'appel de Dieu à ce Royaume que Jésus compare à un grand festin. Les siècles antérieurs l'ont préparé; aujourd'hui, la salle est ouverte et la table dressée. Le père de famille a envoyé son serviteur convier les invités, et ce serviteur, c'est lui; il sur-

passe les hommes, tenant toujours au milieu d'eux une place privilégiée.

La bonté du Père céleste est sans bornes, il veut que la salle du banquet soit remplie; mais les invités se dérobent; les préoccupations, les biens, les attaches terrestres, les captivent et les détournent. Ces gens qui achètent des maisons et des bœufs, ce mari qui va recevoir sa femme, voilà les invités de la première heure, — tous ces doctes Pharisiens, initiés aux promesses de Dieu, pareils à ceux que Jésus avait devant lui; — ils refusent de venir. Mais, loin d'empêcher la munificence du père de famille, leur infidélité va lui donner un plus grand éclat. Les pauvres et les infirmes, les aveugles et les boiteux, le rebut de l'humanité, tous ceux que l'on dédaigne vont être appelés; cette foule méprisée, ces gens de peu que les grands traitent d'exécrables, parce qu'ils ne connaissent ni n'observent la Loi et vivent étrangers à leur vaine science et à leurs vains rites, voilà les élus du Royaume; ils se pressent à la table du festin et accueillent le serviteur qui vient les inviter au nom du Père de famille.

Si nombreux qu'ils soient, toutes les places ne sont pas occupées; et il faut que la maison soit remplie. Elle le sera; car, en dehors de la ville, il y a, par les chemins et le long des haies, les étrangers, les voyageurs qui passent. Ceux-là aussi entreront. La miséricorde inépuisable de Dieu les obligera, par amour, à s'asseoir au banquet. Ils figurent ces païens éloignés du peuple élu, plus délaissés, plus méprisés encore que les publicains et les pécheurs.

Le grand caractère du Royaume apparaît ici, comme toujours, le privilège des misérables et des déshérités; il subsistera tel jusqu'à la fin des siècles, au scandale de ceux qui n'entendent pas les choses de Dieu. Tout ce qui est riche, puissant, savant, superbe et fort, dès qu'il préférera sa richesse, sa puissance, sa science, sa force et sa personnalité aux biens cachés et aux joies mystérieuses que Dieu réserve à ses fidèles, sera rejeté. S'il veut obéir à la parole du serviteur envoyé pour l'amener au festin, il saura renoncer à tout, tenir pour néant ce qu'il sent, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, — sa science humaine, sa puissance, sa vertu même, — et prendre rang au milieu des âmes simples, des mendiants, des pécheurs, des enfants dont Jésus disait : « C'est à ceux-là qu'appartient le Royaume. » Quant aux autres, il ne craint pas de leur dire : « Pas un de ces hommes ne goûtera de mon souper. »

On ignore quel était, sur les Pharisiens assis à la même table que Jésus, l'effet de ces discours simples et profonds, de ces paraboles exquises qui laissaient aux esprits susceptibles la liberté de se reconnaître eux-mêmes et de se juger. Quelquefois charmés ou troublés, le plus souvent hostiles, dédaigneux et ironiques, ils affectaient de ne pas comprendre, et jugeaient de haut le nouveau Maître dont le succès les choquait. Pour lui, il ne ménage pas à la foule les enseignements austères; s'il la voit ardente à le suivre, il s'efforce de transformer en vertu et en énergie morale la sympathie, l'enthousiasme, l'admiration qu'elle éprouve, et il lui montre à quel prix elle pourra conquérir ce Royaume auquel il la convie et dans lequel elle semble impatiente d'entrer (1).

Ceux qui voudront être ses disciples verront se lever contre eux leur père, leur mère, leur femme, leurs fils, leurs frères et leurs sœurs. — « Il faudra », disait-il, « les repousser pour me suivre. Il faudra haïr sa vie même; oui, prendre sa croix et marcher à ma suite. »

Il comparait l'œuvre du Royaume à la construction d'une tour.

— « Ne l'entreprenez pas », disait-il, « sans avoir compté les dépenses nécessaires, examiné si vous avez ce qu'il faut pour la finir; car, le fondement posé, si vous ne terminez point l'œuvre, on se moquera de vous et on dira : Voilà cet homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pu terminer. »

D'autres fois, il parlait du Royaume comme d'une guerre contre un roi puissant.

— « Réfléchissez si, avec dix mille hommes, vous pourrez affronter celui qui vient contre vous avec vingt mille; sinon, l'ennemi étant encore loin, envoyez vers lui pour conclure la paix. »

Il rappelait sans cesse que la grande force pour lutter, la grande ressource pour bâtir, c'était le renoncement total qui rend l'homme invincible et riche, car, en l'arrachant à lui-même et à tout le créé, il le dispose à recevoir la force de Dieu et l'abondance de son Esprit.

Il comparait cette sagesse du renoncement au sel qui doit tout assaisonner (2). — « Prenez garde qu'il ne s'affadisse; celui qui laisse s'évaporer la vertu de l'Esprit n'est plus qu'un

(1) Luc, xiv, 25-35. - (2) Luc, xiv, 34. Cf. Matth., v, 13; Marc, ix, 49.

sel insipide qui ne sert à rien ni pour la terre ni pour le fumier; on le jette dehors. »

Ces vérités sévères n'éloignaient point de lui les publicains et les pécheurs. L'apôtre que la charité dévore peut tout dire, sa franchise est un attrait pour les cœurs droits. Les pauvres gens dédaignés par les Pharisiens accouraient à Jésus. Tandis que les maîtres les repoussaient, évitant comme une souillure leur contact, lui les appelait, ne craignait pas de s'en faire une escorte et de manger avec eux, au grand scandale de ces dévots sans pitié. N'était-ce pas là qu'il rencontrait ses meilleurs fidèles? N'étaient-ils pas les plus délaissés?

On ne cessait de lui en faire un reproche; ses ennemis scandalisés disaient : — Voyez comme il accueille les pécheurs, et mange avec eux (1).

Sa bonté lui inspirait pour se justifier les paraboles les plus touchantes; il aimait à redire d'eux : C'est une brebis égarée et une drachme perdue.

— « Quel est celui d'entre vous qui, possédant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne s'en va après celle qu'il a perdue jusqu'à ce qu'il la trouve? Lorsqu'il l'a retrouvée, il la met joyeux sur ses épaules, revient à la maison, convoque ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, j'ai trouvé ma brebis perdue.

« Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

« Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison et ne cherche soigneusement, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée? Lorsqu'elle l'a trouvée, elle convoque ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.

« Telle sera, je vous le dis, la joie des anges de Dieu pour un pécheur qui fait pénitence. »

De toutes les misères humaines, la plus grande est celle de l'homme sans Dieu; elle résume toutes les autres et les aggrave, car elle a quelque chose d'infini. La commisération de Jésus pour le pécheur est le trait dominant de son caractère; elle

(1) Luc, xv, 1 et suiv.

déborde de lui et se traduit toujours, plus émue et plus profonde, dans ses discours et dans ses actes. Sauver, guérir, éclairer, ramener à Dieu tout ce qui, en Israël et sur la terre entière, est perdu, malade, impuissant, ténébreux, voilà sa volonté ardente et constante. Comme ils le méconnaissent, ces faux justes, et comme ils l'outragent, lorsque, dans leur sécheresse de cœur, ils osent lui reprocher et blâmer ce qui est son génie, son essence même!

Il a voulu souvent émouvoir ces âmes dures et leur faire entendre les desseins de la miséricorde de Dieu.

En ces jours mêmes, plus attristé de leur aveuglement, il leur dit, en présence des publicains et des pécheurs, cette parabole (1) :

— « Un homme avait deux fils. — Père, lui dit le plus jeune, donnez-moi la part de mes revenus. Le père fit le partage. Peu de jours après, le plus jeune des fils, ramassant tout, partit pour une terre étrangère et lointaine, et il y dissipa son bien dans les excès et la débauche.

« Après qu'il eut tout consommé, survint dans le pays une grande famine, et il commença à sentir le besoin. Il s'en alla, se mit au service d'un habitant de ce pays, qui l'envoya dans ses champs garder les pourceaux.

« Affamé, il eût voulu se rassasier des glands que mangeaient les pourceaux; personne ne lui en donnait. Alors, rentrant en lui-même, il se dit : Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim! Je me lèverai, j'irai vers mon père, je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un de vos mercenaires.

« Il se leva et vint vers son père. De loin, le père le vit. Touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou et le baisa. — Mon père, dit le fils, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

« — Apportez vite sa robe première, dit le père aux serviteurs, revêtez-le, mettez-lui au doigt un anneau, et aux pieds des chaussures. Amenez le veau gras, tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous. Mon fils que voilà était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.

(1) Luc, xv, 11-32.

« On se mit à manger et à se réjouir.

« Or, le fils aîné était aux champs. Comme il revenait et approchait de la maison, il entendit le bruit de la symphonie et de la danse; et, appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était : — Votre frère est revenu, dit-il, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé bien portant.

« Il fut saisi de colère et ne voulut point entrer. Alors, le père sortit et le pria de venir. — Comment, répondit-il, je vous sers depuis tant d'années, je n'ai jamais manqué à aucun de vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné même un chevreau pour me réjouir, en le mangeant avec mes amis; et lorsque ce fils, qui a dévoré tout son bien avec des courtisanes, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.

« Le père lui dit : — Mon fils, vous êtes, vous, toujours avec moi, et tout ce que je possède est à vous. Mais il fallait faire un festin et se réjouir, parce que votre frère était mort, et il revit; perdu, et il est retrouvé. »

Les Pharisiens pouvaient se reconnaître dans le fils aîné : il incarne tous leurs défauts, il n'aime pas son frère, ne comprend pas le pardon ni le repentir; tout préoccupé de lui-même, il ne songe qu'à se prévaloir de son innocence et de sa fidélité, il murmure et se plaint. C'est lui qui devrait être fêté et avoir toutes les préférences; ce que le père donne aux autres semble un larcin qu'on lui fait. On tue le veau gras pour son frère, et il n'a pas même reçu un chevreau.

Tous ces traits mordants et si fins dans leur justesse devaient frapper et éveiller les consciences. Ils ont, du moins, stigmatisé pour jamais ces caractères égoïstes, jaloux, antipathiques, dont la religion sans entrailles est un masque, et la vertu apparente un calcul.

Les pécheurs, les publicains de tous les pays et de tous les siècles, peuvent lire leur histoire dans celle du prodigue. En quelques mots, ils y voient la profondeur de leurs égarements, l'inénarrable misère où les précipitent les passions débordées. Tous, au fond de cette terre de famine où le péché les emporte, ont jeté ce cri poignant qui traduit leur désolation et leur angoisse : Je meurs de faim! Les convertis apprennent là le chemin du retour. Le souvenir du Père et de l'abondance qui règne dans sa maison reluit; plutôt que de mourir affamés et désespérés, ils se disent : Je me lèverai et j'irai au Père.

La miséricorde infinie de Dieu plane au-dessus de tout ce récit. Les images qui la traduisent sont éternelles; pour peindre la bonté de Dieu qui pardonne, l'humilité de l'homme qui se repent, la joie du ciel et de la terre après le repentir de l'homme et le pardon de Dieu, on ne trouvera rien de plus expressif et de plus émouvant.

Tous les vrais convertis ont dit à Dieu : J'ai péché, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Tous, relevés par le Père dans leur humilité, ont connu la divine étreinte de l'Esprit; ils savent ce qu'est la robe dont il les revêt, l'anneau d'alliance passé à leur doigt et la chaussure qui les prépare à être les messagers de la paix. Ils entendent en eux, au milieu des joies et des symphonies du festin, la voix du Père, qui redit : « Mon fils était mort, et il vit; perdu, et il est retrouvé. »

On ne saura jamais ce que cette histoire du prodigue a remué de consciences, guéri d'âmes perdues, prévenu de désespoirs, encouragé de repentirs; elle fait lever un dernier soleil dans les vies les plus coupables et les plus déshonorées.

Les discours que le troisième Évangile seul nous a gardés ont un double intérêt; ils nous aident à pénétrer plus avant dans la doctrine et l'âme de Jésus, et ils font revivre avec netteté sa nouvelle situation en Pérée.

Le Maître est entouré de ses disciples; on voit se presser sur ses pas comme en Galilée les gens de condition inférieure, les péagers et les publicains. La haute société, les chefs de synagogue et les Pharisiens gardent contre lui une attitude hostile, défiante; ils murmurent, s'indignent et discutent; ils rusent, dédaignent et se moquent; aucune menace cependant; Jésus n'a rien à redouter d'eux. Il peut, sans hâter la crise qui s'apprête et dont l'heure lui est connue, multiplier ses reproches; mais il adoucit son accent, pour parler à ses disciples, anciens et nouveaux, choisis presque tous parmi ces gens de rien dont il aime à être suivi.

A ces péagers convertis, il recommande de bien employer à l'avenir les biens terrestres qu'ils ont injustement amassés. Il ne craint pas d'employer comme stimulant, pour ces natures à peine sorties de leur vie coupable, l'exemple des méchants eux-mêmes (1).

— « Un homme riche », leur disait-il, « avait un économe

(1) Luc, xvi, 1 et suiv.

infidèle qu'on accusa près de lui d'avoir dissipé son bien. Il l'appela. — Qu'est-ce que j'entends de toi? lui dit-il, rends tes comptes, car, désormais, tu ne géreras plus.

« L'économe, soucieux, se disait : Que ferai-je, puisque mon maître me retire ma gestion? Travailler à la terre, je n'en ai pas la force; mendier, j'en ai honte. Je sais ce que je ferai pour trouver, après mon renvoi, des gens qui me reçoivent dans leur maison.

« Il convoqua tous les débiteurs de son maître. — Combien devez-vous? dit-il à l'un. — Cent barils d'huile. — Prenez votre billet, asseyez-vous vite, et écrivez cinquante. — Et vous, dit-il à un autre, combien devez-vous? — Cent mesures de froment. — Voici votre billet, écrivez quatre-vingts.

« Le maître de l'économe infidèle le vanta d'avoir été si avisé.

— « Avisé », dit Jésus; « en effet, les enfants du siècle le sont, et ils le sont plus entre eux pour leurs affaires que les enfants de la lumière.

« L'argent que vous avez », ajouta-t-il, cet argent qui est à Dieu avant d'être à vous, et que vous vous attribuez injustement, sans songer que vous êtes les économes de Dieu, « apprenez à vous en faire des amis qui, à l'heure où vous viendrez à manquer, vous reçoivent dans les tabernacles éternels ».

Ceux qui sont familiarisés avec la doctrine de Jésus comprendront ce langage; il disait souvent : « Ce que vous faites au moindre des pauvres, c'est à moi que vous le faites. » Dès lors, le riche qui, par sa générosité envers les pauvres, a fait d'eux ses amis sur la terre, aura Jésus même et les anges pour amis dans le ciel. Lorsque le Père, à la mort, lui enlèvera sa gestion, il sera reçu aux tabernacles éternels par Celui qui, de droit, en est le maître.

On remarquera aussi quelle idée de la propriété Jésus inculque à ses disciples; il ne la niait pas, comme certains critiques l'ont cru, d'après une fausse exégèse, il y voyait seulement une gérance temporaire. L'homme n'est qu'un administrateur; le seul, le vrai propriétaire, c'est Dieu. S'il l'oublie, il méconnaît le droit suprême de Dieu, et il entre dans l'injustice; son bien, quoique justement acquis, mérite d'être appelé, suivant l'expression énergique et profonde de

Jésus, le « Mammon inique », car il n'est plus qu'un bien usurpé, et il sera la cause de toutes sortes d'injustices. C'est le cas de la plupart des hommes. Le Maître élève la pensée de ses disciples et leur rappelle que les richesses sont choses de peu, — biens trompeurs et perfides, trésors d'emprunt qui ne nous sont confiés que pour un temps.

— « Administrez-les fidèlement », leur disait-il. « Qui est fidèle en choses de peu sera fidèle dans les grandes. Et si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été fidèles dans les biens étrangers, qui vous donnera le vôtre propre? »

Les grands biens, les biens véritables, les biens propres à l'homme, désignent certainement les biens du Royaume, les trésors de l'Esprit, immenses comme Dieu, véritables comme Lui, et devenus par la bonté du Père la propriété des disciples de Jésus. Le seul prix qu'il attache aux richesses et à la fortune, c'est qu'en les distribuant, elles nous permettent d'entrer dans les tabernacles éternels. Cette administration fidèle lui paraissait plus habile que l'habile infidélité de l'économe, se faisant des amis sur terre avec des biens qui ne lui appartenaient pas.

D'ailleurs, il ne cessait d'inspirer le détachement de tout ce qui passe. Le « Mammon » ne doit pas nous asservir; nous ne devons être que les serviteurs de Dieu, le seul Maître. Or, qui est l'esclave du « Mammon » ne pourra servir Dieu; il faut choisir : ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.

Les Pharisiens, dont l'avarice était proverbiale (1), avaient trouvé le secret de concilier la jouissance servile des biens de la terre, le faste et la grandeur, avec leur piété tout extérieure et leur sainteté légale. Dans leur fausse sagesse pratique, il leur semblait excellent de cultiver le « Mammon » et de satisfaire à tous les rites; ils se moquaient des enseignements de Jésus, de sa pauvreté et de son mépris pour tous ces trésors que l'homme ambitionne avec âpreté. Les enseignements héroïques ont toujours paru aux esprits vulgaires et intéressés une folie.

— « Allez », leur dit Jésus, « vous autres qui vous glorifiez, Dieu vous connaît; ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu. » Puis, avec une autorité à

(1) Luc, xvi, 14.

laquelle le contraste de sa faiblesse apparente donnait plus de force, il rabattait l'insolence de ces superbes, en leur signifiant que leur règne était fini.

— « La Loi et les prophètes », sur lesquels vous avez établi votre aristocratie et votre despotisme religieux, « s'arrêtent à Jean (1). Depuis Jean, le Règne de Dieu commence : il est ouvert à tous, chacun peut y entrer. » Et il montra à ses adversaires cette foule, objet de leur mépris, qui l'entourait et qui se pressait à son appel. Plus de privilège de naissance ni d'école, de richesse ni de science : égalité de tous; le dernier des péagers pénitents est aussi grand que l'héritier du pontificat suprême.

On comprend ce que cette doctrine sur le Règne de Dieu, succédant à la Loi et aux prophètes, avait de choquant pour les Pharisiens et de menaçant pour la puissance religieuse qu'ils s'arrogeaient. Aussi accusaient-ils Jésus de renverser la Loi et les prophètes, et ne cessaient-ils de lui jeter ce reproche devant le peuple. Les attaquer, n'était-ce pas attaquer la Loi dont ils se donnaient comme les gardiens jaloux?

Jésus s'en défendait victorieusement. Il affirmait, au contraire, l'éternité et l'immutabilité de la Loi. — « Le ciel et la terre passeront, plutôt qu'un seul point de la Loi soit effacé (2). »

Loin de la détruire, comme il l'a répété constamment, il vient l'accomplir, l'achever; il apporte la substance de tout ce qu'elle figure et symbolise par ses rites; il réalise tout ce que les prophètes ont prédit. Tout ce que la Loi commande de juste et de saint, il le maintient et le perfectionne; tout ce que Moïse a toléré d'imparfait, à cause de la dureté de cœur de son peuple, il le répudie, car Moïse n'écrivait sa Loi que sur la pierre, mais lui, il l'écrit dans l'âme.

Il citait en exemple le divorce, et il le réprouvait devant ces Pharisiens ou Sadducéens qui abusaient sans scrupule de la tolérance accordée par le législateur. Jésus le supprime dans son Royaume. — « Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère », dit-il, « et qui épouse la femme renvoyée par son mari commet également un adultère. »

Des Pharisiens déjà lui avaient posé insidieusement la

(1) Luc, xvi, 16. — (2) Luc, xvi, 17.

question : — Est-il permis à l'homme de répudier sa femme pour n'importe quel motif (1) ?

Jésus leur avait répondu : « N'avez-vous pas lu dans le Livre? Celui qui a fait l'homme au commencement, le fit mâle et femelle. Il a dit : L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; ils seront deux dans une même chair. Ainsi ils ne sont pas deux, mais une seule chair. Donc, concluait Jésus, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point. »

La monogamie est d'institution divine, la polygamie une déviation du plan primitif. Ce que Dieu a établi, les hommes l'ont altéré; c'est le rôle de Jésus de réformer toutes choses.

Les Pharisiens lui objectèrent triomphalement l'autorité de Moïse : — Pourquoi donc, dirent-ils, Moïse a-t-il commandé de donner à la femme un acte de répudiation et de la renvoyer?

— « Moïse, répondit Jésus, vous a permis de renvoyer vos femmes, à cause de la dureté de votre cœur; mais au commencement, il n'en fut pas ainsi. » Et, parlant en maître qui formule la loi vraie, la loi inflexible, il ajouta : « Quiconque renvoie sa femme, — le cas d'adultère excepté, — et en épouse une autre, celui-là est adultère. »

La séparation est permise; la femme indigne peut être exclue du foyer; mais le lien subsiste entre les époux : ils restent indissolublement unis. La femme répudiée n'a pas le droit d'épouser un autre homme; l'homme qui a chassé sa femme n'a pas le droit d'en prendre une autre.

Cette inflexible et sainte doctrine du mariage est l'honneur de la société nouvelle, fondée par le plus doux et le plus chaste des législateurs. Elle effraye notre misère et notre infirmité. — Si telle est la condition de l'homme, s'écrient les disciples, il n'est pas bon de se marier. Le devoir est héroïque. L'homme qu'entraîne l'animalité ne le comprend pas; pour lui obéir et l'accueillir, un don divin est nécessaire.

— « Tous n'entendent point cette parole », leur répondit Jésus, « mais ceux-là seulement à qui il est donné. » Et il ajouta avec une étonnante vigueur d'expression : « Il y a des eunuques nés tels dès le ventre de leur mère, et il y en a que les hommes ont faits, et il y en a qui se sont faits tels eux-mêmes, à cause du Royaume des cieux. »

(1) MATTH., XIX, 3 et suiv., et parall.

« Que celui qui sait entendre, entende. »

Jésus ne condamne pas le mariage, mais il lui préfère le célibat et la virginité, lorsque l'homme les accepte librement et généreusement à cause du Royaume des cieux. Ceux que Dieu appelle à propager l'Évangile par l'apostolat et par la sainteté de leur vie lui appartiennent; il les arrache à la terre, les affranchit de toute créature, les enivre de sa vertu, les absorbe et les façonne à l'image du Maître. Comme lui, ils ne peuvent plus être les hommes d'une famille, d'une patrie ou d'une race, ils sont les hommes de l'éternité. Pauvres, chastes, sacrifiés, leur action est d'ordre divin : aux ignorants ils apportent la lumière, aux languissants la force, aux accablés la joie, aux désespérés la foi qui sauve, aux misérables les richesses éternelles. Ils vivent de la vérité qu'ils annoncent, des bienfaits de Dieu qu'ils prodiguent. Leur bonté est intarissable, parce qu'ils ont tout sacrifié, richesse, famille et liberté. La charité déborde en eux; à toute heure, ils doivent être prêts à mourir. Le sang qui coule dans leurs veines est un sang de victimes; il est la propriété de Dieu. Il ne doit être versé qu'en témoignage de Dieu, comme le sang de Jésus et sur le même Calvaire.

De tous les législateurs, Jésus est le seul qui n'ait point à faire une part au mal; car il est le seul qui donne la force d'en triompher. Sa loi est pure et sans tache; son disciple a toujours vaincu le mal et étonné le monde par l'héroïsme de sa vertu. Les sages parlent de l'impossibilité du bien, Jésus a donné à l'homme l'audace de dire : Je puis tout en Celui qui me fortifie (1).

Mais rien ne pouvait dompter la résistance de ces docteurs fanatiques : ils donnent la mesure de l'opiniâtreté de l'homme. Après avoir repoussé la vérité, ils continuaient à vivre satisfaits, méprisant ce qui est au-dessous d'eux, dédaignant les prophètes et la foule des simples qui les suit et les honore.

Cette obstination, cet égoïsme, cette insolence affectée que rien ne touche, ni la faiblesse des petits, ni la vertu, ni la vérité, inspira à Jésus une de ces paraboles transparentes et menaçantes, où les coupables peuvent se reconnaître, et où la justice de Dieu apparaît pour rétablir, dans l'éternelle har-

(1) *Philipp.*, IV, 13.

monie, l'ordre bouleversé ici-bas par les vices et les violences de l'homme (1).

« Il y avait un homme riche. Son manteau était de pourpre, sa tunique de lin fin, et il faisait chaque jour une chère splendide.

« Il y avait aussi un mendiant, nommé Lazare. Il était couché à la porte du palais, couvert d'ulcères, désirant se rassasier des miettes tombées de la table du riche.

« Personne ne lui en donnait. Mais les chiens venaient lécher ses ulcères.

« Le mendiant mourut; il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut; il fut enseveli dans l'enfer. Comme il était dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham, et dans le sein d'Abraham, le mendiant Lazare.

« Il poussa un cri : Père Abraham, ayez pitié de moi! Envoyez Lazare; qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue; je souffre dans cette flamme. Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que, pendant la vie, tu as reçu les biens, Lazare les maux. Et maintenant, il est consolé, et toi, tu souffres. De plus, un grand abîme est creusé entre nous et vous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici à vous ou venir de là où vous êtes, ne le peuvent.

« Alors le riche dit : Père, envoyez-le donc, je vous prie, dans la maison de mon père où j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, et qu'ils ne viennent point eux aussi dans ce lieu de tourments.

« Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. — Non, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Abraham lui dit : — S'ils n'écoutent point Moïse et les prophètes, un mort ressusciterait, ils ne le croiraient pas non plus. »

Il ne faut pas prendre à la lettre les expressions figurées que Jésus emprunte à la littérature de son pays et de son temps; sa pensée est plus haute, elle demande à en être dégagée.

Ami du faste, mollement, brillamment vêtu, faisant grande chère, sans pitié pour le pauvre couvert de plaies et mourant de faim à sa porte, moins compatissant que le chien qui lèche

(1) Luc, XIV, 19 et suiv.

les ulcères du misérable, — le Sadducéen peut se reconnaître dans la parabole. Il apprendra où le mène son épicurisme sans entrailles. Il sera torturé, livré à l'inexorable justice de Dieu dans cette vie d'outre-tombe à laquelle il refuse de croire, mais que Jésus ouvre menaçante à ses yeux. Les malheureux qui suivaient le Maître et qui n'avaient en partage que la pauvreté, la faim, les infirmités, mais qui mettaient en lui leur confiance, voilà le mendiant Lazare. La mort les délivrera et leur ouvrira le sein d'Abraham, ce touchant symbole de la bonté du Père céleste.

Jésus pourtant ne veut pas dire que le riche, par cela seul qu'il est riche, sera envoyé à la réprobation, et le pauvre, parce qu'il est pauvre, à la félicité du Père. Le riche est réprouvé pour avoir oublié la miséricorde dans son égoïsme voluptueux, le pauvre est sauvé pour avoir mis son espoir en Dieu, et justifié par sa vie son nom de Lazare (1).

Ce qui est effrayant, c'est qu'au delà de la mort, le terme de ces destinées contraires est immuable : d'un côté, la douleur qui ne finit plus et qu'on ne soulage plus; d'un autre côté, le repos dans le sein du Père. Entre les deux, un abîme infranchissable. L'homme est averti : qu'il choisisse. L'incrédulité sadducéenne sera sans excuse. Ah! si du moins quelqu'un des morts venait pour nous certifier ce qui se passe dans le Schéol! Les prophètes et la Loi n'avaient-ils pas surabondamment parlé, et le Sadducéen ne croyait-il pas aux prophètes et à la Loi? Les témoignages ne manquent pas; Dieu les a multipliés sans nombre, mais l'homme a le pouvoir de défier Dieu : les lettrés juifs en sont la preuve; l'incrédulité de tous les temps l'atteste. L'aveuglement n'est pas dans l'esprit; il a son principe dans le cœur mauvais. Un jour viendra où Jésus ressuscité se montrera : on s'étonnera, on s'effrayera; puis on critiquera, on niera. Le Ressuscité qui aura vaincu la mort ne vaincra pas ceux que sa vie mortelle n'a pu persuader. Jésus songeait sans doute à l'impénitence finale de ses ennemis, en prononçant ce mot qu'il prête à Abraham : « Quelqu'un des morts reviendrait, qu'ils ne croiraient pas plus à lui qu'à Moïse et aux prophètes. »

Les disciples, témoins de ces luttes grandissantes de leur

(1) *Éléazar*, par contraction, *Lazar*, en hébreu, signifie *Dieu mon secours*, et il aide à comprendre la parabole.

Maître contre tout ce que la nation comptait d'influent, de riche et même de zélé pour la science, le culte et la Loi, ont dû plus d'une fois en subir le contre-coup. Une telle opposition était de nature à ébranler des néophytes; Jésus, dans l'intimité, les rassurait et les fortifiait. En leur rappelant la grande œuvre qu'il venait accomplir, — œuvre de division, de séparation, de guerre, — il leur disait : « Les scandales sont inévitables. Il faut qu'ils se produisent. Mais malheur à celui par qui ils arrivent! Mieux vaudrait pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits. »

Empêcher le faible, le petit, d'aller à Dieu est le plus grand des crimes, c'est l'œuvre de l'Antéchrist; personne autant que Jésus n'en a senti l'horreur et signalé le juste, l'épouvantable châtiment.

— « Veillez sur vous », disait-il encore aux siens, pour les prémunir contre ceux qui devaient essayer de les détacher de lui.

La lutte, l'hostilité persistante aigrissent souvent et endurcissent les meilleurs; Jésus reste bon et miséricordieux. Il se donnait en exemple à ses fidèles, leur commandant de pardonner toujours. — « Si votre frère pèche contre vous, reprenez-le; s'il se repent, pardonnez. Et quand il pécherait contre vous sept fois le jour, s'il revient à vous, sept fois, en disant : Je me repens, pardonnez. »

Les apôtres, qui vivaient avec lui en communion plus profonde, expérimentaient qu'il était pour eux leur force et leur sagesse. Ravis par sa parole, subjugués, charmés, ils s'écriaient : — Seigneur, augmentez notre foi; et lui, pour leur faire entendre la puissance illimitée de la foi, leur disait : « Si vous en aviez comme un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi et transplante-toi dans la mer. Il vous obéirait. »

La foi qui met l'homme en communion de volonté et d'âme avec Dieu participe à sa puissance infinie. Elle ne déracine pas seulement les arbres, ne transplante pas seulement les montagnes, elle soulève le monde des esprits jusqu'à Dieu. Les miracles qu'elle accomplit dans l'ordre physique sont de peu, comparés aux miracles de l'ordre moral.

Le Maître, qui dévoile à ses apôtres leur grandeur divine, craignant qu'ils ne s'exaltent, les rappelle à la douceur, à

l'humilité qui convient au vrai serviteur de Dieu. — « Qui de vous ayant un serviteur chargé de labourer et de paître lui dit à son retour des champs : Va te mettre à table? Il lui dit au contraire : Prépare-moi à souper, ceins tes reins et sers-moi, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu. Après, tu mangeras et boiras.

« Si le serviteur fait ce que le maître a ordonné, lui devra-t-il grâce? Je ne le pense pas. Il en est de même pour vous. Quand vous aurez fait ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, ce que nous devions faire, nous l'avons fait. »

Par ces leçons inconnues à la sagesse humaine, Jésus formait ses disciples et pétrissait l'homme nouveau. Avant lui, toujours égoïste et intéressé, même dans sa religion, l'homme songeait à ses droits et à ses mérites dont il réclamait le prix à Dieu, comme un mercenaire. A l'école de Jésus, quel que soit l'éclat de ses services, l'homme reste anéanti devant Celui à qui il doit tout et qui ne saurait lui rien devoir. Il lui suffit d'accomplir sa volonté; l'amour l'inspire, et le dernier mot de l'amour est de s'oublier en Dieu.

CHAPITRE VIII

LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

Un incident, dont on ne pouvait pressentir les suites, vint abréger le séjour de Jésus en Pérée, et précipita le dénouement de sa vie.

La maison de Béthanie, où il recevait l'hospitalité dans ses voyages à Jérusalem, et dont les hôtes l'accueillaient comme le Seigneur et l'ami avec une foi si aimante, — la maison de Béthanie était dans la tristesse. Lazare était malade (1). Marthe et Marie, ses sœurs, envoyèrent à Jésus ce message : Seigneur, voici, celui que vous aimez est malade.

La réserve de ces deux femmes dont la confiance s'abandonne, sans exprimer même un désir, est exquise ; et, d'ailleurs, pouvaient-elles ignorer les périls qui menaçaient le Maître en Judée ?

En apprenant cette nouvelle, Jésus rassura les messagers et son entourage.

— « Cette maladie », leur dit-il, « n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu. Le Fils de Dieu sera glorifié par elle. » Que méditait-il, dans sa tendresse pour ses amis préférés ? — car il aimait, dit naïvement l'Évangile, Marthe et sa sœur Marie et Lazare. La parole mystérieuse que nous venons de rapporter le laissait vaguement entrevoir.

Cependant, il demeura deux jours encore au lieu où il était ; ce temps écoulé, il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Au mot de Judée, les disciples se récrièrent : — Maître, les Juifs, en ce moment, veulent vous lapider, et vous retournez là ?

(1) JEAN, XI, 1 et suiv.

Ce cri d'effroi d'une affection pusillanime inspira à Jésus une réponse où éclatent toute sa force d'âme et sa confiance absolue en son Père :

— « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne se heurte point, car il voit la lumière de ce monde; mais s'il marche pendant la nuit, il se heurte, parce qu'il n'y a pas en lui de lumière. » Jésus comparait sa passion future à la nuit, il l'appelait « l'heure de la puissance des ténèbres ». A ce moment, en effet, le Père le livrera sans défense à ses ennemis; jusque-là, il le garde, il est sa lumière et sa force. Aucun danger ne l'arrêtera dans l'accomplissement de sa tâche : cette période est pour lui les douze heures du jour. Il sait qu'elle n'est point encore terminée, et sa sécurité égale sa confiance. Le courage tranquille qui a sa source dans l'union parfaite avec Dieu, était l'un des traits de la beauté morale de Jésus.

Un peu plus tard, toujours préoccupé de ce qui se passait à Béthanie, il dit à ses disciples : « Lazare, notre ami, dort; mais je vais le réveiller de son sommeil. » Il parlait de sa mort, et eux songeaient à l'assoupissement du sommeil. Ne comprenant pas la pensée secrète de leur Maître, mal rassurés sur ce voyage en Judée, dont ils entrevoyaient les périls, ils lui répondirent : — Seigneur, s'il dort, il va guérir.

Jésus leur dit alors sans mystère : « Lazare est mort. Et je me réjouis à cause de vous et pour votre foi, de ce que je n'étais pas là. Mais allons à lui. »

Ce mot résolu enflamma le courage de l'un d'eux. — Allons, nous aussi, dit Thomas, et mourons avec lui!

Pour l'historien que le miracle n'effarouche point, qui ne veut ni violenter les textes ni dénaturer le récit, il est évident que Jésus connut de loin et de science divine la mort de Lazare. Elle dut arriver le jour même du départ des messagers de Marthe et de Marie, et pendant leur voyage. De Béthanie à Beth'Abara, au delà du Jourdain, la distance est de sept à huit lieues. Lazare fut, le soir même, suivant la coutume juive, embaumé, enveloppé de bandelettes et enseveli. Or, Jésus, ayant attendu deux jours avant de se mettre en marche, ne put arriver que le quatrième; c'était le quatrième aussi que Lazare était dans le tombeau. Il ne faut chercher d'autre motif à ce retard délibéré que l'attente du signal de Dieu, sur lequel Jésus réglait ses moindres actions.

Nous obéissons à mille attraits divers, à mille caprices irré-

fléchis; il ne cède à rien de terrestre, d'humain ou de personnel. Le mobile souverain, décisif, de ses actes est la volonté de son Père. Pour lui obéir, il résiste à la tendre amitié qui le presse d'aller vers les deux sœurs de Lazare. Mais la consolation aura son jour; elle n'est retardée dans les desseins du Père qu'afin de rendre le miracle qui se prépare plus éclatant, la gloire de Dieu et de son Fils plus manifeste, la foi de tous plus ferme.

Lorsque Jésus, remontant l'ouady el-Kelt, fut arrivé à la hauteur de Béthanie, on lui annonça que Lazare était enseveli depuis quatre jours. C'était le milieu de la période du deuil. Beaucoup de Juifs de Jérusalem, et, dans le nombre, quelques-uns hostiles au Prophète, étaient venus consoler Marthe et Marie. Avertie de l'approche du Maître, Marthe, toujours vive et empressée, malgré la douleur, vint à sa rencontre, tandis que Marie était restée à la maison.

En voyant Jésus, Marthe s'écria : — Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Ces mots expriment la confiance et non un reproche, car elle ajouta : — Et même maintenant, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera.

Jésus lui répondit par une promesse dont la grandeur inattendue dépassait ses espérances et parut déconcerter sa foi :

— « Ton frère ressuscitera. »

— Je le sais, dit Marthe, il ressuscitera, lors de la résurrection, au dernier jour.

D'après une croyance commune en Israël et principalement dans le parti pharisien, les Juifs pieux devaient ressusciter à l'ouverture du Règne messianique (1). Marthe ne voyait, dans la promesse de Jésus, qu'une allusion à cette foi; on dirait qu'elle n'ose espérer davantage.

Pour l'enhardir, Jésus éleva sa pensée jusqu'à lui : — « C'est moi », lui dit-il, « qui suis la Résurrection et la Vie. Qui croit en moi, fût-il mort, vivra; et qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. »

Aucune parole n'est plus rassurante que celle-là, devant le mystère plein d'angoisse de la tombe. Les croyants peuvent reprendre courage et espoir. Leur Maître est supérieur à la mort; son nom est Résurrection et Vie; il devient en eux une

(1) Daniel, XII, 2. Cf. *Livre d'Hénoch*, 51, 1; *Psaut. Sal.*, 3, 16; *Antiq.*, XVIII, 1, 3; *Bell. Jud.*, VIII, 14; *Misch. Sanhedr.*, X, 1; *Pirké Abot*, IV, 22.

force d'immortalité; s'ils sont morts, il peut les ramener à la vie; et, lorsque la mort les frappe, ce n'est que pour un temps.

— « Crois-tu ces choses? » demanda Jésus à Marthe.

— Oui, Seigneur. Je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, Celui qui devait venir en ce monde.

La foi de Marthe est parfaite désormais; l'entretien du Maître l'a dégagée des ombres de la croyance vulgaire; elle reconnaît non seulement le Messie en Jésus, mais le Fils de Dieu dans le Messie. La douleur a ouvert son âme, et la parole de Jésus l'a remplie de lumière et d'espérance.

— « Va », lui dit Jésus, « appelle en secret ta sœur. » Et il attendit, un peu en avant du village, à l'endroit où Marthe l'avait rencontré.

Elle s'en alla et vint dire tout bas à Marie : — Le Maître est là, et il t'appelle.

Marie se leva aussitôt et vint vers lui.

Les Juifs qui étaient avec elle dans la maison, la voyant se lever subitement et sortir, la suivirent, persuadés qu'elle allait au sépulcre, pour y pleurer. Lorsque Marie fut arrivée à l'endroit où était Jésus, en le voyant, elle tomba à ses pieds, et elle lui dit comme Marthe : — Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Elle n'ajouta rien; accablée, anéantie, elle pleura en silence.

A la vue des larmes de Marie, en présence des Juifs qui l'avaient accompagnée en pleurant, Jésus frémit en son esprit et s'émut lui-même. — « Où l'avez-vous déposé? » demanda-t-il. On lui répondit : — Seigneur, venez, et voyez.

Et il pleura.

— Comme il l'aimait! dirent les Juifs. Quelques-uns pourtant eurent un mot critique et amer : Ne pouvait-il pas, lui qui avait ouvert les yeux de l'aveugle-né, empêcher que celui-ci ne mourût?

Jésus frémit encore. Il vint au tombeau; c'était une grotte creusée dans le rocher; une pierre horizontale en fermait l'entrée.

— « Levez la pierre », dit-il.

A ce moment, Marthe eut un cri d'effroi : — Seigneur, il sent déjà, voilà quatre jours qu'il est enseveli. Jésus la rassura.

— « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? »

On leva la pierre. Alors, les yeux au ciel, Jésus dit :

— « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Je savais que vous m'écoutez toujours, mais je le dis à cause du peuple qui est là, afin qu'on croie que vous m'avez envoyé. »

Dans son immense pitié, il faisait sienne toute douleur humaine. Aujourd'hui, ce n'est pas l'homme compatissant qui souffre, c'est l'ami qui se trouble, qui frémit et qui pleure. Sa tendresse a prié ; elle a demandé au Père de consoler ceux qui, dans leur deuil, ont pleuré devant lui et ont eu foi dans sa tendresse divine. La tendresse de l'homme est impuissante, celle de Jésus va dompter la mort.

Après avoir prié, il s'écria d'une voix forte : « Lazare, sors dehors ! » Et l'enseveli, aussitôt, sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire.

— « Qu'on le délie », dit alors Jésus, « et qu'on le laisse aller. »

Beaucoup d'entre les Juifs, qui s'étaient rendus vers Marthe et Marie, crurent en Jésus, à la vue du prodige. Quelques autres obstinés s'en allèrent vers les Pharisiens de Jérusalem leur raconter ce qui se passait à Béthanie (1). Ils étaient de cette race dont l'aveuglement défie tout, même l'éclair éblouissant de la force et de la bonté de Dieu : ils justifient le mot de la parabole du mauvais riche : « Un mort ressusciterait, ils ne croiraient pas. »

Le Sanhédrin s'émut des événements qui agitaient le peuple aux portes de la métropole et dans la métropole même. Il fut convoqué en assemblée solennelle. Pontifes et docteurs délibérèrent. — Cet homme, disaient-ils, a une puissance extraordinaire ; il multiplie les prodiges. Que faire ? Si nous le laissons agir, tous vont aller à lui. Les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation.

Jésus devenait un danger public aux yeux du pouvoir. Il mettait en péril non seulement la paix, mais l'existence de la patrie. On a peine à comprendre la légèreté et l'aberration d'un tel jugement. Comment le Sanhédrin pouvait-il confondre le mouvement populaire créé par Jésus avec l'agitation politico-religieuse d'un Judas le Gaulonite ? N'apportait-il pas la circonspection la plus vigilante à combattre dans la foule le

(1) JEAN, XI, 46 et suiv.

messianisme faux d'une restauration et d'un affranchissement national? N'avait-il pas répudié avec indignation, en Galilée, la royauté temporelle qu'on lui offrait (1)? N'avait-il pas évité toujours, à Jérusalem même, le nom de Messie qui prêtait à l'équivoque et dont il s'efforçait de donner l'interprétation spirituelle? Ne payait-il pas le tribut et ne respectait-il pas les autorités établies? Tous ces faits étaient publics; les membres du grand Conseil qui, depuis le début de sa carrière, n'avaient cessé d'épier et de surveiller le Prophète, ne pouvaient les ignorer.

Mais les assemblées sont pires que les individus. L'intérêt, les petites passions, les préjugés, les aveuglent et les affolent.

La classe sacerdotale ne pardonnait pas à Jésus le dédain qu'il affectait pour les vains rites dont la vogue faisait la richesse des employés du culte. Le parti pharisien, dont il avait démasqué les vices, dénoncé la fausse science et stigmatisé l'hypocrisie, le haïssait; il était exaspéré par l'ascendant qu'il exerçait sur le peuple et par ses prétentions à un rôle supérieur à celui de prophète et à Moïse lui-même. La classe aristocratique, composée de Sadducéens, avait pour Jésus de la crainte et du mépris; elle redoutait qu'en attirant le peuple, il ne troublât l'ordre, car elle tremblait devant les Romains, et l'effervescence de la foule l'effrayait. Tout, plutôt que l'agitation et le tumulte; la tranquillité à tout prix : voilà le grand mot. Ces conservateurs satisfaits ne jugent que par là les hommes et les choses; sur ce point, ils sont intransigeants. Ils avaient, dans la haute assemblée, la prépondérance. Les pontifes issus des grandes familles des Phabis, des Kamith, des Boéthos, des Kantharos et des Hanan, étaient Sadducéens. Ils seront inexorables envers Jésus.

En cette année mémorable, un certain Joseph, surnommé Kaïphe, avait la souveraine sacrificature et la présidence du Sanhédrin : deux fonctions distinctes, réunies dans une même main, depuis le bannissement d'Archélaüs (2). Ce personnage paraît pour la première fois dans l'histoire de Jésus. A cause de sa situation officielle, il jouera le grand rôle, désormais, parmi les ennemis du Fils de Dieu dans le dénouement tragique de sa destinée. Il le jugera, il le condamnera. Son nom,

(1) Cf. livre III, ch. IX. *La crise messianique en Galilée.* — (2) *Antiq.*, XX, 10, *in fine*; XX, 9, 1. Cf. *Act.*, V, 17; IX, 1, 2; XXIII, 2, 3, etc.

taché de sang, éveille un écho lugubre dans la mémoire des chrétiens. Comme tous ses prédécesseurs, depuis un demi-siècle, il était la créature du pouvoir. Le gouverneur de Syrie, Valérius Gratus, l'avait institué grand prêtre, vers l'an 18 (1), reconnaissant en lui, sans doute, la servilité requise à ces pontifes devenus les instruments de la servitude nationale. Ponce-Pilate, le procurateur de Judée, le trouva en charge et le conserva. On ne sait rien de sa famille, qui devait être une des plus influentes du pays. Il était Sadducéen (2). Il épousa la fille d'un ancien grand prêtre, Hanan, le chef incontesté du parti, un ami de Rome, dont cinq fils remplirent, l'un après l'autre, la fonction de sacrificateur suprême. Cette alliance augmenta et raffermit son pouvoir. Lorsque Pilate fut révoqué, vers l'an 35, Kaïphe se maintint, et il ne fut déposé que l'année suivante par Vitellius (3). Son attitude dans la séance du Sanhédrin où l'on agita la question des mesures à prendre contre Jésus, dénote une nature violente, impérieuse et servile. On a de lui un de ces mots qui peignent l'homme et qui caractérisent la rudesse cynique de tout son parti (4).

Impatienté par les hésitations, les perplexités de ses collègues, il leur dit brutalement : — Vous n'y entendez rien. Vous ne voyez pas qu'il est expédient qu'un homme meure pour le peuple, plutôt que toute la nation ne périsse (5).

Ainsi, la raison d'État, — cette suprême ressource de tous les pouvoirs menacés et qui a servi à tous les despotes pour légitimer tous les crimes, — est invoquée contre Jésus, au mépris de la vérité et de la justice. — Il faut qu'il meure, dit le grand prêtre; l'intérêt de la nation l'exige.

En rapportant ce fait, un demi-siècle plus tard, l'Évangéliste inspiré vit dans ce mot du pontife un sens prophétique. Kaïphe, sans le savoir, avait exprimé la pensée de Dieu. C'était une nécessité du gouvernement divin de l'humanité que Jésus mourût; « il le fallait, et non pas seulement pour le salut d'Israël, mais afin de rassembler en un les fils de Dieu qui étaient dispersés (6) ».

Les crimes ont leur place dans l'évolution humaine. La plus grande iniquité, commise envers l'Être le plus saint, a été le point de départ de la rénovation de l'humanité et du Règne de Dieu. Une assemblée religieuse arrête, comme mesure de

(1) *Antiq.*, XVIII, 2, 3; XVIII, 4, 5. — (2) *Antiq.*, V, 17. — (3) *Antiq.*, XVIII, 3, 4. — (4) *Bell. Jud.*, 8, 14. — (5) JEAN, XI, 49-50. — (6) JEAN, XI, 49-50.

salut public, la mort de Jésus : cette mort inique va être le remède voulu de Dieu pour vaincre la corruption qui dévore la terre ; et le sang versé par des mains homicides, le fleuve de vie où se retremperont à jamais les enfants de Dieu.

Ainsi, ce grand fait de la résurrection de Lazare, qu'on peut appeler le miracle de l'amitié, a eu dans la vie de Jésus, entre autres conséquences, un résultat fatal. S'il a consolé le deuil d'une famille tendrement aimée, en lui rendant celui qu'elle pleurait, attesté la puissance divine de Jésus sur la mort, prouvé aux consciences sincères que le Prophète était l'Envoyé du Père, le Fils toujours écouté, le Maître de la vie, en même temps, il a provoqué la haine de ses adversaires, déterminé le Sanhédrin à sévir contre lui, et arraché au président de l'assemblée souveraine un arrêt de mort au nom de la sécurité publique.

Tout ce qu'il avait prédit, il y a bientôt un an, dans le désert de Bethsaïde, en allant vers Césarée, — au grand scandale de ses disciples, — sur sa destinée douloureuse, sur les persécutions qui l'attendaient, à Jérusalem, de la part des chefs, des anciens et des prêtres, apparaît dans sa réalité menaçante. Son apostolat à la métropole, ses appels réitérés à la nation, ses enseignements sur le vrai Règne de Dieu et le Messie, Fils de Dieu, ses prodiges, ses vertus, rien n'a pu vaincre l'aveuglement ni désarmer l'opposition ; au contraire, tout conspire pour déchaîner la tempête et préparer la crise finale où il va être emporté.

Cette situation nouvelle et périlleuse est très nettement dessinée par le quatrième Évangile, le seul, d'ailleurs, qui nous renseigne sur le ministère judéen de Jésus ; il la rattache à la résurrection de Lazare, comme un effet à sa cause immédiate ; on la voit se préparer peu à peu, à chaque apparition nouvelle du Prophète à Jérusalem ; elle s'aggrave toujours et se tend plus violemment, à mesure que les paroles de Jésus traduisent des vérités plus sublimes, que ses miracles prouvent mieux sa puissance, et que son action sur le peuple a plus d'énergie et d'empire. Le prodige accompli à Béthanie est le dernier terme d'une progression saisissante dans l'œuvre entière de Jésus ; il est à son ministère judéen ce que la multiplication des pains, dans le désert de Bethsaïde, est à son apostolat de Galilée.

L'affirmation d'un témoin si exactement instruit de ce qu'il raconte, garantit contre toute attaque l'historicité de la résurrection de Lazare. Quelque prodigieux qu'il soit, le fait s'impose à tout esprit non prévenu.

La critique panthéiste ou matérialiste a crié à l'impossible. — Les morts ne ressuscitent pas, affirme-t-elle imperturbablement. L'histoire lui oppose des résurrections certaines; et la raison qui enseigne un Dieu personnel, tout-puissant, ne voit aucune impossibilité à admettre que Lazare, mort depuis quatre jours, se lève du tombeau à la voix du Fils de Dieu. Tirer du néant ce qui n'est pas, donner la vie à ce qui ne vit pas, la rendre à qui l'a perdue, appartient à un même pouvoir.

— Mais Lazare n'était qu'endormi du sommeil cataleptique (1)? — Les témoins affirment qu'il était mort. — C'est invraisemblable. — L'histoire n'est qu'un tissu d'invraisemblances pour notre esprit borné. Nous ne saisirons jamais qu'une faible partie des causes qui produisent les phénomènes; à chaque instant, des faits inattendus déroutent la raison, et leur étrangeté soufflette ce que nous appelons notre logique.

Au lieu d'accepter le récit évangélique dans sa teneur, la critique négative le dénature ou le nie. Certains n'ont voulu y voir qu'une légende habile, un tableau fictif destiné à traduire en fait la thèse métaphysique formulée par ces mots : « Je suis la Résurrection et la Vie (2). » D'autres, une création arbitraire, fantaisiste, de la conscience chrétienne qui a dû attribuer à Jésus, comme Messie, des résurrections semblables à celles que l'Ancien Testament prêtait aux prophètes (3). Des critiques plus récents, considérant avec justesse ces interprétations comme de véritables expédients de théologiens aux abois, ont renouvelé avec plus de finesse le vieux stratagème des anciens rationalistes allemands.

La tradition, par une série de méprises dont la parabole du pauvre Lazare a été le point de départ, a d'abord attribué un frère malade à Marthe et à Marie; le mot de Jésus : « Lazare lui-même reviendrait à la vie, qu'on ne le croirait pas », a été mal entendu; on a dit qu'en réalité il était sorti du tombeau, et ainsi la légende a pris cours.

Toutes ces suppositions que rien n'appuie se condamnent

(1) Paulus, *Exeg. Handbuch.* — (2) Baur, *Theol.-Jahrs.*, t. III; Keim, *Jes. v. Naz.*, t. III. — (3) Strauss, *Das Leben Jesu*, t. II.

par leur fantaisie même; elles prouvent de combien peu l'esprit se contente, et quelles ruses il sait inventer pour supprimer, en les dénaturant, des faits en opposition avec ses doctrines.

Au témoignage formel, précis, détaillé, du quatrième Évangile, on a opposé le silence des trois premiers. Il y a lieu de s'étonner, en effet, de prime abord, qu'un événement si extraordinaire en lui-même, si considérable dans ses résultats, ait été omis par trois des quatre écrivains qui ont entrepris de raconter la vie de Jésus.

L'étude attentive de ces documents divers explique et justifie cette omission.

Aucun des Évangélistes, même saint Luc, qui a pris tant de soin à ordonner son récit, n'a prétendu rappeler les innombrables enseignements ni tous les actes du Maître. Leurs « Mémoires » sont essentiellement fragmentaires : on ne saurait arguer du silence de l'un contre le témoignage de l'autre. Les synoptiques ont un trait de physionomie commun : ils datent le ministère public de Jésus, de son avénement en Galilée, après l'emprisonnement de Jean-Baptiste, et ils n'ont relaté du ministère judéen que la dernière semaine. Saint Jean seul raconte les voyages de Jésus à la métropole, et quelques-uns des enseignements et des miracles appartenant à cette période de sa vie. On voit, dès lors, comment tout ce qui concerne l'action de Jésus à Jérusalem et en Judée, — et, par conséquent, le miracle de la résurrection de Lazare, — a été omis par les autres; le cadre de leur récit ne le comportait pas.

La réunion du Sanhédrin, les débats qui l'agitèrent, l'intervention du grand prêtre, la résolution de l'assemblée et le mot qui l'inspira : « Il faut qu'il meure », tout fut bientôt connu à Jérusalem et ne tarda pas à l'être à Béthanie. Jésus avait, jusque dans le grand Conseil, des amis secrets qui durent l'avertir du danger devenu menaçant. La joie dont il avait comblé ses hôtes s'assombrit tout à coup; le sort du Maître bien-aimé les remplit de tristesse et d'angoisse.

Étrange mystère que la destinée des envoyés de Dieu et de celui qui les domine tous : ils souffrent persécution, ils meurent pour leurs bienfaits. La plus belle des œuvres de Jésus, la plus touchante, la plus éclatante, celle qui a le mieux révélé sa force infinie et son amour, fait déborder la haine dont ses ennemis le poursuivent et attire sur lui l'arrêt de mort.

Aucune parole d'amertume, aucune indignation. Il ne voit

dans les événements et dans les hommes que les instruments de la volonté de son Père, et il va, ferme et tranquille, raffermissant les siens, accomplissant jusqu'au bout sa grande œuvre. Il sait que les douze heures du jour, suivant son expression favorite, s'achèvent, et que la nuit approche.

Il peut encore échapper à l'orage. Le moment n'est pas venu de l'affronter. Il s'éloigne de Béthanie et emmène ses disciples. Il évite désormais de rencontrer les Juifs, il se retire dans un pays voisin du désert, dans la petite ville appelée Éphrem (1), où il se fixe un instant (2).

Pour gagner cette solitude, sans éveiller l'attention, Jésus dut longer, à l'est, le mont des Oliviers et suivre les sentiers montagneux qui traversent Anatot et Mikhmas.

La ville où il se réfugiait était en dehors des grandes routes fréquentées, vers l'extrémité septentrionale de la Judée, à quinze ou dix-sept milles de Jérusalem. Elle était bâtie sur une colline pointue de huit cents mètres d'altitude, au seuil même du désert; ses maisons carrées, en pierre blanche, avaient l'air, au loin, de vieilles tours démantelées.

De l'ancienne Éphrem, il reste les débris d'une forteresse dont les murs, en longs blocs taillés en bossage, s'élèvent encore à plusieurs mètres et ne servent plus qu'à abriter les pauvres fellahs. De cette hauteur solitaire, Jésus pouvait voir tout le pays de Juda, triste et sombre, avec ses montagnes rocailleuses, aussi âpres que son peuple endurci. Il apercevait le mont des Oliviers d'où il s'élèverait dans sa gloire, et au delà, il pressentait Jérusalem, où il devait mourir.

Ce lieu austère encadre bien la phase nouvelle de sa vie, et il donne à Jésus la solitude et la sérénité.

Les jours passés à Éphrem durent être remplis par la prière et les entretiens intimes. Dans son entourage, on s'attend aux grandes luttes. On espère l'avénement du Royaume. La petite troupe était résolue. Elle avait, malgré tout, une foi sans bornes à la puissance du Maître : la résurrection de Lazare la raffermissait contre le danger. Éphrem était une halte avant les combats suprêmes. Jésus partit de là pour se rendre à Jérusalem et y célébrer sa dernière Pâque.

(1) JEAN, XI, 54

(2) Éphrem a disparu aujourd'hui; elle est devenue le village de Thayèbey, dont le nom arabe signifie bonne, agréable, et paraît être la traduction du nom hébreu de la cité antique*.

* Cf. V. GUÉRIN, *Description de la Palestine*. — JUDÉE, t. III.

CHAPITRE IX

LE DERNIER VOYAGE A JÉRUSALEM.

L'itinéraire de ce voyage peut être reconstitué d'après les indications combinées du troisième et du quatrième Évangile. Saint Jean marque le point de départ; saint Luc, la route et le point d'arrivée. Le point de départ est Éphrem (1), sur la frontière nord de la Judée; la route décrit un vaste cercle à travers la Samarie, la Galilée et la vallée du Jourdain; le terme est Bethphagé (2). Au lieu de se diriger vers Jérusalem, dont il n'était séparé que par cinq ou six heures de marche, Jésus parut s'en éloigner; il prit au nord le chemin de la Samarie, remonta jusqu'en Galilée, à la hauteur de la plaine de Jisréel, descendit sans doute par l'ouady Djaloud, dans la vallée du Jourdain, et s'avança vers Jéricho par la grande voie des caravanes galiléennes.

Quel motif avait déterminé Jésus à ce long détour? Il est probable que, devant donner à son entrée dans la ville sainte un éclat inaccoutumé, un caractère triomphal, il voulut reparaître au milieu de la foule des Galiléens pour signaler son voyage et rallier les nombreux disciples mêlés aux pèlerins qui s'acheminaient déjà vers Jérusalem. Ce que ses frères, il y a six mois, au temps de la fête des Tabernacles, lui avaient demandé, en lui disant : — Montre-toi donc au monde (3), il allait l'accomplir à sa manière; mais il a gardé, jusqu'à la dernière étape, le secret de cette manifestation.

Le pèlerinage dura plusieurs jours. Il fut semé d'épisodes divers et intéressants que saint Luc a relatés avec soin.

(1) JEAN, XI, 54. — (2) LUC, XVII, 11
(3) Voir livre IV, ch. 1.

En traversant un village (1) dont l'Évangile ne dit pas le nom et qu'une ancienne tradition, accréditée chez les chrétiens de Palestine, croit être Djennin, dix lépreux se présentèrent à Jésus.

C'est la coutume encore aujourd'hui, en Orient, que ces malheureux se réunissent et vivent ensemble, errant le long des chemins, à l'entrée des bourgs. Ils se tenaient loin et disaient à haute voix : — Jésus, Maître, ayez pitié de nous. Cette misère et cette confiance l'émurent.

— « Allez, leur dit-il, et montrez-vous aux prêtres. »

Or, comme ils s'en allaient, ils furent guéris. L'un d'eux, se voyant guéri, revint en louant Dieu à grande voix. Il se prosterna aux pieds de Jésus et lui rendit grâces.

C'était un Samaritain.

— « Est-ce que dix n'ont pas été guéris? » demanda Jésus étonné. « Les neuf autres, où sont-ils? Il ne s'en est pas trouvé un qui revînt et qui rendît grâces à Dieu, sinon cet étranger. »

L'ingratitude lui était poignante. On devine dans ce mot : « cet étranger », une tristesse intense. Cet incident douloureux lui rappelait toute sa mission; il avait prodigué sans compter ses bienfaits à Israël, et son peuple le repoussait. Le Samaritain qui tombe à ses pieds, pour exprimer sa reconnaissance et sa foi, lui est doux; il voit en lui tous ces pauvres délaissés, ces étrangers, ces païens qui doivent accourir à sa rencontre, tandis que les fils de la maison s'obstineront à le méconnaître.

Il releva le lépreux guéri et croyant : — « Lève-toi », lui dit-il, « va, ta foi t'a sauvé. »

Cet épisode avait sa place marquée dans le récit de saint Luc. A l'époque même où le disciple de l'apôtre Paul rédigeait son Évangile, l'œuvre du salut grandissait selon la loi même qui avait présidé à la vie du Sauveur. Repoussée en Judée, combattue avec rage par les Juifs, la parole du Royaume trouvait un accueil éclatant en Samarie et remuait le monde païen tout entier.

En poursuivant son voyage, Jésus fut interrogé au sujet du Royaume de Dieu (2).— Quand arrivera-t-il donc? demandaient les Pharisiens, non sans ironie. Depuis deux ans, ils voyaient

(1) Luc, XVII, 11-19. — (2) Luc, XVII, 20-37.

le Prophète à l'œuvre, annonçant ce Règne messianique qui devait, croyaient-ils, affranchir leur nation, briser tous les jougs, anéantir tous les ennemis, ouvrir à Israël une ère inouïe de félicités; et aucun de ces grands rêves ne se réalisait. Le Galiléen, comme ils l'appelaient, ne ramassait autour de lui que les pécheurs et les déclassés, les ignorants et les gens de rien. Ils triomphaient de cette impuissance et ils se moquaient. Jésus leur répondit, en leur rappelant encore la spiritualité de son Royaume :

— « Le Règne de Dieu ne vient pas avec l'éclat extérieur qui frappe les yeux. On ne dira pas : Il est ici, ou : Il est là. Le Règne de Dieu est au dedans de vous. »

C'est dans le secret de la conscience que s'inaugure et se fonde le règne dont Jésus est le Messie. C'est à la conscience qu'il parle et demande le repentir et la foi. Dès qu'elle s'ouvre à lui, elle en reçoit l'Esprit; et le Règne de Dieu commence. Les Pharisiens formalistes, étroitement patriotes, se refusent à comprendre; mais l'œuvre se faisait malgré eux et au milieu d'eux; Jésus, entouré de ses fidèles, en était la réalisation visible; il dut montrer du doigt ses disciples à ses interlocuteurs qui se détournèrent avec dédain.

Tout, dans cette période initiale du Règne de Dieu, est humble et discret, infirme, souffrant, caché. De même que le Fils de Dieu se voile sous l'apparence humiliée du Fils de l'homme, de même la gloire du Royaume se voile sous la misère apparente des publicains et des pécheurs qui le suivent. Rien qui sente l'éclat et la force. La puissance thaumaturgique de Jésus ne se traduit elle-même qu'avec mansuétude; elle se dérobe, en rayonnant à travers l'amour et la bonté. Les humbles, les pénitents seuls étaient touchés : les superbes, avides de merveilleux et de gloire terrestre, passent comme les Pharisiens, insolents et dédaigneux.

Jésus les laisse à leur mépris. Il invite ses disciples à profiter du passage du Fils de l'homme, de sa présence et de ses bienfaits; quand il aura disparu, l'épreuve sera dure et longue :

— « Des jours vont venir », leur dit-il, « où vous désirerez voir l'un des jours du Fils de l'homme, celui de sa gloire, de sa puissance, de son triomphe. Vous ne le verrez point. On vous dira : Voyez, il est ici; voyez, il est là. N'y allez pas : ne le cherchez pas. »

Cependant, il ne faudra pas défaillir dans l'attente; car si le premier avénement du Messie s'est accompli dans l'infirmité et dans la lutte, si les fidèles qui l'ont reconnu doivent former avec lui le Royaume de Dieu, à travers les mêmes infirmités et les mêmes luttes, le second avénement se fera dans la majesté, dans la victoire sur tous ses ennemis : alors, le Royaume apparaîtra lui-même dans la majesté et la victoire. Jésus a plus d'une fois déjà averti ses disciples de son triomphe à venir, il le leur rappelle aujourd'hui avec solennité, au moment où les Pharisiens renouvellent contre lui leurs questions méprisantes, comme s'il voulait prémunir les siens et les rassurer par une immense espérance.

— « Ne vous laissez pas séduire par les faux prophètes qui vous annonceront la venue du Fils de l'homme. Cette venue sera foudroyante; elle éblouira tous les yeux. Comme l'éclair resplendit soudain d'une extrémité du ciel à l'autre, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme, en son jour.

« Mais il faut d'abord qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération. »

Ainsi, la carrière messianique de Jésus se compose de deux périodes, de deux jours, suivant son expression imagée. L'un est le jour de la souffrance, de la persécution et de la réprobation; il ne comprend pas seulement sa vie terrestre, il embrasse tous les siècles où ses fidèles, les élus du Christ disparu, marcheront derrière lui, dans cette route ensanglantée qu'il leur a ouverte, et vivront martyrisés, dans l'espérance du second jour. Celui-là sera glorieux, triomphant; il marquera l'apparition définitive du Règne de Dieu sur toute créature dans l'univers transfiguré.

Tandis que les disciples de Jésus languiront, impatients, la masse humaine sera comme au temps de Noé et du déluge.

— « Ils mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. Le déluge vint et les perdit tous.

« Il en fut de même au temps de Loth. On mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait; et lorsque Loth sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel et les perdit tous.

« Ainsi en sera-t-il le jour où le Fils de l'homme sera manifesté dans sa puissance souveraine et terrible. »

Les disciples n'imiteront pas ce matérialisme et cette légè-

reté. Jésus les veut dégagés de tout le terrestre et le créé, n'ayant plus de racines dans ce monde fini, alertes, sacrifiés, prêts à le suivre, au premier éclat de la crise suprême.

Il leur traduit ses volontés dans une langue saisissante.

— « En ce jour-là, que celui qui est sur la terrasse et dont les hardes sont dans la maison ne descende point pour les prendre, et que celui qui est au champ ne retourne pas non plus en arrière. Souvenez-vous de la femme de Loth. »

Il faut tout quitter et s'élancer vers le Seigneur qui paraît. Quiconque cherchera à sauver sa vie, en s'attachant à ce qui passe, périra avec ce monde qui est détruit, et quiconque renoncera à sa vie et à cette terre usée et condamnée, trouvera la vie en Dieu.

Alors s'accomplira le triage définitif dans cette race humaine mélangée. En un clin d'œil, les êtres les plus rapprochés visiblement, mais étrangers l'un à l'autre par l'esprit qui les anime, seront pour jamais séparés.

— « Je vous le déclare », dit Jésus, « en cette nuit, de deux qui seront dans le même lit, l'un sera pris, l'autre laissé. De deux femmes qui tournent la meule ensemble, l'une sera prise, l'autre laissée ; de deux hommes qui seront dans le même champ, l'un sera pris et l'autre laissé. »

Les disciples curieux demandèrent : — Où sera-ce, Seigneur ?

— « Où sera le cadavre », répondit Jésus, « s'assembleront les vautours. »

Par cette image énergique empruntée à la nature galiléenne, le Maître ne formulait-il pas une des lois terribles du gouvernement de Dieu, la loi des destructions nécessaires ? Malheur à ceux qui ne se rattachent pas à la vie ! Le cadavre, c'est tout ce qui, dans l'humanité, n'a pas l'Esprit vivifiant de Dieu ; les vautours sont les forces destructives qui accomplissent sur ces morts, partout où ils se trouvent, les volontés vengeresses de l'éternelle justice.

La grandeur et l'austérité des devoirs que Jésus inculquait à ses disciples, la dureté persistante des épreuves qui les assailliraient dans ce monde livré à l'âpre égoïsme d'une vie matérielle et sensuelle, durent leur inspirer quelque effroi.

Il leur recommanda la prière.

— « Priez », leur disait-il, « priez toujours ; ne vous lassez jamais. Ayez foi, Dieu vous entend. » Et il leur raconta cette parabole :

— « Il y avait, dans une certaine ville, un juge qui ne craignait pas Dieu et n'avait aucun respect de l'homme. Dans cette même ville était une veuve qui vint à lui en disant : Faites-moi justice de mon adversaire. Pendant longtemps, il s'y refusa; mais après, il se dit en lui-même : A la vérité, je n'ai ni la crainte de Dieu ni le respect de l'homme; cependant, puisque cette femme m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne jusqu'à me frapper.

— « Vous entendez, ajoute le Seigneur, vous entendez ce que dit ce juge inique. Et Dieu ne vengerait point ses élus qui crient vers lui nuit et jour, — alors même qu'il retiendrait sa colère pour les venger! Je vous le déclare, l'heure sonnée, la vengeance sera foudroyante.

« Mais lorsque le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre? »

Ce dernier mot de Jésus laisse entendre que les croyants eux-mêmes, les fidèles, se lasseront peut-être dans l'attente du jour de Dieu; la longanimité de l'éternelle justice fatiguera leur foi. En voyant les siècles et les cieux rouler toujours, sans ramener Celui qui doit être leur libérateur et leur justicier, ne perdront-ils pas le zèle ardent qui aspire à la délivrance? Toujours opprimés et accablés, ne s'endormiront-ils point dans la torpeur? C'est un avertissement qu'il donne aux siens dans cette interrogation, une façon de dire encore : Priez, croyez, espérez jusqu'à la fin.

Au contact de l'Esprit de Dieu, l'homme s'affranchit des limites qui bornent ses idées, ses espérances, et rapetissent tout en lui; il apprend à entrer dans les immenses desseins de Dieu. Il sait qu'il a fallu des siècles pour préparer le premier avénement du Fils de l'homme, et qu'il faudra des siècles encore pour préparer le second; mais ces siècles, il les regarde à l'exemple de Dieu, comme des jours rapides; et, plus haut que le temps, il a la patience de Celui qui fait des œuvres éternelles.

Dans ce même voyage, Jésus et sa petite caravane se trouvèrent souvent en présence des Pharisiens qui s'en allaient comme eux à Jérusalem. Il les voyait toujours pleins de suffisance, satisfaits de leur justice et ne ménageant pas le mépris aux autres (1). Les disciples avaient eu, sans doute, leur part de ce dédain; sa sympathie pour les faibles, sa répulsion pour

(1) Luc, XVIII, 9 et suiv.

les superbes, lui inspirèrent une de ces paraboles où le pharisaïsme a été dépeint en traits immortels, d'une vérité sanglante, et flagellé avec une sainte ironie.

— « Deux hommes, dit-il à ces prétendus justes, étaient montés au Temple pour prier : un Pharisien et un publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi, en lui-même : Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont rapaces, injustes, adultères, comme ce publicain qui est là. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède.

« Et le publicain, se tenant loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine. Il disait : Dieu, sois propice à moi, pécheur.

— « Je vous l'affirme, dit Jésus, celui-ci est retourné justifié dans sa demeure; mais l'autre, non; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'humilie sera exalté. »

Le Maître aimait à conclure ses paraboles par une sentence morale qui en résumait la sagesse, et qui s'imprimait mieux dans la mémoire des disciples. On peut les approfondir, sans les épuiser jamais. Le devoir de l'humilité revenait, à tout instant, sur ses lèvres; il y voyait la première condition de l'entrée dans son Royaume et le secret de toute grandeur véritable, il en était la vivante et parfaite incarnation. Personne ne s'est anéanti comme Jésus dans la volonté de son Père qui le menait, par une succession ininterrompue d'abaissements, jusqu'à la mort; personne n'a été relevé plus haut par cette même volonté. Ce vaincu, ce crucifié, jouit, même en ce monde où son triomphe n'a pourtant pas sonné, d'une gloire qui défie toute gloire humaine. On ne peut être plus humilié qu'il ne l'a été dans sa vie; on ne peut être plus glorieux qu'il ne l'est depuis sa mort.

Pendant une des haltes du voyage, on lui présentait de petits enfants, pour qu'il les touchât (1). La foi du peuple est partout la même; d'instinct, il accourt vers celui qu'il croit être l'Envoyé de Dieu; sa présence l'émeut; il amène au Prophète ce qu'il a de plus précieux; il sent que sa main, posée sur la tête de ses enfants, leur sera un gage de bonheur. Les disciples, voyant l'envahissement de la foule, repoussaient ces gens. Jésus en fut indigné.

(1) Luc, xviii, 15 et suiv. Cf. Matth., xix, 13-15; Marc, x, 13-16.

— « Laissez venir à moi les petits enfants », leur dit-il; « non, ne les empêchez pas, car c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le Royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas comme un enfant le Royaume de Dieu, n'y entrera point. »

Et il les embrassa; il imposa sur eux les mains; il les bénit.

L'enfant n'a ni science, ni philosophie, ni préjugés, ni calculs d'intérêt; il ne critique pas, il ne juge pas, il ne résiste pas. Il est le modèle à suivre. Lorsque Dieu parle, l'homme doit imposer silence à son esprit, à ses sentiments préconçus, à sa raison trompeuse, à ses égoïstes passions. Redevenu simple, docile, confiant, il accueillera la bonne nouvelle, renaîtra dans l'Esprit, et goûtera dans sa conscience les bienfaits du Royaume.

Ce devoir austère de l'humilité, du sacrifice total, de l'anéantissement de l'homme devant Dieu et devant lui, est un des points fondamentaux de la doctrine de Jésus. On le retrouve sous mille formes dans ses entretiens intimes comme dans ses discours populaires. Ce que Jésus était, dans sa vie terrestre, à l'égard de son Père, il voulait, il exigeait que ses fidèles le fussent à son égard. Comme il était l'instrument parfait de la volonté de son Père, ses fidèles devaient renoncer à tout pour n'obéir qu'à son Esprit.

Tout quitter et le suivre était une formule dans laquelle il résumait les lois de son Royaume; il la répétait souvent, et dans ce dernier voyage, marchant au-devant de la mort et du supplice, il la rappela à plusieurs reprises.

Un jour, après une halte, comme il sortait de la maison où il avait reçu l'hospitalité, en se mettant en chemin (1), un jeune homme, un prince du peuple, accourut, tomba à ses genoux et lui dit : — Bon Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ?

Cette question révélait une nature d'élite et une âme sincère. Les doctrines de l'école sur le mérite des œuvres légales, sur la sainteté par la vertu des rites, ne satisfaisaient point sa conscience; sûrement, il entendit le Maître parler de la vie éternelle avec un accent qui l'avait pénétré. Or, le secret de

(1) Luc, xviii, 18-30; Matth., xix, 16-30; Marc, x, 17-31.

la vie éternelle n'appartient pas au génie humain. Aucun homme, quelque grand qu'il soit, ne peut le dévoiler. La vie éternelle est en Dieu; et le moyen pour la posséder dépend de sa volonté impénétrable.

En acceptant de répondre à la question qui lui était adressée, Jésus s'élève au-dessus de l'homme et du génie humain; il se déclare le Maître de la vie éternelle, à l'égal de Dieu. C'est là, sans aucun doute, ce qu'il veut insinuer au jeune homme qui l'interroge.

— « Pourquoi m'appelles-tu bon? » lui dit-il; « personne n'est bon, un seul est bon, Dieu. »

Et, dès lors, Dieu seul et le Fils qui a tout reçu du Père, peuvent nous enseigner le bien infini qui est la vie éternelle.

Jésus poursuivit : « Tu connais les commandements? » — Lesquels? — « Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne déroberas pas. Tu ne porteras point de faux témoignages. Honore ton père et ta mère; et aime ton prochain comme toi-même. » — J'ai observé, répondit le jeune homme, tous ces commandements depuis mon enfance. Que me manque-t-il encore?

A ces mots, Jésus le regarda et l'aima.

— « Une seule chose te manque », lui dit-il; « si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Après, viens et suis-moi. »

Mais lui, en entendant ces paroles, poussa un soupir, et s'en alla triste, parce qu'il avait de grands biens.

Ce n'est pas assez d'accomplir le précepte littéral, il faut entrer dans l'esprit même de la Loi; or, la Loi est la volonté de Dieu. Si cette volonté nous demande le renoncement à tout, si Dieu nous dit comme au jeune homme riche : « Vends tes biens, donne-les aux pauvres, viens et marche derrière moi », l'hésitation n'est pas permise; on doit tout laisser et se mettre à la suite de Jésus.

Ainsi, le dernier mot de la perfection, dans sa doctrine, est de tout quitter et de le suivre. Il faut lui sacrifier tout, l'aimer plus que toute créature, l'aimer absolument, sans réserve et comme Dieu.

En voyant s'éloigner le jeune homme découragé, il regarda autour de lui, comme pour envelopper de plus près ses disciples fidèles; puis il leur dit :

— « Avec quelle difficulté les riches entreront dans le Royaume de Dieu! »

Ils venaient de le constater ; l'affection du Maître, son tendre appel, avaient échoué devant le sacrifice des biens terrestres demandé à un riche, comme condition préalable de son entrée au Royaume.

Les disciples s'étonnaient grandement de la réflexion de Jésus ; eux qui, tous, étaient pauvres, durent s'attrister du sort des riches. Ce noble mouvement toucha son cœur :

— « Mes petits enfants », reprit-il avec tendresse, « qu'il est difficile à ceux qui se confient dans les richesses, d'entrer dans le Royaume de Dieu ! Il est plus facile qu'un chameau passe par le chas d'une aiguille, qu'un tel riche entre dans le Royaume des cieux. »

L'étonnement des disciples s'accrut, et ils se disaient tristement l'un à l'autre : — Qui pourra donc être sauvé (1) ?

L'immense multitude des hommes est entraînée par l'amour des biens de ce monde ; ceux-là mêmes qui ne les possèdent pas les désirent, et ceux qui les possèdent en sont les esclaves. Si donc le Royaume de Dieu n'est ouvert qu'aux pauvres en esprit, aux hommes qui n'ont pas confiance en la richesse, où et comment se recrutera-t-il ?

L'entourage intime de Jésus entrevoit, pour la première fois peut-être, la difficulté de l'œuvre surhumaine à laquelle les disciples étaient appelés et dont la force divine ne leur était pas connue.

Les difficultés se perpétuent et, avec elles, l'effroi de ceux qui continuent le labeur des apôtres, dans ce monde fasciné par la matière. Jésus attacha son regard sur les siens, d'après l'un des témoins de la scène, et il leur dit :

— « Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu. Tout est possible à Dieu (2). »

Ils en étaient la preuve vivante. A l'appel du Maître, ils avaient tout quitté : leurs filets et leurs barques, leur père, leur maison et leur champ, leur bureau de péage et leur métier. La Foi est plus forte que tout. Rien n'arrête ceux que Dieu attire.

Pierre, dont la vivacité et la franchise ne se démentent jamais, ne put s'empêcher de le remarquer. — Voilà que nous avons tout quitté, nous autres, pour vous suivre. Et il ajouta, non sans naïveté et quelque préoccupation personnelle : — Que nous sera-t-il donc donné ?

(1) Luc, XVIII, 26 et parall. — (2) Marc, X, 27.

— « Vous qui m'avez suivi », répondit Jésus, « je vous le dis, en vérité, parce que vous m'avez suivi, lorsqu'au jour de la régénération le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous siégerez sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

Le Maître, jusqu'à présent, n'avait point parlé à ses disciples de récompense et de gloire; mais, en les appelant à lui, en les arrachant à leur vie et à leur milieu, en se les incorporant, en les pénétrant de son âme, il les associait à toutes les phases de sa propre destinée; et eux-mêmes, à mesure que l'amour et la confiance se raffermissent, ils prennent un sentiment plus vif de l'intimité qui identifie leur sort avec celui de leur Maître. S'il était vaincu dans son œuvre, ils seraient entraînés dans sa défaite; s'il triomphait, ils participeraient à son triomphe. L'hypothèse de l'insuccès leur eût semblé une injure à la puissance de celui qu'ils aimaient et qu'ils appelaient le Seigneur et le Messie : ils n'y songeaient même pas. Les difficultés du moment, les luttes incessantes que soutenait Jésus contre les docteurs, l'opposition grandissante et menaçante des prêtres, des anciens et du grand Conseil; toute cette situation incertaine, périlleuse, critique, ne les ébranlait pas; leur foi au triomphe prochain restait imperturbable, cette foi pleine d'illusions leur suffisait. C'est ce triomphe qu'escomptaient Pierre et les autres, sans cependant le bien définir, lorsqu'ils demandaient au Maître : Et nous, qui avons tout quitté, que nous sera-t-il donné?

La récompense est au delà de la vie et plus haut qu'elle. Jésus élève les espérances légitimes de ses apôtres, il leur dit qu'ils triompheront avec lui; mais pour ménager leur faiblesse et la part d'illusion nécessaire à toute créature, il les laisse incertains sur le temps. Lorsque son jour sera venu, — le jour d'universelle régénération où, tout étant soumis à son empire, tout sera renouvelé dans sa propre gloire, — alors, ils partageront sa royauté sur le peuple de Dieu, symbolisé par les douze tribus d'Israël.

En attendant ce jour lointain, mystérieux, le sort des fidèles, du moindre des humbles qui aura tout quitté pour suivre Jésus, n'est pas à plaindre.

— « Je vous le dis, en vérité », ajouta Jésus, « nul ne quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa fille, ou ses champs, à cause de moi et à cause de

l'Évangile du Royaume, qui ne reçoive maintenant, en ce temps même, cent fois autant : maisons, frères, sœurs, et fils, et mère, et champs, — avec des persécutions, — et dans le siècle à venir, la vie éternelle..»

Il faudrait être bien étranger à la parole de Jésus et à sa doctrine pour donner à cette promesse du centuple un sens littéral et matériel. On ne saurait admettre que Jésus ait convié les siens à une sorte de paradis de millénaire. Il est certain cependant que l'Esprit divin dont il est la source, non seulement apporte à tous ceux qui le reçoivent invisiblement l'avant-goût des biens célestes, éternels, infinis, mais, par surcroît, exalte encore cette vie d'ici-bas, augmente ses ressources, harmonise ses énergies, transfigure tous ses actes. Entre les êtres élus que cet Esprit rapproche, il se forme des liens plus intimes, plus profonds, plus doux, qu'entre ceux de la même parenté et du même sang.

Afin que le disciple de Jésus ne s'enivre pas dans les douceurs d'une vie heureuse, la persécution lui est promise : elle le tiendra toujours en éveil. Quelque dure qu'elle soit, il la portera d'un cœur vaillant, parce qu'il la connaît et parce qu'il espère : il sait qu'elle passe, et il espère en la plénitude de l'éternelle vie, déjà commencée pour lui, en cette terre.

Cet enseignement remuait, réjouissait, exaltait les disciples. Le cœur humain s'ouvre volontiers à ce qui lui parle de bonheur, de vie et de triomphe.

Les sentiments égoïstes se trahissaient aisément dans l'entourage du Maître. Ceux qui avaient été les premiers appelés se prévalaient de leur prédilection; ils voulaient assurer dans le Royaume leur place privilégiée. Étonnante illusion de l'homme! ces pêcheurs de Galilée ne songent plus qu'aux grandeurs terrestres du Royaume messianique, et en croyant aller au triomphe, ils ne se doutent pas que Jésus les conduit aux luttes les plus terribles. Mais il veille sur eux; il possède l'art divin de les former; il sait, quand il le faut, les relever et les abaisser.

— « Sachez », leur dit-il, « que des premiers beaucoup seront les derniers, et des derniers les premiers.

« Le Royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec eux d'un denier par jour, et il les envoya.

« Or, vers la troisième heure, il sortit de nouveau, et il vit d'autres ouvriers oisifs sur la place. — Allez, leur dit-il, vous aussi, à ma vigne, et ce qui sera juste, je vous le donnerai. Ils y allèrent. Puis, vers la sixième et la neuvième heure, il sortit encore et fit la même chose. Enfin, il ressortit vers la onzième heure, et il en trouva qui étaient là, oisifs. — Pourquoi, leur dit-il, êtes-vous là, tout le jour, sans rien faire? — Parce que personne ne nous a loués. — Allez, vous aussi, à ma vigne.

« Sur le soir, le maître dit à l'intendant : — Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers.

« Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure s'approchèrent, et ils reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent ensuite, espérant recevoir plus. Mais ils reçurent aussi chacun un denier; et, en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille. Ils disaient : — Les derniers ont travaillé une heure, et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.

« Le père de famille répondit à l'un d'eux : — Mon ami, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui est à vous et allez. Je veux donner à ces derniers comme à vous. Est-ce qu'il ne m'est pas permis de faire ce que je veux? Pourquoi votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon?

« C'est ainsi que les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. »

L'œuvre du Royaume est une œuvre de miséricorde et de bonté plus encore que de justice. L'homme n'a le droit de se prévaloir de rien contre ses frères. Avant l'appel de Dieu, il n'est qu'un ouvrier oisif; une fois appelé, il n'a qu'à accomplir sa tâche. Le Père est juste; il le payera de son labeur; il recevra son denier. Mais qu'il soit l'ouvrier de la onzième ou de la première heure, qu'il ait porté le poids du jour et de la chaleur, ou qu'il ait eu la tâche plus facile, qu'importe! La libéralité divine n'a pas à compter avec lui; elle est indépendante et souveraine, nous n'avons qu'à nous oublier en elle, à l'admirer en nous et en ceux qu'elle a choisis.

Le Père de famille a appelé les hommes en foule. L'essentiel est de répondre à l'appel et d'être fidèle; c'est là ce que Jésus demandait à ses disciples, en leur rappelant ce mot effrayant :

« Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus »; ils trahissent leur vocation et ils sont rejetés.

La caravane était arrivée dans la vallée du Jourdain, sur la grande route qui mène de Galilée à Jérusalem par Jéricho. Elle n'était plus qu'à deux journées de marche de la ville sainte, et, en passant au pied du Sartaba, elle pouvait voir, sur la cime, les feux allumés qui annonçaient au peuple la néoménie et la Pâque de l'an 30 (1).

(1) *Talm. Hierosol., Rosch. Hoshanna,* cap. II, col. 3.

CHAPITRE X

FIN DU VOYAGE : DE JÉRICHO A BÉTHANIE.

En s'approchant de Jérusalem, les disciples ne pouvaient se défendre d'une vague anxiété. Les périls qui, là-bas, menaçaient le Maître, leur revinrent en pensée. Il y eut une heure émouvante, solennelle, dont la tristesse est restée profondément empreinte dans le souvenir d'un des témoins.

Jésus marchait en avant; les disciples suivaient, silencieux, pleins de stupeur et de crainte (1).

Il prit à part les Douze (2) et il leur dit :

— « Nous montons à Jérusalem; tout ce que les Prophètes ont écrit sur le Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux Princes des prêtres, aux Scribes et aux anciens, et ils le condamneront à mort. Ensuite, ils le livreront aux païens pour être insulté, flagellé et couvert de crachats; et, après qu'ils l'auront flagellé, ils le crucifieront; et, le troisième jour, il ressuscitera. »

Jésus avait déjà, à deux reprises, annoncé solennellement à ses apôtres son supplice, sa mort et sa résurrection : une première fois, en allant à Césarée, après la scène où Pierre l'avait appelé le Messie, le Fils du Dieu vivant; une seconde fois, en descendant du Thabor et en revenant à Capharnaüm. Il l'annonce aujourd'hui, pour la troisième fois, dans cette vallée du Jourdain où les cieux s'étaient ouverts sur sa tête, où l'Esprit avait visiblement manifesté sa présence en lui, où la voix du Père l'avait proclamé son Fils bien-aimé, où lui-même avait dit : « Il me faut accomplir toute justice. »

(1) Marc, x, 32. — (2) Matth., xx, 17-19; Marc, x, 33-34; Luc. xviii, 31-39.

Ce mystère effrayant d'expiation et d'amour, cette résurrection du monde par la mort du Messie, était pour les disciples une énigme; ils en détournaient leur pensée timide; plus ils croyaient à la sainteté et à la divinité de Jésus, moins ils pouvaient admettre sa défaite, son supplice et sa mort. « Ils ne comprenaient rien à cela. Cette parole leur était cachée. Ils n'entendaient pas ce qui leur était dit (1). »

Ces mots de mort, de résurrection au troisième jour, — bien qu'ils ne les entendissent guère mieux que ceux de douleur, de mépris, de supplice et de croix, — ramenaient, il est vrai, leur pensée à la manifestation glorieuse du Royaume; et alors, comme il arrive aux natures faibles, irrésolues, l'abattement faisait place à l'espérance.

Ils se disaient que le Règne de Dieu allait apparaître, et dans la naïveté de leurs préoccupations personnelles, ils songeaient à s'assurer les premières places. Les parents, les mères surtout, épousaient les ambitions de leurs fils et ne craignaient pas d'intervenir auprès du Maître pour le solliciter en leur faveur.

Les caravanes de Galilée qui se rendaient à la fête ont dû rencontrer Jésus et les siens aux environs de Jéricho. Ainsi s'explique la présence de la mère des fils de Zébédée, Jacques et Jean, dans l'entourage de Jésus, et la scène qui se passa un peu après l'annonce de la passion et de la mort.

Salomé s'approcha de Jésus avec Jacques et Jean (2), et elle se prosterna devant lui pour lui faire une demande. — Maître, dirent les deux fils, avec une étonnante confiance, quoi que nous vous demandions, nous voulons que vous le fassiez pour nous.

— « Que voulez-vous? » dit Jésus.

La mère répondit : — Ordonnez que mes deux fils que voilà soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre Royaume.

Tout entier à la pensée de sa mort prochaine, et de ce supplice par lequel il devait entrer dans la gloire, Jésus les rappela à ces apôtres encore ambitieux qui ne songeaient qu'au but, oubliant le chemin.

— « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je vais boire? être baptisés du baptême dont je vais être baptisé? »

(1) Luc, XVIII, 34. — (2) Matth., XX, 20-28; Marc, X, 35-45.

Les impétueux disciples répondirent sans hésiter : — Nous le pouvons.

— « Le calice que je dois boire », répondit Jésus, « vous le boirez, en effet, et vous serez baptisés du baptême dont je vais être baptisé ; mais d'être assis à ma droite et à ma gauche, il ne m'appartient de le donner qu'à ceux à qui il a été proposé. »

L'entrée dans le Royaume, le degré de mérite des élus, leur place définitive dans la hiérarchie éternelle, à côté et au-dessous du chef, ont leur explication suprême dans la volonté de Dieu. Cette volonté est cachée à toute créature ; Jésus seul la connaît et la traduit à la terre ; mais il ne la commande pas. Il lui obéit, au contraire, il n'en est, dans sa vie humaine, que l'exécuteur fidèle.

En l'entendant parler ainsi à Jacques et à Jean, les dix autres s'indignèrent contre les deux frères. Leur ambition avait excité la rivalité jalouse de leurs compagnons. Jésus les appela. Ces petitesses l'attristaient ; mais sa mansuétude calmait tout ; les fautes mêmes qui se produisaient sous ses yeux lui inspiraient des leçons pleines d'à-propos et des enseignements sublimes.

— « Vous savez », leur dit-il, « que les princes des nations les dominent et que les grands, dans le peuple, exercent puissance sur lui. Il n'en sera pas ainsi parmi vous. Quiconque voudra être le plus grand sera votre serviteur. Oui, quiconque voudra être le premier parmi vous devra être le serviteur de tous. »

En formulant cette loi, une des plus hardies et des plus nécessaires du Royaume de Dieu, le Maître ne fait que traduire sa propre vie. Lui, le chef de l'humanité nouvelle, lui, le premier et le plus grand, — il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie, afin de racheter celle de plusieurs. Le problème de ses abaissements apparaît sous un jour qui l'éclaire. Le supplice de Jésus sera la rédemption d'un grand nombre. En mourant, il sert les hommes ; c'est ainsi qu'il règne. Ses vrais disciples ne connaîtront d'autre souveraineté que celle du dévouement dans le sacrifice jusqu'à la mort.

A mesure que Jésus avance dans ce voyage, la foule paraît s'être multipliée sur ses pas. Lorsqu'il arriva à Jéricho (1),

(1) Elle doit son nom, soit à l'ancien culte de la Lune établi là par les Chana-

elle s'accrut encore. Les caravanes de la Pérée rejoignaient là celles qui descendaient des montagnes de Galilée et des environs du lac. A l'époque des grandes fêtes juives, la ville s'emplissait d'étrangers et de pèlerins. Elle était la dernière halte avant Jérusalem. Elle n'avait rien de l'aspect ordinaire des villes de l'Orient. Au lieu de s'entasser, les maisons se disséminaient, à l'ombre des palmiers, des bananiers, des térébinthes et des sycomores, au milieu de superbes jardins, toujours arrosés et toujours frais, sous un ciel de feu.

Comme il en approchait, un aveugle était assis au bord du chemin, mendiant (1). En entendant la foule passer, il demanda ce que c'était. On lui dit : — C'est Jésus le Nazaréen qui passe. Et il se mit à crier : — Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !

Cet hommage messianique, sortant de la bouche d'un malheureux, toucha le Maître. Ceux qui marchaient en tête du cortège voulaient imposer silence à l'aveugle; mais lui redoublait son cri : — Fils de David, avez pitié de moi !

Jésus s'arrêta, il commanda qu'on le fît venir; et lorsqu'il fut auprès de lui, il lui dit ces mots : « Que veux-tu que je te fasse ? » — Seigneur, répondit l'infirme, que je voie. — « Vois », lui dit Jésus, « ta foi t'a sauvé. »

L'aveugle aussitôt recouvra la vue, et il suivit son Sauveur, glorifiant Dieu. Le miracle émut la foule, qui éclata en louanges (2).

Jésus entre dans Jéricho en triomphe. Il ne repousse plus les acclamations populaires, il n'impose plus silence à ceux qu'il guérit : on dirait qu'il prépare sa prochaine entrée à Jérusalem.

Un autre incident qui laisse voir, dans la candeur du récit, toute l'âme de Jésus, signala son passage à travers la ville (3).

Au milieu de la foule pressée qui voulait approcher du Prophète, il y avait un homme nommé Zachée. Par sa situation de chef des publicains, il appartenait à cette classe de

néens, soit aux parfums de ses jardins. Étymologiquement, on peut justifier cette double origine, *Iricho* ou *Iereccho* dérivant, soit de *iarêah*, lune, ou de *rouah*, exhaler une odeur. Ces deux étymologies sont données par saint Jérôme. *Lib. de nom. hebr.* - Sur la Jéricho hérodienne, cf. Strab., l. XVI, ch. II, 41. *Bell. Jud.*, IV, 8, 2, 3.

(1) Luc, XVIII, 35-43.

(2) Voir l'Appendice Q. *Les aveugles de Jéricho.*

(3) Luc, XIX, 1-10.

pécheurs pour laquelle les Pharisiens professaient le plus pieux mépris. Il était riche; mais la richesse, alors, ne faisait point pardonner ce que les formalistes appelaient l'impiété. Il n'ignorait pas évidemment que Jésus avait la renommée d'être l'ami des gens de sa condition, et il avait un ardent désir de le voir, de le connaître. Sa petite taille ne lui permettant pas de dominer la foule, il prit les devants et monta sur un sycomore, près du chemin où Jésus devait passer.

Arrivé en cet endroit, le Maître leva les yeux et l'aperçut. — « Zachée », lui dit-il, en l'appelant par son nom, « descends vite, il faut que je séjourne aujourd'hui dans ta maison. »

Le chef des péagers descendit en hâte, et le reçut avec joie.

Ce fut un scandale dans la foule, où les coutumes pharisiennes faisaient loi. On disait de tous côtés : — Voyez, il est descendu chez un pécheur.

La présence de Jésus sous le toit de Zachée parut avoir subitement transformé le publicain. Debout devant le Seigneur, il confessa les injustices de sa vie et manifesta, tout haut, son repentir et sa pénitence. — Seigneur, dit-il publiquement, je donnerai aux pauvres la moitié de mes biens; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai le quadruple (1).

Alors Jésus dit : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut. Celui-là est aussi enfant d'Abraham. Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. »

Cette anecdote est de celles où éclate la miséricorde de Jésus envers les pécheurs, les gens méprisés et dédaignés de ce monde. Elles étaient fréquentes dans son apostolat. Elles ont dû revenir plus vivement en mémoire chez les apôtres et les disciples, et s'imposer plus fortement à l'attention des premières communautés chrétiennes, alors que la bonne nouvelle trouvait chez les païens et le peuple inférieur des provinces d'Asie, dans la Macédoine et la Grèce, un accueil si ardent. « Voyez ceux qui sont appelés, écrivait saint Paul, ils ne sont pas nombreux les savants, pas nombreux les nobles, pas nombreux les puissants. Dieu choisit les ignorants, les infirmes, les obscurs, les dédaignés de ce monde (2). » La loi qui avait

(1) La casuistique du Talmud oblige à rendre le quadruple de ce qu'on a volé. Cf. *Sanhédr.*, fol. 25, 2. MAIMON., *in Peah*, c. 1.

(2) *I Corinth.*, 1, 25, 28.

présidé à l'apostolat messianique se continuait dans l'apostolat des disciples. On aimait à le constater, et le zèle y cherchait un encouragement et une justification.

Le pécheur Zachée est resté le type de tous ceux qui, dans leur misère, entendant parler de Jésus, le Sauveur et l'ami des publicains, ont désiré le connaître et le voir, dans son passage à travers l'humanité. Il va au-devant de ce désir, il aime à recevoir l'hospitalité de ces natures dont la sincérité le touche. Il les visite, il leur révèle le désordre de leur conscience, leur enseigne le repentir et la résolution du bien; ces païens empressés sont tout à coup transfigurés par la foi; les voilà désormais les vrais fils d'Abraham et les élus du Royaume.

Un mot du troisième Évangile donne à entendre que, pendant le séjour de Jésus à Jéricho, la pensée du Royaume de Dieu, de sa manifestation prochaine et éclatante, à Jérusalem même, agitait l'opinion, aussi bien dans la foule que chez les disciples et dans l'entourage intime de Jésus (1). L'effervescence était générale, elle croissait à mesure qu'on approchait de la ville sainte. On ne se doutait guère de ce qui allait se produire en réalité. L'homme vit d'illusions; mêlant à la vérité ses propres chimères, il ne comprend les desseins de Dieu qu'après leur accomplissement. Jésus seul portait dans sa conscience le poids de sa vocation douloureuse; il comprenait, seul, de quelle façon tragique le Fils de l'homme allait être exalté. Calme et recueilli au milieu de l'agitation de tous, il essayait, avec une sagesse discrète, de dissiper les illusions des siens. Cette sagesse lui inspira une nouvelle parabole (2):

— « Un homme de grande naissance s'en alla en pays lointain, prendre possession d'un royaume pour revenir ensuite.

« Il appela dix de ses serviteurs, et il leur donna dix mines, en leur disant : — Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne.

« Or, ceux de son pays le haïssaient; et ils envoyèrent après lui des députés chargés de ce message : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.

« Étant revenu, après avoir pris possession du royaume, il fit appeler ses serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, pour connaître le profit que chacun en avait tiré.

« Le premier vint et dit : — Seigneur, votre mine a

(1) Luc, XIX, 11. — (2) Luc, XIX, 12-27. Cf. Matth., XXV, 14-30.

rapporté dix autres mines. — Bien, mon bon serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, c'est pourquoi tu auras puissance sur dix villes.

« Un autre vint et dit : — Seigneur, votre mine en a produit cinq autres. — Et toi, répondit le maître, sois établi sur cinq villes.

« Et un troisième vint et dit : — Seigneur, voilà votre mine, je l'ai gardée, enveloppée dans un linge, car je vous ai craint; vous êtes un homme sévère, vous enlevez ce que vous n'avez point posé, et moissonnez ce que vous n'avez point semé.

« — Je te juge à tes paroles, serviteur mauvais. Tu savais que je suis un homme sévère, enlevant ce que je n'ai point posé, moissonnant ce que je n'ai point semé; pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec profit?

« Et il dit à ceux qui étaient présents : — Otez-lui la mine, donnez-la à celui qui en a dix. — Seigneur, dirent-ils, il a déjà dix mines. — Donnez, donnez, car je vous le déclare, on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance; et à celui qui n'a pas, on lui ôtera ce qu'il a.

« Quant à mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les ici, et tuez-les devant moi. »

L'homme de grande naissance, c'est Jésus, le Fils de Dieu. Le monde est le pays lointain où il vient fonder son Royaume. Ceux de son pays qui le haïssent, qui ne veulent pas qu'il règne sur eux, ce sont les Juifs, ses propres concitoyens. Les serviteurs auxquels il confie les dix mines, voilà les appelés. La venue sur la terre n'est que le premier avénement du Royaume, avénement douloureux, plein de luttes et d'opposition. Le second avénement est dans la puissance : Jésus jugera souverainement les appelés, et il fera sentir sa colère aux ennemis qui ont refusé sa royauté.

Entre les deux se déroule une période indéterminée, c'est le temps du travail pour les appelés : il faut qu'ils fassent fructifier le don divin. A ce prix seulement, les appelés deviendront des élus.

La fin de la parabole est menaçante; elle s'adresse à ceux-là mêmes contre lesquels Jésus va engager la lutte décisive. Le temps viendra où ils subiront les saintes représailles du Fils de l'homme pour en avoir méconnu le droit divin et outragé la faiblesse. Ces représailles commencent dès ce monde. De même que les élus ont déjà l'avant-goût des misé-

ricordes infinies, les maudits du Christ éprouvent un instant les terribles prémices de sa justice. Les Romains incendiant, détruisant Jérusalem et égorgeant ses fils, ne seront que les instruments visibles de celui qui attend, caché dans la gloire et la puissance de son Père, le siècle du plein triomphe messianique sur l'univers renouvelé.

Le lendemain, Jésus se remit en marche. Il avait signalé son entrée à Jéricho par un miracle, il signala de même sa sortie.

Au bas de la montée connue aujourd'hui sous le nom d'A'Kabet-Djaber, — l'ancienne montée d'Adoummin, — deux aveugles étaient assis, demandant l'aumône. La guérison de la veille ayant été sue, inspira aux deux infirmes le même mouvement de foi qui avait si bien réussi pour leur compagnon d'infortune et qui devait éveiller à nouveau la compassion du Prophète.

L'un d'eux était connu. On l'appelait le fils de Timée, Bar-timée. Entendant que Jésus le Nazaréen passait, il se mit à crier avec cette confiance ardente que le malheur souvent inspire : — Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!

La foule précédait, et Jésus suivait.

Ceux qui étaient en avant gourmandaient l'aveugle pour le faire taire; mais lui, redoublant ses supplications, criait toujours plus haut : — Fils de David, ayez pitié de moi!

Jésus s'arrêta et commanda qu'on lui amenât l'aveugle. — Aie confiance, lui dit-on, lève-toi, il t'appelle.

L'aveugle, rejetant son manteau, se leva en hâte et vint à Jésus qui lui demanda : « Que veux-tu que je te fasse? » — Seigneur, que je voie. — « Vois », lui dit le Maître; « ta foi t'a guéri. »

Et aussitôt il se mit à sa suite, en glorifiant Dieu.

Ce chemin de Jéricho à Jérusalem avait vu souvent Jésus et ses disciples. Il y a quelques semaines encore, il y passait, en se rendant auprès de Lazare à Béthanie. Aujourd'hui, il le reprend pour la dernière fois, tenant la tête du cortège, tranquille, résolu. C'était un vendredi, six jours avant la Pâque. La fête tombait, cette année, le 7 avril. Jésus n'alla point jusqu'à Jérusalem; il laissa le gros de la caravane continuer sa route, se disséminer aux alentours du mont des Oliviers, et il fit halte à Béthanie (1).

(1) JEAN, XII, 1.

Son arrivée devait être connue d'avance et attendue de ses amis préférés, qui lui firent un accueil plein d'honneur, tel que pouvaient le souhaiter la tendresse divine, la reconnaissance et le culte dont il était l'objet.

On lui prépara à souper, le lendemain, dans la maison de Simon le lépreux (1), — un ami, un parent, peut-être, des amis de Jésus. Marthe servait; Lazare, le ressuscité, était parmi les convives.

Pendant le repas, une femme vint avec un vase d'albâtre, plein d'un parfum de nard choisi. Elle s'approcha, rompit le vase, répandit le parfum sur la tête de Jésus, en oignit ses pieds et les essuya avec ses cheveux.

Le rite ordinaire de la réception des hôtes, — l'eau sur les pieds, le parfum sur la tête, — ne suffit point à cette femme. Son âme ardente eut une inspiration hardie : elle versa comme de l'eau la liqueur précieuse sur les pieds du Seigneur, et elle les essuya avec sa chevelure. Toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

On se demande quelle est cette femme dont l'Évangéliste n'a pas dit le nom; l'hésitation n'est pas possible, les moindres détails du récit rappellent la sœur de Marthe et de Lazare, la pécheresse convertie, Marie-Magdeleine.

De tels actes, en dehors de la formule reçue, sont toujours incompris par les natures vulgaires et basses qui jugent tout au point de vue de ce qu'elles nomment la convenance ou l'intérêt.

Toute une livre du parfum le plus précieux venait d'être perdue. C'était une profusion regrettable, excessive, pensaient quelques disciples. Judas, fils de Simon, l'Iscariote, se fit l'interprète de leur mécontentement, et, masquant sa mauvaise humeur sous une charité hypocrite : — Ne pouvait-on vendre ce parfum? s'écria-t-il. Il y en avait pour trois cents deniers. On en eût donné le prix aux pauvres.

Celui qui parle ainsi et qui va jouer un rôle si odieux, apparaît nommément, pour la première fois, dans ce récit.

Il était le trésorier de la petite communauté, veillait aux provisions, faisait les achats, préparait les haltes du voyage. L'un des Évangélistes remarque qu'il trahissait déjà, dans sa fonction, la confiance du Maître, s'appropriant l'argent des-

(1) MATTH., XXVI, 6-13; MARC, XIV, 3-9; JEAN, XII, 2-8.

tiné à l'entretien de tous. C'était un voleur, dit-il crûment (1). Une ambition malsaine a dû le pousser à suivre Jésus et le retenir près de lui. Il espérait voir satisfaits ses rêves de cupidité dans le Royaume nouveau qui se préparait et qu'il imaginait, à la façon de ses contemporains, tout rayonnant d'abondance terrestre et de gloire humaine.

Caractère intéressé et avide, sournois et grossier, il est resté fermé à la doctrine et à l'influence du Maître. La sainteté de Jésus ne l'a point transformé. Ces natures, réfractaires à la bonté de Dieu, semblent prédestinées à la trahison et au crime.

Jésus prit la défense de Marie : — « Laisse-la », dit-il à Judas, « elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture. Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.

« En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Évangile, — et il le sera dans le monde entier, — on racontera ce qu'elle a fait, et elle sera louée. »

Ceux qui servent Jésus et l'honorent publiquement ne seront pas plus oubliés que lui dans ce monde où les œuvres humaines les plus éclatantes, cependant, pâlissent bientôt et s'effacent. Ils survivent avec le Maître, enveloppés de sa propre gloire et de son immortalité. Le parfum de Magdeleine, versé si généreusement sur les pieds du Fils de l'homme, à la veille de sa sépulture, ne s'est pas évaporé. Suivant la prophétie de Jésus, il embaume encore non plus la maison de Béthanie, mais l'humanité entière. Les croyants vénèrent et célèbrent partout la femme dont le cœur a été si délicatement inspiré.

L'allusion de Jésus à sa mort prochaine jeta un voile de deuil sur tous les convives, et l'angoisse dut étreindre le cœur des amis du Maître.

Sa présence à Béthanie était déjà connue à Jérusalem. Un grand nombre de Juifs, à cette nouvelle, étaient accourus pour le voir, lui et Lazare. Les chefs du Sanhédrin avaient laissé entendre que Lazare même n'échapperait pas. Ce miracle vivant les irritait.

La raison d'État, invoquée par le grand prêtre Kaïphe, conseillait la violence; on était de plus en plus résolu à la violence.

Tout présageait une catastrophe; et, cette fois, loin de la fuir, Jésus allait l'affronter.

(1) Jean, xii, 6.

PLAN
E JÉRUSALEM
ANCIENNE ET MODERNE
comprenant:
relief du sol, le tracé des murailles,
les principaux monuments
Légende
La Jerusalem ancienne
La Jerusalem moderne
Mont Bezetha
l'enceinte
de
Porte de Damas
Piscine Probatique
Porte des Brebis
Mur actuel
Enceinte au Temps de Jésus
Tour Antonia
Résidence
Gouverneur Romain
Escaliers de la Tour Antonia
Vallée des Asmonéens
Gareb
le Golgotha
Acra
Porte d'Ephraïm
Etang d'Amydalon
Mur de l'enceinte
Enceinte au Temps de Jésus
Porte de Djemat ?
Palais d'Hérode
le Temple
Mt Moriah
Mont Sion
Vallée du Tyropéon
Mt Ophel
Mur de l'enceinte au Temps de Jésus
Vallée de Cédron
Ancienne enceinte
Vallée de Hinnon
Réservoir de Siloé
L. Sonnet, sc.

LIVRE CINQUIÈME

MORT DE JÉSUS, ET AU DELA

CHAPITRE PREMIER

L'ENTRÉE TRIOMPHALE A JÉRUSALEM.

Le lendemain du sabbat (1), le premier jour de cette grande semaine dans laquelle Jésus devait mourir, le 10 de Nisan (2 avril de l'an 30), fut pour lui un jour de triomphe. Il partit de Béthanie avec ses disciples, et prit le chemin de Jérusalem. La foule innombrable des pèlerins, accourus pour la Pâque, de toute la Judée, de l'Idumée, de la Galilée, d'au delà du Jourdain et des terres lointaines, était avertie de la présence du grand Prophète.

Les nombreux disciples racontaient à tout venant les merveilles de sa vie, ses vertus et ses miracles sans nombre; la résurrection de Lazare surtout frappait d'admiration; on voulait voir celui qui accomplissait de tels prodiges. En propageant la gloire de leur Maître, ils préparaient, à leur insu, la manifestation populaire qui allait éclater. En dépit de la défection du peuple, en Galilée, l'année précédente (2), sa renommée avait encore grandi. La multitude s'obstinait à voir en lui, malgré lui, le Messie de ses rêves. L'opposition acharnée de la hiérarchie, loin de nuire à Jésus dans l'opinion de la

(1) La Pâque tombait, en l'an 30, un vendredi. Le festin de Jésus chez Simon ayant eu lieu six jours avant la Pâque, d'après JEAN, XII, 1, doit être placé au sabbat. Le lendemain, Jésus vint à Jérusalem.

(2) Voir plus haut : livre III, ch. IX.

masse, lui valut plutôt un surcroît de sympathie. On se disait que le Règne de Dieu allait paraître enfin; on attendait avec une impatience fiévreuse les événements. Plus ardents et plus indépendants, les Galiléens voulaient acclamer leur Prophète et lui faire une ovation, à son entrée dans la ville.

Jésus suivait, avec ses disciples, le chemin qui gravit la pente orientale du mont des Oliviers. En approchant de Bethphagé (1), il s'arrêta, et dit à deux des siens, en le leur montrant : — « Allez au village qui est devant vous; et, dès que vous serez entrés, vous trouverez une ânesse attachée, et avec elle un ânon sur lequel aucun homme ne s'est encore assis; déliez-les, et amenez-les-moi. Et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous? répondez : Le Seigneur en a besoin. Aussitôt, il les laissera emmener. »

Tout se passa comme Jésus l'avait dit.

L'ânesse et l'ânon étaient liés, dehors, à la porte, entre deux chemins; les disciples les délièrent et les conduisirent au Maître; ils étendirent sur l'ânon leurs vêtements et le firent asseoir dessus.

Dès qu'on apprit qu'il se dirigeait vers Jérusalem, le peuple accourut au-devant de lui (2). L'enthousiasme s'empara des disciples et de la foule. Ils étendaient leurs manteaux, le long de la route, sous les pas du Prophète, coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le sol; d'autres tenaient en main des rameaux de palmier, et venaient à lui, en criant : « Hosanna, dans les hauteurs! » Ceux qui ouvraient la marche et ceux qui suivaient se renvoyaient leurs acclamations prolongées. La conscience populaire faisait explosion enfin, elle rendait justice à celui qui venait tout sauver. Si elle a ses heures d'égarement et de folie, elle a aussi sa sincérité ardente et ses éclairs de vérité. Jésus qui, jusque-là, dans sa vie publique, a repoussé toute ovation, fuyant et craignant l'effervescence du peuple, accepte le triomphe qui lui est offert. Il accueille ces cris qui acclament son titre de Messie et la venue de son Règne; il les aime. Il faut bien que la vérité soit saluée, et qu'en la glorifiant l'homme s'honore.

Cette ovation d'un jour était dans les desseins de Dieu. Les Prophètes l'avaient annoncée et décrite, jusque dans ses détails caractéristiques. L'un d'eux disait, il y a six siècles :

(1) MATTH., XXI, 1 ; MARC, XI, 1 ; LUC, XIX, 29. — (2) JEAN, XII, 12 et suiv.

— « Sois transportée d'allégresse, Fille de Sion,
« Pousse des cris de joie, Fille de Jérusalem.
« Voici, ton Roi vient à toi.
« Il est humble et monté sur un âne,
« Sur un âne, — le petit d'une ânesse.
« Je détruirai les chars d'Éphraïm
« Et les chevaux de Jérusalem,
« Et les arcs de guerre seront anéantis.
« Il annoncera la paix aux nations,
« Et il dominera d'une mer à l'autre (1). »

Jésus accomplit la prophétie et exécute la volonté de son Père. Il sait que ce triomphe le mène à la mort. Il peut en jouir sans ivresse. Il n'est point sans mélange d'amertume. Les Pharisiens, dispersés dans la foule, font entendre la note discordante : — Maître, disent-ils à Jésus, d'un ton aigre et indigné, faites donc taire vos disciples !

Ces prudents cachent mal leur dépit ; la vérité les offense ; ils tremblent à la pensée des conséquences d'une telle démonstration. Que vont dire les Romains, en apprenant que le peuple acclame son roi?

Jésus leur répondit :

— « Si ces gens se taisent, les pierres crieront. »

Depuis deux ans, il avait donné de sa mission messianique des preuves telles, que les pierres du chemin elles-mêmes, si elles avaient eu une voix, lui eussent rendu témoignage. Mais l'homme qui s'obstine contre l'évidence peut devenir plus insensible et plus inerte que le rocher.

Le mot de Jésus était, pour ces Pharisiens, un reproche sanglant. Ils ne comprirent pas.

L'enthousiasme populaire grandissait, et à mesure qu'avançait le cortège, les disciples, pleins de joie, louaient Dieu, mêlant aux acclamations de la foule le récit des merveilles qu'ils avaient vues, à la suite de leur Maître. L'irritation des Pharisiens s'aggravait. Dans leur dépit et leur colère, on les entendait dire : Vous voyez, nos menaces n'ont servi à rien, tout le monde va à lui.

Ce peuple qu'ils dédaignent au fond et pour lequel ils n'ont que des paroles de mépris, ils aiment pourtant à le sentir à leurs pieds comme un troupeau d'esclaves ; en voyant cette

(1) ZACHAR., IX, 9-10.

masse courbée, passive, ils se croient puissants; mais qu'une personnalité plus forte qu'eux la leur ravisse et la délivre, en la leur ravissant, ils se sentent pris de cette haine particulière à tous les pouvoirs qui tombent; ils ne reculent devant rien pour relever leur prestige et conserver l'autorité. Le crime même leur paraît sacré.

Lorsque Jésus eut franchi l'arête du mont des Oliviers, au point même où le chemin descend vers la vallée du Cédron (1), il aperçut à ses pieds Jérusalem. Cette vue le remplit de tristesse. Il pleura. Il sanglota sur elle (2).

— « Si toi aussi », s'écria-t-il, « au moins en ce jour qui t'est donné encore, tu connaissais ce qui ferait ta paix! Mais, maintenant, ces choses sont cachées à tes yeux.

« Des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts : ils te jetteront à terre, toi et tes enfants; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

C'est une des rares circonstances où Jésus ait pleuré : ses larmes, au milieu de son triomphe pacifique, ont une mélancolie poignante. Cette joie d'un jour, que le Père lui ménage avant ses luttes et ses douleurs suprêmes, il l'oublie, pour ne penser qu'à son peuple, à sa ville ingrate et coupable, à la destinée effrayante qu'elle se prépare.

Jérusalem, c'est la tête et le cœur de la nation, le siège du pouvoir religieux qui personnifie Israël. Pourquoi faut-il que ce pouvoir s'aveugle, s'obstine, s'irrite et se scandalise? Pourquoi ces grands prêtres, ces anciens, ces maîtres de la Loi, ces gardiens des traditions, ces chefs de la race élue, ne comprennent-ils point ce que les simples, les pauvres, les humbles, les méprisés, ont compris? Pourquoi leur conscience blasphème-t-elle, tandis que la conscience du peuple acclame l'Élu de Dieu?

Ces pensées accablent, étreignent l'âme de Jésus.

Il est encore temps pour eux de le reconnaître; en le proclamant le Messie, ils peuvent sauver Israël et lui donner la paix de Dieu. L'angoisse indicible de Jésus ne tient pas à son propre sort : il y est résigné; mais au sort de sa nation et de la ville qui demandera son supplice. Cet aveuglement va

(1) Luc, XIX, 37 et suiv. — (2) Ἔκλαυσεν.

déchaîner sur Israël des calamités sans nom. La hiérarchie, méconnaissant le vrai Messie, sera emportée par son faux patriotisme à tous les excès et à toutes les aberrations. Elle essayera en vain de contenir la fièvre du peuple impatient de s'affranchir. Les Zélotes provoqueront la guerre la plus implacable, et, en voulant une vaine gloire, une vaine liberté, ces énergumènes se feront les exécuteurs inconscients de la vengeance de Dieu. Jésus le sait; l'avenir est présent à ses yeux; il voit Jérusalem assiégée, investie, mise à feu et à sang, ses fils égorgés, et ses maisons, ses monuments, ses palais, son Temple même, détruits.

Tout rempli de ces pensées dont le deuil contrastait avec les Hosannas de la multitude et la joie bruyante de ses disciples, Jésus, au milieu de son cortège royal, fit son entrée dans la ville. Jérusalem était tout en émoi. En voyant passer cette foule, en entendant ces acclamations, on se demandait qui arrivait; et tous ceux qui l'accompagnaient disaient d'un air de triomphe : C'est Jésus! le Prophète de Nazareth, en Galilée.

Cette ovation populaire reste simple, pacifique et religieuse. Rien de la pompe mondaine. Aucun appareil guerrier, aucun cri de révolte contre le pouvoir. Des branches d'arbres jetées sur le chemin, des habits étendus sous les pas de Jésus, des chants religieux, le grand Hallel messianique, tel qu'on l'enseignait aux enfants pour acclamer le Fils de David, au jour où il apparaîtrait (1). La monture du triomphateur ajoute encore à l'humilité, à la pauvreté du triomphe. Il a dédaigné le cheval des conquérants; il s'avance, monté sur le poulain de l'ânesse, lui qui ne veut régner que par une miséricorde infinie. La foule qui le précède et qui le suit est elle-même composée surtout de Galiléens, — ces provinciaux qu'on dédaigne à Jérusalem.

Les Romains ne s'inquiétèrent pas de ce roi tranquille et doux qui ne menaçait point leur pouvoir, et les Sadducéens superbes ont pu regarder avec dédain passer le cortège.

Il alla droit au Temple (2).

Ce jour même, le 10 de Nisan, était consacré par la Loi au choix de l'agneau pascal (3). Cette coïncidence doit être signalée. Elle permet de suppléer au silence des documents sur le sens de cette entrée de Jésus dans la maison de son Père; il se sait

(1) *Succah.*, cap. III. — (2) MATTH., XXI, 10 et suiv.; MARC, XI, 11. — (3) *Exod.*, XII, 3.

la Victime éternellement désignée, et il vient s'offrir lui-même. L'ère des holocaustes matériels est passée ; il faut à Dieu l'holocauste spirituel et divin : le voici. Sa royauté messianique ne s'établira que par sa mort. Avant de régner sur les consciences, il faudra qu'il meure.

En entrant au Temple, Jésus vint prier devant cet autel sanglant dont le feu allait pour jamais s'éteindre, et qu'il devait remplacer. L'oblation de lui-même à son Père était de tous les instants ; en ce jour, elle fut renouvelée en silence. Le mystère douloureux de sa destinée commençait ; mais il le gardait au plus profond de son âme, tandis que les disciples, incapables de le comprendre, malgré ses déclarations répétées, se livraient aux espérances d'un triomphe prochain et éclatant.

Après avoir prié, il inspecta tout, dit un des Évangiles (1) ; il examina en maître ce qui se passait. Il vit les bruyants apprêts de la fête, les troupeaux de bœufs, de taureaux, de génisses, de brebis et d'agneaux, parqués dans la cour des païens, comme dans un abattoir ; il regarda d'un œil triste ce mercantilisme qui déshonorait la maison de la prière ; il vit les galeries transformées en lieu de passage, entendit les disputes des écoles adverses et les agitations de la foule, remarqua le formalisme vide de ces Pharisiens cherchant la justice dans la fidélité à des pratiques tout extérieures, et l'âpre convoitise de ces prêtres qui trafiquaient de l'autel, des victimes, du Temple, et s'enrichissaient de la dévotion du peuple ; il constata la dégradation profonde où tout était tombé. A la veille de ces jours où il allait consommer son sacrifice et poser l'acte décisif qui régénérerait non seulement les élus d'Israël, mais l'humanité entière, il a voulu observer de près, et longuement, la misère morale de son peuple dans ce Temple où tout aurait dû être saint, et qui était envahi par le bigotisme, la vénalité et l'hypocrisie.

C'était le soir. Il sortit avec les Douze et reprit le chemin de Béthanie. Il retrouvait là l'hospitalité au foyer de ses amis. De ces heures, de ces nuits dernières, nous ne savons rien. Tous les détails de la vie du Maître, en cette semaine sanglante, se sont évanouis devant les faits qui ont préparé et précipité le dénouement.

Le lendemain, accompagné des Douze (2), il revint à Jéru-

(1) MARC, XI, 11. — (2) MARC, XI, 12 et suiv.

salem. Ce retour fut marqué d'un épisode mystérieux qui frappa l'imagination des apôtres.

Comme il sortait du village, Jésus eut faim. Tout le territoire de Béthanie est couvert de vignes et d'arbres à fruit; or, il aperçut de loin, sur le bord de la route, un figuier qui avait des feuilles; ce n'était pas encore la saison des figues. Alors, il lui dit : « Nul, désormais, ne mangera de ton fruit. »

Le mot fut remarqué par les disciples, qui s'en étonnèrent. Jésus, cependant, sans rien dire, poursuivit sa route.

Arrivé à Jérusalem, il entra au Temple (1), mais, cette fois, en maître, comme au jour où il y avait fait sa première apparition. La vue des mêmes profanations sacrilèges le révolta et déchaîna ses colères saintes. Il se mit à chasser de la cour des païens les acheteurs et les vendeurs; il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes; il ne souffrait pas que nul transportât aucun vase par le Temple.

— « Comment », leur disait-il, indigné, « il est écrit que ma maison sera appelée la maison de prière pour tous les peuples, et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs! »

Ceux qui, la veille, l'avaient proclamé Fils de David et Roi, ceux qui avaient été froissés de ces acclamations, pouvaient comprendre de quelle façon il entendait sa royauté.

Aucun acte ne symbolise avec une énergie plus expressive le rôle éternel de Jésus dans cette terre où il vient établir son Règne. La corruption de l'homme y est tellement active et contagieuse que, laissé à lui-même, l'homme gâte la plus sainte des choses, — la religion, — et souille le lieu le plus sacré, — le Temple. La religion devient une école de trafic, et le Temple, suivant le mot de Jésus, un antre de voleurs.

Il faut que Jésus intervienne pour flétrir et écarter ce scandale. Partout où son bras armé du fouet n'a point frappé, le lieu de la prière reste à la merci des profanateurs, des exploiteurs, des voleurs et des marchands. Son zèle courroucé lui fait une auréole; nul parmi les hommes n'a été comme lui jaloux de la pureté et de la sainteté de la demeure de son Père.

A deux reprises dans sa vie, au début et à la fin de sa carrière publique, il a chassé les vendeurs du Temple; c'est par un même acte de zèle et de réforme hardie qu'il l'inaugure et

(1) MATTH., XXI, 12 et suiv.; MARC, XI, 15 et suiv.; LUC, XIX, 45.

qu'il la termine. La critique a essayé d'identifier, de confondre ces deux faits; les documents établissent nettement leur distinction, et aucun motif sérieux ne saurait infirmer leur témoignage. De même qu'à tous les instants Jésus avait la conscience absolue de sa filiation divine, de même il a toujours considéré le Temple, la demeure de son Père, comme la sienne. Il y vient, il y agit, il y enseigne en maître; tout ce qui la déshonore l'indigne et le révolte. La première expulsion, en flétrissant un intolérable abus, un scandale odieux, manifestait avec éclat ses prétentions messianiques; la seconde les confirme solennellement. La sainte passion de l'honneur de Dieu est ainsi le premier et le dernier mot de son œuvre; il a commencé par inviter le peuple à la réforme, il termine en protestant contre l'esprit de cupidité qui va le perdre.

D'ailleurs, le temps est venu où ces troupeaux destinés au sacrifice n'ont plus de raison d'être. Il appartenait à celui qui devait être l'éternel holocauste, de bannir et de chasser ces victimes dont le sang n'avait rien purifié et dont le Père ne voulait plus. Une puissance extraordinaire d'intimidation éclatait en lui, lorsque, se livrant à son zèle ardent, la mansuétude et la douceur cédaient à la colère sainte du justicier.

Cependant, au moment même où il venait de sévir contre les coupables et les indignes, son courroux s'apaisait à la vue des malades et des infirmes qui accouraient à lui (1).

Les humbles ne le craignaient pas : il les attirait; leur misère, à sa vue, se sentait prise d'espérance. Des aveugles et des boiteux s'approchèrent; il les guérit.

Le peuple, émerveillé par ses miracles et par ses enseignements, témoignait visiblement de sa sympathie pour le Prophète. L'ardeur, l'enthousiasme de la veille ne se démentait pas. Des enfants répétaient, dans le Temple, les acclamations qui avaient retenti, à la descente du mont des Oliviers, quand Jésus fit son entrée. Ils criaient : « Hosanna au Fils de David (2)! »

Ces cris firent scandale. Les autorités du Temple, les Scribes et tous ceux qui combattaient Jésus, vinrent à lui, indignés :

— Entendez-vous ce que disent ceux-ci?

Son calme et l'à-propos de ses réponses les déconcertaient. Il les confondit d'un mot :

— « Oui, je les entends. Et vous, n'avez-vous jamais lu

(1) MATTH., XXI, 14. — (2) MATTH., XXI, 15 et suiv.

cette parole du Livre : O Dieu ! vous avez mis la louange dans la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle (1). »

Le monde n'a pas changé ; et les paroles de Jésus demeurent. Les petits, les innocents, les cœurs simples sont les seuls qui reconnaissent Dieu et qui l'aiment ; les superbes, les esprits enflés de leur science, les fausses consciences entichées de leur justice, ne voient rien : la vérité les offusque, Dieu les gêne, son Envoyé les irrite ; satisfaits d'eux-mêmes, ils ne demandent qu'à jouir et à dominer.

L'attitude souveraine, autoritaire, de Jésus dans le Temple, la faveur populaire qui accueillait son enseignement, l'enthousiasme croissant produit par ses miracles, tout contribuait à exciter le dépit et la haine jalouse de ses ennemis. Leur parti était arrêté ; Jésus devait mourir. Le grand Conseil était résolu à le condamner. Les membres influents parmi la classe des prêtres et les docteurs s'occupaient du moyen pratique de le perdre.

Un obstacle les arrêtait : le peuple. Ils redoutaient une révolution ; ils voulaient que tout se passât sans bruit ; ils craignaient Jésus (2).

Ainsi, en ce moment critique, il n'a d'autre appui que la foule. On aime à le voir défendu par ce qu'il y a de plus humble et de plus redoutable ; la conscience se réjouit, en voyant le pouvoir prévaricateur et traître à la vérité tenu en échec par la multitude, un instant au service du droit, de la vertu, de la sainteté, de Dieu lui-même.

C'est à l'appui humain du peuple, momentanément captif sous son action, que l'humanité est redevable de ces derniers jours du Christ. Le Temple est son dernier champ de lutte ; pour bien établir que sa mission est purement religieuse, que son messianisme n'a rien de politique, il ne quitte pas la maison de son Père. C'est là, et non dans la rue ou sur la place publique, qu'il enseigne et agit, essayant de convier à sa lumière les bonnes volontés du peuple. On était ravi, en l'écoutant (3) ; il tenait suspendue à sa parole la foule qui encombrait les portiques, versant à flots sa doctrine et ses bienfaits, du matin jusqu'au soir.

Le soleil couché, il se retire, et reprend avec les siens le chemin de Béthanie. Le lendemain, à la première heure (4),

(1) *Ps.* VIII, 3. — (2) MARC, XI, 18. — (3) LUC, XIX, 48. — (4) MARC, XI, 20 et suiv. ; MATTH., XXI, 18 et suiv.

il revient, accompagné de ses disciples, suivant le même chemin que la veille. Or, en passant, les disciples virent le figuier maudit, desséché jusqu'à la racine. — Maître, s'écria Pierre, le figuier que vous avez maudit a séché.

Cet arbre, frappé de la malédiction de Jésus, est la seule créature qui ait subi la puissance destructive de celui dont la douceur à l'égard des hommes était sans bornes. La puissance vengeresse du mal était en lui : Jean l'avait dépeint comme le grand Juge, le van dans la main, séparant le grain de la paille et jetant la paille au feu inextinguible; il avait le pouvoir de vivifier et de mortifier, d'ouvrir le ciel et d'ouvrir l'abîme; il devait le révéler. Mais, dans sa carrière publique, ne voulant que le bien des hommes, il a épargné les coupables et n'a laissé voir son pouvoir de mort que sur ce figuier sans fruit.

Symbole transparent dont la tradition universelle (1) a découvert le sens caché, le vrai figuier stérile est ce peuple élu, planté par Dieu dans une terre choisie. Au temps marqué, Jésus, l'Envoyé du Père, est venu lui demander la pénitence et la foi : c'étaient les fruits dont il avait faim; avec quelle ardeur il les eût cueillis! La créature privilégiée qui trompe la bonté et les soins du Créateur, son attente et son amour, est toujours frappée de mort.

L'histoire est jonchée des débris de toutes les œuvres humaines que l'Esprit vivant de Dieu n'a pas édifiées et qui sont tombées sous les coups du temps. Elle est encombrée des cadavres des êtres stériles qui, nés du souffle de Dieu, n'ont pas répondu à son appel et ont trahi leur destinée. Le Judaïsme, séché jusqu'à la racine, en est le type. Incapable de produire aucun fruit religieux, il reste debout néanmoins, attestant par sa stérilité même la terrible malédiction que Jésus a fait peser sur lui.

La vue du figuier maudit, et mort de cette malédiction, ne paraît avoir éveillé dans l'âme des disciples que l'idée terrifiante de la puissance du Maître. Pour lui, il ne songe qu'à leur inculquer une foi plus entière, et il leur dit : « Ayez foi en Dieu (2). »

Toute puissance surnaturelle a sa racine dans la foi totale en Dieu. L'homme de foi pleine entre en communion avec

(1) Cf. ORIGÈNE, *Tract.*, 16 et 18 ; SAINT JÉRÔME, *in Matth.*, ad h. l.
(2) MATTH., XXI, 20 et suiv.; MARC, XI, 22 et suiv.

l'Être divin, et Dieu fait de lui l'instrument de sa bonté et de sa force. Si toute puissance a été donnée à Jésus, c'est que son humanité est envahie par la plénitude de l'Esprit divin; subordonnée à son impulsion souveraine, elle en exécute sans défaillance les volontés, les mouvements et les œuvres. Ce qu'il était lui-même, Jésus demandait à ses disciples de le devenir. — « Alors », dit-il, « rien ne vous résistera. »

« En vérité, je vous le déclare, quiconque dira à cette montagne : Lève-toi, et te jette dans la mer, et n'hésitera point dans son cœur, mais croira que tout ce qu'il aura dit se peut faire, il le fera en effet. »

On fausserait étrangement la doctrine et la parole de Jésus, si l'on croyait que l'Esprit de Dieu est aux ordres du caprice de l'homme et de ses vains désirs. Nous ne devons demander à Dieu que sa volonté sainte, et, pour en avoir le sentiment, il faut prier, s'unir à elle dans l'abnégation absolue. Alors, seulement, l'Esprit de Dieu nous soufflera le bon désir, le désir que Dieu écoute toujours, puisqu'il vient de Lui.

— « C'est pourquoi », disait Jésus, « je vous l'affirme, quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et il vous sera donné. »

Une telle prière suppose la charité parfaite, le cœur droit et bon. « Lorsque vous vous disposez à prier, si vous avez quelque chose contre votre frère, remettez-le-lui, afin que votre Père dans les cieux vous remette aussi vos péchés. »

La miséricorde infinie du Père céleste est la récompense de notre miséricorde; il a pitié de ceux qui ont pitié, il aime ceux qui aiment, il les entend et les exauce.

Tous ces enseignements, qui résument sa religion, Jésus les a mille fois, en maintes occasions, reproduits. A l'approche de sa mort, ils deviennent plus touchants et plus expressifs. Il les rappelle, aujourd'hui encore, dans ce chemin de Béthanie à Jérusalem, en revenant braver les périls qui le menacent et au-devant desquels la volonté de son Père lui commande de marcher.

Cette journée du 12 de Nisan est la dernière qu'il va passer au Temple. La foule l'y a devancé, et ses ennemis l'y attendent.

CHAPITRE II

DERNIERS CONFLITS DANS LE TEMPLE.

Dans toute société humaine, religieuse ou politique, régulièrement constituée, l'initiateur qui remue l'opinion, le censeur qui stigmatise les vices du régime établi et appelle à la réforme, le novateur qui aspire à perfectionner ce qui est, — tous, génie ou prophète, — soulèvent l'hostilité du pouvoir. En présence de ces personnalités puissantes dont l'inspiration ne relève pas d'elle, l'autorité prend de l'alarme; effrayée, elle s'irrite; menacée, elle opprime et persécute.

C'est une loi de l'histoire qui régit tous les peuples; elle est écrite dans la nation juive en traits de sang. Les hommes d'initiative, chez elle, ce sont les prophètes, les envoyés de Jéhovah, ceux que sa parole vivante anime, éclaire, emporte. Élie, Amos, Michée, Isaïe, Jérémie, Daniel, Jean-Baptiste, pas un de ces héros qui n'ait été la victime du pouvoir sacerdotal et royal, ou des passions populaires. Les êtres choisis par Dieu, afin d'améliorer l'humanité et les peuples, sont toujours victimes de leur vocation, ils tombent sous les coups de ceux-là mêmes qu'ils viennent sauver. Lorsque la multitude exaspérée se retourne contre eux, elle les tue, dans sa colère instinctive et brutale. Le pouvoir apporte d'ordinaire, dans son opposition et sa lutte, la perfidie et la légalité ; armé du droit souverain de juger et de condamner, avant de se saisir de sa victime, il se donne le temps de prouver qu'elle est digne du dernier supplice, et qu'en sévissant, il maintient l'ordre et sanctionne les lois.

Jamais initiative n'égalera celle de Jésus. De tous les hommes qui ont remué leur peuple, il est le plus puissant. L'influence qu'il exerce atteint les profondeurs de la conscience; il

donne l'énergie qui paralyse le mal dans sa cause même, et, en fondant le Règne de Dieu, il crée vraiment un monde nouveau. Il a dû, plus que personne, soulever la haine et les persécutions du pouvoir. Quels ont été les derniers éclats de cette haine, ses machinations et ses menées perfides? Les documents évangéliques nous l'apprennent avec une abondance de détails qui prouve l'impression laissée dans les témoins par ces scènes violentes (1).

Les autorités juives, toujours plus exaspérées, cherchaient à se saisir de Jésus. Depuis la veille, elles délibéraient, se concertaient, tenaient des conciliabules. On voulait à tout prix éviter le bruit, couvrir la violence du masque de la légalité et de la justice. Une émeute, provoquée par l'arrestation de Jésus, pouvait avoir les plus graves conséquences, déterminer l'intervention armée des Romains, et exposer le grand prêtre et ses conseillers aux sévérités du gouverneur.

Le procédé le plus sûr était de questionner d'abord Jésus avec ruse, de l'amener à se trahir lui-même par quelques paroles habilement provoquées qui, le compromettant auprès du peuple et des Romains, motiveraient son arrestation et son appel devant la haute assemblée. On adopta ce plan.

Le Sanhédrin, depuis les fameuses séances où Kaïphe avait conseillé brutalement la mort du Prophète, était unanime. Les membres qui appartenaient au sacerdoce, les notables du pays et les lettrés, tous, par intérêt religieux ou politique, voulaient se débarrasser de celui qu'ils appelaient dédaigneusement « le Galiléen ».

Le 12 de Nisan, au matin, étant entré dans le Temple, Jésus marchait sous les portiques, enseignant et évangélisant la foule (2). Une députation de prêtres, de Scribes et d'anciens s'approcha et lui demanda compte de la mission qu'il s'arrogeait. — De quel droit fais-tu ces choses? et ce droit, qui te l'a donné?

C'est le rôle même de Jésus qui est mis en suspicion. Les émissaires ne se méprennent pas sur les prétentions du Prophète. Dès son avénement, il n'a cessé de les affirmer. Depuis trois jours, il se laisse acclamer, comme Messie, par la foule de ses partisans; il est entré au Temple en réformateur, il y agit et enseigne en maître. De quel droit? Il n'a point reçu le

(1) Cf. MATTH., XXI, 23; XXIII; MARC, XI, 27; XII; LUC, XX.
(2) MATTH., XXI, 23-27; MARC, XI, 27-33; LUC, XX, 1-8.

mandat du pouvoir ; c'est donc un usurpateur, un perturbateur, un séducteur, un novateur.

En lui demandant ses titres, les ennemis de Jésus ne cherchaient point la lumière ; ils voulaient de lui un mot qui pût le perdre et servir de base à l'accusation projetée. Évidemment, ils attendaient l'aveu formel de sa messianité et de sa filiation divine. Une telle déclaration n'était point nouvelle dans la bouche de Jésus. Ses discours, depuis la fête des Tentes, à Jérusalem, et en plein Temple, en étaient le commentaire et la démonstration. Les Sanhédrites avaient dû les entendre aussi bien que la foule. Ils savaient donc sur quoi Jésus fondait sa mission, et de quelle manière il comprenait le Règne messianique et son titre de Messie.

Jésus refusa de répondre. A quoi bon livrer la vérité aux perfides ? ils méritent plutôt d'être confondus et démasqués.

— « Je vous ferai, moi aussi », dit-il à ses interrogateurs, en présence de la foule, « une demande. Si vous y répondez, je vous dirai, alors, de quel droit j'agis. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? Répondez-moi. »

La question était embarrassante. S'ils répondaient : Du ciel, — ils se condamnaient eux-mêmes, et Jésus leur eût dit, à eux qui avaient refusé le baptême : Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru ? Mais si, pour justifier leur incrédulité, ils répondaient : Des hommes, — la foule qui était là les eût lapidés, car tous tenaient Jean pour un prophète.

Devant cette alternative, les envoyés du Sanhédrin se taisaient. Ils n'eurent pas même le courage de leur conviction.

— Nous ne savons pas, dirent-ils, aimant mieux se déclarer ignorants, incompétents, que d'affronter la colère du peuple ou de reconnaître la sagesse de Jésus.

— « Alors », répondit Jésus, « ni moi non plus, je ne vous dirai par quelle puissance j'agis. »

En confessant leur ignorance au sujet de la mission divine de Jean, les représentants du pouvoir et de la science sacrée en Israël, princes des prêtres et Scribes, se condamnaient eux-mêmes. Comment ! l'avénement d'un prophète, d'un envoyé de Dieu tel que Jean, — le fait religieux le plus extraordinaire du siècle et nettement prédit dans les prophètes (1), — venait de se produire, et le Sanhédrin ne le comprenait pas ! Il ne savait

(1) Isaie, xl, 3 ; Malach., iii, 1, 2.

pas si c'était le ciel ou les hommes qui inspiraient le Baptiste! Ces gardiens officiels du culte et de la légalité ne sont plus les serviteurs de Dieu; ils ne songent qu'à eux-mêmes, à conserver leur pouvoir, à maintenir les anciens usages, à multiplier les subtilités de leur casuistique. La voix de l'Esprit rugit, comme le lion, dans le désert de Juda : ils ne l'entendent pas. — Nous ne savons pas d'où elle vient, disent-ils. S'ils ne sont pas capables d'entendre et de reconnaître celui qui devance le Seigneur et lui fraye le chemin, comment entendraient-ils le Seigneur même et comment le reconnaîtraient-ils?

Chose étrange! les derniers du peuple, les pécheurs et les courtisanes, ont compris, et les premiers, les soi-disant justes, pontifes et docteurs, ne savent pas. Il en est toujours ainsi : les manifestations de Dieu, dans l'humanité, éclairent les âmes simples et les consciences qui se repentent; elles aveuglent les esprits qui se croient forts, et les cœurs abusés sur leur fausse justice. Dieu n'est connu et entendu que par ceux-là mêmes qui le portent vivant en eux.

Il y avait, dans la nation juive, une autorité supérieure à la royauté et au sacerdoce : Jéhovah. Il veillait sur elle, et, par moments, il intervenait par la parole des prophètes. Devant ces manifestations divines, le devoir de l'autorité n'était ni la lutte, ni l'indifférence, ni l'incrédulité, mais l'obéissance et la foi. Répudier ou persécuter l'envoyé de Dieu, c'est répudier et persécuter Dieu lui-même.

Jésus évoque l'exemple de Jean dont le souvenir était brûlant encore dans la conscience du peuple, et, en affirmant le droit divin du prophète, il insinuait le sien propre. Qui avait formé Jean, dès le sein de sa mère? qui l'avait attiré au désert? qui lui avait donné le pouvoir de baptiser, de crier la pénitence et de publier la venue du Royaume? Les grands prêtres et les docteurs? Non. L'Esprit de Dieu avait tout opéré en lui. Or, il n'est pas d'autorité contre l'Esprit de Dieu.

Il fallait donc croire à Jean, l'écouter et le suivre. Le pouvoir a prévariqué. Jésus le lui reproche sévèrement (1) :

— « Que vous en semble? Un homme avait deux fils. Il s'approcha de l'aîné. Mon fils, va aujourd'hui travailler à ma vigne. — Je ne veux pas, répondit-il. Mais après, il eut des remords, et il y alla.

« Alors, s'approchant de l'autre, il lui fit le même comman-

(1) MATTH., XXI, 28-32.

dement. Celui-ci répondit : J'y vais, Seigneur. Et il n'y alla point.

« Lequel des deux », demanda Jésus aux Sanhédrites, « a fait la volonté du Père? » Ils dirent : — Le premier.

Il les condamna par leurs principes mêmes et ajouta sans figure : « Je vous le dis, en vérité, les publicains et les courtisanes vous précéderont dans le Royaume de Dieu; car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui, mais les publicains et les courtisanes ont cru en lui; et vous, sur cet exemple, vous ne vous êtes point repentis, de sorte que vous crussiez en lui. »

Pressé par ses puissants adversaires, Jésus déjouait ainsi leurs attaques et les déconcertait, reprenait sur eux l'offensive, les jetait dans l'embarras et la confusion, et leur reprochait avec une autorité divine leur infidélité et leur aveuglement.

Alors, il se tourna vers le peuple; et, comme s'il jugeait les grands indignes d'entendre la vérité, il raconta à tous dans une nouvelle parabole (1) ce qu'il était, d'où il venait, quel était son rôle, quelle serait sa destinée.

Les grands écoutaient.

— « Un homme, un père de famille, planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir et y bâtit une tour; puis, l'ayant louée à des vignerons, il partit pour un voyage lointain.

« Et, au temps de la vendange, il envoya un de ses serviteurs pour recevoir des vignerons sa part du fruit. Mais eux, l'ayant saisi, le battirent et le renvoyèrent vide.

« Il leur manda un autre serviteur. Ils le battirent, le blessèrent à la tête, en le chargeant d'outrages, et le renvoyèrent vide.

« Il en envoya encore un autre, et ils le tuèrent; ensuite, plusieurs autres, et ils battirent les uns et tuèrent les autres.

« Et le maître de la vigne dit : — Que ferai-je?

« Ayant un fils qui lui était très cher, il le leur envoya, le dernier. — Peut-être, se disait-il, qu'en voyant mon fils, ils le respecteront.

« Mais les vignerons se dirent l'un à l'autre : — Voici l'héritier! Venez, tuons-le, et l'héritage sera nôtre.

« Ils le prirent, le tuèrent, et le jetèrent hors de la vigne.

« Que fera donc le maître de la vigne? Il viendra, il perdra

(1) Matth., xxi, 33-44; Marc, xii, 1-11; Luc, xx, 9-18.

ces vignerons, et donnera la vigne à d'autres qui en rendront ses fruits, en leur temps. »

A ces mots, ceux qui se sentirent visés se récrièrent : — A Dieu ne plaise! dirent-ils, comme pour écarter ce mauvais présage.

Jésus les regarda, son visage devint sévère, menaçant.

— « A Dieu ne plaise », dites-vous? « Qu'est-ce donc que cette parole du Livre? Ne l'avez-vous point lue? La pierre rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle.

« C'est l'œuvre du Seigneur ; elle est prodigieuse à nos yeux (1). »

Puis, il dit en propres termes ces mots qui éclairent toute la parabole : « Oui, le Royaume de Dieu vous sera ôté; il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. »

Et, revenant à l'image de la pierre prophétique, il ajouta : « Celui qui tombera sur cette pierre se brisera; celui sur qui elle tombera sera brisé. »

Jésus ne pouvait exprimer plus clairement ce qu'il était et de qui il tenait ses droits. La vigne plantée par le père de famille, la haie qui l'entoure, le pressoir creusé, la tour de garde bâtie au milieu, c'est Israël, la nation choisie par Dieu, avec la Loi qui la protège, avec son Temple et son culte. Les vignerons, c'est la hiérarchie. Les serviteurs envoyés à la saison des fruits et se succédant les uns aux autres, ce sont les prophètes. Quelle destinée que la leur! L'Esprit de Dieu les remplit, et les maîtres temporaires de la vigne, loin de les accueillir, de répondre à leur mandat et d'apporter à leurs pieds une part de la vendange, les saisissent, les battent, les blessent, et les renvoient, les mains vides.

Le fils du Père de famille, c'est Jésus même. Il est au-dessus de tous les prophètes. Son titre est unique, son droit absolu. Il vient, humble et doux, sans autre auréole que sa divinité voilée par l'amour : il est le plus outrageusement traité; on le jette hors de la vigne et on le tue, comme on avait persécuté et torturé ceux qui l'ont précédé.

Malheur aux vignerons infidèles et méchants! Malheur à la hiérarchie coupable! Puisqu'elle repousse, persécute et tue

(1) *Ps.* CXVII, 23.

ceux qui viennent de la part de Dieu, puisqu'elle n'épargne pas même le Fils, Dieu va se venger.

Le Royaume changera de maître; il sera transféré des Juifs aux païens. Le peuple choisi sera le peuple réprouvé, et les nations abandonnées deviendront les nations choisies.

Quant au Fils, sa réprobation de la part du pouvoir prévaricateur sera le commencement de sa gloire; il deviendra la pierre angulaire de l'édifice nouveau. Les hommes chargés de bâtir la rejettent, mais Dieu la dressera pour supporter toute l'œuvre : ce prodige étonnera la terre entière.

Les ennemis de Jésus ne le renverseront pas, ils se briseront contre lui, et, lorsque le jugement sera ouvert, cette même pierre tombera sur ceux qui l'avaient voulu renverser, et ils seront brisés.

Ce rappel courageux des infidélités et des crimes du pouvoir à l'égard des prophètes et envers le Fils de Dieu lui-même, ces menaces prophétiques de la colère divine, la réprobation prochaine de la hiérarchie traîtresse à son mandat, ce brisement de tous les adversaires de Jésus, — toutes ces vérités sévères exaspéraient les princes des prêtres et les Scribes. Leur colère éclata; ils voulaient sur l'heure même arrêter Jésus; mais le peuple le défendait, et le pouvoir tremblait devant le peuple.

Ils s'éloignèrent, méditant de nouvelles machinations.

Ils voulaient à tout prix compromettre Jésus devant l'autorité romaine. En le faisant passer pour un révolutionnaire, un agitateur dangereux, ils armaient contre lui le gouverneur, qui n'hésitait jamais à frapper quiconque menaçait les droits de l'Empire. L'intrigue fut savamment et rapidement ourdie. Les chefs se dissimulèrent; ils firent appel à leurs disciples; on choisit quelques Pharisiens et quelques Hérodiens (1); les premiers, chauds partisans de l'indépendance nationale, les seconds, ralliés à la famille des Hérode, malgré son origine étrangère, résignés comme elle au vasselage de César. Ces deux partis, ordinairement en guerre, s'entendirent pour combattre et pour perdre Jésus. La politique est pleine de ces alliances criminelles.

(1) Un passage du *Talmud*, *Juchasim.*, fol. 19, 1, jette une vraie lumière sur les Hérodiens. Il y est dit que Hillel et Menahem étaient autrefois à la tête du Sanhédrin, mais que Menahem se mit au service du roi Hérode, et qu'il fut suivi de quatre-vingts hommes splendidement vêtus. Telle fut l'origine de ce parti dissident qui se forma sous le nom d'Hérodiens. Cf. LIGHTFOOT, *Horæ hebr. et talmud.*, p. 220.

Les émissaires, après s'être concertés (1), vinrent à Jésus. Affectant des scrupules de conscience et feignant de ne vouloir que la justice, ils commencent à flatter celui qu'ils espèrent surprendre : — Maître, nous savons que vous parlez et enseignez en toute droiture, que, sans acception de personne, vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité.

Après cet éloge hypocrite, dont le but était d'empêcher Jésus de se dérober à leur question et d'esquiver une réponse, ils ajoutèrent : — Nous est-il permis de payer le tribut à César ou non ?

Aucune question plus perfide ne pouvait être posée à Jésus que celle de l'impôt romain : elle passionnait la foule, elle se confondait avec l'indépendance du pays. C'est au nom de l'impôt que les agitateurs soulevaient l'opinion et provoquaient les révoltes. Le peuple ne le payait qu'en résistant; il cédait à la force, et attendait son Messie pour briser le joug. Les Galiléens surtout avaient la réputation d'indépendants farouches. Ceux qui voulaient provoquer la réponse de Jésus au sujet de l'impôt, le tenaient sûrement pour un adversaire absolu de la domination étrangère, et ils ne doutaient pas qu'en sa qualité de Galiléen, avec ses prétentions messianiques, ami du peuple, il ne condamnât le tribut, ce symbole de l'asservissement. C'était le mot attendu.

Le Maître devina la ruse, et d'un mot il fit tomber le masque.

— « Pourquoi me tentez-vous ? » leur dit-il. « Apportez-moi la monnaie du cens; que je voie. »

Ils lui présentèrent un denier, à l'effigie de l'Empereur.

— « De qui est cette image et cette inscription ? » Ils lui répondirent : — De César.

— « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

C'était un adage juridique dans les écoles que partout où la monnaie d'un roi a cours, les habitants le doivent tenir pour maître (2). Deux sortes de monnaies avaient cours chez les Juifs, l'une profane, l'autre sacrée; l'une symbolisant le droit terrestre et politique de l'autorité civile, l'autre le droit de Dieu. Jésus s'est servi de ce signe pour formuler une des vérités les plus méconnues et les plus nécessaires : la distinction des deux sociétés auxquelles l'homme appartient et des

(1) MATTH., XXII, 15 et suiv.; MARC, XII, 13-17; LUC, XX, 20-26. — (2) *Talmud Hierosol.*, fol. 20, 2. Cf. MAIMON., *in Gezilah*, c. V.

deux devoirs essentiels qui en découlent pour l'homme. Matériellement, par son corps, par sa vie physique et extérieure, il se rattache à la société humaine, à son peuple et à son pays ; il est le sujet d'un pouvoir politique. Spirituellement, par sa vie intérieure et sa conscience, il se rattache à la société religieuse, il est le sujet de Dieu.

En quelques paroles, Jésus trace la voie où l'humanité marchera désormais. Toute l'antiquité, et les Juifs eux-mêmes, ont vécu dans une théocratie où se confondaient la Religion et l'État. La force des choses amenée par Dieu avait contraint Israël à les séparer, car, sa nationalité perdue, Israël n'était plus qu'une Église. Mais l'espoir ambitieux de redevenir un grand peuple et de renouveler la vieille théocratie, subsistait. Depuis que Jésus a dit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », la distinction de la Religion et de l'État est fondée, absolument établie. Le Royaume spirituel qu'il va créer ne se confondra plus avec les royaumes de la terre ; il vivra au milieu d'eux, le plus souvent combattu et persécuté ; mais il respectera leur droit ; il ne renouvellera jamais les doctrines du Gaulonite, il ne se vengera d'eux et de leurs haines qu'en les pénétrant de justice, de bonté et de paix. Les États n'ont rien à craindre de l'Église de Jésus : ils n'en recevront que des bienfaits ; et ils n'auront pas de garantie plus sûre de progrès et de tranquillité que celui qui a dit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette simple et puissante formule contient toute la loi des sociétés humaines dont l'évolution n'est possible que dans l'indestructible accord de l'autorité et de la liberté. Sans Dieu, l'autorité tourne à la tyrannie, et la liberté à la révolte. Lorsque les pouvoirs politiques, toujours enclins au despotisme, voudront s'imposer brutalement à la conscience, ils seront refoulés par les disciples de Jésus qui ont appris de lui qu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu ; et, lorsque les peuples, toujours impatients du joug, se laisseront emporter à l'esprit de révolte, ils seront contenus par celui qui a dit : « Rends à César ce qui est à César. »

La vie entière de Jésus confirmait sa doctrine. On ne l'a jamais vu agiter la foule sur les places publiques ; pas un mot de ses lèvres qui trahisse la révolte contre l'autorité. Si le tétrarque le menace, il continue sa mission pacifique ; si les chefs religieux le guettent et le veulent poursuivre, il se

retire attristé. Lorsque le peuple, incapable de le comprendre, veut le proclamer roi, il s'enfuit, et il le décourage pour jamais, en lui révélant à dessein, sous la forme la plus choquante, sa mission messianique. Même, lorsqu'il accepte ses acclamations, il ne les aime qu'à la veille de mourir; et rien dans cet enthousiasme populaire ne peut inquiéter les maîtres du monde. Ses apôtres et leurs successeurs ont suivi son exemple; au milieu des persécutions, ils prêchent l'obéissance à ceux qui tiennent le glaive sous lequel ils tomberont (1).

La fourberie des émissaires envoyés pour compromettre Jésus a été déjouée. Ces faux justes ne peuvent refuser leur admiration à sa sagesse; ils se taisent, et ils s'en vont confondus, émerveillés.

Tous les partis semblent acharnés autour de Jésus. On le presse, on multiplie les questions. C'est un mot d'ordre de le provoquer et de lui tendre des embûches.

Après les Princes du sacerdoce et de la science juridique qui lui demandent les titres de sa mission, après les Pharisiens et les Hérodiens qui espèrent le perdre, en soulevant la question de la légalité de l'impôt, voici les Sadducéens railleurs et sceptiques. Ce sont les esprits positifs du temps. L'idée d'un autre monde leur paraît insensée; ils se moquent des Pharisiens dévots qui sacrifient la vie présente au rêve de la vie future. Ils font peu de cas des prophètes, ils n'acceptent que la Loi proprement dite, et n'y voient qu'un règlement sage des intérêts et des choses de la terre. Ils ont devancé certains critiques modernes et prétendent, comme eux, que rien, dans la Loi, n'affirme l'immortalité. Ils nient la résurrection. Esprits bornés, à vue courte, ils ne trouvent qu'absurdité dans les doctrines étrangères à leur sagesse légale. Ils ont l'arrogance et manient volontiers le sarcasme. Ils comptaient embarrasser Jésus comme un simple Pharisien, en lui proposant un de ces problèmes qui défrayaient leurs discussions d'école, et devant la solution duquel leurs adversaires avaient dû souvent rester interdits (2).

— Maître, lui dirent-ils, Moïse a écrit : Si un homme meurt sans laisser d'enfants, le frère devra épouser la femme du défunt, afin de lui susciter une postérité.

Or, il y avait parmi nous sept frères. Le premier prit une

(1) *Rom.*, XII, 1. Cf. *I Tim.*, II, 1; I PIERRE, II, 23. — (2) MATTH., XXII, 23-32; MARC, XII, 18-27; LUC, XX, 27-38.

femme et mourut sans enfants. Le second la prit ensuite et mourut, sans laisser non plus d'enfants. Et le troisième pareillement. Enfin, les sept la prirent l'un après l'autre et ne laissèrent pas d'enfants. La femme mourut, la dernière de tous. Dans la résurrection, lorsqu'ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme? car tous les sept l'ont eue pour épouse.

Jésus le prend de haut avec ces casuistes. Les subtilités d'école lui sont étrangères. Sa réponse est celle de l'Esprit qui sait, qui voit les mystères de l'éternité comme les réalités du temps.

— « Vous vous trompez », leur dit-il, « vous ne comprenez ni les Écritures ni la puissance de Dieu. Dans la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris : ils ne pourront plus mourir, ils seront comme les anges; ils seront les enfants de Dieu, étant enfants de la résurrection. »

Le signe des intelligences vulgaires est de tout juger d'après ce qu'elles voient, sans pouvoir s'élever vers l'invisible. Elles font Dieu à leur image et elles se figurent l'éternité comme le monde qui passe. La génération et le mariage sont une loi de la terre, ils seront aussi, d'après elles, une loi du ciel. Non, l'éternité est à l'image de Dieu; les justes, affranchis de la matière, ne connaîtront que les lois de l'Esprit, et leurs corps, transfigurés eux-mêmes, échapperont à l'esclavage de l'animalité et deviendront lumineux et libres comme l'Esprit (1).

La difficulté soulevée par les Sadducéens n'existe pas, elle tient à leurs fausses idées. Que d'antinomies, que d'impossibilités s'évanouissent lorsqu'on apprend à ne plus mesurer les choses d'après nos systèmes toujours étroits, mais à la clarté de la doctrine du seul Maître!

Et afin de donner à ses adversaires un enseignement fondé sur l'Écriture qu'ils acceptaient, mais qu'ils ne comprenaient pas :

— « Vous niez la résurrection », leur dit-il. « Moïse montre que les morts ressuscitent. Le Seigneur ne lui a-t-il pas dit, dans le buisson en feu : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? Or, Dieu n'est point un Dieu d'êtres morts, mais d'êtres vivants. Tous vivent en Lui. »

(1) Cf. *I Cor.*, xv, 36-44; c'est le commentaire éloquent de la parole du Maître sur la vie future.

Ce que Dieu a créé, il le conserve. Les formes changent, les substances demeurent. L'être intelligent peut disparaître de la terre et se dégager de son enveloppe ; mais il vit dans la vengeance ou dans l'amour de Dieu, révolté ou soumis, malheureux ou heureux, dégradé ou transformé.

La sagesse de Jésus eut un nouveau triomphe. Les auditeurs ravis l'applaudissaient ; quelques Scribes, satisfaits de voir les Sadducéens réfutés et confondus, lui disaient : — Maître, vous avez bien dit (1).

L'un d'eux même, — un docteur qui avait entendu l'interrogation des Sadducéens et la réponse de Jésus, — s'approcha et lui demanda quel était le premier des commandements (2).

— « Le premier de tous les commandements », lui répondit le Maître, « le voici : Écoute, Israël ; Jéhovah, ton Dieu, est le seul Dieu. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force.

« Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Aucun commandement n'est plus grand que ceux-là. »

Le docteur lui dit : — Bien, Maître, ce que vous avez dit est la vérité. Jéhovah est un ; et il n'y a point d'autre Dieu que lui ; et on doit l'aimer de tout son cœur, et de toute son intelligence, et de toute son âme, et de toute sa force ; aimer le prochain comme soi-même, est plus que tous les holocaustes.

On retrouve là l'expression pure du judaïsme, tel que l'enseignait le sage Hillel. L'amour est au-dessus de tous les holocaustes. C'était la grande doctrine des prophètes, méconnue par les formalistes. Cependant, tout n'est pas là pour le juste. Il reste quelque chose à faire à celui qui aime Dieu et le prochain. Jésus, en approuvant la sagesse du Scribe, le lui laisse entendre

— « Tu n'es pas loin », lui dit-il, « du Royaume de Dieu. »

La vraie doctrine et la vertu ne sont qu'une préparation au Royaume, elles n'en ouvrent pas les portes ; la foi seule nous y introduit. Ce n'est qu'en croyant à Jésus que l'Esprit de Dieu nous est donné, et que, régénérés par cet Esprit, nous participons à la vie même de Dieu. Avant cette renaissance,

(1) MATTH., XXII, 33 ; LUC, XX, 39. — (2) MATTH., XXII, 34-40 ; MARC, XX, 28-34.

nous ne sommes que les serviteurs de Dieu ; après, nous devenons ses enfants. Avant, nous n'aimions Dieu que de toutes les puissances de notre être ; après, nous l'aimons avec ces mêmes puissances élevées et divinisées par son Esprit (1).

Ainsi, au milieu des luttes incessantes qui assaillaient Jésus sous les portiques du Temple, dans la dernière journée où il enseigna, il apparaît toujours plus invulnérable et plus triomphant. Il échappe à toutes les embûches. On croit le perdre, on le grandit. La ruse de ses ennemis ne réussit qu'à mettre sa force en mouvement ; il éclaire et ramène ceux qui, à l'exemple de ce docteur sans artifice, viennent à lui dans la paix et la sincérité.

(1) Cf. *Ép. aux Galat.*, III, 2-7 ; *Rom.*, VIII, 15 et suiv.

CHAPITRE III

DERNIERS ANATHÈMES CONTRE LES PHARISIENS.

Les émissaires du Sanhédrin, les docteurs des divers partis et des différentes écoles se lassèrent d'interroger Jésus et de le poursuivre. On le redoutait. Son invincible sagesse inspirait de l'effroi à ceux qu'elle avait confondus. Il semble que par elle il eût conquis le Temple sur ses indignes maîtres. Il y régnait vraiment au milieu d'eux, aux applaudissements du peuple qui le traitait en Messie. Il en exerçait la fonction divine, mais il n'ignorait pas qu'on voulait sa mort : il l'avait dit nettement dans la parabole des vignerons, désignant même les auteurs. Il savait qu'on ne lui pardonnait pas de s'être appelé le Fils de Dieu, et que ce titre, — le seul qui exprimât son rôle messianique, — lui serait imputé à blasphème.

Il voulut amener ses adversaires à reconnaître son droit de se nommer ainsi, sur l'autorité des Écritures; il rassembla les Pharisiens et leur posa cette question (1) :

« Qu'est-ce qu'il vous semble du Messie? De qui est-il Fils? »

Les Scribes répondirent : — De David.

Aucun titre n'était plus en vogue dans le pays, dans la tradition, dans les écoles.

Mais qu'est-ce que ce Fils de David? Quelle est sa nature, sa dignité et sa fonction ? Voilà le point où se fourvoie l'imagination populaire, où la science des docteurs attitrés s'aveugle et s'abuse. Parmi toutes les gloires attribuées à ce person-

(1) MATTH., XXII, 41-45 ; MARC, XII, 35-37 ; LUC, XX, 41-46.

nage, il en est une qui les contient et les résume toutes, la divinité. C'est elle qu'on méconnaît, et que Jésus s'est appliqué, dans toute sa vie publique, à mettre en lumière.

Aujourd'hui encore, à la veille de quitter le Temple et de mourir, il tente de la démontrer aux Scribes par le plus populaire des psaumes messianiques, — celui dans lequel le prophète a nettement affirmé la divinité du Christ, son égalité de puissance avec Dieu, son triomphe final sur tous ses ennemis, son sacerdoce éternel.

Relevant ce titre de Fils de David, qui n'exprimait que sa descendance humaine, Jésus ne le récuse pas, comme l'ont prétendu certains exégètes (1), il l'a toujours accepté; et, en le revendiquant aujourd'hui devant eux, il va leur insinuer le mystère de sa divinité.

— « Si le Christ est fils de David », leur dit-il, « comment donc David l'appelle-t-il, dans l'Esprit-Saint, son Seigneur ? »

Et il leur récita le psaume :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur :

« Assieds-toi à ma droite,

« Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds (2). »

Évidemment, si le Christ est le Seigneur de David, assis à la droite même de Dieu, il y a en lui la divinité. La conclusion était irrésistible pour tous ces docteurs qui juraient au nom du Livre inspiré. Ils ne surent pas la déduire. La théologie juive, qui aveuglait ces Scribes, avait dévié de la doctrine des prophètes. Pétrifiée dans un froid monothéisme, elle ne comprenait plus ce qui était l'âme des voyants et de tout l'Ancien Testament : l'intervention constante de Jéhovah dans son peuple, intervention personnelle, active, immédiate, vivante, dont les théophanies et l'inspiration passagère étaient les premières formes, et dont l'incarnation dans le personnage messianique devait être la réalisation parfaite. La divinité de Celui qu'Isaïe (3) appelait « le Fils qui nous est né, l'Admirable, le Dieu fort et puissant », dont Michée (4) avait distingué la naissance humaine à Bethléhem, et la naissance divine dès l'éternité; que Malachie (5) appelait « l'Adonaï, entrant dans son Temple », — la divinité du Messie était

(1) SCHENKEL, *Das Characterbild von Jesu.*
(2) Voir l'Appendice S. *Le Psaume* CX.
(3) ISAIE, IX, 5. — (4) MICH., V, 2. — (5) MALACH., III, 1.

voilée à leurs yeux. Jésus, empruntant le langage de la théologie vivante et populaire des prophètes, essaye, une dernière fois, de déchirer le voile, et de leur montrer comment, par la divinité du Messie, les deux titres de Fils et Seigneur de David se concilient. Ces esprits opiniâtres ne voient pas; ils restent confondus et muets et s'en vont avec leur incrédulité désespérée.

La sobriété du récit des Évangiles permet à peine de pressentir l'éclat que dut avoir cette scène, la dernière où Jésus se rencontra avec ses ennemis. C'est une des plus émouvantes cependant, car, en affirmant ainsi sa vraie nature, il signait son arrêt de mort. Mais que lui importe la mort! N'est-elle pas la condition de sa victoire? Et ne sait-il pas que son sacrifice lui méritera l'éternel triomphe? Il dut le dire aux Juifs avec une autorité imposante, lorsqu'il leur rappela le mot de Jéhovah au Messie : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. » C'est alors que Jésus se tourna vers ses disciples. Le peuple, du moins, dans sa simplicité, l'écoutait, ravi.

Il parla en juge, condamna publiquement, stigmatisa, flétrit, couvrit d'anathèmes Scribes et Pharisiens, tous les représentants de la Loi et de la science religieuse officielle (1).

— « Gardez-vous d'eux », s'écria-t-il, « ils seront plus durement condamnés.

« Ils sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites ce qu'ils vous disent, mais n'imitez pas leurs actes : car ce qu'ils disent, ils ne le font pas.

« Ils lient sur les épaules des hommes des fardeaux pesants et intolérables qu'ils ne veulent pas même remuer du doigt.

« Ils font toutes ces œuvres pour être vus des hommes.

« Ils portent sur le bras et sur le front de plus larges phylactères, et des houppes plus longues à leurs manteaux.

« Ils aiment les premières places dans les festins, et les premiers sièges dans les synagogues. Ils veulent qu'on les salue dans les lieux publics, et qu'on les appelle maîtres.

« Pour vous, ne vous laissez point appeler maîtres; et n'appelez père personne sur la terre : car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux; et vous êtes tous frères, et vous n'avez qu'un Maître, le Christ.

« Que le plus grand parmi vous soit votre serviteur; car

(1) MATTH., XXIII, 1 *ad fin.*; MARC, XII, 37-40.

quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Inconséquence, hypocrisie, dureté tyrannique, ambition et orgueil : voilà les vices de ces hommes du pouvoir qui ont été les premiers Antéchrists.

Inexcusables dans leur aveuglement et leur haine, ils ont blessé l'amour infini de Celui qui leur apportait la lumière, le salut et la paix; et ils ont encouru ses anathèmes accablants.

— « Malheur à vous! » leur disait Jésus, « malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le Royaume de Dieu; vous n'entrez pas et ne souffrez pas que les autres entrent.

« Malheur à vous! Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que, faisant de longues prières, vous dévorez les maisons des veuves.

« Malheur à vous! Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous courez les mers et la terre, pour faire un prosélyte, et quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la géhenne, deux fois plus que vous.

« Malheur à vous! guides aveugles. Vous dites : Jurer par le Temple n'est rien, mais jurer par l'or du Temple, oblige. Insensés et aveugles! Lequel est le plus grand : l'or ou le Temple qui sanctifie l'or? Vous dites aussi : Jurer par l'autel n'est rien, mais jurer par l'offrande déposée sur l'autel, oblige. Aveugles! Lequel est le plus grand : l'offrande ou l'autel qui sanctifie l'offrande ?

« Celui qui jure par l'autel, jure par lui et par tout ce qui est dessus. Et qui jure par le Temple, jure par le Temple et par Celui dont il est la demeure. Et qui jure par le Ciel, jure par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis.

« Malheur à vous! Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous payez la dîme de la menthe et de l'aneth et du cumin, et vous ne tenez aucun compte des points les plus graves de la Loi, la justice, la miséricorde et la foi. Il fallait faire cela, mais ne pas omettre ceci. Guides aveugles, vous filtrez le moucheron et avalez le chameau.

« Malheur à vous! Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat; et au dedans, vous êtes pleins de souillures et de rapine.

« Pharisien aveugle! nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, et le dehors sera pur aussi.

« Malheur à vous! Scribes et Pharisiens hypocrites; vous

ressemblez à des sépulcres blanchis : en dehors, ils paraissent beaux aux yeux des hommes, mais, en dedans, ils sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture.

« Ainsi, au dehors, vous paraissez justes aux hommes, mais, au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. »

C'est la justice éternelle et inexorable de Dieu qui tonne par la bouche de Jésus, son fidèle organe, contre les chefs de la nation juive, contre ces maîtres de l'opinion et contre tous ceux qui, dans la suite des siècles, continuent leurs œuvres de mort. Leurs crimes ont fait taire la miséricorde et provoqué les saintes vengeances.

Ces grands coupables entravent le Règne de Dieu qu'ils devaient soutenir et acclamer. Ils s'en détournent et en détournent les autres. Ils mettent à étendre leur propre règne un prosélytisme infernal, et ceux qu'ils enrôlent dans leur secte satanique sont pires qu'eux. Ils altèrent la vérité, et égarent ceux qu'ils devraient éclairer. Ils exploitent les simples, dévorent, sous le masque de la religion, la fortune des veuves; ils dégradent le culte et le matérialisent; ils affectent de multiplier les pratiques, jusqu'au scrupule, et oublient la justice, la miséricorde et la foi. Ils filtrent le moucheron et avalent le chameau; ils trompent la foule avec leur faux air de religion, et entassent rapines et souillures dans leur conscience abominable, — sépulcres blanchis et remplis d'horreur.

Dieu parle par ses prophètes, ses envoyés, ses saints; au lieu de les écouter, ils les tuent; et, quand ils sont morts, ces hypocrites, pour donner le change, affectent de les honorer, en embellissant leurs sépulcres. Mais que Dieu parle encore, et qu'il paraisse en personne, ils renouvelleront leurs homicides : mettre les prophètes à mort est leur crime favori.

Au moment même où Jésus les accablait avec une force divine et une sainte colère, ils tramaient sa perte et arrêtaient son supplice. Il le voyait, et cette vue lui arracha contre eux une malédiction suprême plus terrible.

— « Malheur à vous ! Scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des saints, en disant : Si nous eussions vécu au jour de nos pères, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes.

« Celui qui vous parle, ne voulez-vous pas le mettre à mort ?

« Remplissez donc la mesure de vos pères. »

C'est le juge qui fulmine, le Juge divin lui-même. Il embrasse d'un coup d'œil l'immense et effroyable solidarité des crimes de son peuple contre Dieu :

— « Serpents », s'écria-t-il, « race de vipères! comment fuirez-vous le jugement de la géhenne?

« Voilà, je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez les uns et crucifierez les autres; et vous flagellerez ceux-ci dans vos synagogues et vous poursuivrez ceux-là de ville en ville, en sorte que sur vous retombe tout le sang juste, depuis le juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie (1), fils de Barachie, que vous avez égorgé entre le Temple et l'autel. »

Les paroles de Jésus ne sont pas des formules vides, elles portent avec elles la vertu de Dieu. Quand il bénit, il ouvre la source de la bonté sans bornes; quand il maudit, il déchaîne les puissances de l'abîme.

Ces « *Væ* » répétés amassent les colères de Dieu sur les têtes qu'elles accablent.

— « Je vous le dis, en vérité », ajoute-t-il, « tous ces malheurs viendront sur cette génération même. »

La pensée du châtiment effrayant que le crime de sa mort allait précipiter sur son peuple et sur la ville ingrate le remplit tout à coup d'une immense tristesse; il eut, à l'adresse de Jérusalem, un mot poignant que déjà la vue de son infidélité opiniâtre lui avait arraché (2) :

— « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes... et tu ne l'as point voulu (3) ! »

Et, montrant le Temple, il ajouta : — « Votre maison va être laissée déserte; car, je vous le dis, vous ne me verrez plus, à moins que vous ne disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

(1) Ce Zacharie était souverain sacrificateur sous le règne de Joas (*II Paralip.*, XXIV, 20-22). Voyant le peuple retourner à l'idolâtrie, il profita d'une fête solennelle pour reprocher en plein Temple à Israel ses infidélités envers Dieu. Il fut lapidé par le peuple et par Joas dans le parvis même.

Il est dit fils de Joiadas dans les *Paralipomènes*, et fils de Barachias dans saint Matthieu. Saint Jérôme (*Comment. in Matth.*, l. IV) remarque justement que les deux noms Joiadas et Barachias ont, en hébreu, la même signification : *Béni de Dieu ;* et d'après le témoignage du même docteur, on lisait effectivement, dans l'*Évangile des Nazaréens*, Joiadas au lieu de Barachias.

(2) Cf. LUC, XIII, 34-35. — (3) MATTH., XXIII, 38-39.

C'était le dernier appel. Il ne fut pas entendu. Le Temple ne devait plus revoir celui qui seul pouvait le remplir et lui assurer l'éternité; il tombera comme une maison vide, abandonnée.

Tout ce qui chasse Dieu est voué à l'inévitable destruction.

A la suite de ces discours si pathétiques et si véhéments, Jésus vint s'asseoir, à l'écart, dans la cour d'Israël, près de la salle du Trésor, en face des troncs destinés aux offrandes (1). Il regardait la foule qui se pressait tout autour pour y déposer des pièces de monnaie. Des riches, en grand nombre, mettaient beaucoup. On les admirait. Une pauvre veuve vint et glissa deux leptes, la valeur d'un centime, à peine.

Jésus appela ses disciples et leur dit : « En vérité, de tous ceux qui ont déposé leurs offrandes dans les troncs, cette mendiante a donné le plus, car tous ont donné de leur superflu; mais elle, elle a donné de son indigence, — tout ce qu'elle avait. C'était toute sa vie. »

Le don matériel n'est rien devant Dieu, il n'a de prix que par le sentiment, par la vertu qui l'inspire. Le plus grand sentiment, la meilleure vertu, c'est la charité; or, la charité pleine ne garde rien, elle donne tout. La pauvre veuve ne possédait que deux leptes, mais elle avait la charité parfaite, et ses deux leptes ont acquis devant Dieu, par la charité, une valeur supérieure à tous les sicles d'argent et d'or.

Jésus jugeait en Dieu; il lisait dans l'âme. La piété de cette femme inconnue le toucha. Elle est une de celles qui ont été louées par le plus sage, le meilleur des juges et le seul infaillible. Tous les pauvres de la terre, tous les misérables, peuvent se consoler et se réjouir; ils n'ont pas la richesse estimée des hommes, mais ils peuvent avoir, jusque dans leur indigence, les trésors qui seuls sont aimés de Dieu.

Il faut placer ici un incident caractéristique (2) qui motiva les dernières paroles prononcées par Jésus dans le Temple (3).

Parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour adorer, le jour de la fête, quelques Hellènes s'approchèrent de Philippe, de Bethsaïde, en Galilée, et lui firent cette prière : — Seigneur, nous voudrions voir Jésus.

(1) Marc, XII, 41-44; Luc, XXI, 1-4. — (2) Jean, XII, 20-36.
(3) Ce qui paraît autoriser notre opinion, c'est qu'au témoignage de saint Jean,

La Pâque amenait à Jérusalem non seulement les Juifs pieux de la Palestine et du monde, mais les païens qui, dans leur pays, s'étaient convertis au judaïsme. On les appelait les prosélytes de la Porte. Ils étaient nombreux, dans la Syrie, la Décapole et dans toutes les provinces de l'ancien empire d'Alexandre. Aux grandes solennités, ils venaient à la métropole et offraient leurs sacrifices dans le Temple. La cour des païens leur était ouverte. Évidemment, ces Hellènes appartenaient à la classe des prosélytes de la Porte; ils paraissaient avoir connu Philippe : c'est un indice qu'ils devaient habiter quelque ville de la Décapole, voisine de Bethsaïde. D'ailleurs, l'entrée triomphale du Prophète à Jérusalem, l'expulsion des acheteurs et des vendeurs du Temple, sa prédication populaire qui ravissait la foule, ses miracles répétés, ses réponses victorieuses aux questions perfides des docteurs, la lutte qu'il soutenait avec tant de puissance contre le Sanhédrin et les chefs, tout explique et justifie leur ardent désir de voir Jésus. Ce n'est point la curiosité qui les pousse, mais un attrait profond de la conscience. Leur demande, d'une discrétion touchante, trahit un grand respect.

Le disciple comprend la gravité de la démarche qu'il va faire; il doit se souvenir du mot de son Maître : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Il n'ose prendre sur lui de transmettre à Jésus la prière de ces païens. Il confère avec André; et c'est ce dernier, dont on connaît la nature résolue (1), qui détermine Philippe à porter à Jésus le message. Malgré le silence du narrateur, on peut croire que Jésus accueillit le désir des païens. Nulle conscience ne l'a vainement appelé. Ces Grecs de bonne volonté l'ont approché, regardé et entendu. Ils ont été les témoins et la cause d'une des manifestations les plus poignantes de l'âme de Jésus.

En se voyant désiré par ces Gentils, au moment même où les Juifs le répudiaient, il fut en proie à une émotion divine. Toute sa destinée lui apparut, austère et glorieuse; il vit intérieurement son supplice et son triomphe futurs, et dans son supplice, la cause de son triomphe. Si le peuple infidèle et aveuglé ne répond à son appel qu'en le crucifiant, cette mort voulue du Père vaincra le mal et attirera vers lui l'humanité entière. Le « Prince de ce monde » espère le terrasser sur la

Jésus, aussitôt après, s'en alla et se cacha des Juifs. Sa mission était finie. Il n'avait plus qu'à mourir.

(1) JEAN, I, 41-42.

croix ; il prépare, à son insu, le trône au pied duquel les païens en foule accourront pour l'adorer.

Cette vue prophétique le trouble et l'exalte, l'accable et le console. Malgré le drame intérieur qui l'agite, ses paroles portent avec elles et en elles la force et la paix. Jésus cherche à prémunir ceux qui l'écoutent contre le scandale de sa mort prochaine : — « L'heure est venue », dit-il, « où le Fils de l'homme va être glorifié (1). »

Cette gloire n'est pas seulement la vie nouvelle et transfigurée dont il jouira dans son Royaume, à la droite de son Père, affranchi pour jamais de l'infirmité et de la mort, c'est aussi le triomphe qu'il va remporter dans le monde païen et dans l'humanité.

Pourquoi faut-il que le Fils de l'homme meure? C'est tout le mystère de la douleur et du sacrifice. Jésus le proclame comme une loi universelle et nécessaire dans le gouvernement de Dieu. — « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment, tombant dans la terre, ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (2). »

Pour suivre un tel Maître, qui est l'incarnation parfaite du sacrifice et dont la mort est la condition de toute vie et de tout triomphe, il faut être soi-même un sacrifié. L'immolation totale est le chemin de l'éternelle vie.

— « Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui hait sa vie dans ce monde, qui la livre dans un mépris généreux, la garde pour une éternelle vie. » Le sort glorieux du Maître sera le nôtre. Il en donne l'assurance à ses disciples : « Si quelqu'un me sert et me suit, là même où je serai, là aussi sera mon serviteur. Et si quelqu'un me sert, le Père le glorifiera (3). »

La pensée de son sacrifice prochain, de sa mort imminente, des luttes terribles qui se préparaient, arracha à Jésus un cri d'angoisse. Bien qu'uni pleinement à la volonté de son Père, il sentait plus que nous une répugnance instinctive pour la douleur et le supplice ; il laissa voir cette épouvante intérieure.

— « Maintenant, s'écria-t-il, mon âme est troublée ; et que dirai-je?... O Père, sauvez-moi de cette heure! » Voilà le mot de l'instinct de vivre et de fuir la mort. « Mais c'est pour mourir que je suis venu. O Père, glorifiez votre nom (4)! »

(1) JEAN, XII, 23. — (2) JEAN, XII, 24. — (3) JEAN, XII, 25-26. — (4) JEAN, XII, 27-28.

Voilà le mot de la volonté qui impose silence à la nature et se perd en Dieu. Jésus se voue à la mort pour la gloire de son Père. Il semble que son agonie ait déjà commencé. Cette scène en est le prélude. Le moment est solennel : il dut émouvoir ceux qui en furent les témoins. Mais une manifestation extraordinaire grandit et exalta celui qui s'abaissait ainsi devant Dieu, en s'immolant à sa gloire, et devant les hommes, en leur laissant voir l'angoisse qui l'étreignait.

Une voix du ciel éclata, la même qui avait retenti au Baptême et dans la Transfiguration : « J'ai déjà glorifié mon nom, je le glorifierai encore (1). »

La première glorification du nom de Dieu est évidemment celle qui a eu Israël pour théâtre, et l'apostolat terrestre de Jésus pour instrument. La seconde est celle qui éblouira un jour le monde païen et l'humanité entière, lorsque l'Esprit de Jésus y viendra révéler le Père inconnu. Les deux glorifications se relient l'une à l'autre par le drame sanglant de la passion et de la mort.

La voix céleste fut entendue de tous, mais tous ne la comprirent pas. La foule distraite disait : C'est un coup de tonnerre; d'autres : C'est un ange qui lui a parlé. — « Cette voix », dit Jésus, « n'est point venue pour moi, mais à cause de vous (2). »

Il faut que Dieu même intervienne et nous parle, pour soutenir notre nature fragile devant le mystère de la douleur et la loi du sacrifice. Le Christ souffrant et crucifié est le scandale de la raison; lorsqu'il lui apparaît, elle recule épouvantée, si Dieu même ne lui fait entrevoir la gloire de son nom dans la mort de son Fils et de ses élus. Or, Jésus seul interprète à notre ignorance la voix mystérieuse.

— « Sachez-le, ajouta-t-il : maintenant, c'est le jugement de ce monde; maintenant, le Prince de ce monde sera chassé dehors; et moi, si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

Jamais, jusqu'à cette heure, Jésus n'avait parlé de sa mort avec un accent aussi ferme et dit plus nettement ce qu'elle cachait de glorieux dans son ignominie. Des païens inconnus, désireux de le voir et de l'entendre, ont ainsi provoqué l'enseignement le plus impénétrable à l'homme, le plus difficile à accepter et le plus nécessaire. Le Crucifié domine l'humanité perdue à laquelle ils appartiennent; il va la regarder passer

(1) JEAN, XII, 28. — (2) JEAN, XII, 30.

devant lui et la juger. Ceux qui se frapperont la poitrine et croiront, seront sauvés; ceux qui le blasphémeront dans l'impénitence et l'incrédulité, seront perdus. Les premiers seuls seront affranchis de la tyrannie du Prince de ce monde. Il sera vaincu en eux, chassé dehors; un nouveau flot amènera autour de celui qui aura été élevé de terre un peuple innombrable d'élus; ce triomphe vengera le Crucifié de ses humiliations. La croix, qui était le scandale des Juifs, deviendra pour nous la sagesse et la vertu de Dieu (1).

Pendant que Jésus parlait, la foule s'était accrue autour de lui. On l'avait entendu annoncer la mort du Fils de l'homme, son exaltation en croix. Beaucoup se scandalisèrent. L'idée d'un Messie qui meurt, d'un Messie condamné au supplice, révoltait cette race élevée dans l'idée d'un Messsie conquérant, fondateur d'un royaume éternel sur les ruines de tous les empires païens subjugués. C'était l'enseignement des écoles; on l'appuyait sur les Écritures (2), qu'une exégèse littérale et aveugle ne comprenait pas.

Ces mêmes Écritures (3) n'avaient point ménagé cependant les peintures hardies des luttes, des douleurs, des angoisses et de la mort du Fils de l'homme : ce mystère était voilé à tous les yeux. Au mot de crucifiement, la foule se récria : — Le Christ ne meurt pas, lui dit-elle, il demeure éternellement; la Loi nous l'enseigne. Comment dites-vous donc : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé? Qui est ce Fils de l'homme?

On voit poindre dans cette objection populaire le scandale qui détachera la foule de Jésus. Un Messie vaincu et crucifié ne peut être le vrai Messie.

Jésus ne répond pas à la question. Le temps des discussions, des enseignements, était passé. Il se retire, avec ses disciples, adressant au peuple un appel suprême, dans un langage que nulle bouche humaine n'a connu :

— « La lumière n'est plus qu'un peu de temps avec vous. Marchez, pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Tandis que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous deveniez enfants de lumière (4). »

(1) *I Cor.*, I, 18. — (2) MICH., V, 2; *Ps.* CIX, 4; LXXXVIII, 30-38; LXXI, 5; ISAIE, IX, 7; XL, 8; XXXVIII, 27; DANIEL, IX, 26, etc. — (3) ISAIE, LIII; *Ps.* XXI; DANIEL, IX, 26; JÉRÉM., XI, 19. — (4) JEAN, XII, 35, 36.

CHAPITRE IV

RUINE FUTURE DE JÉRUSALEM ET DU TEMPLE. FIN DES TEMPS.

En quittant le Temple, où il ne devait plus revenir, Jésus, entouré des siens, plus que jamais répudié par les chefs de la nation, sortit sans doute par la porte de Suze, qui s'ouvrait sur la vallée du Cédron, et se dirigea vers Béthanie.

Les murs qui dominent la vallée ont un aspect imposant, avec leurs larges pierres et leurs puissantes assises. Un des disciples les lui fit remarquer : — Voyez, Maître, quelles pierres et quelles structures (1)! Et d'autres lui vantaient la richesse des dons qui ornaient le Temple (2). Ceux qui appelèrent le regard de Jésus sur la beauté, la majesté et la richesse des édifices sacrés, songeaient-ils aux menaces terribles qu'ils avaient entendues de sa bouche même contre Jérusalem et le Temple? Exprimaient-ils un regret de voir abandonner ces murs, — la merveille de l'univers, pour tous les Juifs? On ne sait. La réponse de Jésus fut effrayante.

— « Vous voyez, dit-il, ces gigantesques constructions? De tout cela, il ne sera pas laissé pierre sur pierre, qui ne soit détruit. »

Ce même jour, il avait déjà dit, à mots couverts, aux Juifs, à propos du Temple : « Votre maison sera abandonnée et désertée. » Il ménage leur vénération superstitieuse pour la demeure matérielle de Dieu ; mais, à ses disciples, il parle sans voile, il peut tout dire. C'est plus que l'abandon, la dévastation qu'il annonce, c'est la ruine, la destruction totale.

(1) Matth., xxiv, 1 et suiv.; Marc, xiii, 1 ; Luc, xxi, 5. — (2) Matth., xxiv, 1 et suiv.; Marc, xiii, 1 ; Luc, xxi, 5.

Cet oracle prophétique, dont l'authenticité est certaine, fut prononcé le 4 ou le 5 avril (11 ou 12 de Nisan) de l'an 30.

Or, voici ce qui se passait l'an 70.

Après un siège effroyable, Jérusalem était prise par l'armée romaine. Titus donna l'ordre de détruire de fond en comble la ville entière et le Temple. Il ne laissa debout que les trois tours de Phasaël, d'Hippicos et de Mariamne, et une partie de l'enceinte occidentale. Les murs épargnés devaient abriter le camp romain, et les tours annoncer à la postérité la valeur des armes qui avaient vaincu une ville ainsi défendue. Tout le reste fut nivelé, toute trace d'habitation effacée. Ainsi finit Jérusalem, la cité splendide, célèbre dans le monde entier (1).

Le mot menaçant de Jésus dut paraître aux disciples le châtiment de Dieu, l'arrêt de mort de la nation infidèle; si le Temple lui-même était détruit, qui échapperait à la colère divine? Les derniers anathèmes de leur Maître contre les chefs du peuple, leur ville et leur Temple, ouvraient à leur pensée des perspectives lugubres; mais une espérance luisait sur ces ruines et ces destructions : le triomphe du Messie, après de tels désastres, et sa venue glorieuse dans un monde purifié, renouvelé, consommé. Alors commencerait le vrai Règne messianique.

Tout ce qu'ils ont vu et entendu, pendant ces derniers jours, les luttes dont ils ont été les témoins et qu'ils ont partagées, l'opposition et la haine qui poursuivent le Maître, semblent les avoir raffermis. Ils sentent mieux la solidarité qui les lie à son propre sort. Ils sont résolus à le suivre. Ils éprouvent ce que tout homme éprouve, pour peu qu'il ait de générosité et de courage : ils s'attachent avec plus d'ardeur à leur chef, le voyant plus méconnu et plus attaqué.

Jésus et ses disciples avaient franchi la vallée du Cédron et gravissaient la pente du mont des Oliviers. Arrivé au milieu de la colline, Jésus s'assit, la face tournée vers le Temple (2). C'était le soir, le soleil se couchait. Les disciples étaient encore sous le coup de la parole de leur Maître : « Il n'en restera pas pierre sur pierre. » Ils s'approchèrent de lui, et quatre d'entre eux, en secret, lui dirent : — Maître, dites-nous quand tout cela arrivera, et quel est le signe de votre manifestation et de la consommation du siècle.

Le mystère avec lequel cette question est posée s'explique.

(1) *Bell. Jud.*, VII, 1, 1. — (2) MATTH., XXIV, 3; MARC, XIII, 3.

Il y avait péril de mort à parler de la destruction du Lieu saint. Les Scribes et les Sanhédrites n'admettaient pas qu'on pût, sans blasphème, supposer le renversement de leur Temple. Étienne, le diacre, quelques années plus tard, payera de sa vie le courage héroïque avec lequel, rappelant le mot de Jésus, il en annoncera publiquement la fin.

La question des apôtres veut être examinée de près, car elle manifeste les pensées qui les agitent et les préoccupent en cette heure tragique; elle trahit les illusions dont se berce l'entourage de Jésus; elle nous donne la clef de la réponse prophétique.

Les disciples sont convaincus que la colère de Dieu va éclater contre les ennemis de leur Maître, que le Messie victorieux va se montrer dans sa majesté, et que son Règne, qui est la consommation du siècle, va être inauguré. Ces trois faits : la destruction de Jérusalem et du Temple, la parousie ou la manifestation glorieuse du Christ, la fin des temps et des choses, sont connexes et inséparables dans leurs espérances. Ces espérances, comme toutes les espérances humaines, sont pleines d'illusions. Autre est la destruction de la ville sainte et du Temple, autre la fin du monde. Autre est la manifestation glorieuse de Jésus dans l'humanité païenne, triomphant du judaïsme vaincu, et fondant sur ces ruines son Église et son Royaume, autre la manifestation suprême de Jésus, à la fin des temps, apparaissant dans la plénitude de sa gloire, et fondant sur le vieux monde détruit, dans l'univers transfiguré, son Royaume éternel.

Il y a ainsi deux actes solennels de la justice vengeresse de Dieu, l'un qui détruit le judaïsme comme peuple, l'autre qui détruit la terre. Le premier frappe les Juifs : c'est le châtiment provoqué par la mort du Messie et par le rejet de sa parole; le second frappe le monde entier : c'est le châtiment amené par l'infidélité des mauvais et par le rejet de l'action du Messie continuée dans son Église. Il y a deux parousies solennelles du Messie, la première dans le monde païen, après sa mort ignominieuse, au milieu des peuples et des temps; la seconde, à la consommation des siècles. Et, pareillement, il y a deux Royaumes messianiques, ou plutôt deux états de ce Royaume, correspondant aux deux avénements de Jésus : l'un, l'Église terrestre, se développant à travers les épreuves, les luttes, les persécutions, semblable à Jésus même dans sa vie humble,

souffrante et voilée; l'autre, l'Église céleste, apparaissant victorieuse de toutes les épreuves, affranchie de toutes luttes et de toute mort, semblable à Jésus, dans sa vie transfigurée.

Ces deux ordres de faits se rattachent l'un à l'autre indissolublement; bien que séparés par des années et des siècles dont la durée nous est inconnue, le premier présage le second, et le prophétise. Les traits particuliers et propres qui les distinguent n'empêchent point l'analogie essentielle qui les rapproche. En lisant la ruine de Jérusalem et du Temple, on entrevoit la ruine du monde, à la consommation des temps; l'une est la fin d'un monde et d'un peuple, l'autre la fin du monde et des peuples.

La plupart des signes avant-coureurs de l'une seront toujours les avant-coureurs de l'autre. En voyant le premier triomphe de Jésus, après la destruction de Jérusalem et du Temple, au milieu de l'humanité conjurée, mais impuissante à entraver son action, on songe au triomphe définitif de Celui qui viendra sur les nébuleuses du ciel, dans la majesté de sa gloire, régir l'univers transfiguré; et, en regardant vivre ici-bas, en lutte constante avec l'erreur, l'injustice, la haine et la mort, le Royaume du Christ invincible dans la vérité, la charité et la paix de Dieu, on peut augurer les splendeurs de ce Royaume, lorsque le mal ayant été vaincu et écarté, les élus formeront avec le Christ glorieux, dans la pleine vie de Dieu, le peuple éternel, le vrai Règne qui ne finit plus.

L'illusion des disciples consistait à identifier les deux ordres de faits. Jésus, dans sa réponse, les distingue avec soin. Il ne veut pas satisfaire une vaine curiosité, mais prémunir les siens, les armer pour l'heure terrible qui approche. Rien ne se confond dans sa pensée ni dans sa parole. Les événements sont présents sous ses yeux, avant qu'ils soient. Il n'est pas seulement le témoin qui les regarde, il a en lui la force divine qui les produit. Il n'y a ni hésitation ni « peut-être » dans ce qu'il annonce. Il embrasse l'harmonie totale de son œuvre, et tout en parlant à ceux qui en vont voir les débuts, maître du temps et de l'éternité, il instruit ceux qui se succéderont d'âge en âge, jusqu'à sa consommation. A part certains détails qui ne peuvent convenir littéralement qu'à Jérusalem ou à la fin du monde, toutes les paroles de cet entretien demeurent actuelles, toujours palpitantes. Le croyant de tous

les âges y peut trouver la lumière pratique nécessaire à sa vie ; la loi de l'histoire pour l'humanité entière, pour la terre qu'elle habite et pour tout l'univers, y est formulée en termes immortels.

Tout procède par crises. Le triomphe momentané du mal provoque la justice de Dieu qui intervient par des destructions nécessaires ; et toute destruction vengeresse est suivie d'une manifestation nouvelle du bien, d'un triomphe plus grand du Christ et de son Esprit.

— « Prenez garde ! » Ce fut la première parole de Jésus, répondant à ses disciples. « Veillez sur vous, de peur qu'on ne vous séduise. Ne vous laissez abuser ni par les faux prophètes ni par de vains signes. Beaucoup viendront, et ils prendront mon nom, et ils diront : Je suis le Christ, et le temps est proche ; ne les suivez point. »

Il n'y a qu'un Maître, qu'un Messie, qu'un Libérateur, qu'un Sauveur. Voilà ce que Jésus n'a cessé d'inculquer à ses disciples ; et ce Maître, ce Messie, ce Libérateur, ce Sauveur, c'est Lui. Le Christ venu, il n'y a plus de Maître à chercher, plus de Sauveur à attendre, plus de Révélateur nouveau. Ceux qui prêteraient l'oreille aux faux docteurs et aux faux messies, s'égareraient. En donnant Jésus, le ciel a tout donné ; car il s'est donné lui-même.

Jésus demande à ses disciples la fidélité. S'ils lui restent unis, ils auront la force de tout vaincre et la sagesse pour tout comprendre ; c'est le suprême devoir. Aucun n'était plus urgent à rappeler, car, dans ce siècle messianique, les faux messies, les prétendus inspirés, comme Simon le magicien, devaient se multiplier au sein de cette nation, qui, n'ayant pas voulu du vrai Sauveur, allait être exploitée par les faux prophètes, en proie à tous les vertiges de l'erreur.

Le Maître signale ensuite à ses fidèles les phénomènes qui vont troubler la société humaine et la terre entière.

— « Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, de combats et de séditions. Ne craignez point. Il faut que ces choses arrivent. Les peuples se soulèveront contre les peuples, les royaumes contre les royaumes, mais ce ne sera point encore la fin ; et il y aura, en divers lieux, des pestes, des famines, des tremblements de terre, des terreurs du ciel et de grands signes. Ce sera le commencement des douleurs. »

Toutes ses paroles se sont vérifiées à la lettre, elles paraissent une histoire et elles sont une prophétie.

On voit les attaques des Ascalonites, des Ptolémaïdes, de Damas, des Syriens et de tous les peuples voisins de Jérusalem. On entend le bruit des légions romaines, pendant les dernières années de Titus, sous le règne de Caligula et de Néron, et l'on devine les révoltes sanglantes qui ébranlaient le trône des Césars. En ces mêmes temps, sous Claude, l'Orient fut décimé par une famine épouvantable qui sévit en Judée (1), et des tremblements de terre détruisirent Laodicée, Hiéropolis. La vue de ces fléaux frappe toujours l'imagination populaire. Effrayé et bouleversé, l'homme croit que tout va périr. La terreur de Dieu l'accable.

Jésus recommande à ses disciples le calme.

Cette agitation, cette rumeur tumultueuse des empires et des royaumes, ces guerres sans fin, c'est la loi de ce monde où dominent l'esprit de haine et de ruse, l'orgueil et la volupté : il faut que ces choses arrivent. Ses fidèles n'ont pas à s'étonner ni à s'épouvanter comme les païens.

Et de même que les peuples s'agitent, de même le ciel et la terre sont en mouvement : la lutte physique y règne; les forces qui s'y jouent ont leurs conflits, elles accablent parfois l'humanité surprise, et à de certains phénomènes qui accusent l'instabilité de leur équilibre, elles éprouvent des tressaillements pour un état meilleur. Le croyant doit rester ferme dans cette demeure fragile.

Et cependant, quel sort terrible est le sien !

Jésus va le peindre en traits impérissables.

— « Avant tout, prenez garde à vous-mêmes. On mettra la main sur vous, on vous poursuivra, on vous livrera. On vous traduira devant les tribunaux ; vous serez battus dans les synagogues; on vous emprisonnera; on vous traînera devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom. Mais ceci adviendra pour que vous rendiez témoignage.

« Mettez donc bien ceci dans vos cœurs, de ne point préméditer comment vous devrez répondre. Je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse auxquelles ne pourront ni résister ni contredire vos adversaires. Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit-Saint. »

(1) *Act.*, xi, 28. Cf. *Antiq. Jud.*, xx, 3.

A côté des persécutions politiques, voici les persécutions et les haines de familles :

— « Le frère livrera son frère à la mort, et le père l'enfant, et les fils se révolteront contre les parents et les tueront, et vous serez haïs par tous, à cause de mon nom. En ce temps-là (1), beaucoup failliront et se livreront les uns les autres. Il s'élèvera beaucoup de faux prophètes qui en égareront un grand nombre. L'iniquité débordera, la charité se refroidira. Et vous, vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. Et pas un cheveu de votre tête ne périra.

« Dans votre patience, possédez vos âmes. Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. »

Tout s'est accompli, — les Actes des apôtres en témoignent, — comme Jésus l'avait annoncé. Les premiers disciples ont connu toutes les persécutions du pouvoir ; ils ont été, comme Étienne et Jacques, traînés devant les synagogues, mis à mort et lapidés, pour le nom de Jésus, traduits devant les rois et les gouverneurs, comme Paul à Césarée et à Rome. L'Esprit de leur Maître leur a donné une bouche et une sagesse irrésistibles. Ils ont été l'objet d'une haine universelle. Ils ont possédé leurs âmes dans la patience. Ils ont persévéré jusqu'au bout, au milieu de la défection d'un grand nombre. Ils ont fait éclater, par leur fidélité et leur force, la gloire de l'Évangile. Ils ont attendu l'heure de Dieu, ne se laissant séduire ni par les faux prophètes, ni par les faux signes, ni par les inspirations d'un faux patriotisme, ni par les persécutions. La lutte dans ce monde ennemi, l'opposition violente, les injures, les sévices, les tortures, la haine et la mort : voilà ce que Jésus annonce à ceux qui vont porter son nom sur cette terre. Ce sera leur privilège. Les autres religions seront tolérées ou dédaignées, honorées par ceux-là qui les auront asservies ; l'Église du Christ aura en partage la haine de tous, à cause du nom de son Maître. Ce nom symbolise tout ce que le monde hait : la vérité, la vertu, la charité et la paix, l'indépendance des consciences ; il ameute de siècle en siècle, contre lui et ceux qui le proclament, les opinions en faveur, les passions, l'égoïsme, et cette fureur d'opprimer qui est le mauvais génie de tous les pouvoirs terrestres.

Tous les siècles, depuis le premier, apportent à l'œuvre de Jésus un surcroît satanique de haine, justifiant la parole de

(1) MATTH., XXIV, 10, 12.

Celui qui, seul entre tous les fondateurs de religions, a promis aux siens des persécutions, et des persécutions toujours renouvelées.

Après avoir prémuni ses disciples, en leur montrant le milieu dans lequel ils auront à vivre, le sort qui les y attend et les vertus qu'il exige d'eux, Jésus leur donne le signe demandé, au sujet de la destruction de Jérusalem.

— « Lorsque vous la verrez investie par les armées, et l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, présente dans le Lieu saint, — que celui qui lit entende, — alors, sachez que sa destruction est proche. »

Le signe indiqué, c'est, d'après saint Luc (1), l'armée ennemie investissant Jérusalem. Les deux premiers Évangiles l'appellent, en empruntant l'expression à Daniel, « l'abomination de la désolation » ; ils désignent manifestement les étendards romains, ornés des images des dieux et de César, plantés sur le territoire sacré autour de la ville sainte.

Dès l'an 65, un quart de siècle après que Jésus l'avait annoncé, les armées romaines parurent (2).

On vit arriver les cohortes envoyées par le gouverneur Florus pour châtier le peuple turbulent de Jérusalem. Quelques mois plus tard, les légions revinrent (3), sous le commandement de Cestius, préfet de Syrie; enfin, au printemps de 70 (4), Titus investit la ville sainte.

— « A ce moment », dit Jésus, « que ceux qui sont en Judée s'enfuient vers la montagne, que ceux qui sont au milieu d'elle se retirent, et que ceux qui demeurent dans son voisinage n'y entrent point; que celui qui est sur la terrasse ne descende point dans la maison pour emporter quelque chose; que celui qui est aux champs ne revienne point prendre sa tunique. Ces jours seront des jours de vengeance où doit s'accomplir tout ce qui est écrit.

— « Malheur aux femmes grosses et à celles qui nourriront, en ce temps-là! Grande sera la détresse sur cette terre et l'ire contre ce peuple.

« Priez pour que ces choses n'arrivent pas en hiver ni pendant le sabbat.

« Car il y aura, en ces jours, des tribulations telles qu'il

(1) Luc, XXI, 20. — (2) *Bell. Jud.*, II, 14, 3. — (3) *Id.*, II, 19, 4. — (4) *Id.*, V, 2, 1.

n'y en a point eu, depuis que Dieu commença de créer jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et, si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair ne se sauverait ; mais, à cause des élus, ils seront abrégés.

« Ils tomberont sous le glaive, ils seront conduits captifs chez tous les païens, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps laissé aux païens soit accompli. »

Et, revenant encore avec une insistance suprême aux faux christs, Jésus ajoute : « Pour vous, si quelqu'un vous dit : Le Messie est ici, il est là, ne le croyez point ; car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes. Ils feront des signes et des prodiges pour séduire, s'il se pouvait, les élus mêmes. Vous donc, prenez garde ! Voilà que je vous ai tout prédit. »

Le conseil de fuir devant les catastrophes et la destruction terrible voulue par la justice et la colère de Dieu, ne s'adresse pas seulement à la première génération chrétienne, mais à tous les disciples de Jésus, dans la durée de l'Église, lorsque des catastrophes semblables et de semblables destructions, commandées par la même justice contre les peuples, les villes, les royaumes, les civilisations de ce monde, auront cours. La fuite, alors, n'est point pusillanime, elle devient un acte de vigilance et une nécessité.

Les élus échappent ainsi à la vengeance de Celui qui veille toujours sur son Règne ici-bas. Tandis que les condamnés, livrés à l'aveuglement de leurs préjugés, à la séduction de leurs faux prophètes, à l'opiniâtreté de leurs doctrines de mort, à la fureur de leur haine, s'obstineront à défendre ce qui ne mérite plus de vivre et ce qui entrave la marche du Christ dans l'humanité, ses vrais disciples, pressentant l'orage, se retireront loin de la tourmente, loin de ce qui doit périr, et ils éviteront le glaive et les puissances de la mort. Ils survivront, pour continuer l'œuvre sainte, sur les débris encore fumants de ce que la justice de Dieu aura foudroyé, et qui avait, comme les Juifs, l'orgueil de se croire immortel. A cause d'eux, les périodes d'effondrement et les crises nécessaires qui précèdent les rénovations seront abrégées. Ils feront ployer la justice inexorable devant la miséricorde et la bonté du Dieu qui les aime.

Les apôtres et les premiers chrétiens ont obéi à la sagesse

prophétique de leur Maître, ils se sont souvenus de l'avertissement, ils ont fui Jérusalem et la Judée, aux approches des cohortes et des légions romaines, ils se sont sauvés au delà du Jourdain, sur les montagnes de Moab et les hauts plateaux de Galaad, vers Pella ; c'est ainsi que l'Église palestinienne, à la parole de Jésus, a échappé à la catastrophe effroyable qui a enveloppé les Juifs, aveuglés par leur fanatisme, ne comprenant rien à la tourmente déchaînée contre eux, et ne voyant pas, dans l'armée des païens, l'instrument irrésistible des colères de Dieu.

La désolation et la ruine telles que les décrit Jésus, dans cet entretien prophétique, ont été justifiées, comme tout ce qu'il a dit, par les événements. Le récit historique qu'on peut lire dans Josèphe, est le commentaire de sa parole. Près d'un million de Juifs périt, près de cent mille furent emmenés en captivité en Égypte et dans les diverses provinces de l'Empire (1). Jérusalem fut, à la lettre, foulée aux pieds des païens, elle est encore en leur pouvoir. L'histoire continue de se dérouler sur elle comme Jésus l'a prophétisé ; les siècles se multiplieront pendant une période indéterminée, montrant la ville coupable, à tous les yeux qui savent voir, courbée sous le joug des Gentils.

C'est « leur temps », a dit Jésus ; celui d'Israël est passé. L'œuvre de Dieu se fait au milieu des peuples, jadis abandonnés à leurs voies ; il faut désormais que l'Évangile du Royaume soit prêché partout.

Ce mot mystérieux rapporté par le troisième Évangile, « le temps des païens », marque la période inconnue, laborieuse et tourmentée, qui sépare la destruction de Jérusalem de la fin du monde. Lorsqu'elle sera comblée, alors viendra la consommation des siècles ; le Fils de l'homme fera son avénement.

Cet avénement n'aura rien qui ressemble au premier.

— « Quand donc, pendant cette phase remplie de luttes, de crises, de séductions, de combats sanglants, vous entendrez dire : Voici le Christ, dans le désert ; ne sortez point. Le voici dans le lieu le plus secret de la maison ; ne le croyez point. Car, de même que l'éclair jaillit de l'orient et brille jusqu'au couchant, ainsi sera l'apparition du Fils de l'homme.

(1) *Bell. Jud.*, v.

« Et partout où sera le cadavre, les aigles se rassembleront. »

L'homme n'aura pas d'effort à faire pour découvrir le Christ. L'éclat rayonnant, fulgurant, de sa gloire éblouira l'immensité. Et comme les aigles accourus à grand vol, attirés par l'odeur des cadavres, les élus s'envoleront vers celui qui a voulu être immolé et victime, attirés par l'arome de son sacrifice.

— « Aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'enténébrera, et la lune ne donnera plus sa clarté, et les astres tomberont du firmament, et les forces qui sont dans le firmament seront ébranlées; alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel, et toutes les tribus de la terre se lamenteront, et on verra le Fils de l'homme venir sur la nuée des cieux, en une grande puissance et une grande gloire. Et enfin, il enverra ses anges avec la grande trompette, et il rassemblera ses élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel, et d'un pôle à l'autre des cieux. »

C'est avec ces images grandioses que Jésus dépeignait à ses disciples la fin des temps, de la terre et du monde.

L'état présent de cet univers dans lequel le Messie est venu, à une heure de l'histoire, fonder dans la douleur, les luttes et la mort, le Règne nouveau du Fils de Dieu, vaincre le mal, choisir ses élus, n'est qu'une phase dans l'évolution immense. Cette phase s'achèvera. Quelle sera la nature de la crise dernière sur notre planète? Le système solaire finira-t-il dans la vétusté? Y aura-t-il quelque rencontre formidable d'astres, et une chaleur incandescente produite par ce choc? Arrachés de leurs orbites par une force inconnue, les astres se replieront-ils, en tombant sur leurs centres d'attraction? Il importe peu. Le Maître des consciences ne vient pas répondre aux curiosités de l'esprit.

Il nous avertit que la fin de ce monde terrestre et changeant viendra, comme un cataclysme violent, une mort, un bouleversement, une destruction. Le foyer de toute clarté semble tari, et les ténèbres enveloppent tout. Ce que nous appelons la gravitation, la force d'attraction, l'équilibre, est troublé. Des convulsions cosmiques ébranlent tout. Mais cette crise suprême ne sera qu'une transformation, — le signe de la venue du Fils de l'homme, dans le plein règne de sa puissance et de sa gloire.

De même que la mort individuelle ne saurait effrayer le disciple de Jésus, puisqu'il ne voit en elle que la transformation suprême de son être et son ralliement à la vie définitive avec Dieu, de même la mort générale ou la fin du monde ne doit pas l'épouvanter : elle est la condition du renouvellement universel, la préparation du Royaume éternel du Christ. Cette crise dernière est préparée, figurée, dans la durée de la terre, par les destructions partielles des religions imparfaites, des peuples vieillis, des civilisations usées.

En face de ces bouleversements, l'attitude du chrétien est la même; il n'y voit que l'enfantement progressif du Règne de Dieu, et il passe à travers les ruines, en levant la tête, en aspirant toujours vers une réalisation plus parfaite, une manifestation plus haute de la vie et de l'Esprit de son Maître.

Que deviendra l'univers dans cette palingénésie dont Jésus se regarde comme le principe et l'exécuteur? Dans quelles conditions astronomiques sera le système des cieux? Quelle sera cette demeure préparée par le Christ à ses élus, cette cité dont toutes les parties seront ramenées à l'unité? L'homme ne le peut soupçonner. Tout ce qu'il voit est soumis à l'empire de la mort; les lois qui régissent cet empire, jusqu'à ce qu'il soit brisé par le Fils de l'homme, sont une barrière infranchissable qui arrête nos pensées timides, pusillanimes.

Ce que Jésus promet pour l'heure de son avénement, ce qu'il nous suffit de savoir, c'est la réunion de tous ses élus des quatre vents du ciel en lui et avec lui; cette espérance aura la vertu de soutenir ses disciples dans toute la durée des âges. Ses révélations s'adressent à tous. L'oracle solennel qu'il a prononcé sur cette petite colline des Oliviers, au-dessus de la vallée de Josaphat, les yeux fixés sur le Temple voué à la destruction, — cet oracle est un avertissement donné à tous les siècles.

— « Quand ces choses commenceront d'arriver, ne vous épouvantez point. Au contraire, regardez et levez la tête. Votre rédemption approche. »

Comment s'accomplira visiblement le retour du Christ? Comment Celui qui a le van dans la main fera-t-il la grande séparation de ses élus, au sein de l'humanité universelle et de toutes les tribus de la terre, soumises à son jugement? Quelle part les esprits auront-ils dans l'œuvre finale? Quelles formes nouvelles revêtira notre vie ressuscitée, maîtresse de l'espace

et du temps, de la corruption et de la mort, transfigurée par la vie même de Jésus qui ruissellera à travers tous ses élus? L'imagination et le cœur de l'homme n'osent le pressentir (1). Leur hardiesse est incapable de pénétrer les secrets de l'amour infini. Notre sagesse n'est que folie, ce que nous appelons les audaces du génie n'est que timidité devant les desseins éternels.

Jésus insista de nouveau sur le devoir de la vigilance, et d'une vigilance pleine d'espoir.

— « Voyez le figuier et tous les arbres; lorsque les rameaux sont encore tendres et les feuilles naissantes, vous savez que l'été est proche. Pareillement, quand vous verrez ces choses, que je vous ai prédites, arriver, sachez que le Christ est près, qu'il est à la porte, que le Royaume des cieux est proche. »

Et, à propos de la ruine de Jérusalem, il ajouta : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point, que tout cela n'advienne. Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

Mais quel sera le jour, quelle sera l'heure de la consommation des siècles? « Nul ne le sait, ni les anges dans le ciel, ni le Fils; le Père seul. »

Les secrets divins que le Fils de l'homme avait reçus du Père, pour les transmettre à l'humanité, ne comprennent point celui-là; c'est dans ce sens qu'il l'ignore. Voilà le grand, le terrible inconnu. Il est la menace toujours suspendue sur la terre. Le monde peut finir d'un coup, demain, dans un siècle, dans dix siècles. Le temps est peu; devant Dieu et pour ceux qui jugent à la lumière de Dieu, mille ans ne sont qu'un jour. Le devoir de l'homme fidèle est de vivre comme si le monde devait finir aujourd'hui.

— « Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce temps viendra. Comme aux jours de Noé, ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Avant le déluge, on mangeait et buvait, on mariait les siens, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. On ne connut point l'approche du déluge : il vint et les emporta tous. Il en sera ainsi à l'avénement du Fils de l'homme.

« Veillez donc sur vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par le manger et le boire, et les soucis de cette vie, et

(1) *I Cor.*, II, 9.

que ce jour ne vienne soudainement sur vous; car vous ne savez quand il viendra. Il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre.

« Alors, de deux qui sont au champ, l'un sera pris, l'autre laissé. De deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée.

« Il en sera comme d'un homme qui, s'en allant au loin, laissa sa maison, donnant pouvoir à ses serviteurs, à chacun selon sa fonction, et ordonnant au portier de veiller.

« Veillez donc, car vous ignorez quand arrivera le maître de la maison, ou le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin. Il viendra subitement; qu'il ne vous trouve point endormis.

« Il viendra comme un voleur. Si le père de famille savait à quelle heure le voleur viendra, certainement il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison.

« Veillez donc et priez toujours et tenez-vous prêts, afin que vous soyez dignes d'échapper à ces choses qui doivent advenir, et de paraître debout devant le Fils de l'homme.

« Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez (1). »

Les saints veillent de la sorte. Les apôtres, qui ont entendu sur la montagne des Oliviers ces paroles éternelles, ont vécu dans l'impatience et dans l'attente du retour prochain de Jésus. Ils veillaient, ils l'appelaient, ils le désiraient. Cette espérance vive les a soutenus dans l'orage des premières tribulations.

On remarquera la persistance et la force avec lesquelles Jésus, dans cette heure grave, inculquait à ses disciples l'attente de sa venue future. Cette attente le gardera vivant en eux, lorsqu'il aura disparu. Elle les affranchira de la tyrannie des nécessités de ce monde; elle les rendra maîtres d'eux-mêmes, leur rappellera la vanité et le néant de cette vie qui passe, les tiendra éveillés comme des serviteurs que l'arrivée du maître peut surprendre.

Il ne s'agit point d'ailleurs, pour eux, de s'immobiliser dans l'expectative. Le disciple de Jésus n'est point un être inactif, le regard fixé sur la mort et l'éternité; c'est le serviteur du Père, ayant sa tâche dans la vie et chargé de veiller sur tous les serviteurs, pour leur distribuer la nourriture, à son temps.

Sous cette image simple que Jésus a employée plus d'une

(1) Marc, xiii, 28-37, et parall.

fois, on découvre la plus religieuse, la plus sublime conception de la vie terrestre.

La terre est la maison du Père qui est dans les cieux. Ceux qui l'habitent et qui y passent sont ses serviteurs. Les prudents, les fidèles, savent que leur rôle est de nourrir les autres. Ils s'oublient dans un travail nécessaire, et leur activité bénie de Dieu sert à faire vivre leurs frères : les uns donnent le pain matériel, les autres le pain spirituel. Ils font l'aumône aux indigents, instruisent ceux qui ne savent pas, apportent la lumière et la vertu, l'espérance et la paix de Dieu à ceux qui gémissent dans les ténèbres et la misère morale, dans le trouble et l'accablement. — « Heureux », disait Jésus, « ce serviteur-là que le maître trouvera faisant ainsi! Je vous le dis, en vérité, il l'établira sur tous ses biens. Mais les autres, les mauvais, les infidèles, les oublieux du Maître, ceux qui ne croient pas à sa venue et qui n'ont ni la crainte du juge ni l'amour; ceux qui disent dans leur cœur : Mon maître n'est pas près de venir, et qui battent leurs compagnons, qui mangent et boivent avec les hommes d'ivresse, ceux-là seront séparés, démasqués.

« A eux les pleurs et les grincements de dents. »

Il leur disait encore pour les exhorter à la vigilance, mais à une vigilance active (1) :

« Le Royaume de Dieu, à l'heure où il apparaîtra dans sa gloire, sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entre elles étaient folles et cinq sages.

« Les cinq folles ne se pourvurent point d'huile; mais les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec les lampes.

« Or, l'époux tardant de venir, toutes s'assoupirent et s'endormirent.

« Au milieu de la nuit, un cri s'éleva : Voici l'époux qui vient, sortez au-devant de lui. Alors, toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Et les folles dirent aux sages : — Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Les sages refusèrent : — Peut-être n'en aurons-nous pas assez pour nous, allez-en plutôt acheter de ceux qui en vendent.

« Pendant qu'elles y allaient, l'époux vint. Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée.

(1) MATTH., XXV, 1 et suiv.

« Les autres vierges vinrent aussi, en disant : — Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : — En vérité, je ne vous connais pas. »

Cette parabole, empruntée aux coutumes des Juifs, a quelque chose d'effrayant, dans sa douceur.

L'époux est le Christ lui-même; l'heure suprême du festin des noces est celle où sera consommée l'éternelle union avec son épouse, l'Église, la société des êtres intelligents et libres unis entre eux et en Dieu.

Pour être admis dans la salle nuptiale, il faut avoir la lampe allumée, le vase d'huile qui en nourrit la flamme, la lampe qui ne s'éteint pas.

Le Maître désigne par ce symbole les vertus qui sont la clarté de l'âme, et sans lesquelles notre foi est comme une lampe sans huile.

Il n'y a qu'un temps et qu'une heure pour être admis au banquet. L'heure passée, la porte est close. Il est trop tard. A ceux qui viennent frapper, on n'ouvre plus. « Je ne vous connais pas », répond l'Époux. Or, ce temps, c'est la vie terrestre. Ceux qui n'ont pas fait, pendant la vie, la provision mystérieuse seront repoussés : voilà ce qui épouvante. Les vertus ne s'empruntent pas; trésor personnel, inaliénable, il suffit à peine à ceux qui l'ont amassé.

— « Veillez, veillez », répétait Jésus, « ayez la lampe allumée, vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

A la veille de mourir, assis en face du Temple et de la ville au milieu de ses disciples, Jésus s'efforce de les éclairer et de les raffermir, leur découvrant sa grande œuvre et leur enseignant leurs devoirs. Il parle du temps où il ne sera plus, il leur dit ce qui doit arriver. Sa pensée va du présent à l'avenir, de l'avenir immédiat à l'avenir extrême, de la terre de Judée à l'humanité, du monde qui passe à l'éternité où, tout étant consommé, il régnera, jugera, choisira ses élus.

L'annonce de ce jugement définitif, solennel, est une révélation adressée à tous les croyants. Au moment même où l'on s'apprête à le juger, il se montre comme le grand Juge (1).

— « Le Fils de l'homme viendra », s'écria-t-il, « dans sa

(1) MATTH., XXV, 31 et suiv.

majesté, avec tous ses anges. Il s'assoira sur le trône de sa puissance. Toutes les nations seront rassemblées devant lui. Il fera l'universel triage, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.

« Alors, le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : — Venez, bénis de mon Père, possédez le Royaume préparé pour vous, dès l'origine du monde.

« Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans abri, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; prisonnier, et vous êtes venus à moi.

« Alors, les justes lui diront : — Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu affamé, et que nous vous avons nourri; ayant soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile, et que nous vous avons recueilli; nu, et que nous vous avons vêtu? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade et en prison, et que nous sommes venus à vous?

« Le Roi leur répondra : — En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait au plus petit d'entre mes frères, vous me l'avez fait, à moi.

« Alors, il dira à ceux qui sont à sa gauche : — Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, préparé pour le diable et ses anges.

« J'ai eu faim, vous ne m'avez pas donné à manger. J'ai eu soif, vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais sans abri, vous ne m'avez point recueilli; nu, vous ne m'avez pas vêtu; malade, prisonnier, vous ne m'avez point visité. Alors, eux aussi diront : — Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim ou soif, ou sans asile, ou nu, ou infirme, ou en prison, et que nous ne vous avons point assisté?

« Mais il leur répondra : — En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez point fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait.

« Et ils s'en iront à l'éternel supplice, et les justes à l'éternelle vie. »

L'âme de Jésus, le génie de son œuvre, la loi suprême de l'humanité, tout le secret de la destinée éternelle est dans cette page.

Le Dieu caché dans l'homme de douleur s'identifie par

amour avec tout ce qui souffre sur terre. — « Les pauvres, les affamés, les dépouillés, les captifs, les infirmes, les petits, en un mot, c'est moi », dit-il à ses disciples. Il semble qu'ayant épousé la souffrance, ceux qu'elle opprime sont sa chose. Jamais amour de l'humanité ne s'était affirmé de la sorte. La conséquence est celle-ci : Vous, mes fidèles, aimez tous les misérables comme vous m'aimez moi-même; c'est la loi totale et le devoir souverain; c'est toute la religion. S'ils ont faim, rassasiez-les; soif, désaltérez-les; s'ils sont sans demeure, abritez-les; sans vêtement, revêtez-les; sans force, assistez-les; opprimés, délivrez-les.

A ce prix, on devient digne de l'éternel Royaume. L'amour éternel a voulu se communiquer à sa créature; et c'est aussi par l'amour que la créature se rendra digne de ses dons infinis.

Quant aux êtres sans charité, ils sont les maudits. Malheur à tous les égoïstes qui n'ont pas connu la commisération et l'amour des autres, — cœurs fermés, affamés de jouir et insensibles à la douleur de ce peuple de misérables au milieu duquel ils auront passé sans pitié.

Le juge qui les attend sera aussi sans pitié.

L'amour sera la force suprême qui divisera les êtres intelligents et libres, arrivés au terme de leur destinée. Il ouvrira aux uns la source de la vie éternelle, et, en se retirant des autres, il allumera en eux le feu vengeur, — supplice du diable, des anges, des hommes séduits par eux, et de tous les êtres de haine et de violence, d'égoïsme et de corruption.

CHAPITRE V

INSUCCÈS FINAL DE JÉSUS. — SES CAUSES.

La plus grande des douleurs pour l'homme appelé à un rôle public n'est pas de mourir, mais de voir la vérité qu'il apporte, méconnue, et le salut qu'il propose, rejeté; elle est aussi la plus noble, étant désintéressée. Ce n'est pas de leur insuccès que s'attristent les apôtres, c'est de la misère de ceux qui les persécutent; ce n'est pas sur leur propre mort que pleurent les martyrs, c'est sur le crime de leurs bourreaux. Plus un génie est grand, plus sa souffrance d'être rejeté est intense; plus il est bon et saint, plus elle est désintéressée. Celle de Jésus a été sans bornes, dans son amertume et son désintéressement, comme l'amour infini qu'il ressentait pour son peuple.

Lorsqu'il sortit du Temple, le mardi soir, 12 de Nisan (mars-avril), « se cachant des Juifs (1) », lorsqu'il s'arrêta longuement, à mi-côte, sur le mont des Oliviers, en face de Jérusalem, prophétisant, à voix basse, à ses disciples, la destruction prochaine de la ville et du Temple et la fin des temps, il pouvait constater l'insuccès final de son apostolat. Zèle infatigable, enseignements, appels réitérés, miracles innombrables, éloquence, sainteté, déclarations solennelles, avertissements menaçants : tout a été vain.

Humainement, il a échoué.

Après deux années d'une activité sans trêve ni défaillance, non seulement il n'a pas réussi à écarter les suspicions du pouvoir et des maîtres de la Loi, à les convaincre qu'il était le Christ, à les initier aux mystères du Royaume; mais il a vu

(1) JEAN, XII, 36.

grandir, tous les jours, l'opposition, l'aveuglement, la violence et la haine.

La classe populaire, à la vérité, lui est plutôt sympathique ; cependant, il le remarquait lui-même, elle est ondoyante et légère. En l'acclamant, elle cède à la curiosité, à l'intérêt, à l'illusion de ses propres rêves, plus qu'elle n'entre dans son Esprit. Le seul triomphe de Jésus, durant ces deux années d'évangélisation, est d'avoir inspiré la foi à quelques âmes, parmi les plus simples, les plus coupables quelquefois, mais toujours les plus sincères. Voilà toute sa conquête. Humble triomphe qui ne suffirait pas à une ambition terrestre, et qui est pourtant le point de départ de toute la gloire de Jésus. La vie du Maître est régie par une loi qui déconcerte notre expérience et notre sagesse. Si ses victoires ne ressemblent point aux victoires humaines, ses défaites non plus ne ressemblent point à nos défaites.

L'homme d'action engage la lutte, stimulé par l'espoir de vaincre ; s'il succombe, à l'humiliation de la défaite s'ajoute toujours l'amertume des espérances trompées. Il se sent responsable de ses échecs. La faute en est à lui, s'il n'a pas renversé les obstacles, dompté ses ennemis, réalisé ses projets. L'histoire ne pardonne guère aux vaincus. Avaient-ils conscience de l'opposition à surmonter et se croyaient-ils de taille à la réduire ? — Pourquoi n'en ont-ils pas triomphé ? — Elle était plus forte qu'eux ; — pourquoi lutter contre elle ? Ils ont manqué de clairvoyance ou de courage.

Tous les désastres qui ont leur cause dans les illusions ou les vices de l'homme, sont pour le vaincu un châtiment ; ils prennent place dans la série des événements humains, à titre de fléaux, troublant, accablant, décimant les races et les peuples.

Jésus n'a jamais cru à son triomphe chez les Juifs ; il a maintes fois prédit aux siens que les chefs, à Jérusalem, le feraient souffrir beaucoup, et qu'il serait livré à eux. Son insuccès ne tient pas à lui, il tient à l'opiniâtreté de ceux qu'il évangélise. L'œuvre qu'il fondait était plus grande qu'eux. Mais sa défaite est triomphante, car elle a été le châtiment de la nation infidèle qui a cru le vaincre, et la cause providentielle de tous les désastres dont cette nation a vu, dont elle voit et verra passer sur elle le torrent irrésistible.

L'incrédulité des Juifs à l'égard de Jésus, et, par suite, l'insuccès final de son apostolat, est un des grands faits de sa propre vie, de l'histoire de son peuple et de l'histoire religieuse de l'humanité. La sublimité de l'œuvre, la décadence du milieu, la répudiation absolue des moyens de succès exigés par la politique humaine, et, au-dessus de tout, les desseins de Dieu, maître absolu des événements : voilà les causes multiples qui jettent quelque jour sur ce fait considérable. Il est d'un intérêt puissant de les interroger, avant de voir le haut Conseil national sceller son incrédulité par le meurtre juridique de Jésus, et Jésus lui-même consacrer son rôle public par une mort violente, — telle qu'il l'avait prédite, — librement, héroïquement, divinement acceptée.

En Judée comme en Galilée, en Samarie comme en Pérée, qu'il s'adresse à la foule ou aux docteurs versés dans la Loi, et sous quelque forme qu'il se produise, l'apostolat de Jésus n'a d'autre objet que de révéler son œuvre et sa personne, de déclarer ce qu'il vient accomplir et de montrer ce qu'il est. Les deux révélations se tiennent; car entre l'œuvre et l'ouvrier le rapport est absolu et l'harmonie constante. Toujours adaptées aux circonstances et aux hommes, elles grandissent avec la tempête qu'elles provoquent. Ce n'est point la science ni la conscience de Jésus qui mûrissent peu à peu, comme certains historiens l'ont cru, ce sont les témoignages d'une science et d'une conscience parfaites qui vont se développant.

A quoi se résumait l'œuvre messianique de Jésus?

A fonder sur la terre le Royaume de Dieu, suivant son expression même. Ce Règne consistait essentiellement dans la participation de l'homme à la vie de Dieu; Jésus le nommait « la vie éternelle ». Pour que l'homme naisse à une telle vie, l'effort libre ne suffit point; il faut que Dieu même se communique par une libéralité infinie. La fonction propre du Messie est de réaliser cette communication, en nous donnant l'Esprit de Dieu. D'autre part, l'homme doit consentir à cette effusion et s'y préparer; or, elle exige deux conditions : le repentir et la foi. Par le repentir et la pénitence, l'homme s'avoue pécheur, se renonce à lui-même, se sacrifie tout entier dans ce qu'il a de mauvais, d'imparfait et de limité; par la foi, il adhère à Dieu, s'ouvre à lui et devient un même Esprit avec lui : le Règne de Dieu commence. L'homme appartient à un monde nouveau; il entre dans la vérité éternelle, dans la

charité infinie, et il goûte déjà, au plus profond de sa conscience, la paix, la douceur et la félicité de Dieu.

On a demandé quel était le plan de Jésus, au sens humain du mot; le voilà.

Rien de politique et de terrestre; rien d'imparfait et de transitoire; rien de particulariste et de limité. Tout est simple, universel, vivant, grandiose. L'œuvre, à quelque point de vue qu'on l'étudie, est essentiellement divine : dans son résultat, puisqu'elle tend à élever l'homme jusqu'à la vie de Dieu; dans ses moyens, puisque la seule force qui puisse atteindre l'Infini, c'est l'Esprit vivant de Dieu; dans son auteur, car s'il n'avait pas en lui la plénitude de l'Esprit de Dieu, il ne pourrait le communiquer; dans son sujet même, car elle ne considère l'homme que comme un être intelligent et libre, capable d'entrer dans l'Éternel et l'Infini et appelé à vivre de la vie de Dieu. Elle est le dernier mot de la Providence sur l'humanité, l'expression absolue, définitive, de la religion, la consommation de toutes choses et le terme des évolutions progressives de l'univers.

Un tel dessein est au-dessus de tout génie humain et de toute intelligence créée, il n'appartient pas plus à la créature de donner Dieu qu'il ne lui appartient d'entrer par elle-même dans la vie de Dieu. Celui qui est venu réaliser ce plan, celui qui l'a proclamé, voulu, préparé, ne peut être que Dieu.

En effet, comme il appelait les hommes à une œuvre divine, il se disait, se déclarait le Fils de Dieu. Il a consacré tout son zèle, toute la durée de son apostolat, à proclamer aux Juifs sa filiation divine, et, — qu'on l'entende bien, — non pas une filiation morale qui eût seulement impliqué un rapport moral, une union de volonté ou de pensée avec le Père céleste, mais une filiation absolue qui, le faisant dériver du Père dans la communauté d'une même nature et l'égalité d'une même sagesse, d'un même pouvoir et d'une même vie, l'autorisait à se nommer par excellence « le Fils ».

Ce Fils de Dieu ne se montrait, il est vrai, qu'à travers la nature humaine dans laquelle il s'était incarné, et, à cause de cette incarnation, il se disait le Fils de l'homme; mais la nature humaine n'altérait en rien la filiation divine, et la filiation divine ne détruisait en rien la nature humaine.

Les essences peuvent s'unir, elles ne peuvent se confondre.

La filiation divine de Jésus est la seule explication de sa vie,

de son enseignement, de ses actes, de son œuvre. Avec elle, tout est vrai, sage, parfait ; sans elle, tout est choquant, révoltant, blasphématoire : les Juifs ont eu raison de le condamner et de le crucifier. Aucun homme n'a le droit de dire ce qu'il a dit, d'agir comme il agissait, d'exiger ce qu'il exigeait, de promettre ce qu'il promettait.

Le Fils de Dieu seul, égal à Dieu, et Dieu lui-même, pouvait promulguer, en son propre nom, la loi morale ; seul, il pouvait, en la promulguant, user de cette formule : « Il a été dit aux anciens ; mais Moi, je vous dis. » Seul, il pouvait commander à la nature en maître, sans faire appel à Dieu, puisque Dieu était, vivait, parlait en lui. Seul, il avait le droit de guérir et de ressusciter, puisque, étant Dieu, sa parole avait la puissance créatrice. Seul, il pouvait, en son nom, chasser les esprits mauvais, puisqu'il avait l'Esprit de Dieu même. Seul, il pouvait remettre les péchés, puisqu'il était le Dieu que le péché offense. Seul, il pouvait se dire la Lumière du monde, puisque, en effet, le Fils de Dieu est l'éternelle clarté. Seul, il pouvait se dire sans erreur et sans péché, puisque l'erreur et le péché sont étrangers à Dieu et à l'homme qui a reçu la plénitude de Dieu. Seul, il pouvait exiger la foi absolue et un amour sans bornes, puisque Dieu est le tout de l'homme. Seul, il pouvait promettre la vie de Dieu, puisqu'il la possédait comme son bien propre. Seul, il pouvait se donner comme le juge souverain de l'humanité, puisque le jugement des consciences a sa règle inflexible dans la justice de Dieu et n'appartient qu'à Dieu. Seul, il pouvait dire que les cieux et la terre passeraient, mais non ses paroles; car la parole de Dieu est éternelle. Seul, il pouvait dire que ses paroles étaient Esprit et Vie ; car ce que Dieu dit et ce que Dieu veut, il le fait : rien ne résiste à sa volonté ni à son pouvoir.

Tous ces traits épars dans les documents résument les manifestations authentiques de Jésus, de sa nature et de son rôle.

Un tel dessein et un tel maître devaient trouver, ce semble, dans le peuple qui avait eu la gloire de les voir, un accueil spontané, enthousiaste. L'essence même de l'œuvre de Jésus répondait à ce qu'il y avait de plus vivant, de plus profond et de plus pur dans le génie religieux et la destinée d'Israël.

L'alliance avec Jéhovah, le seul et vrai Dieu, était l'âme de ce peuple ; or, cette alliance était réalisée d'une manière absolue par le fait de l'apparition du Fils de Dieu au milieu des Juifs, et par la communication de cette filiation divine à tous les

vrais enfants d'Abraham. Le grand privilège d'Israël, la Loi, — dont les docteurs, à la vérité, méconnaissaient l'Esprit, — n'avait qu'un but : la justice de l'homme; or, c'était pour accomplir et consommer cette justice que Jésus apportait non pas un code écrit, mais l'Esprit vivant de Dieu, seule force capable de régénérer et de sanctifier l'homme. Le rôle d'Israël au milieu des peuples de la terre était d'apprendre à tous le vrai nom de Dieu; or, l'œuvre messianique, ouvrant l'entrée du Royaume de Dieu à l'humanité entière, n'était-elle pas l'accomplissement de ce rôle providentiel ?

On reste confondu en constatant que ces vérités simples et éclatantes n'ont pas ému les esprits, subjugué l'opinion, ébloui ces docteurs et ces prêtres.

L'événement était prévu, annoncé depuis des siècles par les prophètes.

L'un d'eux avait entendu de loin les délibérations homicides des Juifs; on croirait assister, en lisant ses prophéties, aux machinations du Sanhédrin contre Jésus :

« Faisons tomber le Juste dans un piège. Il nous incommode, il est contraire à notre manière de vivre, il nous reproche la violation de la Loi, il nous déshonore, en flétrissant les fautes de notre conduite. Il assure qu'il a la science de Dieu. Il s'appelle le Fils de Dieu; il est devenu le censeur de nos pensées mêmes. Sa seule vue nous est insupportable. Il s'abstient de notre manière de vivre, comme d'une chose impure; il préfère ce que les justes attendent à la mort. Il se glorifie d'avoir Dieu pour Père... Condamnons-le à une mort ignominieuse (1). »

Isaïe, l'entrevoyant de loin, disait de lui avec tristesse :

« Qui a cru à ce que nous avons entendu ?
« A qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé ?
« Il est monté devant lui, comme un faible rejeton,
« Comme un rameau d'une terre desséchée.
« Il n'y avait en lui ni beauté ni éclat,
« Rien à voir qui nous le fasse désirer.
« Méprisé et abandonné des hommes,
« Homme de douleur et voué à la souffrance,
« Semblable à celui dont on détourne le visage :
« Nous l'avons dédaigné, nous n'en avons fait nul cas (2). »

(1) *Sagesse*, II. — (2) ISAIE, LIII, 3 et suiv.

Et le même Isaïe, dépeignant l'état moral de la nation, disait :

« J'ai nourri des enfants, je les ai élevés :
« Ils se sont révoltés contre moi.
« Le bœuf connaît son possesseur,
« Et l'âne l'étable de son maître :
« Israël ne connaît rien.
« Mon peuple n'a point d'intelligence.
« Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité,
« A la ruse des méchants, aux enfants corrompus!
« Ils ont abandonné l'Éternel. Ils ont méprisé le Saint d'Israël (1). »

Les prophètes ont multiplié les peintures énergiques de l'abaissement moral de leur peuple :

— « Écoute-moi, criait Jérémie, peuple insensé et qui n'as point de cœur :
« Ils ont des yeux et ne voient point,
« Ils ont des oreilles et n'entendent point.

. . . . . .

« Ce peuple a un cœur indocile et rebelle,
« Ils se révoltent et s'en vont.
« Ils ne disent pas dans leur cœur :
« Craignons l'Éternel, notre Dieu (2). »

Et Ézéchiel, figure du Messie futur, entendait le Seigneur lui dire :

— « Fils de l'homme, tu habites au milieu d'un peuple de rebelles qui ont des yeux pour voir et qui ne voient point, des oreilles pour entendre et qui n'entendent point, parce que c'est un peuple rebelle (3). »

Isaïe a dit le mot profond de ce mystère d'aveuglement.

— « J'entendis, s'écrie le Prophète, la voix du Seigneur disant :
« Qui enverrai-je et qui portera mes paroles?
« Je répondis : Me voici, envoie-moi.
« Il dit alors : Va et dis à ce peuple :
« Vous entendrez et vous ne comprendrez point;
« Vous verrez et vous ne discernerez pas.
« Rends inerte le cœur de ce peuple;
« Endurcis ses oreilles et bouche-lui les yeux,

(1) Isaïe, I, 2, 5. — (2) Jérémie, V, 21-24. — (3) Ézéchiel, XII, 2.

« Pour qu'il ne voie pas de ses yeux, n'entende point de ses oreilles,

« Ne comprenne point de son cœur,

« Ne se convertisse point et ne soit point guéri (1). »

Et, avec une énergie terrible, parlant du même phénomène, il disait encore :

« Soyez stupéfaits et étonnés,

« Fermez les yeux. Devenez aveugles!

« Ils sont ivres, mais ce n'est pas de vin.

« Ils chancellent, mais non pour avoir bu avec excès.

« Car l'Éternel a répandu sur vous un esprit d'assoupissement.

« Il a fermé vos yeux.

« Il a voilé vos Prophètes et vos princes qui voient des visions.

« Et toute la révélation des Prophètes est pour vous comme un livre scellé

« Qu'on donnera à un homme qui sait lire, en disant :

« Lis donc cela!

« Et qui répond : Je ne le puis,

« Car il est scellé;

« Ou comme un livre que l'on donne

« A un homme qui ne sait pas lire, en disant :

« Lis donc cela!

« Et qui répond : Je ne sais pas lire.

« Le Seigneur dit : « Quand ce peuple s'approche de moi,

« Il m'honore de la bouche et des lèvres,

« Mais son cœur est éloigné de moi,

« Et la crainte qu'il a de moi

« N'est qu'un précepte de tradition humaine.

« C'est pourquoi je frapperai encore ce peuple par des prodiges et des miracles.

« Et la sagesse de ces sages périra,

« Et l'intelligence de ces hommes intelligents disparaîtra (2). »

Prophéties étonnantes, elles n'annoncent pas seulement l'incrédulité juive, elles l'expliquent. Ce peuple est déchu, dégénéré, malade, corrompu, pervers : de là, sa répudiation.

Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas éclairé ces aveugles, ouvert l'oreille à ces sourds, brisé ces cœurs endurcis, courbé ces

(1) Isaie, vi, 8. — (2) Isaie, xxix, 9-16.

fronts raides? La décadence d'un peuple est-elle jamais incurable? Un souffle de l'Esprit ne peut-il pas toujours ranimer les morts? Ce souffle ne s'est pas levé : pourquoi? Ce pourquoi dépasse l'horizon étroit des pensées de l'homme; il nous emporte vers le monde inaccessible de la conscience et de Dieu.

La Providence, suivant des lois qui nous échappent, conduit les êtres libres, individus et peuples. Elle ne les violente pas, même pour les mener à leur destinée; elle respecte leur autonomie, jusque dans leurs égarements et leurs vices; elle les retient ou les abandonne, sans que nous puissions comprendre la cause de la retenue ou de l'abandon. Ceux qui sont sauvsé du mal expérimentent la bonté du Libérateur; les endurcis prouvent que, livré à lui-même, l'homme n'est que néant. C'est dans les profondeurs de la Sagesse infinie que s'abîmaient les apôtres, en constatant l'infidélité de leur nation (1).

Le croyant adore, dans les mystères impénétrables de Dieu, la cause suprême de tout. Mais l'historien a le devoir de rechercher, dans la vie de l'homme et d'un peuple, les causes secondes, apparentes et immédiates.

L'homme est lent, résistant, dur au progrès, surtout au progrès moral et religieux. Les nations sont plus lentes que l'individu, l'humanité plus lente que les nations. Plus l'œuvre demandée est sainte, plus la résistance est âpre. Jamais œuvre plus sacrée, plus héroïque, ne fut proposée à l'homme et à l'humanité, dans la personne d'un peuple, que l'œuvre de Jésus. Israël, maintenant sa foi en un Dieu unique, au milieu de l'universel paganisme et de l'idolâtrie des peuples, gardant sa Loi pure, au milieu des vices qui dévorent la terre, avait déjà rempli un des rôles les plus saints : il lui restait à présenter à la terre le Sauveur universel, et à inaugurer avec lui le vrai Règne de Dieu.

Tout un peuple entraîné sur les pas de Jésus, jetant, à sa voix, un grand cri de pénitence, proclamant partout le vrai messianisme et conviant les païens à la bonne nouvelle, à la Rédemption universelle, à la transformation du monde sous l'action divine qui débordait : quel spectacle prodigieux! Alors même qu'Israël eût perdu sa nationalité, et que le sang dont il était si fier se fût fondu dans toutes les races humaines, il n'avait rien à regretter. Le Christ suffisait à sa gloire, et il l'eût

(1) JEAN, XII, 37 et suiv.; *Rom.*, X XII.

éternisée dans ce monde où le règne du Fils de Dieu allait être inauguré, emplissant les siècles et les royaumes de la terre de ses vertus, de sa justice et de sa paix.

L'adhésion de l'homme ou d'un peuple à la vérité morale et religieuse ne s'explique pas seulement par l'évidence intrinsèque de la vérité, par sa nécessité ou sa sublimité, mais surtout par l'état des consciences. Or, en étudiant l'histoire de la nation juive, il est impossible de méconnaître qu'à l'époque où Jésus, annoncé par Jean, fit son avénement public, la décadence était profonde, au point de vue politique, religieux et moral.

De là, son incrédulité; de là, l'opposition haineuse et sanglante du pouvoir à l'égard de Jésus.

Au premier abord, rien ne trahit l'abaissement religieux ou moral d'Israël. Ce peuple semble même avoir grandi, lorsqu'on le met en parallèle avec ses pères. Il ne va plus se courber devant les idoles païennes. Son monothéisme est devenu inflexible. La fameuse parole : « Écoute, Israël, Jéhovah est ton Dieu, et Jéhovah est un », est devenue sa formule préférée (1). Jamais le culte n'a été plus éblouissant, plus en honneur. Le Temple, reconstruit et embelli par Hérode, est une des merveilles de l'univers. Les dons y affluent. Les sacrifices y sont innombrables. Le patriotisme se renforce sous l'oppression; il s'enivre d'espérance au plus dur de l'épreuve, en rêvant les jours bénis de la consolation; il se confond avec la religion même. La Loi, l'ensemble des prescriptions rituelles, est l'objet d'une attache passionnée. — « On peut tout nous prendre », disait Josèphe, avec un accent sincère, « notre nationalité, nos villes, et tous nos biens; mais la Loi nous demeurera toujours (2). Si loin de la patrie qu'on entraîne un Juif, il ne craindra pas la tyrannie qui l'oppresse plus que la Loi. » Et en effet, d'après le même historien, on a vu beaucoup de Juifs captifs endurer la torture et tous les supplices, plutôt que de laisser échapper un mot contre la Loi et les saints Livres (3).

Le monothéisme inflexible, la splendeur du culte, l'attachement fanatique à la Loi et aux observances traditionnelles, le patriotisme sacré et farouche pouvaient faire croire au progrès ; ils ne sont qu'un masque. Les décadences sont comme les

(1) *Deut.*, VI. — (2) *Contr. App.*, II, 38. — (3) *Id.*, I, 8.

maladies, elles se dissimulent quelquefois sous des dehors séduisants. Nations et empires s'écroulent, d'ordinaire, en pleine orgie et en pleine fête. A la veille d'être vaincu, le paganisme n'avait jamais été plus luxuriant. Tous les grands cataclysmes qui fondent sur l'humanité la surprennent dans une activité fiévreuse et intempérante qu'on prendrait pour un débordement de vie.

Ce peuple, éminemment religieux et sacerdotal, montre dans sa décadence des traits particuliers. Tous les éléments de sa religion sont atteints : pouvoir, science, conscience, loi, moralité. Le sacerdoce est avili. Il tremble devant l'autorité païenne dont il est la créature. Les plus hautes places, les plus hautes dignités, la présidence et la vice-présidence du Conseil suprême, le souverain pontificat, sont occupées par les Sadducéens, ces sceptiques qui ne croient ni à la résurrection, ni à l'immortalité, ni aux esprits, ni à la Providence. Étranges pontifes! la religion, pour eux, se borne à ce monde; elle est le code écrit, consacré, immuable, qui assure le bon ordre et la paix ; inexorables dans leurs jugements, c'est par la sévérité qu'ils signalent leur zèle. Ils tiennent à la splendeur du culte, conseillent de multiplier les offrandes, exploitent la piété du peuple, accroissent leurs revenus avec les dîmes et la vente des victimes dont ils se réservent le monopole. Quel écho pouvaient trouver la parole d'un Prophète et celle de Dieu même, dans ces esprits sans foi, ces cœurs appesantis, ces êtres cupides, amis du faste et de l'opulence? Ce sont eux qui prodiguaient à Jésus cette ironie et ce persiflage dont nous retrouvons l'écho dans le quatrième Évangile.

La science religieuse du parti pharisien n'offre pas le moindre contrepoids à l'influence néfaste de ce sacerdoce déconsidéré. Aucun grand problème ne tourmente ces maîtres. En obéissant au génie pratique de leur race, ils avaient des vérités religieuses pressantes à enseigner. Il leur appartenait d'interpréter l'action de Dieu envers leur nation ; car le devoir de ceux qui pensent et de ceux qui savent est toujours de diriger la conscience d'un pays.

En ce temps messianique, la science juive devait interroger les signes vrais de cette époque décisive, tâcher de comprendre la nature du grand Envoyé et son rôle divin. C'est le point le plus méconnu, le plus délaissé, aussi bien par les Juifs de

l'hellénisme alexandrin que par les docteurs de Palestine. Ces derniers, au lieu de lutter par un enseignement puisé à l'école des prophètes contre le grossier matérialisme qui égare le peuple et enfante des apocalypses d'une imagination sans frein, le subissent eux-mêmes et le consacrent (1).

Ils ont en main le Livre des prophètes, les plus lumineuses paroles que jamais aucun peuple ait entendues : ils pourraient y découvrir le génie de leur race, l'esprit de leur Loi, la raison d'être de leur nationalité, le secret de leurs espérances d'avenir et de leur alliance avec Dieu ; ils ne veulent pas, ils ne savent pas le lire. Ils en détournent le sens, au gré de leur science abusée, et ils s'absorbent dans les subtilités de la jurisprudence et de la casuistique. Tout le but de la vie, pour eux, est d'accomplir la lettre des commandements. Voilà ce qui constitue la vraie justice. Que contient cette lettre ? Comment, dans quelles conditions est-elle exactement observée ? Voilà ce qu'il s'agit de montrer. Toutes les chaires retentissent de ces discussions, dont la puérilité, la bizarrerie, le formalisme étroit révèlent une irrémédiable décadence.

En réalité, le sens religieux est émoussé. Ce peuple est fermé à l'action divine; l'Esprit qui suscitait les prophètes et qui le rappelait si puissamment à ses devoirs et à sa haute destinée, ne parle plus. Il est muet depuis des siècles.

A quoi sert de proclamer que Jéhovah est le seul Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Jéhovah ? Entre Jéhovah et son peuple, il n'y a plus de lien vivant. Le caractère de la religion d'Israël était précisément l'intervention personnelle et constante de Dieu, manifestant sa volonté à son peuple par les prophètes, les prêtres et les rois ; or, depuis des siècles, cette intervention est paralysée.

Les docteurs et les chefs proclament Dieu l'Unique, l'Invisible, l'Inaccessible ; ils vantent, dans une théurgie demi-païenne, les vertus surnaturelles de son nom ineffable, évitant de le prononcer par un respect superstitieux, mais ils ne sont plus en rapport avec son Esprit ; et si la parole éternelle tombe dans une conscience sainte, ils sont incapables de l'entendre.

Sous de tels pontifes, à la merci de tels maîtres, les consciences énervées perdent le sens du devoir et ne connaissent plus que la légalité. La pratique extérieure, la prière, le jeûne

(1) Cf. *Das Judenthum zur Zeit Christi*, von J. Langen.

et l'aumône, les ablutions, les sacrifices et le repos sabbatique, les absorbent ; mais la pureté intérieure, l'amour ardent de Dieu, la miséricorde envers le prochain, l'humilité, la pénitence, la justice et la droiture, ne comptent plus pour rien. La passion du gain et de la richesse, l'avarice et la cupidité, le mépris du peuple et des pauvres, l'égoïsme et l'orgueil, se masquent sous les dehors de la vertu.

L'adultère est devenu un vice universel, et, — ce qu'il y a de plus grave, — il se couvre et s'autorise de la légalité. Le Pharisien dévot n'a aucun scrupule de répudier sa femme, pour le motif le plus futile. Le « libellum » officiel de renvoi sanctifie tout. Lorsque Jésus appelle ses contemporains une génération perverse et adultère, cette dernière expression peut être prise au pied de la lettre : elle stigmatise la corruption qui dégradait le mariage chez les Juifs. Ce n'est pas seulement de l'adultère légal, c'est de la polygamie.

Dans les documents talmudiques, où l'âme et le génie du pharisaïsme le plus rigoureux se sont imprimés si fortement, on n'entend jamais le cri de la volonté sincère aux prises avec les énergies du mal, on ne surprend jamais l'aveu de l'impuissance de l'homme devant le devoir. Pour ces Pharisiens superbes et si scrupuleux, la Loi n'est plus qu'une alliance matérielle entre Jéhovah et son peuple, un ensemble de prescriptions et de règlements dont l'accomplissement sera une source de félicités, et la violation une cause de malheurs. — « Sois fidèle », disent les maîtres, « tu seras récompensé ; et si tu ne l'es pas, le châtiment est certain, inexorable. » Tout est là.

Un servilisme intéressé est l'âme de la religion ainsi entendue. C'est un vrai marché entre maître et esclave. Rien de plus antireligieux que cet égoïsme dévot. Il a tout envahi dans ce peuple qui ne voit plus que lui, et qui a fait de l'humble et docile serviteur de Jéhovah un âpre mercenaire.

Comme tous les peuples en décadence, le peuple juif, à l'époque de Jésus, est sous la tyrannie de préjugés vivaces. Il ne comprend plus rien au lendemain, il perd le sens de sa destinée, il a les ivresses et la cécité de l'orgueil. Il ne soupçonne ni son abaissement ni sa dégradation. Ses espérances sont folles. Tout ce qu'il a voulu lui a été refusé ; tout ce qu'il a espéré l'a déçu ; tout ce qui pouvait le sauver lui est voilé, et il le repousse.

Il s'estime le privilégié de Jéhovah, et ne voit pas ce que son Dieu demande de lui ; il a plus que jamais l'infatuation de sa race et de son sang, et ne se doute pas que cette race et ce sang vont être réprouvés ; il a le zèle farouche de sa Loi qu'il rêve universelle, elle est à la veille d'être périmée ; il attend sa résurrection nationale, et il est condamné pour jamais à être détruit, comme peuple ; il compte sur un Messie glorieux, il lui sera donné humble et sans éclat ; il est ivre de joies terrestres et de triomphe, il va être abreuvé d'infortunes sans nom, et foulé aux pieds des Gentils.

La décadence d'un pays, d'une race ou d'une religion est irrémédiable, lorsque de telles erreurs prévalent. A l'époque de Jésus, elles n'étaient pas seulement une atmosphère dans laquelle on respirait et on vivait, elles faisaient loi dans les écoles ; les maîtres les enseignaient officiellement, et la hiérarchie les couvrait de sa puissance.

La Providence ne délaisse pourtant pas son peuple dans l'abîme où il s'enfonce : elle va intervenir visiblement, puissamment.

Un prophète apparaît. Rien n'était plus grave, plus solennel que ce réveil soudain de l'Esprit de Dieu, depuis quatre siècles muet, endormi. Jean reçoit d'en haut tout ce qui peut frapper, éclairer son pays, et le disposer à comprendre la volonté de Dieu. Israël attend son Messie et un âge nouveau : il l'annonce, le dépeint, le signale, le montre du doigt. Le peuple aime dans ses voyants l'austérité : Jean la possède à un degré héroïque. Il cherche la justice : Jean n'enseigne qu'elle dans ses exhortations à la pénitence. Les rites ont de l'attrait pour lui : Jean adopte celui qui est le plus en faveur, le baptême, comme symbole des vertus qu'il réclame. Il ne fait pas de miracles, à la vérité, mais sa vie sainte est un miracle perpétuel. Le peuple n'a jamais obéi que sous le coup des menaces de son Dieu : elles éclatent sur les lèvres du Baptiste, véhémentes, effrayantes. Mais le Précurseur ne trouve qu'indifférence, hostilité ou mépris devant les chefs et les maîtres, les hommes du pouvoir et les gardiens de la science orthodoxe ; la foule obscure, les pauvres gens sans crédit et sans vertu, les pécheurs, les publicains et les courtisanes seuls répondent.

Alors, Dieu appelle son Élu et son Christ ; il met en lui la

plénitude de son Esprit. Il est le Fils de Dieu même, visible dans le Fils de l'homme.

Tout ce qui peut éveiller, attirer, éclairer, remuer, transformer, apaiser, purifier, sanctifier la conscience est en lui. Il parle comme jamais homme n'a parlé. Il promulgue une loi sainte qui non seulement ne contredit pas la loi régnante, mais la corrige et la parfait. Il a la mansuétude qui persuade, la bonté qui se fait aimer ; il n'est insensible à aucune infirmité, à aucune douleur, à aucune misère. Il multiplie les prodiges au gré d'une charité inépuisable. Il a le zèle ardent et incorruptible. Il n'épargne aucun vice, mais aucun pécheur tremblant n'est par lui repoussé.

La conscience de ce peuple reste inerte ; elle ne s'éveille à sa voix que pour se dresser terrible contre lui. Rien ne la désarme. L'opposition qu'avait rencontrée Jean s'aggrave pour Jésus sans mesure.

S'il avait tout ce qui peut ouvrir et sauver la conscience, il faut le reconnaître, il avait tout ce qui heurte et excite les préjugés les plus ardents, les plus vivaces, ceux qui aveuglent la foule, et ceux, plus redoutables, qui égarent les hommes du pouvoir et les maîtres de la science.

On attend un Messie glorieux, éclatant : il se montre pauvre et humble. On rêve d'un Messie politique autant que religieux : il répudie tout rôle politique. On espère un personnage qui éblouira par des signes célestes : il voile sa puissance sous une bonté sans ostentation. On veut un affranchissement de la nation opprimée : il recommande de payer le tribut à César, consacrant ainsi par sa doctrine la déchéance politique de son peuple. On a la passion d'un royaume terrestre qui éclipsera les empires païens : il ne parle que d'un royaume spirituel. On a la haine et le mépris du Gentil : il ne manque pas une occasion de louer sa foi. On croit à l'éternité du Temple : il annonce sa destruction prochaine. On regarde la Loi comme le code définitif de l'alliance avec Jéhovah : il proclame qu'il veut la perfectionner. On ne cherche que la pureté légale : il ne parle que de la pureté du cœur. On croit que le titre de fils d'Abraham donne droit au Royaume de Dieu : il dit que pour être incorporé au Royaume, il faut renaître, se repentir et croire. On multiplie les rites : il les appelle vains, et demande l'obéissance, la miséricorde et la justice. On relègue Dieu, par un faux respect, dans un isolement inaccessible : il le montre en lui, il se dit le Fils de Dieu, l'égal du Père, un

avec le Père, agissant comme le Père, vivifiant ce qui est mort, jugeant tout, assis à sa droite.

Entre Jésus et l'opinion juive, entre l'Envoyé de Dieu et la nation qui se considérait comme la nation sainte, la contradiction est absolue.

Il reste cependant au sein du peuple juif une élite inconnue qui échappe plus ou moins à la contagion : consciences pures, esprits droits, craignant le mal, vivant dans la volonté du bien, prêts à accueillir la vérité et à confesser leur misère.

C'est la réserve de Dieu, dans un peuple, comme les éléments sains sont la réserve de la vie dans un corps malade. Si elle disparaissait, si elle était anéantie, la mort serait fatale : lorsqu'il n'y a plus de justes à Sodome, la pluie de soufre et de feu la dévore.

Ces éléments sont répandus partout, dans toutes les classes et dans toutes les professions ; ils sont plus nombreux cependant chez les pauvres que chez les riches, chez les ignorants que chez les savants, chez les publicains que chez les Pharisiens, chez les pécheurs que chez les soi-disant justes, chez les hommes étrangers à l'administration et au pouvoir que chez les gouvernants.

On ne s'en étonnera pas. Richesse, science, religion extérieure, pouvoir, sont autant de forces qui, aux époques de décadence, aggravent la corruption et augmentent les préjugés.

Aussi est-ce parmi les gens de condition inférieure que Jésus a trouvé et recruté ses disciples. Ils se reconnaissent tous à ce signe : la conscience, en eux, est plus forte que les préjugés et les vices ; les adversaires de Jésus se reconnaissent au signe contraire : les préjugés et les vices sont plus forts en eux que la conscience. Or, Jésus, froissant les préjugés et appelant la conscience, devait être repoussé par ceux-ci et accueilli par ceux-là.

Les fidèles étaient le petit nombre. Des millions de Juifs qui entendirent sa parole, dans la Palestine entière ébranlée, quelques centaines le suivirent.

C'était peu pour un homme, alors même qu'il aurait eu en son pouvoir toutes les ressources du génie. C'était assez pour Jésus. Il a volontairement répudié toutes ces ressources, il ne demande que des consciences fidèles, il les a obtenues : elles lui suffisent ; il vaincra tout avec elles.

Jésus voit s'élever contre lui les forces les plus redoutables qu'un peuple puisse opposer à un homme : le Pouvoir, la Science et la Multitude.

Le Pouvoir le répudie et le condamne au nom de la politique et de la sécurité nationale ; la Science l'anathématise au nom de la Loi sainte et de l'orthodoxie ; la Multitude le rejette au nom d'un faux patriotisme.

Les mêmes forces qui se sont conjurées dans le peuple juif contre Jésus se perpétuent dans l'humanité pour faire échec à l'œuvre de son Esprit et de ses envoyés.

La Politique a toujours ses raisons d'État ; la Science régnante, l'inexorable orthodoxie des fausses religions, ont toujours leurs anathèmes ; et les préjugés populaires toujours leurs violences pour essayer d'écraser le Fils de Dieu, d'entraver les progrès de son Royaume, et pour empêcher les simples d'y entrer. Mais cette conjuration, un moment victorieuse, ne fera que servir les desseins de Dieu.

En présence de ces forces révoltées, Jésus n'a d'autre alternative que de résister ou de subir librement la violence.

Il ne résistera pas. Sans doute, en résistant, il peut vaincre : mais on lutte contre le Pouvoir par la révolte ; contre la science religieuse officielle par des compromis et une apparente soumission ; contre les passions populaires, en les trompant : une telle tactique est le grand art des ambitieux. Ces habiles excellent à prendre pour point d'appui les idées régnantes, et à traduire avec puissance les aspirations du pays qu'ils veulent entraîner et élever. Ils font appel au parti dont ils se constituent les chefs ; et à force de ruse et de luttes, de violences et de succès, ils amènent le Pouvoir à capituler. Devenus les maîtres, ils organisent la victoire, publient leur code, enchaînent ceux qu'ils ont dominés. Les génies religieux de l'antiquité qui ne se sont pas bornés à être des prédicateurs et des moralistes, comme Çakya-Mouni et Confucius, ont tous agi suivant ces lois de la politique humaine ; c'est à cela qu'ils ont dû leur triomphe.

Une telle conduite implique l'alliance avec les forces mauvaises auxquelles ce monde est livré, elle souille tous ceux qui ont mis le succès plus haut que la morale et la sainteté.

Jésus ignore ces procédés : sans autre point d'appui que lui-même et le Père dont il exécute les desseins éternels, il s'élève au-dessus de tous les génies, dans l'isolement de sa

grandeur. Il ne traduit pas les idées régnantes, les aspirations de son peuple; il les combat. Sa doctrine du Royaume de Dieu est en contradiction absolue avec le Pouvoir, les chefs d'école et les rêves de la multitude. Pas un parti qui puisse le réclamer pour chef. Sadducéen, Pharisien, Hérodien, Essénien, personne ne retrouve en lui l'expression de ses dogmes. Aucun compromis avec la science erronée des maîtres; aucune habileté, au sens humain du mot. L'équivoque était facile et tentante au sujet du titre de Messie. Or, on a pu constater la circonspection avec laquelle Jésus l'évite devant la foule et à Jérusalem notamment : détail caractéristique qui atteste sa volonté de ne point pactiser avec les préjugés.

Le nom de Fils de David l'inquiétait parfois; il ne le prenait jamais de lui-même, se désignant toujours par les deux titres de Fils de Dieu et de Fils de l'homme. L'un et l'autre étaient l'expression pure et adéquate de son être, ils insinuaient sa vraie fonction, sans ambages et sans péril pour la conscience du peuple.

Aucun appel à la force; pas un cri de révolte contre le Pouvoir. La violence matérielle lui est étrangère. Il est « l'Agneau de Dieu » dans sa courte vie terrestre, et non le Lion de Juda. « Humble et doux de cœur », comme il aimait à le dire, il vient « sauver et non perdre, donner sa propre vie et non ravir celle des autres ». Il demande à l'homme l'abnégation totale, il montrera à l'homme comment on se sacrifie.

Maintenant, sa mission est finie : il peut disparaître. Aussi n'essayera-t-il plus de conserver une vie qui a donné au Père toute la gloire qu'il en attendait, et à son peuple tous les témoignages qui l'eussent éclairé et sauvé, si son peuple eût pu être éclairé et sauvé.

En regagnant Béthanie avec ses disciples, après les dernières luttes du mardi, Jésus est plus que jamais pénétré, absorbé par la pensée de sa mort.

Les événements vont se dérouler brusquement, à l'improviste. La multitude qui, d'abord, l'avait acclamé, espérant voir enfin de grands signes dans le ciel, comme l'aurore de l'ère messianique, se décourage. Elle ne comprend pas un Règne de Dieu humble et persécuté. L'hosanna expire sur les lèvres des patriotes déçus. Le parti pharisien, scandalisé, crie

au blasphème. La hiérarchie veut en finir d'un coup énergique, mais prudent, avec cette agitation qui l'irrite et l'inquiète.

La haute assemblée s'est réunie dans la cour du palais du grand prêtre (1). Les chefs des familles sacerdotales et les anciens du peuple, sous la présidence de Kaïphe, délibèrent. La résolution à laquelle on s'arrête est de s'emparer de Jésus par ruse et de le tuer. Tous sont d'avis de retarder l'exécution de la mesure après la fête, pour ne point susciter d'émeute.

La sagesse de ces politiques se trompe. C'est au jour de la Pâque que Jésus sera tué. Il n'y aura pas d'émeute : qu'ils se rassurent. Le peuple, loin de se révolter en sa faveur, l'abandonnera. Une partie de cette multitude dont Jésus avait toujours pressenti la légèreté, la mobilité et la timidité, demandera même sa mort. Ils n'ont point à déployer la ruse, pour arrêter Jésus : un incident imprévu va le leur livrer.

Une crise effrayante ravageait l'un des apôtres.

En ce jour même où réunis autour du Maître ils avaient l'âme assombrie par la pensée de sa mort, l'un des Douze, celui à qui était confié le petit trésor de la communauté, Judas l'Iscariote, méditait de trahir son Maître. Comment une telle idée avait-elle germé dans cet esprit, s'il avait eu foi au Fils de Dieu? Et s'il était resté fermé à la confiance et à l'amour, comment avait-il pu vivre, pendant deux années, dans l'intimité de Jésus? La conscience de l'homme est un abîme insondable; tous les crimes et tous les héroïsmes y peuvent naître; elle a l'instinct de toutes les grandeurs et le germe de toutes les misères. Les suggestions sataniques la pressent; les appels de Dieu l'aiguillonnent. Pourquoi l'homme, placé entre ces deux forces contraires, laisse-t-il prévaloir en lui plutôt l'une que l'autre? Pourquoi devient-il l'esclave de l'esprit mauvais et non l'instrument libre et docile de Dieu? Le tempérament, les circonstances du milieu, les idées personnelles, ne donnent pas du phénomène une explication suffisante. La volonté est maîtresse d'elle-même; elle peut se laisser diriger ou séduire, opprimer ou exalter, asservir ou affranchir. L'attrait souverain de la vérité et de la vertu peut dompter en elle toutes les forces contraires des passions, des erreurs, des milieux. Lorsqu'elle défaille, elle ne s'en doit prendre qu'à

(1) Matth., xxvi, 1-5; Marc, xiv, 1 et suiv.; Luc, xxii, 1 et suiv.

elle-même; et lorsqu'elle triomphe, elle sent que son énergie vient de la Source infinie de tout bien.

L'homme qui résiste longtemps à Dieu s'endurcit et s'appesantit. Les inspirations divines ne le touchent plus, ne l'entraînent plus, mais il devient malléable et docile à l'action de l'esprit mauvais. Le mal s'incarne en lui, le possède, le réduit à l'état d'esclave, et, dans cette obsession tyrannique, il n'est pas un crime dont il ne puisse avoir l'idée et qu'il n'ait le pouvoir terrible de commettre. Il hait le Bien. Il hait Dieu.

Cette loi psychologique est la raison du mystère d'iniquité enseveli dans la conscience de Judas.

Évidemment, le traître a dû, pendant les deux années de son intimité avec Jésus, se raidir contre l'Esprit du Maître. Les disciples fidèles s'élevaient, s'adoucissaient, se transformaient, dépouillant les erreurs, les vices, les travers de leur nature, de leur race, de leur religion; ils entraient peu à peu dans le Royaume de Dieu par la foi, la docilité, l'humilité et l'abandon de toutes choses; mais lui, le faux apôtre, devait s'obstiner dans sa propre nature, s'entêter dans ses instincts terrestres, dans les tendances du milieu que Jésus venait combattre. En apparence, il partageait les sentiments généreux de ses compagnons; en réalité, il ne cherchait que son intérêt misérable. Il était condamné à l'hypocrisie de tous les instants, et il affectait sans doute de veiller avec zèle à la petite administration matérielle de la communauté (1). Peut-être a-t-il caressé, comme tant d'autres, l'idée d'un Royaume terrestre dans lequel sa cupidité serait assouvie. Cette hypothèse explique sa persistance à vivre à la suite du Maître auquel il refusait la foi, parmi des compagnons dont il ne partageait ni l'amour ni le culte.

Jésus connaissait l'âme du traître. Dans une heure décisive pour les apôtres, abandonné par les Galiléens qui voulaient lui imposer un rôle politique, il demanda aux Douze s'ils allaient, eux aussi, le délaisser comme le peuple, et jetant sur eux un regard profond et plein de tendresse, il leur dit : — « Ne vous ai-je pas choisis tous? » Puis, s'interrompant, il ajouta ce mot d'une douleur inexprimable : « Et cependant, il en est un parmi vous qui est le diable (2). »

Le mot désignait Judas : il traduit avec énergie ce qui se

(1) JEAN, XII, 6; XIII, 29. — (2) JEAN, VI, 70.

passait dans la conscience du misérable, envahie déjà par l'esprit de Satan.

On s'est demandé comment Jésus, sachant l'état vrai de ce disciple, ne l'a pas sévèrement banni. Tout homme eût chassé cet indigne : le Fils de Dieu le garda. La bonté, la mansuétude sans bornes : voilà le mobile profond de tous les actes de Jésus. Envers la nation juive, le peuple et ses chefs, il a épuisé tous les moyens pour les éclairer et les sauver ; il épuise envers Judas les trésors de sa longanimité.

Celui que l'Esprit de Jésus n'a pas arraché à la terre et élevé vers Dieu ; celui qui n'a pas cru au plus grand, au plus doux, au seul divin des Maîtres ; celui qui, ne l'ayant pas aimé, n'a pas appris de lui la douceur, l'abnégation, le sacrifice, celui-là devait être la proie de l'esprit du mal, de l'épaisse convoitise, de la fausseté, de l'avarice immonde et de l'égoïsme le plus vil ; il en devait subir les sortilèges et les caprices, et, dans la lutte sanglante qui allait mettre aux prises l'Esprit de Dieu, vivant en Jésus, avec l'esprit mauvais agitant les consciences obstinées de la nation juive, — celui-là avait son rôle satanique marqué d'avance.

Il s'agissait de s'emparer en secret de Jésus ; Judas s'offrit (1). La cause du Prophète, dont il avait escompté le succès humain, est décidément perdue. Il vient à ceux qui triomphent, aux chefs de la classe sacerdotale, prêt à les servir. Il se montre à eux dans sa vénalité ; il n'abandonne pas seulement son Maître, il le livre ; il ne le livre pas seulement, il le vend. Tout traître est doublé d'un égoïste féroce qui ne s'oublie jamais. Celui-là était cupide, avare : sa trahison est un marché.

Il dit à ses complices : — Que voulez-vous me donner? et je vous le livre.

On lui promit trente sicles d'argent (2), le prix d'un esclave (3). Les membres de la haute assemblée, en appréciant ainsi Jésus, le déshonoraient plus qu'ils ne payaient le traître.

Celui-ci accepta. Désormais, sans dévoiler encore son projet infâme, il cherchait le moment opportun de l'exécuter.

(1) MATTH., XXVI, 14, 16 ; MARC, XIV, 10 et suiv. ; LUC, XXII, 3-6.

(2) Le *sicle* d'argent ou *stater*, la plus répandue de toutes les pièces juives, depuis le temps des Macchabées, valait quatre drachmes, soit 3 fr. 50 de notre monnaie. Le prix auquel Judas vendit son Maître, — trente sicles d'argent, — serait ainsi de cent cinq francs.

(3) *Exod.*, XXI, 32.

Pendant qu'à Jérusalem Judas trahit, et que le Sanhédrin délibère et complote, Jésus, retiré à Béthanie, loin de la foule, prépare ses disciples à sa mort prochaine. Là, caché à ses ennemis, il passe dans la solitude la journée du mercredi. Il ne nous est resté qu'un mot de ces derniers entretiens; dans son laconisme émouvant, il résume la pensée qui les remplissait :

— « Sachez-le », leur dit-il, « dans deux jours, c'est la Pâque; et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié (1). »

(1) MATTH., XXVI, 2.

CHAPITRE VI

DERNIÈRE PAQUE. — LA GRANDE INSTITUTION DE JÉSUS.

La Pâque était pour les Juifs la fête par excellence. Son nom (1) rappelle le passage mystérieux de Jéhovah dans cette nuit terrible où l'ange exterminateur frappa de mort tous les premiers-nés d'Égypte et épargna les Hébreux. Il rappelle à Israël un autre passage, celui de la servitude à la liberté. Aucune fête n'était plus populaire. Elle inaugurait l'année religieuse ; elle durait huit jours, du 14 au 21 de Nisan. Le pain fermenté était rigoureusement interdit ; on le mangeait azyme. De là, cet autre nom de Fête des Azymes, pour désigner le jour de la Pâque.

Dès le 13, le chef de famille prenait une lampe, visitait sa demeure, afin de détruire tout le levain et la pâte fermentée. On les brûlait dans un vase, en plein vent. La fête s'ouvrait au son des trompettes, et aussitôt, les maîtres de la maison ou leurs serviteurs achetaient l'agneau, un agneau d'un an et sans tache. On le portait au Temple ; les prêtres l'égorgeaient, répandaient son sang sur l'autel des holocaustes, et la victime ainsi préparée devait être mangée, le soir, dans un festin religieux : c'est ce qu'on appelait « faire la Pâque ».

Le premier jour des azymes, le 14 de Nisan, en l'an 30, tombait le 6 avril, un jeudi (2).

Jérusalem est déjà en mouvement pour accomplir tous les rites (3). On brûle le levain, on choisit une eau et une farine

(1) En hébreu *Paseh* : passage.

(2) Voir Appendice A. *Chronologie générale de la vie de Jésus.*

(3) Tous ces rites ont été soigneusement conservés dans tous leurs détails par le Talmud. Cf. *Hierosol., Pesachim., passim.*

pures pour cuire les pains non fermentés. On achète les agneaux. Les parvis du Temple sont encombrés par une multitude de gens qui portent l'agneau choisi, sur leurs épaules, et qui demandent aux prêtres de l'immoler. Le sang coule à flots sur l'autel des holocaustes : c'est par milliers qu'on égorge les victimes. Partout, les cénacles se préparent, et les lits du festin se dressent pour le repas du soir.

Jésus n'a pas quitté Béthanie; cependant, il veut célébrer la Pâque, et c'est à Jérusalem, dans l'enceinte même de la ville, qu'elle doit être mangée. Voyant que le temps était venu (1), ses disciples s'approchèrent de lui : — Maître, demandèrent-ils, où voulez-vous que nous allions vous préparer la Pâque?

Judas était chargé, d'ordinaire, de ce qui touchait à la vie matérielle de la communauté; cette fois, il fut écarté. Jésus désigna Pierre et Jean.

— « Allez, leur dit-il, préparez ce qu'il faut pour manger la Pâque. En entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera. Et vous direz au chef de la maison : Le Maître vous envoie ce message : Où est le lieu où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples?

« Et il vous montrera une chambre haute (2), un grand cénacle, meublé pour le festin : préparez là tout ce qu'il faut. »

Jésus a déjà choisi dans sa pensée le lieu de sa dernière Pâque. Il est, quand il le veut, le maître des hommes : ce qu'il leur demande, ils le font. Ce chef de famille inconnu accomplira son désir; il donnera au Seigneur sa chambre haute. Il était peut-être un de ses partisans dévoués et cachés. Une tradition vénérable parle de Joseph d'Arimathie. Les signes auxquels les disciples le reconnaîtront dénotent en Jésus une science surnaturelle que l'espace et le temps ne limitent point, et qui apercevant les choses éloignées, comme si elles étaient présentes, lit dans l'avenir. Il garde, même envers les disciples qu'il envoie, le secret de ce lieu prédestiné; on dirait, au mystère dont il l'enveloppe, qu'il veuille s'assurer des heures tranquilles que rien du dehors ne viendra troubler. Il a tout à craindre : le complot de Judas est arrêté.

(1) MATTH., XXVI, 17 et suiv.; MARC, XIV, 12 et suiv.; LUC, XXII, 7 et suiv.

(2) Ἀνάγαιον désigne une chambre au-dessus du rez-de-chaussée, une de ces salles que les Juifs se ménageaient à l'étage supérieur des maisons, ou sur la terrasse des demeures plus pauvres.

La confiance de Pierre et de Jean en celui qu'ils appellent le Christ, le Fils du Dieu vivant, est aveugle, absolue. Ils n'interrogent ni ne discutent. Ils écoutent, et ils s'en vont, heureux d'avoir été choisis par le Maître.

En entrant dans la ville, ils trouvèrent toutes choses comme il leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque.

L'agneau d'un an et sans tache, choisi par eux, fut immolé au Temple de la main du prêtre; puis, selon l'usage, rôti et assaisonné d'herbes amères. Les pains azymes furent cuits et le vin recueilli dans les amphores. Le pain sans levain et l'assaisonnement amer symbolisaient les souffrances de la servitude; l'agneau rappelait la victime dont le sang avait servi à marquer les portes des maisons des Juifs et à les préserver de la colère de l'Ange exterminateur. On le mangeait autrefois debout, le bâton à la main, les reins ceints, comme des voyageurs prêts à partir. Le temps avait modifié ce détail. Les Juifs, à l'époque de Jésus, célébraient le repas de l'agneau couchés sur des lits. « Manger debout », disent les Rabbis du Talmud, « convient à des serviteurs; couchés, convient à des maîtres. Sans doute, c'est le pain de l'affliction et de la servitude que nous mangeons, mais il doit être mangé à la manière des êtres libres, des rois et des grands (1). »

Le nombre des convives ne devait pas être inférieur à dix, et il s'élevait parfois jusqu'à quarante ou cinquante. Le cénacle était orné de tapis et de tentures. Au milieu, peu élevée, se dressait la table unique portant l'agneau, les pains azymes et la coupe de vin que se passaient les invités. Tout autour de la table, en demi-cercle, les lits étaient préparés, légèrement inclinés, un peu au-dessus de terre. Chaque convive devait s'étendre sur le côté gauche, la main droite libre. La première place était au centre, la seconde à gauche, la troisième à droite, et ainsi de suite (2). Entre les lits et les murs, les serviteurs pouvaient aller et venir librement à l'appel du maître.

Sur le soir, Jésus quitta Béthanie avec les disciples, il vint à la ville, à l'endroit même qu'il avait désigné, et où Pierre et Jean avaient tout disposé.

A l'heure du festin, après le coucher du soleil, il se mit à table. Il occupait le lit d'honneur : Pierre était derrière lui à

(1) *Babyl., Berac.*, fol. 46, 2. — (2) *Hierosol., Taanith*, fol. 68, 1; *Babyl., Berac.*, fol. 64, 2.

sa gauche, Jean à sa droite. En s'inclinant un peu en arrière, le disciple aimé pouvait reposer sa tête sur la poitrine de Jésus. Judas était avec les Douze. En se voyant au milieu des siens, Jésus eut un mot où se mêlent une joie et une douleur profondes : — « J'ai désiré », dit-il, « d'un grand désir, de manger cette Pâque avec vous, avant que je souffre. Je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le Royaume de Dieu (1). » Il est ému et attristé, en songeant que cette Pâque est la dernière. Mais il a réservé pour cette réunion de grandes choses et les marques suprêmes de son amour : il tressaille à l'idée de ce qu'il va révéler et de ce qu'il va faire.

Suivant les rites, le père de famille, après la prière, prenait la coupe de vin et la passait aux convives, en disant : « Béni sois-tu, Seigneur, qui as créé le fruit de la vigne! » Puis, on mangeait, trempées dans le charozet (2), les plantes amères. Jésus prit la coupe remplie, il rendit grâces, et il dit :

— « Prenez et partagez entre vous (3). »

La tristesse de quitter les siens lui fit ajouter : « Je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne le Royaume de Dieu, et que je le boive de nouveau avec vous dans la maison de mon Père (4). »

La pensée de l'éternelle vie succédant à celle qui passe, les joies du Royaume et de la maison du Père succédant aux douleurs de cette terre, voilà pour Jésus et pour ses disciples ce qui tempère les angoisses de la mort. Il leur rappelle cet avenir glorieux sous l'image populaire du festin. Le vin qui sera bu à la table du Père céleste est le symbole de l'Esprit qui enivrera tous les élus et dont Jésus sera la coupe intarissable.

Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus leur dit :

— « En vérité, un de vous me trahira (5). »

L'accent avec lequel il prononça ce mot avait quelque chose

(1) Luc, xxii, 15.

(2) Assaisonnement composé d'amandes, de noix, de figues et d'autres fruits doux. Par sa couleur rougeâtre, disent les Rabbis, il rappelait le rude labeur des briques imposé aux Israélites en Égypte, et par son goût, les adoucissements que Jéhovah mêle aux amertumes de son peuple. Cf. Godet, *Comment. sur saint Luc*, ad h. l.

(3) Luc, xxii, 17. — (4) Matth., xxvi, 29 ; Marc, xiv, 25 ; Luc, xxii, 18.

(5) Marc, xiv, 18.

de solennel et de douloureux. La présence de Judas l'opprimait. Il avait seul le secret de sa trahison. Aucun des disciples ne se doutait que le complot fatal était arrêté, et que l'un d'eux en était l'âme.

La parole : « Il y a parmi vous un traître », les bouleversa. L'incertitude du lendemain, la lutte à soutenir, la crainte d'une défaillance, les effraya. Ils savaient que le Maître lisait dans l'avenir comme dans leur conscience; et tous, regardant vers lui, demandaient attristés : — Est-ce moi, Seigneur?

Jésus répéta le même mot, sans désigner le traître :

— « C'est l'un des Douze, qui met avec moi la main dans le plat.

« Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui est écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fût pas né (1). »

Ce n'est pas sur lui-même que Jésus s'attriste, c'est sur le traître; il voudrait le sauver, il provoque sa conscience à l'aveu du crime, et l'épouvante par l'anathème que le coupable va attirer sur lui.

Judas resta fermé, impassible. Au lieu de dire : C'est moi, il dit comme les autres : Est-ce moi? Il dissimula, — croyant tromper sans doute celui qu'il avait déjà livré.

Jésus lui répondit : « C'est toi, tu l'as dit (2). » Mais aucun ne remarqua le mot. Le mystère ne fut pas découvert, et il fit peser sur tous une lourde, une inexprimable angoisse.

Le festin continua.

Alors se passa une scène qu'il faut lire avec la foi de ceux qui nous l'ont transmise, avec l'âme de celui qui l'avait réservée pour cette heure émouvante.

« Il sait, dit saint Jean (3), que cette Pâque est pour lui le vrai « passage », l'heure ardemment souhaitée où il « passera » de ce monde au Père. Il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Ces simples mots n'ont pas besoin de commentaire. On devine, à leur douceur profonde, à l'accent qu'ils ont gardé, quel amour déborde du cœur du Maître sur ses disciples, — ceux que l'Évangéliste

(1) Matth., xxvi, 24; Marc, xiv, 21. — (2) Matth., xxvi, 25 et parall.
(3) Jean, xiii, 1, 2.

appelle « les siens ». Cet amour va lui inspirer un acte que jamais homme n'aurait conçu et qui ne peut convenir qu'à Dieu.

Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, rendit grâces, le rompit et le leur donna, en disant :

— « Ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »

Un peu plus tard, le repas achevé, lorsque, suivant les rites, le père de famille passait la dernière coupe à tous les convives, Jésus prit le calice, rendit grâces, et le leur donna, en disant :

— « Buvez-en tous. Ceci est mon sang, le calice de la nouvelle alliance, qui va être répandu pour vous, en rémission des péchés. Lorsque vous ferez ces choses, chaque fois que vous boirez, ce sera en mémoire de moi (1). »

Ces paroles : « Prenez et mangez : ceci est mon corps; prenez et buvez : ceci est la coupe de mon sang », — entendues dans leur vérité, à la lettre, sans métaphore, — sont pour la raison humaine un mystère inouï, impénétrable. Le pain que Jésus présente à ses apôtres n'est plus du pain, mais son corps qui va être immolé; la coupe qu'il leur fait boire n'est plus du vin, mais son propre sang qui va être répandu.

Les apôtres l'ont compris de la sorte, ils n'ont point demandé : Comment cela peut-il se faire? Dans la simplicité et la plénitude de leur foi, sachant que la puissance du Maître était sans limites, et que la vérité était en lui, ils ont cru à sa parole, ils ont communié à son corps et à son sang, sous les espèces du pain et du vin.

Ce que Jésus avait dit, il y a un an, au peuple de Galilée, à Capharnaüm (2), il le réalisait aujourd'hui, quelques heures avant de mourir.

Il enseignait alors qu'il était « le Pain de vie », qu'en le mangeant, on vivrait; que « si l'on ne mangeait la chair du Fils de l'homme et si l'on ne buvait son sang, on n'aurait pas la vie »; que « sa chair était la vraie nourriture, et son sang

(1) Il nous reste de cette scène quatre versions : trois nous sont données par les Évangiles synoptiques, la quatrième par saint Paul (*I Corinth.*, II, 23-25). Les quatre versions sont substantiellement identiques; on y retrouve la présence réelle, substantielle, du corps et du sang de Jésus sous le pain et le vin, le devoir imposé aux apôtres et à leurs successeurs de renouveler, en mémoire de Jésus, ce qu'il fait lui-même, le caractère expiatoire du sang de Jésus, le pouvoir sacerdotal créé par Jésus dans le devoir même de faire ce qu'il a accompli.

(2) JEAN, VI, 35 et suiv.

le vrai breuvage; que celui qui mangeait sa chair et buvait son sang demeurait en lui ».

Le peuple, choqué, scandalisé, se détournait en demandant avec ironie comment celui-là donnerait sa chair à manger. Le « comment », le voilà.

Cette scène contient toute la religion de Jésus. En cet instant unique de sa vie, il la réalise, d'un coup, dans sa perfection. Il apparaît à la fois sacrificateur et victime, créant le sacerdoce éternel et l'éternel sacrifice. Il révèle, sans figure et sans parabole, la raison de sa mort. Jusqu'à ce jour, il n'avait fait, à ce sujet, que des allusions pleines de réserve, et il en avait affirmé à ses disciples la nécessité divine. « Il faut qu'elle s'accomplisse », leur répétait-il. Aujourd'hui, il enseigne pourquoi sa chair doit être livrée et son sang versé. Il est la Victime qui remet les péchés du monde. Telle est la destinée du Fils de l'homme, et le dernier mot de l'Incarnation du Fils éternel de Dieu.

Le mal est dans l'humanité, il faut le vaincre; et pour le vaincre, il devra être expié : il le sera par le Fils de l'homme. La justice terrible de Dieu pèse sur l'humanité pécheresse, il faut que la justice soit satisfaite : le Fils de l'homme souffrant et mourant l'apaisera. Jean le Précurseur l'avait bien nommé « l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde ».

Comment les hommes jouiront-ils de l'expiation personnelle que le Fils de Dieu vient accomplir? Comment participeront-ils aux deux grands bienfaits de sa mort, l'affranchissement du mal et l'apaisement de la justice de Dieu? Ils doivent être incorporés à la victime qui se livre et qui meurt pour eux. Or, Jésus n'a pas voulu seulement l'union spirituelle à son Esprit et à sa personne; son dessein a été plus grand. Il a voulu l'union spirituelle et matérielle tout ensemble, il a voulu que l'homme, esprit et matière, corps et âme, s'unît en esprit et en réalité à tout son être, au Fils de Dieu et au Fils de l'homme, à sa divinité et à son humanité, à son âme et à sa chair; il a voulu qu'on crût à sa parole et qu'on devînt par la foi un même Esprit avec lui; il a voulu qu'on mangeât son corps et qu'on bût son sang, qu'on fût incorporé à la chair du Fils de l'homme.

Telle est la prodigieuse économie du salut, et la raison du mystère eucharistique.

En même temps qu'il se révèle comme victime, Jésus, dans

la souveraineté de son sacerdoce, institue le rite du vrai, de l'éternel sacrifice; il abroge, il supprime tous les autres, insuffisants et vides, faux et passagers. Plus de vaines hécatombes, plus de sacrifices humains, plus d'agneau pascal. Le sang des taureaux et des génisses, Dieu l'a en dégoût : il ne peut rien pour purifier la conscience ni pour apaiser sa justice. Désormais, il n'y a au monde qu'une Victime, le Fils de l'homme mourant pour les péchés du monde.

Ce drame qui, dès demain, va s'exécuter dans sa réalité sanglante, Jésus le prophétise, il l'accomplit déjà sous une forme sacramentelle, avant qu'il soit; et lorsqu'il aura été exécuté, il le continuera par le festin eucharistique, jusqu'à la fin des siècles. La victime ne disparaîtra plus; le sacrifice sera perpétuel.

En disant à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi », il crée le sacerdoce avec la puissance de reproduire et d'éterniser ce qu'il vient d'accomplir.

Sur la parole du Maître et parlant en son nom, les hommes qui ont hérité de ce pouvoir prendront du pain et diront : « Ceci est mon corps »; ils prendront le calice et diront : « Ceci est le sang de la nouvelle alliance », et ils distribueront aux croyants le corps et le sang du Fils de Dieu. Le Fils de Dieu sera présent sous les apparences du pain et du vin, dans la substance de sa chair et de son sang, séparés sacramentellement; il sera présent dans son âme et dans sa divinité; et il sera la nourriture, le breuvage et la vie du monde. Ainsi se consommera l'œuvre ineffable du Royaume : l'incorporation de tous les élus au Fils de Dieu, par la Foi et par le Sacrement.

L'humble cénacle s'est multiplié sur la face de la terre. Il est devenu le Temple des chrétiens. Il est partout. A toute heure, on voit se renouveler le sacrifice mystérieux de l'Agneau. En communiant à la Victime, l'homme se purifie et triomphe du mal, il apprend à aimer Dieu et à aimer ses frères. Ce festin est celui de la charité. Grâce à lui, le feu allumé par Jésus dans ce monde glacé d'égoïsme ne s'éteint pas, il s'attise et se répand. Les siècles roulent et emportent tout; ils n'effacent pas le souvenir de Celui qui a aimé les hommes jusqu'à mourir, et jusqu'à leur donner, dans sa mort, la vie divine dont il déborde.

Jésus, maintenant, peut se livrer à la haine homicide. La mort et la haine seront sans force contre lui. Même disparu, il

vivra, non pas comme un simple souvenir dans l'âme des siens, mais comme une réalité cachée, sous leurs yeux et au milieu d'eux. Son culte ne sera point un culte vide et vain, mais un culte en esprit et en vérité; et il durera jusqu'à ce que, les voiles tombant, Jésus lui-même apparaisse dans sa gloire.

Pendant plus de douze siècles, les chrétiens ont renouvelé dans une foi sans trouble le festin eucharistique. Puis, la raison qu'on croit audacieuse et qui n'est que timide, s'est effarouchée, criant à l'incompréhensible et à l'impossible. Comme les Galiléens de Capharnaüm, quelques chrétiens se sont scandalisés. Dans leur défiance, ils ont voulu rendre raisonnable, c'est-à-dire abaisser au niveau de leur esprit, l'institution de Jésus. Ils ont énervé la vigueur toute-puissante de ces expressions : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Ils les ont réduites à une métaphore, ne voyant dans le dessein de Jésus qu'une recommandation adressée aux siens de se souvenir de lui, et dans la Cène qu'un repas à renouveler, pour commémorer sa mort.

Mais ce que nulle exégèse, nulle critique n'osera, c'est de mettre en doute et d'amoindrir la pensée qui est l'âme de telles paroles et qui domine une telle institution.

Jésus, en ce moment, s'affirme comme la Victime du monde, et il donne son sang comme la rédemption du péché. Racheter les péchés ne se conçoit pas sans l'Esprit de Dieu qui seul justifie et pardonne; et si le sang de Jésus a la vertu de le communiquer, il n'est plus le sang d'un homme, mais le sang du Fils de Dieu.

S'il lui plaît de nous donner sa chair à manger sous les espèces du pain et son sang à boire sous celles du vin, il est le maître; sa toute-puissance n'a pas de bornes. En instituant l'Eucharistie, il n'est pas plus étonnant qu'en demandant aux hommes de croire à sa fonction divine de Rédempteur. Les chrétiens qui croient à ceci sont inexcusables de ne pas croire à cela.

Les incroyants qui veulent savoir et juger ne peuvent échapper à l'énigme qui se dresse devant eux. Qu'est-ce que cet homme parlant une langue dont personne n'a jamais épelé la moindre syllabe? Qu'est-ce que ce martyr qui connaît son supplice avant qu'il arrive, le regardant comme la dette de l'humanité, et se considérant lui-même comme le Libérateur

universel devant la justice de Dieu? Illuminé, insensé, il ne l'est pas. L'illuminisme et la folie n'ont jamais exercé sur la marche des événements humains une influence décisive. Jésus en a changé, dominé le torrent; il a affranchi l'homme et il l'a sauvé. Ce qu'il pense de lui-même et ce qu'il a enseigné est donc vrai. Le péché est dans l'humanité : il l'expie par sa mort. Mais alors, il est plus qu'un homme, plus que toute créature intelligente et libre; sa forme humaine recouvre le Dieu caché, et sa filiation divine, dont il n'a cessé de témoigner, est la seule justification du rôle transcendant qu'il s'attribue.

Cette conclusion qui s'impose, lorsqu'on examine en détail les actes et la doctrine de Jésus, ressort plus impérieuse de l'acte solennel par lequel il a institué le rite de l'éternel sacrifice et des paroles qui en ont accompagné l'institution. Mais l'esprit peut être subjugué, et la conscience ne pas se rendre à la vérité. Judas est le type de ces natures contre lesquelles se brise la force du témoignage que Dieu se donne à lui-même, et de la bonté par laquelle il essaye de nous sauver.

Témoin de cette manifestation de l'amour de son Maître, il accepta de sa main le pain dont il disait : « Ceci est mon corps, livré pour vous. » Il but à la coupe dont il disait : « C'est le sang de l'alliance nouvelle » : cette âme rebelle ne se repentit point; elle ne s'ouvrit pas à l'amour. Tant d'opiniâtreté devant tant d'affection arracha un nouveau cri à Jésus :

— « Et cependant, la main du traître est avec moi, à cette table », dit-il, puis, résigné à son sort et essayant encore de sauver, par l'anathème, le disciple obstiné, il ajouta :

— « Il est vrai que le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui : mais malheur à l'homme qui le trahira (1)! »

Les apôtres inquiets, agités, se regardaient, et s'interrogeaient, en se demandant qui était le traître.

Le souper était fini. Jésus se leva. Et « lui, à qui le Père avait tout donné dans les mains, lui qui était sorti de Dieu et qui retournait à Dieu », oubliant sa grandeur divine, « quitta ses vêtements, prit un linge et se ceignit, versa de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint (2) ».

Un tel acte était extraordinaire; il convenait aux serviteurs,

(1) Luc, XXII, 22 et parall. — (2) Jean, XIII, 4 et suiv.

mais on ne l'avait jamais vu accomplir par le maître, le chef de la famille.

Lorsque Jésus vint à Simon Pierre, celui-ci, tout confus, s'écria : — Seigneur, vous me lavez les pieds!

— « Ce que je fais », lui répondit Jésus, « tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. »

— Non, jamais, reprit Céphas, avec vivacité, vous ne me laverez les pieds!

— « Si je ne te lave », lui dit Jésus, « tu n'auras point de part avec moi. »

La pensée d'être séparé de son Maître toucha Pierre au vif. — Seigneur, s'écria-t-il, voici mes pieds, et mes mains et ma tête.

Jésus lui dit : « Celui qui est déjà purifié n'a besoin que de laver ses pieds, et il est entièrement pur; et vous, vous êtes purs, mais non pas tous. »

Allusion nouvelle à Judas. La pensée du traître est toujours présente à Jésus, et il saisit ou fait naître les circonstances pour l'arracher à l'obsession de son crime.

A l'idée qu'une trahison viendrait de l'un d'eux, les disciples protestèrent de leur fidélité; chacun faisait valoir ses services; et bientôt, l'émulation aidant, ils se mirent à discuter sur la primauté de tel ou tel dans le Royaume. Cette question de primauté les poursuivait. Elle décèle tout ce qu'il y a de personnel et d'indestructible égoïsme dans le cœur humain. C'est ce que Jésus vient combattre.

L'égoïsme est la loi de notre nature perverse. Il domine tout ici-bas, engendre toutes les fautes, tous les vices, tous les crimes; il est, par essence, ambitieux et tyrannique. Jésus veut le bannir de son royaume visible. La hiérarchie et le pouvoir qu'il a institués ne ressembleront point à ceux du monde.

— « Les rois des nations », dit-il à ses apôtres, « dominent sur elles. Ceux qui ont puissance sur elles sont appelés flatteusement bienfaiteurs; pour vous, il n'en doit pas être ainsi.

« Que celui de vous qui est le plus grand soit comme le moindre; et celui qui gouverne, comme celui qui sert. Quel est le plus grand, celui qui est assis à table ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est assis à table? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert (1). »

(1) Luc, XXII, 25 et suiv.

Après avoir, dans la Cène eucharistique, créé le sacerdoce, le plus grand et le plus saint des pouvoirs, Jésus en marque la loi essentielle, éternelle.

De même que le sacerdoce n'est qu'une dérivation du pouvoir de Jésus, pareillement, il n'aura d'autre loi que celle à laquelle Jésus a toujours obéi. Or, cette loi est tout entière dans la charité. L'égoïsme ne regarde et ne cherche que soi; la charité ne veut que le bien des autres. L'égoïsme, au pouvoir, demande des esclaves; la charité, au pouvoir, ne travaille qu'à les délivrer. L'un se fait servir; l'autre sert. L'un exploite; l'autre se dévoue. L'un garde et enfle sa vie; l'autre la donne. Le monde et les forces qui le mènent sont dans l'égoïsme; le Royaume de Dieu et la hiérarchie par laquelle le Maître se continue visiblement parmi les hommes, devront être dans la charité.

Il venait de le montrer, en leur lavant les pieds; c'est par ce trait d'humilité qu'il achève sa vie avec eux. Cet exemple, donné quelques heures avant de mourir, ne sera pas oublié. Il sera une partie du testament et des volontés saintes de Jésus.

Alors, il reprit ses vêtements et, s'étant remis à table, il dit :

— « Savez-vous ce que je viens de faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, Maître et Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns les autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son Maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Heureux si vous savez cela et le faites (1)! »

Il eut un mouvement de joie, en regardant les siens; il le leur dit avec une tendresse émue :

— « Vous êtes, vous, demeurés avec moi, dans mes tentations (2). »

Cette fidélité courageuse ne sera pas vaine. Le Fils de l'homme ne sera pas toujours sous le pressoir de l'épreuve; les jours triomphants viendront.

— « Et moi », ajouta-t-il, « je vous prépare le Royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table, dans mon Royaume, et que vous siégiez sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (3). »

(1) JEAN, XIII, 12 et suiv. — (2) LUC, XXII, 28. — (3) LUC, XXII, 29 et suiv.

Une dernière fois, la présence de Judas le troubla. Il voit le crime du traître inévitable.

— « Je ne dis pas ceci de tous », s'écria-t-il. « Je sais ceux que j'ai choisis. La parole de l'Écriture sera accomplie : Celui qui mange avec moi le pain, lèvera le pied contre moi (1). Je vous l'annonce avant que cela arrive, afin qu'après l'événement, vous croyiez à ce que je suis (2). »

La douleur d'être trahi par l'un des siens, la présence de Judas, le désir ardent de le sauver, la vue du traître résistant à tout appel et se raidissant dans sa résolution fatale, agitaient l'âme de Jésus. Il se troubla dans son esprit (3). Mais l'abandon filial à son Père qui le condamnait à subir la souffrance suprême de la trahison, apaisait tout en lui; et, avec un accent plein de fermeté et de solennité, il redit aux siens : — « En vérité, en vérité, je vous le déclare, l'un de vous me trahira (4). »

Les disciples, plus troublés et plus inquiets, se regardaient l'un l'autre, cherchant à pénétrer le mystère qui enveloppait Judas, et que le Maître, dans sa bonté, ne voulait point éclaircir.

Jésus avait devant lui, à sa droite, Jean, le disciple préféré, et Pierre, derrière lui, à sa gauche. Céphas n'y tint plus. Il se dressa un peu au-dessus de Jésus et fit signe à Jean de demander le nom du traître. Jean, la tête inclinée en arrière, reposait sur la poitrine de Jésus; il lui dit tout bas : — Seigneur, qui est-ce?

Jésus livra à l'ami le secret douloureux; mais il eut soin que nul autre, si ce n'est Pierre peut-être, ne l'entendît.

— « C'est celui », répondit-il à Jean, « à qui je présenterai du pain trempé. »

Il trempa du pain et le donna à Judas Iscariote. Judas le prit et le mangea. Ce fut le dernier acte de son hypocrisie. L'esprit satanique le possédait; il en était l'instrument, il avait épuisé la miséricorde de Dieu. La mesure était comble.

Jésus lui dit ce mot terrible : « Ce que tu fais, fais-le vite (5). »

Certes, il ne commande pas, il ne conseille pas, il réprouve au contraire; mais il montre, en parlant de la sorte, qu'il n'empêchera pas la trahison de s'accomplir.

(1) *Ps.* XL, 10. — (2) JEAN, XIII, 18 et suiv. — (3) JEAN, XIII, 21. — (4) JEAN, XIII, 21 et suiv. — (5) JEAN, XIII, 27.

Nul des convives, excepté Jean et peut-être Pierre, ne comprit le sens des dernières paroles de Jésus. Plusieurs pensaient que Judas, ayant la bourse, avait reçu l'ordre d'acheter le nécessaire pour la fête du lendemain ou de donner quelque chose aux pauvres.

Lorsque Judas sortit, il était nuit. La passion de Jésus commençait. Judas, en exécutant son complot, va mettre en mouvement toute l'action : elle sera rapide, terrible, cruelle; demain, avant la fin du jour, le sang du Juste vendu aura été versé. Tout sera consommé. Jésus est prêt. En disant à Judas : Fais ce que tu as à faire, il s'est déjà livré lui-même.

Son supplice et sa mort sont sa grande œuvre. Être la Victime universelle, racheter, délivrer du mal l'humanité perdue, attirer tout par l'immense charité, accomplir, en mourant, la volonté du Père qui a résolu de tout sauver par son Fils, sceller par son sang la vérité de son enseignement et l'éternité de son Royaume, vaincre la mort après l'avoir subie, entrer dans la vie de Dieu, et y introduire ses élus : voilà, tout ensemble, la gloire du Fils de l'homme et la gloire de Dieu. Elles s'engendrent l'une l'autre, s'accroissent l'une par l'autre, éclairent l'âme de Jésus et l'enivrent. Tout à l'heure, cette même âme, sentant venir la mort, s'abîmera dans l'horreur d'une inexprimable agonie ; mais, en ce moment, l'Esprit lui donne à sentir sa force et sa gloire ; et c'est par un hymne de triomphe qu'elle commence à entrer dans la mort.

— « Maintenant », s'écria-t-il, « le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui ; et si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et il ne tardera pas (1). »

(1) JEAN, XIII, 31-32.

CHAPITRE VII

LES DERNIÈRES PAROLES.

L'homme, à l'approche de la mort, quelquefois se transfigure. L'esprit des saints s'éclaire de lumière divine; leur cœur, dégagé de ce qui passe, s'emplit de charité infinie; ils trouvent des paroles qui ont la grandeur et le calme de l'éternité.

Jésus n'a pas besoin de ce voisinage de la mort pour que ses facultés humaines soient exaltées en Dieu; elles vibrent toujours au gré de l'Esprit, comme le demandent la gloire de Dieu et le bien des hommes.

Cependant, à l'exemple de ceux qui vont mourir, il a réservé pour cet instant suprême ses meilleures paroles.

Judas sorti, il se trouve seul, au cénacle, avec les Onze. Il peut s'ouvrir sans contrainte. Tous lui sont fidèles; il les a choisis, engendrés à la vie de Dieu, à sa vie propre, nourris de sa doctrine et de son amour; il a fait passer en eux son âme et son Esprit; il sait qu'il va les quitter, que la séparation est imminente : il n'a plus des jours à vivre avec eux, mais seulement des heures.

Sa tendresse éclata.

— « Mes petits enfants », leur dit-il, « je ne suis que pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez alors... Mais, comme j'ai dit aux Juifs, je vous le dis aussi à présent : Où je vais, vous ne pouvez venir (1). » Jésus sent le vide profond que va faire son départ dans l'âme de ses disciples. Lui présent, ils n'ont rien à redouter; il les garde; il est leur force, leur lumière et leur vie; mais lorsqu'il ne sera plus là, que deviendront-ils ?

(1) JEAN, XIII, 33.

Il faut pourtant que la séparation s'accomplisse. Le Fils de l'homme retourne à Dieu, à son Père, à la gloire infinie qui l'attend dans son Royaume. Mais par quel chemin ? Par celui que la volonté du Père a tracé : la mort violente, un supplice affreux. Toutes les douleurs vont l'accabler.

Ce chemin n'est pas encore frayé (1) : il va l'ouvrir. Après l'avoir parcouru héroïquement, il entrera dans la gloire; et alors seulement, les hommes, les appelés, pourront venir.

Ainsi les apôtres qui ont eu le privilège de suivre le Maître depuis le premier appel, à travers la lutte et les contradictions, dans les fatigues de son apostolat, — les apôtres eux-mêmes ne le suivront pas, dès maintenant, dans la mort.

Jésus va leur dire ses dernières volontés (2).

— « Je vous donne un commandement nouveau : de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. Oui, qu'ainsi vous vous entr'aimiez les uns les autres. A ce signe, tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

L'amour que Jésus impose à ses disciples et qu'il appelle nouveau ne saurait être confondu avec le sentiment d'humanité qui se retrouve au fond de toute conscience saine et que les païens ont connu, ni avec le précepte inscrit dans le Décalogue (3); il a une autre origine, un autre domaine, une autre fin, une autre loi; il a pour principe l'Esprit vivant de Dieu soufflant dans notre cœur, et nous inclinant à voir dans tout être humain, — sans distinction de race et de religion, de vertu ou de culture, de condition ou de sexe, — un être intelligent et libre, capable de devenir un fils adoptif de Dieu; il a pour fin de l'amener vers Dieu, le bien suprême et infini; il a pour loi le sacrifice de soi-même, le dévouement désintéressé, absolu, jusqu'à la souffrance et à la mort.

Ce que Jésus a accompli envers nous, il nous demande de l'accomplir envers tous. Cet amour est la plus grande nouveauté. Jamais, avant lui, ni chez les Juifs ni chez les païens, on n'en avait eu même le soupçon. Il est le signe inimitable du Sauveur des hommes, il sera aussi la marque de ses disciples. En dehors du Royaume de Jésus, les hommes se haïssent, malgré l'humanité dont ils se vantent; et jusque chez les Juifs, en dépit de leur Loi, on voit la charité res-

(1) *Hébr.*, IX, 8. — (2) JEAN, XIII, 34-35. — (3) *Deut.*, VI, 5.

treinte à la limite de la race et du culte. Quiconque n'est ni de la race ni du culte, n'est plus le prochain. Les chrétiens seuls, s'ils suivent leur Maître, connaissent la charité infinie, universelle; ils la doivent à ceux-là mêmes qui n'ont pas leur foi, car Jésus, le Maître, nous a aimés, avant que nous fussions dignes de l'être, — dans les ténèbres et l'ombre de la mort (1).

Un tel commandement implique tout. L'homme qui, pour communiquer à ses frères le Dieu dont il vit, est disposé à se dévouer, à souffrir, à s'oublier, à mourir, est prêt à toutes les vertus et en a déjà en lui la source vive.

— « Faites comme moi, mes petits enfants (2) », disait Jésus. Or, à ce moment même, il allait donner sa vie. Les préceptes ainsi incarnés dans l'exemple du maître qui les promulgue, ont une clarté et une puissance irrésistibles. Nulle philosophie ne les expliquera mieux, et nulle exhortation ne saurait ajouter à leur attrait.

Une pensée cependant troublait Pierre et pesait à son cœur : Jésus ne croyait donc pas à la fidélité de ses disciples ni à leur courage, puisqu'il leur disait, comme aux Juifs, qu'ils ne pouvaient le suivre? Il ramena la question du départ : — Où allez-vous, Maître? demanda-t-il, laissant voir, avec sa tristesse, son désir ardent de l'accompagner.

Jésus lui répondit : « Où je vais tu ne peux me suivre maintenant; mais tu me suivras plus tard. » Cette parole d'espérance ne suffit point à Céphas. Comme tous ceux qui aiment, il contenait mal son impatience. Ne doutant pas de son cœur, il ne doutait pas non plus de ses forces. — Pourquoi, dit-il, ne puis-je vous suivre maintenant?

Alors, Jésus, voyant la tempête terrible qui allait l'assaillir, lui et les siens, connaissant la faiblesse de l'homme que l'Esprit n'a pas encore transformé : — « Simon, Simon », s'écria-t-il, « Satan, l'adversaire, a demandé que vous fussiez criblés comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, au jour de ta conversion, raffermis tes frères (3). »

Ces mots prophétiques insinuaient à l'imprudent Céphas, avec une délicatesse exquise, qu'il n'était pas de taille à soutenir la lutte dans laquelle il allait entrer. L'ennemi est terrible, la faiblesse de l'homme est profonde, car l'homme n'a

(1) *Éphés.*, II, 4, 5. — (2) JEAN, XIII, 33. — (3) LUC, XXII, 31, 32.

de force que dans Celui dont la prière toute-puissante lui mérite la vertu même de Dieu.

Il est dans ses desseins que les Onze soient soumis à l'épreuve : Jésus le leur insinue. Ils connaîtront par expérience leur misère et leur néant. A cette condition, ils seront forts, et la prière de Jésus les rendra invincibles. Mais Pierre est sûr de lui ; au lieu de comprendre la vérité que son Maître lui révèle à demi-mot, emporté par la présomption, il s'écrie : — Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, à la prison et à la mort. Oui, je donnerai ma vie pour vous.

— « Tu donneras ta vie pour moi ? » dit Jésus. « En vérité, en vérité, je te le dis, Pierre, le coq n'aura pas chanté aujourd'hui, que tu ne m'aies renié trois fois (1). »

Pierre dut être atterré. La dernière illusion des âmes pareilles à la sienne est de s'abuser sur leur propre force. Lorsqu'on aime, on se croit capable de tout. Souffrir, mourir, ne semble rien. De toutes les témérités, la plus incurable et la plus naïve, la plus excusable aussi, parce qu'elle est sincère, n'est point celle de l'esprit ou de la volonté, mais celle du cœur.

Voilà les disciples avertis : ils ne peuvent suivre dès maintenant le Maître ; la séparation sera cruelle pour eux, livrés à mille luttes, à mille épreuves où ils défailliront un instant. Les jours tranquilles sont finis ; ils disparaissent avec Jésus. Lorsque le Seigneur était avec eux, pourvoyant à tout, alors même qu'ils n'avaient rien, ils ne manquaient de rien. — « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans chaussure, quelque chose vous a-t-il manqué ? » — Rien. — « Mais, maintenant », reprit Jésus, « que celui qui a une bourse la prenne, et un sac pareillement ; que celui qui n'en a point vende sa tunique et achète une épée. Car, je vous le dis, il faut encore que le mot de l'Écriture s'accomplisse en moi : On l'a traité comme un malfaiteur (2).

« Tout ce qui me concerne touche au dénouement (3). »

Ce ne sont point des apôtres avec une bourse remplie, un sac bien approvisionné, et armés du glaive, que Jésus envoie à la lutte. On se tromperait sur sa pensée, si dans ces images énergiques on voyait un appel à la force matérielle. Suivant sa coutume, Jésus traduit en paraboles vives l'état d'hostilité

(1) Luc, xxii, 33, 34 ; Jean, xiii, 38. — (2) Isaie, liii, 12. — (3) Luc, xxii, 35 et suiv.

qui attend les siens, et c'est toujours le glaive de l'Esprit qui reste leur force. Lui, qui va se livrer à la mort, ne songe pas à tuer, et ses disciples sauront un jour marcher sur ses traces, comme l'agneau muet qu'on mène à l'abattoir.

Les Onze cependant semblent s'être mépris sur la pensée de leur Maître. A ce mot de glaive : — Seigneur, lui dirent-ils, en voici deux, ici même (1).

Jésus ne les reprit pas; il changea d'entretien, en disant avec une ironie douloureuse : — Pour l'usage que vous aurez à faire de telles armes, « c'est assez ! »

Sa parole devint plus rassurante; il les calmait et les consolait.

— « Que votre cœur ne se trouble pas. Votre force est en Dieu et en moi. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi (2). »

La Foi suppose le bien et la force : on ne croit qu'à ce qui est bon et fort. Croire en Dieu et en Jésus, c'est croire en leur bonté toute-puissante. Malgré la lutte et les obstacles, malgré toutes les douleurs et toutes nos faiblesses, Dieu et son Christ mènent les choses à leur terme : ce sont eux qui triomphent; et les croyants, imperturbables dans la confiance et la sérénité, peuvent se rassurer.

Puis, voulant soutenir la foi des siens, Jésus leur dit sans réticence où il allait, la raison de son départ, et il leur parla de son retour et de la réunion qui le suivrait. La séparation n'aura qu'un temps. Tous viendront le rejoindre. Ce qu'il promet à Pierre, il le promet aux Onze et à tant d'autres qui croiront en lui.

— « Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père » : elles sont réservées à tous les croyants; « sinon, je vous l'aurais dit. Or, je vais vous y préparer une place. Et lorsque je m'en serai allé et vous aurai préparé une place, je reviendrai, je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez aussi. »

Jésus parle des réalités du monde éternel et invisible avec clarté, simplicité, autorité, il en a la vue directe et il en est le maître. Il les traduit en images simples et profondes, afin que toute âme simple puisse les entendre.

(1) Luc, xxii, 38. — (2) Jean, xiv, 1 et suiv.

Il rentre par la mort dans la maison de son Père. Dieu est la grande demeure, le vrai Temple. Ceux qui l'aiment et le connaissent habitent vraiment en lui. Jésus, seul, a la connaissance pleine et l'amour infini de son Père ; aussi a-t-il seul le droit de parler de la maison de son Père : elle est la sienne. Fils de Dieu, il ne l'a jamais quittée ; mais en devenant Fils de l'homme, il est descendu dans la terre de la souffrance et de la mort, afin d'y souffrir et d'y mourir. Cette phase douloureuse traversée, il sera tout entier dans la gloire, l'impassibilité et la vie de Dieu. Son corps transfiguré sera le centre actif de la rénovation de l'univers, et tout l'univers matériel, transfiguré par Dieu et par lui, sera la demeure du Père.

La fonction de Jésus est d'y introduire ses élus, de leur y préparer la place. On ne saurait y entrer que par lui. Nulle créature n'a le pouvoir de s'introduire dans l'Être divin, de le connaître tel qu'il est, de l'aimer et d'en vivre. L'homme, fût-il sans péché, n'y pourrait prétendre, car cette destinée est un don gratuit de la bonté infinie. Jésus seul nous le transmet avec l'Esprit de Dieu ; et par ce même Esprit, il revient vers nous, pour nous arracher au règne de l'animalité, de l'humanité et de la mort ; il nous prend avec lui et nous emporte en Dieu, afin que là où il est, nous soyons aussi.

Ce retour de Jésus s'accomplit sans cesse, partout, invisiblement, dans toutes les consciences qui s'ouvrent à la foi ; et la réunion des croyants à leur Maître s'accomplit sans cesse, à son tour, partout, à l'heure où la mort brise le lien qui les enchaîne à ce monde ténébreux.

Après leur avoir expliqué ces mystères, le Maître pouvait dire à ses disciples :

— « Vous savez maintenant où je vais, et vous connaissez le chemin pour me rejoindre (1). »

L'un des Onze, Thomas, se récria ; il n'avait rien compris à ce que le Maître venait de dire, et il eut la franchise de l'avouer :

— Nous ne savons, Maître, où vous allez ; comment pouvons-nous connaître le chemin ?

— « C'est moi », lui dit Jésus, « le chemin et la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. »

Plus d'équivoque, plus d'incertitude. Le terme, c'est le

(1) JEAN, XIV, 4 et suiv.

Père, source éternelle, immuable, intarissable de l'Être, de la vérité, de l'amour et de la vie ; voilà où va le Fils de l'homme, non pour s'y anéantir, mais pour y être glorifié et pour en ouvrir l'accès à tous ses élus. Personne ne peut aller au Père sans lui, car lui seul nous le fait connaître, puisqu'il est la Vérité ; lui seul nous en fait vivre, puisqu'il a en lui l'Esprit du Père et qu'il le communique. Ce n'est plus là une parole qui exprime des sentiments ou des faits d'ordre humain : elle ravit l'âme en Dieu et écarte le voile qui le dérobe à nos regards. Entre le Père et lui, l'union est ineffable. Il y a immanence de l'un dans l'autre. Jésus l'affirme en termes d'une énergie extraordinaire :

— « Si vous m'aviez connu », dit-il aux Onze, « vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant, vous le connaissez et vous l'avez vu (1). »

Bien qu'ils eussent reconnu dans leur Maître, le Christ, le Fils du Dieu vivant, les apôtres ne sentaient pas et ne pénétraient pas encore la profondeur du lien qui le rattachait à son Père. En le leur expliquant aujourd'hui, il les initie par cette confidence à l'intimité de son être même ; il leur ouvre la source vive des consolations de Dieu, et leur inculque la foi en sa divinité.

Philippe, qui n'avait rien de l'esprit défiant et positif de Thomas, entendant Jésus dire qu'ils connaissaient le Père et qu'ils l'avaient vu, demanda naïvement : — Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit.

Une telle ingénuité amena Jésus à redire à tous le mystère de son union absolue, essentielle, avec le Père.

— « Comment », reprit-il, « depuis si longtemps je suis avec vous, et vous ne m'avez pas encore connu ! Je te le répète, Philippe : Qui m'a vu a vu le Père. Et tu dis : Montrez-nous le Père. Vous ne croyez donc pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, je les ai entendues du Père ; et les œuvres que je fais, c'est le Père lui-même, demeurant en moi, qui les accomplit (2). »

La foi en son union totale, absolue, avec le Père : voilà ce que le Maître demande à ses disciples. Elle est le fondement nécessaire ; sans elle, ils ne le connaîtraient pas ; ils ne sauraient pas qu'il est dans l'égalité de Dieu, que le Père lui a

(1) JEAN, XIV, 7. — (2) JEAN, XIV, 9.

tout donné, et qu'en recevant tout du Père, il vit avec lui dans la même vérité, dans le même amour, dans la même puissance infinie, éternelle, indivisible ; ils ne comprendraient pas qu'il en est la manifestation parfaite, et qu'en le voyant, c'est le Père caché dans le mystère qu'on voit. Il n'est pas donné ici-bas à l'homme de voir Dieu en lui-même, et d'entrer par une vision intuitive dans la vie de l'Être incréé, principe de tout, s'exprimant dans une pensée égale à lui-même, et s'aimant d'un amour infini, égal à sa pensée. Nous ne pouvons le connaître que par ses manifestations extérieures, par les œuvres de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. L'univers décèle une force créatrice, dont les lois se déroulent devant nous, au-dessus de nous, impassibles, effrayantes, impersonnelles. La conscience nous parle d'un Dieu juste, mais irrité ; car elle nous avertit de notre incurable misère, et se sent livrée par Dieu à ses faiblesses, à son impuissance, à ses ténèbres et à son néant. Mais en Jésus-Christ, le Dieu qui sauve, qui pardonne, qui relève, qui nous appelle à vivre de lui, le Dieu qui aime, le Père enfin, nous dit son nom, dans un langage que nous pouvons entendre et que la foi sait accepter.

Qui voit vivre Jésus, voit ainsi le Père ; qui écoute ses paroles, écoute les paroles du Père ; qui contemple ses œuvres, contemple les œuvres du Père. Rien de ce que dit Jésus n'est d'inspiration humaine : les moindres mots de ses lèvres traduisent l'éternelle pensée du Père et son éternelle parole. Rien de ce qu'il fait ne procède exclusivement d'une résolution humaine, tous ses actes sont l'accomplissement de l'éternelle volonté du Père ; le Père vivant et demeurant en lui, les exécute par lui.

Son humanité réalise l'idéal absolu de toute perfection. Elle est, par toutes ses facultés et par son essence même, l'expression pure de la Divinité. La sagesse, la puissance, l'amour infinis rayonnent en elle. L'éternel Invisible y devient visible ; et le croyant, mieux instruit que Philippe, peut dire, en le contemplant : Je vois le Père, et il me suffit.

La foi que Jésus demande aux siens ne sera pas un sentiment stérile, elle sera en eux le principe d'œuvres divines, attestant la divinité de Celui qui en est l'objet. — « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore, parce que je m'en vais à mon Père. »

Entre Jésus et les disciples, la foi crée une communauté divine. Le croyant ne vit plus, c'est Jésus même qui vit en lui, qui parle par lui, qui opère par lui ; de là, sa puissance. Or, Jésus remonté vers le Père dans la gloire et la vertu de son humanité triomphante, opérera par ses disciples des œuvres toujours plus hautes ; c'est par eux qu'il continuera les miracles nécessaires à la démonstration de la vérité, qu'il conquerra le monde païen et brisera sur la terre le règne obstiné du mal.

Il ne leur demande, pour être ses organes, que deux choses : la prière et la fidélité.

L'homme n'est rien par lui-même, dans la réalisation des desseins providentiels ; ses forces ne sont que néant. Il n'a d'énergie effective que par l'appui de Dieu ; c'est la prière qui l'obtient.

— « Priez donc », leur dit Jésus ; « tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Oui, tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. »

Jésus s'exprime en maître absolu, comme Dieu. L'homme, en lui, ne fait que traduire le Dieu caché. Lorsque son humanité entre en jeu, lorsque le Fils de l'homme prie, souffre, et s'anéantit dans la volonté du Père, ses actes ont une valeur infinie, par leur union substantielle avec Dieu : sa prière peut tout, sa souffrance expie tout, son sacrifice purifie tout. — « Quoi que vous demandiez, je le ferai. » Mais la prière n'aura de puissance qu'à la condition d'être inspirée par l'amour des croyants pour leur Maître, et ils ne l'aimeront pas, s'ils n'ont la fidélité. — « Gardez donc », leur recommanda Jésus, « gardez mes commandements, tous ceux que vous avez entendus, dans le temps où nous étions ensemble, et ceux que je vous donne, en cette nuit même.

« Alors, moi aussi, je prierai le Père » ; et comme je ne serai plus avec vous, visiblement, « le Père vous donnera un autre soutien, le Paraclet (1), pour qu'il demeure avec vous toujours (2) ».

(1) Παράκλητος. Il est difficile de déterminer à quelle expression répondait ce mot, en langue araméenne. Nul doute cependant que le terme choisi par l'Evangéliste qui seul l'a rapporté ne soit l'équivalent de celui dont Jésus s'est servi. Littéralement, Παράκλητος signifie l'*appelé*, et il se traduit exactement par le mot latin *advocatus* et le mot français *avocat*. De cette signification fondamentale découlent les autres : le Consolateur, le Conseiller, l'Inspirateur.

(2) JEAN, XIV, 16 et suiv.

Ainsi le même Esprit qui est en lui et dans le Père, le lien éternel de l'un et de l'autre, l'onction sainte de son humanité, l'agent invisible de la grande œuvre du salut, cet Esprit, Jésus demande qu'après son départ il soit donné à ses fidèles, et qu'il demeure en eux, à jamais.

Il sera leur soutien vivant, leur consolation et leur lumière.

— « C'est l'Esprit de vérité », dit Jésus, « le monde ne peut le recevoir : il ne le voit pas, il ne le connaît pas. Mais vous, vous le connaîtrez ; car il demeurera auprès de vous, et il sera en vous. »

Qui n'a pas expérimenté de telles paroles, dans la conscience, ne les entendra pas ; celui-là fait partie du monde ; l'Esprit de Jésus lui est étranger, et il est réfractaire à cet Esprit. Mais ceux qui recueillent en eux ses gémissements inénarrables (1), ceux qui vivent de sa lumière, de ses impulsions, de ses joies, de ses tressaillements, entendent et adorent ; c'est à eux comme aux Onze que Jésus parle.

— « Je ne vous laisserai point orphelins ; je viendrai à vous.

« Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez ; car je vis en vous et vous vivrez par moi.

« En ce jour où l'Esprit vous sera donné, vous connaîtrez que je suis dans le Père et que vous êtes en moi et que je suis en vous ; car celui qui a mes commandements et qui les garde, celui-là m'aime, mon Père l'aimera, et je l'aimerai aussi et je me manifesterai à lui. »

C'est dans la conscience fidèle et dans le cœur du croyant qui garde la parole de Jésus que le Règne de Dieu arrive et que s'accomplit la manifestation du Christ.

— Pourquoi, dit un disciple, évidemment préoccupé de la gloire extérieure du règne messianique, pourquoi vous manifestez-vous à nous et non au monde (2) ?

Jésus lui en donne le motif : le monde ne l'aime pas ; or, qui n'aime pas Jésus ne peut le connaître.

— « Mais si quelqu'un m'aime », dit-il, avec une insistance marquée, « il gardera ma parole, et alors mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous habiterons auprès de lui. »

Ce n'est pas la première fois que Jésus révèle à ses disciples cet Esprit qui doit habiter en eux, et son action intime dans

(1) *Rom.*, VIII, 26. — (2) JEAN, XIV, 22 et suiv.

leur vie. Déjà, en les initiant à l'apostolat, en leur prophétisant les épreuves futures, les persécutions et les supplices, il les avait rassurés par la promesse que l'Esprit-Saint serait avec eux et parlerait par leur bouche.

A la veille de les quitter, il revient à cet Esprit, et il le leur montre comme un être personnel, distinct du Père et distinct de lui, comme l'éternel amour par lequel le Père et le Fils s'unissent et s'aiment, et par lequel ils aiment ceux qui acceptent la parole du Fils de Dieu et gardent ses commandements. Par lui, se réalise l'union ineffable du Père et du Fils et des élus, — but suprême de toute la vie de Jésus, de tous ses actes et de sa parole.

— « Cette parole que vous avez entendue », dit-il aux Onze, « elle n'est pas mienne, elle est de Celui qui m'a envoyé, du Père. Voilà ce que je vous ai enseigné, lorsque je demeurais près de vous. Désormais, le Paraclet, que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, il vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit. »

L'homme ne peut promettre ni faire de tels dons ; son amour ne crée rien dans la conscience des autres ; et même pour ceux qui l'acceptent, il n'est pas un principe personnel de vie, une lumière, un attrait, une vertu ; il leur reste extérieur et stérile. Mais l'amour de Dieu, l'Esprit de Jésus, crée, transforme, renouvelle, divinise l'âme qu'il remplit.

En le promettant aux siens, il pouvait leur dire : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non pas comme le monde la donne. » Elle est trompeuse, la sienne, fragile et superficielle, vide et vaine ; la mienne a sa source dans l'amour du Père et dans le mien, elle est inaltérable, profonde, absolue.

Tout ce que l'homme peut savoir de Dieu, de sa vie, de son être, de ses volontés et de ses desseins, de Celui que Jésus a nommé son Père, — le Père céleste qui est dans le secret ; — tout ce qu'il peut connaître de la nature du Fils de Dieu, de son rapport éternel avec le Principe d'où il sort et duquel il tient éternellement ce qu'il est ; tout ce qu'il peut connaître de l'Esprit, de cet amour ineffable, infini, dont le Père et le Fils s'aiment ; l'idée la plus profonde de la religion, de l'œuvre de Jésus, du Royaume de Dieu, envisagé comme l'union de tous les élus avec Dieu le Père, et avec le Fils de l'homme glorifié, dans le même Esprit de vérité et d'amour, tout est résumé dans les confidences que nous venons de recueillir. La théodicée

chrétienne est sortie de là ; éclairée par le témoignage de Jésus, elle a dépassé les plus hautes conceptions de la philosophie grecque, sans pouvoir épuiser les trésors de l'enseignement du Maître.

Cette doctrine ne se prouve point par arguments, définitions et divisions ; elle n'est pas une série d'abstractions, mais une parole simple et vive, exprimant dans la langue universelle ce que Jésus sentait, voyait, aimait ; toute conscience la peut recevoir, si elle prête l'oreille. Elle aveugle la raison superbe qui essaye de la juger ; mais elle éblouit d'une clarté surnaturelle l'âme simple qui en expérimente la vérité et en goûte la saveur. Elle a été confiée à des hommes dont le seul génie était de croire et d'aimer. Leur ignorance garantit l'authenticité des enseignements qu'ils nous transmettent, et qui ne portent pas plus l'empreinte de l'infirmité que de la sagesse humaine.

L'homme qui va mourir se frappe la poitrine. A la pensée du Dieu qui le jugera, il tremble et supplie qu'il lui soit pardonné. Le sort qui l'attend reste mystérieux. Que peut-il pour assurer le lendemain ? Qui le garantit contre la force inexorable du temps et les obstacles inconnus, indomptés, dont sa mémoire, ses disciples et son œuvre devront affronter le choc ? Quelle que soit sa confiance en lui-même et dans l'avenir, il est obligé de tout livrer à Celui dont la puissance et la sagesse mènent tout, et dont il ignore les desseins éternels.

Rien de pareil en Jésus ; aucun repentir, aucun effroi devant Dieu. Il a toujours été dans l'amour du Père. Sa mort n'est qu'un retour à Celui duquel il est sorti. Il va recueillir, comme Fils de l'homme, dans la maison de son Père, la gloire dont il jouit éternellement comme Fils de Dieu. Tout ce qu'il a laissé vivra, grandira après lui. Il demeure présent, quoique invisible, dans ses disciples, et il opérera par eux et en eux l'œuvre sainte du Royaume. Ni le temps, ni le monde avec ses haines et ses énergies sataniques, n'auront prise contre les siens ; il a vaincu le temps et le monde, et, appuyés sur lui, ses apôtres, d'âge en âge, continueront la victoire.

— « Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne pas. Je vous l'ai dit, je m'en vais, mais je viens à vous. » Je m'en vais vers le Père, je viens invisiblement par l'Esprit. « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez plutôt. Le Père est plus grand que le Fils de l'homme, il va le glorifier ; et le Fils de l'homme glorifié vous obtiendra le Consolateur.

« Je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, quand elles seront arrivées, vous croyiez. »

Le temps s'écoulait. L'heure de douleur et de mort approchait.

— « Je ne vous parlerai plus guère », dit Jésus tristement. « Le Prince de ce monde vient. » Judas le traître et ceux qui se préparaient à le saisir ne sont pour Jésus que les instruments de celui qu'il appelle le Prince de ce monde. Il vient, « mais il n'a rien en moi ». Ainsi, quoique affranchi de tout mal, il va être traité comme un malfaiteur.

Il voit dans son sort l'ordre du Père. — « Il faut, ajouta-t-il, que le monde connaisse que j'aime le Père et que, selon le commandement qu'il m'a donné, ainsi je fais. »

Alors, il dit résolument : « Levez-vous. Sortons d'ici (1). »

(1) JEAN, XIV, 30, 31.

CHAPITRE VIII

DU CÉNACLE A GETHSÉMANI.

Ils se levèrent; et, suivant la coutume, debout, ils récitèrent la fin du « Hallel », les Psaumes (1) qui rappelaient la sortie d'Egypte, le passage de la mer Rouge, la promulgation de la Loi, la résurrection et les douleurs du Messie. Jésus y voyait sa propre destinée, ses luttes, sa mort et son triomphe (2).

L'hymne achevée, le Maître entouré des Onze quitta le cénacle et prit le chemin du mont des Oliviers. La maison où avait été célébrée la Pâque se trouvait située sur le Sion : il dut sortir par une des portes méridionales de la ville et s'acheminer vers Gethsémani, en traversant les pentes de l'Ophel, à travers les jardins et les vignes. C'était nuit close, une de ces nuits d'Orient, éclairées, sereines, remplies d'étoiles.

La tendresse de Jésus, toujours intarissable, se traduit encore en chemin. Il veut que ses disciples non seulement croient en lui, mais qu'ils soient à lui, et qu'ils demeurent en lui. Cette union est sa grande pensée. N'est-ce pas pour attirer tout à lui et à son Père qu'il est venu, qu'il a vécu et qu'il meurt? En voyant sur sa route les vignes qui couvraient les jardins et qui jetaient déjà leurs premiers rameaux, il dit :

— « Je suis la vraie vigne; et mon Père le vigneron (3). Le sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera; et celui qui donne du fruit, il l'émondera pour qu'il en porte plus encore. Mais vous êtes déjà émondés, à cause de la parole que je vous ai dite.

« Demeurez en moi et moi en vous.

(1) *Ps.* CXIII, CXV, CXVI, CXVII. — (2) *Pesah*, fol. 1, 8, 1. — (3) JEAN, XV, 1 et suiv.

« Comme le sarment ne peut porter de fruit par soi, s'il ne demeure dans la vigne, de même, vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.

« Je suis la vigne, et vous, les sarments. Si quelqu'un demeure en moi et moi en lui, il portera beaucoup de fruit. Sans moi, vous ne pouvez rien faire. Celui qui ne demeure pas en moi sera jeté dehors comme le sarment; il séchera, on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler.

« Si vous demeurez en moi, si mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous voudrez, vous le demanderez, et il vous sera fait.

« Et mon Père sera glorifié, si vous apportez beaucoup de fruit et si vous devenez mes disciples. »

De toutes les paraboles dont Jésus aimait à se servir pour traduire les mystères de la vie éternelle, celle de la vigne et des rameaux est peut-être la plus belle; aucune n'exprime avec plus de justesse et d'énergie les rapports profonds, intimes, nécessaires de Jésus et de ses disciples. Sa tendresse se complaît à l'interpréter.

Il veut que les Onze le sachent : il est pour eux le Principe de la Vie. On ne la possède qu'en lui et par lui. La sève découle de lui dans ceux qui lui sont incorporés comme le rameau l'est au cep. Tout ce qui ne tient pas à ce cep béni est branche morte. Le disciple perfide en était la preuve; comme il n'était pas demeuré en union avec le Maître, il avait été retranché. Mais les branches vertes et vives devront être émondées; c'est la Loi du sacrifice. Aucun membre du Christ, — ce cep mystérieux, — n'y échappera. Plus il sera vigoureux, plus il sera éprouvé. Le Père, le vigneron, lui demandera beaucoup de fruit, et il n'en portera qu'à la condition d'être plus sacrifié.

Multiplier les disciples de Jésus, obtenir d'eux des vertus héroïques, étendre sur la terre entière la vigne qu'il a plantée, tailler ses rameaux, faire mûrir les fruits qui seront foulés sous le pressoir et qui fourniront le vin nouveau du Royaume, voilà l'œuvre du Père dans l'humanité qu'il a résolu de sauver.

Un amour infini débordait, en ce moment, de l'âme de Jésus.

— « Le Père m'a aimé », disait-il, « et moi aussi, je vous ai aimés. Pour vous, demeurez dans mon amour. Comme j'aime

le Père, ainsi vous devez m'aimer. Or, si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour, de même que moi, en gardant les préceptes de mon Père, je demeure dans son amour. Je vous ai dit toutes ces choses, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleine (1). »

Ceux que l'amour divin remplit, éprouvent la paix, la félicité, le rassasiement. Les aspirations qui agitent toute âme s'apaisent en eux; car elles sont comblées par cette charité « qui surpasse tout sentiment et qui garde notre cœur et notre intelligence (2) ».

On devine, à la lecture de ces pages encore brûlantes, l'émotion des disciples de Jésus, lorsque, s'acheminant, dans la nuit, vers la vallée du Cédron, il leur exprimait sa charité sans bornes.

— « Oui », disait-il, « mon seul précepte est que vous vous aimiez entre vous, comme je vous ai aimés (3). »

La pensée de sa mort prochaine traversa son esprit; il n'y vit, cette fois, que la preuve de son amour pour les siens; et son langage devint plus tendre encore :

— « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

« Vous êtes mes amis, si cependant vous faites ce que je vous demande. » Il insista sur ce mot d'amis. « Je ne vous appelle pas mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; je vous ai appelés mes amis, car tout ce que j'ai entendu du Père, je vous l'ai fait connaître. »

La confiance est en raison de l'amour; s'il est total, elle est totale. Nous sommes ici dans l'amour absolu : comme le Père aime son Fils et lui a tout révélé, le Fils aime les hommes qu'il a choisis et leur a donné tout ce qu'il tient du Père.

L'œuvre de la création est la moindre des œuvres de Dieu; et la constitution de l'univers a été livrée comme un problème à la sagacité du génie humain (4); mais l'œuvre de la Rédemption du monde par l'Incarnation du Fils de Dieu, par ses souffrances et par sa mort, par l'effusion de son Esprit sur toute chair, — cette œuvre la plus nécessaire, la plus sainte, puisqu'elle consomme tout, cette œuvre qui manifeste au maximum la sagesse, la bonté et la puissance infinies, — nous est connue par la foi seule et par la révélation que Jésus en a faite à ses amis.

(1) JEAN, XV, 11. — (2) *Philipp.*, IV, 7. — (3) JEAN, XV, 12. — (4) *Ecclés.*, III, 11.

Qu'ils ne s'exaltent pas; ils ne sont ce qu'ils sont que par la grâce (1).

— « Ce n'est pas vous », leur dit Jésus, « qui m'avez choisi; c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit et que votre fruit demeure, en sorte que tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, il vous le donne. »

Jésus appelle les siens; ils viennent à lui. Son élection est le principe de leur vie nouvelle. Leur destinée est grande : couvrir le monde, produire à la face du monde des fruits d'une vertu divine; mais leur force est divine aussi : le Père veille sur eux; ils lui demanderont, au nom de Jésus, toutes choses, et le Père les donnera.

Il leur dit encore, comme s'il ne pouvait assez le répéter :

— « Je vous le recommande, aimez-vous les uns les autres. »

Ce mot résume tout : ils trouveront en lui la force, la joie et la paix dans cette terre où ils vont se répandre, et où la haine les attend. Cette haine, génie infernal de l'humanité perdue, Jésus veut que ses disciples la connaissent, car elle est inévitable; il va la peindre à leurs yeux, les prémunir contre ses assauts; quelque terrible qu'elle soit, ils la vaincront.

— « Tandis que vous vous aimerez les uns les autres, le monde vous haïra. Si le monde vous hait, n'en soyez ni surpris, ni scandalisés, ni effrayés. Consolez-vous plutôt et sachez qu'il m'a haï le premier.

« Si vous aviez été du monde, il aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'en êtes point, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela, le monde vous hait. »

Le monde, dans le langage de Jésus, c'est l'humanité soumise à la puissance du mal. Tout y est vanité, concupiscence, orgueil; elle a l'égoïsme pour principe, pour loi et pour fin. Elle se préfère à tout, même à Dieu. Elle veut régner, dominer, jouir. Pour y réussir, elle ne recule devant rien; elle est prête à toutes les ruses, à toutes les tyrannies, à toutes les violences et à tous les crimes.

Jésus est le seul être humain en contradiction absolue avec le monde ainsi compris; de là, cette haine amoncelée contre lui, et qui est au fond la haine de Dieu, la haine du bien.

(1) *I Cor.*, xv, 10.

Ses disciples en héritent : — « Souvenez-vous », leur dit-il, « de la parole que je vous ai souvent rappelée : Le serviteur n'est pas plus grand que son Maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre.

« Et ils feront tout contre vous, à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé. »

Cette haine du monde, Jésus l'avait rencontrée dans le peuple juif, sous sa forme la plus horrible : l'hypocrisie d'un faux zèle, d'une fausse piété et d'une religion pervertie. La pensée des coupables l'émut.

— « Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse. Ils m'ont eu en haine; et celui qui me hait, hait mon Père. Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que personne autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant, ils ont vu, et ils m'ont eu en haine, moi et mon Père. »

Ces paroles, d'une tristesse poignante, mettent à nu le fond secret de l'incrédulité juive. Ces représentants officiels de la vérité religieuse, de la Loi sainte et du culte, — Jésus le dit, — ignoraient Dieu et ne l'aimaient pas. S'ils eussent aimé le Père, ils eussent accepté Jésus qu'il envoyait; et s'ils eussent aimé Dieu, ils eussent aimé Celui qui leur apportait sa parole et qui accomplissait au milieu d'eux ses œuvres saintes.

Leur religion hypocrite cachait des esprits sans foi et des consciences asservies à la puissance du mal.

En repoussant Jésus, ils ont réalisé une parole du prophète : « Ils m'ont haï pour rien (1). » Mais le Père recueille son Fils répudié et honni : — « Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, rendra témoignage de moi (2). »

Il ne lui donnera pas seulement l'éternité de sa gloire, il l'exaltera même en ce monde. Le dernier mot ne restera point ici-bas à l'erreur et à la haine, mais à la vérité et à l'amour.

— « Et vous », ajouta-t-il, « vous aussi, vous rendrez témoignage, vous qui avez été, dès le commencement, avec moi (3). »

L'Esprit de vérité, s'emparant des rares disciples témoins de

(1) *Ps.* XXXIV, 19. — (2) JEAN, XV, 26. — (3) JEAN, XV, 27.

toute la vie de leur Maître, a constitué l'Église; et l'Église, à peine créée, a publié aux quatre vents du ciel la sainteté, la justice, la bonté, la divinité de Jésus. Sa voix, qui s'amplifie avec les siècles, domine tous les outrages, le blasphème des Juifs et l'incrédulité des derniers temps. Rien n'a pu l'étouffer ni la comprimer. A ceux qui écoutent les bruits, les rumeurs, les cris dont l'humanité est pleine, elle s'impose comme la voix la plus forte, la plus harmonique, la plus sainte, la plus indéfectible : elle a la force du martyre, la sainteté de la vertu, la grandeur du génie, l'indestructibilité de la foi. Quel homme, en cette terre, a jamais vu s'élever autour de lui pareils témoignages, pareilles acclamations?

Après avoir encouragé ses disciples par une divine espérance, et leur avoir montré le crime de ses persécuteurs prêts à déverser sur eux toute la haine dont ils l'auront poursuivi le premier, Jésus ajouta :

— « Ne soyez point scandalisés. Ils vous excommunieront ; vous serez sans synagogues, et même l'heure vient où quiconque vous tuera, croira rendre un culte à Dieu. Et ils vous feront ces choses, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi. Mais je vous les ai dites, afin que, l'heure venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous les ai point dites dès le commencement, parce que j'étais avec vous (1). »

Tout ce que Jésus, dans ses confidences suprêmes, veut livrer à ses disciples, atteint les dernières profondeurs. Il leur avait souvent parlé du Père et de l'Esprit, enseigné leurs devoirs et témoigné son affection et sa tendresse; jamais comme aujourd'hui. En les formant à l'apostolat, il leur avait annoncé déjà la persécution et la haine. Aujourd'hui, il leur apprend, à ce sujet, un détail nouveau et particulièrement douloureux. Ce ne sont pas les païens qui les persécuteront, c'est le peuple de Dieu. Ces autorités, qu'ils regardent et respectent comme saintes, qui ont l'onction de Dieu et qui parlent du haut de la chaire de Moïse, après avoir rejeté Jésus, les poursuivront sans merci. C'est au nom de Dieu même qu'ils seront haïs, excommuniés, mis à mort.

Il y a quelque consolation à tomber sous les coups de ceux qui nient et haïssent Dieu; mais souffrir, être persécuté par le pouvoir religieux traître à sa mission, être immolé par lui

(1) JEAN, XVI, 1 et suiv.

comme blasphémateur de Dieu, lorsqu'on le loue; comme destructeur du culte, lorsqu'on l'améliore, voilà le plus cruel des martyres. Jésus l'a enduré, ses disciples fidèles devront le subir.

Les Onze sont avertis : le souvenir des paroles du Maître les raffermira, quand il ne sera plus.

La pensée de la séparation revenait sans cesse à leur esprit, les remplissant de tristesse; Jésus les réconfortait. Il avait voulu les inonder de la joie dont il tressaillait lui-même, en allant à son Père; mais ils sont uniquement préoccupés de l'abandon où son départ va les jeter.

— « Maintenant que je vais auprès de Celui qui m'a envoyé », leur dit-il, « aucun de vous ne me demande : Où allez-vous? La tristesse remplit votre cœur. Reprenez courage. Je vous dis la vérité : il est utile que je m'en aille. Car, si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous; mais lorsque je m'en serai allé, je vous l'enverrai (1). »

Lorsque Jésus vivait, volontairement soumis aux lois de l'humanité souffrante, passible, mortelle, il n'en était pas moins rempli de l'Esprit, et l'Esprit rayonnait sur tous ceux qui l'approchaient; mais son action semblait restreinte par les lois mêmes qui limitaient la nature humaine en Jésus. Pour qu'elle devînt envahissante, souveraine, universelle, l'humanité qui en était le foyer devait entrer dans son état de souveraineté universelle et triomphante. Alors, du sein du Père où elle régnerait glorieuse, elle donnerait son plein essor à l'Esprit; et l'œuvre de sanctification, de consolation et de force serait inaugurée : voilà la promesse réconfortante.

— « Quand il sera venu », dit Jésus, « il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement : de péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi; de justice, parce que je m'en vais à mon Père, et vous ne me verrez plus; de jugement, parce que le Prince de ce monde est jugé, condamné (2). »

Ces trois mots, mystérieux et sans fond, décèlent toute l'œuvre de l'Esprit-Saint, et la victoire qu'il va remporter, par les disciples de Jésus, sur le monde.

Le monde, païen et juif, ne reconnaît pas son état de péché; mais en refusant de se rallier à Jésus, il verra cet état s'aggraver sans mesure, et le monde sera ainsi convaincu de péché. Pour sortir du mal, il faut croire à l'unique Sauveur;

(1) JEAN, XVI, 5 et suiv. — (2) JEAN, XVI, 8 et suiv.

et cette foi qui, par l'action de l'Esprit, va devenir la foi d'un peuple saint, innombrable, prouvera à tous que le Christ est le principe de la sainteté et de toutes les vertus.

Le monde ignore la justice, la justice qui rend l'homme parfait et agréable à Dieu. Elle n'existe originairement et pleinement qu'en un seul être, celui que les Juifs ont condamné comme malfaiteur. Mais l'Esprit de Dieu, arrachant Jésus à la mort et à cette terre de péché, pour le ravir dans le ciel, à la droite du Père, jaillissant de lui comme une flamme pour embraser le monde, — cet Esprit prouvera à tous ceux qui veulent voir, où est la justice.

Le monde ne sait pas sur qui tombe le jugement, il se croit le maître, et ne se doute point que le principe sur lequel il s'appuie, le chef duquel il relève, dans son activité désordonnée et perverse, sont les véritables condamnés de Dieu.

Le vaincu n'est point Jésus, c'est le Mal; il l'a terrassé par sa mort. L'Esprit, en arrachant les âmes à la tyrannie que le mal exerce, prouvera sa défaite dans la durée des siècles, et convaincra le monde de jugement. Tout être saint, à l'exemple du Maître, est un témoin vivant qui atteste que Satan est vaincu.

Après avoir confié à ses disciples tant de vérités qu'ils ne pouvaient comprendre qu'à demi, Jésus s'arrêta.

— « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne les pouvez porter à présent (1). »

Jusque dans ses réticences, il leur prouvait son amour.

— « D'ailleurs, lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous enseignera toute la vérité; il ne parlera point de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu du Père et de moi, et il vous annoncera l'avenir.

« Il vous glorifiera, car il recevra tout de moi et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi, et l'Esprit de vérité qui recevra de moi, vous l'annoncera. »

C'est lui, en effet, qui devait initier pleinement les apôtres à ce que saint Paul appelait « le mystère de Jésus (2) », à ce que Jésus appelle « toute la vérité ». Il leur apprendra la Rédemption universelle par la mort du Messie, l'abrogation du culte mosaïque, la réprobation d'Israël, l'appel des Gentils, et la grandiose évolution du Règne de Dieu.

(1) Jean, xvi, 12. — (2) *Éphés.*, iii, 4 et suiv.

Les derniers instants s'écoulaient.

— « Encore un peu de temps », dit Jésus, « et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père (1). »

Paroles énigmatiques, allusion obscure à la courte période de la mort et de l'ensevelissement, pendant laquelle Jésus allait disparaître aux regards des disciples attristés et dispersés, gardant à peine une lueur d'espérance et de foi, puis à la période glorieuse de sa vie ressuscitée pendant laquelle Jésus se montrerait aux siens, les consolant, les instruisant encore, et finalement, retournerait à son Père, pour leur envoyer l'Esprit.

Les Onze ne comprenaient pas; ils se demandaient l'un à l'autre, en silence, ce que voulait dire le Maître. Il le leur expliqua.

— « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.

« Une femme, lorsqu'elle enfante, a de la tristesse, parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de sa joie, parce qu'un homme est né dans le monde.

« Vous aussi, quand j'aurai disparu, vous aurez de la tristesse; mais vous me reverrez, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.

« En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien; en vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent, vous n'aviez rien demandé en mon nom; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine. »

Tandis que Jésus était avec les siens, c'est à lui qu'ils s'adressaient; il était leur conseil, leur soutien, leur joie visible; disparu, c'est son Esprit qui le remplace. Il vivra par lui dans leur conscience, et ils n'auront plus besoin de l'interroger. Autrefois, il leur parlait des choses divines, en paraboles, dans un langage figuré qui voilait la vérité tout en la révélant; mais l'Esprit qu'il enverra déchirera le voile, et, dans une langue que nulle oreille n'entend, que nulle bouche ne peut parler, il leur communiquera les mystères de Dieu. Ce Maître intérieur leur inspirera ce qu'il faut, les illuminera de

(1) JEAN, XVI, 16 et suiv.

toute clarté; et de même que Jésus, lorsqu'ils auront reçu son Esprit, les apôtres et les fidèles obtiendront tout du Père. Voilà la vraie, l'unique prière efficace. Ce n'est pas nous qui prions, c'est l'Esprit de Jésus qui prie en nous. Ce que les païens et les Juifs nomment prière, est une demande humaine; elle n'a point sa source dans l'amour éternel, elle ne saurait avoir accès dans l'amour du Père; de là, sa stérilité. Mais la prière de Jésus est toujours efficace, car le Père, qui l'entend, nous aime.

— « En ce jour, dit-il, vous demanderez en mon nom, et je ne dis pas que je prierai pour vous le Père; car le Père vous aime, lui-même, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.

« Oui, je suis sorti du Père, et je suis venu en ce monde; maintenant, je quitte le monde et je vais au Père. »

Ces quelques mots résument tout l'être et toute l'histoire du Fils éternel de Dieu. Il n'a pas été, comme nous, tiré du néant, il est sorti du Père, éternellement engendré; il est venu en ce monde, incarnant sa forme divine dans une nature d'homme souffrant et mortel; maintenant, par la mort, il quitte ce monde, dépouille, en mourant, l'infirmité et la mortalité, et va au Père qui le revêtira, jusque dans sa forme humaine, de sa gloire et de sa puissance.

Les Onze, à ce moment, furent éblouis et ravis. Le Maître avait deviné leurs pensées secrètes, leur doute; sa parole leur parut tout en clarté. — Voilà, s'écrièrent-ils, vous nous parlez ouvertement et sans nulle parabole. Nous voyons à présent que vous savez toutes choses; vous lisez dans nos pensées, il n'est pas besoin qu'on vous interroge; aussi, nous croyons que vous êtes sorti de Dieu (1).

La divinité de Jésus rayonnait en eux et sur eux; c'est la foi que le Maître voulait. En l'entendant exprimer par les siens, il dut tressaillir.

— « Vous croyez maintenant », leur dit-il. Mais la vue de l'avenir, et d'un avenir menaçant, lui fit ajouter avec tristesse :

« L'heure arrive, et déjà elle est là, où vous serez dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul..... » Puis, se reprenant : « Non, je ne suis pas seul, le Père est avec moi.

(1) JEAN, XVI, 29 et suiv.

« Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix ; en ce monde vous avez la tribulation ; mais enhardissez-vous, j'ai vaincu le monde (1). »

Ces mots de triomphe et d'absolue confiance achevèrent l'entretien.

(1) JEAN, XVI, 29 et suiv.

CHAPITRE IX

LA PRIÈRE DE JÉSUS. — SON AGONIE. — SON ARRESTATION.

Jésus, cheminant avec les Onze vers Gethsémani, était arrivé dans la vallée du Cédron, celle même que l'Écriture nomme le val de Savé ou du Roi (1). Abraham y avait rencontré Melchisédech, le roi de Salem, qui offrit à Dieu le pain et le vin et bénit le Père des croyants (2).

David, pour échapper à la colère d'Absalon, l'avait traversée, pieds nus et la tête voilée, avec ses serviteurs fidèles, s'enfuyant au désert (3).

Un ruisseau, maintenant desséché, coulait dans le fond de la gorge, et allait grossir au delà de Siloé la source de Bir-Éyoub qui jaillit à grands flots, à la saison des pluies, et se précipite vers la mer Morte, à travers un sol brûlant et calciné, où elle se perd.

Rien de plus triste et de plus recueilli que cet ouady étroit, avec ses monuments funèbres, les tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, et ses sépulcres qui couvrent tout le versant oriental.

C'est là, croyons-nous, en face de ces mausolées, que Jésus s'arrêta. Avant de s'immoler lui-même, victime et prêtre éternel, il adresse à son Père la prière qui renferme toute la vertu de son sacrifice et qui en est l'âme.

Il prie tout haut; les Onze doivent être initiés à ce sacrifice qui est sa grande œuvre; et après avoir, comme il le faisait toujours, levé les yeux au ciel, il dit :

— « Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que

(1) *Gen.*, XIV, 5, 17. — (2) *Gen.*, XIV, 18. — (3) *II Rois*, XV, 11.

votre Fils vous glorifie (1). Glorifiez-le comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la Vie éternelle. Et ceci est la Vie éternelle qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus le Christ.

« Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Et maintenant, glorifiez-moi, vous, Père, auprès de vous-même, de la gloire que j'avais, avant que le monde fût, auprès de vous.

« J'ai révélé votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils connaissent maintenant que tout ce que vous m'avez donné est de vous. Les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données; et ils les ont reçues, et ils ont connu vraiment que je suis sorti de vous; et ils ont cru que vous m'avez envoyé.

« Je prie pour eux. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Ainsi, tout ce qui est mien est vôtre, et tout ce qui est vôtre est mien. Et je suis glorifié en eux.

« Et bientôt, je ne suis plus dans le monde, et eux sont dans le monde. Et moi, je vais à vous.

« Père saint, gardez-les en votre nom, ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.

« Lorsque j'étais avec eux, dans le monde, je les gardais en votre nom. Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés; aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de la perdition, afin que l'Écriture fût accomplie.

« Or, maintenant, je viens à vous, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient la joie, — la mienne, — accomplie en eux.

« Je leur ai donné votre parole, et le monde les a pris en haine; car ils ne sont pas du monde, comme moi non plus je ne suis pas du monde. Je ne demande pas que vous les ôtiez du monde, mais que vous les gardiez du Mauvais. Non, ils ne sont pas du monde, comme moi non plus je ne suis pas du monde.

« Sanctifiez-les dans la Vérité. La parole, — la vôtre, — est Vérité.

(1) JEAN, XVII, 1 et suiv.

« De même que vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde, et pour eux, je me sanctifie, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité.

« Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui croient par leur parole en moi.

« Je vous prie que tous soient un. Comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, qu'eux aussi en nous soient un, en sorte que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et moi, je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un; moi en eux et vous en moi : qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme je vous ai aimé.

« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ceux-là soient avec moi; je veux qu'ils voient ma gloire, celle que vous m'avez donnée; car vous m'avez aimé avant la constitution du monde.

« Père juste, le monde ne vous connaît pas; mais moi, je vous connais, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé; et je leur ai fait connaître votre nom et le ferai connaître encore. Ainsi l'amour dont vous m'avez aimé sera en eux, et moi aussi en eux. »

Cette prière de Jésus est plus vaste que la terre et les mondes, supérieure à tous les temps, plus grande que le ciel visible vers lequel il levait les yeux; elle est infinie, éternelle, comme Dieu à qui elle s'adresse, comme l'amour qui l'inspire, comme les demandes qu'elle formule, comme les forces divines qu'elle met en action.

Seigneur et Maître « de toute chair » dans le but de communiquer la Vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés, Jésus demande que la volonté divine s'accomplisse en lui et dans l'humanité.

Associer à sa propre vie les intelligences créées à son image, être glorifié par elles, en se révélant à elles dans la vérité, et régner en elles par l'Esprit d'amour infini : tel est le plan de Dieu.

Jésus a déjà commencé l'œuvre; il a rallié ses élus dans la foi. Ils ont reçu son enseignement, ils connaissent le nom du Père, ils savent qu'il est lui-même le Fils de Dieu, sorti du Père et envoyé par lui. Il demande maintenant d'être glorifié,

et de recevoir la gloire qu'il avait auprès de Lui, avant que le monde fût.

Être reconnu comme le Fils de Dieu, égal du Père, c'était la plus grande gloire, la seule que Jésus ait cherchée au milieu des hommes : elle lui sera donnée. Nul autre que lui ne sera appelé le Fils de Dieu. Lorsque Jésus demande à son Père, il est toujours écouté. Il ira par la mort à la résurrection, quittera cette terre dans une ascension glorieuse, et bien qu'invisible, devenu triomphant dans son humanité transfigurée, immortelle et souveraine, il continuera, par l'Esprit qu'il va envoyer, la réalisation du Règne de Dieu.

Comme il prie pour lui-même, il prie pour ses disciples. Il ne sera plus là pour les garder, il demande au Père de les garder en son nom. Au milieu de ce monde qui les hait à cause de lui, ils n'ont rien à redouter : la force du Père est avec eux.

Ce monde est mauvais : ils n'en sont pas; depuis qu'ils ont cru à sa parole, ils sont au Père et à lui. Jésus demande qu'ils soient préservés du Mauvais et qu'ils se sanctifient. A son exemple, ils sont envoyés dans le monde comme des victimes; il veut qu'ils soient tout entiers à l'accomplissement de la volonté du Père, qu'ils s'aiment comme le Père et le Fils s'aiment, qu'ils soient un comme le Père et le Fils sont un. Dans ce monde, où l'égoïsme divise tout et arme les individus les uns contre les autres, il demande qu'ils aient entre eux la charité qui unit, et qu'ils apparaissent comme le grand signe de sa mission divine.

Sa demande s'étend à tous ses disciples de l'avenir. Il les voit à travers les temps et l'espace, dispersés sur la terre; et il prie le Père que, malgré le temps et tout ce qui divise, eux soient un comme le Père et le Fils sont un. Unité prodigieuse et sainte qui fonde l'éternelle famille des croyants, elle sera la preuve que le Père les aime comme il aimait son Fils Jésus.

Il demande enfin que là où il sera, tous ceux que le Père lui a donnés soient avec lui, dans le même ciel, dans la même immortalité : il le veut, dit-il avec énergie, comme un Fils sûr d'exprimer la volonté du Père, et possédant la plénitude des droits. Il veut que tous voient sa gloire, et qu'en la voyant, ils soient dans l'éternelle Vie; car la gloire du Fils de Dieu est de connaître son Père, d'être connu et aimé de lui.

Ainsi sera réalisée l'œuvre de l'éternelle sagesse, de l'éternelle bonté. La prière de Jésus est la force immanente et

motrice de son Royaume; elle nous pénètre, elle nous emporte dans cette unité qui doit constituer la famille des esprits associés à la vie de Dieu. Tandis que le monde s'agite dans le tourbillon terrestre, les âmes élues à l'appel du Christ se dégagent de l'étreinte du mal, et s'unissent à Celui qui les délivre.

Après sa prière, Jésus franchit le Cédron (1).

— « Vous allez tous », dit-il à ses disciples, « être scandalisés en moi, cette nuit; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées (2); mais après que je serai ressuscité, je vous devancerai en Galilée. »

Pierre s'émut. Le Maître lui avait déjà, quelques heures plus tôt, prophétisé son reniement, il n'y peut croire. — Quand tous, ô Maître, seraient scandalisés en vous, s'écria-t-il, moi, jamais! — « Toi? » répondit Jésus, « en vérité, je te le dis, aujourd'hui, dans cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renonceras trois fois. » Et Céphas, toujours présomptueux, reprenait : — Alors même qu'il me faudrait mourir avec vous, non, je ne vous renierai pas (3).

Les Onze, en même temps, protestaient avec énergie de leur fidélité.

Ils longèrent la rive gauche du ruisseau, et, à la suite de leur Maître, ils remontèrent la vallée, jusqu'au mont des Oliviers. Les jardins à Jérusalem, comme dans beaucoup de villes d'Orient, n'étaient pas dans l'enceinte, mais à l'entour des murs, et principalement sur le versant occidental de la colline des Oliviers. Au pied de cette colline, à cent pas et sur la rive gauche du torrent, il y en avait un qu'on appelait Gethsémani. Jésus s'y retirait souvent, le soir, avec ses disciples, pour prier; il a dû, dans ses divers séjours à Jérusalem, y passer bien des nuits. L'endroit est recueilli et triste, austère et religieux. Le regard, en s'élevant, ne voit, à l'occident, sous le ciel, que les grandes murailles du Temple, le sommet des édifices sacrés et la sombre tour Antonia; à droite, le mont Scopus dénudé; à gauche, la vallée de Josaphat avec ses tombes.

Jésus aimait ce jardin solitaire.

Il voulut y prier une dernière fois et y être broyé par la

(1) JEAN, XVIII, 1. — (2) ZACH., XIII, 7. — (3) MATTH., XXVI, 31 et suiv.; MARC, XIV, 27 et suiv.

douleur, comme le fruit de l'olivier sous le pressoir de Gethsémani (1).

Il entra dans l'enclos avec les Onze (2), et leur dit : « Asseyez-vous ici, pendant que j'irai là pour prier. » Il emmena Pierre, Jacques et Jean, et s'éloigna avec eux de la distance d'un jet de pierre. Il commença à s'attrister; il était saisi d'épouvante et d'angoisse.

— « Mon âme est triste jusqu'à la mort », leur dit-il, « demeurez ici et veillez avec moi. »

Il s'avança un peu, et tomba à genoux, le visage contre terre; et les trois disciples l'entendaient prier, afin que cette heure passât loin de lui :

— « Père, s'il vous est possible, — tout vous est possible, — éloignez ce calice de moi. Cependant, non ce que je veux, mais ce que vous voulez ! »

Il vint vers ses disciples et les trouva endormis.

— « Simon », dit-il en s'adressant à Pierre, « tu dors; tu n'as pas pu veiller une heure avec moi. »

Pierre, qui se disait prêt à mourir, dormait. Jésus lui reprocha doucement sa faiblesse, et ajouta : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. L'esprit est prompt, et la chair est faible. » Mot profond à l'adresse des Onze : par l'esprit et la volonté, ils n'hésitent pas à suivre leur Maître jusqu'à la mort; mais sous le poids de la matière qui aggrave l'esprit, ils défaillent déjà.

Jésus s'éloigna une seconde fois.

Il disait : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! »

Il revint encore, il les trouva dormant. Leurs yeux étaient appesantis; ils ne savaient que lui répondre. Il les laissa de nouveau, et pria une troisième fois :

— « Père, si vous le voulez, éloignez ce calice de moi. Cependant, que votre volonté, et non pas la mienne, se fasse ! »

Alors, un ange du ciel lui apparut qui le soutenait.

Tombé en agonie, il redoublait sa prière; et il eut une sueur, comme des gouttes de sang qui ruisselaient à terre.

S'étant levé, après sa prière, il revint une troisième fois à ses disciples, et les trouva dormant toujours, accablés par la tristesse.

(1) En hébreu : Pressoir d'olives.
(2) MATTH., XXVI, 36 et suiv.; MARC, XIV, 32 et suiv.; LUC, XXII, 40 et suiv.

— « Vous dormez encore », leur dit-il; « oui, dormez le peu qui nous reste. Reposez-vous. »

Tel est, d'après les trois premiers Évangiles, le récit authentique de la prière et de l'agonie de Jésus à Gethsémani.

L'école mythique n'osera prétendre qu'il a été imaginé pour glorifier Jésus. Les païens, comme Celse et Julien, se scandalisaient de ce qu'ils nommaient sa faiblesse devant la mort; et les Docètes, qu'offusquait l'humanité dans le Christ, le retranchaient de l'histoire.

La scène de Gethsémani est une des plus grandes, à la vérité, et pour qui sait la comprendre, une des plus émouvantes. Jamais Jésus n'avait laissé voir, pendant sa vie, à ses plus intimes disciples, une pareille douleur. En passant le Cédron, en franchissant le seuil du jardin des Oliviers, la sérénité de son âme se voila, une angoisse inexprimable l'envahit.

Au moment même où sa passion, où son supplice va commencer, il se trouble, s'épouvante, défaille, et se sent triste à mourir. Tout à l'heure, il se hâtait vers la mort et la demandait à son Père comme le moyen de le glorifier; autrefois, il l'appelait « son calice », et disait : « Combien je suis pressé de le boire! » Il la nommait « son baptême », et disait : « Qu'il me tarde d'en être baptisé! » Maintenant, il crie avec détresse : « O Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne! »

Quel est ce combat intérieur? La volonté de Jésus faiblit-elle devant celle de son Père? Sa résolution de mourir s'ébranle-t-elle? Non; car au plus fort de la lutte qui le bouleverse, il dit : « Père, que votre volonté, et non la mienne, se fasse! »

Mais la volonté n'est pas tout dans l'homme; même en ceux que Dieu remplit et qui lui obéissent sans réserve, il y a un ensemble de facultés sensibles qui répugnent à la douleur; un instinct de conservation, une volonté de vivre qui résiste à la mort.

Ces facultés sensibles et cette volonté de vivre avaient en Jésus, comme tout ce qui tient à l'essence de l'homme, leur parfaite énergie.

Il pouvait s'affranchir de la douleur et de toute répugnance à mourir : il ne l'a point voulu. C'est par la souffrance et par la mort qu'il est vraiment homme; c'est par elles qu'il est « l'Agneau de Dieu, et qu'il enlève le péché du monde ». Il souffrira, il mourra; et tout ce que la souffrance peut conte-

nir d'amertume, tout ce que la mort a d'affreux, il l'acceptera. Loin d'empêcher la torture, Dieu, qui est en lui, va y mettre l'infini.

L'homme ne connaît pas les douleurs qui l'attendent; Jésus les voit à l'avance. Le tableau passe devant ses yeux : la trahison, l'abandon des siens, la flagellation, les soufflets, les crachats, les moqueries, les coups, l'injustice de sa condamnation, la mort ignominieuse et atroce.

A ses propres souffrances, s'ajoutent toutes celles qui tortureront à cause de lui, dans la durée des siècles, ses disciples aimés, en qui il vivra, avec qui il ne fait qu'un. C'est un fleuve de sang qui jaillit de lui, un océan qui l'enveloppe.

Voilà comment se lave le péché du monde.

Le mal qui appelle tant de douleurs, lui apparaît plus terrible encore. Sa conscience humaine en porte tout le poids. Le plus grand supplice de l'être saint est le spectacle du mal moral. Jésus l'a connu dans tout ce qu'il a de hideux : dans son principe, dans ses développements, dans sa damnation finale. Il a mesuré cette haine inextinguible qui allume le feu du jugement. Il a pris sur lui, dit un prophète, l'iniquité de tous (1), il l'a faite sienne, dans cette heure atroce de Gethsémani; il en a bu toute la honte. Les torrents du mal l'ont bouleversé.

Il en serait mort, si la force de Dieu, celle même qui le livrait à l'agonie, ne l'eût soutenu, pour le réserver à d'autres supplices. Il n'a pas la sueur froide des moribonds; mais, sous le poids qui l'écrase, il a une sueur étrange, inouïe, comme des gouttes de sang qui ruissellent à terre. Il a voulu que trois de ses disciples fussent témoins de cette scène, afin que l'on sût par eux dans quel abîme de douleurs la volonté de son Père l'avait précipité; afin que l'on apprît, à son école, comment on souffre, comment on se résigne, comment on aime.

En face des sacrifices que le devoir lui commande et que la volonté de Dieu lui impose, l'homme se raidit, s'exalte ou succombe; dans une fierté stoïque, il affecte parfois de ne pas reconnaître qu'il souffre, et dit à la douleur : Tu n'es pas. C'est un mensonge. Quelquefois, ravi au-dessus de ses sens, il a, comme certains martyrs, une ivresse extatique qui ne lui laisse pas sentir la souffrance. Les âmes vulgaires, accablées par le

(1) ISAIE, LIII, 6.

mal, fléchissent, désertant le devoir et repoussant la volonté de Dieu, pour fuir la torture et la mort.

Jésus se montre dans la vérité de la nature humaine, sans raideur, sans exaltation, au-dessus de toute faiblesse. Il trouve le calice amer et il le dit; il sent, avec une force effrayante, infinie, tout ce que le mal peut produire de tristesse, d'épouvante et de dégoût à vivre; mais sa volonté délibérée trouve dans la prière, et dans l'union au Père, le courage et la résolution de boire le calice et d'accomplir jusqu'à la mort le commandement du Père.

L'agonisant de Gethsémani, dans la douceur de sa résignation, est le modèle achevé de tous ceux qui souffrent, de tous ceux qui veulent, malgré la douleur et la mort, être fidèles au devoir, à leur tâche et à Dieu. Nul n'a souffert comme lui, ne s'est résigné et n'a aimé comme lui.

Avant d'engager la lutte de la vie publique, il s'était retiré au désert pour y repousser les suggestions du Mauvais; avant de mourir, il vient dans ce jardin de Gethsémani, pour y vaincre toutes les défaillances de la nature humaine, en identifiant sa volonté avec celle de son Père. Sa vie a été sans péché; sa mort sera sans faiblesse.

Sa résolution est prise. La véhémence de la crise passée, il apparaît réconforté de Dieu, debout, au milieu de ses disciples dormant. La fatigue les accable, la tristesse les endort; ils n'ont pas eu le courage de la prière, ils vont entrer dans la tentation. Jésus attend et veille; le moment terrible est venu. — « Levez-vous », dit-il aux siens, allons! « Celui qui doit me trahir est proche. » Et, comme s'il eût voulu se livrer lui-même, il vint avec les Onze au-devant du traître, à l'entrée de Gethsémani.

Il parlait encore, lorsqu'une troupe nombreuse parut (1). Elle était composée des soldats de la cohorte romaine et de sergents du Temple. On pouvait remarquer aussi quelques personnages de l'aristocratie sacerdotale, des docteurs et des anciens, et même le commandant en chef de la cohorte. La réunion des légionnaires avec la garde du Temple suppose que les autorités juives s'étaient concertées avec le gouverneur romain, pour arrêter Jésus. D'après la législation romaine des provinces conquises, aucune arrestation ne pouvait avoir lieu sans l'intervention du pouvoir civil. Il fallait, d'ailleurs, éviter

(1) MATTH., XXVI, 47 et suiv.; MARC, XIV, 43 et suiv.; LUC, XXII, 47 et suiv.

tout désordre; et même en agissant la nuit, et avec célérité, il y avait à craindre que la foule mise en éveil, apprenant l'arrestation du Prophète, ne s'ameutât. Le mont des Oliviers était le quartier des pèlerins de Galilée. La cohorte était là, prête à réprimer tout tumulte.

Ces gens étaient armés d'épées et de bâtons, munis de lanternes et de torches. Un homme les conduisait et marchait en avant : c'était Judas.

Il connaît la retraite du Maître (1), il y est venu souvent avec lui : il y mène la troupe. Afin de prévenir toute méprise, le traître a imaginé un signe pour indiquer la victime : — Celui que je baiserai, leur dit-il, c'est lui, saisissez-le et emmenez-le. Le Maître embrassait d'ordinaire le disciple; le disciple, rarement.

Il allait entrer dans Gethsémani, lorsque Jésus, précédant les Onze, vint à sa rencontre. Judas s'approcha. — Salut, Maître, lui dit-il, et il le baisa.

— « Mon ami, qu'es-tu venu faire? Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser! » Ce fut la dernière parole que le misérable entendit de la bouche du Maître. A son baiser hypocrite, Jésus répond par le mot d'ami. Judas pouvait y sentir l'amour qui pardonne tout au repentir, même l'hypocrisie et la trahison.

Alors, Jésus s'avanca résolument vers la troupe. — « Qui cherchez-vous? » dit-il. — Jésus de Nazareth. — « C'est moi! » A ce mot, ils furent renversés et tombèrent à terre.

Celui qui venait de laisser voir au traître une bonté divine, fait éclater d'un mot sa force également divine. On peut repousser son amour; mais nul ne résisterait à sa puissance, s'il voulait tout briser. Son ascendant, lorsqu'il lui plaît, est souverain; sa majesté, lorsqu'il la déploie, terrifiante. C'est par elle qu'il chassait les vendeurs du Temple, et qu'à diverses reprises il a fait tomber les pierres des mains de ses ennemis exaspérés. Aujourd'hui, il la montre une dernière fois; il faut qu'on sache qu'il est la Victime volontaire. On ne s'empare de lui que parce qu'il le veut. On ne touchera pas à ses disciples; on le prendra seul, parce qu'il le veut.

Les gardes renversés se relevèrent. De nouveau, Jésus leur dit : « Qui cherchez-vous? » Ils répondirent : — Jésus de Nazareth.

(1) JEAN, XVIII, 2-11.

— « Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci », ajouta-t-il, en montrant les siens groupés derrière lui. La parole qu'il avait dite à son Père, en priant, devait s'accomplir à la lettre : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés (1). »

A ce moment, les satellites jetèrent la main sur lui. Les disciples, voyant leur Maître arrêté, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous de l'épée? L'instinct de la violence les emportait. Simon, sans attendre la réponse de son Maître, tira l'épée, frappa un des serviteurs du grand prêtre, un certain Malchus, et lui coupa l'oreille droite. Jésus calma aussitôt ses disciples; et, s'adressant à Pierre, il lui dit : « Remets ton épée dans le fourreau, ceux qui prendront le glaive périront par le glaive. Le calice que mon Père m'a donné à boire, ne le boirai-je donc point?

« Penses-tu que je ne puisse prier mon Père de m'envoyer aussitôt plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliraient les Écritures, qui déclarent que cela doit être fait ainsi? »

Puis, il toucha de la main l'oreille de Malchus, et il le guérit.

— « Vous êtes venus à moi », dit-il aux princes des prêtres et à toute cette cohorte, « avec des épées et des bâtons, comme à un voleur. Quand j'étais tous les jours avec vous dans le Temple, vous n'avez pas mis la main sur moi; mais c'est ici votre heure, et l'heure de la puissance des ténèbres. »

Alors, tous les disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite. Un jeune homme le suivait, couvert seulement d'un linceul. On voulut le saisir, mais laissant le linceul, il s'enfuit nu.

Jésus resta seul, lié et garrotté, sous la garde de la cohorte, des tribuns et des satellites du Sanhédrin.

On voit avec quelle fermeté, dans le premier acte de sa passion, la victime répudie et comprime toute violence, même animée d'un bon zèle. Celui qui disait : « Je suis venu donner ma vie », ne souffre pas que, pour le défendre, on attente à la vie de ses agresseurs. Du reste, l'arrestation de Jésus, bien que tyrannique et brutale, émanait de l'autorité légitime, du pouvoir romain représenté par le tribun et ses soldats, et du pouvoir religieux représenté par les satellites du Temple et

(1) JEAN, XVII, 12.

les envoyés du grand prêtre. La résistance armée à laquelle se laissait emporter Pierre, était à la fois inconsidérée et vaine. Alors même qu'elle eût pu être efficace, provoquer un mouvement de révolte dans la foule des Galiléens, elle était contraire à la volonté de Jésus et à celle de Dieu.

En ordonnant à son disciple de remettre le glaive au fourreau, Jésus ne condamne point l'usage légitime de la force. Il est permis à l'homme de se défendre, et dans toute société bien ordonnée, le pouvoir est armé pour le triomphe du droit et l'expiation des coupables. L'autorité qui ne sait pas sévir et venger, sévir contre le mal et venger l'innocence, trahit un mandat divin. Mais, au-dessus des sociétés terrestres fondées sur la justice, Jésus, par sa mort, en établit une autre fondée sur la charité. Dans la première, il faut que force reste au droit, et on le maintient ; dans la seconde, on l'immole. C'est l'abnégation volontaire et la mansuétude qui amènent le Règne de Dieu, de la conscience et du bien.

Jésus n'a point usé de la force ; il apparaît toujours l'être doux et bon. Il se cache et il fuit ; il ne se défend pas violemment. Il veut que ses disciples soient comme lui. Si on les poursuit, qu'ils se dérobent ; si on les saisit, qu'ils meurent.

L'ordre donné à Pierre de remettre l'épée au fourreau est un ordre éternel. L'homme au service de Dieu imitera Céphas, il essayera bien des fois de frapper pour défendre la vérité et le Christ ; mais il entendra toujours la voix du Maître lui crier : « Arrête ! celui qui prend l'épée périra par l'épée. » La charité de Dieu guérira les plaies que la violence de l'homme aura faites ; et, instruits par l'exemple de Jésus, les disciples, acceptant le rôle de victimes, et remettant au Père le soin de les défendre, s'en iront mourir comme il est mort.

CHAPITRE X

JUGEMENT DE JÉSUS.

Jésus, captif, fut emmené sans bruit vers le palais du grand prêtre. Le secret de son arrestation avait été bien gardé. On ne se doutait pas, à Jérusalem, de ce qui se passait dans cette nuit. La troupe redescendit la vallée du Cédron, traversa le torrent, et prit le chemin qui longe les murs de la ville au sud, se dirigeant vers le Sion.

Tout était concerté à l'avance contre Jésus. Le complot devait être exécuté sans hésitation, sans lenteur, mais avec toutes les formalités légales auxquelles ces dévots légistes attachaient tant de prix.

Le beau-père du grand prêtre, un certain Hanan, paraît avoir joué un rôle important dans le choix des mesures prises. C'était le chef du parti sadducéen et de la famille qui, dans ce temps, fournit le plus de grands prêtres.

Le palais des Hanan était sur le chemin qui mène à celui de Kaïphe.

On montra le captif au vieillard. Il put se réjouir du succès de ce complot qu'il avait dirigé. Judas dut être avec ceux qui avaient arrêté Jésus, et il tendit la main pour recevoir le prix de sa trahison. Les trente deniers d'argent promis, il y a deux jours, il les tenait.

On ne fit qu'une halte rapide chez Hanan : les instants étaient comptés. C'est devant Kaïphe que devaient avoir lieu la comparution et l'interrogatoire préliminaire de Jésus.

Le palais du grand prêtre était situé sur le Sion. Comme toutes les demeures princières, il se composait d'un corps de logis et de deux ailes. L'espace encadré par ces édifices formait

la cour intérieure, l' « atrium », dans lequel on entrait par un portique. Un escalier à perron y donnait accès.

On se rappelle le mot de Kaïphe dans la séance où les membres du grand Conseil délibérèrent sur le parti à prendre contre Jésus : Il faut qu'un homme meure pour le salut du peuple (1). C'était lui qui allait présider le tribunal ; le sort de l'accusé était facile à prévoir.

Cependant, après le tumulte de l'arrestation et la fuite précipitée des disciples, Pierre s'était rapproché de ceux qui emmenaient Jésus, et suivait de loin l'escorte. Il aimait son Maître ; une force secrète l'attirait sur ses pas ; il voulait savoir ce qui allait s'accomplir.

Arrivé dans la ville, près du palais pontifical, un disciple caché de Jésus se joignit à lui. Les documents ne le nomment pas ; on peut soupçonner Joseph d'Arimathie. Membre du Sanhédrin, il était connu du grand prêtre. Lorsque la troupe chargée d'arrêter Jésus entra dans l'atrium, le disciple la suivit, tandis que Pierre se tint dehors, à la porte. Ce que voyant, le disciple anonyme vint parler à la portière, et Pierre entra (2).

Un brasier était allumé au milieu de la cour. La nuit était fraîche. Les serviteurs du pontife, les gardiens du Temple qui avaient pris part à l'arrestation étaient assis autour du feu. Pierre se tenait avec eux, attendant la fin de l'interrogatoire.

Kaïphe présidait le tribunal dans l'une des salles du palais qui s'ouvrait sur la cour. Il se mit à interroger Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Il appartenait au Sanhédrin de s'enquérir des sectes et des doctrines nouvelles. Jésus, pour la haute assemblée, n'était qu'un fauteur de secte et un hérétique. On voulait en avoir l'aveu de sa bouche.

L'accusé se défendit d'être le chef d'une société occulte et le propagateur d'idées qui redoutaient la lumière.

— « J'ai parlé toujours ouvertement », répondit-il, « j'ai toujours enseigné en public, dans la synagogue et dans le Temple où tout le peuple se réunissait ; et je n'ai rien dit en secret.

« Alors, pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit. Ceux-ci », ajouta-t-il, en montrant ses juges qui l'avaient tant de fois questionné, « ceux-ci savent ce que j'ai dit. »

(1) JEAN, XVIII, 14. — (2) JEAN, XVIII, 15-16 ; LUC, XXII, 54 et suiv. ; MATTH., XXVI, 17 et suiv. ; MARC, XIV, 53 et suiv.

La réponse de Jésus, refusant de satisfaire le désir du grand prêtre, parut un manque de respect. Un des valets, voulant flatter et venger son maître, dit à Jésus : — C'est ainsi que tu parles au pontife ?

Il le souffleta.

Jésus supporta l'outrage, et avec une dignité et une douceur surhumaines : — « Si j'ai mal parlé », dit-il à l'insulteur, « montrez-le-moi ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Toute sa doctrine avait été enseignée en public, ses juges eux-mêmes avaient été ses auditeurs, il n'avait rien dit à ses disciples qu'il n'eût dit à tous : pourquoi le questionner ? En présence des puissants, le plus grand tort des faibles est d'avoir raison ; si le faible a le courage d'affirmer et de prouver son droit, ce courage est pour les puissants comme une injure, et il y a toujours près d'eux quelque valet courtisan qui aspire au mérite de la venger.

L'interrogatoire captieux du pontife n'ayant pas abouti, les membres du Conseil, les chefs de la classe sacerdotale, cherchaient quelque faux témoignage pour motiver une condamnation à mort ; car c'était la mort de l'accusé qu'on voulait.

Beaucoup de faux témoins, subornés à dessein, venaient déposer contre Jésus ; mais leurs témoignages, dont nous ignorons la teneur, ne suffisaient point à appuyer une sentence capitale. Enfin, il s'en présenta deux ; l'un porta cette accusation : — Celui-ci a dit : Je puis détruire le Temple de Dieu, et après trois jours le rebâtir. L'autre confirma la déposition du premier : — Oui, nous l'avons entendu dire : Je détruirai ce Temple de main d'homme, et, après trois jours, j'en rebâtirai un qui ne sera pas de main d'homme.

Ces mots sentaient le blasphème ; on pouvait les considérer comme offensants pour la maison de Dieu. Le respect des Juifs pour la demeure de Jéhovah allait jusqu'à la superstition : toute injure au Temple était passible de la mort. L'assemblée ne s'accorda point sur la culpabilité d'un tel langage.

Cependant, le grand prêtre interpella Jésus ; il se leva au milieu de ses collègues et lui dit : — Vous ne répondez rien à tout ce que ceux-ci vous reprochent et déposent contre vous ?

Jésus se taisait.

Pourquoi eût-il parlé ? Il ne pouvait confondre les faux témoins : il n'avait aucun défenseur. Il ne pouvait convaincre

ces juges : ils étaient assemblés pour le condamner à tout prix.

Alors, Kaïphe posa solennellement à Jésus la question décisive : — Êtes-vous, lui demanda-t-il, êtes-vous le Christ, le Fils du Dieu béni? Répondez, je vous adjure au nom du Dieu vivant.

Jésus, qui, dans sa vie publique, avait évité de prendre ce titre de Christ, si faussement interprété par l'opinion populaire et par les docteurs eux-mêmes, mais qui toujours s'était affirmé comme le Fils de Dieu, devant le peuple, les Pharisiens et les émissaires du Sanhédrin; Jésus, qui n'avait agi, enseigné et vécu parmi eux que pour établir sa filiation divine, interpellé par le grand prêtre, et convaincu que sa réponse allait être son arrêt de mort, n'hésita pas à rompre le silence et à rendre à la vérité un témoignage suprême :

— « Je le suis », répondit-il, « et un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu et venant sur les nuées du ciel (1). »

Cette déclaration solennelle résumait toute sa doctrine sur sa personne et sur son œuvre, et elle rappelait à ses juges ce qui les choquait le plus : la participation du Fils de l'homme à la puissance même de Dieu, — sa vraie divinité.

L'accusé se grandissait jusqu'à la hauteur de Dieu; et en annonçant à ses juges, suivant le mot du prophète, son retour sur les nuées, il leur signifiait qu'ils comparaîtraient un jour devant son tribunal.

Le scandale éclata.

Le grand prêtre, en signe de douleur, déchira ses vêtements. Il ne s'agissait plus d'examiner les droits de l'accusé au titre de Messie, de contrôler les témoins. La prétention à la gloire incommunicable de Dieu, l'usurpation de la Divinité était évidente; jamais on n'avait ouï pareil blasphème.

— Vous l'avez entendu, dit-il, il a blasphémé; qu'avez-vous encore besoin de témoins? Que vous en semble?

La délibération ne fut pas longue. Tous, à l'instant, le jugèrent digne de mort. Pas un des membres présents à l'interrogatoire, pas un de ces docteurs qui ne pouvaient ignorer cependant la doctrine des prophètes sur la divinité du Messie, ne se leva pour défendre Jésus, pour réclamer en sa faveur

(1) Dan., vii, 13.

même un sursis qui aurait permis de vérifier ses titres; si Joseph d'Arimathie était là, il dut garder le silence, convaincu que nulle opposition n'avait chance d'être respectée.

Que les Sadducéens sceptiques, à la façon des grands prêtres comme Hanan et Kaïphe, aient crié au blasphème, en entendant un homme parler de son égalité de puissance avec le Dieu béni, on se l'explique; mais les Pharisiens lettrés sont inexcusables. S'ils avaient, eux aussi, altéré l'enseignement prophétique, ils avaient trahi leur mandat; et, s'ils croyaient à la dignité divine du Messie, ils n'avaient pas le droit de crier au blasphème. Celui qui se donnait pour tel devait être jugé par ses actes et sa vie; or, l'accusé qui était devant eux avait multiplié à leurs yeux toutes les preuves de sa mission.

La haine aveuglait ces soi-disant juges. Le pouvoir tyrannique qui poursuivait Jésus voulait sa mort : c'est sur un texte de loi aveuglément appliqué qu'ils fondent leur arrêt.

Le blasphémateur de Dieu sera exterminé, disait le Lévitique (1) : or, s'attribuer la gloire incommunicable de Dieu est le plus grand des blasphèmes; c'est le crime de Jésus. Il faut qu'il meure. C'est le crime de Jésus, à moins que Jésus ne soit le vrai Messie, cependant, car le Messie est le Fils de Dieu, d'après les prophètes. Le devoir du Sanhédrin était donc de procéder officiellement à l'examen des titres messianiques de celui qu'ils citaient à leur tribunal.

Le Sanhédrin ne l'a pas fait : il a violé la justice; et, en invoquant contre l'accusé, sans examen préalable, la loi du blasphème, il s'est exposé à décréter de mort non seulement l'innocent, mais le Fils de Dieu même.

Il est coupable et il porte la responsabilité du plus grand des crimes, si le crime se mesure à la sainteté, à la dignité, au droit inviolable et souverain de celui contre qui on l'accomplit.

L'interrogatoire terminé, il était encore nuit pleine. Le mot final contre Jésus : Il est digne de mort! circula dans le palais de Kaïphe. Ce fut alors une scène horrible, un déchaînement d'outrages.

On crachait sur lui; on jetait un voile sur son visage et on le souffletait, en disant : Christ, prophétise donc, qui est celui qui t'a frappé? Les satellites le frappaient du poing, brutalement. Et on l'accablait de toutes sortes de blasphèmes.

(1) *Lévit.*, XXIV, 16.

Ce captif enchaîné et déjà voué à la mort eût dû être sacré. Il n'y avait pas de pitié pour Jésus. La haine dont les autorités le poursuivaient semblait s'assouvir contre lui par les brutalités de leurs valets.

Pierre, pendant qu'on interrogeait son Maître, était resté dans la cour, se chauffant au brasier avec les serviteurs ; or, une servante du grand prêtre, celle qui l'avait introduit, s'approcha de lui et, l'ayant regardé, lui dit : — Toi aussi, tu es un de ses disciples ; tu étais avec Jésus le Nazaréen ? Pierre le nia devant tous : — Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que tu dis.

Se voyant reconnu, il quitta la cour et vint sous le vestibule. Le coq chantait pour la première fois.

Une autre servante le vit et se mit à le montrer à ceux qui étaient là : — Il était de ces gens, disait-elle. Oui, il était avec Jésus le Nazaréen.

Pierre revint vers le brasier, au milieu des gardes, comme pour mieux détourner le soupçon ; mais pendant qu'il était debout, se chauffant, quelqu'un lui dit : — Est-ce que tu n'es pas un de ses disciples ? Oui, tu es bien de ces gens-là.

On le poursuivait de cette question, et Pierre niait toujours : — Non, non, je ne le suis pas ! Et il jurait qu'il ne connaissait pas cet homme.

Une heure s'écoula. L'assemblée avait levé séance. On emmenait Jésus lié dans l'atrium. A ce moment, Pierre était encore assailli par la même question : Es-tu au nombre des disciples du Galiléen ? — Oui, disaient les assistants, tu es de ceux-là, ton accent le révèle assez.

L'un des valets du grand prêtre, le parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : — Ne t'ai-je pas vu dans le jardin ?

Alors, Pierre nia une troisième fois : — O homme, dit-il, je ne sais ce que tu dis. Et il se mit à jurer avec des anathèmes exécrables : Non, je ne connais pas cet homme dont vous parlez.

Il n'achevait pas, qu'à l'instant même le coq chanta encore.

Jésus, relégué dans un coin de la cour, se tourna vers Pierre et le regarda.

L'effet du regard de Jésus fut inexprimable.

Simon se souvint qu'il lui avait dit : « Avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Son âme fut bouleversée. Il quitta la maison du grand prêtre, pleurant avec amertume.

Il faut que Jésus connaisse toutes les douleurs. Ce reniement répété de Pierre fut pour lui, en cette heure où il était jugé digne de mort, plus cruel que sa condamnation même. Le premier de ses apôtres, celui qu'il avait déjà désigné comme le chef de son Église, le reniait, ne le connaissait plus. Celui qui l'avait confessé solennellement le Christ, le Fils du Dieu vivant, aujourd'hui l'appelait « cet homme », il ne voulait pas être son disciple.

Insondables desseins de Dieu ! C'est avec ce renégat et sur lui que sera fondé le Royaume du Christ. Celui qui est se sert de ce qui n'est pas pour accomplir son œuvre. Le temps viendra où Pierre sera transformé ; il a peur aujourd'hui de la valetaille d'un pontife ; il ne craindra rien plus tard, lorsque l'Esprit de son Maître l'aura envahi. Il le renie, aujourd'hui, mais sa foi deviendra indéfectible ; il expérimente sa faiblesse, mais il connaîtra toute la force de Dieu, et saura compatir à la misère de ceux qu'il doit gouverner.

Au regard de Jésus, les larmes amères coulent de son cœur brisé, et commencent déjà sa rénovation.

La loi en vigueur, à cette époque, exigeait du Sanhédrin, dans le prononcé des sentences capitales, que la haute assemblée ne jugeât point avant un interrogatoire préliminaire, destiné à instruire la cause. C'est évidemment pour s'y conformer que le grand prêtre Kaïphe réunit quelques-uns des membres du Conseil suprême. Nous avons vu comment la cause de Jésus fut instruite. Quelques heures plus tard, le matin venu, avant le lever du soleil, la haute assemblée qui devait décréter la peine de mort contre l'accusé, se réunissait dans le Lischat-ha-Gazith, près du parvis des païens (1).

Jésus y fut conduit par l'escorte qui l'avait arrêté. Ce moment fut une délivrance ; il l'arracha à cette détention dans la cour de Kaïphe, où aucun outrage ne lui fut épargné. Mais jusqu'à son dernier soupir, ses tortures vont aller grandissant, et il boira sans murmure le calice jusqu'à la lie.

Il comparut devant la haute assemblée. Tous les membres étaient là : grands prêtres, anciens, Scribes et docteurs. On lui enleva ses chaînes ; et, debout devant ses juges, il fut sommé de dire s'il était le Christ.

Il répondit : — « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas;

(1) *Middath.*, ch. v.

si j'interroge, vous ne me répondrez pas et ne me renverrez pas. »

L'arrêt est déjà rendu dans l'esprit de ces hommes; Jésus le sait, et il leur donne le motif de son silence. Il ne se défendra pas, comme il en aurait le droit; il ne discutera pas; ce n'est point la vérité et la justice qu'ils veulent, c'est sa mort.

Il affirma de nouveau sa dignité messianique sous le trait qui les avait déjà scandalisés; il parla de sa gloire divine prochaine, de son autorité égale à celle de Dieu; c'était le défi du Fils de Dieu à l'homme et de l'accusé innocent à ses juges.

— « Désormais », leur dit-il, « le Fils de l'homme sera assis à la droite de la vertu de Dieu. »

Alors, tous s'écrièrent : — Tu es donc le Fils de Dieu? Il répondit : — « Vous le dites, oui, je le suis. »

C'était le blasphème que ce tribunal inique attendait et voulait des lèvres de Jésus. La séance fut close sur-le-champ, et la sentence de mort prononcée à l'unanimité. Tous se levèrent. Jésus de nouveau fut chargé de chaînes.

Un incident assombrit encore ce que ce simulacre de justice avait d'odieux.

Judas confessa l'innocence de celui que le Sanhédrin déclarait un blasphémateur. Le traître, voyant Jésus condamné, fut saisi de remords. Les conséquences de son crime l'épouvantèrent. Il prit les trente pièces d'argent et vint dire aux princes des prêtres et aux anciens : — J'ai péché, en livrant le sang innocent. — Que nous importe! dirent-ils, c'est ton affaire. Alors, désespéré, il jeta l'argent dans le Temple, devant eux, peut-être même dans la salle où le Sanhédrin avait prononcé la sentence. Ces formalistes qui venaient de commettre la plus épouvantable des iniquités, eurent peur de ces deniers; ils leur parurent souillés : — C'est le prix du sang, disaient-ils, il n'est pas permis de le mettre au Trésor.

On délibéra, et on conclut d'acheter avec l'argent du traître le champ d'un potier, afin d'y ensevelir les étrangers.

Judas ne connut point l'humilité qui sauve, les larmes du repentir, la confiance en Dieu. Sa trahison lui parut au-dessus de tout pardon : il s'en alla, aveuglé de désespoir, et il se pendit (1).

(1) MATTH., XXVII, 5. Cf. *Act.*, I, 18.

On s'étonnera qu'aussitôt après sa condamnation, les Juifs n'aient pas lapidé Jésus, comme plus tard ils lapideront Étienne. Mais depuis qu'ils étaient asservis au pouvoir romain, depuis que le pontificat avait abdiqué toute indépendance, et que la politique sadducéenne prévalait dans le Sanhédrin, le droit au glaive, — ce grand attribut de la souveraineté, — avait disparu. La haute assemblée, même en jugeant ce qui ressortissait à son tribunal, ne prononçait plus de peine capitale; elle se contentait de jugements qui, pour être définitifs et valables, avaient besoin de la sanction du gouverneur. L'exécution était réservée à l'autorité romaine et à ses agents.

Jésus fut traduit devant Pilate. C'était le matin. Le prétoire touchait aux murs d'enceinte du Temple et faisait partie des constructions colossales de la tour Antonia, élevée à l'angle nord-ouest du grand quadrilatère qui comprend tous les édifices sacrés. C'était là qu'habitaient, inexpugnables, la cohorte romaine et le gouverneur. La grande tour centrale était flanquée de quatre autres tours reliées entre elles par des bâtiments solides comme des remparts, entourés de fossés profonds. On eût dit une ville, à voir les dimensions de ce monument; à l'intérieur, tout était aménagé comme une forteresse, et on y trouvait le luxe d'un palais (1).

Pilate, qui résidait à Césarée, venait à Jérusalem aux grandes solennités. La présence du gouverneur était commandée par l'affluence des Juifs. Ces fêtes nationales se passaient rarement sans troubles fomentés par le fanatisme des Zélotes.

Les membres du Sanhédrin accoururent devant la demeure de Pilate. L'heure était matinale, mais la justice romaine avait ses assises à toute heure et dès le lever du soleil.

Pilate, prévenu la veille, puisque son chef de cohorte avait pris part à l'arrestation de Jésus, consentit sans doute à les recevoir, dès qu'ils se présenteraient.

Ils livrèrent Jésus, qui entra au prétoire; mais eux refusèrent de franchir le seuil du palais. Ils devaient manger la Pâque, le soir (2), et s'ils fussent entrés dans une maison païenne, ils auraient contracté une souillure qui leur interdisait les festins sacrés.

(1) *Antiq. Jud.*, XV, 11, 4.
(2) Voir Appendice A. *Chronologie générale de la vie de Jésus.*

Pilate dut quitter le prétoire, et, debout, à la porte même de son palais, il vint traiter avec les Juifs (1) :

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme?

La réponse fut arrogante et brève : — S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.

Ces juges superbes n'admettent pas que leur sentence puisse être infirmée et discutée; ce qu'ils veulent du gouverneur, c'est qu'il l'exécute sur-le-champ; dès lors qu'ils ont prononcé, la cause est entendue : il n'a qu'à frapper.

Pilate ne semble pas disposé à ce rôle d'exécuteur.

— S'il en est ainsi, dit-il, prenez-le, vous, et jugez-le selon votre loi. Punissez vous-mêmes.

Alors les Juifs lui dirent : — Il ne nous est pas permis de tuer.

Ils font l'aveu de leur dépendance. C'est la mort de cet homme qu'ils veulent, et ils déclarent que le droit de mettre à mort, ils ne l'ont pas.

Autrefois, ils lapidaient les faux prophètes, et nul doute que Jésus n'eût subi le supplice de la lapidation, si la haine juive, s'autorisant du mot de Pilate : « Punissez-le vous-mêmes », eût éclaté; mais tout devait s'accomplir comme Jésus l'avait dit. Dieu conduit tout dans la vie et la mort de son Fils; il veut qu'il soit crucifié, il le sera.

Alors, pour déterminer Pilate à agir, les Juifs consentent à lui exposer la cause et à la soumettre à son appréciation.

— Cet homme, disent-ils, pervertit notre nation; il défend de payer le tribut à César et il se prétend le Christ-Roi.

La perfidie et la fausseté de ces griefs sont insignes. Cette accusation formulée contre Jésus est toute politique : or, n'est-il pas évident, pour quiconque a suivi pas à pas l'action du Prophète, qu'il s'est abstenu toujours de ce qui pouvait amener un soulèvement du peuple? Interrogé par les émissaires rusés du Sanhédrin sur le devoir de payer le tribut à César, ne s'est-il pas prononcé catégoriquement pour le tribut? Et la royauté messianique, à laquelle on lui reproche de prétendre, qu'avait-elle de commun avec la domination politique?

Pilate rentra au prétoire et appela Jésus. Jésus se tint debout devant le gouverneur. La politique seule intéressait le

(1) JEAN, XVIII, 29 et suiv.

Romain. — Êtes-vous le Roi des Juifs? lui dit-il. La demande était ambiguë. Au sens juif, non, Jésus n'était pas roi; mais au sens spirituel, oui, il est roi. Jésus veut éclaircir la question. — « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? » demanda-t-il. Est-ce que je suis Juif, moi? dit Pilate. Votre peuple et les pontifes vous ont livré à moi. Qu'avez-vous fait?

Jésus, voulant éclairer le gouverneur qui l'interrogeait avec une certaine sincérité, répondit :

— « Mon Royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs; mais, maintenant, mon Royaume n'est pas d'ici. »

— Enfin, répliqua Pilate, surpris, vous êtes donc Roi?

Après avoir dit comment il entendait son Royaume, il pouvait répondre fermement et sans équivoque : — « Vous l'avez dit : Je suis Roi. »

Et, insistant sur ce titre, il ajouta : « Je suis né et je suis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la Vérité. Quiconque est de la Vérité entend ma voix. »

Jamais Romain lettré n'avait entendu de la bouche des sages, ses maîtres, des paroles semblables à celles que Pilate entendait, dans son prétoire, de la bouche de l'accusé Jésus. Qu'était-ce que le génie de Rome fondant sur la force l'empire universel, à côté de Jésus fondant l'empire de la Vérité sur son propre témoignage et sur la foi en sa mission divine?

Le gouverneur n'était pas de ceux que la vérité passionne et qui l'appellent d'un cœur inquiet. Il n'eut qu'un mot d'indifférence sceptique.

— Qu'est-ce que la Vérité? demanda-t-il, distrait; et, sans même attendre la réponse, persuadé qu'il n'avait devant lui qu'un rêveur ou un sage, mais assurément pas un ambitieux redoutable pour la paix et les droits de César, il sortit de nouveau, et vint dire aux Juifs : — Quant à moi, je ne trouve aucun crime en lui.

Si, du moins, ce politique sans conviction avait eu le souci de la justice, il eût accompli aussitôt son devoir, et renvoyé Jésus libre. Mais Pilate était de ces hommes qui mettent leur intérêt au-dessus de tout, prêts à sacrifier le droit, si leur intérêt le demande. Au fond, il a peur des Juifs et craint de les mécontenter; il sait leur fanatisme et il les ménage. Lui, qui savait user de la force pour les contenir, va se montrer faible,

irrésolu, et tenter tous les expédients de la ruse. Mais les passions qui grondent devant son palais seront plus fortes que lui ; en croyant les apaiser, il les irritera ; il finira par tout leur céder, et par devenir, presque malgré lui, l'instrument de leur colère contre l'innocent qu'il n'a pas le courage de sauver.

Ce n'était pas une émeute populaire, c'était la jalousie, la haine et l'intrigue des autorités juives qui réclamaient de lui le sang de Jésus. Il lui était facile de soumettre ce pouvoir sacerdotal, habitué à toutes les complaisances et à toutes les servilités. Il l'essaya un instant; il n'avait, d'ailleurs, aucun intérêt à intervenir dans la condamnation de Jésus, et ne cacha point aux accusateurs qu'il désapprouvait leur jugement.

Les chefs du complot, les plus influents et les plus acharnés, renouvelèrent alors devant Pilate leurs griefs contre Jésus. Tout ce débat avait lieu en plein air, devant le palais : les Juifs se pressant au pied des marches de l'escalier, et Pilate allant et venant de la salle du prétoire à la porte du vestibule, interrogeant Jésus et discutant avec les Juifs. On ne sait pas le détail de ces accusations nouvelles; mais le fanatisme et la haine ont toutes les perfidies.

Pilate revint vers l'accusé, en lui disant : — N'entendez-vous pas que de témoignages ils multiplient contre vous? Ne répondez-vous rien? Voyez de combien de choses ils vous chargent!

Jésus ne lui répondit plus un mot. Ce silence étonna Pilate. Les accusations des Juifs redoublèrent plus véhémentes. L'indifférence, la mollesse du gouverneur les exaspéraient. Ils relevèrent contre Jésus le grief politique, et, faisant allusion à son entrée triomphale à la ville, ils dirent : — Il agite le peuple par toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici même.

A ce mot de Galilée, Pilate crut avoir trouvé le moyen de se décharger d'une affaire qui l'embarrassait; il demanda si Jésus était de ce pays, et il résolut, séance tenante, de remettre Jésus, le Galiléen, à Hérode (1).

Le tétrarque se trouvait justement à Jérusalem pour la fête, et son palais était voisin du prétoire. La condamnation et l'exécution de quelques Galiléens avaient, paraît-il, causé

(1) Luc, XXIII, 7-10.

récemment une rupture entre le prince et Pilate. L'occasion de renouer parut excellente à ce dernier. En invitant Hérode à juger la cause de Jésus, il reconnaissait son droit sur les Galiléens, même en Judée. Celui-ci fut flatté, en effet, de la démarche; et, à partir de ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis (1).

A la vue de Jésus, le tétrarque laissa éclater une grande joie. Depuis longtemps, il désirait le voir. C'était un homme superstitieux et faible; il avait entendu dire beaucoup de choses du Prophète de Galilée, et il comptait sur le spectacle de quelque prodige : Jésus n'était pour lui qu'un objet de curiosité, un faiseur de miracles. Il se mit à l'interroger, à le presser de questions. Jésus ne se prêta point aux fantaisies d'Hérode; devant le meurtrier de Jean-Baptiste, il resta muet.

Les accusations des prêtres et des Scribes se déchaînèrent à nouveau : il garda le silence. Cette attitude humilia et blessa le prince, qui s'en vengea par le mépris, et tous les courtisans s'associèrent à son dédain. Jésus, qu'on avait accusé devant lui, comme devant Pilate, de se faire Roi, fut revêtu d'un manteau éclatant, tel que le portaient les rois juifs dans les grands jours (2). Hérode le renvoya, affublé de cette pourpre dérisoire, au gouverneur romain.

Pilate était déçu, son expédient pour esquiver l'affaire échouait. Il tenta une autre manœuvre.

Il fit convoquer les chefs d'entre les prêtres, et les autorités et le peuple.

— Vous m'avez présenté cet homme, leur dit-il, comme soulevant la multitude; je l'ai interrogé devant vous, et je n'ai rien trouvé en lui de ce dont vous l'accusez. Hérode, vers qui je vous ai envoyés, non plus. On ne l'a convaincu de rien qui mérite la mort.

Ainsi, je le châtierai et le renverrai.

D'ailleurs, c'est la coutume que je vous délivre un criminel, le jour de la Pâque. Voulez-vous que je vous délivre Barabbas ou le Roi des Juifs?

Étrange et cruelle aberration de la politique des expédients; elle n'est que faiblesse, injustice et lâcheté. Si Jésus n'est pas coupable, pourquoi le châtier? Évidemment, Pilate ne cherche pas à protéger le droit, il veut se débarrasser d'une cause

(1) Luc, XXIII, 12. — (2) *Bell. Jud.*, XI, 1, 1.

gênante et amener les Juifs à renoncer à la mort de Jésus. Il compte les calmer, en flagellant l'accusé. Non, la haine ne se calme pas ainsi. Il faut la museler, ou lui donner le sang qu'elle réclame.

Par une complaisance criminelle dont Pilate aurait dû prévoir les suites, il ne dit pas : Je vais vous délivrer Jésus; il offre aux accusateurs la libération de l'accusé, et leur donne le choix entre un révolutionnaire, un homicide, et l'innocent.

Pendant que la cause se débattait, un incident, raconté par un des Évangiles, vint confirmer le gouverneur dans son désir de sauver Jésus (1). Sa femme, une païenne, lui envoya dire : Ne vous mêlez pas de l'affaire de ce Juste : car j'ai été, cette nuit, étrangement tourmentée, en songe, à cause de lui.

La renommée de Jésus qui, depuis plusieurs jours, emplissait Jérusalem, avait dû pénétrer dans le palais du gouverneur. Rien n'est plus vraisemblable que l'attitude de cette femme, effrayée, en rêve, du sort cruel qui menaçait le Prophète. Les projets homicides des grands dignitaires juifs contre Jésus étaient connus, et tous ceux que la haine n'égarait pas ont dû le plaindre.

La foule, en attendant, s'était portée au-devant du prétoire, pour demander, suivant la coutume, la délivrance d'un criminel, en l'honneur de la fête. Les chefs l'avaient excitée et lui avaient donné le mot d'ordre.

Le gouverneur répéta sa question : — Lequel des deux vous délivrerai-je? Voulez-vous que je vous délivre le Roi des Juifs?

La multitude cria : — Enlevez-le et délivrez-nous Barabbas!

Pilate, désireux de renvoyer Jésus, leur parla encore. Il y avait dans sa conscience une lutte entre la voix de la justice qui parlait pour Jésus, et la voix de la politique qui redoutait quelque péril.

— Allons, reprit-il, je vais vous délivrer le Roi des Juifs.

La foule, remarquant la pusillanimité et l'hésitation de Pilate, s'écria de nouveau : — Non, pas lui, mais Barabbas!

— Et que ferai-je alors de Jésus? dit-il. Que voulez-vous que je fasse au Roi des Juifs?

Ainsi ce gouverneur de Rome, ce représentant armé du

(1) MATTH., XXVII, 19.

droit, ne donne plus d'ordres, il a l'air d'en demander. Il n'impose pas le droit qu'il a pour mission de défendre, il consulte le caprice d'une foule ameutée, et il sait que ce caprice est celui de la haine et de l'envie.

La réponse ne se fit pas attendre. Une clameur s'éleva : — Crucifiez-le! crucifiez-le! Pilate résistait encore aux passions que sa faiblesse déchaînait. Il plaidait la cause de Jésus, lui qui devait tout trancher.

— Qu'a-t-il donc fait de mal, cet homme? Je ne trouve en lui aucune cause de mort. Ainsi je le châtierai et le renverrai. Les clameurs de la foule redoublent. Les grands prêtres eux-mêmes joignent leurs voix à celles du peuple, et on entend des cris toujours plus forts : — Qu'il soit crucifié!

Alors, Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien et que le tumulte allait croissant, eut peur. Il avait soulevé la tempête : la tempête l'effraya.

Il fit apporter de l'eau, se lava les mains devant le peuple, et dit : — Je suis innocent du sang de ce juste. A vous d'en répondre.

Et tout le peuple répondit : — Que son sang soit sur nous et sur nos fils.

Le lavement des mains ne saurait absoudre Pilate.

L'homme qui peut, l'homme qui sait, l'homme qui doit, est inexcusable de céder à l'injustice et à la violence. Aucune politique ne saurait autoriser le crime. Or, Pilate pouvait résister aux Juifs et défendre Jésus, puisqu'il avait la force; Pilate savait que Jésus était innocent, et que les Juifs le poursuivaient par haine : il l'a reconnu publiquement; Pilate devait défendre et délivrer Jésus : c'était son rôle officiel. Il a été faible, pusillanime, lâche et cruel. Sa mémoire reste chargée devant les chrétiens de la plus grande injustice, et, devant ceux mêmes qui ne croient pas, d'une complicité sans excuse. Le sang de Jésus, qui est retombé comme une malédiction sur ceux qui l'ont versé et sur leurs fils, rejaillit sur les mains de Pilate. La tache est ineffaçable.

Après avoir protesté de son innocence, le gouverneur céda. Ils avaient demandé la délivrance de Barabbas; il leur remit le révolté, l'homicide, le brigand, et il livra Jésus à leur volonté.

Il paraît que Pilate caressait encore le vain espoir de sauver Jésus. Cet homme, si avisé, comptait sur la commisération de la foule. La foule, emportée par les passions politiques ou religieuses, est féroce. Elle ne connaît pas de pitié, elle est implacable et destructive, comme les carnassiers. Le gouverneur va s'en convaincre. Il fit saisir Jésus et le remit aux soldats pour être flagellé; c'était le sort des crucifiés, avant le supplice.

Jésus fut lié par les mains, suivant la coutume romaine, à une petite colonne, le dos courbé; et l'exécuteur, armé d'un fouet de lanières, portant à leur extrémité des morceaux d'os ou de plomb, frappait à coups redoublés : torture atroce à laquelle le patient ne résistait pas toujours. Dès les premiers coups, le dos était déchiré, le sang jaillissait.

Jésus souffrit sans se plaindre.

Les satellites le conduisirent dans la cour intérieure, et on appela tous les soldats de garde au prétoire. Ils dépouillèrent l'accusé de ses vêtements et jetèrent sur ses épaules un manteau de pourpre. On fit avec des épines une couronne qui fut placée sur sa tête; et on lui mit dans la main droite un roseau, en guise de sceptre. Ils venaient vers lui, s'inclinaient par dérision, en lui disant : — Salut, Roi des Juifs! On le soufflетait. On lui frappait la tête avec le roseau. On crachait sur lui, et on fléchissait le genou.

A quel caprice de cruauté obéissent ces soldats? Pourquoi cette moquerie odieuse et grossière? La haine des Juifs était vivace chez les soldats romains : le condamné qu'on leur livrait fut victime de cette haine. Mais il y avait contre Jésus un tel déchaînement des puissances du mal, que leurs suggestions secrètes sont seules capables d'expliquer tant d'horreurs. On ne saurait suspecter ces détails. Ceux qui les racontent paraissent avoir vu de leurs yeux : les témoins seuls décrivent avec ces couleurs vives.

Pilate, précédant Jésus, sortit de nouveau sur le seuil du palais. — Je vous l'amène dehors, dit-il aux Juifs, reconnaissez donc que je n'ai trouvé en lui aucun crime.

Aussitôt Jésus parut, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre. Pilate le montra, en disant : — Voilà l'homme.

Il y avait dans ce mot de la pitié et du sarcasme : de la pitié pour Jésus dont l'aspect pouvait fendre le cœur, du

sarcasme à l'adresse de ces Juifs acharnés contre une victime réduite à cet état lamentable.

Lorsque les principaux sacrificateurs et les gardiens du Temple virent Jésus, leur haine éclata.

— Crucifiez-le, crucifiez-le! crièrent-ils à Pilate.

Le gouverneur, voyant son cruel expédient échouer comme les autres, parut résister une dernière fois à se faire l'instrument de vengeance de ces énergumènes. — Alors, dit-il impatienté, prenez-le vous-mêmes et le crucifiez. Moi, je ne trouve pas de crime en lui.

Les Juifs en appellent à leur loi (1). On a vu avec quelle justice ils l'interprètent. — Suivant notre Loi, répondent-ils, il doit mourir. Il s'est fait le Fils de Dieu.

Et ils somment Pilate d'exécuter la loi.

En entendant ces mots de Fils de Dieu, une crainte vague s'empara de Pilate au sujet de Jésus. Qu'est-ce que cet accusé qui est devant lui? Est-ce un être extraordinaire, un être divin?

D'autre part, le fanatisme des Juifs lui cause un embarras croissant; il sait que ce peuple exalté est capable de tout, quand il s'agit de sa Loi.

Perplexe et troublé, il rentre au prétoire avec Jésus; et songeant à ce nom de Fils de Dieu qui le préoccupe, mais qu'il n'entend qu'à travers ses préjugés de païen, il lui dit, comme s'il voulait avoir le secret de son origine : — D'où êtes-vous?

Jésus ne répondit pas.

Pilate, offusqué de ce silence, crut l'intimider : — Vous ne me parlez pas, à moi, le juge : vous ne savez donc pas que j'ai la puissance de vous crucifier ou de vous délivrer?

— « Vous n'auriez pas de puissance sur moi, si elle ne vous avait été donnée d'en haut. Mais celui qui m'a livré à vous est plus coupable que vous. »

La réponse de Jésus est le seul mot qu'on puisse invoquer à la décharge de Pilate. Elle émut le gouverneur, qui tenta une dernière fois de sauver l'accusé.

Mais les clameurs des Juifs s'élevèrent. — Si vous le renvoyez, criaient-ils, vous n'êtes pas l'ami de César. Et, revenant au grief politique si faussement élevé contre Jésus, ils ajoutèrent ce mot perfide : — Quiconque se fait roi est en révolte contre César.

(1) *Lévit.*, XXIV, 16.

Pilate ne résista plus.

Il amena Jésus dehors devant le palais, au lieu appelé Gabatha ; il s'assit sur le tribunal : — Voici votre Roi, dit-il aux Juifs.

— Enlevez-le, crucifiez-le! s'écrièrent d'une seule voix les Juifs.

— Crucifierai-je donc votre Roi ? répondit-il.

— Nous n'en avons d'autre que César.

Pilate se tut.

Dans cette lutte du fanatisme religieux contre la politique, lutte dont le Fils de Dieu était l'objet, Pilate se laissa vaincre : il livra Jésus aux Juifs pour être crucifié.

C'était un vendredi, entre neuf heures et midi (1).

(1) Saint Jean dit : *vers* la sixième heure. Saint Marc dit : la neuvième. La contradiction n'est qu'apparente. Les Juifs, on le sait, n'avaient que quatre heures pour diviser la journée, la première, la troisième, la sixième et la neuvième. Elles correspondaient à ce que nous appelons six heures, neuf heures, midi et trois heures. L'expression de saint Jean doit s'entendre du temps compris entre neuf heures et midi, plus près de midi que de neuf heures.

CHAPITRE XI

LA MORT DE JÉSUS. — SA SÉPULTURE.

Le supplice de la croix était inconnu à la loi juive. Elle ordonnait, seulement pour de grands crimes, la suspension des cadavres au gibet. Le Juif ne crucifie pas : il lapide. L'un des derniers Asmonéens, Alexandre Jannée, seul, a ordonné le crucifiement, et encore était-ce contre des prisonniers (1). Mais on le retrouve en usage chez tous les peuples anciens, Égyptiens (2), Perses (3), Phéniciens et Carthaginois, Grecs et Romains. Ces derniers frappaient du glaive le citoyen condamné à mourir; ils crucifiaient les esclaves (4), les émeutiers, les grands criminels. Dans les provinces de l'Empire, la croix était le genre de supplice que les préfets et les gouverneurs appliquaient. En Syrie et en Judée, les Juifs ont été crucifiés par milliers (5).

La croix les terrifiait; elle était passée en proverbe comme l'emblème de la souffrance et de l'ignominie. Le patient vivait longtemps : un jour, quelquefois deux; il était nu, attaché ou cloué par les quatre membres au gibet, — deux troncs d'arbres croisés ordinairement en forme de T. Tout le corps, violemment étiré, était suspendu par les mains, dont les plaies vives se déchiraient et s'élargissaient sous le poids. Le sang coulait peu à peu des stigmates des clous. Immobile, dévoré de fièvre et d'une soif ardente, gardant la conscience de lui-même, le crucifié se voyait lentement mourir. Il fallait quelquefois l'achever; et le bourreau lui rompait les jambes. La foule insultante assistait à son agonie, et pouvait se rassasier

(1) *Bell. Jud.*, I, 4, 6. — (2) *Gen.*, XL, 19. — (3) *Esth.*, VII, 10. — (4) CIC., *C. Verr.*, 5, 6; JUVÉN., 6, 4; VAL. MAX., 2, 7, 12. — (5) *Antiq. Jud.*, XVIII, 10, 10.

de ses cris, de ses angoisses. La cruauté de l'homme n'a rien imaginé de plus horrible : ce supplice joint à l'atrocité la lenteur et l'infamie.

Les Juifs l'ont demandé pour Jésus à Pilate. La haine qui leur inspirait ce cri : Crucifiez-le ! ne pouvait mieux s'assouvir. Il était écrit que l'Homme de douleur mourrait sur une croix.

Les soldats enlevèrent à Jésus le manteau de pourpre dont ils l'avaient affublé (1), et le revêtirent de ses habits.

Le condamné descendit l'escalier du prétoire, et, suivant la coutume, il fut chargé de sa croix.

Deux malfaiteurs marchaient avec lui pour subir le même supplice. Pilate a-t-il voulu jeter aux Juifs une dernière injure, en donnant ces deux compagnons d'infortune à celui qu'ils accusaient haineusement de se proclamer leur Roi? Il vaut mieux y voir l'accomplissement des desseins de la Providence. La colère divine est déchaînée sur Jésus. Tout se réunit pour aggraver la honte de sa mort. Le Fils bien-aimé du Père est devenu la victime des péchés de l'humanité : il est traité sans merci.

Depuis le matin, la nouvelle du jugement et de la condamnation avait dû se répandre : les disciples, les amis du Maître avaient pu suivre les péripéties sanglantes du drame. La foule se pressait aux abords du prétoire. Le cortège lugubre se mit en marche; des soldats, armés de leurs lances et commandés par un centurion, escortaient les condamnés.

Le chemin qui menait au Calvaire est à peu près ce que les chrétiens de Jérusalem appellent aujourd'hui la Voie douloureuse; il traverse toute la ville inférieure ou l'Acra, franchit la rue Basse que Josèphe nomme la vallée du Tyropéon et qui sépare l'Acra du Gareb, et s'élève en pente assez raide jusqu'à la porte d'Éphraïm (2).

Dès que Jésus eut fait quelques pas, il succomba sous le fardeau. Dans la foule accourue sur le passage des condamnés,

(1) MATTH., XXVII, 31 ; MARC, XV, 20.

(2) L'enceinte de Jérusalem, en cet endroit, forme un angle rentrant : l'un des côtés partait de la tour d'Hippicos et descendait en ligne droite de l'ouest à l'est jusqu'à la porte de Gennath ; l'autre côté partait de la porte de Gennath et se dirigeait en plein nord.

C'est là, dans cet espace triangulaire, à vingt pas des murailles, que se trouvait le lieu du supplice. On l'appelait « Lieu du crâne », Calvaire ; en hébreu,

il aperçut sa mère. Entre la mère et le fils, il n'y eut qu'un échange de regard.

Un peu après, un certain Simon de Cyrène, revenant des champs et rencontrant le cortège, fut arrêté par les soldats chargés de l'exécution, et contraint de porter la croix de Jésus (1). Il est probable que le Maître, épuisé par le supplice de la flagellation, défaillait en chemin. On peut penser aussi que le Libyen avait manifesté courageusement sa sympathie pour le condamné, et qu'invité par les gardes à aider Jésus, il n'hésita pas à prendre sur ses épaules le lourd gibet (2).

Le souvenir de cet homme, inopinément associé au supplice du Sauveur, est resté béni. La croix qu'il a portée un instant l'a sauvé, lui et les siens. Il est devenu, avec sa femme et ses deux fils, Rufus et Alexandre, un disciple fidèle et vénéré (3).

Une femme doit être nommée ici, bien que les Évangiles n'aient point parlé d'elle; mais la famille chrétienne a le culte de sa mémoire; c'est Véronique.

En voyant passer Jésus devant sa maison, le front couvert de poussière et de sang, elle s'approcha, et, au mépris de tous ceux qui l'insultaient, elle essuya son visage d'un voile. Elle est, avec Simon le Libyen, le type de ceux qui ont le courage de la compassion envers les êtres délaissés, honnis par tous, comme l'a été Jésus.

En avançant vers le Calvaire, on entendait derrière les condamnés des pleurs et des lamentations. Une immense pitié s'élevait dans la foule, du cœur des femmes surtout. Jésus se tourna vers elles.

— « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi. Pleurez sur vous et sur vos enfants! Voici des jours où l'on dira : Heureuses les stériles, les entrailles qui n'ont point porté, les mamelles qui n'ont point allaité! Alors, ils crieront aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : Couvrez-nous!

« Si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec (4)? »

Jésus s'oublie lui-même. Il rend pitié pour pitié. Dans l'ac-

Golgotha, à cause d'un tertre dénudé, de forme arrondie, qui ressemblait à un crâne.

La route de Samarie passait tout auprès, au milieu de jardins plantés d'oliviers et dans lesquels de riches familles creusaient des tombeaux.

(1) MATTH., XXVII, 32, et parall.

(2) Si un soldat romain t'impose une corvée, ne résiste ni ne murmure, sinon tu seras roué de coups. (ARR., IV, 1.)

(3) *Rom.*, XVI, 13. — (4) LUC, XXIII, 27 et suiv.

cablement qui l'a déjà brisé, il songe à ce peuple dont il est la victime et qui va le mettre à mort. Il en prophétise les calamités prochaines, effroyables. Le bois vert et vivant, c'est lui-même; le bois sec et mort, la nation qui le repousse. Si l'innocent, accusé à faux de blasphème et de rébellion contre l'autorité païenne, est traité de la sorte, comment va l'être ce peuple criminel et révolté qui tentera de briser le joug et qui trouvera sa destruction sous le fer et le feu des Romains? Ce sont les vengeances de Dieu : nul ne les conjurera. Un seul le pourrait, et c'est celui-là même que cette race aveuglée de haine va tuer.

On arriva enfin au Calvaire.

Les trois croix furent dressées. Avant d'y clouer les condamnés, on leur présenta la boisson étourdissante, le calmant, qu'on donnait à ceux qui allaient mourir. C'était du vin aromatisé, mêlé d'encens et de myrrhe, d'un goût acide et amer (1). Jésus approcha ses lèvres du breuvage, comme pour reconnaître l'attention de ceux qui l'offraient, mais il n'en voulut pas boire; il lui convenait de subir en pleine clairvoyance toute l'atrocité du supplice.

La distance du prétoire au Calvaire est à peine de mille pas; le chemin douloureux avait été parcouru en moins d'une heure.

Vers midi, à la sixième heure, Jésus fut crucifié; et avec lui les deux brigands : l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Il était au milieu d'eux.

Élevé en croix, il pria pour ses bourreaux. Sa première parole est une parole de pardon. Il disait : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Le Crucifié est le grand gage de la miséricorde. Il fait la paix entre l'homme et Dieu. Il les réconcilie en lui. Au fond de tout péché humain, il y a de l'ignorance. L'homme ne sait pas et ne voit pas; c'est pour cela, le plus souvent, que son cœur est mauvais. La faiblesse, l'égarement de la volonté, ont leur première cause dans les ténèbres de l'esprit. Si Jésus eût été connu, jamais il n'eût été mis en croix. Il invoque cette ignorance comme une excuse, en faveur du plus grand des crimes.

(1) Certains auteurs, Langen entre autres, ont fait observer que les naturalistes anciens, Dioscoride et Galénius, attribuaient à l'encens et à la myrrhe une influence calmante.

Quelque forfait qu'il ait commis, l'homme désormais peut regarder le Christ; il l'entendra crier : « Père, pardonne-leur; ils ne savent ce qu'ils font. » Cette prière est pour tous, car tous, nous avons souffert. Elle enveloppe le monde dans une immense miséricorde. Les victimes ont appris à ne plus maudire, et à mourir avec le Christ en pardonnant et en bénissant.

Lorsque les condamnés étaient élevés sur la croix, après ce travail affreux du crucifiement, les exécuteurs fixaient au gibet même, et au-dessus de la tête du supplicié, un écriteau, indiquant le crime. C'était la coutume romaine (1). Celui de Jésus contenait ces simples mots : « JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS », écrits en trois langues : l'hébreu, la langue nationale; le grec, la langue universelle alors; et le latin, la langue des maîtres. Tous pouvaient lire le nom et le crime de Jésus. Ironique jusqu'au bout envers ceux qui lui avaient arraché la condamnation du Prophète, Pilate les stigmatisa une dernière fois, en proclamant Jésus leur Roi, exécutant ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, les volontés mystérieuses de Dieu sur son Fils. Roi des Juifs, il l'était en effet, non pas au sens de Pilate, mais par cette croix sur laquelle il mourait, et par son sang qui s'écoulait de ses membres percés. Les vrais Juifs, les vrais fils d'Abraham, l'ont reconnu, depuis lors, dans le monde entier, pour leur Sauveur et leur Maître; et c'est par son supplice qu'il a conquis la royauté.

Lorsque les Juifs, réunis en foule autour du Calvaire, purent apercevoir leur victime, et sur sa tête l'écriteau qui l'appelait leur Roi, ils comprirent l'injure de Pilate, et ils s'en indignèrent (2).

Les pontifes présents sur le lieu du supplice voulurent modifier l'inscription qui les choquait. Ils envoyèrent vers Pilate, en disant : — N'écrivez pas Roi des Juifs; écrivez qu'il a dit lui-même : Je suis le Roi des Juifs.

Le gouverneur, dont ils avaient exploité la faiblesse, la pusillanimité, la lâcheté, fut inflexible. Il savait l'être au besoin, et jusqu'à la cruauté, contre ce peuple vaincu et intraitable; aussi est-il plus inexcusable de lui avoir livré Jésus. Il répondit, dédaigneux : — Ce que j'ai écrit est écrit.

(1) Le condamné le portait même en allant au supplice.
(2) JEAN, XIX, 19 et suiv. Cf. LUC, XXIII, 38; MARC, XV, 26; MATTH., XXVII, 37.

Pendant ce temps-là, les exécuteurs, au pied de la croix, se partageaient les vêtements des suppliciés (1). La loi romaine « *De bonis damnatorum* » les leur adjugeait. Les quatre bourreaux de Jésus prirent donc ses habits : le taleth, la ceinture, le manteau, la tunique, les chaussures. Ils partagèrent le manteau en quatre parts, mais, pour la tunique, — comme elle était sans couture, d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas, — ils se dirent : — Ne la déchirons point; tirons au sort à qui l'aura.

Et ils firent comme ils le disaient; puis, s'étant assis près des croix, ils gardaient les victimes.

Ces soldats ne se doutent point qu'ils sont, comme Pilate, les instruments de Dieu et qu'ils accomplissent la parole d'un prophète sur Jésus : Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont jeté ma robe au sort (2).

La foule regardait. Des passants insultaient Jésus, en secouant la tête, et ils le blasphémaient. Ils le provoquaient avec une ironie sans pitié : — Allons, disaient-ils, toi qui détruis le Temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.

On reconnaît la voix des faux témoins qui l'avaient accusé chez Kaïphe. Ces gens de basse condition ont toujours la cruauté grossière, brutale, lâche. Plus celui qu'ils poursuivent est accablé et impuissant, plus ils sont provocants et odieux.

Mais les chefs ne se refusaient point non plus la joie horrible de la haine assouvie. Pontifes, Scribes et Anciens, mêlaient leur ironie et leurs insultes à la voix de leurs valets. Ils se parlaient entre eux, ils tournaient en dérision le thaumaturge, le prétendu Messie, le Fils de Dieu, sa bonté envers les hommes, sa foi en son Père (3).

— Lui qui a sauvé les autres, disaient-ils, il ne peut pas se sauver lui-même. S'il est l'Oint de Dieu, qu'il se délivre, qu'il descende de la croix! Que nous voyions sa puissance, et nous croirons en lui!

Il a eu foi en Dieu; que Dieu le sauve, s'il l'aime; car il a dit : « Je suis le Fils de Dieu. »

Ces juges, qui ont condamné et mené à la mort Jésus, n'ont pas même la pudeur de leur triomphe brutal; ils l'insultent jusque dans le supplice.

(1) MATTH., XXVII, 35 et suiv., et parall.; JEAN, XIX, 23, 24. — (2) *Ps.* XXI, 19. — (3) MATTH., XXVII, 41 et suiv.; MARC, XV, 31.

C'est comme une contagion de haine et d'outrage, autour de la Victime.

Les soldats romains se moquent (1), ils font une allusion ironique à l'écriteau fixé sur sa tête. — Si tu es le Roi des Juifs, disent-ils, sauve-toi. Et, remplissant une coupe de leur boisson, ils la lui donnent à boire.

Enfin, l'un des deux malfaiteurs crucifiés avec Jésus ajouta son blasphème à tous les autres : — Si tu es le Christ, disait-il, sauve-toi et sauve-nous avec toi (2).

Mais l'autre le reprit : — Ne crains-tu pas Dieu, toi non plus qui subis la même condamnation? Et pour nous, elle est juste, car nous recevons ce que nos actions méritent; mais lui, il n'a rien fait de mal.

On sent que l'âme de ce supplicié est conquise à Jésus. Elle se repent, elle croit. Tous ceux que Jésus touche entrent dans le repentir et dans la foi. Sa douceur, son calme, sa prière de pardon, ce mot de Père qu'il disait à Dieu, avec un accent inimitable, ont éclairé le criminel. Qui connaît le mystère des consciences, et les voies cachées de l'amour de Dieu pour les sauver? Ce criminel a trouvé la vie sur un gibet, mais à côté du Sauveur.

— Souvenez-vous de moi, dit le larron à Jésus, lorsque vous viendrez en votre Royaume.

Il pressentit la vérité du titre de Roi pour lequel Jésus mourait. Sa confiance lui valut un des mots les plus consolants qui soient tombés des lèvres du Crucifié :

— « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis (3). »

Alors se passa une scène émouvante racontée par l'un de ceux qui étaient présents, et qui y joue l'un des rôles principaux (4).

Dans cette foule indifférente, curieuse, hostile, réunie autour des condamnés, les parents de Jésus, ses disciples,

(1) Luc, XXIII, 36. — (2) Matth., XXVII, 44; Marc, XV, 32; Luc, XXIII, 39 et suiv.

(3) Le mot « Paradis » provient du persan et signifie dans sa langue d'origine « Parc ». En hébreu, « Pardès », il a le sens de « jardin royal ». (*Cant.*, IV, 13; *Eccl.*, II, 5.) Le παράδεισος des Septante, c'est le jardin d'Eden, Gan Eden; et il désigne, dans son sens allégorique, le lieu du ciel où seront recueillies les âmes justes. C'est l'interprétation des Talmuds et des commentateurs. (*Chag.*, fol. 14, 2. *Midrasch. Tillm.*, fol. 2, 3.) Cf. Lightfoot, *Horæ hebr. et talmud.*, p. 890 (éd. Leipzig).

(4) Jean, XIX, 25-27.

ses compatriotes de Galilée et les femmes qui l'avaient suivi, étaient mêlés. Sa mère elle-même était là. Or, à ce moment, elle s'approcha de la croix avec Jean, avec une autre Marie, sa belle-sœur, la femme de Cléophas, et Marie-Magdeleine. Jésus les vit debout, à ses pieds : il aperçut, à côté de sa mère, le disciple qu'il aimait. Il dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils »; et ensuite à Jean : « Voilà ta mère. »

Jusqu'à son dernier souffle, il s'oublie et il console : à son ami il donne une mère, à sa mère il donne un fils. Mais ce n'est pas seulement là le dernier mot du fils veillant à l'avenir de celle qu'il va quitter pour toujours et de l'ami à l'ami; les paroles de Jésus ont une portée plus haute. Le disciple aimé est, à ses yeux, l'Église entière, l'assemblée de ses fidèles, de ses amis. Lorsqu'il dit à sa mère : « Voilà ton fils », il crée en elle une maternité divine; il l'associe à l'œuvre de la Rédemption. En s'immolant à la volonté de Dieu, qui lui demandait le sacrifice de son fils, cette femme héroïque, sans égale dans l'humanité, est devenue l'un des auteurs du salut universel. Elle continue son œuvre invisiblement par son action maternelle dans l'Église. Tous ceux qui suivent Jésus sont pour elle des fils; et ceux qui aiment Jésus, imitent Jean, ils la reçoivent comme leur mère.

Un peu après, des ténèbres commencèrent à couvrir la terre. Le soleil s'obscurcit (1).

Vers trois heures, Jésus en croix poussait un grand cri.

Il disait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (2)? »

Ce n'est pas du désespoir; c'est la suprême angoisse.

Entre Jésus et son Père, le lien est indissoluble : ils ne font qu'un; le Père ne peut pas plus abandonner l'âme de son Fils, que la conscience de Jésus ne peut se fermer à l'amour du Père. Mais il était dans les desseins de Dieu de livrer son Fils, sans défense, à tous les outrages, à toutes les tortures, à tous les coups de la haine de ses ennemis. Au milieu de ce déluge d'amertume où il était noyé, il semble que, par une volonté secrète de Dieu, et afin que la Victime du Calvaire épuisât tout le calice des douleurs humaines, Jésus n'ait plus senti la joie de son union avec son Père. L'union n'était pas

(1) MATTH., XXVII, 45; MARC, XV, 53; LUC, XXIII, 44. — (2) MATTH., XXVII, 46; MARC, XV, 34.

brisée, elle ne pouvait l'être; il en avait la conscience, mais non pas la jouissance heureuse : de là, ce cri poignant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

C'est le commencement d'un psaume rempli des plaintes dont Jésus seul a connu et savouré toute l'angoisse, et qui traduisaient prophétiquement l'horreur de son supplice :

— « Et moi, je suis un ver de terre et non un homme,
« L'opprobre des hommes et le mépris du peuple.
« Quiconque me voit, ricane.

. . . . . .

« De nombreux taureaux sont autour de moi,
« Des taureaux de Basan m'environnent.
« Ils ouvrent contre moi leur gueule,
« Pareils au lion qui déchire et rugit.
« Je suis comme l'eau qui s'écoule,
« Et tous mes os se disloquent.
« Mon cœur, comme la cire, se fond dans mes entrailles,
« Ma sève se dessèche comme l'argile,
« Et ma langue s'attache à mon palais.
« Tu me réduis à la poussière de la mort,
« Car des chiens m'environnent,
« Une bande de scélérats rôdent autour de moi;
« Ils ont creusé mes mains et mes pieds;
« Je pourrais compter tous mes os.
« Eux, ils observent, ils me regardent.
« Ils se partagent mes vêtements,
« Ils tirent au sort ma tunique.
« Et toi, Éternel, ne t'éloigne pas.
« Toi qui es ma force, viens en hâte à mon secours (1). »

Le cri de Jésus : « Éloï, Éloï », fut accueilli par un sarcasme. — Tenez, disaient les spectateurs, il appelle Élie, celui-là (2).

Ce tourment horrible des crucifiés que dévorait le feu de la fièvre arracha une plainte à Jésus.

— « J'ai soif », dit-il (3).

(1) *Ps.* XXI. Traduction inédite de l'hébreu, par le Rév. Père SCHEIL, des Frères Prêcheurs.

(2) Ce malentendu prouve que, parmi les pèlerins qui affluaient à Jérusalem pour la Pâque, certains étrangers grecs ou romains n'entendaient ni l'hébreu, ni l'araméen, ni le syro-chaldaïque.

(3) JEAN, XIX, 28. Cf. MATTH., XXVII, 48, 49; MARC, XV, 30.

Or, il y avait, suivant la coutume, près des victimes, un vase plein de vinaigre. L'un des soldats accourut, prit une éponge qu'il trempa dans le vinaigre, la plaça au bout d'un rameau d'hysope et la présenta à ses lèvres : — Laissez, disait-il, nous allons voir si Élie viendra le délivrer.

Jésus accepta le vinaigre et dit : « Tout est consommé (1). »

Le calice qu'il devait boire était bu jusqu'à la lie. Il avait touché le fond de cet abîme effroyable où la volonté de son Père l'avait précipité. Il avait tout souffert et tout expié. La souffrance était sans limite, la victime parfaite, la satisfaction infinie. La colère de Dieu contre le mal était apaisée; le péché détruit; la réconciliation entre l'homme et Dieu scellée en lui, dans un amour sans bornes.

Alors, il jeta avec force un second, un dernier cri.

L'homme qui va mourir défaille et subit la mort : Jésus en est le maître. Il la laisse accomplir son œuvre, livrant sa vie dans la plénitude de sa liberté et de sa souveraineté, comme il la reprendra.

— « Père », dit-il, « je remets mon esprit entre vos mains. »

Et il inclina la tête, et il rendit l'esprit (2).

C'était la neuvième heure (3).

Les ténèbres, comme en un temps d'éclipse du soleil, s'étaient épaissies.

Le grand voile du Temple qui fermait l'entrée du Saint des saints se déchira en deux du haut en bas (4). La terre trembla, et des rochers se fendirent. Des tombeaux s'ouvrirent d'eux-mêmes, et les cadavres des justes qui y reposaient se levèrent. Ces phénomènes prodigieux, dont la Palestine et la Judée seules furent témoins, révèlent le lien puissant qui rattache Jésus à la nature, au ciel, à la terre et à l'humanité.

Le soleil en se voilant, la terre en s'ébranlant, s'associent à la tristesse de cette heure lugubre. La mort du Crucifié est tout à la fois la fin et le commencement d'un monde. Le vieux monde est vaincu; le nouveau va poindre. Ce voile sacré qui cachait la demeure impénétrable de Dieu, est déchiré. Le mosaïsme, la Loi élémentaire, comme l'appelait saint Paul (5), est périmée. Le Temple est détruit.

(1) Jean, xix, 36. — (2) Luc, xxiii, 46.
(3) Selon notre manière de compter, trois heures après midi.
(4) Matth., xxvii, 51; Marc, xv, 38. — (5) *Galat.*, iv, 3.

La Victime qui vient d'expirer nous introduira par son sang dans le Saint des saints véritable, dont l'autre n'était que la figure. Les morts eux-mêmes entendront sa voix ; et la vie qui ruissellera d'elle envahira tout ; les tombeaux seront ouverts, et ceux qui y dormaient se réveilleront.

Au moment même où ces signes célestes se produisaient, une sorte d'épouvante s'empara de cette foule qui avait assisté au supplice et dont nous avons recueilli les cris, les injures, les railleries. Elle se dispersa terrifiée, et beaucoup, en s'en allant, se frappaient la poitrine (1).

Le tremblement de terre, cette nuit subite et étrange, ces rochers qui se fendaient, le grand cri jeté par Jésus, en mourant, avaient profondément impressionné le centurion et les soldats qui gardaient Jésus. Ces païens furent touchés dans leur conscience. Leur âme s'ouvrit comme les tombeaux et se brisa comme les rochers dont elle avait, un moment auparavant, la dureté. Le centurion, en face de la croix, glorifia Dieu : — Cet homme, dit-il, était juste et vraiment Fils de Dieu (2).

C'était la justice qui parlait par la bouche de ce Romain. La mort de Jésus commence déjà sa gloire et attire tout à lui. C'est un païen qui, le premier, éclairé par elle, confesse sa divinité. L'accent avec lequel Jésus appelait Dieu, Père, l'a pénétré. Il croit au Crucifié et il dit : — Oui, c'était bien le Fils de Dieu.

Tandis que la foule se retirait, un groupe restait immobile et attentif, à quelque distance de la croix où Jésus venait d'expirer ; c'étaient ses amis, et, en particulier, les femmes nombreuses qui l'avaient suivi depuis la Galilée, et qui mettaient à son service leur dévouement et leurs biens. On remarquait, entre elles, Marie-Magdeleine, et Marie, la mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et Salomé, la mère des deux fils de Zébédée. Muettes de douleur, elles regardaient, elles attendaient.

Le sabbat se préparait. Les Juifs ne voulant pas que les corps demeurassent en croix pendant le jour saint, demandèrent à Pilate qu'on brisât les jambes des crucifiés et qu'on les enlevât.

(1) Luc, XXIII, 48. — (2) Matth., XXVII, 54 ; Marc, XV, 39 ; Luc, XXIII, 47.

Les Romains laissaient d'ordinaire les cadavres en croix; ils devenaient la proie des bêtes. La loi juive exigeait qu'ils disparussent avant le coucher du soleil, afin que la terre sainte ne fût pas souillée par la malédiction attachée au cadavre (1).

Cependant, le « Crurifagium » était en usage chez les Romains, pour des cas exceptionnels; c'est ce qui explique tout à la fois la demande des Juifs et la réponse de Pilate.

Des soldats vinrent donc; ils brisèrent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec Jésus; et voyant Jésus déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes (2). Mais l'un d'eux lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.

Jean qui, seul, raconte ce fait prodigieux, en était le témoin. « Il l'a vu, dit-il, et il rend témoignage, et il atteste que ce témoignage est véridique (3). »

Le coup de lance du soldat fut une dernière insulte au corps de Jésus inanimé. Mais ce cœur ouvert est une preuve irréfutable de la mort de Jésus : il réalise une prophétie qui montrait aux Juifs le Messie percé d'une lance, et il sied bien à celui dont l'amour a sauvé le monde. Le sang et l'eau qui en jaillissent sont les symboles des plus grands mystères. La Genèse raconte que, des flancs de l'Adam endormi, Jéhovah tira Ève, la mère des vivants; le véritable Adam endormi, c'est Jésus sur sa croix : de son cœur entr'ouvert est sortie l'Église, la vraie Mère qui engendre à Dieu tous les vivants par l'eau du baptême et par le sang de l'Eucharistie.

Les condamnés du Sanhédrin devaient être ensevelis sans honneur. On ne les pleurait pas, on ne les réunissait pas aux cendres de leurs aïeux dans le tombeau de famille. On les portait dans le sépulcre réservé officiellement aux suppliciés (4). Quelquefois, cependant, à l'occasion d'une fête, ils étaient remis à leurs parents (5), qui devaient leur donner une sépulture sans éclat.

Mais les amis de Jésus ne l'oublient pas dans la mort (6).

Il y en avait, parmi eux, un surtout qui se signala à cette heure de deuil.

Il était riche, membre du Sanhédrin, originaire de Judée et

(1) *Deut.*, XXI, 23; *Bell. Jud.*, IV, 5, 2. — (2) JEAN, XIX, 33 et suiv. — (3) JEAN, XIX, 35. — (4) *Sanhédr.*, c. VI, *Hal.*, 5. — (5) PHILON, *in Flacc.*, § 10. — (6) MATTH., XXVII, 57, et parall.

de la petite ville d'Arimathie. Il s'appelait Joseph. Il était bon et juste. Il attendait le Royaume de Dieu. Il était disciple caché de Jésus. Il n'avait point trempé dans les derniers conseils et les actes de la haute assemblée.

Avec un courage qui ne redoutait plus rien, il alla vers Pilate et lui demanda de l'autoriser à enlever le corps de Jésus, afin de l'ensevelir.

Le gouverneur s'étonnait qu'il fût mort sitôt. Il s'en assura par le centurion et donna le corps à Joseph.

Aussitôt, Joseph acheta le linceul et vint au Calvaire avec un autre disciple secret de Jésus, Nicodème. Celui-ci apportait un mélange de myrrhe et d'aloès, environ cent livres.

Ils détachèrent le corps de la croix et l'embaumèrent, suivant la coutume. On l'enveloppa du linceul arrosé d'un liquide aromatique et parfumé; puis, on lia ses membres avec des bandelettes trempées elles-mêmes dans le mélange de myrrhe et d'aloès. La tête fut couverte d'un suaire enroulé qui cachait le visage.

Or, Joseph d'Arimathie possédait tout près du Calvaire où Jésus venait d'être crucifié, un jardin. Il y avait fait creuser, dans la roche vive, un tombeau où personne jusqu'alors n'avait été déposé. Comme la plupart des sépulcres juifs, qu'on peut voir aujourd'hui encore, il se composait de deux grottes : la première servait de chambre funéraire où les parents venaient pleurer; dans la seconde, on déposait les cadavres. Le sépulcre proprement dit était une couchette légèrement excavée, taillée dans le rocher et surmontée d'une petite arcade.

Le corps de Jésus y fut placé. Le soleil se couchait, et avec le coucher du soleil, le sabbat allait commencer.

Une grande pierre en forme de meule, roulant dans une rainure du rocher, servait de porte d'entrée au monument sépulcral. Elle fut poussée devant l'ouverture, et les amis de Jésus, après l'avoir enseveli, se retirèrent (1).

Fidèles au Maître jusque dans la mort, les saintes femmes qui le suivaient ne l'ont pas quitté depuis son supplice et son dernier soupir. Marie-Magdeleine est à la tête de ce groupe en deuil. Elles ont vu le Maître agonisant et expirant, puis détaché de la croix et couché dans le tombeau. Leur douleur et leurs larmes accompagnaient le travail funèbre de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. Elles ont remarqué comment le

(1) Matth., xxvii, 59-60, et parall

corps de Jésus a été placé, et elles se sont éloignées, pour préparer à l'enseveli qu'elles adorent d'autres parfums et d'autres aromates.

Le jour du sabbat, pour elles, se passa dans une tristesse silencieuse.

Mais les pontifes et les Pharisiens s'agitèrent (1). Leur haine ne s'inquiétait plus de la victime. Sa mort leur semblait assurer leur triomphe. Ils ne se doutaient pas que la mort ne finit rien. On ne tue ni l'idée, ni la vérité, ni le droit, ni la justice; et si Celui qui était l'incarnation de ces choses divines s'est livré à la mort, la mort n'aura pas le dernier mot.

Redoutant de la part des disciples une intrigue dont l'idée ne pouvait venir qu'à des hypocrites et à des fourbes, ils allèrent trouver Pilate :

— Maître, lui dirent-ils, nous nous sommes rappelé que ce séducteur, tandis qu'il vivait, a dit : « Après trois jours, je ressusciterai. » Ordonnez qu'on garde son tombeau jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne le dérobent et ne fassent croire au peuple qu'il est ressuscité. L'erreur de croire au Ressuscité serait pire que l'erreur de croire à un Fils de Dieu.

Pilate refusa : — Vous avez une garde, leur répondit-il, allez veiller vous-mêmes, comme vous l'entendrez.

S'en allant donc, ils fermèrent soigneusement le sépulcre, apposèrent le sceau du Sanhédrin sur la pierre et postèrent à l'entrée leurs satellites.

Jésus dormait un instant le sommeil de la mort sous la garde de ses propres bourreaux.

(1) MATTH., XXVI, 62.

CHAPITRE XII

JÉSUS RESSUSCITÉ.

L'histoire d'un grand homme s'arrête à la tombe. Il entre par la mort dans un monde invisible qui nous est fermé. On ne le voit plus, on ne l'entend plus ; il ne reste de lui, avec son souvenir, que ses disciples, ses doctrines, ses institutions, ses œuvres et l'action secrète de son esprit immortel. Mais comme l'origine de Jésus ne ressemble pas à la nôtre, sa mort non plus ne ressemble pas à notre mort.

Le sabbat était sur son déclin (1). Les saintes femmes, les servantes fidèles de Jésus, pleurant le Maître enseveli, n'avaient d'autre pensée que de l'honorer dans la mort. Marie-Magdeleine, Marie, la mère de Jacques, et Salomé, revinrent au Golgotha pour voir le tombeau. Après le coucher du soleil, elles achetèrent des parfums qu'elles voulaient répandre sur le corps de Jésus.

Le lendemain, à la première heure, avant l'aube, elles quittèrent Béthanie, se dirigeant vers le Golgotha et portant les aromates préparés la veille. En chemin, elles se disaient l'une à l'autre : — Qui roulera la pierre de devant l'entrée du tombeau ?

Aucune d'elles ne se doutait de l'événement extraordinaire qui s'était passé, au moment même où elles sortaient de Béthanie.

Tout à coup, la terre avait tremblé. Une force divine, un ange de Dieu, dit l'Évangile, était descendu du ciel. Il avait roulé la pierre de l'entrée et il s'y était assis. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige.

(1) MATTH., XXVIII ; MARC, XVI ; LUC, XXIV ; JEAN, XIX, XX, XXI.

Les gardes, à sa vue, frappés de terreur, étaient tombés comme morts, et, revenus de leur épouvante, ils s'étaient enfuis (1).

Le soleil était levé, lorsque les femmes arrivèrent au Golgotha; et, en regardant le tombeau, elles le virent ouvert : l'énorme pierre était écartée. Marie-Magdeleine, à cette vue, crut à l'enlèvement du corps de son Maître, à une profanation, et tandis que ses compagnes pénétraient dans l'intérieur du sépulcre où, en effet, elles ne trouvèrent rien, Marie-Magdeleine s'en alla vers Simon Pierre et vers Jean, le disciple préféré de Jésus.

— Ils ont enlevé mon Maître, leur-dit-elle, éperdue, et nous ne savons où ils l'ont mis.

Aussitôt, Pierre et Jean sortirent, et vinrent au sépulcre. Ils ne marchaient pas, ils couraient, suivant l'expression de l'un d'eux; c'est Jean lui-même qui raconte ce récit. Il arriva le premier; et, en se baissant à l'ouverture de la grotte, il aperçut les linges posés à terre; mais il n'entra pas. Pierre, qui le suivait, entra résolument; il vit, en effet, les linges posés à terre, et le suaire qui enveloppait la tête de Jésus, séparé du linceul et plié en un lieu à part. Jean pénétra avec Pierre dans le tombeau; il vit, et il crut, comme le lui avait dit Magdeleine, que le Maître avait été enlevé.

L'idée de la résurrection de Jésus, et de sa résurrection dans la chair, ne leur vient pas à l'esprit : ils ne la connaissent pas encore, au témoignage de l'Évangéliste; et, alors même qu'ils eussent entendu plusieurs fois le Maître l'annoncer en termes expressifs, ils n'en avaient pas l'intelligence. Ils la voyaient à travers leurs préjugés religieux; ils devaient la confondre avec l'avénement du Messie dans la majesté et l'éclat de son Règne.

Aussi, après avoir visité le sépulcre, ils s'en allèrent chez eux (2), tristes, désappointés.

Les femmes, tout à leur deuil et à leur tristesse, erraient dans le jardin. Marie, debout, à l'entrée de la grotte funéraire, pleurait; comme elle s'inclinait pour voir au moins la place où avait été déposé Jésus, elle aperçut, sous forme humaine, deux anges vêtus de blanc, l'un à la tête et l'autre au pied du lit sépulcral. — Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu?

(1) MATTH., XXVIII, 2-4. — (2) JEAN, XX, 2-10.

— Ils ont enlevé mon Maître, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis.

En disant ces mots, elle se retourna, le cherchant de ses yeux mouillés de larmes.

Elle vit Jésus debout; mais elle ne le reconnaissait pas.

— « Femme, lui dit Jésus, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » Croyant que c'était le jardinier, elle répondit : — Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Jésus l'appela par son nom : « Marie. » A ce son de voix, à cet appel qu'elle avait si souvent entendu, elle reconnut son Maître : — O mon Maître! répondit-elle, en se jetant à ses pieds, pour les baiser, comme elle faisait, quand il était vivant. — « Ne me touche pas, dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Ces paroles mystérieuses avertissent Magdeleine que l'heure n'est point venue de jouir de la présence divine de son Maître et de son humanité transfigurée. Il ne reparaît sur cette terre que pour s'en aller. Il n'est pas encore au lieu de l'immortalité, il monte vers son Père, dans son Royaume glorieux. C'est là que se réalisera la communion totale avec lui dans une possession qui ne finira plus et dans des transports que rien de terrestre ne troublera plus.

En attendant, il confie à sa servante la plus aimée le message qui promet la communion ineffable à laquelle Jésus convie dans le ciel tous ses fidèles, — ses frères, comme il les nomme. Personne ne méritait mieux que Magdeleine d'être la messagère de Jésus (1).

C'est une femme qui, la première, le voit ressuscité, entend sa voix, comprend pourquoi le tombeau est vide. Le corps de l'enseveli n'a point été dérobé. La vertu toute-puissante de Dieu, s'exerçant par les êtres invisibles qui sont ses envoyés, a ébranlé la terre, roulé la pierre qui fermait le sépulcre; et le Crucifié s'est levé vivant, triomphant, glorieux.

Il a ranimé son cadavre qui ne devait point subir la décomposition de la tombe. Désormais, il est dans la vie et il ne peut mourir.

(1) JEAN, XX, 11-18.

Son corps, — celui-là même qu'il avait livré à la souffrance et à toutes les tortures du crucifiement, — est affranchi pour toujours de la loi de la douleur et de la corruption. Il ne peut ni s'altérer ni souffrir. Il acquiert une sorte de spiritualité. La matière, avec ses épaisseurs et son opacité, ne l'embarrasse plus : il a la subtilité qui pénètre la matière. La pesanteur ne l'entraîne plus, l'espace ne l'emprisonne plus : il est rapide et agile, comme la volonté qui le meut, et dont il est l'instrument parfait. Il est tangible et visible, à son gré; il reparaît et disparaît, comme il le veut. Comme l'âme prend la forme de ses idées, le corps de Jésus revêt les apparences qui lui conviennent, sans préjudice de sa nature et de son identité. Il a gardé pourtant ses cicatrices : elles seront la marque glorieuse et ineffaçable de ses combats terrestres, et, jusque dans son Royaume céleste, elles attesteront sa victoire sur le péché et son amour infini pour les hommes.

En le regardant, pendant ces jours où il a voulu se montrer, les quelques privilégiés qui ont eu cette vision divine apprendront à connaître la vraie destinée de l'homme. Ils voient, ils palpent, ils entendent le monde invisible. Toute la gloire de Jésus, maître de la mort, ressuscité à la vie pleine et immortelle, deviendra le partage de ceux qui croiront en lui. Il y aura désormais, dans ses élus, une claire, une immense espérance. Ils sauront que le péché est vaincu, et que la mort est vaincue avec le péché. Ils vont apprendre les derniers mystères de ce Règne messianique réalisé enfin dans leur Maître. De même que le ciel et les esprits qui l'emplissent étaient en tressaillement et en activité autour du berceau de Jésus, de même, ils sont en mouvement sur son sépulcre. La foi au Christ ressuscité sera le grand levier qui soulèvera le monde; c'est pour l'enraciner dans ses disciples que la force de Dieu travaille en ce jour.

Le découragement, l'abattement, la douleur, l'incertitude se sont emparés des apôtres eux-mêmes. La Providence les livre à leur faiblesse, pour leur montrer qu'ils ne sont rien, si l'intervention personnelle, directe, toute-puissante de Jésus ne les relève. Ce n'est pas à eux que le Ressuscité se montre d'abord, c'est à ses servantes fidèles. Il console d'abord celles dont la douleur est plus poignante; et il les envoie porter l'espérance et la foi à ses disciples déconcertés.

Pendant que Marie-Magdeleine était allée avertir les dis-

ciples de Jésus (1), quelques-unes des femmes qui étaient venues au tombeau et que la disparition du corps avait consternées, s'étant approchées du monument, virent tout à coup près d'elles deux anges, sous forme d'hommes, vêtus d'habits resplendissants. Elles furent saisies de frayeur ; et, comme elles abaissaient à terre leurs yeux éblouis : — Pourquoi, leur dirent-ils, cherchez-vous Celui qui vit, parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit, lorsque vous étiez encore en Galilée : il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour.

Et elles se souvinrent de ces paroles. — Hâtez-vous, ajoutèrent les anges, d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité (2). Il va devant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

Et elles sortirent de la chambre sépulcrale, pour porter ces paroles aux disciples. Elles étaient en proie à une joie mêlée de crainte. Elles n'osaient rien dire.

Tout à coup, Jésus se présenta à elles : — « Le salut soit sur vous », leur dit-il.

A sa vue, elles se prosternèrent à ses pieds et les embrassèrent. — « Ne craignez point », ajoute le Maître, « allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; là, ils me verront. »

Le récit de Magdeleine et de ses compagnes ne rencontra chez les disciples que l'incrédulité. Il leur parut, dit un Évangile, du délire (3).

Pierre, pourtant, se leva, courut une seconde fois au Golgotha, entra dans le tombeau, se pencha sur le lit sépulcral, vit encore les linges déposés à terre ; rien de plus. Peut-être espérait-il apercevoir son Maître ; il s'en alla, étonné en lui-même de ce qui avait pu se passer.

Un premier fait domine toute cette semaine qui suivit la mort de Jésus : la douleur et l'accablement des disciples, de ceux-là mêmes qu'on appelle les Onze, et qui, admis, jusqu'au dernier moment, dans l'intimité du Maître, avaient protesté si énergiquement de leur fidélité.

Ce silence de Dieu devant la condamnation et le supplice de Jésus les abat. Ils croyaient en une manifestation éclatante de

(1) Luc, xxiv, 3-8. — (2) Matth., xxviii, 7 ; Marc, xvi, 7. — (3) Luc, xxiv, 11.

la force et de la gloire divines pour confondre les ennemis de leur Maître et inaugurer son Règne messianique. Rien ; rien qu'un tombeau vide, des récits de femmes prétendant avoir vu des anges dans le sépulcre, et l'avoir vu lui-même. Eux n'ont vu que le sépulcre ouvert, les linges dont le corps était enveloppé, posés à terre, et le suaire plié, en un autre endroit. Pierre est venu deux fois constater cela, une première fois avec Jean, lorsque Marie-Magdeleine lui annonça l'ouverture du tombeau ; une seconde fois seul, lorsque Magdeleine vint lui raconter l'apparition des anges et celle de Jésus.

Pour vaincre l'obstination des Onze et leur donner le courage, il faudra qu'ils soient convaincus de la résurrection ; et pour les convaincre, il ne faudra rien moins que l'intervention de leur Maître ressuscité, se montrant à eux, à plusieurs reprises, dans la réalité de son corps et de sa vie glorieuse. Ils ne céderont qu'à sa présence et à son action. La résurrection ne sera plus pour eux un objet de foi, mais un fait évident ; ils vont voir Jésus, le toucher et l'entendre. Ils sauront désormais que le Saint de Dieu n'a pas été livré à la corruption de la mort (1) ; que Dieu l'a arraché de la puissance de ses ennemis ; qu'il va entrer dans sa gloire, et inaugurer lui-même son Règne messianique.

Les événements terrifiants du matin qui avaient signalé la résurrection du Crucifié, furent connus aussitôt, à la ville. Quelques-uns des gardes étaient accourus en informer le Sanhédrin et les grands prêtres (2). On tint une séance extraordinaire. Les Sadducéens, toujours sceptiques, ne parurent point s'émouvoir. La résurrection n'entrait pas dans leur philosophie. Un ressuscité ne pouvait leur paraître qu'une chimère. Ces sages ne furent guère clairvoyants : le Ressuscité allait être le grand victorieux. Ils ne songèrent qu'à leur intérêt immédiat, et, poursuivant jusqu'au bout leur politique de fourberie et de haine, ils résolurent de travestir le récit des gardiens et d'acheter à prix d'argent leur mensonge : — Dites partout, ordonnent-ils à ces soldats, que ses disciples sont venus, la nuit, et l'ont dérobé, pendant que vous dormiez. Et si le gouverneur vient à le savoir, nous le persuaderons, et nous vous défendrons. Ne craignez pas.

Les soldats vendus exécutèrent le mot d'ordre ; leur fable

(1) *Ps.* XV, 10. — (2) MATTH. XXVIII, 15 et suiv.

circula dans la société juive. Elle se racontait encore, dix ans après, au temps où l'un des Évangélistes, qui raconte le fait, rédigeait ses Mémoires.

La vérité ne se laisse point travestir par la malice humaine. Les œuvres prodigieuses du Ressuscité lui ont rendu témoignage, et nul historien impartial n'osera donner pour base à la religion de Jésus la fourberie de quelques Sadducéens et la vénalité de quelques soldats.

Rien ne montre mieux l'état d'âme des disciples de Jésus, dans ces jours qui suivirent sa mort et dans celui qui vit sa résurrection, que le fait suivant. Il a été raconté par saint Luc avec des détails si précis et une émotion si vraie, qu'on a pensé, non sans motif, qu'il était l'un des acteurs mis en scène (1).

C'était le soir de la résurrection. Deux disciples s'en allaient à un faubourg de Nicopolis, appelé Emmaüs (2), à cent soixante stades de Jérusalem (3).

En chemin, ils parlaient de tout ce qui s'était passé. Or, pendant qu'ils s'entretenaient et conféraient là-dessus ensemble, Jésus s'approcha et marchait avec eux. Mais quelque chose empêchait que leurs yeux ne le reconnussent.

Le corps glorieux de Jésus, quelque réel qu'il soit, est dans un état que nulle science ne peut apprécier. Il participe à la puissance de l'esprit. Il peut apparaître et disparaître, se voiler ou se laisser entrevoir, se modifier et changer de forme.

En abordant les deux voyageurs, il leur semble être un des nombreux pèlerins étrangers venus à la Ville sainte pour la fête.

— « De quoi vous entretenez-vous donc ainsi, tout tristes, en marchant ? » leur dit Jésus.

L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : — Êtes-vous seul si étranger à Jérusalem, que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours-ci ?

Jésus paraît tout ignorer à dessein, pour les amener à exprimer ce qu'ils pensent. — « Quoi ? » leur dit-il. — Il s'agit de Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple. Les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort, et ils l'ont

(1) Luc, XXIV, 13 et suiv.

(2) Voir Appendice S. *Emplacement d'Emmaüs.*

(3) La Vulgate porte soixante stades ; mais il est permis d'y voir une erreur de copiste. Le Codex Sinaiticus et le Vaticanus mentionnent cent soixante.

crucifié. Nous espérions qu'il était celui qui doit délivrer Israël, et, en attendant, voilà trois jours que tout cela s'est passé.

— Il est vrai, ajouta Cléophas, que quelques-unes des femmes qui sont avec nous, nous ont effrayés. Elles sont allées avant le jour au sépulcre, et elles n'ont point trouvé son corps; et elles sont venues nous dire que des anges leur sont apparus, qui le disent vivant.

Quelques-uns des nôtres, en effet, sont allés au sépulcre; ils ont trouvé toutes choses comme l'avaient dit les femmes; mais lui, ils ne l'ont point trouvé.

Alors, Jésus leur dit : — « O insensés, et de cœur lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et entrât ainsi dans sa gloire? »

Et, parcourant tous les prophètes, à commencer par Moïse, il leur interprétait ce qui concerne le Christ dans toutes les Écritures.

Comme ils arrivaient près d'Emmaüs, Jésus, que les deux disciples ne reconnaissaient pas, feignit de poursuivre sa route. Une force secrète les enchaînait à lui; ils le pressèrent de s'arrêter. — Demeurez avec nous, lui disaient-ils, il se fait tard, et déjà le soleil baisse...

Il accepta leur hospitalité.

Or, pendant qu'il était à table avec eux, lui, l'hôte d'une maison étrangère, agit en chef de famille. Suivant l'usage (1), il prit le pain, il rendit grâces, il le rompit et le leur présenta, comme il avait coutume de faire avec ses disciples.

A ce moment, leurs yeux s'ouvrirent; et, comme si un voile tombait, ils reconnurent leur Maître. Et lui disparut de leurs regards.

Cette vue rapide suffit à leur foi; ils croyaient désormais à la résurrection de Jésus crucifié. L'entretien qui avait défrayé tout le voyage revint en mémoire aux deux disciples émus, et ils se communiquèrent ce qu'ils avaient senti. — Notre cœur, se disaient-ils, n'était-il pas brûlant, au dedans de nous, pendant qu'il nous parlait, en chemin, et nous ouvrait les Écritures?

Ils se levèrent sans tarder, et reprirent, à la même heure, en toute hâte, la route de Jérusalem, impatients de raconter à leurs compagnons ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

(1) *Barac.*, fol. 41 et 45.

Il paraît que quelques-uns de ceux qu'ils rencontrèrent ne pouvaient croire à leur récit. Ce trait nouveau indique à quelle résistance obstinée se heurtait, dans l'âme des disciples, la foi en la résurrection (1). Mais Jésus ressuscité veille en personne sur les siens; en se montrant lui-même à eux, il les éclaire, les ramène peu à peu à la vérité, et achève de les instruire du mystère de son triomphe.

Le soir de ce même jour, il s'était manifesté à Pierre; mais le détail de cette apparition n'est pas connu : saint Luc seul et saint Paul la mentionnent, sans commentaires (2).

Lorsque les deux voyageurs d'Emmaüs arrivèrent à Jérusalem, ils trouvèrent les Onze rassemblés, et d'autres disciples avec eux. On parlait de la résurrection, et certains disaient : — Le Seigneur est vraiment ressuscité; Pierre l'a vu. Le témoignage de Céphas ne paraît pas cependant avoir eu sur tous une autorité décisive. On entendit le récit de Cléophas et de son compagnon; ils racontaient l'entretien du voyage, et comment ils avaient reconnu Jésus, à la façon dont il rompit le pain à cette table où il s'était assis avec eux. Ce nouveau témoignage ne triompha point de l'incrédulité de tous.

Il était tard (3). On redoutait les Juifs, et les portes de la maison où les disciples se trouvaient réunis étaient fermées. Les deux disciples parlaient encore, lorsque Jésus vint et se tint debout au milieu d'eux :

— « La paix soit avec vous », leur dit-il. « C'est moi, ne craignez pas. »

Cette entrée soudaine, miraculeuse, les troublait et les terrifiait : ils croyaient voir un esprit, une sorte d'apparition. Jésus les rassura.

— « Pourquoi ce trouble, pourquoi ces pensées qui montent dans vos cœurs? » Il s'approcha d'eux, et leur montra ses cicatrices. — « Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi-même. Touchez, regardez : un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'en ai. »

Les disciples retrouvent leur Maître bien-aimé. Ils le voient, ils le touchent; leur joie déborde. Ils n'osent croire à leur bonheur. Le cœur humain est ainsi fait; ses espérances sont pusillanimes; ce qui lui arrive d'heureux au delà d'elles, le déconcerte. Il croit plus facilement au mal qu'au bien.

Jésus voulait les enraciner dans la foi. Pour les affranchir

(1) Marc, xvi, 13. — (2) Luc, xxiv, 34; *I Cor.*, xv, 5. — (3) Jean, xx, 19.

de cette timidité à croire, il leur dit : — « Avez-vous quelque chose à manger ? »

Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Il les prit, les mangea devant eux, et, prenant les restes, il les leur donna.

Ainsi, c'est un corps vivant et organique que le corps de Jésus ressuscité. Il n'y a pas dans cette scène une vaine fantasmagorie, tout est réel. La manducation est effective, bien qu'elle n'ait pas à servir à la nutrition de celui qui désormais est affranchi des lois de la nature animale.

Alors, Jésus leur dit de nouveau : — « La paix soit avec vous. Comme le Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. »

Il leur insinue que sa présence visible est de courte durée, et qu'ils vont être ses représentants, ses envoyés dans le monde. L'autorité qu'il tient du Père, la mission que le Père lui a confiée et qui se termine à sa mort et à sa résurrection, il va les en revêtir.

Un mot résume ce pouvoir et cette fonction : communiquer l'Esprit de Dieu et remettre les péchés à ceux qui s'ouvriront à leur parole, dans le repentir et dans la foi. A ce moment, et pour exprimer par un symbole énergique ce qu'il leur révélait, il souffla sur eux, en leur disant :

— « Recevez l'Esprit-Saint : ceux dont vous remettrez les péchés, les péchés leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. »

Voilà le second et divin pouvoir des apôtres.

Avant de mourir, au cénacle, Jésus leur avait donné le pouvoir de renouveler et de perpétuer, sous les espèces du pain et du vin, le sacrifice de la Victime éternelle ; aujourd'hui, dans cette autre nuit, il leur insuffle l'Esprit-Saint, et il leur confère le pouvoir de sanctifier les âmes et de remettre les péchés dans cet Esprit.

Cette manifestation eut un plein effet sur les disciples ; elle triompha de leur incrédulité et calma leurs agitations. Ils se disaient : — Nous avons vu le Seigneur. La résurrection devenait pour tous les témoins de cette scène divine un fait visible et palpable.

Dieu permit, cependant, qu'un des Onze fût absent. C'était Thomas, la nature la plus positive de la petite communauté. Lorsque les autres vinrent lui dire : — Nous avons vu le Seigneur, il se révéla tout entier. — Pour moi, leur répondit-il, si je ne le vois moi-même, et si je ne mets mon doigt dans

ses mains, là même où étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croirai pas.

Combien se reconnaîtront dans l'apôtre exigeant! Le témoignage de ses compagnons, il l'écarte; il ne se fie à personne qu'à lui et à son Maître. Les autres ont vu, il veut voir; s'il ne voit pas, il ne croira point.

L'incrédule allait être vaincu. Le Sauveur veut que son troupeau soit dans la pleine unité de la foi. Une nouvelle manifestation achèvera l'œuvre.

Elle eut lieu huit jours après celle qui avait convaincu les Onze.

Ils se trouvaient encore réunis, les portes closes, dans une maison. Thomas était présent; Jésus parut, bien que les portes n'eussent point été ouvertes. Et, debout au milieu d'eux, il leur dit encore : — « La paix soit avec vous. » Depuis qu'il a quitté le sépulcre, la paix déborde de lui.

Il dit à Thomas : — « Mets ton doigt là, et regarde mes mains. Étends ta main et mets-la dans mon côté. Désormais, ne sois plus incrédule, aie foi. »

Le disciple eut un cri émouvant : — Mon Seigneur et mon Dieu!

Il était éclairé; et, en voyant le Ressuscité, il confessa le Dieu.

Jésus alors, parlant pour l'avenir et pour tous ceux qui, à l'exemple de Thomas, seraient tentés de récuser les témoignages authentiques et la parole de ses apôtres, dit à Thomas, — le vrai type de l'âme réfractaire à la foi : — « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Bienheureux ceux qui ne voient pas et qui croient! »

L'école rationaliste, en présence de pareils témoignages, au sujet de la résurrection et des apparitions de Jésus, soulève la question du miracle.

Aucun miracle, en effet, n'est plus grand que celui-là. Mais aucun n'est plus sévèrement, plus solennellement attesté. Ce n'est pas une femme, ce ne sont pas des femmes seulement, ce sont des hommes, et des hommes par centaines, qui l'affirment. Ce qu'ils disent, ils certifient l'avoir vu, à plusieurs reprises; et ils racontent qu'ils ne pouvaient le croire, qu'il leur a fallu l'évidence pour l'admettre. Incrédules d'abord, incrédules jusqu'à l'entêtement, leur Maître seul, par sa présence répétée, les a convaincus qu'il était bien le Crucifié,

gardant les marques, les stigmates de son supplice, et leur a démontré, par les faits les plus palpables, qu'il avait un corps réel, le même qu'on avait mis en croix ; mais il leur a montré aussi que son corps glorieux n'avait plus les faiblesses de cette vie où l'on souffre et où l'on meurt.

Devant une pareille attestation, l'historien sans parti pris s'incline ; celui qui obéit à des théories préconçues se révolte. Sa philosophie l'oblige à nier le miracle, — ce que cette philosophie du moins appelle miracle, — et pour nier le miracle, il sacrifiera l'honnêteté ou l'intelligence du témoin. — C'étaient des fourbes et des imposteurs, dira-t-il ; et si le mot paraît trop violent, il le corrigera par un terme euphémique, mais également injurieux : — C'étaient des hallucinés et des naïfs.

En effet, d'après l'école qui nie le surnaturel, Jésus est mort comme nous, il n'est pas plus ressuscité que nos morts. Ses disciples ont caché son cadavre, et, par une imposture qu'explique leur fanatisme, sans la justifier, ils ont répandu la fable de la résurrection. Explication offensante ; sur quoi repose-t-elle ? Sur quels documents ? Les Juifs, qui, les premiers, ont mis en circulation, chez eux, cette hypothèse, ne l'ont jamais prouvée. Elle était la création de la haine ; et ils ne l'ont propagée qu'en achetant le témoignage de quelques soldats, les bourreaux de Jésus. Toute hypothèse arbitraire se condamne elle-même ; elle devient criminelle, si elle est injurieuse. Or, ce que l'histoire nous apprend des disciples de Jésus, de ces natures simples que le contact du plus saint des Maîtres a peu à peu transformées, défend de leur jeter l'épithète de fourbes et d'imposteurs.

Le dix-huitième siècle, qui n'a reculé devant aucune raillerie et aucune insolence, n'a persuadé personne. La justice de l'opinion s'est révoltée ; il n'est plus permis d'expliquer comme il l'a fait l'histoire évangélique et en particulier la résurrection de Jésus.

Le rationalisme du dix-neuvième siècle s'est rejeté sur le système de l'hallucination.

C'est par ce phénomène morbide qu'il croit rendre compte de tous les phénomènes d'apparitions surnaturelles par lesquelles le monde invisible se décèle parfois dans notre vie terrestre. Mais si ce cas pathologique ne peut être nié, son application est souvent illogique et outrageante. Les hallucinés sont des fous ; ils croient voir en dehors d'eux ce qui n'est qu'en

eux ; ils « objectivent » ce qui est subjectif. Ce sont des malades ; ils portent dans leur organisation même les preuves de leur état morbide : la névrose, l'exaltation, la bizarrerie et l'incohérence.

Vouloir expliquer par l'hallucination les scènes si nettement décrites dans lesquelles Jésus ressuscité est apparu, à diverses reprises, aux femmes qui l'avaient suivi dans son apostolat, à ses disciples isolés ou rassemblés, leur parlant un langage sublime, mangeant avec eux, — vouloir expliquer de tels faits par l'hallucination, est tout ensemble irrationnel et offensant.

Jamais cette théorie n'expliquera la transformation prodigieuse qui a changé les apôtres, d'abord si lents à croire, en hommes d'une conviction inébranlable et héroïque. Les Onze, pour ne parler que d'eux, n'offrent aucun signe de névrose, d'exaltation et d'incohérence. Ce sont des hommes sains de corps et d'esprit, des hommes comme tous les autres, sans faculté extraordinaire, mais sans idée bizarre.

Il y a dans l'hallucination un trait essentiel : l'halluciné voit toujours ce qu'il craint ou ce qu'il désire. Or, les apôtres n'ont pas l'idée de la résurrection de leur Maître ; ils ne la craignent ni ne la désirent ; ne la comprenant pas, ils se refusent même à y croire. Ils sont le contraire des hallucinés : ceux-ci s'imaginent voir ce qui n'est pas ; ceux-là s'obstinaient à nier ce qui était. Invoquer, pour rendre compte de la possibilité d'un tel état, l'amour ardent de Jésus, le mirage de la lumière orientale, le printemps de Galilée, son ciel éblouissant, c'est s'exposer au sourire de ceux qui connaissent l'Orient et qui savent les subtilités, les ruses naïves de l'incrédulité. Le Juif et l'Arabe ne rêvent pas. Nul n'a moins qu'eux le sentiment de la nature, et par conséquent n'est moins accessible à cette exaltation raffinée que le moderne imaginatif peut seul éprouver.

D'ailleurs, il ne faut point oublier que le monde a été conquis à la foi par ces hommes qui prêchaient un Dieu crucifié et ressuscité. Il n'y a pas d'exemple d'hallucinés conquérant le monde. Tous sont condamnés à ne recueillir que la compassion. Ainsi, nier le miracle de la résurrection de Jésus, c'est en créer un autre : la fondation du Christianisme par des hallucinés.

A ceux qui ne semblent connaître que les lois de la nature physique et animale, il est bon de rappeler les lois universelles de la nature morale et humaine, rationnelle et divine.

La mort est la conséquence logique, fatale, inexorable, du péché. Si le péché n'a point souillé un être, il est juste qu'il échappe à la mort. La sainteté absolue de Jésus le défendait contre la dissolution; et si, par amour pour les hommes, Jésus s'est livré à la mort, en pleine liberté, suivant l'ordre de son Père, la justice de Dieu devait l'en délivrer pour jamais.

La résurrection est le grand acte de la justice divine envers le seul Être innocent que la terre ait connu.

Thomas fut le dernier des Onze qui crut à son Maître. C'est alors, au moment où les pèlerins de la Pâque, après les fêtes, quittaient Jérusalem, que les disciples s'éloignèrent aussi et prirent le chemin de la Galilée.

Jésus, pendant sa vie, en leur prophétisant la résurrection, leur avait dit qu'il les précéderait là (1), et les femmes qui le virent ressuscité avaient rapporté aux Onze l'ordre du Seigneur de revenir en Galilée, où il leur avait donné rendez-vous.

Évidemment, c'est à Capharnaüm que les disciples retournèrent. Pierre y avait sa maison; plus que jamais, il était le centre autour duquel se ralliaient les autres. Mais les récits évangéliques ne portent désormais que sur un point : les manifestations du Maître ressuscité. Tout s'éclipse devant ces faits par lesquels se raffermit la foi des disciples, s'éveille la conscience de leur mission future, et commence entre eux et Jésus cette indissoluble union qui va défier le monde.

Un soir, à Carphanaüm, se trouvaient réunis Simon Pierre, Thomas, Nathanaël le Chananéen, les deux fils de Zébédée, et deux autres disciples innommés (2). Ils devaient revivre en souvenir les temps où le Maître était avec eux. Cette maison, cette chambre haute où ils étaient rassemblés, ces murs, l'avaient abrité. Cette barque était la sienne; celle même qu'il s'était réservée. Voilà le lieu où il aimait à se retirer : voilà celui où il s'embarquait. Le cœur humain ne change pas; il éveille tous les souvenirs qui, en évoquant le passé, nous rendent les êtres chers disparus.

Pierre est revenu à ses filets. — Je vais pêcher, dit-il à ses compagnons; et ceux-ci de répondre : — Nous irons avec toi.

Ils sortirent, et montèrent dans une barque. Mais ils ne

(1) MATTH., XXVI, 32; MARC, XIV, 28. — (2) JEAN, XXI, 1 et suiv.

prirent rien, cette nuit. Le matin, comme ils approchaient du rivage, ils aperçurent quelqu'un qui paraissait attendre l'arrivée de la barque. C'était Jésus; aucun des disciples ne le reconnaissait.

— « Enfants », leur dit-il, « n'avez-vous rien à manger? » — Non, répondirent les bateliers. — « Jetez le filet », reprit l'inconnu; « du côté droit de la barque, vous trouverez. » Ils le jetèrent. La quantité de poissons était si grande qu'ils ne pouvaient le retirer.

Leurs yeux se dessillèrent. Le disciple aimé dit à Pierre : — C'est le Seigneur! Son cœur l'avait deviné. Pierre, en entendant le mot de Jean : « C'est le Seigneur », mit son vêtement, se ceignit et se jeta à la mer au-devant de son Maître. On était à deux cents coudées du rivage. Les autres disciples ramèrent, remorquant le filet avec les poissons.

Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent un brasier allumé là, un poisson mis dessus et du pain. Ce repas mystérieux préparé par Jésus semble un symbole de la prévoyance avec laquelle il veille sur ses apôtres.

— « Apportez, leur dit-il, les poissons que vous venez de prendre. » Pierre monta dans la barque, tira sur la grève le filet, rempli de cent soixante-trois grands poissons; et le filet ne se rompit pas. Celui qui autrefois disait à ces mêmes disciples : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes », leur prophétisait aujourd'hui par cette capture abondante, inattendue, ce que serait un jour leur apostolat.

— « Venez et mangez », leur dit Jésus. Ils s'assirent sur le rivage, n'osant interroger celui qu'ils savaient être le Seigneur. Une crainte religieuse les enveloppait. Alors, Jésus vint, prit du pain, le leur donna, et pareillement du poisson.

Quand ils eurent mangé (1), il regarda Simon Pierre :

— « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — « Pais mes agneaux », répondit Jésus. Puis, renouvelant la question : — « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? » — Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez que je vous aime. — « Pais mes agneaux », dit Jésus.

Enfin, une troisième fois, le Maître interpellant Pierre, lui demanda : — « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre fut contristé de cette interrogation nouvelle; et il fit cette réponse

(1) JEAN, XXI, 15-19.

qui respire un amour et une confiance sans bornes : — Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime. Il parlait non pas à l'homme, mais à Dieu qui sait tout; et devant Dieu qui sait tout, il affirmait son amour.

Jésus lui dit : — « Pais mes brebis. »

C'est le pardon solennel, la réhabilitation de Pierre le renégat, devant les apôtres; l'élévation du disciple repenti et aimant à la primauté dans le Royaume. Pierre seul est chargé de la bergerie, des agneaux et des brebis, des simples fidèles et des pasteurs secondaires : à lui de les conduire aux pâturages du Christ; et comme les âmes ne se nourrissent que de la vérité de Dieu, de la force de Dieu, de l'amour de Dieu : à Pierre, le plus grand des bergers, de leur communiquer la vérité par la doctrine, la force et l'amour par les sacrements. Jésus lui donne la garde de ces trésors incorruptibles. L'Église, comme pouvoir hiérarchique, est toute en lui, désormais. La parole du Seigneur vient de la créer, en un instant, au bord de ce lac, où il avait promis à Pierre de faire de lui un pêcheur d'hommes.

Mais la fonction souveraine à laquelle Jésus élève son apôtre, en lui conférant la plénitude de son pouvoir, sous cette formule qui exprime un amour infini : « Pais mes agneaux; pais mes brebis », ne sera pas sans douleur. Rien de divin n'est sans douleur. Pierre aura le sort de son Maître; dans sa destinée, le martyre sera égal à la gloire; Jésus le lui annonce :

— « En vérité, en vérité, je te le dis, Pierre, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais. Mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas. »

Voilà ce que Jésus réserve à ses plus chers, à ses plus grands apôtres. Formés à son image, continuant son action dans l'humanité, ils doivent porter les stigmates de leur Maître, se livrer comme lui à l'immolation, et témoigner de la vérité qu'ils annoncent par la plénitude du dévouement et l'héroïsme du sacrifice.

Enfin, Jésus dit à Pierre : « Suis-moi. » Il paraît avoir quelque parole plus secrète à lui confier. Peut-être veut-il simplement, par cet acte symbolique, lui indiquer qu'en toutes choses il n'a qu'à marcher sur ses pas. Pierre obéit, et se

retournant vers ses compagnons, il aperçut Jean, le disciple aimé, qui venait aussi : — Et de celui-ci, dit-il à Jésus, qu'adviendra-t-il?

La question de Pierre, tout affectueuse, n'était pourtant pas sans curiosité.

Jésus le reprit : — « Que t'importe! Si je veux que celui-ci demeure, jusqu'à ce que je vienne. Toi, suis-moi. »

Cette réponse garde un certain mystère; elle donna lieu plus tard, dans le cercle des disciples de Jean, à une croyance singulière. On disait : L'apôtre bien-aimé ne mourra point. L'apôtre lui-même la combat, sans éclairer pourtant l'obscurité voulue de la parole dite à son sujet. Jésus paraît opposer la mort violente réservée à Pierre à la mort tranquille de Jean. Tous les apôtres, Céphas à leur tête, mourront par le bourreau ; mais les hommes ne réussiront point à abréger, par le martyre, la longue carrière de Jean. Le Maître aimé viendra le prendre. Il est destiné à perpétuer dans la génération chrétienne les plus grandes paroles de Jésus; aucun ne se souviendra comme le saint vieillard de ce que le Maître a dit. Lui, qui avait le plus tendrement aimé, ne devait-il pas avoir le privilège de mieux se souvenir?

La présence des Onze en Galilée, leurs témoignages au sujet de la résurrection, avaient ramené autour d'eux beaucoup de disciples que la mort de Jésus avait dispersés. Tous n'accueillaient pas la parole des apôtres ni celle des privilégiés à qui le Maître s'était manifesté.

Une apparition nouvelle, plus solennelle que les autres, vint raffermir la foi des chancelants (1). Elle eut lieu sur une des collines voisines du lac, une de celles où Jésus s'était sans doute retiré souvent avec ses apôtres, pour les enseigner et pour prier. Il la leur avait indiquée comme le lieu où ils le reverraient. Son nom a disparu des souvenirs de la tradition. Saint Paul, qui parle de cette dernière manifestation en Galilée (2), la signale comme un des témoignages irrécusables du fait de la résurrection. « Ils étaient là », écrit-il, « plus de cinq cents frères. Jésus a été vu par eux ; et plusieurs de ceux-là vivent encore parmi nous. »

En le voyant, ils l'adorèrent.

Jésus s'approcha d'eux. Il leur parla. Il affirma sa puis-

(1) MATTH., XXVIII, 16 et suiv. — (2) *I Cor.*, XV, 6.

sance souveraine, universelle, et la mission réservée à ses disciples.

— « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez et enseignez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Enseignez-les à conserver tout ce qui vous a été ordonné ; et voilà que je suis avec vous, jusqu'à la consommation des siècles. »

Chaque mot de Jésus ressuscité est un mot créateur.

Lorsqu'il dit : « Recevez l'Esprit-Saint », il crée le pouvoir sacerdotal qui juge et sanctifie. Lorsqu'il dit à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis », il crée la primauté dans la hiérarchie suprême de son Royaume. En disant aujourd'hui : « Allez et enseignez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit », il crée le droit suprême de l'apostolat. Il lui montre l'étendue de son domaine qui sera sans limites, universel comme Dieu, puisque tous sont appelés à entendre la voix de Jésus et à composer son Royaume. Il résume tout ce que les apôtres auront à dire à l'humanité : ses propres commandements ; il marque le baptême comme le grand sacrement de l'incorporation à la vie divine qu'il apporte sur la terre, et qui a pour objet de nous élever au Père, source intarissable et éternelle de cette vie, avec le Fils qui en est la manifestation parfaite par l'Esprit, seule force capable de réaliser cette incorporation.

Puis, il dit à tous :

— « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Il n'est pas seulement affranchi de la mort, et vivant, il est libre de tout ce qui limite les mortels et les vivants : la durée et l'espace. Malgré les siècles, malgré la distance, il sera présent, toujours, au milieu des siens.

Les apôtres en font l'expérience pendant cette période où ils vivent, on peut dire, sous l'action constante de leur Maître ressuscité. Bien que visible seulement par intermittences, il est avec eux et en eux. Il les rallie, les relève, triomphe de leur découragement et de leur incrédulité, s'empare de leur esprit, de leur conscience, de leur tendresse, achève l'organisation qui doit les rendre invincibles et les armer pour accomplir, dans toute la suite des siècles, l'œuvre du Règne de Dieu. Nul autre que lui n'est intervenu dans la transformation prodigieuse de ces Galiléens qui vont devenir les conquérants de

la terre. Il va les réunir une dernière fois : c'est à Jérusalem qu'il les veut.

Ils quittent donc pour jamais cette terre de Zabulon et de Nephtali, les rivages de cette mer où ils ont été appelés, et ils viennent à la Ville sainte où le Maître les attend (1).

Les Onze étaient à table : Jésus parut au milieu d'eux.

Il commença par leur reprocher leur incrédulité première, et la dureté de leur cœur à croire au témoignage de ceux qui l'avaient vu. Ce reproche franchit les siècles, il tombe sur tous les esprits dédaigneux de la parole des témoins auxquels a été confiée la mission de publier la vie, la mort, la résurrection, la doctrine et les espérances du Christ.

Puis, il leur rappela tout ce qu'il leur avait enseigné, quand il vivait de leur vie.

— « Tout ce qui est écrit dans la Loi, dans Moïse et les Prophètes, de moi », leur dit-il, « devait s'accomplir. » Et il leur ouvrit le sens et l'intelligence des Écritures. — « Il fallait », ajouta-t-il, « que le Christ souffrît et ressuscitât le troisième jour, et qu'en son nom fussent prêchés la pénitence et le pardon des péchés à tous les peuples, en commençant par Jérusalem.

« Et vous, vous êtes les témoins de ces choses.

« Et je vais envoyer en vous le don promis de mon Père. Attendez donc à la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut.

« Allez dans le monde entier; prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui aura foi et qui sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné. »

Et, pour marquer la divinité de la force qui descendrait en eux, il ajouta : — « Voici le signe destiné à accompagner ceux qui auront foi : en mon nom, ils chasseront les esprits, ils parleront des langues nouvelles; ils prendront des serpents, et s'ils boivent à des sources empoisonnées, elles ne leur nuiront point; ils imposeront les mains aux malades, et ils seront guéris. »

Toute cette puissance thaumaturgique sera un don de l'Esprit. Qu'elle s'exerce visiblement sur les corps, quand il plaira à Dieu de confirmer par là l'œuvre surhumaine des apôtres; qu'elle s'exerce invisiblement sur les âmes, dans le

(1) Marc, xvi, 14 et suiv.; Luc, xxiv, 44 et suiv.

secret des consciences : elle sera la même; dans l'un comme dans l'autre cas, elle prouvera la vertu de Dieu.

Jésus fit sortir les apôtres et les emmena hors de la ville, vers Béthanie, sur le sommet de la montagne des Oliviers (1).

C'est là que sa Passion avait commencé avec son agonie; c'est là qu'il veut quitter la terre et entrer dans sa gloire, en face et au-dessus de la ville qui l'avait crucifié, qui gardait son tombeau et qui ne se doutait pas de son triomphe.

Tous les apôtres et de nombreux disciples étaient présents; ils dirent au Maître : — Seigneur, est-ce maintenant que vous allez établir le Royaume d'Israël (2)?

— « Ce n'est pas à vous », répondit-il, « de connaître les temps que le Père a placés dans sa puissance. »

On devine, à la question des apôtres, le dernier reste de ces rêves juifs qui vont se dissiper à la clarté de l'Esprit; et l'on voit, à la réponse de Jésus, le dernier effort pour tourner leur pensée vers cet Esprit dont ils seront les instruments dociles et invincibles.

— « Vous allez recevoir en vous la vertu de l'Esprit-Saint qui va descendre sur vous, et vous serez mes témoins en Jérusalem, et dans toute la Judée, et en Samarie, et jusqu'aux confins de la terre. »

Ce fut sa dernière parole.

Il éleva les mains; il bénit ses apôtres; et pendant qu'il les bénissait, ils le virent s'éloigner d'eux, emporté dans le ciel. Un nuage le déroba à leurs yeux.

Le ciel est ouvert. Le Règne de Dieu est fondé. Le triomphe de Jésus commence. Il ne quitte la terre que pour l'affranchir du mal et la sauver : il a vaincu le monde.

(1) Luc, XXIV, 50 et suiv. — (2) *Act.*, I, 6 et suiv.

FIN.

APPENDICES

APPENDICE A

LA CHRONOLOGIE GÉNÉRALE DE LA VIE DE JÉSUS.

Il faut marquer les dates : elles sont un des éléments essentiels de l'histoire. En déterminant la concordance et la succession des événements, elles permettent d'en mieux saisir le caractère; en exprimant la distance exacte qui les sépare de nous, elles complètent la réalité des faits et des personnages. La première chose qui disparaît, quand un être s'enfonce dans le lointain du passé, c'est la date. On dessine encore sa physionomie, mais on ne peut pas plus préciser la date que l'astronome ne peut évaluer la distance des soleils enfouis dans les profondeurs de la Voie lactée. Les hommes dont on peut déterminer le moment sont comme les astres que nous pouvons placer à leur point mathématique dans l'immensité de l'étendue, et dont nous pouvons observer toutes les évolutions et les phases.

Le Christ a sa date historique ; le premier des devoirs de l'historien qui veut écrire sa vie, est de la fixer.

Or, il y a dans l'existence d'un homme trois dates dominantes : la naissance, l'entrée dans la vie publique et la mort.

Ces trois dates constituent la chronologie générale de la vie de Jésus. Si l'on veut se contenter sur ces dates fondamentales d'un à peu près de quelques années, — ce qui importe peu, en vérité, sur une durée de plus de dix-huit siècles, et ce qui suffit à l'historicité du Christ, — la certitude est complète, et la tradition évangélique ne laisse rien à désirer.

Elle se résume en ceci : Jésus est né sous l'empereur Auguste et le roi Hérode, dans la seconde moitié du règne de l'un et les dernières années du règne de l'autre.

Il avait environ trente ans lorsqu'il reçut le baptême de Jean.

Dans la quinzième année de Tibère, sa prédication était en pleine activité. Il est mort, Tibère régnant, et alors que Pilate était gouverneur de la Judée.

Voilà tout autant de faits évangéliques démontrés, évidents, scientifiques, garantis par l'universelle tradition, strictement établis par l'his-

toire. Si l'on veut préciser, — et la science a essayé de préciser, — si l'on veut nommer l'année même où Jésus est né, sous Auguste et avant la mort d'Hérode, marquer l'année exacte où il est entré dans la vie publique, compter l'intervalle écoulé depuis ce moment jusqu'à sa mort et finalement fixer l'année de cette mort, le jour du mois, de la semaine, on entre dans le champ des systèmes discutables. Il faut renoncer aux conclusions sans réplique, et se borner à des opinions motivées.

D'immenses travaux, depuis trois siècles, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie (1), ont poursuivi cette œuvre de précision chronologique. On a interrogé les auteurs païens, les auteurs juifs, les monuments, les inscriptions, la numismatique, l'astronomie, reconstitué des calendriers, dépensé des vies entières, consacré une sagacité de génie à l'interprétation des documents évangéliques : on n'a réussi qu'à établir des conclusions probables dont la diversité prouve l'insuffisance.

En ce qui concerne l'année même de la naissance de Jésus, les opinions flottent entre l'année 747 et l'année 751 de Rome.

Pour le début de la vie publique, elles oscillent de l'an 26 à l'an 30 et 31 ; pour la durée de cette vie, elles hésitent entre trois ou quatre Pâques ; enfin, relativement à l'année de sa mort, elles se meuvent entre l'année 29 et l'année 34 ou 35, comme limites extrêmes.

Cette variété tient à quelques causes précises : l'incertitude de l'époque du recensement universel commandé par Auguste, et de la mort d'Hérode le Grand ; la diversité d'interprétation de la quinzième année de Tibère, des trente ans de Jésus, selon saint Luc, de la fête innommée du chapitre v de l'Évangile de saint Jean ; la différence des calendriers reconstitués par le calcul et l'astronomie ; enfin, la dépendance mutuelle des dates fondamentales de la vie de Jésus.

Il n'est pas possible d'établir chronologiquement la date de la naissance de Jésus, sans fixer aussi celle de sa mort et de son entrée dans la vie publique. Ces dates sont connexes, solidaires ; elles se commandent l'une l'autre ; elles s'éclairent l'une par l'autre. En veut-on la preuve ? Si Jésus, au témoignage formel de saint Luc, avait de trente à trente et un ans au moment de son baptême, en 781 de Rome, on ne peut placer sa naissance en 747 de Rome. Et s'il est mort un vendredi, le jour de la

(1) Scaliger, *De emendatione temporum*. — Longius, *De annis Christi*. — Képler, *De vero anno*, etc. — Calvisius, *Enodat. duarum quæst. circa ann. nat. et minist. Christi*. — Hervaert, *Chronologia nova, vera*, etc. — Petau, *Doctrina temporum*. — Usserius, *Annales V. et N. Test. et chronol.* — Labbe, *Concordia chronolog.* — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccléS.* — Lamy, *Harmonia sive concord. Evangel.* — Natalis Alexander, *Hist. eccles.* — Dom Calmet, *Hist. de l'Anc. et du Nouv. Test.* — Bible de Vence, *Dissert. sur les années de Jésus Christ*. — Lardner, *Credibilit. of the Gospel*. — *L'Art de vérifier les dates*. — Magnan, *Problema de anno nativit. Christi*. — Sanclemente, *De vulg. æræ emendat.* — Ideler, *Handbuch der mathem. und techn. Chronol.* — Wieseler, *Chronologische Synopse*. — Patrizzi, *De Evangel.* — Mémain, *Connaissance du temps évangél.*

Pâque, en 783 de Rome, on ne peut pas davantage donner à sa vie publique plus de trois Pâques.

Le tort de la plupart des systèmes et des solutions est de n'être pas concordants, d'opposer souvent les documents païens aux textes de l'Évangile, et les textes sacrés à eux-mêmes, ceux de Jean à ceux de Matthieu et de Luc, et Luc à lui-même, ou, pour échapper à cette antinomie, de se jeter dans une exégèse arbitraire et trop facile aux expédients.

En exposant notre opinion sur les dates fondamentales de l'histoire de Jésus, nous croyons avoir réussi à leur donner pour base l'interprétation la plus stricte des textes évangéliques, et l'harmonie la plus complète des auteurs sacrés et des historiens païens ou juifs, — les seules autorités décisives en un pareil sujet.

I

L'ANNÉE DE LA NAISSANCE DE JÉSUS.

Un moine scythe, Denys le Petit, abbé d'un couvent à Rome, mort l'an 556, a placé la naissance de Jésus l'an 754 de Rome et l'an 4714 de la période julienne. Cette date a été, jusqu'au dix-septième siècle, universellement acceptée par les chrétiens, et a déterminé ce qu'on appelle l'« ère vulgaire ». Depuis deux siècles, elle est reconnue comme fautive; et il n'est pas un historien qui ne reconnaisse que Jésus est né au moins trois ou quatre ans plus tôt.

Nous trouvons, dans les Évangiles, quatre données importantes qui permettent de déterminer, à deux ou trois ans près, la date de la naissance du Christ.

D'après Matth., II, 1 (Cf. Luc, I, 5, et Matth., II, 22), Jésus est né sous le règne du roi Hérode.

D'après Luc, II, 1, il est né au moment du dénombrement de la Judée, sous Auguste.

D'après Matth., II, 2, 16, une étoile apparut aux Mages en Orient, et à leur arrivée à Jérusalem, et sur le lieu où le Christ venait de naître. Enfin, selon Luc, III, 23, Jésus, au moment de son baptême, avait environ trente ans.

Une étude attentive de ces diverses données nous oblige à fixer la naissance de Jésus après l'an 746 de Rome et avant l'an 751; car le dénombrement de la Judée n'a pas pu avoir lieu avant l'an 747 de Rome, au plus tôt; et Hérode est mort dans le courant de l'année 750-751 de Rome.

§ 1. — *L'année de la mort du roi Hérode.*

Les renseignements de Josèphe sur ce point sont précis. Ouvrons le *Livre des Antiquités juives* (XVII, 8, 1, 6, 10) et celui de la *Guerre de l'indépendance* (I, 33, 8) : il résulte de ces deux passages qu'Hérode est

mort trente-sept ans après le décret du Sénat qui l'éleva à la royauté, et trente-quatre ans après sa prise de possession effective du pouvoir.

Le décret du Sénat ne fut rendu que sur les instances collectives d'Octave et d'Antoine. Les deux prétendants devaient être réconciliés; or, ils ne se rapprochèrent qu'à la mort de Fulvie, l'an 714 de Rome, d'après Dion Cassius (48, 28). C'est donc en cette année seulement qu'il convient de placer l'élévation d'Hérode au trône de Judée. Puisqu'il a régné trente-sept ans, sa mort a dû avoir lieu l'an 750-751 de Rome.

Bien que nommé roi par le sénatus-consulte de l'an 714, Hérode n'a réellement pris le pouvoir qu'après avoir conquis son royaume, avec l'aide des Romains, sur Antigonus et ses partisans. Or, Antigonus n'a été vaincu, et Jérusalem n'a été prise, que trois ans après, en l'an 717 de Rome et, comme le remarque expressément Josèphe, au troisième mois de Sivan (juin ou juillet). Les trente-quatre années de règne comptées par Josèphe nous amènent encore à l'an 750-751 de Rome.

Il est bon de remarquer, pour la précision des chiffres donnés par l'historien juif, que, d'après l'usage de sa nation, Josèphe comptait les années des princes en partant du mois de Nisan, en sorte qu'un seul jour avant ou après le 1er de Nisan équivaut à une année pleine.

La durée et la fin des règnes des trois fils d'Hérode nous conduisent à la même conclusion.

Archélaüs est déposé et envoyé en exil la dixième année de son règne, soit l'an 759; donc, il a succédé à son frère l'an 750-751 de Rome. Philippe, le tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, meurt dans la trente-septième année de son règne, l'an 786 de Rome; donc, il avait commencé l'an 750-751, à la mort d'Hérode.

Hérode Antipas, le tétrarque de Galilée, est envoyé en exil, à Vienne, dans les Gaules, après quarante-trois ans de règne, l'an 793 de Rome. Donc, il faut placer sa première année encore en 750-751.

L'astronomie vient en aide à l'histoire pour donner toute certitude et toute précision à la date de la mort d'Hérode. Quelque temps avant sa mort, il y eut, au témoignage de Josèphe (*Antiq.*, XVII, 6, 4), une éclipse de lune. Or, les calculs astronomiques établissent d'une manière rigoureuse (IDELER, *Handbuch d. Chronolog.*) qu'en effet une éclipse, visible à Jérusalem, s'est produite dans la nuit du 12 au 13 mars, de une heure huit minutes à quatre heures douze minutes. La pleine lune du 15 de Nisan tombait, en l'année 750 de Rome, le 12 avril. Si donc Hérode est mort, d'après ce qui précède, sept ou huit jours plus tôt, c'est dans les mois qui suivirent la Pâque de 750 qu'il faut placer cet événement.

§ 2. — *Le dénombrement universel sous Auguste.*

D'après saint Luc, la naissance de Jésus à Bethléhem concorde avec un recensement général ordonné par Auguste, exécuté en Syrie sous l'autorité de Quirinus.

On a nié ce recensement général.

On a accusé l'auteur du troisième Évangile de l'avoir confondu, par un grave anachronisme, avec celui qui fut accompli, dix ans plus tard, par le même Quirinus, gouverneur de Syrie, au moment où fut exilé Archélaüs, et où la Judée fut convertie en province romaine.

La question est d'une extrême gravité pour l'histoire évangélique; car, résolue dans le sens de cette négation et de cette accusation, que reste-t-il de l'affirmation de saint Luc, racontant que Jésus est né à Bethléhem, à l'occasion même de ce recensement qui avait amené dans cette ville Joseph et Marie sa mère?

Et d'abord, il est invraisemblable que saint Luc ait confondu les deux opérations de recensement, puisqu'il les connaît et qu'il y fait une allusion directe. (Luc, II, 2. Cf. *Act.*, V, 37.) On ne confond que les choses qu'on ignore, mais on distingue toujours ce qu'on connaît; car la connaissance implique la distinction. Or, la première opération qu'il indique dans son Évangile n'était qu'un dénombrement de personnes, hommes, femmes, enfants, à leur lieu d'origine; tandis que la seconde (*Act.*, V, 37) était un prélèvement d'impôts, elle consommait l'asservissement des Juifs, que la première avait habilement préparé. Celle-ci avait eu lieu sous la haute direction du légat de Syrie, Quirinus, et celle-là se terminait sous le gouvernement ordinaire du même Quirinus, devenu préteur de la province de Syrie, à laquelle il avait définitivement annexé la Judée.

Il s'agit donc d'établir qu'un recensement général a été ordonné par Auguste, qu'il s'est étendu à la Judée, vers la fin du règne d'Hérode; qu'il s'est accompli sous la haute direction de Quirinus, légat impérial de Syrie; qu'il est distinct de l'opération qui eut lieu dix ans après, opération qu'on peut considérer comme l'achèvement de celle commencée sous Hérode. Nous croyons pouvoir, en toute impartialité, prouver historiquement ces divers faits, et ainsi justifier saint Luc de l'anachronisme qu'on lui reproche, et donner des versets 1 et 2 du chapitre II une interprétation que nul savant n'est en droit de récuser.

Le célèbre romaniste Mommsen s'est prononcé résolument non seulement contre le fait d'un recensement général de la Judée avant la déposition d'Archélaüs, en 759-760, mais même contre sa possibilité. C'est une conclusion qu'on peut débattre; mais il dépasse le droit et il offense la gravité de l'historien, lorsqu'il raille ces théologiens et ceux qui leur ressemblent, pour avoir voulu, enchaînés par des idées préconçues, se persuader à eux-mêmes d'abord, et aux autres ensuite, qu'une telle opération avait pu avoir lieu. (Mommsen, *Res gestæ August.*, 125.)

Il me semble indispensable de donner quelques détails précis sur le recensement romain.

Il avait pour but essentiel de constater le chiffre des citoyens romains et de connaître officiellement l'origine, le nom, l'âge, le rang et la fortune de tous les habitants libres de l'Empire.

Il formait la base de la fixation de l'impôt, qui tire de là le nom de *cens*, « census ».

L'inscription de chaque individu au registre était accompagnée du serment de fidélité. Le recensement devenait ainsi, aux mains du maître du monde, un moyen d'asservissement.

Il n'est presque pas un des peuples soumis à Rome, Gaulois, Bretons, Espagnols, Salasses, Ciliciens et Juifs, chez lesquels le serment et l'impôt n'aient provoqué des soulèvements, parfois terribles.

Cette mesure administrative se rattachait du reste à tout le système financier de Rome, si habilement et si persévéramment appliqué par Auguste. Il faut, pour le comprendre dans la vérité, le relier à la description cadastrale de tout l'Empire, et à la réforme universelle des calendriers. Au fond, ce que Rome voulait, c'était l'impôt : pour assurer l'impôt personnel, il fallait nombrer les sujets ; pour asseoir l'impôt territorial, il fallait mesurer les propriétés ; pour fixer l'époque de la perception, il fallait régler uniformément le calendrier.

Auguste ne négligea rien : il eut ses légats censitaires pour le dénombrement des sujets ; ses géographes et ses géomètres pour la mesure cadastrale ; et, dès le premier recensement général, il imposa aux Égyptiens et aux Grecs l'année solaire fixe des Romains.

Ces opérations étaient couronnées par la perception même du cens, du tribut, de l'impôt.

Le recensement des personnes devait se faire au lieu d'origine et de naissance, suivant l'usage consacré par un édit du consul Claudius, deux siècles avant Jésus-Christ.

La déclaration exigée pour le recensement comprenait des détails circonstanciés. L'homme libre devait donner son nom, prêter le serment, indiquer son domicile, la valeur de ses biens, le nom du père, de la mère, de la femme et des enfants. (DENYS D'HALICARNASSE, IV, 5, 15.)

Selon Ulpien, de Tyr (l. II, *De censibus*), l'âge des personnes devait être marqué. Il en donne la raison : l'âge peut exempter du payement de l'impôt, comme cela a lieu dans les provinces du gouvernement de Syrie, où l'impôt personnel n'est exigé qu'après quatorze ans pour les hommes et douze pour les femmes.

Les femmes de condition libre étaient tenues au recensement. (DENYS D'HALICARNASSE, IV, 15.)

Ce trait particulier est une des différences des recensements juifs et romains. Chez les Juifs, elles ne paraissent pas. Chez les Romains, elles devaient aller une fois l'an payer elles-mêmes l'impôt de capitation. On connaît d'ailleurs la solennité des *Paganalia*, instituée par Servius Tullius et dont parle Denys d'Halicarnasse, contemporain d'Auguste (IV, 4). Tous les habitants des villages (pagani) y devaient assister, apportant chacun leur *numisma*. Or, cette pièce était autre pour les hommes, les femmes et les enfants. On reconnaît là l'esprit de détail des Romains ; ceux qui présidaient aux sacrifices connaissaient ainsi le nombre des habitants de chaque bourg, selon l'âge et le sexe.

L'obligation pour les femmes de se faire inscrire au recensement s'est conservée très tard. Sozomène (*Hist. eccles.*, V, 4), parlant d'une opération semblable exécutée à Césarée, sous Julien l'Apostat, écrit en propres

termes que « la multitude des chrétiens, femmes et enfants, avaient reçu l'ordre de se faire inscrire ».

L'opération du recensement s'accomplissait au nom et par les ordres d'Auguste. « L'Empereur, dit Suidas (*Lexicon*, Ἀπογραφή), choisit vingt personnages des plus distingués par leur vie et leur probité, et il les envoya dans toutes les provinces soumises à sa puissance, pour y faire, en son nom, le recensement des personnes et des biens : il ordonnait, en même temps, de prélever, d'après cette opération, un tribut pour le trésor public. »

Il résulte de ce passage que la grande opération du recensement appartenait à un délégué spécial de l'Empereur, et échappait aux attributions ordinaires des préfets qui gouvernaient les provinces.

Le génie romain se retrouve là tout entier, avisé et circonspect. En divisant les fonctions, il assurait les tâches; en confiant l'œuvre délicate du recensement à des personnages éminents, il prévenait les concussions des proconsuls.

Ces délégués extraordinaires s'appelaient « censitores » ou « legati pro prætore », et ils étaient aidés, dans leur tâche, par des officiers subalternes, « adjutores ad census ».

L'Empereur dirigea lui-même, en personne, l'an 27 avant Jésus-Christ, dans la Narbonnaise, le recensement; et lorsqu'il délégua ensuite Drusus, pour le continuer dans les six provinces des Gaules, chacune de ces provinces avait son propre gouverneur.

Soixante ans après Jésus-Christ, Tacite (*Ann.*, XIV, 46 et suiv.) rapporte le nouveau recensement des Gaules. Qui l'opère? Les gouverneurs ordinaires des provinces? Non; mais des personnages éminents dont il cite les noms : Quintius Volusius, Sextus Africanus, Trebellius Maximus.

Le *censitor*, comme on le voit par l'exemple de Germanicus, treize ans après la naissance de Jésus-Christ, reçoit quelquefois le commandement suprême des armées du pays qu'il dénombre. (TACITE, *Ann.*, I, 31, 33.)

Les recensements jouent un grand rôle dans le règne d'Auguste.

Il les ordonna tous les cinq ans, à Rome, et plus d'une fois il les étendit au reste de l'Italie et à toutes les provinces de l'Empire.

Depuis la bataille d'Actium jusqu'à sa mort, on en compte neuf. Trois sur ce nombre ont une importance plus grande, et ils ont été relatés dans la fameuse inscription d'Ancyre.

Toutefois, il faut reconnaître que ce marbre mutilé ne nous parle que du recensement des citoyens romains, et non des provinces de l'Empire. D'après la table célèbre, Auguste a fermé trois lustres : le premier, en 726 de Rome, vingt-six ans avant l'ère vulgaire, avec Agrippa, son collègue dans le consulat; le second, sept ans avant Jésus-Christ, en 746 de Rome, seul, revêtu du pouvoir consulaire, sous le consulat de Censorinus et d'Asinius; le troisième, l'an 13 après Jésus-Christ et 767 de Rome, la dernière année de son règne, avec Tibère, son associé à l'Empire, sous le consulat de Sextus Pompée et de S. Apuleius. Si un recensement des provinces a eu lieu, évidemment, c'est à la suite et comme

complément de celui des citoyens. Les deux opérations se complètent; elles étaient un des plus grands services que le magistrat appelé à l'honneur de fermer un lustre pût rendre à l'Empire.

D'ailleurs, l'usage de faire suivre le cens général des citoyens par celui des colonies et des autres habitants libres fut observé avant comme après Auguste. (TITE-LIVE, XXIX, 37; TACITE, *Ann.*, XIV, 16.)

A défaut de texte précis, est-il du moins possible de rencontrer des signes certains que ce recensement des provinces ait été effectué?

Tacite, Suétone et Dion Cassius nous le donnent irrécusable.

En effet, Tacite (*Ann.*, I, 11) nous parle d'un livre, *Libellum*, écrit de la main d'Auguste, où étaient consignées toutes les ressources de l'État : le nombre des citoyens et des alliés (socii) sous les armes, des flottes, des royaumes, des provinces, les tributs et les impôts, les dépenses, les gratifications.

Suétone (*August.*, 101) parle aussi de ce même livre, qu'il nomme le *Breviarium Imperii*, où l'Empereur avait noté combien il y avait de soldats sous les drapeaux, d'argent dans le trésor ou dans le fisc, et quel était l'arriéré de l'impôt.

Dion (LVI, 33) répète ce que dit Suétone, en ajoutant : « Et toutes les autres choses de cette espèce qui importent au gouvernement de l'Empire. »

De telles notions si détaillées, si précises, si positives, ne s'inventent pas; elles supposent une enquête, une vaste enquête; or, je le demande à tout historien de bonne foi, quel nom prenaient, dans le gouvernement de l'Empire, de telles opérations, si ce n'est le nom de recensement général?

Ce recensement s'est-il renouvelé ou continué pendant les trois lustres mentionnés par la Table d'Ancyre? Je l'ignore; mais il est certain que le second se prête mieux que les deux autres à ce grand acte.

En l'année 746 de Rome, la septième avant Jésus-Christ, l'Empire est en pleine paix; le temple de Janus est fermé pour douze ans; Auguste est au faîte de sa gloire et de son pouvoir, tout entier appliqué aux réformes administratives. C'est alors qu'il mesure ses terres, dénombre ses sujets, impose son calendrier rectifié, raffermit l'assiette et régularise la rentrée des impôts.

Donc, toutes les vraisemblances de l'histoire et de graves raisons s'unissent pour justifier le mot de saint Luc : « En ces temps, parut un édit de César Auguste, ordonnant le dénombrement du monde entier. »

Sans parler d'Orose (VI, 22), ni d'Isidore de Séville (*Orig.*, V, 36), dont on pourrait discuter l'impartialité, Cassiodore (*Var.*, III) et Suidas, l'un qui pouvait aller aux sources maintenant perdues, l'autre qui vivait au milieu des monuments de l'antiquité, encore intacts, et qui nous en a conservé plus d'un fragment précieux, tous les deux attestent, à leur manière, la vérité du grand acte accompli, l'an 7 avant Jésus-Christ, peu d'années avant la mort d'Hérode, acte dont Tacite, Suétone,

Dion nous révèlent les résultats, et que l'Évangéliste Luc a seul nettement affirmé.

Une nouvelle difficulté se présente.

Ce dénombrement universel admis, comment a-t-il pu s'étendre à la Judée, puisque ce petit royaume, alors, n'était pas une province de l'Empire? Le recensement s'appliquait aux provinces, mais non pas aux royaumes alliés. Là est la question.

Or, tout en reconnaissant une différence essentielle, d'une part, entre les pays annexés à Rome comme partie intégrante de l'Empire, sous le nom de colonies et de provinces, et directement administrés par des autorités romaines, et, d'autre part, les pays auxquels Rome permettait un simulacre d'indépendance, en leur donnant des rois choisis par elle, il y aurait une grave erreur à croire que ces derniers jouissent d'une véritable autonomie.

Ces alliés de Rome étaient, en réalité, comme autrefois les peuples de l'Italie, de vrais sujets de l'Empire, et, comme eux, soumis au recensement. Tacite (*Ann.*, IV, 41) le dit en termes exprès du petit royaume d'Archélaüs, en Cilicie : « Nostrum in modum deferre census adigebatur gens Archelao regi subjecta. »

Il en était de même en Judée, sous le roi Hérode.

Il ne faut pas oublier ce qu'étaient alors, pour les Romains, ce petit royaume et son roi. Ils regardaient l'un comme leur propriété, et l'autre comme leur vassal. S'ils avaient laissé subsister la nation juive sous un prince particulier, c'était par prudence : ils voyaient en elle un boulevard contre les Parthes et les Arabes si remuants. D'ailleurs, ils en disposaient à leur merci. Est-ce qu'Antoine ne donna pas à Cléopâtre, qui avait demandé toute la Palestine, une portion de cette province?

Et si Hérode régnait, qui l'avait constitué roi? N'était-ce pas le décret du Sénat sollicité par Octave et Antoine? Dans son administration, jouit-il de l'autonomie d'un vrai souverain? Il s'en faut bien : à chaque instant, les gouverneurs de Syrie paraissent en maîtres à Jérusalem et dans tout le royaume. Pas un acte de ce « Regulus » qui n'ait besoin de la sanction impériale. S'il lève des impôts dans le pays, pour son propre compte, il faut aussi qu'il paye un tribut à l'Empereur. S'il veut faire juger et condamner ses propres enfants, il a soin de demander chaque fois la permission d'Auguste. Non seulement il doit l'impôt à l'Empire, mais il est tenu de fournir, comme tous les rois *socii*, des troupes auxiliaires. En 747 de Rome, Hérode détruit quelques bandes arabes qui troublaient ses frontières, à l'est : cet acte est mal vu à Rome. Auguste lui fait savoir qu'il le traiterait désormais non pas en allié, mais en sujet.

Ce régime asservissant, dont nous venons de relever quelques détails caractéristiques, montre assez ce qu'étaient ces petits royaumes devant Rome, et combien le recensement s'imposait à eux, puisque c'était l'unique base sur laquelle devait se fixer le chiffre de l'impôt à payer annuellement, et celui des troupes auxiliaires à lever en temps de guerre.

Toutefois, pour respecter le semblant d'indépendance de ces États, et ne pas froisser la susceptibilité nationale, prompte à s'exalter, notamment chez les Juifs, on joignait (*Antiq.*, XVII, 3) le nom d'Hérode à celui d'Auguste, dans la formule du serment de fidélité.

Rome avait l'art de tous les tempéraments : elle excellait à assouplir ses lois, les conformant toujours, dans l'application, au milieu et au moment.

Nul doute que, longtemps avant d'arriver à la transformation de la Judée en province, — transformation qui enlevait aux Juifs toute indépendance et qui fut consacrée, en quelque sorte, par la levée de l'impôt, l'an 9 de l'ère vulgaire, sous le gouvernement de Quirinus, — Rome s'efforça d'y préparer les esprits par une politique habilement envahissante. Le dénombrement de l'année 747 de Rome et de l'an 7 avant l'ère de Denys a été, de la part d'Auguste, le premier acte décisif de cette annexion.

On s'est étonné qu'une telle opération ait été passée sous silence par l'historien Josèphe, qui nous a laissé dans ses *Antiquités* un récit complet et détaillé du règne d'Hérode. On a objecté ce silence à l'affirmation de saint Luc, que les critiques rationalistes n'ont pas hésité à taxer d'erreur.

Je ne crois pas au silence prétendu de Josèphe; et, de même que Tacite, Suétone et Dion nous ont livré des faits qui deviennent inexplicables sans un recensement général des provinces de l'Empire et des royaumes alliés, de même l'historien juif, examiné plus impartialement, nous livre un fait décisif qui suppose, lui aussi, ce même recensement appliqué à la Judée.

Ouvrons le *Livre des Antiquités* (XVII, 2, 4); nous y lisons les lignes suivantes : « On appelle Pharisiens ceux-là surtout qui ont eu l'audace de résister aux rois; habiles et cependant prompts à combattre ouvertement et à nuire. Aussi, « quand la nation juive tout entière « est forcée d'être fidèle à César et aux intérêts du roi », ils ont refusé le serment. Ils étaient plus de six mille; le roi les condamne à une amende. »

Qu'était-ce que ce serment? Le nom de César ne trahit-il pas une origine romaine? et n'est-ce pas la formule qui accompagnait les recensements romains? Si l'on sait le nom et le nombre des Pharisiens réfractaires, n'est-ce pas une preuve qu'ils ont été appelés individuellement devant des commissaires chargés de recevoir leur déclaration de fidélité à l'Empereur et au roi?

Un grand nombre de savants n'ont pas hésité devant cette conclusion, et il nous semble difficile de la récuser.

Certains auteurs, entre autres Wieseler (*Chronologische Synopse*), ont expliqué, du reste, ce silence de Josèphe. Le prudent historien évite, autant que possible, toute idée et tout fait dont l'indication pourrait jeter le moindre soupçon chez les autorités romaines, sur l'obéissance persévérante de ses compatriotes. Ainsi s'éclaircit, par exemple, l'exposé si partial de l'attente messianique et de ses effets variés dans la vie nationale du peuple juif.

Une nouvelle et dernière difficulté ressort du texte de saint Luc. « Ce premier dénombrement fut accompli par le préfet de Syrie, Quirinus. »

L'histoire est formelle. Quirinus ne fut procureur de Syrie que vers l'an 6 ou 7 de l'ère vulgaire; il n'a donc pu présider un dénombrement qui aurait été exécuté du vivant d'Hérode, neuf ou dix ans plus tôt. L'anachronisme est flagrant.

La solution de cette difficulté a donné lieu à des systèmes fort divers dont la valeur n'est pas égale, à notre avis.

Nous ne saurions souscrire à l'expédient « in extremis » de ceux qui ont sacrifié tout ce second verset comme une glose erronée de quelque esprit maladroit, glose qui, de la marge, aurait insensiblement passé dans le corps du texte. Puisque l'Évangéliste mentionnait un dénombrement différent de celui qu'avait exécuté Quirinus, et que lui-même connaît (*Act.*, v, 37), pourquoi n'a-t-il pas dit un mot qui prévînt la confusion dans l'esprit du lecteur? Si ce verset n'est qu'une addition postérieure, comment pas un manuscrit n'existe-t-il sans ce verset et comment la Vulgate l'a-t-elle inséré avec tous les autres, sans se douter de l'erreur?

Des exégètes plus avisés ont eu recours à la grammaire pour justifier saint Luc : ils ont proposé de lire non pas αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο ἡγεμεύοντος, mais ἐγένετο πρώτη ἡγεμεύοντος, ce qui est, du reste, le plus ancien texte, tel qu'on peut le lire dans le Codex Sinaiticus, récemment découvert et publié par M. C. Tischendorf (1). On traduirait alors : « Ce premier dénombrement s'accomplit avant que Quirinus fût gouverneur de Syrie. »

Cette solution, qu'on pourrait appeler grammaticale, a été proposée pour la première fois par Hervaert (*Nov. vera Chronol.*, 1612), qui l'appuie de nombreux exemples tirés des auteurs grecs où l'on justifie l'emploi de πρώτη dans le sens et comme équivalent du comparatif de προτέρα.

Théophilacte, évêque de Bulgarie (1070), suivant en cela, sans doute, les interprètes grecs antérieurs, avait déjà entendu et interprété ainsi le verset de saint Luc.

On pourrait même pousser plus avant et donner au verset un sens plus complet, plus précis, en traduisant : « Ce dénombrement s'accomplit avant *celui* de Quirinus, gouverneur de Syrie. »

Cette interprétation, non moins grammaticale que l'autre, a sur elle l'avantage de mentionner les deux recensements, et d'établir leur relation chronologique.

Un troisième système, au lieu de distinguer les deux recensements, les fond dans une même mesure dont le dénombrement (ἀπογραφὴ) relaté par saint Luc aurait été le début, et dont le cens (ἀποτίμησις) du temps de Quirinus aurait été, dix ans plus tard, la consommation; et il traduit ἐγένετο par « fut accompli, achevé ». Il semble difficile de soutenir gram-

(1) *Novum Testamentum, græce ex Sinaitico Codice.* Lipsiæ, 1865.

maticalement cette interprétation, excellente d'ailleurs, au point de vue de l'histoire.

Pourquoi ne pas s'en tenir au texte et à l'affirmation simple et claire de l'écrivain, nous disant que ce premier dénombrement, distinct du second, qui eut lieu dix ans plus tard, fut exécuté, en effet, par Quirinus, gouverneur de Syrie?

Nous savons, il est vrai, qu'à cette époque le gouverneur ordinaire de la province de Syrie était, au témoignage exprès de Tertullien, qui connaissait aussi bien que nous le texte de Luc, non pas Quirinus, mais Sextius Saturninus. (*Cont. Marc.*, IV, 19.)

L'opération du recensement ne pouvait-elle pas relever d'une autre autorité que du gouverneur ordinaire de la province? Et dès lors, pourquoi Quirinus ne serait-il pas cette autorité censitaire? Ni les coutumes romaines ni l'histoire ne s'y opposent.

Nous savions, en effet, et je l'ai établi, que l'opération du recensement, sous Auguste, avait été confiée à des délégués spéciaux, personnages considérables par leur honnêteté et les services rendus, à Denys le Géographe, entre autres. (PLINE, *Hist. nat.*, VI, 14.) D'autre part, Tacite (*Ann.*, III, 48) rapporte que Quirinus, qui avait su rendre au divin Auguste des services dont le consulat fut le prix, douze ans avant l'ère vulgaire, reçut, peu de temps après, les honneurs insignes du triomphe, pour avoir défait et forcé dans leurs retranchements les Hamonades, peuplade de Cilicie. Que pouvait être ce chef d'expédition, sur la victoire duquel Strabon (XII, 15) nous donne de nouveaux détails confirmant Tacite? Il nous apprend qu'il réduisit par la famine la peuplade rebelle, lui fit quatre mille prisonniers et ne laissa dans le pays aucun homme en état de porter les armes. A notre avis, il était le légat d'Auguste, le chef du gouvernement militaire qui commandait à la fois, avec quatre légions, la Cilicie, la Syrie et la Phénicie. C'est à ce titre qu'il a soumis les Hamonades, et qu'il a présidé au recensement de ces provinces d'Orient dévolues à l'Empereur, recensement auquel nul n'échappa, ni Archélaüs, roi de Cappadoce, dans la province de Cilicie, ni Hérode, roi de Judée, dans la province de Phénicie.

Ainsi se trouve expliqué et justifié le texte de saint Luc : ce premier dénombrement fut accompli sous le commandement de Quirinus, en Syrie (1).

Or, ce dénombrement concordant avec l'édit d'Auguste relaté sur le marbre d'Ancyre, de l'an 747 de Rome ou de l'an 7 avant l'ère vulgaire, nous sommes forcés de ne pas reculer au delà l'époque de la naissance de Jésus, qui eut lieu à Bethléhem, au moment même du dénombrement. Et, d'autre part, Jésus étant né avant la mort d'Hérode, il n'est pas possible de retarder sa naissance au delà de l'an 750 de Rome. C'est donc entre 747 et 750 que cette date, la plus grande de l'histoire, doit être fixée.

(1) Cf. MAGNAN, *De anno natalit. Christi.* — SANCLEMENTE, *De vulg. æræ emendat.* — Abbé MÉMAIN, *Études chronologiques*, etc., etc.

§ 3. — *L'étoile.*

Qu'est-ce que l'étoile du Messie, du Roi des Juifs, que les Mages disent avoir vue en Orient, et qui est un signe annonçant sa naissance? Il faut y voir incontestablement quelque phénomène céleste, d'une nature que le premier Évangéliste ne nous permet guère de déterminer.

Si ce phénomène extraordinaire fut interprété par les Mages comme le signe de la naissance du Roi des Juifs, cela prouve d'abord leurs préoccupations astrologiques, et, en second lieu, la connaissance de ces traditions religieuses, universellement répandues en Orient, au témoignage de Tacite et de Suétone : traditions qui annonçaient, vers cette époque, la venue d'hommes partis de Judée pour dominer le monde : « percrebuerat Oriente toto, vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti, rerum potirentur. » (SUÉT., *Vesp.*, IV; TACITE, *Hist.*, V, 13; JOSÈPHE, *De bell. Jud.*, VI, 6, 4.) Les Juifs dispersés avaient partout semé leurs espérances messianiques. Arabes et Parthes, Chinois même et Hindous, Égyptiens, Romains et Grecs : nul n'y était étranger; pourquoi ces Mages du pays de Balaam n'auraient-ils pas gardé de plus quelque souvenir de l'étoile que leur ancêtre avait vue s'élever de Jacob? La croyance qu'une étoile annoncerait la naissance du Messie ne vient pas tout d'abord des Mages, elle fait partie de la foi messianique populaire des Juifs.

Les Mages en parlent comme d'une chose connue, universellement attendue. « Nous avons vu », disent-ils, « son étoile au lever. » Leurs interlocuteurs, Hérode et le Sanhédrin, ne sont nullement instruits par eux de la connexion de l'étoile avec la naissance du Messie; mais à la nouvelle qu'apportent les Mages, Hérode et toute la ville s'émeuvent.

Cette croyance universelle n'enlève rien au caractère historique du récit évangélique, elle le confirme plutôt.

Toute l'antiquité païenne, adonnée à l'astrologie, pensait que d'extraordinaires révélations, principalement sur la naissance et la mort des hommes illustres, nous étaient fournies par les étoiles, les comètes et les constellations. (LUCAIN, I, 529; SUÉT., *Cæs.*, 88; SÉNÈQUE, *Quæst. nat.*, I, 1; JOSÈPHE, *De bell. Jud.*, VI, 5, 3; JUST., 37; LAMPRID., *Alex. Sev.*, 12.)

Les Juifs n'échappaient pas à cette puissance de l'astrologie. Ils croyaient qu'un phénomène céleste accompagnerait la naissance de leur Messie, et ils ont toujours entendu dans un sens messianique l' « Orietur stella ex Jacob ». (*Nombres*, XXIV, 17.)

La croyance en l'étoile du Messie subsiste encore après le Christ. Le Sohar, qui date du premier siècle, en fournit de nombreuses preuves. Le Testament des douze patriarches dit : « Un astre particulier s'élèvera pour lui dans le ciel, comme d'un roi (1). »

Au temps d'Adrien, lorsque paraît le faux Messie qui se donne le

(1) Καὶ ἀνατελεῖ ἄστρον αὐτοῦ ἐν οὐρανῷ ὡς βασιλέως.

nom de fils de l'Étoile (Bar-Kokbah), par allusion au verset 17 du XXIV^e^ chapitre du livre des *Nombres*, pourquoi les Juifs s'empressèrent-ils si ardemment autour de lui? C'est qu'ils croyaient voir accomplie en lui l'antique prophétie de Balaam.

L'école mythique n'a vu dans l'étoile qu'une invention pure destinée à donner au Messie un titre nouveau.

L'école rationaliste, depuis le dix-septième siècle, a mieux aimé y voir une étoile semblable à celle qui parut, en 1604, entre Mars et Saturne, au pied du Serpentaire, au moment même de la conjonction des trois planètes Jupiter, Saturne et Mars. Cette conjonction, calculée pour la première fois par Képler (*De nova stella in pede Serpentarii, et qui sub ejus exortum, de novo iniit, trigono igneo*. Pragæ, 1606), et depuis par les astronomes, se reproduit tous les huit cents ans.

L'école catholique, sans rejeter cette indication astronomique, n'a pas cru, en général, pouvoir la rattacher au texte de saint Matthieu. Le rôle que l'astre joue dans le récit évangélique ne semble guère, en effet, convenir à une étoile ordinaire. Elle marche devant les Mages, elle les précède, προῆγεν αὐτοὺς, et elle vient se fixer au-dessus du lieu où était l'Enfant, ἕως ἐλθὼν ἐστάθη ἐπάνω οὗ ἦν τὸ παιδίον. Le texte ne permet même pas de distinguer deux astres : l'un d'ordre naturel, qui aurait averti les Mages dans le pays d'Orient, d'où ils venaient; l'autre d'ordre surnaturel, qui les aurait conduits à la maison de l'Enfant. C'est le même astre; ὁ ἀστὴρ ὃν εἶδον ἐν τῇ ἀνατολῇ. A s'en tenir à la rigueur de l'exégèse, il faut convenir que l'Évangéliste indique nettement un phénomène en dehors des lois de la nature, produit directement par Dieu, pour amener les Mages à reconnaître le Messie.

Mais, bien que saint Matthieu n'indique pas l'étoile astronomique étudiée par Képler, il a été l'occasion de sa découverte.

Dans les premières années du dix-septième siècle, pendant qu'en Allemagne les théologiens se disputaient avec ardeur sur l'année de la naissance de Jésus, vers la fin de l'année 1603, un phénomène rare se montra dans le ciel. Le 15 décembre, se fit la conjonction des deux planètes Jupiter et Saturne. Au printemps de 1604, Mars vint se joindre à elles; et, de plus, un corps semblable à une étoile fixe apparut dans le voisinage des deux planètes, vers l'orient, au pied de la constellation du Serpentaire. Tout d'abord comme une étoile de première grandeur, d'un extraordinaire éclat, il pâlit insensiblement. A peine visible en octobre 1605, il disparut finalement en mars 1606. Cette conjonction, à laquelle les astrologues, et sans doute les Mages, comme le remarque Képler, ont toujours attaché une grande signification, revient tous les vingt ans, et met plus de huit siècles à faire le tour du zodiaque. Le grand astronome eut l'idée de rechercher si, au début de l'ère chrétienne, à l'époque où se place la naissance de Jésus, une telle conjonction n'avait pas eu lieu. Or, ses recherches aboutirent à ce merveilleux résultat qu'en effet la conjonction s'était produite l'an 747 de Rome, dans la seconde moitié du signe des Poissons, près de celui du Bélier, et, au printemps de

l'année suivante, 748 de Rome, Mars vint se joindre sous ce signe à Jupiter et Saturne.

Il explique ainsi l'étoile des Mages. Cette conjonction si rare des trois planètes éveilla l'attention des Mages, d'autant plus que ce phénomène paraît avoir été accompagné de l'apparition d'une étoile extraordinaire. Or, en admettant que cette nouvelle étoile fût venue d'abord, non seulement dans le temps où Saturne et Jupiter étaient près l'un de l'autre, c'est-à-dire au mois de juin 747, mais encore dans le même lieu où étaient ces planètes, comme ce fait est arrivé à notre époque, en 1603, 1604, 1605, les Chaldéens ne devaient-ils pas, suivant les règles de leur art, encore en vigueur alors, conclure qu'un grand événement s'était accompli? (KÉPLER, *De nova stella in pede Serpentarii*, 1606; — *De vero anno quo æternus Dei Filius humanam naturam in utero benedictæ Virginis Mariæ assumpsit.* Francf., 1614.)

S'il est établi rigoureusement par les calculs astronomiques qu'un tel phénomène stellaire s'est produit, il semble invraisemblable que les astrologues persans ou chaldéens, désignés sous le nom de Mages, ne l'aient pas observé; et s'ils l'ont observé, il est naturel de conclure qu'ils y ont attaché quelque signification mystérieuse, et notamment la naissance de ce personnage attendu en Judée qui devait, suivant la tradition, dominer le monde. Les calculs de Képler ont été repris et précisés, en Allemagne, au commencement de ce siècle, par PFOFF (*Der Stern Weisen.* Kopenhague, 1827), par SCHUBERT (*Das Licht und die Weltgegenden sammt einer Abhandlung über Planeten-Conjunctionem und den Stern der drei Weisen.* Bamberg, 1827) et par IDELER (*Vermischte Schriften,* Band I).

Nous pouvons donc conclure que, si l'étoile qui s'est montrée avec la conjonction de Jupiter, de Saturne et de Mars, apparut en 747, les Mages n'étant venus que l'année suivante à Jérusalem, c'est en 748 ou 749 de Rome qu'il faut placer la naissance de Jésus. Resterait encore à établir si ces voyageurs mystérieux sont arrivés au moment même de la naissance de Jésus ou un an après, comme l'a cru saint Épiphane, entre autres. Dans cette dernière hypothèse, il faudrait rapporter à 747 ou 748, au plus tard, le fait de la naissance de Jésus.

§ 4. — *Le baptême de Jésus.*

Un des documents chronologiques les plus précis et les plus importants pour fixer l'époque de la naissance de Jésus et même toutes les dates de sa vie, c'est le passage de saint Luc, III, 23. Jésus, d'après l'Évangéliste, avait environ trente ans lorsque Jean parut sur les bords du Jourdain, et que Jésus lui-même vint recevoir le baptême.

Si nous parvenons à fixer l'année du baptême de Jésus, nous déterminerons du même coup celle de sa naissance.

Nous croyons pouvoir y réussir, en nous appuyant sur une donnée chronologique du quatrième Évangile, donnée d'autant plus certaine

qu'elle est moins intentionnelle, et qu'elle est en pleine concordance avec celles du troisième Évangile.

Après avoir raconté divers faits (I, 31-34; Cf. I, 26) qui supposent le baptême de Jésus, saint Jean mentionne (II, 13) une Pâque, la première que Jésus, après son baptême, a célébrée à Jérusalem. Il suffit, dès lors, de fixer la date de cette Pâque, pour marquer le point extrême avant lequel il nous faudra placer le baptême de Jésus. Or, saint Jean, éclairé par Josèphe, nous permet de fixer cette date précieuse.

— « Voilà quarante-six ans », fait-il dire aux Juifs (II, 20), « que l'on travaille à ce temple, et tu le rebâtirais en trois jours! » Donc, au moment où les Juifs répliquaient ainsi à Jésus, quarante-six ans s'étaient écoulés depuis que l'on travaillait à cet édifice, qui, au témoignage de Josèphe (*Antiq.*, XX, 9, 7), fut complètement achevé un peu avant les débuts de la guerre des Juifs. En ajoutant le chiffre de 46 à celui qui marque l'époque à laquelle Hérode commença la restauration du second Temple, nous obtiendrons celui de l'année où les Juifs prononcèrent ces mots : Voilà quarante-six ans! et, par là même, l'année de la Pâque qui suivit le baptême de Jésus. Or, Hérode commença ce grand œuvre (*Antiq.*, XV, 11, 1) la dix-huitième année de son règne, vraisemblablement à la fête de la Dédicace, au mois de Kisleu (734 de Rome), et, en tout cas, certainement avant la Pâque de 735. En ajoutant les quarante-six ans, nous arrivons à la Pâque de 781, et par conséquent c'est dans la seconde moitié de 780 de Rome que Jésus reçut le baptême. Comme, d'après saint Luc (III, 23), Jésus avait environ trente ans lorsqu'il fut baptisé, il a dû naître vers l'an 749-750 de Rome.

C'est ici qu'il convient de relever l'interprétation fautive d'un grand nombre d'exégètes relative à la quinzième année de Tibère. Cette erreur a été le principe d'inextricables difficultés dans la chronologie de la vie de Jésus.

La date importante fournie par saint Luc ne saurait s'appliquer ni au baptême de Jésus, ni à l'inauguration du ministère de Jean. En effet, si le Baptiste est entré en action, et si Jésus a reçu le baptême l'an 15 de Tibère, cette année étant la sept cent quatre-vingt-deuxième de Rome, il s'ensuivrait que Jésus, qui a dû naître nécessairement avant 750 de Rome, serait âgé de trente-trois ans. Or, Luc dit formellement qu'il avait environ trente ans. De quel droit oserait-on nier cette affirmation si nette, et mettre le troisième Évangile en désaccord avec lui-même?

La date donnée par le troisième Évangile marque en réalité la fin du ministère public de Jean et l'inauguration de celui de Jésus, que les synoptiques ont pris soin de rattacher, non pas à son baptême, mais à l'emprisonnement du Baptiste.

A propos du baptême de Jésus, on peut se demander à quelle époque Jean a commencé à baptiser.

Les Évangiles ne nous ont donné aucune date formelle; car, ainsi que nous l'avons vu, la quinzième année de Tibère, marquée par saint Luc (III, 1, 2), désigne un tout autre événement.

Il n'y a rien là d'étonnant. Les Évangélistes n'écrivent pas la vie de Jean, mais celle de Jésus, et ils n'ont parlé du premier qu'incidemment, et qu'autant qu'il était nécessaire pour expliquer les actes et le rôle du Messie.

Toutefois, il est possible d'arriver à une détermination approximative. Le récit du baptême de Jésus montre que Jean baptisait déjà depuis quelque temps, lorsque Jésus vint à lui, au Jourdain.

Or, Jésus a été baptisé dans le courant de l'année 780; il en résulte que la prédication du Baptiste n'a pas pu commencer après cette date; et si l'on songe que l'usage, chez les Juifs, voulait que l'homme eût atteint sa trentième année avant d'exercer une fonction publique, il en résulte que Jean, étant l'aîné de Jésus de six mois, a dû inaugurer sa prédication vers l'année 779.

Ce n'est qu'un peu plus tard que le nouveau Prophète attira l'attention du Sanhédrin, dont l'ambassade solennelle a été décrite par le quatrième Évangile (I, 19-27).

Chose digne de remarque, un peu avant que Jean achevât sa trentième année, 779-780, c'était chez les Juifs l'année sabbatique, année sainte entre toutes, année de repos, de délivrance, de pardon, qui revenait tous les sept ans. (*Lévit.*, XXV; *Deut.*, XV.) Plusieurs de ces années ont été mentionnées au cours des siècles par les auteurs sacrés ou profanes.

Les Macchabées (I, VI, 49, 53) mentionnent celle de l'an 150 suivant l'ère des Séleucides, et de l'an 590, 591 de Rome; Josèphe (*Antiq.*, XIII, 8, 1), celle de 716, 717; la tradition talmudique, celle de 821, 822.

Tous ces chiffres sont exactement séparés par des multiples de 7; et comme le remarque Wieseler (*Chronologische Synopse*, 5, 205), en ajoutant cent quatre-vingt-neuf ans à la première année sabbatique relatée par le livre des Macchabées, et en retranchant quarante-deux ans à la dernière indiquée par le Talmud, on arrive à l'année sabbatique de l'an 779 de Rome.

C'est sans doute au début de cette même année que le Baptiste entendit la voix de Dieu qui l'appelait, et il dut concevoir bonne espérance de la traduire avec succès au peuple, plus facile à entraîner dans un temps de repos où les préoccupations de la terre cédaient aux idées religieuses.

Le baptême de Jésus eut lieu, en tout cas, vers le milieu de cette année-là.

On le voit, quelque chemin qu'on suive pour arriver à déterminer la naissance du Christ, on aboutit à un même résultat. Toutes les données concordent : l'année de la mort d'Hérode, le recensement universel, l'étoile des Mages, et finalement, le baptême de Jésus.

II

L'INAUGURATION DU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS EN GALILÉE.

Un des points les plus importants à fixer dans l'histoire évangélique, c'est l'époque où Jean-Baptiste, emprisonné par Hérode, disparaît de la scène et laisse à Jésus la place libre pour son action messianique.

Cette importance est telle, que les trois premiers Évangiles ont fait partir de là leur récit parallèle de la vie publique de Jésus. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les trois passages correspondants de MATTH., IV, 12, 17; de MARC, I, 14; de LUC, IV, 14. « Jésus ayant appris », dit saint Matthieu, « que Jean avait été livré, se retira en Galilée. » Et saint Marc : « Après que Jean eut été livré, Jésus vint en Galilée, prêchant l'Évangile du Royaume de Dieu. » Et saint Luc : « Et Jésus revint en Galilée, dans la puissance de l'Esprit, et il se fit un grand bruit à son sujet dans tout le pays d'alentour. »

On remarquera sans doute que saint Luc ne mentionne pas comme les deux autres Évangélistes, dans ce verset même, l'emprisonnement de Jean-Baptiste ; mais il l'a déjà rapporté plus haut (III, 19, 20), ce qui le dispense de le rappeler ici ; tandis que saint Matthieu (XIV, 1, 12) et saint Marc (VI, 14, 29) ne devaient raconter le détail de cet emprisonnement que plus tard, incidemment, à l'occasion d'Hérode le Tétrarque, qui s'inquiétait de la renommée croissante de Jésus.

Si, d'après les trois synoptiques, la vie publique du Maître n'est vraiment inaugurée que le jour où Jean-Baptiste est emprisonné, en fixant la date de ce second fait, nous déterminerons celle du premier ; il n'est personne qui ne voie toute la valeur d'un pareil résultat.

Or, au témoignage des synoptiques, l'emprisonnement de Jean-Baptiste concorde avec le départ de Jésus pour la Galilée. En apprenant que le Précurseur a été livré, disent-ils, Jésus quitte la Judée et vient se fixer en Galilée. Si donc on peut préciser l'époque de ce retour, on aura du même coup celle de l'emprisonnement de Jean-Baptiste.

Le quatrième Évangile, sur ce point comme sur tant d'autres, nous apporte une lumière inattendue.

Au chapitre VI, 1, il ramène Jésus en Galilée, après un voyage mentionné dans le chapitre V, voyage que motiva une fête dont le nom n'est pas exprimé. C'est cette fête qu'il importe de découvrir, car les Juifs célébrant leurs solennités à des jours fixes, nous pourrons déterminer par elle le jour et le mois, et comme nous savons déjà qu'elle précède le 15 de Nisan de l'an 782 de Rome, elle nous conduira à l'année que nous cherchons.

L'exégèse du verset 1 du chapitre V de saint Jean a donné lieu à divers systèmes parmi les commentateurs.

Les uns, saint Irénée, Rupert, Jansénius, Tolet, Lucas, Cornelius Lapierre, ont vu dans la fête innommée la Pâque ; les autres, saint

Chrysostome, Cyrille, Théophylacte, Euthymius, Maldonat, la Pentecôte ; d'autres enfin, Képler, Petau, Lamy, Tholuck, Anger, Wieseler, l'ont interprétée dans le sens de la fête des Purim.

Nous adoptons cette dernière opinion, et voici sur quelles bases elle repose.

D'abord, si saint Jean eût voulu désigner l'une des grandes fêtes juives, la Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles, il l'eût certainement appelée par son nom. Son Évangile en fait foi. Quand il s'agit de la Pâque, il la nomme en termes formels τὸ πάσχα (1). Et il n'emploie l'expression ἡ ἑορτή, la Fête, que dans le cas où le contexte suffit à donner à cette expression vague son sens précis (2).

Il appelle également de son nom propre la fête des Tabernacles ἡ σκηνοπηγία (3). Et il se sert également de l'expression ἡ ἑορτή pour la désigner ; et le contexte ne permet pas de se méprendre sur la signification.

Ce qu'il fait pour la Pâque et la fête des Tabernacles, il l'eût fait, sans aucun doute, pour la Pentecôte, s'il avait eu à la mentionner. Si le texte de saint Jean ne nous autorise pas à voir l'une des grandes fêtes dans la fête vaguement indiquée au chapitre V, il ne reste guère que la solennité des Purim à reconnaître.

D'ailleurs, un détail chronologique, incidemment fourni par l'Évangéliste dans le récit du dernier voyage de Jésus à travers la Samarie, va nous mettre sur la voie de la solution cherchée. Jésus dit à ses disciples : « Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et ce sera la moisson ? Voici que je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs ; ils sont déjà tout blancs pour la moisson. » (JEAN, IV, 35.) Les mots « encore », ἔτι, et ἤδη, « déjà », montrent assez clairement qu'il ne s'agit pas d'une locution proverbiale, mais de la simple constatation du temps. Or, la moisson, chez les Juifs, s'ouvrait, le 16 de Nisan, par l'oblation solennelle du « Homer », la gerbe sacrée ; en comptant quatre mois en arrière, nous arrivons au mois de Kisleu, dans les années ordinaires, à celui de Thebet, dans les années intercalaires ; mais l'année 782 étant une année intercalaire, nous sommes amenés au mois de Thebet. La fête de la Dédicace était passée, et il ne restait, avant la Pâque de 782, d'autre solennité juive que la fête des Purim, qui se célébrait, cette année, le 14 du second Adar, un mois avant la Pâque.

C'est la fête indiquée par saint Jean au chapitre V. Et en effet, au chapitre VI, 4, parlant du retour de Jésus en Galilée, après son voyage pour la fête des Purim, il a soin de dire : « La Pâque était proche. »

Ceux qui veulent, à tout prix, voir la fête de la Pâque dans le verset que nous examinons, se heurtent à une invraisemblance inadmissible. Comme Jésus n'ira pas à Jérusalem, mais restera en Galilée, la Pâque prochaine, et comme, d'après saint Jean (VII, 2), il ne retournera en Judée qu'à la fête des Tabernacles, il s'ensuivrait que, pendant

(1) JEAN, II, 13, 23 ; VI, 4 ; XI, 55 ; XII, 1 ; XIII, 1. — (2) JEAN, IV, 45. Cf. II, 23 ; XI, 56 ; XII, 12. — (3) JEAN, VII, 2.

sa vie publique, Jésus aurait passé un an et demi sans paraître à Jérusalem.

La comparaison et le parallélisme du quatrième Évangile et des trois synoptiques nous conduisent à la même conclusion.

Le voyage de Jésus en Galilée dont parle Jean, au chapitre VI, 1, répond à son retour en Galilée mentionné par Matthieu (IV, 12), Marc (I, 14) et Luc (IV, 14). Tout le synchronisme des Évangiles repose sur cette concordance. Si l'on veut voir une Pâque dans la fête innommée du chapitre V, tout ce synchronisme est détruit. En effet, comme saint Jean mentionne une seconde Pâque au chapitre VI, 4, il y aura, à ce moment, deux années de la vie publique de Jésus écoulées, tandis que les synoptiques n'en comptent qu'une.

Au contraire, avec la fête des Purim, tout s'harmonise. Les synoptiques racontent, après l'arrivée de Jésus en Galilée, l'histoire des épis froissés aux mains des disciples ; ce qui suppose les approches de la Pâque, le mois de Nisan, comme saint Jean le dit en propres termes : « La Pâque était proche. » (VI, 4.)

Enfin, si Jésus est mort crucifié un vendredi, le 15 de Nisan de l'année 783, comme nous le démontrerons, il est impossible de voir dans la fête du chapitre V, 1, autre chose que la fête des Purim.

En effet, la première Pâque de la vie publique de Jésus mentionnée au chapitre II, 13, doit être rapportée à l'an 781. La seconde, celle de 782, a été mentionnée au chapitre VI, 4. Donc, la fête à laquelle il est fait allusion au chapitre V, 1, ne peut être une Pâque ; elle ne peut être qu'une solennité qui a précédé la Pâque de 782. Mais le verset 35 du chapitre IV nous conduit après la fête de la Dédicace : et comme entre la Dédicace et la Pâque il n'y a d'autre fête que celle des Purim, c'est celle qu'il faut reconnaître sous la vague dénomination dont saint Jean s'est servi.

Le quatrième Évangile remarque que cette fête tombait un samedi : nouveau détail qui va confirmer notre conclusion. La Pâque de l'an 782 tombait un lundi, le 18 avril ; or, comme la fête des Purim se célébrait dans cette année intercalaire le 14 de Beadar, il suffit, pour trouver le jour de la fête, de retrancher trente jours du 18 avril. Cela nous mène au 14 de Beadar, à un samedi. Aucune fête, cette année-là, ne tomba un samedi.

Certains auteurs (1) ont cru trouver là une raison décisive pour écarter la fête des Purim, en prétendant qu'elle ne devait jamais tomber un samedi, d'après les règles du calendrier juif. C'est une erreur.

Ils ont confondu l'ancien calendrier avec celui qui fut réglé plus tard. Dans ce dernier, plusieurs règles nouvelles ont été introduites sous l'influence de l'esprit pharisaïque. En vertu de ces prescriptions qui ne remontent pas au delà du troisième ou du quatrième siècle, certaines fêtes ne pouvaient plus être célébrées à certains jours. La Pâque ne

(1) ROLAND, *Antiq. sacr.*, IV, 9. *De festo Purim.*

devait pas se célébrer un vendredi, par exemple. Mais il n'en était pas encore ainsi du temps de Jésus, et comme la Pâque tomba justement, l'année où il fut crucifié, un vendredi, la fête des Purim a pu tomber, dans le courant de sa vie publique, un samedi.

Le fait est si certain, que la Mischna dit formellement que le 14 d'Adar ou de Beadar peut être un samedi ; mais qu'alors on aura soin de remettre à un autre jour la lecture du « Megillah », le rouleau sacré, le livre d'Esther (1).

Qu'était-ce que cette fête des Purim ?

La fête des Sorts, en hébreu *Pourim* (*Esth.*, IX, 26 et suiv.), était ainsi nommée du mot *pour* (sort), d'origine persane. Les Septante l'ont traduit par φρουραί, et Josèphe (*Antiq.*, XI, 6, 13) a gardé cette expression : ἡμέρας φρουραίους.

Le mot grec adopté par les Septante paraît dériver plutôt de l'hébreu, *para* (briser), et de *pour* (morceau, partie ou lot), que du persan. Cette fête avait été instituée pour perpétuer le souvenir de la délivrance des Juifs par Esther, sous Assuérus. Elle se célébrait le 14 d'Adar, et dans les années intercalaires, le 14 de Beadar. La veille, un jeûne sévère, auquel les enfants mêmes, dès l'âge de treize ans, étaient astreints, inaugurait la solennité. La veille encore, on s'assemblait dans les synagogues, et, à la lueur des lampes, au moment du lever des étoiles, on lisait le livre d'Esther, le Megillah, le rouleau par excellence, sans en rien omettre.

Le jour même de la fête, le matin, nouvelle lecture du livre d'Esther, précédée du récit de la déroute d'Hamalec (*Exod.*, XVII).

Puis, on retourne dans sa maison ; et le jour se passe en jeux, en festins, en réjouissances. Les aumônes étaient abondantes, afin que les pauvres pussent participer à la joie générale.

Les excès ont souvent déshonoré cette fête, qui se terminait en vraies bacchanales. Les Juifs ajoutaient aux divertissements un détail lugubre. Ils dressaient un gibet, y suspendaient un homme de paille que l'on nommait Haman, du nom de celui qui avait voulu perdre la colonie persane, et ils finissaient par y mettre le feu, brûlant en effigie leur persécuteur.

De tels excès, et surtout l'esprit de vengeance qu'ils témoignaient si violemment contre les païens, ont été invoqués par certains auteurs comme des motifs sérieux qui s'opposaient à ce que Jésus vînt à Jérusalem à cette époque.

On oublie que ces désordres n'enlevaient rien à cette fête de son caractère sacré au cœur des vrais Israélites. Elle demeurait pour eux une fête nationale, elle leur rappelait l'un des plus grands faits où la miséricorde de Dieu s'était révélée sur son peuple.

Pourquoi le vrai Sauveur des Juifs et du monde eût-il refusé de fêter le salut d'Israël ? Cette solennité des Sorts n'était-elle pas la fête des

(1) *Traité* Megillah.

pauvres que la libéralité des riches se plaisait à nourrir? Pourquoi l'ami des pauvres ne fût-il pas venu, en ces jours où ceux qu'il préférait se trouvaient dans l'abondance et dans la joie?

Le célèbre passage de Josèphe (*Antiq.*, XVIII, 5, 1, 2), bien interprété, peut confirmer la date que nous fixons à l'emprisonnement du Baptiste. Il est vraisemblable, en effet, que l'austère Prophète n'attendit pas longtemps pour fulminer contre le scandale que donna Hérode Antipas, en répudiant sa femme légitime, la fille d'Arétas, roi des Arabes, et en épousant Hérodiade, la femme de son frère Hérode. Or, c'est au retour d'un voyage à Rome qu'Antipas exécuta son dessein d'adultère. Josèphe ne marque pas l'époque de ce voyage; mais il est facile de le déterminer avec toute vraisemblance.

Une occasion favorable se présentait en effet, en l'année 782 de Rome; Livie venait de mourir. La vieille impératrice avait hérité, à la mort de Salomé, de toute la part que le testament d'Hérode lui avait laissée, Jamnia, Ardod, Phasaël et Archélaïs. Antipas avait tout intérêt à tenter auprès de Tibère, à ce moment, de reconquérir quelque chose de ces possessions qui avoisinaient sa tétrarchie. Cette hypothèse répondrait bien au caractère utilitaire de ce voyage rapide que Josèphe a exprimé très nettement en disant qu'Antipas revint après avoir négocié à Rome les affaires qui l'y avaient amené (1).

Tacite (*Ann.*, V, 1) dit formellement que Livie est morte sous le consulat des deux Gemmi. Ils entrèrent en charge en janvier 782. Si l'Impératrice est morte au commencement de l'année, le voyage d'Antipas aurait pu s'effectuer de janvier à mars; et son retour, qu'il a dû précipiter afin d'accourir à ses noces adultères, coïnciderait avec les approches de la fête des Purim, alors que Jean-Baptiste, sur les deux rives du Jourdain, dans la Judée et aussi dans la Pérée qui était du domaine d'Antipas, continuait sa mission de justice, de pénitence, stigmatisant les coupables, même quand ils étaient des souverains, comme il convenait à l'envoyé de Celui qui juge, sans exception, les petits et les grands.

L'étude comparative du quatrième Évangile et des trois synoptiques nous conduit à la même conclusion. En 781 de Rome, Jésus a déjà accompli sa première Pâque, après son baptême, — cette Pâque où les Juifs lui disaient : « Voilà quarante-six ans que l'on travaille à ce Temple, et tu prétends le rebâtir en trois jours. » (II, 19.) Jean est encore vivant à cette époque, comme le prouve le verset 1 du chapitre IV. Vers les premiers mois de 782, au voyage de Jésus à Jérusalem pour la fête des Purim, en février, Jésus parle de lui comme d'un disparu : « C'était », dit-il, « une lampe ardente et brillante, et vous avez voulu, vous aussi, un instant, vous réjouir à sa clarté. » (V, 35.) Donc, c'est vers la fin de 781 ou aux premiers jours de 782 que Jean aurait été emprisonné et décapité, et c'est peu après que Jésus se retire en Galilée.

(1) Διαπραξάμενος ἐν τῇ Ῥώμῃ ἐφ' ἅπερ ἐστάλτο.

III

L'ANNÉE DE LA MORT DE JÉSUS.

Pour arriver à déterminer l'année de la mort de Jésus, il faut :

1° Constater qu'il a été crucifié un vendredi ;

2° Prouver que ce vendredi était le jour même de la Pâque, le 15 de Nisan.

Cela démontré, il n'y a plus qu'à consulter le tableau astronomique et le calendrier juif, et rechercher, vers la fin du gouvernement de Ponce Pilate, l'année où la Pâque est tombée un vendredi. Cette année sera celle de la mort de Jésus.

Or, que Jésus ait été crucifié un vendredi, les Évangélistes le disent expressément.

Saint Luc (XXIII, 54), après avoir parlé de l'ensevelissement de Jésus qui suivit immédiatement sa mort, marque le jour et l'heure : « Et le jour », dit-il, « était un vendredi », παρασκευὴ, et « le sabbat luisait ». Le jour qui suivit la Parascève ou le vendredi, et pendant lequel les femmes présentes à l'ensevelissement de Jésus s'abstenaient du travail de l'embaumement, bien qu'elles eussent préparé les aromates et la myrrhe ; — ce jour est appelé par saint Luc un sabbat (XXIII, 56). Et enfin, le lendemain où les femmes vont au tombeau, portant les aromates préparés la veille, est appelé le premier jour des sabbats, τῇ δὲ μιᾷ τῶν σαββάτων.

Saint Marc nomme aussi un vendredi le jour de la mort de Jésus, et afin qu'on ne confonde pas la Parascève ou le vendredi avec la veille de la Pâque, il dit formellement : « Comme c'était un vendredi, jour qui précède le sabbat », ἐπεὶ ἦν παρασκευή, ὅ ἐστι προσάββατον (XV). Le « sabbat passé », διαγενομένου τοῦ σαββάτου, c'est-à-dire le soir du sabbat, les femmes achetèrent leurs aromates pour l'onction de Jésus, et c'est le premier jour après le sabbat, τῆς μιᾶς σαββάτων, qu'elles viennent au tombeau (XVI, 1, 2). Saint Matthieu, parlant du jour qui suivit la mort de Jésus, le caractérise en ces termes, qui ne laissent pas l'ombre d'un doute : celui qui est après le vendredi ou la Parascève, ἥτις ἐστὶ μετὰ τὴν παρασκευὴν (XXVII, 62).

Les trois synoptiques sont donc unanimes : il reste à consulter le quatrième Évangile. Or, son témoignage est pleinement concordant. En effet, nous lisons au chapitre XIX, 42 : « Et parce que c'était un vendredi », le tombeau étant proche, ils y déposèrent Jésus ; et au même chapitre, verset 31 : Or, les Juifs, « parce que c'était un vendredi », de peur que les corps ne restassent sur les croix, « le sabbat » (car il était grand, ce jour du sabbat), prièrent Pilate de..... Le lendemain du sabbat, alors qu'au matin, avant l'aube, Marie-Magdeleine vint au tombeau, — ce lendemain est encore très expressément appelé par saint Jean (XX), du même nom que les autres Évangélistes, le premier jour du sabbat, τῇ δὲ μιᾷ τῶν σαββάτων.

On ne peut demander un accord plus parfait entre les quatre documents évangéliques que celui qui est démontré par ces textes.

La conclusion s'impose : Jésus est mort un vendredi.

Le second point à établir, c'est que Jésus a été crucifié le 15 de Nisan.

Cela ressort du fait même qu'il est mort un vendredi le jour de la Pâque, et du fait que, la veille, il a mangé l'Agneau pascal, selon la loi juive, avec ses disciples. Toute la question est de savoir ce qu'était ce festin : était-il, oui ou non, le festin pascal tel que les Juifs le devaient célébrer ? Si oui, comme ce repas devait avoir lieu le 14 au soir, il est certain que Jésus a été crucifié le lendemain, le jour même de la fête, le 15.

Or, si nous interrogeons les trois premiers Évangiles, il est évident que chacun d'eux parle du dernier repas de Jésus comme de la Pâque juive : C'était le premier jour des Azymes, dit saint Matthieu, τῇ δὲ πρώτῃ τῶν ἀζύμων (XXVI, 17). Saint Marc y ajoute un trait plus précis : C'était le premier des Azymes, alors qu'on immolait la Pâque, ὅτε τὸ πάσχα ἔθυον (XIV, 12). Saint Luc exprime nettement le caractère légal et obligatoire de ce festin, au jour des Azymes, « dans lequel, dit-il, il était nécessaire d'immoler la Pâque », ἐν ᾗ ἔδει θυέσθαι τὸ πάσχα (XXII, 7).

Des textes aussi nets ne permettent pas de soutenir qu'il s'agit là d'un repas ordinaire. Les Évangélistes parlent du festin légal qui devait se célébrer le 14 de Nisan.

Certains exégètes ont voulu infirmer le témoignage du quatrième Évangile, en mettant saint Jean en désaccord avec lui-même. Au chapitre XIX, 14, en effet, parlant du jugement de Pilate, il dit : « Or, c'était une Parascève de la Pâque. »

Au lieu d'interpréter dans le sens du vendredi, jour de la Pâque, cette expression qui, en d'autres circonstances, pouvait marquer la veille de la Pâque, ils ont choisi ce dernier sens, essayant vainement de prouver que la philologie ne permettait pas d'en accepter un autre. Et cependant, Ignace (*Epître aux Philipp.*, XIII), parlant d'une Pâque qui tombe le dimanche, ne l'appelle-t-il pas σάββατον τοῦ πάσχα ?

Socrate (*Hist. eccles.*, V, 22), parlant d'un sabbat qui concorde avec une fête, ne dit-il pas : σάββατον τῆς ἑορτῆς ?

La philologie ne saurait donc être invoquée en faveur de l'interprétation du παρασκευὴ τοῦ πάσχα au sens de la préparation de la Pâque ; et, d'autre part, il est d'une saine critique de ne pas mettre un auteur en contradiction avec lui-même, à moins que des raisons décisives, invincibles, ne nous y obligent.

Ceux qui ont invoqué contre les Évangiles synoptiques et leur si formel témoignage l'autorité du quatrième Évangile pour défendre la thèse que Jésus avait célébré la Cène le 13 de Nisan et était mort le 14, le jour même de la Pâque légale des Juifs, ont oublié les grands débats

relatifs à la célébration de la Pâque dont le second siècle tout entier a été rempli. Les évêques d'Asie Mineure, Polycarpe à leur tête, que soutenaient-ils ? Que Jésus avait mangé la Pâque le 14 et qu'il était mort le 15. Or, sur quelle autorité se fondaient-ils, si ce n'est sur celle de Jean lui-même et des autres apôtres ?

Comment, dès lors, est-il possible de donner au quatrième Évangile l'interprétation qui contredirait l'enseignement des trois premiers, ou qui obligerait, pour éviter une opposition ouverte, à torturer par une exégèse arbitraire le texte si précis des synoptiques ?

Il n'y a dans saint Jean que deux passages qui ont prêté à la confusion et sur lesquels se sont appuyés les défenseurs de l'opinion qui place au 13 de Nisan la dernière Cène, et au 14 la mort de Jésus.

Le premier passage (XIX, 14) est celui où Jean dit qu'au moment de la condamnation de Jésus par Pilate, c'était la « Parascève de Pâque ». Or, nous avons vu que cette expression pouvait également signifier, au point de vue philologique, le « Vendredi pascal » et la « veille de la Pâque » ; mais que, par le contexte, elle signifiait le « Vendredi », jour de la Pâque.

Le second passage (XVIII, 28) : C'était le matin, et les Juifs n'entrèrent pas au prétoire, de peur de se souiller, et afin de manger la Pâque, ἵνα φάγωσι τὸ πάσχα. Donc, le jour où Jésus fut condamné par Pilate et mis à mort était la veille de la Pâque, le 14 de Nisan.

La conclusion serait décisive, si l'expression « manger la Pâque » devait se limiter au festin légal du 14 de Nisan ; mais, de même que le mot de Pâque ne signifia d'abord que le soir du 14 de Nisan, et exprima plus tard, comme le démontrent Josèphe et les Talmudistes, le jour entier, depuis le 14 au soir jusqu'au 15 au soir, et même les sept jours consacrés à cette solennité, et en particulier le 14 au soir, le 15, le 16 et le 21 ; de même manger la Pâque ne signifiait pas seulement : manger l'Agneau pascal, mais encore les victimes volontaires, la « Chagiga », comme les appelle le Talmud : victimes que les pieux Israélites, d'après la Loi de Moïse (*Deut.*, XVI, 16 ; *Exod.*, XXIII, 15 ; XXXIV, 20), offraient en foule aux jours de fête, et notamment au matin du 15 de Nisan.

Entendue dans ce dernier sens, qui concorde d'ailleurs avec la façon dont saint Jean parle toujours de la Pâque (JEAN, II, 13, 23 ; VI, 4 ; XI, 55 ; XIII, 1), on ne voit pas en quoi elle autoriserait à donner au quatrième Évangile une interprétation qui s'éloignerait du simple et concordant récit des trois premiers (1).

L'année de la mort de Jésus doit être fixée en l'an 783 de Rome et l'an 30 de l'ère chrétienne.

(1) Il importe de remarquer aussi que même en donnant à l'expression *manger la Pâque* son sens strict, notre conclusion reste entière.

L'affluence extraordinaire des pèlerins ne permettait pas à tous les Juifs présents à Jérusalem de manger la Pâque le même jour : les étrangers, comme

L'astronomie le démontre.

En effet, Jésus a été crucifié un vendredi; tous les Évangélistes sont d'accord sur ce point, et la tradition universelle n'a jamais varié (MATTH., XXVII, 1, 62; MARC, XV, 42; LUC, XIII, 54; JEAN, XIX, 31, 42); ce vendredi était le jour même de la Pâque (JEAN, XIX, 14), et par conséquent le 15 de Nisan. Il faut en conclure que Jésus est mort en l'année même où la Pâque tombait un vendredi. Or, les tables astronomiques qui marquent les révolutions de la lune de l'an 29 à l'an 33, dates extrêmes auxquelles on puisse rapporter la mort de Jésus, prouvent que l'an 30 est le seul où la Pâque soit tombée un vendredi. Le 15 de Nisan, cette année, correspondait au 7 avril. Donc, Jésus a été crucifié le 7 avril de l'an 783 de Rome et de l'an 30 de l'ère chrétienne.

FIXATION PROBABLE DU 15 DE NISAN

POUR LES ANNÉES 28-36 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE (1).

ANNÉES DE J. C.	JOUR DE LA NOUVELLE LUNE.	JOUR OU ELLE DEVIENT VISIBLE.	LE 15 DE NISAN.
28	15 mars, 2^h 16′ m.	16 mars.	30 mars, mardi.
	13 avril, 4^h 10′ s.	15 avril.	29 avril, jeudi.
29	2 avril, 7^h 42′ s.	4 avril.	18 avril, lundi.
30	22 mars, 8^h 8′ s.	24 mars.	7 avril, vendredi.
31	12 mars, 12^h 56′ m.	13 mars.	27 mars, mardi.
	10 avril, 2^h 0′ s.	12 avril.	26 avril, jeudi.
32	29 mars, 10^h 57′ s.	31 mars.	14 avril, lundi.
33	19 mars, 1^h 16′ s.	21 mars.	4 avril, samedi.
	17 avril, 9^h 30′ s.	19 avril.	3 mai, dimanche.
34	9 mars, 9^h 2′ m.	11 mars.	25 mars, jeudi.
	7 avril, 6^h 42′ s.	9 avril.	23 avril, vendredi.
35	28 mars, 6^h 19′ m.	30 mars.	13 avril, mercredi.
36	16 mars, 5^h 53′ s.	18 mars.	1er avril, dimanche.
	15 avril, 5^h 15′ m.	16 avril.	30 avril, lundi.

En dehors des Évangiles, deux historiens, — l'un juif, Josèphe; l'autre païen, Tacite, — mentionnent d'une plume rapide la mort de Jésus, et la placent sous le gouvernement de Ponce Pilate et l'empire de Tibère.

Parlant des chrétiens sur lesquels Néron, par un mensonge inique

Jésus, célébraient le festin pascal le 14, et les Jérosolymites avaient le droit de le célébrer le 15.

(1) WURM, *Astronomische Beitrage zur genäherten Bestimmung des Geburts und Todesjahres Jesu, in Bengels Archiv.*

et une horrible calomnie, se déchargea du crime impérial de l'incendie de Rome, et qu'il livra aux tourments les plus raffinés, Tacite dit que leur nom vulgaire de chrétiens leur venait de « Christ », condamné au supplice sous l'empire de Tibère par le procurateur Ponce Pilate (1).

« Au temps, dit Josèphe, — dans le fameux passage que la critique suppose interpolé par une main chrétienne, mais qu'elle n'a pas le droit de rejeter en bloc, — au temps où Pilate gouvernait la Judée, était Jésus. Dénoncé par les premiers d'entre nous, il fut condamné à la croix par Pilate. » Γίνεται Ἰησοῦς..... καὶ αὐτὸν ἐνδείξωσε τῶν πρωτῶν ἀνδρῶν παρ'ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτεμήκοτος Πιλάτου. (*Antiq.*, XVIII, 3.)

Or, Pilate ayant gouverné la Judée de l'an 26 à l'an 36, c'est bien à la même époque marquée par les Évangélistes qu'il faut fixer la mort de Jésus. Païens, Juifs et chrétiens, tous les témoignages concordent.

APPENDICE B.

LE MARIAGE CHEZ LES JUIFS AU TEMPS DE JÉSUS.

Le mariage, chez les Juifs, était essentiellement constitué par deux actes : le contrat, la promesse ou les fiançailles, et la réception de la fiancée dans la maison de l'époux. (*Kelim.*, c. 2, hal. 8.)

Les fiançailles duraient une année entière. Elles avaient un caractère définitif. (MAIMON., *in Aschot*, c. 1.) La jeune fille qui manquait à sa promesse était lapidée comme une femme adultère. La cérémonie n'était pas sans grandeur : les deux familles se réunissaient avec quelques témoins ; le fiancé remettait à la fiancée, ou à son père, un anneau d'or ou quelque objet de prix, ou un simple écrit par lequel il s'engageait à l'épouser ; puis il lui disait : Voici, par cet anneau, tu m'es consacrée, selon la Loi de Moïse et d'Israël.

Les fiançailles finies, on célébrait les noces ou la réception de l'épouse dans la maison de l'époux. Les parents de la jeune fille l'emmenaient chez son mari. Quelquefois, le fiancé lui-même venait la prendre. Le père et la mère la bénissaient. Elle sortait parfumée, parée, couronnée. (*Sotah*, fol. 49, 1.) Ses amies, une lampe à la main, l'entouraient et l'accompagnaient, agitant sur sa tête de longues branches de myrte. L'épouse marchait, les cheveux dénoués, le visage voilé. Une joie bruyante éclatait sous ses pas ; des chants, mêlés au bruit des tambourins et d'autres instruments, l'escortaient jusqu'à la chambre nuptiale.

(1) ... quos per flagitia invisos vulgus « christianos » appellabat. Auctor nominis ejus « Christus », Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum, supplicio affectus erat. (*Ann.*, XV, 45.)

La fête, suivant une coutume antique, durait sept jours. (*Jud.*, XIV, 12.)

On voit par là ce qu'il faut entendre sous le mot « desponsata », fiancée, dont se servent saint Matthieu, I, 18, et saint Luc, I, 27, et sous l'expression : « noli timere », etc., de saint Matthieu, I, 18. Dans le premier cas, les Évangélistes parlent des fiançailles, qui liaient absolument les époux, et, dans le second cas, saint Matthieu fait allusion à l' « introduction » ou « réception » de Marie dans la maison de Joseph.

APPENDICE C

LES DEUX GÉNÉALOGIES DE JÉSUS.

(MATTH., I, 1-17. — LUC, III, 23-38.)

Je ne crois pas qu'il existe un peuple possédant au même degré que les Juifs le culte de la race et du sang.

Par Abraham, ils forment une race à part dans le monde sémitique; par Jacob et ses douze fils, ils se fractionnent en douze tribus, mais sans préjudice de l'unité d'origine.

Comme ils tiennent à la pureté de leur descendance abrahamique, ils sont jaloux de l'intégrité du sang de leur tribu. Pour la mieux sauvegarder, non seulement le fils d'Abraham n'épouse jamais de païenne, mais l'Israélite pieux ne contracte guère d'alliance en dehors de sa tribu.

Si des milliers d'années n'ont pas détruit ce peuple, s'il subsiste encore au milieu des nations diverses où il est depuis tant de siècles dispersé, il le doit beaucoup à sa religion du sang. C'est sur cet attachement indestructible qu'est fondée sa coutume de dresser les tables généalogiques établissant l'état civil de tout Israélite.

Divisés en douze tribus, après la mort de Jacob, ils ont maintenu avec fidélité cette distinction dans l'unité de leur race.

Au retour de l'exil babylonien, la tribu de Juda éclipse les autres, et devient, pour ainsi dire, le peuple juif ou judéen; les généalogies alors, au lieu de se dresser par tribus, s'établissent par familles. Mais, soit à l'aide des anciennes tables généalogiques, soit par les écrits privés, soit par la tradition orale, les familles conservent le souvenir des tribus dont elles descendent.

A cause des espérances messianiques, les familles issues de la tribu de Juda gardaient exactement avec un soin religieux leurs tables généalogiques.

Il en était de même de la tribu de Lévi. Bien qu'elle n'eût pas de territoire déterminé, bien qu'elle fût éparpillée à travers toutes les autres,

dans des villes réservées, le sacerdoce dont elle était héritière lui donne d'autant plus d'éclat dans le milieu palestinien, qu'il a hérité de tout le prestige de la royauté détruite. Il faut lire dans Josèphe (*Contr. Apion*, I, 7) avec quelle vigilance les familles sacerdotales conservaient leurs titres, et les faisaient établir, au moment du mariage, quand il s'agissait de choisir une femme au descendant de Lévi. Elle devait être de race sacerdotale, comme son mari, et sa descendance prouvée devant témoins, et sur les actes publics.

Quant aux autres tribus, un grave intérêt économique, sans parler des souvenirs historiques et d'une filiation qui souvent n'était pas sans honneur, leur faisait un devoir de veiller à leur état civil.

Suivant le droit judaïque, les terres appartenaient aux familles, et devaient rester dans les familles. Prouver sa filiation, c'était, du même coup, établir sa propriété et son droit d'héritage.

Aussi, quelque perturbation qu'ait jetée l'exil de Babylone dans l'état civil des Hébreux, — soit orgueil de race, soit intérêt domestique, soit religion, — les familles, en général, ont su maintenir par leurs alliances, et prouver par leurs arbres généalogiques, la pureté du sang et l'intégrité de la tribu.

Tout Juif se savait de telle maison, de telle famille, de telle tribu, de tel sang. Les Palestiniens en pouvaient justifier par les archives gardées au Temple; et les dispersés emportaient avec eux leurs tables généalogiques, comme un titre d'honneur, et de vrais papiers de famille.

Ces quelques remarques suffisent à l'historien pour accepter comme documents sérieux, bien qu'il soit impossible aujourd'hui, faute de renseignements contradictoires, de vérifier en détail leur exactitude, les deux généalogies davidiques de Jésus. (MATTH., I, 1; LUC, III, 2.) Évidemment, les deux Évangélistes devaient être en mesure de prouver ce qu'ils avaient écrit, et ils ne pouvaient induire en erreur un public aussi jaloux de sa propre descendance.

Au premier coup d'œil, les deux généalogies de Jésus, consignées dans le premier et le troisième Évangile, se présentent avec une physionomie très tranchée.

Celle de Matthieu est descendante. Elle part d'Abraham et va jusqu'à Joseph, l'époux de Marie. Jésus y est nommé Fils de David, avec l'intention manifeste de caractériser par Abraham, le chef de la race israélite, sa descendance nationale, et par David, le grand Roi, sa descendance royale. Elle est essentiellement théocratique et répond, ainsi, au caractère général du premier Évangile, dont le but est d'établir en toute circonstance la messianité de Jésus.

D'où vient cette liste d'ancêtres? Évidemment, de l'état civil des Juifs. Qui l'en a tirée et qui l'a dressée? L'auteur de l'Évangile peut-être; mais l'eût-il empruntée à quelque auteur inconnu, il n'en a pas moins mis lui-même sa touche propre.

Au verset 16, il a soin de remarquer que Joseph est l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, et il écarte ainsi, relativement au Christ, la

paternité de Joseph, afin d'harmoniser sa généalogie avec la genèse miraculeuse de Jésus qu'il racontera plus loin.

Il ajoute divers noms de femmes illustres, de quatre pécheresses notamment, bien que les registres officiels des Juifs ne les admissent pas : Thamar l'incestueuse, Rachab la courtisane, Bethsabée l'adultère, Ruth la Moabite.

Suivant la coutume, il décompose la série totale en trois parties de quatorze noms chacune : d'Abraham à David, de David à l'exil, de l'exil à Jésus. Pour avoir ce nombre symbolique, l'Évangéliste a supprimé, dans la série des aïeux, plusieurs noms; et pour le retrouver dans ceux qu'il garde, il faut compter David dans la première et la seconde partie, ajouter, dans la troisième, les noms de Marie et de Jésus, ou bien exclure Jésus et Marie, et répéter deux fois le terme commun à deux séries successives. Les anciens aimaient à compter de la sorte et à partager leurs généalogies en divisions égales, pour aider la mémoire.

La généalogie de saint Luc, au contraire, est ascendante. Elle s'élève de Jésus et de Joseph par David et Abraham jusqu'à Adam, et jusqu'à Dieu qui a fait d'un seul sang, ἐξ ἑνὸς αἵματος, toutes les races humaines habitant sur la terre. (*Act.*, XVII, 26.) Elle remonte à David, non par la branche royale des Isaïdes, mais par la lignée de Nathan, fils aîné du grand Roi. Entre Nathan et Jésus, on ne retrouve que deux noms semblables à ceux que Matthieu mentionne, de son côté, entre Salomon et Joseph : Salathiel et Zorobabel. La formule pour exprimer l'union des ascendants est plus vague, plus indéterminée que celle de Matthieu. L'un se contente de l'article τοῦ, au génitif, traduit par le « qui fuit » de la Vulgate; l'autre emploie le « genuit ».

Dans sa nomenclature, l'auteur suit les Septante. L'incorrection de l'orthographe et l'altération des noms hébraïques sont l'indice certain que cette liste s'est formée dans un cercle juif helléniste. L'idée de faire remonter Jésus jusqu'à Adam donne à cette généalogie un caractère universaliste qui concorde bien avec l'Évangile auquel elle appartient, et avec le Messie lui-même, dont le rôle est de sauver tous les hommes.

La diversité fondamentale des deux tables généalogiques a été, dès les premiers temps, l'objet de controverses sans fin.

Quelle est la valeur de ces deux pièces? L'une ne contredit-elle pas l'autre? Si la première est exacte, comment la seconde le sera-t-elle? Ou inversement : si la seconde est juste, la première ne sera-t-elle pas fautive?

Les Pères, les docteurs, les exégètes chrétiens, n'ont jamais hésité à les accepter l'une et l'autre, au même titre; et tous ont essayé de résoudre le problème délicat de leur concordance.

Deux systèmes principaux ont été adoptés : l'un, partant de l'hypothèse que les deux généalogies sont de Joseph; l'autre, de l'hypothèse que la première est de Joseph, la seconde de Marie.

Dans le premier système, on a cherché à expliquer les divergences, en s'appuyant sur le Lévirat. (*Deut.*, v, 10. Cf. Marc, xii, 19.)

On sait, en effet, que cette loi mosaïque obligeait un frère à épouser la veuve de son frère, mort sans enfants, de telle sorte que l'aîné des enfants qui naîtraient de cette union nouvelle héritât des biens et du nom du défunt. Le droit ou le devoir d'épouser pouvait se transmettre à un parent plus éloigné.

En vertu de cette prescription, un homme pouvait avoir deux pères : un père selon la nature et un père légal, et, par conséquent, deux généalogies : l'une selon la nature, l'autre selon la légalité.

La généalogie dressée par Matthieu est la généalogie naturelle de Joseph qui a pour père vrai Jacob; la généalogie dressée par Luc est la généalogie légale de Joseph qui, par la loi du Lévirat, a pour père Héli. A partir de Jacob et d'Héli, les deux généalogies suivent une ligne différente jusqu'à Zorobabel et Salathiel. Ce dernier, en vertu de la loi léviratique, a donné à Joseph deux pères : l'un selon la Loi, Jéchonias; l'autre selon la nature, Néri; et les deux généalogies repartent, pour se rejoindre de nouveau en David, par Salomon et par Nathan.

Dans l'hypothèse où l'une des généalogies, celle de Matthieu, est de Joseph, tandis que l'autre, celle de Luc, est de Marie, les différences vont de soi : ce sont deux arbres essentiellement divers; et le problème de leur harmonie est plus que résolu, il est supprimé.

La seule difficulté, dans cette dernière hypothèse, est d'expliquer comment Joseph est dit fils de Héli, « τοῦ Ἡλί ». Il suffit de lire le texte avec une parenthèse qui permet de rapporter le « τοῦ Ἡλί » non à Joseph, mais à Jésus, dont il devient le grand-père.

Ces deux systèmes ainsi entendus soulèvent, à mon avis, plusieurs objections graves.

Dans le premier, on se demande en quoi une généalogie légale ou naturelle de Joseph peut importer à Jésus, puisque Joseph n'est pas son père. Elle ne prouvera qu'une chose, c'est que Joseph étant l'époux de Marie, il est le père légal de Jésus, et, par conséquent, ses droits légitimes au trône de David passent à Jésus.

Fort bien : mais, dans ce cas, l'une des généalogies devient inutile, et je demanderai si celle qui subsiste répond au but des Évangélistes. Était-ce donc pour établir le droit au trône de David qu'ils ont écrit? Et qu'importait à Jésus cet héritage dont il ne voulait pas, puisque son Royaume n'était pas de ce monde?

Dans le second, on peut faire à la généalogie de Joseph la même objection, et quant à celle de Marie, elle a l'inconvénient d'être une anomalie par rapport aux mœurs juives qui ne connaissaient pas de généalogie pour les femmes.

Les critiques rationalistes modernes les plus modérés (1) ont fini par

(1) Voir Reuss, *Histoire évangélique*, Paris, 1876.

renoncer à une concordance qu'ils estiment impossible et qu'on ne peut obtenir qu'à l'aide d'expédients arbitraires. Ils ne voient dans les deux tables que deux généalogies différentes du même Joseph, généalogies qui se sont formées dans des milieux divers, à l'aide de documents divers : ce qui suffit à expliquer leurs oppositions. Elles ne pouvaient, d'ailleurs, intéresser que les Judéo-chrétiens, d'où les deux documents sont sortis. Elles tendaient l'une et l'autre à établir que Jésus de Nazareth descendait en ligne directe, légitimement et naturellement, de père en fils, de David, et réalisait ainsi, en sa personne, l'une des thèses fondamentales de la théologie messianique des Judéo-chrétiens. (Voir *Encyclopédie des sciences religieuses*, art. *Généalogie*.)

Mais pour les chrétiens qui croyaient à la conception miraculeuse de Jésus, ces généalogies devenaient sans valeur, au sens naturel du mot ; et si les Évangiles ont conservé ces documents, leur unique mobile a été de conserver le privilège que le nom de « fils de David », généralement employé, au premier siècle, pour désigner le Messie, pouvait donner à Jésus.

Les généalogies, sous leur plume, perdent leur valeur naturelle et ne conservent plus qu'une valeur légale ; car Joseph n'est plus, d'après eux, le père de Jésus, au sens propre du mot, il n'en est que le père légal, en tant qu'époux de Marie, sa mère.

Une simple observation suffit à ruiner cette thèse : pourquoi Jésus ne pourrait-il être, par sa mère, du vrai sang de David? Et si une étroite parenté entre Joseph et Marie, comme la tradition universelle en témoigne, donnait les mêmes aïeux à l'un comme à l'autre, pourquoi une généalogie de Joseph ne pourrait-elle pas être, du même coup, celle de Marie et de Jésus?

Je vais plus loin. Pourquoi ne pas voir dans les deux généalogies deux arbres différents : l'un remontant, par voie de filiation naturelle, de Joseph à David, par Jacob ; l'autre, par voie de filiation légale, de Joseph à David, par Hélî, père de la Vierge et père légal de Joseph?

Avant d'établir cet essai de conciliation fondé sur ces bases, il faut établir la portée de ces deux documents évangéliques.

Il n'est pas admissible que les Évangélistes, préoccupés comme ils l'étaient de la messianité de Jésus, aient renoncé à l'établir sur ses bases essentielles.

Or, une des conditions du Messie les plus nettement formulées par les prophètes, et universellement reconnues, aussi bien parmi la foule que chez les lettrés, c'était sa descendance davidique, qu'on le remarque bien, sa descendance charnelle, « ex semine David », et non pas seulement sa descendance légale.

Le Christ devait être plus que l'héritier légal du grand Roi, il devait être matériellement de son sang, aussi bien que du sang d'Abraham. Je ne crois pas qu'il soit possible de révoquer cela en doute.

C'est évidemment pour constater la « filiation naturelle » de Jésus par

rapport à David, que deux des Évangélistes ont donné les tables généalogiques de Jésus.

Si Jésus était fils de Joseph, les deux généalogies de Matthieu et de Luc iraient droit au but ; mais, au témoignage de l'un et l'autre Évangéliste, Jésus ne tient à l'humanité que par Marie, sa mère, et dès lors il y a lieu de se demander quelle peut être la valeur démonstrative de ces deux listes d'ancêtres, au point de vue de la descendance davidique de Jésus.

On est forcé de convenir, en toute rigueur d'exégèse, que les deux généalogies sont, en effet, l'une et l'autre, les généalogies davidiques de Jésus, par Joseph, son père présumé. Toutes les généalogies juives se font par les aïeux mâles, et rien ne serait moins vraisemblable d'admettre que, dressant des généalogies juives, l'Évangéliste palestinien, Matthieu, et l'Évangéliste hellénique, Luc, aient violé ainsi les usages de la nation à laquelle ils empruntaient, du reste, leurs deux tables.

Néanmoins, et tout en reconnaissant ce fait, il me semble facile d'établir que les deux généalogies vont au but, et prouvent réellement la filiation davidique de Jésus.

En effet, si l'on admet entre Marie et Joseph une parenté étroite, de telle sorte qu'ils fussent de la même famille et de la même maison, comme d'ailleurs la tradition universelle l'a toujours reconnu (1) ; si l'on fait de Joseph le frère ou le neveu d'Anne, mère de Marie, suivant l'opinion de Cornélius à Lapide, il est évident que les aïeux de Joseph, ceux de Marie et de Jésus sont les mêmes ; en sorte que, bien que Joseph ne soit pour rien dans la genèse de Jésus, dresser la liste de ses pères, comme l'a fait Matthieu, c'est, du même coup, dresser la liste des pères de Marie et de Jésus. Jacob, père de Joseph et d'Anne, serait le grand-père de Marie et l'aïeul du Christ.

Quelle objection sérieuse peut-on élever contre cette hypothèse dont le seul tort, si elle en a, serait de déterminer, sans témoignage exprès, le degré de parenté de Marie et de Joseph?

Mais alors, comment expliquer la généalogie de Luc, et sa différence avec celle de Matthieu?

Si, d'après celui-ci, Joseph a pour père Jacob, comment, d'après celui-là, est-il de Héli?

La réponse nous paraît simple.

Il suffit de se demander ce qu'était Héli. Or, comme on peut l'établir par plusieurs passages des Ecritures, Héli est, par apocope, Héliakim, et Héliakim, synonyme de Joachim. Joachim, d'après l'universelle et constante tradition, était le père de Marie et le beau-père de Joseph. En épousant la fille de Héli, Joseph devenait l'héritier légal et le fils de Héli, de sorte que saint Luc, en dressant par ce dernier sa liste généalogique, a, en réalité, donné les ascendants paternels de Marie et de Jésus. La formule vague τοῦ, en grec, « qui fuit », selon la traduction de la Vulgate,

(1) Irén., lib. III, c. xviii ; Tertull., *Contr. Jud.*; August., *in N. T. in* 86 ; *Contra Faust.*, l. xxiii. — Jérôme, *Comment. in Matth.*; Ambr., l. III, *in Luc.*; Damascène, etc., etc.

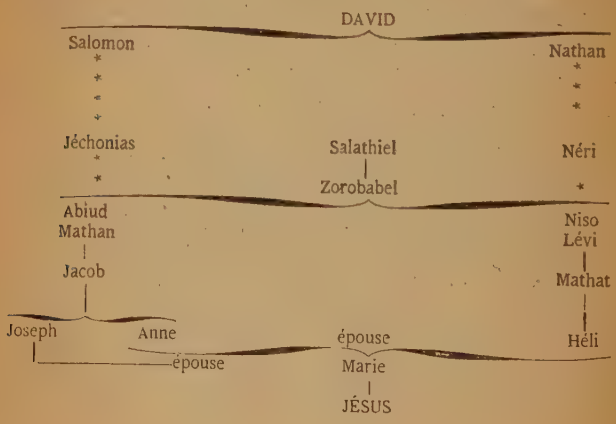
employée par saint Luc pour exprimer les rapports de ces ascendants, depuis Joseph jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu même, est susceptible, à cause même de son indétermination, de trois sens divers : elle indique un rapport légal de Joseph à Héli, une filiation naturelle entre les autres, un rapport de créature d'Adam à Dieu.

Les deux généalogies contiennent, ainsi, la double série des ascendants maternels et paternels de Jésus, par Jacob. Jésus descend de David par les rois Isaïdes et par Salomon ; par Héli, il descend de David, par la branche plus obscure de Nathan. Les deux branches ne se sont jointes qu'en Abraham, en David et finalement en Jésus et Marie, car il est difficile de croire à l'identité du Salathiel de Matthieu et de Luc : l'un étant de la famille salomonienne, et l'autre de celle de Nathan ; et il devenait inutile, dès lors, d'invoquer, pour expliquer comment ce personnage apparaît dans les deux généalogies, la loi du Lévirat, certaine en elle-même, mais toujours arbitraire dans ses applications.

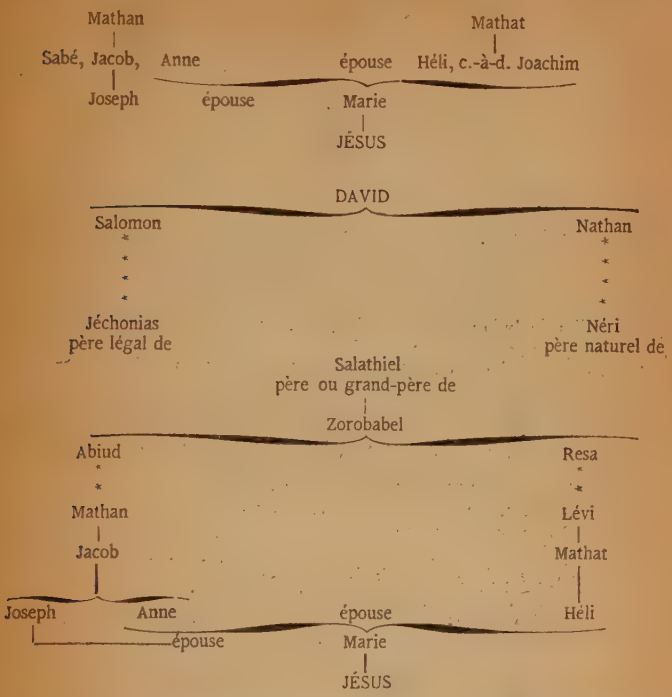
Cependant, si l'on veut admettre l'identité, malgré la difficulté que suscite cette hypothèse, à raison du passage du *I Chron.*, III, 19, il faut faire intervenir la loi du Lévirat. La branche salomonienne s'éteint en Jéchonias ; et Néri, de la branche nathanique, lui suscite un héritier qui est Salathiel. Dans la généalogie de Matthieu, Salathiel est fils de Jéchonias, son père légal, et dans celle de Luc, il est fils de Néri, son père par nature. Salathiel engendre Zorobabel, dont le fils aîné Abiud continue la lignée salomonienne, et dont le fils cadet, Resa, continue la lignée nathanique.

Voici deux schéma qui faciliteront l'intelligence du système d'accord des deux généalogies, fondé sur la parenté de Marie et de Joseph.

Dans le premier, Joseph est supposé l'oncle de Marie et le frère d'Anne.



Dans le deuxième, Joseph est supposé le cousin de Marie et le neveu d'Anne.



Le système de concordance que nous venons d'exposer nous paraît répondre pleinement au but des Évangélistes, échapper aux difficultés que soulèvent les autres systèmes, et résumer ce qu'ils peuvent avoir de vrai.

La descendance réelle, charnelle, de la famille davidique est non seulement établie, elle est montrée surabondamment par les deux généalogies qui nous font connaître les ascendants maternels et paternels de Jésus.

Les deux listes d'aïeux sont dressées en s'appuyant sur Joseph, ce qui soutient justement le premier système et ce qui répond aux coutumes juives; mais, dans l'une, Joseph n'est introduit que comme le fils légal de Héli, grand-père maternel de Jésus, et, dans l'autre, comme fils par nature de Jacob, grand-père paternel de Jésus.

A ce titre, on peut dire que l'une est la généalogie naturelle de Joseph, l'autre sa généalogie légale ; mais que l'une et l'autre sont la généalogie naturelle et légale, tout à la fois, de Marie et de Jésus.

APPENDICE D

LE LIEU DE NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE.

Certains auteurs ont cherché la demeure de Zacharie en Judée, soit à Hébron, soit à Jutta.

Aucun document, aucune tradition locale ne justifie un tel choix.

Le seul motif invoqué par ceux qui désignent Hébron comme le lieu de naissance de Jean-Baptiste, c'est qu'elle était une ville sacerdotale. Mais la tribu de Juda possédait huit villes sacerdotales : pourquoi préférer Hébron aux sept autres ?

De plus, rien ne prouve qu'à l'époque de Zacharie, les prêtres fussent obligés d'habiter dans une ville sacerdotale. Beaucoup étaient fixés à Jérusalem, et d'autres dans les environs. Héli habitait Silo ; Samuel, Ramathaïn-Sophim ; Mathathias, Modine ; Simon Macchabée, Gaza. Aucune de ces villes n'était ni sacerdotale ni lévitique.

Reland me paraît le premier qui désigne Jutta comme la ville de résidence de Zacharie. Le texte de saint Luc s'y oppose. Aucun manuscrit ne porte ce nom, et l'absence de l'article dans le texte grec, εἰς πόλιν Ἰουδά, ne permet pas de voir là une ville déterminée. L'Évangéliste dit : dans « une » ville, il ne dit pas : dans « la » ville.

La tradition qui place la famille de Zacharie à Aïn-Karim est antérieure aux Croisés. Elle remonte jusqu'à l'igoumène Daniel (1113).

Or, Daniel avait été renseigné par un vieux moine de la Laure de Saint-Sabas, dont le témoignage est antérieur à la venue des Croisés.

Le devoir de l'historien est de tenir compte des traditions, surtout en Orient, où elles se conservent si religieusement, et de ne les écarter que sur un témoignage formel. Celle d'Aïn-Karim n'est démentie par aucun. Elle doit être maintenue. (Cf. V. GUÉRIN, *Description de la Palestine.— Judée*, t. I, p. 83. — Fr. LIÉVIN, *Guide de la Palestine*, deuxième partie.)

APPENDICE E

LA PISCINE PROBATIQUE.

Cette piscine merveilleuse, dont parle saint Jean, n'est nulle part mentionnée dans les écrivains juifs. Il est difficile de l'identifier avec ce que

Josèphe (*De bell. Jud.*, VI) appelle l'étang de Salomon, dans lequel on lavait les victimes avant de les offrir au Temple.

Quelques auteurs modernes, reconnaissant que le verset 4, où le caractère miraculeux des eaux est marqué, manque dans les plus anciens manuscrits, et notamment dans le Codex Sinaiticus, Vaticanus, dans celui d'Ephrem, de Cambridge, dans la version syriaque Cureton, et dans la version copte du troisième siècle, n'ont pas hésité à le considérer comme une glose qui se serait introduite dans la Vulgate, la Peschito et le Codex alexandrin.

L'authenticité de ce texte mise en suspicion, ils n'ont pas hésité à ne voir dans la piscine qu'une simple source thermale intermittente. Cette interprétation a peu d'importance au point de vue doctrinal, mais elle a le tort de porter atteinte à l'intégrité de la Vulgate, et d'être en opposition avec la plupart des anciens Pères, qui n'ont pas hésité à voir dans la piscine de Bethesda un prodige.

Quant à l'emplacement qu'elle occupait, il paraît aujourd'hui hors de doute qu'il faut le rechercher à quelques mètres N. O. de l'église de Sainte-Anne. Les fouilles remarquables de M. Mauss, architecte français, ont mis à découvert la piscine même, ensevelie dans les décombres à plus de huit mètres de profondeur. Au septième siècle, saint Antoine la visitait; et au onzième, Bongars la désigne très nettement à la place que nous signalons.

APPENDICE F

AUTHENTICITÉ DE L'EMPLACEMENT DE CAPHARNAÜM SUR LES RUINES DE TELL-HOUM.

L'authenticité de Capharnaüm semble définitivement établie. Elle a, du moins, toutes les preuves et toutes les vraisemblances qu'on peut souhaiter pour ces questions d'archéologie palestinienne, où le défaut d'inscriptions ne permet pas l'évidence absolue et, pour ainsi dire, matérielle.

Le premier indice que les ruines de Tell-Houm sont bien l'antique Capharnaüm, est dans la parenté des noms. Caphar, petite ville ou village, a été remplacé par le mot arabe Tell, colline couverte de ruines. Nahum, par un retranchement dont on retrouve plus d'un exemple, a perdu sa première syllabe et est devenu Houm.

Une seconde indication nous est fournie par Eusèbe (*Onomasticon*, au mot *Korazim*). Il s'exprime ainsi : « Village de Galilée que le Christ a maudit; il est à douze milles de Capharnaüm. »

Saint Jérôme a corrigé l'évidente erreur d'Eusèbe ou de ses copistes en remplaçant « douze » par « deux ». Korazim est certainement ce monceau de ruines appelé aujourd'hui Kharbet-Kerazet : or, la distance

qui le sépare de Tell-Houm est justement de deux milles, comme l'affirme saint Jérôme.

La malédiction de Jésus sur Capharnaüm : « Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? » nous conduit à la même conclusion. Jésus, comme le remarque M. V. Guérin (1), fait une allusion évidente à la beauté de la petite ville, beauté dont elle se vantait et qu'elle devait moins, sans doute, aux demeures de ses habitants qu'à certains de ses monuments publics, à son port, à sa belle source, et à sa magnifique synagogue, dont les restes frappent encore par leur grandeur et leur magnificence. Or, de toutes les ruines qu'on peut étudier au bord du lac, celles de Tell-Houm sont les seules où le regard s'arrête et retrouve les traces de quelque édifice splendide.

Josèphe parle de la petite ville de Kapharname (*Vita*, § 72), où il fut transporté, blessé, après un combat contre les troupes du roi Agrippa. Évidemment, il dut être déposé dans le premier endroit au delà du fleuve où se trouvaient des médecins; or, sur le bord occidental du lac, la première localité de quelque importance était nécessairement Capharnaüm, aujourd'hui Tell-Houm.

Les témoignages des plus anciens pèlerins, Antonin le Martyr au sixième siècle, Arculphe au septième, l'igoumène russe Daniel au douzième, confirment notre conclusion. Saint Willibald, au huitième, est le seul qui contredise ses devanciers et ceux qui vinrent après lui; mais il est en opposition formelle avec saint Jérôme, qui affirme expressément que Korazim était à deux milles de Capharnaüm, et que, par conséquent, en venant de Tibériade, la première ville qu'on rencontrait n'était pas, comme le pèlerin l'affirme, Capharnaüm, mais Bethsaïde.

APPENDICE G

LES DEUX VISITES A NAZARETH.

Malgré quelques traits de ressemblance, et notamment : 1° l'expression de surprise : N'est-ce pas le fils de Joseph? 2° la parole du chap. v, 23, qui suppose un séjour antérieur à Capharnaüm, nous ne saurions confondre, comme la plupart des critiques modernes, le récit de saint Luc et les deux récits parallèles de saint Matthieu et de saint Marc. Jésus a fait deux voyages à Nazareth, le premier, raconté par saint Luc; le second, par saint Matthieu et saint Marc.

Les différences sont frappantes et irréductibles.

1° La première visite a lieu au début du ministère galiléen, d'après le témoignage formel de l'Évangéliste qui a pris soin d'ordonner les faits,

(1) Cf. Victor GUÉRIN, *Description de la Palestine*, 3e partie : *Galilée*, t. I.

suivant son expression formelle; la seconde se renouvelle après un séjour de plusieurs semaines à Capharnaüm.

2° La première a un caractère violent et se termine par l'expulsion de Jésus, accompagnée de menaces et de tentative d'homicide sur sa personne; la seconde a un caractère tout pacifique.

3° Le récit détaillé, dramatique, émouvant de saint Luc ne permet pas de douter de l'exactitude du fait. D'ailleurs, la nouvelle tentative de Jésus sur Nazareth n'a rien que de très vraisemblable. On comprend qu'il ait voulu vaincre l'incrédulité de la ville où il avait été nourri, et qu'il ait compté, en dernier lieu, sur la gloire dont la Galilée entière le couvrait, pour imposer silence aux préjugés de ses concitoyens.

APPENDICE H

SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS (1).

Cette nouvelle multiplication des pains a été révoquée en doute par la critique rationaliste. Pourquoi? Le phénomène miraculeux est identique, en substance, avec celui que les quatre Évangiles racontent, mais tous les détails diffèrent : le lieu, les circonstances antérieures et subséquentes du fait, le nombre des convives, des pains, des corbeilles. Prétendre que la tradition s'était obscurcie et que, pour concilier la divergence des détails, deux Évangélistes aient, de propos délibéré, doublé le phénomène, est un expédient sans valeur. Du reste, les paroles où Jésus rappelle les deux multiplications ne laissent aucun doute sur leur réalité; et il serait inadmissible que saint Matthieu et saint Marc les aient mises dans la bouche du Maître pour justifier leur récit.

APPENDICE I

LE PAYS DE DALMANUTHA

Il ne reste rien de cette localité. Elle était située, vraisemblablement, non loin de Medjdel, à l'extrémité méridionale de la plaine de Gennesar. D'après certains auteurs, Dalmanutha ne désignait peut-être que le district auquel appartenait Magdala ou Magedan, comme Éphrata dési-

(1) MATTH., XVI, 5 et suiv.; MARC, VIII, 4 et suiv. Cf. MATTH., XIV, 16 et suiv.; MARC, VI, 38 et suiv.; JEAN, VI.

gnait celui auquel appartenait Bethléhem, bien qu'aucune ville ou aucun village n'ait jamais porté le nom de Dalmanutha ou d'Éphrata. Quant à « Magedan », ou, selon quelques manuscrits, « Magaidan », ou « Magdala », il y aurait erreur à la placer sur la rive orientale du lac. Eusèbe, dans son *Onomasticon,* cite, en effet, une terre de « Magaidan », près de « Gerasa » ou « Kersa »; mais ce passage prouve seulement qu'il existait en cet endroit, à l'époque d'Eusèbe, une autre « Magedan » ou « Migdal », distincte de celle où Jésus aborda après la seconde multiplication des pains. (V. GUÉRIN, *Description de la Palestine. — Galilée,* t. I.)

APPENDICE J

GERGESA ET GADARA.

Saint Jérôme (*De locis Hebraicis*) a confondu Gergesa ou Kersa et Gadara. Ces deux villes sont, au témoignage de Josèphe (*Bell. Jud.*, V, 3), absolument distinctes, bien que leur territoire fût limitrophe. La ville dans le domaine de laquelle vint Jésus est évidemment Gergesa et non Gadara, situé à trois heures du lac, dans les montagnes qui forment la vallée de l'Hiéromax. C'est, d'ailleurs, l'opinion d'Origène, qui l'affirme au nom d'une ancienne tradition. Eusèbe et saint Jérôme la rapportent, et ils ajoutent que, de leur temps, on montrait, comme théâtre du prodige opéré par Jésus, une montagne dominant le lac, près de « Kersa ».

APPENDICE K

LE POSSÉDÉ DE KERSA.

Les différences du récit de saint Matthieu comparé à ceux de saint Marc et de saint Luc, ont été remarquées dès les premiers siècles. Saint Matthieu mentionne deux possédés : saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul, de celui sans doute, remarquent saint Augustin, Théophylacte et Euthymius, qui était le plus redoutable et le plus renommé. C'est la première différence. Saint Matthieu ne relève que le fait de l'irruption des démons dans le troupeau de porcs qu'ils entraînent à la mer, où il périt : saint Marc et saint Luc mettent en relief la guérison prodigieuse du démoniaque qui se disait Légion. C'est la seconde différence. Ni l'une ni l'autre ne sauraient être invoquées contre l'historicité du récit. Elles ne prouvent que la liberté légitime des écrivains sacrés dans leur manière de considérer et de rapporter les faits.

APPENDICE L

AUTHENTICITÉ DU LIEU DE LA TRANSFIGURATION AU THABOR.

La tradition qui désigne le Thabor comme lieu authentique de la Transfiguration remonte au quatrième siècle. Elle a pour représentants, à cette époque, saint Cyrille et Eusèbe de Césarée. Saint Jérôme, à la fin du même siècle, la confirme. L'authenticité, alors, ne souffrait pas de difficulté. Saint Jérôme eût certainement dissipé les doutes s'ils existaient; et s'il les eût partagés, son témoignage ne se serait point traduit en termes aussi affirmatifs.

Dans son Épître XLVI à Marcella, il raconte son projet de voyage à la « Montagne sainte », et il dit : « Pergimus ad Itabyrium et Tabernacula Salvatoris. » Dans son épitaphe de sainte Paule (*Épître* LXXXVI), il dit d'elle : « Scandebat montem Thabor in quo transfiguratus est Dominus. » Les tabernacles auxquels fait allusion saint Jérôme sont les trois églises qu'avait fait bâtir sainte Hélène sur le Thabor, vers l'an 327, suivant l'historien Nicéphore Calliste (*Histoire ecclés.*, l. VIII, XXX).

Antonin le Martyr, au sixième siècle, les mentionne (*Itiner.*, VI), témoignant ainsi de la tradition antérieure.

Au septième, Adamanus signale de plus un grand couvent (ADAM., *ex Arculpho. De locis sanctis*).

Au huitième, saint Willibald parle du même monastère et d'une église consacrée à Jésus, à Moïse et à Élie.

Les témoignages en faveur de la tradition se continuent sans interruption pendant la durée des Croisades; et ni les révolutions, ni les guerres, ni le temps, malgré toutes les ruines accumulées, n'ont réussi à faire perdre au Thabor la gloire dont il est couronné.

Les objections qui se sont élevées contre l'opinion traditionnelle qui place au Thabor la Transfiguration sont les suivantes :

1° Les documents ne mentionnent pas le voyage qui aurait amené Jésus des environs de Césarée de Philippe en pleine Galilée; ce qu'ils eussent certainement fait si le voyage avait eu lieu.

L'argument n'a rien de décisif. Il suppose que les synoptiques ont nettement indiqué tous les déplacements de Jésus. Or, leur étude attentive prouve qu'il n'en est rien. Beaucoup, je dirai même la plupart des scènes rapportées par eux sont sans indication précise du temps et du lieu. Jésus a pu, sans difficulté, en six jours, se rendre « incognito », avec ses disciples, des régions nord de la tétrarchie de Philippe, au Thabor, à travers la Galilée, en traversant la contrée à l'ouest du Jourdain.

2° Une autre objection se fonde sur l'état du Thabor, dont la cime n'était point solitaire, puisqu'on y voyait une forteresse et un village. Le voyageur américain Robinson qui, dans ses Recherches bibliques, a formulé cette difficulté, ne prouve pas qu'au temps de Jésus le sommet

de la montagne fût vraiment habité. Au témoignage de Josèphe, ce n'est que sous son gouvernement, dans les dernières guerres des Juifs contre les Romains, que l'Itabyrion aurait été fortifié. (*Bell. Jud.*, II, 20, 6; IV, 1, 8.)

L'opinion qui a voulu donner à l'une des cimes de l'Hermon la gloire d'avoir été choisie par Jésus pour lieu de sa Transfiguration, n'a pour elle que l'hypothèse arbitraire de quelques auteurs modernes. On n'en trouve pas la moindre trace avant la fin du dix-huitième siècle.

En de telles matières, la nouveauté, qui ne s'autorise d'aucun document ancien, est toujours suspecte.

APPENDICE M

LES DEUX TEXTES DU « PATER ».

La comparaison des deux textes de la prière de Jésus (MATTH., VI, 9-13, et LUC, XI, 2-4) fait ressortir leur identité essentielle.

Le texte du premier Évangile n'est que le développement, l'exposition du texte du troisième. Saint Luc dit : « Père. » Saint Matthieu ajoute l'attribut : « Qui êtes aux cieux. » Saint Marc dit : « Que votre nom soit sanctifié, que votre Règne arrive. » Saint Matthieu explique le moyen de cette sanctification et de l'avénement de ce Règne : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Saint Luc, d'après quelques manuscrits, dit seulement : « Ne nous poussez pas dans la tentation. » Saint Matthieu ajoute le complément de la pensée : « Délivrez-nous du Mauvais », de celui dont l'esprit nous conduit au mal. Enfin, d'après divers Codex, saint Matthieu seul a ajouté la doxologie : « Amen. »

Il nous semble vain de rechercher l'origine de la divergence matérielle des deux textes, après avoir constaté leur absolue conformité de pensée.

APPENDICE N

LE DÉPART DE LA GALILÉE.

Le départ de la Galilée a été soigneusement marqué par les quatre Évangiles. (JEAN, VII, 1; MATTH., XIX; MARC, X, 1; LUC, IX, 51.)

L'identité du fait signalé par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc n'est pas douteuse. Il suffit, pour s'en convaincre, de remarquer que les trois synoptiques le placent après les mêmes circonstances et les mêmes discours rapportés par eux.

Peut-on nier que le départ signalé par Jean (VII, 1) soit celui-là même que signalent les trois premiers Évangiles? Je ne le pense pas. Pour établir une différence, il faudrait admettre qu'après le voyage pour la fête des Tentes, rapporté par saint Jean, Jésus serait revenu en Galilée; or, ce retour n'est pas mentionné. Le quatrième Évangile a pris un soin tel à marquer les divers déplacements de Jésus, que s'il fût en effet revenu en Galilée, il l'aurait dit.

Ainsi, les quatre documents, d'après notre hypothèse, concordent pour nous renseigner exactement sur le départ de Jésus : date importante dans sa carrière, car elle correspond à l'inauguration d'une période nouvelle de son apostolat.

APPENDICE O

LA FEMME ADULTÈRE.

Le récit de la femme adultère (Jean, VII, 45; VIII, 11) a été l'objet de grands débats critiques.

L'origine première de ces dissensions tient à un fait unique dans l'histoire du texte du Nouveau Testament, à savoir, l'omission du récit (VII, 45; VIII, 11), dans un grand nombre des manuscrits grecs des plus autorisés.

Le Sinaïtique, l'Alexandrin, celui d'Éphrem, le Royal, etc., du quatrième au neuvième siècle, ne le rapportent pas. La Peschito du deuxième siècle et deux des meilleurs manuscrits de l'Itala l'omettent; le Vercellensis du quatrième et le Brixiensis du sixième, les manuscrits L et Δ laissent le passage en blanc. D'autres, et notamment le Sangermanensis du septième et le Vaticanus du dixième, le marquent de signes de doute. Il y a plus, parmi les manuscrits qui le contiennent, sa place varie : l'un le transcrit après le chap. VII, ℣ 36, de saint Jean; d'autres le relèguent à la fin de l'Évangile; quelques-uns le rattachent à l'Évangile de saint Luc, et l'interpolent après le chap. XXI.

A ce fait extraordinaire, il convient d'ajouter le silence de plusieurs Pères sur ce récit, qui semble avoir été totalement ignoré de Tertullien, de saint Cyprien, d'Origène et de saint Chrysostome.

A la vérité, dès le deuxième siècle, les harmonies des Évangiles de Tatien et la concordance d'Ammonius, au commencement du troisième siècle, prouvent que le passage faisait réellement partie du Nouveau Testament. Les *Constitutions apostoliques* (XXIV, 1), dès le troisième siècle, témoignent, elles aussi, de la présence du passage dans le Nouveau Testament. Les principaux manuscrits de l'Itala, du quatrième au onzième, la Vulgate, la traduction syriaque de Jérusalem du cinquième, le Codex de Bèze, le Boorel du neuvième, l'Harleianus, etc., et plus de trois cents manuscrits, au témoignage de Tischendorf, le relatent tel

que nous le lisons aujourd'hui; et les Pères du quatrième, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin, en soutiennent résolument l'authenticité, qui dans l'Église n'a jamais, depuis, fait un doute.

Si le passage est reconnu pour authentique, d'où vient son omission? et s'il ne l'est pas, d'où vient l'interpolation?

L'omission peut s'expliquer et se justifier. L'interpolation ne s'explique ni ne se justifie. Sans invoquer l'autorité et la tradition de l'Église, qui garde comme un trésor sacré le livre où les faits et gestes de Jésus ont été consignés, la seule étude du fait discuté prouve l'omission et exclut l'interpolation. La miséricorde de Jésus envers la femme adultère, comme le remarque finement saint Augustin, a pu inquiéter les hommes de peu de foi, ou plutôt fournir un prétexte d'attaque aux ennemis de la vraie foi. Ils ont craint sans doute que l'indulgence du Maître n'autorisât le désordre et l'impunité de leurs femmes. (*De conjug. adult.*, l. II, VII.) Et ils ont retranché de leurs manuscrits ce trait de bonté envers l'adultère, comme si Celui qui disait : « Ne pèche plus », pouvait encourager le mal.

Deux causes absolument contraires expliquent la fortune singulière de ce passage : d'une part, le montanisme, avec sa sévérité morale outrée; d'autre part, le relâchement des mœurs, à l'époque de Constantin, au moment où les païens en masse, embrassant la foi, apportaient dans l'Église leurs coutumes voluptueuses. (Cf. SALVIEN, *De gubernat. Dei*, II, 8, et VI.) Le récit de la femme adultère choqua la fausse austérité des montanistes, et il parut être un prétexte aux esprits légers prêts à abuser de l'indulgence. On voit ainsi comment, dès le deuxième et le troisième siècle, en pleine influence montaniste, quelques Églises jugèrent prudent d'omettre le récit dans les lectures publiques. On le marqua d'abord d'un signe dans le livre liturgique, ou même on l'omit tout à fait. Il existe encore des manuscrits grecs qui témoignent de cet usage.

La suppression une fois établie, elle devint de règle dans les Codex grecs, latins et syriaques du quatrième au huitième siècle.

Si l'omission s'explique ainsi et s'excuse par des motifs plausibles, l'interpolation ne saurait se soutenir.

Qui a inventé ce récit d'un caractère si audacieux? Qui a imaginé ce trait où la sagesse le dispute à la sainteté, et la bonté à la justice, où l'âme de Jésus se trahit avec une telle plénitude? Comment aurait-il été accueilli sans protestation dans un temps où les chrétiens vivaient de la lecture des Évangiles? Qu'on cite la moindre réclamation. Et toutefois, il n'en était pas un qui fût plus propre à les soulever.

Les Pères, qui le lisaient dans leurs exemplaires, avaient peine à en faire la lecture au peuple, et il y aurait eu accord commun pour l'introduire en fraude dans le Nouveau Testament, pour en faire la lecture et le commentaire?

De telles impossibilités tranchent la question. Si le récit de la femme adultère a été ainsi traité, c'est qu'il se trouvait dans les manuscrits

anciens, et s'il se trouvait dans les manuscrits anciens, c'est qu'il avait une origine apostolique.

La foi de l'Église catholique sur ce point est formelle. Elle a, comme on le voit, en sa faveur, les raisons décisives d'une critique impartiale.

Certains auteurs, tout en admettant l'authenticité apostolique du récit, se sont demandé si saint Jean en était l'auteur.

La critique protestante, notamment, s'est évertuée à démontrer qu'il ne portait pas le cachet johannique, ni dans le style, ni dans le caractère moral.

On a relevé certaines expressions qui ne sont nulle part employées par saint Jean, et notamment le mot λαὸς que le quatrième Évangile remplace toujours par le mot ὄχλος, et la présence des Scribes, γραμματεῖς, qui ne se trouve nulle part ailleurs dans le quatrième Évangile.

Mais, en revanche, d'autres expressions sont pleinement johanniques, comme le remarque Ebrard. (*Wissenschaftliche Kritik*, ad. h. l.)

Le εἶπε du § 11 est placé avant le καὶ πάλιν, § 2 et 8; le σὺ οὖν τὶ λέγεις, § 5; le τοῦτο δὲ ἔλεγον πειράζοντες αὐτὸν, § 6. (*Comp.* XII, 6.)

On ne peut donc rien légitimement induire de ces indices contradictoires.

Ceux qui s'appuient sur le caractère moral de l'anecdote, prétendant que de tels récits sont étrangers au quatrième Évangile, oublient que le fait rapporté a aussi un caractère historique qui aide à comprendre la situation de Jésus, dans ces jours mouvementés où son enseignement soulève de si violentes haines. Or, c'est le propre de saint Jean de marquer d'un trait précis, au milieu même des discours du Maître, les incidents qui les interrompent et les provoquent ou en expliquent la portée.

Du reste, parmi les protestants eux-mêmes, un certain nombre n'hésitent pas à se prononcer nettement en faveur de la tradition catholique. Cf. Michaëlis, Lange, Ébrard, Wieseler, Schultz et Berger de Xivry.

APPENDICE P

EXÉGÈSE DU « τὴν ἀρχὴν » (JEAN, VIII, 25).

L'exégèse a suivi deux directions différentes dans l'interprétation de ce passage. Ces deux directions ont été déterminées par la façon d'entendre le « τὴν ἀρχὴν ». Les Pères latins, en général, et à leur tête saint Ambroise et saint Augustin, l'ont pris dans le sens transcendantal; et la réponse de Jésus, malgré les variantes, revient toujours à celle-ci : « Je suis dès le principe, moi qui aussi vous

parle, ou ce qu'aussi je vous déclare. » C'est une affirmation de sa divinité.

Les Grecs, et saint Chrysostome en particulier, comprennent le « τὴν ἀρχὴν », au sens relatif, comme un simple adverbe d'un usage fréquent en grec, avec la préposition κατὰ sous-entendue; et la réponse de Jésus peut se traduire ainsi : « Je suis absolument, ou avant toutes choses, ce que je vous déclare. »

La divergence des deux interprétations importe peu, en réalité. L'affirmation de la divinité messianique de Jésus ressort de l'une comme de l'autre : expressément, il est vrai, de la première, implicitement de la seconde.

En rappelant à ses interlocuteurs tout ce qu'il avait affirmé solennellement de lui, dès le jour où il s'était manifesté à eux, il se donnait à nouveau comme la lumière du monde, le rocher d'où jaillit l'eau vive, le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, toutes fonctions d'ordre divin qui ne laissaient aucun doute sur sa nature. Au point de vue grammatical du texte original, il est juste de soutenir que la seconde interprétation est plus satisfaisante. Les moindres détails de la phrase sont expliqués naturellement, comme le remarque très bien J. Godet, *Comment. sur l'Évangile selon saint Jean*, ad h. l. : « Τὴν ἀρχὴν = absolument, ὅ τί = ce que, καὶ = aussi, λαλῶ ὑμῖν = je vous énonce. »

APPENDICE Q

LES AVEUGLES DE JÉRICHO.

Le fait d'aveugles guéris à Jéricho, lors du dernier passage de Jésus dans cette ville, est attesté par les trois premiers Évangiles. En comparant leur récit, on est frappé tout à la fois et de prime abord de plusieurs divergences et de quelques ressemblances.

La ressemblance rapproche les trois récits (MATTH., XX, 29-34; MARC, X, 46-52; LUC, XVIII, 35-43), par la substance même du phénomène raconté, par la parité et l'identité de quelques détails. Les aveugles sont assis sur le bord du chemin; ils entendent une foule passer, et ils apprennent que c'est Jésus le Nazaréen; ils poussent le même cri; Jésus s'arrête, les appelle et les fait venir; il leur adresse la même question; ils lui font la même réponse; ils sont également guéris.

Les différences ne sont pas moins frappantes; elles séparent très nettement les trois narrations. D'après saint Matthieu et saint Marc, la guérison a lieu à la sortie de Jéricho; d'après saint Luc, à l'entrée. D'après saint Matthieu, il y a eu deux aveugles guéris, tandis que saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul.

Les ressemblances ont déterminé non seulement les partisans de la

critique négative, mais les commentateurs orthodoxes, à ne voir qu'un seul et même fait dans les trois récits; et dès lors, ces derniers se sont trouvés dans la nécessité de concilier les divergences. La critique hostile à l'inspiration des documents évangéliques ne voyait dans les oppositions signalées entre les trois narrateurs qu'une preuve manifeste de l'incertitude des souvenirs relatifs à cette circonstance de la vie de Jésus; et elle a pris un plaisir malicieux à constater la peine que se donnaient les exégètes orthodoxes pour sortir de ce mauvais pas.

Il faut avouer qu'en admettant un seul fait, ces exégètes se sont aventurés dans une impasse, et se sont rendu la conciliation impossible.

Ils ont pu encore expliquer raisonnablement la divergence entre saint Matthieu et saint Marc, au sujet du nombre des aveugles; saint Marc, d'après eux, a nommé le seul connu, Bartimée, et il a négligé l'autre; saint Matthieu, en nommant les deux, n'a relevé aucune particularité.

Mais nulle interprétation vraisemblable n'arrivera à identifier le récit de saint Luc, disant que l'aveugle a été guéri avant que Jésus entrât à Jéricho, et le récit de saint Matthieu et de saint Marc, disant que Bartimée ou les deux aveugles ont été guéris lorsque Jésus partait.

Imaginer qu'il y avait deux villes, l'ancienne et la nouvelle, et que le miracle a été opéré lorsque Jésus quittait l'une et entrait dans l'autre, dépasse les bornes de l'hypothèse permise. Parler de la longueur du cortège qui précédait Jésus, et admettre que l'aveugle, qui commençait à crier au moment où la tête du cortège entrait à Jéricho, ne fut guéri que lorsque le cortège sortait de la ville, c'est abuser des textes.

A notre avis, cette différence est irréductible; mais les ressemblances s'expliquent. C'est pourquoi nous croyons à deux faits distincts, racontés, le premier par saint Luc, le second par saint Marc et saint Matthieu. (Cf. SAINT AUGUSTIN, *De consensu Evang.*, l. II, LXV; *Quest. evangel.*, l. II, q. 48; BEDA, *Ad.*, l. I; TOYNARD, *Harm. évang.*) La guérison dont parle saint Luc a eu lieu lorsque Jésus entrait à Jéricho, et celle des deux autres, lorsque Jésus la quittait.

La similitude du récit de saint Luc et de saint Matthieu ne peut être une raison sérieuse de nier la diversité des deux faits. Loin d'être invraisemblable, elle nous paraît au contraire très naturelle. Elle n'étonnera que ceux qui ignorent les mœurs orientales, ceux qui n'ont pas vu les aveugles à l'entrée et à la sortie des villes.

Celui qui fut guéri à l'arrivée de Jésus et que saint Luc ne nomme pas, a dû provoquer par son exemple d'autres infirmes comme lui; et sachant que le cri de : Jésus « fils de David », avait été agréable au Prophète, ils l'ont poussé sur le passage du cortège, lorsque le Prophète partit.

Jésus a agi envers les seconds comme envers le premier; la confiance étant la même, chez les uns comme chez les autres, le bienfait a été le même.

APPENDICE R

LES DEUX ONCTIONS.

Nous distinguons avec saint Augustin (*De consensu Evangel.*, l. II) l'onction faite par la pécheresse et racontée par saint Luc, de celle accomplie un an plus tard par la même femme à Béthanie, racontée par saint Matthieu, chap. XXVII, saint Marc, chap. XIV, et saint Jean, chap. XII.

Le caractère fondamental des deux scènes nous y oblige, en dépit de la conformité de plusieurs traits de détail.

La première a eu lieu en Galilée, longtemps avant l'autre, qui s'est passée à Béthanie, près de Jérusalem, six jours avant la dernière Pâque de Jésus. La première, où la femme est une pécheresse, est une scène de repentir et de pardon; la seconde, une scène mystérieuse, où la même femme, devenue l'amie de Jésus, ne songe qu'à l'honorer et à l'aimer. Les paroles dites par Jésus, à l'occasion de la première, sont trop significatives et trop distinctes de celles dites à l'occasion de la seconde, pour qu'on puisse les rapporter à une seule onction.

Ammonius Saccas, dans son *Harmonie*, est le premier écrivain ecclésiastique qui ait fondu en un les récits des quatre Évangiles où il est question de l'onction.

Il a été suivi par Eusèbe et par beaucoup d'auteurs. Au dix-huitième siècle, Huet, Vossius et Grotius l'ont appuyé. Ce sentiment, malgré les raisons apportées par Grotius (*Sup. Matth.*, XXVII, t. II), ne nous semble pas défendable.

APPENDICE S

LE PSAUME CX.

La portée messianique du psaume CX a été violemment combattue, il fallait s'y attendre, par la vieille interprétation talmudique, et par l'exégèse rationaliste moderne. Au lieu de voir dans ce chant national inspiré la peinture hardie et grandiose du Messie, — ce Seigneur de David, assis à la droite de Dieu, sur le trône même de Jéhovah et participant de sa puissance, partant de Sion avec le sceptre royal, conquérant le monde, jugeant les nations, rassemblant pour cette conquête une armée de prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux, et prêtre lui-même aussi bien que Roi, comme l'antique Melchisédech, — les talmudistes et la critique ont vainement essayé d'y voir quelque personnage humain, sans pouvoir le désigner, depuis Melchisédech lui-même jusqu'à Ézéchias et Jonathas, le frère du Macchabée Judas.

Aucun de ces traits ne saurait convenir à un homme. Les audaces de la poésie ne justifient pas une telle adaptation.

Un seul héros les peut soutenir, celui-là même qui s'est reconnu solennellement dans la vision prophétique de David, et qui, en plein Temple, devant ses adversaires rassemblés, a pris sur lui toute la grandeur du Messie.

Sa doctrine divine se trouve là fortement condensée. N'a-t-il pas affirmé sans cesse que toute puissance lui avait été donnée, qu'il jugerait le monde, les douze tribus d'Israël, qu'il attirerait tout à lui, qu'humilié et vaincu tout d'abord, buvant à l'eau du torrent, il entrerait ensuite dans la gloire, et lèverait haut la tête?

APPENDICE T

L'IDENTITÉ DE MARIE-MAGDELEINE, DE MARIE DE BÉTHANIE, SŒUR DE MARTHE, ET DE LA PÉCHERESSE DONT PARLE SAINT LUC.

Cette question a soulevé les plus ardentes controverses, en France notamment, et à deux époques : au commencement du seizième siècle et vers la fin du dix-septième.

L'an 1516, Jacques Lefèvre d'Étaples publia sa *Maria Magdalena*, s'efforçant d'établir : 1° que Marie sœur de Marthe, Marie-Magdeleine et la pécheresse innomée de saint Luc sont trois personnes différentes; 2° que l'Église les confondait à tort dans sa liturgie.

Il invoquait en faveur de sa thèse l'autorité d'Origène, de saint Chrysostome, interprétait dans son sens saint Ambroise et saint Jérôme, et accusait saint Grégoire le Grand, Bède et saint Bernard, partisans de l'identité, d'avoir mal compris l'Évangile. Le texte sacré lui paraissait appuyer la distinction : il trouvait invraisemblable, inadmissible, de rapporter à une même personne des traits aussi disparates que ceux que l'Évangile attribue à Marie-Magdeleine, à la pécheresse, à Marie de Béthanie.

Le livre de Jacques Lefèvre fit grand bruit et souleva une opposition violente. Deux ans après sa publication, le célèbre Jean Fischer, évêque de Rochester, le restaurateur de la science, de la théologie et de la philosophie dans les universités d'Angleterre, le réfuta victorieusement, dans son livre *De unica Magdalena*. Le Dominicain espagnol Balthazar Socco soutint la même thèse, dans un ouvrage paru en Allemagne, sous le titre : *De triplice Magdalena*.

En 1521, la faculté de théologie de Paris décréta, dans une assemblée plénière, que le sentiment de saint Grégoire sur l'identité de Marie-Magdeleine, de la sœur de Marthe et de la pécheresse de saint Luc, devait être embrassé et suivi comme conforme à l'Évangile, aux saints docteurs

et à la liturgie, et qu'on ne devait point tolérer les ouvrages écrits dans un sentiment contraire.

Le décret fut reçu partout, et la controverse soulevée par Jacques Lefèvre s'assoupit.

Cependant, vers 1636, la Sorbonne renouvela la défense, à propos d'une dissertation d'Estius, chancelier de l'Université de Douai, le premier des docteurs belges qui ait adopté la distinction. L'autorité de ce théologien, l'art avec lequel il présenta sa thèse, la liberté qui lui fut laissée par l'autorité romaine à qui il l'avait soumise, eurent une certaine influence. Louvet, qui avait entrepris la défense de Jacques Lefèvre, fut approuvé par le syndic de la faculté de Paris; et à partir de ce moment, bien que la Faculté, en corps, n'ait jamais révoqué son ancienne opinion, elle toléra qu'on écrivît contre l'unité, et même qu'on soutînt des thèses pour la combattre.

Vers la fin du dix-septième siècle, le débat recommença. Il se rattachait au mouvement qui entraînait les meilleurs esprits, les Bollandus, les Mabillon, les Ruinart et autres, au travail de revision critique des monuments de l'antiquité. On examinait de plus près les faits de l'histoire ecclésiastique, les rites et les usages, on épurait les manuscrits et les éditions de Paris. Quelques prélats suivirent le mouvement, et n'hésitèrent pas devant l'examen sévère de leurs livres de liturgie.

Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, voulut donner à son diocèse un bréviaire irréprochable aux yeux de la saine critique. Ce fut l'occasion qui ralluma la controverse sur la distinction entre Marie, sœur de Marthe, Marie-Magdeleine et la pécheresse dont parle saint Luc, des trois Marie, comme on disait alors.

En 1680, sous l'administration de M. de Harlay, archevêque de Paris, parut un bréviaire revisé. L'office de sainte Marie-Magdeleine, supposant Marie-Magdeleine distincte de Marie, sœur de Marthe, et de la pécheresse, n'appliquait à la première que les passages où elle est appelée de ce nom, c'est-à-dire ceux où il est parlé de sa possession, de sa générosité envers le Seigneur, de sa présence au Calvaire, de ses courses au tombeau.

Le bréviaire nouveau fut attaqué, et notamment dans l'office de sainte Magdeleine, par un écrit intitulé : « Remarques sur le nouveau Bréviaire de Paris », comme introduisant dans l'office divin une opinion que la Sorbonne avait censurée. Il fut défendu par Claude Chastelain, chanoine et président de la commission de la revision, dans l'ouvrage : « Réponse aux Remarques ». Le savant chanoine se remua beaucoup pour entraîner à son opinion les nouveaux continuateurs de Bollandus, Papebroc en tête, et les Bénédictins français, Mabillon et autres. Il y réussit.

Un deuxième office parut. La distinction des trois Marie faisait un pas décisif. Le nouveau bréviaire contenait une fête particulière, fixée au 19 janvier, pour sainte Marie de Béthanie, sœur de Marthe. Chastelain fut l'auteur de cet office, et la nouvelle fête fut célébrée à Paris, la première fois, l'an 1698.

Le Père Sellier, dans son savant commentaire sur le martyrologe d'Usnard, attaqua la nouvelle fête par des arguments tels que les liturgistes de Paris durent la supprimer. On la réunit à celle de saint Lazare et de sainte Marthe; mais la distinction de Marie-Magdeleine et de Marie subsista. Le mouvement était donné.

Les nouveaux offices se multiplièrent et se répandirent, la distinction des trois Marie s'accrédita; et la dissertation de Dom Calmet en sa faveur contribua, comme le bréviaire de M. de Noailles, à former l'opinion générale.

La question, si chaudement débattue, peut-elle être tranchée? Nous le croyons, et c'est dans le sens de l'unité qu'elle doit l'être.

Le travail si consciencieux de M. Faillon (*Monuments inédits sur les apôtres de Provence,* etc.), que nous essayons de résumer, nous semble décisif.

Lorsqu'on étudie les quatre Évangiles, on y aperçoit (LUC, VII, 37) :

1° Une pécheresse innomée qui entre dans une salle de festin, chez un Pharisien appelé Simon, se couche aux pieds de Jésus, les arrose de ses larmes, les couvre de ses baisers, les essuie de ses cheveux et les oint de parfum;

2° Une femme du nom de Marie-Magdeleine, de laquelle sept démons étaient sortis et qui, à la suite de Jésus, met ses biens à son service.

Cette même Marie-Magdeleine se retrouve au Calvaire avec les saintes femmes (MATTHIEU, XXVII, 56; MARC, XV, 40; LUC, XXIV, 10; JEAN, XIX, 25), à l'ensevelissement de Jésus (MATTHIEU, XXVII, 61). Elle porte au tombeau des parfums (MATTHIEU, XXVIII, 1; MARC, XVI, 1, 2; JEAN, XX, 1, 11). Elle voit, la première, Jésus, sans le reconnaître d'abord... Jésus lui parle, et ses yeux s'ouvrent (JEAN, XX, 14, 17). Elle annonce aux disciples la résurrection du Maître (JEAN, XX, 18).

3° Une femme appelée Marie, sœur de Marthe, qui donne l'hospitalité à Jésus (LUC, X, 39), qui avait un frère nommé Lazare, du bourg de Béthanie (JEAN, XI, 1, 45), qui versa un parfum de nard pur sur la tête et les pieds de Jésus, dans la maison de Simon le lépreux, à Béthanie.

Le problème de l'unité de ces trois femmes peut se formuler ainsi :

1° La pécheresse de Luc est-elle identique avec Marie, sœur de Marthe?

2° Marie, sœur de Marthe, qui est la pécheresse de Luc, est-elle identique avec Marie-Magdeleine?

Si ces deux questions sont résolues affirmativement, l'unité sera-t-elle établie?

Consultons les Évangiles.

Saint Jean, au chap. XI, 2, voulant distinguer par un trait caractéristique Marie de Béthanie, sœur de Marthe, écrit d'elle : « C'était cette femme qui répandit sur le Maître un parfum et qui essuya ses pieds avec ses cheveux. »

Saint Jean ne pouvait ignorer le fait raconté par saint Luc de la pécheresse qui accomplit envers Jésus cet acte même. Si donc il caractérise par là la sœur de Marthe, c'est qu'en effet c'était elle que saint Luc n'avait pas nommée et qui avait donné à Jésus cette marque extraordinaire de vénération et d'amour.

Les partisans de la distinction des deux femmes ont prétendu que saint Jean, dans ce verset, faisait une allusion anticipée à l'onction qui devait avoir lieu quelques semaines plus tard; mais, en interprétant ainsi l'Évangile, ils enlèvent au signe de Jean toute sa valeur, et Marie n'a plus rien qui la distingue, puisqu'une autre femme, — la pécheresse de saint Luc, — a accompli le même acte.

Lorsqu'on lit attentivement le chap. XX de saint Jean où il est question de Marie-Magdeleine, on voit que l'Évangéliste la nomme indifféremment Marie et Marie-Magdeleine, ce qui semble indiquer que Marie-Magdeleine n'était qu'un nom différent de la femme appelée Marie, sœur de Marthe.

Enfin, en rapprochant tous les détails rapportés dans les documents évangéliques, relatifs à la pécheresse, à Marie de Béthanie et à Marie-Magdeleine, on voit qu'ils se fondent harmonieusement dans l'unité d'un même type. De ces traits épars, fragmentaires, ressort une nature qui, en toutes circonstances, apparaît pleinement concordante avec elle-même : âme ardente, sincère, empressée, démonstrative, pleine de zèle, de foi et de tendresse. C'est l'idéal des converties.

Si nous interrogeons la tradition des docteurs : 1° sur l'identité de la pécheresse de Luc et de Marie de Béthanie; 2° sur l'identité de Marie-Magdeleine et de Marie, sœur de Marthe, elle apparaît avec tous les caractères qui garantissent la vérité en ces sortes de matières : ancienne, universelle et perpétuelle, chez les Grecs comme chez les Latins.

Dès le deuxième siècle, on trouve : Saint Clément d'Alexandrie (*Pedagog.*, l. II, VIII).

Ammonius Saccas (*Harmonie*).

Au troisième siècle, Tertullien (*De pudicitia*, II).

Au quatrième, Eusèbe de Césarée (*Canon évang.*, trad. par saint Jérôme); saint Éphrem (t. III, p. 390, 409 et suiv., éd. Migne); saint Basile (*De vera virginitate*, n° 52); Apollinaire, évêque de Laodicée; Théodore de Mopsueste (*Comment. in Evang.*; cf. *Histoire de Dom Cellier*, t. X, 495); saint Ambroise (*In Lucam*, t. I; *De pœnit.*, l. II, VII).

Au cinquième siècle, saint Jérôme (t. III, p. 1253, *Præfat. in Osee*); saint Augustin (*De consensu Evang.*).

Dans tous les siècles suivants, l'opinion professée par le grand docteur est consacrée d'abord par saint Grégoire, au sixième, et suivie par tous les Pères et docteurs de l'Église latine; au septième, par Isidore de Séville et le Vénérable Bède; au huitième, par l'Anonyme des Saints Lieux de la Palestine; au neuvième, par Raban Maur; au dixième, par Odon de Cluny; au onzième, par saint Pierre Damien et saint Anselme de Cantorbéry; au douzième, par Hugues de Saint-Victor et saint Bernard; aux treizième, quatorzième et quinzième, par saint Bonaventure

et saint Thomas, Hugues de Saint-Cher et saint Antoine de Padoue, Denys le Chartreux, saint Vincent Ferrier et Gerson.

La liturgie romaine, qu'on peut regarder à bon droit comme l'expression de la doctrine, a consacré dans ses offices et ses hymnes la foi constante des Pères et de la tradition en l'unité de personne de Marie-Magdeleine, de la pécheresse et de la sœur de Marthe. Les partisans de la distinction, comme Dom Calmet, dans sa dissertation sur les trois Marie, et Baillet dans ses Vies des Saints, sont forcés d'en convenir.

On s'étonne qu'au dix-septième siècle, des esprits éminents aient pu s'égarer sur un point si fortement établi dans l'opinion des docteurs, du Saint-Siège, et dans la croyance des fidèles. Cette aberration ne s'explique que par l'entraînement d'une critique qui s'exerçait dans ses premières recherches et qui s'est mal défendue contre son ardeur juvénile. Mais le temps calme toute chose, et un examen impartial a rétabli la vérité, en restituant, à force de science et de conscience, le type évangélique de Magdeleine, tel qu'il se dessine dans l'Évangile et dans les ouvrages qui, de siècle en siècle, l'ont commenté.

APPENDICE U

EMPLACEMENT D'EMMAÜS.

L'emplacement du bourg d'Emmaüs est, en ce moment même, l'objet de controverses ardentes.

Une tradition, qui remonterait aux Croisés, tient pour Koubeibeh. Une opinion récente tient pour Amoas.

Koubeibeh est situé dans les montagnes de Judée, au nord et à soixante stades, soit 10,800 mètres, de Jérusalem, sur une des routes qui mènent de la métropole juive à Césarée.

Amoas se trouve au nord-ouest et à cent soixante stades, soit 26,000 mètres, de Jérusalem, sur la grande route à chars de la métropole à Césarée et à Ascalon, près de l'ancienne Nicopolis, et au pied des monts judéens.

L'opinion qui défend Koubeibeh invoque surtout la distance mentionnée par saint Luc et évaluée par lui à soixante stades. L'opinion qui défend Amoas a pour elle les témoignages les plus formels des auteurs anciens.

Eusèbe, métropolitain d'Emmaüs-Nicopolis, dit nettement, dans son *Onomasticon* : « Emmaüs, patrie de Cléophas, dont parle l'Evangéliste saint Luc, c'est maintenant Nicopolis, ville noble de Palestine. »

L'ancienne Nicopolis fut construite dans la première moitié du troisième siècle, sous Héliogabale, à la place même qu'occupait Emmaüs.

Saint Jérôme, reproduisant Eusèbe, écrit : « Emmaüs, patrie de Cléophas, dont parle saint Luc, c'est maintenant Nicopolis, ville noble de Palestine. »

Dans ses Commentaires sur Daniel, il donne sur Emmaüs une indication topographique précieuse : « Près de Nicopolis, autrefois appelée Emmaüs....., où commencent à s'élever les montagnes de Judée. »

Ce trait, qui convient parfaitement à Amoas, ne peut être appliqué à Koubeibeh.

Un témoignage plus décisif est emprunté à ce qu'il écrit sur l'itinéraire du pèlerinage de sainte Paule : « Reprenant la même route (Jaffa, Ramleh, Lydda), elle vint à Nicopolis, auparavant nommée Emmaüs, où le Seigneur fut reconnu à la fraction du pain, et de la maison de Cléophas se fit une église. Partant de là, elle monta à Bethoron inférieure et supérieure, saluant à droite Ascalon et Gabaon. »

Il résulte nettement de cet itinéraire qu'Emmaüs se trouvait situé entre Lydda et Ramleh, au nord-ouest, et Bethoron, Ascalon et les monts de Judée, au nord-nord-est. Ce qui s'adapte exactement à Amoas.

Sozomène, au cinquième siècle, né à Gaza, où il fut élevé, parle ainsi dans son *Histoire ecclésiastique* : « Il y a une ville de Palestine nommée aujourd'hui Nicopolis. Il en est fait mention, dans le livre divin des Évangiles, comme d'un bourg (car c'en était un alors), qu'il désigne sous le nom d'Emmaüs. Mais les Romains, devenus maîtres de Jérusalem et vainqueurs des Juifs, surnommèrent cette localité Nicopolis, en souvenir du grand triomphe qu'ils venaient de remporter. Devant cette ville, près du carrefour de trois routes, où le Christ, après sa résurrection, cheminant avec Cléophas, feignit de vouloir aller plus loin, il y a là une source très salutaire.

« On raconte, en effet, que le Sauveur, se trouvant avec ses disciples, s'écarta un jour de la route, pour aller laver ses pieds à cette fontaine, dont l'eau, à partir de ce moment, contracta la vertu de guérir les maladies. »

Aux auteurs chrétiens, il n'est pas inutile d'ajouter ce passage remarquable du Talmud (*Schewiith*, fol. 38, IV) : « A Bethhorom ad Emmounta est montanum; ab Emmounte ad Lyddam, planities; è Lydda ad mare convallis. » L'indication s'adapte exactement à Amoas-Nicopolis.

Tous les auteurs, sans interruption, depuis saint Willibald, au huitième siècle, jusqu'à Guillaume de Tyr (l. VII, XXIV), identifient l'Emmaüs de l'Évangile avec Nicopolis et conservent, par respect pour le texte de la Vulgate, le chiffre de soixante stades.

Il y a là une contradiction. De Jérusalem à Nicopolis, la distance est de 26 à 28,000 mètres, soit en chiffres ronds cent soixante stades.

La version originale de la Vulgate est-elle fautive?

Certains Codex, et notamment le Sinaiticus, portent le chiffre de cent soixante, qui répond à peu près à la distance voulue : faut-il la préférer à la Vulgate?

La foi et le culte intelligent des Écritures ne peuvent être enchaînés à un chiffre; et, en présence des témoignages si probants des auteurs anciens en faveur d'Amoas, on ne peut hésiter. (Cf. V. GUÉRIN, *Description de la Palestine; Judée*, t. I; et la savante brochure de M. J. B. GUILLEMOT, *Emmaüs-Nicopolis;* LIGHTFOOT, *Horæ hebraic. et talmud.*)

APPENDICE V

TABLE DES FAITS DE LA VIE DE JÉSUS, SUIVANT L'ORDRE CHRONOLOGIQUE, AVEC RENVOI AUX ÉVANGILES ET A L'OUVRAGE.

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
An de Rome 746-748, 8 *ou* 6 *ans avant l'Ère vulgaire.*					
Le recensement de Quirinus	....	....	II, 1-3	... .	APPEND. A
OCTOBRE.					
Conception de Jean-Baptiste	.....	.....	I, 5-25	.....	113
An de Rome 747-749, 7 *ou* 5 *ans avant l'Ère vulgaire.*					
MARS.					
Conception de Jésus	....	.....	I, 26-38	....	109
Visite de Marie à Élisabeth	.....	... ...	I, 39-55	.....	110-113
JUIN.					
Retour de Marie à Nazareth	.....	.....	I, 56	.....	115
Nativité et circoncision de Jean	.....	.....	I, 57-79	.....	113-114
Mariage de Joseph et de Marie	.....	.....	.....	.....	117
DÉCEMBRE.					
Naissance de Jésus à Bethléhem	I, 18-25	.....	II, 1-7	.....	121-122
Les Bergers à la crèche	.....	... ...	II, 8-20	.....	123
La circoncision de Jésus et la présentation au Temple	.....	.....	II, 21-24	.....	124

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Le vieillard Siméon et Anne la prophétesse			II, 25-38		125-126
Retour de la Sainte Famille à Nazareth			II, 39		127
Voyage à Bethléhem					127-128
Les Mages aux pieds de Jésus	II, 1-12				128-130
Meurtre des Innocents et fuite de Jésus en Égypte	II, 13-18				131-132
An de Rome 752, 3 ans avant l'Ère vulgaire.					
Retour d'Égypte à Nazareth	II, 19-23				133
L'adolescence de Jésus			II, 40-52		143-151
An 7, Ère vulgaire.					
Un fait de la douzième année			II, 42-50		152-155
25-26, Ère vulgaire.					
Avénement de Jean-Baptiste	III, 1-12	I, 28	III, 1-20		190-204
27, Ère vulgaire.					
Le baptême de Jésus au Jourdain	III, 13-17	I, 9-11	III, 21-23		205
Les généalogies de Jésus	I, 1-18		III, 23-38	I, 1-14	APPEND. C
Témoignage de Jean en faveur de Jésus	III, 11-12	I, 7-11	III, 16-17	I, 15-28	202-203
La tentation de Jésus au désert	IV, 1-11	I, 12-13	IV, 1-13		210-222
Retour de Jésus vers le Jourdain; Jean et Jésus				I, 29-34	227-230

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Premier appel d'André, de Jean, de Simon et de Philippe	.....	.....	.....	I, 35-51	231-233
Retour en Galilée : noces de Cana	.....	.....	.....	II, 1-11	234-238
Séjour rapide à Capharnaüm	.....	.....	.....	II, 12	239
28, Ère vulgaire.					
La première Pâque de la vie publique	.....	.....	.....	II, 13	243-246
L'expulsion des vendeurs	.....	.....	.....	II, 14-18	247-248
Prédiction et miracles	.....	.....	.....	II, 19-25	248-250
L'entretien avec Nicodème	.....	.....	.....	III, 1-21	251-255
Évangélisation des campagnes de Judée	.....	.....	.....	III, 22-24	255-256
Discussion des Juifs et des disciples de Jean au sujet de la purification	.....	.....	.....	III, 25	257
Dernier témoignage de Jean à ses disciples au sujet de Jésus	.....	.....	.....	III, 26-36	258
NOVEMBRE-DÉCEMBRE.					
Retour en Galilée par la Samarie	.....	.....	.....	IV, 1-4	259
Jésus et la Samaritaine au puits de Jacob	.....	.....	.....	IV, 5-42	262-268
A Cana : l'officier d'Hérode-Antipas vient de Capharnaüm demander à Jésus la guérison de son fils	.....	.....	.....	IV, 43-54	271-273
FÉVRIER.					
Deuxième voyage à Jérusalem pour la fête des Purim	.....	.....	.....	V, 1	273

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Guérison du paralytique à la piscine de Bethesda				V, 2-17	274-276
Jésus affirme qu'il est l'égal de Dieu				V, 17-32	278-287
Emprisonnement de Jean-Baptiste; Jésus se retire en Galilée	IV, 12; XIV, 2	I, 14-18; VI, 14	IV, 14-15; III, 19-20		289-290
Jésus à la synagogue de Nazareth	IV, 13		IV, 15-30		308-311
Jésus expulsé de Nazareth va se fixer à Capharnaüm	IV, 13-17	I, 21-22	IV, 31-32		312
Nouvel appel de Pierre et André, de Jacques et Jean sur les bords du lac; la pêche miraculeuse	VIII, 18-22	I, 16-20	V, 1-11		313-318
Entrée à Capharnaüm; guérison du possédé à la synagogue		I, 23-28	IV, 33-37		318-329
Le détail d'une journée de Jésus; guérison de la belle-mère de Pierre	VIII, 14-17	I, 29-37	IV, 38-44		330-331
Excursions apostoliques aux environs de Capharnaüm		I, 38-39			331-332
La guérison d'un lépreux	VIII, 1-4	I, 40-45	V, 12-16		333-337
Retour à Capharnaüm		II, 1			338
Guérison du paralytique à qui Jésus remet ses péchés, au grand scandale des Pharisiens	IX, 1-8	II, 2-12	II, 17-26		339-340
Jésus s'en va le long du lac, et appelle le publicain Matthieu qui lui fait un festin	IX, 9-10	II, 14-15	V, 27-29		340-341
Hostilité des Pharisiens et des disciples de					

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Jean contre Jésus et ses disciples, à propos du festin de Matthieu.....	IX, 11-18	II, 16-28	V, 30-39	.....	341-343
Guérison de la fille de Jaïre, de l'hémorrhoïsse, de deux aveugles et d'un muet	IX, 18-34	.....	VIII, 41-56	.....	343-344
Scandale des Pharisiens en voyant les disciples de Jésus arracher et froisser dans leurs mains des épis le jour du sabbat. Jésus maître du sabbat.....	XII, 1-8	.....	VI, 1-5	.....	344-346
Jésus guérit l'homme à la main desséchée ...	XII, 9-21	III, 1-6	VI, 6-11	.....	347
Jésus se retire sur la montagne et choisit ses douze apôtres.....	.....	III, 7-19	VI, 12-19	.....	348-350
Le discours sur la montagne	IV-VII	.....	VI, 20-49	.....	351-368
Jésus revient à Capharnaüm et guérit le serviteur du centurion.....	VIII, 5-13	.....	VII, 1-10	.....	369-371
Jésus à Naïm; il ressuscite le fils de la veuve.	.....	.....	VII, 11-17	.....	371-372
Jean, prisonnier, envoie deux de ses disciples vers Jésus; la réponse de Jésus	XI, 2-19	.....	VI, 18-35	.....	373-378
Le festin chez Simon, et la pécheresse aux pieds de Jésus.....	.....	.....	VI, 36-50	.....	378-383
L'évangélisation populaire de la Galilée et les paraboles du royaume de Dieu.....	XIII, 1-53	IV, 1-34	VIII, 1-18	.....	384-397
L'opposition et la suprême injure des Pharisiens contre Jésus	XII, 24-45	III, 20-30	.....	.....	398-401

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE.
					Pages.
La vraie famille de Jésus	XII, 46-50	III, 31-35	VIII, 19-21	.....	402
Jésus traverse le lac et apaise la tempête	VIII, 18-27	IV, 35-40	VIII, 22-25	.....	403-405
Les démoniaques du pays de Gérasa	VIII, 28-34	V, 1-20	VIII, 26-39	.....	405-408
Retour à Capharnaüm et nouvelle tentative sur Nazareth	.....	VI, 1-6	.....	.....	409-410
Instruction et mission des Douze	X, 1-42	VI, 7-13	IX, 1-6	.....	411-420
La mort de Jean-Baptiste	XIV, 1-12	VI, 14-29	IX, 7-9	.....	421-424

29, *Ère vulgaire.*

Seconde Pâque de Jésus; il ne va pas la célébrer à Jérusalem.

MARS.					
Retour des Douze à Capharnaüm; Jésus les emmène au delà du lac, au désert de Bethsaïde	XIV, 13	VI, 30-31	IX, 10	.....	424-427
La multiplication des pains au désert	XIV, 14-23	VI, 32-45	IX, 11-17	VI, 1-15	427-432
La tempête sur le lac	XIV, 23-36	VI, 45-56	.....	VI, 16-24	433-435
Dénouement de la crise messianique en Galilée	.....	.....	.....	VI, 25-60	435-445
Jésus, abandonné par le peuple et par un grand nombre de ses disciples, demande aux Douze s'ils veulent le quitter	.....	.....	.....	VI, 61-72	446-447
Premier anathème contre Bethsaïde, Korazim et Capharnaüm	XI, 20-23	.....	.....	.....	448-449
Jésus rend grâces à son Père et appelle à lui tout ce qui souffre	XI, 23-30	.....	.....	.....	449-450

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
AVRIL-MAI.					
A la veille de partir pour les frontières de Tyr et de Sidon, Jésus discute avec les Pharisiens sur la vraie pureté	XV, 1-20	VII, 1-23			451-455
Départ pour les frontières de Phénicie	XV, 21	VII, 23			455
Jésus et la Chananéenne	XV, 22-28	VII, 24-30			455-456
Retour au lac à travers la Décapole		VII, 31			456-457
Guérison d'un sourd-muet		VII, 32-37			458
Nouvelle multiplication des pains	XV, 29-39	VIII, 1-9			458-459
Au pays de Dalmanutha, les Pharisiens demandent à Jésus un signe dans le ciel	XVI, 1-5	VIII, 10-21			459-461
Jésus traverse le lac, emmenant ses disciples à Bethsaïde, et les met en garde contre le levain des Pharisiens	XVI, 6-12				461-462
Guérison d'un sourd-muet à Bethsaïde	IX, 32-34	VIII, 22-26			462-463
Jésus part pour Césarée de Philippe	XVI, 13	VIII, 27			464
JUILLET-AOUT.					
Pierre confesse la filiation divine de Jésus, et Jésus le constitue la pierre de son Eglise	XVI, 13-20	VIII, 27-30	IX, 18-21		465-469
Jésus prophétise pour la première fois sa passion future	XVI, 21-28	VIII, 31-39	IX, 22-27		469-472
La transfiguration de Jésus sur le Thabor	XVII, 1-8	IX, 1-7	IX, 28-36		472-478

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE.
					Pages.
Descente du Thabor; entretien de Jésus avec ses disciples sur le véritable Élie	XVII, 9-13	IX, 8-12	.....	.....	479-480
Guérison de l'enfant lunatique	XVII, 14-20	IX, 13-28	IX, 38-43	.....	480-481
Nouvelle prédiction de Jésus au sujet de sa mort	XVII, 21-22	IX, 29-31	IX, 44-45	.....	481-483
SEPTEMBRE.					
Retour à Capharnaüm; le payement du tribut	XVII, 23-26	.....	.....	.....	483
Discussion des disciples sur la primauté dans le Royaume; dernières leçons de Jésus avant de quitter la Galilée : la brebis perdue; le pardon, génie du royaume de Dieu	XVIII, 1-35	IX, 32-40	IX, 46-50	.....	484-489
OCTOBRE.					
Départ de la Galilée pour Jérusalem	.....	.....	.....	VII, 2-10	493-494
Les Samaritains refusent l'hospitalité aux disciples de Jésus	.....	.....	IX, 51-56	.....	495-496
En chemin : conditions morales pour suivre Jésus comme disciple	VIII, 19-22	.....	IX, 57-62	.....	496-497
Mission et instruction des soixante-douze disciples	.....	.....	X, 1-16	.....	497-498
Sur la route de Jéricho à Jérusalem, un Scribe interroge Jésus sur la vie éternelle	.....	.....	X, 25-37	.....	499-501
Jésus reçoit à Béthanie l'hospitalité de Marthe	.....	.....	X, 38-42	.....	501-503
Sur le mont des Oli-					

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
viers, Jésus enseigne à l'un des siens la vraie prière			XI, 1-13		503-505
Arrivée de Jésus à Jérusalem au milieu de la fête des Tentes				VII, 14	506
Discussion de la foule au sujet de Jésus				VII, 12-15	507
Enseignement de Jésus sous les portiques du Temple : sa filiation divine, et la divinité de sa fonction messianique				VII, 15-31	508-514
Appel de Jésus à la foule				VII, 32-39	514-515
Réunion du Sanhédrin inquiet de l'action de Jésus sur la foule ; courageuse attitude de Nicodème				VII, 40-53	516-519
Jésus et la femme adultère				VIII, 1-11	519-522 APPEND. O
Nouveaux enseignements de Jésus : il se dit la lumière du monde				VIII, 12	522
Valeur du témoignage que Jésus rend de lui-même				VIII, 13-20	523
Jésus atteste à nouveau son messianisme et sa divinité en plein Temple, à la face des docteurs et des Pharisiens				VIII, 21-59	523-539
Jésus, menacé d'être lapidé, quitte le Temple et guérit l'aveugle-né : embarras des Pharisiens				IX, 1-41	539-547
Jésus passe le Jourdain et se retire en Pérée					549
Retour des soixante-					

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
douze disciples ; leur joie et la joie du Maître...	.....	.....	X, 17-24	.....	550-551
Nouvelles luttes avec les Pharisiens, à propos d'un exorcisme : on accuse Jésus d'exorciser au nom de Beelzébud, et on lui demande encore un signe dans le ciel.....	.....	.....	X, 24-36	.....	551-553
Pendant qu'il parle, Jésus est acclamé par une femme du peuple..	.....	.....	XI, 27-28	.....	555
Le repas chez un Pharisien : Jésus anathématise Pharisiens et Scribes, et rassure ses disciples.....	.....	.....	XI, 37-54 ; XII, 1-9	.....	556-558
Jésus refuse de trancher un différend à propos d'héritage et prémunit les siens contre l'avarice. Parabole du riche satisfait ; conseils d'abnégation, de confiance, de vigilance.....	.....	.....	XII, 13-53	.....	559-563
Nouveaux appels au peuple.....	.....	.....	XII, 54-57	.....	563-564
La nouvelle du massacre des Galiléens par ordre de Pilate.....	.....	.....	XIII, 1-5	.....	564-565
La parabole du figuier stérile.....	.....	.....	XIII, 6-9	.....	565-566
Guérison de la femme courbée.....	.....	.....	XIII, 10-17	.....	566-567
Réponse de Jésus au sujet du petit nombre des sauvés.....	.....	.....	XIII, 22-30	.....	568-570
Les Pharisiens conseillent astucieusement à Jésus de fuir la Pérée,					

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
parce qu'Hérode veut le tuer			XIII, 31-33		570
20 DÉCEMBRE.					
Jésus revient à Jérusalem pour la fête de la Dédicace				X, 22-23	571
Jésus, sous les portiques, entouré par les Pharisiens et sommé de dire s'il est le Christ				X, 24-29	572-575
Jésus se déclare un avec le Père ; les Juifs veulent le lapider, parce qu'il se fait égal à Dieu				X, 30-39	575-578
Jésus se retire de nouveau au delà du Jourdain, en reprochant à Jérusalem son opiniâtreté, et en prophétisant sa ruine. Séjour en Pérée			XIII, 34	X, 40-42	578-579
Nouveaux conflits en Pérée avec les Pharisiens : guérison de l'hydropique, un jour de sabbat, pendant un festin			XIV, 1-6		580
Parabole des invités au festin nuptial			XIV, 7-24		580-583
A quel prix se conquiert le Royaume de Dieu			XIV, 25-35		584
La brebis et la drachme perdues			XV, 1-10		585
L'enfant prodigue			XV, 11-32		586-588
L'économe infidèle			XVI, 1-13		588-589
Jésus confond les Pharisiens qui se moquent de sa doctrine sur le détachement			XVI, 14-17		589-591

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
La doctrine de Jésus sur le mariage, en opposition avec celle des docteurs	XIX, 3-12		XVI, 18		591-593
Le mendiant Lazare			XVI, 19-31		594-595
Enseignement de Jésus à ses disciples : vigilance et fermeté, douceur, confiance et humilité			XVII, 1-10		596-597
Jésus repasse le Jourdain et revient en Judée, à Béthanie : la résurrection de Lazare				XI, 1-46	598-602
Le Sanhédrin se réunit à Jérusalem et délibère sur les mesures à prendre contre Jésus. Sa mort est résolue				XI, 47-53	602-607
Jésus se retire à Éphrem et se cache des Juifs				XI, 54	608
Aux approches de Pâques, Jésus quitte Éphrem, traverse la Samarie, descend dans la vallée du Jourdain, se dirigeant par un détour vers Jérusalem			XVII, 11		609
En chemin, il rencontre dix lépreux qu'il guérit			XVII, 11-19		610
Quand vient le Règne de Dieu ? Réponse aux Pharisiens sceptiques			XVII, 20-37		610-611
Nouveaux conseils de prière, de fidélité : parabole du juge inique			XVIII, 1-8		611-614
Le Pharisien et le Publicain : leçon d'humilité			XVIII, 9-14		615

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Laissez venir à moi les petits enfants	XIX, 13-15	X, 13-16	XVIII, 15-17		616
Le chemin et l'entrée de la vie éternelle	XIX, 16-27	X, 17-27	XVIII, 18-28		616-618
Le centuple promis aux disciples qui ont tout quitté	XIX, 27-30	X, 28-31	XVIII, 28-30		619-620
Les ouvriers de la vigne	XX, 1-16				620-622
En approchant de Jéricho, Jésus prédit de nouveau aux Douze sa passion, sa mort, sa résurrection	XX, 17-19	X, 32-34	XVIII, 31-34		623-624
Les fils de Zébédée et leur mère demandent à Jésus les premières places dans le Royaume	XX, 20-28	X, 35-45			624-625
Jésus entre à Jéricho et guérit un aveugle			XVIII, 35-43		625-626
Jésus demande à Zachée l'hospitalité			XIX, 1-10		627-628
Parabole du prince envoyé en pays lointain prendre possession de son Royaume	XXV, 14-30		XIX, 11-27		628-630
Guérison de deux aveugles à la sortie de Jéricho	XX, 29-34	X, 45-52			630
La grande et dernière semaine : 2 avril, l'an 30					
A Béthanie, chez Simon le lépreux : le festin et l'onction de Magdeleine	XXVI, 6-13	XIV, 3-9		XII, 1-11	631-632
L'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem	XXI, 1-11	XI, 1-10	XIX, 28-40	XII, 12-19	635-638
Aux portes de la ville, il pleure sur elle, prophétise sa ruine			XIX, 41-44		638-639

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Jésus va au Temple, inspecte tout et rentre le soir à Béthanie.....	.....	XI, 11	.....	.....	639-640
3 AVRIL.					
Retour de Jésus de Béthanie à Jérusalem, avec les Douze : le figuier maudit.....	.....	XI, 12-14	.....	....	640-641
Jésus chasse une seconde fois les vendeurs du Temple.....	XXI, 12-14	XI, 15-19	XIX, 45-48	....	641-642
L'Hosanna des enfants.	XXI, 15-16	.....	.....	.....	642-643
Le soir, retour à Béthanie ; et le lendemain, retour à Jérusalem. Le figuier desséché et maudit.....	XXI, 17-22	XI, 20-26	.....	.....	643-645
4 AVRIL.					
Jésus, sous les portiques du Temple, est interpellé par les pontifes et les docteurs, au sujet du droit qu'il s'arroge.....	XXI, 23-27	XI, 27-33	XX, 1-8	.....	646-649
La parabole des deux fils envoyés à la vigne.	XXI, 28-32	.....	.....	.....	649-650
La parabole de la vigne plantée par le père de famille.....	XXI, 33-44	XII, 1-11	XX, 9-18	....	650-652
Exaspération et machinations perfides des Pharisiens.....	XXI, 45	XII, 12-13	XX, 19	...	652-653
Leurs questions captieuses : 1° Le tribut à César.....	XXII, 15-22	XII, 13-17	XX, 20-26	.....	653-655
2° Les Sadducéens et la résurrection.....	XXII, 23-33	XII, 18-27	XX, 27-30	....	655-657
3° Le premier des commandements.....	XXII, 34-40	XII, 28-34	.....	.....	657-658

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS: MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE Pages.
Question de Jésus aux docteurs : Comment le Messie appelé par David son Seigneur, peut-il être son fils?	XXII, 41-47	XII, 35-37	XX, 41-44		659-661
Anathèmes de Jésus contre les Scribes et les Pharisiens	XXIII, 1-39	XII, 1-40			661-665
Le denier de la veuve.		XII, 41-44	XXI, 1-4		665
Jésus et les païens qui demandent à Philippe de voir le Maître : grandes paroles de Jésus				XII, 20-36	665-669
Il se retire pour jamais du Temple et se cache des Juifs				XII, 36	670
5 AVRIL.					
Ayant quitté le Temple, assis sur le mont des Oliviers, à mi-côte, Jésus prophétise la ruine du Temple de Jérusalem et du monde	XXIV	XIII, 1-27	XXI, 5-36		670-684
La parabole des dix vierges	XXV, 1-13				684-685
Le jugement définitif.	XXV, 31-46				685-687
L'incrédulité et l'impénitence finale des Juifs.				XII, 37-50	688-706
La trahison de Judas ; il va offrir aux grands prêtres et aux membres du Sanhédrin de vendre son Maître	XXVI, 14-16	XIV, 10-11	XXII, 3-6		706-709
Troisième et dernière Pâque de la vie publique.					
6 AVRIL.					
Jésus envoie de Béthanie à Jérusalem Pierre et Jean préparer la Pâque	XXVI, 17-19	XIV, 12-16	XXII, 7-13		710-712

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
La Cène	XXVI, 21-30	XIV, 17-25	XXII, 14-20	.....	712-713
Malheur au traître !	XXVI, 24	XIV, 21	XXII, 21-22	.....	713-714
Jésus lave les pieds à ses disciples	.....	.....	.....	XIII, 2-20	716-721
Jésus révèle le traître à Jean et à Pierre	.....	.....	.....	XIII, 21-29	722-723
Judas sort ; Jésus, résolu à se livrer, glorifie son Père	.....	.....	.....	XIII, 30-32	723
Les dernières paroles de Jésus à ses disciples	.....	.....	.....	XIII, 33-38	724-725
Les dernières volontés de Jésus. Le suprême commandement à ses disciples	.....	.....	.....	XIII, 34-35	725-726
La présomption de Pierre : Jésus lui prophétise son reniement	.....	.....	XXII, 31-34	XIII, 36-38	726-727
Les deux glaives	.....	.....	XXII, 35-38	.....	728
Les demeures dans la maison du Père : Jésus va préparer la place à ses disciples	.....	.....	.....	XIV, 1-4	728-729
Jésus est la voie, la vérité et la vie	.....	.....	.....	XIV, 6	729-730
Qui voit Jésus voit le Père	.....	.....	.....	XIV, 7-11	730-731
La prière au nom de Jésus et la fidélité	.....	.....	.....	XIV, 12-15	731-732
Le Paraclet	.....	.....	.....	XIV, 16-26	732-734
La paix divine que Jésus donne	.....	.....	.....	XIV, 27-29	734-736
Jésus, après le chant du Hallel, quitte le Cénacle avec les Onze, et se dirige vers Gethsémani	XXVI, 30	XIV, 26	XXII, 39	XIV, 30-31	737
Jésus est la vraie vi-					

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE Pages.
gne, ses disciples sont les rameaux, et le Père, le vigneron.....	.....	.....	.....	XV, 1-8	737-738
Le Père aime Jésus, et Jésus aime ses disciples : loi universelle de la charité.....	.....	.....	.....	XV, 9-27	738-740
Jésus annonce à ses disciples ce qu'ils auront à souffrir des autorités religieuses, et les prémunit contre le scandale d'une telle persécution.	.....	.....	.....	XVI, 1-5	740-741
Jésus console ses disciples des tristesses de son départ et leur parle du Paraclet et de son retour en eux par l'Esprit.....	.....	.....	.....	XVI, 5-33	741-747
La prière sacerdotale de Jésus, au bord du Cédron.....	.....	.....	.....	XVII	748-752
Jésus franchit le Cédron et entre dans le jardin de Gethsémani..	.....	.....	.....	XVIII, 1-2	752
Jésus prophétise à ses disciples qu'ils l'abandonneront : nouvelle présomption de Pierre; nouvelle annonce de son reniement.....	XXVI, 31-35	XIV, 27-31	.....	.....	752
La prière et l'agonie de Jésus.....	XXVI, 36-46	XIV, 32-42	XXII, 40-46	.....	753-756
Le baiser de Judas; l'arrestation de Jésus..	XXVI, 47-56	XIV, 43-52	XXII, 47-53	XVIII, 2-9	756-758
Jésus ordonne à Pierre de remettre l'épée au fourreau.....	.....	.....	.....	XVIII, 10-11	758-759
Jésus, enchaîné, est amené au palais de Hanan.....	.....	.....	.....	XVIII, 13	760

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Interrogatoire de Jésus devant Kaïphe, le grand prêtre ; le triple reniement de Pierre ; Jésus, interpellé solennellement par Kaïphe, se déclare Fils de Dieu, égal à Dieu.....	XXVI, 57-75	XIV, 53-72	XXII, 54-65	XVIII, 14-27	761-766
Comparution de Jésus devant le Sanhédrin, réuni en assemblée plénière ; sommé par le grand conseil, il se déclare Fils de Dieu.....	XXVII, 1	XV, 1	XXII, 66-71 ; XXIII, 1	.....	766-767
Judas rapporte au Sanhédrin les trente deniers et se pend de désespoir.....	XXVII, 3-10	.....	.....	.....	767
Jésus est amené au Prétoire devant Pilate : interrogatoire et condamnation.....	XXVII, 11-31	XV, 2-19	XXIII, 2-25	XVIII, 28-40 ; XIX, 1-16	768-777
Le chemin du Calvaire ; Jésus rencontre Simon de Cyrène qu'on oblige à porter la croix du Maître.....	XXVII, 31-33	XV, 20-22	XXIII, 2-26	XIX, 16-17	778-780
Jésus parle aux filles de Jérusalem qui pleurent sur lui.....	.....	.....	XXIII, 27-31	.....	780-781
Jésus entre deux malfaiteurs.....	.....	XV, 27	XXIII, 32	.....	781
7 AVRIL.					
Jésus est crucifié ; il prie pour ses bourreaux.	XXVII, 38	XV, 23-28	XXIII, 33-34	XIX, 18-22	781-782
Les bourreaux se partagent ses vêtements...	XXVII, 34-36	XV, 24	XXIII, 34	XIX, 23-24	783
Jésus est insulté sur la croix.....	XXVII, 39-44	XV, 29-32	XXIII, 35-41	.....	783-784

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Jésus promet le paradis au bon larron.....	.....	.....	XXIII, 42-43	.....	784
Jésus donne Jean pour fils à Marie, et Marie pour mère à Jean.....	.....	.....	.....	XIX, 25-27	785
Le cri d'angoisse de Jésus.....	XXVII, 46-47	XV, 35	.....	.....	785-786
J'ai soif !.....	XXVII, 49	XV, 36	.....	XIX, 28-29	786-787
Jésus s'écrie : Tout est consommé ! et en disant à son Père : Je remets mon âme dans tes mains, il pousse un grand cri, incline la tête et meurt.....	XXVII, 50	XV, 37	XXIII, 46	XIX, 30	787
Signes effrayants dans la nature.....	XXVII, 51-53	XV, 33-38	XXIII, 44-45	.....	787-788
Le Centurion se frappe la poitrine.....	XXVII, 54	XV, 39	XXIII, 47-48	.....	788
Le coup de lance.....	.....	.....	.....	XIX, 31-37	789
Joseph d'Arimathie demande à Pilate le corps de Jésus ; il lui rend avec Nicodème les devoirs funèbres, et après l'avoir embaumé, il l'ensevelit tout près du Calvaire, dans un tombeau neuf.....	XXVII, 51-61	XV, 42-47	XXIII, 49-53	XIX, 38-42	789-790
Les Pontifes et les Pharisiens scellent le sépulcre et y postent leurs satellites.....	XXVII, 61-66	.....	.....	.....	791
8 AVRIL.					
Les saintes femmes reviennent de Béthanie au Golgotha, portant les aromates pour achever l'embaumement de leur Maître.....	XXVIII, 1	XVI, 1-4	XXIV, 1-3	.....	792

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE. Pages.
Magdeleine, ne trouvant pas le corps du Maître, va avertir les apôtres ; Pierre et Jean accourent et voient le tombeau vide				XX, 1-10	793
Jésus apparaît à Magdeleine, qui va l'annoncer aux Onze				XX, 11-18	794
Un ange apparaît aux saintes femmes et leur annonce que Jésus est ressuscité			XXIV, 4-9		793-794
Elles vont avertir les Onze, qui refusent de croire : Jésus se montre à elles			XXIV, 10-11		795-797
Les Pontifes et le Sanhédrin répandent la fable de l'enlèvement du corps de Jésus par ses disciples	XXVIII, 11-15				797-798
Jésus apparaît aux deux disciples d'Emmaüs		XVI, 12-13	XXIV, 13-32		798-799
Jésus se montre à Pierre			XXIV, 34		800
Il se montre aux Onze rassemblés à Jérusalem, et leur communique l'Esprit-Saint avec le pouvoir de remettre les péchés			XXIV, 33-43	XX, 19-23	800-801
Huit jours après, il leur apparaît encore et triomphe de l'incrédulité de Thomas qui était absent à la première manifestation				XX, 24-30	801-805
Les disciples, sur l'ordre transmis au nom du					

LES DATES. LES FAITS.	LES DOCUMENTS. MATTHIEU.	MARC.	LUC.	JEAN.	L'OUVRAGE Pages.
Maître par les saintes femmes, s'en vont en Galilée.....	XXVIII, 16	.....	.....	.....	805
Jésus apparaît à quelques-uns des Onze, au bord du lac de Tibériade.	.....	.....	.....	XXI, 1-14	805-806
Jésus demande trois fois à Pierre s'il l'aime, et il lui donne, en le réhabilitant, la fonction de Pasteur de l'Église, des agneaux et des brebis.....	.....	.....	.....	XXI, 15-19	806-807
Le disciple bien-aimé et Pierre.....	.....	.....	.....	XXI, 20-23	807-808
Apparition nouvelle et dernière de Jésus, en Galilée, sur une montagne.....	XXVIII, 16-20	.....	.....	.....	808-809
Les disciples retournent à Jérusalem, et, pendant que les Onze sont à table, Jésus paraît au milieu d'eux.....	.....	XVI, 14-20	XXIV, 44-49	.....	810
MAI.					
Jésus emmène ses disciples vers Béthanie, sur le mont des Oliviers. Sa dernière parole et son ascension au ciel.....	.....	.....	XXIV, 50-53	.....	811

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Pages.

La critique et l'histoire dans une vie de Jésus Christ..... 11

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER

Les temps..... 79

CHAPITRE II

Les origines de Jésus. Sa conception..... 106

CHAPITRE III

Les origines de Jésus : de sa naissance au retour d'Égypte..... 119

CHAPITRE IV

Historicité des récits miraculeux de la naissance et de l'enfance de Jésus.. 134

CHAPITRE V

Adolescence et jeunesse de Jésus. Son éducation..... 143

CHAPITRE VI

Vocation de Jésus..... 156

LIVRE DEUXIÈME

JEAN LE PRÉCURSEUR ET L'AVÉNEMENT DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER

Les Juifs en Judée, vers l'an 26. — Avénement de Jean-Baptiste..... 171

Pages.

CHAPITRE II

Action religieuse de Jean-Baptiste. — Le baptême de Jésus..... 193

CHAPITRE III

Jésus au désert. — La tentation..... 208

CHAPITRE IV

Les commencements de la vie publique..... 227

CHAPITRE V

Jésus à Jérusalem, à la Pâque de l'an 781. — Premier apostolat en Judée.. 243

CHAPITRE VI

Jésus chez les Samaritains..... 260

CHAPITRE VII

Jésus, Fils de Dieu..... 274

LIVRE TROISIÈME

L'APOSTOLAT GALILÉEN : LE ROYAUME DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER

La Galilée et le royaume de Dieu..... 291

CHAPITRE II

Jésus à Capharnaüm..... 313

CHAPITRE III

Guérison du lépreux. — Opposition des Pharisiens..... 333

CHAPITRE IV

Le discours sur la montagne..... 348

CHAPITRE V

Le voyage à Naïm..... 369

CHAPITRE VI

Les paraboles du royaume de Dieu..... 384

CHAPITRE VII

La suprême injure des Pharisiens en Galilée..... 398

CHAPITRE VIII

Instructions aux Douze. — Mort de Jean-Baptiste..... 411

Pages.

CHAPITRE IX

La crise messianique en Galilée 426

CHAPITRE X

Voyage de Jésus aux confins de Tyr et de Sidon et à travers la Décapole .. 448

CHAPITRE XI

La mort future du Messie. — La transfiguration 464

CHAPITRE XII

Derniers entretiens à Capharnaüm 479

LIVRE QUATRIÈME

LES GRANDES LUTTES A JÉRUSALEM.

CHAPITRE PREMIER

Le départ de la Galilée 493

CHAPITRE II

Jésus à la fête des Tentes, l'an 29 508

CHAPITRE III

Nouveaux témoignages messianiques de Jésus 528

CHAPITRE IV

Le miracle de l'aveugle-né 540

CHAPITRE V

Première retraite de Jésus en Pérée 548

CHAPITRE VI

Dernière tentative sur Jérusalem 568

CHAPITRE VII

Nouvelle retraite de Jésus au delà du Jourdain .. 579

CHAPITRE VIII

La résurrection de Lazare 598

CHAPITRE IX

Le dernier voyage à Jérusalem 609

CHAPITRE X

Fin du voyage : de Jéricho à Béthanie 623

Pages.

LIVRE CINQUIÈME

MORT DE JÉSUS, ET AU DELA.

CHAPITRE PREMIER

L'entrée triomphale à Jérusalem ... 635

CHAPITRE II

Derniers conflits dans le Temple ... 646

CHAPITRE III

Derniers anathèmes contre les Pharisiens ... 659

CHAPITRE IV

Ruine future de Jérusalem et du Temple. — Fin des temps ... 670

CHAPITRE V

Insuccès final de Jésus : ses causes ... 688

CHAPITRE VI

Dernière Pâque. — La grande institution de Jésus ... 710

CHAPITRE VII

Les dernières paroles ... 724

CHAPITRE VIII

Du cénacle à Gethsémani ... 737

CHAPITRE IX

La prière de Jésus. — Son agonie. — Son arrestation ... 748

CHAPITRE X

Jugement de Jésus ... 760

CHAPITRE XI

La mort de Jésus. — Sa sépulture ... 778

CHAPITRE XII ET DERNIER

Jésus ressuscité ... 792

Pages.

APPENDICES

A. — La chronologie générale de Jésus ... 813
B. — Le mariage chez les Juifs au temps de Jésus ... 839
C. — Les deux généalogies de Jésus ... 840
D. — Le lieu de naissance de Jean-Baptiste ... 848
E. — La piscine probatique ... 848
F. — Authenticité de l'emplacement de Capharnaüm sur les ruines de Tell-Houm ... 849
G. — Les deux visites à Nazareth ... 850
H. — Seconde multiplication des pains ... 851
I. — Le pays de Dalmanutha ... 851
J. — Gergesa et Gadara ... 852
K. — Le possédé de Kersa ... 852
L. — Authenticité du lieu de la transfiguration au Thabor ... 853
M. — Les deux textes du « Pater » ... 854
N. — Le départ de la Galilée ... 854
O. — La femme adultère ... 855
P. — L'exégèse du « τὴν ἀρχὴν » ... 857
Q. — Les aveugles de Jéricho ... 858
R. — Les deux onctions ... 860
S. — Le psaume cx ... 860
T. — L'identité de Marie-Magdeleine, de Marie de Béthanie, sœur de Marthe, et de la pécheresse dont parle saint Luc ... 861
U. — Emplacement d'Emmaüs ... 865
V. — Table chronologique des faits de la vie de Jésus ... 868

CARTES

I. — La Palestine au temps de Jésus ... 169
II. — Dessin du Temple ... 241
III. — Jérusalem et ses environs ... 491
IV. — Plan de Jérusalem au temps de Jésus ... 633

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

A la même Librairie

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIA SACRA (nouvelle et belle édition portative de), Vulgatæ editionis Sixti V pontificis maximi jussu recognita et Clementis VIII auctoritate edita. Nova editio accuratissime emendata. Un vol. in-18. Prix. . . . . 5 fr. »

SAINTE CHANTAL, SA VIE ET SES ŒUVRES. T. I. *Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal.* T. II et III. *Œuvres diverses.* T. IV, V, VI, VII et VIII. *Lettres.* L'ouvrage complet forme huit forts volumes grand in-8°. Prix. 64 fr. »

Chaque vol. se vend séparément, à l'exception du tome Ier. . 8 fr. »

LES ESPÉRANCES CHRÉTIENNES, par Augustin COCHIN, publié avec une préface et des notes, par Henry COCHIN. 2e édition. Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr. »

LA FRANCE ECCLÉSIASTIQUE. *Almanach-Annuaire du Clergé pour l'an de grâce* 1891, contenant la cour de Rome, les archevêques et évêques de France, leurs vicaires généraux; leurs officiaux; les dignitaires et chanoines des églises cathédrales; les supérieurs des séminaires, les curés et desservants; les cures, succursales et vicariats; les congrégations religieuses; ce qui est relatif au chapitre de Saint-Denis; etc. 41e année. Un très fort vol. in-18 jésus. Prix. 4 fr. »

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE, par l'abbé P. GIRODON, prêtre, avec une introduction par Mgr D'HULST, vicaire général de Paris. Deux vol. in-8°. Prix. . . . . 10 fr. »

MOIS DE MARIE. *Méditations sur les mystères de la vie de la Très Sainte Vierge,* par E. GRAMIDON, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice. Un volume in-18 avec cadres rouges. Prix, broché. 2 fr. »

LE MÊME, élégant cartonnage. . . . . 2 fr. 50

LA TERRE SAINTE, *son Histoire, ses Souvenirs, ses Sites, ses Monuments*, par Victor GUÉRIN, agrégé et docteur ès lettres, chargé de missions en Orient. 2e édition. Un vol. grand in-4°, richement illustrée. Prix. . . . . 50 fr. »

(*Couronné par l'Académie française, prix Montyon.*)

LA TERRE SAINTE (DEUXIÈME PARTIE). *Liban, Phénicie, Palestine occidentale et méridionale, Petra, Sinaï, Egypte,* par Victor GUÉRIN. Un vol. grand in-4° de plus de 500 pages, richement illustré. 50 fr. »

JÉRUSALEM, *son Histoire, sa Description, ses Établissements religieux,* par Victor GUÉRIN, agrégé et docteur ès lettres. Un vol. in-8°. 7 fr. 50

M. DE BÉRULLE ET LES CARMÉLITES DE FRANCE (1575-1611), par M. l'abbé Houssaye. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.)

LE P. DE BÉRULLE ET L'ORATOIRE DE JÉSUS (1611-1625), par M. l'abbé Houssaye. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.)

LE CARDINAL DE BÉRULLE ET LE CARDINAL DE RICHELIEU (1625-1629), par M. l'abbé Houssaye. In-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.)

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — I. *Vie de Saint François.* — II. *Saint François après sa mort.* — Un magnifique vol. grand in-4°, enrichi de sept eaux-fortes, neuf héliogravures, trois chromolithographies, quatre dessins de maîtres reproduits en chromotypographie, douze grandes gravures sur bois hors texte, et plus de 200 gravures dans le texte. Prix. . . . . 50 fr. »

HISTOIRE ILLUSTRÉE DES PÈLERINAGES FRANÇAIS DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, publiée sous le patronage des RR. PP. Augustins de l'Assomption, par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon, religieux de la même congrégration. Illustrations de Hubert Clerget. Un magnifique vol. grand in-8°, illustré de 450 gravures inédites, dont 10 en couleurs, accompagné de 20 cartes spécialement gravées pour l'ouvrage. Prix. . . . . 20 fr. »

LA VIE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, d'après Pierre Ribadeneira, son premier historien, par le P. Charles Clair, S. J. Un vol. grand in-8°, renfermant 15 planches en taille-douce hors texte, eaux-fortes et héliogravures, et de nombreux dessins dans le texte et hors texte. Prix. . . . . 20 fr. »

HISTOIRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par Mgr Dupanloup. Un vol. in-8°, avec gravures. Prix. . . . . 10 fr. »

Le même. Un vol. in-18, avec gravures. Prix. . . . . 5 fr. »

NOUVELLES ŒUVRES CHOISIES DE Mgr DUPANLOUP. T. I, *Œuvres oratoires.* T. II, *Défense de la Religion.* T. III, *Controverse sur l'éducation des filles.* T. IV, *Défense de Rome et du Saint-Siège.* T. V, VI et VII, *Œuvres pastorales.* Prix de chaque vol. in-8°. 6 fr. 50

Le Catalogue est envoyé franco sur demande affranchie.

232.9 (1)
D562

Didon

Jésus Christ...

232.9 (1)
D562